

UN GRAND PEUPLE

DE

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.

Imprimerie »Plantin''
G. F. THÉONVILLE,
Steenschuur 9,
LEYDE (HOLLANDE).

UN GRAND PEUPLE

DE L'AFRIQUE EQUATORIALE.

ÉLÉMENTS D'UNE MONOGRAPHIE

SUR

L'URUNDI ET LES WARUNDI.

Série de 196 articles ethnologiques sur le pays, les moeurs, les coutumes, la religion, les métiers, etc., etc., de cette intéressante tribu Africaine de l'Afrique Orientale Allemande.

OUVRAGE PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION ET ILLUSTRÉ D'UNE CARTE,
DE 252 GRAVURES HORS TEXTE ET 7 DANS LE TEXTE

PAR

LE R. P. J. M. M. VAN DER BURGT

DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE (PÈRES-BLANCS).

(Tiré du Dictionnaire Français-Kirundi du même auteur.)



BOIS-LE-DUC (HOLLANDE)
SOCIÉTÉ „L'ILLUSTRATION CATHOLIQUE".
1903.

Cum permissione Superiorum.

IMPRIMATUR.

J. H. SELTEN,
Sem. Prof. et Libr. Cens.

HAREN, 5 Aug. 1903.

PRÉFACE.

> „.... Je leur recommande, et même je leur impose
> „l'obligation, de rapporter fidèlement tout ce qu'on
> „apprend des indigènes sur l'histoire, la géographie,
> „les moeurs, etc., de l'Intérieur de l'Afrique .... (A
> „l'occasion il feront aussi) quelques observations
> „d'histoire naturelle, de géodésie, de géologie, etc...."
>
> (*Card. Lavigerie, Instr., p. 35—36*).

Les présentes Notices Ethnologiques se trouvent en ordre alphabétique disséminées dans mon Dictionnaire Français-Kirundi. On m'a fortement conseillé de les faire tirer à part, afin de les mettre à la disposition des nombreuses personnes qui s'intéressent à l'ethnologie des peuples de l'Afrique en particulier, sans avoir précisément de goût linquistique tel qu'il les engagerait à se procurer le Dictionnaire lui-même.

Quoique ce travail soit loin d'être accompli et parfait, et qu'il ne veuille être nommé qu'un modeste essai, j'ose espérer qu'il ne sera pas lu sans utilité, malgré sa forme aride et trop concentrée et malgré le manque total de qualités littéraires. Qu'on n'oublie donc pas, que ce sont de simples articles lexicographiques, et qu'il a fallu condenser le matériel dans le moins d'espace possible. Ces 200 pages serrées n'en donnent pas moins l'equivalest de 800 pages d'un livre ordinaire. La carte et les gravures, ainsi que l'introduction et le supplément, y sont joints, parce que cette matière se rapporte naturellement au sujet traité. Les chiffres dans les Notices se rapportent aux gravures placées à la fin.

J'ai osé nommer ce modeste travail „Eléments d'une Monographie sur l'Urundi et les Warundi". Les tribus africaines (bantu et autres) présentent toutes un cachet très homogène et très uniforme. Celui qui connaît à fond *une* peuplade, pourra se faire une idée suffisante et complète de toutes les sociétés nègres. Elles se ressemblent toutes. Il y a des détails qui changent, mais le fond reste le même, à moins qu'on n'aît affaire à une peuplade assez dissemblable, p. e. les Bosjesmans, les Massaï, les Fullah, les Abyssins, etc.

Je crois que ces Notices auront un intérêt particulier à cause des détails nouveaux qu'elles fournissent sur les *Pygmées-Watwa*. Le problème Pygmée préoccupe à juste titre en ce moment les savants. On découvre des Pygmées un peu partout sur le globe. Le Prof. Sergi en signale de tout vivants en Sicile, les frères Sarasin à Célébes et à Sumatra, v. Eberhard v. Schkopp dans le Kamerun, etc. J'avertis ici, que *tout* le contenu de ces Notices, est en général, appliquable également aux *Pygmées-Watwa* de l'Urundi, à moins de mention contraire.

J'avais voulu d'abord supprimer les termes techniques kirundi, si nombreux dans ces articles, mais j'ai dû y renoncer pour plusieurs raisons. La principale est

que M. M. les Ethnologues de métier attachent une grande importance à ces *noms* indigènes, ce en quoi ils ont bien raison.

On ne s'étonnera pas, qu'une grande place est donnée à la recherche des idées et des pratiques religieuses ou cultuelles des Warundi. Pour un Missionnaire tout cela est un sujet éminemment important. Le genre de ses études philtosophiques et théologiques, parfois de toute une vie, l'y engagent tout naturellement. On verra néanmoins, que les sujets plus matériels (métiers, industries, armes, etc., etc.), ne sont pas négligés.

Puisque sur *toute* la surface de l'Afrique, et spécialement dans l'aire bantu et nigritien ou soudanais, il y ait déjà des Missions établies, ou des savants à l'oeuvre, il serait très à souhaiter, qu'on puisse *réunir* et *unifier* les recherches pour ce qui regarde spécialement le chapitre: religion. De cette façon, on aurait avec le temps un *conspectus* complet des cultes africains (nègres). Chacun voit l'importance qu'aurait un tel travail. Pour travailler plus utilement il faut procéder *méthodiquement*; et alors j'opine que la forme alphabétique serait encore la plus pratique. On pourrait sous-diviser encore, bien entendu, les matières, et envoyer un tel *schéma*, ou un questionnaire assez développé au moins dans chaque station de Mission, ainsi qu'à chaque personne *sur place* en Afrique, qui s'intéresse à cette étude. Les matériaux réunis ainsi entre les mains d'un homme compétent et qui a du loisir, ou mieux encore d'une réunion d'hommes de métier, pourraient faire naître un jour un superbe travail. Puisse ce plan se réaliser! Il va sans dire, qu'il faudra des données positives succinctes et bien triées, ne donnant pour certain que ce qui est certain, et se contentant de la note probable là où la chose est litigieuse.

Pour un certain nombre d'articles ou de notices, principalement pour ceux qui ont trait à la religion, je me suis permis d'amener des analogies et des rapprochements que j'ai choisis chez d'autres peuples, passés ou présents, sur d'autres points du globe. En face des croyances, des coutumes et des moeurs de ces peuplades du fond de l'Afrique Equatoriale, ignorés hier encore de l'Europe, et qui végètent là dans leur dégénérescence pendant des milliers d'années, on s'écrie souvent: *nil novi sub sole!* Ce sont là les *mêmes* croyances et traditions, les *mêmes* pratiques, les *mêmes* principes moraux, etc., qu'on trouve *partout* chez *tous* les peuples présents et passés. Une voix puissante s'en dégage; elle nous clame cette vérité évidente: „Nous pauvres Noirs, „nous sommes de la même espèce que vous autres *Awazungu*, nous sommes les „enfants du même père commun, nous sommes vos frères!" En effet, partout où l'on tourne le regard ou qu'on tende l'oreille, qu'on scrute les textes cunéiformes des bibliothèques en briques de l'Assyrie et de la Babylonie, ou qu'on déchiffre les hiéroglyphes et les papyrus de l'Egypte en remontant au premier Ménès ou au premier Urbagus, et même au delà si l'on peut; qu'on commente les plus anciennes données grecques ou autres sur les Scythes et les barbares de l'occident (l'Europe actuelle); ou qu'on plonge avec un B^on. DE HUMBOLDT et un Brasseur de Bourbourg un regard scrutateur dans l'histoire et la vie de ces étranges peuples de l'Amérique (Aztèques, Inka et leurs prédécesseurs sur ce sol); ou bien enfin qu'on se contente des peuples existants et qu'on interroge les *Naturvölker* les plus dégénérés des îles, ignorées hier, de toutes les mers ou de tous les recoins de la terre qu'on

finira bien ces jours-ci à explorer partout; — partout et toujours, dis-je, on observe les mêmes croyances et pratiques fondamentales, dégénérées et souillées souvent, mais parfaitement reconnaissables. On avouera donc, que cette étude, menée *comparativement* sans préjugés et dans un bon esprit, pourra avoir une portée énorme, tandisque si elle est conduite *isolément*, à l'aide de systèmes préconçus qui ne résistent pas à cinq minutes de réflexion philosophique, elle sera forcément stérile et ne menera à aucun résultat sérieux et vraiment scientifique.

J'ai allégué comme motto les mots de l'illustre Cardinal Lavigerie, notre vénéré Fondateur. Ce puissant génie, à qui rien n'échappait, nous faisait un devoir strict, mais doux, de ne pas négliger, après notre tâche primordiale et principale, qui est le salut des chers Noirs, les recherches et les observations de tout genre qui peuvent réellement servir la science vraie, dont nos temps modernes sont fiers à juste titre. En présentant donc aujourdhui humblement le fruit des observations continuées un bon nombre d'années, je crois agir dans l'esprit de ce grand homme.

Je ne puis pas terminer cette préface sans rendre un éclatant hommage à la mémoire de feu le R. P. Jos. van den Biesen, décédé prématurément le 15 janvier 1898 dans notre Mission d'Uzige. Ensemble nous avons pénétré en 1896 dans ce légendaire Urundi, — arrosé il est vrai en 1881 déjà par le sang de nos confrères sur ses confins occidentaux, et effleurée en partie dans une course rapide par le Dr. O. Baumann, mais qui n'en restait par moins une *terra incognita*, — et ensemble nous avons travaillé et pu fonder enfin péniblement la Mission d'Uzige. Le défunt Père avait beaucoup de goût pour les recherches ethnologiques et s'intéressait vivement en particulier aux Pygmées-Watwa. Aussi, lorsque le 13 sept. 1896 notre vénéré Vic. Apost. Mgr. Gerboin, sur l'injonction de notre Provincial Mgr. Hirth, me transmettait les „Ethnographische Fragenbogen" bien connus et si pratiques de l'illustre Professeur d'Ethnographie à l'Université de Berlin, le Dr. von Luschan, en me chargeant d'y répondre de mon mieux, et que je m'y suis mis, j'ai profité réellement des nombreuses observations que le défunt Père me communiquait de vive voix dans nos conversations, en particulier pour ce qui concerne les métiers (poterie, pêche, forge, etc.). Il est certes bien dommage que ses manuscrits, recueillis pieusement après sa mort et laissés aux confrères de l'Urundi à Misugi lors de mon depart pour Ndala, aient péri dans l'incendie du 14 août 1898, incendie qui incinérait complètement en peu d'instants la Mission de Muyaga, à peine transférée de Misugi.

Mes remercîments bien sentis enfin à l'obligeant et très savant Dr. J. D. E. Schmeltz, Directeur du Musée Ethnographique de l'Etat à Leyde, qui m'a fourni aimablement tous les ouvrages spéciaux que je désirais consulter, qui m'a mis sur la piste d'autres, et qui m'a fourni notamment de précieuses données pour ce qui concerne le „Pygmäen-Problem".

St. Charles, Boxtel (Holl.),
26 mai 1903.

J. M. M. VAN DER BURGT,
Pr. Missionnaire d'Afrique (des Pères Blancs).

L. S.

Ces NOTICES ETHNOLOGIQUES ayant été adressées sous la forme plus succincte d'un Mémoire à M. le Dr. VON LUSCHAN, professeur d'ethnographie à l'Université de Berlin, l'auteur reçut, en date du 13 février 1899, du célèbre ethnographe une lettre très flatteuse, dont nous extrayons ce qui suit:

„C'est avec le plus grand intérêt, que je viens de lire votre manuscrit „sur l'Urundi. C'est un vrai trésor pour l'ethnographie, une oeuvre tout à fait „extraordinaire et hors concours. Je tâcherai de le traduire en allemand et de „le faire imprimer aussitôt que possible. En attendant, nous l'enrégistrons tel „quel dans nos archives et nous vous remercions de tout coeur pour le service „signalé que vous avez rendu à la science. . . . ."

Dans une lettre du 4 mai 1901 nous lisons encore:

„. . . . . Nous conservons votre Mémoire ethnographique comme un trésor „de très grande valeur, et nous espérons toujours pouvoir le publier dans le „Bulletin de notre Musée, aussitôt que nous recevrons la subvention nécessaire. . . ."

L'envoi du Mémoire en question avait été précédé par celui d'une collection d'objets ethnographiques, comprenant 348 numéros, recueillis et arrangés par les soins particuliers du R. P. VAN DEN BIESEN, et qui figure, comme don du „Herr Superior der Weissen-Väter VAN DER BURGT, Uzumbura (Ost-Afrika)," dans les „Amtliche Berichte aus den Königlichen Kunstsammlungen," (XXe Année, No. 1, 1er janv. 1899). A l'annonce de l'envoi, le R. P. VAN DER BURGT reçut, en date du 13 mai 1898, de la Direction Générale des dits Musées (Div. Ethnogr.), sous la signature du Prof. Dr. VON LUSCHAN, une lettre de remercîments, où nous lisons:

„La collection que vous avez la grande bonté de nous offrir, restera „toujours non pas seulement un monument de l'esprit scientifique de la Mission „des Pères Blancs, mais aussi la vraie base et le fondement de nos études „ethnographiques sur l'Urundi. . . . ."

Les trois caisses étant arrivées à Berlin, une lettre en date du 24 octobre 1898, toujours sous la même signature, portait:

„Je suis heureux de vous affirmer, que cette collection, comme je vous „l'ai écrit, est d'une très grande valeur pour nous, d'autant plus que les „étiquettes et la liste contenant des renseignements, sont si detaillées. Je „crois que nous n'avons reçu que très rarement des collections si précieuses, si „complètes et si soignées. . . . ."

De son côté, le Prof. Dr. KARL WEULE, lui-même éminent ethnographe, qui, au moment de l'arrivée de la collection sus-dite, était attaché au Musée ethnographique de Berlin, et devint depuis sous-directeur du Musée ethnographique de Leipzig, écrivait de cette ville, en date du 17 août 1899, au R. P. VAN DER BURGT:

„..... Eine meiner letzten grösseren dienstlichen Arbeiten war dort „(Berlin) die Inventarisation der von Ihnen, und Ihren leider verstorbenen „Amtsbruder VAN DEN BIESEN, zusammengebrachten Urundi-Sammlung, die uns „Alle in ungeheure Begeisterung versetzt hat, nicht nur wegen der systematischen „Durchführung, sondern besonders wegen die über alle Massen lobenswerten „ausführlichen Angaben. Durch Ihre hervorragende Sammelthätigkeit ist Berlin „nunmehr im Besitz eines wirklich beneidenswerten Schatzes aus einem „immerhin noch nicht sehr entschlossenem Lande......"

Il demande ensuite une semblable collection pour le Musée de Leipzig, en rémémorant la „glänzende Leistung" montrée en ce qui concerne celle de Berlin.

Une collection ethnographique de moindre importance, comprenant 89 numéros, envoyée au Musée ethnographique de l'Etat à Leyde, fut mentionnée très flatteusement dans le „Verslag van den Directeur van het Rijks Ethnographisch Museum (le Dr. J. D. E. SCHMELTZ) over het tijdvak van 1 Oct. 1901 tot 30 Sept. 1902" page 17 et 59.

„..... comme arrangée avec un soin particulier et pourvue d'annotations „très précieuses concernant les noms indigènes, le lieu de provenance et l'usage „des objets", et constituant..... une acquisition de réelle valeur pour la con- „naissance de l'ethnographie de la contrée en question" (Urundi).....

Le même Dr. VON LUSCHAN écrivait le 29 décembre 1899 à l'auteur, à propos de ses „*Eléments d'une Grammaire Kirundi*" publiés en 1902 dans les „Mittheilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin" (Jahrg. V, Abth. III: Afrik. Studien) par l'entremise du même Professeur, et sous la Rédaction du Professeur Dr. VELTEN du dit Séminaire, et imprimé à l'Imprimerie Impériale:

„Ich beglückwünsche Sie zu dieser grossartigen Leistung, für die Ihnen „die Nachwelt dankbar sein wird..... Ich hoffe dass eine so ausgezeichnete, „werthvolle und wichtige Arbeit so bald als nur irgend möglich zu Druck „geht..... Denn, wo so viele werthlose belletristische Publicationen schleunigst „einen Drucker finden, wäre es ja bedauerlich, wenn einmal eine wirklich werthvolle „wissenschaftliche Arbeit nicht gedruckt werden soll."

Quoique la géographie soit un domaine séparé de l'ethnologie, nous ne pouvons taire, que le R. P. VAN DER BURGT a rendu, sur ce terrain aussi, de réels services à la science, services très appréciés en haut lieu à Berlin, par les rélevés cartographiques de routes de plusieurs milliers de kilomètres de longueur, dans des contrées encore presque complètement inconnues en Deutsch Ost-Afrika, et qu'il a reçu à ce sujet, e. a. du célèbre cartographe allemand, le Dr. RICHARD KIEPERT, du Rédacteur des „Mittheilungen aus den Deutschen Schutzgebieten" (supplément de l'„Amtliches Kolonialblatt") le Prof. Dr. VON DANCKELMANN, du Consul Vohsen et du Dr. SPRIGADE, de très flatteuses lettres. Nous extrayons d'une lettre du dernier, datée du 29 octobre 1900, ce qui suit:

„. . . . . Zugleich benutze ich die Gelegenheit meiner aufrichtigen Anerken-„nung und lebhaften Bewunderung Ihres unermüdlichen Fleisses, und der grossen „Sorgfalt und Ergiebigkeit Ihrer Arbeiten Worte zu verleihen. . . . . . Bei der „Sorgfalt Ihrer Beobachtungen aber, und der überraschend grossen Fülle Ihrer „Notizen und Ihrer eingehenden Kentniss von Land und Leuten, ist das" (la construction de la carte projetée) „zwar eine höchst interessante und befriedigende, „aber auch grosse und langwierige Arbeit. . . . . . Wir sind genöthigt den „doppelten Maasstab (1 : 375000) anzunehmen, um alle Ihre vielen werthvollen „Angaben aufnehmen zu können. . . . . . Aber später erhalten Sie denn auch „eine grossartige Karte des Ihnen so lieb gewordenen Landes, mit Benutzung „aller neueren, und vor Allem Ihrer eigenen Routen-Aufnahmen, als Dank für „Ihre so hingebende Mitarbeiterschaft an dem grossen Werke der kartographischen „Erschliessung unseres Schutzgebietes. . . . ."

Bois-le-Duc (Hollande),
le 20 juillet 1903.

La Direction
de la Société l'Illustration Catholique.

INTRODUCTION.

AFRICANA.

Sous le titre ci-dessus de „Africana", j'ai recueilli, en guise d'Introduction, un certain nombre de sujets qui se rapportent à l'Afrique en général, à son histoire et aux peuples, tants présents que passés, qui l'habitent ou qui l'ont habité. Je crois, que ces sujets ne manqueront pas d'intéresser, et qu'is peuvent utilement précéder le présent travail. Toutefois, ils ne pourront être traités ici, bien entendu, que sommairement. Il ne seront qu'effleurés; car chacun d'eux offrirait la matière d'un traité et même d'un volume. Ensuite, tout ce qui a trait à la géographie proprement dite du continent: hydrographie, ortographie, faune et flore, minéralogie, etc., ainsi que la matière d'anthropologie dans le sens rigoureux du mot, et celle d'autres sciences encore, ne serait pas à sa place ici.

I.

Le nom de l'Afrique.

Tous les habitants du continent, c.-à-d. les indigènes, et spécialement les Nègres-Bantu, ignorent le nom même d'„Afrique". Il faut excepter, évidemment, ceux qui ont été en contact avec notre civilisation européenne, et qui possèdent quelque notion de géographie générale. Ils ne connaissent que le nom de la contrée qui les vit naître, et des pays limitrophes. Ceux qui ont voyagé, et qui ont atteint les côtes savent naturellement un nombre plus ou moins grand de noms géographiques, mais sans se rendre compte du continent en entier ni de son nom. Ce nom (Afrique) n'est donc pas créé ou imposé par les Africains. D'où vient-il? Du hasard peut-être ou d'une circonstance fortuite? C'est du reste le cas pour les noms des autres continents. Qu'on songe au *nom* de l'Amérique, de l'Europe, de l'Asie, de l'Australie! Tout le monde sait qu'ils sont le fruit d'une imples convention traditionnellement maintenue. Certes, l'historique de ces noms est assez banal. Selon le Dr. Knecke les noms *Europa* et *Asia* seraient d'origine phénicéenne (?), et signifient le premier la terre du soleil couchant ou du soir, et le second celle du soleil levant ou du matin. Le nom *America* vient de celui du florentin *Amerigo Vespucci*, et c'est le géographe allemand Waldseemüller surtout qui a contribué à le faire accréditer. *Australia* vient du lat. *auster* = le sud, puisque les premiers explorateurs hollandais le prirent pour une *partie* du „*'t Onbekende Zuydtland*", qui dans leur opinion s'étendait jusqu'au pôle du sud. Enfin les noms *Polynesia*, *Micronesia*, etc. sont simplement conventionnels (*πολὺ, μικρόν, νῆσος*). L'origine et l'*ἔτυμον* du nom *Africa* reste toujours assez incertaine. Peut-être le nom n'a-t-il été au début que la transcription plus ou moins exacte d'un nom chamite ethnique (p. e. punique ou phénicéen), comme cela a été le cas selon plusieurs, du nom grec de l'Egypte: *Αἰγυπτος* = *Haikouphtah* = château des doubles de Phtah. Le mot *'Αφρικη* donc, selon la plupart des auteurs, est emprunté à la langue phénicéenne, et désignait une colonie détachée de Tyr. Il serait le nom primitif de la Libye, du pays des *Lbu* ou *Rbu*, et de la Cyrène, fondé en effet au VIe siècle, a. Chr. par les Phéniciens. Selon Suidas, lexicographe grec du IXe ou Xe siècle, le nom Africa était l'appellation primitive

de Carthage, où en effet il y eut anciennement des indigènes nommés: *Afarikas* ou *Awrighas*. De Carthage le nom s'étendit peu à peu à toute la contrée libyenne, occupée par les Romains. Dans ce sens le pape S. Léon IX au XIe siècle l'entend encore. Bien avant lui les Romains appliquèrent ce nom à toute l'Afrique du Nord.

Tout cela n'amène pas à la vraie *origine* du nom, ni fait connaître son *sens*. Je crois qu'il faut chercher ailleurs. On connaît les tribus bantu du sud nommées *Cafres*. On admet généralement que cette épithète leur est infligée par les Orientaux (Sémites-muselmans), et qu'il signifie: *infidèle* = *kafir*. Il est incontestable que ce mot *kafir* n'ait actuellement dans la bouche des muselmans la signification d'*infidèle*, mais ce mot arabe *pré-islamique* a un bien autre sens. Chez les plus anciens étymologistes arabes il veut dire: l'obscurité, la *noirceur*, la nuit, le couvreur. De vieux poètes nomment la nuit: *kâfir*, puisqu'elle *couvre* avec des ténèbres noires. Les *Cafres* donc sont les *Noirs*. Le *â* (de *Kâfir*) accentué se rapproche de l'égyptien *ka* (k) qui signifie: noir. Les analogies ne manquent pas dans le reste de l'Afrique. En égyptien *kaf* est le singe *noir*. En bambara *akafi*, c'est l'homme *noir*, comme *kabilo* en bidsogo, *ogabu* en kamuka. En ṇamaqua *ckhip* c'est le rhinocéros *noir*. *Gbei* en dewoi, *gberi* en gbe, *gbalwi* en salum, *kupirira* en muntu signifie: noir, et *guafili* en boko: la nuit (noire). Les Phula, selon le Dr. Koelle, nomment les nymphes silvestres des *Kaffiri*. Les mots *ham* et *kâ*, *kaf*; *âf*, *âp*, *âu* (= noir) sont identiques. Les Bambara, pour lesquels *akafi* est le Nègre, ont le mot *kafulo* pour signifier: le commencement. De leur côté les Zulu du Natal ont le mot *kafula* pour exprimer l'idee de magie, de charme, d'enchantement, et chez les Xosa *isi kafulo* signifie également: goétie.

Flav. Joseph. (n. 37 a. C.), S. Aug. (354—430), St. Jérôme (331—420), Eusèbe (264—338) dans sa *Chron. VI.* et George le Syncelle (VIIIe—IXe siècle) dans son *Chronicon, LI*, nous ont conservé des fragments d'une histoire d'Egypte, composée par Manéthon (né 263 a. C.), prêtre d'Héliopolis, sur l'ordre de Ptolémée Philadelphe. Il était contemporain des Septante. Sa chronique porte, que la première série des princes égyptiens était celle des **Auritae**, la seconde celle des *Mestraeens* (= *Mitzraïm*, *Misra-Sthan* = nom hindu pour l'Egypte), et la troisième enfin celle des *Egyptiens*. Ces *Auritae* sont les *Ruti* des monuments, ou la race d'hommes (= *bantu*) par excellence. Le préfixe *au* marque le passé. Le nom *Auritae* a donc le sens de la race la plus ancienne dans le passé. *Au* est une forme de *af*, et signifie: né de. Les éléments: *Af-rui-ka* (Africa), dans la langue égyptienne signifient: le noir intérieur, l'habitat des Noirs-Chamites. Les *Auritae* c'est le peuple des *Af-ritae (Af-ruti)* ou des *Kaf-ritae (Cafre, Kaffir)* puisque *Af* n'est qu'un dérivé de *Kaf*. On sait que le **t (d)** et le **h** (ou **k**) se confondent, comme on peut le voir dans les mots *mtu*, *umuntu*, *umudu*, *umunhu* (= *ruti*), etc, qui tous désignent l'homme, le humain. On a vu, que le mot *kaf* signifie aussi: le singe noir à tête de chien (Cynocéphale) qui figure tant de fois sur les monuments (V. Wilkinson, pl. 32, fig. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10). Les tant méprisés *Nahsi* (les *Rikshi*, *Rakchasas* de l'Inde = hommes-singes de Rama) étaient nommés, par les fiers Egyptiens, des bêtes (*ivikoko*). Pour eux les *Kafruti*, *Karuti* n'en étaient pas moins les vrais aborigènes, i. e. les premiers occupants de l'Afrique, les vrais Africains, qui constituent une si grande partie de la race de Ham (Cham).

Le fameux pays *Ophir* de Salomon (III Reg., IX: 11, 22; II Par., IX: 10, 21) était situé, selon Hug. Grotius, Huet, Bruce, d'Anville, Quatremère, Karl Mauch, Petermann, etc., non seulement dans l'*Afrique* australe, mais désignait, selon Origène (*in Job c. XXII: 24 „torrentes aureos"*), l'*Afrique* en général. Ce grand savant d'Alexandrie affirme, que de *son* temps c'était l'opinion commune, et la ville d'Alexandrie était à cette époque certainement le foyer scientifique de beaucoup le plus important du monde. On y avait d'énormes bibliothèques à sa disposition. Du reste, cette opinion est très ancienne, puisque la paraphrase chaldéenne de l'Anc. Test. appelle la flotte de Salomon (Hiram) simplement la flotte *africaine*. On a cherché l'Ophir de Salomon un peu partout: en Arménie (Calmet), en Phrygie (A. J. von der Hardt), en Ibérie (Oldermann), au Péru (Postel, Arias Montanus), mais les trois opinions principales sont celles qui le placent soit en *Arabie*, soit dans l'*Inde*, soit enfin en *Afrique*. — La première, défendue par Michaelis, Bredow, Vincent, Tychsen, Seetzen, Volney, Niebuhr, etc., est à

peu près abandonnée de nos jours. Elle se basait surtout sur ce que Ophir était nommé dans la Génèse (X : 29) parmi les Jectanides; puis sur le fait qu'il y a encore une localité El-Ophir dans le pays d'Oman (Sud d'Arabie) près de la ville de Sohar. — L'opinion, qui tient pour l'Inde, a eu un certain succès. On croyait la question tranchée. On s'est trop empressé. Les tenants de cette opinion se sont basés principalement sur des raisons philologiques. La flotte de Salomon amenait, en outre de l'or, de l'argent, et de pierres précieuses, aussi des singes *(qôf)*, des paons (*tukkyim*) et du bois de santal (*almoug*, ou *algoum*). Or, ces mots en hébreu ne sont pas sémitiques selon Lassen, Gesenius, etc., mais sanscrits (*qôf* = *kapi*, *tukkyim* = *tôkei* ou *tôgei*, *algoum* = *valgu*, *valgum*). Donc, puisque ces mots sont indiens, ils indiquent le lieu de la provenance des marchandises, l'Inde par conséquent. Le raisonnement porte à faux. Ces mots sont chamites avant d'être sanscrits ou même dravidiens. Ils sont surtout africains (ég. *kafi*, etc.). Ainsi Johnston a découvert dans l'Uganda un animal à allure de zèbre, que les indigènes nomment *okapi*. C'est une espèce inconnue; mais voilà qu'on fait une découverte bien autrement intéressante encore. C'est que le dieu égyptien *Seth* (= *Siva-Cham*), l'antagoniste chamite bien connu du dieu sémite(?) Osiris (Horus, Isis) est représenté avec la tête d'une bête, qu'on n'avait pu reconnaître jusqu'ici. C'est la tête de l'*okapi* de l'Uganda! Ce Seth-*Okapi* figure e. a. sur un vase dans un relief de Karnac et qu'on place à l'époque de Seti I (? 1400 a. Chr.), ainsi que sur un autre relief qu'on croit remonter à Thutmosis III (? 1550 a. chr.) (Cfr. *De Natuur*, Utrecht, XXII[e] Ann. (1902), livr. févr.; XXIII[e] Ann. (1903), livr. juill., p. 174—177). On suppose que cette bête a *dû* exister en Egypte jadis, mais qu'elle y ait disparu, comme tant d'autres! C'est possible, mais le fait qu'on trouve cette bête précisément chez les *Waganda*, vers les sources du Nil, est très remarquable. Ceci corrobore ce que nous avons dit de l'origine des *Wahinda* (V. les notices „*Aborigène*", „*Histoire*", „*Dynastie*", „*Watwa-Wahinda*"). Du reste, on met beaucoup sur le compte du sanscrit, qui ne l'est guère! — Reste la troisième opinion, qui, si elle n'est pas absolument sûre, est au moins de beaucoup la plus probable, et qui dans les temps récents compte le plus d'adhérents. On a écrit une foule d'ouvrages sur Ophir. V. F. Vigouroux: *La Bible et les découvertes modernes*, 4[e] éd., Paris, 1884, page 577—606. et une petite bibliographie, *ibidem*, p. 577, 578, 581.

Les Septante traduisent le Ophir de Génèse (X : 29) par *Οὐφειρ*, et l'Ophir de Salomon par *Σωφίρ* ou *Σουφίρ*; de même Flav. Jos. (*Antiq. VIII, VI, 4*, „*μὲν Σωφίραν*"). C'est remarquable, puisque ces Juifs égyptiens ont dû être parfaitement au courant de la géographie africaine. Or, il y a sur la côte sud-australe de l'Afrique actuellement encore le pays *Sofala*, *Cefala* (*Sophala*, *Zophala*, *Zofala* au XVI[e] siècle). Bachiene (*Géogr.*, Kuilenburg, 1756) l'identifie au *Σωφεῖρ* ou *Σωφίρ* des Septante. Selon lui *Zophala* se nommait anciennement *Zophara*. On sait que les Nègres-Bantu confondent le **r** et le **l**. Pluche dans son *Théatre de la Nature, VIII[e] part., p. 64*, et Hornius (*De Orig. gent. americ., l. II, c. 8*) tiennent également Zophara pour l'Ophir de Salomon. Joès. dos Sanctos dans sa *Déscr. de l'Ethiopie* mentionne, non loin de Zophara dans l'intérieur des terres, une montagne *Fura* ou *Afura*, qui se trouve sur la carte de de l'Isle, et dont le nom selon lui recèle les éléments du nom *Σωφίρ*, *Ωφίρ*, *Africa*. Dos Sanctos ajoute, que de son temps les indigènes de Zophara (lesquels? Nègres ou Sémites?) tenaient leur pays pour l'Ophir de Salomon. A cette époque il y avait là des paons. Selon de Barros, le Livius portugais (*Da Asia*, dec. I, l. X, c. I) le nom Sofala était pris pour tout le pays de *Monomotapa*, le célèbre royaume aurifère, qui à son tour englobait toute l'Afrique australe, notamment le pays des Matébélés. C'est précisément la région aurifère, tant convoitée de nos jours!

On objecte que Flav. Jos., S. Jérôme, Basile(?), Eusèbe, Procope, Hésychius et d'autres anciens pères grecs identifient Ophir ou Sophir à l'*Inde*; mais on sait que le nom „*Inde*" était très vague à cette époque, et désignait *surtout* le *sud*, comme p. e. le *Hend*, *Hindhu* chez les Egyptiens. Virgile fait venir le Nil de l'*Inde*, i. e. du sud de l'Afrique. (V. la notice „*Histoire*", et celle sur les „*Wahinda*").

Notre conclusion est, que le nom d'*Africa* est très africain et très chamite, désignant bien la terre classique des fils de Cham, qu'ils soient Kushites ou autres.

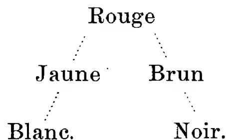
II.

Les peuples de l'Afrique. Races présentes.

1. Unité.

L'espèce humaine est *une.* La science même simplement humaine, par la bouche de tous ses représentants sérieux l'affirme hautement. En plus, la science ethnologique ne connaît pas de races vraiment *autochthones*, nées sur place (Ratzel, Quatrefages, Virchow). Tous les savants sérieux font converger les races humaines actuellement existantes vers un centre unique d'origine (lieu de dispersion post-diluvienne) qui est l'Asie sud-occidentale.

Une des difficultés de l'*unification* des races a été longtemps, pour bon nombre de savants, la *couleur* de la peau. Les expériences ingénieuses de M. Ch. Oberthür ont définitivement prouvé, que cette difficulté n'en est pas une. Le point de départ de la coloration n'est pas le *blanc*, comme on est tenté de le croire — par vanité! —, mais le *rouge.* Le blanc avant ou avec le *noir* n'est que la dernière formation *à travers* le *jaune* ou le *brun.* Du rouge on arrive par *pigmentation* au noir, et par défaut de pigmentation au blanc. Les uns tournent au *mélanisme*, les autres à l'*albinisme.* A l'état erratique, et avec les autres caractères somatologiques (oeil oblique ou bridé) la couleur jaune émerge encore dans les deux autres races; amoindrie chez les blancs, exagérée chez les noirs. On sait combien ces nuances de couleur sont peu constantes. Il est incontestable que le *climat*, joint à d'autres causes locales et matérielles et même morales, joue un grand rôle dans cette différenciation. On connaît la boutade de M. Reclus, „qu'en Amérique Blanc et Noir tourne au Peau-Rouge!" La race Yankee se forme là sous nos yeux. M. Frémaux (1864) dans une Mémoire à l'Académie des sciences a pu affirmer, sans être taxé de paradoxal, „que l'homme blanc devient nègre et le nègre blanc selon le milieu et sans le concours des causes primordiales et anti-diluviennes." — Le système de Oberthür concorde merveilleusement avec la tradition orientale, et universelle peut-on dire, que le premier homme (Adam) était *rouge.* Le rouge, émigrant vers le nord-ouest devient jaune, puis blanc; le même, se tournant vers le sud, le sud-est et le sud-ouest, devient d'abord brun et enfin noir. On peut figurer cette gradation dans le schéma suivant:



2. Classification.

On est loin de s'entendre sur une classification définitive des races humaines. Selon qu'on fixe son attention à la forme du crâne, à la couleur, aux cheveux, aux langues, etc., on propose des classifications plus ou moins simples ou compliquées. Enumérons-en quelques-unes. — *A.* Le célèbre Blumenbach, en comparant les crânes, obtient *cinq* races: 1. *caucasique* (europ.); 2. *mongolique* (asiat.); 3. *éthiopienne* (afric.); 4. *malaise*; 5. *américaine.* A cette classification de Blumenbach répond assez bien celle basée sur la couleur. 1. La r. europ. est à pigment *limité* et combiné; 2. la r. asiatique à pigment *jaune*; 3. la r. afric. à pigment généralement *noir*; 4. la r. malaise (arabe?) à pigment *brun olivâtre*; enfin 5. la r. améric. à pigment *rouge orange.* — *B.* D'autres anthropologues se contentent de *trois* races: 1. à crâne élevé; 2. à crâne élargi; 3. à crâne allongé. — *C.* Lenormant admet *quatre* races: 1. *blanche*; 2. *rouge*; 3. *jaune*; 4. *noire.* — *D.* Prichard admet jusqu'à *sept* races d'hommes: 1. Nègres; 2. Papuas; 3. Australiens; 4. Iraniens (caucas.); 5. Touraniens (mongol.); 6. Arméniens; 7. Hottentots. — *E.* M. Deniker,

se basant sur la différence des *cheveux,* présente un tableau assez compliqué mais ingénieux, qu'on peut voir dans son ouvrage *Race of Man.* — *F.* M. Keane distingue *quatre* races: 1. *Ethiopiens*; 2. *Mongols*; 3. *Américains*; 4. *Caucasiens.* Ces races sont sous-divisées comme il suit. Les Ethiopiens ou *Nègres*: *a.* en Nègres *africains,* et *b.* Nègres *Océanéens.* Les premiers se sous-divisent ensuite: *α.* en Nègres-*Soudanais,* et *β.* en Nègres-*Bantu.* Enfin ces derniers en *Pygmées* (Négrilles), *Hottentots* (Khoï-Khoï) et *Bosjesmans* (Sân). De leur côté les Nègres *Océanéens* se distinguent: *α.* en *Papuas* (avec la sous-race: *Nigritos), β.* en *Australiens,* et *γ.* en *Tasmaniens* (race éteinte comme on sait). — Les *Mongols* se divisent: *a.* en Mongols-*Indo-chinois* (occidentaux), et *b.* Mongols-*Tartares* (septentrionnaux), enfin, *c.* en *Océanéens* (Japonais, etc.). — Les Américains se laissent assez difficilement sous-diviser. Dr. Keane les divise: *a.* en ceux du Nord; — *b.* du Centre; — *c.* du Sud. — Les *Caucasiens* (Blancs) sont marqués savamment comme: *a.* „*Homo europeus*", — *b.* „*Homo alpinus*", — *c.* „*Homo mediterranensis*". Dans la dernière catégorie on fait rentrer fraternellement: *α.* tous les *Sémites,* et *β.* tous les *Hamites,* ce qui est très arbitraire. — *G.* Les linguistes ont coutume d'adopter trois races ou familles de langues: 1. *Aryens* (Hindus(?), Perses, Grecs et Pélasges(?), Latins, Celtes(?), Allemands, Slaves, etc.). — 2. *Sémites.* — 3. *Chamites* (Kushites, Nègres, Phéniciens, Libyens, Egyptiens, Galla, Somali, etc.). — Une autre classification philologique est celle qui discerne: 1. Race de langue *à flexion*; 2. *agglutinante* (langues nègres); 3. *monosyllabique* (chinois). — *H.* Un système plus simple que celui de Deniker est celui qui range les hommes: — 1. en *Pilifères,* qui ont: *a.* les cheveux en touffe (Hottentots, Papuas), et *b.* en toison (Nègres-Bantu, etc.); — 2. en *Zanigères* qui ont: *a.* les cheveux raides (Australiens, Hyperboréens, Malais, Mongols, Américains), *b.* ou souples (Dravidéens, Nubiens, Méditerranéens). — *I.* La classification historique et traditionnelle 1. en *Japhétides,* 2. *Sémites,* et 3. *Chamites* a toujours sa valeur, quoiqu'on ne sache pas trop sous quelle dénomination y faire figurer les Mongols-Chinois. — *J.* La division des races en *trois* est encore la plus simple; elle est fort goûtée par les savants en ce moment, c'est à dire qu'on revient au système de Cuvier, qui distingue: 1. la race *caucasique* ou *indo-européenne*; 2. la r. *mongole* ou *tartare,* avec la sous-race *américaine* (et malaise!); 3. la r. *éthiopienne* ou *nègre,* avec la sous-race australienne. — *K.* M. le Prof. Dr. Weule a une division ingénieuse, basée également sur la classification en *trois,* mais plus spécifiée. Il admet I Une „Hauptrasse": — 1. **Blancs**, sous-divisés en: *a. Aryens, b. Sémites*; — 2. **Jaunes**, sous-divisés en: *a. Mongols, b. Américains*; — **Noirs**, sous-divisés en: *a. Nègres, b. Australiens, c. Papuas.* II. Trois „Zwischenrasse": 1. entre Blancs et Noirs: *Hamites*; 2. entre Blancs et Jaunes: *Ural-Altaïques*; 3. entre Jaunes et Noirs: *Malais.* (V. „*Globus,* Bd. LXVIII, 1895, art. de W. Koppen: „Die Dreigliederung des Menschengeschlechtes"). Cette classification est surtout commode et rationnelle, parce qu'elle englobe tous les *Noirs,* qui géographiquement se trouvent tous avec leurs représentants les plus anciens (Chamites), aux contours de l'océan *indien (indhu, awantu!),* c.-à.-d.: *a.* à l'*Ouest*: la masse compacte noire de l'Afrique; *b.* au Nord-Est les Mélanésiens éparpillés sur les îles de l'océan pacifique occidental; enfin *c.* dans le Sud-Est les Australiens isolés. Parmi ces Noirs trouvent place les Pygmées (Négrilles et Négritos) de l'Afr., de l'Asie et des archipels, quoique les Sân (jaunâtres) diffèrent un peu des Négroïdes. — *L.* Une classification assez originale est celle de Gust. Carus. Il distingue: 1. „*Nachtvölker*" (Ethiopiens, Nègres = incivilisés; 2. „*Tagvölker*" (Caucasiens, Perses, Arméniens, Sémites, Pélasges, Étrusques, Thraces, Illyriens, Ibères, Romains, Celtes, Slaves, Germains). 3. „*Dämmerungsvölker*": *a.* Orientaux (Mongols, Burjates, Olotes, Chinois. Japonais, Koréens, Thibétains, Tungises, Sibériens, Samojèdes, Ostiaks, Koriaks, Jukagires, Kamtchadales, Kurils, les tribus polaires de la Sibérie-Amérique, Indo-Chinois, Malais): *b.* Occidentaux (autochthones de l'Amérique, Toltèques, Aztèques, Apalaches, Patagoniens). A côté de ces trois groupements, M. Carus fait: *α.* une sous-classe de ceux des „Tagvölker" qui repètent les „Nachtvölker", c.-à.-d. qui, après avoir été très civilisés, sont retombés plus ou moins dans la barbarie. Ce sont les peuples de l'Atlas: Berbères, Kabyles, Maures; puis les Nubiens, les Abyssins, les Egyptiens et les Coptes. *β.* Une autre sous-classe repète, soit les „Dämmerungsvölker" orientaux (Hindu, Turcs, Lithauiens), soit les occidentaux

(Finnois, Lappons). — Il faut avouer que voilà une classification fort peu fondée. Néanmoins d'illustres savants l'adoptent (e. a. Dr. Weiss: Weltgeschichte, t. I, p. LXIV—LXVI, 5e éd., 1899), et c'est pour cette raison que je la donne.

3. Classification des Nègres.

M. le Dr. Keane, on l'a vu, divise d'une manière générale les Nègres en *Africains* et en *Océanéens*. Tout à l'heure nous parlerons des premiers. Voici comment ce savant spécifie les seconds. Après les avoir divisé: 1. en *Papuasiens* (Papua *stricte dicti* et Mélanésiens); 2. en *Australiens*; 3. en *Tasmaniens*, avec une sous-race: *Nigritos*, il les diversifie d'après leur habitat primitif et actuel. *Primitivement*: — 1. Les *Papuasiens* occupaient: *a.* la Malaysie; *b.* la Nouvelle-Guinée; *c.* la Mélanésie; *d.* la Micronésie; enfin *e.* la Polynésie. — 2. Les *Australiens* et *Tasmaniens* occupaient: *a.* toute l'Australie et *b.* la Tasmanie. — 3. Les *Nigritos* de leur côté: *a.* la Perse, *b.* toute l'Inde, *c.* l'Indo-Chine, *d.* le Japon, *e.* la péninsule malaise, *f.* les îles Andaman, *g.* Java, *h.* les Philippines, *i.* Timor, *j.* la N.-Guinée, etc. — *Actuellement*: 1. Les *Papuasiens* occupent: *a.* la Malaysie orientale, *b.* la Nouvelle-Guinée, *c.* la Mélanésie. D'après ces indications territoriales on peut parler: *α.* de *Papuas occidentaux* (les vrais) qui habitent presque tous, comme indigènes, la Nouv.-Guinée; puis les groupes insulaires *Aru* et autres à l'ouest de Flores, le détroit de Torres et les îles Luisiade: *β. Papuas orientaux.* Ce sont presque tous les indigènes de la Mélanésie, de l'archipel Bismarck, jusqu'à la Nouv. Calédonie, avec la plus grande partie des îles Fidji. — 2. Les *Australéens*, qui sont en train de s'éteindre, habitent encore des parties incultes de l'Australie et quelques „reservaten". Ces groupes de chasseurs sont peu déterminés. — 3. Les *Tasmaniens* sont éteints grâce à la pthisie, l'alcool et la barbarie européenne! — 4. Les *Négritos* habitent: *a.* les îles Andaman, *b.* les Philippines (Aëtas), *c.* la péninsule malaise (Malacca: Semangs, Sakay's, etc.), *d.* Ceylon (Wedda), *e.* Borneo, *f.* Célébès, etc.

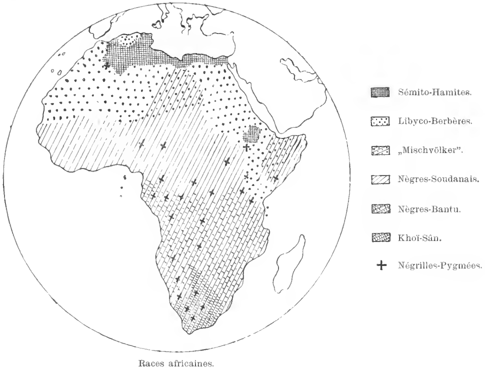
M. de Quatrefages, dans son *Introd. à l'étud. des races hum.* donne une classification des Nègres un peu différente. Lui aussi les distingue d'abord: 1. en *Africains* (v. infra), et 2. en *Indo-Mélanésiens*, avec deux sous-classes, qu'il nomme sagement aberrantes: une *austro-africaine* (Sân), l'autre *australienne*. — 1. Le groupe *indo-mélanésien* comprend: *a.* les *Négritos*: *α. Aëtas* (Philippines); *β. Mincopies* (Andaman), etc. — 2. Les *Dravidiens*: *a.* du centre (*Gondhs*, 150.000); *b.* de l'Himalaya (*Doms*); *c.* de Ceylon (*Wedda*); *d.* Transgangétiques (*Sakyas*); *e.* de la Perse (*Susiens* noirs). On peut y ajouter d'autres Dravidiens (Bengale) plus ou moins hindouisés, p. e.: *f.* les *Ouraons*: 500.0000, dont 340.000 occupent le Chota-Nagpore; *g.* les *Malers* ou *Rajmahalis*: 100.000; *h.* les *Kands*: 100.000. — 3. Les *Négritos papuasés* (*Karons*). — 4. Les *Tasmaniens*. — 5. Les *Papuas*. Ceux-ci se divisent: *a.* en vrais *Papuas*: *α.* de la Nouv. Guinée (*Alfoures*), *β.* les Nles-Hébrides (*Fatis*); — *b.* en *Malgaches* (*Sakalavas*). — La classe aberrante australienne comprend: *a.* les *Australiens* proprement dits, qui habitent soit: *α.* les côtes *(Bynelumto?)*, soit: *β.* l'intérieur (*Yambaan*); *b.* les soi-disant Neanderthaloïdes (!) (Adélaïde).

On voit que la classification de M. de Quatrefages et celle de M. Keane diffèrent. Ainsi p. e. bon nombre des Dravidiens du premier sont rangés parmi les pygmées par le second. Tout cela concorde, si l'on admet (et c'est la tendance actuelle) que toutes ces races indiennes antiques, qui sont toutes plus ou moins noires et négroïdes, constituaient un fond unique chamite dans un lointain passé, fond qui reste encore bien visible malgré les flots de l'invasion aryenne, malaise, malgré le métissage, etc.

4. Races actuelles de l'Afrique.

Le continent noir est occupé au Nord par une race *blanche* (éparpillée récemment, à l'état sporadique, un peu partout) et pour tout le reste, depuis le Sahara jusqu'au Cap par les *Noirs*, soit *soudanais*, soit *bantu*, soit enfin *Hamites* (Sémites?)-noirs à l'Est jusqu'aux Lacs. — On distingue ordinairement *six* races ou peuples en Afrique.

1°. Les **Blancs**. — Ils se divisent: *A*. En *Berbères*. Selon une opinion récente ces blancs Berbères (qui sont passablement *bruns!*) sont venus de l'Europe. C'est complètement inadmissible, quoiqu'on ne nie pas les infiltrations très anciennes européennes (wandales, gauloises même!). Le fond de cette population berbère ou lybienne est chamite, et venue de l'Est (Phut) Quant à la race *Cro-Magnon* étendue jusqu'aux Canaries, on n'est pas encore fixé sur sa provenance. — Les Berbères actuels doivent probablement être rattachés aux *Tamahu* (hommes *blonds?*) des monuments. Ces Chamites occupent, en tout cas, depuis



Races africaines.

de longs siècles, l'Afrique du Nord. Les dolmens et les autres monuments mégalithiques sont leur oeuvre. Vers 1100 ils fondèrent Tumbuktu (Tuaregs). A un moment donné, ils s'emparèrent de la Sicile, des îles Baléares, de la moitié de l'Espagne, et presque de la France. — On distingue deux types de Berbères; les uns *bruns* (c'est le type commun). les autres *blonds* (dans l'Aurès, ceux du Riff.) Parmi ces blancs Berbères on distingue les groupes suivants: *a. Tuaregs* (Sahara); *b. Zénaga* (Maures, Trarzas, Brakuas, Douaïches, habitant à l'extrémité S. O. des déserts le long de la rive droite du Sénégal); *c. Chellouh* (Maroc); *d, Chaouias* (Aurès); *e. Kabyles* (grande et petite Kabylie).

Voici une autre division des Berbères: *a. Choullah* (Figuig, Ht. Atlas, Atlas septentl. du Maroc, partie occidentale du dépt. d'Oran); *b. Kabyles* et *M'zabites*; *c. Tuaregs* (désert du Sahara); *d. Tibbous* (grand désert de Libye entre Fezzan et l'Egypte). Il faut y attacher (peut-être?) les *Barabra* de la Nubie et du golfe d'Aden. — On distingue les dialectes berbères (à fond *chamite*) suivants: *a. Amazigh* (Maroc); *b. Chelhia* (dans les montagnes maroccaines et en Algérie); *c. Chawiak* (Kabylie, Tunisie); *d. Torghi* (Tripol); *e. Tibbou* (Est du Sahara et Sud de Fezzan); *f.* dialecte des *M'zabites*. D'autres distinguent: *a.* le vrai Kabyle (Algérie); *b.* le Tamachet des Tuaregs; *c.* le *Zenaga* du Sénégal; *d.* le Guanche (anciens habitants des Canaries), etc.

La race *blanche* est représentée: *B.* Par les Sémites *Arabes* et *Juifs*. Les premiers sont assez nombreux. Ils commencèrent à envahir le Nord de l'Afrique au VIIe siècle,

et surtout entre le XIe et le XIIIe. Les uns sont sédentaires et passablement européanisés; les autres (Bedouins) sont pasteurs et nomades. On peut ajouter comme race *blanche* de l'Afrique: *C.* Les Indo-germains *Hollandais-Boers* au sud, y compris les Anglo-Saxons Anglais. Si l'on considère Madagascar comme une île africaine, on doit ajouter encore: *D.* Les *Hovas* d'origine malaise, selon les uns, hamite (Wahuma!) selon les autres.

2°. Les **Ethiopiens** (Noirs mais distincts des Nègres proprement dits). — Ce sont des races kushito-hamites mêlées de sang sémite et nègre (chamite). On les appelle aussi des races noires (rougeâtres!) *mixtes.* On distingue: *a.* Les *Nubiens* (en partie); *b.* les *Abyssins*; *c.* les *Danakil* ou *Afar*; *d.* les *Somâli*; *e.* les *Galla* ou *Oromo*; *f.* les *Wahinda-Wahuma-Watutsi* des Grands-Lacs; *g.* les *Massaï*; *h.* les *Mambuttu*; *i.* les *Nyam-nyam* à peau rougeâtre du Bahr-el-Ghazal; *j.* les *Saras* (Adamaoua); *k.* les *Peuls* ou *Foulbe* (Sénégal, Gambie); *l.* les *Pahouins* ou *Fan.* Ces peuples remarquables dont les ancêtres (lesquels?) ont regné sur l'Egypte, présentent malgré leur aspect de confraternité, des nuances somatologiques assez dissemblables. Ainsi, leur peau est tantôt très foncée (Somali, Watutsi, etc.) et tantôt assez claire et presque rouge („Bronzenstatuen") p. e. chez les Wahinda. Leurs cheveux sont tantôt frisés (Watutsi), tantôt longs (Massaï). Leurs traits sont fins et souvent très beaux; le nez saillant, etc. — Quant aux *langues* de ces races mixtes, on les appelle provisoirement *hamites.* C'est un mot qui — *in casu* — dit peu de chose. Il est évident qu'ils parlent tous *africain!* Beaucoup parmi eux parlent *bantu.* — En attendant des recherches plus exactes, on s'est contenté de mentionner ces langues comme: *a. Somali; b. Galla; c. Bedja; d. Dankali; e. Saho(?); f. Agaou; g. Bisharin; h. Hadendoa; i. Charatin; j. Shilluk* et autre Nilotiques, etc. — L'ensemble des langues *vulgo* hamites du Nord et du N.-Est de l'Afrique se présente en *trois* groupes: *A. Egyptien,* sous-divisé en : *a. égypt. antique,* et: *b. Copte.* — *B. Libyen* ou *Berbère (v. supra).* — *C. Ethiopien* ou mixte (*v. supra*).

3°. Les **Sân** et **Khoï-Khoï**. On n'est pas d'accord s'il faut compter ces deux peuples comme appartenant à *une* même race, ou bien s'il faut les distinguer. La première opinion est admise assez généralement aujourdhui. M. le Prof. G. H. Schils a établi l'affinité de leurs langues (*V. Compte-rendu du Congr. internat.* 1894, Bruxelles, O. Schepens). Selon lui „ce ne sont „pas des dialectes d'une même langue mais des *filles d'une langue pro-ethnique,* qui a „disparu à jamais, et qui restera toujours inconnue. Elles se sont séparé de bonne heure „et les deux nations se sont développées sur leurs territoires respectifs, les *Khoï* comme „pasteurs, les *Sân* comme chasseurs...." Ce serait alors un phénomène analogue à celui que je soupçonnais pour le *Kitwa* et le *Kirundi,* et que j'ai mentionné dans mes *„Éléments d'une Gramm. kirundi,* p. 79, 86, 106—108. Quoiqu'il en soit, ce groupe humain reste passablement énigmatique. On les range parmi les *pygmées* ou *négrilles* africains malgré leur couleur *jaunâtre.* Ils constituent certainement une couche ethnique fort ancienne qui, a occupé autrefois (au moins) tout le sud-africain, et qui a été refoulé par les Bantu puis par les barbares Européens, de la sorte qu'ils subiront le sort des Tasmaniens. D'où viennent-ils? On a voulu y voir des Juifs, des Egyptiens, des Malais, des Mongols, etc. (V. Notice *„Watwa"-Pygmées*).

A. **Sân** ou *Bosjesmans.* Le dernier nom (= hommes des bois) est une épithète qui leur a été infligée par les Boers. Eux s'appellent: Sân i. e. hommes (= *awantu*). On les trouve encore par groupes isolés sur une grande superficie de l'Afrique australe occidentale. Au sud ils dépassent la rivière Orange, mais au Nord ils ne sont pas signalés(?) au-delà de l'Okovango. Ils sont principalement parqués dans le grand désert du Kalahari. Les Chwana à l'est, les Griqua au sud, les Namaqua et Damara à l'ouest les cernent ou les pénètrent. Leur taille est ± de 1^m.40; leur crâne est dolichocéphale (indice: 73.02; capacité crân.: 1.250 c.M.). Ils sont connus par deux particularités corporelles abnormales: la stéatopygie et le „tablier". Leur langue (agglutinante) se remarque par ses „clicks" particuliers. Comme les Watwa ils sont essentiellement chasseurs. — On sait peu de chose sur leur distinction en tribus. M. de Quatrefages mentionne les *Huzuana(?).* On parle des Sân-*Ovikuangara, Kaikaibrio,* etc., mais ces noms ne sont peut-être que des sobriquets. D'autres auteurs en font simplement une fraction des Hottentots.

B. **Khoï-Khoï** ou *Hottentots.* Cette race, proche parente des Sân, comme on vient de le voir, mais très métissée avec du sang nègre et même indo-germain (Boers), occupe encore un grand aire à peu près depuis le Cap jusqu'au Walvisch-Baai et même au-delà. On distingue parmi eux: *a.* les *Namaqua; b.* les *Korana, Koraqua (?); c.* les *Griqua; d.* les Bosjesmans (selon quelques-uns); *e.* les *Bakurutses (?); f.* les *Quaqua?* (de Quatrefages); *g.* les *Gonaqua; h.* les *„Berg"-Damara.* — On a toujours représenté cette race comme très abrutie. C'est faux. Elle a donné des preuves de courage (Witbooi), et d'intelligence remarquable. Il est vrai qu'alors elle était métissée. Les Hottentots sont *petits.* Ils ont les yeux un peu bridés, les pommettes saillantes, la chevelure laineuse et frisée. Ils sont bruns ou jaunâtres. Ils sont sujets à la stéatopygie et leur langue a des „clicks" comme celle des Sân.

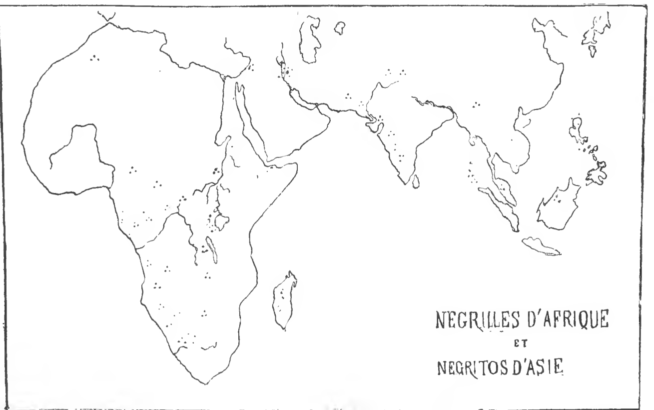
4°. Les **Pygmées** ou **Négrilles** (*Watwa*). — Dans notre dernière Notice (*„Watwa"-Pygmées*) il a été parlé assez longuement de cette race. Inutile d'y revenir ici.

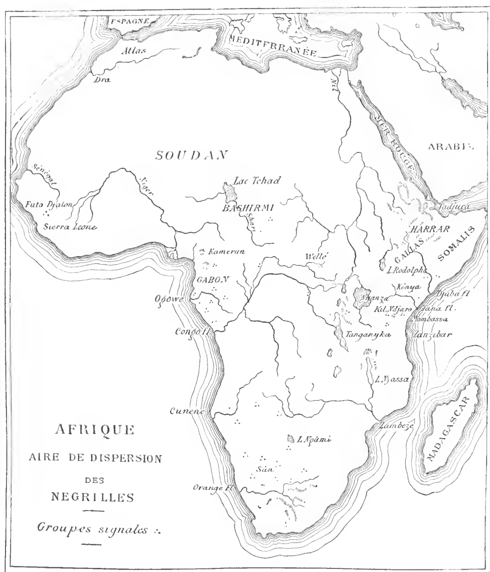
5°. Les **Nègres-Soudanais.** — Ce sont les vrais Nègres de l'antiquité classique, bien connus des Romains, des Étrusques et des Grecs d'Alexandrie qui les représentent souvent sur leurs objets d'art, comme les Egyptiens de l'ancien empire sur leurs stèles, et dans leurs tombeaux. Ce sont absolument les mêmes Soudanais-Nubiens très noirs que nous voyons de nos jours. Le portrait tracé d'une Nègresse soudanaise par un poète latin anonyme s'applique toujours à la race. Le voici:

Afra genus, tota patriam testante figura.
Torta comam, labroque tumens et fusca colorem:
Pectore lato, jacens mammis, compressior alvo,
Cruribus exilis, spatiosa prodiga planta,
Continuis rimis calcanea scissa rigebant.

Ils sont robustes, élancés, à peau très noire, à cheveux très crépus, au crâne haut et allongé, à face très projetée, à nez fort épâté, à lèvres très volumineuses. — Leur habitat *primitif* était, en général, l'Afrique au sud du Sahara. On ne sait pas jusque où ils s'étendaient vers le sud. *Actuellement* ils occupent: *a.* leur habitat primitif en exceptant le pays des Abyssins, Galla, Somali, Massaï, Wahuma, etc.; *b.* à l'état sporadique: la Tripolitaine, la Mauritanie, l'Egypte. On en a transportés, au nombre de 30 millions ou de 50 millions selon d'autres, en Amérique ou ils sont nombreux dans quelques Etats du Sud des Etats-Unis, aux Antilles (Haïti, San-Domingo), à la Guyane, dans quelques parties du Brésil et du Peru. Parmi ces déportés il y avait néanmoins beaucoup de Nègres-bantu aussi. On peut délimiter leur habitat, en Afrique, de la manière suivante: depuis l'océan atlantique on suit la rive droite du Sénégal jusqu'au rencontre du 15° longitude. De là on tire au nord du grand boucle formé par le Niger vers Tumbuktu. De Tumbuktu on oblique dans une direction sud-est vers la lac Tchad. De ce lac la ligne de démarcation va droit à peu près vers Khartum au confluent du Nil-Bleu avec le Nil-Blanc. D'ici il y a encore des groupes nègres isolés (*Base, Barea*) par le nord de l'Abyssinie jusqu'à la Mer-Rouge (Massuah), mais la ligne continue de démarcation des Nègres a fait inflexion depuis des siècles vers le sud le long du Nil-Blanc jusqu'à la rivière Sobat. Elle suit (S. E) le Sobat jusqu'au lac Albert-Edouard, gagne le Somerset-Nil et aboutit au N. E. du lac Nyanza pour se terminer, en décrivant un grand boucle, pour contourner les Massaï, à l'Océan-Indien à la hauteur environ de l'Equateur. Tout l'*immense* pays au nord de cette ligne est habité soit par les blancs-Berbères et Sémites, soit par des races mixtes noires kushito-hamites. Tout le territoire qui se trouve au-dessous de cette ligne irrégulière (jusqu'à la frontière des Bantu, *V. infra*) est occupé par les *Nègres Soudanais.* Toute cette masse, groupée à l'ouest, à l'est et au sud du lac Tchad, paraît assez homogène. Elle est néanmoins très mélangée par des croisements innombrables et des interpénétrations qui durent depuis tous les temps connus.

On les distingue ordinairement en *trois* groupes, en attendant une spécification plus exacte qui fait défaut, et qui n'est pas facile à faire. *A.* Nègres-Soudanais de l'*Ouest.* Tribus ou variétés: *a. Mandingo,* divisés en: *α. Mahinkès*; *β. Bambara*; *γ. Soninkès*; —


NEGRILLES D'AFRIQUE
ET
NEGRITOS D'ASIE


ESPAGNE
MEDITERRANÉE
Atlas
Dra
Nil
MER ROUGE
ARABIE
SOUDAN
Sénégal
Niger
Lac Tchad
BAGHIRMI
Shari
Futa Djalon
Sierra Leone
Kameran
GABON
Ogowe
Congo fl.
Wellé
Tadjura
HARRAR
GALLAS
SOMALIS
L.Rodolphe
Kenya
Ukanza
Kil.Ndjaro
Djuba fl.
Tana fl.
Mombassa
Tanganyka
Zanzibar
L.Nyassa
MADAGASCAR
Cunene
Zambeze
L.Ngami
San
Orange fl.
AFRIQUE
AIRE DE DISPERSION
DES
NEGRILLES
Groupes signalés ∴

b. Wolofs (Sénégal); — *c. Soussous*; — *d. Timanyès*; — *e. Landoumanes*; — *f. Nalous*, etc. Tous ces derniers sont refoulés par les Mandingo (occupant selon M. Hamy 15° géogr. du nord au sud et 15° de l'ouest à l'est) qui ont été très puissants autrefois. En suivant le littoral de Sierra-Léone au Dahomey on rencontre: *g.* les *Kru*; — *h.* les Sierre-Léonois; — *i.* les Libériens; — *j.* les *Ashanti*; — *k.* les *Minas*; — *l.* les *Gèges* (Dahom.); — *m.* les *Nagos* (Dahom.); — *n.* les *Yoruba*; — *o.* les *Yebu*. Plus vers l'intérieur: *p. les Agnis*; — *q.* les *Vei* (qui ont une écriture, *Grebo?*). Ajoutons-y: *r.* les *Felup*; — *s.* les *Timmi*; — *t.* les *Tshi, Odshi(?), Tchwi(?)*; — *u.* les *Ewe*; — *v.* les *Ibo*; — *w.* les *Efik*; — *x.* les *Borgu*; — *y.* les *Mossi*; — *z.* les *Tombos*; — *aa.* les *Mellis*; — *bb.* les *Sanghis(?), Bulom*, etc. — *B.* Nègres-Soudanais du *Centre* (Sud): *a. Sonrhay, Songhaï*; — *b. Haussa*; — *c. Mosgu*; — *d. Kanembu*; — *e. Kanuri*; — *f. Baghirmi*; — *g. Yedina*; — *h. Bornou*, etc. — *C.* Nègres- Soudanais de l'*Est*: *a. Maba*; — *b. Fur*; — *c. Nuba*; — *d. Shilluk*; — *e. Dinka* ou *Denka*; — *f. Bari*; — *g. Abaka*; — *h. Bongo*; — *i. Yanghey*; — *j. Mangbuttu*; — *k. Zandeh, Sande*, ou *Nyam-nyam*; — *l. Momfu*; — *m. Base*; — *n. Borea*; — *o. Nuer*; — *p. Akkra(?)*, etc. Quelques-uns y rangent les *Tibbu (Teda, Dasa)*. D'autres parlent simplement de Négres de *Waddaï*, de *Darfour* et du *Kordofan!* M. le Prof. Dr. Hamy de son côté, prend pour type le Nègre *Nouba-Haousa* qui comprend, selon lui: *a.* à l'ouest: les *Bertha, Fazogl, Ahbds-Galla(?), Nouba* (H^t^ Sennaar), *Takalès*; — *b.* au sud du Kordofan: les *Shangallah* du Bahr-el-Abiad, *Fertit, Nyam-nyam* ou *Sande*; — *c.* à l'est: les royaumes: *Haousa, Baouou, Daoura, Geber, Kano, Rano, Katsena* et *Zegzeg!*

On voit qu'on n'est pas encore arrivé à une classification définitive. Beaucoup parmi ces noms de peuples et de tribus sont peut-être purement géographiques, voire même politiques, ou des sabriquets, mal transcrits encore (comme pour les Watwa!), sans être rigoureusement *ethniques*. Puis, quelle confusion de termes! On entend les noms: *Ethiopiens, Nigritiens, Soudanais* (le mot Soudan signifie: *noir*), *Nubiens, Nègres, Négrilles, Bantu* (= hommes), *Hamites, Kushites*. Tout cela est encore bien vague. Il faut des recherches beaucoup plus minutieuses, surtout pour ces peuples soudanais aussi enchévrêtrés et pénétrés e. a. par les *Fulbe (Fellah, Fellata), Fan*, etc. Dans cette voie les *cartes ethniques* (et *linguistiques*) rendent d'inappréciables services. Il faudrait en faire un usage beaucoup plus fréquent et systématique. M. de Quatrefages dans son „*Introd. à l'étud. des rac. hum.*", le Dr. F. Stuhlmann dans son bel ouvrage: „*Mit Em. Pascha im Herz von Afr.*", le P. Torrend dans son: „*A Comparative Grammar*", le Dr. K. Barthel dans son travail excellent: „*Völkerbewegungen ....*", le Prof. Dr. Ratzel dans son ouvrage classique: *Völkerkunde, t. I p. 20—21, 1e éd., 1885*, et d'autres ont bien commencé dans cette voie.

Quant aux langues parlées par ces Nègres soudanais elles sont loin d'être bien connues (à part quelques-unes: p. e. le Bambara, le Wolof; plusieurs de la côté de Guinée) Elles sont très peu homogènes, paraît-il, et elles gardent, selon M. Hamy, les traces de leur contact avec les langues éthiopiennes des envahisseurs (Fulbe, e. a.) venus de l'*est*.

6°. Les **Nègres-Bantu.** — On admet que ces *Bantu* ont occupé primitivement la partie de l'Afrique qui comprend la région des Grands-Lacs, et s'étend jusqu'à l'Océan-Indien, tandisque les *Négrilles* auraient occupé toutes les forêts intertropicales et les *Sân-Khoï* l'Afrique australe depuis le Tanganika jusqu'au Cap. *Actuellement* les *Bantu* occupent, d'une façon générale, l'Afrique depuis la frontière soudanaise jusqu'au Cap; les *Négrilles* quelques zones forestières de l'Afrique occidentale (Congo, Kamerun, etc.) et orientale; enfin les *Sân-Khoï* sporadiquement le Namaqua, le Kalahari, la région du lac N'gami, le bassin de l'Orange, etc.

Il est très difficile de tracer une frontière *ethnique* rigoureuse entre Soudanais et Bantu (Existe-t-elle?). La limite *linguistique* peut être tracée à peu près comme il suit: On commence par le cours inférieur du Rio-del-Rey, qu'on suit jusqu'au 5° N., et d'ici on suit le plateau qui sépare les eaux du lac Tchad de celles du Congo. De là la frontière court au sud-est, le long des bords méridionaux des territoires occupés par les Zendeh et les Mangbuttu, pour aboutir à l'Equateur et à la vallée du Semliki entre le lac Alb.-Edouard et l'Alb.-Nyanza. Ici le cours devient irrégulier. Il remonte d'abord vers le nord le long

de la rive orientale du lac Alb.-Nyanza jusqu'aux montagnes du Somerset-Nil. Cette rivière est suivie jusqu'à Mruli. Ici le cours poursuit le long de la frontière orientale du pays Usoga jusqu'au Victoria-Nyanza (Baie de Kavirondo). Alors la direction devient orientale. On atteint les sources du Tana et enfin, le long de cette rivière, l'Océan-Indien. Cette ligne néanmoins est rompue, e. a. à deux endroits, dans la vallée du Semliki par des Soudanais, et entre le Nyanza et l'Océan-Indien par les Massaï, les Wandorobbo, etc. Toute l'Afrique au *sud* de cette ligne de démarcation est occupée par des Nègres-*Bantu*. Au nord d'elle il y a, à l'ouest et au centre les Nègres-*Soudanais*, et à l'est des *Hamites* ou plutôt des peuples (noirs) mixtes. Dans certains endroits la frontière n'est pas bien distincte. Ainsi, au Tana les Massaï sont mêlés avec les Wapokomo (Bantu). Ailleurs la limite est brusque et bien tranchée, p. e. au plateau central. Là les *Bonjo*-Bantu vivent tout à côté avec les *Bandziri* qui sont une branche des Zendeh.

M. de Quatrefages divise les *Nègres africains* en: *A. Négrilles*: *a. Gaboniens* (Akoa); *b. Ouelliens* (Akka). — *B. Nubiens*: *a. Kanuri* (Burnu); *b. Nouba* (Nuba). — *C. Nigritiens*: *a. Gaboniens* (Pongwe, Bakale, etc.); *b. Congolais*; *c. Guinéens* (*α.* Malinke: Mandingo; *β.* Timaney: Sousou; *γ.* Fay: Wyddah; *δ.* Yebu; *ε.* Balonte; *ζ.* Wolof; *η.* Ashanti); — *d. Soudanais* (*α.* Tchadiens (Sanghi); *β.* Nilotiques (Shilluk); *e. Mozambiquiens* (Tarnetan, Banyaï, Nyambane, Makua). — *D. Cafres*: *a. Bantu*: *α.* Mantati; *β.* Matébélé; — *b. Chwana* (Makalolo, Bakalahari). — Il ajoute une classe aberrante austro-africaine: *E. Saab*: *a. Quaqua*: *α.* Hottentots (Bakurutsé); *β.* Namaqua (Korana); — *b. Houzouana* (Bosjesmans). Ce tableau n'est évidemment plus de mise. Il amalgame les vrais Nègres (Soudanais et Bantu) avec les „Mischvölker" (mulattes de Nègres et de Sémites, Malais ou autres?) Les *Bantu* ne sont qu'une variété de Cafres (Kafirs) pour lui. Le contraire est plus exacte. Du reste, le nom de „Cafre" n'a rien à faire avec l'ethnologie stricte et particularisée. Il signifie: infidèle ou plutôt: „*Chamite*" et „*Africain*" en général. *(V. ad. I).* Il faudrait donc bannir ce terme des classifications.

Tout en rejetant une classification, il n'est pas plus commode d'en donner une autre, plus rationnelle. Provisoirement la classification *linguistique* est encore la meilleure à mon avis. Les différentes tribus bantu sont encore trop peu démêlés en ce moment, pour qu'on puisse fournir une division définitive. Le meilleur tableau linguistique, et partant *ethnique* des Bantu, que je connaîs, est jusqu'à ce moment celui du P. Torrend, s. j. Je le fais suivre ici. La plupart des noms propres sont des noms *ethniques* de tribus. Le P. Torrend divise les Bantu en *trois* groupes, un maître-groupe, un groupe Kua et un groupe Fernandien (très restreint). Les deux premiers se sous-divisent en groupe oriental et occidental. Dans chacune de ces divisions sont ensuite rangés plusieurs circonscriptions de langues (tribus), spécifiées à leur tour en différents dialectes ou idiomes, qui néanmoins peuvent ne pas être complets ou absolument définitifs.

A. **Maître-Groupe.** 1°. *Oriental*: *a.* „*Cafres*": *α.* Xosa (Cafrérie, Transkei). — *β.* Zulu (Natal, Zululand). — *γ.* Mfengu (Swaziland). — *δ.* Tébélé. — *b. Karanga*: *α.* Vumbe ou Sekalaka (Sud du Matebeleland). — *β.* Shona (Est du Matebeleland). — *γ.* Wange (Nord du Zambèse-moyen: Karanga proprement dit). — *δ.* Yeye (Riv. Zouga, lac N'gami). — *c. Tonga*: *α.* Tonga proprement dit (entre le Kafwefwe et le Zambèse). — *β.* Lea (Est des cataractes-Victoria). — *γ.* Subia (Ouest des mêmes cataractes. — *δ.* Bwe (au Zambèse, au N. E. des Mumba). — *ε.* Kova (entre le Kafwefwe et la R. Loangwe). — *ζ.* Bisa (entre le Loangwe et le Chambezi). — *η.* Bemba (N. O. du Chambezi). — *θ.* Nyassa Tonga (Est du Loangwe). — *d. Senna*: *α.* Senna proprement dit (Senna). — *β.* Shire (R. Shire). — *γ.* Sofala (Sofala). — *δ.* Tete (Tete). — *δ.* Zumbo ou Ntsua (Zumbo) — *ζ.* Nyassa (lac Nyassa). — *γ.* Gindo (depuis le Rufidji au Lindi). — *e. Viti*: *α.* Ngoni (O. du lac Nyassa: tribu Zulu). — *β.* Viti proprement dit (H[t]. Rufidji). — *γ.* Bunga (N. E. du lac Nyassa). — *f. Gangi*: Gangi (proprement dit), Ziraha, Kwenyi, Nkwifya, Ndunda, Bena, Sango, Kimbu, Nyaturu (tous au H[t]. Rufidji et ses affluents). — *g. Ungu*: *α.* Ungu. — *β.* Fipa (S. E. du lac Tanganika, lac Rukwa. — *h. Sagara*: Kaguru ou Sagara proprement dit, Itumba, Kondoa, Kami, Khutu. — *i. Gogo* (Ugogo). — *j. Hehe* (Uhehe, H[t]. Rufidji). — *k. Nyamwezi*: *α.* Takama (Tabora). — *β.* Rwana (Msalala). — *γ.* Sukuma (S. du Nyanza.) — *δ.* Kimbu (Ituru). —

φ. Sumbwa ou Fyoma (Ushirombo, etc.). — *l. Rundi*: α. Rundi proprement dit (Urundi). — β. Hha (Uhha). — γ. Ruanda (Ruanda). — δ. Jiji (Ujiji). — *m. Nyoro*: α. Nyoro proprement dit (Unyoro). — β. Ganda (Uganda). — γ. Ziba (Kiziba). — δ. Mweri, Nyambu? (Usui, Uzinzja, Karagwe, etc.). — *n. Taïta*: α. Pare (Kilimanzjaro). — β. Tambi, Teri, Jiri (entre Mombasa et le Kilimanzjaro). — *o. Nika*: Daruma, Rabaï, Giriama, Digo (environs de Mombasa). — *p. Pokomo* (Tana-R.). — *q. Kamba* (entre le Kenia et Kilimanzjaro). — *r. Swahili*: α. Lamu (île Lamu). — β. Gunya (île Patta). — γ. Mvita (Mombasa). — δ. Pemba (île Pemba). — ζ. Ungudya (Zanzibar). — η. Kiamu (Mombasa, Comores?). — θ. Vumba. — ι. Mrima (Zanguebar). — *s. Shambala*: α. shambala proprement dit. — β. Boondei (entre la côte et les collines Shambala). — γ. Zegula (intérieur de Zanguebar, vis-à-vis de Zanzibar). — δ. Nguru (O. de Zegula). — *t. Ibo* (île) et Lima. — *u. Zaramo.* — *v. Konde* (Bas-Rovuma). — *w. Yao* (entre le Ht. Ruvuma et la R. Lujenda).

2°. *Groupe occidental: a. Herero*: α. Herero (Damaraland). — β. Ndonga (R. Kunene). — γ. Lojazi (près des sources du Kwando). — *b. Benguela*: α. Bihe (Ht. Kwanza). — β. Nano (Benguela-district). — *c. Mbunda.* — *d. Rotse*: α. Rotse (Ht. Zambezie). — β. Nyengo (Nyengo-R., O. des Rotse). — *e. Boko*: α. Boko (entre le Ht. Kwanza et le Ht. Kasaï). — β. Yakka? (N. du Kwango). — *f. Angola*: α. Angola, Mbamba (St. Paul du Loanda). — β. Mbangala (Kasanje). — γ. Sertâo (Ambaka). — *g. Fiote* (Bas-Congo, environs de St. Salvador). — *h. Lunda* (entre le Ht. Kassaï et le Ht. Lualaba). — *i. Guha*: Guha, Rungu, Rua (Est du Ht. Lualaba). — *j. Nywema*: α. Bamba (Est du Lualaba, N. du Lukuga). — β. Kusu (O. de Nyangwe). — *k. Luba* (Bas-Kassaï, R. Lulua). — *l. Vira.* — *m. Bembe.* — *n. Regga.* — *o. Yansi*: α. Teke (environs de Stanley-Pool). — β. Yansi.

B. Groupe Kua: 1°. *Oriental: a. Chwana*: α. Tlhaping, Rolong, Mangwato (Chwanaland, Transvaal). — β. Suto (Basutoland, État-Orange). — γ. Kololo (Zambèse au-delà des cataractes). — *b. Nyambane*: α. Gwamba (S. O. du Bas-Limpopo. — β. Nyambane (aux environs d'Inyambane. — γ. chiloane (îles). — *c. Mozambique*: α. Kilimane (R. Kwakwa). — β. Tugulu (île de Mozamb.). — γ. Gunda, Mbwabe, Medo (île Ibo, Lukugu?). — *d.* Masasi (N. du Bas-Rovuma). *d. Djagga*: Gweno (près du Kilimanzjaro). — *e. Comoro*: α. Hinzua (île Hinzua). — β. Angazidja(?). — 2°. *Groupe occidental: a. Buma* (Congo, Bolobo). — *b. Mpongwe*: α. Mpongwe (Bas-Ogowe, Gabon). — β. Bulu ou Shekiani. — *c. Dualla*: α. Kali ou Kele (R. Bembo). — β. Benga. — γ. Dualla (monts Camerun). — *d.* Subu (N. de Dualla). — δ. Fan ou Pahouin(?).

C. Groupe Fernandien. Il ne renferme que les dialectes Banapa, Banni, Ureka, parlés dans l'île de Fernando-Po.

Il y a évidemment encore bien d'autres noms ethniques d'autant de tribus qui ne figurent pas dans cette liste nécessairement incompléte et provisoire. Ainsi, on peut y ajouter, e. a. les *Bonjo, Waya, Wagiryma, Washilange, Walolo, Wakalaï, Watanga (?), Wateke, Woubangui (?), Ovambo, Lobale, Wagindo, Songo, Wakuba, Wasoko, Abongo, Washicongo, Sakalawa* (Madagascar), *Mantati, Wasimba, Masitu, Landin (?), Luchaze, Yagga, Makalaka, Watovana, Warolonge, Umetwa, Ivili, Wanaka, Wakele, Umbete, Ovambandjeru, Mohumbe, Kioko, Mansboë, Watoka, Muemba, Wabisa, Wamwera, Watuta* (ou *Wangoni*), *Wakikuyu, Wakumu, Wagenia, Wakete, Walunga, Mussorongo, Tupende*, etc. Dans la liste du P. Torrend il y des noms qui figurent plutôt des dialectes que des tribu bantu.

5°. **Les peuples de l'Est-Africain Allemand.** — Le Dr. F. Stuhlmann, dans son beau livre: „*Mit Emin Pascha im Herz von Afrika*", donne sur une belle carte jointe à l'ouvrage, un tableau des peuples de la colonie allemande de Est-Africain et des territoires limitrophes, avec les migrations présumées de plusieurs tribus *bantu* dans les temps récents. Quoique ce tableau de l'éminent et consciencieux savant puisse être d'ores et déjà completé, retouché et même rectifié, il n'en reste pas moins excellent. Je ne puis mieux faire que de le donner en substance en renvoyant à la carte-même. On distingue *cinq* peuples assez dissemblables dans cette partie orientale de l'Afrique.

I. **Bantu.** — Ils se laissent assez bien classer en *six* groupes *A.* „*Vieux*" *Bantu* — Parmi ceux-ci on distingue: 1°. Les tribus côtières (Wazaramo, Waseguha, Wasagara,

Wagindo, etc.) — 2°. Les soi-disant Wanyamwezi avec les Warori, Wafipa, Wasukuma et peut-être les Luemba. — *B. Bantu inter-lacustres,* habitant entre ou aux environs des Grands-Lacs Nyanza, Tanganika, Kivu, Alb.-Edouard. On y distingue: 1°. Ceux qui parlent la langue primitive (le **Kirundi** selon le Dr. S.), et qui se sous-divisent: *a.* en population primitive sans mélange (Wakondjo); *b.* population primitive gouvernée par des rois Wahinda (Urundi, Ruanda, Uhha-Uyungu, Ushingo, Heru, Ruguru, Ujiji). 2°. Ceux qui parlent kinyoro: *a.* sans rois Wahinda (Washashi, etc.); *b.* avec des rois Wahinda (Unyoro, Toru, Nkole, Karagwe, Mpororo, Usui, Uzindzja, etc. 3°. Les Waganda. — Je crois ces „Zwischenseeen"-Bantu plus anciens, c.-à-d. plus anciennement fixés sur le sol qu'ils occupent, que les Wanyamwezi entre autres. Ces derniers se disent venus du sud dans des temps pas très reculés encore, surtout les Wasukuma (e. a. les Wakumbi). Les Warundi ont dominé jadis bien au delà de leurs frontières actuelles (e. a. à l'Est). Les débris de langue kirundi qu'on rencontre encore dans l'Unyamwezi, semblent le prouver. — *C. „Jeunes" Bantu.* 1°. Groupe du Nord: Wakamha, Wakikuyu, Wataïta, Wadjaga, etc. — 2° Groupe du Sud: Wagogo, Warangi, Wanyaturu, Wambugwe, Wakaguru, etc. Dr. S. croit que leurs langues se rapprochent de celles des Bantu interlacustres. J'ai parcouru un vocabulaire Taïta du P. Hémery. Comme dans *toutes* les langues bantu, il y a des ressemblances avec le kirundi, mais j'avoue que ces langues sont, au contraire, fort dissemblables. Le kirundi me paraît beaucoup plus ancien et plus pur. Du reste, le Docteur dit lui-même que ces peuples aiment à singer les Massaï (e. a. dans leur habit), et qu'ils ont sûrement du sang hamite (i. e. sémite) dans les veines. Ils sont donc de formation *moins* ancienne. — *D. Bantu méridionaux:* 1°. Makua, Wanyassa Wanganya, etc. — 2°. Tribus Zulu: Wayao, Watuta-Wangoni, Mafiti, Wahehe. — *E. Bantu forestiers.* Sous cette dénomination originale mais heureuse le Dr. S. englobe: 1°. Les Wavira, Wawamba, Wabembe, Wakumu, Walengole, etc; 2°. les tribus au sud-ouest du Tanganika, apparentées probablement aux peuples Lunda (Warua, Waguha, Warungu, Wanyema, etc.) — Plusieurs de ces tribus anthropophages d'assez petite stature (Wabembe, Wavira) se trouvent assez près des Pygmées-Watwa. — *F. Tribus occidentales:* Wakussu (apparentés avec les Fan?).

II. **Nilotes.** Ces peuples sont très mêlés, ce qui n'est pas étonnant puisque le bassin du Nil a dû voir, depuis des milliers d'années, des flux et des reflux nombreux de peuples conquérants et conquis. On peut y distinguer: 1°. Les Shilluk, Lur, Shefalu, Shuli. 2°. Les Madi et beaucoup d'autres tribus d'origine incertaine, p. e.: *a.* Les Lendu et Drugu; *b.* les Mangbuttu et Walumbi; *c.* les Nyam-nyam (Fullah?). — Les derniers (*b. c.*) sont vraisemblablement mêlés avec des Hamites, ou, comme nous pensons, des *Sémites.*

III. **Kushito-Hamites** ou plus exactement: *„Mischvölker" (Sémito-Chamites).* Ce sont des mulattes ou de *vrais* Nègres *in fieri,* selon la théorie du jour qui distingue les Hamites des Nègres Quoique noirs ils sont évidemment apparentés avec certaines tribus sahariennes et soudanaises. Parmi ces Hamites *orientaux* on distingue: 1°. Les Somali 2°. Les Oromo ou Galla, Borana, Wahinda, etc. Les Wafiome et Wambulu (Iraka) sont probablement leurs parents. 3°. Bantu-Hamites(!): *a.* Wahuma, Watutsi, Wahima, ect.; *b.* plusieurs tribus de „jeunes" Bantu (Wanyaturu, etc.). 4°. Peuples Massaïtes, mêlés avec des Nilotes et parlant des langues nilotiques (Hamito-Nilotes): *a.* Watatu
ru (Mangati, Tatoga); *b.* Wakwafi et Wambugu; *c.* Massaï; *d.* tribus ressemblant aux Massaï: Wandorobbo (Pygmées?), Suk, Burkenedji, Lango-Wakidi; *e.* Latuka, Turkan, Lirem. Ces derniers se rapprochent davantage des Nilotes.

IV. **Pygmées** ou **Négrilles:** 1°. Pygmées purs (Watwa, Ewe, Wambwonilehi, etc.). — 2°. Pygmées mêlés avec: *a.* Bantu (Wambuba, Walesse); *b.* avec Nilotes (Momfu). — 3°. Incertains (Mabode).

V. *Population* **Swahili** *de la côte.* Cette race est depuis longtemps mêlée avec des Sémites (Arabes) et des Perses, et garde malgré cela, avec une étonnante persistance, son cachet franchement nègre.

III.

Age pré-historique en Afrique.

La géologie et l'archéologie ont fait dans les temps tout récents quelques progrès vraiment appréciables, mais dont quelques „fanfarons” abusent énormement, pour vieillir l'histoire du globe et de l'homme outre mesure. Au lieu de se contenter de *faits* et de résultats sûrs, positifs, vraiment acquis, on acculume les hypothèses l'une encore plus fantaisiste que l'autre, jusqu'au moment qu'un démenti froid et cruel vient abattre cet orgueil enfantin. Qu'on réfléchisse donc au mot sage que l'illustre Dr. Weiss (*Weltgeschichte: Orient, t. I, p. LXVI*), a pu dire, aux applaudissements de tout le monde scientifique, au début de notre XXe siècle: „*Die älteste Geschichte unseres Geschlechtes ist sehr dunkel,* sie „gleicht einer grossen Trümmerstadt, die wir bei Mondlicht durchwandern .... *In der „Geschichte gilt die Theorie wenig, die Überlieferung hingegen wiegt schwer.* Wir besitzen eine „Überlieferung, welche uns alte Erinnerungen der Menschheit wiedergibt, und es wäre „sonderbar, wenn sich solche Erinnerungen über die ältesten Zustände und Wanderungen „in der Menschheit nicht sollten erhalten haben. Im I Buche Moses ist die *erhabenste, „tiefsinnigste und älteste Darstellung von den Urzuständen erhalten*”.

On sait que les géologues divisent l'histoire du globe d'abord en 4 âges (géol.): 1. *Primaire* (paléozoïque). 2. *Secondaire* (mésozoïque). 3. *Tertiaire* (néozoïque). 4. *Quaternaire* (pléistocène). Pendant ce dernier l'*homme* existe! Ensuite suivent d'autres âges: 1. du bois; 2. de l'*os*; 3. de la *pierre* (ou *silex* = Steinzeit). Celui-ci se divise: *a.* en *paléolithique* (de la pierre éclatée, taillée) qu'on spécifie: *α.* en paléol. des *alluvions* (rivières); *β.* en celui des *cavernes* (renne), — et *b.* en *néolithique* (de la pierre polie, très fine et même artistique!). D'après les lieux de certaines trouvailles (squelettes, crânes, etc.) on parle d'un âge: *α.* Magdalénien; *β.* Solutréen; *γ.* Moustérien; *δ.* Chelléen (= *quaternaire?*). Selon M. de Mortillet, — mais qui est par trop fantaisiste et qui n'est pris au sérieux que de peu de monde —, l'âge *néolithique* (ou Robenhausien!) suit après le *quaternaire* géologique, et avant l'âge tertiaire il y avait déjà des silex travaillés par l'anthropopithèque érect du Dr. Dubois, être risible s'il en fut jamais. Lors de la récente excursion dans la Hollande (9—14 Août 1902) de la „*Deutsche Gesellschaft für Anthropol., Ethnologie u. Urgeschichte*”, le Prof. H. Klaatsch de Heidelberg voulait faire à la Haye la connaissance du Dr. Dubois et *voir* le „Pithecanthropus”. Il n'y eut pas moyen, et le Prof. Kl. s'en plaint, d'une manière humoristique (V. le Compte-rendu du Dr. J. D. E. Schmeltz à Leyde, p. 27). — Après ses âges d'énormes pachydermes, d'une époque glacière, de grandes inondations, de cavernes, de troglodytes armés d'armes en pierre, etc., arrive enfin l'âge des *métaux*: 1. du *Bronze,* 2. du *Cuivre,* 3. du *Fer.*

On ne possède aucune notion *historique* et sûre, ni même de légendes établissant ces âges, et surtout leur *gradation,* mais on n'a rien que quelques outils et armes, quelques crânes etc., trouvés isolément. Ainsi, selon de Mortillet il y a eu entre l'âge de la pierre et du fer deux phases: *a. Morgienne* et: *b. Larnandienne* (plus récente). C'est seulement après celles-ci que commence l'âge de fer ou *c. Hallstattien,* qui serait ainsi l'âge le plus proche des temps historiques! C'est de la pure fantaisie. Si cette *gradation* a un *peu* de vraisemblance pour l'Europe (exceptée l'Italie) elle est fausse pour l'Amérique où la *pierre* — le *cuivre* — le *bronze* se suivent, et où le *fer* n'apparaît qu'avec les Espagnols. Elle est fausse aussi pour l'Asie ou l'usage du *fer* est très ancien (*Cfr. Gen. III: 22—23*). Lord Loftus a trouvé du fer dans des tombes kushites très anciennes au sud de Babylone. Dans le palais de Sargon à Ninive on a trouvé des blocs d'excellent fer qui resonne comme de l'acier! Les Chinois aussi emploient le fer depuis les temps les plus reculés. Selon Lenormant le fer a précédé le bronze en Asie. Au temps d'Homère les Grecs avaient des armes en fer, tandis que les Massagètes en avaient en bronze et en *or!* Selon Tacite le fer était encore rare en Germanie; en Danemark il n'est pas antérieur au 1er siècle de l'ère chrét. On admet même, que dans toute la *Scandinavie* et

chez les Finlandais le bronze a été employé à l'exclusion du fer. Ce n'est certainement pas le cas de la Gaule, de l'Italie, et de la Grèce. Rarement on y rencontre le bronze seul, mais toujours mêlé au fer. Bref, cette *gradation* n'existe pas. „Il est certain que l'emploi de la *pierre* polie a subsisté très longtemps en Gaule à titre d'objects de *superstition*". Ainsi parle M.-H. Guilgars *(Cfr. L'Anthropol., t. IX, (1899), p. 675).* On en a trouvé dans une „villa" gallo-romaine. On élevait encore des menhirs dans les temps très historiques. Beaucoup de sauvages en sont encore, sous nos yeux, à l'âge de la pierre, et même du bois! Il est étonnant qu'on n'ait pas réfléchi davantage en présence de ces objets en pierre *ou* en fer (amulettes, objets de luxe, outils, armes) à la croyance générale et très antique, persistante chez les „sauvages" et même en Europe, que les géants, les sorciers, les spectres, etc. avaient le *fer* en horreur, que les premiers n'avaient que des armes en *pierre (Watwa-lwubuye!),* qu'un goète n'était blessable que par une pointe en fer, etc.! Enfin, qu'on scrute les folklores européennes, et on verra que l'emploi et le *culte* de la pierre n'y sont pas abolis. Ensuite qu'on n'oublie pas, qu'une race en se dégénérant devient *primitive* et *rentre,* si l'on veut, à l'âge du bois, de la corne, de la pierre! L'homme tombé en se dégradant, bien loin de *commencer* en „singe", peut parfaitement *finir* en „brute". L'histoire a de ces exemples. Disons avec le Dr. Weiss à propos de cette „Urgeschichte": „Hier sind „Räthsel schwerster Art. Die Wanderungen der Völker sind nicht leicht zu erklären. „Überhaupt sind die Anfänge dunkel. Es hat noch kein Mensch geredet, der nicht zuerst „angeredet worden wäre".

Après ces considérations générales, voyons ce qu'on a trouvé en Afrique, et spécialement en Egypte, en fait de vestiges pré-historiques. Dans la Cafrérie et aux environs du *Cap* M. M. Cooch et J. Sanderson ont trouvé d' énormes quantités(?) de hachettes, de couteaux et de grattoirs paléolithiques d'un type trés rude, ainsi que d'autres spécimens d'un genre plus néolithique. Le même M. Cooch découvre au *Natal* chez les tribus actuelles chasseresses des haches grossières, des pointes de sagaie, des couteaux et des grattoirs en pierre, mais pas de squelettes! Impossible donc de déterminer l'âge. — Dans le pays des *Somali* M. Seton-Karr a fait des trouvailles paléolithiques (silex, pointes de flèche: „chipped flints"), en tout semblables à celles du dép. de la Somme en France! — Dr. Emin Pacha mentionne des pointes de flèche en pierre ferrugineuse chez les *Mombuttu.*

En *Algérie* (Tlemcen), dans le *Sud-Algérien* (El-Golea), à *Tumbuktu* et un peu partout dans le nord de l'Afrique (Sahara), on trouve des outils et des armes nombreux en pierre de types variés paléolithiques assez fins, ainsi que des hachettes néolithiques. — La *Tunisie* présente une série d'outils paléolithiques tout à fait semblables à ceux de l'Europe. On en a découvert e. a. à *Gufsa,* à l'ouest du golfe de Gabès. — On a fait des trouvailles (outils en silex) encore dans la H e *Guinée,* au *Gabon,* à la *Côte d'Ivoire,* dans le Ht *Sénégal,* dans la Guinée portugaise, à *Angola,* aux cataractes du *Congo,* dans le bassin du *Nyari,* chez les *Nyam-nyam.*

On avait déjà découvert un âge de pierre dans la *Phénicie (L'Anthrop., t. VIII, 1897)* M.-G. Zumoffen croit en conséquence, que la Phénicie était occupée, comme l'Egypte, le centre et le nord de l'Europe, avant les Phéniciens-Chananéens, par des peuplades chamites plus anciennes. En effet M.-J. de Morgan et M. Flinders Petrie ont fait en Egypte dans les derniers temps (1896—1897) des découvertes paléo- et néolithiques assez intéressantes, mais dont on a bien exagéré les conséquences (*V. L'Anthrop., t. VIII, 1897 p. 327 seq.; Bull. d. l. Soc. d'Anthrop. de Paris, t. VII, 1896*). L'Egypte aurait eu un âge paléo-et néo-lithique. Les objets trouvés seraient les dernières vestiges de l'industrie d'une population *autochthone,* conquise et soumise par une race étrangère, qui apporta la métallurgie suivie par toute la civilisation grandiose égyptienne. Ces conquérants venaient de l'Asie, *car,* dit-on, la métallurgie est originaire de l'Asie centrale si non de la Chine méridionale! A part la dernière hypothèse, c'est parfait et plus vrai qu'on pense. Lorsque Mizraïm avec sa bande (un millier!) arriva en Egypte (vers l'année 3406) il trouva en effet sur place des peuplades noires venues du sud et de l'Asie (Susiana)

par Bab-el-Mandeb. C'étaient des essaims chamites chasseurs, qui avaient simplement dévancé le débandement général après-ou même peut-être avant la construction de la tour de Babel. Il s'agit donc d'une antiquité modeste et relative. Du reste „l'usage des outils en silex se constate dans l'Egypte *historique* jusqu'à la XVIII[e] dynastie (1645—1386)" (Reinach). On peut ajouter que cet emploi a duré bien plus longtemps. Le silex a été employé concurremment avec le *cuivre* de la IV[e] à la XII[e] dynastie (3001—2098). On en garnit les faux sous la XVIII[e] dyn. Dans les grottes de Beni-Hassan (XII[e] dyn.) on voit des Egyptiens occupés à fabriquer des outils en *silex* (comme font les Tuaregs en ce moment!). Enfin, c'est un lieu commun parmi les Egyptologues, que l'usage de la pierre a survécu *indéfinément* au métal. Il est radicalement impossible de déterminer l'âge de ces gisements en pierre, et ceux-ci n'ont aucune valeur chronologique tant qu'ils ne sont pas caractérisés au moins par la *faune*. Mais M. de Morgan veut à tout prix en Egypte une „civilisation" néolithique et autochthone qu'il place modestement à 15000 ans; il ne laisse arriver les conquérants (Misraïm) de la *Chaldée*, que vers l'année 5000 a. Chr. Il faut que l'homme quaternaire *(quis?)* ait vécu en Egypte, puisqu'on a trouvé des stations paléolithiques à Toukh, à Thèbes, à Abydos, à Dahchour, puis à Esneh, à Gizeh, etc. Entre l'homme quaternaire et les dynatises M. de Morgan place sa longue période néolithique à laquelle appartiennent les objets (en pierre, schiste, os, etc.) trouvés par Flinders Petrie à Kahoun (1890), à Meïdoun (1892), à Neqadah ou Nagada et à Ballas (1894—1895). M. Maspéro néanmoins croit les tribus, qui emploiaient ces objets, *contemporaines* des dynasties. Il croit a une infiltration lente de Libyo-Berbères dans l'Egypte, infiltration qui, selon lui, se continue jusqu'à nos jours. M. Petrie, de son côté, fait de ces tribus du désert „une nouvelle race" (Libyens) qui envahit l'Egypte, et qui vient du N. O. de l'Afrique, peut-être de l'Europe. Tous les deux croient, que nul objet (soi-disant néolithique) est *autérieur* à l'époque historique. Ils sont dans le vrai; seulement il ne s'agit pas de Libyens mais de hordes sauvages chamites et nègres venues par le sud. Aussi, M. Schweinfurth *(Zeitschr. für Ethnol., 1897, Verhandl. p. 263)* est très près de la vérité, lorsqu'il les fait venir, par la vallée du Nil et par la Nubie, de l'*Arabie* (Hadramat) et plus loin de la *Susiana*. Mais pourquoi en faire des Sémites purs? Les outils trouvés chez les Somali seraient d'eux. D'autres prétendent que les Libyens ont dû venir quand même du N.-O. dans la période paléolithique, tandisque les tribus de Syrie(?) et de la Mésopotamie seraient arrivées tout bonnement pendant les temps historiques, ce qu'on veut prouver par les „Hyksos" des annales égyptiennes et par les tablettes cunéiformes de Tel-el-Amarna (H[te] Egypte).

Si déjà pour l'âge de la pierre on n'a en Afrique que quelques trouvailles isolées, *c'est* bien pire encore pour les âges(!) des autres métaux, C'est même devenu un lieu commun (mais gratuit) que l'âge du *bronze* n'a pas existé en Afrique (en dehors de l'Egypte). Cet alliage (de cuivre et d'étain) varie en degrés chez les différents peuples (83 : 17 jusqu'à 93 : 7). L'étain très abondant dans l'Inde et en Bretagne, était rare dans l'Asie antérieure et plus rare encore en Afrique. Selon Gladstone on peut parler d'un âge de *cuivre* en Egypte. Les Egyptiens tiraient le cuivre de la péninsule sinaïtique où ils possédaient des mines de cuivre à Wadi-Maghara entre la IV[e] et la XVIII[e] dyn. (3001—1386). A cette époque on avait des outils en *cuivre pur* non seulement en Egypte mais en Syrie et en Palestine parmi les Amorites. On a établi de même l'existance de mines de cuivre en Babylonie. La Chaldée, selon M. Berthelot possédait également le cuivre peu après le déluge (3540). On se demande si une période de cuivre indépendante(!) n'aurait pas existé parmi les Nègres-Bantu du Katanga (Congo-Staat) et ailleurs, où parfois le cuivre se rencontre à fleur de terre. C'est une question bien naïve. Evidemment les Nègres ont utilisé, s'ils en ont senti le besoin, les ressources du sol. Les ornements en cuivre sont très fréquents parmi les Warundi. J'ai toujours cru que *tout ce cuivre* n'est pas importé récemment de la côte orientale, puisque l'Urundi n'est ouvert que depuis peu. D'où vient-il? Le fait est, que actuellement encore les Wavira de l'Uzige et les Watwa forgent admirablement le cuivre. Quelques chefs (ou rois) ont le privilège d'avoir une lance en cuivre. Dans les légendes des Waganda les féroces guerriers *Wakedi* sont vêtus

en „*iron armour*". — Pour arriver à l'âge du bronze, il faut, on le dit au moins, une transition lente (antimoine). Toujours est-il, que les Egyptiens de la IVe dyn. avaient déjà du bronze de la plus *fine* qualité (9 : 1 étain). Selon M. Maspéro on vit passer à Babylon tous les âges des métaux: d'abord le cuivre, puis le bronze, enfin le fer (Le sait-on?) Vers 1500 a. Chr. l'âge métallique (sic!) florissait déjà parmi les Micoenéens.

Résumons. On établit en théorie une *gradation*. Les faits lui contredisent souvent. Quant à l'âge de la pierre, les trouvailles sont tellement *isolées* et rares, que rien n'autorise à y asseoir un système. On trouve de *nos* jours des peuplades très primitives qui n'ont pas d'instruments en pierre, p. e. les Watwa, ces „Urmenschen" de l'Afrique, dit-on. Ensuite, si ceux-ci (ou des civilisés!) emploient des objets en pierre c'est pour un motif religieux (superstitieux). Que conclure de cet âge de *pierre* sporadique? ou de l'absence du *bronze* (hors de l'Egypte)? ou du fait que les Africains paraissent avoir passé de âge de l'*os*, ou du *bois* sans transition à l'âge du fer? Qu'en conclure! Le simple bon sens le dit: que les théories préconçues ne valent rien. Nous savons positivement, non seulement que la métallurgie est anté-diluvienne, mais que l'humanité avant cette date jouissait (sic!) d'une „civilisation" matérielle colossale mais dégradante, qui précisément occasionnait le cataclysme du déluge. L'humanité, au sortant de l'arche, n'avait pas perdu ses aptitudes artistiques, architecturales, métallurgiques et autres. La preuve, c'est que 130 ans après ils menent à fin la gigantesque construction qu'est la tour de Babel, et que les fils de Mizraïm 236 ans après leur arrivée en Egypte (3406—3170) se mettent à construire des pyramides! Il y a des Pharaons noirs (Nègres) grands constructeurs. Pourquoi ces Chamites-ci bâtissent-ils des pyramides, et pourquoi *nos* Chamites-Nègres restent-ils stationnaires (?) depuis 6000 ans, et s'obstinent-ils à ne bâtir que des cases en paille? Mystère. C'est que les peuples subissent de ces poussées bien difficiles à définir. „La vie de l'humanité ressemble à celle de l'Océan; elle est un flux „et reflux perpétuel. Elle a commencé par la civilisation, elle est descendu à la barbarie „et à l'état sauvage, pour remonter de nouveau à son état premier, et subir ces oscillations „jusqu'au dernier jour de sa durée" (Dessailly.) On pourrait se demander aussi, pourquoi les Coptes ou Fellah de nos jours ne *re*commencent pas ces constructions, ou pourquoi nos Japonais ne commencent *que* maintenant à bâtir des „cuirassés" et à s'armer comme il font. C'est que ces Coptes le feraient si l'„*on*" les y poussait, comme nos Nègres, et que les Japonais le font parce qu'ils y sont poussés. Jamais un peuple (déchu) ne se lèvera de lui-même et sans un apport *étranger*, de l'état barbare ou sauvage *(où il est dejà tombé)* à l'état civilisé. Au lieu de raisonner à perte de vue — et en pure perte — sur ces âges problématiques, on ferait mieux de faire un peu de la philosophie de l'histoire en face de ces vestiges *(silex,* travaillés ou non) qu'on doit quand-même soigneusement receuillir et même rechercher.

IV.

Les Races primitives de l'Afrique.

Il y a des auteurs (e. a. Massey) qui placent le foyer *primitif* du genre humain dans l'Afrique Équatoriale, vers les sources du Nil. Livingstone y placait même le paradis terrestre. L'équateur aurait été, avant le déluge, le pôle (nord) et c'est de là que les anciennes traditions orientales font descendre les humains. C'est là qu'elles placent leur montagne sainte (*Meru*, etc.), peuplée d'esprits, de sorciers, etc. L'Italien Sergi admet au moins une race méditerranéenne (pygmée?) qui a eu pour centre de diffusion un territoire du *Haut-Nil*, au sud-ouest de l'Abyssinie (pays des Galla-Wahinda-Wahuma), et qui aurait occupé la plus grande partie de l'Europe. Selon plusieurs archéologues le *fer* serait importé en Europe de l'Afrique. Zoborowski affirme sans sourciller, que la civilisation égyptienne est autochthone et essentiellement africaine dans ses origines et dans ses principaux éléments. Tout cela n'est guère sérieux. La science anthropologique admet généralement, que le globe a été peuplé par *migration*. „Le nier serait une folie" (de

Quatrefages: *Intr., p. 147*). Du reste, l'autochthonie est absolument repoussée par la science moderne: „Gänzlich auszuschliessen ist die *Autochthonie,* die hauptsächlich nur noch als wissenschaftliche Trope verwendet wird" (Prof. Dr. Ratzel: Anthropo-Geog. 2e éd. 1899, p. 174). L'Afrique (30 millions de K. M. carrés; Europe 10 millions K. M. carrés) a été envahie de bonne heure, mais graduellement, par des Chamites noirs, turbulents, hardis chasseurs qui ne sont pas nécessairement des Kushites, mais qui avaient pour père ou ancêtre un (ou plusieurs) des nombreux fils du troisième fils de Noé. Ce mouvement migratoire a dû commencer assez vite après le déluge (3540 ou 3390), peut-être avant la construction de la tour de Babel, à laquelle les Sémites ne prirent pas part, et en tout cas peu après la dispersion des peuples et le commencement des plus anciens empires (3406 ou 3266). L'empire(!) de Mizraïm (i. e. les débuts de cet essaim chamite) ne remonte pas plus haut que l'année 3215. Alors il y avait déjà des peuples noirs (petits) qui étaient venu de l'Asie par le sud. Une tradition orientale, au contraire (*V. Brentano, 4e éd. p. 35*) identifie *ces* Noirs avec Miszaïm: „Als die Spachverwirrung entstand, rissen sich viele Stämme von ihm „(Nimrod) los, und die wildesten zogen unter Meszaïm nach Aegypten". Ils ont donc été bien pressés ces barbarisés d'occuper la terre. Ils continuèrent manifestement les traditions (par Cham) de Caïn *„profugus super terram"*. Donc, si ces hordes ont pris le chemin du nord (de l'Egypte) il est probable, et tout à fait plausible, que d'autres bandes aient évolué vers le sud (de l'Afrique) et de l'ouest, soit qu'ils aient pris le chemin de terre, soit celui de la mer, par navigation côtière ce qui est très facile. Il est naturellement impossible d'assigner une date précise à cette première occupation, mais il faut la placer entre 3540 et 3215. La parole de Deniker (*Race of Man, p. 428*) reste bien vraie: „Historic data are „lacking in regard to most of the peoples of Africa, especielly for remote periods, except „in Egypt". En combinant les données historiques et les résultats des recherches philologiques et anthropologiques modernes on admet ceci: le substratum primitif des peuples de l'Afrique est formé par une race noire, petite, pygmée dont les Négrilles actuels de l'Afrique centrale et les Négritos de l'Asie et des archipels, ainsi que les pygmées négroïdes d'Europe et d'ailleurs, seraient les plus directs descendants.

Deniker veut, que ce premier substratum fut composé de Nègres très élancés et très *noirs* au nord, de pygmées *bruns* au centre et de Bosjesmans *jaunes* au sud. C'est admissible en partie si l'on entend par ces Nègres-géants du nord des Caïnites anté-diluviens qui, selon quelques-uns, ont bâti entre autres choses la grande pyramide que Chéops (3001—2792) n'aurait que restaurée! (dégâts du déluge). Ceci expliquerait la colossale puissance mécanique et le génie scientifique de cette race, supérieure à la race amoindrie sortie du déluge. N'oublions pas, que Noé a appartenu *600* ans au monde anté-diluvien et que ses enfants (Cham e. a.) y avaient atteint l'âge de *100* ans déjà! Et la main d'oeuvre n'était pas difficile à avoir. Des statisticiens comme Schubert, Oppert, e. a., ont prouvé que dans l'an du monde 420 il a pu y avoir un *milliard* d'hommes sur la terre. Que les Négrilles forment la *première couche* ethnique de l'Afrique, c'est en ce moment l'opinion générale parmi les anthropologues et les ethnographes, opinion énoncée récemment encore par le Prof. Dr. K Weule *(Cfr. Globus, Bd. LXXXII n. 16, 1902)*. Le fait que les pygmées d'Afrique diffèrent *actuellement* de *couleur,* ne peut pas — *per se* — être un argument pour ou contre leur plus ou moins grande ancienneté. Les Négrilles présentent des différences d'après la tribu à laquelle ils se rattachent. Encore en ce moment on peut distinguer en Afrique, e. a. les pygmées des Libyens, ceux des Massaï, des Galla, des Nigritiens (Soudanais), des Bantu, des Hottentots, etc. Ainsi, il n'est pas nécessaire de considérer les *Sán-Khoï* comme la deuxième couche ethnique superposée au substratum premier. De l'autre côté, il y a de fortes raisons pour croire, que les Hottentots (courts, jaunes, stéatopygiques) sont les descendants d'autres immigrés (Malais, Atlantides?) qui se seraient mêlés avec des Noirs. Kolbe, comme on sait, fait des Hottentots-Troglodytes des Juifs, ou au moins il voit en eux les descendants d'autres peuples sémito-hamites, carthaginois ou autres. De telles migrations ne doivent pas étonner. Nous en voyons sous nos yeux de bien autres. De tout temps les peuples ont beaucoup plus voyagé qu'on pense. L'Afrique surtout a été — et est encore — le théatre des plus

inextricables migrations. Ajoutez-y les influences du climat, du croisement, etc., et on comprend que le Dr. Hamy parle d'un „fouillis de peuples" lorsqu'il envisage spécialement les Nègres-Bantu. C'est incontestable. Malgré cela, on constate chez ces derniers une grande unité (homogénité) de langues, phenomène qui indiquerait que ce „stock" de Nègres est relativement récent! D'autres prétendent que c'est là une preuve d'une grande ancienneté. En effet, chez les Nègres-Soudanais, qui présentent des signes évidents de mélange et de croisement avec des peuples non-nègres jusque dans des temps récents, il régne au contraire une confusion linguistique incroyable. Malgré tout, on peut considérer les Bantu comme la deuxième couche ethnique, qui repousse, subjugue et extermine même les premiers aborigènes (*Cafirs* = *Kafru, Kafruti, Kaf, Khab* = *Khoi* = *natus de*). Nous voyons cela sous nos yeux. Partout ces parias finissent par être parqués dans les endroits inhabitables. Au sud p. e. l'énergique tribu zulu e. a. les a balayés en les refoulant vers l'ouest. Les Bantu, tels que nous les voyons, sont des *métissés* déjà. Selon M. de Quatrefages ils représentent un croisement de Négrilles avec des Hamites (lesquels ?). Frobenius en fait des métissés Malais et les fait aborder en Afrique au sud-est (Delagoa-Bay), venant de l'Inde méridionale à travers les îles (Lémurie!) De fait, bon nombre de Bantu (Wanyamwezi) se disent venir du sud. Il est neanmoins plus probable qu'ils soient venus du nord-est; c'est au moins la tradition assez commune parmi les tribus bantu. Une autre couche, plus récente (?), formerait les Nègres-Soudanais (Guinéens, etc.), quoique d'autres ethnologues les considèrent précisément comme une fraction très ancienne de la descendance de Phuth (Futa-Djalon!) Il est incontestable en effet, que le vrai type nègre abruti (très noir, très prognathe, grosses lèvres, etc.) n'est nulle part mieux caractérisé que dans ces pasages.

Ceci néanmoins ne peut pas légitimer des conclusions chronologiques. Par contre, dans ce Soudan (Nubie, Nigritie, Ethiopie) il y a un mélange hamite (sémite) évident, mélange qui se perpétue de nos jours (Fulbe Fan, Berbère, etc.). Ces Nègres-là ont dû être les modèles que les classiques (Romains, etc.) avaient sous les yeux. Ils occupaient tout le Sahara et formaient le fond de la population dans l'Afrique du Nord et dans l'Egypte. Il ne faut pas diminuer leur rôle! Ils passèrent les Alpes avec Hannibal et très près de nous ils furent battus avec Mac-Mahon à Wörth! En parlant trop de *Hamites* blancs, Européens même, on s'expose à de graves méprises. On se figure toujours les Egyptiens, constructeurs des pyramides, comme de beaux hommes civilisés *assez* blancs. Qui nous prouve que les gens de Mizraim fussent des *blancs?* Le peut-on affirmer de Sem ou de Noé même! C'étaient de beaux hommes rouges ou rougeâtres, devenus bruns et même noirs. Sur les monuments et dans la statuaire égyptienne c'est le type nègre qui domine. En présence de certains Pharaons on pense involontairement aux „schön gebildeten Menschen" (Herder) ou aux „Bronzenstatuen" (Dr. Stuhlmann) qu'on rencontre fréquemment parmi les Wahinda, Wahuma, Watutsi, Galla, Somali, Abyssins, Nubiens, Fulbe (Fellata) et même parmi les Mandingo, Haussa, etc. Il est vrai, qu'à côté de ces beautés rouges-brunes, il y a des Pharaons (Amunophis III) „mit stark ausgeprägter Negerform". Alors on pense au type dahoméen par exemple! Et c'est le cas pour toutes les colonies chamites, comme de leur patrie-mère. Ainsi Rawlinson *(The five great Monarchies, vol. II, p. 500, 2e éd.)* parle d'un bas-relief de Susiana qui offre „un type du plus pur Nègre". Darwin lui-même en présence de la statue d'un Pharaon du British Museum (Amenhept III?) ne pouvait s'empêcher de penser à un Nègre africain, Kushite il est vrai, mais Nègre quand-même. Tout le monde est d'accord que, dès les temps les plus reculés, Sémites et Chamites ont fusionné volontairement, et malgré cela on restreint l'élément *sémite,* dans le métissage des peuples, notamment de ceux de l'Afrique. Ces deux éléments se sont conpénétrés surtout dans l'Afrique (au nord de l'Equateur), comme dans l'Indo-Chine, etc. Parmi tous ces „Mischvölker" de l'Afrique, il y a autant de sang sémite que hamite. Tout cela n'empêche pas d'admettre, surtout dans le nord de l'Afrique, des infiltrations blanches (européennes) ou japhétiques. Toutefois, il y a d'autres indices plus sérieuses que celles tirées du crâne du *homo* Cro-Magnon du Périgord, exhumé par Christy et Lartet, et dont le prognatisme dans la région sous-nasale (62°.8) est aussi considérable que chez le Nègre! Seulement,

il est d'une taille élevée (Caïnite anté-diluvien!). Et les Guanches des Canaries? Quelques-uns croient qu'ils sont les descendants des submergés de la fameuse Atlantis, comme les Berbères! La tradition veut, que ces Africains du nord étaient séparés jadis des Nègres par une mer saharienne. Ce qui est sûr, c'est que le nord de l'Afrique a été, de tout temps, un vrai rendez-vous de peuples. Actuellement encore certaines tribus se disent descendre des Chananéens, des Philistins, des Ammonites, des Moabites. On affirme que 2000 ans a. C. une race *blonde* européenne, fuyant devant les Celtes, aurait fait irruption dans le nord de l'Afrique sur la côte du Maroc. On identifie cette race, bien témérairement, à la race Cro-Magnon (et le prognatisme?). Cette race-là aurait construit les menhirs, et les mégalithes en général, de l'Afrique du Nord. La tribu Denhadja descend d'elle. C'est fort bien possible à la rigueur, puisqu'il y a une opinion qui fait des Galla-Oromo (et des Wahinda) simplement des Gaulois! *(V. infra)*. Puis il y a eu des immigrations de Perses, de Mèdes, d'Arméniens qui se sont mêlés à la race atlantique. Enfin sont venus les conquérants Phéniciens, Carthaginois, Romains, Wandales, Grecs, Arabes, Turcs, etc. Il est exact de dire que les Nègres proprement dits ont été refoulés davantage vers le sud à la suite de ces nombreuses invasions de races japhétides, sémites et hamites métissées déjà. Toutefois, il ne serait pas exact de dire, comme le font quelques ethnologues, „que ces Nègres poussés au sud „furent obligés(!) de se mêler avec des Négrilles, des Ethiopiens, des Hottentots-Bosjesmans „pour donner naissance au *Bantu*". Les Egyptiens parlèrent avec mépris des *Nhsi (Nahshi)*, „de la sale race de Kush", ou „de la *peste* du Sud". Il est probable qu'il faut entendre ici les ancêtres de nos Watwa actuels, qui sont réellement détestés par les Bantu comme de vrais *parias*. Pour ce qui regarde l'Urundi, jamais un Murundi, même Muhutu, consentira à se marier avec une Mutwa! Je crois que le même „tabu" existe dans les autres tribus. Comment croire alors à un croisement, ou qu'ils (Négrilles et Bosjesmans) seraient „absorbés en grande partie" par les Bantu! Qu'ils soient refoulés et même exterminés graduellement, cela se conçoit, on le constate même; mais qu'il y ait eu métissage en masse entre ces parias maudits et les Nègres-Bantu, j'ai de la peine à le croire. Il y a certaines races qui paraissent destinées à périr sans être assimilées. Qu'on pense ici aux Tasmaniens, aux Australiens, aux Indiens de l'Amérique!

On a vu que Zaborowski e. a. fait naître sur place la civilisation égyptienne, théorie qui est une folie aux yeux de M. de Quatrefages. D'autres (Dr. Keane, e. a.) veulent bien admettre une occupation par *migration;* seulement ils la reculent dans la période pleistocène *(quid?)*. En plus, dans les temps paléolithiques il y aurait eu en Europe, en Asie et en Afrique (pourquoi pas ailleurs?) *une* race homogène (pygmée!). Cette première arrivée en Afrique et cette dispersion générale des Nègres, on veut les placer à tout prix à l'âge de la pierre. Le type bien spécialisé du Nègre, tel qu'il est figuré sur les momuments égyptiens, il y a d'ici 4000 ans, existait déjà à cette époque réculée, et ce type s'est conservé rigoureusement jusqu'à nos jours. Quelle persistance! Oui, nous admettons une dispersion de Caïnites, principalement avant le déluge; nous en admettons une, mais qui soit graduelle quoique assez rapide, après le déluge. Seulement au lieu d'admettre naïvement des chiffres fabuleux et incontrôlables (16000 à 2000 ans, Oppert), nous nous contentons des données historiques vraiment sérieuses indiquées plus haut.

L'opinion de Frobenius quant à l'origine des Bantu, à été signalée (V. „*Ursprung der Afrikanischen kulturen*"). Puisque dans cette théorie l'île de Madagascar a dû jouer un grand rôle, il est intéressant de dire quelques mots des Malgaches. On sait, que la grande île est quasi divisée en deux par deux races bien nettement tranchées, les Hovas et les Sakalaves (Noirs). Selon M.-A. Bloch la race malgache primitive aurait été *noire*; elle serait apparentée avec les Nègres océanéens. Les Hovas ne seraient pas des Malais (métissés), mais ils seraient issus de la race primitive, comme les autres populations de l'île. Ceci est contre l'opinion assez commune. Selon le P. Abinal *(,Vingt ans à Madagascar', Paris, 1885)* la tribu des *Wazimba* était jadis (avant l'arrivée des Hova) maîtresse de tout le pays. On dit des Hovas qu'ils rendent un culte aux ancêtres *Vinzimba*, ancien peuple habitant autrefois l'Imérina. M. Froberville (1839) de son côté a remarqué des ressemblances

entre les Wazimba et les *Galla*. Les Sakalaves, selon M. Bloch, ressemblent aux Watutsi et ont, comme ceux-ci, une vraie passion pour la viande de boeuf. L'argument est peu solide, mais le Lt. Colonel Mentonnet signale d'autres détails, qui font réellement penser aux Wahuma. Selon M. Letourneau les Hovas ne sont pas des Malais métissés, mais des *Coptes*, et peut-être (selon lui) des *Libyens*, puisqu'ils érigent des mégalithes (menhirs, dolmens, etc.). Comme s'il n'y avait que les Libyens qui érigent des mégalithes! Mais le globe en est couvert! *(V. Bull. de la Soc. d'Anthrop. de Paris, t. VII, 1896).*

Dans une des Notices il a été fait mention des quatre races d'hommes figurés sur une tombe de Seti I par quatre personnages de chaque groupe. C'étaient les *Nahsi* = Nègres (Négrilles?), les *Hemu* aux yeux bleus, les *Tamahu* blonds, Européens, et enfin les *Ruti*, nom sous lequel ils se désignaient eux-mêmes. Quelques étymologistes font entrer cet élément *(ruti)* dans la composition du nom *Kafruti*, *Afruti (Africa)* ou dans celui de *Auritae* qui n'est qu'une variante du premier. (Ludim = Rudim = Rutim !). Selon les Egyptiens eux-mêmes les Nahsi sont créés les premiers, i. e. ils ont occupé l'Afrique les premiers. Quoiqu'il soit difficile de savoir de quelles races il est question ici, on pourrait y voir les représentants des trois fils de Cham, si l'on admet que les Nahshi = Chamites = Nègres constituent une fraction scélérate détestée même par leurs propres cousins, chamites comme eux, mais plus moitié Semites, raisonnables et peut-être moins pervertis (au début) et moins turbulents.

On le voit, il n'est pas commode d'arriver à savoir beaucoup de chose sur les races primitives de l'Afrique. Il reste quand même acquis, que cette première race (qui dure encore telle quelle, après plus de 5000 ans = Négrilles-Watwa) a été une race noire, probablement de petite stature, turbulente, e. a. m. une race vraiment chamite (hamite). Il est sûr aussi qu'elle vient d'Asie (vallée de l'Euphrate? Susiana?). De bonne heure déjà l'Afrique nous montre un vrai fouillis de peuples, tellement enchévrêtés avec le temps, qu'il est radicalement devenu impossible de discerner les différents éléments ethniques. On ne peut que saisir quelques traits généraux, un peu saillants. Peut-être que plus tard, par des études comparées de linguistique, d'anthropologie proprement dite et celle d'autres sciences auxiliaires, on arrivera à quelque chose de plus satisfaisant. Mais il ne faut pas se faire des illusions. Il restera assez de problèmes ethniques à jamais insolubles. Malgré tous les efforts, a-t-on été beaucoup plus heureux pour discerner p. e. les premières origines des peuples du Balkan ou du Septentrion!

V.

La table généalogique du Xe chap. de la Génèse et l'Afrique.

Le dixième chapitre de la Génèse a été considéré de tout temps comme un document d'inappréciable valeur pour la connaissance des premières origines des peuples. Il n'y a absolument rien dans l'antiquité qui lui est comparable. A côté de cette table généalogique, les dynasties „divines" de l'Egypte et les fanfaronnades généalogiques de l'Inde, etc., non seulement pâlissent, mais n'ont que le charme que procure un enfantillage naïf. Voici ce qu'un homme compétent, le Dr. Weiss, dit de la table généalogique du Xe chapitre: „Überhaupt erweist sich die Völkertafel als ein *unschätzbares* Denkmal. Sie ist noch älter „als Moses; denn als der grosse Gesetzgeber schrieb, waren die Völkerverhältnisse schon „andere. Die Völkertafel beruht auf Erinnerungen, die Abraham aus dem Herzen Chaldäas, „aus dem alten *Ur* mitbrachte, und die sich von Geschlecht zu Geschlecht unter seinen „Nachkommen fortpflanzten. *Kein Völkerverzeichnis aus der alten Welt reicht weiter hinauf, „ist so umfassend und wird durch das Studium der Sprachen und der Völker so gründlich „bestätigt.* Mit recht wird *das zehnte Capitel der Genesis* von Prof. Dr. Haneberg *der einzige, „in seiner Art unvergleichliche Heimatschein der Völker* genannt". — „Die mosaische Völkertafel „wird also allenthalben durch die alten Classiker, durch die neueren Entdeckungen „bestätigt und zeigt sich demnach als *die wichtigste aller alten Urkunden über die Verwandtschaft „der Völker*" *(Weltgeschichte, I, p. LXXVIII).* On se demande, non sans quelque naïvité, comment

tant de noms (± 75) ont pu être conservés fidèlement dans la mémoire, pendant des siècles. C'était excessivement facile. D'abord ces tabelles ont dû exister par écrit, ou même gravées dans l'airain. Soyons-en bien sûrs. On écrivait avant Moïse, et avant le déluge, et même beaucoup, paraît-il! Même Zaborowski avoue que, „l'ancien alphabet *runique* remonte à la première époque du fer" (*Nouv. Rev., 1883, p. 62*). On connaît ces terribles *runes* des anciens Scandinaves encore plus ou moins paléolithiques. C'étaient des caractères renfermant des incantations magiques, par la vertu desquelles ils commandaient à toute la nature (esprits). Ces *runes* permettaient e. a. d'accomplir des métamorphoses. Ils étaient révelés par les esprits-mêmes à leurs ancêtres. — On écrivait donc; mais sans écriture même, c'eut été facile de conserver ces noms ethniques sans allitération, sans parallélisme, etc. Qu'on pense aux Walisois qui retiennent par mémoire d'innombrables généalogies; à la conservation fidèle et mot-à-mot, uniquement de mémoire, des anciens Sögur de l'Islande; aux généalogies des Arabes, etc. Jules César déjà a fait la réflexion que, depuis l'invention de l'écriture, la mémoire des hommes s'est affaiblie. Chacun de nous a pu constater autour de lui des phénomênes de mémoire prodigieuse, parmi le peuple rural analphabétique. Dans la jeunesse de l'humanité, — où l'on vivait presque un *millier* d'années —, toutes les forces étaient plus énergiques, plus fraîches: c'était le cas aussi pour la mémoire.

Après ces considérations générales, voyons un peu de près le contenu de cette précieuse liste *ethnique* pour ce qui regarde l'Afrique et la branche *chamite*, puisque cette terre a été de tout temps nommée le pays classique des Chamites. Nous ne parlons pas en ce moment des deux autres branches noachides: les Japhétides et les Sémites, quoiqu'elles aient livré leur contingent dans la constitution des races africaines. Nous suivrons les indications de Rawlinson, du Dr. Weiss et surtout de Knobel. Tout le monde sait, que beaucoup de noms propres de la table sont purement *ethniques*, plutôt que personnels.

On fait ordinairement des Chamites des hommes à peau noire (de *chaman* = être chaud, noir, *chum* = noir; vieux ég.: *ham* et *kama*). Le nom du patriarche devînt le nom même de l'Egypte (*terra Kham, Khemi*). On ne sait absolument rien de la *couleur* des trois fils de Noé. Ils étaient probablement *rouges*, couleur qui dans leurs fils et leurs petits-fils tournait graduellement au jaune et au blanc d'un côté (Japhétides et Sémites) et au brun et au noir de l'autre côté (Chamites). Effet de climat, de lieu, et d'autres causes ambiantes et mystérieuses.... Cham continuait les traditions des Caïnites; puis une formidable malédiction pesait sur lui et sa descendance. Tous les Nègres, passés et présents, descendent de lui et de ses fils (qui sont loin d'être tous nommés dans la table!) Les pygmées (Négrilles, Nigritos, etc.) sont même un restant archi-ancien d'une première couche chamite; car pour les autres Nègres (Bantu, Soudanais, Papua, et surtout les „Mischvölker" p. e. du N. E. de l'Afrique) il faut admettre un métissage sémite, metissage qui a commencé de bonne heure, déjà aux bords du Tigre et de l'Euphrate. Parmi les Chamites il faut nécessairement distinguer deux grandes fractions. La première, représentée surtout par les Kushites, les Mizraïmites, les Phéniciens, etc. a une *histoire*, même colossale. L'autre n'en a pas. Ce sont les pygmées, les Nègres, les Australiens, etc.! Pourquoi pas? Mystères de l'histoire.... Pourquoi tous les Japhétides n'ont-ils pas une histoire comme celle des Grecs, des Latins ou de nos Européens actuels? Pourquoi tous les Sémites n'en ont-ils pas une comme celle des Hébreux (ceux-ci très à part et pour des grandissimes raisons), des Chinois (?), etc.? Pourquoi certaines de ces histoires finissent-elles brusquement avec le peuple qui l'a veçue et écrite? (Aztèques, Inca, Perses, Carthaginois, etc.)? Pourquoi d'autres histoires surgissent-elles tout d'un coup avec de nouveaux peuples, qui ont un rôle à jouer selon les desseins insondables de la Providence? Mystère pour la plupart du temps. — Quoiqu'il en soit, de nombreuses bandes de Chamites se sont lancées sur le monde austral, à l'ouest et à l'est, occupant l'Afrique, l'Inde, les archipels, même l'Australie et la Polynésie. C'étaient des hordes perverses, très vite *re*plongées dans la barbarie pour avoir vitement oublié et méprisé les leçons du Seigneur. „Daher sind die Zustände der Verwilderung zu erklären: *es sind nicht Urzustände, „sondern Zustände der Entartung*" (Fr. von Schlegel: *Philosophie der Geschichte;* cfr. Fick: *Aphorismen, II, 2—3*).

Les Chamites historiques (des monuments) habitaient principalement l'Asie antérieure, puis l'Afrique (Nord et Est). Ici ils sont représentés en particulier par les Ethiopiens *(terra Kush)*, les Egyptiens et les Libyens. Hérodote compte l'Egypte encore à l'Asie. Les premiers sont les plus noirs, les seconds plus clairs *(Wahuma!)* et les troisièmes encore plus clairs *(Wahinda, Galla!)*. Les Phéniciens se sont mêlés avec les Sémites, ou plutôt ces derniers avec les Chamites et même avec les Nègres („Wilden-Chamiten"). Voilà pourquoi leurs *langues* sont si embrouillées, à tel point qu'on n'est pas d'accord, même de nos jours, pour savoir si p. e. le libyen, le punique, le berber, le vieux égyptien et le copte, le phénicien et l'hébreu, etc., sont des langues sémites ou chamites. On finit par décréter qu'elles sont sémito-hamites! C'est fort sage et très exact.

Le nom du fils aîné de Cham est *Kush*. Il a joué, lui et ses fils *(Nimrod)*, une énorme rôle dans l'histoire de la branche chamite des Noachides. La S e Ecriture (texte hébreu) entend toujours sous ce nom *(terra Kush) l'Ethiopie (Αἰτιοψξ)* nom grec employé par la Septante. Selon Homère, les Ethiopiens sont les hommes les plus méridionaux et divisés en deux. C'est très exact, puisque il y a la section africaine et l'autre indonésienne et océanique. Il est vrai que, selon Strabo, (I, 35) Homère (Iliad. I, 423; Odys. I, 23) entend le Golfe Arabique comme démarcation; mais selon d'autres *tout le sud de la terre* est désigné par lui comme l'Ethiopie. L'Inde surtout passe pour le foyer des Kushites ou des Ethiopiens *(ἄποικοι 'Ινδῶν, γένος 'Ινδικον)*. De l'Inde à l'Afrique la présence de Kushites est prouvée. Les Ichthophages étaient et sont encore de couleur noire. A l'ouest de l'Indus on rencontre à chaque pas des noms ethniques où l'élément *Kush* est visible *(Kousha-duipa* ou *Kouça-duipa, Hindu-Kush*, etc.) A Persépolis des Noirs sont représentés sur les monuments, La *Susiana (Chusistan)* paraît même être le foyer des premiers Kushites, *(V. infra.)* Le *Memnon Niger*, qui menait son armée d'Ethiopiens en aide à Priam, venait non de l'ouest mais de l'est; car Memnon signifie: fils d'Eos = rougeur matinale! Susa est nommée *γῆ Κισσίη* et ses habitants *Κίσσιοι* ou *Κύσσιοι* = Kushites. D'autres y placent un *γένος Κουσσῖον* = des *Kossées*. Les monuments parlent de *Kassites*, et les inscriptions distinguent deux pays de *Kossi (Kashi, Kashu*; cfr. *Amashu)*. L'un est situé dans la Basse-Chaldée, et a pour capitale *Dur-Kasha* = forteresse des *Kashu*, qui est une des premières cités de la Chaldée. Vers 1400, Kara-Hardas étant roi de Babylone, „les hommes de *Kassi* se revoltèrent et le tuèrent". Vers 1330, le roi d'Assyrie, Rimmon-Nirari, se vante d'avoir battu les armées des *Kassi*, Gutium, Lulumi, Subari". Vers 1120 Nabuchodonosor I dit avoir „anéanti la puissance de la contrée des Lullubi, subjugué la Phénicie, dépouillé les *Kassites*"; et vers 879 Assur-nasir-habal dit avoir vaincu „les armées du vaste pays de *Kassi*. — Le second groupe des *Kassi (Κίσσιοι)* est en Elam (Susiana). Le célèbre roi de Babylone, Hammurabi (2394—2339?), serait originaire du pays de Kassu (i. e. serait un Kushite). Vers 1800 une dynastie élamito-kassite occupe le trône de Babylone, et son premier roi *Agu-Kak-Rimi* prend le titre de roi de *Kassu* et d'Accad, roi de Babylone, roi de Padan, d'Alman, roi des Guti. (Cfr. Viçwa-Mitra: *Les Chamites, p. 170*). Que la Susiana actuelle ait été leur foyer primitif, cela est un fait absolument sûr. L'Inde antérieure du reste est littéralement *pétrie* de l'élément chamite (kushite) ou noir. Quelques-uns veulent que la population actuelle encore a pour neuf dixièmes de sang chamite (noir) dans les veines. V. le bel ouvrage de M. Dieulafoy: *L'Acropole de Suse*, Paris, (Hachette), où il y a p. 192 une représentation d'un défilé de vrais Nègres, ou même de Nigritos. Le dieu *Kousha*, divinité de premier ordre, passé au bramanisme, ne serait-il pas, au *Kausha-duipa*, le fils de Cham divinisé? Chose curieuse, dans l'ouvrage de G. Smith (*The Chaldeans, p. 125*) il est question du dieu *Anou*, qui envoie le dieu *Lubara* i. e. *peste*, qui devaste tout devant lui. Les Waganda eux aussi, ont des esprits mauvais *Lubari* ou *Lubare!* — On vient de parler des *Kassi* à Babylone. Bien mieux: c'était un fils de Kush, *Nimrod*, qui fondait cette ville mémorable, et qui y avait son siège (*V. infra*). — La tradition classique fait de Kepheus, fils de Bel, un Chamite. Les Chaldéens auraient été nommés primitivement: des *Céphènes* ou *Képhènes (Kef, Kefa, Siva, Cham)*. On croit avoir retrouvé la trace de ces Képhènes depuis l'Inde jusqu'à la Méditerranée (Joppe). C'étaient des hommes très bruns. Dans l'Arabie on a eu des Ethiopiens (Chamites). Les mêmes noms

de tribus (*Chavila, Scheba, Dedan*) se rencontrent dans les généalogies éthiopiennes et arabes. L'usage de la circoncision serait venu des Chamites aux Arabes. Plusieurs usages perverses sont également d'origine chamite, et se rencontraient chez les Nasamons (Libye) et ailleurs. La partie de l'Afrique qui se somme actuellement l'Abyssinie (*Habesch* = mélange, métissage, bâtard, nom de mépris) et la Nubie ont été toujours un grand centre de Chamites.

La table généalogique énumère comme fils de *Kush: Seba, Chavila, Sabta, Raema* et *Sabteka*. Sous le nom de *Seba (Saba)* il faut entendre les Blemmyens, aujourdhui nommés: *Bisharye* qui habitent entre l'Egypte et Meroë. Ils s'appellent aussi: *Seba,* et un nom semblable se rencontre vis-à-vis dans l'Arabie. — Les *Chavila,* ces „Ethiopiens d'une grande longévité", étaient, selon Hérodote, les plus grands et les plus beaux des hommes. Une tribu semblable se trouve aussi dans l'Arabie. — *Sabta* doit être cherché dans l'Arabie, dans le Yemen et dans le Hadramaut. Là il y avait une capitale *Sabata,* grand entrepôt d'encens. Le nom de *Sabta* rappelle involontairement le *Sapta-Sindhu* ou *Hapta-Hindhu* (*Wahinda, awantu, awandhu, awanhu,* etc.) des Egyptiens et des Nègres équatoriaux. — *Raema* habitait à l'est de *Sabta,* dans la partie sud-orientale de l'Arabie (l'Oman actuel). Encore de nos jours on trouve leurs descendants(?) dans les individus étranges, à couleur noire, parlant une langue qui n'est pas sémite, se nourrissant de poissons et de dattes, habitant le désert, les trous et les ravins, séparés du reste de la population, qui se trouvent dans ces parages-là. — *Seba* et *Dedan* habitaient au Golfe Persique, et sont comptés parmi les Abrahamites, parce qu'ils se mêlèrent avec les Sémites. — Les *Sabteka* se retrouvent, selon Knobel, dans les *Ichthyophages* qui vivent encore aujourdhui à l'est du Golfe Persique.

Le deuxième fils de Cham, nommé dans la table, est *Mizraïm (Mizrajim).* Il devient la souche des Egyptiens et envahit l'Egypte de bonne heure avec ses hordes, ce qui n'empêchait pas que d'autres bandes chamites l'y avaient déjà précédé *(V. infra).* — Les fils (ou peuples issus de lui) sont d'abord les *Ludim* du nord-est de l'Egypte. On croit qu'ils représentent un mélange de Hyksos *(Hethaei!)* et d'Egyptiens proprement dits. Ne seraient-ils pas les *Ruti (Rudim, Ludim)* des monuments? — Les *Lehabim* sont des *Lubim,* i. e. des Egyptiens-Libyens, habitant la partie occidentale de l'Egypte. Depuis les temps les plus reculés la *Libye* forme, avec la Thébaïde et l'Egypte proprement dite une des trois grandes provinces d'un même empire. L'oase de Jupiter Ammon est comptée par Ptolémée parmi le nome de la Libye. Ce petit peuple néanmoins se compose d'Ethiopiens, d'Egyptiens et de Libyens. Le mot *lub* signifie: avoir soif, ce qui cadre parfaitement avec cette triste terre. -- Le nom *Anamin* est appliqué par quelques-uns seulement aux habitants de la delta (*πτίμυρις*; ég.: *tsanemhit* = *regio septentrionis*). Mais tout indique, qu'il faut étendre le rôle de ces *Anamim,* qui sont les *Anous* des hiéroglyphes. D'abord ce nom est bien asiatique et vraiment chamite, avant de se specialiser en Egypte. Le temple pyramidal d'Erech („maison du ciel!") se nommait *é-anna* ou *éa-anna.* Le monstre *oannès* de Bérose porte le même nom que celui du peuple des *Annous* habitant le nord-ouest des Indes, et adorant un dieu ichthyoforme. Rien ne prouve que l'ancêtre *An (Anu)* soit engendré par Mizraïm en Egypte. Bref, il y a un peuple *Anou* en Egypte qui y joue un grand rôle. *An* (synonyme de *Siva,* Cham) signifie en ég.: pointe, phall., poisson comme *huna* en polynésien, *andhi (ndu, mtu!)* en sanscrit (? = chamite). Selon Viçwa-Mitra *(Les Chamites, p. 204, seq.),* „ces *Anous* se répandirent dès l'origine dans la vallée du Nil, et donnèrent „leur nom *An* au XXIe nome de la Basse-Egypte, ainsi qu'à plusieurs villes importantes: „Héliopolis (l'*Anu* du Nord), Tentyris ou Dendérah dite également *An,* Hermonthis ou „*An-Rès* dans la Thébaïde (l'An du Sud). Un rameau vécut longtemps dans la péninsule „du Sinaï, un autre en Nubie". — Les *Naphthuchim* doivent être cherchés dans l'Egypte-Moyenne, avec la capitale Memphis, le siège du culte de *Phtha* (d'où *Hephestos*). Les Naphthuchim seraient: les *ὁι τον φθᾶ* = les appartenant à *Phtha.* Memphis signifie: la demeure de Phtha, Thèbes celle de Amun. La ville de Memphis était longtemps le siège des rois pasteurs sémites, et les habitants de l'Egypte-Moyenne semblent être de formation plus récente que les autres fractions du peuple égyptien.

Un autre peuple (ou tribu) issu de Mizraïm, sont les *Patrusim*. *Patros* = Thébaïs est traduit par les Septante: *Παθούρης*. Dans la Thébaïde occidentale on trouve un nom semblable. *Raes* en ég. signifie selon Weiss: le midi, et *pat-raes*: le méridional, l'austral. (le Sud). — Les *Kasluchim* (sixième fils de Mizraïm) habitaient le long de la mer depuis l'embouchure orientale du Nil vers la Palestine, dans le désert torride *Kassiotis* où le *Mons casius* sépare l'Egypte de la Palestine. *Kaes* en ég. signifie: mont; *lok* ou *roc* = *uri* = mont désert. Puisque dans cette Kassiotis il y eut fréquemment des inondations, on veut qu'une fraction de ces Kasluchim émigrèrent vers la Mer-Noire. La Colchis serait une colonie de Chamites-Kasluchim. Depuis Hérodote les anciens considèrent les Colchiens comme des descendants des Egyptiens, et ils se basent sur la couleur de leur peau, leurs cheveux frisés laineux, leur langue, l'usage de la circoncision etc. — Les *Kaphtorim* enfin émigrèrent de l'Egypte pour occuper la Crète. Selon un mythe très ancien, Amon assailli par Saturne et les Titans, se serait enfui dans l'île de Kreta.

Le troisième fils de Cham est *Put* ou *Phut* C'est l'ancêtre des *Libyens*. Les Egyptiens le nomment: *phet* ou *pit* = arc, ou: *phaiad*. Quelques-uns prétendent, que ce nom de *Put* se conserve dans celui du peuple *Futas* du Sénégal. Dans la Mauritanie occidentale une rivière, qui se jette dans l'Océan Atlantique, porte le même nom. Les rabbins, les Septante et Flav. Josephus désignent toujours les Libyens comme la descendance de Put. Alors toute la partie septentrionale, à l'exception de l'Egypte, est comptée dans la Libye. Au sud des Libyens habitent les Ethiopiens ou les Nègres, Kushites et autres, innommés.

Le dernier (ou le premier) fils de Cham est *Kenaan* ou *Kanaan*, le père des Chananéens. Ces Chamites ne seraient pas les premiers possesseurs du sol; avant eux il y aurait eu „*eine Ur-rasse*", dont les „*Cinnaei*" = Caïnites anté-diluviens du temps de Moïse, auraient été les derniers représentants. Certes, il peut y avoir eu, comme en Egypte, déjà une horde avant-coureuse de Chamites, mais il n'est nullement nécessaire d'en faire des Caïnites non-submergés par le déluge. La persistance du nom de Caïn n'a rien d'insolite. Il est même naturel, que parmi les petits-fils de Cham une fraction ait porté le nom du grand ancêtre, dont Cham (et surtout Chanaan!) continuait si dévotement les traditions. Nos Nègres (et surtout leurs rois) portent des noms très archaïques. — Aux Chananéens il faut ajouter, comme Sémito-Chamites les Phéniciens (*V. Infra*). Il faudrait y ajouter encore les Polynésiens et bien d'autres (Aztèques, Inca ?), mais nom nous sommes contenté de l'Afrique.

VI.

La Bible et l'Afrique.

Je ne crois pas, qu'on ait jamais essayé de réunir, et de présenter dans un ensemble tout ce que la Ste Ecriture contient sur l'Egypte et sur l'Afrique, et tous les passages qui s'y rapportent. Ce serait certainement là un travail intéressant à faire, mais qui demande des loisirs qui me font défaut. Rappelons quelques faits bibliques, en nous reservant d'y ajouter après quelques autres, tirés de traditions très respectables. Abraham voyagea en Egypte, selon M. de Moor, en 2136 pendant la XIIe dynastie (2258—2098). Joseph est vendu en Egypte en 1985, (gouverneur 1972); la famille de Jacob s'y rend, s'y multiplie pendant 450 ans et en sort sous la conduite de Moïse au nombre de ± 2.000.000 (683.550 guerriers en plus 22000 lévites). Moïse. élevé à la cour de Pharaon, très instruit *(eruditus omni scientia Aegyptiorum)*, devient le grand législateur du peuple élu. On se figure parfois ce grand homme comme un pâtre madianite (Jethro) ignorant, un bedouin ordinaire. Grave erreur! On peut difficilement agrandir trop cette grande figure. Il connaissait mieux l'Egypte (et l'Afrique!) que tous nos égyptologues réunis.

On aime à parler des „emprunts" faits par Moïse à l'Egypte, visibles à travers tout le Pentateuche, même en ce qui concerme la religion; ou d'„infiltrations de coutumes, et d'institutions égyptiennes dans la vie du peuple hébreu"; enfin le Pentateuque ne serait qu'„un recueil égyptien écrit en langue hébraïque" (Ebers). C'est manifestement erroné.

Certes, nous constatons parfaitement les „*simillima simulacra*", signalés, il y a longtemps déjà, par Clément d'Alexandrie qui, connaissait bien lui aussi l'Egypte! Tout dépend „*cui vovetur*", avons-nous dit. Chez Moïse tout est orthodoxe; chez les Egyptiens presque tout était hétérodoxe. Ce fond commun (bon et mauvais ou plutôt souillé et profané) n'était pas plus égyptien qu'il n'était hébreu. C'était le fond traditionnel, antique et très antique ou plutôt primitif. N'oublions pas, que les Egyptiens étaient simplement des colons chamites mélangés avec des sémites. S'il y a emprunt, c'est à peu près comme qui dirait que les Européens ont emprunté leur civilisatlon au Yankees. Tout au plus pourrait-on affirmer, que dans la S[te] Bible il y ait des mots égyptiens, et encore! Car ces „égyptianismes" sont plutôt des „chamitismes". Personne n'ignore, et Gesenius lui-même n'en disconviendrait pas, que dans l'hébreu il y ait des racines chamites (plutôt que sanscrits!) e. a. les noms des mois, puisque l'antique calendrier paraît bien chamite et archi-ancienne. Citons quelques noms propres et communs. *Pharaon* (ég.: *piru aa*) = grande porte; — *Mitzraïm* = les deux Egyptes; — *Moïse* (ég.: *mu:* eau, *udjet:* sauver) = sauvé de l'eau; — *Nil* (ég.: *aur*) = rivière, fleuve, Gén. XLI : 1; — Joseph, Sauveur du monde (ég.: *djfent paankh*) = donnant la vie (hébr.: *tzafenat paeneah*); — *Asenet* (ég.: *as* = siège, *Neith* = de Neith; — *Putiphar* (ég.: *p:* le, *tu:* donner, *pa:* le, *ra:* Râ = dieu soleil) = le donné à *Rà;* — Thèbes (ég.: *Nouit-Amon:* ville d'Amon) = *Nô-Amon*, Nahum III : 8; — boeuf (ég. *akha*) = *ahu*, Gén. XLI : 2; — bords du Nil (ég.: *sefat, spet* = lèvre) = Gén. XLI : 17; — tissu (ég. *shes:* tisser) = *shesh*, Gén. XLI : 42; — *abrek* (ég.: *ab:* gauche, *er:* à, *k:* toi) = à gauche, Gén. XLI : 43; — nacelle de joncs (ég.: *tep*) = *tébah*, Gén. VI : 14; Exod. II : 31; — roseau (ég.: *qeck*) = *qack*, Exod. V : 12: XV : 7; — l'acacia épineux: *rubus* (ég.: *chent*).= *seneh*, Ex. III : 2; — tambour de Marie, soeur de Moïse (ég.: *teb*) = *toph*, Exod. XV : 20 — vase à manne (ég.: *sennu* et *tennu:* vase, mesure) = *tzintzenet*, Exod. XXVI : 33; — pots de viande (ég. *sera, seri:* grand vase) = *sir*, Exod. XVI : 3; — corbeille à offrande (ég.: *tennu*) = *tena*, Deutér. XXVI : 2; XXVIII : 5; — chef, seigneur (ég.: *aden*) = *Adon*: Seigneur.

Le mot Israël *(Isiraalou)* se trouve sur la stèle de Mînephtah, découverte par Flinders Petrie à Amenophium, à l'ouest de l'ancienne Thèbes. — Les Egyptiens connurent la circoncision *(Hérod II, 104)*, mais il est évident qu'elle n'est pas d'origine égyptienne mais plutôt un usage chamite, d'après qu'il paraît. On admet assez généralement, que Jacob arrivait en Egypte et que ses descendants s'y multiplièrent sous les fameux *Hyksos* = rois pasteurs qui forment la XV[e] et la XVII[e] dynasties féodales et collatérales (avec la XIV[e] et la XVI[e]) à la XIII[e] dynastie qui fut vraiment nationale (2098 -1645). L'invasion de ces bedouins, pillards, nomades (ég. *hik:* chef, *shausu*) durait 435 années. Arrivés en 2074 ils furent définitivement exuplsés en 1639. Les Egyptiens les haïssaient, et les appelaient: *shemau, shamamu, aiti, jait, jaditi:* pestiférés, etc. — On croit que le Pharaon, sous lequel l'Exode des Hébreux eut lieu, est le *Minephtah* de la stèle de Flinders Petrie.

On peut rapporter ce qui précède à la premiere période que les Hébreux eurent des relations avec les Egyptiens et leurs *noirs* rois de l'Ethiopie. Plus tard, sous les rois David, Salomon (sa flotte *africaine*) et surtout pendant la période des rois de Juda et d'Israel, ces relations furent assez fréquentes. On connaît le célèbre jugement de Salomon raconté *III Reg., c. III : 16—28.* Les Egyptiens, toujours fanfarons, ont accaparé ce beau trait de sagesse et de justice, et ils l'attribuent à Bocchoris, roi de la XXIV[e] dyn. saïte (719—713). Une fresque, décrite par Lumbroso, représente cette sentence rendue par Bocchoris (V. Maspero: *Hist. anc. des peuples de l'Or., t. III, p. 245*). — Passons aux rois du royaume divisé. Dans *III Reg., c. XIV : 25—26* on nomme *Sesac* qui est *Sheshank*, ou le *Senonkhis* de Manéthon, le fondateur de la XXII[e] dyn. (928—808). — *IV Reg., c. XVII : 1—6* il est relaté, que le roi Osée expédia des messagers à *Sua* (hébr.: *Sô*, gr. *Ségôr*) roi d'Egypte. Il paraît assez probable, qu'il s'agit de *Shabak*, le *Sabacon* des Grecs (de la XXV[e] dyn. (713--673). Selon Oppert c'est le *Shibahi, Shabi, Shabé* des inscriptions de Sargon. Pour d'autres, il ne s'agit que d'un roitelet du Delta, tandisque le vrai roi d'Egypte de cette époque aurait été *Bocchoris.* — *IV Reg. c. XIX : 9, 10* il est parlé de *Tharaca* = roi

d'Ethiopie. C'est *Tirhakah,* le 3e Pharaon de la XXVe dyn. Ce „*mélek Kush*" = roi des Kushites-Nègres paraît avoir été un puissant roi, vainqueur des *Shosu* (Arabes), des *Héta* (Syriens du Nord), des *Aratu* (Phénic.), de *Naharaïn* (Mésopotamie?) — Un autre roi bien connu de la Bible, c'est *Néchao* (V. *IV Reg.*, XXIII: 29, 30; II Paral., XXXV: 20—24). Hérodote (II, c. LIX) le mentionne, mais il parle de Magdolos à la place de Mageddo. Sa campagne (608) fut la ruine de Juda. Josias périt à la malheureuse bataille de Mageddo. C'est Néchao II dont il s'agit. — Le prophète Ezéchiel *(XVII: 15)* dit, que le roi Sédécias appela au secours *Apriès* (ég. *Ouahibri,* successeur de Psammetichus II). Au musée du Louvre on peut voir la tête de ce roi, couchée sur un beau sphinx (V. Pierret: *Catal.* d. l. Salle histor., no. 267, p. 57). En lui s'accomplit la prophétie de Jérémie (XXXVII: 5—10). Battu(?) à Gaza (Jér., *ibid.*: *6*), il périt, étranglé par la populace de Saïs *(*Jér. *XLIV: 30),* sous la règne de son successeur, l'usurpateur Ahmasis (569). — Tout le monde connaît les prophéties terribles des prophètes sur l'avenir des grands empires de l'Orient, prophéties accomplies *à la lettre* au jugement même d'un Volney *(Ruines).* Jérémie (625—† après 588) sous les rois Josias, Joakim, Jéchonias, Sédécias) visait principalement l'Egypte et l'Afrique. Le grand homme de Dieu y finit sa vie en exil, et y mourut, lapidé, croit-on, à Taphnès. *(Jer. XL—XLIII: 7; XLIII: 8—XLIV).* Au *chap. XLI: 17, 18* est raconté le commencement de cette fuite de Juifs en Egypte. Il s'y formait plus tard, comme on sait, sous les Grecs et les Ptolémées, une importante colonie (Septante, sous Ptolémée II ou Philadelphe 285—247). — Au chap. *XLVI: 9.* Jérémie parle de quelques Africains bien connus: „..... *procedant fortes, Ethiopia et Libyes tenentes scutum, et Lydii arripientes et jacentes sagittas*". — Le passage célèbre d'Isaïe (LXVI: 19, dans lequel est prophétisé la conversion du continent noir, est le seul où le nom „*Africa*" est mis en toutes lettres: „*Et ponam in eis signum, et mittam ex eis, qui salvati fuerint, ad gentes in mare,* **in Africam**, *et Lydiam tendentes sagittam.....*" L'hébreu porte „*Pul*", il est vrai, et selon Fillion, il sagit d'une tribu *africaine* restée inconnue. D'autres croient qu'il sagit d'une faute de copiste et qu'il faut lire: *Puth* ou *Phuth* (cfr. Gén. X: 6), mais la vulgate traduit résolument par le nom „Africa".

La Bible mentionne un nombre considérable de *noms* géographiques, se rapportant à l'Egypte (et l'Afrique). Citons les principaux: *Africa,* Is. LXVI: 19; — *Bubastis,* Ez. XXX: 17; — *Cyrène,* I Mach. XV: 23; — *Egypte (Mazor, Mizraïm),* Gén. XII: 10; Tobie VIII: 3 (Hte Egypte = Pathros); — *Gessen (Goschèn),* Gén. XLV: 10; — *Hanès,* Is. XXX: 4; — *Héliopolis (On, An),* Gén. XLI: 45; XLVI: 20; Ez. XXX: 17; — *Libye (Loub'im),* II Par XII: 3; — *Ludim,* Gén. X: 13; — *Magdalum,* Exod. XIV: 2; Jér. XLIV: 1; — *Memphis (Nof, Mof),* Is. XIX: 13; Jér. II: 16; XLIV: 1; XLVI: 14, 19; Ez. XXX: 13, 16; Osée, IX: 6; — *Mizraïm,* Gén. X: 6; — le *Nil (Ye'or),* Is. XXIII: 3; — *No-Amon* (Thèbes) Nahum, III: 8; — *Noph* (i. e. Memphis), Is. l. c.; — *Ophir,* Gén. X: 29; — *Phithom (Pithom),* Exod. I: 11; — *Phut (Pout),* Gén. X: 6; — *Pul,* Is. LXVI: 19; — *Ramessès (Ra'am sès),* Exod. I: 11; XII: 37; Gén. XLVII: 11; Num. XXXII: 3; — *Regma,* Gén. X: 7; — *Sabatha,* Gén. X: 7; — *Saba* (differ.) Gén. X: 28; XXV: 3; X: 7; — *Syène,* Ez. XXIX: 10; XXX: 6; — *Syrte,* Act. XXVII: 17; — *Tanis (Tso'an, San),* Num. XIII: 23; Ps. LXVIII: 12; Is. XIX: 11, 13; XXX: 4; Ez. XXX: 14 (hébr.); — *Péluse,* Ez. XXX: 15, 16; — *Socoth,* Exod. XII: 27; XIII: 20; Num. XXXIII: 5, 6; — *Etham,* Exod. XXIII: 20; Num. XXXIII: 6, 8; — *Phihahiroth,* Exod. XIV: 2; Num. XXXIII: 7, 8; — *Taphnès, (Thahhpanhhes)* Jér. II: 16; XLIII: 7, 8, 9; XLIV: 1; XLVI: 14; Ez. XXX: 18; — *Pathurès,* Jér. XLIV: 1; Ez. XXIX: 14; XXX: 14. — On peut y ajouter quelques autres noms ayant rapport à l'Afrique, ou à ses peuples: *Kedar (Gédar)* Is. XXI: 16; — *Kittim,* Gén. X: 4; — *Cham,* Ps. LXXVII: 51; — *Chus (Kush),* Gén. X: 6; — *Cinnéens (génites),* Gén. XV: 19; — *Inde,* Esther I: 1; — *Suse,* Néhém. I: 1; — *Troglodytes,* II Par. XII: 3.

Si la Bible contient pas mal de choses concernant l'Afrique (Egypte), et les Africains, il y a une autre source dont le nom seul fera hausser les épaules à certains savants qui se contentent d'arguments et de preuves humains, mais qui pour le *croyant* a une très réelle valeur. Pour les premiers les *Opera* d'une Ste Hildegardis (1098—1180), la célèbre abbesse de Ruprechts-Burg, n'ont aucune valeur scientifique, mais pour la deuxième catégorie de personnes ils en ont beaucoup. Ce sera aussi le cas e. a. pour l'humble nonne de Dulmen

A. C. Emmerick (1774—1824). Toutefois, si des hommes comme Overberg, Stolberg, Görres, J. P. Wittmann, F. von Kerz, Dom Guéranger, les P.P. Clarke, Faber, Schlechter, Ruland, Prof. Windischmann, Dr. K. F. Krabbe, Dr. J. B. Heinrich, Dr. A. Rohling (*Med. Theol. Mor., Annot. p. 590*), les savants Jarke, Phillips, Florian Riess, Urbas, etc., etc., prennent au sérieux, et attribuent une réelle valeur scientifique au travail sténographique de Clém. Brentano (1778—1842), on peut faire comme eux. — Je vais donc énumérer quelques sujets (ou noms) glanés dans: „*Das arme Leben*" (4e éd. populaire, in 4°, Ratisbonne, Pustet, 1896), et dont la manière dont ils sont traités jetent une singulière lumière sur certains points obscurs de l'histoire primitive des peuples, notamment de la race noire. Le lecteur est stupefait d'y lire une foule de choses, que la science n'a découvert que tout récemment après de laborieuses recherches, p. e. sur le peuplement de la terre, l'usage du fer, les constructions en pierre, le physique de ces races antiques, *l'origine de l'infidélité* (idolâtrie), des débuts de ces formidables civilisations kushites (Nimrod, Derketo, Sémiramis), etc. Relater tout cela, même très en abrégé, me conduirait trop loin. Je vais donc simplement citer quelques passages qui se rattachent à notre sujet. Le livre en question du reste est entre les mains de tant de milliers de personnes que la transcription serait bien superflue. Sur *Abel* voir p. 18; — *Abraham,* 14, 25, 44, 47, 52; — *Adam,* 4, 80, 93; — *Arphaxad,* 31; — *Aseneth,* 28, 33, 58; — *Balaam,* 152; — *Belus,* 34; — *Cham,* 19, 21, 26; — *Derketo,* 34; — *Dina,* 57, 59; — *Djemschid,* 27; — *Eva,* 5, 47; — *Hai,* 46; — *Heber,* 31, 44; — *Hénoch,* 20, 27; *Hom,* 22, 25, 27; — *Jacob,* 14, 53, 58, 62; — *Japhet,* 22, 26; — *Job,* 36, 44, 48, 56; — *Joseph,* 28, 39, 57; — *Isaac,* 53; — *Isis,* 39, 59; — *Caïn,* 18; — *rois,* 36; — *Laban,* 47, 55; *Loth,* 49; — *Melchisedech,* 12, 25, 30, 34, 40, 48; — *Mizraïm,* 35, 38; — *Mithras,* 839; — *Moloch,* 484; *Moses,* 15, 47, 63, 70, 73, 95; — *Mosoch,* 22, 26; — *Nemrod,* 34; — *Ninus,* 35; — *Noé,* 18, 21, 29; — *Osiris,* 39, 59; — *Phaleg,* 44; — *Pharao,* 38, 48, 58, 63; — *Putiphar,* 58; — *Rachel,* 47, 56; — *Rebecca,* 53; — *Salomon,* 47; — *Sara,* 58, 53; — *Segola,* 64; — *Sem,* 25, 48; — *Sémiramis,* 21, 34, 35, 40; — *Sephora,* 64; — *Seth,* 18, 40, 47; — *Thubal,* 22, 26; — *Thubalcaïn,* 20; *Uis,* 46; — *Zoroaster,* 22, 30, 36. — Voilà pour un certain nombre de personnes. Ajoutons encore les titres de quelques autres sujets: *Chronologie,* p. 39, 65, 141; — *pierres,* 141, 229, 910, 917, 1019, 1097; — *rois pasteurs en Egypte,* 45; — *plante hom,* 22, 28, 60; — *races d'hommes,* 19, 26, 29, 31, 38, 40, 44, 47, 149, 152, 449, 512, 716, 748, 786, 809, 833, 996, 1011; — *pyramides,* 39, 41, 62; — *géants,* 20, 49, 450; — *écriture,* 30, 46, 59, 108, 308, 357, 369, 449, 817, 851, 877, 937, 1029, 1108; — *sfinx,* 34; — *villes d'Egypte,* 58—64, 181—190, 843; *généalogie,* 48, 112, 133, 281, 717, 827; — *tour de Babel,* 26—30, 44, 504; — *déluge,* 20, 23, 37; *culte des morts en Egypte,* 63, 639; — *religion primitive,* 450; — *sciences,* 198; — *habitations avant le déluge,* 18, 21, 27; — *Egypte,* 35, 38, 45, 86, 93, 140, 152, 843; — *Chamites,* 31, 1011; — *Heth,* 448; — *Inde,* 1121; — *Caïnites,* 20; — *Chanaan,* 26, 225, 449; — *Memphis,* 38, 41, 61, 64, 186; — *Nil,* 30, 61, 64, 182, 186, 844; — *Ninive,* 34, 37, 281; — *Sémites,* 31, 34, etc.

VII.

Nègres Chamites ou Caïnites?

Les savants qui rejettent l'universalité traditionnelle du déluge, et qui le restreignent zoologiquement et géographiquement sont absolument forcés, s'ils veulent rester logiques et conséquents, d'admettre la restriction *ethnique.* Non seulement le deluge n'a été qu'une inondation locale plus ou moins babylonienne, mais l'arche n'a sauvé que huit représentants de la tribu *noachide*! Le reste de l'humanité, notamment les *Caïnites,* et les races *noires, jaunes, rouges-brunes* ou rouges-cuivrées, n'ont eu rien à faire avec ce déluge. Non seulement Moïse, e. a. dans le Xe ch. de la Génèse, ne parle que de la filiation des Noachides (Sémites, Chamites, et Japhétides) tous *blancs*(!), mais cet homme prodigieux n'aurait même pas soupçonné l'existence des races jaunes, brunes, cuivrées. C'est à peine s'il aurait connu les *Noirs*! Et, puisqu'on est bien forcé d'admettre qu'il avait des Nègres

journellement sous les yeux, qu'*il avait une femme noire kushite*, on dit qu'il n'a rien su de l'origine des Noirs, on s'il en a su quelque chose, qu'il l'a tu exprès, de propos délibéré! Tout cela est lamentable, et à l'opposite de la science sérieuse. Mais il faut avouer que ces auteurs sont conséquents. S'ils restreignent le déluge, ils sont forcés à en venir là. Ils ne voient pas, qu'alors tous les arguments à peu près du monogénisme leur échappent. N'importe, ils lâcheront bien le monogénisme aussi, quoique les plus grands savants leur crient, que l'unité de l'espèce humaine, non seulement adamique mais noachide, est une vérité fondamentale de l'ethnographie moderne.

La théorie de la restriction, même *ethnique*, du déluge, a été avant 1880 assez timidement formulée. Entre 1880 et 1890 il y eut d'assez vives discussions à ce sujet Depuis cette époque, la théorie impossible est patronnée avec assez de désinvolture et beaucoup de naïvité. Le moment n'est pas loin, qu'elle sera honnie publiquement par la science. On peut lire chez C. de Kirwan (*Déluge, t. I, p. 1—26*) un court aperçu de cette évolution. Disons-le sans crainte: toutes ces mesquines théories sortent d'un fond commun, c'est le *naturalisme*, rationaliste ou matérialiste peu importe. C'est la peur du surnaturel; c'est la manie de ne voir dans la création et dans la vie et la marche de l'humanité que le jeu fortuit des forces(!) de la nature. Le déluge en particulier n'est tout au plus qu'un événement providentiel, mais non pas un fait miraculeux colossal d'une portée énorme, vraiment mondiale. On se demande en vain, comment un fait, même providentiel, concernant une tribu noachide quelconque, ait pu s'égarer dans un livre qui remplit le monde, et qu'il ait pu occuper le souvenir et l'esprit de toute l'humanité!

Moïse donc ne fait aucune allusion à la race *noire*; il passe sous silence les Nègres; ceux-ci n'existent pas pour lui; il les élimine en tout cas soigneusement de son ch. Xe de la Génèse. On l'excuse et on dit „qu'il ne savait pas auquel des fils de Noé rapporter l'origine de ces peuples"; puis on trouve cet argument(!) tellement topique qu'on ajoute crânement: „Toute la difficulté tombe devant cette solution qui est sans réplique" (P Brucker). Mais l'Egypte regorgeait de Nègres. Les Egyptiens employaient en très grand nombre les *Nègres* comme esclaves concuremment avec les Hébreux. Sur les plus anciens monuments on voit des *Nègres*. Il y eut des dynasties *Nègres* en Egypte, etc. On veut bien admettre encore que Moïse était un homme d'une haute culture intellectuelle, initié à toutes les connaissances des prêtres égyptiens. Cet homme, adopté comme fils par la fille du roi, a pu être avant sa mission providentielle un brillant général égyptien ayant été vice-roi de l'Egypte superieure, et ayant conduit des expéditious militaires jusque dans les plaines du Sennaar, et peut-être jusqu'aux sources du Nil ou dans le Sudan, n'importe il ne savait rien d'ethnographie. Les vulgaires Egyptiens classaient les hommes en quatre grandes divisions où les Nahshi = Nègres avaient parfaitement leur place, mais Moïse les posse sous silence! Il ne mentionne (et pas encore *tous*) *que* les Noachides *blancs* (et les Hamito-Kushites noirs!), parceque .... le peuple élu hébreu n'avait rien à faire avec eux, n'avait aucun *contact* avec eux. Mais le malheur veut que les Hébreux étaient partout en contact avec des peuples, caïnites ou non, inconnus de Moïse; p. e. Abraham lors de la guerre de la Pentapole; les Israélites vers la fin de leur, sejour dans le desert; et même encore lorsque Josue opère le partage de la terre promise entre les douze tribus. Et Moïse les connaît fort bien, puisqu'il les nomme p. e. les pré-Chananéens: *Rephaïm, Zouzim, Emim, Enacim, Néphilim, Horim, Avvim, Amalecites, Kenizites.* Partout il est question des Kushites on Ethiopiens synonymes de Noirs. Mais non, les Chamites, Kushites on non, sont des Noachides *blancs!* On s'en tire, de ces contradictions flagrantes en disant que le grand législateur hébreu ne connaissait par voie traditionnelle et divine *que* l'humanité issue de Noé, et par la *légende populaire* (sic!) l'ethnologie des peuples de race différente mais antique, ayant de beaucoup devancé les premiers descendants (Chananéens) des sauvés du deluge. Ce mot de „*légende populaire*" est vraimant charmant. On ignore, paraît-il, qu'à cette époque on ne se contentait pas de légendes orales, mais qu'on écrivait *énormement* en Egypte, en Assyrie et bien ailleurs, et bien avant. On possédait des bibliothèques en briques écrites grandes comme des

montagnes! On ignore aussi, dirait-on, qu'entre Adam et Moïse il n'a fallu que *très peu d'organes de connaissanes primitives.* Moïse vécut longtemps avec Lévi, son aïeul. Lévi vécut **33** ans avec Isaac, Isaac: **50** ans avec Sem. Sem: **98** ans avec Mathusalem; enfin ce dernier **140** avec Adam. Ajoutez à cela que les orientaux, même actuels, ont la mémoire prodigieuse, et retiennent fidèlement d'interminables généalogies contenant des centaines de noms propres. Il est permis de croire que ces gigantesques personnages qui vivaient près de *mille* ans, avaient la mémoire bien autrement robuste encore!

C'est une chose entendue. Parceque au Ch. Xe, de la Gén., parmi les Noachides ne sont nommés ni Touraniens, ni Accadéens et Schoumeriens au début de Babylone, ni Amalecites (peuple très antique), ni pré-Chananéens Caïnites ou autres, ni enfin des Noirs, des Jaunes, des Rouges-bruns ou cuivrés, ces peuples n'ont pas péri par le déluge. Ce sont des Adamites mais des Noachides point. Partout ces Noachides en commençant à se disperger trouvèrent des races antiques (qu'en sait-on?) fixées déjà sur le sol: des Nègres en Egypte, des Dravidiens en Susiane, des Caïnites en Chananée, etc. A ces races historiques il faut ajouter nos Pygmées qu'on trouve partout soit vivants encore, soit à l'état fossile, fixés comme une race vagebonde et étrangère chasseresse et métallurgiste; qui enfin partout précède, dans les traditions, les races venues plus tard.

Tout cela n'est pas sérieux et ne tient pas debout après quelques minutes de réflexion. On cherche des difficultés là où vraiment il n'y en a pas. Si Moïse aurait voulu, — son érudition étant au moins aussi grande que celle de notre plus érudit ethnologue moderne qui étudie à peine 50 ans, — énumerer tous les noms ethniques, ce n'est pas *un* court chapitre, mais un immense répertoire qu'il aurait fallu écrire. Même nos savants écrivent des *manuels* très rudimentaires et qui ne sont pas encore destinés pour *tout* le petit peuple. — Les fils, petits-fils ou arrière-petits-fils sont très loin d'être tous énumérés. Souvent ou lit la mention: „*et genuit filios et filias*". Combien, on n'en sait absolument rien, mais *beaucoup*, très certainement. Après une catastrophe comme le déluge les hommes ont dû être très prolifiques. Les statisticiens n'ont-ils pas observé dans nos temps historiques le phénomêne dûment constaté mais très étrange, que toujours après une grande guerre, une peste, etc., les naissances se doublent, se triplent, et que les naissances de jumaux sont alors beaucoup plus nombreuses? — Il n'est donc nullement étonnant, qu'il y ait des tribus et même des peuples dont le nom du premier ancêtre ne soit pas mentionné. — Abraham trouve des pré-Chananéens en Palestine, mais il y avait longtemps que le déluge avait eu lieu. La migration depuis la plaine de Sennaar était-elle si considérable? Des Zulus émigrent en moins d'un siècle du Cap au Nyanza! L'Attila noir Zimbo parcourt en quelques années tout le Sud-Afrique. Sait-on combien de siècles ces Hivvins ou ces Enacim habitaient là. On admet que Mizraïm en personne émigra en Egypte et Chanaan en Palestine. C'est possible et même très probable, mais il se peut fort bien, que de vrais Chamites, des arrière petits-fils du patriarche maudit aient devancé les autres, et occupé l'Egypte, et une grande partie de l'Afrique, avant que le frère de Kush arriva sur les bords du Nil.

Nos Pygmées d'Afrique et d'ailleurs seraient des Caïnites et non pas simplement des Nègres Chamites, comme les „*Cinaei*" de la Bible sont des Caïnites et non pas des Noachides (Chamites) C'est une assertion absolument gratuite et contraire à la vérité. Et pourtant ces fameux „*Cinaei*" ont exercé outre mesure la sagacité de quelques interprètes, et ceux-ci ont bâti les hypothèses les plus extravagantes sur cette trouvaille. Mentionnons ces passages où la Bible fait allusion à ces „*Cinaei*". *Gen. XV : 18—21*, parmi les peuples de la Palestine qui Dieu soumettra à la postérité d'Abraham, sont nommés en tête les Cinéens *(Cinaei). Jud. IV : 11*, Haber est surnommé le *Cinéen* et ses frères les *Cinéens. Jud. IV : 17.* Jahel est nommée l'épouse d'Haber le *Cinéen.* On y parle de la maison du même Heber le *Cenéen. Jud I : 16* on mentionne les fils du *Cinéen,* parent de Moïse. *Num. XXIV : 21, 22,* Balaam voit les *Cinéens* et s'écrie: „Quoique.... vous ayez été choisis de la race de *Cin....*" („*vidit quoque* **Cinaeum** *et assumpta parabola, ait: ....si fueris electus de stirpe* **Cin**....."). *Jos.* XV : 57, une ville au sud-est d'Hébron est nommée: *Accaïn* (hébr.:

Haqqaïn) On croit qu'elle occupait l'endroit du village moderne de *Youkin* ou *Yakin*. Du haut du mont Phégor Balaam voyait très bien le rocher sur lequel était bâtie cette ville Au temps des rois ces *Cinéens* existaient encore puisque *1 Reg. XV : 6.* Saul en guerre avec les Amalécites, fait pitié aux *Cénéens*. On ne parle pas depuis de leur disparition. Qui sait s'ils n'existent pas encore là, comme nos Watwa occupent le sol de temps immémorial.

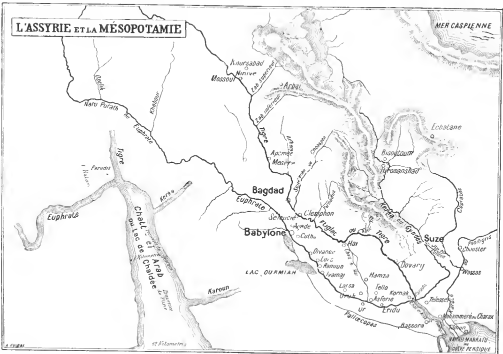
Ceux qui veulent à tout prix faire de ces *Cinaei* des Caïnites antédiluviens épargnés reprochent à la vulgate d'avoir remplacé Caïn (Gaïn) et Caïnite par *Cin* et *Cinaeus* ou le koph hébraïque par le **c** latin, tandisque toutes les bibles hébreues et samaritanies écrivent ce nom *in locis citatis* avec le même orthographe et la même ponctuation que celui du premier fils d'Adam. On reproche de même à la version syriaque d'avoir changé l'orthographe et l'accentuation exprès, et à la Septante d'avoir simplement supprimé les *Cinéens*! Vraiment, il faut de la hardiesse pour fonder une aussi radicale hypothèse sur le *nom* fortuit d'une petite tribu ou peuplade rencontrée par hasard, que la Bible mentionne tantôt mais qu'elle omet dans des passages parallèles *(Gen. III : 7; Exod. III : 8, 17; XIII : 5; XXIII : 23; Deut. VII : 1; XX : 17; Jos. III : 10).* Si le nom de ces *Cinéens* est réellement identiquement orthographié comme celui du meurtrier d'Abel, cela ne prouve absolument rien. *S'il n'y avait pas d'autres preuves,* il serait aussi logique de conclure à l'identité des *Caïnites* et les *Cinéens* qu'à celle des *Galla*-Oromo Africains, des *Gaulois*, des *Galates*, des *Galliciens*, des habitants de *Sinigaglia*, de *Portugal* ou du pays de *Galles* (Wallis). Pourquoi pas conclure de l'identité du nom de la ville de Paris à celle du fils de Priam (Pâris), ou de la ville de Troyes á celle de Troya! On ne voit pas pourquoi un descendant quelconque de Cham, l'admirateur et le continuateur des traditions caïnites, n'aurait pas choisi ou porte le nom de Caïn. Mais cela se fait sous nos yeux. Les Nègres portent parfois des noms très archaïques. Ils adoptent même nos noms européens. Puisque une noire Cecilia de nos jours porte ce nom glorieux, un archéologue en quatre mille ans d'ici sera-t-il autorisé à conclure à sa parenté avec l'illustré famille romaine des Cecilii ou des Metelli! La petite tribu de Cinéens qui se trouvait a côté et de ses Amalécites, comme les Watwa se trouvent de nos jours en tribu assez homogène à côté et au milieu des Wanyaruanda ou des Warundi, est probablement un exemplaire de tant d'autres étrangers partout; qui apparaît en Madian sans être madianite, en Moab sans être moabite. en Chanaan sans être chananéenne, en Palestine sans être israélite, et qui reste partout et toujours entièrement mystérieuse au milieu d'un monde même très connu.

Dans le chap. XXIV : 17 des Nombres (cité déjà) Balaam dans sa célèbre prophétie du Messie („Orietur Stella .....") parle des Sethites *(„..... vastabitque omnes filios Scheth").* Ceux qui font des Cinéens des Caïnites ne manquent pas de relever cette antithèse (Caïn *contra* Seth, le fils donné à Adam à la place d'Abel tué par Caïn). Des Caïnites authentiques et des Sethites non moins authentiques demeurant là ensemble encore au temps de Moïse, et si sages les uns que les autres qu'ils ne meritèrent pas la punition du déluge, quelle belle chance! On peut concéder qu'à première vue la chose soit un peu étrange, tellement que certains commentateurs ont déclaré n'y rien comprendre, mais l'analogie est purement apparente et fortuite. Les meilleurs hébraïsants comme M. Pelt traduisent *Scheth* par: *trouble,* et en raison des lois du parallélisme, fils du trouble est synonyme avec: habitants de Moab. C. de Kirvan *(Déluge, t. II, p. 55—56)* cite encore d'autres étymologies, qui, pour être assez typiques, n'en sont pas moins improbables. N'oublions pas qu'll s'agit de Chamites, dont les moeurs, au dire de F. Lenormant même, étaient abominables et le culte d'une revoltante obscénité.

On vient d'énumérer un certain nombre de ces petites tribus pré-chananéennes qui portent des noms très suggestifs. On parle des fils d'*Enach* (géants, hébr.: *enaqim*) Num. XIII : 29, 34; Deuter. I : 28; II : 10; Jos. XIV : 12: XV : 8; XVII : 15. Les *Emim* sont mentionnés Gen. XVI : 5; Deuter. II : 10; les *Rephaim*, Gen. XVI : 5; Jos. XV : 8; XVII : 15; les *Zouzim*, Gen. XVI : 5, etc. (V. *Dutripon: Concordantia*). Il paraît que ces tribus étaient très adonnées à la magie, à tel point que leurs noms étaient synonymes de démons (p. e.

les *Rephaim*, lee *Nephilim = damnati, curvati, tombentes*) ou d'hommes-serpents (p. e. les *Hivvim*).

Voyons maintenant si Moïse a oublié ou ignoré les *Nègres*. Jusqu'ici toute la tradition a entendu sous l'expression: fils de *Kush*, „*terra Kush*" etc., (rendue par les Grecs et les Septante par le terme: *Ethiopie*), expression qu'on rencontre à chaque pas dans la Bible, non seulement les Chamito-Kushites, mais tous les Nègres, même (et surtout!) les Nigritos, les Négrilles, etc. On s'est trompé parait-il! Kush était un Noachide *blanc*, assure-t-on contre l'évidence même des choses. — Au début de la S[te] Ecriture dans la déscription du paradis Moïse parle déjà de la *Koussie* („*terra Kush*, Ethiopie). „Le Gehon arrose ce pays. „*Et nomen fluvii secundi Gehon: ipse est qui circumit omnem terram Ethiopiae (Kush)*". C'est bien là uno indication topographique ou géographique très positive, d'autant plus que Moïse décrit le site du paradis tel qu'il existait encore à son époque. Les Hébreux le connaissaient parfaitement, comme les Egyptiens qui étaient constamment en campagne en Chananée, en Assyrie, etc. L'Ecclésiastique (un des Septante, croit-on) et ses contemporains n'ignoraient pas le Gehon ni la Koussie (*Eccleus. XXII:37*). Selon l'opinion la plus vraisemblable ot qui peut être nommée humainement sûre, le paradis était situé sur les bords du Chatt-el-Arab, large fleuve qui se rend au Golfe-Persique, après un parcours de 36 lieues environ.



Il est le confluent de l'Euphrate (ou *Naru Purath*), du Tigre (ou *Ptiglat*, du Géhon le *Kerka* ou *Gynde* actuel) et du Phison (le *Karoun* ou *Pasitigris* actuel). Le paradis était placé sur ses rives, à la jonction des trois premiers fleuves. L'identité du Tigre et de l'Euphrate n'est pas contestée, car on ne prend pas au sérieux ceux qui ont prétendu placer le paradis en Arménie (avec ses petites rivières *Phasi, Kour, Axas*) ou au Pamir (avec les 4 fleuves Jaxarte, Tarim, Oxus ot Indus, qui partent du plateau au lieu de s'y réunir). Pour le *Phison (Karoun)* on trouve un indice précieux dans *Quintus Curtius (Hist. l. V)* qui fait arriver l'expédition d'Alexandre „*ad fluvium Pasitigrim incolae vocant*". Aujourdhui encore, et pendant tout le moyen-âge, le Karoun est appelé par les indigènes le petit Tigre. Le radical *pasi* est manifestement le Phison (hébr.: *Pishon*). Le Kerka (*Géhon*) c'est

le *γυνδη* de Hérodote, le Gynd, Gynde ou Gyndes des géographes modernes (et non pas le Choaspès). Ce Géhon des Septante et de la Vulgate s'écrit *Gichon* en hébreu Malgré la différence apparente, l'identité est incontestable. Qu'on ne se récrie pas en disant que le Kerka et le Karum ne sont que des ruisseaux! Mme Dieulafoy (dans son livre: *La Perse, la Chaldée et la Susiane, c. XXXVII*) nomme le Karoun „l'un des plus beaux *fleuves* de l'Orient". M. Binder et Mme D. affirment la même chose du Kerka. Le Kerka Gynd (l'*Euloeus* de Pline!) est bien historique. Hérodote raconte qu'un des chevaux sacrés de Cyrus s'y étant noyé, le prince irrité voulut changer le cours du fleuve. Les Juifs connaissaient parfaitement ces rivières et les villes célèbres bâties sur ses rives on dans leurs bassins la Medie et la Susiane pouvant passer comme leur seconde patrie. La Kerka est à la fois un fleuve de l'ancienne Médie et de l'ancienne Susiane puisque *Susa* se trouvait placée sur le Kerka et, par le Ulaï (ou Euloeus de Pline) et le Capratès, sur le Karoun. Ce qui nous intéresse surtout dans la question du site du paradis, aux environs duquel se trouvait également le *deuxième* centre de diffusion après le déluge, c'est l'*Ethiopie* arrosée par le Géhon. L'hébreu ne connaît pas d'Ethiopie, mais parle toujours de *Kush,* de *Kussius* = Kushites. Homère admet deux Ethiopies l'une orientale (Susiana, etc.) l'autre occidentale (Afrique): „*Hi quà sol cadit et quà nascitur illi*". Strabon veut que Homère entend seulement l'Afrique separée en *deux* par le Nil. Mais les Ethiopiens étaient répandus sur tous les bords de l'Océan-Indien (*indhu, mtu*), mer immense qui touche à l'univers entier, la mer enveloppante („*mare involvens*") des géographes orientaux. La Bible reconnaît, elle aussi, plusieurs Ethiopies, c.-à-d. des territoires occupés par des *Noirs,* Kushites et autres. *Exod. II : 15* Moïse épouse Sephora la madianite et *Num. XII : 1* on la nomme une kushite noire: „*Locutusque est Maria et Aaron centre Moysen propter uxorem ejus aethiopissam*". Habac (*III : 7*) voit les tentes de l'*Ethiopie* et au *Psalm. LXXIII : 14* on chante comment les cadavres égyptiens furent rejétés par la mer sur le rivage en pâture des peuples des Ethiopiens. Il s'agit dans ces trois passages de l'Arabie Pétrée, mais l'Arabie heureuse (Iémen) était de bonne heure occupée par les Chamites descendants de Kush on de ses fils. La Bible paraît moins parler de la Koussie africaine, mais plutôt de l'Egypte qui du reste à toutes les époques a subi la domination nubienne ou nègre. C'est tellement vrai, qu'on peut sans exagération nommer l'Egypte un état nègre plutôt qu'un état de Noachides blancs. II Paral. XXIV Zara l'*Ethiopien,* malgré son *million* de guerriers et 300 chars de guerre, fut défait en face d'Asa. Ou a voulu nier que ce Zara fut un africain de la H^te^ Egypte, Nubien, Soudanais on même Bantu, parce qu'il avait pour alliés les Libyens. Zara serait simplement le roi égyptien Osorphon I (908). Mais selon cette opinion même il a dû être un Noir. Car ce serait nne erreur de penser que la domination de l'Egypte par les *Nègres* de la Nubie ne s'exerca que de 727 à 697. Elle existait depuis longtemps déjà. Le règne des prêtres thébains sur toute l'Egypte de 1300 à 1000 a été un gouvernement éthiopien, combattu, il est vrai, au Xe et IXe siècle par les XXIIe, XXIIIe et XXIVe dynasties (928—808—719—713), mais encore assez puissant pour que cet élément ait péri puisque sous la XXIVe dyn. déjà (719—713) il reparaît *tout puissant!*

L'Ethiopie orientale est clairement indiquée par le prophète Sophonie II : 12; III : 10 („*Ultra flumina Aethiopiae* . . . . ."; „. . . . . *Sed et vos, Aethiopes* . . . . .") Ce sont les fleuves de l'Assyrie, de la *Susiane* et de la Médie, habitat de l'exil du peuple élu. Mais les Nègres n'ont pas été circonscrits longtemps dans la Susiane et le Chusistan. De très bonne heure il se sont lancés au dehors de ce *foyer primitif* pour envahir d'un côté l'Afrique et de l'autre l'Inde, l'Inde postérieure et les archipels où nous trouvons actuellement les Papua et les Nigrito, et tout ce fond ethnique noir de l'Inde (Dravidiens, etc.) V. la notice sur les „*Watwa*".

Arrêtons ici ces considérations. Moïse, bien loin d'ignorer les Nègres, ou de les passer sous silence, en parle partout. Seulement il les désigne par le nom de *Kusim:* Kushites. Comme les Egyptiens il a fort bien connu ces *Nhsi* = Noirs. S'il désigne ces Chamites aussi souvent par le nom du fils aîné de Cham, c'est que les Hébreux avaient

plus de rapports avec eux qu'avec les autres Chamites-Nègres. Si les Egyptiens tenaient les *Nhsi* pour les premiers nés ou créés i. e. arrivés en Egypte et en Afrique, c'est que des bandes sauvages ont effectivement devancé la colonie de Mizraïm. Moïse admet un même état de choses pour la Palestine où il mentionne de petites tribus qui ont pu être parfaitemont pré-chananéens Mais ceux-ci (comme ces pré-égyptiens noirs et tant d'autres races soi-disant autochthones [Pygmées!]) sont arrivés tout au plus quelques siècles plutôt et non pas des milliers d'années. Ils ne sont nullement des Caïnites antédiluviens non *punis* par le déluge. Commo très scélérats (magie, impudicité) les Caïnites *précisément* ont mérité d'être englobés tous dans ce cataclysme formidable.

VIII.

Foyer primitif des Nègres. Première voie de migration.

Des fantaisistes, comme *Massey*, placent dans l'Afrique Équatoriale, aux sources du Nil, le premier foyer non seulement des Nègres, mais de toute la race humaine. Les polygénistes vont même plus loin et admettent plusieurs foyers correspondants aux races principales, qu'ils font sortir de terre comme des champignons. — *Logan* fait tous les Nègres originaires d'Afrique. Selon lui, ils ont pénétré en Asie et en Mélanésie par suite d'une infiltration lente qui se serait effectuée par *mer* (Madagascar). — Le Prof. *Seeley* admet que la race Nègre occupait jadis une bande de terre, aujourdhui *submergée* (Le muria?) et qui s'étendait depuis l'Afrique jusqu'en Mélanesie. — De Quatrefages veut que l'homme a commencé dans le *nord de l'Asie* (Pamir!?). Les froids glacières le firent irradier. A ce moment, ou même avant, les premiers essaims humains se groupèrent autour ou à l'intérieur du massif central de l'Asie. Là auraient pris naissance les *trois* types physiques et linguistiques (Pourquoi *éviter* les noms des trois „types" Noachides: Sémites, Chamites, Japhetides?). Le type *noir* apparut dans le *sud* de l'Asie entre le massif central et la *mer*. Ses représentants pressés entre les *jaunes* du nord et les *blancs* de l'ouest, ne purent s'étendre sur les *continents* (et l'Inde, et l'Indo-Chine!). Ils devaient s'enfuire par mer vers l'*est* et l'*ouest*. Ainsi se peuplèrent les archipels orientaux et ceux de la mer de Bengale, ainsi que l'*Afrique* par le détroit de Bab-el-Mandeb et le Golfe d'Aden, en plusieurs flots successifs: d'abord des Negrilles et des Nigritos, puis des Nègres-faits et des Papua, enfin des „Mischvölker" (Galla, etc.). — Selon *Flower* la *petite* race Nègre s'est développée dans la région méridionale de l'Indo; puis ello s'est répandue à l'*est* et à l'*ouest* peuplant ainsi la Mélanésio et l'Afrique. De cette petite race sortirent les Nègres de grande race (A-t-on jamais vu que d'une race très abâtardie et très dégénérée — Kümmer rasse — sort une race robuste grande et presque athlétique! L'expérionce prouve le contraire!). — *Allen* à son tour tire les Nègres africains do l'Asie (Cfr. Allen: *The original Rang* of the Papua



Les deux itinéraires de la Race Noire en Afrique; d'après M. de Préville.

and Nigrito Races dans: *Journ. of the Anthropological Inst. vol. VIII).* — Enfin le Prof. Dr. K. Weule *(Globus, t. 82, No. 16, 1902)* place également le foyer primitif des Nègres dans l'Asie méridionale. „Il faut ranger parmi les Noirs (Nègres) les pygmées de „l'Afrique, de l'Asie méridionale et des archipels, quoique les Bosjesmans se distin- „guent notablement des négroïdes (couleur jaunâtre). Pour expliquer la démarcation „des Nègres d'avec les Mélanésiens à l'intérieur de cette superficie, l'ethnologie „admet une poussée du nord au sud qui refoulait le Nègre de son foyer primitif „sur le bord méridional de l'Asie et vers le sud-ouest i. e. l'Afrique, tandisque les Méla- „nésiens, venant du *même* foyer primitif, furent lancés par une semblable poussée „hors l'Asie sud-orientale sur le vaste monde insulaire". — On voit donc, que tous les savants sérieux mettent le *foyer* des Nègres dans l'Asie sud-occidentale. Il y a néanmoins des divergences assez notables. On peut même affirmer, que l'indication du foyer est très vague. La science est-elle donc impuissante à préciser ce foyer d'une façon plus concrète? Non, mais elle n'ose pas. Elle a peur de paraître trop biblique. C'est bien dommage, puisqu'elle a là sous la main un document historique absolument sûr, et d'une étonnante précision. Ce foyer c'est la Susiana, la *Koussie* de la Bible, arrosée par le Phison-Karoun. Voilà le foyer des Noirs, sinon unique, du moins un des principaux, puisque les *autres* fils et descendants de Cham ont pris leur essor non loin de là, dans des foyers secondaires, si l'on veut. La science indépendante approche donc de la vérité, mais ne paraît pas la désirer toute entière à *son* détriment. — Néanmoins, des hommes comme de Quatrefages, ont assurement dit de belles choses sur le sujet qui nous occupe, et qui cadrent parfaitement avec ce que nous savons de connaissance sûre, en la complétant même. Ainsi l'auteur cité, après avoir établi dans son *Introd. à l'étude des races hum. (p. 331)*, que les Noirs n'ont eu qu'*un seul* centre primitif de formation, ou de caractérisation, d'où ils ont irradié, à l'est et à l'ouest, il accentue cette proposition dans son remarquable travail sur les *„Pygmées (c. II, p. 74 seq.)*. Ce centre de caractérisation primitive est *évidemment* „situé dans l'Asie méridionale. Ces premiers Nègres ont sans aucun doute occupé seuls „tout ce territoire, ainsi que les archipels, et cela successivement. Ils en étaient incontesta- „blement les premiers habitants. Ils allèrent jusqu'aux extrémités de la Mélanésie et „leurs frères, en longeant les côtes, jusqu'en Afrique". Bien plus; l'origine indonésienne (chamite) des Polynésiens est hors de doute. Les Nègres Mélanésiens y ont précédé les Maori. C'est pour cela que les langues dravidiennes ressemblent tant à celles de l'Afrique et de l'Australie (toutes agglutinatives). On admet même, quoique cela ne paraisse pas fort probable, que les langues dravidiennes sont greffées sur de plus anciennes, dont l'organisme serait fourni pas les idiomes australiens. Nous croyons que cet organisme chamite vient de la Susiana. C'est plus près, plus logique et plus sûr.

Dans l'Inde *tous* les peuples sont plus ou moins *noirs*. Tous sont métissés(?) de Nigritos; ces derniers, qui n'ont pas voulu être absorbés par le métissage (auquel il ne faut pas trop croire quand il s'agit de ces parias, refoulés partout vers l'intérieur des terres), ou qui ont été exterminés, constituaient un fond commun chamite homogène et uniformement départi. Des invasions blanches et jaunes ont morcelé cette masse noire qui jadis était *continue*. Cette lacune, ce hiatus, a été occasionné par les Chinois entre le Japon et l'Inde. Là où les envahisseurs n'ont pas détruit la population primitive, ils en ont modifié, et altéré le caractère. Ainsi, parmi les Dravidiens l'élément ethnique *noir* est incontestable, et les Noirs forment encore le *fond* de la population métisse. Selon de Lacouperie de petits Nègres ont habité jadis la Chine orientale et méridionale. Il n'y en a point(?) entre Malacca et l'île Florès, mais il y a les *Aithalo* à Sumatra selon Rienzi. A Java même cette antique race chamite a existé (haches en pierre trouvées), mais elle a été exterminée. Il y a eu ailleurs mélange de jaunes et plus tard de blancs. Au temps de Ctésias (500 a. Chr.) ce mélange plus ou moins réussi se voyait déjà. Il dit: „Ce n'est „pas le soleil qui les rend *noirs*, mais ils le sont naturellement. Il y a parmi eux des „hommes et des femmes très blancs". Le fond ethnique chamite est commun en tout cas depuis la Nouv.-Guinée jusqu'au Golfe Persique, et depuis le Japon jusqu'aux archipels

malais. Dans la Susiane Perses, Touraniens et Nigritos sont mêlés à tous les degrés (*V. infra*) Nombre de Hindous sont à considérer comme de vrais Nègres (Noirs), et si les Dravidiens parleraient aryen, ils n'en sont pas moins de vrais Chamites très antiques. C'est le cas aussi des *Jauts* qui sont les anciens habitants du Penjab. Les Chamites, descendants de Kush ou des autres fils de Cham (peuples ou races qu'on nomme de nos jours du terme Nigrito ou Négrille = petit Nègre) ont donc été les plus anciens de l'Inde et de tout l'extrême Orient, y compris les archipels et les innombrables îles de la Polynésie, etc. Partout ils ont *précédé* les races avec lesquelles ils sont mêlés plus ou moins maintenant. S'ils sont restés purs, alors on les trouve cantonnés dans les régions sauvages. Ils n'ont pu se glisser sur une terre et la conquérir depuis, mais partout ils sont refoulés par les races qui sont venu s'implanter après eux. Considérons un instant encore les *Mélanésiens* (Papua). A la Nouv.-Guinée les Nigritos sont antérieurs aux grands Nègres Papua (comme les Négrilles d'Afrique sont antérieurs aux Nègres-Bantu et Soudanais et à fortiori aux „Mischvölker"). Dans cette grande île ils sont juxtaposés aux Papua, soit isolés, soit cantonnés et enserrés par leurs grands frères, dans les montagnes du nord-ouest et de l'est. Le discernement de ces deux couches ethniques est même devenu assez difficile. Le Nigrito métissé forme le chaînon entre les „ur"-Nigritos et les Papua-faits. Ils sont bien dégénérés, car ils ont été très puissants d'après l'histoire. Hérodote (*l. VII, § 70*) atteste qu'ils faisaient partie de l'armée de Xerxès. La légende de Rama en fait les alliés des Aryens. Ils n'étaient pas encore des parias, puisque le héros Pandava Bhimassena ne dédaigne pas la main d'une princesse *Rakchasa*, la soeur du monstre Hidimba. Ce fait serait impossible actuellement entre un prince Muhinda du Ruanda et une Mutwa! Il est vrai que l'histoire nationale aryenne, un peu fière, en fait des quadrumanes *(Anouman)*, un peuple d'hommes-singes, devenus les ancêtres des Bandra-Lokhs. Ce n'est qu'un dicton populaire pris trop au sérieux. Qui sait, si dans 4000 ans ou ne parlera pas de peuples-*dragons* existant encore en Europe au XXe siècle, lorsqu'on lira les récits de batailles où d'innombrables régiments de *dragons* évoluent!

Les Mélanésiens (Papua *crépus*) sont disséminés actuellement sur toutes les îles de l'Océanie occidentale de Viti à Timor, de Waigion à la Nouv.-Zélande. Ils sont croisés (?) à l'ouest avec des Malais et des Boughis, au nord avec des Micronésiens et au sud-est avec des Maori, mais leur *antériorité* s'affirme „quoique perdue dans un insondable passé" (Hamy). D'après leurs légendes et leurs récits, la population noire a occupé, à une époque extrêmement reculée, les terres de la Mélanésie. Ces Nègres Papua ont montré toujours une humeur vraiment voyageuse. On dirait que le charme de ces immensités océaniques les invitait à ces migrations. Ils ont évidemment précédé à la Nouv.-Zélande les Maori, qui n'ont colonisé l'île qu'au commencement du XVe siècle, parait-il. Crozet y vit „des hommes noirs à cheveux crépus!" Les sauvages *Moero,* selon les Maori, sont „noirs et nus". Cook trouvait des noirs à Taïti et à Hawaï. Les Papua ont laissé des traces indubitables en Malaisie: Timor, Céram, Bouro, Djilolo, ainsi qu'en Micronésie. On a vu qu'ils ont abordé en Amérique (Californie). Si les Papua sont simplement des Chamites, les Australiens (et les Tasmaniens), seraient plutôt de vrais Kushites. D'après Hor. Hale toutes les langues australiennes appartiennent à un stock, et celui-ci est d'origine dravidienne i. e. nègre chamite ou même kushite. (Cfr. Viçwa-mitra: *Les Chamites, p. 1—98, 233—239*). Les Tasmaniens sont éteints, comme l'on sait, en 1877, dans la personne de la malheureuse héroïne *Truganina*. Leur dernier chef était *Menalayuerna.*

Les descendants noirs de Cham sont donc actuellement bien éloignés de leur *foyer primitif,* mais on peut facilement dégager quelques traits saillants qui caractérisent ce groupe ethnique noir, et qui prouvent son incontestable *unité. a.* Les *deux* divisions principales de la race noire, formèrent jadis un seul bloc, fendu maintenant par les eaux de l'Océan Indien. — *b.* Aux sous-divisions africaines: Soudanais et Bantu correspondent en Océanie les sous-divisions: Papua et Australiens La première se distingue par une grande diversification linguistique; la dernière par une remarquable uniformité de langues; et toutes les deux par un milieu assez large de différence physique, jusqu'à certaines limites. — *c.* Dans l'Afrique les différences physiques sont occasionnées en grande partie par l'infil-

tration sémite dans le block nègre ou chamite; en Océanie la même masse nègre a subi une pareille infiltration de la part de la race mongole (Malais) et caucasique (Indonésiens) e. a. m. semito-japhétide. — *d.* Les Négrilles d'Afrique ont leur contre-partie en Océanie (Aëtas, Mincopies, Sakayes, etc.). — *e.* Dans les deux régions la *confusion* linguistique est parquée dans *un* aire compact (i. e. le Sudan et la Nouv.-Guinée). Toutes les deux présentent des phénomènes semblables: grand nombre de langues très différentes (dans leur grammaire et leur vocabulaire), mais appartenant néanmoins au même système agglutinatif, et ayant à peu près le même système phonétique. — *f.* Dans les deux régions encore l'*uniformité* linguistique est confinée dans un ou deux aires géographiques, qui sont l'Australie et la Mélanésie pour l'Océanie, et la zone bantu pour l'Afrique. Mais, tandis que cette uniformité linguistique est très absolue et très prononcée dans la zone bantu et en Mélanésie, elle est limitée et restreinte en Australie. Ici, malgré son système agglutinatif et phonétique identique, il y a plus de différences grammaticales et lexiques.

L'état actuel des Nègres du centre, de l'est et de l'ouest laisse donc voir, d'une manière non équivoque, une conversion ou une tendance vers un *foyer* primitif et *unique* qui converge vers l'Asie sud-occidentale, mais ne *précise* pas davantage ce foyer, que nous croyons être la Susiana (Chusistan), ou, d'une manière un peu plus générale, les régions qui avoisinent de près la Basse-Chaldée. Dans l'article précédent on a déjà vu, que l'indication si précise du site du paradis, et en particulier la mention claire du Géhon qui arrose la *Koussie,* a une valeur inappréciable au point de vue ethnologique. Si jamais le fameux „Negerproblem" reçoit une solution complète et définitive, ce sera en prenant cet indice historique pour base et pour point de départ. — Le *foyer* ainsi précisé, voyons s'il n'y a pas moyen d'apporter encore quelques „data", qui rendront encore plus manifeste cette vérité désormais incontestable. M. Dieulafoy, qui a fait d'aussi consciencieuses études sur place, dit dans son livre: *L'Acropole de Suse,* qu'on peut distinguer dans la Susiane, la Perse et l'ancienne Chaldée trois ou quatre races bien distinctes: des hommes à caractères *mongoliques* (Touraniens!), des *Aryens* et des *Nigritos* croisés d'Aryens ou d'Arabes, et, dans une proportion beaucoup plus faible, de Baktyaris. Selon lui ces Nigritos vivent, au nombre de 15 à 20 mille, à Dizfoul, Suse, Konah, Ram-Ormuz en Susiane, et à Gourek, Haram, Linga, Bender-Abbas dans le Fars et le Kerman. Ils sont en tout semblables à ceux des îles de la Sonde ou des Philippines, ou à ceux de l'Himalaya et du sud du Mekran et du Belutchistan. Dans la notice sur les Watwa-Pygmées on peut lire le passage célèbre de Ctésias sur les pygmées asiatiques de son temps (vers 350 à Chr.), et qui se vérifie aussi admirablement de nos jours. Nous ajoutons ici celui d'Hérodote (484—425), non moins célèbre. Dans l'énumération *(l. VII, § 70)* des races qui étaient représentées dans la formidable armée de Xerxés, il parle manifestement de *Nègres* (que nous nommons Nigritos maintenant) qui faisaient partie de cette armée. A leur propos „le père de l'histoire" dit: „Les Ethiopiens *Orientaux* (car il y avait deux „sortes d'Ethiopiens à cette expédition) servaient avec les Indiens. Ils ressemblent aux „autres Ethiopiens et n'en diffèrent que par le langage et la chevelure. Les Ethiopiens „orientaux ont en effet les cheveux droits, au lieu que ceux de Libye les ont plus *crépus* „que tous les autres hommes". — Il s'agit bien positivement de Nègres. Moïse et Hérodote les connaissaient même de *visu.* Ils visent la même contrée. Ils leurs donnent (à *ces Nègres-là*) le même nom *(Kussim, Ethiopiens).* Donc la *race nègre* est comprise dans la dénomination de *Kush, terra Kush, Ethiopes,* etc. La conséquence est absolument rigoureuse. On pourra dire peut-être que les rois-*Wahinda* de l'Urundi, du Ruanda et d'autres pays emploient encore de nos jours des troupes Watwa dans leurs guerres, comme Xerxès, mais que les *Wahinda* et les Watwa, quoique tous *noirs,* ne diffèrent pas moins notablement au point de vue anthropologique. C'est vrai, mais parmi les Noirs d'Hérodote, il y avait bien aussi de ces nuances, et *malgré cela* il les appelle tous: „Ethiopiens", comme Moïse parle indistinctement de *Kussim.*

Où habitaient ces petits peuples noirs compris dans l'armée de Xerxès? En déterminant la position exacte des vingt-et-un nomes financiers d'Hérodote et des satrapies, on arrive à

le savoir d'une façon assez précise. Je cite Dieulafoy: „Puisque les Péricaniens tenaient „les marchés septentrionales du nome XVII qui confinait à la Médie, une simple „soustraction indique, que les Ethiopiens d'Asie, rangés par Hérodote au nombre des „tribus du nome XVII, habitaient le *sud-est* de la même province, c.-à-d. les côtes du „Mékran et du Belutchistan. Ce renseignement précieux, de tout point conforme aux „découvertes ethnographiques de la (ma) mission, et au classement méthodique des satrapies, „nous fait pressentir la déchéance prochaine des anciens maîtres du pays. Décimés et „abâtardis par les longues guerres contre l'Assyrie, et le contact prolongé des Aryens, „les Nigritos étaient bien dégénérés vers l'année 450 a. Chr. Ils n'existaient plus à l'état „de race pure que dans les chaînes côtières de l'Harawatich, loin des Perses, des Mongols „et des Sémites". Après avoir ainsi précisé l'habitat des soldats Ethiopiens de Xerxès, le grand explorateur le confirme encore en ces termes: „Les découvertes dans les nécropoles „parthes du *Memnonium* de *crânes nigritos*, le type si *franchement négroïde* des Elamites, „réproduits sur les bas-reliefs assyriens, les émaux de l'époque des Achéménides exhumés „des fouilles de Suse, confirment les renseignements que les écrivains (et Moïse!) fournissent „sur les Ethiopiens-*Kussim* du Levant. Ces *Noirs* à cheveux plats, qui au temps d'Hérodote „et de Strabon existaient à l'état de race pure sur les côtes méridionales de la Perse et „du Belutchistan, ces *Khousis* „ „maigres, chétifs, laids, au teint cuivré, presque noir" ", „qui peuplent encore la Susiane au XI[e] et même au X[e] siècle, sont les aïeux „des métis nigritos, que nous avons rencontrés depuis le détroit d'Ormuz jusqu'à „Dizful." On peut voir dans le livre de M. Dieulafoy, p. 192 (Paris, Hachette) le défilé d'une armée susienne, et dans ce défilé de vrais types nigritos, que les Israélites avaient sous les yeux à Susa et qui sont semblables à certains Watwa de l'Afrique actuelle. Il n'y a donc pas de doute. Les *Nègres* ont peuplé la Susiane. A moins d'être aveugle, on ne peut nier cette vérité acquise enfin à la science, mais que la Bible, bien avant Hérodote, affirmait déjà, il y a bientôt 4000 ans! Mais peut-on bien préciser la région échue à Chus, et par conséquent le *foyer* principal de la population *noire,* qui a ensuite envahi l'Afrique, le sud de l'Asie et l'Océanie? Remarquons en passant la persistance avec laquelle la Bible désigne la race de Cham par le nom de son fils aîné Chus. Le nom de Cham serait-il peut-être *tu* exprès *in odium* de son crime et de la malédiction pesant sur lui? Commençons par *Nimrod,* et nous verrons que sa conquête a fait de l'Assyrie un pays kushite. Il est curieux que la table généalogique du ch. X[e] de la Génèse est pour ainsi dire interrompue par un document à part sur le terrible chasseur et conquérant. Ceci explique que des hordes audacieuses et chasseresses ont devancé en Egypte, en Chananée et partout les essaims de colons plus calmes de Mizraïm, de Chanaan, etc., et de leurs fils. On connaît ce passage (*Gén. X: 8—11*). Nimrod était donc le fondateur de Babylone, d'Arach, d'Achad et de Chalanné, dans la terre de Sennaar. V. 11 dit: „De cette terre sortit Assur: il bâtit Ninivé...." M. Fr. Hommel traduit autrement ce verset: „Il (Nimrod) quitta ce pays pour aller en Assyrie et il bâtit Ninive...." Nimrod aurait ainsi conquis l'Assyrie aussi bien que la Babylonie. Avant d'être conquérant, Nimrod fut forcément un chef de race. Il avait une armée ou au moins une bande quelconque. Il fit une *invasion* en Babylonie mais d'où venait-il. Dans la distribution des terres après le déluge on voit le Tigre et l'Euphrate et toute la région à l'ouest de l'Assyrie occupés par la race de Sem. A l'exception de Chus, les fils de Cham se voient installés en Egypte, en Chananée, en Phénicie. Le nord de l'Assyrie, l'Arménie, etc., est à Japhet, mais à qui fut attribuée la contrée à l'*est* de l'Assyrie, la Perse actuelle, riche et vaste pays, qui dut être bien autrement convoité que l'Arabie, avec ses sables et ses déserts! M. Halévy se le demande aussi. Alors il parle d'*Elamtu* et dit que la Susiane avait une population qui n'était ni sémite ni japhétide (iranienne), et qui se nommait *Haperti* ou *Aperti,* d'où les Grecs ont fait *μαρδοι* ou *Αμαρδοι.* On s'obstine à ne pas nommer les Chamites, tandisque ces *Haperti* sont parfaitement inconnus des ethnologues, ou émergent à peine de quelques auteurs classiques ou des inscriptions assyriennes. Mais on tient à faire venir les Chamites de l'Arabie et même de l'Afrique.

Vers 1218 le persan Yaquout composa une sorte de dictionnaire géographique que M. Barbier de Meynard a édité, en le complétant par des emprunts faits à d'autres auteurs persans qui ont écrit du XIIIe au XVe siècle. Il contient de remarquables données, et qui jettent un jour inattendu sur les premiers habitants des fils de Cham. On lit e.a. chez Barbier: „*Thouh* (Japhétide?), que l'on nomme aussi *Thoudj* et *Thous (Watusi!)* eut le „pays d'Orient: les rois des Turcs et de la Chine descendent de lui.... Le *Sind* est „donné comme une province limitrophe de l'Inde, du Kerman et du Sedjestan; „on croit „que *Sind* et *Hind (Wahinda!)* étaient deux frères, fils de Rouquir, fils de Yoctan fils de „Cham, fils de Noé!" " — Ibu-el-Kelby dit que *Sous* (i. e. *Kush*), fondateur de la ville du „même nom, était fils de Sam, fils de Noé...." Il ressort des auteurs persans que tous les fondateurs de villes et de provinces, toutes les généalogies se rapportant à la Perse, viennent de Noé par *Sam (Ham* ou *Cham)*. Car si l'on enlève de la Perse la Susiane, le Fars, le Kerman, l'Iran et le Khoraçan, qu'en reste-t-il sinon le nord-ouest (l'ancienne Médie?). Elle fut donc peuplée par des Chamites. Mais par quels Chamites? Evidemment par des *Kushites*. Le nom actuel de la Susiane est „*Khousistan*" (la forme *Khou***r***istan* est défectueuse), sa capitale est Suse et ces deux noms sont bien kushites. On sait que le **ch** **(k)** hébreu se transforme en **th**, en **c**, en **k** et même en **s** chez les Grecs. Le nom *Chusim* = fils de *Chus* peut donc s'écrire: *Thusim (thusi, tusi, Watutsi!), Gusim, Kusim, Susim*, etc. Qu'on l'écrive avec **u**, **ou**, ou **o** peu importe. *Susiane* est donc la dénomination grecque et *Khousistan* la dénomination parsique. La désinence *sitân*, ou *asitân* désignant le lieu ou le pays (comme le préfixe *u, wu, iwu* en kirundi et en bantu) le Kousistân signifie donc littéralement le pays de Kush, la „*terra Kush*" de la Bible! La ville de *Susa* se nomme aujourd'hui encore en persan: Chous. „Situé à l'extrémité droite, écrit Madame Dieulafoy, „un plateau plus élevé domine l'ensemble des *tumulus* (formés par les ruines de la ville): „Chous *(Khus)*, s'écrient les Scharvadas. On était à Suse..... Le tombeau de Daniel se „présente au pied et à droite de la haute terrasse désignée dans le pays sous le nom de „*Kalé Chous* (forteresse de Suse)." Le **ch** du parsi et de l'hébreu est devenu **s**, mais les habitants ne s'y trompent pas. Le *Sous* de Ibn-el-Kelby est bien le Kush biblique. Suse était bâtie sur le Kerka (Géhon) que les Turcs nomment le *Kara-Sou*. Sur le Karoun (Phison) se trouve la ville actuelle *Chouster*. C'est toujours le même élément *Kush*. Hamzah d'Ispahan dit: „*Schoush* est la forme arabe donnée au nom de *Sous* ville du *Khouzistan*". A l'article *Kous* M. Barbier de Meyrand dit: „C'est le pays, nommé ordinairement „*Khouzistân*. *Khous* est également le nom des habitants de ce pays, d'où l'on a formé le „nom de *Kouzi*, pour ceux qui en sont originaires, comme Suleïman-ben-el-Khouzi. Un „quartier d'Ispahan porte le nom de *Khouziân*, parce que des familles du Khouzistan s'y „sont établies...... La langue vulgaire du pays (Khouzistân) est l'arabe et le persan. „Mais il y a aussi un idiôme local, la langue *khouzienne*, qui n'a aucun rapport avec „l'hébreu, le syriaque, l'arabe ou le persan...... Le *khouzi* (i. e. le chamite) était parlé „par les rois dans leurs réunions intimes......" Ce détail est curieux. Les rois Nègres aussi ont parfois une langue ésotérique, secrète ou sacramentelle. On ajoute encore que cette population chamite „était d'un mauvais caractère et d'une humeur querelleuse et jalouse", ce qui les rend dignes fils de Nemrod le jaloux et le querelleur.

On peut dire que le nom de *Kush*, qui est bien synonyme de Cham, pullule littéralement dans cette région, comme dans toute l'Inde du reste. En suivant le Karoun on rencontre la montagne de *Kush*-Guilouy, les localités de *Kush*-Haviseh, *Kush*-Ismailyet, *Kush*-Omeyra. Au delà on a *Schouster* et *Susan*. Le Kerka a pour affluent le Kara-*sou*. Le pays d'Hamadan renferme les cantons Nimroud et *Koushembeh*. Dans le Fars on a *Khouzân*, Kerd-Fena-*Khosroud* et *Khushkisen*. Plusieurs districts de l'Iraq-Arab ont reçu des dénominations comme celles-ci: *Khosrew*-Shah-Firouz, *Khosrewscha*-Quobad, *Kosrew*-chat-Hormanz. Dans le Khoraçan on rencontre: *Khousch, Khouschân, Khosch, Khouzân, Kostanech*. Hors de la Perse moderne, vers l'Inde, on trouve *Khosch*, nom d'une porte et d'une rue d'Herat dans le Kaboul, dont une des villes principales était *Koschk*. Le Sind renfermait le canton et la ville de *Quousdar*. C'est la région nommée par Moise de Koren, celle des *Kouchans*.

Enfin à l'ouest même de l'Euphrate existait *Quous* en Nalhef. Nous avons vu, que les Nigritos actuels des environs de Suse, qui occupent ce territoire depuis une antiquité qui donne le vertige, puisqu'elle remonte jusqu'au fils aîné de Cham même, nomment cette ville *Kush* et non pas Suse. Bref, le Kushisme a tout imprégné dans cette région. M. Oppert, malgré le rôle trop grand décerné par lui à ses fameux Touraniens, avoue que Suse et le pays dont elle était la capitale, se nommait = Uvaza ou *Khuz* auprès des Aryens mêmes. Le peuple se nommait = *Kussi* ou *Kosséens*. Les textes de Suse parlent de *Hussi*. Selon Lenormant les *Képhènes* sont synonymes de *Kush*. Les textes cunéiformes mentionnent un peuple de *Kasschi* répandu dans une partie de la Balylonie. Le Baron d'Eckstein, en mentionnant les grandes routes de commerce fondées par les Ethiopiens de Suse et de Babylone, qui traversent la Syrie, dit qu'elles aboutissent à *Kuzikos*, dont le nom est littéralement identique avec le mot de *Kouskikas*, avec la forme sanscrite du nom de *Cousch (Kush)*. M. Dieulafoy parle des tribus *Koussies* ou *Kachchies* de la même famille que les *Mardes* des Grecs. L'ancien nom *Kissie* fut remplacé par celui de *Cossée* appliqué au territoire des *Cosséens-Koussis*, situé à l'extrême nord de l'Ansan-Sousounka.

M. Maspéro nous fournit encore un curieux détail. Il écrit: „Au sommet de la „hiérarchie divine (kushite) trônaient, ce semble, un dieu et une déesse suprêmes nommés „à Suse, *Shous*-**inka** et *Nakh*-**unté**...... Ce *Shous*-**inka** est un nom kushite (je crois bien!); „la divinité ne serait-elle pas *Kush* lui-même, le chef de la race? Ce qui n'est pas moins „remarquable, ce sont les dieux secondaires (six répartis en deux triades) dont le plus „connu *Ou*-**mman** *(Imana!)* est peut-être le *Memnon* grec." On sait que *inka* signifie: boeuf en kirundi (*nté* en kimweri). Les Watutsi idolâtrent l'espèce bovine. Leur salut *'gir' inka* est très suggestif, comme du reste tout leur *'sho-'masho*. *Nté* en plus, est l'élément commun désignant l'homme. En un mot, ce détail trouvé sur les inscriptions susiennes est très intéressant. Voilà donc nos Nègres, tant Bantu que Watutsi rattachés au foyer primitif de leur farouche ancêtre. Kush est le grand *fondateur* des civilisations persane, indienne et égypto-nubienne. De fait, dans les inscriptions citées le nom de *Kush* est synonyme de *kusi* (*„ego fundavi"*) i. e. de fondateur. C'est le fondateur par excellence ou le *Suunkik* = *regens*, le dominateur. (Cfr. Oppert: *Les inscript. en langue susienne*, dans: *Mém. du Congr. des Orientalistes de Paris, t. II*).

Gén. X : II il est dit que le *Phison* = Karoun arrosait le pays aurifère *Hevilah*. On a placé ce *Hevilah* à tort dans l'Arabie. Ainsi Daras *(Hist. univ. de l'Egl, t. I, p. 31)* écrit „que les fils de Chus, Saba, Hévilah, Sabatha, Regusa, Sabatacha ont donné naissance aux „Chavilaei de Pline et aux Chavilataei de Strabo, dans l'Arabie Pétrée, à la ville de „*Saphta* et à la colonie des Sabathéens dans l'Arabie Heureuse et sur le Golfe Persique, etc." C'est qu'il y a eu deux Hévilah, une sémite (en Arabie), l'autre *kushite* arrosée par le Karoun actuel. Kush fonde personnellement Suse sur le Kerka = Géhon, et son fils Hévilah fonde Hévilah ou Eïla et peut-être Shouster. Selon toutes les indications il faut voir l'ancienne Hévilah dans l'*Ahwas*, l'*Ava* d'Isaïe, *Ava* est une contraction d'*Avila*. La géographie persane y voit l'*Hevilah* biblique. Il faut donc abandonner l'opinion qui place en Arabie l'Hévilah du verset 11 du Xe chapitre de la Génèse, comme celle qui ne place les Ethiopiens *qu*'en Afrique! Il est désormais acquis que les habitants du Bas-Elam appartenaient à une *race noire* très antique, apparentée manifestement aux Nigritos des Indes, des îles de la Sonde, etc. Il n'y a pas eu en Assyrie de Touraniens antérieurs aux Mèdes en Médie, pas de Touraniens antérieurs aux Nigritos ou aux Kushites en Susiane.

On comprend ainsi l'expédition de Nimrod, dont un des cantons d'Hamadan porte encore le nom. Il bouscule les Sémites, s'installe à Babylone et prend de là son élan vers l'Egypte et bien d'autres contrées. La vraie Ethiopie de Moïse, et encore après lui, était le vrai berceau de la race chamito-kushite. — Pour en finir avec Nimrod, il est intéressant de lire à son sujet ce que *„Das arme Leben"* de C. Emm. *(4e éd., 4o, Ratisbonne)* p. 34 et 35 en raconte, et aussi ce qui est raconté au même endroit *(p. 35—40)* de ses deux descendantes Derketo et Sémiramis, ces terribles amazones chasseresses. De la première on dit „qu'elle arrivait jusqu'en Egypte et que toute sa vie elle ne faisait que voyager et

„chasser." De Sémiramis il est dit „que revenant d'une de ses chasses ou expéditions „guerrières à travers l'*Afrique*, elle parvenait jusqu'en *Egypte*, lequel royaume était fondé „par Mizraïm qui à son arrivée y trouvait déjà quelques groupes isolés d'hommes appar- „tenant à des tribus collatérales moins nobles. L'Egypte a été peuplée par plusieurs races . . ."

C'est donc dans la Perse actuelle, en Susiane que se trouve le foyer primitif de la race nègre chamite et plus spécialement des Kushites. De ce point ces hommes turbulents se sont lancés à l'ouest (Babylone, Nimrod), à l'est et même au sud. Rien ne résistait à ces races audacieuses. Ils „brûlaient l'espace" et c'était un jeu pour eux d'arriver en Afrique, dans l'Indo-Chine et dans les archipels les plus éloignés. Ils suivirent la voie de mer. N'eussent-ils connu que la navigation côtière, il leur était excessivement facile de longer les côtes d'Arabie et d'aborder en *Afrique* par Bab-el-Mandeb. Même dans les temps relativement récents ces Nègres (Papua) ont donné bien d'autres preuves d'aptitudes maritimes! C'est bien par mer qu'ils ont gagné les archipels océaniens. Pas n'est besoin d'invoquer la submersion d'un ancien continent. Lorsqu'on voit les Papua, bien dégénérés sans doute et pas comparables à leurs terribles ancêtres „ces rudes chasseurs devant le Seigneur", aborder en Californie en franchissant en se jouant des immensités océaniennes, il serait vraiment absurde de dire, que la migration du *Luristan* jusqu'en *Afrique* leur coûtait beaucoup d'effort. Ne voit-on pas de nos jours de frèles embarcations montées soit par des Nègres soit par des Indiens croiser entre la côte africaine, la côte arabique, celle de la Perse, de l'Inde, etc. Les courants, les moussons *invitent* à ces traversées, excessivement simples. Elles sont même *trop faciles* puisqu'elles ont rendu possible la traite des Noirs (esclaves) pendant des dizaines de siècles jusqu'à notre époque. On suppose, que des hommes qui bâtissaient des monuments comme ceux de Balylone, étaient bien capables de construire des embarcations quelconques! Rien n'empêche donc d'admettre, que la race nègre ait occupé de très bonne heure, après ou même avant la construction de la tour de Babel toute la zone côtière est-africaine, soit par terre, soit en naviguant. Arrivés par Bab-el-Mandeb en face du milieu du continent ils s'étendent au centre, s'en emparent et s'élancent de là vers le sud et le nord. Ici au nord (Egypte, etc.) ces Nègres-Chamites se mêlèrent de bonne heure avec des Sémites et même des Japhétides, de la même façon que l'histoire monumentale le montre pour la Babylonie. Par conséquent là naissent des „Mischvölker" de bonne heure. Dès le début on voit cela déjà en Egypte. Mais *dans le centre et le sud de l'Afrique* ils ont conservé, dans l'ensemble, une grande pureté et homogénité ethnique, c.-à-d. franchement nègre. Si l'on constate ainsi dans le passé et en ce moment chez ces Chamites, malgré leur noirçeur, quelques traits plus nobles, disons qu'ils sont dus à une infiltration sémite et même japhétide, qui a modifié à divers degrés les caractères essentiels de la race.

Donc les détroits d'Ormusz et de Bab-el-Mandeb n'ont été à aucun moment, des barrières de peuples ou de races. Même la Mer-Rouge et le Golfe-Persique ne constituent pas de telles barrières. Au contraire! „Tous les deux invitent à tenter la traversée" (Prof. Weule). Ceci s'applique aussi aux détroits maritimes qui se trouvent entre les îles de l'Indonésie. Eux non plus n'opposent, même aux peuples les plus primitifs, d'obstacles de migration. N'oublions pas surtout, que le niveau actuel de civilisation chez les Nègres ou les pygmées n'est pas leur niveau le plus élevé. Ils sont des décadents. Ils sont refoulés partout. Or, l'isolement amène toujours après lui la décadence. En dehors des quelques données historiques qu'on possède, il est radicalement impossible de fixer l'*époque* des migrations nègres. On peut affirmer hardiment que l'Afrique a été envahie par les Nègres peu après le déluge, même avant Babel, mais depuis les migrations ne se sont pas arrêtées. Elles se sont succédées, elles se sont croisées et recroisées. On se figure toujours la population de l'Afrique comme un bloc ethnique immobile. Rien n'est moins vrai. On pourrait parler plutôt d'une masse noire ou noirâtre grouillante et en mouvement perpétuel. Dans chaque coin de l'Afrique actuelle on peut constater et étudier à l'aise le jeu de ces flots humains. Citons pour Deutsch Ost-Afrika simplement les Watuta, Wavitu, Wahehe, Massaï, Wataturu, Wuhuma-Watutsi, Wawitu, et même les Wanyamwezi (*v. infra*).

Sur les plus anciens monuments de Susa, d'Egypte, de partout, on voit les mêmes Nègres que ceux d'aujourdhui, avec les mêmes traits caractérisques. Comme en Egypte et à Susa on voyait, tout à fait comme on le voit de nos jours en Afrique et en Mélanésie, à côté de Nègres de grande taille, ou de taille moyenne, dolichocéphales et hypsisténocéphales, d'autres Nègres à petite stature brachycéphales ou sous-brachycéphales et même plus ou moins platicéphales! Donc depuis 4000 ans point de spécification ou de *caractérisation* plus prononcée! On conclut donc qu'il a fallu d'innombrables séries de milliers d'années pour rendre possible cette caractérisation! Non point. De grands anthropologues comme de Quatrefages (*Introd., chap. XXII, p. 334*) et bien d'autres assurent, que *peu de siècles* joints aux influences de l'air, du climat, de la nourriture, etc., ont *suffi* pour faire naître de la race primitive *rouge* les trois races typiques actuelles i. e. la *blanche,* la *jaune* et la *noire.* Si une race (*in casu* la race ou plutôt l'espèce unique primitive) est assez fixe, elle est *vite modifiée une fois qu'elle est ébranlée.* L'anthropologie fournit beaucoup d'exemples pour prouver cette vérité.

IX.

Atlantis.

L'existence d'une grande île, ou même d'un petit continent, à l'ouest des colonnes d'Hercule, est admise par un grand nombre de savants sérieux. D'autres la traitent de pure fable! Toutefois, ceux qui admettent la fameuse île de Platon, la placent à différents endroits du globe, et non exclusivement dans l'Océan Atlantique. Ainsi Ridbek la place en Scandinavie; Latreille dans la Perse actuelle! De Baer y voit les douze tribus juives; selon lui, le cataclysme qui la fit périr dans une nuit, répondrait à l'anéantissement de Sodome et de Gomorrhe. Bailly (1779) la place en Mongolie; Oviedo, Buffon, Mac Culloch, de Praw, et d'autres en Amérique, tandisque Berlioux distingue entre l'Atlantis du *Critias* et celle du *Timaeus.* — La première serait une partie du Maroc (siège de la domination des Atlantes), la seconde le vaste empire conquis par ces mêmes Atlantes en Europe et en Afrique. Roisel admet parfaitement l'existence de l'Atlantis et des Atlantes.

Dans son *Timaeus* (24) *Platon* (430—348 ou 420—347) fait parler un prêtre égyptien de Saïs à Solon (638—558 ou 640—559) qui y voyageait pour apprendre la sagesse de cet ancien peuple. Platon paraît prendre au sérieux le récit sur Atlantis. Il le tenait du premier des Sages ou des disciples de celui-ci, par écrit ou même oralement. Solon apprenait donc de ce prêtre qu'il y avait jadis, au-delà des colonnes d'Hercule, une grande île d'où les navigateurs pouvaient atteindre d'autres îles et enfin un continent (Amérique). Sur cette grande île il y aurait eu un magnifique royaume. A la suite d'épouvantables tremblements de terre et d'inondations l'île aurait été submergée dans un jour et une nuit. Solon aurait lui-même plus tard fait un poème où il place son état idéal précisément dans cette île engloutie. Selon d'autres, Solon étant trop vieux, n'a rien écrit sur Atlantis, mais aurait légué son récit oralement à ses disciples. — Dans le *Critias* (108 seq.) de Platon il en est également question. — *Aristote* (385—322) en traite, et dit e. a. c. que les Carthaginois punirent de mort ceux qui revenaient de cette île, de peur qu'elle ne fût connue à leurs rivaux *(Arist. Met. II, 1; de Coelo, II, 14).* — *Diodorus Siculus* (vers 50 a. Chr.) a un long passage sur cette fameuse île *(Diod. V, 19—20).*

On a voulu rattacher d'autres traditions grecques (e. a. celles sur les îles Fortunées ou Elysiennes, sur la terre des Hespérides = Canaries, Madère, Azores?) à celle concernant l'Atlantis. — Les anciens auteurs grecs affirment en plus, qu'à une époque excessivement reculée, les Grecs ont eu à subir une invasion terrible, dirigée contre eux par un peuple sorti de la mer Atlantique, d'une île plus étendue que la Libye et l'Asie réunies(!), dont une des extrémités s'avançait non loin des colonnes d'Hercule. La mer des Sargasses, ou mer de Varech occuperait aujourdhui le tiers de cette vaste île ou de ce continent. Ces

auteurs grecs toutefois ne relatent cela que comme une tradition communiquée par les prêtres de Saïs à Selon (qui ne le savait pas!). C'était même Athènes qui repoussait cette attaque des Atlantes. Cela se passait avant le déluge qui engloutit l'île, et même des Grecs avec elle. Du reste, les Egyptiens reprochèrent aux Grecs qu'ils ne savaient rien de leur propre histoire. — Proclus (in *Timaeo*, l. I), *Numenius*, *Porphyre*, etc., admettent cette invasion de l'*ouest*, qui a inondée toute l'Europe et l'Asie. Ils font d'Atlantis le pays *des mauvais démons*, des sorciers.

Selon certains ethnographes Atlantis était habitée par une race grande et forte. On fait descendre d'elle les Basques, les Géorgiens (? du Caucase), les Berbères, les Ouancherys, les Guanches des Canaries, les Hottentots et certaines tribus américaines. En tout cas, l'Afrique occidentale (et celle du nord-ouest) aurait été certainement en relation avec elle. L'abbé Brasseur de Bourbourg admet Atlantis comme une réalité géographique. Il en fait venir les ancêtres des Quichés, des Aztèques, des Mexicains et d'autres peuples américains (Lesser-Antilles?).

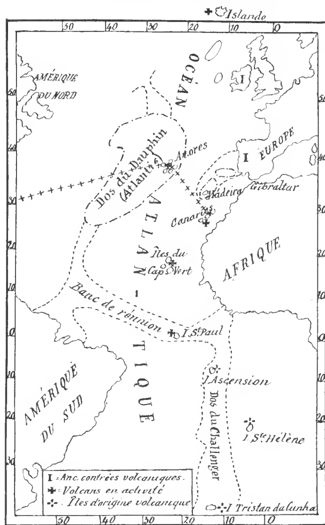
Les géographes ne conçoivent pas, que le *nom* même d'*Atlas* dans le nord de l'Afrique, ainsi que celui de l'océan *atlantique*, puisse exister sans qu'il y ait eu un fond historique lointain. L'argument n'est pas très probant, puisque l'origine des noms géographiques même des continents, est parfois fort banale et accidentelle (celui d'*Amérique*!).

Si Brasseur de Bourbourg plaide pour les Guichés, Chichcomèques, Aztèques, les Costa-Ricciens et d'autres anciens peuples noirs, comme descendants des Atlantes (Chamites!), l'Afrique *réclame* sa part! *Hérodote* (484—425 ou 403) décrit les *Atarantes* ou *Atalantes* de Libye *(l. IV, 184)*. Or il est curieux, que parmi les peuples de l'ouest (nord-ouest) de l'Afrique le nom de *talan*, *tolon*, *tolonka*, *toronka* est très fréquent (Bulom, Timme, Mandingo, Konia, Sankara, Mande, Toma). Ce mot voudrait dire: *occident*, *intérieur (?)*. De fait, parmi ces peuples nègres ou négroïdes, même berbères, la tradition existe qu'ils viennent de l'*ouest*.

Qu'il ait existé un continent, ou au moins une grande île quelque part dans l'Océan-Atlantique actuel, on a des raisons si non concluantes, du moins très sérieuses pour l'admettre. Les autres hypothèses sont abandonnées toutes depuis longtemps. C'est principalement après les sondages pratiqués par les vaisseaux *Challenger* (1873—1876, Thompson, Murray), *Hydra* et *Porcupine* (Anglet.), *Dauphin* (Etats-Unis) et *Gazelle* (Allem), qu'on a pris au sérieux l'existence de cette île engloutie. Nous allons donner quelques raisons assez plausibles qui confirment cette hypothèse. Pour plus d'intelligence de ce qui va suivre j'ajoute ici deux croquis que je dois à M. F. C. Huygen, polytechnicus à Delft. — L'île Atlantis donc occupait une assez grande partie de l'océan, particulièrement l'endroit sous-marin nommé dos du Dauphin (nom du vaisseau américain) Les îles Azores actuelles en sont un restant. Cette terre s'étendait autrefois, en suivant les lignes pointillées, jusqu'à l'Amérique du Sud; puis par un chemin de réunion jusqu'à l'île S Paul, l'Afrique, l'île Ascension; enfin jusqu'à l'île Tristan-da-Cunha par le dos Challenger bien loin vers le sud. Les sondages des vaisseaux Challenger et Dauphin ont prouvé l'existence de ces dos. Ils forment toujours encore une suite de hauts plateaux dans l'Océan-Atlantique, et prouvent une connexion ancienne entre l'Amérique du Sud, avec Atlantis, l'Afrique, l'Espagne et l'Europe. Ces plateaux font toujours sentir leur influence sur le „Golf-stroom". Tout cela indique que le dire de Platon n'est pas une fable. — Selon Platon et les autres l'île Atlantis était très peuplée et formait un royaume très puissant, qui avait partout des colonies: le long de la côte de Mexique, des rivières Misissippi et Amazone, le long de la côte de l'Amérique du Sud, de la Méditerranée, de l'Afrique et de l'Europe occidentale, de la Mer de l'Est et même de la Mer-Noire et Caspienne! Toutes ces contrées auraient été peuplées dans des temps très reculés par des hommes civilisé dont la métropole était Atlantis. — On arrive même à des conclusions plus fortes encore. Ainsi, le culte du Soleil en Peru et en Egypte est emprunté aux habitants d'Atlantis, et même toute la civilisation égyptienne serait originaire de là, puisque, dans cette opinion, l'Egypte aurait été la plus ancienne colonie d'Atlantis. Ce n'est pas tout. Les outils en

bronze de l'Europe pré-historique avaient pour patrie Atlantis. Là encore on commence à travailler le fer. L'alphabet des Phéniciens ne leur appartient pas, mais est emprunté à celui d'Atlantis, qui de là est venu dans l'Europe et dans l'Amérique centrale. Tout cela est bien difficile à admettre. Alors l'opinion de Latreille serait encore plus admissible (Perse), à moins qu'on change l'*Atlantis* avec la *Lemuria* (Lemurs = demi-singes) de Schater qui veut que l'île Madagascar, avec l'île de Ceylon, les Seychelles, les Mascarènes, etc., sont les restes d'un ancien continent englouti par la mer. Pour tout combiner, on pourrait admettre les deux terres submergées. L'Atlantis serait une simple colonie chamite, ou même caïnite, dans l'opinion de ceux qui croient que l'île a été engloutie à l'occasion du déluge. Ceux qui la font périr après le déluge, se fondent sur ce que le récit, qui concerne Atlantis, a les caractères d'un récit *spécial*, tandisque les traditions sur le déluge sont générales. L'absence (?) de souvenirs du déluge chez les Nègres, tiendrait, selon M. van Salverda *(Ingenieur, t. 10 1895, p. 504)* à ceci, que l'île Atlantis et le cataclysme dont elle fut la victime, étaient en dehors de la sphère des Nors, puisque selon lui l'île légendaire se trouvait au *nord* d'une ligne prolongée à l'ouest et tirée depuis la frontière méridionale du désert du Sahara.

La similitude et la ressemblance des restes de civilivation antique trouvées des *deux côtés* de l'océan est une preuve, selon beaucoup, de l'existence d'un centre commun placé au milieu. — Le fait qu'on a traité depuis 2500 ans Atlantis comme une fable ne prouve rien *contra*. Huet et Calmet, malgré leur immense érudition, traitèrent les *pygmées* d'êtres fabuleux. Ils existent néanmoins. Les villes d'Herculanum et de Pompeji étaient également traitées de fabuleuses, jusqu'à leur exhumation! Hérodote, en nous racontant la splendeur de la civilisation chaldéenne et égyptienne, fut nommé longtemps pour cela „le père du mensonge!" — Ce Weiss doublé d'un Reclus de l'antiquité voyagea beaucoup. Il visita les îles de la côte d'Asie, et celles d'Afrique, l'Egypte, la Palestine. Chemin faisant il consigna des détails concernant l'histoire, le commerce, etc., de la Phénicie, de Tyr, de



Croquis de M.-F. C. Huygen, polytechnicus à Delft d'après M. Fynje van Salverda.

Sidon, de Babylone, de Susa. Il visita la Sicile et l'Italie où il écrit son histoire. Oui, les anciens voyagèrent beaucoup. Pythéas de Marseille (vers 350 a. Chr.) navigait sur les côtes occidentales de l'Europe (Thule, le Sund,) et les périples de Hanno, de Nechao, de Néarque ont précédé 2000 ans et davantage ceux de Vasco de Gama, de Magellan, de Houtman, etc. L'argument tiré du fait, que dans le récit de Plato il n'est pas question autant de théogonies, de dieux et de déesses, de démons et de géants, n'a qu'une valeur relative. Mais c'est la mode d'„éliminer, par une sage critique, toutes ces superféties mythologiques des auteurs anciens!" (Kirwan). On attache donc plus de valeur au ré it de Plato, parce que le grand philosophe y parle de temples, du commerce, de l'agriculture, des mines des Atlantes. Tous ces détails Plato les tenait d'un colon de Sennaar. Selon le même, l'empire d'Atlantis s'étendait sur toute l'Europe, à l'exception de l'Italie, sur toute l'Afrique, à l'exception de l'Egypte, une grande partie de l'Asie et ses îles, une bonne partie du monde *au delà* de l'Océan Atlantique, Amérique-centrale, Péru, une partie de la vallée du Misissipi, etc. — Dans quelques légendes des Hindu *(Deva Nuhusha)* on trouve des allusions à Atlantis.

Le récit du grand philosophe de l'antiquité, ainsi que les dires d'Aristote, de Diodore, de Proclus, de Numenius, Porphyre, etc., est singulièrement corroboré par le fait que plusieurs détails du récit peuvent être vérifiés même de nos jours. Ainsi, on trouve encore maintenant aux îles Azores, de la lave, des pierres rouges et blanches de construction. Le culte principal des Atlantes était celui de *Poseidon*-Neptune, figuré par les Grecs avec un trident à la main, assis sur un chariot traîné par des *chevaux*. Les traces d'un pareil culte sont trouvées en Espagne, dans le Nord de l'Afrique, sur les îles de l'archipel grec, jusqu'en Scandinavie où l'on offrait des *chevaux* à Poseidon jusqu'à l'introduction du Christianisme. On ne peut nier que Poseidon ne revêt partout les caractères d'un dieu marin; mais on va trop loin lorsqu'on prétend que l'île Atlantis en était le foyer. Ne serait-ce pas plutôt une divinisation de Noé, sauvé des eaux et les dominant; culte sacrilège introduit peu à peu par la descendance chamite? — On affirme aussi, que sous les noms des rois d'Atlantis se cachent les noms de certains dieux phéniciens (chamites). — Selon la légende, il y avait à Atlantis des sources chaudes. On en constate encore aux Azores. L'île était entourée de montagnes. Le pays descendait lentement vers la mer. Lorsque l'île périt, la mer entière se couvrait de boue ou de bourbe. Ceci concorde d'une manière frappante avec une légende, qu'on applique ordinairement au déluge; selon laquelle l'Océan Atlantique a été autrefois une mer noire, boueuse, peu profonde et pleine de brouillard. — Un extrait de *Proclus* (412—485), tiré d'un livre qui est perdu, mais que Boeckh (1785—1867) mentionne encore, parle d'îles se trouvant au dehors des colonnes d'Hercule. Sur une de ces îles les habitants conservèrent la tradition, reçue de leurs pères, qui considère Atlantis comme une très grande île qui dominait longtemps toutes les îles de l'Océan-Atlantique. — L'historien grec d'Alexandrie *Timagenus* (Ier siècle a. Chr.) affirme, que la Gaule était habitée par des indigènes mongols(!), par des envahisseurs étrangers venus d'une île lointaine et enfin par les Gaulois-Aryens. — *Marcellus* (1776—1854?) dans un ouvrage sur l'Ethiopie, décrit sept îles (Canaries) dans l'Océan-Atlantique, où subsistait parmi les habitants, la tradition que jadis une île, beaucoup plus grande, aurait dominé sur les petites. — *Diodorus Siculus*, dans le passage mentionné déjà (*Biblioth.* V, 19—20), dit que les Phéniciens découvrirent à l'ouest des colonnes d'Hercule (Gibraltar), à quelques jours de navigation de la côte africaine une grande île (Atlantis). Diodore passe pour très sérieux dans sa Bibliothèque qui paraît avoir été une vraie encyclopédie; seulement on lui reproche „son extraordinaire crédulité et son manque de critique", parcequ'il parle beaucoup des dieux et de la religion des peuples! — *Plutarchus* (45 ou 50—125 p. Chr.) et même *Homère*, paraît-il, parlent d'Atlantis. — On fait raconter Silenus au roi Midas, qu'il y avait à côté de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, un autre grand continent, où il y avait beaucoup d'or et d'argent; où le sol était très fertil et où les habitants habitaient de magnifiques villas! (Amérique?).

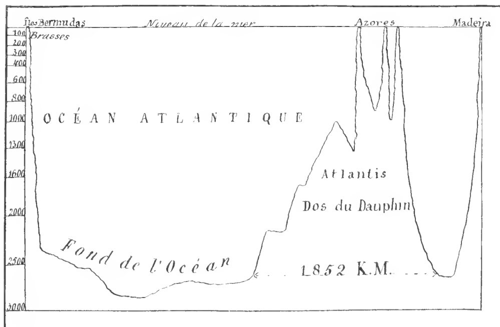
Toutes les légendes et traditions sont unanimes à dire que l'île Atlantis a été engloutie

à la suite d'épouvantables tremblements de terre, accompagnés de tempêtes, d'inondations, etc., et cela prèsque instantanément en vingt-quatre heures. — Cela n'a absolument rien d'impossible, ni même d'improbable. Citons quelques faits de semblables catastrophes plus ou moins considérables. Le 1 Sept. 1730 on observa à Yania près de Lacretoru (Canaries) une fissure tellurique d'où s'élevait en 24 heures une colline. Quelques jours après on remarqua une deuxième crévasse. — En 1783 il y eut en Islande des tremblements de terre, précédés un mois d'avance par des éruptions volcaniques sous-marines à 30 miles de la côte. Sur une surface de 150 miles la mer était couverte de pierre-ponce. 9000 sur 25000 des habitants périrent et 20 villages furent anéantis. — Tout le monde connaît le désastre de Lisbonne du 1er Nov. 1775: 60000 habitants y trouvèrent la mort. Le mur des quais descendait 180 M. sous l'eau. Selon Al. von Humboldt ce tremblement de terre fit sentir son action sur le quadruple de la surface de l'Europe. On le sentait dans la mer de l'Est, aux Indes-Occidentales. depuis le Canada jusqu'Alger. A 27 ou 28 miles angl. de Maroc s'ouvrit une crévasse où fut englouti un village avec ses 10,000 habitants. Il paraît même que le *centre* ou le foyer de ce tremblement lisbonien était précisement l'endroit où l'on soupçonne Atlantis (dos du Dauphin). — L'Irlande était jadis le foyer de grandes éruptions volcaniques. Après une de ces éruptions en mai 1488 le village Bablyowe fut détruit par un torrent de lave de 45 M. de largeur qui pendant 39 heures descendait de la colline Knochlade. En 1490 une semblable éruption tua 100 personnes et beaucoup de bétail. Remarquous, que le Portugal et l'Irlande se trouvent à l'*est* d'Atlantis. A l'*ouest* (aux Indes-Occidentales) il y eut de tout temps beaucoup d'accidents volcaniques. En 1692 l'île Jamaïca fut visitée par un terrible tremblement de terre qui fit périr beaucoup de monde. La petite île Port-Royal fut engloutie en *une* minute. En 1902 (8 Mai), on se le rappelle, par l'éruption du Mont Pelé, toute la ville S Pierre fut anéantie en *quelques* secondes! 30,000 victimes. Toujours à l'*ouest* d'Atlantis il y a au Mexique 12 grands et plusieurs petits volcans. Dans l'Amérique centrale il y a 50 grands volcans! Bref, c'est une ceinture volcanique des deux côtés de l'Océan-Atlantique. — Aux îles Azores, ce sommet d'Atlantis, on constate toujours l'action volcanique. Ces îles soufrirent beaucoup en 1691 et en 1741. En 1808 surgit tout à coup à St Jorgé un volcan de 1080 M., qui dévasta toute l'île en six jours. En 1811 surgit, près de St Miguel en mer, un volcan formant une île de 90 M. d'altitude, qui descendit bientôt sous l'eau. Dans le reste du monde il y a également des centres volcaniques. Les éruptions volcaniques ne se comptent plus. La catastrophe de Pompeji (79 a. C.) est assez connue. En 186 a. C. l'île Santorin, était selon Pline, le théatre de grandes éruptions volcaniques. L'île Kaimini surgit alors de la mer. En 1831 l'île Graham surgit à côté de la Sicile (50 m. altit), pour disparaître peu après. Enfin, qu'on songe aux éruptions de Krakatau, etc.

On peut réellement parler d'un enchaînement de volcans, soit actifs, soit éteints dans l'*axe* de l'Océan-Atlantique. Enumérons: le Hékla d'Islande; le Pico des îles Azores; le Pick de Ténériffe; aux Canaries. On doit ajouter comme chaînons, les îles Fernando, Novenho, Ascension, Ste Hélène, Tristan-da-Cunha, comme étant toutes d'origine volcanique *(V. le croquis)*. Le Dr. F. Scharff, qui admet Atlantis (cfr. *Proc. of the R. Irish Acad., vol. 24;* et *Globus, t. LXXXIII, no. 22, 1903, p. 356*). parle aussi du sol (pierres) volcanique des îles de l'Océan et l'apporte comme une preuve. — Selon Lyell on parlait beaucoup dans les cercles maritimes en 1835 et 1838 de certains phénomènes en pleine mer à un demi degré latitude-sud et à 20—20' de longit. ouest. Enfin, les sondages des vaisseaux nommés ont établi, que l'élevation du fond de la mer commence quelques degrés au sud des îles britanniques. De ce point cette élevation court vers l'Amérique du Sud (Cap Orange au Brésil); d'ici elle va dans une direction sud-orientale vers la côte africaine en passant à côté de l'ile St Paul. Enfin, elle continue au sud à côté d'Ascension jusqu'à Tristan-da-Cunha. La différence en hauteur avec la profondeur très grande environnante est ± 2700 M., tandisque les Azores, les roches de St Paul, l'Ascension et Tristan-da-Cunha émergent au-dessus du miveau de la mer (V. le *croquis* donnant la *coupe* entre les îles Burmudas, les Azores et Madère). Les sondages du *Challager* ont prouvé, que le fond de

l'Océan-Atlantique était couvert partout de dépôts volcaniques (la boue de Platon!) — M. Govringe de son côté admet une réunion sous-marine entre le Portugal (Cap. St Vincent) et Madère. Selon lui ce pays était jadis relié à Atlantis.

L'île Atlantis, une fois admise, constitue un *pont* assez commode, pour relier l'ancien monde au nouveau. Il y en a toujours qui parlent, si non de l'impossibilité, du moins de la grande difficulté de la *diffusion* de la race humaine sur toute la terre, difficulté qui est bien plus grande encore pour la *diffusion* des animaux domestiques, de la *faune* et de la



Coupe sur la ligne croisée.

flore. Il est bien avéré de nos jours, que même cetto difficulté n'existe pas et n'a pu exister. Certains faits observés, et qui ont trait à l'ile Atlantis fournissent une preuve assez curieuse de cette commodité de *diffusion*. Atlantis était un *pont*, disions-nous, entre l'ancien et le nouveau monde. Sir C. Wyville Tomson (du *Challenger*) a besoin de ce pont, pour expliquer d'une manière plausible la *ressemblance* entre le règne animal de l'Amérique et de l'ancien monde. Il trouve sur les côtes du Brésil les *mêmes* animaux que sur les côtes occidentales de l'Europe méridionale. Presque *tous* les animaux appartiennent aux mêmes familles. De l'autre côté de l'Océan on trouve e. a. le mammouth. Sir C. W. T. conclut donc à un centre de diffusion, qui serait Atlantis. Il serait plus exact de dire que cette *faune* est venue *par* ce pont de l'Asie! On a trouvé des fossiles du chameau dans l'Inde, en Afrique, dans l'Amérique du Sud, au Kansas. L'ours des cavernes ressemble à l'ours gris des Montagnes-Rocheuses de l'Amérique. Le chien-loup des Etats-Unis peut être mis à côté du polyphage de l'Europe du Nord.

Dr. F. Scharff (*Globus, loc. cit.*), qui admet „eine Landbrücke" entre l'Afrique et l'Amériquo du Sud, et qui ajoute que le Giettysburg-Bank atteint l'île Madère, et sous la mer le Portugal, enseigne que les mammifères indigènes manquent dans les îles atlantiques, mais que cette faune est apparentée avec celle de l'Europe et de l'Amérique du Sud. Il y a néanmoins des auteurs qui nient formellement, mais sans raisons sérieuses, cette ressemblance, et qui disent que la faune des Canaries est fort différente de celle de l'Afrique. Ce serait le cas aussi pour les Azores et l'Amérique. Bref, la faune et la flore

fossile ou actuelle de l'Afrique et de l'Amérique prouveraient, selon ceux-ci, la non-réunion des deux continents. (V. Guérin: *Dictionn.*, art. *Atlantide*).

Le Prof. Otto Kuntze, une autorité incontestable, enseigne que les plantes tropicales sont les *mêmes* en Asie et en Amérique. Il les croit transportées à travers l'Océan Pacifique par le „Golfstroom" qui part du Japon pour atteindre les côtes américaines. Un deuxième courant à côté aurait agi en sens contraire. Le même courant a pu *facilement* amener des pirogues montées par des hommes et *les a amenées*! Gomara trouvait sur la côte occidentale de l'Amérique une pirogue, à proue dorée, chargée d'articles de commerce asiatiques. Le Prof. Kuntze, comme M. de Quatrefages, relève en *Californie* le teint *noirâtre* de certains habitants (p. e. parmi les Yurokes, Karoks, Chillalas, Gallinomeros, Achomawin, etc.); d'autres ressemblent aux Chinois, sont jaunâtres et ont „l'oeil mongol!" L'abordage de Papua, de Japonais, Chinois, Mongols sur les côtes de l'Amérique (vers le 20° latit.), est en ne peut plus facile. On connait l'humeur voyageuse des Papua. „La tribu Onin arme „de véritables flottes, composées d'une centaine de *praos*, montés par des pirates noirs qui „portent la terreur jusqu'aux Moluccques d'un côté et jusqu'au fond des îles désertes de „l'Océan Pacifique" (de Quatrefages: *Introd., Chap. VI*, p. 355, et la carte des migrations).

Selon le Prof. Kuntze, une foule de plantes (médicinales et autres) sont connues et employées par les indigènes des Indes Occidentales et Orientales, dont les Européens ne soupçonnent même pas l'existence. — La *banane* se trouve *partout* sous les tropes de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie. On la mangait en Amérique avant 1492! Le bananier ne se propage que par ces racines (oignons, tronçons); donc il a dû être amené par les hommes. Il est vrai qu'une rivière peut charrier ces pieds, mais un océan? — Hérodote nomme le *coton* le produit d'un arbre indien. A l'arrivée de Chr. Colomb, les indigènes des Indes Occidentales, du Mexique et du Péru étaient habillés en coton. Il y pousse à l'état sauvage. — De longs siècles avant l'ère chrét. les Chinois préparèrent le coton. Ils faisaient usage déjà de plantes médicales connues très tard en Europe. On croit même que ces mêmes Chinois connurent les *pommes de terre*, le *maïs*, et le *tabac* longtemps avant que Colomb les révéla à l'Europe! — On croit que le tabac est importé d'Atlantis en Irlande qui en était une colonie. On y a découvert des *pipes* pré-historiques (!) sous des collines et des butes. — Les Nègres connaissent le tabac de temps immémorial. On le croit même indigène en Afrique. Les *pipes* sont en usage parmi les Noirs des temps les plus reculés. Leur forme paraît même très archaïque à quelques-uns. Une autre preuve d'une réunion, ou plutôt d'une communication (*par* Atlantis), est fournie par les restes fossiles de plantes, trouvées dans nos dépôts de houille brune (lignite). On y trouve e. a. représentés, l'ambrier, le tulipier dont le centre de formation (!) se trouve dans les régions méridionales de l'Amérique du Nord. Platon prétend que les habitants d'Atlantis étaient très civilisés. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'ils aient cultivé et même ennobli certaines plantes.

Néanmoins la thèse selon laquelle toutes ces plantes, animaux, etc., auraient eu la fameuse île pour point de départ (Ursitz) est intenable. La remarque a été faite, que les plantes à l'*ouest* des Montagnes-Rocheuses ressemblent davantage à celles d'*Asie*, tandisque celles qui végètent à l'*est* de la même ligne de démarcation se rapprochent de celles de l'Europe et de l'Afrique. L'île Atlantis n'a été qu'un pont. Pour ce qui est de la *diffusion* et de l'importation du côté de l'*ouest* (c.-à.-d. de l'*est* d'Asie), on peut ajouter, à ce qui vient d'être dit, des migrations japonaises et papua, encore d'autres preuves de cette facilité, vraiment banale, de *diffusion*. La Mongolie touche vraiment à l'Amérique. Le Détroit-du-Behring n'a que *treize* heures de largeur; puis il s'y trouvent encore trois îlots; enfin le détroit est ordinairement couvert de glace! Les Eskimos de l'extrême N. O. de l'Amérique forment une race avec les Mongols de l'extrême N. E. de l'Asie. Les langues, les traditions, les coutumes sont tellement semblables, que Alex von Humboldt a pu dire que l'Asie a versé une partie de sa population dans l'Amérique. — La Californie, on la déjà dit, conserve des réminiscences *asiatiques* incontestables. Le légendaire *Mungo-Capac* (qu'on remarque le *nom* de ce personnage), le fondateur des dynasties et de la religion des *Inca*, venait de la *Tartarie* ou du *Thibet* selon tous les chronologistes! Du

reste, les caractères de leur religion et de leurs monuments le prouvent. La division du temps en grandes divisions annuelles est commune aux Chinois, Japonais, Kalmucks, Mongols, Manshus, Tolztèques, Aztèques et autres peuples américains. Les noms des jours et des mois sont les mêmes, ainsi que les signes du zodiaque. Les signes mexicains du zodiaque qui manquent dans celui de la Tartarie (p. e. un couteau, une maison, etc.) se trouvent, paraît-il, dans celui des Hindu. (Calendrier chamite? V. Viçwa-Mitra: *Les Chamites*, passim).

On s'est demandé, si les hommes à la peau claire et à forme crânienne noble, qui importèrent au Peru le culte du soleil, ne furent pas des Phéniciens ou des Carthaginois, on des colons Atlantes, etc. On a voulu le prouver, pour le Brésil au moins, en se basant sur la fameuse inscription de *Parahyba*, selon laquelle les Phénicéens seraient débarqués au Brésil en 531 a. C. Seulement, selon le Prof. Schlottmann de Halle, il s'agit d'une pièce fausse, fabriquée après coup! Une statue d'Adonis en marbre trouvée dans l'Amérique du Nord, il y a quelque temps, ne paraît pas plus anthentique.

Il y a sur la côte occidentale de l'Afrique des peuples qui ne paraissent pas là à leur place, qui ont l'air d'échappés de quelque lointain continent, ou même d'un continent disparu (Atlantis). Le fameux *homo* Cro-Magnon a son pendant dans le type *Guanche* des Canaries. — Les *Boubis* ou *Adeghaz* de l'île Fernando-Po sont *jaunâtres*; leur cheveux frisés ne sont pas laineux. C'est en somme une race à teint clair qui est venu se superposer(?) ici (Quatrefages). – Selon Lopez les *Mosicongo* étaient noirs, mais parmi eux il y en avait à teint olivâtre, qui ressemblèrent aux Portugais sans l'être. — On a mentionné déjà le teint jaunâtre des *Sân-Khoï-Khoï*. — Les superbes bronzes de la côte de Benin, oeuvres d'art admirables, qui sont une des „attractions" du riche musée ethnographique national de Leyde, (V. *art. Dr. Schmeltz, Arch. Intern. d'Ethnogr. XIV, XV, XVI)* ne sont certainement pas l'ouvrage des Portugais du XVI[e] siècle. De qui alors? Des Phéniciens peut-être qui, selon Pictet (*Les Orig. Indo-europ., I, p. 369—375*) et le Suédois Nilfssen, paraissent avoir eu de vraies *fabriques* de ces bronzes et notamment d'épees à petite poignée? E. Reclus de son côté (*t. XII, p. 718*) dit, que certains peuples du Soudan ont encore des cuirasses en métal comme nos chevaliers du moyen-âge, et que même leurs chevaux sont bardés de fer. Toutes ces anomalies sont mises sur le compte des „*Hamites*" venus de l'est. Certes, cette influence ne se nie pas, mais il se peut qu'il y ait eu d'autres peuples de l'ouest, ou du nord-ouest à faire sentir son influence dans l'Afrique occidentale. M. Frobenius ne signale-t-il pas des influences *papua*, etc., jusque chez les peuples du Congo. Il est vrai qu'il les fait venir du Delagoa-Bay, et que le chemin par l'ouest paraît vraiment trop long et trop compliqué.

Si les Nègres Papua ont été de tout temps très *expansifs*, on dirait que les Nègres de l'Afrique n'ont pas senti cette fièvre d'expansion, ni ce goût pour les migrations lointaines, *hic* à l'ouest. On ne parle pas des *30 à 50 millions* que les hommes blancs et soi-disant civilisés ont forcés d'émigrer en Amérique. En dehors de leur occupation(?) de Madagascar, et de leur exportement jusque dans l'Arabie où, selon Palgrave, la population nègre forme le $^1/_4$ et même le $^1/_3$ de la population totale jusqu'au centre du pays, le Golfe-Persique et l'Afghanistan (traite d'esclaves, surtout de femmes) on n'aperçoit pas d'expansion hors de l'Afriqne. Mais cela ne prouve pas, que les Nègres africains ne soient jamais allés en canots vers *l'occident*. Il existe deux courants de mer qui partent de la côte occidentale de l'Afrique, l'un vers la pointe de l'Amérique du Sud, l'autre du Nord, vers le golfe de Mexique. — Une migration nègre dans ce sens est très possible. Balboa trouva une tribu nègre isolée, vivant au milieu des indigènes de l'Isthme-de-Darien. L'île S[t.] Vincent hébergeait des Caraïbes *noirs* avant l'importation des Nègres aux Antilles. Les Yamassis de Florida et les Charuas du Brésil présentent le même type (teint). Une tradition péruvienne porte, que des hommes *noirs* sont venus jadis de l'*est* jusqu'aux Andes. — Un passage du Papul-Vuh porte, que *noirs* et blancs vivaient autrefois paisiblement ensemble, occupant le même sol. Vers le milieu du XVII[e] siècle en plein Brésil (prov. Pernambuco) les Nègres essayèrent de fonder une république autonome.

Enfin, on connaît les Nègres marrons de la Guyane hollandaise. D'où sont venues ces races, de la partie orientale des Amériques sinon de l'Afrique (par Atlantis?).

Une foule de questions se posent autour du problème d'Atlantis, e. a. sur les *migrations* et la *diffusion* des *peuples*, de la *faune*, et de la *flore*. On est allé plus loin, et on s'est demandé si la „*fable*" de Platon ne serait pas un récit rajeuni du *déluge* biblique. Le *fait* de ce déluge formidable, et général même géographiquement, n'est nullement ébranlé par quelques théories modernes. Le temps n'est pas loin, où les géologues, au lieu (et bien d'autres confrères au nom d'autres sciences) de le repousser, le réclamerons à grands cris comme nécessaire. Ce n'est pas ici le lieu de prouver cet événement mondial, mais quoique l'opinion assez commune admet qu'Atlantis ait péri après le déluge, il est assez curieux que plusieurs traditions, rapportées *vulgò* à ce grand cataclysme, concordent étrangement avec ce qu'on raconte d'Atlantis. Ainsi, d'après la tradition chaldéo-babylonienne (Bérose), confirmée par les fouilles de Niniveh, la mer était toute *boueuse* après le déluge. On l'affirme, comme on vient de le voir, après la destruction d'Atlantis. La „löss"-formation ne serait qu'un dépôt de cette eau marine bourbeuse. — Dans la tradition arménienne, l'eau du déluge s'en va par une fissure („*fontes abyssi*"). Le Coran même fait rentrer l'eau dans les entrailles de la terre. Une tradition américaine parle de mines souterraines et de fissures dans l'île Atlantis. — Les trois continents inondés des Hindu ont rapport à Atlantis selon Platon. La terre de l'ouest serait l'Amérique; celle de l'est, l'Europe réunie et l'Afrique, et la troisième ou le centre enfin Atlantis. Ces trois continents sont figurés par le trident de Poseidon-Neptune, assis sur un dauphin (dieu marin). — Les Grecs qui ont deux traditions diluviennes, offraient, à Athènes et à Hieropolis ou Bambyse, précisément dans les fissures souterraines au dieu-poisson-Poseidon. — Les Perses (comme le Coran) attribuent le déluge au débordement d'uno source („*fontes abyssi*") gardée par une vieille femme. — Le déluge cimbrique des traditions bardiques du pays de Galles est inscrit sur certains monuments de ce pays, inscriptions qui restent toujours énigmatiques, et qu'on n'a pas réussi à déchiffrer. — L'Edda scandinave fait périr dans le sang de Ymir tous les géants, à l'exception de Bergelmir. — Les prêtres de Saïs assurèrent à Solon, que eux, les Egyptiens, datèrent d'avant le déluge qui ne les atteignit pas. Fanfaronnade bien connue. Toutefois ils informèrent le sage grec d'un déluge qui fit périr Atlantis sise à côté de la mer. — Les Américains (Aztèques) ont des traditions diluviennes, où il est question e. a. d'un radeau, et qui sont conservées dans le *codex vaticanus* et le *codex chimalpopoca*. — Selon le Papul-Vuh (le livre sacré de l'Amérique-centrale) les eaux avant le déluge devenaient inquiètes par un terrible *hurakan* (d'où orcan, etc.). La légende Toltecque est très intéressante D'après elle le monde était âgé de 1716 ans lorsqu'arriva le déluge. Les eaux couvrirent les plus hautes montagnes précisément 15 coudées (6 M. 75). Les 7 Toltecques (patriarches) voyagèrent 104 ans avant d'arriver à *Hue-Tlapalan;* 520 ans après le déluge ils bâtirent leur tour. Le récit est parfois attribué aux influences espagnoles, à cause de sa ressemblance frappante avec le récit biblique, mais à tort. L'écrivain était un indigène fils de la reine. Il l'a tiré des archives du pays. — Le récit des Chibchas de Bogota ressemble à celui de Platon. Les Indiens du Grand-Lac font venir leurs ancêtres de l'est, de l'Europe, ou d'Atlantis. — Les Mandans prétendent descendre de la race *atlante*. Ils s'attribuent une origine souterraine (communication sous-marine avec l'île engloutie). — Les Jova-Indiens habitèrent jadis une *île*, à l'est de l'Amérique, où le soleil se lève. — Les ancêtres des Dakata seraient venus d'Asie(?) sur des vaisseaux colossals après avoir vogué plusieurs semaines. Selon une autre de leurs légendes, la terre était jadis une *tortue* couverte de sable. Des hommes *blancs* (mineurs chamites d'Atlantis!) y avaient des trous jusqu'à ce que l'inondation en fut la suite! — La légende des Okanagans porte, que leur héroïne Scomalt (Derketo!) dominait jadis sur une grande île perdue depuis. A cette époque le soleil n'était pas plus grand qu'une étoile. — Le dieu Siva des Hindu remplit un rôle dévastateur, non empêché par Vishnu qui commande néanmoins à Satiavrati de bâtir un vaisseau. — Selon Fijnje van Salverda certains Nègres de l'Afrique considèrent un grand *lac* comme

une création du déluge. Au sud-est du Tanganika on a trouvé une pareille tradition diluvienne. J'en ai cité une autre. On a longtemps affirmé que les Nègres ne conservent aucune trace de tradition ayant rapport à un déluge, et de là on conclut hâtivement qu'ils ne sont pas des Noachides! C'est absolument faux. Mais que sait-on encore des traditions nègres. On n'a pas fini encore de les découvrir! Qu'on attende donc qu'on ait posément interrogé et scruté ces peuples. On verra alors. — Les anciens Phrygiens avaient manifestement la même croyance. A *Apamea,* ville nommée autrefois *kibotos* = arche, on a découvert une monnaie en bronze où est représentée une scène du déluge, ainsi que sur un vase en terre trouvé à Rome. — Ajoutons encore à ce recueil succinct un détail qu'on trouve dans la *Storia del Mexico* de Clavigera. Lorsque les indigènes de Cuba virent arriver les premiers Espagnols, ils firent la réflexion que ces hommes blancs vêtus devraient descendre du *bon* fils du premier homme, tandis que eux, dans leur nudité, s'estimèrent les descendants du *méchant* fils (Cham). Presque toutes ces traditions mentionnées contiennent quelques détails, qui s'appliqueraient à la rigueur à Atlantis, mais non pas nécessairement. L'orbite de ces traditions est trop vaste pour les restreindre ainsi. Il est très bien possible que la tradition archaïque sur le grand déluge s'est spécialisée ou localisée, en se restreignant à un événement plus récent et à un cataclysme, colossal sans doute, mais qui n'était, après tout, qu'une minéature de ce qu'a dû être dans ses circonstances et ses suites, l'épouvantable déluge de Noe!

On ne peut guère quitter le sujet d'Atlantis sans dire un mot de quelques théories modernes qui ont aussi pour sujet des continents disparus. Disons tout de suite qu'il s'agit ici de pures hypothèses, tandisque pour Atlantis il y a des probabilités fort sérieuses tirées de l'histoire, de la tradition et d'autres sciences auxiliaires. *Haeckel* a proposé un continent qui aurait existé à l'est de Madagascar et dont les archipels ne seraient que les restes. — *Gaspari (Urgeschichte der Menschheit,* p. 6, 16, 17) propose un continent pareil. Il dit: „Aujourdhui nous rencontrons les restes de ces espèces merveilleuses de demi-singes (macrotarses, „trachytarses) dissémimées dans les îles de l'*Asie* et de l'*Afrique* du Sud, en particulier à „*Madagascar,* qu'on doit peut-être considérer comme la ruine survivante de ce *grand* „*continent,* qui s'étendait autrefois d'ici à Java." Une carte ajoutée à l'ouvrage indique cette contrée. Ce serait là le point de départ de toutes les races humaines, qui s'étendent de là dans tout l'ancien monde. — Le système de Gaspari ressemble assez à celui de Schater, mentionné déjà. Celui-ci nomme ce continent hypothétique *Lemuria*: pays aux singes, les lémures étant, comme on sait, une sorte de demi-singes. Dans le dernier temps on parle beaucoup de la théorie *sismique* (σεισμὸς = secousse) qui attribue le déluge de Noé (restreint et réduit à une simple inondation babylonienne!) aux secousses de terribles tremblements de terre, accompagnés d'éruptions volcaniques qui auraient lancé les eaux de l'océan sur la contrée indiquée (V. l'exposé bref de cette théorie chez de Kirwan: *Déluge,* t. I). Cette nouvelle théorie a été proposée la première fois par le célèbre géologue autrichien Suess, et a été reprise par M. Raymond de Giraud dans son grand ouvrage sur le déluge, ouvrage colossal qui paraît avoir épuisé la matière. L'hypothèse sismique offre de telles difficultés qu'elle n'aura pas longue vie. On est déjà en train de la *compléter* notablement. Ainsi, M. de Kirwan présente une hypothèse sismique analogue, mais plus *large,* et où il intervient aussi un continent disparu. Il introduit cet amendement comme il suit: „Serait-il interdit de penser qu'un *vaste continent,* dont les îles Maldives, les „Laquedives, Ceylon, l'archipel asiatico-australien et l'Australasie nous représenteraient les „débris, aurait pu s'effondrer sous les eaux, *d'ailleurs en plusieurs fois et à diverses époques,* par „*un ensemble de causes* où les éruptions volcaniques, les séismes et les cyclones auraient eu „tous une part d'action?" Ensuite, après avoir donné les opinions de Reclus, de Credner, de Blanchard et de Hedley, il décrit en le démarquant ce continent hypothétique (V. *Déluge t. II. p. 25—34).* — Que dire de toutes ces théories? Elles ont certainement quelque chose de plausible, mais elles *n'infirment en rien la conception ordinaire et traditionnelle du déluge.* Celui-ci a profondément modifié la configuration des continents, de la sorte que toutes ces hypothèses qu'on crée avec la prétention de démolir notre déluge traditionnel, plaident pour lui.

X.

Egypte.

I. Nom. — Pays.

Le nom „Egypte" = *Αἴγυπτος* n'est, selon quelques-uns, que la transcription du mot égyptien *Haikouphtah* qui signifie: chateau des doubles de *Phtah*. Homère nomme le pays: *ἡ Α'ίγυπτος* et le fleuve (Nil) *ὁ Α'ίγυπτος*. L'élément *Αι* viendrait de *αἶα* = terre. Dans l'inscription de Rosette, l'Egypte s'appelle: *Kaphtha* = la terre du dieu Phtha, d'où le. nom *Kopte* ou *Copte*. Puisque les Grecs identifient le dieu Phtha à Hephaistos, ils nomment le pays d'Egypte: *Hephaisteia*. Les Egyptiens eux-mêmes se nommaient: *Qamit* ou *Qadmit* (= terre noire) par opposition au désert: *Dashirit* (= terre rouge). Ils s'appellent encore: *Rem-en-chemi* = hommes de *chemi* ou *Khemi (Kem, Cheme, Cham, Chum*; vieux ég.: häm, kamä = noir et chaud). Plutarche dit: „Les Egyptiens appellent leur pays à cause de son sol noir: *χημία*; en grec on dit: *μελάμβωλος*". Il est curieux que le nom de Cham (Ham) est devenu synonyme de celui d'Egypte, et par extension de toute l'Afrique. Les Hébreux nomment le pays: *Erer Cham* = terre de Cham, ou *Mizraïm*, duel de *Mazor*. Ce mot *Mazor* est lui-même dérivé peut-être du vieux ég. *Maturo*, qui désignait les *deux* Egyptes, ou de l'hébr.: *mazar* = étendre.

Les Arabes disent: *Misr* (ou Masr); les Ethiopiens: *Gobzo*; en assyr. c'est *Mousri* (= la fortifiée, mur). Le Nil se nomme en ég.: *Ukame*, *ὠκέαμη* = le noir, parce que ses eaux avaient une couleur noire. D'autres noms sont: *Jaro*, *Jero*, qui signifient: fleuve, comme l'hébreu: *Jeor*, *Nahal* = fleuve, et *Schichor* = le noir.

L'Egypte que les anciens nommaient un don du Nil (*Α'ίγυπτος δῶρον τοῦ ποταμοῦ*, *Her. II, 5*), était un pays superbe, immensément riche et fertile, admirablement canalisé, nourrissant une population très dense. Sur 6000 milles carrées, dont 1500 inondées par le Nil, on comptait 6 millions d'habitants. Lorsque Cyrène appartînt encore à l'Egypte, on comptait 8 millions d'habitants sur 8700 milles carrées. Le pays est bien déchu! Sur 935.000 K. M.² on ne compte que 10 millions d'habitants, et 20 millions en comprenant l'immense Soudan égyptien (2.899.000 K. M.²).

L'Egypte proprement dite était divisée en trois régions et 36 districts on *νομοι*: *a*. La *Haute Egypte*, ou *Thébaïs* (*ἡ Θηβαΐς*), *Res*, *Mares* = pays du midi, *Patros* de la Bible. — *b*. *L'Egypte Moyenne*, *ἡ μεταξύ* ou *ἑπτανομίς*. La partie la plus septentrionale était Memphis. — *c*. La *Basse-Egypte*, *ἡ κάτω χώρα*. Elle était nommée aussi, à cause de sa forme, la Delta (*τὸ δέλτα*), en ég.: *Het*, *Sahet*, *Mahet* ou *Emhit* = pays du nord. Toute la Basse-Egypte était jadis couverte, selon Hérodote, par l'eau de la mer, jusqu'à Memphis. Les prêtres égyptiens assurèrent, que le Nil avait eu besoin de 74.000 années pour former la Delta!

2. Population.

Gén. X : 13—14, en énumérant les fils de Mizraïm fils de Cham, donne ainsi les noms historiques d'une partie au moins des premières tribus qui peuplèrent l'Egypte. On a réussi assez bien à localiser ces peuplades. Ce sont les *Ludim*, *Anamim*, *Lehabim*, *Naphtuchim*, *Patrusim*, *Kasluchim*, *Pelischtim*, *Kaphtorim (V. ad V.)*. Ces étonnants Egyptiens, constructeurs des grandioses monuments qu'on sait, nous sont conservés *momifiés* ou représentés dans leurs temples et sur leurs monuments funéraires, et d'une manière très reconnaissable. Nous avons devant nous une double population; l'une à peau plus claire et à cheveux lisses, et l'autre à teint plus foncé et à cheveux crépus, „l'une active, dominatrice; l'autre passive, assujettie", comme parlent certains historiens. Nous voyons cette anomalie sous nos yeux dans l'Urundi, le Ruanda, et ailleurs, avec son „Hirtenadel" (*Wahinda*) à teint clair, et ses serfs noirs (*Awahutu* et *Awatwa*). Lorsque Hérodote (*II, 104*) parle de cette race noire et crépue, il entend le bas peuple de la société égyptienne, p. e.

des esclaves, des gardiens des porcs, etc. Ce qu'il raconte des derniers (*II, 47*) s'applique mot à mot à l'état social de l'Urundi. Pas plus qu'un Egyptien noble, un Mututsi donnerait sa fille en mariage à un Mutwa, à peine à un Muhutu. Si les vachers appartenaient, en Egypte encore, à la race passive, les nobles Watutsi de l'Urundi ne dédaignent pas ce métier. Sur les monuments égyptiens on remarque chez les agriculteurs et les bateliers un teint plus noble déjà. Les industriels (le tiers-état) sont bruns-rouges. Les guerriers, les prêtres, et tous les individus appartenant à la classe dirigeante au contraire, ont le teint plus clair. Pruner-Bey décrit ainsi le type égyptien: „Une taille moyenne, à peau „rouge chez les hommes et plus jaune chez les femmes. Le corps est délicat, fin, svelte „dans ses contours; le front est peu large et médiocrement élevé. La tête et la face sont „ovales; les cheveux crépus et ondulés; les sourcils fins, un peu courbés au-dessus des „yeux enfoncés. La couleur des yeux et des cheveux est foncée, allant du brun au noir. „Les paupières en amande sont légèrement inclinées du dehors au dedans. Le nez égal „est presque parallèle au front un peu fuyant. Parfois le nez s'incline un peu en bas, en „s'élargissant. Les lèvres sont très accentuées aux angles et un peu grosses. Le menton, „retiré et garni de peu de barbe, est arrondi. Aux joues on ne remarque pas de „pommettes saillantes. La distance de la bouche au nez paraît un peu grande. Le cou „est élancé, la main petite, les doigts élégants, le pied petit et mignon. Tout le squelette „des momies ne dépasse jamais la taille moyenne".

Il est absolument sûr, qu'une race négroïde habitait l'Egypte, même avant l'arrivée des Mizraïmites. On a vu que le récit de Moïse ne s'y oppose nullement, mais le confirme plutôt. On peut même admettre, que parmi les descendants directs de Mizraïm énumérés, il y a eu des hommes à teint foncé, de vrais Nègres. Ce qui est sûr encore, c'est que cette race négroïde a toujours été la majorité. Souvent l'élément franchement nègre s'est assis sur le trône royal. *(V. infra.)* La science affirme, que la zoolâtrie abjecte de l'Egypte était empruntée à cette race „autochthone" (sic!) noire. D'autres vont plus loin, et veulent que les très policés Egyptiens ont pris toute leur religion aux Nègres! La vérité est, que le culte de l'Egypte a eu toujours un cachet parfaitement *chamite*, et c'est tout dire. S'il montre par-çi par-là des tendances plus idéales et un peu plus élevées, parions qu'elles sont dues à l'élément sémite, car Sémites et Chamites se sont compénétrés souvent, et notamment en Egypte. Les monuments d'Egypte nous montrent donc de vrais Nègres. Rien d'étonnant, puisque ce sont eux qui les ont érigés en grande partie! M. Hamy est étonné de trouver „de vrais Nègres" établis pendant la VI[e] dynastie (2499—2301, et non en 3700!) à la frontière de l'Egypte, d'où les Kushites les auraient plus tard expulsés, selon lui. Ils n'ont jamais été expulsés, pas plus que les Wahinda n'expulseront jamais les Wahutu. Le pays serait par trop vide. Il y a eu lutte intestine assez sérieuse, mais l'antique Egypte a été toujours un état chamite négroïde voire nègre, non obstant une aristocratie moins dégénérée, ou moins nègre si l'on veut.

On l'a vu, les Egyptiens distinguaient quatre races. Les Nègres c'etaient les *Nahsi;* eux se nommaient les *Ruti* ou *Retu*. Ce sont les *Oritae*, *Auritae*, *Kamruti*, *'αλλοεθνεῖς*, les *Σκυθαι* de l'Inde selon Dion Périgétès, les „hommes d'une race étrange et barbare" de Bérose, enfin les *Afridi* ou *Kafruti*. Ces Noirs se considérèrent parfaitement, selon Diodore *(l. III.)* les plus anciens habitants du pays, les fils de Kep-Khepsh, Kush-Habesh. Apulée était plus poète qu'ethnographe peut-être; il a pu se tromper, mais il mentionne *(Metam., XI)* les *Arii* comme une race africaine, ensemble avec les Ethiopiens *ou* Kushites du Golfe Persique et les Egyptiens. Les auteurs modernes admettent l'origine asiatique de la population de l'Egypte. Ils font même venir les Retus, qu'ils identifient avec les Nègres, directement par l'isthme de Suez, ce qui n'est nullement établi. Ceux qui nient, contre toute évidence, cette origine asiatique, sont bien obligés d'admettre l'*influence* asiatique, pour ce qui concerne les industries métallurgiques, les animaux domestiques, etc. Ces animaux voyagent avec l'homme; or si le *zebu* p. e. vient de l'Asie, il faut bien que son propriétaire en vienne aussi!

Quelques Egyptologues parlent de princes *Ropâitou* du Sud (Assouan près de Memphis).

Il n'est pas bien établi ce qu'il faut entendre par ces *Ropâitou.* mais ce qui paraît plus sérieux, c'est que l'Egypte aurait eu des maîtres venus de l'*ouest* et même du nord. Selon les uns c'étaient des Berbères *blancs*, selon d'autres des hommes du type Cro-Magnon. Rien n'empêche qu'il y ait eu des infiltrations même japhétides en Egypte. Ce pays a été toujours le carrefour du monde. Mais quant à cette influence occidentale il faudrait des preuves un peu plus sérieuses.

3. Histoire. — Chronologie.

Les livres contenant l'histoire de l'Egypte ne manquent pas. Malgré cela, elle est assez embrouillée. Mais a-t-on jamais vu aussi une liste aussi formidable de dynasties (30) et de rois (513) ? Tout le monde sait, que les assises de cette histoire égyptienne sont: la liste des dynasties de Manéthon, les découvertes égyptologiques modernes et quelques données historiques classiques, notamment chez les auteurs grecs. Quelques éléments des mêmes listes manéthoniennes ont été retrouvés. e. a. dans la table de Séti I et de Ramsès II, dans celle de Sakkara, dans le papyrus de Turin, et dans la chambre des ancêtres de Karnak. On possède donc beaucoup de matériaux, on a les mains pleines de noms de rois, de monuments, d'inscriptions relatant des guerres, des expéditions, etc., mais l'histoire n'en reste pas moins pleine de lacunes et d'incertitudes. Quant à la chronologie egyptienne, c'est un chaos d'opinions qui règne. On est peut-être plus éloigné de la certitude en ce sujet, qu'au temps de Jules l'Africain, d'Eusèbe, de Flavius. Heureusement que ces hommes nous ont conservé „*la table des matières*" du grand ouvrage du prêtre égyptien (Manéthon). Sans cela, on saurait encore infiniment moins. Les plus grands égyptologues sont obligés d'avouer cette impuissance à arriver à une chronologie suivie. „La chronologie de l'ancien et du moyen empire égyptien est, chez tous les égyptologues, un véritable chaos avec les plus évidentes contradictions" (Kurtz). „Rien n'est plus incertain à l'heure qu'il est, que les chronologies des Pharaons" (J. Oppert). Les prêtres égyptiens lisaient à Hérodote les noms de 330 rois inscrits dans un livre! Leur histoire, lui assurèrent-ils, datait depuis 344 générations c.à.d. depuis 11366 ans. Avant ces rois humains, les dieux auraient regné sur l'Egypte pendant 18000 années. Bref, selon les indications de Manéthon on arrive à une ancienneté de 36000 ans! Jamais homme sérieux n'a accepté ces chiffres fanfarrons et enfantins Même nos modernes sont plus modestes. Ainsi, M. Oppert se contente de 11542 ans juste (a. Chr.). A cette époque „l'Egypte était déjà socialement organisée"!

Pour montrer qu'on a réellement raison de parler d'un chaos, je donne ici une petite liste des diverses computations arrangées pour fixer la date de l'avénement de *Ménès* ou *Ména*, le premier roi „purement humain." A. Henne de Sargans fixe cet avénement à l'an 6117 a Chr.; — Champollion-Figeac: 5867; — Lesueur: 5773 ou 5770; — Böckh: 5702; — Unger: 5613; — Mariette et Lenormant: 5004: Brugsch: 4455; — Lauth: 4157; —. Chabas *secund.* liste d'Abydos: 4000; — Lieblein: 3893; — Lepsius: 3892; — Bunsen: 3623; Ed. Meyer: 3180; — Birsch: 3000; — Gumpach: 2785; — Uhlemann: 2782; — Poole: 2717; — quelques égyptologues modérés: 2600 à 2500; — Dr. Hales: 2412; — Wilkinson: 2330 ou 2320; — Eusèbe: 2258; — Palmer: 2224; — ancienne chronique: 2231; — Erasthostène: 2220; — Julius Africanus: 2218; — Dr. Prichard: 2214; — Rasch: 1785. Voilà donc entre l'opinon de Henne de Sargans et celle de Rasch une petite différence de 4300 années! Dans une semblable incertitude on n'est nullement obligé de jurer par la chronologie égyptienne, et de l'opposer triomphalement à la chronologie traditionnelle. Ce qui est *sûr* en fait de dates égyptiennes cadre parfaitement avec les données traditionnelles. — On sait que la chronologie biblique vacille entre l'année 3997 et 5500 a. Chr. La création du monde est placée e. a.: par A. C. Emm. à l'an 3997 a. Chr.; — selon Petavius: 3983; — Usserius: 4004; — Tirinus: 4002 ou 4004; — Kaerle: 4003; — Th. Hartwel-Horne: 4000; — Gehringer: 4001; — Danko: 4274; — Ideler: 4713; — „les auteurs de l'Art de vérifier les dates": 4963; — enfin les Septante: 5500. Rien n'empêche de suivre la chronologie des Septante. Elle est même fort goûtée dans les derniers temps, mais dire qu'elle est la seule vraie, est aller trop loin. Si le Dr. Prichard

met l'avénement de Ména en 2244, et si le Dr. Rasch l'approche jusqu'à l'an 1785, on ne voit pas pourquoi la date de 3997 ne serait pas suffisante, pour y faire cadrer les plus anciens royaumes du monde, le déluge avec ses âges anté-diluviens. Prenons les chiffres des Septante et appliquons-les à la chronologie assez généralement acceptée de l'Egypte, et on verra qu'il y a plus d'espace qu'il ne faut pour y aménager les fameuses dynasties manéthoniennes. On sait, que la grande difficulté est de fixer l'année du déluge, ainsi que celle de la vocation d'Abraham, ou encore celle de la naissanee de Moïse. Wilmers place le déluge dans l'an 2348 a. Chr. (1636 de la création); la vocation du „père des fidèles" dans l'an 1921 (2083); la naissance de Moïse en 1571 (2433); puis la mort de Jozué en 1443 (2553); l'élection de Saul en 1095 (2909); la division du royaume d'Israël d'avec celui de Juda en 975 (3029); la fin de la captivité de Babylone en 536 (3468). On peut reculer la date du déluge jusqu'à l'an 3390 (date minima) ou à 3540 (date maxima); le commencement des empires jusqu'à 3256 (ou 3406) et placer le commencement des dynasties égyptiennes à 3215. Mais il n'y a aucune possibilité de reculer encore ces dates, même avec la meilleure volonté du monde. Il y a là une barrière qu'on ne peut pas franchir. Il est même très probable que la date de 3215 soit trop élevée. De l'autre côté, l'histoire écrite et sûre (!) de la Chine ne commence qu'en 3082; celle de Babylone en 2600; de l'Inde en 2000 (3101?); de la Syrie en 1339; de la Grèce en 1250; de la Phénicie en 1229; de Sparte en 1200; de Carthage en 880; de Rome en 752, des Mèdes en 708.

Il est curieux de citer ici un passage des notes sténographiques de Brentano, mentionnées déjà plusieurs fois. Il jette une lumière singulière sur cette fameuse chronologie égyptienne *qui n'existe pas*, et dont on abuse tant. Il y est dit page 36: „Nos savants modernes, (c'était à l'époque de Champollion) „qui écrivent sur l'Egypte commettent de grosses „erreurs, parce qu'ils considèrent chez les Egyptiens tant de choses comme historiques, „expérimentales et scientifiques qui ne reposent que sur des visions fausses et sur l'astrologie; „et en même temps ils restent aussi ignorants et aussi abrutis comme les Egyptiens „eux-même l'ont été. Mais les savants tiennent ces inspirations démoniaques et ces „agissements pour impossibles, les rejettent, et croient ces Egyptiens aussi anciens parce „qu'ils auraient possédé de bonne heure déjà d'aussi savantes et profondes choses. Mais „je voyais qu'ils s'étaient, déjà à l'arrivée de Sémiramis à Memphis, brouillés avec leur „propre chronologie. Ils voulaient toujours paraître le plus ancien peuple, et inventaient „une foule de dynasties royales et de périodes chronologiques. De cette façon ils perdirent „toute notion de vraie chronologie, et parce qu'ils changèrent constamment leurs „computations, ils étaient complètement déroutés à la fin. Il arriva alors, qu'ils voulurent „éterniser toutes ces erreurs par des constructions grandioses et des inscriptions fanfaronnes, „et ainsi la confusion devint complète! Longtemps ils calculèrent l'âge des ancêtres et des „descendants de telle sorte, que le jour mortuaire du père était suivi par la naissance du „fils. Les rois qui se disputèrent toujours avec les prêtres au sujet de la chronologie, „intercalèrent des ancêtres qui n'avaient jamais existé. Puis les quatre rois du même nom qui „regnèrent simultanément à Thèbes, Héliopolis, Memphis et Saïs, étaient comptés l'un après „l'autre. Je voyais aussi, qu'une fois une année était comptée de 970 jours. Une autre fois les „années étaient comptées comme des mois. Je voyais encore un prêtre des idoles composer „une chronologie, d'où sortirent toujours 1100 ans au lieu de 500..... Je vis ces fausses „chronologies et les agissements des prêtres des idoles à Aruma, où J. parlait de la vocation „d'Abraham et de son séjour en Egypte, et contre la chronologie égyptienne. Il disait aux „Phariséens, que le monde durait alors (à son âge de 31 ans) 4028 ans."

Il y a peu d'Egyptologues qui tiennent les 30 dynasties de Manéthon comme successives. Ce n'est pas que les dynasties sont trop nombreuses. Mariette pense que Manéthon en a omis au moins *trente!* En effet, il y a eu sûrement *trois* périodes où les dynasties ont été contemporaines, collatérales et féodales. Que l'état féodal a existé en Egypte, tout le monde en est d'accord. Le silence ou même l'absence de monuments pour certaines dynasties est une preuve manifeste, qu'elles n'ont jamais été nationales, mais simplement féodales. Les premières ont été vraiment royales, et ont regné sur

toute l'Egypte; les autres n'ont pas d'histoire monumentale et officielle. Pour certaines dynasties les monuments *abondent*, par exemple pour la IVe, Ve, VIe dyn. Rien pour les cinq suivantes! La XIIe et la XIIIe, ainsi que les quinze dernières, sont bien partagées en fait de monuments, inscriptions, etc., mais rien pour les XIVe, XVe, XVIe et XVIIe ! Le cadre est vide encore naturellement pour la Ie, la IIe et la IIIe dyn., puisque c'est le chef de la IVe *Khufu*, ou peut-être *Snofru* le dernier roi de la IIIe dynastie, qui commença l'unité nationale. M. de Rougé trouve les noms de trois des six fils de Mizraïm, c.-à-d. les *Anamim*, les *Phetiusim* et les *Nephhaïm* dans les noms primitifs des peuples de la Basse-Egypte, de la Thébaïde et de Memphis. Ces trois familles mizraïmites auraient simplement formé les trois premières dynasties féodales. Le premier roi de la IVe, ou le dernier de la IIIe, aurait fait l'unité nationale, comme on vient de dire, unité qui continua sous la IVe, la Ve et la VIe dyn. A ce moment l'unité se rompt. Les Nègres du sud, Kushites ou non, mais Chamites comme les Mizraïmites, et arrivés avant ces derniers au Nil, vont désormais contrebalancer et tenir en échec la puissance des Mizraïmites. Subjugués sous les dynasties précédentes, ils sont assez turbulents et assez forts, pour provoquer des troubles qui amènent le règne simultané des VIIe, VIIIe, IXe, Xe, XIe dyn. Puis la XIIe reprend le dessus, refoule les Nègres-Nubiens au delà de la première cataracte et reconstitue l'unité nationale. Les derniers rois voient leur puissance diminuer, l'*influence nègre* reparaît, elle aide à l'anarchie qui ramène la prédominance féodale des XIIIe, XIVe et XVIe dyn. Aussitôt les Pasteurs (Hyksos, Hittites, etc., Sémites profitent de l'affaiblissement national, et viennent s'établir dans la Basse-Egypte. Ils y forment les XVe et XVIIe dynasties étrangères parallèlement aux XIIIe, XIVe et XVIe dynasties égyptiennes et vraiment nationales. La XIIIe parvient peu à peu à établir sa suprématie sur ces dernières, après quoi elle se trouve assez forte pour commencer l'expulsion des Pasteurs, que rend définitive le premier roi de la XVIIIe dynastie (Touthmès III). Désormais, si la féodalité subsiste encore, elle est entièrement affaiblie, mais la lutte intestine entre l'élément sémito-egyptien et nègre-nubien continue. Ce dernier se mêle tellement à la vie égyptienne et en fait tellement le fond, que la Bible n'appelle plus l'Egypte que le pays éthiopien. La XXVe dynastie est même franchement nègre.

Pour donner une idée de la succession des dynasties royales et féodales, j'en donne ci-après le tableau d'après Dessailly et Lieblein. Les dynasties mises de côté sont les dynasties féodales et simultanées.

					Avènement.	Fin.	Durée.	
A. Ancien-Empire.	Ie Dyn.: 263 ans.	IIIe	Dyn.		3215	3001	214.	IIe Dyn.: 302 ans.
		IVe	„		3001	2717	284.	
		Ve	„		2717	2499	218.	
		VIe	„		2499	2301	198.	
B. Moyen-Empire.	Xe Dyn.: 185 ans. Aménémés: 16 ans.	XIe	„	(Abraham?)	2301	2258	43.	VIIe Dyn.: 70 jours. VIIIe „ 146 ans. IXe „ 409 „
		XIIe	„	(Joseph)	2258	2098	160.	
	XIVe Dyn. 184 ans. XVIe „ 511 „	XIIIe	„		2098	1645	453	XVe et XVIIe Dyn. (Pasteurs) 2074 1639 435.
C. Nouvel-Empire.		XVIIIe	„		1645	1386	259.	Expulsion des Pasteurs en 1639.
		XIXe	„	(Naissance de Moïse-Exode)	1386	1177	209.	
		XXe	„		1177	1042	135.	
		XXIe	„	(Salomon)	1042	928	114.	
		XXIIe	„	(Asa, etc.)	928	808	114.	
		XXIIIe	„		808	719	89.	
		XXIVe	„	(Osée)	719	(Bocchoris) 713	6.	
		XXVe	„	(Josias)	713	673	40.	
		XXVIe	„		673	522	151.	

			Avènement.	Fin.	Durée.
D Perses.	XXVIIe Dyn.		522	398	124.
	XXVIIIe „	(Amystie)	398	392	6.
	XXIXe „		392	372	20.
	XXXe „		372	340	32.
E. Grecs.	XXXIe „		340	332 (Alexandre).	
		Ptolémées.			

Le sujet ne comporte pas d'esquisser, même sommairement, l'histoire de l'Egypte. On peut voir chez Dr. Weiss t. I, p. 192—195 un tableau succinct de toute l'histoire égyptienne, composé d'après Bunsen. Ce qui nous intéresse, c'est de voir les relations qu'ont eues les Egyptiens avec les *Nègres*. Je ne sache pas que ce sujet ait été traité *ex professo*. Il serait à souhaiter que cela fût fait, et qu'on exhumât de tous les matériaux égyptologiques ce qui se rapporte au sujet mentionné. La moisson serait sûrement très abondante. Car nous avons tort de parler simplement de relations. L'élément *nègre* a toujours formé une partie intégrante de l'état égyptien.

4. Les monuments égyptiens et les Nègres.

H. M. Stanley *(Dans les ténèbres de l'Afr., t. 2 p. 361)* mentionne, d'après Wilkinson, un grand nombre de ressemblances qu'il a découvertes entre les Wahuma, Watussi, Wanyambu, Wahha, Warundi, etc., et les anciens Egyptiens. Quoique l'ouvrage du célèbre explorateur soit entre les mains de bien du monde, la substance de cette intéressante page mérite d'être rapportée ici. Donc les dessins des *costumes*, et la manière de les porter, des Wahuma, etc., était déjà en vogue parmi les Noirs qui payaient tribut aux Pharaons. „J'ai „retrouvé chez les Walegga, Wahuma et Wasoga des *instruments de musique*, provenant „(? semblables à ceux) de la vieille Egypte, et que conserve le Musée Britannique (Fig. 135 „et 136). Les *manches* de couteau, les *rainures* et la forme des *lames*, les *ornements triangu-* „*laires (tupingo, ikirezi)* en plâtre dans les maisons ou sur les boucliers, les *étoffes d'écorce* „*(impuzu)*, les *boites*, la batterie de *cuisine*, les armes: zagaies, arcs et massues (casse- „tête), les „*mundu*" (?) trés semblables à l'ancienne hache égyptienne, les *supports de* „*tête* en quart de cercle, les *cuillers* en bois et en ivoire, les *sandales* à oreillettes, la „préférence pour certaines *couleurs: rouge (akahama), noir, jaune (ingwa)*, les corbeilles *(inkovi)* „pour porter les nourrissons, les flûtes de roseau, les longs bâtons de promenade semblables „à ceux que les dieux tenaient en main, la douleur exprimée en gémissant, en se „frappant la poitrine, et par des gestes disant qu'on ne veut pas être consolé, les chants „tristes et mélancoliques, et cent autres usages, montrent la fidélité de ces tribus aux „coutumes qui caractérisaient les Egyptiens et les Ethiopiens de la Hte Egypte des âges „reculés......" „Dans les cruches où les anciens mettaient l'eau pour arroser leurs champs, „les Wahuma d'aujourdhui portent au chef le tribut de lait; dans leur toilette ils s'oignent „toujours de beurre et d'huile de ricin. Le respect que dans l'antiquité on inspirait à la „jeunesse pour les vieillards et pour les chefs, est toujours de règle en Afrique. Bref, ces „tribus ont les usages, les habitudes et les préceptes de ceux qui bâtirent les pyramides....." Il ne serait pas difficile d'augmenter ces exemples de ressemblance tres caractérisée. Citons encore: la forme des bracelets; la forme des *umuhoro* (couperet); les ceintures de perles; les frisures; les diadèmes en crins, etc., etc. Oui, on peut l'affirmer hardiment: nos Wahinda-Watutsi (Wahuma) au moins sont proches parents avec les beaux Pharaons de la vallée du Nil, et nos Wahutu et Watwa sont de la même famille que les Nègres qui figurent sur les monuments. Dans quelques notices, notamment au supplément, art. „Watwa", on a mentionné quelques inscriptions très anciennes où il est question des Nègres-*Nahsi*.

L'histoire monumentale de l'Egypte nous fournirait, si c'était nécessaire, des preuves vraiment palpables, que ce pays mérite presque autant que la Susiana, d'être nommé un

grand centre chamite. L'Egypte était, en effet, la colonie chamite la plus importante· Bien plus: l'Afrique presque entière est devenue une colonie chamite bien plus étendue que la-mère-patrie. Comme au fond de la Susiane nous sommes en face de la même race noire. Le très savant Bon d'Eckstein ne s'y trompait pas. Apres avoir dit, qu'on peut suivre les Kushites noirs sur la route de la Méditerranée, il ajoute: „Ce n'est pas tout; „on est obligé de rapporter à cette race noire les grandes voies de communication dans „l'intérieur de l'Asie et dans une portion de l'intérieur de l'Afrique" *(L'Athenoeum, 22 avr. 1854)*. Quelques savants, comme Maspéro et Lenormant, ont la manie de distinguer *radicitus* les Nègres d'avec les Kushites et les Hamites. Selon eux, les Kushites sont une race *blanche*, opinion qui est juste aux antipodes de la vérité. Autant vaudrait décréter en plein XXe siècle, que les Finnois sont une race noire! Il est vrai qu'ils se contredisent lamentablement en disant que les Kushites sont blancs, mais qu'il y en a aussi couleur rouge-brique et même bruns et presque noirs!

Selon Mariette, un des temples de Karnak était dédié à *Shu* fils de *Râ*, sous le nom de *Kons*, troisième personne de la triade thébaine. Or, en Susiana nous avons vu comme dieu principal *Shush*inka! C'est Kush divinisé vénéré par les Noirs susiens et égyptiens ou africains. La Bible ne connaît qu'*une* race kushite. Elle donne les noms de ses chefs: *Saba, Sabata Sabataka*. Or, d'après Flav. Joseph. la capitale de Nubie se nommait *Saba*. C'est Cambyse qui lui imposait le nom de sa soeur Méroé. La cartouche de Sahura de la pyramide au nord d'Aboukir contient le nom d'un roi *Sa-ba*. La XXVe dyn., comme on sait, fut tout à fait nègre cette fois. Elle subjuguait toute l'Egypte. Or, deux de ses rois se nomment *Schabaka* et *Schabatoka*, selon Lenormant, Maspéro, Oppert, etc. Ce sont les noms de deux fils de Kush, peut-être 3000 ans après la mort de l'ancêtre commun. On songe ici au Kabaka = Pharaon de l'Uganda. Toute l'antiquité a confondu les Chamites, et plus spécialement les Kushites, avec les vrais Nègres, et leur connaissance ethnologique n'est pas à dédaigner, au contraire! On l'a vu pour les *pygmées*.

On avouera que les Egyptiens eux-memes furent bien d'aussi bons égyptologues que nous autres à 3000 ou 4000 ans de distance. Ces inscriptions que nous lisons en balbutiant et en épelant comme des enfants, eux les écrivaient de main de maître! Or, les Nubiens eux-mêmes se nomment Kushites et Nègres. M. de Rougé affirme, que pour les Egyptiens comme pour les Hébreux, Kush était synonyme de Nègre ou Ethiopien. Tous ces Nègres grands ou petits, Proto-ou-Deutéro-Nègres, portent gravé sur leur front le nom de Kham-Kush, et on s'obstine à ne pas lire ce nom. En Afrique, comme à Susa, on trouve encore sur place les Nigritos ou Négrilles, „car jamais une race ne disparaît entièrement d'un pays." (Dessailly). Peu importe. Ils ne *doivent* pas y être. On devait pourtant bien remarquer, que les noms: Nègre, Négrille, Négrito, Nigritien, Ethiopien, Soudanais, Bantu etc. ne sont pas des noms *ethniqnes* au fond, mais purement somatologiques ou anthropologiques. Or, jamais un peuple historique ne s'est contenté d'un sobriquet pour vivre. Lorsque Maspéro *(Hist. anc., 4e éd. p, 104)* énumère les cent tribus qui errent dans le désert au délà de la seconde cataracte aux noms étranges: *Shemek, Rhasa, Sous, Koas, Aquin, Anou, Sabiri, Akiti, Nakìsa*, tribus toujours prêtes aux razzias, toujours battues et jamais soumises; lorsqu'il fait de ces gens des Kushites *blancs* qui refoulent les *Nègres* vers les régions du Ht-Nil, on croit rêver. C'est comme qui dirait que les *blancs* Warundi refoulent les *noirs* Wangoni-Watuta. — La reine Hatsopsitou envoie un escadre au pays de Punt (cap Guardafui.) Les Egyptiens y trouvèrent des gens de la même race (Somâli actuels), grands, élancés, noirs, bref de vrais Nègres. Mais non; ce sont des Hamites, ou tout au plus des „Mischvölker" (terme qui *peut* être exact.

On *dit* qu'il y eut des guerres contre les *Nègres* pendant la IVe et la Ve dyn. On le suppose, mais les monuments se taisent. Puisque les Mizraïmites-chamites trouvèrent des Chamites noirs très décadents déjà établis sur le sol, on conçoit fort bien, que les derniers arrivants ont eu à se battre contre ces *primi occupantes*. On vient de voir, qu'une inscription de la Ve dyn. (2717—2499) portait le nom de *Saba*, nom retrouvé dans un des tombeaux de la nécropole de Sakkara. Un autre de ces tombeaux rapporte le nom d'un

prêtre *An-Xefle-Ka,* qui était *Sahura sa-baaub,* ou prêtre de la pyramide de Saba de Sahura, roi dont elle était le tombeau. Voilà donc encore un nom kushite. — Pépi I, second roi de la VI[e] dyn. (2499—2301) prépare une expédition contre la nation d'Herusa, et forme une armée „de beaucoup de myriades de soldats" (de Rougé). Il les rassemble de toutes les parties de l'Egypte et met à contribution l'Ethiopie. Il fait venir une *multitude de Nègres* des pays: *Areret, Amam, Uanat, Kau, Totam.* Una était général de cette armée formidable. Voilà donc des *Nègres* qui montent en scène entre 2499—2301 a. Chr.! Quels étaient ces pays cités? On n'en sait rien. Ces Nègres étaient peut-être des Shilluks, des Wanyoro ou des Waganda! — Ce n'est pas tout. Le même Una est envoyé par *Menen-ra,* successeur de Pépi (cfr. le nom *Mupipi* de l'Ushirombo!), dans le sud et dans les provinces nègres. Una avait ordre de creuser quatre bassins dans le midi, de bâtir des vaisseaux *(use sat)* dans le petit bassin du pays d'*Uanat.* Le prince des régions d'*Araret,* d'*Uanat,* d'*Amam* et de *Maza* lui fournissent le bois pour cette oeuvre.

Dès le règne de Mitokris dernier roi de la VI[e] dyn. (2300) et pendant la XI[e] (2301—2258) il y eut des guerres contre les Nègres de la Nubie. On veut que ce soient des Kushites *blancs* qui aient refoulé ces Nègres vers le sud. Mais on ne voit pas trace de *blancs.* Ce ne sont partout que des Nègres dans les mêmes régions que pendant les guerres précédentes. *Entouf* de la XI[e] dyn. selon le papyrus d'Abtot, aurait battu les *Nègres.* Mais ils sont refoulés, et il y a des Kushites blancs placés entre eux et servant sans doute de tampon!

La XII[e] dyn. (2258—2098) va conquérir la Nubie. Amenemhat I avait battu les *Ouaouaïtou* (lisez *Wawitu,* peuple bien connu au Nyanza, et très parent des *Wahinda* de l'Urundi!). M. de Rougé toutefois nomme ces Wawitu les *Wawat (Wawatu? Bantu?)* — *Ousirtesen I,* fils de Amenemhat, vainquit *sept peuples nègres* confédérés, et porta ses armes jusqu'à Wadi-Halfa (rien que cela)! Mais comment! Selon les auteurs en vogue il n'y avait là entre les deux cataractes que des Kushites blancs, et le Pharaon n'y trouve que des Nègres à combattre, rien que des Nègres! Donc il n'y a pas eu là des blancs, ou bien le roi est allé se mesurer avec les Shilluks ou les Wahinda-Watutsi, qui sont en effet *rouges* (aucun africain n'est blanc, si ce n'est quelque Sémite ou Japhétide égaré). — *Ousirtesen III* achève les conquêtes. Après l'annexion du pays de Het, il fixa la frontière de l'empire à Semneh, tout près de la deuxième cataracte. Une inscription trouvée là porte, que *nul Nègre* ne franchisse cette frontière en descendant le courant, si ce n'est pour le transport de bestiaux, boeufs, chèvres, moutons, appartenant aux Nègres. Son successeur *Amenemhat III* se vante de victoires remportées sur les *Nègres* éthiopiens. Ce pays *To-Quonsit* resta toujours rebelle au joug mizraïmite. Souvent cet élément turbulent, en tout digne du véhément Nimrod, dominait l'Egypte, et paraît lui avoir imposé les rois de la XIII[e] dyn. (2098—1645). D'après Hérodote, il y avait 18 rois Nègres bien antérieurs à Sabacon, le fondateur de la XXV[e] dyn. (713—673). Plusieurs noms de cette XIII[e] dyn., p. e. *Soukhoptou,* sont kushites. L'un d'eux, *Soukhoptou Kanofirri* fit ériger les colosses dans l'île d'Argo, au fond de l'Ethiopie, à 50 lieues au sud de Semneh. — *Touthinor III* de la XVIII[e] dyn. (1646—1386) guerroya en Ethiopie. Une de ses cartouches énumère *cent quatorze peuplades* auxquelles il eut à faire. En tête se trouve le nom de *Sous* ou *Chous (Shu, Kush).* M. Chabas, si compétent dans le sujet qui nous occupe, dit *(Etud. sur l'antiq. hist., p. 130)* que tous ces noms sont *nègres.* Selon lui, il ne s'agit pas de 114 peuples indépendants de Kushites, mais de différentes tribus noires échelonnées en amont du Nil (jusqu'où?) à droite et à gauche. On a voulu restreindre ce chiffre prodigieux (fanfarron!) de tribus, et on parle de la Gaule qui, avant la domination romaine, comptait bien un nombre double de peuplades! Je crois que ces 114 tribus exigent une superficie autrement grande! Certes, en ce moment on n'aurait pas besoin de parcourir toute l'Afrique équatoriale et australe pour trouver 114 tribus ou peuplades, mais il faudrait fouiller quand-même une partie très considérable de cette Afrique pour avoir des tribus un peu distinctes.

„Sur un des pylones de Karnak, dit M. Lenormant *(Hist. des anc. peuples, p. 203),* „nous voyons 47 prisonniers Nègres défiler devant le roi, chacun portant le nom d'une

„tribu soumise. Mariette a identifié la plupart de ces noms. Ils embrassent tout le territoire „de l'Abyssinie (pas plus loin?) divisée en trois régions principales: *Berberat, Tekarrou* et „*Arama*, le pays de *Berber*, le *Tigré* et l'*Amhara*." La tribu la plus turbulente est celle des *Oua-oua(?)*. *Touthmès III* eut à combattre e. a. les tribus *Betsou, Ambat* et *Bolsenna*, ancêtres des *Bongaïtes* ou *Redja*, des *Nonba*, et des *Blemmyes*, l'effroi de l'Egypte romaine. — D'autres listes encore, mais dont les identifications sont plus difficiles, semblent se rapporter, selon M. Lenormant, sur le Nil-Blanc jusqu'à la région des Grands-Lacs, et sur des parties du Soudan à l'ouest du Nil. — Une autre liste, gravée sur les pylones de Karnak, donne *trente* noms de tribus (ou de localités!) de la Libye, mais qui n'ont pas encore été suffisamment étudiées. — Une autre encore enrégistre *quarante* noms de localités (ou tribus) au *Punt* i. e. sur la côte des Somali. On y relève e. a. les *Aouchal (Avalis), Mechtsema, Hebou* (Cobé), *Afouah* (Guardafui)! Le point extrême méridional est *Alifou* (Ras Hafoun?).

On pourrait évidemment apporter encore bien d'autres inscriptions, ou d'autres données monumentales, où il est question de Nègres. Arrêtons nous ici. Il est donc bien établi, que les Egyptiens, semi-nègres eux-mêmes, avaient d'incessantes relations avec les Noirs africains. Toute l'Afrique était ouverte à eux. Il est difficile de dire les contrées que le puissant peuple du Nil *n'aurait pas* pu connaître. On peut admettre que les Egyptiens, surtout les plus anciens, avaient des connaissances géographiques et ethnologiques très étendues concernant l'intérieur, l'Afrique équatoriale, etc. On dit qu'ils ignoraient les sources du Nil, que ce problème les intriguait! Oui, ce problème(?) intriguait plus tard les conquérants étrangers, Cambyse, les Grecs, les Romains (Nero, e. a.), mais non point les vrais anciens maîtres du sol. Comment! Si Nimrod, Derketo, Sémiramis parcouraient l'Afrique en chassant, peut-on croire qu'un brillant conquérant, une espèce de Napoléon, comme Touthmès p. e., qui enrôlait des soldats noirs par demi-millions, n'aurait eu aucune connaissance de l'Afrique équatoriale! Si un Zimbo au XVI[e] siècle encore, comme un autre Attila parcourt en peu de temps toute l'Afrique australe, un général egyptien aurait eu moins de capacité. La masse nègre n'est rien moins qu'immobile et sédentaire. On trouve en Algérie des Nègres des Grands-Lacs, et des Soudanais à Zanzibar. On voit des Zulu au Nyanza. Les Wanyamwezi vont à Boma, et les Wabembe sont disséminés sur toute l'Afrique australe. Croit-on que les Nègres-Soudanais (de la H[te] Egypte), qui se montrent encore d'aussi brillants soldats sous nos officiers d'Europe, n'aient pas été enrôlés par les Pharaons pour leurs expéditons lointaines d'Asie et de l'*Afrique*? Ils ont *tout* su. On sait, que les Egyptiens *écrivaient* beaucoup. Ils avaient des listes et des statistiques vraiment bureaucratiques sur l'état de la moisson, l'augmentation du bétail, les cas de décès, de naissances, etc., etc. Ils avaient même des *cartes géographiques*. Eusthatius raconte de Sésostris, qu'il faisait faire des cartes de voyage, qu'il distribuait à ses officiers pour leur servir pendant leurs expéditions! Dans la Colchide (colonie égypt.) on a eu, paraît-il, des tables gravées en bois où les pays et les mers étaient exactement représentés. Sur les papyrus on trouve de vraies cartes géographiques. La plus ancienne, du temps de Sethosis I, se trouve à Turin, et indique les *mines d'or* de la Nubie. Birch, Brugsch, Chabas et Lauth en ont traité. Des listes d'impôt prouvent, que les pays nilotiques fournissaient une quantité colossale d'*or*. Diodore dit, que le trésor de l'Etat à Rhampsinit contenait 4.000.000 de talents = *six milliards de thaler!* D'où venait cet or? Peut-être du Transvaal (Ophir?) à travers l'Afrique, le long du Nil et non pas exclusivement par mer. Hérodote *(IV, 42; VI, 47)* raconte, que Nechao (609—595) envoyait du Golfe Arabique une flotte montée par des marins phéniciens, qui avaient ordre de contourner l'Afrique et de revenir par les colonnes d'Hercule (Gibraltar). Au bout de deux ans en effet la flotte revenait, ayant exécuté l'ordre du roi. Des savants sérieux, comme Bougainville, von Humboldt, Gaffarel (*Endoxe de Cyzique, p. 33—42*), Guiraud, etc., croient que cette flotte égyptienne a réellement fait le tour de l'Afrique. Une preuve assez curieuse, c'est que Hérodote n'y croit pas, parce que les marins auraient vu pendant un temps le soleil vers le nord! (V. *infra*).

Les Egyptiens étaient donc très familiers avec toute l'Afrique, et ses habitants

noirs ou *nègres*. Aussi, on ne comprend pas la malheureuse distinction que certains auteurs veulent à tout prix faire entre Hamites et Kushites d'une part, et Nègres d'autre part. Voilà une distinction qui ne fait guère honneur à la science. Elle est démentie par mille faits. Selon Diodore (*Bibl. hist. 1, III, 5—8*) les Nègres (Ethiopiens) se donnaient comme bien plus anciens que les Egyptiens (Mizraïmites). Ils sont en effet arrivés du sud avant ces derniers, mais pas très longtemps! Le mélange des deux sangs (ou même des trois!) sémito-mizraïmite et kushite ou nègre, est tellement prononcé, que les auteurs sont obligés d'avouer la ressemblance parfaite des *types* égyptiens avec ceux des plus beaux Nègres! On parle de crânes *caucasiques* et de femmes au teint *jaune clair* parmi les Egyptiens des monuments. Bien, mais ne voit-on pas encore aujourdhui des crânes caucasiques, des profils admirablement grecs, à côté de figures sémites et même juives très prononcées, et enfin de vraies beautés à figure rouge-dorée au milieu du Ruanda et de l'Urundi! Les transformations physiologiques du reste ne sont pas aussi stables qu'on ne pense. Combien faut-il de temps pour les opérer au besoin? Trois ou quatre générations au plus (150 ans), affirment les physiologues. Qu'on ne parle donc plus de cette distinction essentielle entre Kushites (Hamito-Kushites) et Nègres. Les vrais Kushites et Nègres, tant africains qu'asiatiques n'ont qu'*un* centre qui est la Susiane d'où sortit Nimrod. C'est là leur foyer d'évolution, puisque c'est là la contrée qui échut au fils aîné de Cham, à Kush.

XI.

Les Phéniciens et l'Afrique.

Les Chamito-Phéniciens étaient le peuple navigateur et commerçant par excellence de l'antiquité. C'étaient les Anglais de l'Epoque. Rien d'étonnant que le continent chamite a eu à faire à ce peuple hardi et voyageur. On se dispute sur la signification du nom „Phénicien," On croit qu'il vient du nom du palmier (dattier), qui se trouve en effet sur les monnaies de Carthage (Cfr. Movers: *Die Phönizier, II. 1. p. 344)*. Ils sont des Chamites. Kanaan (*kna* = dépression, *ochna* ou *ichna* = côte), limité d'abord aux deux états de Tyr et de Sidon, était leur pays. Les Égyptiens les nommaient: *Fenchu* (d'où leur nom selon Ed. Meyer), et leur pays côtier: *Kaftu.* Toute la Palestine (Kanaan au sens plus large) se nommait chez les mêmes Egyptiens: *Rutenu, Rutenu hert.* C'est remarquable, puisque ils se désignaient également sous ce nom de *Ruti* (deux branches chamites!)

On dit parfois, que les Phéniciens ont les premiers bâti des bâteaux, et commencé la navigation, qu'ils ont „inventé" (sic!) le compas, etc. On n'en sait rien! Lorsque l'histoire les rencontre pour la première fois, ils sont déjà lancés sur toutes les mers. Thoutmès III se vante que ces terribles marins lui payaient tribut. Le roi Salomon se sert des flottes de Hiram. Ce n'est pas avec de simples canots qu'ils bravaient les Océans, mais avec de magnifiques trirèmes. Non, ce n'est pas à Tyr ou à Sidon qu'il ont appris ce métier, mais bien sur les rivages du Golfe Persique, d'où les anciens Chamites (Kushites et autres) se sont lancés à la conquête des mers et des terres. Hérodote (VII, 184) nous apprend, qu'ils mettaient à la disposition du roi de Perse 300 bateaux, montés chacun par 200 hommes. Ces 60.000 hommes coûtaient en entretien 8.640.000 florins par an. Ces 300 navires de la flotte de Xerxès étaient des navires de guerre. Il faut y ajouter 750 autres bateaux de transport, avec un équipage de ± 60.000 hommes. Demétrius Poliorkétès amenait contre Rhode 200 navires de guerre et 1000 autres bateaux de transport, etc., tous alloués par le même peuple. Ces Chamites de la Susiane n'étaient donc pas embarrassés pour aller occuper l'Afrique et les archipels les plus éloignés. Selon Herodote ces Chamito-Phéniciens étaient originaires de la mer d'Erithrée, et même de l'Arabie-heureuse. Ceci est très naturel. C'est même la voie de migration la plus rationnelle pour ces Chamites, venant de la Babylonie et de la Susiane. Les Phéniciens avaient non seulement des comptoirs sur les rivages des mers, mais des colonies partout, surtout autour de la Méditerranée et sur les îles qui s'y trouvent: Chypre, Rhodus, Creta, les îles grecques, en Sicile, en Sardaigne et aux

Baléares, ainsi qu'à Malte, en Espagne, etc. (Cfr. Dr. Weiss: *Weltgeschichte, t. I, p. 431—462*). Ils visitèrent les îles Canaries et Atlantis, comme nous avons vu, mais ce sont leurs relations avec l'Afrique qui nous intéressent.

On a vu, que les Phéniciens pour le compte du roi *Néchao* ont contourné l'Afrique de l'est à l'ouest. Plinius *(Hist. nat.*, II, *67,)* veut, qu'ils ont fait la même circumnavigation de l'ouest à l'est au moins 2000 ans avant Vasco de Gama! — Coelius Antipater, l'annaliste romain (cfr. *Strabo*, II, *3, 4)* connaissait un commerçant de Cadix qui avait exécuté un voyage par derrière la Libye (Afrique) vers l'Ethiopie orientale (Est-Africa). — Posidonius parle d'un navire de Cadix qui arriva jusqu'en Arabie, naturellement en contournant l'Afrique. D'après Plinius *(Hist. nat.*, II, *67)* on trouva sous Auguste les débris d'un navire de Cadix sur la côte d'Arabie. — En 1820 on découvrit aux environs du Cap la coque en cèdre d'un navire. Les Phéniciens se servaient en effet des cèdres du Liban comme bois de construction *(cfr. Journ. des Voyag. VI. 252)* — Le plus célèbre „Périple" est néanmoins celui de l'amiral Carthaginois *Hanno* (vers 570 a. Chr.) A la tête de 60 navires et 30.000 émigrants il sortait du détroit de Gibraltar. Il arriva ainsi jusqu'à Sierra Leone (baie Sheréro) et jusqu'au fond du Golfe de la Guinée. Là il découvrit les fameux gorillas ou hommes sauvages! La république fit graver le récit de ce voyage dans une pierre, et maçonner cette pierre dans la paroi d'un des sanctuaires. Environ 150 ans après le „Périple" des marins de *Néchao*, un noble perse, nommé Sataspès et condammé à mort par Xerxès, fut grâcié par ce prince, à condition que Sataspès contournerait l'Afrique. L'autocrate lui imposa simplement un voyage un peu long de pénitence; or, ce fait prouve, que la circumnavigation de l'Afrique se faisait couramment à cette époque. Donc Sataspes prépara un navire dans un port de l'Egypte, sortit par les colonnes d'Hercule dans le *Mare Tenebrosum* et longea plusieurs mois les côtes occidentales de l'Afrique. Le noble pénitent dut revenir sur ses pas néanmoins, et il fut de nouveau condamné.

Les Phéniciens se fixèrent tout naturellement dans le *nord* de l'Afrique. Ils y trouvèrent du reste des habitants-frères (ou cousins!), Chamites comme eux. C'etaient les *Libyens*, nommés aujourdhui Berbères ou Amazigh, et Maures, Numides, Gétules par les anciens. Salluste parle de deux peuples: Libyens à l'intérieur et Gétules sur le rivage. De leur croisement sortent, selon lui, les Numides et les Maures. La langue berbère actuelle n'est que du vieux libyen-chamite. Les Guanches des Canaries ne sont que des Libyens (ou Berbères) dispersés, selon Dr. Weiss, et non pas des Cro-Magnon de la Normandie! Ces Berbères ont été étrangement métissés avec le temps. Aussi, les anciens ont-ils pu parler de Libyo-phéniciens, de Libyo-égyptiens, de Libyo-éthiopiens, de Leuko-éthiopiens, de Mélano-gétules, etc. Pour ces anciens, les Maures, les Garamantes et les Ethiopiens sont des Libyens noirs. Les Garamantes (entre l'Egypte, le Soudan et la petite Syrte) étaient noirs aussi, mais quelques Libyens primitifs avaient le teint plus clair. Selon Ibn Khaldoun (un Berbère né du Hadrumet) les Berbères descendent de Ber, fils de Mazigh, fils de Chanaan. Les Libyens *(Lubim, Lehabim)* seraient, au contraire, des Mizraïmites. Tous n'en sont pas moins des Chamites.

Hérodote *(IV, 168--169)* nous fournit des détails très précieux sur les premières colonies phéniciennes de la côte septentrionale de l'Afrique (Cfr. Weiss. *Weltgesch., t. I, p. 468 seq.*). Elles s'étendirent depuis la Syrte jusqu'au cap Arguin. Le „père de l'histoire" y parle des tribus très intéressantes des Adyrmachides, Giligammes, Asbystes, Aushises, Kabales, Nasamons. Ces derniers parcouraient le Sahara jusqu'au Niger, et y virent des pygmées *(Her. II, 32; IV, 182)*. Sur ce fleuve (qui ne peut être autre que le Niger) il y avait une ville. Heeren croit que c'était Tumbuktu. Clapperton et Denham pensent, que le fleuve était celui du Bornu, et les marécages ceux du lac Tchad. Hérodote cite ensuite les tribus Psylles, les Gamphasantes, les Makois, les Eindaniens, les Lotophages, les Machliens (au lac ou fleuve Triton, Tritonis), les Auséens (Amazones!), etc. — Dans la Tripolitaine il y avait les colonies de Leptis, Oea et Sabrata; dans la petite Syrte: Girgis, Takape, Makomada, Thene, Meninx ou Girba, Cercina. Dans l'„*Africa propria*" comprenant le Byzacium et la Zeugitana, ils eurent de superbes possessions (Ufula,

Achulla, Thapsus, Hadrumet, Kapsa, Kakhabe-Carthago, Hippo, Utica [fondée 1100 a. Chr!]). Dans la Numidie et la Mauritanie enfin, il y a e. a. les établissements: Ruspa, Ruspina, Rusgada, Rusazir, Rusgunium, Rusaddir, Kartilis, Thapsa, Tipasa, Igilgili, Kirta, Thebestis, Auza (fondée par Ithobaal 897—866), etc. — Ce n'était pas seulement le nord de l'Afrique (le Maroc, l'Algérée, la Tunisie et la Tripolitaine actuelles), mais aussi la côte occidentale qui était couverte de villes. Les anciens e. a. Strabo, XVII, 3, parlent de 300 villes qui depuis ont été détruites par les Pharusiens et les Nigritiens. Salluste, qui fut pro-praetor en Numidie, a un intéressant passage à ce sujet *(Jugurth., 17—18)*. Il dit avoir tiré ses renseignements de livres écrits en punique par un roi Hiempsal. Ces récits sont confirmés par les indigènes dit-il. — Plinius *(Hist. nat., XIX, 22)* dit, que le sanctuaire de Hercule à Lixus, une ville sur la côte occidentale de l'Afrique, était plus ancien que celui de Cadix. Ces colonies donc doivent avoir été fondées vers 1104 a. Chr.

Il a été déjà question du „Périple" de Hanno qui partit avec une véritable armée de colons pour refonder ces comptoirs (villes) détruits par les Nègres. Le récit de ce mémorable voyage a été conservé heureusement. On peut le lire dans *Geogr. Graeci Minores*. éd. C. Müller, Paris, I, 1—14. (Cfr. Dr. Weiss: *Weltgesch., t. I, p. 476—478*).

Le nord de l'Afrique était dans ces temps reculés divisé en sept grandes provinces ou plutôt zones: l'*Egypte* avec le nome libyque, et les régions Taposiris, Antiphrae, Phoenicus, Paratonium, Olpis, Kakabathmus, Barka et Cyrenaïka. — *Marmorica* avec les régions Portus Menelai, Chersonesus magna (Siwah), les oases de Jupiter Ammon et Augila (Audjela). — *Cyrenaïka* avec les villes Apollonia, Ptolemais, Arsinoe, Berenice, Cyrene. — *Syrtica* c.-à-d. la région entre les Syrtes. — *Africa propria (proconsularis)* ou la région des Carthaginois, entre le lac Triton et la rivière Tusca (Wadi-el-Berber). — *Numidie* entre la Tusca et l'Ampsaga (Wadi-el-Kibir). — *Mauritanie* depuis l'Ampsaga jusqu'à l'Atlantique. Dans la Cyrène les indigènes virent de bonne heure arriver des Grecs. En 631 il y arriva un certain Aristote de Thera. Celui-ci prit le titre du roi libyque Battus. Sous le troisième roi de ce nom (550—530) un certain Demonax composa la fameuse constitution des Cyrenéens. Les Berbero-Libyens cherchèrent du secours contre ces Grecs auprès d'Apriès roi d'Egypte.

La splendeur de Tyr durait de 1209—826. En 1100 Utika fut fondé. A mesure que Tyr descendait, Carthage montait en importance. Il y avait longtemps qu'il y eut là des Phéniciens, mais on date sa refondation de 880. La fameuse fuite d'Elissa-Didon eut lieu en 814, croit-on. Ce n'est pas la place ici de raconter les gloires et les grandeurs de cette brillante cité chamite, vraie Hénochie. A un moment donné elle comptait au moins 700.000 habitants. (Le territoire de Carthage se nommait jadis *Africa* comme on a vu, et ce nom restreint se conserve encore dans celui de deux tribus berbères *Lioua, Aouira, Aourika*. Le nord de la Régence de Tunis se nomme encore *Frikia* ou *Ifrika*). Il y avait une immense bibliothèque. Au moment de la prise de la ville par les Romains, les vainqeurs ne pouvant lire ces livres écrits en chamito-punique, les donnèrent aux rois de Numidie! Cette population voyageuse, aussi hardie par terre que par mer, pénétrait loin dans l'intérieur, ou plutôt parcourait toute l'Afrique (route de Tumbuktu).

Cette bibliothèque à Carthage ne doit pas nous étonner. Les Phéniciens possédaient une littérature très étendue. Les Carthaginois en particulier avaient des ouvrages de *géographie*, mais tout cela a disparu! Sans cela on saurait bien autre chose des relations des Phénico-Carthaginois avec l'Afrique dans *toute* son immense étendue, mais qui n'en était pas une pour ces rudes coureurs de mer et de terre.

L'activité commerciale des Phéniciens n'a été peut-être jamais égalée. „Der Phöniker „handelt mit allem: was die Sitten, die Neigungen der verschiedenen Völker verlangen, „das bringt er ihnen; was ihr Land, was ihr Kunstfleiss Besonderes hervorbringt, das „holt er bei ihnen." Ils vont chercher de l'*or* dans l'Afrique orientale, dans le Havilah, l'Ophir, le Parvaim, l'Ulphas. De l'Afrique septentrionale et occidentale ils tirent encore de l'or, du plomb, du sel, de l'alun, du nitre, du gingembre, du marbre numidique, des grenades, des dattes et du vin de palme, des olives de Libye, des figues, de l'huile,

des poires de Numidie, des pêches, du poivre libyque, du silphium, des artichauts, des asperges des choux de Carthage, des matières à tanner, du lin, des moutons, de la laine fine, du miel, de la cire, de l'ivoire, des peaux de fauves, des cornes de buffles, des plumes et des oeufs d'autruches, des poules et des canards de Numidie, des pintades, des coquillages africains, des poissons marinés, enfin des *esclaves nègres.* Dans l'Egypte ils avaient presque le monopole du commerce. Ils y cherchèrent le fin lin *(sindones, othonia),* du papier *(papyrus),* des toiles à voile, des habits, des filets, de la verroterie, des perles fausses, des vases à onguent, des couleurs, des médicaments, du blé, des aromates, de l'encens, du vin, de l'huile d'olive, du zinc, du bois de construction, enfin des esclaves dont ils avaient besoin par centaines de mille.

Ce peuple actif créa aussi partout des voies de communication. Il y avait des routes superbes reliant l'Euphrate, Babylone, l'Egypte. De Babylone on allait en *vingt* jours en Egypte. Dans leurs comptoirs de l'Assyrie et de la Babylonie ils étaient en relation avec la Chine et l'Inde. Ces villes de Ninive et de Babylone avaient une importance commerciale grande au moins comme celle de Londres, Hambourg, Marseille de nos jours.

XII.

Les Sabéens et l'Afrique.

M. Baldwin, dans son livre: *Pre-historic Nations,* a écrit des choses bien intéressantes sur les Arabes-Kushites, quoiqu'il exagère manifestemeut le rôle de ce pays et de ce peuple. Pour lui l'Arabie est *la* Koussie, le foyer primitif des Kushites. C'est la Susiana comme on a vu. Ensuite il confond partout l'élément sémite (arabe) avec l'élément hamite ou chamite. Il est très vrai, que ces deux éléments sont un peu partout où ils se touchent étrangement enchevêtrés (Babylonie, Assyrie, Phénicie-Kanaan, Egypte, nord de l'Afrique), et c'est le cas *surtout* pour l'Arabie méridionale, comme pour sa colonie directe, l'Abyssinie. C'est un fait très étrange. Tandisque Sémites et Chamites se mêlent à peine avec les Japhétides, ils *fraternisent* volontiers ensemble. Les exemples abondent. Prenons seulement celui de la faiblesse scandaleuse que le peuple élu montrait maintes fois à se compromettre, à s'encanailler — c'est le mot — avec les divinités chamites de Kanaan. Salomon conclut une alliance avec Hiram. Les mariages avec des éthiopiennes, noires sont fréquemment mentionnées, etc. Et le „métissage" de leurs langues respectives! Ce n'est donc que dans le sens de ce mélange incontestable qu'on peut parler de Sémito-Chamites, d'Arabes-Kushites. Malgré cet enchevêtrement il faudrait pourtant distinguer les deux éléments, ce qui n'est pas facile. C'est même impossible la plupart du temps.

La Genèse (*c. X : 7*) mentionne comme fils de Chus: *Saba, Hevila, Sabatha* et *Sabatacha*; ensuite encore un autre *Saba* fils de Regma; puis (*c. X : 26*) parmi les enfants de Jectan: *Saba, Ophir, Hevila.* Tout indique qu'il y a eu de très bonne heure des Sémites et des Chamites juxtaposés dans l'Arabie méridionale. Il y a eu là des Sémito-Sabéens et des Chamito-Sabéens, mais il est radicalement impossible de démêler les deux éléments. Jusqu'à meilleur avis, j'incline à croire que les soi-disant „Mischvölker" du nord-est du Soudan et du nord de l'Afrique (les Egyptiens, les Phéniciens et les Berbères-Libyens *inclusivement*) doivent leur supériorité relative, même au point de vue somatologique (traits fins et nobles, etc.) à l'élément *sémite.* Tout ce qui est *franchement* nègre (teint de la peau, prognatisme, culte de *Siva-linga,* etc.), voilà l'élément chamite vrai, le „Ur"-kushite, si l'on tient à ce mot. S'il y a des Chamites *purs,* ce sont les Négrilles, les Nigritos, les Bosjesmans et *tutti quanti.*

Les Phéniciens sont originaires de l'Arabie sud-occidentale, dit-on. C'est très vrai. En parlant donc des Sabéens, on a à faire encore avec un peuple très *apparenté* avec les Phéniciens. Movers (et après lui Dr. Weiss) dit: „Uralt ist der Handel der Phöniker mit „Arabien, uralt aber auch der Verkehr zwischen den indischen und afrikanischen Küsten- „ländern zur See". C'est tout naturel, puisque l'Arabie était, après l'émigration de la

Susiane, leur mère-patrie. Les plus anciens livres de la Bible montrent une si parfaite connaissance des tribus arabes, qu'on doit supposer des relations très suivies dès les temps les plus reculés. Les Sabéens, le plus riche peuple commerçant connu des anciens, étaient fort bien connus des Hébreux. La reine de Saba vient voir Salomon et lui offrir des cadeaux (*III Reg. X: 1—10*). C'est la tradition constante chez les Abyssins, tradition corroborée par des documents qui paraissent irrécusables, que la dynastie de leur rois descend de Salomon par cette reine de Saba. La capitale du pays des Sabéens se nommait *Saba*, comme leur grand ancêtre. Elle était placée au pied d'une montagne. Strabo (*XVI, 4*) distingue les Minéens et les Sabéens. Il les place sur la Mer-Rouge. La capitale des premiers se nomme, selon lui, Karna, celle des seconds *Mariaba*. Mais de quel ancêtre *Saba* s'agit-il? Du Chamite ou du Sémite? Les relations entre Salomon et la reine de Saba ne prouvent pas rigoureusement, qu'elle fut sémite. Malgré cela on admet assez généralement que ces Sabéens de l'Arabie sud-occidentale étaient des Sémites pas trop mêlés avec des Chamites. On en voit la meilleure démonstration dans le peuple de l'Abyssinie actuelle où l'élément sémite domine notablement l'élément chamite, tandisqu'il est déjà plus affaibli chez les Galla, les Massaï, les Fan, les Fulbe, etc.

Les Arabes du sud de l'Arabie, et les *Sabéens* en particulier, faisaient du commerce dès les temps les plus reculés (2000 ans *a. Chr.*) avec l'Egypte, l'Inde, la Mésopotamie, et surtout avec Tyr et les Phéniciens, qui du reste avaient appris le métier chez eux! Ce commerce des Sabéens se faisait par mer et par terre (caravanes). Qu'on lise les chap. XXVI—XXVIII d'Ezéchiel pour avoir une idée du commerce et des richesses des Tyro-Sidoniens: „*Arabia et universi principes Cedar* (Kedara, Gitara), *ipsi negotiatores manus tuae*” . . . .; (XXVII : 21). „*Venditores* **Saba** *et Reema, ipsi negotiatores tui* . . . .” (ibid. : 22). „ . . . . **Saba**, *Assur et Chelmad venditores tui*” (ibid. : 23). Reema (ou Rhegma) est la province Oman actuelle. Puisque Saba et Reema, qui sont tous les deux Kushites, sont nommés ici ensemble, on dirait que ces Sabéens du prophète sont bien des Chamites. Agatharchides, selon Forbiger (*Alte Géogr., t. II, p. 158*), dit „que les *Sabéens* ont fourni aux Phéniciens leurs meilleures relations commerciales.”

Au VIII[e] siècle a. Chr. un corps de *Sabéens* du Yémen passa en Afrique, dit-on, et devint la souche des Abyssins actuels. Ils ont passé le détroit bien plus tôt! Car selon quelques auteurs, déjà vers la fin de la VI[e] dyn. égyptienne (2301 a. Chr.) les Hamito-Kushites auraient passé le détroit le Bab-el-Mandeb pour fonder l'empire de l'Ethiopie. Ce n'étaient pas les premiers encore. On peut, et on doit même admettre, que *peu* de temps après la dispersion (de 3406 à 3256) des hordes avant-coureuses (Watwa-chasseurs!) vraiment nimrodiennes, aient passé ce détroit, pour envahir l'Afrique, ou soient même arrivées en bateaux. A ces vrais Chamites-Nègres s'est superposée plus tard une couche sémite (sabéenne?) qui a donné naissance aux „Mischvölker” que nous connaissons (Galla, Wahinda, etc.).

Il y eut *deux* Ethiopies ou „*terrae Kush*”. La première (le foyer) en Susiane, l'autre en Afrique; et il est curieux que la région *sabéenne* avec l'Abyssinie ait été toujours plus *spécialement* désignée sous le nom d'*Ethiopie.* Heeren dit, que „dès les temps les plus reculés „les Ethiopiens passèrent pour le peuple le plus mystérieux de la terre.” Le terme grec „Ethiops” (*ἀίθω* et *ωψ*) a remplacé celui de *Kush.* Les Septante avaient certainement raison d'adopter ce terme. Les Grecs l'employèrent comme un terme sacré. Ils l'ont reçu des Egyptiens ou des Phéniciens. Il paraît avoir des relations avec le *culte du serpent* chez les Chamites. Eustathius (*Schol. in Hom.*) dit, qu'Ethiops est un titre de Zeus (*Διος επιθετον Αιθιοψ*). Lycophron décrit Prometheus comme le *Δαίμων Προμοθεύς Αιθίοψ.* On parle beaucoup des Hamito-Kushites. Et certes, ils ont eu une colossale histoire, et leur histoire non-écrite est bien plus intéressante encore, mais il ne faut pas oublier les *Sabéens.* C'etaient aussi de *vrais Ethiopiens.* On peut même admettre qu'ils aient eu des relations *plus* spéciales avec cette partie de l'Afrique que les Kushites proprement dits, et ce sont probablement *ces* Sabéo-Ethiopiens qui ont surtout occupé les côtes orientales de l'Afrique (et les régions du Haut-Nil, avec l'Abyssinie) comme Strabo le veut. Le prof. Rawlinson

confirme cette opinion. Baldwin de son côté (p. 65) dit, „qu'ils se sont étendus le long de la „côte africaine sud-australe et loin dans l'intérieur jusqu'au *Soma-Giri* (?) ou „montagnes „de la lune," et les régions lacustres autour des sources du Nil." Les ruines de *Zimbabye* sont sûrement l'oeuvre de ces Sabéens. Tous les explorateurs relèvent leur caractère chamite non voilé. Ils concordent trop avec les découvertes himyarites faites e. a. par M. Arnaud dans l'Arabie méridionale, pour n'être pas de la même origine. Himyar était un descendant de *Saba*, selon les auteurs arabes, qui ont des récits en masse sur ces étranges Sabéens. Ils assurent, que des monarques sabéo-arabes marchèrent loin dans l'Afrique pour faire la guerre au Moghrib (Mauritanie) Un de ces monarques, nommé *Afrikis* ou *Afrikin* aurait marché avec son armée jusqu'à l'Océan-Atlantique. Ils étendirent leur domination sur une grande partie de l'Afrique, et dans l'Afrique centrale et équatoriale. Pour M. Baldwin il n'y a pas de doute, que les Sabéens n'aient occupé les régions des Grands-Lacs. Strabo (l. I.) dit: „c'était mentionnné comme une tradition parmi le peuple de Tartessus que les Ethiopiens traversèrent jadis l'Afrique jusqu'à ses frontières les plus occidentales."

Les Nègres actuels sont des *décadents*, mais pas encore, Dieu merci! au point de nommer le Noir „*a fine animal*" comme le fait brutalement M. Johnston. Supposé que ce fût vrai, alors il faut le *relever* et non pas l'exterminer. Partout on trouve des traces qui prouvent, que les Noirs actuels ont connu des jours meilleurs. Dr. Barth l'a montré pour le Bornou (*V. infra).* La métallurgie, telle qu'elle est encore exercée par nos *Walongo* du Sud-Nyanza, par certaines tribus du Congo et par les *Wavira* à l'ouest de l'Uzige, la magnifique poterie des mêmes Wavira, etc,, prouvent que ces peuples ont *gardé* beaucoup encore de leur ancienne grandeur (!)

J'ai dit que les *Sabéens* surtout ont fait sentir leur influence dans cette partie de l'Afrique qu'on peut nommer l'Afrique-moyenne orientale et qui regarde l'Arabie. Ces *Sabéens* sont doubles: Chamites et Sémites. Livingstone dit de Chinsamba, roi des Mangania: „Il a une physionomie *juive*, ou plutôt la figure d'un ancien *Assyrien*, telle que Layard les „montre sur les monuments. Cette face est très commune dans cette contrée. Presque „toutes les têtes ressemblent à celles qui sont figurées sur les monument assyriens et „égyptiens." Burton a fait la même remarque pour ce qui regarde les Wagogo, les Watutsi et les Wahuma. Oui, elle s'applique bien réellement aux peuples des „Zwischen-Seeen-Gebieten." On est parfois stupéfait de rencontrer souvent dans certaines têtes des Watutsi de l'Urundi et du Ruanda des traits absolument *sémites* des plus prononcés. Toutes leurs traditions du reste marquent qu'ils viennent du nord-est, que leurs ancêtres (Sémites!) étaient plus blancs (avant leur mélange avec de vrais Chamites *purs* ou Nègres!)

L'auteur du „Périple" de la Mer Erythrée, qui écrivait vers l'an 85 p. Chr. et qui mérite *toute* confiance selon les auteurs modernes, raconte que de son temps la côte de Mombasa (*'Αζανία,* Tana ou Sana actuel) faisait partie des possessions de Charibael, roi des *Sabéens*, et cela en vertu d'un droit ancien *(κατά τι δικαιον ἀρχαῖον).* Ce Charibael *(Kharah'bil)*, qui résidait dans la ville de Saphar (le Dhafar ou Zafar actuel), aurait pris ce territoire à son vassal Cholaebos, tiran de la région mopharitique. Ce Cholaebos résidait lui à Sawe ou Save (Taaes). Le pays lui fut rendu contre un tribut payable aux habitants de *Muza* (Musa ou Mauschid ?), „qui avaient l'habitude d'y envoyer leurs bateaux montés „avec des pilotes et des marins Arabes (Sabéens)" et „*qui connaissaient fort bien les lieux et* „*les langues des indigènes.*" L'auteur du Périple ajoute „que ces commerçants s'y entendaient „à gagner les indigènes par des présents consistant en vin, blé, lances, couteaux, haches „et diverses sortes de perles." Les Arabes de Mascate et les Indiens ne font pas autrement de nos jours! Ceux-ci aussi parlent fort bien les idiomes nègres (swahili). Les *Sabéens* comme ceux-ci ont dû laisser des enfants dans le pays, qui, plus entreprenants et plus intelligents (sang sémite!) ont fondé des dynasties. Tout le monde peut voir combien nos *Wangwana* (métis d'Arabes et de Nègres) présentent déjà, après *une* ou *deux* générations, une toute autre physionomie *(cfr. Geogr. Graeci Minores, Didot, Paris., 1855, p. 271, 274).* — Depuis quelle époque ces *Sabéens* envahirent-ils ainsi l'Afrique orientale? L'auteur du

„Periplus" dit, que ce fut aux temps les plus reculés. On peut admettre que ce fut bien avant Moïse. Alors, déjà vers l'an 2000 des flottes égyptiennes allèrent le long de la côte orientale jusqu'au pays de *Pun (Punt)*. Les marins y rencontrèrent des hommes de deux types bien différents. Les uns étaient bruns, bien armés, ayant de longues barbes. C'était la race dominante. Elle descendait sans doute de Jectan ou des Jectanides, qui à cette époque gouvernèrent l'empire Sabéen. Les autres sont dépeints comme rouges, à nez court, grosses lèvres, sans barbe, sans armes. Ces commerçants y trouvèrent de la gomme (copal)! Ils en emmenèrent des giraffes, un „léopard vivant au sud", beaucoup de peaux de léopards, des anneaux en cuivre, de l'or pur, de l'ivoire, de l'ébène et d'autres produits méridionaux (cfr. Mariette: *Deir-el-Bahari*, Leipzig, 1877, p. 14, 15, 18, 19, 20, 21).

Ce sont là des articles de commerce encore en vogue actuellement dans cette partie orientale de l'Afrique. Ptolémée II, selon Cosmas Indicopleuste, conquit le pays des *Shashu*. Il fit une expédition au pays de *Pun*. Bref, ces expéditions prouvent peremptoirement les relations des Sabéens avec nos Bantu. Les Watonga nomment encore, selon le P. Torrend, du nom *Ma-punu* les Matabélé et d'autres tribus de la côte orientale de l'Afrique. Ce nom rappelle le *Pun* ou *Punt* des inscriptions hiéroglyphiques. C'est chose curieuse, que le récit de la visite de la reine de *Saba* dans le IIIe livre des Rois et le IInd des Paralipomènes est suivi immédiatement par celui de la flotte ophirienne, en parenthèse. Si Ophir ne se trouve pas dans l'Arabie, mais à la hauteur de Sophala, faut-il en conclure que la fameuse reine en venait aussi? Evidemment non, mais la coïncidence des deux récits prouve qu'il s'agissait d'un même pays sabéen *et* de ses colonies est- et sud-africaines et probablement équatoriales. Lorsque Vasco di Gama avec ses Portugais arrivait à Sofala en 1498, ils y rencontrèrent des navires arabes chargés d'or. Ces commerçants arabes du XVe siècle continuaient simplement le métier de leurs ayeux, les Sabéens. Ils n'étaient certes pas trop décadents et inférieurs à leurs puissants ancêtres, puisque les villes arabo-sabéennes, rencontrées par les Portugais sur la côte du Mozambique, n'étaient *pas moins grandes et belles que celles du Portugal*, au dire des mêmes Portugais! De Melinda, une de ces villes, un récit dit: „La ville est grande, avec de belles rues et des maisons „construites en pierres, hautes de plusieurs étages et garnies de terrasses en haut." Le même auteur raconte, que dans les ports de toutes ces villes il y avait beaucoup de bateaux qui valaient bien les bateaux portugais. Les officiers qui les commandaient employaient la boussole, l'astrolabe, et d'autres instruments nautiques et astronomiques. Les mêmes Arabes dirent aux Portugais, que c'était bien par là que se trouvait l'Ophir de Salomon. — Paz, Upaz, Parua-im, Ophir, d'où Juifs et Tyriens tirèrent leurs trésors, étaient dans le voisinage des *Shashu* de Cosmas et de la „table du soleil" d'Hérodote. La côte de *Sofala* des anciens auteurs arabes depuis la Baie Delagoa jusqu'à la rivière Rovuma, se nomme encore, dans plusieurs dialectes bantu, *Ku-piri*. Dans ces parages plusieurs tribus se nomment *A-mpire, A-mbiri, Ba-peri, Ma-fia (Ma-fira), Ma-via (Ma-vira)*. — Paz (Upaz) était probablement *Mombasa* qui paraît avoir été le siége des anciens gouverneurs sabéens, ou plutôt l'île de *Patta*, dont la capitale renommée pour son commerce d'or, se nommait *A-mpaza* au XVIIe siècle encore. Les *Parua-im* étaient identiques aux *Ba-roa, Twa-roa, Ba-tua* (Hottentots-Bosjesmans) actuels, les *Wakwak* des Arabes, dans les territoires desquels se trouvent les mines d'or et de diamants sur le Limpopo et ses affluents. Les trésors accumulés par les Sabéens dans le Yémen venaient principalement de l'Afrique australe. On a vu que les Sabéens employèrent des Arabes dans leurs relations avec les Nègres-Bantu d'Azania, parce qu'ils savaient la langue des indigènes. La remarque est intéressante. Les Arabes, ainsi que les Indiens, parlent en ce moment le swahili p. e. comme leur langue maternelle avec une perfection qu'atteignent rarement les Japhétides! C'est une nouvelle preuve de la grande facilité avec laquelle les éléments sémites et hamites s'assimilent et se compénètrent au point de vue linguistique comme au point de vue anthropologique. Il est douteux que les mots *Mungu, Mulungu, Murungu* ou *Muluku, Moloko* à Mozambique, autant de termes pour désigner l'Être Suprême, soient d'origine phénicienne et simplement des variantes du nom *Moloch (Molokh)*. Le R. P. Torrend, s. J. dans sa

Grammar p. XLII l'admet. Tout au plus peut-on admettre que ces noms d'esprits sont *chamites*, sans qu'il est besoin de les faire venir de Tyr ou de Sidon. Ces noms ont voyagé avec les différentes tribus chamites, kushites, sabéennes et autres, qui adorèrent ces dieux.

XIII.

Les Classiques Grecs et Latins et l'Afrique.

Ce n'est que bien tard que notre Europe, en la personne des Grecs, commençait à connaître l'Egypte et l'Afrique en général. Le continent noir, l'Egypte en particulier, avait déjà une immense histoire derrière lui. Dès le VIIe et le VIe siècle (624) l'Egypte s'ouvre aux Grecs. Avant cette époque le pays resta fermé à ces étrangers japhétides. Ceux-ci néanmoins en avaient déjà des connaissances vagues. Dans l'Odyssée et dans l'Iliade *(IX : 381—384)* il est question de l'Egypte. Les noms d'*Osiris*, d'*Isis* et de *Horus* sont inconnus aux auteurs grecs avant Hérodote (490—425). Diodore de Sicile *(I, 96)* assure pourtant que les plus illustres Grecs, même avant l'époque mentionnée (VIIe siècle) allèrent, de 1200—700 et plus tard, voyager en Egypte pour s'instruire. Il cite Orphée (XIVe siècle?), Musée (XIVe—XIIIe), Mélampe (XIIIe siècle?), Dédale (400), Homère (900), Lycurgue (IVe siècle), Solon (638—558), Platon (430—348), Eudoxe (409—356), Démocrite d'Abdère (460—361), Oenopide de Chio (500), les sculpteurs Théodoros (VIe siècle) et Téléclès (600), et le fabuliste Esope qui serait même d'origine éthiopienne et nègre! Selon Strabo (66—24) *(I, 30)*, le poète Alcée (VIIe siècle) voyagea positivement en Egypte. C'était surtout le Pharaon Amasis (564—526) qui favorisait les étrangers, et notamment les Grecs. Bias (né 570), un des sept sages, correspondait avec ce Pharaon, selon Plutarque *(De audiendo, c. 2)*. — Cléobule le sage, (Ve siècle), étudiait la philosophie dans les sanctuaires égyptiens, selon Diogène Laërce *(I, 6)*. Flav. Joseph. de son côté *(contra Appion, I, 1)* affirme, que Phérécide de Scyros (600) fut l'élève de la science égyptienne. Pythagoras de Samos (569—470) était, selon Diodore *(1, 96)*, non seulement un disciple et un initié des prêtres de l'Assyrie, des Brahmanes de l'Inde et des Druides de la Gaule, mais il était si enthousiaste pour l'organisation sacerdotale en Egypte, qu'il voulait l'introduire en Grèce. Thalès (IXe siècle) étudiait sur place les causes des inondations du Nil; il mesurait la hauteur des pyramides d'après la longueur de l'ombre qu'elles projectèrent (*Diog. Laërce, I, 1, 3, § 24; 6, § 27*). On prétend aussi, qu'il emprunta sa cosmogonie aux Héliopolitains (eau principe de toutes choses, chaos primordial, masse informe = *nou*, la terre une vaste ellipse soulevée le jour de la création par le dieu *Shu*, etc.)! *Solon* arriva d'Athènes en commerçant d'huile. Il échangeait en Egypte son huile contre du blé et des marchandises indiennes. Tout en faisant son métier, il étudiait les lois du pays. A Saïs il apprenait des prêtres de Neith l'existence puis la submergion de l'île d'Atlantis. Les mêmes prêtres lui apprirent, que l'histoire d'Egypte durait déjà 9000 ans, et que les Grecs n'étaient que des enfants d'hier! (Cfr. *Plut., Solon, 26; Plat.: Tim. c. 3*). — Vers la fin du VIe siècle *Hécatée de Milet* (550) voyagea en Egypte, et arriva jusqu'à Thèbes. Lorsqu'il se vantait devant les prêtres de cette ville qu'il descendait de Zeus en seixième génération, ceux-ci lui montrèrent 345 momies de prêtres qui avaient règné sur Thèbes de père en fils, depuis que les dieux avaient quitté la terre! (cfr. *Hérod. II, 149*). *Xenophanes de Colophon*, au contraire, voulait prouver à ces prêtres, mais en vain, qu'Osiris n'était pas un dieu! — Toutefois c'est *Hérodote* qui donne le plus de détails sur l'Egypte, l'Ethiopie, et l'Afrique. Il voyagea en Egypte vers 450. C'est lui qui le premier mentionne Osiris, Isis, Horus, identifiés par lui à Dionysios, Déméter, Bacchus. Eschyle (525—456) comme Homère et Hésiode (900—800), paraissent ignorer les noms de ces dieux égyptiens et chamites. — A partir de Psammetichus I, fondateur de la dynastie saïte (651?), l'accès de l'Egypte fut autorisé aux Grecs. Ses successeurs *Niko I, Psammetichus II, Apriès (Ouahibri), Ahmas II*, l'*Amasis* d'Hérodote), continuèrent ces relations. Le dernier *(Amasis)* était tellement ami

des Grecs, qu'à la mort de sa première femme Sonivaphra, il se maria avec Ladike, la fille d'un riche citoyen grec de Cyrène (colonie grecque depuis le milieu du VIIe siècle). Il entretenait également des relations avec Polycrates, tyran de Samos.

En 525 Cambyse (529—522) fait la conquête de l'Egypte. Les fameuses dynasties égyptiennes nationales prennent fin. L'Egypte (et l'Afrique!) n'est plus désormais qu'une province perse, puis grecque et enfin romaine. Les auteurs de ces trois peuples respectifs vont désormais en parler. Mentionnons la fameuse expédition de Cambyse pour conquérir l'Ethiopie, et découvrir les sources du Nil. Le capricieux conquérant avait entendu tellement de ces peuples noirs du Haut-Nil, que sa curiosité était vivement piquée. On lui dit, que les plus beaux et les plus grands hommes habitaient par là (les *Wahinda* du Ruanda mesurent 2 M. à 2 M.15 selon le Lt. Fonck). Ces géants atteignaient un âge de 120 ans, et même au delà. Il y avait tellement de richesses, que les chaînes des captifs étaient en or pur, etc. L'expédition échoua, comme on sait *(cfr. Hérod. III, 17—85, 97; Diod. I, 46).* De Thèbes il détacha 50.000 hommes de son armée pour conquérir la grande oase (120 milles à l'ouest de Thèbes) et l'oase de Jupiter Ammon (400 milles au N.O.) — Le règne des Perses (XXVIIe dyn.) dura 120 ans. Selon Wiedemann, Cambyse régna 6 ans en Egypte, Darius 36 ans, Xerxès 21 ans, Artabanus 7 ans, Artaxerxès 41 ans, Xerxès II 2 ans, Sogdianus 7 ans et Darius II 19 ans. Alexandre le Grand abattit les Perses, et prend l'Egypte en 332. Le règne des Grecs et des Ptolémées commence. Les enfants de Hellas sont désormais chez eux. Mais de leur côté les Egyptiens s'expatrient.

En 333, sous l'archonte Nicocratès, les Egypto-Phéniciens construisent un temple d'Aphrodite au Pirée. — Parmi tous les Ptolémées c'est le Philadelphe surtout, qui encourageait les lettres et les sciences, notamment les recherches historiques et géographiques. Sur son ordre le célèbre Manéthon (ou *Sébennytus*), prêtre égyptien, composait sa fameuse chronique, dont nous n'avons en somme que la table des matières. Les Septante traduisent la Ste Ecriture en grec, sous son patronage. Il accumule des livres dans une immense bibliothèque. Les savants de cette époque avaient des connaissances très étendues sur l'Afrique. A Rejang (Sumatra) on a trouvé dans les derniers temps *(V. L'Anthrop., t. VIII, 1897, p. 372)* des inscriptions, qu'on attribue à des marins (phéniciens) de Néarque et d'Onesicritos, les deux amiraux d'Alexandre, qui sur l'ordre du prince descendirent l'Indus. Peut-être que leur flotte, en croisant dans l'Océan, a touché là. Selon d'autres auteurs les inscriptions de Rejang sont vraiment phéniciennes, et bien plus anciennes. Les anciens marins phéniciens faisaient le tour du monde, comme nos navires actuels, et ont laissé, e. a., des traces sur toutes les côtes africaines.

En 30 a. Chr. l'Egypte devient province romaine. Pendant cinq siècles elle reste sous la domination romaine; pendant deux siècles sous la domination byzantine. Ensuite arrivent les Wandales sous Genséric (429—439), vaincus après par Bélisaire (534), jusqu'à ce que les Arabes se substituent à eux vers la moitié du VIIe siècle. C'est pendant toute cette période que les auteurs classiques grecs et latins, mais surtout les premiers, nous donnent d'amples détails sur les peuples de l'Afrique, sa géographie, les sources du Nil, etc.

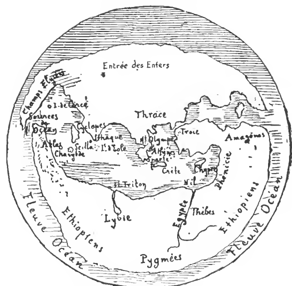
Après ces généralités, mentionnons les principaux de ces auteurs, soit grecs soit latins, et la subtance de ce qu'ils disent de l'Afrique.

1o. *Homère* (900?) — On doute s'il a existé! D'autres n'en font *qu*'un poète. D'autres enfin en font un géographe. Le grand homme n'a pas fait vraisemblablement de cartes géographiques lui-même, quoiqu'à son époque on en fît en Egypte, à Carthage et ailleurs. Mais on en a fait depuis d'après lui. Ainsi M. O'Mac Carthy a publié en 1846 dans le *„Magasin Pittoresque"* une semblable carte d'après Homère. Le juge C. P. Haly de New-York, dans son ouvrage intéressant: *Contribution à la Géogr. antique,* a composé une semblable carte que M. Stanley reproduit (V. *Dans les ténèbr. de l'Afr., t. II, p. 272).* Le Nil sort au pied d'une haute chaîne de montagnes où logent des pygmées (Urundi-Ruanda). Les grues n'y sont pas, mais bien des palmiers qui figurent l'Egypte et la Libye. On y voit aussi les deux Ethiopies.

2o. *Hécatée* (550—500). — Ce grand voyageur avait visité l'Egypte, la Libye et une

grande partie de l'Afrique. Il fait venir le Nil tout à fait du sud de l'Afrique, et peuple cette région de pygmées (V. *Dans les ténèb..... t. II, p. 273* un petit croquis d'après Hécatée). Ce n'est pas le premier qui essaya de mettre en carte les idées géographiques qu'il avait. Avant lui *Anaximander de Milet* (610—547) s'appliquait à dessiner les contours du monde, et le contemporain d'Hécatée, le malheureux Aristagoras († 498) fit de même. Celui-ci avait eu des relations avec la Libye.

3°. *Hérodote* (490 ou 485—425). — Le „père de l'histoire" pourrait presque être nommé aussi „le père de la géographie". Il nous a laissé maint détail intéressant sur l'Afrique. En 448 il remonta le Nil jusqu'à Eléphantine, ville sise à la frontière septentrionale de l'Ethiopie. A *quatre mois de voyage*, au delà de la cataracte de Syène (Assouan), vers le sud, le Nil a sa source, selon lui. Il voyage a non seulement sur la côte septentrionale de l'Afrique, mais pénétra dans la Libye. C'est lui qui le premier (?) parcourrait et démarquait assez bien les oases du désert (du nord et de l'est), e. a. celles de Jupiter Ammon (Siouah), et celles des Nasamons et des Psylles, deux tribus habitant les rivages du désert (Audjelah). Il parcourait les oases des Garamantes (Fezzan), des Troglodytes (Tibbu) des Lotophages et des Lakhlyes, aux environs du *chott* El-Kébir de la Tunisie actuelle. Il confondait néanmoins le Nil et le Niger, et croyait comme Pline l'Ancien encore de son' temps, que les deux fleuves sortaient des monts Atlas. Son récit du voyage des quatre Nasamons au Niger, où ceux-ci rencontrent de vrais pygmées, est resté célèbre (V. notice „*Watwa*"). — Il ne paraît pas avoir soupçonné, que la Libye put s'étendre au delà de la ligne, et peut-être même du tropique du Cancer. C'est dans la partie méridionale de la Libye qu'Hérodote place encore, comme Homère, le *côté du jour* ou la région de l'éternelle lumière par opposition au *côté de la nuit* i. e. le nord du globe, le ténébreux pays des Kimmériens.



L'Afrique d'après Homère. (V. page préc.).

4°. *Euthymène* (IVe siècle). — C'était un Marseillais qui reçut du sénat de sa ville natale la mission d'explorer la côte occidentale de l'Afrique, en même temps à peu près que son compatriote *Pythéas,* qui reçut une semblable mission pour le nord de l'Europe où il aurait pénétré jusqu'au 67° degré. La relation d'Euthymène est perdue.

5°. *Alexandre* (356—323 ou 324). — Ce grand homme doit être cité, parce qu'il s'intéressait vivement à l'Afrique et aux sources du Nil, dont il demandait le site à l'oracle de Jupiter Ammon. Lorsqu'il campait sur les bords de l'Indus, il se croyait près de ces sources. Nous venons de parler de ses deux amiraux *Néarque* et *Onésicritos,* qui croisèrent dans l'Océan-Indien et abordèrent peut-être à Sumatra, à Madagascar et à la côte orientale de l'Afrique.

6°. *Ptolémée II Philadelphe* (285—247). — Pendant tout le règne de la maison des Ptolémées (323—30) le mouvement explorateur (de l'Afrique) se continuait. On s'occupait surtout des côtes du „*Mare Erythraeum*" et de la traversée de l'Afrique depuis l'Abyssinie jusqu'à l'Atlantique. C'est Ptolémée Philadelphe surtout, qui favorisait toutes ces recherches, et qui mérite bien d'être cité à ce titre. A son époque tout le littoral de l'Océan-Indien était longé et fréquenté par les marchands et les navigateurs, comme auparavant par les

Sabéens, les Phéniciens et autres Chamites, au moins jusqu'au Cap Delgado. L'île de Madagascar figure sur la carte du monde connu des anciens.

7°. *Eratosthènes* (247—232). — Ce géographe et astronome à la cour de Ptolémée III Evergète, parle des grands lacs africains. Il mesura le premier(?) la terre, et inventa le système de cercles figurant les mouvements du ciel étoilé. Il réunit dans un livre tout ce qu'il apprit de la bouche de soldats et de marchands qui avaient parcouru les régions du Haut-Nil. Il y mentionne des tribus nubiennes demeurant au sud de Kordofan, et deux fleuves (*Astaboras* et *Astasoba* = le *Sobat!*) qui sortaient à l'est de plusieurs lacs, puis arrosaient les pays limitrophes de Meroë et versaient enfin leurs eaux dans le Nil proprement dit. Ce dernier est identifié aujourd'hui, par quelques-uns, au Nil-Blanc, l'Astasoba au Nil-Bleu et l'Astaboras à l'Atbara ou Tacazze.

8°. *Eudoxe de Cyzique* (± 150). — Cet avonturier sans égal, né à Cyzica située sur la rive méridionale de la Mer de Marmora, a fait le tour de l'Afrique, dit-on. Le sérieux Strabon a utilisé les résultats de ces explorations et de ces multiples voyages. Pomponius Méla et Posidonius nous ont légué en partie le récit de ces voyages. (Son homonyme Eudoxe de Cnide (409—356), astronome, mathématicien et géographe, voyagea aussi en Egypte en 362). Eudoxe de Cyzique fut chargé, selon Strabon, par Ptolémée Evergète (110), d'explorer les sources du Nil. Plus tard, sous Ptolémée Lathyre (118—113) il reçut ordre deux fois de faire le voyage de l'Inde. En revenant de l'Inde pour la seconde fois, il trouva dans la Mer-Rouge la proue d'un navire figurant un cheval. Ces marins lui dirent, que ce navire venait de Cadix en Espagne où l'on bâtissait de semblables navires. Ils assurèrent aussi, que souvent des bateaux s'en allèrent à l'ouest et ne revinrent pas. L'avonturier en conclut, que l'Afrique était circum-navigable, et il essayait à son tour de la contourner. Jusqu'à deux reprises il sortit du port de Cadix avec trois bateaux montés par lui. Il ne fut pas plus heureux que Nansen et disparut comme Andrée! A-t-il contourné l'Afrique? Gaffarel, P. Guiraud, Bougainville, de Humboldt l'admettent. Quoiqu'il en soit, il est sûr que Bartholomeo Diaz et Vasco di Gama n'ont pas les premiers contourné le Cap. Longtemps avant eux, nous voyons l'extrémité triangulaire de l'Afrique représentée dans le planisphère de *Sanuto* (1306 p. Chr.), annexé au *Secreta fidelium Crucis* et publié par Bongars, dans le *Portulano della Medicea Laurenziana* (1351), ouvrage génois que le Comte Baldelli a fait connaître; dans le *Planisferio de la Palatina* de Florence (1417) discuté par le Cardinal Zurla; et surtout dans la fameuse mappemonde de fra *Mauro*, tracée dans les années 1457 et 1459. Cette dernière carte montre, quarante ans avant di Gama, avec la plus grande clarté le promontoire de l'Afrique australe sous le nom de *Capo di Diab* ou Dsiab (cfr. de Humboldt: *Exam. critique t. I*). Ferd. Columbus appelait le même cap *Agisymba* ou plutôt *Agesingua (V. infra sub XIII)*. Du reste, Pedreio de Covilhan qui visita Calcutta, Goa et Sofala (d'où il écrivit à Jean I de Portugal) apprenait des Arabes, dix ans avant le voyage de di Gama, que l'Afrique pouvait être circumnaviguée.

9°. *Hipparche* de Nicée (160—125). — Ce grand savant peut être considéré comme le plus grand astronome (connu) de l'antiquité. On a un croquis cartographique de lui (V. Stanley: *Dans les ténèbres*, etc., *t. II, p. 273*), sur laquelle les trois lacs, d'où sort le Nil, sont parfaitement indiqués. Seulement il les place trop au nord de l'Equateur.

10°. *Agatarchidès* de Cnide (né en 120). — Ce dernier, ainsi qu'Artimédore d'Ephèse, qui vivaient sous Ptolémée VIII ou Soter II (117—107), mirent par écrit les résultats de leurs propres recherches géographiques, ainsi que les découvertes de tous ceux qui les avaient précédé et dont les matériaux se trouvaient dans la bibliothèque d'Alexandrie.

11°. *Salluste* (87—34). — Sous Jules César (100—44) Salluste était préfet de Numidie, et il rassembla sur place beaucoup de détails sur la géographie et l'ethnologie de l'Afrique, surtout de l'Afrique du Nord. Son *Bellum Jugurthinum* en contient un bon nombre. Juba le Jeune, à son école prit goût à ces études, et composa plusieurs ouvrages que Pline a pu utiliser. César lui-même s'intéressait beaucoup au problème des sources du Nil („*caput Nili*") qui était *le* problème de son temps comme celui du Pôle Nord du nôtre. Lucain

(Phars.) fait dire au vainqueur de Pompée, qu'il aurait renoncé à la guerre civile s'il avait eu le bonheur de découvrir les sources du Nil.

12°. *Strabo* (66 a.—24 p. C.) — Son très important ouvrage *(Géogr. en XVII livres)* résume toutes les connaissances des anciens sur les contrées qui leur étaient connues: Ibérie, Gaule, Bretagne, Irlande, Italie, Sicile, Sardaigne, Corse, Germanie, Dacie, Scythie, Illyrie, Pannonie, Dalmatie, Thrace, Epire, Grèce, Asie, Ethiopie, Libye. Ce qu'il a sur l'Afrique est très important. Il compare les plaines sablonneuses de la Libye-Moyenne, par-çi par-là parsemée d'oasis peuplées et fertiles, aux taches d'une peau de panthère. C'est lui aussi qui dit, que les Egyptiens donnaient le nom d'*oasis* à ces centres fertiles. Strabon, comme on sait, raconte que Colchis était une colonie égyptienne. L'expédition célèbre de Jason (69 ans avant la guerre de Troie) s'en serait retournée par l'Afrique Jason traverse la Mer Erythrée (Océan-Indien), et atteint *le Palus Tritonidis* après avoir traîné pendant douze jours son bateau dans les sables du désert!

13°. *Pline* l'Ancien (23 a.—79 p. C.). — Cet encyclopédiste de l'antiquité a des mérites spéciaux pour ce qui concerne l'Afrique. Son érudition était si grande qu'il ne savait pas seulement décrire tous les peuples de la Mauritanie, de la Numidie, des deux Syrtes, de la Cyrenaïca, de la Libye et de l'Egypte, mais qu'il énumérer aussi toutes les peuplades de la Haute Ethiopie. Il a en plus conservé beaucoup de choses glanées chez d'anciens auteurs. Sans lui nous ne saurions rien de l'expédition de l'espagnol Cornelius *Balbus*, que celui-ci exécuta pour punir des tribus indigènes habitant les montagnes orientales de l'Atlas, à l'intérieur, vis-à-vis des deux Syrtes. Nous ne saurions sans lui rien non plus d'une expédition du général égyptien *Patronius* dans l'Ethiopie où celui-ci détruisit la capitale Neprata. Pline nous a conservé aussi un peu de la grande histoire générale de *Polybe* (208—128) qui est perdue malheureusement. Ce grand savant avait l'intention de décrire tous les pays du globe et d'utiliser pour cela tous les récits d'expéditions, des géographes, etc., avant d'écrire l'histoire des différents peuples. Il avait voyagé beaucoup et assisté à côté de Scipion Aemilien au siège de Carthage en 146. Alors le général romain lui ordonna d'aller explorer avec une puissante flotte la côte occidentale de l'Afrique. Polybe a raconté ce voyage dans son histoire générale mais cette partie-là est perdue, à part quelques fragments obscurs conservés par Pline. Celui-ci connaît fort bien le *Niger*, forme latine du *Νίγειρ* (de Ptolémée) ou de *Νίγιρ* (d'Agathémère) „Le mot *Niger* n'aurait pas la signification „de: *noir*, mais ce mot se rattacherait à la racine berbère: *ghor, gher, ghir, eghirroi* = fleuve, eau qui „coule" (Dubois).

14°. *Sénèque* (2—65). — Pour le précepteur de Néron l'origine du Nil était „*irenarrabilis natura*" *(Nat. quaest. l. III, c. XXII).* On le voyait s'accroître et se dessécher presque, mais on n'en comprenait pas la cause. Plusieurs pensaient qu'il existait de toute éternité.

Sénèque raconte dans le même ouvrage *(l. VI, 8)*, que Néron envoya deux centurions pour explorer les sources du Nil. Le récit de ces deux hommes, il l'avait entendu de leur propre bouche. Ils avaient fait un long voyage, et avaient rencontré d'immenses marais impraticables. Dans le sud lointain ils voyaient deux rochers d'où sortait une masse énorme d'eau, etc. Selon Lanier, ce détail est une preuve que les deux officiers avaient pénétré jusqu'au Bahr-el-Ghazal, qui s'étend réellement à travers des marais à son embouchure dans le Nil, au-dessus du lac *Nô.* D'autres ne croient pas à l'expédition d'une armée. Néron aurait envoyé simplement un tribun, avec un détachement de prétoriens, pour inspecter le sud de l'Egypte.

15°. *Suetonius Paulinus* (40 p. Chr.) raconte, que dans une expédition contre les Gétules au sud des monts de l'Atlas, il eut à traverser d'immenses solitudes où aucun homme ne pouvait vivre, pas même l'hiver, à cause de la chaleur. C'étaient des déserts arides d'où s'élevaient des pics élevés brûlés par le soleil. Quelle fidèle peinture des horreurs du Sahara!

16°. *Ptolémée* (150 p. Chr.) — Pline, tout érudit qu'il était, fut dépassé par Claudius Ptolémaeus, le Justus Perthes de son époque. Il dépeint le continent africain en huit chapîtres, et mentionne, parmi d'autres choses très intéressantes, les expéditions des

généraux romains Septimius Flaccus et Julius Maternus qui, à travers le désert, arrivèrent dans l'oasis d'Agisymba, à la frontière septentrionale du Soudan. En se basant sur de nouveaux récits, il affirme queles deux lacs, situés au sud de l'Équateur dans les bassins au dessus des „*montes lunae*," étaient les vraies sources du Nil. Il mentionne aussi de grands fleuves qui arrosent les régions équatoriales. Il cite beaucoup de noms de peuples, de villes et de montagnes. Bref, il avait certainement une idée assez juste de tout le cours du Nil. Les cartes géographiques qui se trouvent dans ses livres (cfr. Stanley, *l. c. t. II p. 273)* ne sont pas de lui, selon plusieurs, mais de la main d'Agathodaemon (V[e] siècle p. C). — Comme le Périple de la Mer Erythrée, les travaux de Ptolémée, de Strabon et de Pline méritent toute confiance. Personne n'en doute en ce moment.

Après les travaux des auteurs nommés, surtout des derniers, il y a eu quasi une éclipse géographique. Il faut presque descendre jusqu'aux Arabes pour trouver quelque chose sur la géographie et les peuples de l'Afrique. Quelques rares Byzantins en parlent encore. Il faut néanmoins faire mention d'une manière particulière d'un moine égyptien, nommé *Cosmas* et surnommé *Indicopleustes* i. e. navigateur dans l'Inde (547). Il était né à Alexandrie, faisait le métier de commerçant et voyageait beaucoup. Il visita ainsi l'Ethiopie, l'Arabie et l'Inde. Ensuite il se fit moine. Il a écrit une *Description de la terre* aujourd'hui perdue, et (vers 547) une *Topographie chrétienne* (en grec) publiée par le P. Montfaucon, dans sa *Collectio nova Patrum et Scriptorum graecorum t. II, Paris, 1706* (cfr. Migne: *Patr. Graec. t. 89, col. 98*). La *Topographie* de ce Cosmas contient un passage curieux sur la manière dont on faisait le commerce à son époque dans l'Afrique Centrale (Équatoriale!?). Le voici: „Au delà de Barbaria (i. e. *Troglodytica*, le Somâl actuel) s'étend „l'océan, qui porte là le nom de *Ζίγγιον* (*Zingi*, la mer de *Zindj* des Arabes, d'ou *Zanzi-bar* „ou *Zendji*-bar = *bara* = pays des Noirs). En longeant la même mer on arrive à un pays „nommé *Sasos*, *Sashu* (S. E. Afrique), qui possède d'abondantes mines d'or (*μέταλλα πολλὰ* „*χρυσίου ἔχουσα*). Tous les deux ans le roi d'*Axum* (à la Mer-Rouge), par l'intermédiaire „de ses préfets à *Agau* (en Abyssinie) envoie des hommes par là pour le commerce de l'or. „Ils partent accompagnés d'un grand nombre de marchands, et ils sont bien 500 ensemble. „Ils emportent avec eux pour l'échange des boeufs, du sel et du fer. Arrivés dans le pays, „ils se fixent dans un certain endroit, font une grande enceinte en branchages (un *kambi* „de caravane), et y demeurent. Alors ils tuent les boeufs et exposent la viande divisée en „morceaux dans le bois, ensemble avec le sel et le fer. Alors les indigènes arrivent ayant „de l'or en forme de *θέρμια* (fèves lupines), qu'ils nomment, eux, des *tankhara*. Chacun „dépose un, deux ou trois de ces *θέρμια* comme cela lui convient, et se retire à côté. „Alors approche celui à qui appartenait le boeuf. S'il est satisfait du prix, il prend l'or, „tandis que l'indigène vient ensuite enlever la viande, ou le sel, ou le fer. Si le marchand „n'est pas satisfait, il laisse l'or, ce que voyant l'indigène, il ajoute d'autre or, ou bien „il enlève son or et s'en va. Le commerce se fait ainsi, parce que les langues des deux „parties diffèrent, et qu'il n'y ait pas d'interprètes. — Les marchands restent ainsi „environ cinq jours, plus ou moins, selon que leurs affaires marchent. En retournant ils „vont tous ensemble et bien armés, parce que, en route, des tribus hostiles les attaquent „pour leur enlever leur or. Tout le voyage, aller et retour, dure *six* mois. En allant la „marche est plus lente à cause du bétail. En revenant les marchands se hâtent, de peur „d'être surpris par l'hiver et les grandes pluies. Les sources du Nil sont près de ces „contrées (aurifères) et en hiver plusieurs rivières, gonflées par les pluies abondantes „barrent la route. L'hiver dans ces pays coïncide avec l'été chez nous...... J'ai écrit tout „cela pour l'avoir vu de mes propres yeux et l'avoir entendu des hommes mêmes qui ont fait le commerce par là."

Chacun qui connaît l'Afrique Equatoriale, qui y a voyagé et vécu la vie de caravane, dirait que ce récit de Cosmas est d'un Arabe ou d'un Indien qui revient d'un voyage dans l'Urundi, l'Uzindja, le Butundwe ou l'Unyamwezi! Les *boma* de ces *kambi*, l'échange de sel et de pioches, les fortes pluies, etc., tous ces détails sont pris sur le vif. Les choses se passent encore en 1903 comme en 547!

Cosmas parle de *six* mois aller et retour depuis l'Abyssinie. Il parle manifestement d'un voyage par terre, et non pas par mer, p. e. de Zanzibar vers l'intérieur. Or, en *trois* mois une caravane peut arriver d'Abyssinie au Nyanza, mais elle ne peut pas atteindre les mines du Transvaal en trois mois! Donc.... Hérodote (III, 114) vise les parties les plus extrêmes de l'Est-Africain, quand il parle de l'abondance de l'or (*χρυσόν τε φέρει πολλόν*), de grands éléphants (*ἐλέφαντας ἀμφιλαφέας*), d'ivoire (*ἔβενον*), des habitants qui sont élancés, beaux et qui vivent longtemps (*ἄνδρας μεγίστους και καλλίστους και μακρωβιωτάτους*). Ailleurs (*III, 20, 23*) il appelle ce peuple: *Μακροβίοι*. Il parle encore d'un certain plateau, qui se trouve dans leur pays, et qu'ils nomment „la table du soleil", et sur laquelle les chefs exposent la nuit de la viande cuite, dont les indigènes peuvent se régaler pendant le jour. Pomponius Mela (*II, 9*) et d'autres auteurs, racontent le même détail. Heeren croit, que ce *plateau* (table du soleil) n'est autre chose que le marché d'or des Macrobiens, tandis que cette viande exposée figure la viande, le sel, le fer et d'autres articles d'échange qui servaient pour le commerce d'or, tel qu'il a été décrit par Cosmas. On doit rapporter à tout cela peut-être les passages énigmatiques d'Homère (*Odyss. I, 26; Iliad. I, 423 seq.*) où le grand poète fait festoyer ses dieux au centre de l'Afrique en compagnie de pieux Nègres! Si, au lieu d'une „table du soleil", on parlait d'une „*table de la lune*", on pourrait conclure, que la région aurifère était l'*Unyamwezi* ou même *le* pays du Mwezi, l'Urundi! Le P. Torrend croit, que la région visitée par les marchands de Cosmas est l'*Usagara*. En langue cafre *i gala* signifie: soleil, et le préfixe *sa* serait identique au mot *se* ou *si*: terre, pays. Il cherche aussi le nom *Usagara* dans le terme *tankhara* (*θέρμια*) de Cosmas. Je crois que l'Usagara est trop près de la côte orientale pour que ces Abyssins aient fait un aussi énorme voyage par terre pour l'atteindre. Puisque la navigation côtière est si commode, ils auraient certainement choisi cette voie. Le récit de Cosmas s'applique, au contraire, très bien aux régions lacustres, où il y a de l'or en masse, où il y a en effet des rivières très encombrantes. Les steppes du „Massaï-land" n'offrent pas ces particularités. Le pays au sud du Nyanza se nomme celui des *Wazindzja*. N'oublions pas ce singulier nom ethnique très ancien. Puis il y a là au Mweri, un peuple métallurgiste (les *Walongo*) très remarquable, très ancien, et passablement mystérieux....

XIV.

Les auteurs arabes et l'Afrique.

Nous avons vu, que les anciens Arabes et les Sabéens, tant sémites que chamites ont très bien connu l'Afrique, qu'ils ont contourné le continent noir, et qu'ils l'ont parcouru un peu dans toutes les directions, sans en excepter l'intérieur. Les Arabes plus récents n'ont pas discontinué à avoir des rapports avec l'Afrique. Dès le milieu du VIIe siècle (650) commence leur main mise, peut-on dire, sur l'Afrique. Au IXe siècle ils fondent l'empire de Kanem au delà du Sahara, qui au XIIe siècle comprenait tout le pays entre le Nil et le Niger (Fezzan). On croit, que beaucoup de Sémites émigrèrent vers cette époque dans l'intérieur soudanais. Les dates précises de ces différentes occupations ne sont pas connues, mais il est néanmoins incontestable que dès le XIe et le XIIe siècle plusieurs royaumes ou sultanats prirent naissance sur les bords du Niger. A l'est ils dépassent Bab-el-Mandeb et le cap Guardafui et fondent Makdashua et Melinda. A la fin du XVe siècle ils sont à Mombasa et aux îles adjacentes. Ils occupent Zanzibar et Pemba (île connue déjà au Ier siècle) et fondent Kiloa, Mozambique et Sofala. On raconte aussi, qu'un jour, avant l'an 1147, huit Arabes partirent de Lisbonne et se lancèrent dans l'Océan-Atlantique pour explorer la côte occidentale, mais le récit de ce voyage est trop incohérent. Ils ont néanmoins exploité les îles Canaries, connues des anciens, mais dont la route paraissait oubliée. Les Arabes s'y rendirent, en longeant tout le littoral, visité déjà par Hanno. Bref, depuis plus de *dix* siècles on les voit en Afrique, en Abyssinie, à Sofala. Madagascar leur est connue. Ils pénètrent jusqu'au Sénégal, se nichent au lac Tchad, etc.

Je ne parle pas de leur infiltration dans le Nord de l'Afrique. Ce sont les auteurs arabes, qui pendant tout le moyen-âge nous renseignent le mieux et le plus abondamment sur le continent noir. Enumérons les plus connus de ces auteurs. En tête de tous vient *Masoudi* (Ali-Aboul-Hassan). Il était né à Bagdad à la fin du IXe siècle et mourut en Égypte en 956 (ou 957). Il passa presque toute sa vie en voyages, et composa une sorte d'encyclopédie historique sous le titre: *Akhbar-al-Zéman,* sorte de Mémoires du temps passé. Les plus connues sont ses „*Prairies d'Or*", ouvrage édité et traduit par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille (Paris 1861—1877). — H. Stanley *(Dans les ténèbres de l'Afr., t. II, p. 287)* donne un curieux croquis qui figure les sources du Nil avec les monts de la lune *(djebel gounir* ou *kamar),* comme Masoudi les concevait. Il donne ensuite l'extrait suivant: „J'ai „vu dans un livre de géographie une carte où le Nil sort de la montagne de la Lune. „Les eaux jaillissent de dix fontaines et coulent dans deux lacs, qui ressemblent aux „étangs de Bassora. Après les avoir quittés, elles se réunissent pour descendre à travers „un pays sablonneux et montagneux, qui est cette partie du Soudan voisine du pays de „*Zendj*" *(Uzindzja!).* Masoudi connaît positivement toute la côte orientale jusqu'à Sofala et bien au délà. — *Al Tabiri* de *Tabreez,* qui écrivait au Xe siècle, et *Hamza* de *Izpahan,* qui mourut vers 968, donnent également dans leurs ouvrages historiques et géographiques maint détail sur l'Afrique. — Un auteur qui n'est pas moins célèbre que Masoudi, est *Edrisi* (Abou-Abdallah-Mohammed, 1099—1164). Il était né à Ceuta, et visita dans ses voyages l'Andalousie, les rivages de la Méditerrannée (surtout ceux de l'Afrique du Nord) le Maroc, Constantinople, l'Asie Mineure, et les côtes de France et d'Angleterre. Il se fixa à la cour de Roger II, roi de Sicile. Il dressa plusieurs cartes dont quelques copies existent à la bibliothèque nationale à Paris. Parmi ces cartes, la plus intéressante est celle qui (1154) représente l'Afrique telle qu'il la connaissait (V. Stanley, *l. c. p. 272*). Les montagnes de la lune sont placées au sud de l'Équateur. Deux lacs déversent le trop plein de leurs eaux dans un troisième *(Coura),* d'où le Nil s'échappe en coulant directement au nord vers l'Egypte. Le Niger ou le Nil des Nègres, comme Edrisi pense, est en communication avec le vrai Nil par les lacs *Cauga* et *Vancouva,* tout en se déversant dans l'Océan Atlantique (Mer des ténèbres). — L'auteur *Nuwayri,* surnommé *Al Kendi,* est moins connu et de moindre intérêt, en tout cas, pour ce qui concerne l'Afrique. — Un troisième auteur précieux, c'est *Aboul-Féda* (1293—1331), prince de Hamah (Syrie). Il composa un traité de géographie (édité par Raynaud), et une chronique universelle très appréciée. — *Ibn-Batoutah* (1304—1377, selon d'autres 1302—1378), né et mort à Tanger, est un autre voyageur et écrivain bien connu. Il parcourait toute l'Afrique du Nord, depuis le Maroc jusqu'à l'Egypte. A l'est il descend de Zhafar jusqu'à Mombasa et Kiloa. De Kiloa il part, à travers l'Afrique, jusqu'à Tombouctou et Kuka! Ses voyages ont été traduits par C. Defrémery et Sanguinetti (Paris, 1851). — *Ibn-Khaldoun* (1332—1406), né à Tunis et mort au Caire, s'est occupé principalement du nord de l'Afrique. Ses études ethnologiques en particulier (p. e. sur les Berbères) sont très remarquables. — M. le Bon Carra de Vaux a édité en 1898 un „*Abrégé des Merveilles*", (Paris, Klincksieck XXXVI-413 pages), attribué par les uns à Masoudi et par les autres à *Ibrahim,* fils de *Waïfchâh* qui vécut en Egypte à la fin du VIIIe siècle de l'hégire. Selon cet auteur les „Chamites sont les „Noirs, p. e. les Soudanais (i. e. Noirs), les Nubiens, les Abyssins, les noirs du Zanguébar, „les Berbères de l'Afrique du Nord et aussi les Kushites de l'Inde". Le même auteur anonyme fait conquérir l'Afrique par le roi *Ifrikis* (d'où le nom Africa selon lui). Un roi d'Egypte *El-Welid* a voulu atteindre en vain les sources du Nil. Son fils *Er-Rayân* (le Pharaon de Moïse) faisait de longues explorations dans l'ouest et le sud de l'Afrique. Il rapporte l'histoire d'un sage qui parvint jusqu'au pavillon d'où sort le Nil *(Urundi-Ruanda!).* Selon M. de Vaux, „cette légende est d'un caractère assez archaïque"! L'histoire légendaire de l'Egypte occupe plus que la moitié du volume. Quoique l'ouvrage contienne beaucoup de choses fantastiques, il n'en est pas moins très intéressant. On y parle beaucoup notamment du pays et des peuples de *Zindj.* — M. Stanley donne encore *(l. c. p. 281, 286, 288)* des extraits du manuscrit d'un compilateur anonyme de 1686, d'une

description de *Cheab-ed-Din,* et de la géographie de Chams-ed-Din Abou Abd-Allah Mohammed ed-*Dimachgué* (1256—1336). Ces extraits méritent d'être lus. On y parle d'un lac *Likouri* qui pourrait bien être le Nyanza, comme aussi le *lac* de *Zindj.* Le pays d'*Uzindzja* touche en effet au Nyanza.

Lorsqu'on lit ces auteurs arabes, on sourit parfois des détails fantastiques dont ils ornent leurs récits géographiques, etc., mais on reçoit quand même la conviction que ces hommes ont su beaucoup de choses sur l'Afrique et les peuples qui l'habitent. Masoudi par exemple avait croisé longtemps entre l'Arabie et la côte orientale. Il était donc bien en état de recueillir des informations sur nos Nègres-Bantu, ou *Zindj* comme il les appelle ordinairement, suivi en ceci par les autres auteurs arabes. Ce Masoudi a dans ses „*Prairies d'Or*" un passage intéressant *(Vol. III, p. 25,* trad. B. de Meynard) sur l'origine de nos Nègres-Bantu et les Chamites en général. „Lorsque la postérité de Noé commença à se „répandre sur la terre, les fils de Kush, fils de Kanaan (Cham), prenaient une direction „occidentale et traversaient le Nil. Ici ils formaient deux groupes. Quelques-uns d'eux, les „Nubiens, les Bedja et les *Zindj* prirent à droite (? gauche) entre l'est et l'ouest; les autres „qui étaient nombreux, se tournèrent à l'ouest, dans la direction de Zagawah, Kanem, „Markah, Ghanah, d'autres parties du pays des Noirs, enfin du Dendemeh. Ceux qui „avaient pris à droite (gauche) en allant entre l'est et l'ouest, se séparèrent bientôt de „nouveau, créant ainsi plusieurs tribus de *Zindj* comme les *Makir* (Mex, Meska), les *Maskar* „(Miktar, Meshku, Mashku, Saka, Seka), les *Marira* et autres." Il dit encore „Comme nous „avons vu, les *Zindj,* avec d'autres tribus abyssines, s'étendirent à la droite du Nil, en „bas jusqu'à l'extrémité de la mer d'Abyssinie. De toutes les tribus abyssines, les *Zindj* „étaient les seuls qui passassent le canal qui vient du H[t]. Nil (Juba-R. ?) Ils s'établirent „dans cette contrée et s'étendirent au loin jusqu'à *Sofala,* ville qui se trouve sur la mer des „*Zindj,* jusqu'à la limite la plus lointaine où atteignent les voiliers de Oman et Siraf. „Comme la Mer de Chine finit au pays de *Sila* (Japon ou Corée), ainsi les limites de la „mer des *Zindj* sont près du pays de Sofala et celui des *Wakwak* (Hottentots et Bosjesmans), „contrée qui produit de l'*or* en abondance avec d'autres merveilles. Là les Zindj bâtirent „leur capitale; puis ils élurent un roi qu'ils nommèrent *Falime* (ou *Wafalime*). Ce nom a été „de tout temps le nom de leur souverain...., Le *Falime* a sous lui tous les autres rois „*Zindjiens,* et commande sur 300.000 hommes armés. Les *Zindj* emploient le boeuf comme „bête de somme; car dans leur pays il n'y a ni chevaux, ni mules, ni chameaux; ils ne „connaissent même pas ces animaux. Il y en a parmi ces tribus qui ont les dents très „effilées et qui sont cannibales. Le territoire occupé par les *Zindj* commence au canal qui „vient du Haut-Nil, et il s'étend jusqu'au pays de Sofala et celui des Wakwak." — On avouera que cette description, qui date de 943, est remarquable. L'auteur a manifestement en vue la masse des tribus *nègres-bantu* depuis la région des Galla jusqu'au Cap. Masoudi les nomme *Zindj* (éléments: **zi, za** et **nd,** cfr. le supplément). Ce mot paraît avoir le même sens que celui de „*Bantu*" *(awantu)* ou de Nègre comme celui de „Soudan". Le mot *Falime* ou *Falimo* (roi) s'est conservé dans le mot swahili *mfalme.* Il paraît être le même que celui de *malimu* qui signifie: chef au Mozambique (de *kulima* = cultiver. V. „Esprit"). Les Watuta-Wangoni nomment leur roi: *mdimo,* ou *mdimi* du même verbe *(kurima* ou *kulima),* ou peut-être de *kudima* = paître, garder le bétail = rois parteurs! Le P. Torrend croit en plus le mot *Falime* synonyme de *mzimo* = esprit de mort, mâne. Tous les autres détails fournis par Masoudi concordent parfaitement avec l'état actuel de choses. Le nom Sofala ne doit pas être pris seulement pour l'étroite bande côtiere, mais il comprenait tout le pays entre le Limpopo et le Rovuma. Chez de Barros *(Da Asia, dec. I, l. X, C. 1),* Sofala ou Cefala est synonyme du royaume de *Monomotapa.* C'est bien là aussi qu'il faut placer le siège du puissant monarque des *Zindj.* Au temps d'Edrisi et d'Aboul-Féda (avant le 14e siècle) la capitale de Sofala se nommait: *Siyuna.* Selon le P. Torrend c'est le „Mashonaland" ou la contrée *Senna.* Selon le même auteur savant les ruines de *Zimbabye* seraient d'origine non pas sabéenne ou phénicienne mais *zindjienne.* Ces constructions seraient l'oeuvre des indigènes *Nègres.* Il faut avouer que le mot même *Zimbabye* plaide un peu pour

cette opinion. Encore actuellement il y a dans ces parages des tribus nommées: *Zindja, Ba-nyai, Ma-shona,* etc. Néanmoins l'opinion contraire, qui attribue ces ruines aux Sabéens est bien plus probable. Quoiqu'il en soit du site de la fameuse capitale des *Zindj,* la peinture de Masoudi est réellement frappante d'exactitude. En parlant de la langue des *Zindj,* il dit *(vol. III, p. 30)* „qu'ils s'expriment avec élégance, et qu'ils ne manquent pas d'orateurs." Tous ceux qui connaissent les langues bantu, et qui ont entendu perorer les Nègres, surtout dans les circonstances solennelles (conseil des rois) attesteront bien la parfaite exactitude de ce détail.

Masoudi dit, que les *Zindj* n'occupèrent d'abord en Afrique que les parties orientale, australe entre le Haut-Nil et l'Océan, et meridionale au pays de Sofala. Les tribus noires, qui occupèrent dès le début les parties occidentales du continent, semblent bien être aussi des Kushites, mais avoir constitué un groupe à part. On remarque en effet à l'ouest des tribus qui sont difficilement à classer parmi les Bantu, et qui vivent là soit isolées, soit mêlées avec les Bantu. Les premiers occupants du Damaraland, de Benguela, d'Angola, du Congo et en général de toute la partie de l'Afrique du Sud, qui se trouve à l'ouest du méridien des Chutes-Victoria, ne seraient pas des Bantu proprement dits. Ces Chamites-là n'auraient été compénétrés par les peuples noirs bantu *(Jinga, Zinga, Zindj)* que dans des temps relativement récents, et qui ne remontent pas au delà de l'ère chrétienne. Dr. Keane remarque la prédominance du nom *Nzambi* pour désigner un être suprême à l'*ouest* du continent, et de celui de *Mulungu* à l'*est.* Ce détail, réellement curieux, mais dont il ne faudrait pas exagérer l'importance, corrobore l'opinion qu'on vient de relater. Les premiers Pères de l'Eglise considèrent *Phuth (Put, Puth),* troisième fils de Cham, comme l'ancêtre des premiers habitants de l'Afrique occidentale. Les noms *mbunda, ponda, puta, mbundu* signifient: l'*ouest,* selon le P. Torrend, et les peuples *Wabunda* seraient ainsi des descendants de Phuth et non pas de Kush, comme Masoudi paraît l'affirmer. Je crois plutôt, que la racine **nd, t** dans les mots cités, doit être mise à côté de celle mentionnée tant à l'heure déjà (cfr. Supplém., art. „*Imana*", „*Wahinda*", etc.). Les langues des peuples Wambunda gardent encore des traces de mots archaïques *sâu-khoï.* Somme toute, le mélange de ces peuples, à la suite d'entre-croisements répétés tant de fois, restera bien à jamais couvert d'un voile impénétrable.

Quelques auteurs croient, que pendant la durée de l'empire romain, les Arabes auraient renoncé à leurs courses le long de la côte orientale. Elles n'ont jamais cessé, et on cite bien à tort Cosmas Indicopleustes pour prouver cette cessation. Il est vrai néanmoins, que l'islam a donné une impulsion nouvelle à la dispersion de l'élément arabo-sémite à travers le continent africain. C'est vrai en particulier pour l'Afrique sud-orientale. Au VIIIe siècle un certain nombre d'Arabes, en se séparant des successeurs de Mahomet, vont chercher sous la conduite de Zaïd, grand-fils d'Ali, la liberté, en face de la persécution religieuse, au sud de l'Afrique. Ils s'établissent dans les parties septentrionales de l'Est-Africain. D'autres dissidents les suivent, et ainsi se fondent les villes de Brava et de Magadoxo. En gardant ces villes comme centres de rayonnement, ils occupent successivement les petites îles le long de la côte orientale jusqu'à la baie Delagoa. Selon Masoudi ils s'établissent dans l'île de *Kambalu* (Comores ou Madagascar?) vers l'époque de la conquête de Crète par les musulmans (730). Tous les habitants *Zindj* sont réduits en esclavage et musulmanisés de force, mais les conquérents adoptent la langue bantu-chamite, comme ils font de nos jours dans l'Est-Africain. On a remarqué déjà la grande assimilabilité des langues sémites et chamites. Masoudi ajoute, que de son temps (900—945) le commerce de la côte orientale se trouvait entre les mains des *Sirafiens* de la Perse et des Arabes d'*Oman* de la tribu de *Azd.* La limite de leurs voyages dans la Mer des *Zindj* était le pays de Sofala et celui des *Wakwak,* dans les parties les plus australes de la même mer. Lui-même assure avoir fait ce voyage assez longtemps entre la capitale d'Oman, *Sendjar* et l'île de *Kambalu.* Ce voyage durait de un à trois mois, et un mois selon Ibn Batoutah. — Dans le livre „*Les merveilles de l'Inde*", écrit vers 960, nous voyons, que des navires croisèrent régulièrement entre Oman et Sofala, et que le roi de cette contrée, à qui les Arabes avaient brutalement fait

payer l'hospitalité en le réduisant en esclavage, avait embrassé l'islam. A son retour dans le pays il se conduisait en vrai fils de l'islam. — Edrisi, écrivant vers 1154, relate au long les relations des Arabes avec les *Zindj*. Ce qu'il écrit du sultan de Keish, une île dans le Golfe Persique en face de Mascate, est particulièrement intéressant. Cet individu avait une flotte de 50 bateaux, faits chacun d'une pièce de bois et pouvant contenir 200 personnes. Il avait en plus un grand nombre d'autres navires. Avec cette flottille il avait l'habitude de croiser entre le Golfe Persique et la côte de Zanzibar pour la dévaster et en amener nombre d'esclaves (cfr. Am. Jaubert: *Géogr. d'Edrisi, Paris, 1836, t. I, p. 59 et 152*). Le même auteur dit que les *Zindj* avaient un grand respect et une grande vénération pour ces Arabes, et qu'ils permettaient facilement à ceux-ci d'amener leurs propres enfants dans des contrées même très distantes. C'est comme de nos jours! Inutile de l'esclavage. Tout le monde peut constater l'espèce d'*engouement* fatal et vraiment mystérieux des pauvres peuplades noires pour l'élément arabo-sémite. La triste race des „Wangwana" en est la preuve. Une fois que ces tribus primitives, naïves encore et bonnes au fond, ont absorbé le *venin* intellectuel et moral constituant la quintessence de l'islam, elles deviennent méconnaissables. Elles resteront Asiates et polythéistes, des sectateurs enragés de l'élohim de Mahomet, et pour longtemps, si non à jamais, presque inaccessibles et *irréductibles* à notre civilisation chrétienne d'Europe.

Il n'est donc pas étonnant que Vasco di Gama trouve en 1498 les Arabes établis partout sur la côte orientale. Ils avaient pénétré très loin dans l'intérieur. Le P. Gonçalo da Sylveira, en arrivant en 1569 à la cour du roi de Monomotapa, y trouva les prêcheurs du Coran déjà maîtres de la situation. Lorsque le grand Missionnaire eut converti et baptisé le roi avec un certain nombre de ses chefs subalternes (*inkosi*), les sectaires féroces réussirent à calomnier le grand homme, à exciter des frayeurs superstitieuses, et à le faire mourir à la fin.

Nous venons de nommer les *Sirafiens*. Siraf était le nom du principal port de la province de Fars de la Perse actuelle. Nous avons vu. que ce pays faisait partie, dès l'époque la plus reculée, du vrai foyer chamito-kushite (Susiana, etc.). C'était le foyer aussi des Négritos, qui y sont encore! Masoudi, nous venons de le voir, assure que ces Sirafiens croisèrent également jusqu'au pays des *Zindj*, Sofala, le pays des Wakwak, etc. Ces Perses adorateurs du feu ont laissé des traces de leur culte sur la côte orientale. Plusieurs auteurs ont mentionné des ordalies au moyen du feu, dans le Zanguébar (*Cfr. Missions Cath., 1889, p. 44*). Les Warotse ont également ce mode d'ordalie. Les Watonga les nomment pour cela les *„bayanda mulilo"* (cfr. le mot kirundi: *kuwandwa, awawandwa*). Toutefois, ces ordalies, tout en étant d'origine chamite et même susienne si l'on veut, ne me paraissent pas importées récemment par les Perses. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu très anciennement des relations entre les peuples de la Perse actuelle (Fars, etc.) et la côte orientale de l'Afrique. La régularité des moussons rend la navigation sur l'Océan-Indien tellement facile, qu'il serait très étonnant que ces Asiates eussent attendu le X[e] siècle de notre ère pour passer en Afrique!

XV.

Connaissance de l'Afrique du XV[e] au XVIII[e] siècle.

Si les classiques, grecs et romains, ainsi que les Arabes du moyen-âge avaient une connaissance assez complète du continent noir, connaissance qui a été très probablement beaucoup plus considérable que nous ne pensons, depuis l'époque romaine jusqu'au début du XV[e] siècle, ou tout au plus jusqu'à la moitié du XIV[e] siècle, nous autres occidentaux ne savions à peu près rien de l'Afrique.

Au moyen-âge il y eut quelques rapports entre l'Europe et le *nord* de l'Afrique (croisades, St. Louis). Leo Africanus (1492—1526), qui mérite tant ce nom pour nous avoir conservé tant de données sur l'Afrique et l'Egypte, pénètre comme député du Maroc

jusqu'à Tombouctou et au Bornou. Les républiques de Venise et de Gênes entretenaient des relations commerciales avec la Barbarie, ainsi qu'avec l'Abyssinie. Leurs cartographes Angelino Dalirto (1325 et 1339), et fra Mauro (1459) ont recueilli des matériaux précieux. Ils confondent néanmoins le Nil avec le Niger. Le fameux voyageur Marco-Paolo (1256—1323) donne des récits sur Socotora, Zanzibar, Madagascar, etc., qui nous semblent assez fabuleux, mais qui n'en contiennent pas moins d'appréciables choses. Vers la fin du XIIIe siècle (1282) les Génois découvrent les îles Canaries. En 1351 les Azores sont marquées sur une carte italienne (la carte „Portolan" des Médicis). Pendant la deuxième moitié du XIVe siècle (1355?) des marins français de Dieppe partent avec trois vaisseaux, descendent le long des côtes africaines et découvrent le Sénégal et la Hte Guinée, 40 ans avant les Portugais.



Reproduction photographique d'une partie de la carte de Guillaume de l'Isle.

Ils y auraient fondé en 1364 des établissements commerciaux, mais (comme les Carthaginois jadis, Hanno!) ils auraient gardé le secret de leurs découvertes. Jean de Bethencourt et Gadifer de la Salle (1402) colonisent aux îles Fortunées (Canaries). Depuis ces îles figurent toujours sur les cartes. D'après un franciscain castillan anonyme, qui aurait *traversé l'Afrique de l'ouest à l'est au XIVe siècle* (vers 1340), il y avait dans la région du Haut-Nil trois princes chrétiens (coptes): le roi de Nubie, l'empereur d'Ethiopie et l'empereur de Magdasor dont les états se trouvaient sur les bords du fleuve Géhon (*Note du R. P. Mesnage*).

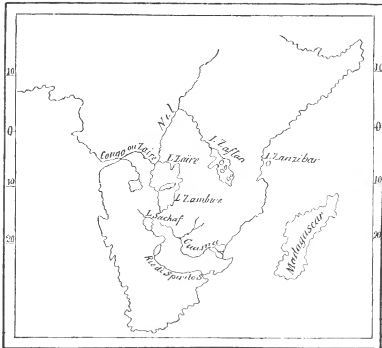
Au commencement du XVe siècle, le grand ère des découvertes africaines (retrouvailles!) commence, et ce sont les Portugais qui ont la gloire immortelle, d'avoir pris l'initiative de ces expéditions hardies. C'est surtout Henri duc de Visen (1394—1460), surnommé le Navigateur, fils de Jean I, qui est resté célèbre pour avoir donné le premier coup aux découvertes portugaises. La prise de Ceuta sur les Maures (1415) et son débarquement à Tanger (1437) paraissent lui avoir donné le goût des découvertes maritimes. En 1438 il fonde à Sagres une académie, qui devint bientôt le rendez-vous des savants et des géographes dont il était le protecteur. Le mathématicien Yuyo de Majorque était son professeur. Sous son inspiration les Portugais se fixèrent à Porto-Santo en 1418, à Madère en 1419, aux Azores (1432—1450). Gil Yanez double le cap Bojador en 1438 (ou 1434?) et Nunao Tristrao le cap Blanc en 1440 (ou 1441?). En 1441 Antâo Gonçalvès atteint le cap Branco. Diniz Dias découvre l'embouchure du Sénégal en 1445, puis Lanzarotte en 1447. Dès 1445 on double le Cabo-Verde (Denis Fernandez), et Antonio di Noli, ainsi que le vénitien Ca'da Mosto, voient les îles du même Cap Vert. Le dernier (Mosto) arrive à la Côte d'Or en 1456. Petro de Cintra atteint en 1462 le cap Mesurado, et Joâs de Santarem en 1471 l'Equateur (cap Sta Catharina) et Fernando-Po. Entre les années 1482 et 1486 Diago Câo fait deux voyages. Au deuxième il arrive jusqu'au cap Sta Cruz. Diego Cam découvre en 1484 l'embouchure du Zaïre ou Congo. En 1486 Bartholomeo Diaz, envoyé par Jean II, arrive enfin au Cap des Tempêtes. Le rude marin dut revenir sans l'avoir doublé, mais douze ans après Vasco di Gama, en 1497, le double, et lui donne le nom de Cap de Bonne Espérance. Il descend la côte orientale, découvre Natal (25 déc. 1497), Mozambique, Mélinde, et Mombasa (1498). Il fait son premier voyage aux Indes et touche en revenant à Magdocho et Zanzibar, dont il s'empare en 1499. Il y fonde un couvent d'Augustins. Ceux-ci se fixèrent aussi à Paté et à Mombasa. Les

Portugais perdirent Zanzibar en 1698. Ils en furent expulsés par les Arabes de Mascate. Ils tentèrent de s'en emparer de nouveau en 1728, mais sans succès. En 1759 Pombal, par sa politique désastreuse ruine tout. Diego Diaz découvre Madagascar en 1500, et Saldanha arrive en 1503 à Guardafui. En 1520 on atteint Massuah, et Suez en 1541.

Pendant un siècle les Portugais seuls exploitent les comptoirs commerciaux qu'ils érigent partout sur les côtes occidentales et orientales de l'Afrique. Peu à peu néanmoins on tenta de pénétrer dans l'intérieur des terres de ce mystérieux continent. Tout naturellement on tâcha de remonter les deux superbes fleuves, le Congo et le Zambèse (Monomotapa). On y colonisa *(V. Infra)*. Ainsi, en 1499 les Portugais Covilham et Païva essayèrent de pénétrer, le long de la Mer-Rouge, dans le pays du „prestre Jean", qu'on croyait être le roi d'Abyssinie. Covilham en effet atteignit la vallée de Choa où il fut couvert d'honneurs et de richesses. Les rois d'Abyssinie et du Portugal s'envoyèrent mutuellement des ambassades. Rodriguez de Lima parcourait, comme ambassadeur du Portugal, en 1520 les régions nilotiques. — Les Français se fixent au Sénégal en 1626, et les Hollandais en 1650 au Cap de Bonne Espérance et en 1682 à la Côte-d'Or. Le français André Brue monte le Sénégal et arrive jusqu'au lac Tchad. Il pénètre même jusqu'aux sources du Nil-Bleu. Du côté opposé Pedro Paez aurait visité en 1618 les sources du Nil, et Jérôme Lobo s. j. (supérieur de toutes les communautés religieuses de la vallée du Tigré sous le roi Segued) aurait vu en 1623 les sources du Nil-Bleu. En 1698 l'abbé Poncet voyagea, avec le jésuite E. V. Bredevent, en Nubie et au Sennaar. Il y guérit même le roi du pays. Sa mauvaise santé ne lui permit pas d'arriver jusq'aux sources du Nil. Il s'en retourna vers l'Egypte *(V. infra)*. — Pendant le XVIIIe siècle on essaya sur plusieurs points de pénétrer davantage dans l'intérieur. En 1716 Compagnon arrive à Bambuk dans le Haut Sénégal. Andanson voyage de 1749—1754 en Sénégambie. De 1750—1754 Lacaille explore le Cap. L'anglais Bruce fait son célèbre voyage en Abyssinie (1772—1779). Sparman et Thunberg voyagent à travers le pays des Hottentots entre 1772—1776, et Levaillant (1780—1785) continue leur itinéraire. Gordon découvre la rivière d'Orange en 1777. C. Niebuhr était arrivé en 1761 en Egypte. — Ce furent là les explorations et les expéditions les plus mémorables, tant pour la région côtière que pour l'intérieur depuis le XIIIe siècle jusqu'à 1788, année de la fondation de la célèbre African „Association" de Londres qui pour l'exploration moderne de l'Afrique (XIXe et XXe siècle) devint ce que l'Académie de Sagres d'Henri le Navigateur a été pour celle des Portugais et d'autres du XVe au XVIIIe siècle.

Covley a dit „que tous les *in-folio* des anciens Missionnaires (du XVIe siècle, p. e. „ceux de Hazart), ne contiennent pas *vingt* petites pages de sérieuse science géographique!" Petermann aussi a eu le tort d'écrire l'énormité que voici: „Un seul voyageur allemand „(H. Barth) a fait plus pour la carte et la connaissance géographique de l'Afrique que „tous les Portugais ensemble, sans en excepter le gouvernement portugais, et que toutes „les Missions Catholiques depuis des siècles." Oui, par exemple le P. Krump, franciscain bavarois (1700—1761), bien connu des savants qui s'occupent de l'Afrique, était allemand, mais Stanley, Speke, Burton, Cameron, Livingstone, Pinto ne l'étaient pas! Pourquoi ne pas donner *suum cuique!* Que le gouvernement portugais conserve encore jalousement des pièces intéressantes dans ses archives secrètes à Lisbonne, ainsi que les Jésuites dans leurs archives de Lisbonne et de Madrid, ou la Propagande à Rome, c'est possible, mais ils n'en sont certes pas jaloux. La vérité est que les Jésuites notamment ont rendu d'immenses services à la science en ce qui concerne la géographie de l'Afrique, et que les mesures draconiennes et sauvages de Pombal contre eux ont été un malheur irréparable et une vraie catastrophe, non seulement pour l'intérêt politique du Portugal et de l'Espagne, mais aussi pour la science que le sauvage Pombal a fait reculer ainsi de plusieurs siècles. Lorsqu'on a sous les yeux p. e. les cartes de Hondius, qui se trouvent dans le grand atlas de Jansonius, où l'on voit tout l'*intérieur* de l'Afrique couvert de lacs, de rivières, de centaines de noms propres de peuples, de pays, etc., on ne peut se rendre à l'idée què *tout* cela soit de la fantaisie. Qu'il y ait des inexactitudes même grandes,

que les procédés cartographiques étaient rudimentaires encore, c'est vrai, mais on doit de la reconnaissance à ces hommes. Ce serait même une étude très intéressante d'examiner ces données, et de vérifier p. e. ces noms propres. On serait bien surpris. Certes, actuellement une carte de Habenicht est bien autre chose; cependant qui nous dit que dans 1000 ans, selon la remarque humoristique de Stanley, tout cela ne sera pas biffé et que l'on recommencera les cartes *in blanco*. On ne croira pas davantage peut-être aux cartes de Habenicht ou de R. Kiepert qu'à celles de Hondius, de Buno, de Mercator ou



Croquis d'une carte de Henr. Hondius (1641) dans: „*Theatrum Orbis terrarum, Amsterdam, ap. J. Jansonium, 1656, t. V.*"

de Bruzen de la Martinière! — Nous allons donc esquisser rapidement ce qu'on savait au XVI[e] siècle de l'Afrique et de son intérieur. Puisque, au jugement de Cameron, les travaux du XVI[e] siècle ne sont pas à dédaigner et qu'ils valent mieux en tout cas que les fantaisies des géographes de la fin du XVIII[e] siècle, ils méritent vraiment d'être signalés.

De Barros, ce Livius portugais, avait, pour composer son immortel ouvrage *Da Asia*, ses renseignements des Portugais établis au Congo et à Sofala. Ceux-ci connaissaient l'intérieur qu'ils remontèrent au delà de Kassangi à l'ouest et de Zumbo à l'est. De Barros parle d'un *lac* immense, et d'un autre lac nommé *Barcena (Bahr-Sana* ou lac *Tsana)* en Abyssinie d'où sort le Nil-Bleu! Dans le premier lac il y avait une île *(Ukéréwé?)* dont le roi pouvait mettre 30.000 hommes sur pied. Ce lac était, selon les géographes les plus anciens, la source du Nil, du Zaïre (Congo) et du Zambèse. Les Portugais entendirent les noms Nyanza, Nyassa, Tanganika, Ukéréwé, Lualaba, et ils englobaient tout sous le nom d'*un* lac *Zembre*. Si de Barros avait parlé d'*une* immense région lacustre au lieu d'un lac il eût été plus exact. Il avait bien raison de parler d'un lac immense, puisque le Muata équivaut en superficie à la Wesphalie, le Tanganika à celle du Hanovre, le Nyassa à celle de la Silésie et le Nyanza enfin à celle de la Bavière! La petite carte ci-jointe est une réduction très sommaire d'une magnifique carte de Henrico Hondius qui se trouve dans l'Atlas de Jansonius *(V. à la fin du Dictionnaire)*. On en trouve une pareille dans l'*Introductio*

de Cluverius, publiée après la mort de celui-ci (1623) par Bruzen de la Martinière en 1729. L'édition de 1665 contenait de semblables cartes faites par Buno. On remarquera que le grand lac se nomme au nord *Zaïre* et *Zembwe* au sud. Le Zaïre avec Zaflan correspond assez bien au Muata-Nzige et au Nyanza, tandisque le Zembwe fait soupçonner le Tanganika avec le Banguélo. Le pays entre le Muata et le Tanganika contenant une si énorme population (Ruanda, Urundi!?) était probablement indiqué sur les anciennes cartes par l'*île* qui séparait le Zaïre du Zembre. Cette île marquée par Hondius serait la même que celle dont le roi, selon de Barros, mettait sur pied 30.000 hommes. La rivière Uelle a sa source un peu à l'ouest du Muata. Or, les anciennes cartes font sortir le Zaïre-Congo au nord-ouest de leur lac nilotique! Est-ce de pur hasard? — Le lac *Aquilonda* était mis en communication lui aussi avec le Congo. Le lac *Sachaf* correspond assez bien au lac Ngami; la rivière *Cuama* au Zambèse et la *Rio del Spirito Santo* au Limpopo. Mais si ces anciennes cartes donnent quelque chose, les anciens récits des Portugais donnent davantage. A signaler surtout l'ouvrage de *Pigafetta (Relazione,* etc.) ouvrage qui eut une immense vogue et fut traduit en peu de temps dans toutes les langues européennes. Kircher dans son ouvrage: „*De Onderaardse Weerelt, Amsterdam 1682*" donne une carte d'après Lopez-Pigafetta. Pigafetta composait son livre à Rome (1591) d'après les communications d'Edouard Lopez, un portugais qui s'était fixé en 1579 dans le royaume du Congo. Cet un grand homme, qui mérite *toute* confiance selon les auteurs les plus récents, était géographe (pour son temps). En 1586, il remplissait une mission au nom du roi du Congo en Europe et venait ainsi à Rome.

En parlant des *sources du Nil* Lopez décrit deux lacs qui se trouvent l'un au-dessus de l'autre. Il place le premier à 12° latitude sud, et le second à l'équateur. C'est assez exact. Figurons-nous Zembre (S.)-Zaïre (N.) d'après le hollandais Dapper, non pas séparés par une île mais comme *deux* lacs. Le Zembre (à 12°) pourrait être de cette façon le Banguélo (c'est là que Livingstone découvrit en 1859 le lac) ou le Tanganika, ce qui est plus probable. Selon Lopez „les *Monomugi habitent entre le Zembre et le Zaïre et sur la côte* „*orientale du premier lac.* Ce peuple entretenait des relations d'amitié et de commerce *avec* „*les sultans* de Zanzibar et de Mombasa." Ceci est excessivement intéressant. Ces *Monomugi* sont très probablement les *Wanyamwezi* de nos jours, ou même les *Warundi-Wanyaruanda,* puisque ces derniers sont les vrais habitants du pays de la lune *(mwezi, ukwezi),* et que le nom de Wanyamwezi a été donné à tort par les Wamrima aux habitants de l'Unyanyembé, etc. Ces *Monomugi* s'appellent aussi *Nimeamaje!* C'est un autre nom qui n'est probablement qu'une transcription fautive de *Wanyamwezi.* Bruzen de la Martinière dans son „*Diction. géogr.*" donne les frontières des Monomugi. Elles concordent assez bien avec celles de l'Unyamwezi actuel. Lopez place des *mines* près du lac Zembre. Ce détail aussi est très frappant. Les côtes du Tanganika sont en effet riches en métaux précieux. Dans la zone visée on trouve de l'*or* partout: dans le Msalala, l'Usongo, le Butundwe, Irangi, Kishaki, etc. On a parlé de diamants à Ndala. Il y a du cuivre au sud-est d'Ujiji, et dans le Katanga. On doit s'attendre à bien d'autres suprises..... Seulement Lopez assure que le Nil sort de ce lac! Ce serait alors le Nyanza; mais dans ce cas encore les détails mentionnés se laissent vérifier, quoique moins bien. — Le *Zaïre* est placé par Pigafetta (Lopez) sur l'équateur. Ptolémée, on le sait, parle de *deux* lacs l'un *à côté* de l'autre, tandisque Lopez, les place l'un au dessus de l'autre. Si nous éloignons en esprit la séparation entre le Muata et le Nyanza, les deux opinions se laissent combiner. Le Zaïre de Lopez devient le Nyanza dans ce cas. Entre le Congo et le Zaïre (lac) il y avait, selon Lopez, des canibales! Ce sont les Wanyema, Wavira, Wabembe, etc. Selon Lopez encore, il y avait dans ces parages des commerçants qui savaient *lire, écrire* et *compter,* et qui se servaient de poids et de mesures. C'étaient peut-être des Arabes (?). Pigafetta donne d'autres détails encore. Il faut avouer que toutes ces choses sont assez remarquables.

L'embouchure du Congo fut découverte, on l'a vu, en 1484 par Diego Cam. Le roi d'*Ambassa* (plus tard San Salvador) envoyait un certain nombre de ses sujets au Portugal. Le 29 mars 1490 ils revenaient baptisés. Bientôt il y eut là de florissantes chrétientés. Un

siècle après, en 1595, le pape Clément VIII érige un évêché à San-Salvador capitale du royaume du Congo. Le deuxième évêque fut un prince nègre baptisé à Rome par le S. P. en personne. Le roi chrétien noir Alvarès III envoya en 1620 au pape Paul V une brillante ambassade, etc. (Voir chez Edm. Denys: *Onafh. Congoland, t. II, c. XXIV p. 240—262* un résumé de l'histoire des anciennes chrétientés du Congo). Ce n'est qu'en 1877 que H. Stanley a établi le cours du Congo, mais au XVI[e] siècle on en avait une idée assez exacte. L'idée générale était, que le Congo, le Nil et le Zambèse sortaient d'un *seul* lac (de Barros). Selon Lopez Pigafetta le Congo reçoit de l'eau de *trois* lacs. Il sort d'*un* lac (*Zembre,* selon Dapper) à 12° lat. sud. Livingstone trouvait à cet endroit les sources du Lualaba. Ce Zembre est notre Tanganika-Banguelo. Le *Tchambesi* entre à l'est dans le Banguelo et en sort à l'ouest, comme branche du Lualaba! L'autre lac *Aquilonda* n'est pas nommé par Lopez, mais celui-ci le décrit comme une nappe d'eau d'où sortent le *Lolunda* et le *Coanza.* Ailleurs il parle d'un lac-source du Coanza, et le nomme lui aussi *Aquilonda.* Il est curieux que dans ces régions habite le grand peuple des *Walunda.* Le troisième lac cède de l'eau au Nil. Du reste, les deux lacs Zembre et Zaïre sont mis par Lopez également en communication avec le Nil. Puisque le Zembre est déjà mentionné comme source du Congo, Lopez paraît viser ici le *Zaïre* (Muata-Nyanza). Selon lui, il court une rivière du Muata au Congo. C'est peut-être l'Ahruwimi ou l'Uelle. Les cartographes d'il y a trois siècles donnaient au Congo une courbe, mais plus à l'ouest et moins au nord. Un globe découvert à la bibliothèque de Lyon, de 2 M. de diamètre, construit en 1701, donne assez exactement le Nil, le Zaïre, le Zambèse, avec tout un réseau de rivières, de lacs, et de montagnes! Selon Brucker *(Etud. rel., 1878, livr. févr.)* le globe concorde assez bien avec les cartes de Mercator et de Hondius (éd. 1631). Les atlas de Hondius ont été très goûtés en France au XVII[e] siècle. A Lyon on possède dix éditions. — Lelewel reprodruit une carte de 1500 où le Congo, sous le nom de *Rio de Padrão,* vient directement de l'est. Cameron au XIX[e] siècle le croyait encore! Le globe de Lyon donne déjà la courbe. — Petermann en 1862 reproduit encore le lac *Aquilonda* et le place à 7°45′ lat. sud et 17° long. est. Il y ajoute la mention que ce lac fut découvert en 1490 par des Congolais et des Portugais. *Maffaeus* raconte à quelle occasion on découvrit ce lac. Le peuple *Mundequetes* faisait une invasion dans le royaume du Congo. Ce peuple d'envahisseurs habitait près du lac Aquilonda sur ses rivages, ou sur les îles qui s'y trouvaient. Le roi du Congo suivi par des Portugais, organise une expédition contre ces sauvages. S'agit-il bien du lac Aquilonda? Maffaeus ne le nomme pas, mais il fait précéder son récit de l'expédition par la description du grand lac Zembre. L'expédition allait-elle donc aux grands lacs orientaux (Ruanda!). Probablement non; mais les Portugais ont pu le croire. Dans la description il est question des „îles fertiles et très peuplées" de ce lac. Selon Brucker l'expédition n'allait pas à l'Aquilonda, mais vers le Zaïre-Moyen. Les *Mundequètes* seraient identiques aux *Bateke* ou *N'teka.* De Barros fait couler six rivières dans le Congo, que Brucker croit retrouver dans celles de Stanley. Mais les cartes ne confirment pas cette opinion. Les récits parlent d'un „*ingens lacus ad instar maris.*" Le lac vu par les Portugais en 1490 est donc probablement un autre que le Zembre (Aquilonda ou Nyanza?). Selon la carte Pigafetta-Lopez, l'Aquilonda est le lac-source du Zaïre, et le *Coanza* ainsi que le *Lalunda* en sortent. (V. les sources alléguées par Hassenstein dans: *Petermann's Mitth. 1862).* Cap. Cavazzi place Aquilonda à 7° 45′ lat. sud, et De Mary d'Etournelle, qui aurait vogué dessus en 1795, le met à 9° lat. sud.

Les *sources du Nil,* on le sait, ont intrigué tous les siècles. Mais il faut remarquer que c'étaient presque toujours des non-africains qui voulaient résoudre ce problème. Les Egyptiens eux-mêmes, surtout les plus anciens, les connaissaient parfaitement. Cambyse, en arrivant en Egypte, voulut savoir à tout prix où commençait le Nil. La première question d'Alexandre-le-Grand à l'oracle de Jupiter Ammon concernait les sources du Nil. Son successeur Ptolémée, roi d'Egypte, guerroyait contre les Ethiopiens exprès pour pénétrer jusque dans ces régions (Urundi-Ruanda). Selon Lucain Jules César aurait renoncé à la guerre civile, s'il avait pu connaître ce secret. Néron y envoyait des légions, etc. Il n'est

donc pas étonnant que les voyageurs du XVIe siècle voulurent en savoir davantage. Mais il paraît que les anciens (e. a. Ptolémée) en savaient bien plus long que Barros ou Lopez. Le célèbre géographe-astronome d'Alexandrie a positivement connu le Nyanza et l'Albert-Edouard (cfr. *Lelewel* et *Cellarius: Notitiae orbis antiquae)*. Selon lui le Nil sortait de *deux* lacs placés l'un à côté de l'autre à 6° lat. sud. Celui de l'ouest est nommé dans quelques éditions: *ἡ των καταρακτων λιμνη*. Il y a en effet dans les affluents de ce lac beaucoup de cataractes. Le lac oriental est nommé *ἡ των κροκοδειλων λιμνη*. C'est le Nyanza! Ces lacs, selon Ptolémée, reçoivent leurs eaux „des montagnes de la lune" = *montes lunae*. On sait maintenant, que le Nil a ses sources partielles dans les montagnes de l'Urundi-Ruanda, le vrai *„Mwezi-land"*, et dans le massif du Ruwenzori, couvert de neige. Il n'y a qu'une erreur de 6°, ce qui certes est bien excusable. Les Portugais du XVIe siècle découvrent le Congo (Zaïre) et le Zambèse; ils entendent parler d'*un* grand lac intérieur où naissent et le Nil et les autres fleuves. Ils connaissent les lacs de Ptolémée. Ils les conservent donc à la même latitude. Seulement ils les font plus grands. C'est ainsi que *Hondius* (Judocus D'Hondt van Wacken 1543—1611), *Gérard Mercator* (de Rupelmonde 1512—1594), *Samson, Buno, Dapper, Ortelius*, e. a. ont raisonné en construisant leurs cartes. Lopez ne fut pas cru. Il plaçait ses lacs l'un au-dessus l'autre et changeait la latitude, puisqu'il avait en vue des lacs plus méridionaux que ceux de Ptolémée. Celui-ci ne marque(?) *que* le Nyanza et l'Albert-Edouard. Les géographes du XVIe siècle font penser par leur premier lac au Nyanza *et* à l'Alb.-Edouard, et par le second au Tanganika *et* au Banguelo. Lopez, en somme, est plus exact et plus près de la réalité en ce qui concerne la latitude. M. Major a découvert dans Pigafetta un détail assez curieux. Il croit que le nom même d'*Ukerewe* se retrouve dans le lac *Colue* de Pigafetta. Selon celui-ci, il sort de ce lac un fleuve du même nom qui coule vers le nord. Ce fleuve se joint au Nil(?) au-dessus de l'équateur. Selon d'autres le lac *Colue* serait le Sobat!

L'*Abavi* ou Nil-Blanc fut une autre source de confusion. Les Abyssins le nommèrent le Nil tout court. Il vient du lac *Tsana*. Les Abyssins, convertis au IIIe siècle, devenus Jacobites au IXe, furent en grande partie reconvertis au XVIe siècle par les Jésuites (cfr. *Lettres édif., t. II, p. 317)*. Ces derniers croyaient que le lac nilotique devait être un lac abyssin. Ils le reculèrent très au sud, et le mirent au 20° lat. sud. C'est par là qu'ils cherchèrent une route pour arriver dans leur mission abyssine par le *sud* et par l'*ouest* (Zaïre-Congo). Ainsi le P. Mariano reçut au XVIIe siècle l'ordre d'explorer le *Nyassa* (qu'on connaissait) pour trouver là une route, puisque à cette époque la route du nord était fermée par les musulmans. Les Portugais voulaient, de leur côté, une route commerciale pour atteindre directement l'Abyssinie *par* le Congo. C'est ainsi qu'on perdit de vue les lacs de Ptolémée qu'on plaçait à tort dans l'Abyssinie. Le P. Lobo néanmoins affirmait que le lac *Zaflan* n'appartenait pas à l'Abyssinie mais au „Galla-land". — Le P. Paez, portugais (né en 1564, arrivé en Abyss. en 1603 et mort en 1622) a eu l'honneur d'avoir découvert le lac *Tsana* en 1618. Il le place à 12° lat. nord. C'est la source du Nil-Bleu. James Bruce arrive en 1700 au même lac et prétend l'avoir découvert le premier. On croyait donc que c'était là la vraie source du Nil, sise par conséquent beaucoup plus au nord que Ptolémée ne l'avait mise. Depuis on rejetait tout. Ainsi Bruzen de la Martinière taxe de rêves tout ce que *Cluverius* avait écrit sur le Nil! Il ne veut plus entendre parler de sources du Nil ou de lacs. Il n'y a plus que le *Tsana*. Après lui on a fait mieux encore. On a tout biffé, et on a laissé la carte de l'Afrique en blanc!

On voit donc que les géographes, et les auteurs du XVIe siècle en particulier, avaient une connaissance assez sérieuse des grands lacs, du cours du Congo et de celui du Nil. Pour les parties australes de l'Afrique, et notamment pour le cours du Zambèse et pour les lacs qui l'alimentent, leur connaissance était encore plus grande. Il en sera parlé dans l'article sur Monomotapa.

Un mot encore des *cartes* qui ont été faites dans la période dont nous parlons. Celles des anciens classiques et des arabes sont mentionnées déjà. On vient de parler de celles de *Hondius*, de *Mercator*, e. a. On sait qu'au XVIe et au XVIIe siècle les cartographes

néerlandais étaient les premiers du monde. Les presses d'Amsterdam, de Leyde et d'Anvers ont donné de magnifiques oeuvres. Au XVIIIe les Français tenaient la tête (Ricard, Lahire, Deslille, d'Anville, etc.). Ils furent supplantés par les Anglais. En ce moment les Allemands sont les maîtres incontestables dans ce genre. — En 1503 paraît (400 ans après celle d'Edrisi) une carte dite „de la *Margarita Philisophica*". Elle donne les inévitables „*montes lunae*" et les trois réservoirs, mais elle est bien moins exacte que celle d'Edrisi. — Toutefois en 1508 paraît la carte de Jean Ruysch qui est déjà meilleure. Elle n'a que les deux lacs de Ptolémée, placés l'un à côté de l'autre et mis bien plus au sud. Le troisième est reporté plus au nord. — En 1511 paraît une autre carte, de Sylvanus cette fois-ci. Tandis que la précédente donnait assez exactement le contour de l'Afrique, celle-ci l'a bien modifié! Les trois lacs se sont rapprochés l'un de l'autre. Les „*montes lunae*" entre les deux lacs prennent forme et rang. — L'an 1529 voit paraître la carte de Verrazano. Le contour est rectifié, et le Nil vient en droite ligne de deux lacs alimentés chacun par trois ou quatre rivières. — La carte de Séb. Chabot du XVIe siècle n'a pas encore profité des découvertes portugaises. Les trois lacs sont remis en ligne et les montagnes de la Lune se groupent pittoresquement à la source de chaque cours d'eau. Le cartographe paraît avoir lu Marco-Paolo. Il place sur sa carte des éléphants, des crocodiles, de grands empereurs et des pygmées ou plutôt des nains. On peut voir les cinq cartes précédentes reproduites en miniature chez H. Stanley: *Dans les ténèb. de l'Afr., t. II, p. 274—276, 3e éd. Paris (Hachette).* Le célèbre explorateur donne encore une autre *(ibid. p. 277)* d'après les géographes des XVIe et XVIIe siècles. Elle ressemble un peu à celle de *Hondius,* mais les auteurs n'ont utilisé qu'imparfaitement les données de de Barros, de Pigafetta, de Lopez, Cavazzi, etc. Les fameuses „Montagnes de la Lune" y figurent toujours, et deux immenses lacs y sont représentés. — Il faut citer encore la carte de Joh. Math. Hase de 1737 et celle de Bourguignon d'Anville de 1749. — M. Stanley reproduit, comme curiosité, une carte de Constable, publiée à Edimbourg en 1819. On y a balayé tout ce que le vieil Homère et les géographes du XVIe siècle y avaient mis, même les lacs. Les *Montes Lunae* sont reportées du 5° au 10° au nord de l'équateur, et s'étendent du 20° longitude au golfe d'Aden. Elle est un véritable recul, et le grand explorateur n'a pas tort de s'en plaindre ironiquement. Il cite ensuite un extrait de Hugh Murray: *Historique des découv. et voyag. en Afr., 1818,* et un semblable du P. *Lobo,* édité par le Prieur de Neuville-les-Dames et de Prevessin, qui tous les deux méritent d'être lus *(l. c. p. 278—281).*

XVI.

Zimbabye. — Monomotapa.

Ce n'était pas une petite surprise pour les savants, lorsque en 1871 les ruines de *Zimbabye* dans le Mashona-land furent découvertes ou plutôt retrouvées par Mauch, et M. Merensky pouvait justement écrire au Dr. Petermann: „L'ancien Monomotapa donnera „matière de recherches pour de longues années aux voyageurs et aux savants." M. Th. Bent les a explorées et décrites en 1891. Voici ce que le *Times* du 10 août 1891 en disait: „Les ruines de Zimbabye, que M. Bent vient d'explorer, comptent parmi les plus „intéressantes du monde. L'enclos muré, 250 yards en rond et qui contient maint emblême „phallique, est considéré avoir été un temple phallique" (Chamite, Siva!). Les remparts „dans quelques endroits avaient 16 pieds de grosseur et 40 pieds de hauteur. Deux essais „ont été faits pour ouvrir la grande tour, qui est très solide et qui paraît ne pas avoir „une ouverture en haut. Il y a des ruines sur une colline tout près, du même âge et „du même style. Celles-ci consistent en des remparts nombreux, des escaliers, des arceaux „et des cavités blindées. Il y a des indications que trois personnes occupèrent ces grottes. „Les constructeurs paraissent avoir été des Arabes phéniciens(!). Les indigènes ont trouvé „un autel phallique sculpté, avec des oiseaux et de grandes coupes, et garni d'une frize „qui représente une scène de chasse. Il y a quatre pièces où un homme jette un javelot

„tandisqu'il tient un chien en liesse. Par derrière il y a deux éléphants. On a trouvé „aussi de la poterie bleue et verte persique, et une lame en cuivre incrustée d'or, mais „point d'inscriptions." Qui a bâti ces monuments actuellement ruinés? On n'est nullement d'accord sur ce sujet. Beaucoup les attribuent à des colons du sud de l'Arabie, et leur assignent un âge de 2000 ans. Bent les attribue aux *Sabéens.* Peut-être sont-ils à attribuer aux plus anciens *Minéens.* On sait que tous les deux sont membres de la famille sémite *himyarite.* De semblables ruines se trouvent aussi sur les collines Beningwa et ailleurs dans le pays des Matébélés. De Barros (*Asia,* 1ère déc., I, 1, Lisboa, 1777) pense, que les ruines sont antérieures aux Portugais et aux Arabes musulmans. Faut-il les attribuer aux Himyarites ou aux Axumites de l'Abyssinie? Ceux-ci avaient bien un port de mer à *Adulis* à l'entrée du Golfe Arabique, mais ils étaient Chrétiens et les emblêmes des ruines sont païens et franchement chamites et orduriers! — M. Mauch a simplement retrouvé ces ruines en 1871, puisque tous les anciens livres en parlent. Quoique les Portugais ne paraissent pas les avoir vues, de Barros en tout cas et les historiens de la mission cafre (e. a. P. dos Sanctos o. p.) en parlent, et prétendent que cet endroit ainsi que les monts *Fura* livraient de l'or pour la reine de Saba. Bruzen de la Martinière émet l'opinion que le pays d'Ophir se trouvait là.

Tous les anciens auteurs parlent de Monomotapa comme d'un grand royaume qui s'étendait jusqu'au Cap. On l'a depuis biffé de la carte. Pour M. Keane ce royaume n'a jamais existé! C'est un mythe! Selon lui les Mashona et Wakalaka (Nègres) actuels sont les descendants directs des natifs dont le grand chef se nommait *Monomotapa* = *mwana tapa* = seigneur des mines ou des mineurs! Ce chef règnait sur le Manika c.-à-d. sur toutes les régions aurifères environnantes, lors de l'apparition des Portugais à Sofala en 1499. Ce chef aurait été confondu avec la monarchie, qui comprenait tout le pays au sud du Zambèse. Quoiqu'en disent les modernes, il est absolument sûr que ce *royaume* nègre a existé. Il se trouvait là où habitent maintenant les Matébélés. La capitale de Monomotapa n'était pas loin de *Zumbo* au Zambèse. Bruzen de la Martinière circonscrit ainsi le fameux royaume: „Il renferme toute la terre ferme qui se trouve entre la rivière *Magnice* et le „*Cuama,* en commençant à leur source jusqu'à leur embouchure dans la mer, excepté la „côte de *Sofala.* En comprenant cette côte il est comme une île arrosée par l'eau de tous „côtés." Il poursuit: „Les États de Monomotapa sont bornés au nord par le Zambèse ou „le *Cuama*; à l'est par la mer; au sud par le Laurenço-Marquès; à l'ouest en partie par le „*Cuama,* et en partie par le Laurenzo-Marques". Ceci correspond assez bien au Matébélé-land qui se trouve entre le Zambèse, le Limpopo et la côte de Sofala. Le P. Godinho dans le 2e livre de sa *Vita,* etc. (*V. infra*) donne beaucoup de détails sur le fameux royaume, détails qui concordent avec ceux fournis par de Barros et par dos Sanctos. L'empereur de Monomotapa pouvait rassembler en un instant 100.000 hommes armés. Sa garde de corps se composait de 30 000 guerriers. De son côté Bachiene (*Volkom. geogr. v. Hübner, Kuilenb., 1756*) dit sur Monomotapa: „La capitale de tout le pays se trouve sur la rivière „*Rio-di-Spirito-Santo.* Dans les autres villes les maisons sont des cases en terre, mais cette „capitale est merveilleuse. Les maisons y sont en pierre et même à deux étages. Il y a „deux forts. Le vieux a de fortes tours et des remparts. Le nouveau contient des meubles „très précieux venant de Perse et de Chine." Bachiene y attache *Zimbaoe.* — Il le connaissait donc avant Mauch et Bent! „*Zimbaoe* se trouve dans le sud, dans le „royaume *Quiteve.* C'est une belle forteresse carrée. Au milieu il y a un palais, garni de „tapis, de candélabres en ivoire qui pendent à des chaînes en or". Ensuite il parle de *Sophala* ou *Zophala,* où les Portugais ont une forte garnison pour contenir la population. „Aux environs de cette ville il y a beaucoup de mines d'or. Les rivières y contiennent „beaucoup d'or. C'est le plus beau pays du monde. On y trouve aussi de bon ambre gris „et de bel ivoire." Selon Bachiene le pays d'Ophir est là et nulle part ailleurs. Selon les Portugais du XVIe siècle, malgré ces constructions en pierres, les Nègres et le roi lui-même habitaient dans des cases en terre! Comment combiner tout cela? Selon Mauch aussi, il s'agit simplement des *Wakaluka*, qui formaient, il y a 300 ans, un puissant royaume.

Leur roi ou *Mambo* régnait entre le Zambèse et le Limpopo. Depuis leur puissance fut détruite par une autre tribu. Les anciens récits mentionnent beaucoup de montagnes, de rivières, de tribus. Ces récits paraissent écrits aujourdhui. On connaissait au XVIe siècle parfaitement les mines d'or du Transvaal actuel.

La Mission du Monomotapa fut fondée par le P. Gonz. Sylveria qui fut martyr dans la suite. C'est le P. Godinho qui a écrit sa vie *(Vita P. G. Sylveria, Lyon, 1612).* Buno, dans son éd. de l'*Introd.* de Cluverius, le mentionne. La mission commence en 1560. Sylveria remonte le Zambèse jusqu'à Senna, puis jusqu'à Tete. Il dépasse Zumbo, arrive à *Mabata* (actuellement *Mpata*) et se fixe à *Bamba* (maintenant *Mamba).* Le nom de Monomotapa ne se trouve pas sur son croquis de voyage. Avec le temps les Missionnaires y eurent beaucoup de succès (cfr. Brucker: *Etudes relig., 1887, l. c.*). Le P. Barth. Manasse écrivait une grammaire et un dictionnaire de la langue des Cafres en Monomotapa. En un mot tout ce qu'on sait de ces pays, de leur géographie, de ces peuples, etc. on le doit en très grande partie aux missionnaires jésuites et dominicains. Mais ils ont eu le tort, paraît-il, d'en parler et d'en donner trop de renseignements. On rejette tout en bloc. Il n'existe plus de Monomotapa! C'est un singulier procédé scientifique. On peut lire dans „*La Cafrerie*" de Mgr. Richards d'intéressants extraits sur le Monomotapa et le P. Sylveira, tirés du récit du P. Du Jarric, ainsi que de la *vie* du P. Sylveira par Alegambe.

Mais les Portugais connaissaient encore autre chose de l'Afrique australe que le „mythe" de Monomotapa. D'abord quel est le lac d'où de Barros fait venir le *Magnice* (Limpopo) et le *Cuama* (Zambèse)? Selon Lopez (témoin oculaire d'après Pigafetta) il n'y a qu'un seul lac entre Angola et Monomotapa, qui est différent de celui d'où sortent le Nil et le Zaïre. Lopez ne nomme pas ce lac, mais à l'endroit visé par Lopez les anciennes cartes mettent le lac Sachaf, identique au lac Ngami, découvert en 1849 par Livingstone. Aussi Petermann pouvait-il écrire en 1855, que ce lac (Ngami) figurait déjà sur une carte de 1508. Néanmoins il le considérait comme le fruit de l'imagination, tandisqu'il est sûr que le Ngami était le Sachaf, puisque le Sachaf et le Ngami se couvrent sur la carte. Puis surtout, Lopez parlait *de visu.* D'autres tiennent le lac *Sachaf* pour le *Nyassa.* En effet, dans la description il est dit, que Sachaf se trouve dans le pays des *Monomugi* qui habitent près de la côte orientale. Le lac Nyassa, quoique connu, ne se trouve pas sur les anciennes cartes. On pourrait peut-être étendre le territoire des Monomugi plus vers le sud et l'ouest, comme le proposent quelques auteurs, mais (à mon avis) certainement pas jusqu'au lac Ngami! Bruzen appelle celui-ci *Goyame*, et il paraît parfaitement connu au XVIe siècle. La rivière *Magnice* sort du Ngami-Sachaf et se divise en deux après sa sortie selon les anciens géographes. La branche du nord est le *Cuama*, celle du sud le *Magnice* proprement dit. D'après notre petite carte (de Cluverius) le Cuama n'est pas uni au Magnice (ou *Rio di Spirito Santo)* et c'est en cela qu'elle diffère des carte des Hondius. Le Magnice est bien le Limpopo (ou Manhissa!) ou le Laurenço-Marquès. Autrefois il se nommait aussi *Rio dos Lagos* à cause de son origine du Ngami. En 1645 on le nomme *Rio di Spirito Santo.* Or, le Zambèse et le Limpopo se rencontrent *près* du Ngami.

Donc le lac Sachaf et les rivières Cuama et Magnice ne sont pas une fiction! Que le Sachaf aurait été plus grand autrefois qu'il ne l'est aujourdhui, ceci ne prouve rien. Le lac *Rukwa* s'est desséché, et diminue encore sous nos yeux. Ainsi, on connaissait parfaitement les frontières de l'empire Monomotapa, et on peut mettre les noms actuels à la place des noms anciens. On a le même territoire.

Le *Nyassa* ne figure pas sur les cartes de Mercator et de Hondius, ce qui est assez étrange, puisqu'il était sûrement connu. Des cartes plus récentes, longtemps avant Livingstone (1859), le donnent. En 1627 parurent à Rome les „*Lettere annue ..... 1620—1624*" des jésuites, sorte de rapport sur leurs différentes missions en Afrique, en Amérique et en Asie. Dans ces *Lettere*, se trouve une lettre du *P. Mariano*, qui parle exclusivement de ce lac. Puisque les ports sur la Mer-Rouge étaient fermés par les Turcs, les jésuites voulaient pénétrer dans leur mission, d'abord par la route des Galla, puis par celle des Grands-Lacs en prenant l'embouchure du Zambèse pour point de depart. On voit que

c'était un plan vraiment génial. En ce moment (août 1903) nos missionnaires suivent effectivement cette route (Zambèse, Shire, Nyassa, Tanganika) pour aborder dans leur mission. Sans le chemin-de-fer de Mombasa au Nyanza, c'était la route tout indiquée pour arriver, non seulement sur les rives du Tanganika, mais bien au delà viâ Rusissi, Kivu, etc., dans l'Uganda et dans tous ses territoires nilotiques. Le seul énoncé donc de ce plan des jésuites prouve, qu'on savait à cette époque qu'il y avait à l'intérieur des lacs échelonnés. — Le P. Mariano reçut donc l'injonction d'aller voir si le long du Nyassa (nommé *Maravi* alors) il y aurait une route pour atteindre l'Abyssinie. Son rapport de 1620 roule tout entier là-dessus. Lui-même toutefois ne vit pas le lac, mais tout prouve qu'on le connaissait. Selon le P. Mariano, les eaux du *Meravi* se déversent par la rivière *Cherim* dans le Zambèse. C'est le *Shiré* actuel! Les jésuites renoncèrent à leur plan, ce qui est certes bien dommage. Livingstone a donc simplement retrouvé le Nyassa.

Il ressort donc de ce qui vient d'être dit sur Monomotapa et sur le Congo, le Nil et les Grands-Lacs (V. art. précéd.) que dans les XVIe et XVIIe siècles et même avant on avait des notions sérieuses sur la géographie africaine. Tout cela ne diminue pas, évidemment, la gloire des explorateurs du XIXe siècle, d'avoir retrouvé le Nyanza (S. Speke en 1858, N. Speke et Grant en 1861), le Tanganika (Burton et Speke, 1858), le Ngami (Livingstone, 1849), le Nyassa (Livingstone, 1849), le Congo (Stanley, 1877, 1880), etc. Un petit résumé chronologique de ces découvertes au XIXe siècle en Afrique serait même à sa place ici pour faire suite aux découvertes partugaises. J'y renonce, par ce qu'on trouve cela dans tous les livres. Ainsi le „Konversationslexikon" de Brockhaus en donne un excellent à l'article „Afrique". Il suffit de dire, que l'Association Africaine fondée à Londres en 1788 a donné le branle à ce grand mouvement d'exploration de ce grand continent malheureux. Déjà en 1805 Mungo-Park explore le Niger-Moyen; Ondney, Denham, Clapperton la Tripolitaine et la région du Tchad de 1822 à 1824; Barth le Soudan entre 1850 et 1855; René Caillé Tombouctou (1827—1828); Nachtigall le Soudan oriental (Wadaï, Darfour de 1869 à 1874), etc. N'oublions pas, parmi tant de courageux explorateurs, de nommer dans cette liste l'énergique hollandaise Mlle Alexandrine Tinne qui, d'abord avec sa mère puis seule, fit d'aussi périlleux voyages dans la H^te^ Egypte, à Khartoum, et dans le Sahara, et qui fut lâchement massacrée par les Touaregs à l'ouest de Mourzouk le 1 sept. 1871. Elle était née à la Haye le 17 mars 1835. Son père était marié avec la fille de l'amiral Van Capellen, qui bombarda Alger le 29 sept. 1816 ensemble avec Lord Exmouth.

XVII.

Migrations différentes des races africaines.

Selon la remarque de M. de Quatrefages *(Introd. c. XII, p. 371)* on se tromperait fort si l'on croyait que le bloc noir des peuples africains est resté toujours *immobile.* Le contraire est vrai. Il n'y a peut-être pas de continent où la population ait été mêlée et vraiment brassée davantage à la suite d'innombrables croisements et entrecroisements, et cela depuis les époques les plus reculées impossibles à déterminer. Dans ce qui suit, nous allons parler très succinctement de quelques-unes de ces migrations dont on possède quelques documents historiques. Il est naturellement impossible de parler de toutes, ou simplement de les mentionner toutes.

I. Migrations des Éthiopiens („Mischvölker").

Au moyen-âge le nom Éthiopien était encore synonyme de Nègre. Nous avons vu que les Hébreux par leur mot de Kush et les Grecs (e. a. les Septante) par leur mot Ἄιθιοψ désignaient réellement la descendance de Cham, et spécialement de Kush, e. a. m. la race *noire* tout entière. Actuellement le mot Éthiopien est restreint, et désigne les

peuples abyssins, galla, etc. Pour nous ce ne sont que des demi-Chamites, parcequ'ils sont manifestement mêlés de sang *sémite,* ce qui est admis aussi par M. de Quatrefages. Selon Hérodote les crânes des Éthiopiens ne présentaient pas de sutures crâniennes! Leur peau est souvent cuivrée sans être noire. Ce n'est pas seulement dans l'Abyssinie actuelle et la H^te^ Égypte qu'on trouve cette race métissée *déjà,* mais un peu partout en dehors des territoires nommés. Elle était très mêlée aux Égyptiens „pur sang". Des crânes égyptiens trouvés dans des tombes de la IVe dyn. (3001—2717) sont identiques à ceux des Éthiopiens de nos jours. Ce type bien caractérisé était très fréquent sous l'ancien-empire égyptien. Il remonte sûrement au delà de la IVe dyn. (mais pas beaucoup)! Dès le début du peuplement de l'Égypte on voit les deux types céphaliques co-exister. Nous avons vu que ce sont les Mizraïmites, pénétrés souvent de Sémites, et les vrais Chamites ou Nègres, métissés à leur tour. Ces deux types d'ici 5000 ans on les voit aujourdhui en Erythrée, dans l'Urundi, le Ruanda, etc. Selon Soleillet les habitants de Choa (sud de l'Abyssinie) ressemblent à des Juifs de l'Orient! Ils ont les cheveux frisés sans avoir des cheveux vraiment nègres. Les Afar ou Danakil sont noirs, certes, mais ils ont les traits très beaux et essentiellement Nègres. C'est bien autre chose encore pour les Wahinda, les Wahuma, les Watutsi. etc. — Les Égyptiens voyageurs de la XVIIIe dyn. (1645—1386), comme nous avons vu, rencontrèrent dans le royaume *Pun (Punt,* Guardafui) les deux types co-existants. Les uns n'étaient que peu négroïdes, les autres ressemblèrent parfaitement au Somâli et aux Éthiopiens actuels, selon le portrait qu'ils en ont fait.

J'ai nommé ces peuples du nord-est de l'Afrique des „*Mischvölker*" ou Sémito-Chamites. Chamites et Sémites ont habité, sous les mêmes noms parfois *(Saba!)* le sud de l'Arabie des les temps les plus reculés et très proches de la grande et primordiale dispersion. Les *deux* éléments ont passé en Afrique par l'isthme de Suez, par mer, et surtout par le detroit de Bab-el-Mandeb. L'Abyssinie et les contrées avoisinantes ont été le grand centre et le foyer d'où ces deux éléments, mêlés déjà, se sont lancés sur le continent en poussées successives, à des époques impossibles à déterminer (dans la plupart des cas), des directions assez capricieuses, pour se mêler encore avec les races chamites restées jusqu'alors plus pures.

Tous les ethnologues qui se sont occupés de l'Afrique et des migrations de ces peuples (p. e. de Quatrefages, Hamy, Keane, Verneau, etc.), sont d'accord à dire qu'il y a eu et qu'll y a encore un mouvement migratoire qui se dirige de l'*est* à l'*ouest* directement, ayant l'Abyssinie pour foyer, et un autre qui se dirige au *sud* et au *sud-ouest,* toujours avec l'Abyssinie et les pays limitrophes pour centre ou foyer. Partout aussi ces peuples métissés, arrivés sur place, indiquent *ce* chemin d'arrivée, ou cette direction de migration ainsi que leurs traditions le montrent. Il y a à constater d'autres mouvements combinés avec ceux-ci; il y a des mouvements de reflux. Ainsi, les Chamito-Berbères, arrivés au nord par l'Égypte et la Libye, refoulent les Nègres vers le sud. Quelques tribus bantu, avec peu de sang sémite dans les veines, ont assez d'initiative et de chance pour exercer des contre-poussées vers le nord et le nord-ouest. M. d'Eichtal croit, que l'élément qui s'est mêlé à l'élément nègre (chamite) n'est pas *sémite* mais *malais.* Il prétend p. e., que les habitants du Darfour et les *Foula* sont d'origine malaise; que ce sont même des immigrés de l'archipel indien. Un groupe aurait abordé à Madagascar il y a sept à huit siècles (Hovas), un autre aurait passé directement en Afrique. D'autres font peupler la grande île de Madagascar par de vrais Nègres océaniens, parlant océanien et qui auraient précédé les Nègres africains. L'île ne contiendrait ainsi qu'un ramassis de races océaniennes, mêlées depuis avec des éléments juifs, perses, indiens, chinois! Les habitants des environs du lac Tchad et du Wadaï „avec leurs membres grêles" seraient tout simplement des Malais! D'autres, il est vrai, font passer les Wahuma-Watutsi „avec leurs longues jambes" dans le Madagascar, et donner naissance aux Hovas! Quant aux *Peul, Fellatah,* M. d'Eichtal en fait aussi des Malais, qui à leur tour descendent des Polynésiens. C'est bien improbable. On croit avoir découvert des influences papuasiennes en Afrique (Congo), selon Frobenius; pourquoi ne verrait-on pas des traces malaises à l'est et au nord-est du continent, si

réellement ces peaux jaunes y ont passé? Les Sân ont la peau jaunâtre. Il est vrai, on parle de leur oeil *mongolique,* on a voulu en faire des Chinois déchus. On ne peut donc rien prouver, et il ne faut pas trop vite crier à l'absurde. Mais l'opinion qui attribue ces métissages à des influences *sémites* (arabico-sémites ou autres) est de beaucoup la plus probable, pour ne pas dire la seule tenable.

Sous la dénomination d'Éthiopiens on fait entrer fraternellement les Galla, les Wahuma, les Zoulous (selon quelques-uns), les Niamniam, les Fan ou Pahouins, les Fulbe ou Fulla, les Tibbu, et bien d'autres. Nous parlerons à part des migrations des Galla. Quant aux migrations des peuples de l'Afrique australe, on ne peut pas aborder ce sujet et le traiter en quelques lignes. Plusieurs points de cette question ont été déjà touchés ailleurs dans les Notices, etc. (cfr. „*Pygmées-Watwa*", „*Wahinda*"). L'étude du Dr. Barthel mérite d'être lue à ce sujet, ainsi que l'ouvrage du Dr. Stuhlmann. Disons ici quelque chose seulement des Fulbe et tutti quanti. Ce peuple énigmatique a reçu les noms les plus variés. On les nomme: *Peül, Poul, Poullo, Poullar, Foul, Foulah, Foullan* (en arabe), *Foulbe, Foulfoulde, Fellatah* (en kanori), *Fellan, Fellani* (en hausa), *Fellatris, Feloups,* etc. D'où viennent-ils? La fable dit que ce sont les descendants des soldats d'une légion romaine égarés dans le désert! D'autres y voient une branche de l'antique nation égyptienne, dont elle se rapproche par le teint *cuivré.* Le nom *Fouta* ou *Fout* de ces peuples du Sénégal et de Gambie, serait simplement le même que *Phuth,* le nom du troisième fils de Cham. C'est très probable. On peut même très bien tenir cette opinion pour la seule vraie. Ce sont des métis de Sémites et de Chamites (Nègres purs). Leurs habitudes pastorales, leur industrie, leur monnaie de coquillages, leurs castes par métiers et professions indiquent, selon M. Dubois, une origine au moins demi-sémite. Barth y voit les fils des *Pyrrhi Aethiopes* de Ptolémée. Il les regarde comme ayant formé autrefois la population principale du célèbre et mysterieux royaume du *Ghanata* qui florissait il y a quelques siècles à l'ouest de Tombouktou. Selon leurs propres traditions ils sont venus de l'*est* avant le XIVe siècle. A cette époque ils étaient encore en mouvement de l'est à l'ouest, en suivant les plaines herbeuses du Chari, de la Benouë, de Djolibah et du Sénégal, coupant au milieu entre le Sahara désert et les forêts équatoriales. Les uns seraient restés en route, et les autres auraient atteint le littoral occidental à la fin du XVe siècle. Ceux-ci subissent depuis lors un mouvement de reflux. Barth les fait arriver bien plustôt au Sénégal, et il a raison. Selon lui ils retournent déjà au XIVe siècle de l'ouest à l'est! Les Fellani forment, selon M. Dubois, avec les Wolof et les Mandingo, le principal élément de la population du bassin des deux fleuves Sénégal et Niger. Ces Mandingo, selon quelques-uns, auraient fondé entre le XIIIe siècle et le milieu du XVe le royaume *Mellé,* d'où sort le puissant peuple Songhay qui, à la fin du XVIe siècle (1591), succombe au Maroc. Les métis *Romas* seraient le fruit de cette fusion. A l'est du Soudan il y avait, selon Ahmed Baba, dès le XIIIe siècle de puissants états. A la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle un roi Nègre pur sang, Hadj Mohammed Askia étendit ses conquêtes depuis le Hausa jusqu'à l'Atlantique et du Mossi au Touat! — Il y a au moins cinq siècles les Arabico-Sémites arrivèrent à Wadaï. — Les *Tibbu* au nord-est du Soudan se mêlent aux Berbères (et aux anciens Grecs de Cyrène?). Ces Berbères, selon quelques auteurs, occupent déjà dès le VIIe siècle la Nigritie occidentale, et bâtissent Tombouktou vers l'année 1100. Enfin, il y a là, dans cet immense bloc du nord-ouest-africain un inextricable mélange de peuples. Ces migrations et ces compénétrations, à l'oeuvre depuis des milliers d'années, n'ont nullement cessé. Ainsi bien près de nous, au début du XIXe siècle, les *Fulbe* fondent les royaumes de Gando, de Sokoto, puis Massina, Kaarta et *Futa*-Djalon. Les Ashanti à leur tour disent que leurs ancêtres habitèrent jadis au loin dans l'intérieur. En 1641 ils formèrent un état puissant. Les Dahoméens se disent venus aussi du nord de la Guinée. Ils commencèrent leur conquête en 1625. Il y a deux siècles les Kru vinrent eux aussi du Nord. Bref „toutes les migrations viennent de l'intérieur mystérieux pour aboutir à „la mer" (Quatrefages). — Les *Baya* ou *Nderes,* le „peuple rouge" de Clozel, dont les Bonjo seraient une branche, étaient jadis un grand peuple, occupant le bassin du Sangha et

l'espace contenu entre le 3° et le 7° 30′ latitude N. et entre le 14° et le 17° longitude E. Eux aussi se disent venus de l'*est* à une époque inconnue, suivant ce „grand mouvement „migratoire, qui pousse les Africains continuellement vers l'ouest" (Keane). — Les tribus *Fan* ou *Pahouins, Mpongwe, O'Shyebas,* etc., doivent être mentionnées spécialement. Ces cannibales étranges arrivent de l'*est* aussi, ou plutôt du nord-est. Dès 1819 Rowdich les compare aux Caucasiens! Ne faudrait-il pas rattacher les Fan aux terribles *Jagas (Djagga),* qui vers la fin du XVe siècle (1480?), mirent comme de vrais Huns noirs, la terreur dans toute l'Afrique du Sud. Bathel dut suivre pendant 16 mois ces hordes sauvages. Leur chef *Zimbo,* sorte d'Attila noir, sortit à la tête de ses gens d'une contrée mal déterminée, qu'on place vaguement au nord du Congo, ou dans une chaine de montagnes à l'est de Sierra-Leone! Ces Jagga massacrèrent et ravagèrent tout sur leur passage, e. a. le royaume du Congo et les pays voisins. Zimbo envoie un de ses lieutenants jusqu'au Zambèse, un autre (selon Lopez) jusqu'en Abyssinie. Lui-même se dirige directement vers l'est en traversant le continent tout entier. Il atteint les bords de la mer, s'empare de Mombasa et arrive jusqu'à Mélinde. Là il est arrêté et battu. Il divise alors ses hordes. Personnellement, il se dirige au sud, arrive au Cap, puis remonte au Benguela. Là il rassemble bientôt une nouvelle armée, et l'Alexandre noir veut recommencer ses expéditions, lorsqu'il meurt tout d'un coup. Ses lieutenants, comme les généraux d'Alexandre, se partagent les différentes contrées. L'un d'eux laisse une fille nommée *Temba Ndumba* qui, après la mort de son père, devient l'idole des chefs guerriers. C'est elle qui aurait composé le code des Jagga. Leurs camps de guerre se nommaient *Chilombo.* Leur reine *Zingha,* après avoir suivi un temps l'exemple de la féroce Temba Ndumba, devient chrétienne en 1677. — De tels faits ont dû se passer souvent dans la vie séculaire des peuples africains. Alors on se figure assez bien, comment ces malheureux peuples ont été réellement mélangés à outrance.

2. Les Oromo-Galla.

Parmi les „Mischvölker" de l'Afrique il n'y a peut-être pas de tribu plus intéressante que celle des Oromo ou Galla. Ils présentent les caractères ethniques les plus saillants au milieu d'un assez grand nombre de tribus, formant toutes une même race, non pas pure, mais mêlée de sang chamite et sémite, peuple hybride en somme, quoique à degrés variés. Cette race s'étend depuis l'Égypte jusqu'au sud du pays des Somali et des Galla (et des Massaï). Nos Wahinda-Wahuma-Watutsi de l'Urundi s'y rattachent manifestement. Les différentes tribus hybrides de l'ouest s'y rattachent également, comme nous venons de voir. M. de Quatrefages dit positivement *(Introd. p. 392)* que les Galla, les Somali, les Harari, etc., sont des métissés, le produit d'un croisement de Nègres et de *Sémites* blancs (ou rouges). Selon lui, il y a tantôt fusion, tantôt juxta-position.

Parmi les Galla proprement dits il y a encore des tribus à signaler. Les *Wallabou* sont la tribu aînée des Oromo ou Galla. Leurs domaines sont compris entre le Nil-Bleu (N.), le Grand Nil (E.), l'Abyssinie (O.), le Baro-Sobat (S.). La tribu des Borana s'étend jusqu'à l'Équateur. C'est là leur foyer depuis 2000 ans. De là ils se lancèrent au XVIe siècle pour battre en brêche l'antique empire d'Ethiopie. — „La race Galla, selon M. Rocher d'Héricourt, „est la plus belle de l'Afrique..... Les Galla sont en général bien constitués. Ils ont une „taille haute, le front large et élevé, le nez aquilin, la bouche bien coupée, le teint cuivré „plutôt que noir. Leurs cheveux sont frisés, en petites nattes qui flottent autour de la „tête." Lorsque Hérodote en parlant des Ethiopiens, dit „qu'ils sont les plus grands et „les plus beaux des hommes, à la peau luisante et brillante," il a sans doute en vue les Galla et les Wahinda. Isaïe *(c. XVIII,* texte hébr.) s'écrie „Malheur au pays „au bruissement d'ailes. Allez messagers rapides vers la *nation à la taille élancée, au visage „luisant....*"

Quant à l'histoire ancienne des Galla, je renvoie au superbe ouvrage du P. M. de Salviac: *„Les Galla" p. 21—42.* Relevons seulement que l'ancien empire noir comptait 40

royaumes tributaires. C'est beaucoup, mais il est intéressant quand même de savoir qu'Ortelius, en traçant les limites de cet empire, énumère parmi les pays dont l'empereur est maître e. a. „*Choa, Caffates, Fatigar, Angota, Baru, Boliguanza, Adea, Vangua, Goiama,* **ubi „fontes Nili,** *Amara, Bigamedrus, Ambea, Vaguncus, Tigremahon, Sabaim patria reginae Sabae, „Barnegassus, Nubia....*" Dès le XIVe siècle les Musulmans enlevèrent à l'Empire les côtes occidentales de la Mer Rouge et y fondèrent le royaume d'Adel. Vers 1551 ils s'emparèrent de Harar. En 1526 le farouche Mohammed Gragne envahit le royaume de Fatigar (pays des Itou-Galla et des Aroussi-Galla), et brûle trois bibliothèques où il y avait, selon L. Urreta, *dix millions cent mille* volumes!

Les Galla, comme tous les autres „Mischvölker", sont des métissés Sémito-Chamites. Il se peut que l'élément sémite chez eux prédomine sur l'élément chamite, ils n'en comptent pas moins parmi les vrais Africains. Le P. Martial de Salviac tâche d'établir que les Oromo-Galla ne sont ni plus ni moins qu'une tribu gauloise, émigrée en Afrique dans la nuit des temps. La thèse est assez hardie et pas banale du tout. Il faut avouer que les arguments, apportés par le savant et brillant auteur ne sont pas à dédaigner et qu'ils ont réellement du poids. Il est sûr qu'il y a eu des colonies gauloises bien loin de la Gaule, colonies qui ont gardé dans leurs noms le souvenir de leur origine. Citons: la *Galatie* d'Asie, la *Galicie* d'Autriche, la *Galicie* d'Espagne, le pays de *Galles* en Angleterre, Sena-*Gallia* en Italie, *Portugal (portus Galliae), Sénégal!* L'analogie est frappante, mais conclure de là que nos Galla africains sont des *Gaulois,* il y a loin encore! Les raisons tirées de la religion plus épurée (monothéisme, horreur du polythéisme) ne peuvent pas me convaincre, puisque j'ai grand' peine de croire à ces belles choses. Ce serait alors un peuple *infidèle* bien extraordinaire, dont on chercherait en vain un exemple. Le nom *Galla* peut n'être que chamite, ou même bantu, car les mots et les noms à racine-*garra* (ou *galla*) ne manquent pas *(kugarra, kugaranzurà,* etc.). Je crois plutôt que l'élément *galla* est simplement le même que celui qui se trouve dans le célèbre *Kitarra, Gitarra,* le *Kedara,* de la Bible et des Arabes. Nos Wahinda aussi, nous l'avons dit plusieurs fois, se disent originaires de cette région. On sait que les lettres, **t, d, g, k, kh, gk** se confondent, et on n'a pas de peine à identifier le terme *galla* avec celui de *Kitaro (Kitara = Gitara = Kitala = Kitalla = Ki-alla = Gi-allà = Galla).* Il est très bien possible que les Gaulois s'appelaient indistinctement: *Gall, Kell, Gaël, Galla.* Le même mot peut parfaitement signifier: fort, brave *(Kell, Gall, Kimber; Gall = Garl = Garel = Karel = Karl),* mais dans le cas où le mot africain *galla* aurait le même sens, que prouve cela? Le **g** et le **k** se confondent. Or, dans presque toutes les langues bantu le verbe *kukara, kukarra (= kugarra)* signifie: être fort, raide, dur, etc. L'adjectif *nikali, nikari, umukarra = umugarra* a le même sens. Alors? „*Servius* et *Julius* „*Firmicus,* cités par le P. Grég. de Rostrenen dans sa préface-thèse, et un grand nombre „d'autres auteurs, nous enseignent, que sous le nom de Kells, Galls, Celtes et Gaulois, „une de leurs colonies passa en Italie quelques années après la mort d'Abraham, vers le „milieu de la vie d'Isaac..... *Cluvier* croit qu'Axénas, fils aîné de Gomer, reçut le „surnom de *Kell* ou *Gaël* = fort. Callimaque et le Scoliaste grec affirment, que les Gaulois „sont les descendants de ces fameux Titans qui saccagèrent l'Orient ± 2000 ans a Chr., et „passèrent en Europe" (de Salviac).

Les traditions des Galla (e. a. des *Borana, le coeur* de la nation) portent que leurs ancêtres venaient de l'ouest ou de l'*occident.* Les vieillards Galla racontent que de ce côté (ouest) il y a une grande mer, plus grande que celle des Somâli, que c'est de ces rivages lointains qu'ils ont émigré. M. Ant. d'Abbadie dit que selon les mêmes Borana leur père était un homme blanc (Kintu des Waganda, le *blanc* Mwezi des Warundi!) venu du côté de la mer. Les missionnaires du XVIIe siècle (o. a. P. Gilles de Loches et P. Césaire de Rosgoff) en 1626 et 1633 relèvent déjà les mêmes traditions (cfr. de Salviac: *Les Galla, p. 356).* Les peuples anciens ont beaucoup plus voyagé qu'on ne pense. Il n'est donc nullement impossible à la rigueur qu'une bande de Gaulois ou de Celtes se soit égarée par là. Strabon nous décrit l'importante navigation des Celtes sur la côte occidentale d'Afrique, aux îles fortunées (Canaries) et plus bas, où ne pouvaient les suivre les Grecs.

Ces déplacements par mer expliqueraient la présence et la création des noms comme: *Sénégal, Portugal, Sena-Gallia* (de la tribu des *Sénones* Gaulois). On ne voit pas pourquoi une tribu gauloise n'aurait pu faire une traversée de l'Atlantique au Nil comme le colonel Marchand l'a faite. Hérodote et d'autres auteurs nous font connaître la route que suivaient, 600 ans avant J. C., les *Numides* pour se rendre des bords de l'Atlantique jusque dans les Indes. Strabon nomme un roi d'Égypte, un roi d'Assyrie, enfin Téarcon, empereur d'Ethiopie, qui, franchissant la Libye et la Mauritanie, portèrent leurs armes jusqu'en Ibérie à demi conquise par les Celtes. Il serait étonnant que Téarcon n'en eût ramené à sa solde des régiments gaulois, alors que tous les princes d'Asie et d'Afrique, même Alexandre le Grand, briguaient leur alliance. Une vieille chronique abyssine relate que des blancs d'Europe furent jadis mercenaires des rois d'Ethiopie. Les Adal (sur l'Awache) seraient leurs rejetons. — Heeren décrit la route qui allait du Maroc par l'Afrique jusqu'à Pékin. On la suivait il y a 2500 ans! Une colonne de Francs vint s'y jeter en 277 p. C. — 4000 Gaulois en garnison à Memphis complotent contre Ptolémée Philadelphe. — Carthage comptait pour un tiers de Gaulois dans son armée. De Carthage, et surtout de Memphis, par le Nil aux Wallabou, et aux Borana-Galla, n'était pour eux qu'une agréable excursion. Ils ont voyagé bien plus loin. De pareils faits et de bien d'autres qu'on peut lire *l. c. p. 345—379,* le P. de Salviac conclut, que les Galla actuels descendent réellement des Gaulois japhétides (Gomaristes). La thèse n'est pas banale, mais il est bien difficile à dire ce que ces anciens peuples vigoureux et énergiques n'auraient *pas* pu faire.

XVIII.

Les animaux domestiques de l'Afrique.

L'espèce des animaux domestiques, l'époque et le mode (voie) de leur importation constituent un facteur dont la connaissance n'est pas à dédaigner pour établir des faits ethnologiques. Par cette étude on arrive parfois à déterminer la parenté, la filiation, le foyer, etc., de certaines tribus. On ne doit pas abuser de cette étude ou la mener trop exclusivement, mais lorsqu'elle est jointe à d'autres données fournies par des sciences-soeurs, ces résultats ont vraiment de la valeur. C'est dans le même but qu'on s'applique à l'étude comparative des *armes,* des *ustensiles* (outils), de l'„*ornamentik*", de l'agriculture, de l'art de travailler le fer, etc.

Généralement parlant, les animaux domestiques actuels de l'Afrique sont importés, et sont d'origine *asiatique.* C'est l'opinion commune parmi les savants. Chacun voit que ce fait est d'une importance capitale pour ce qui regarde l'origine de nos populations d'Afrique, leurs migrations et leur foyer primitif. Car les animaux domestiques ne voyagent pas seuls. Ils accompagnent partout l'homme émigrant. D'une façon générale on pourrait peut-être proposer cette importation graduée, ou cette immigration, des animaux domestiques de la manière suivante: le Négrille (Chamite, premier occupant et non autochtone) arrive avec le *chien*; le Hottentot, ainsi que le Soudanais et le Bantu avec la *poule,* le *boeuf,* le *mouton,* la *chèvre*; le Libyen (Ethiopien-Abyssin) avec le *cheval*; l'Arabe avec le *chameau*; l'Européen avec le *porc.* (Mgr. le Roy).

Les animaux domestiques de l'ancienne Égypte sont d'origine asiatique, selon Maspéro. Quelques Égyptologues ont follement hasardé qu'ils sont (en partie au moins) de race africaine. Ainsi de Mortillet signale des animaux domestiques d'origine africaine sur les monuments de l'ancien empire; p. e. l'*âne,* la *gazelle,* le *chien,* le *chat,* le *canard* y sont figurés. Zaborowski croit à l'origine asiatique de la civilisation égyptienne, et Pietrement signale sur les monuments des dessins d'animaux domestiques qui sont sûrement d'origine asiatique. Sur des bas-reliefs de la IVe dyn. (3001—2717) on voit représentés des moutons, des chèvres et des boeufs à cornes formidables (en lyre) comme on en voit encore de nos jours dans l'Urundi, le Ruanda et ailleurs. Ainsi, sur le bas-relief de la

paroi orientale de l'hypogée n°. 75 des pyramides de Gizèh, IVe dyn. (cfr. Lepsius: *Denkmäler, t. 3, sect. 11, pl. 9*) on remarque entre autres choses: deux troupeaux d'ânes, un troupeau de moutons, un de chèvres, et un de boeufs. Ces ânes sont de la race africaine ou nubienne, comme ceux du tombeau de *Séti* de la Ve dyn. (2717—2499). C'est la seule race qu'on voie figurée sur les monuments anciens de l'Égypte. En disant que cette race est africaine, on n'affirme pas pour cela qu'elle est autochtone en Afrique, mais que sa présence en Afrique est excessivement ancienne. Les moutons et les chèvres au contraire sont d'une race qu'on rattache à une pareille trouvée dans l'Asie déjà. Les boeufs de Gizèh sont de race asiatique, nommée la grande race grise et race des steppes. C'est elle précisément qui se remarque par ses énormes cornes en lyre, et c'est la seule que l'Égypte paraisse avoir jamais possédée. Le *zebu* (à bosse) est d'origine asiatique lui aussi, mais il est naturalisé en Égypte (cfr. Champollion: *Monuments de l'Eg et de la Nubie, t. IV, pl. 427).* Donc dès les premières dynasties, du vivant peut-être des descendants directs de Mizraïm, on constate la co-existence du boeuf, du mouton et de la chèvre, tous d'origine asiatique au milieu d'une faune domestique égyptienne ou africaine qui paraît venue du sud avec les premiers occupants du sol, des noirs chamites arrivant par Bab-el-Mandeb. La chèvre des plus anciens monuments provient(!) de la chèvre soi-disant de la Thébaïde à oreilles pendantes et sans barbe. Le chien appartient à toute l'humanité. Il est partout le compagnon fidèle de l'homme. Celui qui est le plus fréquemment représenté sur les monuments est un grand lévrier à oreilles droites, le *caberu* ou chien sauvage d'Abyssinie. C'est le premier chien sur les anciens monuments consacré au culte d'*Anubis*. Les prêtres de ce dieu sont figurés à tête de ce lévrier. Le chat de l'ancienne Égypte (Bubastis!) provient, croit-on, du chat ganté qui vit encore dans la vallée du Haut-Nil. Dans l'Afrique équatoriale il y a partout de pareils chats sauvages. Les chats domestiques y sont rares. Ceux qu'on y remarque sont importés de la côte par les Arabes. Les gazelles étaient des animaux domestiques chez les Égyptiens. Elles sont essentiellement africaines. L'âne (domestique) vient d'Asie, peut-être par les Hyksos. Les poules et les chèvres à formes multiples („Zwergziege") sont répandues partout en Afrique. Ce sont les animaux les plus appropriés au Nègre, quoiqu'ils ne lui soient pas indispensables, puisqu'il est essentiellement agriculteur. C'est autre chose pour les tribus plus pastorales. Quoique ces animaux ne soient pas indispensables aux Nègres primitifs, on ne peut pas avancer pour cela, que jadis les pintades (sauvages maintenant) auraient été ses premiers animaux domestiques. — La poule est arrivée relativement tard. En effet, il y a encore des contrées en Afrique (p. e. l'Urundi) où elle est *encore* très rare. Elle ne serait pas venue *viâ* l'Égypte, mais directement de l'Inde. C'est une chose remarquable, que les Nègres Bantu en général ne la mangent pas, tandisque les Wamrima et Wangwana musulmanisés en sont des mangeurs enragés. La voie d'importation de la chèvre, du mouton et du boeuf a été le nord-est (golfe d'Aden, Mer-Rouge) et peut-être l'Égypte. On se demande pourquoi la charrue, qui paraît aller ensemble avec le boeuf, ne soit pas adoptée par le Nègre? C'est que de temps immémorial il s'est courbé sur la pioche, qu'il à été toujours un excellent agriculteur tellement que, selon Mackensie, l'européen peut encore appendre de lui! L'introduction de la charrue (chez les Bantu) n'est pas rendue impossible par la présence des „Mischvölker" (peuples plutôt pasteurs) qui se sont glissés comme un coin entre les Égyptiens et les Nègres, mais par leur esprit de suffisance et d'incroyable conservatisme; car les images si ethnologiquement fidèles des Égyptiens prouvent qu'ils avaient à faire avec de vrais Nègres. Ils auraient pu importer la charrue; il n'ont pas voulu. L'espèce bovine n'est pas entrée comme partie essentielle du métier agriculteur. Elle est plutôt un facteur politique. Aussi, les migrations tant volontaires que forcées des tribus pastorales sont à étudier parallèlement à celles des boeufs. Les boeufs en effet sont un objet de propriété; ils représentent la richesse; ils servent d'article d'échange, de dot de mariage, de matière de sacrifice, d'objet de culte, etc. (V. chez Ratzel, *Völkerkunde, t. I, p. 203* la carte figurant la diffusion du boeuf, de la charrue, etc.).

Un mot aussi des espèces végétales utilitaires. Selon Schweinfurth *(Artes Africanae, s. VIII)* l'Égypte est un pays de culture asiatique transplantée sur le sol africain, tellement l'importation de cette culture est manifeste. Une connaissance plus profonde des éléments africains dans la culture égyptienne est néanmoins très utile pour pénétrer davantage celle-ci, et *vice versâ!* M. Maspéro croit que le *froment,* l'*orge,* le *sorgho,* la *vesce,* le *lupin,* le *pois chiche,* la *lentille,* la *vigne,* l'*épéantra,* etc., que toutes ces plantes ont été cultivées très anciennement en Égypte. Selon Dekandolle, Körnicke, etc., le durrha (sorghum) est indubitablement d'origine africaine. Le fait qu'on le cultive maintenant dans l'Inde, au sud de l'Europe, au Japon, en Amérique, etc. n'infirme pas cette opinion, au dire des auteurs cités. Le fait est qu'on trouve une variété d'orge dans les plus anciens monuments. Elle serait indigène non seulement en Égypte, mais dans toute l'Afrique équatoriale. Elle vient néanmoins d'Asie, et affirmer que les Égyptiens l'ont importée en Asie serait contraire tout à fait à tout ce que les monuments asiatiques à leur tour enseignent. — Parce que les animaux domestiques sont d'origine asiatique et les plantes utilitairs africaines(?) on voudrait conclure à l'autochtonisme de l'agriculture en Afrique! Ce serait par trop illogique. La diffusion de certaines plantes sur d'énormes superficies du globe peut être très rapide et exige parfois fort peu de temps. Qu'on songe au tabac et à la pomme de terre, et cela malgré la résistance des Européens à la pomme de terre! Alors le Nègre est plus pratique et plus sagace! On lui reproche de n'avoir aucune intelligence de mécanique. C'est peut-être vrai; mais il a vite compris que le *maïs* et le *manioc* américains lui seraient, à lui agriculteur, très utiles. Alors il les a adoptés avec une admirable célérité. On trouve en ce moment le maïs et le manioc répandus partout en Afrique, et cela en moins de 400 ans! Cela prouve qu'il faut être prudent à tirer des conclusions trop vastes de semblables imports. Puisque le maïs vient d'Amérique, on ne peut pas conclure que le Nègre en vient aussi! Puisque une arme congolaise paraît mélanésienne il serait absurde d'en conclure qu'il y ait là des Papua d'échoués. Pour les animaux domestiques c'est autre chose. De leur présence on peut conclure (et pas encore trop exclusivement) à la communauté d'origine, de foyer, etc.

XIX.

Statistique de Nègres.

Malgré mes recherches, je n'ai pas réussi à trouver une statistique des *Nègres* qui habitent sur la terre. Je ne crois pas qu'elle existe. A vrai dire elle est bien difficile à faire. Que faut-il entendre sous la dénomination de nègres c.-à-d. d'hommes „à peau *brune foncée* „plus ou moins *noire,*" (il n'y a pas d'hommes complètement noirs) „à cheveux laineux, à „grosses lèvres, à système dentaire et oculaire très développé" (Quatrefages)? Ou bien faut-il englober sous cette dénomination les hommes qui ont seulement *quelques-uns* de ces caractères (p. e. la noirceur) et non pas tous, par exemple les „Mischvölker" de l'Afrique: Massaï, Galla, etc.? Puis, la statistique est difficile à faire parce que les opinions sont passablement divisées lorsqu'il s'agit d'assigner le chiffre de la population totale de la *terre,* et celle de l'*Afrique.*

En 1826 il y avait selon Balbi, 737.000.000 d'hommes sur la terre. Dès 1856 M. Omalius d'Halloy en admettait 1000.000.000, chiffre qu'il porta à 1200 millions en 1869. Depuis Hübner et Petermann ont donné resp. les chiffres: 1392.500.000 et 1397.000.000. Selon le même Hübner il y avait sur ces 1392 500.000: 400.000.000 Chrétiens et 992.500.000 non-chrétiens. Les Chrétiens se répartissent selon lui en 200.000.000 Catholiques; 110.000.000 protestants; 80.000.000 grecs-schism.; et 10.000.000 *varii*; les non-chrétiens de leur côté en 500.000.000 bouddhistes; 150.000.000 brahmanes; 80.000.000 mahométans; 6.500.000 israélites; *varii* connus: 240.000.000; id. inconnus: 16.000.000. Selon le même il y aurait 1000 religions et sectes. Burnouf lui admet *cinq* grandes religions professées par 1136.500.000 hommes sur 1392.500.000. Les 256.000.000 sont divisées entre les sectateurs de mille petites religions. Prof. Hickmann,

comme on sait, admet 1000 langues ou „Hauptmundarten". — En 1883 il y avait selon Wagner et Behm 1436.197.000 hommes sur la terre, et en 1891 selon H. Wagner et A. Supan 1480.000.000 (cfr. *Die Bevölkerung der Erde*" dans: *Dr. Petermann's Mitth, Gotha, 1891,* Ergänzungsband XXII, Heft 101—104). Ces 1480 millions se divisent ainsi: *Europe* (sans l'Islande et les îles atlantiques): 357.379.000; *Asie* (sans les îles polaires): 825.954.000; *Afrique* (sans Madagascar): 163.953.000; *Amérique* (sans les régions polaires): 121.713.000; *Australie* (continent) et *Tasmanie:* 3.230 000; îles océaniennes: 7.420.000; régions polaires: 80.400. — Brockhaus (1900) donne pour toute la terre: 1587.000.000; pour l'Asie: 875.000.000 (plus que la moitié!) et pour l'Europe: 392.000.000. — Le Prof. Dr. Ratzel admet le chiffre global de 1500.000.000, et pour faire voir la disproportion graduée, il en place 1350.000.000 dans l'Eurasie-Afrique; 130.000.000 en Amérique; 5.000.000 en Australie; 3.500.000 à Madagascar; 500.000 à la Nouvelle-Zélande; 140.000 à l'île Ascension et 97.000 à Tristan-da-Cunha. Selon de Quatrefages la population totale de la terre donne les proportions suivantes: Blancs: $^{42}/_{100}$; jaunes: $^{44}/_{100}$; nègres: $^{11}/_{100}$; océaniens: $^{2}/_{100}$; américains: $^{1}/_{100}$. — La surface des terres est occupée par $^{22}/_{100}$ de blancs; $^{28}/_{100}$ de jaunes; $^{18}/_{100}$ de nègres; $^{3}/_{100}$ d'océaniens, et $^{29}/_{100}$ d'américains. — Selon le même (se basant sur les chiffres d'Omalius d'Halloy) il y a 479.900.000 hommes qui parlent des langues *à flexion*; 360.550.000 qui se servent de langues *agglutinatives*, et 359.000.000 qui ont des langues monosyllabiques ou isolantes (Chinois). L'aire linguistique à flexion comprend $^{17}/_{100}$ de la surface de la terre; celle des langues agglutinatives $^{78}/_{100}$, et celle enfin des langues monosyllabiques $^{5}/_{100}$. — Omalius admet 507.009.000 blancs; 518.991.000 jaunes; 27.200.000 océanéens, 10.100.000 américains; enfin **136.150.000** hommes de **races noires** plus ou moins pures. — Le Prof. Hickmann, le statisticien bien connu, évalue (1903) la population de la terre à 1600.000.000, dont 270.000.000 cath.; 170.000.000 protestants; 110.000.000 grecs; 220.000.000 musulmans; 10.000.000 israélites; et 820.000.000 polythéistes. Le même admet les chiffres suivants pour ce qui regarde les langues: 35.000.000 parlent des langues malao-polynésiennes; 410.000.000 des langues isolantes (Chinois); 20.000.000 des langues hamitiques *(quid?);* 30.000.000 des langues sémitiques (Hébreux, Arabes, etc,); 30.000.000 (?) des langues bantu; 90.000.000 des langues central-africaines (!); et 50.000.000 des idiomes dravidiens (i. e. hamites).

La population de l'*Afrique* est loin d'être fixée. Ravenstein évaluait la population à 127.038.370 juste c.-à.-d. 4, 2 sur 1 K. M.². — Supan et Wagner admettent en 1891 le chiffre de 164.000.000, et placent 5 habitants sur 1 K. M.² (superficie: 29.207.100 K. M.²). — Le Prof. Hickmann, qui donne le chiffre de 29.825.000 K. M.², adopte (1903) le chiffre de 177.654.000, c.-à-d. 6 habitants sur 1 K. M.². — D'autres auteurs varient entre 150 et 180 millions. Schrader parle de 200.000.000. Les chiffres de Ravenstein sont certainement trop bas, et ceux de Schrader ne sont pas trop élevés probablement. La population de l'Afrique s'accroît au fur et à mesure qu'on découvre tous ses recoins! Ainsi Wagner et Supan donnaient en 1891 pour la colonie de Deutsch Ost-Africa le chiffre de **2.900.000** (3 hab. sur 1 K. M.²). Le Prof. Hickmann (1902) donne celui de **5.800.000** (sur 995.000 K. M.²), tandis que le rapport officiel paru en 1903, fait déjà monter le chiffre de la population de la même colonie au delà de **6.750.000.**

On a vu que M. Omalius d'Halloy admet **136.150.000** Nègres sur la terre, divisés en deux groupes: africo-américains, et asiato-océanéens (Larousse parle de 128.000.000 dans l'Afrique seule). — Le Dr. E. T. Hamy (Cfr. *L'Anthrop., t. VIII,* 1897, p. 257—271) établit qu'il y a *un Nègre* sur *dix* habitants de la terre, (1480 millions selon lui) et qu'il y a donc à peine **140.000.000** Nègres ou Négroïdes sur le Globe. Il les répartit ainsi: **128.000.000** dans l'Afrique au sud du Sahara; — **10.000.000** aux États-Unis, aux Antilles, au Brésil, etc. (il y en a eu 50.000.000 d'exportés dit-on?); — quelques millions (!) au sud-est de l'Asie et aux îles adjacentes (et des 50.000.000 Dravidiens assez *noirs* qu'en faire, et des 260.000.000 Hindus qui sont *noirs* pour les $^{9}/_{10}$ dit-on!); — enfin **1.500.000** en Océanie (Mélanésie). Donnons quelques chiffres pour ces différentes aires.

A. **Afrique.** — Selon le Prof. Hickmann il y a en Afrique 30.000.000 de *Sémites (!)* (i. e. Abyssins, avec ceux du Geez, du Tigré, etc., Nubiens); puis 20.000.000 de Hamites (*quid?*)

p. e. Berbères, Maures, Kabyles, Touaregs, Coptes, une partie des Abyssins, Dongala, Bedzja, Soho, etc., enfin les Galla-Oromo, Somali, etc. Sous la dénomination de Nègres ou Ethiopiens il entend des hommes (tant en Afrique qu'en Océanie), à peau brune allant jusqu'au noir très foncé, et à cheveux noirs raides ou laineux". Alors il admet 90.000.000 de Nègres proprement dits dans l'Afrique septentrionale et centrale, e. a. les Fulbe, Haussa, Sontaï, Fullah, Niam-Niam, Ashanti, Dahoméens, Fan, Tibbu, Wadaï, Massaï, Joruba, Mandingo, Wolof, etc. (On voit que l'auteur confond d'une façon lamentable les „Mischvölker" (Hamites!) avec les Nègres soudanais). Puis viennent les Nègres-Bantu et Bunda dans le sud et le sud-ouest (Cafres, Zulu, Chwana). Enfin la division orientale. (*V. infra*).

Au Maroc il y avait, en 1880, **200.000** Nègres sur 8.000.000 hab. et 812.400 K. M.² et en Algérie (798.000 K. M.²), en 1886, sur une population de 3.805.684 (4.740.000 en 1903) seulement **8145** Nègres! Il y en a certainement davantage, comme aussi en Tunisie (2.000.000 hab. sur 100.000 K. M.²). — On évalue la population de la Tripolitaine à 800.000 (1.033.400 K.M.²). Impossible de dire combien il y a de Nègres dans le „Hinterland" surtout. — L'Egypte a une superficie de 988.300 K. M.² et 10.000.000 d'habitants; le Soudan égyptien 20.000.000 d'hab. sur 2.899.000 K. M.². La grande majorité de cette population est noire (**25.000.000**?). — L'Abyssinie (540.000 K. M.²) a **4.000.000** ou **4.500.000** hab. — Les Somali, Galla, Massaï sont évalués à **10.970.000.** La population du nord-est africain est évaluée à 28.422.000; celle du Soudan moyen à 27.300.000; celle des régions équatoriales(!) à 16.000.000. — Zanzibar a **200.000** habitants nègres selon Schmidt, ou 150.000 selon Zöller (i. q. 10.000 Arabes, et 7000 Indiens), ou **210.000** selon d'autres. — Le Mozambique a **800.000** habitants, et toute la région du Zambèse **1.350.000** (?). — Le Mozambique avec Angola (2.126.130 K. M.²) a **8.000.000** d'habitants et Angola seul, selon d'autres (Weber) **12.400.000** ou 11.460.000! — Au Natal il y avait en 1884 **361.766** Nègres, en 1891 **459.288**. L'évaluation du Prof. Hickmann montant à 5.000.000 pour tout le „Capland" avec Natal (2.500.000 K. M.²) est trop superficielle. — Dans le Transvaal il y avait sur 1.000.000 d'habitants (308.560 K. M.²) 299.749 Nègres en 1886, 774.930(?) en 1879 et **560.064** en 1891. — Dans la république d'Orange (131.070 K. M.²) il y a 207.503 ou 210.000 habitants. Combien de Nègres? — Madagascar (599.350 K. M.²) a 3.800.000 habitants, dont un bon tiers est noir (Sakalaves). — Le Zoulouland héberge **139.261** Nègres, et le Basutoland **175.000**. — Swaziland (18.140 K. M.²) compte **64.000** ou 60.000 habitants, Swazi-Tongaland **91.000**! — Toutes les possessions anglaises du Cap (colonie du Cap) ont une population évaluée à **2.570.000**. — Le Bechwanaland (angl.) comptait (en 1891) **4351** Nègres-Bantu, et **3124** Hottentots et autres Nègres! En prenant toute la population noire on arriverait à un total de **43.000**! D'autres parlent de 15, 18, 20.000! — La population du Cap se composait en 1891, selon Weber et Supan, comme il suit: régions côtières **7907** Nègres-Bantu et **149.933** Hottentots et autres Noirs! Le pays montagneux de l'est: **320.411**, resp. **51215** Hottentots, etc. Karru(?): **12027** Bantu **76.579** H. Griyualand de l'ouest: **36.436** et **17.210** H. Acquisitions orientales: **470.624** et **5636** H. Nouvelles acquisitions à l'ouest: **77** Bantu et **710** Hott. On voit combien ces évaluations sont provisoires. — La colonie allemande du sud-ouest (1.417.300 K. M.²) a selon Schinz (1889) **199.800—200.000** habitants. Selon Hickmann **6.200.000**. — Le Congo belge (2.252.800 K. M.²) a **14.100.000** habitants (c.-à.-d. 6 sur 1 K. M.²). Ce chiffre est certainement trop bas. — La population du Congo francais (5.790.000 K. M.²) est évaluée à **28.000.000**; d'autres parlent de **6.700.000**. — Le Kameroun aurait **480.500** et Togoland **2.250.000** habitants. — Pour Liberia (85.350 K. M.²) on donne le chiffre de **2.000.000**, pour Sierra-Leone **60.000** (Nègres et 163 Européens), pour le Soudan occidental et la Guinée supérieure **33.034.000**. D'autres donnent pour le Soudan et la Sénégambie (2.275.000 K. M.²). **13.460.000**! Enfin, on évalue *grosso modo* la population de l'Afrique centrale à **42.000.000**. Combien y a-t-il de Nègres parmi les 2.500.000 habitants du Sahara, qui le dira!

On a vu que la population de „Deutsch Ost-Afrika" évaluée d'abord á 2.900.000, puis à 5 800.000, enfin à 6.750.000, s'est bien accrue. En 1900 il y avait 1243 Européens

dont 955 Allemands; puis 2648 Arabes et 3420 Indiens. En 1901, il y avait 1247 Européens dont 965 Allemands, 2994 Arabes et 5526 Indiens. — Les plus récentes données (juin 1903) portent le chiffre de **6.874.000** pour toute la population nègre de la colonie. Elle se répartit de la manière suivante:

„Bezirksämter":	Tanga	57.000.
	Pangani	81.000.
	Bagamoyo-Saadani. .	65.000.
	Dar-es-Salam. . . .	120.000.
	Rufiyi	63.000.
	Kilwa	91.000.
	Lindi-Mikindani . .	200.000.
	Langenburg	240.000.
	Kilossa	44.000.
	Wilhelmsthal . . .	73.000.
„Militär-Stationen":	Moschi-Gross-Aruscha	160.000.
	Kisaka	35.000.
	Kilimantinde. . . .	162.000.
	Mpwapwa	120.000.
	Kondoa-Irangi . . .	55.000.
	Tabora	500.000.
	Muanza-Shirati . . .	500.000.
	Iringa	60.000.
	Ujiji	1.250.000.
	Songea	166.000.
	Mahenge	30.000.
	Bismarckburg . . .	220.000.
	Uzumbura.	2.225.000.

On remarquera que la population de la partie occidentale du nord (Ujiji, Uhha, Urundi, Ruanda) monte déjà à **3.475.000.** Il y a quelques années on l'évaluait à 1 million. Le temps viendra où l'on sera obligé de doubler le chiffre actuel.

B. **Amérique.** — Dans les possessions britanniques de l'Amérique du Nord il y avait en 1884 **21.394** Nègres et 108.547 Indiens (1890: 122.585). — Dans les Etats-Unis on comptait **6.996.166** Nègres en 1890 (et 336.599 Indiens). — Pour l'Alaska on donne (1880) 13.623 Indiens, 13.735 en 1890 et *82* Nègres. — La population du Mexique s'élève (1890) à 11.395.712. On ne donne pas le nombre des Nègres. Quant à l'Amérique centrale, Werner et Supan donnent pour le Guatamala (1880): 844.774 indigènes(?); pour le Honduras (1887): 68.872 d[to]; pour le Nicaragua: 30.000 Indiens, et pour Costarica (1882) 3500 Indiens. On ne spécifie pas les Nègres. L'île de Cuba comptait (1877): 489.249 habitants. Nègres? — Les deux républiques nègres Haïti et Domingo avaient (1887), la première **960.000** et la seconde **360.000** (ou **504.000**?) habitants noirs. Les chiffres ne paraissent pas rigoureux, car on donne aussi pour les deux **1.320.000.** — Au Jamaïca il y avait en 1881, 580.804 habitants, à Puerto-Ricco en 1877 **79.235**, et à l'île Bermudas **9591** Nègres. — Passons à l'Amérique du Sud. Dans la Guyane hollandaise on compte **12.000** „Boschnegers", dans la G. anglaise: **7656**, et dans la G. française: 500 ou 4350 (en 1890) selon Brunetti. — Il y a des Nègres à Curaçao et dans le Vénézuéla. Combien? — Pour le Brésil on donne (1887) 600.000 Indiens. Le nombre des Nègres est inconnu. — C'est le cas aussi pour l'Argentine qui compte (1888) 39.900, ou selon d'autres 50.000 Indiens. Le Pérou a 350.000, l'Ecuador 200.000 et la Columbie 220.000 (ou 78.000!) de ces Indiens, mais on n'a pas pris la peine de faire une statistique des Nègres.

C. **Asie.** Pour ce continent et les îles adjacentes il n'y a pas de données statistiques pour connaître le nombre des Nègres. On assure que toute la population est tant soit peu noire! Il y a un peu partout des Nigritos (petits Nègres), mais on ne sait rien de

leur nombre, p. e. pour ceux de la Perse. Aux îles Andaman il y a ± **6000** Nigritos. D'autres parlent de **2** à **10.000**. — A Ceylan il y a **2.000.000** de Singhalais mélangés avec des Dravidiens. — Ces Dravidiens chamites sont évalués à **50.000.000** sur le continent. — Au Kafiristan (y compris le Tshitral, Swat, Indus) et à l'Hindu-Kush, il y a, selon une statistique militaire de 1868, **1.000.000** d'hommes *noirs* vêtus et infidèles. Selon Biddulph (1880) il y en a **160.000** seulement; selon Mc. Noir (1883): 600.000 et selon Wagner (1891) 600.000 également!

D. **Océanie-Australie.** — En Australie (continent) il y a encore **31.700** indigènes chamites. Dans la Nouvelle-Guinée (et les possessions allemandes de la mer du Sud?) on donne les chiffres de 450.000, 460.000, **837.000** Nègres-Papua, sans qu'on distingue les Nigritos (superficie: 244.063 K. M.^{2}). — On évalue la population noire de la Mélanésie à **642.300**; e. a. aux Nouvelles-Hébrides **87.300** à **95.500**, et à la Nouvelle-Zélande (1889) **620.061** parmi lesquels 41.774 Maori. Ces mêmes Maori seraient en Mélanésie 44.097 en 1880, et 41.969 juste en 1884. On distingue même 39.679 Maori purs et 4.212 métissés. — La population plus ou moins négroïde de la Micronésie est évaluée en 1891, à **9400** et celle de la Polynésie à **115.600** (e. a. **2350** aux îles Fidji).

TABLE DES MATIÈRES DE L'INTRODUCTION.

LISTE DES CARTES DE L'INTRODUCTION.

NOTICES ETHNOGRAPHIQUES

SUR

L'URUNDI ET LES WARUNDI.

Abeille.

Les Warundi (Watutsi, Wahutu et Watwa) aiment le miel et s'appliquent à l'apiculture surtout dans l'Uyogoma et l'Uzige, puisque là le pays est plus boisé qu'à l'interieur. Les ruches sont placées en haut des arbres (= *kwēgĕkă ku 'mugogo, ku 'muti*) ou sur des pieux. Ces ruches sont cylindriques, d'une longueur de 1m.50 et de 0m.50 de diamètre, creusées (= *kuwaza*) dans un tronc d'arbre, de palmier (= à Uzige), ou tressées de papyrus (= *kudzjisha ikītībă*) en rond (à l'interieur de l'Urundi). Des rondeaux tressés en paille servent pour boucher les deux extremités (*uruwiga*); l'une d'elles est percée d'un trou (= *impuzo*) par où les abeilles entrent et sortent. Devant ce petit trou est fixée une tablette (= *urukangiriro*). Lorsqu'une jeune reine entreprenante (= *umuhinga*) quitte la ruche-mère (= *kwīmŭră*) et que cette colonie nomade, cet essaim, est aperçu par un Murundi, il cherche à le capturer (= *kutora inzuki*). Il commence par crier de toutes ses forces: „*turūră! turūră! umwami w'inzuki, turūră!*" (= *kuturūră* = descendre). Tout en criant (= *kutururuza*) il tâche de jeter de la poussière (= *kumiza ivvu*) et de l'eau (= *kutōtă*) sur l'essaim pour le faire tomber plus vite. Aussitôt l'essaim tombé, quelqu'un, bien habillé par tout le corps (= *kwifuka*), porte la ruche près de l'essaim (= *kwinzjiz'inzuki*, met du feu près des abeilles et un pot plein d'eau dont il prend une gorgée de temps en temps pour cracher sur les abeilles (= *kuhuhēra inzuki*). Entre-temps il cherche à saisir la reine (= *kurōndĕră umwami*). La reine prise et fixée au milieu de la ruche (= *kwinzjiza*) il s'en va. Toutes les abeilles ayant rejoint leur reine, il porte la ruche à l'endroit choisi (= *ahantu h'intiba*). Les abeilles delient (= *kuwohora*) leur reine, et s'installent. Lorsque les abeilles ont travaillé quelques mois et que l'on veut prendre du miel (= *kuhākŭră uwuki*) on ouvre la ruche la nuit et l'on y introduit de la fumée (= *kwotsa umotsi*). Les abeilles alors se blottissent dans un coin (= *kugūmĭră*) et lâchent le miel que l'on enlève (= *kwākŭră uwuki*). On coupe les rayons en morceaux (= *kuhimagura ivimamarra*) et on les met dans une cruche. — *Kurondōka* = les abeilles deviennent trop nombreuses dans une ruche. *Kudaha uwuki* = les abeilles vont glaner du miel = *kunyobwa*.

Voici comment les Warundi racontent „l'Histoire naturelle" des abeilles: „*Mu'mu-*
„*zinga ariho umwami umwe, n'ingawo ziwe, izina*
„*ryawo impingwe w'inzuki. Umwami ntāgĭră iki-*
„*korwa, aricyara gussa mu'nzu yiwe; impingwe*
„*ziricyara ku 'ruhande rw'umwami; inzuki zira-*
„*genda kusuma. Zikaheza, impingwe zikagenda*
„*kuraba inzuki mu 'kisanze, zikarwana, zikaku-*
„*wita inzuki, zikaziyaga (= kunyobwa) uwuki,*
„*zikatwara, ku'mwami, zikayimamara (= kwi-*
„*mamara mu mashi). „Impingwe ziravyara im-*
„*pingwe; inzuki ziravyara inzuki zagwire.*"

Aborigène.

Les Watwa se considèrent comme les vrais aborigènes du pays, et disent l'Urundi (*Ugumiriza*) *leur* pays. Le nom: „Urundi" vient-il de la racine *-ndi* = autre, comme pour dire que ce pays est peuplé par des gens venues *d'ailleurs*? Ou du mot „*umurundi*" = „tibia", parce que, réellement, les Warundi se distinguent anthropologiquement par des jambes minces, elancées! — Trois *races*, bien tranchées, occupent le sol. 1o. *Awatutsi* (= *kutuka, ututsi* = insulte, attentat à la pudeur = Hamites-Cham!) ou: *Awahima* (= *kwīma, kwimira, kwimika* = être roi). Les Watwa les appellent: „*Awahima*" ou: „*Awarāngără*" (= *wagenz'umunyu* = marchands de sel). Ce sont des Hamites, (Gaulois?) originaires des Galla-Länder, occupant très longtemps le sol. Ce sont de beaux hommes, de haute stature (jusqu'à 2m.00, 2m.10, 2m.15!), souvent au profil Grec. Noirs dans l'Urundi, ils sont plus clairs (bruns, „Bronze statuen") dans le Ruanda. Leurs femmes sont souvent d'une rémarquable beauté. — Il ne faut pas confondre les Watutsi ou Wahima avec les *Wahinda*. Ceux-ci sont d'origine differente (Egypte?) et forment la famille regnante (dynastie) dans l'Urundi, le Ruanda et ailleurs. C'est une race superbe, vrais fils d'Enac, depassant en beauté les Watutsi ordinaires. — Ces Hamites sont intelliquents,

rusés, hypocrites, fiers, très superstitieux, sont une race de pasteurs, forment une espèce de „Hirten-Adel". Leur proportion dans le chiffre de la population est de *1* sur *10*. 2o. *Awarundi* ou: *Awahutu* ou: *Awagumiriza*. C'est la race des aborigènes proprement dits, des vaincus, des soumis comme leur nom (= *umuhutu* ou: *umwiru* = serf, esclave) l'indique. Ils sont à classer parmi les *Vieux-Bantu*, se *disent* venus de l'Est et du Nord-Est, l'Uzinzja, en contournant le Nyanza à l'Est. — Ils sont cultivateurs, de taille moyenne, noirs, maigres, secs, nerveux, agils, actifs, irascibles, vindicatifs, voleurs, menteurs. Leur nombre est de *85* sur *100* à peu près. 3o. *Awatwa* ou: *awayanda* = Pygmées, race de vrais parias, éparpillés un peu par tout l'Urundi, surtout dans les parties boisées et le long des rivières. Ils sont cinq sur cent habitants. Ils sont chasseurs, forgerons, potiers, e. u. m. les industriels du pays (en vrais fils de Tubal-Caïn). Ils sont très nomades, timides, cruels, irascibles, très adonnés à la magie. très noirs, maigres, de stature au dessous de la moyenne (1m.30, 1m.40), poilus (= „pilosi" d'Isaïe). Les Warundi les méprisent beaucoup et ne les considérent pas comme des hommes, mais comme des bêtes (= *ivisukka, ivikoko* = singes, Satyres, race de maudits, de Caïn?) Le mot *Awatwa* renferme la particule diminutive comme pour désigner ces „homunculi" = „cobolds". — Entre eux, les Watwa s'appellent: „*Awakeme*" et dans leurs chants religieux ils s'intitulent: „*awahungu w'iwabuye*" = fils des hommes-*pierres*. Ce nom singulier rappelle la legende de Deucalion, les Cyclopes etc. Les Wanyaruanda les nomment: „*Awatwawatwa*". Les Warundi leur donnent encore les noms suivants: a) *Awayovu* = fils d'éléphant, chasseurs d'éléphant, ou: „*awatamayovu*"; b) „*Awana*" = enfants, synonyme de *Awatwa*, à cause de leur petite stature ou bien, parce que les Warundi les traitent en enfants; car jamais un Murundi entre dans une maison de Mutwa, pas plus qu'on père-Murundi entrera dans la maison de son fils; c) „*Awakeme*"; d) „*Awayehě*"; e) „*Awawicya*" = égorgeurs, massacreurs, terribles dans la guerre (fils de Caïn qui tue Abel); f) „*Awaharra*" (= *kuharra* = préparer, tanner les peaux). Les Watwa se vêtent volontiers de peaux et savent fort bien les préparer (= „pilosi", Onocentaures; les Watwa sont en effet poilus. cfr. Stuhlmann). — Parmi les Warundi il y a plusieurs tribus, portant les noms des provinces qu'ils habitent, p. e. *Wamosso* (S. E. près de l'Uhha), *Wayogoma, Wayungu, Wayangayanga* (S.), *Wazige, Wayenze, Wanyamugamba, Wanyakirimira* (à Mugera), *Wanyekihĭgĭrŏ, Wanyekinga,* etc.

Abstinence.

1o. Les Warundi s'âbstiennent (par motif religieux = *kūzĭră, ivintu vyāzĭră*) de manger la viande de chevre, de mouton (?), de poule, les oeufs, le poisson (ceux de l'interieur) et la viande d'un tas d'animaux immondes (illégaux). 2o. Ils ne boivent pas *toute* l'eau qui se trouve dans leur hutte le soir, mais en laissent toujours un peu (*utuzi tw'imana* = l'eau d'Imana!) au fond d'une cruche, pour que les Mânes rodeurs de la nuit s'en servent, la benissent (sic). Avec cette eau toute la famille se lave le corps le matin. 3o. Un pêcheur qui n'attrappe qu'un *seul* poisson, doit le jeter dans le lac. 4o. Une femme enceinte s'abstient de viande, d'haricots, „d'amateke", de patates, de sel. 5o. Le père de famille etant mort, la femme et les enfants doivent s'abstenir de sel jusqu'à la fin du deuil et on ne se coupe pas la barbe ou les cheveux. 6o. Le charmeur de poisson (= *umufumu w'imboga*), ne peut pas manger de poisson; autrement son art deviendrait vain. 7o. Les jeunes mariés *s'abstiennent un* jour.... 8o. On ne passe pas une rivière sans se signer le front avec de la boue. 9o. On evite avec soin les „iviheko" fichés au milieu des sentiers. 10o. Le père n'entre pas dans la maison de sa belle-fille. 11o. Une fille mariée, qui n'a pas encore d'enfant, ne se montre pas à son père, sinon *voilée*; elle reste voilée aussi devant son mari le premier temps de leur mariage. 12o. Celui qui a une plaie à la jambe s'abstient de voir une vache vêler; sans quoi sa plaie grandirait démesurément. 12o. On s'abstient de chauffer et de bouillir le lait, autrement les vaches perdraient leur pis. 13o. Celui qui mange des arachides ou des petits pois, ne boit pas du lait ce jour; autrement la vache recevrait des abcès au pis. 14o. On ne touche pas aux coques d'oeufs jetées aux carrefours (parce que la poule mange les oeufs ou tue les poussins); autrement on gagnerait une maladie. 15o. Une femme accouchée ne doit pas sortir avant le 3e jour. 16o. Si, à la naissance des jumeaux, on s'abstient de danser etc., ces enfants mourront sûrement et la mère aussi. 17o. On s'abstient avec soin de tuer le serpent „*isato*", de toucher aux „ivigabiro", etc. 18o. On n'entre pas dans la maison d'un Pygmée (= Umutwa); on ne mange, on ne boit pas avec lui. 19o. On ne s'assied pas sur un „ingatta" (= coussinet à porter sur la tête); on doit cracher dessus, la jeter au loin, sans quoi on aurait des malheurs. 20o. On ne tue pas la bergeonnerette, oiseau sacré. 21o. Generatim Nigri omnino non coëunt cum praegnantibus (inde scelera multa!), non ita verò Warundi; abstinent tantum tres quatuorve dies post menstruas. Etc. etc.

Accoucher.

La femme étant à terme (= *ari mu kuvyara, ari hafi y'ukuvyara, inda yakuze*), le mari appelle quelques femmes voisines pour prêter secours (= *kumufashya*), ce qui est rarement necessaire. Les hommes n'y assistent pas (*waravvaho*). Le mari sort ou reste pour encourager sa femme, si elle a peur. Pour un cas difficile on appelle une femme experte (= *umuvyeyi, kuvyaza*). Le „*umufumu*"

est demandé aussi. Celui-ci fait boire à la patiente une tisane du bois d'un arbre nommé: „*umuwanguru*" et lui met des „*ivihekо*" = amulettes sur le ventre et la poitrine. Il recoit comme salaire une chèvre). Pour que la femme accouche *vite*, on descend les ustensiles de cuisine etc. (= *inkono*), suspendues le long des parois de la hutte, et on les met par terre. On laisse le feu au foyer.

La femme reste au lit (rarement) = *ari mu 'kiriri*, ou s'assied par terre, le dos appuyé contre le pilier du milieu de la case (= *kufukama ku'nkingi*. L'enfant, aussitôt né, est lavé à l'eau froide (= *kumuhāgĭză n'amazi*), puis oint avec du beurre (= *kusīg' amafuta*. Après l'enfant est rendu à sa mère, qui lui *masse* la tête (= *kuwumb' umutwe* ou: *kukanda* ou: *kwegeranya*). On *dit* que c'est, pour que la tête ne devienne pas trop grande (sic) = *ukuwe mutoyi*, mais il y a évidemment un motif mysterieux au fond de cette singulière pratique. „*kuwumba*" veut dire: „former", „plasmare", „créer" par extension. Ne serait ce pas une sorte d'*initiation*, de baptème payen, administré par la mère, fonctionnant comme prêtresse, pour faire de son enfant un vrai fils d'Imana (Cham divinisé), disciple des Esprits-mânes nationaux et familiaux? La mère module, masse avec les deux mains (= *iminwi*) la tête, aplatit le nez (= *kuwadik' izuru*), ferme les lèvres (= *kuwumbatany' iminwa*), allonge les oreilles contre le crâne, passe les mains sur les yeux, comme pour les fermer (= *kuhumura*), et allonge, en tirant, les mains et les pieds (= *kugorora* ou: *kumanūra*). Les femmes Watwa ont la même pratique. L'accouchée est lavée à l'eau *chaude* par les commères; on lui presse le ventre avec une espèce d'herbe pharmaceutique. Elle reste enfermée à la maison (= *kuwa n'urwahi, urwahi* ou: *urwari*) 4 jours (fille) ou 5 (garçon). La „placenta" (= *kuragarr 'ingovi*) est enterrée *sous* le lit dans la case. Le cordon ombélical (= *uruzogi*), qu'on coupe avec un morceau de bois effilé, est conservé comme amulette. Lorsque la femme sort, elle se coiffe d'une couronne d'épis de maïs (= *kutek' urugori* ou: *urutanyi*). On lui rase la tête. La femme Mutwa ne porte pas cette couronne et n'est pas rasée (= *kumwa*). La touffe de cheveux (= *invanda*), qu'a l'enfant sur le devant de la tête, est rasée et conservée. On verse, avec une calebasse, du lait sur l'ombélic (= *warawik' ikikunga mu'nkondo*). On sait pratiquer avec succès la section césarienne (= *kusharra*). Si une femme enceinte meurt, on extrait le foetus (= *kuwāga*). S'il y a des embarras (= *kugora nina*), le „fundi" (= *umukecyuru* ou: *umuvyazi*), aide (= *ashir'ukuwoko mu'nda ku'kugarura*). Beaucoup de femmes, parait -t-il, étranglent leurs enfants (= *kumunīga*: *amwicye*). Un enfant, qui se présente à l'envers, (= *akagūru, uwuguru, kashindye*), n'est pas tué. Un enfant né avec des dents (= *isema, wa 'sema*, ou: *ikimuga*, ou: *ikihume*: *aravyay' umwana w'isema*) est tué, étranglé, jeté (= *kuta*), chez les Watwa aussi. Quelquefois on tue la mère en même-temps. Les Warundi sont prolifiques (7 à 10 enfants d'une femme). On préfère la naissance des garçons. Le jour que la mère sort avec son enfant, il y a fête de famille. On boit la bière (= *inzoga*); on apporte des cadeaux de naissance (= *kuzānĭr' indeshi*), on danse (= *kuvina, kucy'urweya* (?)). Noms de ces danses: „*Kingira kitwe*...", „*Watemama*.... *Sanganīye*", „*nta 'mwana yawuze n'akuru*", etc.

Administration.

L'Urundi est administré par un roi (= *umwani*) et des chefs de province et de district subalternes (= *awatware*). *V.* „*Gouvernement*". La maison du roi, on la cour se compose d'un grand nombre d'employés et de fonctionnaires. Voici les noms de quelques-uns = *awarimi* ou: *awarimvyi* ou: *awazāhūzi* = cultivateurs; *awasukki* ou: *awakevyi* = cuisiniers, bouchers; *awashenyi* = qui fournissent le bois à bruler; *awakutsi* = qui enlèvent la bouse de vache dans les „lugo" royaux; *awakomyi w'ishoto* = qui coupent du bois; *awavomyi* ou: *awadahizi* = puiseurs d'eau; *awungure* = vachers, gardiens des vaches; *awakamyi* = qui doivent traire les vaches; *awagendanyi* = garde royale, soldats; *awarararizi* = gardiens de nuit.

Adoption.

L'esclavage proprement dit existe à peine dans l'Urundi, mais il y a par contre une sorte de *servage* (= féodalité). Lorsque quelqu'un n'a plus de parents (orphelin), ou tient à quitter sa famille pour un motif quelconque, il va *s'offrir* à un Murundi propriétaire, un chef (= *kwitura, kwiseha, kushumba, awashumvyi*). Il se donne librement, offre ses services. Le Murundi *l'adopte* alors. L'individu devient membre de la famille; il est nourri, recoit le necessaire, est traité en tout comme membre de la famille. Le maître peut réclamer les services de l'adopté. Celui-ci, toutefois, reste libre, et peut en tout temps s'en aller, et chercher un autre maître s'il pense y gagner. Il y a beaucoup de ces „*suivants*" en Urundi. Les filles (orphelines) se font adopter ainsi, comme les garçons, les vieux comme les vieilles. Quelquefois, si ces suivants (= *awashumvyi*) sont nombreux (chez des chefs), ils ont leur case à part.

Adultère.

L'adultère (pas trop fréquent: les Warundi sont jaloux de leurs femmes, les Watutsi surtout), n'est pas puni légalement, mais le mari a le droit de tuer les deux coupables trouvés in flagranti (= *akawīcўĕ wompi*). Il le fera souvent. Souvent, dans ces cas, le mari chasse sa femme. Si un garçon viole une fille et que celle-ci devient enceinte, quelquefois les parents lient la coupable, la suspendent en haut de la case pendant deux jours et l'y laissent, pour être enfumée, en punition de son crime; ou bien les deux coupables sont saisis, cousus dans un sac et noyés ou bien assommés et jetés dans la broussaille ou

dans les ravins (= *kuwata ku 'mahinga*). C'est le droit, mais en pratique on laisse faire souvent *(V. „Avortement")*.

Agriculture.

Les Warundi et spécialement les Wahutu sont un peuple essentiellement agriculteur. Le mot „cultiver, piocher, *umŭrĭmŏ*, est synonyme en général chez eux avec celui de „travail", „labour". Toutefois il parait que, depuis qu'ils ont moins de betail (depuis l'épizootie de 1890), il labourent davantage. Ensuite leurs immenses bananeries les dispensent de beaucoup d'autres cultures. Aussitôt que les pluies commencent le mari, avec sa femme et ses enfants, se met avec ardeur au travail. Les Watutsi (pasteurs par goût) cultivent davantage depuis la dite épizootie; même leurs femmes, si fières d'ardinaire, s'y mettent. Les Watwa (nomades, chasseurs, industriels: potiers, forgerons) labourent moins. Leurs quelques champs, (exclusivement labourés par leurs femmes), sont malsoignés. Ils disent du reste l'avoir appris des Warundi (Wahutu). Avec les produits de leur industrie ils achètent leurs vivres chez les Wahutu. L'unique instrument de labour est la pioche = *isukka*, fig. n°. 111 (V. le mot „pioche"), qui en même témps est le principal article de commerce (importation) ou d'échange. Tout le terrain appartenant *en propriété* au roi (= *umwami*), et médiatement au chef (= *umutware*), c'est à celui-ci qu'on demande la concession d'un *lot* de terre (= *kusaba ubwatsi, itongo, ikiwarra*). Le chef désigne alors un terrain où on a la permission de labourer (= *kugawanya* ou: *kumuha ikiwarra, ubwatsi, itongo, kugura urugo*. Ce terrain est ou bien en friche (= *ubwatsi, ikiwarra*) ou bien c'est le terrain avec la bananerie d'un locataire chassé (= *itongo*), ou même tout un immeuble avec maison, bananerie, etc. (= *urugo*). Dans l'Uzige on paye pour une telle concession 1 „fundo" de perles „samsam", ou 2 à 3 cruches de bière au chef. Puis on est obligé de porter, chaque année au moment de la récolte, un panier de fruits avec une cruche de bière (= *kushikana ishikano*) en guise de prix de location au chef. Sans cela, on risque d'être chassé (= *kwīmŭră* ou: *kusohora mw'itongo*), car la concession n'est que temporaire, révocable à tout instant. Presque toujours on demande du terrain près de sa case; quelquefois pourtant à des endroits assez éloignés, à coté des rivières p. e. (= *kurimira kw'icyamba*). De préférence on demande des terrains où l'on a déjà cultivé autrefois. Si le terrain est neuf, on commence par le débarrasser des broussailles (*kuhārŭră ikiwanza, kutema ikiwanza cy'ukurimira, kutema ubwatsi, ikisanze*), en laissant ça et là un arbre, ou arbuste. On se sert, pour ce travail, d'une hachette = *ishĕnyŏ* et d'un couperet = *umuhoro* (V. „*Hachette*, „*Couperet*" fig. n°. 71. 30). Les Warundi (par contre des autres Nègres) fument et *engraissent* leurs champs (= *kutābĭră umurima, ubwatsi, kugenda kutabira*). Le fumier consiste en bouse de vache (= *amase*), excréments de chèvre, de poule, etc. (= *amahenehene*), cendres du foyer (= *iminyota*), balayures (= *umwavvu*), cendres (= *iminyota*) des herbes mauvaises brulées (= *invumba*), des racines (= *imidzi*), des tiges sèches de sorgho (= *ivisakkasakka, ivisidzi y'amasakka*), etc. Tout cela est prétieusement porté au champ. Les Warundi ne font pas (comme les Wanyamwezi) des sillons, mais piochent à plat („sesa-sesa"). Au lieu de fourrer les herbes vertes, etc. sous les sillons, ils les coupent d'abord, les laissent sécher et les brulent. Ensuite ils piochent la terre et cela très proprement. Les champs placés le long des coteaux ont la forme de longues et étroites bandes de terre, entourées en haut et à côtés par des rigoles (= *imivvu, imigazo*), pour que les pluies, tombant torrenti ellement n'emportent pas la semaille et abîment les champs. Leur pioche, très primitive, ne leur permet pas de creuser profondement la terre; autrement le sol kirundi (très fertile déjà, = latérite rouge très gras, excellent „humus" noir dans les vallées) serait infiniment plus productif encore. Malgré cela, les champs des Warundi, fumés ainsi, sont en très bon état et tres proprement labourés. Les Warundi plantent ou sèment toujours aprés avoir bien pioché la terre. Pour planter des haricots ou petits pois (= *iviharage*), on fait avec la pioche un petit trou (= *kucy'amawango*), on y dépose 2 ou 3 grains (= *kuteragira imbuto*) et on couvre aussitôt avec la main ou la pioche (= *kuzimanganya*). Le maïs (= *ivigori*) et les arachides (= *ivyoba*) sont plantés de la même façon. Le maïs est d'abord mis pendant une journée dans l'eau (= *kuwombĕkă ivigōri*). Les arachides sont plantés écossés. On sème à la volée le sorgho et l'éleusine (= *kuwiwa* ou: *kumidzja masakka, uwuro, kutera imbuto, kumidzja interwa*). Après on remue la terre avec la main et on recouvre la semaille de terre (= *kuzimanganya imbuto, amawango, kufŭrĭră, kukangassa*). Les ignames (= *amatuku*) et „*amateke*" (= *amaganuza*) sont plantés (= *kutēra*) par oignons (= *imiyaho*). On plante les patates (= *ivizumbu*) par plants ou boutures (= *imizana, imigozi y'ivizumbu, imiwuto, ikihowago,* enfoncées un peu en terre sur des petites buttes (= *amaburi*). Le manioc (= *umŭmbătĭ*) est planté (= *kutēra*) par boutures (= *ivigegene, ivisingwa*), c. a. d. par bouts de branche de manioe cassés en 5 ou 6 morceaux, fichès en terre. On ramasse un peu de terre autour, de la sorte que le plant se trouve sur un petit monticule (= *amaburi*). (Pour la culture du „*Bananier*", et du „*Palmier*" V. ces mots). On cultive *surtout* pendant la saison pluvieuse (= *urushana*) c. a. d. de septembre ou octobre jusqú'à mars, avril. On commence par le maïs et les haricots; le sorgho et „l'uwuro", viennent après. La grande récolte a lieu surtout en juin (sorgho, éleusine), mais en nov. et même en oct. on mange déjà des

„primeurs" (= maïs, haricots). Pendant la saison sèche (= *īcy̆i*) c. a. d. pendant les mois de juin—juillet—août—septembre, on cultive dans les endroits bas, humides, dans les vallons, le long des ruisseaux et des rivières (= *kugāzŭrā ku' miyanga*). On y cultive surtout du maïs, des patates et des haricots; on y récolte (= *kusorōma*) toute l'année, de la sorte que les Warundi ont toute l'année des légumes fraîches. Ces derniers champs surtout sont très soigneusement entretenus. Les Warundi tirent merveilleusement profit de ces innombrables ruisseaux, sillonnant leur pays, par un système *d'irrigation* très ingénieux et savamment conduit (= *kuvomera umugazo, umozi*). En général les Warundi ne cultivent que ce dont ils ont strictement besoin pour vivre. Leur riche sol pourrait produire immensement! Ne pouvant pas *vendre* leurs produits d'agriculture, pourquoi le feraient-t-ils? La récolte (= *kwīmbŭrā, amīmbŭrŏ*) est conserveè en grande partie dans les cases -mêmes, mais toujours on a, hors de la hutte, un „*ikikeka*" (= grand panier couvert d'un petit toit) pour conserver surtout le maïs, le sorgho, et les haricots. Les épis secs de maïs sont suspendus en grappes aux arbres quelquefois (= *kumanika inkāny̆ā*). Les patates, les „mateke", les ignames, le manioc, ne se conservant pas, sont plantés, récoltés et mangés au fur et à mesure. Les arachides aussi sont mangés aussitôt comme friandise. L'agriculture etant l'occupation principale des Warundi, on comprend que leur *religion* y est étroitement liée. Un des noms de leur esprit superieur et national (*Imana*) est précisément „*Nyamuhingwa*" et „*Nyamurimi*" (= Ceres), des mots = *kuhinga, kurima* = labourer. Dans chaque district le chef donne le signal pour commencer la culture et le chef ne donne la permission qu'après que le *roi*, le premier, ait donné le signal. Celui-ci, avec ses „*Awafumu*" (= *Wahima*), fait à cet effet force cérémonies et sacrifices. Le simple particulier fait ses dévotions adhoc à part lui. Chez le „*mutware*" au contraire cela se passe plus solennellement, attendu qu'il fait travailler ses champs — en corvée — par ses sujets. Le „*mufumu*", nommé aussi *Nyamuhingwa*, doit benir la semaille (= *kuhezagira imbuto*) en criant, en gesticulant et en dansant devant les laboureurs du chef pendant qu'ils piochent. Tous les Warundi croient que le fils du roi, devant un jour lui succéder (= prince du trône), naît en tenant dans ses petites mains crispées toutes les semences des produits agricoles de l'Urundi (= *aravyaye n'imbuto zose*). Lorsque la grêle, ou une forte pluie après un orage, a abattu et aplati contre terre le maïs ou le sorgho, le propriétaire du champ prend une clochette et se met à courir de toutes ses forces autour de son champ en agitant sa clochette. Cette cérémonie religieuse s'appelle = *kukangūra imirima* = désorceler les champs. Après cela le maïs ou le sorgho se redresse aussitôt. C'est un hommage à l'esprit, qui préside aux cultures (Bacchus-Ceres), pour brider les génies malfaisants qui ont abîmé le champ. Pour les produits agricoles „*Haricots*", „*Manioe*", „*Sorgho*", „*Éleusine*", „*Bananes*", „*Patates*" etc. V. ces mots.

Aînesse.

Le fils aîné de la prémière femme du roi (= *umugabekazi, ninamwezi, ninamurimo*) lui succède au trône „de jure" (V. „*Royauté*"). Dans la famille d'un simple Murundi le fils aîné a beaucoup de droits ou plutôt privilèges. Le kiranga (prêtre) passe à son fils aîné, (ou à sa fille aînée, si le kiranga est une femme) sa lance sacrée (= *uruhuka* ou: *urugabogabo*) et ses autres insignes (= *intutu*) comme signe de succession. Le „mufumu" (= médecin-sorcier) fait de même (= *kwātīrā*). Cela se fait aussi pour perpétuer certains métiers dans la famille (caste). Ainsi un forgeron lègue son métier avec tous les instruments, etc., en mourant, à son fils aîné. L'enfant aîné est toujours très affectionné par ses parents. Il est leur gloire. Si le père meurt, dans le partage des biens (= *kugawura umwandu*) le fils aîné prend la plus grande partie (= *kutwara īrāgĭ yose*), plus grande même que celle de la mère. Si les enfants sont orphelins, le fils aîné prend soin de ses petits frères et de ses petites soeurs.

Allaitement.

La femme Murundi allaite toujours elle-même son enfant. Si la mère meurt, une parente ou voisine se charge de l'allaiter. Les mères Warundi ont grand soin de leurs bébés, sont pleines de dévouement pour eux, les tiennent très propres, les baignent chaque jour, les frottent avec du beurre, etc. Les enfants têtent jusqu'à l'âge de 3 à 4 ans et même au delà. Les petits enfants Warundi ont toujours (à part quelques enfants maladifs, rachitiques) une mine florissante, superbe, qui fait plaisir à voir. Aussitôt que le garçon se passe de la mère, pour suivre le père, on le voit à sa mine plus pauvre, émaciée. Les filles au contraire, qui restent près de la maman jusqu'à l'âge de se marier, ont constamment la mine plus fraîche, grâce aux soins d'une mère soigneuse.

Ame.

Les Nègres ont généralement le même mot pour désigner l'âme, l'esprit, l'intelligence, le coeur. L'âme „*forma corporis*" est pour eux (les Warundi si bien que les autres Nègres) sa doublure spirituelle, son sosie, son *πνευμα*, son pénate (penes -nos-natus), en autres mots: un esprit habitant le corps par l'entremise d'une enveloppe fluidique, se manifestant après la mort sous forme de fantôme, de spectre. Ils admettent donc *l'immortalité* de *l'âme* dans le sens donné. L'homme, l'individu ne périt pas, mais survît; l'enveloppe matérielle de cet être survivant, c'est le *ver* cadaverique. C'est le cas pour un simple Murundi. Car l'âme d'un *roi*, passant d'abord également

dans un de ces vers, se transforme ensuite en *isato* (= serpent python). Le dit *ver* est au début soigneusement nourri avec du lait. Elle (l'âme, pénate) se montre encore sous forme de *lion;* l'âme d'un prince, d'une princesse sous forme de *léopard.*

Amulette.

Les Warundi portent beaucoup plus d'amulettes que les autres Nègres. Elles sont innombrables, de toute forme et composées de toute matière, d'après la riche phantasie des „wafumu" = faiseurs d'amulettes. Quelques Warundi, surtout les chefs et les vieux, en sont litteralement bardés, ainsi que les tout petits enfants. On en porte de vrais chapelets (enfilées à une ficelle = *urukororo rw'iviheko*) en bandoulière. Elles sont appliquées un peu à chaque partie du corps, selon le besoin, mais principalement à la tête, au cou, sur la poitrine, aux „genitalia", aux poings, aux chevilles des pieds. L'amulette sert, soit à préserver de- ou prémunir contre un malheur, des maladies, des maléfices, goétie, etc., soit à procurer du bonheur en voyage, à la guerre, au ménage, etc. La forme est *très souvent* phallique, surtout dans les amulettes proprement dites = *iviheko,* composées presque toujours d'espèces de *bois.* Ces configurations obscènes s'observent, du reste, dans beaucoup d'autres objets matériels. N'importe quelle matière peut servir d'amulette et il est vraiment inimaginable avec quoi on les compose souvent. On dirait qu'ils affectent les matières pourries, puantes, dégoûtantes = cendres de corne, d'os, de plumes, de bois, — poudres de toute sorte de bois, — mélange de haricots moulus, — ongles de chat, de léopard, d'hyène, etc.; — osselets d'oiseaux, de boeufs, etc.; — peaux de serpents, — noir des marmites, etc. etc. Toutefois les morceaux de *bois,* varié à l'infini, de 3 à 6 cM. de longeur, sont les amulettes préferées. C'est l'*amulette* proprement dite, les poudres, etc. étant plutôt des *rémèdes.* Pourquoi le *bois,* et pourquoi cette forme *phallique?* Tout indique que c'est là une affaire de *tradition,* que, très anciennement, l'un et l'autre fût révélé aux ancêtres des „Wafumu" actuels, que le salut, la guérison, le bonheur leur viendrait du *bois* et d'un emblème horriblement profané dans la lignée maudite. L'objet matériel de l'*ikiheko* reste indifferent, profane, tant que le „*mufumu y'iviheko*" ne l'a pas *impregné* d'une vertu praeternaturelle, selon leur croyance, par la récitation de certaines formules et diverses pratiques. p. e. l'insufflation, etc. Le Murundi n'a pas foi dans le bois même, mais dans la vertu, la force, l'esprit, qui y est soufflé, qui y réside plus ou moins. Tous les faiseurs d'amulettes n'ont pas un pouvoir égal. Aussi cherche-t-on de préférence les amulettes chez des Wafumu célèbres. Selon eux, ce sont les esprits mêmes qui ont enseigné et révélé primitivement l'usage des amulettes à quelques grands „wafumu". Il y a des amulettes de famille. Les pères, à leur mort, les passent à leurs fils, les mères à leurs filles, pendant de longues générations. Les Watwa surpassent encore les Warundi dans la manie des amulettes, quoiqu'ils en portent relativement peu sur leur personne. Ce sont eux, qui fabriquent presque toutes les amulettes des Warundi. Du reste c'est dans leur race, très livrée à la magie, que se rencontrent le plus de „wafumu". — Dans l'amulette, il faut distinguer l'élément et l'enveloppe, le récipient. Très souvent la poudre magique est enfermée dans une *corne* (= *ihembe, inkoronko* = corne effilée, couverte de cuir); d'autres fois dans l'ongle d'un grand animal (léopard), une petite calebasse, une fiole, des bois creux, même dans une cartouche vide. L'usage de cette *corne* est très curièuse. On sait que, depuis la plus haute antiquité, elle fut un emblème sacré, de *force,* de puissance dans les deux lignées. Les Warundi prétendent, que cet emblème leur fut révélé aussi dans la nuit des âges. — Dans la poudre (= *iffu*) ou pâte, introduite dans la corne, on enfonce des petits bâtonnets en bois (= *ingano, imambo, kukomera iviheko*). On y enfonce encore des petits morceaux de fer, de cuivre (= *utuma*). C'est alors un amulette de guerre = *impumvyo.* Les petits fers représentent les flèches ennemies, dont on veut se garer (= *kuhūmvўă* = chasser, écarter, préserver). Les esprits mauvais craignent le fer *pointu,* disent les Warundi (croyance très ancienne, très répandue). Aussi les géants, redoutables magiciens, se servaient-t-ils d'armes en pierre, en silex et non en fer, quoique le fer leur fut très bien connu. Les fameuses haches, en silex taillé ou non, n'ont pas une raison d'être „industrielle" mais religieuse, culturelle. — L'amulette, en forme de corne spécialement, est un gage de *vie* (= *uwuzima*), de *santé* (= *amahoro*), de *force* (= *amagarra*). Elle rend victorieux dans le combat. Avant le combat, on se couche dessus, on la pose sur son coeur, etc. Les Warundi l'appellent *leur amagarra* = leur *vie,* leur *force,* leur *salut.* Chose curieuse, un des esprits supérieurs des Watwa s'appelle précisément *Ndagarra* = force, vie. — Les amulettes étant „legio", comme leurs esprits, impossible de les décrire toutes. Choisissons en quelques unes; la liste suivante en donnera un certain nombre. Pour écarter l'influence des goètes, les maléfices d'une case, on enfonce au milieu de la porte, sous le sueil, des piquets de bois. C'est un *impūmvyo (kuhūmvўă)* de la magie (= *uwurozi*). — Pour se préserver de la *foudre,* on porte au cou, ou en bandelière, un petit bois creux (= *umwamira*), ou un morceau de corne creuse (= *isoro*). On siffle (= *kuhuka*) sur cet instrument et la foudre épargne le dévot (= *kuvuts'isoro*). — Les aérolythes (= *ikifanga, amavi y'inkuba*) portent bonheur. Ou s'en signe, on l'avale (mise en poudre). — Pour se préserver des crocodilles, on porte au cou un petit bois (= *ikiheko cy'ingona*: *umuhasha, umuhuna, umusivya*), ou bien une corne de

mouton, dans laquelle sont enfermés des petits morceaux de dent de crocodille, de sa fiente, etc. — On porte encore à la nuque peux petites cornes de gazelle (= *utuhembe tw'impongo*). C'est un *„impūmvўŏ"* encore qui préserve des maléfices, des maladies. — Pour se porter à merveille, on porte des bracelets de tout petits bois ronds et percés (= *utuheko*). — Pour se délivrer des *vers*, on porte au cou l'*ikiheko cy'inzoka* c.-a.-d. des racines et des feuilles *„susa"*, formant un bracelet et entouré de ficelles. Les hommes ont souvent tout un chapelet de 30 à 40 amulettes en bois, courtaux, ronds, de forme phallique, pour se préserver ou pour guérir de *toute* maladie. Les mêres, craignant beaucoup pour leurs petits enfants toute sorte de maladie et surtout les maléfices des goètes (Hexen), les couvrent littéralement d'amulettes (= *iviheko vy'awana*). Un collier (leur palladium), formé d'objets les plus disparates, cerne leur cou. On y voit des cornes de vie, des ongles (= *inyashiro*), des pattes de perdrix, des os de python (= *igufa r'isato*: *ntimuhumire*, des cheveux (= *imisatsi*), un morceau de peau de sanglier (= *urukanzu*, contre l'*imisozi*), des fruits durs, des noyaux (= *indibu*), des écailles (= *umuyuwu^re*), etc. etc. Souvent la mère y ajoute encore tout un petit panier ou sachet contenant toute sorte de semences, les cheveux (= *invanda*) avec les quelles l'enfant est né, un morceau du cordon ombilical (= *uruzoga*), etc. Chacun de ces objets a un sens mystique. On le voit: les mères dévouent leurs petits à tous les esprits infernaux ensemble. Les pauvres sont bien liés, garottés! V. Fig. n°. 2, 3.

Amulettes et remèdes employés superstitieusement.

La lettre A. après le mot, indique que ce remède est le bois d'un arbre de ce nom.

Umwambingwe: A. remède contre les *ivinyoro* (syphilis).

Umwamira: bois creux, préservatif de la foudre.

Umumbaraga: A. grand.

Imbătŭră: A. remède contre les *ivinyoro* (syphilis).

Imbonekerakure: A. blanc.

Indibu: fruits durs, noyaux, portés enfilés en chapelet par les petits enfants, comme préservatif contre la maladie, la magie, l'oeil mauvais, etc.

Umwegeranya: bois pour fermer le *„rugo"*; est mis à l'entrée.

Umweza: A. grand.

Ikifanga ou: *amawuye w'īnkŭbă* = aérolithes, pierres de foudre: on se signe avec, on l'avale, pour avoir de la fortune, du bonheur.

Iffu: poudre magique de toute espèce renfermée dans des cornes, *iviheko*, etc.

Ikifumbafumba: arbuste.

Infūmvўă: amulette de guerre; donne l'invulnérabilité.

Umugango.

Wugango (urūkăgŏ): A.

Umugano ou: *imàmbo* = petits bâtonnets dans la corne d'un amulette, figurant les »sagittae" ennemies.

Umugaragara ou: *umugirigiri*: *„isunzu"* = toupet de coq.

Umugarika: A.; sa feuille sert pour charmer les poissons.

Urugema.

Umugeregere: A. sa feuille sert pour attirer la pluie.

Umugerekwa ou: *umusomera.*

Umugerere.

Umugimbu ou: *umuviru*: A.

Umugirigiri ou: *umugaragara*: *umwirago.*

Umugo.

Ikiheko cy'ingona. V. umuhasha, umuhuna, umusivya.

Ikigondo: piquets fichés dans une corne, etc.

Ingufar'isato: petit os d'un serpent „python" qui préserve l'enfant de maladie, de magie.

Umuguwe.

Umugwoha.

Ikihahe: A.

Umuhamuro = bande dont le *mufumu* s'orne la tête.

Umuhandagaza: A. épineux.

Ikihare: ornement en cuivre, en forme d'entonnoir, bourré souvent de poudre magique, comme préservatif.

Umuhasha: A. petit; remède contre la morsure de l'hippopotame.

Ikiheko: mot générique pour désigner un amulette.

Ikiheko cy'ingona: *amavvi yiwe*: mis dans une corne de mouton = préservatif contre les hippopotames.

Utuheko tw'awana: préservant les petits enfants de maladie, de magie, etc.

Utuheko: mot générique: petits bois ronds et percés.

Ihembe: mot générique; amulette sous forme de corne, remplie de poudre magique.

Ihembe n'ivigondo: corne garnie de petites pointes en fer; garantit l'invulnérabilité.

Utuhembe tw'impongo (impūmvўŏ): deux cornes de gazelle, portées à la nuque, contre les maladies, les malefices, etc.

Kuhezāgĭră iffi, par: *ikiwumbura*: fait multiplier les poissons étendus par terre.

Umuhindamuyaga. A.; sa feuille sert pour charmer les poissons.

Umuhomora: A.; sa feuille sert pour charmer et attirer les poissons.

Umuhora: A.; sa feuille sert pour charmer les poissons.

Umuhubo

Umuhubo.: A. „dawa".

Umuhumu: A.

Kuhūmvўă uwurozi: se prémunir contre l'atteinte des sorciers et des sorcières, en mettant des piquets au milieu de la porte de la case.

Umuhuna: A. petit; préserve de l'hippopotame.

Ikihungere: A.

Kwirabba: *umwirabo*: signe fait avec de la boue ou de la poudre sur le front, la tête, la poitrine, etc.

Ikiyagomere: A.
Umuyuwure: écailles de serpent: préservatif d'enfant.
Urūkăgŏ ou: *umurasago*: signe sur le front, etc., ou: tatouage (point de feu) sur le corps.
Umukando ou: *umuzenga*: A.
Urukanzu.
Umukengamwera.
Amakenya.
Irikika ou: *isenge*: dent polie d'hippopotame; portée au cou, préservatif; s'il tombe par hasard, c'est mauvais signe.
Umukingo.
Kukomera iviheko = ficher des piquets au milieu du seuil de la porte, pour écarter les sorciers.
Akakoni: A. remède contre l'*ikituntu* = maladie de poitrine.
Umukundambaza.
Inkoronko: longue corne, garnie de cuir.
Kukorora urusenga: frotter le filet. *V. urusango rw'iffi.*
Umukororo: A. petits bois; remède de poisson.
Urukororo rw'iviheko = tout un chapelet d'amulettes enfilés à une ficelle.
Ikiheko cy'īnkŭbă: oeuf d'autruche placé sur la case, contre la foudre; dito: pour obtenir la fécondité de la maitresse de la maison.
Umukuka: A. sa feuille sert pour charmer les poissons et pour attirer la pluie.
Ikikuyu. A.
Umukundambaza: A. ou: *umuvuba*: A. remède employé dans les „ordalia."
Umukuwagwa: A. grand.
Imambo ou: *ingano*: petits bâtonnets ou pointes, fourrés dans la corne, pour designer les *traits* ennemis dont on veut se préserver.
Umumuna: A.; poudre du bois de cet arbre.
Umunanira: poudre pour chasser la pluie: *kwicy'īnvŭră.*
Umunaniranzovu: A. dur.
Umunazi: A.
Umunembe: poudre pour chasser la pluie: *kwicy'invura.*
Akanyanamafundo: A.
Umunyamavu.
Umunyamazi: poudre qu'on souffle dans l'air, en partant, pourque le voyage soit heureux.
Ikinyogomeye.
Umunyuwanyamanza.
Inyashiro: ikiheko cy'umwana: ongles de différentes bêtes (léopard, etc.): préservatif d'enfant.
Akanyereze: A.; sa feuille sort pour charmer les poissons.
Impumvyo de: *kuhūmvyă* = chasser, écarter les effets de magie ou: *urūkăgŏ* = signe préservatif; mot générique.
Irandi ou: *iffu r'ikirungo*: poudre qu'on souffle dans le nez du chien de chasse pour qu'il chasse bien.
Umurangara: A. grand.
Umurangūra: corne, signe distinctif du „*mufumu*", portée au milieu de la tête.
Umurasago ou: *urūkăgŏ.*
Umurasano.
Umurawake.
Akareke.
Ikirezi: coquillage porté au cou; ornement pur et simple (?)
Urirangenda: A.; sa feuille sert pour attirer la pluie.
Umurugoro ou: *umuwarage*: A.
Iffu y'ikirungo ou: *irandi V. irandi.*
Umururasasse: plante amère contre la syphilis.
Umurasakwa.
Umusābĭkŏ: nom générique: remède plutôt naturel.
Umusanganira.
Umusange.
Urusango: arbuste, remède pour avoir l'estime du chef, d'un grand.
Urusango rw'iffu: poudre dont se frottent les pêcheurs, ainsi que leur filet, pour réussir dans leur pêche.
Umusanyi: A.; l'écorce de cet arbre procure l'invulnérabilité.
Isato: écaille, etc.
Umusatsi: *ikiheko cy'umwana*: cheveux de naissance; préserve l'enfant de maladie, des effets de magie, etc.
Ikiseka.
Isenge ou: *irikika. V. irikika.*
Umusenyekwa: A.; sa feuille sert pour charmer les poissons.
Umushīngĭrŏ: philtre, aphrodisiaque (?); empêche l'épouse soupçonnée d'infidélité de s'en aller.
Kushinga iviheko: ficher des bois = amulettes au milieu du chemin, du carrefour, etc.
Umusivya: A. petit; préserve de l'hippopotame.
Umusomera ou: *umugerekwa.*
Umusomora: A.; sa feuille sert pour charmer les poissons.
Isoro: kuhuha, kuvuts'isoro: corne creuse dans laquelle on souffle contre la foudre.
Umusukiranyi: remède à poisson.
Umusungo.
Ikisusa: racines d'arbre, portées en anneaux au cou contre les vers.
Ikitahotorwa: A.
Umutangarumba: remède contre l'*ikituntu* = maladie de poitrine.
Umutangatanga: remède contre l'*ikituntu* = maladie de poitrine.
Umutarirenza.
Umuti: nom générique: remède, amulette.
Amatimburo.
Akatore?
Utuma: kushinga utuma: petits morceaux de fer, fichés dans une corne, figurant les flèches ennemies.
Invanda: touffe de cheveux avec lesquelles l'enfant nait; préservatif contre les maladies.
Umuviru ou: *umugimbu*: A.
Umuvivi.
Umuvuba ou: *umukundambazo*: A.
Ikiheko cy'invura: oeuf d'autruche.
Umuvutu.

Ikivuza: A.; sa feuille sert pour attirer la pluie.

Umuwarage.

Uruwashyo (impūmvўŏ): préservatif contre les armes ensorcelées; on frotte l'arc avec *(kusiya)*.

Umuwazi: nom générique = *umusābĭkŏ*: remède.

Umweza.

Umwirawo.

Umwiziko.

Amawuye y'īnkŭbă ou: *ikifanga*: aérolithes, „Donnersteine": on se signe avec, on l'avale pour éprouver du bonheur, de la fortune.

Ikiwumbura ou: *urusango* = fait multiplier les poissons étendus par terre *(kuhezāgĭrā)*.

Umuzenga ou: *umukando*: A.

Akazina umuti = feuille de plante, sent bon.

Uruzino: poudre.

Uruzogi: cordon onbilical porté par l'enfant comme préservatif contre les maléfices, les maladies, etc.

Ikiheko cy'inzoka: ikisusa: racines portées au cou contre les vers.

Umuzuzo?

Année.

Les Warundi ont des années *lunaires*. La durée d'un an toutefois est toujours un peu vague chez aux. Le mot *umwaka* sert même à designer une longue durée, pour dire qu'il y a longtemps. Ainsi un malade dira: „*ndarwaye umwaka, ndarwaye umwaka urashika*" = je suis malade depuis longtemps. Mais ce longtemps peut n'être que de dix jours! La durée d'un an est ordinairement comptée d'une récolte à l'autre, ou de l'epoque des semailles d'une année à celle d'une autre; elle coïncide donc avec notre an solaire. La chronologie n'existant pas chez les Warundi, on ne compte pas au delà de 5 à 10 ans. Lorsqu'un Murundi parlera de 20, 50, 100 ans, c'est qu'il n'en sait rien, et qu'il veut dire simplement, qu'il y a longtemps de cela. Aucun Murundi sait son âge, combien d'ans il compte. Pour les petits enfants, tant que leur âge ne dépasse pas les 4 on 5 ans, on les dit âgés de ce nombre d'années. V. les mots: „*Mois*", „*Jour*".

Animal.

L'Urundi étant très déboisé, il y a peu de gibier et peu de fauves. Les Warundi ne mangent la viande d'aucun animal, si ce n'est celle du boeuf. Les Warundi sont Darwinistes ou plutôt évolutionistes à rebours. Selon eux les singes, surtout les cénocéphales, sont des hommes d'autrefois, transformés en bêtes pour leurs crimes; ou plutôt ce n'est pas une transformation physique, mais l'esprit, l'âme de ces hommes occupe ces bêtes. Sous la forme d'un lion ou d'un léopard on soupçonne un ancien roi, prince ou princesse. Certains oiseaux (ibis) sont des humains transformés également. Chose très curieuse, les Warundi font descendre, par génération, de certains animaux d'autres, d'espèce toute différente. Ainsi p. e. le léopard a produit dix autres bêtes, ou fauves. Cet évolutionisme se distingue de celui d'Europe, *qu'ici* les nouvelles formes animales *diminuent* en noblesse, descendent. Les *faits* lui répondent mieux en tout cas. Les Warundi, surtout les fiers Watutsi, se croyant bien superieurs aux Blancs, appellent ceux-ci des bêtes: *ivikoko, ivisukka*, par mépris. A leurs yeux les Watwa ne sont pas des hommes non plus, mais des animaux poilus.

Génèse et transformation des bêtes selon les Warundi: Le lion sort d'un roi; le léopard d'un „*Muganwa*" = prince. — Le léopard *(ingwe)* produisit originairement *dix* petits, *d'espèce* différente, e. a. *umugomba, inkarra, inkima*. Le *inzobe* sort du *inzivye* (= grande bête). L'*inzobe* produit à son tour le *īshўă*. L'*inkende* sort du *inkima*. Le *inguge* ou: *inkobe* sort du pori! (Umosso, Uhha), L'*ikihimbi* (espèce de chien) sort du *ikihīnyăgĭ* L'*ingeyo* sort du *inkima*; l'*inkima* lui-même du léopard *(ingwe)*.

Anthropophagie.

Les Warundi ne sont pas anthropophages; ils ont ce crime en horreur; le terme: „*umuryawantu*" est une insulte pour eux. Les Warundi appellent avec mépris les Wabembe, et les Wavira d'au delà du Tanganika des anthropophages. Ceux-ci le sont en effet. Quant aux Watwa, ceux de l'Urundi ne le sont pas, quoiqu'on l'ait affirmé des „Buschpygmeën" à l'ouest et au nord-ouest du lac Kivu. Toutefois il parait certain que les Warundi, comme *tous* les autres Nègres, font des sacrifices humains *rituels*, c.-a.-d. religieux, et qu'ils mangent à cette occasion de la chair humaine. Cela se pratique e. a. dans les réunions secrètes (Sabbat) de leurs sociétés secrètes. C'est une réminiscence, horriblement difformée, d'une „communion", c.-a.-d. d'une appropriation ou assimilation d'une victime expiante et déifiante en même temps.

Arachide.

Les Warundi cultivent *peu* d'arachides. Ils n'en font pas de l'huile. Ils les mangent comme friandise, ordinairement crues (= *kuhekenya ivyoba viwishi*), rarement grillées sous les cendres (= *kukaranga*), ou cuites dans l'eau (= *kuteka*). V. „*Agriculture*", „*Nourriture.*"

Arbre.

L'Urundi est presque complètement *déboisé*. Le bois est très rare. Des forêts nulle part. Par-ci par-là. un peu de broussaille, quelques arbustes. Toutefois au nord-ouest, sur la crête des hautes montagnes on voit de magnifiques forêts de *bambous* et quelques beaux arbres A l'est et au sud-est également, on voit un peu de bois rabougri (Uyogoma, Umosso). L'Uhha et l'Ushingo sont très boisés. Le long du Ruvuvu et de quelques autres rivières considérables on rencontre quelques beaux arbres isolés Le seul arbre, fréquent partout et planté à dessein, est une espèce de figuier „*umu-*

manda", dont l'écorce fournit les habits, et puis, dans l'Uzige et le long du Tanganika, le *palmier „ikigazi*", qui fournit l'huile de palme. Si l'Urundi est complètement *déboisé*, c'est bien la faute des Warundi. Chaque année ils brulent, pendant la saison sèche (juin—octobre), toute l'herbe sur toute l'étendue du pays, afin d'avoir de l'herbe fraîche pour le bétail. Les arbustes d'un an, qui poussent avec vigueur, sont évidemment grillés et perissent. Autrement en 20 ans l'Urundi serait boisé. Il s'impose d'arrêter ces incendies, ce qui est très facile. Ailleurs où le pays est très peu peuplé, il est impossible de maîtriser le feu. Dans l'Urundi l'*expérience* m'a appris que les herbes brulantes, lorsqu'elles menacent tant soit peu les villages ou les champs, sont *éteintes* dans un clin-d'oeil, sur une grande étendue, par la population alarmeé par le chef adhoc. Il suffit de rendre le chef responsable. Les seuls bouquets d'arbres qu'on voit dans l'Urundi, ce sont les „*Imana*", ou les „*ivigabiro*", ou: „*intatemwa*", c.-a.-d. les *sépulcres*, anciens „kraals" des rois, des princes, ou des chefs de l'Urundi. On y admire des arbres grandioses, énormes; on les soigne, on n'y touche pas, on n'en coupe pas une branche, mais surtout on en tient le *feu* éloigné. La mesure sus-dite s'impose, car le *bois de construction* manque absolument, et l'Urundi est un pays d'avenir, même pour des colons Européens. Quoique l'Urundi soit déboisé, il est étonnant et vraiment curieux que les Warundi (surtout les „Wafumu") connaissent des centaines d'espèces forestières: arbres, arbustes, etc. A l'article „*Amulette*" il est dit que le mot *bois* est synonyme avec celui de *remède* naturel ou praeternaturel (superstitieux). La plupart des amulettes et des soidisant remèdes se présentent sous forme de petits morceaux de bois, à la configuration phallique, percés, garnis ou non de poudre magique, et portés, enfilés à une ficelle, sur les différentes parties du corps.

Architecture.

L'Architecture (= *kuwakka, icyuwako, uwuwatsi*), si l'on peut employer ce mot, est très rudimentaire chez les Warundi. Le *type* de leurs cases est partout le *même*. La case royale est simplement plus grande et mieux faite. La hutte est *ronde* et présente la forme d'une boule coupée en deux. Le diamètre du plan est de 5 à 6 M.; la hauteur de 2m.50 à 3 M. Les cases royales ont jusqu'à 10 M. de diamètre. Les cases des Warundi sont généralement mal faites, avec insouciance, surtout pour le dehors, puisque à l'interieur on la rend encore assez prope. Les huttes des Watwa ont la même forme, mais sont encore plus négligemment faites. — Lorsque quelqu'un (un jeune marié p. e.) veut bâtir (= *kuwakka*) une hutte (= *inzu, ingoro* = grande case du chef), il appelle à son aide quelques amis et voisins et les rassemble (= *kuwararika awawatsi*). La construction terminée il leur paye (= *kuhemba*) le pombe. D'abord on va chercher dans les bas-fonds des rivières, les matériaux nécessaires (= *kuhūmbĭrā, kucy'ubwatsi*). On prépare aussi d'avance et on tresse (= *kuhōtŏrā*) les cordes (= *imisuri, ivikwaso*). Puis on commence. L'endroit est choisi au hasard, sans règle fixe, surtout sans symétrie, à proximité de la case paternelle. On nettoie cet endroit (= *kutawa uruwanza, kuvvira ubwatsi*), on y coupe les herbes, on le pioche, on l'égalise. Pour mesurer et faire le *rond*, on plante un piquet de bois en terre (= *kushinga*); on y attache une corde longue de la moitié du diamètre voulu; à l'autre bout de la corde on lie la pioche (= *insukka*); ensuite, tout en tirant sur la corde, on fait le tour du piquet en imprimant (= *kukeba*) avec la pointe de la pioche un petit sillon dans le sol. On obtient ainsi un cercle parfait. (Fig. no. 4). On approfondit et on régularise ensuite un peu ce sillon. La plupart des constructeurs commencent ensuite à creuser des trous (= *kwimburura ivinogo*), avec l'extrémité inférieure en fer de leurs lances, dans ce sillon, à distance de 20 à 25 c.M. Ces truos étroits ont une profondeur de 50 à 60 c.M. Avec la main on enlève la terre (= *kukur'ivvu*). Dans ces trous on place (= *kutera, kushīnga*) des pieux ou plutôt de longues verges vertes (= *umuganda, umuhsingwa*). (Fig. no. 6). On tasse et on enfonce de la terre autour des pieux (= *kucyindăgĭrā*). A l'endroit où sera la porte (= *ikiwanza cy'umuryango*) on laisse l'espace de 1 M. à 1m.20 où l'on ne place pas d'„*imiganda*". Les verges verticales plantées, on les relie toutes dans le sens horizontal par un *gros* cerceau, espèce de ceinture, formé de plusieurs bois minces (= *imbariro*). Ce premier cerceau (= *inkoma*), placé â 0m.80 du sol, doit donner de la consistance à toute la case. L'„*inkoma*" placé, on y ajoute plusieurs autres, plus minces, en haut et en bas, à distance de 0m.30 l'un de l'autre, toujours dans le sens horizontal. Les interstices entre les *miganda* sont garnis (= *kuteragira hagati*) avec des roseaux verts ou secs (= *amasanga, imiwinguwingu*). Le travail de cette première partie de la case (d'en bas) terminé, on le laisse provisoirement, et on commence par le haut, c.-a.-d. à confectionner la coupole, le dôme (= *ikisenge* ou: *ikisanganizo* (fig. no. 5); *kudzjisha* ou: *kusowanya ikisenge* i. e. le tresser). On cherche un gros tronçon de bananier de 1m.20 de longeur et on le place debout au milieu de la case en construction. En attendant, deux hommes ont tressé (= *kufundika akasanganizo, akasongero*) avec des roseaux ou des papyrus croisés, la cime ou le fond de la coupole (exactement de la façon dont on commence le *fond* d'un panier). On la place sur le tronçon de bananier et maintenant on l'agrandit et on l'élargit progressivement en y poussant et en y serrant, dans le sens vertical, de minces verges, des roseaux, etc. et en les liant sur des cerceaux

(= *imbariro*) horizontaux placés au dessous, concentriques et devenant de plus en plus larges à mesure qu'on descend et que la coupole devient plus grande. Tandis qu'on fait ce travail-ci *dans* la case, plusieurs hommes sont occupés en dehors à tresser de ces cerceaux concentriques. On les confectionne avec du bois mince et on les entoure avec des cordes en papyrus. On en fait de très longues (= *kudzjīsha, kwūngŭrā imitente, zizingurizo*). On les place concentriquement autour du poteau-tronçon dans la case et on les lie en bas contre le plafond au fur et à mesure qu'on avance, à distance de 0m.30 Le poteau devenant trop court, on soulève la coupole on y placant des fourches, d'abord courtes mais de plus en plus longues (= *kumanika ikisenge, kuter' inkingi*). Pour consolider la coupole, on y lie, en les croisant, des verges solides (= *kutata ikisenge*). La coupole terminée c.-a.-d. ayant à peu près le diamètre de la case, on la dresse définitivement à la hauteur voulue, à l'aide de piliers (= *kumanika*); puis on plie les „*imiganda*" (= *kuhetera*) et on leslie sur l'„*ikisenge*", = *wahambirako*); on y ajoute encore quelques „*imitente*", „*imbariro*" et la case est terminée. (Fig. no. 7). On la couvre aussitôt avec de la paille (= *kusākara ubwatsi*, ou: *uwukerwa*). On couvre assez négligemment, on lie à peine la paille, si ce n'est qu'on fait en bas deux tours. On la place simplement (et abondamment) contre la case en bas, et on y passe une liane fortepour la retenir. En haut on jette plutôt la paille sans l'attacher. Toute cette *masse* de paille étant placée, on la lie superficiellement au dehors (= *kusagīra*). Pendant qu'on couvre, un homme tresse le toupet (= *kudzjisha isunzu* ou: *ihugano*). Ce toupet (à forme phallique) coueronne *touts* les cases des Warundi. Autour d'un bois pointu (qui sert à le fixer = *kugemako*), on lie de la paille, avec des cordes, serrées les unes contre les autres. On obtient ainsi un cylindre de 40 c.M. de hauteur et de 10 c.M. de grosseur, garni d'un rebord en haut. — Il n'y a pas de fenêtre. La fumée doit s'en aller par la porte. — La porte (= *urugi*), assez: basse (1m.20), est soigneusement faite. Les montants (= *iviwero vy'inzu*) sont garnis de cordes en papyrus (= *kudzjisha urugi, kushira imitente*). Ordinairement elle *sort* un peu, forme un péristyle et est voûtée (= *uruwasero ry umuryango*), le tout arrangé avec élégance.

Les Watwa ont les mêmes cases et construisent de la même façon. Ce sont eux, qui (formant un collège de constructeurs) bâtissent les cases royales. Ils y sont très habiles et font des vraies oeuvres d'art, ce qui est rémarquable, puisque leurs propres huttes sont très délabrées, plus mal faites encore que celles des Warundi. — En fait d'architecture les Warundi ne construisent que la case mentionnée et l'*enceinte* ou cour (= *urugo*: *ingo* = hof.). La grandeur d'une telle cour, dépend, comme celle de la case, de l'importance et de la position sociale du propriétaire. Tandis qu'un „*urugo*" du roi peut avoir 200 M. de diamètre (séparé en plusieurs sections). celui d'un simple Murundi est de 15 à 25 M, de diamètre. Pour la construire (= *kuwakka urugo, kugerera, kuzitira*), on procède de la manière suivante. On trace un *rond* ou un oval (jamais carré) de la dimension indiquée, un peu au hasard, sans corde. Avec le bout en fer de la lance on creuse des trous étroits et profonds, assez rapprochés et on y place les „*imirimbi*" c.-a.-d. des branches d'arbres ou des arbustes secs ou verts de 2m.50 à 3m.00 de hauteur. Ces bois placés et bien fixés, on passe en travers, horizontalement (= *kusowanya urugo*) entre ces poteaux, une quantité de minces branches garnies de leurs feuilles. Une telle enceinte bien faite forme une haie épaisse, impénétrable. Souvent on la garnit encore d'épines. Ces branches (surtout les branches de „*ficus*") prennent racine quelquefois (= *imirimbi y'imivyaro*). A côté de l'entrée sont placés quelques bois plus gros et plus solides. Chez le roi ils forment un portail assez élégant. Pour fermer l'entrée la nuit on y tasse simplement un monceau de branches. — A part la *case* et le „*urugo*" on construit encore des „*uruteka*" = réservoir de vivres (Getreidespeicher). Ce sont des cylindres, tressés avec des roseaux ou des bambous, placés sur un entablement garni de 4 pieds et couverts d'un toit ou d'une coupole mobile, semblable à un „*ikisenge*" de maison. — On le voit, rien de plus rudimentaire que l'architecture des Warundi. V. les mots: „*Maison*", „*Meubles*", „*Village*".

Arme.

La vraie *arme* offensive, de guerre, des Warundi est l'arc avec la flèche. La lance est plutôt une arme de parade ou, tout au plus, défensive. Les flèches ne sont pas empoisonnées. Les Warundi tirent très bien de l'arc et ne manquent par leur homme à 40 — 50 mètres. Avec leur lance, servant de javelot, ils perceront un homme à 15 ou 20 mètres. Le fusil est inconnu (excepté dans l'Uzige et le long du Tanganika). Les boucliers sont rares. Les carquois également. Le casse-tête, lui aussi, est plutôt une arme de parade (ou de duel!). Leur long couteau ou épée est principalement un instrument de travail. Comme arme défensive ils se servent de bois pointus, vraies torpilles, placés dans les sentiers, aux abords d'un „*urugo*", dans une bananerie (contre les voleurs). Le Murundi est inséparable d'avec sa *lance*. S'il n'a pas sa lance, il n'est pas „vêtu", dit-il. On peut presque dire qu'il nait avec sa lance. Les petits garçons en ont dejà une, ou un bâton au moins. De très bonne heure ils s'exercent à la jeter, ainsi qu'au tir de l'arc. Les Warundi se promènent toujours avec leur lance. S'ils voyagent un peu loin, ils prennent aussi leur arc avec 5 ou 6 flèches. Les femmes se promènent avec de longs bâtons, V. les mots: „*Arc*", „*Bois pointu*",

„*Bouclier*". „*Carquois*", „*Epée*", „*Couteau*", „*Bâton*", „*Fusil*", „*Lance*", „*Casse-tête*". (Fig. no. 3*a*, 18, 19, 20, 31, 35, 66).

Arrosage.

Les Warundi sont très habiles à *arroser* leurs champs, en utilisant les innombrables sources d'eau qui se trouvent dans leur riche pays. Ainsi, non seulement les vallées, mais encore les côteaux, le long des ruisseaux et des rivières, sont changés en jardins superbes, excessivement fertiles. Pour arroser ainsi, ils ont un procédé très ingénieux, quoique très simple. En amont le ruisseau, ou la rivière, est détourné en partie de son cours, à plusieurs endroits, à l'aide de rigoles, et l'eau longe ainsi les côteaux à une hauteur considérable, arrosant les champs d'en bas. Elle circule également partout dans la valléemême (= *kuvōmĕră imĭrĭmă, kucy'imigazo* ou: *imyāba, imivvu, kugāzūră*). C'est avec un vrai plaisir qu'on admire ces beaux jardins, fertilisés ainsi, et tenus très proprets. Dans l'Uzige surtout, les Warundi ne reculent pas devant des travaux énormes pour arroser ainsi des étendues considérables de terrain. Des rivières *considérables* sont détournées en partie de leur cours. Si l'on rencontre ainsi un ravin de 30 ou 40 M., ce n'est pas un obstacle. Avec une peine incroyable (vu l'absence de moyens de transport), on apporte sur place un arbre creusé de la longueur voulue (30 à 40 M.!) et on le jette sur le ravin, en guise d'aquaduc (= *kutāmbĭkă umuti, ubwato, umuzi w'amazi, uwuzi, kūcyă imigende*). L'eau passe par dessus et ira arroser plus bas un grand nombre de bananeries ou d'autres champs. Chaque propriétaire a sa prise d'eau. Le chef du village ou du district (= *umutware*) surveille que l'un ne prenne pas trop d'eau au détriment d'un autre. Evidemment ce systeme d'irrigation pourrait être perfectionné. Il est hors de doute, qu'un colon européen pourrait ainsi entreprendre des cultures très lucratives (café, etc.), surtout dans l'Urundi, qui est peut-être le pays le plus *sain* de la colonie.

Astronomie.

Les Warundi sont très peu versés en astronomie, en ont à peine une idée. Il n'est pas établi, qu'ils ont un *culte* proprement dit pour les astres. (Les Wirwana e. a. de l'Unyamwezi, adorent le soleil levant sous le nom de *Nyankassa*). Chez les Warundi, comme chez tous les Nègres, la *nouvelle* lune est attendue avec impatience, et sa venue est l'occasion de réjouissances (danses nocturnes, partout ailleurs, mais peu chez les Warundi). Il est donc à croire, que la lune entre pour quelque chose dans leur culte. Le soleil est la demeure d'*Imana*, ou plutôt, tout ce qu'on voit au ciel comme sur la terre, est *Imana* (Panthéisme), c.-a.-d. appartient à, est régi par les esprits pris *collectivement* et dont *Imana* parait être le premier. La lune est en même temps fille, femme, mère du soleil; les étoiles sont ses „soldats" (concubines?). Les Warundi d'Uzige, et même ceux de l'interieur, disent que le soleil est un feu, qui le soir s'en va chez les Wabembe au delà du lac Tanganika, ou dans l'*Uwushi* (= occident). Les Wabembe *mangent* le soleil, mais en laissent un petit morceau. Ce morceau s'accroit pendant la nuit, en cheminant le long de la voie lactée (= *inzira y'izuba*) et réapparaît le matin à l'orient. Les Wabembe (et tous les Nègres de l'*ouest*) passent, aux yeux des Warundi, pour des gens méprisables, damnés, anthropophages. Il est probable qu'il faut voir dans ce mythe (*localisé* ici), une réminiscence antique, c.-a.-d. l'idée du soleil, ou de l'esprit qui l'habite, mangé, *dévoré*, par un être ou une race d'hommes maudits (Tryphon persécutant Osiris et le tuant, etc.) La racine du mot *izuwa* = soleil, peut se rapporter à *-zu*, *-za* = idée de produire, de génération, ou de *-wa* = *être*. Malgré l'irréductibilité *officielle* des langues Bantu avec les langues Sémitiques et Indo-européennes, on ne peut pas n'être pas frappé des analogies suivantes. Le fameux *Esus, Ezus, Oesus (Zeus)* des Gaulois (Druides) était le dieu suprême, vivant. Le dieu-destin était nommé *Aïssa* par les Grecs. C'était le féminin de *Aïssos, Aesos, Aesar* des anciens Grecs et Etrusques. Selon Pictet, *Aesar, Easar* signifie le *feu* intelligible, celui qui allume le feu, le générateur du feu, le *fort* par excellence (cabire). *Aza* en Chaldéen, *Asam* in Irlandais, veut dire: allumer. *Aser, Azar* en Arabe, *Azur* en Persan, *Adur* (d'où *adurere*, latin) en Zend, signifie: le feu; de là: *Azi* = véhément, *Az* = amour. Chez les Chaldéens, les anciens Persans et les Syriens, *Aduar* et *Azuar* sont le nom du mois de mars, mois où les Romains rallumaient le *feu* sacré de Vesta *(Esthia)*, déesse du feu, etc., etc. Dans tous ces noms, on retrouve la racine de *-za*. La lune passe aux yeux des Warundi pour un être capricieux, qui vieillit vite, sans devenir tout à fait vieux; car, étant sur le point de mourir, il redevient jeune. Le mot *ukwezi* (= lune) vient, selon toute probabilité, de *kwera* = être blanc, brillant, clair. Ce même mot se rencontre dans presque toutes les langues Bantu. La racine *ezi* contient aussi l'idee de *-zaa* = produire, générer, ou de puissance (*-ezi*, en *Swah.*). Le roi de l'Urundi s'appelle le *Mwezi* ou: *Mwezi-Kisabo*. Ce nom de *Mwezi* paraît être le nom commun de tous les rois de l'Urundi (comme Pharaon le fut des rois de l'Egypte.) Le nom d'*Unyamwezi, Wanyamwezi* a été, par erreur, appliqué par les Arabes, lorsque ceux-ci pénétrèrent dans l'interieur (vers 1840), au pays et aux habitants, qui se trouvent entre le sud du lac Nyanza et l'Igunda. L'Urundi serait le vrai *Unyamwezi*, mais c'était un pays inabordable jusqu'en ces dernières années. Les fameuses „*montagnes de la lune*" où les Anciens (Herodote, Aristoteles, Ptolemée, etc.) placèrent la source du Nil, et où les Dieux s'assirent, un jour de l'année tous à la „*table du soleil*", se trouvent donc

être précisément les monts de l'Urundi où regne *le Mwezi* = le blanc, le *brillant*; car, — chose curieuse encore — selon les traditions des Warundi leurs anciens rois étaient *blancs* et venaient du *nord* (Égypte?) Encore maintenant, ils attendent toujours un grand roi blanc (disparu autrefois), un libérateur. Ce fut la raison de la réception vraiment grandiose, accompagnée d'un enthousiasme phrénétique, du Dr. Baumann en 1892 et de nous en août 1896. Les Watwa appellent le soleil = *iryotwa* (= ce qui est brulant) et la lune = *ukurabwa* (= chose vue) ou *icyezi*. Les Warundi employent aussi ce dernier mot pour désigner le roi, le *Mwezi*. Ce qui est remarquable, c'est qu'il y a trace encore dans l'Urundi des fameuses „*dynasties divines*" qui ont regné en Égypte, et ailleurs, dans les temps nébuleux, pendant l'âge d'or (= patriarches, géants antédiluviens). Selon les Warundi, leurs rois ne sont pas des *simples* mortels ou de simples *humains*. Leur naissance est *influencée* d'en haut (= Lunus Lucifer), ou plutôt d'en bas (*incubus*). Ils racontent à ce propos des anecdotes, comme celle qu'on raconte de la mère d'Auguste. Il est même triste à dire, que tout le finfond de leur religion ou mieux, de leur culte roule sur ce thème (affaire d'incube et de succube, tout comme dans les métamorphoses d'Ovide). Les fêtes de réjouissance, à l'occasion de la naissance d'enfants *jumeaux*, n'ont pas d'autre raison d'être, pas moins que leurs réunions sabbathiques. Le halo autour de la lune est nommé = *urugo*, ou: *ikizingo cy'ukwezi* = le „kraal" de Lunus. L'étoile *Venus* est appellée = *inkundwa-kazi y'ukwezi*, ou: *umucyanyi w'ukurabwa* = l'épouse favorite de la lune (Lunus-Luna, Helenus-Helena, Dianus-Diana). La lune passe pour être masculin ou plutôt hermaphrodite. Les étoiles (= *inzatsa, inyenyeri, inzimaguzi*) sont les enfants et les serviteurs de la *lune*; celles d'Orion, sont les fils aînés = *awana w'ukwezi*; celles de la grande ourse = *inzoreke y'ukwezi* = les concubines; Argus est un chef = *umutware*. Le tonnerre (= *umukuza, inkuba*) est l'esprit *Imana-Ryangombe* lui-même, qui visite ses élus, ses favoris. On l'appelle pour cela = *umwani w'ihēdzjŭrŭ* = le roi d'en haut = *princeps aëris* (St. Paul) = Jupiter fulgurans. L'arc-en-ciel est la bouche de l'eau, qui absorbe la pluie (= *umunwa w'amazi*). Si le soleil luit pendant que la pluie tombe („le diable bat sa femme", disent les Français), les Warundi disent, d'une manière assez originale: *infisi irarongoye ingwe* = le léopard s'est marié avec une hyène. Les Watwa disent dans le même cas: *uwuhuku wurafukameye* = la hyène s'accroupit (pour mettre bas).

Augure.

Les Warundi ont un grand nombre de *présages* de bon ou de mauvais augure. En voici quelques uns. 1⁰. Si l'on tue une bergeronnette (= *inyamanza* = oiseau sacré) un enfant naîtra au même moment, mais mourra aussitôt. *Kwicya inyamanza ni kubi, n'inyoni ihuma* disent les Warundi. 2⁰. Si l'oiseau nommé: *inzīya* va s'asseoir dans un village, et y crier deux ou trois fois, quelqu'un des habitants sera bientôt chassé par le chef (*kuw'isema, kusema* = est de mauvais augure). 3⁰. Si le chacal (= *imbwebwē*) crie à côté d'une maison, quelqu'un y mourra bientôt, ou bien la guerre viendra (= *n'isema: umuntu azofa, ikitero kikaza*). 4⁰. Si le ver nommé: *ikirihabiri*, ou le *ikisabanyama*, entre dans une hutte, quelqu'un y mourra sous peu (= *umuntu azofa*). 5⁰. Si l'oiseau: *inkoma* = espèce de vautour, s'assied dans une contrée, en battant des ailes et en criant, c'est signe que la guerre viendra (= *ikitero kiza*), ou qu'un homme mourra (= *umuntu afe*), etc. etc. — Les Warundi attachent beaucoup d'importance à ces signes, y croient fermement, les observent religieusement. Ils disent qu'il faut être *impie* pour ne pas y croire, parceque les événements les corroborent trop souvent. — La croyance à ces signes date, selon eux, de *tout* temps: ils les ont appris de leurs ancêtres. — Les Warundi ont aussi une classe d'hommes, qu'on peut nommer des *Augures*, des *Devins* (V. ce mot). Ces devins cherchent à pénétrer l'avenir, à connaître les choses inconnues, ils font trouver un malfaiteur, un magicien, un objet volé, etc.

Autel.

Les Warundi n'ont pas d'autel proprement dit, au moins selon nos idées, mais ils en possèdent l'équivalent. Chez eux l'autel se confond avec le *temple* et même avec le *lit* sacré. V. le mot „*Temple*" et son érection.

Avortement.

Les femmes Warundi (comme toutes les Négresses) possèdent des moyens secrets (potions d'herbes), pour se faire avorter, pour cacher un crime (adultère). Ces moyens (herbes, etc.) sont assez difficiles à connaître. Les commères se les passent d'âge en âge. Il paraît même, que les maris ne les connaissent pas. Toutefois, l'avortement systématique, criminel, est beaucoup moins fréquent en Urundi qu'ailleurs. Légalement il est puni par le chef, même de mort, quoique cette peine soit rarement appliquée en pratique. Ailleurs, les mères elles-mêmes enseignent à leurs filles des procédés criminels pour avorter. Le contraire se fait dans l'Urundi, où les mères surveillent bien leurs filles grandissantes. V. le mot „*Accoucher*".

Baiser.

Le baiser, comme signe d'amitié, d'affection, est à peu près inconnu des Warundi, comme des autres Nègres. Les mères Warundi baisottent leurs enfants, lorqu'ils sont encore très petits.

Banane.

La *banane* constitue, avec les haricots, la nourriture *principale* des Warundi. Aussi partout où il y a des huttes on voit autour d'elles des bananeries plus ou moins étendues. Toutefois, sur les plateaux les plus

élevés de Mugamba (hauteur: 2400 M.), chez les Watutsi, le bananier a presque disparu. On y voit, par contre, davantage de *petits pois* et des haricots. Dans le sud-est également, chez les Wamosso, on aperçoit peu de bananes. Les Watwa n'ont pas de bananeries, puisqu'ils sont passablement nomades. Ils achètent les bananes aux Warundi. L'existence dans l'Urundi de ces bananeries familiales fait, que le peuple est plus *sédentaire* que les autres Nègres. Les variétés du bananier, dans l'Urundi, sont un peu abatardies et moitié sauvages. Il est vrai, que les Warundi négligent leur bananeries, en y laissant pousser l'herbe, en ne coupant pas les feuilles, etc. Ils ne savent pas les soigner comme les Waganda les leurs. Celles-ci sont tenues dans une propreté vraiment exquise, presque coquette. Les Warundi dédaignent ce soin, croyant sans doute, que leurs bananiers, végétant ainsi, donneront encore toujours assez. Les vieux troncs morts (après que le régime est coupé) sont à peine abattus. On laisse les rejetons pousser d'eux-mêmes. Rarement on les transplante. De temps en temps, on coupe un peu les herbes dans la bananerie, on la nettoie négligemment. Assez souvent on cultive, entre les bananiers, du maïs, des haricots, du sorgho, etc. Le terrain humide, dans les vallées, est le plus propice au bananier; mais il pousse partout, sur les côteaux, jusque sur les monts les plus élevés. Il est vrai, que là haut il y a toujours à proximité des sources. On arrose quelquefois artificiellement les bananeries, surtout dans l'Uzige (V. „*Arrosage*"), en enterceptant une rivière et en conduisant l'eau par des rigoles. Les Warundi ne laissent jamais *mûrir* le régime sur la tige. Du reste, il n'y a que les enfants, les femmes, ou tout au plus les hommes *malades*, qui mangent des bananes *mûres*. Lorsque le régime a atteint sa grandeur naturelle, il est coupé, vert encore, au moyen d'un couperet (= „*urukero*") à longue manche. On écosse les pattes et on les cuit simplement dans l'eau. Beaucoup de bananes servent pour faire de la bière (V. „*Bière*"). On laisse mûrir celles-ci artificiellement, dans un four souterrain (V. „*Four*"). Le régime coupé, le tronc doit mourir nécessairement. On le coupe en morceaux, on le laisse sur place ou on le range autour des pieds des autres bananiers; on le couvre de feuilles, de terre, et il forme du fumier. Les fibres de ces troncs servent pour faire des cordes. Autour du tronc mort sortent aussitôt de terre 4 à 6 rejetons. La plupart est coupée. On en laisse pousser un on deux. Quelquefois on les transplante. Les feuilles sèches servent à divers usages; pour couvrir les maisons, etc.

Barque.

Dans l'intérieur de l'Urundi, les *barques* sont rares, petites, mal faites (4 à 5 M.); le long du Tanganika au contraire, elles sont nombreuses, bien faites, plus longues (8 à 10 M. de longeur sur 1m.00 à 1m.20 de largeur). La barque des Warundi est creusée dans un seul arbre („Einbaum") V. Fig. n°. 9. Le seul instrument, pour faire une telle barque, est une *hachette* très primitive (= *ishēnÿŏ)* avec une petite herminette (= *akawazo)*. Les Watwa ne possèdent pas de barques, mais ce sont eux surtout qui les fabriquent. Au Tanganika, un certain nombre de pirogues sont faites dans les montagnes de Mugamba où il y a pas mal de beaux arbres, puis trainées au lac. Les plus belles pirogues viennent de l'Ubembe, de l'autre côté du lac. Ces Wabembe viennent les vendre aux Warundi. Pour 200 chapelets de perles Samsam (5 à 6 francs) on achète une très belle pirogue neuve. Au lac la pirogue sert surtout pour la pêche. Si la barque est grande, on fixe quelquefois deux bois de travers, pour servir de sièges. A la proue, au dedans dans chaque barque, sont sculptées en relief deux exubérances en forme de mamelles de femme. La barque étant un objet presque religieux (V. infra), cela parait rappeler les esprits, les déesses de l'eau des anciens (Nymphes). La barque n'a pas de gouvernail. Si l'on veut immobiliser une pirogue en plein lac, on jette une pierre fixée à une corde, en guise d'ancre. Pour faire avancer la piroque, on se sert, lelong de la côte où l'eau n'est pas profonde, de bambous avec lesquels on pousse. En plein lac on a une petite rame (*ingaffi*). Le rameur se tient toujours debout dans la barque, soit en ramant, soit en poussant. S'il est seul, il se tient en arrière. S'ils sont deux, et si la barque est assez longue, tous les deux se placent en arrière. S'ils sont trois, l'un se place en avant, deux en arrière; s'ils sont quatre, deux en avant et deux en arrière. Dans chaque barque se trouve une écuelle en bois pour enlever l'eau qui s'infiltre. Si une barque est fendillée, les Warundi savent fort bien la calfater. Si la fente est grande, on y met d'abord, pour que la fente ne s'élargisse pas et pour réunir les bords, plusieurs crochets en fer (de 8 à 10 c.M. récourbés aux extremités) forgés par les Watwa. Puis, avec un poinçon rougi au feu, on fait les trous de deux côtés de la fente. Un gros morceau de roseau ou de bambous est fendu en deux. Ces morceaux sont placés, avec la partie creuse à l'intérieur, sur la fente et cousus fortement avec de la ficelle passée dans les trous. Le roseau bien fixé on passe dans le creux du coton ou bien des fibres d'un certain arbre („*wussa)* bien frappées et formant une espèce de pâte rouge, ou d'étoupe. Si le trou est très grand, on y applique d'abord un bout de planche, provenant d'une vieille barque en ruine, et on la coud sur le trou avec des ficelles. Puis on met des roseaux, garnis d'étoupe, à côté de cette planche pour boucher toutes les fentes. — Au lancement d'une nouvelle pirogue, les Warundi (à l'intérieur au moins) ont une

intéressante cérémonie, qu'on pourrait nommer le *baptême payen* d'un bateau. Par cet acte la nouvelle embarcation est confiée à la garde d'un esprit, surtout aux esprits de l'eau. La pirogue achevée sur place (ordinairement assez loin du lac ou de la rivière), on fait d'abord le grand rite (sacrifice, adoration de la Lance sacrée) obligatoire et qui accompagne toute chose de quelque importance. Tout le voisinage des deux bords y est convié. On y compte des centaines, des milliers de personnes: hommes, femmes, enfants. A l'aide de grosses lianes la barque est trainée au lac ou à la rivière, en chantant, en hurlant, en frappant les bords de la barque en guise de tambour. Cela dure plusieurs jours quelquefois. Un „*umufumu*" (= prêtre), orné de ses insignes, marche à la tête et jette des poudres magiques sur le chemin pour rendre propices les diablotins. Lorsqu'on est arrivé au rivage, la pirogue est poussée aussitôt dans l'eau. Pendant que tous les assistants, sur les deux rives, chantent et dansent avec une vraie phrénésie, on place une cruche de bière („*inzoga*") dans la barque. L'extérieur de cette cruche est peint avec de la boue, prise dans la même rivière ou dans le lac. Chacun vient sucer un peu de cette bière sacrifiée et il la crache dans l'eau en disant: „*Ivyeru*" (ou „*ivyanga*). C'est une prière adressée aux esprits du fleuve, aux nymphes fluviales si l'on veut, pour qu'il n'arrive pas de malheur à cette barque, mais qu'elle soit bénie, fortunée. Après avoir craché cette première gorgée, on boit de nouveau; on prend avec le doigt un peu de la boue dont la cruche est peinte, on s'en frotte le front et (le mari) en signe le front de sa femme et de ses enfants, en disant: „*kwera*" = litt.: être *blanc*, synonyme de: *bonheur*, fortune, e. a. m. = qu'on soit heureux en utilisant cette barque; que les mauvais génies, ou les bons(?) irrités, ne la fassent pas chavirer, en accourant sous forme de crocodilles. Le mot: „*ivyeru*" *pourrait* dériver de „*kwera*", mais c'est une formule inintelligible. On sait, que toutes les anciennes religions payennes ont, dans leur liturgie (hymnes, etc.), des mots barbares, inintelligibles, d'une troublante antiquité. L'*effet* serait précisément en raison directe de cette inintelligibilité. Quelques-uns y voient des bribes de la langue primitive(!), d'autres, du Syriaque, du Chananeen, même de la langue des géants Caïnites. Cette libation terminée, la barque va à l'autre rive où les riverains font la même simagrée, pour s'attirer la bénédiction des dieux fluviaux. Pendant cette cérémonie, une corporation de Wafumu, de Wawandwa (société secrète), font une cérémonie à part eux, à l'écart sous un arbre sur le bord du fleuve, avec tout un attirail de grelots, d'eau lustrale, de danses contorsionnaires. Bref: c'est une vraie fête payenne. Les Warundi croient fermement que *l'eau* héberge des esprits qu'il faut amadouer: „*spiritus aquis incumbens*."

Chose curieuse, en temps ordinaire, aucun Murundi oserait nager dans le Ruvuvu (Nil) par peur des crocodilles qui y fourmillent. Au moment du lancement d'une nouvelle pirogue, tous y nagent impunément, persuadés, que le fleuve étant exorcisé payennement, ces monstres ne nuieront pas. Ils oublient, que le bruit étourdissant qu'on a fäit, a pu chasser les crocodilles!

Berceuse.

Les mères Warundi n'ont pas de *berceau* pour coucher leurs petits enfants. Elles les portent habituellement sur le dos (= *kuheka umwana),* dans un morceau de peau de chèvre, de mouton ou d'étoffe (ficus) carrée (= *inkovyi, impetso, imbungenzo, imbewo).* Les quatre angles de cette peau sont garnis de quatre bandes (= *imicyisho).* Les deux bandes d'en haut se réunissent et se lient au dessus des mamelles, les deux inférieures au bas-ventre. Fig. n°. 13. Cet *inkovyi* est quelquefois garni en haut d'un rebord épais. On l'orne aussi de franges (= *umuyonga),* de noyaux, de fruits (= *indibu),* d'amulettes, de toute sorte de bibelots. Le bébé est ainsi porté sur le dos dans la journée à la maison, en voyage, même pendant qu'on pioche. Quelquefois la mère le dépose au champ, dans la terre fraîchement remuée, ou sous un arbre ou un arbuste. Alors elle lui cherche differents petits objets pour qu'il s'amuse. Le bébé s'amuse surtout, en mangeant de la terre, dans la quelle le petit être trouve un peu de sel (qui manque partout), ce qui est la cause que leur ventre est souvent ballonné. En dehors d'un travail quelconque de la mère, l'enfant ne quitte guère le dos, si ce n'est pour téter (= *kucyisūra, kururutsa* = délier pour faire téter). Alors la mère se courbe, délie les bandes de l'*inkovyi* en haut et laisse glisser l'enfant sous son bras gauche. Pour le lier sur le dos, elle se courbe et met l'enfant sur son dos. Le bébé, de très bonne heure instruit à cette manoeuvre, écarte les bras avec lesquels il se cramponne aux épaules et au cou de la mère, écarte également les jambes qui se ramassent horizontalement au dessus des hanches; la mère met le *inkovyi* par dessus et le lie de la façon dite plus haut. Par dessus cet *inkovyi* on passe souvent le grand habit de femme, nommé *umutamāna* (grand morceau carré de ficus), qui couvre le tout. Les mères ne gardent pas la nuit leurs petits enfants au lit. Elles les déposent (= *kuryāmĭkă)* à côté sur une peau ou une natte étendue par terre et les couvrent avec des habits = *impuzu* (leurs propres habits, dont elles se dévêtissent la nuit). Les mères ne portent pas leurs bébés *sur,* mais *sous* le bras gauche. Le petit écarte les jambes, une devant, l'autre dernière le dos de la mère, tout le buste étant par devant et s'appuyant contre l'epaule. Pour *bercer,* faire taire (s'il pleure), endormir l'enfant, la mère balance le (son) corps par un mouvement saccadé en avant, de haut en bas. Pendant ce balancement,

elle pousse, avec un des coudes, le flanc de l'enfant ou le tape doucement sur l'arrière-train (= *kucyisīkīră, kuhoza.)* Pour calmer et faire dormir un petit enfant, la mère *chante* quelquefois. Elle possède un répertoire très varié de chansons à cet effet (Wiegenlieder). En voici deux:

1. „*Nomugira 'mukase; yomuramiza amazi*";
„Je le porterai | chez la belle-mère; | elle lui donnera | de l'eau";
„*Inka zaze, zikamwa, akananuka*";
„Les vaches | viennent, | se font traire | il souffre de la faim".
„*Ntiyomurinda izuwa n'inzara*";
„Elle ne le protègera pas | contre le soleil | et la faim".
„*Mukase ntamenya iviwonda*
„La belle-mère | ne connait pas | des nourrissons
kuviwawara n'izuwa";
que pour les rendre malades | (à cause de l'ardeur) du soleil".

Cette chanson est vraiment charmante. Elle prouve aussi, que les belles-mères sont les mêmes partout, même dans l'Urundi. La mère menace son enfant de le conduire chez la belle-mère où il ne boira que de l'eau (pas du lait), où il maigrira et où une maman ne le protègera plus contre les ardeurs du soleil en l'abritant sous un arbre, un parasol ou le *inkovyi*.

2. „*Wihorere umwana wanzje, akatera*
„Tranquil-lise-toi | enfant | mon, | il fait
intimba";
de la peine".
„*Kanina umwana*".
„à sa petite mère | l'enfant".
„*Akadegedege kanina umwana*,
„Il (l'enfant) agace | sa petite mère | l'enfant,
akatera intimba".
il fait | de la peine".
„*Ashire itīrŏ, ashire irungu*";
„A cessé | le sommeil, | a cessé | l'abandon (l'état d'être seul, e. a. m. tu n'es plus seul").

Cette berceuse (Wiegenlied), également charmante et naïve, est chantée par la mère pour calmer et endormir son enfant.

Beurre.

Les Warundi ne mangent pas le *beurre*, ne s'en servent pas pour frire, pour assaisonner les mets, etc. Il sert, à peu près exclusivement, à oindre le corps *(= kusīga umuwiri amavuta)*. Faire grande toilette chez les hommes, autant que chez les femmes, consiste à se frotter *tout* le corps, de la tête aux pieds, avec du beurre, auquel on à mêle la poudre d'une pierre *rouge (= akahama)* et des essences odoriférantes. Les femmes Warundi (les Watutsi surtout) savent très bien faire du beurre, et l'arrangent très proprement. Après que le lait est resté 4 à 5 jours dans un pot *(= ikisuko)*, qu'il s'est caillé *(= urubu)*, on le verse dans une très grande calebasse *(= ikisabo, ikitererwa)*, à large ventre et au cou très effilé, Fig. no. 14. La femme, assise par terre *(= kurāmvўă)*, les jambes étendues, place cet *ikisabo*, contenant le lait, entre ses cuisses *(= kutereka ku 'miwēro)*, et le balance par un mouvement régulier de va-et-vient en avant et en arrière *(= kuterera amavuta)*. Après un certain temps, elle verse *(= kusukanura)* le lait, battu ainsi, dans un autre pot *(= ikisuko*, Fig. no. 17*)*; puis, avec une cuillère en bois recourbée *(= indosho, icyorwa)*, elle enlève *(= kwavūra)* le beurre qui surnage. Le petit lait *(= amatererwa)*, qui reste au fond, est bu. Le beurre est conservé précieusement dans des pots en terre cuite (= *urwavya, utwihebe* = petit; *ikisimba, intumburwa* = grand pot). Avec une feuille verte de bananier on ferme le pot *(= kufundīkīră)*. On le présente au marché (à Uzige) en pot, mais plus souvent en petite quantité d'une demie-livre, placé proprement sur une feuille verte de bananier.

Bière.

A cause de l'abondance des bananes, les Warundi font beaucoup de bière. La bière de sorgho est assez rare. La bière de bananes est excellente et passablement forte. Les femmes Warundi possèdent vraiment l'art de la préparer. Cette préparation repose sur les *mêmes* principes que ceux de la préparation de la bière d'Europe. Qui leur a appris cela? Question oiseuse, mais qui restera bien insoluble à jamais, comme tant d'autres. La bière est la boisson favorite des Warundi, comme de tous les Nègres. Ils en raffollent. Ils se passent facilement de manger s'ils ont de la bière. Les Warundi, étant assez irascibles par nature, et la bière de bananes capiteuse, rarement ils boivent une cruche ensemble sans se disputer et se donner des coups de lance. Beaucoup de rixes sanglantes, de meurtres même, en sont la consequence (V. „*Ivresse*").

1o. *Bière de bananes (= inzoga y'ivitoke, urwagwa, inkamagirwa y'ivikarra)*. On cueille les bananes *(= kucya ivitoke)* encore vertes et on les fait mûrir artificiellement dans un trou creusé en terre, sorte de four souterrain *(= urugarama, urwobo, urusingano)*. Ce trou est couvert en haut *(= kucya urugarama)* de bois et de terre. A côté, vers le haut, une ouverture *(= umunwa)* est laissée pour y passer les régimes de bananes. Le fond du trou est tapissé de feuilles vertes de bananier *(= kusassa imitoto)*. Sur ces feuilles on dépose *(= kutārīkă)* les régimes à mûrir, qui sont couverts de feuilles vertes de bananier *(= kufuka ivitoto)*. Sur ces feuilles vertes, on tasse ensuite beaucoup de feuilles sèches de bananier *(= kufuka ivihwagahwagu, ivihundu)*. Sur l'ouverture du trou on place, pour le fermer *(= kufurira urugarama)* des bâtonnets, et sur ceux-ci des feuilles vertes, puis de la terre. Avant de fermer, on allume les feuilles sèches placées sur les bananes *(= kuturira, kucyana, urugarama rurahīye,*

rurashushye, kushuha). Les feuilles étant bien allumées, on ferme, pour que la chaleur s'y conserve. Après 4 ou 5 jours on ouvre le four et on retire (= *kutarukurura)* les bananes mûries (= *umuhwi, umwanikwa).* Maintenant, pour en faire de la bière (= *kugāna ivitoke, kukandura ivyakarra),* on procède de la manière suivante. Les bananes mûres sont écossées (= *kutōnŏră ivishishwa)* et mises dans une auge (= *ubwato, uwuwaswa).* Sur les bananes on met de l'herbe fine, sèche, propre (= *ishinge),* et on les écrase (= *kugāna)* en en exprimant le suc à la main *avec* cette herbe (= *kukanya).* On ajoute de l'eau (= *kufura urwaga,* ou: *kukamiza umuwaga)* et on enlève l'herbe (= *kumimina, kwerūra ubwatsi)* avec tout ce qu'il y a de solide (= *uwudūdū).* Ainsi, il ne reste que le suc pur (= *umutobe).* L'herbe est soigneusement tordue (= *kukanya),* pour qu'il n'y reste rien de ce suc précieux. Ensuite, avec une coupe, formée de la moitié d'une coque de courge (= *uruho),* on enlève (= *kudaha)* ce suc et on le verse (= *kusuka)* dans un grand pot de terre cuite (= *umuwindi, intango),* à l'aide d'un entonnoir en terre cuite aussi (= *umubirĭkĭră, umuwumbwa).* A ce suc (= *umutobe, amoke)* on mêle alors un peu de farine de sorgho rouge (= *kushira mu 'rukoma w'iffu),* pour faire fermenter. Ce sorgho (le grain) est d'abord grillé (= *kukaranga)* sur le feu, puis réduit en farine sur une pierre (= *kūshўă ku 'rushyo).* Cette farine s'appelle *urukoma.* Le suc reste ainsi 4 à 5 jours à fermenter dans la grande cruche, après quoi, on le verse dans des cruches plus petites (= *kuwaganiza mu 'miwindi)* et on le sert à boire (= *kudaha, kusuka mu 'nzuho,* ou: *urugawuzo).*

2⁰. *Bière de sorgho* = *inzoga y'impeke, y'amasakka, inkamagirwa y'amahanga.* Pour la faire (= *kwenka, kutoba, kuvuruguta),* on prend du sorgho blanc (= *yera)* ou rouge (= *amabayu)* qu'on met dans de l'eau froide (= *kwīnĭkă amasakka),* pour le faire gonfler et germer. Après un certain temps, on l'enlève de l'eau (= *kwīnŭră)* et on le met dans un panier où il germe (= *kumera)* trois jours. Après cela, il est exposé et sêché au soleil (= *kwanīkĭră)* pendant un jour, puis réduit en farine (= *kūshўă)* sur une pierre. Dans un grand pot de terre cuite on fait bouillir de l'eau (= *kwārĭkă ubwarike),* et on y verse la farine (= *kusuka iffu mu bwārĭkĕ)* tout en la faisant bouillir. Avec une spatule en bois (= *umuko),* on a soin de remuer toujours l'eau (= *kukāndŭră).* Après avoir bien brassé et mêlé le tout, on ajoute de l'eau froide (= *kwenka ivikandu),* on remue et on mêle de nouveau avec la main (= *kuvuruya, kutoba n'ukuwoko).* Enfin, on remplit (= *kuzura)* tout le grand pot avec de l'eau froide. S'il s'agit de faire de la bière de bananes, on ajoute à ce moment un peu de farine de sorgho (= *urukoma),* mais pour cette bière-ci on y ajoute un peu de bière aigre de bananes (= *kushira umwāmbĭră).* Lorsque la bière s'est un peu reposée (= *kushīngŭră),* on la verse dans des cruches plus petites (= *kuwuganiza),* et elle est prête pour être servie.

3⁰. *Bière douce, blanche* = *akafūngŭrŏ, umutobe, amakangavu.* Cette bière non-fermentée est simplement de l'eau dans la quelle on a exprimé (= *kugāna)* le suc de bananes mûres. Après 4 ou 5 jours elle s'aigrit. C'est une excellente boisson, fraîche, un peu acidulée, saine. Elle mousse comme du Champagne, et en a le goût à s'y meprendre! Il n'y a guère que les femmes, les enfants on les hommes malades qui le boivent. Les hommes bien portants la dédaignent, comme trop douce et indigne d'eux.

4⁰. *Hydromel, bière miellée* = *umutobe w'inzuki, umuganirwa.* Dans un pot en terre cuite on met quatre cinquièmes d'eau et un cinquième de miel (= *kuwuganiza uwukki)*; on fait bouillir au feu (= *kutara)*; alors on verse le tout dans une autre cruche, qu'on garde trois jours au près du feu. Ensuite, on met cette cruche pendant une journée au soleil (= *kutara izuwa),* pour faire fermenter (= *ikashya).* C'est une boisson saine, réconfortante, hygiénique. — Les Watwa, n'ayant pas de bananeries, font peu de bière. Ils en raffollent comme les Warundi. S'ils ont les moyens, ils en achètent chez les Warundi, en échange de leurs cruches. Les femmes Watwa savent la faire et la font selon le même procedé que les femmes Warundi. Dans ce cas, elles se procurent d'abord des bananes chez les Warundi. Elles *disent* être trop pauvres pour faire de l'hydromel. Leurs maris pourtant peuvent avoir du miel comme les autres. Dans l'Uzige la bière de sorgho est assez rare; par contre, on y fait et on y absorbe des quantités invraisemblables de bière de bananes (V. „*Ivresse*"). Dans l'Uyogema et à côté de l'Uhha au contraire, la bière de sorgho est assez abondante. — Les Warundi ne boivent pas la bière à pleines gorgées; ils la sucent (= *kusoma)* toujours à travers un morceau de roseau ou de grosse paille = *umukenke, umunyosho.* Les Watwa font de même. — La bière est à chaque instant échangée, en signe d'amitié, en cadeau. Lorsqu'on fait une visite, on offre la bière, s'il y en a. Boire ensemble (= *kwinyewera hamwe, kutereka inzoga: warateretse)* est une marque de confiance, d'amitié. Les parents et les membres d'une famille s'invitent ainsi (= *kutūnĭră)* dans certaines occasions. Les Warundi (Wahutu) boivent la bière avec les Watutsi, mais jamais les Watwa ne feront cela, ni avec les premiers, ni surtout avec les derniers.

Blanc.

Les Warundi, comme les autres Nègres, appellent les Blancs des *Wazungu,* ou: *Awazungu.* Ce nom parait synonyme avec *Murungu, Mulungu, Mungu,* mot employé généralement, pour désigner *Dieu* (le vrai). Ils considèrent donc les Blancs comme des êtres supérieurs,

des dieux, des demi-dieux au moins („filii dei"). Selon le R. P. Torrend s. j., le mot *Murungu* serait le même que le *Moloch* phénicien. Selon la tradition des Warundi, leurs anciens rois étaient *blancs* aussi, et étaient venus du Nord. Lorsqu'ils voyaient les premiers Blancs, ils les recevaient avec un enthousiasme phrénétique, croyant que c'étaient des descendants de leurs anciens rois, qui les délivreraient des Watutsi, race de conquérants et d'intrus.

Blasphème.

Les Warundi jurent beaucoup (V. „*Juron*") mais, ne connaissant pas le vrai Dieu, blasphèment moins. A vrai dire, leur blasphème a quelque chose de vague. Ils maudissent plutôt le destin (fatum), ou, tout au plus, les esprits pris collectivement (Geisterwelt) et dans un sens panthéistique. Les Swahili de la côte blasphèment assez souvent, en disant: „*Mungu mbi*" = Dieu est mauvais. Chez les Warundi, on entend rarement qu'ils blasphèment *Imana*, leur divinité principale. Alors ils diront: „*Imana iramugire nabi*" = Imana agit mal envers lui. Rarement on entend. „*Imana ni mubi*, ou: *ribi*". Par contre, en entend très souvent l'expression: „*umunsi mubi*, litt. = jour mauvais, fatal, néfaste = „*dies nefastus*", jour de malheur. Ceux qui sont éprouvés par un malheur, principalement un *deuil*, employent surtout ce blasphème. S'il pouvait être établi, que *umunsi* = jour a le même sens que *dies*, qui est identique, au fond, à: *deus, dio* (ital) = „sub dio cubare", ce serait un vrai blasphème. Mais, encore une fois, l'objet parait vague et s'adresse au *fatum*. *Mu nsi* signifie: sur la terre, ici-bas; mais ce n'est pas la signification ici (au moins très probablement), car alors ils devraient dire: *mu 'nsi habi* = sur la terre il ne fait pas bon. Les Warundi disent encore, dans un sens plus ou moins blasphématoire: „*idzjōro ribi*, litt. = nuit néfaste, mauvaise, p. e. pendant la quelle un homme est mort; „*umunsi w'akaranda*", litt. = jour de la petite variole, jour néfaste; *induru'mbi* = alarme néfaste, toujours dans le même sens. Les Watwa, de leur côté, au lieu de dire: *umunsi mubi*, disent: *umunsi mwirabura*, litt. = jour *noir*, néfaste, pendant le quel un homme est mort.

Bois.

Si tout l'Urundi est déboisé, on apercoit néanmoins par-ci par-là des bouquets d'arbres, le long des rivières ou sur la crête des montagnes. Ce sont des *bois sacrés*. On n'y touche pas, on n'y va pas même, on n'y coupe pas du bois de chauffage (= *ntihagerwa, hatagerwa, hatagendwa, ntihahumbirwa*). Tous les peuples du globe entier ont eu de ces bois sacrés (V. „*Temple*"). Tous les avaient en profonde vénération. Les Scythes punissaient d'une mort cruelle le téméraire qui en eût arraché la moindre branche, qui se fût permis seulement d'en entamer l'écorce. Les intrépides soldats de César pâlirent de frayeur, lorsqu'ils recûrent l'ordre d'abattre les arbres Druidiques (cfr. Lucain, 3). Virgile parle, avec non moins de respect, de ces arbres sacrés (cfr. *Enéide* l. VII, v. 95, 172; l. VIII, v. 104, 269, 342, 345, etc.). On les conserve précieusement, avec respect; un gardien, souvent le chef en personne, est préposé à leur entretien. On y bâtit une case = chapelle *sans* porte ou ouverture, où l'esprit = python habite. (V. „*Temple*"). On les croit peuplés d'énormes serpents pythons, d'esprits en tout cas. Ce sont les sépulchres d'anciens rois, de princes, de princesses ou de grands chefs, et le lieu où fût leur *urugo*. Ce sont des lieux de sacrifices. On y porte à boire et à manger aux esprits ou au python (= *inzoga n'umutsima*). Ces bois portent les noms d'*Imana*, d'*iteka*, d'*intatemwa*, etc. Souvent on y voit des arbres énormes, plusieurs fois séculaires. Ce sont des lieux sinistres, pleins de mystère et remplis de reptiles (serpents, etc.). Puisqu'on n'a encore trouvé jusqu'ici *aucun* vestige: inscription, objet travaillé, etc. sur le sol de l'Afrique Equatoriale, parlant du *passé*, il serait intéressant, si un jour on pouvait déblayer ces lieux, y creuser. Peut-être trouverait-on quelque chose du passé lointain de ces étranges peuples. Les *imihiza* sont les bois du *rugo* royal. Ce sont aussi des bois sacrés, ou plantés, au moins, avec un cérémonial religieux, comme les *imimanda* (ficus) des *ivìtabo* (= temples) V. Fig. n°. 127. Ces bois *imihiza* finissent par pousser, et deviennent, avec le temps, les siècles, les arbres gigantesques qu'on admire dans certains *Imana* ou *iteka*. On sait, que très souvent ou toujours (à la longue) les résidences („kraals") des chefs, des princes, des rois surtout, sont abandonnées après leur mort.

Bouclier.

Les boucliers sont rares dans l'Urundi. Le roi en possède plusieurs, dit-on. Chaque chef en a un. C'est un objet de famille, presque sacré. La „garde du corps" d'un chef en possède un. Certaines corporations secrètes paraissent en avoir un, comme palladium. Le bouclier est rond, en bois, d'un diamètre de 0m.40 à 0m.50. Il est orné de segments blancs et rouges, convergeants vers le centre. Il y en a aussi en peau de boeuf. Les Watwa n'en ont pas et n'ont pas le droit d'en avoir. Fig. n°. 18.

Cadeau.

Les Warundi, comme tous les Nègres, échangent beaucoup de *présents* (= *kushikana, ishikanwa, ingabirano*). C'est une marque d'affection, d'estime, de soumission, d'infériorité, de haute politesse. Ne plus se faire des présents, est un signe d'inimitié, de haine presque. Refuser (= *kwiyagira, kwiyankiza*) un cadeau passe pour une insulte. On n'arrive jamais chez un ami les mains vides (= *kuwura ingawano, kwīma*: *waramwimye*). Toutefois, ces cadeaux sont rarement désintéressés („do ut des"). Les simples Warundi portent souvent des présents (= *irari*) à leurs chefs

(= *awatware*), soit pour obtenir un jugement favorable dans un procès, soit pour avoir une concession de terrain (= *ishikanwa ry'ubwatsi*), soit pour tout autre motif. Un chef ne visitera (= *kugenda kuramutsa, kuramukanya*) pas un Blanc, sans se faire accompagner par un cadeau, en forme de boeufs, de chèvres, de bière, de bananes, etc. De son côté, le Blanc doit nécessairement se conformer à cet usage inveteré et donner de temps en temps des cadeaux. Les Watwa échangent aussi des cadeaux, mais ils offrent à leurs chefs Warundi des pots, des pipes, du bois de chauffage, et jamais de la bière ou des vivres, sachant bien, que ceux-ci ne les mangeraient ou ne boiraient pas. L'offrande d'un cadeau est accompagnée de tout un cérémonial. Le tout est d'abord placé aux pieds de celui qui recoit le présent (= *kwereka ishikanwa*). Un des porteurs, ou le donateur lui-même, vient gouter, ou sucer, un peu de bière de chaque pot. Si c'est du miel, il y enfonce un bâtonnet et le lèche. Cela se fait, pour prouver que les choses offertes ne contiennent pas du poison, et surtout, qu'el'es ne sont pas maléficiées (= *kurogōra*: *ndarogoye*). Après cela, il s'assied et fait un „speech" en règle (= *kushikiriza ishikanwa*). Dans ce discours il dit en substance: „qu'il offre un présent,-qu'il vous aime beaucoup,-que vous l'aimiez à votre tour,-que vous soyez content, et que vous lui donniez beaucoup en retour" (= „*ungabire, ushimire*"). C'est du bon ton, et nullement impoli, de demander beaucoup et même démesurément (= *nanzje nkire*). Alors celui qui a reçu le cadeau doit parler à son tour (= *kwishura idzjambo*), déclarer qu'il est content (= *ndashimye*), promettre quelque chose, et le donner tout de suite (= *kumugabira rimwe*), ou le remettre à plus tard (= *kumuha umwenda, umuhongo*). L'offrant se lève, court chercher de l'herbe (= *kukura ubwatsi*), se met à crier à tue-tête qu'il à reçu (= *kuvuga 'mazina, kuhimbarwa*: *ahimbawe*), à sauter, à bondir comme un forcené. Cela fini, il dépose l'herbe aux pieds de celui qui a reçu le cadeau (= *kumukurira ubwatsi*), en frappant dans les mains (= *kukoma amashi*). L'usage veut, qu'on rende un peu de ce qu'on a reçu (= *kuwarogoza*), p. e. une cruche de bière sur trois qu'on vient de recevoir. Des cadeaux s'échangent spécialement à certaines occasions dans la vie: naissance, (sp. des jumeaux), mariage, (V. ce mot) etc. V. „*Salut*".

Carquois.

Les carquois sont assez rares dans l'Urundi. Les Wahha s'en servent d'avantage. En voyage, et même en guerre, le Murundi emporte à la main 4 à 7 flèches. Quelques-uns en ont à la maison, pour conserver les flèches. Le carquois est tressé, assez artistement, de paille fine, ou bien, un morceau de bois est creusé et garni d'un couvercle qui s'y adapte. Le dehors est orné de rayures et de triangles. Ce sont les Wahha surtout, qui fabriquent cette dernière sorte de carquois. Les Watwa n'en ont pas. V. Fig. n°. 19.

Carrefour.

Les Warundi attachent un sens superstitieux aux *carrefours* (= *amahira awiri, z'amakika, z'inkika*). Si nos sorcières d'Europe y font leurs simagrées, les „*Awafumu*" de l'Urundi font de même. Lorsqu'il s'agit de débarrasser un malade d'une maladie, il va à un carrefour, y verse de l'eau et y dépose certaines herbes magiques. Alors celui qui y passe par mégarde attrapera cette maladie. La maladie, étant attribuée ordinairement à un maléfice, on veut ainsi la transférer sur un autre. Cela s'appelle *kuhagira umuzira.* — Souvent on remarque aux carrefours des épis vides de maïs, d'écosses d'arachides, etc., qui sont jetés là à dessein, surtout par les femmes. En agissant ainsi, elles croyent que le maïs, les arachides, etc., qui sont dans les champs, ne „pourriront" pas, mais que la récolte sera bonne. — Une influence salutaire et bonne est donc censée sortir de ce chemin *croisé*. L'attribuent-ils à la *croix*? C'est probable, puisque la croix a son rôle dans d'autres pratiques. V. „*Guérisseur*" = „*umufumu*".

Casse-tête.

Les casses-tête sont fréquents chez les Warundi. Il est plutôt une arme de parade que de guerre. On aime à se promener un casse-tête à la main. Il est façonné d'un seul morceau de bois, bien poli. La tête est à trois facettes (à deux dans l'Uzige). Les Watwa et les Warundi les fabriquent. Fig. n°. 20.

Castration.

Les Warundi ne castrent pas leurs boeufs. On accuse les Watutsi de castrer leurs ennemis prisonniers.

Cautérisation.

La médication par le feu est fort en usage. Tous les Warundi savent faire des points de feu (= *kudomāgŭră, kwotsa*). Souvent on brûle sur le front (= *ku 'misaya* = tempes). Il y a deux procédés: 1°. A l'endroit du corps, où l'on veut cautériser, on met d'abord un peu de cendres, pour restreindre et limiter la brûlure. Puis, on rougit (= *kushushya*) au feu une aiguille à tresser des paniers (= *uruhindu*), fixé dans un morceau de bois; ou bien, on se sert d'un simple tison enflammé (= *ikisirira*), ou charbon brûlant. On touche légèrement avec ce fer rougi l'endroit marqué de cendres. Pour calmer la douleur, on frotte un peu de beurre sur les brûlures (= *kusīga*: *hunuke*: *kuvva ku 'mikuba, ku 'vishishwa*). — 2°. Un morceau de bois dur, p. e. une vieille flèche sans pointe (= *urusingo*), est frotté très vitement sur un autre bois tendre (= *umusabiro, kukanda umukizekize*). Le bois prend feu, et avec ce bois on touche les endroits marqués de cendre; puis on frotte du beurre dessus. V. „*Tatouage*". Fig. n°. 21.

Ceinture.

Les Warundi, comme tous les Nègres à peu près, portent des *ceintures*, ne fût ce

qu'une simple ficelle, autour les reins, sur le corps nu. C'est plus qu'un simple ornement, quoique très souvent on pretexte ce motif. Les perles, qui ornent quelquefois la ficelle, sont réellement un ornement, mais non pas la ceinture elle-même. Elle a un sens aphrodisiaque très caractérisé, chez la femme surtout („incitare ad Venerem, Venus-Gürtel). Des amulettes sont suspendues souvent à cette ceinture, pour renforcer son action, ou pour d'autres motifs, p. e. écarter des maléfices, l'impotence, le nouement de l'aiguillette. Les hommes (dans l'Uzige surtout) portent autour les reins plusieurs fils de fer minces (= *imitahe*). Dans l'intérieur du pays, la ceinture se compose presque toujours d'une simple ficelle, garnie ou non d'aiguillettes (= *imiti*). C'est le „*umufumu*", qui doit *imprégner* la ceinture d'une influence par ses incantations. — Les femmes Warundi ne portent pas, comme celles de tout l'Unyamwezi, un *igupi* attaché à leur ceinture, c.-a.-d. un petit *tablier*, en toile, de 10 à 15 c.M. carrés, garni presque toujours de perles de différentes couleurs, et rangées *toujours* en *triangles* avec la pointe en bas. C'est le „*Cteis*" symbolisé, à n'en pas douter. Dans l'Unyamwezi, même les petites filles portent déjà cet „*igupi*" et professent ainsi inconsciemment leur culte de Venus, comme une vulgaire Bacchante Les femmes Warundi ont toujours leur ceinture („*ipote*" chez les Wanyamwezi) *sans* tablier, mais le motif n'en est pas meilleur pour cela. Cet *ipote* s'appelle en Kirundi „*irumbi*", ou „*ivipamba*", si elle se compose d'une double raie de perles. Les petites filles portent également de ces ceintures (= *imikanda, inshe cy'awabobwa*). Si elles sont ornées de perles, on les nomme *ivisango*. Au lieu de perles (qui sont assez rares), les plus pauvres (les filles surtout) attachent à cette ceinture-ficelle d'autres objets en guise d'ornements, p. e. des noyaux de fruits *indibu*, des minuscules tabourets sculptés *intebe*, etc. Tout cela se fait pour s'orner, pour être, „belle", dit-on. — Une autre sorte de ceinture, ce sont les *umweko* des hommes (pour serrer leur habit autour les reins en travaillant ou en dansant), et les *ikītsĭbŏ* des femmes (même but). Quelques unes de ces *ikitsibo*, larges de 2 à 3 c.M., sont joliment tressées de ficelles de „ficus" et garnies d'une boutonnière. Après cela, les femmes ont encore des *umunoni, intunda, umushiswa*. C'est un bandage très artistement tressé d'herbe fine, dorée, et qui est portée au-dessus des mamelles pour comprimer celles-ci, et serrer en même temps l'habit. V. „*Ornement*". Fig. nº. 22, 23, 94.

Célibat.

L'Etat célibataire est méprisé par les Warundi. Une fille virophobe (= *ikimaze*), qui refuserait de parti-pris à se marier, serait tuée, assure-t-on.

Cérémonie.

On se tromperait, si l'on croyait, que les Warundi ne possèdent pas une certaine politesse, s'affirmant dans un *cérémonial* assez compliqué, mais scrupuleusement observé. Il y a des cérémonies pour un mariage, une demande de mariage, un enterrement, l'offrande d'un cadeau, la naissance de jumeaux, une installation de „*mutware*", l'ouverture des cultures, etc. etc. (V. ces mots; puis: „*Politesse*", „*Salut*").

Champignon.

Les Warundi (comme tous les Nègres) sont très friands de champignons. Ils en mangent beaucoup. Ils savent fort bien distinguer les bons des mauvais et rendre même ces derniers mangeables. Il est inoui, que quelqu'un meurt empoisonné par les champignons. On les fait sécher au soleil; après cela on les fait cuire et recuire. On les mange avec du sel (si l'on en a), ou avec de l'huile de palme (dans l'Uzige).

Chanson.

Quoique les Warundi ne soient pas des grands chantres, ils ont pourtant un certain nombre de *chansons*, qu'on chante surtout en dansant ou en travaillant. En voici quelques spécimens. (Cfr. „*Berceau*", ubi 2 Wiegelieder).

1. *Turi 'wana wa Wugoyi,*
Nous sommes les enfants de Ujiji,
Bwana utuhe, tūrĭyĕ!
Maître, donne-nous, que nous mangeons!

„*Ugoyi*" est le nom indigène pour la ville d'Ujiji. Ce refrain est chanté en choeur, en dansant. Ce sont les Warundi d'Uzige, un peu wangwanisés, qui le chantent. Pour eux, Ujiji est l'„eldorado" de l'univers.

2. *Mama rero, nuk' agenda*
La mère comme-ça, lors qu'elle s'en allait
akavuga: akamwuye
disait: elle (sa fille) pense
urugero (iwingano) ku 'kushenya
à une troupe d'enfants pour chercher du bois
n' ukuvoma:
et pour puiser de l'eau:
umwōngĕrĕ ingabo!
qu'on donne-lui des maris!

Chanson espiègle, chanté à la danse des femmes.

3. *Ntiwarima uy' umwaka, ntiwarima;*
on ne cultive pas cett' année, on ne cultive pas;
Ninanga uziwire! umugazo
Ninanga reste! le ruisseau (frontière)
utasimbe;
ne (la) saute pas;
Yageze ku 'nama; isenge
Il approche près de la cour; l'„*isenge*" (*urugo*); (amulette)
iricyīka.
s'est cassé.

Cette chanson est chantée isolement, avec accompagnement de harpe (*inanga*). C'est un chant de guerre, historique, elliptique. „On ne cultive pas" = on va en guerre; „*Ninanga*" = nom propre d'un chef („*mutware*"). „*Umugazo*" = ruisseau, formant ordi-

nairement la limite entre deux districts; la franchir est signe de déclaration de guerre. „*Isenge*" = dent d'hyppopotame, amulette de guerre, portée au cou à une ficelle. Si cette dent se détache par hasard c'est un signe néfaste, la guerre sera malheureuse. „*Inama*" = esplanade devant le „*urugo*", où les boeufs stationnent.

4. Voici deux chansons des Watwa (chants de danse).

a. *Umwami* *yuhirwe;*
Le roi boit (a de la chance?);
heke! *wime!*
qu'il règne! qu'il domine!
Turi *wahungu* *w'Iwawuye.*
Nous sommes les enfants du pays de la pierre.
Ugaruka, *wahire.*
Retourne (que je retourne, arrière!), qu'on ceuille de l'herbe.

Cette chanson est intéressante à cause de ses expressions archaïques, de vieux Kirundi (ou de Kitwa?). *Kuhirwa* veut dire: boire de la bière, ou: avoir de la chance, ce qui est tout un pour un Murundi, voire même un Mutwa. *Kuheka* est un mot archaïque qui veut dire: regner, ou: *kwima* (d'où *umwami*) = être roi, *kuganza.* Le verbe *kwīma* a aussi un sens obscène. Y-aurait-il encore ici un mystère? (bos Apis, dynasties divines de l'Egypte, abominations de Bubastis?). Ces Watwa se disent les enfants de la pierre, du „*silex*", descendants des géants(!) ante-et post diluviens, se servant d'armes en silex. (V. „*Aborigène*"). *Kwahira ubwatsi* veut dire: aller chercher de l'herbe pour l'offrir en hommage au roi. (V. „*Politesse*" „*Salut*").

b. *Twisabire* *ingoma* *ku 'muhanyi*
Nous demandons le tambour au chef
nuko *n'umwami* *turamuhawe.*
car le roi nous le possédons.
Heka! *wime!*
Qu'il règne! qu'il domine!
Pruguru *mu 'virimba (kwirembo).*
Là haut entre les bois-sacrés (dans les sépulcres royaux).

La dernière expression est très curieuse. Le chansonneur fait regner le roi sur les *mânes*, les ombres des sépulcres de ses ancêtres. C'est presque une identification. C'est une apothéose anticipée; car le roi, une fois mort, sera dieu-mâne à son tour.

Chant.

Les Warundi chantent peu et très mal. Du reste, ils sont rares les Nègres, qui chantent bien, et qui aient de belles voix. (Les Wasumbwa de l'Ushirombo, toutefois, chantent assez bien). Chez les Warundi, chanter, danser et prier sont choses synonymes, qui s'accompagnent à peu près toujours. — Ils ont trois *manières* de chanter. La *première (kuzwīra)* mérite à peine le nom de chant. Ce sont des cris aigus, stridants, criards, tirés de la gorge, presque sans prononcer de mots. Ce chant (!) ressemble un peu au nasillement des Arabes de l'Algérie. La *seconde* manière (= *kuvina, kuririmba)* ressemble davantage à notre manière de chanter. Les paroles en sont brèves, incohérentes, elliptiques, inintelligibles même pour les Warundi. Souvent ils n'ont pas de sens déterminé. Ce sont des noms propres, des épithètes, des sobriquets, des demandes, des souhaits mêlés pêle-mêle, sans ordre. Pour en comprendre quelque chose, il faudrait savoir, quand le chant a été composé, pour qui, dans quelle circonstance. Du reste, la plupart des chants ou chansons n'est pas comprise par les Warundi eux mêmes; ils l'avouent volontiers. Pour eux, cela a peu d'importance. „Ce n'est qu'un chant", disent-ils, on le chante pour *l'air* et pour le plaisir de chanter. Ce sont surtout les chants et les *hymnes* sacrés, qui sont à peu près inintelligibles, si non, peut-être, pour les initiés. La plupart des Warundi avouent franchement, qu'ils n'y comprennent rien. C'est, du reste, du vieux Kirundi, archaïque, oblitéré. — La *troisième* manière de chanter (= *kutazīra amazina, kuvuga amazina, kuvina)* consiste en une sorte d'improvisation chantante et dansante à la fois. L'improvisateur débite en sautant, en gambadant, en courant et en hurlant, avec une volubilité prodigieuse, un tas de mots, de bouts de phrases sans lien ou sens, des épithètes, des insultes même, à l'adresse de tout le monde. C'est une façon de remercier pour un cadeau reçu (V. „*Cadeau*"). Les Watwa chantent ni mieux ni pire que les Warundi. Ils le font seulement avec plus de fougue, de rage. Ils excellent surtout dans la troisième manière de chanter ou d'improviser.

Charmeur.

Parmi les faux-prêtres, plus ou moins diabolisants, des Warundi, les *Devins, Guérisseurs, „Pluviatores", „Kiranga"*, etc. (V. ces mots), les *Charmeurs de poissons (= umufumu w'imboga,* ou: *umutetsi)* occupent un rang important, surtout au lac Tanganika. Ces individus ont, selon la ferme croyance du peuple, le pouvoir d'attirer, de faire affluer les poissons (= *kutera ifwi zirara*), et aussi de les éloigner! Ce pouvoir est héréditaire et se transmet de père en fils, par une sorte d'initiation (= *kuraga uwutetsi w'ifwi*). Le charmeur lui-même ne doit pas manger des poissons. L'opération se nomme *kutera imboga,* litt. frapper, faire la guerre aux poissons. D'abord le mage va ceuillir les feuilles de certains arbres, dédiés à chaque espèce ou variété de poisson. Pour les poissons: *irumbi,* il faut les feuilles de l'arbre: *umuhomora w'irumbu*; pour les *ikiroraye,* celles du *umugarika*; pour les *urugarye* ou: *uruvukuzi* et *amasangaraga,* celles du *umusomora*; pour les *akarumba,* celles du *umukuha*; pour les *amaseza,* celles du *kuhindumuyaga*; pour les *ikifyuno* celles du *akanyereze*; pour les *umusisha,* celles du *uwuhora*; enfin pour les *umunyanyamma,* celles du = *umusenyekwa.* — Ces

feuilles sont écrasées, moulues (= *kushya*), réduites en poudres. Ces poudres ne sont pas mêlées, mais on en fait autant de paquets (*kutekera amatu*) qu'il y a des feuilles. Les poudres préparées, on procède d'abord au *grand rite* i. e. l'adoration de la *lance* sacrée, symbole de Kiranga-Riyangombe-Imana (V. „*Rite*"). Ensuite, on fait une visite au tombeau de l'ancien *umufumu* (le père de l'opérateur); on mange, on y boit de la bière rituelle; on prie l'*esprit*-même du mage décédé de bénir l'opération, pour qu'elle réussisse, de leur procurer beaucoup de poissons (*wageme mu viyanga, ivihezagirwa, turasonzje, utugabire, utukore,* etc.). Ces préparatifs terminés, on va au bord du lac ou de la rivière. Le charmeur emporte avec lui un petit tambour, un pot à cuire, et les paquets de poudres. Le pot est placé sur trois piquets. Fig. nº. 24. Les rebords du pot sont blanchis (*kurabba*) avec une sorte de craie (*ingwa*). Le *umufumu* prend un peu de chaque poudre, s'en frotte la tête et la poitrine (*kuhamura 'mutwe n' ikituntu*), verse de l'eau dans le pot (*kusŭkĭră amazi*), y jette toutes les poudres, allume du feu et fait bouillir le tout. Pendant que le pot est chauffé, il bat son tambour et appelle les poissons, chacun par son nom, les objurguant de venir (*kuhamagarra ifwi*). Lorsque l'eau est en ébullition et que l'écume commence à en blanchir la surface (*kūbĭră*), il prend le pot et lance tout: pot, poudres et eau, dans le lac (*kusuka mu 'ruzi*). Voici la formule d'*incantation*, que le mage emploie:

1. *Akahuzo kaze, uruvukuzi ruze*;
   Que l'akahuzo vienne, que l'uruvukuzi vienne;
2. *iviroroge vize ku 'kimuri, ku 'musozi*;
   que les iviroroge viennent au fanal, au bord;
3. *iminyinyamma zize ku 'kimuri; Awarundi wayicye, wakire;*
   que les iminyinyamma viennent au fanal; afin que les Warundi les tuent, afin qu'ils prospèrent;
4. *umusisha muze, Awarundi wadahe, wagure ivitoke, ikihuko kikire;*
   que l'umusisha vienne, afin que les Warundi le prélèvent, afin qu'ils achètent des bananes, afin que le pays prospère;
5. *ivifyuno vīze ku 'musozi; Awarundi wahige, waronke;*
   que les ivifyuno viennent au bord; afin que les Warundi les capturent, afin qu'ils possèdent;
6. *amaseza wayicye, nuko!; sangaraga zafuye;*
   qu'ils tuent des amaseza, ah! oui!; que les sangaraga périssent;
7. *akarumba kafe;*
   que l'akarumba meure;
8. *amasangaraga yaseruke; wazihige isenga cy'itanda, wazikakate kirere, zife.*
   que les amasangaraga apparaissent; qu'ils les capturent dans le filet itanda; qu'ils les enlèvent à la carde, qu'ils meurent.

Les Warundi se servent encore, pour charmer les poissons, d'autres poudres magiques (*umusango w'ifwi*), dont ils se frottent, et qu'ils jettent dans l'eau, après en avoir frotté auparavant leurs filets (= *kukorora urusenga*). D'autres ont des racines, avec lesquelles ils frappent l'eau; mais alors ils ne peuvent manger du poisson pris ainsi ce jour-là. Enfin d'autres portent des amulettes pour charmer les poissons et en prendre beaucoup. Ces amulettes ont la forme de deux ou plusieurs menus morceaux de bois (= *imikororo*), qui, enfilés à une ficelle, sont portés au poignet. Celui qui n'attrape qu'*un seul* poisson, doit le jeter dans l'eau. Ensuite il va acheter chez le *umufumu* des „remèdes" magiques plus efficaces, pour être plus heureux dans sa pêche. — Les Watwa, pour réussir à la pêche, achètent chez leurs *awafumu* le *urasango* pour s'en laver le corps. D'autres employent le *umusukiranyi (umutezi w'imboga)*. V. „*Pêche*".

Chasse.

L'Urundi étant déboisé, très peuplé et le gibier étant rare, les Warundi chassent peu (= *kuhiga, kutamagiza*). Les chefs organisent quelquefois de grandes battues. Pour eux c'est plutôt le plaisir, que procure la chasse, qui les fait chasser. La chair des bêtes abattues n'est pas mangée (étant impure), mais jetée aux chiens. Le but pratique serait plutôt, d'avoir de belles *peaux* (pour uniformes) et des *cornes* pour en faire des amulettes. Les Watwa, au contraire, (qui mangent du gibier), sont de vrais Nimrods, des chasseurs intrépides, quoique dans l'Urundi il n'aient guère l'occasion de satisfaire leur goût; car chez eux la chasse est une vraie passion. Dans le nord-ouest (vallée du Rusissi) ce sont eux surtout, qui chassent l'éléphant. — Les grandes chasses ou battues, organisées par les chefs, sont faites avec des chiens de chasse (= *kutamagiza*) Fig. nº. 25. Les Watwa excellent à les dresser. Ils ont une poudre magique = *irandi, iffu y'ikirungo*, qu'ils soufflent dans le nez du chien, pour qu'il chasse à merveille. C'est pour cela, que les *Awatware* invitent toujours à leurs parties de chasse un certain nombre de Watwa. Pour une telle chasse, on se réunit dix à vingt personnes, le chef en tête. Les uns mènent les chiens de chasse, les autres font lever le gibier (gazelles, antilopes de marais, etc.) = *kuvyūra ivikoko*. On tient les chiens attachés à une courroie ou corde (= *umukoba, umugāra w'imbwa*). Cette corde (double) passe

par le collier (*umucyumi, umucyweto*) du chien. On tient les deux bouts de la corde à la main. Pour lâcher le chien (*kushumūra imbwa*, ou: *kurēkŭră*), on lâche un bout de la corde et le chien part. Au cou du chien est attachée une clochette (= *inzogera, indendezo*) de fabrication indigène. Fig. n°. 26. C'est une plaque de fer, allongée et recourbée, laissant une fente sur le côté. En haut se trouve un crochet (= *idzjisho, intōbŏrŏ*) pour le fixer au collier, et au milieu un battant (= *akuma, akayogera*). Le but de cette clochette est, que le chien, par le bruit qu'il fait, fasse mieux lever le gibier. Le terrain de chasse, ce sont quelques vallées désertes, plus ou moins boisées encore et certains terrains incultes, enbroussaillés (= *icyamba, ikisanze*). Lorsqu'on a choisi le terrain où l'on soupçonne du gibier, les chasseurs se placent à certaine distance l'un de l'autre, de telle sorte, que tous forment un grand demi-cercle (*kutega*). Aussi-tôt qu'on aperçoit une bête (*kuwuka: warawuye*) et que le chien le voit aussi, celui qui mène le chien, l'attire à soi, lui couvre les yeux quelques instants avec les mains (*kufuka, kuhisha imbwa*), pour que le chien voit mieux, disent-ils; puis, on le lâche sur le gibier en lâchant la corde (*kushumūra*). Le chien harcèle la bête, les chasseurs accourent et la tuent à coups de lance ou de flèches. — Les Watwa ont une intéressante manière de chasser les *perdrix* (*kuhīga inkware, inshezi, inkokera*). Le soir, lorsqu'il fait très obscur, ils vont au champ avec une torche allumée (*urumuri, ikineko, icyengezo*). Les perdrix s'approchent de la lumière. Aussitôt que le chasseur en aperçoit une, il cache la torche derrière son dos (*kuhishura*), s'approche doucement et assomme l'oiseau avec un bâton (*kuhashura*, ou: *kukuwita inkware*). Ils en prennent beaucoup de cette façon dans une seule nuit. Chasser ainsi se dit: *kuhashura*, ou: *kukuwita inkware, inshezi.* Les Wavira ont le même procédé de chasse. — Pour capturer du gibier, les Warundi ont aussi des *pièges* (*imitego*). Pour prendre les hippopotames (*invubu, intotomyi*) et les éléphants (*inzovu, indayi*), on creuse (*kwimba*) de grands trous (*icyobo, urwobo, uwūshyă*), qu'on couvre soigneusement avec des branches et de l'herbe (*kufuka*). D'assez loin on improvise un chemin, qui y conduit, bordé de branches d'arbres et d'épines (*kuzitira*). Au fond, on place quelquefois des lances ou des bois pointus (*imisonga*). La bête, en y touchant, se tue, ou on l'assomme à coups de lances. Les Watwa surtout usent de ce genre de pièges. Ils y sont très habiles, et en font de toute sorte, pour capturer des gazelles, des antilopes, des oiseaux, etc. En voici un, nommé *ushiwuka* (*kushīwŭră* = rebondir). Fig. n°. 27, 28. Un petit arbuste, ou grosse verge flexible (= *umushiwuka*), est planté en terre. A côté sont fichés en terre deux bâtonnets courts, dont l'un est garni d'un crochet (*urubaro*). Un bâton est appuyé horizontalement contre ces bâtonnets. La verge, garnie d'une corde à noeud coulant (*ikigobwe*), est recourbée au dessus des dits bâtonnets et le bâton placé horizontalement. A certaine distance de l'extrémité de la verge, garnie de son noeud coulant, est fixée une autre corde (*umuhōtĕră*), garnie à son tour d'un bâtonnet court. En abaissant la verge, ce petit bâtonnet s'accroche entre le piquet à crochet et le bâton horizontal. La verge reste ainsi abaissée et tendue. Si un animal vient heurter ce bâton, ou si un oiseau vient manger les grains placés au dessous de ce bâton, la verge rebondit, la bête sera prise dans le noeud coulant et lancée dans l'air. — Il paraît, que les Watwa, pour tuer les éléphants, montent sur un arbre solide, et jettent de là de très longues lances (*impini*) sur l'animal. — Les enfants Warundi s'amusent souvent à prendre des oiseaux dans des trapes (*imitego, kudondagiza*, ou: *kushinga*), ou avec des lacets (*ivigobwe*). Au milieu du lacet, ils placent quelques grains de sorgho. Ils capturent ainsi beaucoup d'oiseaux, surtout des tourterelles (= *akanuma, intunguru*). Les Watwa prennent les oiseaux avec une sorte de glue (*uwurembo, uwufashi*), dont ils frottent un mince bâton, et avec le quel ils tâchent de toucher adroitement les plumes de l'oiseau. Avec leur patience et leur habilité extraordinaire à se cacher, ils réussissent à saisir, de cette façon, beaucoup d'oiseaux.

Chaste.

Les Warundi n'ont pas de mot adéquat pour exprimer la *chasteté*, pas plus que l'humilité, ou la plupart des autres vertus chrétiennes. En général, les mots pour exprimer les idées abstraites, sont *rares* chez eux.

Chat.

Il n'y a pas de chats dans l'Urundi. Ailleurs, chez les Wanyamwezi p. e., il y en a quelques uns, importés par les Arabes, dès l'année 1840.

Chemin.

En fait de chemins, il n'y a que d'étroits sentiers dans l'Urundi, mais beaucoup moins courbés (*izigura*) qu'ailleurs, puisque le terrain y est généralement déboisé et qu'on marche droit au but. Dans certaines contrées, on voit six à dix de ces sentiers l'un à côté de l'autre. Ce sont presque de vrais chemins et même des routes (= *ikikukumusi, inzira yagutse, kwāgŭkă* = être large). Les Watwa, habitant souvent à l'écart, ont des sentiers à eux seuls connus et fréquentés par eux. Avant de se mettre en chemin, ils emploient une poudre magique (*umunyamazi*), pour que le voyage se fasse sans malheurs. On met cette poudre sur le revers des deux mains et on la souffle dans l'air. Ce prophylactique se nomme *urūkăgŏ* ou: *impūmvyă.*

Cheveu.

Chez les Warundi, les hommes ont assez soin de leur chevelure. Les Watwa surtout sont très habiles à les arranger (*kusokoza*). Ils y mettent une sorte de coquetterie. (V.

„*Frisure*"). En général, les hommes sont beaucoup plus coquets dans leur chevelure (= *uwusage*), que les femmes. Celles-ci ont les cheveux généralement rasés. Des cheveux longs, tombant le long de la tête, sont rares et ne se voyent que chez quelques vieillards. On ne coupe pas les cheveux, on les rase (= *kumwa*). Le rasoir se nomme = *urugongo, urukare, urukemūzo,* et est un simple petit couteau à deux lames, de fabrication indigène, très primitive. Il n'y a pas de barbiers. Chacun rend à l'autre ce service fraternel. On se laisse raser assez souvent. On commence par bien laver la tête et à mouiller les cheveux à l'eau chaude (= *kuvuwa imishatsi*). On ne savonne pas. Avec le *urugongo* on rase alors tous les cheveux, à l'exception d'un *toupet* (*isunzu, ihurama*) au sommet de la tête. Presque tous les hommes laissent pousser ce toupet. Il a les formes les plus diverses: de couronne, d'ovale, de serpent, de croissant, etc. Les Watwa surtout savent varier ces toupets presque à l'infini. Tout porte à croire, qu'il faut y attacher un sens, même religieux (hieroglyphes!) V. „*Frisure*". Les femmes n'ont jamais de toupets ou de frisures. Quelquefois elles se font raser les cheveux autour de la tête seulement, laissant un grand rond au milieu (*isunzu*). Après un accouchement, elles laissent pousser leurs cheveux un certain temps. — A la mort d'un proche parent, les hommes et les femmes se font raser tous les cheveux et couper la barbe, en signe de deuil. Les Warundi ont aussi des peignes (= *urusokozo, uruvinzo*), pour peigner leur toupet. Fig. n°. 29. Ils y mettent des heures entières. Les coquets fixent ce peigne dans leur toupet même (*kuwika mw'isunzu*). — Les Warundi ont la barbe (*ubwanwa*) très peu fournie. (Les Watwa en ont d'avantage). S'ils en ont, ils la laissent croître. Les moustaches sont encore plus rares. Les Warundi (les Nègres) méprisent les hommes très barbus (Blancs). Ils disent, que ce sont des bêtes!

Chèvre.

Les Warundi ont beaucoup de chèvres. Ils les soignent bien et en font l'élevage avec intelligence. Ils ne mangent pas la viande de chèvre. Aussi servent-elles, comme les moutons, pour faire le commerce (échange contre du sel, des pioches, etc.) — L'espèce en est bonne et très prolifique (= *kurondoka, kugwira*). Souvent elles ont 2,3 et même 4 petits; celles de l'Uhha, en particulier, sont renommées. La couleur est barriolée, mais le jaune-clair domine. Elles sont peu poilues. Comme les boeufs et les moutons, elles portent souvent des noms propres.

Chien.

Les Warundi tiennent beaucoup à leurs chiens. Ils en ont pour leur plaisir (et pour la chasse). Les chiens pullulent, sont vilains, maigres. Ils sont mal nourris. Ils n'aboyent pas, et sont mauvais gardiens. Presque tous sont jaunâtres, tiennent du loup, ont les oreilles dressées. On en remarque pourtant d'une autre race (oreilles pendantes). Ceux-ci sont blancs, noirs ou tachetés.

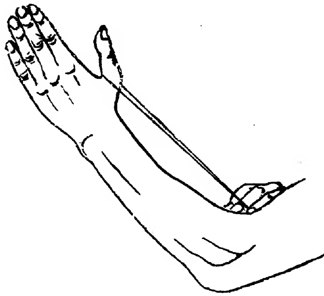
Circoncision.

Les Warundi ne pratiquent ni la circoncision, ni l'excision du cl., ni enfin l'infibulation.

Commerce.

Au centre de l'Urundi, le commerce est à peu près nul. Les habitants échangent entre eux certains objets nécessaires à la vie, p. e. des pioches, du sel, des pots, des habits, contre des vivres, et *vice versâ*. Le pays, du reste, y est absolument fermé aux autres Nègres non-Warundi. Le sel, toutefois, qui manque dans tout l'Urundi, est *importé* du sud par les peuples-frères, les Washingo et les Wanyaheru, ou les *Wamosso* (= méridionaux) comme les Warundi les appellent. — Les Watwa ne font pas de commerce, du tout. Ils échangent seulement les produits de leur industrie (de la poterie) contre des vivres. — Les Warundi riverains du Tanganika, au contraire, surtout les Wazige, sont assez commercants. — Le principal article de commerce y est l'huile de palme (= *amamesa, amengano*), que les Wajiji, les Wangwana, et les Arabes viennent y acheter contre du *sel* et des perles. Les autres articles d'*exportation* sont le beurre, les chèvres, les bananes, la bière, etc. Le commerce intérieur comprend tout ce qui se mange et s'emploie. Les cultivateurs y échangent leurs produits d'agriculture, contre des poissons; les pêcheurs y achètent des céréales, des bananes; les Watwa fournissent de la poterie à tout le monde. Les Warundi, qui n'ont pas de relations sociales avec les Watwa, achètent pourtant des pots chez eux, mais il faut que les pots portent encore les signes manifestes de la cuisson (cendres de paille). Si un vase avait servi déjà, pour rien au monde les Warundi ne l'achèteraient, pas plus que de la bière ou des vivres. — Le long du lac, surtout dans l'Uzige, il y a des *marchés* en règle (= *akagūrĭrŏ, iguriro, akasūmĭrŏ*). A *Uzumbura* (où se trouvait la Mission en 1896—1898) on comptait treize marchés journaliers dans un rayon de trois heures. Celui d'Uzumbura même, diminué depuis, était le plus important. *Six mille* personnes y affluaient chaque jour, de 6 à 10h du matin; aux autres il pouvait y avoir une affluence de 600 à 1000 personnes. *Tout* se vend sur un tel marché: huile, sel, bière, habits, poissons, nattes, pots et cruches (appartenant aux Watwa, réculés dans un coin du marché, où ils sont assis timidement), tabac, tabac à priser (liquide, tout fait même), sorgho, maïs, bananes, arachides, canne à sucre, patates, „*amateke*", ignames, boeufs, chèvres, moutons, poules, poudre, cotonnades, filets, bois de lance, bambous, roseaux, bois de chauffage, cordes, ficelles, etc. etc. Pour beaucoup de Warundi, c'est devenu presque une habitude, d'aller le matin au marché,

même s'ils n'ont rien à y faire. On y va pour causer; on se passerait plus volontiers de manger, que de ne pas y aller. — L'*argent monnayé* n'existe pas. La seule richesse consiste en bétail (*pecus*), comme anciennement en Europe: les mots: *pécule, pécune* viennent de *pecus*. Les codes des Franks, des Saxons, et des Germains distinguaient encore la *pécune vivante* (troupeaux) et la *pécune sèche* (monnaie battue). L'objet d'échange, (qu'on peut presque considérer dans l'*Uzige* comme une sorte de monnaie), employé généralement dans l'Urundi, c'est la petite perle rouge *Samsam*, importée de la côte par les Arabes et très répandue déjà (= *uwuna, uwusaru, uwuhembe*). L'*unité* de (cette) monnaie dans l'Uzige, et même dans l'intérieur, c'est le „*kete*" (= *iketi, urusanga, uruhembe*), c.-a.-d. un chapelet de ces perles d'environ 32 centimètres de long. Pour le mesurer on en passe une extremité entre le pouce et l'index, tandis que l'autre doit atteindre le coude (= *umwonga, akasiba*). La moitié d'un „kete"

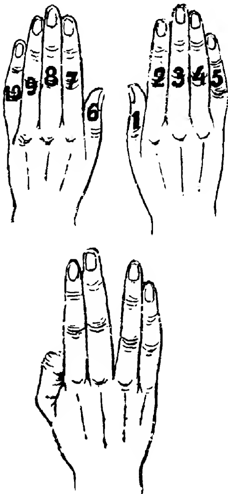


se dit: *irambo, umugombo, igorora*. Dix „kete" forment un „*ifundo*" ou *iryene*; dix „*amafundo*", un „*urugoye*", ou „*urutembagaswa*"; dix „*ingoye*" un „*akanono*", ou „*ikitarikwa*". Voici encore d'autres divisions „de monnaie". Une série de perles Samsam enfilées, faisant le tour de la tête, se dit „*umunaga*", ou *urukata*; une pareille série, faisant le tour de la plus grosse partie du bras, se nomme *umugomba*; une autre, faisant le tour de la main: „*umunyakiganza*", ou „*ikogwe*"; enfin une petite série, entourant deux doigts: „*ku 'ntokeviri*", „*evviri*", ou „*akareka*". — Les Warundi sont vraiment fous de ces perles Samsam qui leur servent d'ornement. Dans certaines parties réculées de l'intérieur, elles sont rares encore, mais les femmes au moins, surtout celles des chefs, en ont au cou. Après les Samsam, c'est la perle oblongue, violette, rayée de blanc (en verre) = „*inganga*", *uruganga* („*nakkas*" à la côte), qui est très recherchée par les Warundi. Une de ces *inganga* a la valeur d'un „*kete*" de Samsam (en 1896). Après ces deux varietés, les femmes d'Uzige et du littoral aiment bien aussi les *amazuru, uruzuru* („*selani*" à la côte). C'est une grosse perle blanche. Un „*kete*" de ces „*amazuru*", faisant deux fois le tour du cou, vaut 9 à 10 „kete" de Samsam; un „*ifundo*" donc près d'un „*urugoye*". Sur une partie du littoral, depuis Ujiji jusque chez Rumonge, on accepte, en payement, une sorte de grande perle bleue. — La vraie perle-monnaie est la Samsam. Les autres sont acceptées plutôt en échange, comme ornement, tandis que la Samsam est encaissée, c.-a.-d. enterrée. Les perles *noires* (*irabura*) ne sont pas voulues du tout. Les indigènes disent que leur influence fait brûler les maisons! Les petites bleues (*imifīri*) ne sont pas voulues, pas plus que les *jaunes, vertes, dorées* etc. Les petites *blanches*, (qui ont précédé les rouges, paraît-il), sont encore acceptées comme ornement, dans l'intérieur au moins. Ce sont les Arabes qui ont introduit, depuis 1850, les perles dans l'Urundi. Avant ce temps on échangeait simplement les différents articles, les uns contre les autres. — L'étoffe tissée (cotonnade), ailleurs partout article d'échange, est très peu appreciée par les Warundi, et vendue bien au dessous de la valeur. En 1896 à *Uzūmbŭrā* un „*doti*" (= *invune*) de 2 fr. 60 se vendait 2 „fundo" de perles (= 0 fr. 60); un „kanga-lesso" de 3 fr. valait 3 „fundo" = 0 fr. 90. Ce qu'on accepte encore, (les chefs surtout), c'est le calico bleu („kaniki"). On préfère un „doti" de „kaniki" (3 fr.), à un „ivala" de 28 frs.! — Aux sus-dits marchés tout est, à peu près, à *prix fixe*. Ainsi, un boeuf vaut 3 à 5 „ingoye"; une vache 7 „ingoye" (se vendent difficilement); un mouton, ou une chèvre = un „fundo" et demi jusqu'à trois „fundo"; une pioche (d'Uvira) = deux „kete"; une grande cruche de bière = trois „kete"; une cruche d'huile de palme = 10 à 15 „kete"; une cruche de miel = un „fundo"; un régime de bananes = un „kete"; deux pains de manioc (*ikiswage*) = un „kete"; un tiers de charge de sel d'Uvinza (20 livres = *ikihiko, iyembera*) = 2 „fundo"; une charge de sel (3 ivihiko) = 6 „fundo"; une barque = 2 à 3 „fundo", etc. — C'étaient les prix dans l'Uzige en 1896; mais depuis les prix ont doublé et triplé même. Tout n'a qu'une valeur relative. Un onvrier, qui au commencement travaille par jour pour 1 kete, demandera plus tard 1 „fundo" et davantage. — Le marché fini, les petits enfants vont glaner les perles perdues et achètent avec ces perles des friandises (leurs bonbons!): quelques bananes mûres, quelques arachides, un bout de canne à sucre (on a *10* bâtons pour 1 kete), une pincée de sel, etc. — Il n'y a pas, dans l'Urundi, des *poids* et des *mesures de capacité* (= *kugera, urugezo*) proprement dits. Tout se vend à la *pièce*; certaines choses par *poignée*, p. e. le sel (*ku 'rushi* = une main pleine; *ku 'mashi* = 2 mains pleines). Pour les arachides, les haricots, le tabac, etc., on se sert des deux mains; une telle mesure se nomme *ikifunzi*. Un petit panier sert pour mesurer les tout petits poissons = *akahuzo* et les patates. Le

maïs (en épis) et le manioc sont comptés un à un. — Dans l'Urundi il n'y a pas *d'ivoire*, si ce n'est dans le nord-ouest, le long de la vallée du Rusisi. Au nord, dans le Ruanda, les Watwa seuls en ont, étant tous chasseurs de profession. Ils doivent en céder aux chefs Watutsi, quoique là (dans le Ruanda) ils aient une existence assez indépendante. On *dit* qu'il y a beaucoup d'ivoire dans l'Uzige. On le cache, on l'enterre et on le vend en secret. Les Wavira surtout servent d'entremetteurs. Les Warundi du littoral ayant *appris* des arabes *le commerce des esclaves*, le pratiquent en secret. Ce sont encore les Wavira, les Wayangayanga du sud, plus ou moins wangwanisés, qui servent d'entremetteurs près des chefs Warundi, et qui pratique ce commerce maudit. Un garçon se vend 2 à 4 „fundo" (0.60 à 1 fr. 20!), une fille ou une jeune femme 8 à 10 „fundo".

Compter.

Les Warundi comptent avec leurs doigts. Souvent cette seule mimique suffit, et ils ne prononcent même pas les chiffres. (V. la Grammaire pour les noms des nombres). On ne compte jamais d'un à dix d'un trait. Pour compter trente perles, on en compte d'abord cinq. On les range à part. On en compte cinq autres, qui sont ajoutées aux cinq premières et on dira: *icyumi* = dix, ou: *umurongo umwe* = une série. La deuxième série, ou dizaine, est comptée de la même manière. A la fin on compte la série complète des dizaines, et on dira qu'il y en a *amacyumi atatu*, ou: *imirongo itatu* i. e. trois dizaines, ou trente, C'est pour cela, qu'on entend souvent dire, au lieu de six (*ităndătŭ*) *: itano n'umwe* = 5 + 1; pour sept (*indwi*)*: itano n'iwīri* = 5 + 2; pour huit (*umunane*)*: itano n'atatu* = 5 + 3; pour neuf (*icyenda*)*: itano n'inne* = 5 + 4; pour dix = *icyumi.* En règle générale, le Murundi (et tout Nègre) ne dira jamais un chiffre, sans faire un geste d'une main ou des deux à la fois. Voici les principaux de ces gestes:



Pour le nombre 1, on montre le doigt 2, en fermant les autres; pour 2, on montre les doigts 2 et 3; pour 3, les doigts 2,3 et 4: pour 4, on montre 2, 3, 4 et 5, en serrant les doigts 2 et 3 l'un contre l'autre, et 4 et 5 également; pour 5, on montre la main droite fermée, c.-à.-d. le poing; pour 6, on fait reposer le doigt 10 sur le poing fermé; ou bien, on montre 3, 4, 5 et 10, 9, 8; pour 7, on fait reposer 10 et 9 sur le poing fermé, ou on montre 2, 3, 4, 5 et 10, 9, 8; pour huit, on repose 10, 9, 8 sur le poing fermé, ou on exhibe 2, 3, 4, 5 et 10, 9, 8, 7 en collant 2 contre 3, 4 contre 5, 10 contre 9 et 8 contre 7; pour 9, on fait reposer 10, 9, 8, 7 sur le poing fermé; pour 10, on montre les deux poings fermés, en les frappant plusieurs fois l'un contre l'autre; pour 11, on marque 10 et 1 comme au début; pour 20, 30, 100, on montre, qu'il y a 2, 3, 10 dizaines: *imirongo iwiri, itatu, icyumi.*

Corde.

Les Warundi font de fort bonnes cordes et des ficelles, surtout au Tanganika, pour les besoins de la pêche (filets). On les fabrique, en les roulant entre les deux mains, tandis qu'un bout est fixé au gros orteil. Même de tout petits enfants et de petites filles savent en faire. Le fil à coudre et la ficelle (pour les lignes de pêche principalement sont faits, en les roulant sur le genou. C'est principalement avec les fibres du raphia-palmier, qu'on fait de très belles et solides ficelles. Les bananiers, l'arbre „ficus", le palmier et d'autres arbres ou plantes, fournissent la matière première des cordes. Dans l'intérieur de l'Urundi on emploie surtout des cordes, faites avec du papyrus.

Couleur.

Les Warundi ont peu de couleurs. Pour teindre leur habit rouge en *noir*, ils se servent de la boue noire d'un marais (*urușhanga, ivyondo*); une espèce de terre, ou de craie, (*ingwa*) leur fournit la couleur *blanche*; enfin, une pierre rougeâtre (*akahama*), réduite en poudre, donne une couleur *rouge.* — Pour toutes les autres couleurs, ils ont à peine des mots, pour les désigner. Ils les réduisent toutes aux trois couleurs: *blanc, noir, rouge.* Ainsi, le bleu et le violet est réduit au noir; le jaune et le doré au blanc; le brun et le bronzé au rouge. Le vert est dit: semblable au feuillage; le doré au fil de cuivre (*umuringa*, ou: *umuzumbu*), l'argenté au blanc, ou à la couleur d'eau (*umuringa w'amazi*) Les Warundi préfèrent la couleur *rouge.* (C'est la couleur de deuil). Quant à la couleur de la poilure de leur bétail (vaches, boeufs, chèvres) ils ont plusieurs mots; seulement ils ne sont employés que pour ces animaux-là, et non pas pour d'autres objets inanimés. Quant au teint, ou la couleur de la peau humaine, ils ont aussi des mots particuliers. Les Européens sont rouges (*watukuye*), et non pas blancs. Un albinos est nommé: *yamwema*, ou: *nyamwēru (arakanzwe* = ensorcelé, selon eux), ou: *arafisse amawarra ku 'muwiri wose.* Une fille très bronzée (claire) est nommée: *uruweya*; plus rouge encore: *nyamweru*; un peu rougeâtre: *inzobe (: aratuhaye inzobe inziza)*; une très noire = *urufiri*; un peu noire = *utuwiritwompi.*

Couperet.

Les couperets (Fig. nº. 30.), quelquefois très bien travaillés et élégants (dans l'Uzige),

sont très usités dans l'Urundi, et constituent, avec la pioche, la hâchette, l'herminette, à peu près les seuls instruments en fer, dont on se sert. Le couperet est employé surtout, pour couper les hautes herbes, les bois minces, etc.

Courge.

Les Warundi plantent beaucoup de courges et de citrouilles, de toute espèce; mais jamais à part, toujours au milieu d'un champ, p. e. de maïs, de sorgho, etc. Ces courges sont mangées, cuites dans l'eau, comme second plat, en guise de légume.

Coussinet.

S'asseoir sur un coussinet *(ingāta)*, porte malheur = *n'isema, kubi:* on perdra son père = *kūwŭrā se: akafa*. Il faut cracher dessus = (*kucyira 'mate*), le jeter au loin, pour neutraliser le mauvais sort (*kwirogora uwurozi*). V. „*Coutume*". Ces coussinets sont tressés de paille, de feuilles sèches de bananier; parfois ils sont très jolis, et artistement tressés, avec les fibres du raphia-palmier. Fig. n°. 54.

Couteau.

Le coutelas à deux tranchants, ou courte épée, de 35 à 45 c.M. de longeur, est particulier aux Warundi. Presque tous les hommes en possèdent un. Ce n'est pas une arme de guerre, mais un instrument d'usage pratique, quotidien. A chaque instant, on se sert de ce coutelas: pour de petits travaux en bois, pour couper de menus bois, ou arbrisseaux, pour racler le bois de lance, etc. Ce sont les forgerons Warundi, les Watwa surtout, qui les fabriquent. Dans l'intérieur, ils sont assez grossiers, mais dans l'Uzige on en voit de fort bien faits, forgés par les Wavira. La gaîne en bois, composée de deux minces plaques, réunies par 4 à 5 bandes transversales, est faite aussi par les Warundi ou les Watwa. Les Wavira d'Uzige en font de très belles, ornées de dessins sculptés et variés. Le coutelas est porté en bandoulière, sous le bras gauche, à une courroie. — Les Warundi ont encore un couteau (*ingōta, imbugita, indiga*) beaucoup plus petit, de 10 à 15 c.M., de la même forme que le coutelas, qui sert à des travaux plus petits, à racher surtout. Il est également gardé dans une petite gaîne. On le porte suspendu au cou, sur la poitrine, ou bien appliqué contre le bras supérieur, au moyen d'une ficelle. *Fig. n°. 31, 50.*

Coutume.

Les Warundi ont une foule d'usages et de *coutumes*, originales et bizarres, qu'il serait trop long d'énumérer toutes. Un grand nombre, du reste, se trouve disséminé dans les différentes notices. V. „*Abstinence*", „*Religion*", „*Enterrement*" „*Mariage*", etc. Bon nombre de ces coutumes est de nature religieuse. — En voici encore quelques unes.

1°. Pour montrer, qu'une chose est délicieuse au goût (*natetse neza*), on fait un claquement avec la langue, et on met le doigt indicateur devant la bouche, en remuant les trois autres doigts. — 2°. Lorsqu'on vient dans un endroit, où il sent mauvais, ou crache par terre en se bouchant le nez avec deux doigts (*kucyir' amate, kufata 'mazuru*). — 3°. Pour montrer du mépris, ou un refus, on frappe du bras, ou du coude, le flanc ou le côté du corps (*kucyawata: ndakurinda*). — 4°. Pour se moquer de quelqu'un, on agrandit l'oeil, en tirant avec un doigt la partie inférieure de l'oeil en bas, et en regardant ainsi l'homme, dont on veut se moquer (*kumuha 'kinoko, kumuseka*). — 5°. Pour marquer son étonnement, son admiration, sa surprise, on se met les doigts contre la bouche (*kutira induru, kuzjorerwa: ndazjorewe*; *ndatangaye*). — 6°. Pour exprimer la peur, on frappe avec la main contre la bouche, en laissant échapper de petits cris (*kuvudz' induru, ubwowa: aratinye ubwowa*).

Création.

Les Warundi, comme les autres Nègres, n'ont pas d'idée nette sur la création. Leur mot „*kurema*" n'a pas le sens de: „*creare ex nihilo*", mais plutôt celui de: former, de: „*plasmare*", d'organiser la matière première, préexistante. Selon eux, *Imana*; soit seul, soit uni à *Rikiranga* et *Riyangombe (triade)*, a fait toutes les choses visibles; il donne la vie, la mort, le bonheur, le malheur; mais dans tout cela il ne figure, que comme „*plasmator*", comme démiurge (*δαιμων ἑργον*). *Imana* est tellement peu considéré comme vrai créateur, qu'il est confondu avec l'univers, d'une façon panthéistique, dans *ce* sens, qu'il se morcelle, se sub-divise en un nombre incalculable d'esprits, de „*daimones*", se manifestant partout dans la nature. Le mot *Imana* n'est pas autre chose, que la *collectivité* de ces êtres („turba grassantium daemonum", S. Ecr.). Au delà, ils placent une espèce de „*fatum*", mais pas de créateur, vraiment indépendant des choses créées, préexistant à elles. Le verbe *kurema* donc veut dire la même chose, que *kuwezya, kuumba, kuwumba, kusumba,* en Swahili, Kinyamwezi. Il est curieux, que les Wavira et les Wabembe donnent précisément le nom de *Kawezya* à leur *Imana* à eux, à leur esprit supérieur et national. — V. „*Dieu*", „*Esprit*". „*Religion*".

Cuisine.

La *cuisine* des Warundi est excessivement primitive. Ils n'ont pas de case à part pour cuire. La cuisine se fait dans l'unique case d'habitation. Quelquefois on cuit au dehors (bière), sous un arbre. En voyage, on prefère cuire dans une case. Le *foyēr (= iziko, iricyanwa)* se compose de trois pierres *(amāshĭkă, itekesho.)*, placées triangulairement dans l'atrium de la hutte, très peu éloignées du parois. Au milieu de ces pierres est allumé le feu, et se trouvent les cendres *(imyota)*. Les pots, ronds en bas, sont placés sur ces trois pierres. Au dessus du feu, à 1m.50 de hauteur, se trouve un ratelier *(urusenge, urumanirisho)*, pour y tasser le bois à bruler et de chauffage. Ce bois à bruler *(urukwi,*

inkwi, inbehurwa, de : *kuhwehŭră*, ou : *kushenya)* est assez rare dans l'Urundi. Dans beaucoup d'endroits le bois fait complètement defaut. Là, les Warundi font leur cuisine avec de la bouse séchée de vache, de tiges séchées de sorgho, de maïs, de manioc, de plantes arborescentes plus ou moins ligneuses. Dans l'Uzige, on vend le bois de chauffage au marché. — Lorsque le feu est éteint, on cherche d'autre chez le voisin *(kurāhŭră umucyanwa, uturahuzo)*, pour allumer *(kucyàna)*. Faire du feu, en frottant deux bois l'un contre l'autre (*kuvuguta umūrĭrŏ ku 'murinzi* = espèce d'arbre), est connu, mais peu employe. Les Watwa prétendent avoir appris aux Warundi, à faire ainsi du feu. — Pour cuire *(kuteka, kukīnzjĭkă)*, on se sert de pots en terre cuite, qui ont le nom générique de „*inkono*" (V. „*Poterie*", pour leurs noms différents, ainsi que des cruches). Ce sont les Watwa qui les fabriquent, presque exclusivement. Chaque ménage a deux ou trois de ces pots, et un nombre égal de cruches *(umuwindi)*, pour aller puiser l'eau au ruisseau, et la conserver à la maison. Les pots et les cruches sont placés par terre, dans un petit trou creusé dans la terre, ou sur un petit coussinet *(ingata)*. Pour boire, on a plusieurs vases ou coupes. (V. „*Meuble*"). Le travail de la cuisine est surtout celui de la femme ou des filles, mais le père et les garçons y aident de bonne grâce, surtout dans les simples ménages. (Les chefs Watutsi sont trop fiers). Le travail le plus important, est celui de faire de l'„ugali" = *umūtzĭmă* (polenta). C'est de la simple farine de sorgho, d'éleusine ou de maïs, cuite dans de l'eau, et devenant, après la cuisson, une épaisse bouillie. Pour le réussir, il faut remuer *(kucyumba)* juste assez, avec une longue cueillère ou spatule *(umuko)*. On fait aussi une bouillie plus claire *(kusigissa umusūrŭrŭ.)*. La viande (de boeuf) est bouillie dans de l'eau, rarement rôtie. — Les poissons (à Uzige) sont également cuits dans l'eau, quelquefois frits avec de l'huile de palme. Le manioc est mangé cru, ou cuit dans l'eau, ou fermenté et cuit après, ou, enfin, séché au soleil, réduit en farine, et mangé sous forme de „*umutzima*". Ses feuilles sont cuites dans de l'huile de palme, et font de bons épinards. Le maïs est cuit dans l'eau (épi), ou grillé sous les cendres, brûlé sur le feu, ou réduit en farine, pour faire du „*umutzima*". Les patates sont mangées cuites, ou (quelquefois) grillées sous les cendres. Les courges et les citrouilles sont cuites aussi dans l'eau, mais à part, et servent de légumes. Les arachides (assez rares) sont ardinairement mangées crues, et rarement grillées ou cuites. Les ignames sont cuites ou grillées sous les cendres. Les „*amateke*" sont toujours cuits dans l'eau, ainsi que les „*intorre*" (aubergines). Une espèce d'oseille sa uvage *(uruyanni)*, très aimée, est cuite dans de l'huile de palme)à Uzige). — Les bananes et les haricots sont toujours mangés cuits dans l'eau. Les Watwa qui raffollent des sauterelles, les mangent cuites dans l'eau, avec un peu de l'huile de palme. — V. „*Nourriture*". — Chez les chefs, et surtout chez de roi, la cuisine est plus compliqueé. Ce dernier a des fonctionnaires spéciaux, pour tous les travaux qui s'y rapportent: bouchers, puiseurs d'eau, bûcherons, etc.

Culte.

Quoique la religion des Warundi soit mieux exprimée par le mot *culte* que par celui de Religion (exclusif pour la vénération du vrai Dieu), il en sera question au mot „*Religion*".

Danse.

Les Warundi aiment la *danse* à la folie. Se réjouir, jouer, chanter et danser, ce sont des mots synonymes. Ils dansent très bien, avec élégance (surtout les femmes), même avec art. Il n'y a que les Watwa qui les surpassent, au dire d'eux mêmes. Dès l'âge le plus tendre, les petits garçons et les petites filles s'exercent à la danse, sous les yeux de leurs parents, qui les encouragent, les instruisent, et sont très fiers, si leur progéniture sait bien danser; car, ne pas savoir danser, serait une honte pour un Murundi bien-né. La danse *nationale* des Warundi est la même partout, sauf de petits détails. Elle est la même dans le Ruanda. Celle des Wahha et des habitants du sud (Uhha, Heru, Ushingo, Ruguru, Ujiji) en diffère peu. Cette danse, très caractéristique, et différant essentiellement de celle des autres tribus, est souvent un acte religieux (danse rituelle à la naissance de jumeaux, à l'adoration de la lance Kiranga, etc.). La danse des Warundi est convenable, ou tolérable en tout cas, et se distingue avantageusement de celle des Wanyamwezi (d. du bassin, du bas ventre), qui est souvent obscène, et de celle des Wavira et des Wabembe, qui est simplement abominable (mimique de l'acte conj.). — Presque toujours, et partout, les Warundi dansent en grands groupes, rangés en ligne (à l'intérieur), ou en cercle (dans l'Uzige, et pour les femmes partout). C'est le mouvement des pieds, beauconp plus que celui du reste du corps, qui fait la danse. Les hommes tiennent la lance à la main. La mesure (le rythme, la cadence) est très exactement observée. Celui qui y manque est moqué. Ce sont les pieds, qui, en frappant le sol, déterminent la mesure, le rythme. Les mouvements des mains (excepté pour les femmes), du corps, de la tête, sont secondaires. L'art consiste à obtenir ainsi un trépignement des pieds égal, et le plus accéléré possible. Cette danse se nomme: *kuhamiriza*, ou: *kwigirikiza*. Quelquefois on danse, ainsi, simplement pour s'amuser, mais le plus souvent, pour honorer un chef, un personnage important, un hôte, un étranger, ou pour réhausser l'éclat de certaines cérémonies religieuses. On danse encore, pour obtenir du chef un boeuf à manger, ou de la bière à boire. La parade

des soldats de la garde d'un chef, ou du roi, n'est pas autre chose qu'une danse. Ces danses en masses compactes, quelquefois de 500 personnes, tous brandissant leurs lances, se mouvant comme un seul homme, reculant à petits pas saccadés, avancant comme une trombe, ou sautant dans l'air, tous ensemble, comme des automates, sont vraiment saisissantes, grandioses, inoubliables. — La danse *kurongora ku 'murongo* est toute autre. On se met 50, 100, 300, ou d'avantage, à courir (*trotter*, d'un pas égal), l'un après l'autre, la lance à la main, en décrivant des lignes en forme de serpent. Celui qui est en tête, et qui dirige la bande, prend un pas de course lent, en battant des pieds une certaine mesure, que tous les suivants imitent exactement. De loin ou croirait entendre le galop d'un cheval. Les Watwa, n'étant pas assez nombreux, ne font pas cette danse. — Les Warundi (hommes) dansent aussi, quelquefois, seuls *(kutamba, kweneka)*, surtout avec accompagnement d'un tambour, ou d'une „*inanga*". Les assistants y participent, en battant les mains en cadence.

Les Watwa, aussi, dansent seuls, et font alors des pantomines invraisemblables: des courbes, des sauts, comme pour surprendre un ennemi, bondir sur lui. Le danseur fait comme s'il était attaqué, il recule, se blottit, se couche à terre, saute dans l'air, comme pour éviter les flèches ennemies qui volent autour de sa tête, etc. — Les femmes Warundi ont une danse particulière à elles (= *kutamba*). *Jamais* elles ne dansent avec les hommes. Elles se rangent par groupes de 30 à 40 (femmes ou filles) en cercle, ou, plutôt, en ellipse. Une d'elles (ou deux), ordinairement une jeune fille, costumée d'un pagne en franges, danse au milieu de cet oval, tandis que les assistantes claquent dans des mains, frappant le sol des pieds, en sautillant légèrement, et chantent, le tout pour „suggestionner", accélérer *(kugumiza)* les pas, les mouvements de la ballerine du milieu. Celle-ci, pendant sa danse, agite ses bras dans l'air, en courbant les mains en arrière, d'une façon très curieuse, mais très élégante. Cette pose doit imiter la structure des cornes des boeufs *(bos Apis)* des Watutsi *(kuteka inka)*, autre détail, qui prouve, que la danse Kirundi est, avant tout, un acte religieux. Tout en agitant les bras, elle exécute des mouvements légers avec le reste du corps. Pendant qu'elle parcourt (par un va-et-vient continuel) l'oval, les assistantes trépignent des pieds, toujours „crescendo", jusqu'à ce que la danse arrive à son paroxisme, pour ainsi dire. Alors les deux danseuses du milieu s'embrassent. — A l'intérieur, celles-ci tiennent, quelquefois, un arc, ou une lance, à la main, en dansant. Cette danse, très gracieuse, est innocente. Il n'y a que les chants, qui l'accompagnent, qui sont, quelquefois, équivoques. Puis, il y a *leurs* danses religieuses, qui sont à proscire, évidemment. — Quelquefois, dans les danses religieuses surtout (*y'iviseko*), on attache à la ceinture, ou aux pieds, plusieurs petites coques de citrouilles, ou de fruits durs, où l'on enferme des grains durs, ou des petites pierres, qui font du bruit en dansant. Ces espèces de crécelles se nomment: *ivizjegezi (kuzjēgĕră), imiyebe* (toupie), *umusonyo, urinyangarra ry'ikikungu, ry'ikirende*. Dans l'Uzige, on a, à cet effet, de petites clochettes en fer (= *inzōgĕră, amayugi*, Fig. n°. 89), que l'on s'attache aux jambes. Ordinairement on chante en dansant. L'un chante deux ou trois mots, et les autres répondent, en répétant les mêmes mots, ou d'autres, si longtemps, que le premier commence un autre refrain; p. e. le solo *(kutera uruvino)* chantera: „*impunge*", tout le choeur répondra *(kwitawĭră)*: „*samampunge*". — Les Watwa aussi chantent, ou plutôt *hurlent*, en dansant. — Ces différentes chansons sont très nombreuses et varient pour les contrées. Assez fréquemment, ce sont des chansons de circonstance, et dénotant une danse particulière.

Dent.

Les Warundi et les Watutsi ne se défigurent aucunement les dents, mais bien les Watwa. C'est une marque nationale, un signe de tribu, ou plutôt d'initiation (acte réligieux). Tout individu Mutwa, arrivé à l'âge de puberté, doit subir cette opération. Quelquefois, elle se fait après le mariage, mais rarement. Les Watwa *prétendent* qu'ils s'arrangent ainsi les dents, afin de se battre mieux *à coups de dents* contre leurs ennemis! Les Warundi détestent les gens qui ont les dents limées, comme les Watwa, les Wavira, les Wabembe, les Wanyamwezi. Ils disent, que c'est là une marque d'anthropophagie. Il est probable en effet, que toutes les tribus à dents limées aient, au moins autrefois, pratiqué cette coutume. — Chez les Watwa, ce sont les deux dents du *milieu* d'en *haut* qui sont façonnées en *triangle*. Pour cette opération *(kuwaza amenyo*, ou: *kusātŭră)* le patient est couché par terre, sur le dos. L'opérateur se sert d'un petit couteau *(inkare)*. En frappant dessus, avec une petite pierre en guise de martelet, il fait sauter des petits éclats des dents, et les façonne *(kuwaza)* ainsi, jusqu'à ce qu'elles aient la forme voulue. Ces dents, façonnées ainsi, se nomment = *inyenyera, amahongorwa, uruhanga* (entaille). — Un enfant né, chez les Warundi, avec une dent *(umwana w'isema)*, est tué, comme porteur de malheur. (Fig. n°. 32).

Deuil.

Plusieurs cérémonies et usages intéressants marquent le deuil chez les Warundi. — Une fois le mort enterré, on jette sur la tombe (tumulus) la porte (en clayonnage) de la maison *(kuta ko kuri n' umva)* et le couffin *(intēmĕrĕ)* vide, qui a servi pour rétirer la terre en creusant la fosse. Les Watwa, toutefois, n'y mettent pas ce couffin *(ikiyoresho cy' ivvu, ikivumvu, ikishembe)*. — Dans la case elle même, on pratique une autre ouverture,

pour servir de porte et on ferme l'ancienne *(kuhindukiza umuryango)*. Les pierres du foyer sont jetées et remplacées par d'autres, neuves. Le lit est défait et reconstruit à neuf. L'entrée de l'enceinte *(urugo)* est fermée et l'on en pratique une autre. Les Watwa ne font pas ces changements, si ce n'est qu'ils défont le lit aussi, en le remplacant par un autre. Le motif de toutes ces précautions, est de se débarrasser du souvenir du mort. Tout est souillé par lui. On le considère implicitement comme un damné. On en a peur. On redoute sa *larve* malfaisante (revenant, spectre). S'il retourne, on tâche de le dérouter et de lui donner le change en changeant les choses de place, pour que le spectre ou le revenant ne s'y connaisse plus! En somme, c'est un culte de peur, de terreur. — Sept jours durant (pourquoi sept? ce nombre revient souvent), la femme, ou les femmes, et les enfants doivent rester dans l'„*urugo*" (enceinte) sans en sortir *(kugandāra, wasīvyĕ kurima)*. Après ces sept jours, comme pour terminer le deuil *(kwikura urugandariro)*, toute la famille va se baigner et se laver soigneusement tout le corps dans une rivière lointaine, comme pour secouer le dernier atome de contact, ou de souvenir, qui les relie avec le défunt *(= kumarirwa)*. Ils se font raser la tête *(kumobwa)*, se signent le front, en y traçant une ligne avec de la boue de la même rivière où ils se baignent *(kumarirwa, kwisiga urushanga)*. Ches les Grecs aussi, pour ne parler que d'eux, on aspergeait avec une branche d'olivier les assistants aux funérailles d'eau lustrale. La plus grande marque de douleur chez eux, c'était de se couper les cheveux. Dans les calamités publiques, des villes entières suivaient cet usage. Après la bataille de Chéronée, tous les habitants d'Athènes se coupèrent leur chevelure; ils firent de même lorsque Lysandre se fût emparé d'Athènes. — Ce sont là des purifications légales. Les Watwa (femmes et enfants) restent enfermés quelques jours. Ensuite, ils envoyent chercher au *loin* de l'eau, pour s'en laver le corps à la maison. — L'usage du sel est défendu pendant le deuil. La *couleur* de deuil est le rouge, et pendant un certain temps la femme et les enfants portent des habits *(„impuzu")* non-teints en noir ou chamarrés, c.-a.-d. gardant leur couleur naturelle qui est le rouge *(imarirana: impuzu yera, umutukura)*. S'ils ne portent pas un semblable habit entier en rouge, il faut qu'ils aient, au moins, une bande d'étoffe rouge au cou, en guise de scapulaire retombant par devant et par derrière. *Fig. 33.* C'est une simple bande d'écorce de ficus, avec un trou au milieu, pour passer la tête. — Tout ce qui vient d'être dit s'applique au cas que le père, ou le maître de la maison meurt. Si la femme meurt, ou un des enfants, on reste aussi enfermé dans la case, ou dans l'enceinte et on s'habille de rouge. Pour la mère on enlève les pierres du foyer *(kuhindura amasika)* et les cloisons. Sur le lit on change les bois, qui servent de coussin pour reposer la tête. Si une femme Mutwa meurt, tout est également changé ou enlevé dans la maison: pierres du foyer, cloisons, lit, porte, cruches, etc. Encore une fois, tout cela se fait, de peur que le larve, le „*umuzimu*" ne revienne *(„waratinye umuzimu agaruke!")*. V. „*Enterrement*". Quant au rite de détruire les ustensiles, etc., il se trouve chez une foule de peuples anciens et modernes. Le motif en est le même. Ainsi les Bédouins ante-islamiques le pratiquaient, selon le Dr. G. Jacob *(Das Leben der vor-islamischen Beduinen, Berlin)*, et Wilken *(Animisme)* le constate chez différents peuples de l'Indonésie. — Deuil royal. Si le roi du Ruanda meurt, tous les habitants doivent se faire couper les cheveux. Pendant deux mois la terre reste en friche. Pendant le même temps les taureaux restent séparés des vaches. *(Notes du P.-C. Smoor)*.

Devin.

Les devins et les devineresses sont nombreux dans l'Urundi, comme partout chez les noirs. On les appelle: *awafumu w'ukuragura, awaraguzi, awafumu w'indago, w'ukucy' indago, w'ukurasaga, awaretsi ikihuko*. Les Watwa les désignent sous le dernier nom. Quoiqu'ils ne soient pas des prêtres proprement dits (comme les „*kiranga*"), on peut les classer dans la caste sacerdotale ou lévitique du pays. Ce métier paraît assez lucratif, mais ne l'est guère. Presque tous les „*awafumu*" sont pauvres. Ce pouvoir est héréditaire dans la famille. Le père le transmet à son fils aîné, la mère à sa fille aînée. Si un „*umufumu*" (homme ou femme) n'a pas d'enfants, le pouvoir est légué quelquefois à un apprenti, qui est initié de longue main. — Un semblable devin prédit, ou plutôt conjecture l'avenir et les choses contingentes *(kuragura)*, p. e. si l'issue d'une guerre sera heureuse. Il découvre l'auteur d'un vol. Sa spécialité est de dénicher les magiciens et les magiciennes, les goètes, vrais ou réputés tels, les envoûteurs, les jeteurs de sorts, causes de la mort ou d'une maladie, de rendre les maléfices impuissants, etc. etc. — Dans l'Uzige c'étaient surtout des *femmes*. Voici *comment* opère une telle devineresse consultée. Elle se met sur la tête une couronne, ou une bande faite de la peau d'un sanglier ou d'une antilope de marais *(umugāra, umukuso*, ou: *umurizo* = queue, *urusato rw'inzobe, rw'ingenza)*. Elle sort ensuite d'un grand sac *(isaho)* tout l'attirail magique nécessaire pour la consultation. Elle réclame un van *(urutaro)*. A côté de ce van, elle range tout ce qui vient de sortir de ce sac, dont voici les objets principaux. 1⁰. Une vieille calebasse *(intenderi)* au long cou. Cette calebasse est absolument nécessaire; c'est un objet sacré, reçu du père ou de la mère, c.-a.-d. de celui, ou de celle, dont procède le pouvoir devinateur. 2⁰. Une deuxième calebasse, Fig.

n°. 34, plus grande, ornée de perles. Cette calebasse-ci est maniée avec grand respect. L'esprit *Kiranga* est censé y résider, y être enfermé. C'est lui qui agit en elle, par elle (devineresse). Un peu de sorgho est joint à ce meuble; c'est la nourriture de l'esprit *familier*. — 3°. Dans cette deuxième calebasse est enfermé nombre de petites pierres *(utuwuye)*, et presque une infinité de menus objets magiques, p. e. des grains de toute sorte *(imbuto zose)*, et en particulier: 4°. cinq morceaux de fer *(= utuma, imirinda)*, des amulettes variées, etc. Enfin — 5°. deux espèces d'herbes séchées: *umwegera* (plante rampante) et *umusange*. Avant que la consultation commence, la devineresse frotte la calebasse fatidique avec ces deux herbes et à elle-même la tête et la poitrine, afin de bien réussir, être disposée *(kumenya kufumura)*. — Ensuite, elle verse le contenu de cette calebasse sur le van *(kusukana ku 'rutaro)* et place celui-ci près d'elle, par terre. Alors, elle se met à chercher gravement et attentivement dans ce tas de petites pierres et de menus objets disparates les cinq petites barres en fer *(imirinda)*, les amulettes et certaines petites pierres rondes. Ceci trouvé, elle pousse tout le reste de côté, vers le rebord du van (*kushira ku 'muwari w'urutaro)*. Elle prend ces „*imirinda*", ces amulettes et ces petites pierres dans le creux de la main *(kushira mu 'kiganza)*, les remue, puis demande en elle-même *(kuwaza)*, par exemple, si c'est ce chemin-ci ou celui-là qu'a pris le voleur, etc. etc. Après chaque demande, elle jette tous les objets, qu'elle tient à la main, dans la partie vide du van *(kutera inzuzi)* Si maintenant tous les „*imirinda*", les amulettes et les pierres se trouvent ensemble *(kurundana)*, alors c'est bien cet homme-là, qu'elle a nommé, qui est le coupable, ou c'est bien ce chemin-ci ou celui-là, nommé, que le voleur a pris, etc. *(araraguye neza)*. Si, au contraire, ces objets s'éparpillent, elle recommence et pose une autre question. Dans le premier cas encore, c'est un signe que le malade mourra *(umuntu azofa)*; dans le second (objets éparpillés), qu'il guérira *(umuntu azokira)*. Les Warundi disent, que très souvent les devins devinent juste. Il est certain, en tout cas, que ceux-ci sont pleinement convaincus de leur pouvoir, et qu'ils agissent de bonne foi Rarement il y a fourberie. Du reste, les assistants, intéressés, sont là pour surveiller l'opération. Ces devins savent bien, qu'ils séraient assommés, s'ils étaient surpris, faisant de la fraude. Le hasard ne suffit pas, non plus, à tout expliquer. On connait le passage de Pausanias *(in Achaica)*, nous décrivant les sorts d'Hercule-Kiranga dans la caverne de Bura: „C'est la table qui rend les sorts au moyen des osselets qu'on jette dessus." *Seldenus (de diis Syr.)* ajoute, que le génie de la table était le directeur, l'interprète des osselets. Dans l'antiquité, ces tables hiératiques, ces trépieds fatidiques (pour deviner), étaient surmontées d'une boule, simulacre du monde. La calebasse de notre „*umufumu*" a la forme d'une boule aussi, même double; elle est dédiée, consacrée par des rites spéciaux. Le van „*urutaro*" remplace la „*mensa*" = μεση, de: media, mediatrix (cfr. S. Paul I Cor. X). Les osselets de l'opérateur de Bura sont remplacés ici par des barres de fer, des pierres-„*media*". Enfin tout se ressemble. Du reste, le „medium" importe peu, que ce soit le scyphus de Joseph, les „chèvres" citées par Tertullien, les colombes de Dodone, le trou béant, ou les entrailles de la Pythonisse de Delphes, etc. etc. „*Nihil novi sub sole*". Ce sont là des communications avec un outre-monde maudit, des pratiques blâmables, et non pas simplement ridicules. — Revenons à la devineresse d'Uzige. Comme à Delphes, ses oracles sont parfois vagues, amphibologiques à dessein. Si elle ne craint pas les représailles, elle indique clairement la personne coupable de magie, de vol *(kuraguritsa uwurozi, ikisuma)*, etc. Alors celui-ci le paie souvent de sa vie. Que ceci soit une source d'abus, qu'il y ait des innocents ainsi „dévoués" quelquefois, c'est certain. Mais dire, que ces indications sont toujours vaines, il y a loin. „*Homicida ab initio*". — Ces mêmes devins préscrivent encore les remèdes, et les moyens pour détruire les maléfices, découverts ainsi. Ils donnent au consultant une poudre magique ou une amulette en bois = „*umuti*". Celui-ci s'en va avec ce „remède", non loin de sa maison, sur le chemin par où le sort est venu. Là, il fixe en terre trois piquets, en forme de triangle. Sur ces piquets il met un pot, pour y faire bouillir le contre-sort. Une fois bouilli, il est versé sur le chemin. Le pot lui-même y reste. Cela s'appelle: *umuhuho, kuhuhera awansi* (ennemis), *kuteka iviheko, kushinga iviheko*. Les passants ont bien soin, de ne pas toucher du pied à cet *ikiheko;* ils font un détour. S'ils y touchaient par mégarde, ils gagneraient le même maléfice. Cela ressemble fort aux pratiques de nos sorcières du moyen-âge, et de nos jours! — Ces mêmes feuilles sèches *umwegera* et *umusange* servent encore, pour gagner l'estime et la faveur des grands *(urusango)*. Alors, on les jette dans de l'eau dont personne n'a bu encore, et on se lave, ensuite, le corps avec cette eau. — L'*honoraire (kugemura ingemo)* d'une telle consultation dépend de la fortune du consultant, et du succès obtenu! Dans l'Uzige, on donne un panier de farine et un „fundo" de perles. — Au centre de l'Urundi on devine *(kurogura)* beaucoup par les„ *insuzi*", ou l'„*akasanda*". Fig. n°. 8. (cfr. Dr. Baumann, p. 222). Cet appareil agit comme la baguette devinatoire en coudrier d'Aymar de Lyon. Il se compose de bâtonnets de 15 c.M. de long, disposés en croix, attachés l'un à l'autre et formant ainsi une série flexible de losanges de 80 c.M. à 1 M. de longueur. L'opérateur demande le chemin par où le sort est

venu, etc. Alors il fait mouvoir l'„*akasanda*" articulé, garni au bout d'un toupet de cheveux. Le bout de l'appareil s'incline *de lui-même (?!)* à droite, à gauche, ou vers le milieu. Ce mode de deviner, très employé aussi par les Wanyamwezi, paraît toutefois très apte à la fraude; car il est facile d'imprimer une direction quelconque à l'extrémité de l'appareil, par la moindre pression de la main dans un sens ou dans un autre. Seulement, les Nègres, très malins et observateurs admirables, ne se laissent pas facilement berner par leurs „*awafumu*". Ceux-ci, pris en flagrant délit de fraude, sont tués impitoyablement, surtout s'ils s'avisaient de tromper un chef. Enfin, je puis affirmer, que j'ai vu des faits très impressionnants et très suggestifs en ce genre..... — Les devins Watwa ont les mêmes procédés que les Warundi, mais ils employent volontiers les épreuves judiciaires, ou *ordalia*. V. ce mot. V. aussi les mots „*Guérisseur*", „*Prêtre*", „*Médecine*", „*Charmeur*", „*Pluviator*". V. Fig. nº. 134.

Dieu.

Les Warundi connaissent et vénèrent des *dieux*, ou mieux des *esprits*. Aussi, leur culte peut-il exactement être nommé: *démonolatrie* et, plus concrètement, *nécrolatrie,* puisqu'ils vénèrent surtout la cohorte des esprits mauvais, sous forme de *mânes* = esprits des morts = larves = lares = pénates, etc. (V. „*Esprit*"). Ils ne connaissent et ne vénèrent pas, en tout cas, le *seul vrai* Dieu Créateur. Ils admettent toutefois un esprit supérieur aux autres: *Imana* („*primus inter pares*", tous créés, puisque *Imana* est le premier des mânes = *Summanus*, „*umukuru yawo*"), qui a tout coordonné, arrangé, et qui „*de facto*" est le maître de tout, c.-à.-d. dans notre système planétaire *(princeps hujus mundi)*. Ce *Imana* n'est pas le vrai créateur (V. „*Création*"). On sait qu'un très grand nombre de Nègres-Bantu désignent leur Esprit suprême par le nom *Mulungu*, *Murungu*, *Mungu* (contraction de *Mulungu*), *Mulugo*, *Muluko*. Le P. Torrend s. j. cite quinze langues ou tribus, où cette dénomination a cours. Il y en a au moins trente, mais qui, chose curieuse, se trouvent toutes dans la moitié orientale sud-africaine. Le savant Père Jesuite croit, que le mot *Muzungu*, nom sous lequel les Nègres désignent les Blancs non-Bantu, est synonyme de *Mulungu* et serait une réminiscence phénicéenne. Ceci est probable, puisqu'il est prouvé, que les Phénicéens et d'autres peuples, d'origine sémitique et hamitique (Chananéens), ont eu des rélations avec cette partie de l'Afrique au moins, dans les temps les plus réculés. Le Révérend Père croit donc, que le nom *Mulungu* serait dérivé de *Moloch*, divinité phénicéenne. Ceci est beaucoup moins probable, quoique admissible à la rigeur, pour les noms *Mulugo* et *Mluku* qui ont cour au Mozambique et à Kilimane, où *certainement* les phénicéens ont eu des comptoirs, même dans des temps moins réculés. — Quoiqu'il en soit, le nom *Mûngu, Mulungu, Murungu* est adopté par les Missionnaires Catholiques pour nommer le vrai Dieu. Ce qu'il faut remarquer avec soin dans ce nom, c'est la racine **ng**, **ngu** ou **nk**, **nku** qui donne un son spécifique aux langues Bantu, (mais non pas exclusif), et qui se retrouve dans un grand nombre d'autres noms d'esprits chez les différentes tribus africaines. Je ne cite que: *Li***nk***obe, Riya***ng***assa, Riya***ng***ombe, Rikira***ng***a, Muru***ngu**, etc. chez les Wanyamwezi, Wirwana, Wasukuma, Watakama, Wasumbwa, Warundi, etc. Le mot *Rikiranga* paraît le même que celui de *mganga,* sous lequel, presque partout, sont désignés les prêtres, les sorciers, c.-à.-d. des personnages en rapport avec les esprits. Le mot *inkuba* = tonnerre, considérée comme esprit, recèle encore le même étymon. Il m'est impossible de déterminer la valeur, le sens de cette racine *ng.* Toujours est-il, qu'elle se trouve dans beaucoup de noms désignant des animaux, et notamment le boeuf = **ng***ombe, i***nk***a*, etc. (Zoolatrie égyptienne?) Tout curieux que cela paraisse, ce *ngu* paraît fort ressembler au mot perse „**nkh***oda*" („*ens a se*"), ou à la racine *ghu* („*invocare, ut Deus sit is, qui invocetur*"). On sait qu'il y a des savants, qui font dériver le nom „Gott", „God" (prononcé surtout à la manière flamande), de la même racine perse, tandisque d'autres préfèrent la racine *dyu* („lux"), ou le mot sanscrit „**jut** = *dyut*". Serait-ce là un pont, introuvable jusqu'ici, entre les langues (et les peuples) Bantu et sémitiques, ou même Aryens? A propos de cette racine *dyu*, il y a une autre analogie à constater. Les Warundi, et d'autres Bantu désignent le *ciel*, le firmament, la lumière, tout ce qu'il y a au-dessus de nos têtes, par le mot, *dyuu* (Swahili), *dyulu, dyuru, idzjuru* = *idyuru* (Kirundi), ou: *igulu, iguru,* etc. (*ngu* et *dyu* combinés ou se confondant). L'adjectif *grand* est exprimé généralement par *-kuru, nkuru, nkubwa.* (Les Herero e. a. désignent l'esprit supérieur par le mot *mukuru* = le grand). Cette racine *dyu*, se trouvant chez les Bantu avec *ce* sens-là, est très remarquable; car on sait, que le nom latin „*Deus*" (et ses variantes romanes: *Dio, Dieu, Dios*) est communément dérivé de la racine commune, *dyu* („lux"). La même racine se trouve dans le sanscrit: *Deva* (les dews ≐ esprits!), le grec: *δῖος*, le gothique: *Tius*, le lithauéen: *Diewas*, le lette: *Dews*, le vieux germanique: *Zio*. Enfin *Zeus*, *dies* („jour": „*sub dio cubare*"), *divus, Jupiter (= Dyu-pater)* n'ont pas d'autre sens. Même le mot grec *θεός*, que les Pères grecs ont essayé de faire dériver de *θεᾶσθαι*, *θεωρειν (omniscientia, providentia)*, se rattacherait, selon M. Müller et Pott., à la racine: *dyu* par *deivos*, devenant *θεõυ* par une espèce d'aspiration de la première consonne. Toutefois, le mot *θεός* paraît moins orthodoxe, et ne désigne que les dieux planétaires (Kabires), de *θειν*

= *planare.* — Une autre particularité des noms des esprits est, que tous, ou presque tous, ont le préfixe de la 5e classe, la classe de *grandeur* ou noble. Ce préfixe est: *i, li, ri, iri, ili* (**Linkobe, Riyangombe, Rikiranga, Imana, Linze,** etc.). Cet élément renferme l'idée d'*être,* d'*exister,* de *durée,* l'„*ens à se*". *Ri* ou *li* est la forme parfaite, quoique irrégulière, du verbe: *ku-wa* = être. Tandis que l'élément; *ri, li* indique la durée, la permanence immuable, tous les autres temps, où entre la racine: *wa* de *ku-wa,* ont quelque chose de flottant dans l'être, p. e. le futur. l'imparfait, etc. Ce serait peut-être aller trop loin, que de chercher dans ce *ri* ou *li* une analogie avec la racine sémitique: *El, Eloah, Elohim,* ou: *Ilah, Al-Ilah,* ou *Allah* (des Arabes), ou, enfin, le *Ilu* babylonien. Ce *El, Il* veut dire: *force.* Puisque tous les préfixes des classes en Bantu sont des *mots* abrégés, et ont un sens, *ri* ou *li* pourrait signifier: *l'existant,* qui est, le *fort,* etc. Ainsi, p. e. *Riyanyombe, Riyangassa* voudrait dire: le lui, le El, le fort, l'esprit de *ngombe,* de *ngassa.* La particule copulative *ya* indique la relation. On sait, qu'avec le nom *El, Al,* bon nombre de noms d'esprits mauvais sont formés, p. e. *Baal, Bel, Baalzéboub, Baalphégor,* etc. — Toutefois la forme *ku-wa* a ceci de curieux, qu'elle ressemble (hasard?) au verbe hébreu *havah,* d'où vient, comme chacun sait, le nom du vrai Dieu, le seul nom exact et parfait: *Jahve* = *(qui) est.* — Le P. Torrend *(pag. 68)* cite quelques noms d'esprits, où la racine: **z, nz, nza** entre: *Leza, Lesa, Redzja, Redza, Tixo, (Tizo?), Kabezja, Nzambi, Kixi (Kizi?).* Il y a certainement beaucoup d'autres, p. e. *Linze* chez les Wirwana de Msalala. L'élément: **z, nza** implique l'idée de procréer, de générer *(kuzaa, kuzala, kuzara)*; mais il est plus probable, qu'il faut penser ici à l'idée de: *bon, beau.* En effet, dans presque toutes les langues Bantu *bon* (et beau) est rendu par *-za, iza, eza, cyiza, nzuri,* etc. L'idée de Dieu et de bonté se confondrait ici. On sait, que certains font dériver aussi le nom *Gott, God,* simplement de *gut, goed* (bon). — Ce sont là les principaux éléments que j'ai pu trouver dans les noms des esprits chez les Bantu en général, et chez les Warundi en particulier. Ce sont là au moins des éléments qui méritent attention; car il ne manque pas d'autres noms qu'on pourrait analyser. Seulement ceux-ci sont de moindre importance, et n'ont souvent qu'une raison-d'être locale, circonstantielle, ou historique tout au plus. (V. „*Esprit*"; notamment pour le nom „*Imana*"). Ainsi, les noms *Modimo, Molimo* (des verbes: *kudima, kulima*) = pasteur, cultivateur, désignent certainement, chez les tribus Chwana et Suto, des esprits subalternes. *(Nyamurimi* chez les Warundi. Le roi des Wangoni-Zulu s'appelle *mdimi).* Les noms à préfixe diminutif: *ka,* — le contraire, dirait-on, de: *li, ri* = préfixe de grandeur, — p. e. *Katonda* (Uganda), *Kaweza* (Ubembe, Uvira), *Kadupe* (au nord de Camerun), *Kabezja* (Guha), etc., sont étonnants. — Malgré tout, les étymologies, si plausibles et spécieuses qu'elles paraissent, sont souvent sujettes à caution. Il faut bien se l'avouer. De l'autre côté, c'est une étude intéressante, nécessaire même. Le nom à donner au vrai Dieu, n'est pas du tout une chose indifférente. On sait avec quel zèle jaloux les Juifs gardaient le nom de Jahve (Jehova), le tétragrammaton, pur de tout alliage. Malgré les bons(?) titres de: Zeus, *Διῶς,* Jupiter (Dyu-pater), St. Paul prêchait le Dieu inconnu. St. François-Xavier, par cette peur d'un alliage sacrilège, préférait *importer* aux Indes le nom *Dios,* que d'adopter un nom quelconque d'esprit, trouvé sur place, si spécieux, si superficiellement orthodoxe qu'il parût; se rappelant, sans doute, ce mot de l'Ecriture Ste: „*omnes dii gentium daemonia*", ou cet autre: „tous (les dieux) venus avant moi, ont été des voleurs (fures)", c.-a.-d. ont volé mes attributs divins, incommunicables. — Quoique le mot *Murungu* existe en Kirundi, et entre dans certains noms propres d'hommes, p. e. *Seryawurungu* (= le père de *Wurungu*), ou *Murungu* tout court, les Warundi ne l'emploient pas (que je sache), pour désigner un esprit, pas plus que les Wanyamwezi, qui l'ont aussi, mais qui parlent plus volontiers de *Linze, Linkobe,* etc., comme nos Warundi d'*Imana, Riyangombe, Rikiranga,* etc. Cette remarque mérite d'être faite, car ce fait pourrait prouver, que nos Nègres connaissent sans le savoir, sans le vénérer en tout cas, le vrai Dieu Créateur, supposé toujours, que le nom: *Murungu* ne soit pas importé du dehors (Arabes). Malheureusement leurs adorations vont aux esprits „voleurs" „*qui non fecerunt coelum et terram*". — Il est presque superflu de dire, qu'il n'existe pas de nom *commun* pour désigner Dieu, à moins que ce ne soit un des éléments mentionnés plus haut (*ng, dyu,* ou même *nz, ri, li, wa).* Tous les noms de leurs dieux sont des noms *propres, Imana* inclusivement, quoique ce dernier soit pris, quelquefois, *collectivement* (point communément) pour l'ensemble des esprits, en particulier des *mânes* (sabaoth). V. „*Esprit*", „*Religion*".

Discours.

Les Warundi ont une éloquence à leur façon. Ils sont grands parleurs (= *awavuzi, awakuwitsi w'intabe, awawuranirwa, awacyi w'uruwanza).* Leurs discours sont quelquefois de vrais modèles d'éloquence. Ce qui est curieux, c'est que cette langue *oratoire* diffère notablement de la langue de conversation ordinaire. C'est un langage artificiel, stéréotypé, haché, cadencé. Chaque fois qu'on traite d'une affaire un peu sérieuse, on emploie ce style oratoire. C'est surtout dans leurs procès, leurs querelles, leurs délibérations (auprès du chef ou entre eux), qu'ils font des discours interminables quelquefois. On écoute toujours religieusement. L'orateur

est rarement interrompu. Quelquefois un interlocuteur y jette un ou deux mots. On est assis, ou accroupi plutôt, lorsqu'on parle. L'orateur, pour appuyer ses dires, frappe quelquefois sur le sol avec sa casse-tête. C'est dans un procès surtout (défense-réquisitoire = *amadzjambo, ingingo*), qu'on peut admirer de vrais chefs-d'oeuvre d'éloquence malgré leur simplicité. La discussion n'est jamais animée: on parle, de part et d'autre, très posément, froidement même. Chaque discours commence et se ternime invariablement par la formule consacrée: *„gira Umwami"*, ou: *„gira Mwezi"*, ou: *„gira Kisabo"*, ou: *„gira Kisabo na Kihumbi"* (les Wahha), ou: *„gira Muzungu"*. Cette formule, qui est une espèce de prière, ou tout au moins un voeu ou un souhait, veut dire en équivalent: *„Vive le Roi"* (*kukira, kugīra* = sauver, guérir, se porter bien). D'autres disent: *„Tugire Umwami"*; d'autres: *„ganza Umwami"* (= *kuganza* = dominer, regner: „que le roi règne", „qu'il vive!"). V. *„Salut"*. — Dans le corps du discours on intercale certaines phrases souvent répétées, en guise d'interjections. Les principales sont les suivantes: *„umukunzi muhīre w' akaryenda"*, ou: *„umukunzi muhire wa Mudaga"*. Le sens de cette phrase n'est pas bien clair. *„Akaryenda"*, c'est le tambour sacré royal, symbole et vrai palladium de la royauté. *„Umuhīre"*, mot archaïque, veut dire: bruit. C'est donc une espèce de conjuration ou de serment par „le bruit favori et aimé du tambour royal". *Mudaga* est un ancien roi de l'Urundi. Le sens de cette deuxième phrase est encore moins clair. Le mot *akaryenda* présente les deux préfixes de petitesse et de grandeur (*ka* et *ri*) réunis. *nda* veut dire: ventre, entrailles. Ce mot rappelle donc les divinités ventrues et le culte phallique, e. a. des Egyptiens. — On intercale encore les phrases suivantes: *„iri 'dzjambo rykatūngānā, n'iyo ingingo yo katūngānā, ikaw' ingingo.* V. *„Interjection"*. — Les Watwa sont aussi grands parleurs que les Warundi.

Voici un spécimen de discours ordinaire, accompagnant l'offrande d'un cadeau:

„Gira umwami! Mukunzi muhire wa
„Karyenda! ndaza kutura, umbarire,
„je viens apporter un cadeau, dis-moi (de bonnes paroles),
„umburane ku 'mutware azombarize,
„pour moi parle près du chef qu'il me fasse dire de bonnes paroles
„amburane; ungabire ingawano,
„qu'il me parle en bien, donne-moi un cadeau,
— *„mukunzi muhire wa Karyenda!* — *ndi*
je suis
„umwōro, untunge nk' awōro,
„un pauvre, fais-moi riche comme les pauvres,
„unkire, unkengerukire, uzomburane
„sauve-moi, sois content de mon cadeau, recommande moi
„ku 'wantu, wagomba kunyīcÿă;
„près des hommes, ils veulent me tuer,
„unkize, umpe nk' awandi 'wana,
„sauve-moi, donne-moi comme aux enfants autres
„ndi umuntu wawe, — *mukunzi muhire*
„je suis l'homme de toi, —
„wa Karyenda! — *uzonsabire ku*
„tu demanderas pour près moi
„'mutware. — *Gira Mwezi!"*
„du chef. —

Divorce.

Le mariage est assez *instable* parmi les Warundi. Ils ne sont pas persuadés de son *indissolubilité*. Le divorce est fréquent, peut-être plus fréquent que chez d'autres Nègres (au moins dans l'Uzige). Là un rien, un caprice suffit, pour que la femme s'en aille. Des femmes qui en sont à leur 4e, 5e, même 6e conjoint, ne sont pas rares. Aussi la plainte ordinaire des maris est celle-ci = *„umugore wanzje aragīye ku wundi 'mugabo"*. Dans l'Urundi la femme est l'égale, à peu près de l'homme; elle occupe un rang beaucoup moins inférieur et elle n'est pas du tout esclave, comme chez d'autres Nègres. De là vient, qu'elles abusent quelquefois de cette position. Elles ne se laissent pas maltraiter ou battre impunément par des maris durs. Une autre cause de divorce facile, c'est, que la femme dans l'Urundi *„coûte"* peu, pour conserver ce mot, car l'arrangement de la dot a toujours, au fond, le caractère d'une vente, d'un *achat*. Puisqu'on en „achète" une pour quelques cruches de bière, la question financière n'est pas, comme ailleurs, un motif pour les maris de conserver leurs femmes ni pour celles-ci de s'en aller. — Le divorce est exprimé par les termes suivants: *inzu irafūye, ntiyawaye 'ruganda, kwahūkāna* (chasser): *ndakutaye, kwendwa handi, kuza wudzje, kuwenga, kuzenga.* Si le mari veut divorcer, parce que sa femme est méchante, paresseuse, soupçonnée de magie, d'adultère, il la chasse simplement = *kuwenga.* Le père, dans ce cas, doit rendre la dot, ou plutôt le prix d'achat, au mari = *kwishura ivintu, ivintu vy' ukukwa, inkwano.* Si la femme s'enfuit sans raison ou pour un caprice, le mari peut la reclamer. Les parents, dans ce cas, doivent renvoyer leur fille au mari (= *kusuwiza mu 'rugo rwiwe*), ou bien rendre le prix reçu. Souvent la femme divorce et rentre dans sa famille (*kusohorwa*) sous les instigations de celle-ci, pour hâter le payement complet du prix; car celui-ci ne se paie souvent, que longtemps après le mariage conclu. Alors, si le mari s'exécute en payant, elle rentre au logis (*kumara kukwa: aragarutse*). Souvent les parents chicanent encore longtemps après, et demandent davantage, en suggérant à leur fille le divorce, pour extorquer davantage. —

Si le divorce a lieu après qu'il y a des enfants, les garçons grandissants suivent le père et les filles la mère. Les enfants en bas âge (garçons ou filles) suivent la mère *(ku-zjana nina, kumukurikira)*. Les maris bigames (chefs) surtout sont exposés à voir leurs femmes divorcer, à cause de la jalousie de celles-ci entre elles *(kufuha: akafuha, ku-fŭhĭră 'mugore)*.

Dynastie.

Les rois de l'Urundi appartiennent à la dynastie des *Wahinda,* quoique d'autres le nient. On fait remonter cette dynastie au célèbre *Ruhinda*; seulement, on fait venir ce Ruhinda du *sud,* c.-à.-d. du Heru ou de l'Ushingo *(w' inkiko, amahangakwa Ruhinda)*, d'où tous les rois de l'Urundi seraient originaires; tandisque le fondateur *Ruhinda* des dynasties du nord (Ruanda, Karagwe, Usui, Uzinzja, Nkore, Kiziba, Unyoro) est dit originaire du *nord,* du celèbre royaume ancien de *Kitara.* Les habitants distinguent soigneusement ces Wahinda des *Wahuma* ou *Watutsi.* Tous sont des immigrés, mais ne seraient ni de la même race (quoique mêlée depuis), ni immigrés à la même époque. Quelques Warundi placent l'origine de leurs rois au *nord* sur une montagne sacrée, ou dans un pays nommé *igitara (kitara)*, situé au Bugufi (?) ou plus au loin! Le fondateur de cette dynastie, selon eux, sort de l'*eau* d'une source, ou d'une fontaine profonde qui sort des entrailles de la même montagne sacrée *(igitara)*. Il est très curieux, que parmi les dix *Maharkis,* patriarches indiens (divinisés), se trouve un *Poulastia* (c.-à.-d. *le rejeté,* selon Gorresio), identique au *Hiuen-hiao* = le *noir* vociférateur, associé par les Chinois à la planète Venus-Lucifer. Eh bien! ce *Poulastia* habite *Kedara* ou *Kitara* = lieu *creusé.* Selon la Bible, Caïn fut le premier chercheur (mineur) et fondeur de métaux. Ce même Poulastia fut, selon les Indiens, le premier ancêtre des noirs *Rackhasas* (égyptien: *Nahsi* = Nègres, *Ranehsi* = dieu des Nègres, de *Khu, Shu, Sut, Set*), c.-à.-d. de la race *caïnite* et *nègre* de l'Inde, de l'Afrique et du reste du monde. Ils sont spécifiés comme les *hommes aux grandes oreilles.* Les Wahinda-Watutsi, en effet, se remarquent par leur longues oreilles! — Les *Wahuma* ou *Watutsi,* au contraire, se disent originaires (et immigrés en même temps(?) que les Wahutu, i. e. les vrais Warundi) de l'*est,* ou plutôt du nord-est, immigrés en dernier lieu de l'Usui (sous l'ancien roi: *Kabogora*), mais bien auparavant du côté oriental du Nyanza, d'un pays couvert de forêts. Ils auraient contourné le lac par le sud *(Uzinzja)*. Tout cela est bien vague et bien incertain. V. *„Histoire", „Aborigènes".* — En tout cas ce nom de *Wahinda* est extrêmement remarquable. L'égyptien *Khentu,* qui veut dire: terre intérieure, le sud, le pays de *Kush,* n'est qu'une modification du zend *Hendu,* du sanscrit *Sindhu,* du pahlavi *Hendo,* se transformant enfin en *India*; de la sorte que les noms égyptiens *Khabta-Khentu,* zend: *Hapta-Hendu,* sanscrit: *Sapta-Sindhu (Sindha)* sont synonymes. Il y a deux „terrae" *Hindu-Kush,* l'une indienne, l'autre africaine (éthiopéenne). Les auteurs latins les confondaient. Ainsi Virgile (*Georg.* L. IV. v. 293) fait venir le Nil du pays des *Indiens* coloriés (noirs). C'est l'Urundi et le Ruanda! Nos *Wahinda* sont donc bien des *Khamo-Kushites*, originaires de l'Inde. Il est probable que la racine **and** et **und** dans les noms de pays, comme l'*Ur***und***i*, le *Ru***and***a*, l'*Ug***and***a*, etc. soit la même que celle de *Khe***ntu**, puisque les lettres **t** et **d** se prennent l'une pour l'autre. Ainsi, on parle de *Awatutsi* et de *Awadutsi*, comme, du reste, les mots *mtu, umuntu, umudu, umunhu* (homme) sont identiques. Il faut rattacher au même ordre d'idées la légende du fameux patriarche (ancêtre) *Kintu* des Waganda (Stanley). C'est probablement *Khem-Kush* (égypt.: *Khepsh*) divinisé. — Donc, tout ce que les habitants actuels racontent de leur origine (immigration) paraît bien modernisé. Cette vague tradition peut fort bien dater de quelques milliers d'années. — Quoiqu'il en soit, les *Wahinda* sont les derniers restants d'une superbe race d'hommes, de géants, de vrais fils d'Enac. Ils sont admirablement proportionnés. Les traits de leur visage sont nobles, ideaux; la couleur de la peau est claire, très claire même, tandisque les Wahuma sont noirs. Cfr. Cte de Götzen: *Durch Afrika von Ost nach West, pag. 138, 143, 158, 180, 186.* — La dynastie des rois de l'Urundi paraît divisée en quatre branches, nommées des: *awambutsa, awadaga, awantare* et *awanengwe.* Le roi actuel *Kisabo-Mwezi* appartient à la dernière. On raconte, que le futur roi porte, en naissant, dans ses petites mains fermées toutes les graines du pays. On connait sa future destination à ce signe. Alors sa mère doit s'enfuir du pays avec l'enfant prédestiné et se cacher, jusqu'à la mort du roi regnant, dans un pays environnant. Ainsi *Kisabo* (né sur le Mugera) serait venu du Heru, *Ntare,* de l'Ushingo, *Mudaga* de l'Usui, *Mwambutsa* du Ruanda. Il est impossible de dire, combien de rois de cette dynastie Ruhinda ont regné sur l'Urundi, ou depuis combien d'années. Les Warundi-Wahutu se disent immigrés en même temps que les Wahuma-Watutsi. Ce n'est pas probable, quoique les Watwa se disent *seuls* les vrais Autochthones, selon le sens vulgaire de ce mot. Ceux-ci ont-ils eu des rois de leur race? On n'en sait rien. On place — avec peu de raison du reste — l'invasion des Wahuma au 16e siècle. A cet époque Mohammed Achmed Grandj (1525—1544) par ses conquètes en Abyssinie aurait donné l'occasion de cette émigration de Galla-Wahuma vers le sud et le sud-ouest. Les Warundi nomment invariablement quatre noms (ou branches!) et 3 ou 4 rois de chaque nom, qui auraient successivement regné sur l'Urundi. En admettant, comme ils font, un assez long règne pour chaque roi, on arrive

Ntare III né à Mugera.

1. Kisabo-Mwezi.

1. Wanyaga †; son succ: Simbiwawo, chef de Iwuteka.
2. Mahinga †.
3. Nyangongo †.
4. Serushanya, chef de Kihinga.
5. Icyukuru †.
6. Warandunduye †.
7. Kitandazi.
8. Kawondo.
9. Nyamumira.
10. Kanyamwanira.
11. Sawanya.
12. Mafyuguru, tué dans un combat, sur le Kihinga, avec le Lt. von Gravert en 1899.
13. Setoborwa.
14. Setakwa.
15. Wigoriwaga †.

2. Kitinwa, nommé aussi: Kihanamasango; est un pseudo-mwezi.

Chassé en 1896 par le cap. Ramsay, il s'est fixé au nord-ouest sur la frontière du Ruanda.

Ses fils s'appellent: Simbawame et Nzokimwami.

3. Ntango, ou: Kengereza

de sa 1e femme:

- Rusabiko, chef d'Uyenze et de l'Uyogoma Septl., tué par Muzazye en 1897; son fils Rungumwami règne sous la tutèle de son oncle Seryawurungu.
- Seryawurungu, chef de Museenyi.
- Lusera (Nyakayogo), chef d'Umugari, † 1897.

de sa 2e femme:

- Muzazye, chef d'Uwurukira, l'aîné; se dispute avec Rusabico en 1896.
- Kayandaha, chef de Mwiyeye.
- Nantamagarra.
- Mwigwa.

4. Ndavyariye.

Ruasha (*ku'nkiko* = nord):

- Munyantama, chef de Wugondo.
- Wigoriwaga, chef de Winikira.
- Kinyamurima, chef de Muhango; son fils: Nzozibwami.

Nyasongo, chef de Wuyero, tué avec son fils par Kisabo.

- Kanuguwo.
- Kamwaga.
- Ndakawanyura.

Bwenge, chef d'une partie de l'Uyogoma, près de l'Usui.

Ntongore.

effectivement à l'époque mentionnée (1570). Voici la liste de ces rois avec les années de leur régne respectif:

Mwezi-Kisabo III	? —1860.
Ntare III	1860—1820.
Mudaga III	1820—1790.
Mwambutsa III	1790—1760.
Mwezi II	1760—1735.
Ntare II	2735—1710.
Mudaga II	1710—1690.
Mwambutsa II	1690—1670.
Mwezi I	1670—1640.
Ntare I	1640—1615.
Mudaga I	1615—1595.
Mwambutsa I	1595—1570.
Ruhinda	1570—1500.

Il est assez curieux, que dans les pays limitrophes, où règnent également des rois de la dynastie des Wahinda (remontant chacune au célèbre Ruhinda), on arrive à la même époque environ, en additionnant les règnes des rois connus. Là aussi le même nom revient 3 ou 4 et même 6 fois, comme dans l'Ushirombo (Ndega VI). Selon Ratzel toutefois *(Ethnogr, vol. II p. 250),* le révolté (?) Ruhinda, un Muhuma(?) aurait quitté le pays Igitara il y a *20* générations, et fondé la maison de Karagwe, en chassant *Nono,* le roi des indigènes Wanyambo (= gens d'*Imbo* = ouest). Cela nous ferait remonter jusqu'au milieu du 14e siècle! — Puisque tous les documents manquent, il paraît bien à jamais impossible, de savoir le fin mot de tous ces règnes, plus on moins fabuleux. Pour ma part, je ne crois pas à cette invasion *récente.* L'Egyptologie moderne, du reste, croit retrouver dans ces *Wahinda* et *Wahuma* simplement des Khamites *(India, Hendu, Sindha, Khentu* = „terra" *kush* = intérieur = sud). — Est-ce étonnant, puisqu'il est déjà assez difficile de dresser la table généalogique de la maison royale, en commençant seulement par le dernier *Ntare.* Je la fais suivre ici quand même, la donnant, bien-entendu, pour ce qu'elle vaut. Plus tard peut-être, il y aura moyen de la compléter et de la corriger.

Tous les Warundi sont d'accord pour dire, que le règne de Ntare III, qui fut très long, était heureux, tandis que sous *Kisabo III* tous les fléaux paraîssent être descendus sur le pays: sauterelles, famine, épizootie, petite variole, „*ivinyoro*", „*invunza*", sécheresse et surtout les guerres civiles. Et effet, depuis l'avènement au trône de Kisabo, les querelles entre les chefs (tous plus ou moins apparentés à la maison royale) n'ont pas cessé. La question de la *légitimité* est assez compliquée dans l'Urundi. Selon qu'on interroge les Warundi du nord-ouest (Uzige), du nord-est (Bugufi, Bweru), du centre (Mugera), du sud-est (Uyogoma), du sud enfin, on obtient des réponses toutes différentes à la question: qui est actuellement le roi légitime? Kisabo, Kitinwa ou Ndaviyariye. Quant au troisième fils de Ntare, Ntango ou Kengereza, il paraît qu'il n'a jamais ambitionné la couronne royale, mais s'être contenté de son lot, grand du reste, de l'Uyogoma. Seulement, après sa mort, ses fils *Muzazye* et *Rusabico* se sont fait une guerre acharnée, pour savoir, qui des deux gouvernerait seul l'Uyogoma. Quoiqu'il en soit, Kisabo est reconnu par la très grande majorité des Warundi. Du reste, après la mort de Ntare, ce fut la branche de *wenengwe* (= enfant du léopard! Totémisme?) qui devait régner. Lorsque Ntare mourut, Kisabo n'était qu'un enfant mais il fut élu régulièrement avec l'appui des *Wahima* (caste de Wahuma, formant dans l'Urundi le corps sacerdotal des grands-mages, attaché spécialement au trône). Le fils aîné Ndiviyariye, né d'une concubine et non pas de la vraie „*umwami-kazi*" = épouse favorite et „influencée", comme on dit), en conçut de la jalousie. Ses partisans de jeunesse auraient voulu le voir régner. Ils prétendaient, que les Wahima ne voulaient pas de Ndaviyariye, parceque celui-ci connaîtrait tous les secrets et les pratiques magiques de leur société secrète. On se tut toutefois. Ndaviyariye fut même nommé régent et tuteur du jeune roi, ce qui était très sage et très politique de la part des Wahima et des grands du royaume. Kisabo, devenu majeur, eut fort à se plaindre des intrigues de Ndaviya riye. Il le chassa. Alors l'ancien régent se révolta et entra en campagne. Le fils du révolté, Nyasongo, fut pris et mis à mort. Ndaviyariye succomba aussi. Le Bweru, où les révoltés s'étaient installés, fut divisé par Kisabo et distribué à des princes parents de sa maison. Toutefois, la famille survivante de Ndiviyariye et ses partisans, assez nombreux, sont loin d'être soumis. Un autre prétendant c'est Kitinwa. Selon les partisans de celui-ci, Ntare aurait chassé au debut de son règne une de ses femmes. Celle-ci se réfugia à l'ouest du Russisi dans l'Unyawongo avec le petit enfant, qu'elle avait eu de Ntare. Ce prince épousa une femme de ce pays-là et son fils se nomme Kitinwa ou Kihana-masango, le pseudo-mwezi chassé par le cap. Ramsay en Juillet 1896. Il habite au nord-ouest, à 3 jours d'Uzige, près du Ruanda. Selon d'autres, Kitinwa est un propre fils de Ntare. — Encore une fois, il est difficile de se reconnaître dans ses querelles dynasstiques. De fait, tout le royaume est administré par des membres de la famille royale. Quelquefois ces princes („*awaganwa*") ont sous leur administration directe des contrées assez petites, mais leur influence domine quandmême les „*awatware*" ordinaires, qui sont quelquefois, mais rarement, de simples Wahutu. V. „*Gouvernement*", „*Royauté*", „*Histoire*", „*Guerre*".

Eau.

Emploi de l'eau. *Hydrothérapie.* L'eau est la boisson habituelle et exclusive (à part un peu de bière parfois) des Warundi. L'eau est, assez fréquemment, employée comme moyen de propreté. — On se lave toujours les mains avant de manger et après. On se

rince la bouche avec de l'eau froide, après le repas. Très souvent, lorsqu'on en a l'occasion p. e. au passage d'une rivière ou en allant puiser de l'eau à la source, hommes, femmes et enfants prennent des bains entiers, et se lavent bien tout le corps, sans jamais s'essuyer. S'ils ne prennent pas un bain entier, ils se lavent au moins les pieds. On aime ces bains après un travail, ou après une marche fatiguante. — Les mères lavent souvent leurs petits enfants à l'eau froide. Chaque matin le père et la mère, avant de sortir de la case, se lavent le corps tout entier avec l'eau rituelle *(utuzi tw' Imana)* qui est restée de la veille. Après, les enfants sont lavés, ou se lavent avec la même eau. — Le deuil terminé, on va se laver dans une rivière lointaine. Après l'accouchement la mère et l'enfant sont lavés à l'eau chaude ou froide. Les lavements, à l'eau tiède, sont fort en usage, surtout pour les petits enfants. On connait l'efficacité des eaux thermales. Ainsi à Kisagara, près de la mission de Mugera au centre du pays, où il y a une source chaude (47° C.), les Warundi se baignent pour guérir les maladies de la peau *(ivinyoro)*, les plaies invétérées, etc. A part ces eaux thermales, l'eau chaude est peu employée. Toutefois, ils emploient une sorte de bain de vapeur *après* les fièvres, pour faire transpirer. On fait bouillir de l'eau et le malade, qu'on a soin de bien envelopper d'habits de „ficus", tient la tête sur le pot d'où sort la vapeur embrasée. *Pendant* la fièvre on fait prendre au malade, quelquefois, un bain froid. Avant de se coucher, beaucoup se lavent le corps à l'eau froide, pour bien dormir, disent-ils. Les mariés et les femmes font des ablutions locales.

Eclairage.

Dans l'Urundi, il n'y a que les grands qui se permettent le luxe d'une lampe *(= urumuri, kucyana awone)*; même ceux-ci, dans l'intérieur de l'Urundi, où il n'y a pas de l'huile de palme, s'en passent. Les Watwa ne s'en servent pas non plus. — En général le feu du foyer sert à éclairer. Pour mieux voir, on allume quelquefois un peu de paille. — Dans l'Uzige, on emploie en guise de lampe une assiette en terre cuite *(= akawehe, akamanagarra, Fig. n°. 121***a***)*. On y place une mèche *(= ikikongerezo)* en coton *(= amangarra, amaruba)* roulée en fil; puis, on emplit l'assiette d'huile de palme *(= amamesa)* et on allume la mèche *(= kukongereza umuriro)*. Ceux qui ne peuvent se payer ce luxe, jettent un peu de paille sur le feu *(=kurumika)* dont la flamme activée les éclaire. Si l'on veut s'éclairer la nuit, au dehors, on prend une botte de paille qu'on allume, et on manoeuvre de telle façon, qu'elle brûle le plus lentement possible. — Pour la pêche de nuit sur le lac Tanganika, les Warundi emploient d'immenses torches (ou fanaux) faites de roseaux secs *(= iviwingowingo, kudzjisha urumuri)*, liées ensemble avec des bandes d'écorce de bananier *(= ivihuwa, ikinigagwe)*. Ces torches, longues de 10 à 12 mètres, s'appellent = *urumuri, ikikengekenge. Fig. n°. 102.* — Les Watwa ont pour la chasse nocturne des perdrix des torches de paille *(= ikineko, icyengezo)*. A mesure que la paille brûle ils en ramassent d'autre, tout en marchant. V. „*Chasse*", „*Pêche*".

Education.

C'est la mère qui éduque l'enfant. Quant au physique, elle l'élève très bien. La mère Murundi aime beaucoup ses enfants et est pleine de dévouement pour eux. Elle les tient très propres et les baigne chaque jour. Elle allaite toujours elle-même, quelquefois jusqu'à l'âge de 4 ans. — L'éducation morale est nulle. Lorsque le père ou la mère apercoit des défauts graves, des instincts précoces de vices (d'impureté, de colère p. e.) en eux, l'idée de les corriger ne leur vient même pas. Les époux ont peu ou point de retenue en présence de leurs enfants. Ils sont nus à la maison (dans la case), et ce n'est que lorsque les enfants sont un peu grandelets que la mère se revêt un tant soit peu. Souvent même les parents favorisent directement les défauts de leurs enfants en les engageant à se venger, à se battre, à voler. Tant que ces défauts ne leur fassent pas du tort, ou du dommage *à eux-mêmes*, ils restent indifférents. Dans ce cas ils punissent et rudement. — L'éducation religieuse se fait par la routine séculaire, par l'imitation des parents, par les conversations, etc. — Il n'est pas question d'un *enseignement* proprement dit. Les différents métiers sont appris pratiquement „*faciendo fabri*", par l'exemple accompagné de quelques indications orales. — Aussitôt que le garçon ou la petite fille n'ont plus besoin de leur mère, ils sont abandonnés à eux-mêmes. Peu à peu les petits enfant se mettent au travail: vont puiser de l'eau et ramasser du bois-à-bruler, balayent la maison, etc. Les filles surtout aident la mère dans le ménage, amusent, soignent, bercent sur leur dos les petits frères ou les petites soeurs plus jeunes qu'elles. — Les enfants Warundi sont très précoces, actifs et dégourdis. Des garçons ou des filles vont seuls au marché pour trafiquer, y vendre de *lourds* fardeaux de paille, de roseaux, du bois de chauffage, etc. Ils travaillent avec une endurance stupé-fiante. V. „*Nom*".

Eleusine.

Les Warundi cultivent de l'*éleusine* en assez grande quantité. Le sol du pays et surtout ses hauts plateaux maigres et pierreux s'y prêtent. Ensuite, la température plus fraîche favorise cette culture. La farine d'éleusine sert à faire l'*umudsima* („ugali"). On l'emploie rarement pour faire de la bière.

Embellissement.

Les Warundi, qui se croient beaux, plus beaux que les Blancs, tiennent à réhausser leur beauté par des moyens artificiels. Néanmoins, on doit dire qu'ils sont moins coquets sous ce rapport, que les autres Nègres. Ceux-ci

se défigurent souvent le corps (nez, oreilles, lèvres, dents, pudenda). Les Warundi ne font rien de tout cela. Le tatouage est inconnu aussi, excepté dans l'Uzige et seulement parmi les femmes (imitation de l'Uvira). Quelquefois, ils se font des brûlures sur le front ou sur le bras *(= urŭkăgŏ, umurasagana),* mais ceci est plutôt un procédé hygiènique. Dans certaines circonstances ils aiment à se barbouiller la figure, ou à y faire des marques, ainsi que sur diverses parties du corps, avec une terro blanche ou une espèce de craie *(= ingwa).* Hérodote *(L. VII, 69)* a-t-il en vue nos Warundi, ou cette contrée-ci de l'Afrique, lorsqu'il rélate, que les Ethiopéens *(Kushites),* lorsqu'ils vont à la guerre, se frottent la moitié du corps avec de la chaux *blanche* et l'autre moitié avec de l'ocre *rouge?* C'est l'*ingwa* et le *akahama.* Eh bien! Nos Warundi ont absolument la même pratique. Lorsqu'ils vont en guerre, ou dans les danses guerrières et rituelles, et dans d'autres circonstances encore, ils se barbouillent le visage et le corps aussi de *blanc* et de *rouge.* Je n'ai pas trouvé cette pratique chez d'autres Nègres. Il est vrai, que les Cafres, dans la cérémonie de la puberté, se *blanchissent* aussi le visage (avec de la terre à pipe). On ne parle pas de *rouge.* Le *blanc,* selon Plutarche, était la couleur de Horus, qui était un dieu blanc. Il faut, à ce propos, remémorer encore, que le *blanc et* le *rouge* étaient les couleurs de la double couronne des Pharaons et des dieux d'Egypte. Le rouge (en bas) et le blanc (en haut) formaient la complète couronne. L'emploi de la chaux et de l'ocre a précédé, chez les races primitives de la terre, les couronnes tressées (corde), qui, à leur tour, ont précédé les couronnes en métal. — On ne tient que médiocrement à avoir de beaux habits, mais on tient beaucoup à s'enduire tout le corps, la tête surtout, avec de l'huile, ou du beurre, dans lequel on a mêlé la poussière d'une pierre rouge *(= akahama)* et des matières odoriférantes. Les hommes, presque autant que les femmes, aiment à s'*embellir* de cette façon-là. Il n'y a que les grands qui peuvent se permettre ce luxe. — Les ornements sont assez variés et nombreux (V. „*Ornement*"). — La *mode* existe aussi, puisque tantôt cet ornement-ci est préféré et usité, tantôt celui-là. — V. „*Frisure*", „*Ornement*", „*Tatouage*".

Enterrement.

Lorsqu'un Murundi est sur le point de mourir, ses proches parents se rassemblent chez lui. Quelqu'un d'eux soutient la tête du moribond (= *kuvyura umutwe, kumuvyura*), et celui-ci meurt (= *kufa*) entre ses bras. On lui plie les jambes et les bras (= *kwegeranya amaguru n' amawoko*), et on lui ferme les yeux (= *kuhumbisha, kuhambira amaso, kukonya*). Aussitôt après l'expiration, les femmes voisines et les parentes commencent à pousser des lamentations (= *kuvudz'induru*). Ce sont les pleureuses. Presque immédiatement après la mort, on fait les préparatifs de l'*enterrement* (= *kuhamba, kushīwūră*), car les Warundi enterrent généralement leurs morts, exceptés les malfaiteurs exécutés et les magiciens, tandisque beaucoup de Nègres jettent (= *kuta*) simplement les cadavres humains en proie aux hyènes. — La fosse (= *icyobo, umuhamvwe, ukuzimu*) est creusée (= *kwimba icyobo, kukamurira icyobo*) dans la cour à côté de l'enceinte. Celle du père de famille toutefois est creusée au milieu de la cour vis-à-vis de la porte de la case principale. Les Watwa n'enterrent pas dans la cour-même (= *urugo*), mais dans un endroit écarté, désert et non fréquenté par les hommes, au milieu des broussailles. L'esprit du mort, transformé en larve malfaisante, en revenant, hantera ainsi moins les survivants, pensent-ils. La fosse remplie, ils jettent des pierres sur le „tumulus" (= *inva*) et plantent autour de lui une haie d'euphorbes ou d'épines (= *kusakira inva, kuzitira amahwa*). — Le corps n'est pas lavé (= *kumuhagira*). On l'enterre avec ses propres habits et surtout avec ses amulettes (= *iviheko: kuhambana 'vintu vyose*). Si l'on a des vieilles nattes usées on l'en enveloppe (= *kutekera mu 'muvimba*). Quelques heures seulement après le trépas on enterre. Au fond de la fosse, assez profonde et étroite, on étend (= *kusassa mu 'cyobo*) de la fine herbe blanche (= *umuyange*); le cadavre roulé dans sa natte, y est descendu; on met encore d'autre(s) herbe(s) dessus (= *kworosa ubwatsi*); on remplit la fosse avec de la terre (= *kufurira, kurenza kw' ivvu*) qui forme un petit monticule = tumulus = *inva,* et on jette des pierres dessus. On y jette aussi la porte de la case et le panier qui a servi à extraire la terre de la fosse (= *kushiraho*); enfin, on fait plusieurs changements dans la case (*kuhindukiza*) V. „*Deuil*". — Le moment d'enterrer venu, les femmes recommencent leurs lamentations; elles pleurent, crient avec rage, semblent vouloir s'opposer à l'enterrement, et adressent au mort qui s'en va, des mots d'adieu. Si celui qu'on enterre est un père ou un chef de famille, on observe la très curieuse cérémonie que voici. Le cadavre, sorti de la case, est déposé par terre à côté de la fosse ouverte. On découvre un peu la tête du mort. Alors la femme sort en pleurant de la case, s'agenouille à côté de son mari et se met à *oindre* avec du beurre la tête du défunt à plusieurs reprises, en disant:

Were! wari invisi, yene
Sois bon, tu étais un mâle héros celui propice!
urugo, genda neza, iwawa!
du „kraal", vas avec le bien, adieu!

Elle fait une deuxième onction et dit:

Were! umugore, genda neza,
Sois bon (pour ta) femme, vas avec le bien,
iwawa!
adieu!

Elle fait une troisième onction en disant:

Were!	*umwana*	*N.,*	*genda*
Sois bon	(pour ton) enfant	N. (le nom),	vas avec
neza,	*iwawa!*		
le bien,	adieu!		

Elle renouvelle ces onctions autant de fois qu'elle a des enfants. Cette cérémonie est très intéressante et prouve péremptoirement, que les Warundi, comme tous les Nègres du reste, croient à *l'immortalite de l'âme*, *à une autre vie* et même à une *existence* d'outre-tombe *de récompense ou de punition.* La femme, en faisant l'éloge des qualités naturelles de son mari, espère *pour cela,* que l'esprit du défunt (*lare*) sera bon, qu'il lui sera propice, qu'il ne sera point méchant ou vexatoire. Les individus mauvais, p. e. les sorciers, les exécutés pour crimes, qui du reste ne sont pas enterrés mais jetés et ne recoivent pas ces onctions, sont par le fait même considérés comme des damnés malfaisants (*larves*). — Les Wanyaruanda disent, que les *awawandwa* (membres des ordres secrets) descendent après la mort dans un volcan, dans un enfer de feu (*Kirunga*, demeure de *Riyangombe*) où ils sont heureux! — Tout en croyant à une immortalité, à une survivance, les Warundi l'admettent à *leur* façon. L'esprit du défunt „*spiritus animae*", son sosie, son pénate („*penesnos-natus*") est censé, non seulement survivre, mais revenir, hanter les endroits fréquentés par lui pendant son existence ici-bas. Comme les Egyptiens, ils croient que l'être humain, sans compter le corps (*caro*), est *double.* En autres mots, à l'âme humaine (*forma*) est collé et quasi soudé son *alter ego*, son „*spiritus animae*", nous dirions son ange gardien (bon ou (et) mauvais), pour ne former qu'un tout. Ce *double* (égypt. *Kha*) continue à évoluer après la mort. Bref, *l'homme* se transforme simplement en un être plus dégagé de la matière. — Implicitement on considère tous les morts comme des damnés, puisque tous sont plus ou moins méchants. On ne s'y fie pas. Même les *chers* défunts, qu'on a l'air de flatter, sont suspects. En disant: „sois-bon, digne, généreux", on supplie le lare de ne pas s'aviser de revenir, de molester les survivants. On a peur d'eux en somme; on tâche de „dépister" ces lares et ces larves, en changeant l'ancienne disposition des choses, des meubles, etc. (V. „*Deuil.*") Puisque le mari, le père de famille est considéré après sa mort, comme un génie plus ou moins supérieur et plus puissant qu'un simple individu (un enfant p. e.), on fait aussi plus de cérémonies avec lui. Le tumulus devient oratoire-autel-lit. Les malades viennent s'y coucher, on y prie, on y fait des sacrifices, etc. Mais tout en priant les *mânes*, on a l'intention d'adoucir leur colère et leur méchanceté, de les empêcher de nuire, en leur faisant des présents. — Pour *l'enterrement du Roi* il y a plusieurs détails à ajouter. Un mot d'abord sur la mort du roi. Le *P.-C. Smoor* affirme, que les rois du Ruanda (*Wahinda*) se suicident toujours. „Le roi du Ruanda ne meurt pas; il quitte ce monde quand il veut." Il doit cela à sa dignité. Les habitants ne peuvent pas se figurer un monarque âgé, avec des cheveux blancs. Lorsque ceux-ci commencent à blanchir, il s'empoisonne. — Quant à l'Urundi, je n'oserais affirmer la même chose. J'en doute fort. Je sais que le suicide, spécialement parmi les Watutsi, est assez fréquent, e. a. parmi les vieillards abandonnés. Ainsi en 1890—1892, lorsque l'épizootie emporta presque tout le bétail, les Watutsi (et des Wahutu aussi) se suicidèrent en masse par désespoir, en se jetant dans le Kagera. Mais que tous les grands chefs, spécialement ceux qui sont tombés en disgrâce auprès du roi, se suicident, en se laissant brûler dans leur case, avec leurs femmes et leurs enfants, je n'en ai pas connaissance. D'un fait isolé on saurait difficilement conclure à la règle. — Le cadavre est enveloppé dans la peau d'un boeuf noir (= *kutekĕră mu 'cyahi*) immolé „*ad hoc*", et placé près du feu pour le sécher, le mommifier. Une fois bien séché, on l'expose en plein air, au milieu de la cour royale, sur une espèce d'estrade (= *urusenge*) ou de tréteau, soutenu par quatre pieds (= *kumutora, kumanika.*) Le cadavre a les mains et les pieds étendus. Alors de tous les coins de l'Urundi les dévots sujets accourent journellement pour offrir leur respect au roi défunt, pour adorer son esprit (*genius*) et lui demander des faveurs. On y veille nuit et jour; on mange et on boit à côté de l'estrade. Le cadavre reste là exposé, aussi longtemps que les fourmis aient mangé les pieds du tréteau et que tout le catafalque s'écroule. Alors seulement les restes sont entourés de nattes et enterrés sur place. — Il faut des hécatombes (sacrifices humais.) Plusieurs grands chefs et des Warundi notables sont tués pour apaiser les mânes du roi. Un nombre plus considérable encore, surtout parmi les concubines du roi et parmi ses proches parents, périt, suspect de *goétie* ou de magie noire et d'avoir occasionné la mort du prince par des maléfices. — Un des *vers* (*urūnўŏ*) qui sort du corps en putréfaction, choisi par les Wahima et ramassé précieusement, est nourri de lait de vache (= *kunywesha amata*), puis laissé. Ce ver, disent les Warundi, se transforme, ou se métamorphose (= *urahinduka*) en lion (= *intare, itambwe*), en serpent-python *isato,* (= *ikiyufuwe*) s'il s'agit d'une femme du roi (= *umwamikazi*), en léopard (= *ingwe*) si le défunt est un prince du sang (= *umuganwa*). Cette bête est l'emblème sacré du roi (*Totem*); son esprit est censé y résider et le posséder (*Nagualisme*). Ce n'est pas une bête „comme les autres", disent les Warundi. Sous peine de mort et de terribles malheurs, on ne doit pas la tuer; on en a une

peur terrible; on craint d'en être vexé (= *kukangwa*); on lui fait des sacrifices propitiatoires et on lui porte de la nourriture. L'enterrement du roi est accompagné évidemment par le grand rite ou l'adoration de la lance sacrée-Kiranga (V. „*Rite*"). C'est le Kiranga (vivant) ou grand-hiérophante du roi, qui préside cette cérémonie, en l'honneur des mânes royaux. Imana-Kiranga = „*summanus*" n'est ce pas le père des mânes? Pendant la cérémonie, le Kiranga-humain, qui préside, plante solennellement un *arbre* (= *umumanda* = ficus) sur la tombe du roi. Ensuite l'emplacement du „kraal" royal est abandonné; on émigre; on laisse pousser les herbes, les arbustes et les arbres, sans jamais y toucher. L'endroit devient sauvage, mysterieux, plein de reptiles. Personne fréquente plus cet endroit d'horreur, si ce n'est le gardien officiel = *umuterekerezi w' isato*, qui est chargé de porter de la nourriture et de la bière aux esprits sépulcraux (= *kuterekēra amasato*); car ces êtres mangent réellement, disent les Warundi! Quelquefois on y construit une hutte assez grande sans ouverture ou sans porte. L'„*isato*" y demeure! Vers l'époque qu'on incendie les herbes, on enlève à la pioche autour du bosquet sacré les herbes, pour que le feu n'en approche pas. L'arbre planté et tous les arbres de l'ancien emplacement s'appellent désormais *intatemwa* (litt. où l'on ne coupe pas du bois), *iteka, ikigabiro cy' umwami* (litt. l'endroit où l'on donne, où l'on sacrifie au roi), ou simplement *imana* (i. e. endroit où l'*imana*-l'esprit *mâne* du roi est censé habiter). On y ajoute le nom propre du roi, p. e. *imana ry' Ntare* (prédécesseur de Kisabo). Sur les cimes de presque toutes les montagnes de l'Urundi on apercoit de ces bosquets *imana, ivigabiro*. Ces „*excelsa*" (bamoth) sont très vénérés. Le python = *isato* qui l'habite habituellement selon les Warundi, est énorme, ayant la forme du dragon et mesurant jusqu'à 20 M., il se promène quelquefois hors de là dans les villages. Les femmes surtout sont très contentes d'en recevoir la visite. Cela porte bonheur, disent-elles, à leurs enfants et à elles-mêmes. Il loge dans la case, paraît-il. On lui donne du lait à boire. — Les autres chefs, les simples *awatware*, sont enterrés de la même manière qu'un simple citoyen ou père de famille. Seulement le *kiranga* local fait la cérémonie de la lance sacrée. On plante aussi un *arbre* = *imana* et presque toujours la famille émigre, en abandonnant l'emplacement, qui devient sauvage et désert. Un python y habite aussi. V. „*Religion*". — Aux rites funéraires mentionnés des Warundi, on pourrait trouver une foule d'analogies, existantes ailleurs. En effet, *tous* les peuples, anciens et modernes, civilisés et sauvages, ont vénéré leurs défunts sur *toute* la surface de la terre. C'est une voix unanime qui clame la croyance à la *survivance* de l'homme. Toutefois, ce serait une erreur, de considérer ce „*Ahnencultus*" comme *la* religion de ces peuples. Pas plus que l'*Animisme*, le *Totemisme*, le *Fétichisme*, etc.. il ne fut jamais qu'„*une pièce*" de leur système religieux. Même chez des peuples où le culte des ancêtres et des morts est très prononcé (Egyptiens, Romains, Chinois, Africains modernes), il ne présente qu'*un* des grands dogmes de la religion primitive et vraie, quoique noyé souvent dans des superfétations erronées et très souvent profanatrices. — En étudiant les rites funéraires des Warundi, on y remarque notamment des analogies égyptiennes, et tant d'autres. (*Lire: Nicolay:* Croyances, t. II, L. IV, Chap. 1, 2, 3). Ainsi à Rome payenne on prononcait également un „*extremum vale!*" On appelait à haute voix le moribond par son nom *(conclamabant)*. Pendant 8 jours le *pollinctor huilait* le cadavre. On l'exposait dans l'atrium, étendu sur *un lit de parade.* — Il y a encore quelques détails dans les rites funéraires des Warundi, qu'il faut remarquer. Le cadavre n'est pas étendu ou allongé mais *replié*. Cet usage est à peu près général en Afrique. Il est ancien, puisque les Européens de „l'âge de la pierre" sont trouvés enterrés *assis* ou *repliés*. On croit que cette pose doit imiter celle de l'enfant *non-natus* encore. En effet, la mort selon les peuples n'est qu'une *naissance* à une autre vie. Pour les Egyptiens le mort est un esprit *re-natus*. Ceci rappelle la consolante idée de la Bible: „*appositus ad patres, in sinu Abrahae*". En effet: tombe et *sinus* sont identiques dans plusieurs langues. — Le *tumulus* mérite aussi notre attention. Il répresente en petit la montagne. Anup, le psychopompus des Egyptiens, est nommé le chef de la montagne. Chez eux la formule pour désigner les vivants et les morts, était exactement celle qui désignait des hommes sur terre et sur la *montagne*. Les Warundi viennent du nord, disent-ils, d'une montagne et de l'*eau* d'une *source* qui en sort. Eh bien! le *Nafedhro apâm*. ou ombilic de l'*eau*, est la montagne sacrée de l'Avesta dans l'Inde — La tombe signifiait en plus le corps, le nef, *navis*, d'un bâtiment. *Kha* (égypt.), par un emblème *sui generis*, en signifiait l'entrée. Le nom même de ce tumulus *inva* est le même que celui de *inda, mimba*. — Les Warundi placent des pots, des vases sur la tombe, et des vases spéciaux à deux orifices (= *intango-intanga!*) *Menka* (égypt.) est le vase et la genitrix. Ces vases figuraient e. a. aussi chez les Aztek et les Maya en Amérique. Les Yumanas enterraient leurs morts dans des grands pots. — Les Warundi enterrent leurs grands avec des perles. On a trouvé dans les tombes égyptiennes à côté des mommies, ainsi que dans les anciennes tombes britanniques, des chapelets de perles. Les perles étaient dédiées à Isis. Elle en portait pendant qu'elle était enceinte de Horus. Est ce pour cela que toutes les Négresses et les Warundi en particulier, portent des ceintures ornées de *perles*, dont elles raffollent

tant! — L'*onction* avec de l'huile rappelle la *terre rouge* huilée avec la quelle les os des Egyptiens furent enduits, et figure une *réincarnation.* — La peau, dans la quelle on enterre un grand, signifie en égyptien (*Nem.*): rénovation. Enfin, on pourrait multiplier, presque à l'infini, ces analogies. Remarquons encore, que la place funéraire et la *re-naissance* du *Mam* (mommie) est appelée en égyptien *Mammesi* (*muvezi* (?), *amamesa* = huile de palme). En gaélique *Mamsie* veut dire „tumulus".

Esclavage.

On peut affirmer, que l'*esclavage* (= *uwudzja*) n'existe pas, au sens strict du mot, chez les Warundi. Les chefs Warundi le long du lac Tanganika et dans l'Uzige ont quelques esclaves, mais ils sont peu nombreux. Ils les traitent bien, à l'égal presque de leurs propres enfants. Les Watwa, quoique les „paria" de la société dans l'Urundi, ne sont pas des esclaves pour cela. Ils n'en possèdent pas non plus. Toutefois, il existe partout dans l'Urundi une espèce de *servage.* Cette condition peut être comparée à celle des serfs au moyen-âge. Les Warundi se disent eux mêmes, sans en éprouver de la honte, des *Wahutu,* i. e. des serfs, des vaincus, comparativement aux *Watutsi,* qui sont les nobles et les aristocrates du pays. V. „*Adoption*". — Quelques Warundi, dans le dernier temps, ont appris des Arabes et des Wangwana (Nègres muselmanisés de la côte) la *traite* des esclaves (= *kugur'awadzja, kuhānzjūra*). Ce sont principalement les Wayanga-yanga du sud, qui ont pris goût à ce métier, et qui exportent des esclaves, surtout par le Heru. Dans ce dernier pays à Kassulo, où se tient un grand marché journalier, on en vendait encore publiquement dans les dernières années. Presque tous les esclaves Warundi, (surtout féminines) qu'on rencontre dans l'Unyamwezi proviennent de là. Au nord-ouest, le long de la rivière Russissi, ce sont les Wavira qui servent d'intermédiaires de ce trafic odieux. A l'est ce sont les Wasumbwa et les Wasui qui vont acheter des esclaves Warundi le long de le frontière orientale, en échange de sel, de pioches et de perles. Quelques uns s'aventurent même au centre du pays. Mais c'est le *Ruanda* surtout qui en ce moment est lamentablement exploité par les traitants (Wasui, Wasumbwa e. a.). Ce sont les filles Watutsi, rénommées pour leur grande beauté, qui sont recherchées par ces marchands de chair humaine. Les rares débris qui échappent à l'effroyante mortalité causée par le changement de climat, prennent la chemin de la côte par des roûtes détournées et quittent même l'Afrique pour aller peupler les „harems" de l'orient (Arabie, Perse, Turquie). Heureusement que le gouvernement fait d'énergiques efforts pour indiguer cette dépopulation: autrement s'en est fini de l'avenir du Ruanda et de l'Urundi. On peut dire que les Warundi, et les Wanyaruanda surtout, ont appris l'esclavage de leurs voisins. C'est étonnant seulement, avec quelle facilité ils vendent leurs compatriotes, même leurs parents (orphelins). — Les Watwa *se donnent* aussi, mais entre-eux seulement, comme serfs ou domestiques.

Esprit.

Bien loin d'être matérialistes et de ne pas croire à un monde spirituel, les Warundi, comme du reste tous les Negres et tous les peuples non-civilisés, sont ultra-spiritualistes en professant un spiritualisme même exagéré. Le mot qui caractérise le mieux leur religion ou leur culte est celui de *Spiritolatrie,* ou de *Démonolatrie* si l'on veut, s'exhibant (dans la pratique) spécialement par la *Nécrolatrie.* C'est bien à *eux* qu'on pourrait donner très exactement le nom de „*Spirites*". — Aucun Murundi saisit le sens de ce que nous nommons *nature, forces naturelles* (ou *mécaniques!*). *Nos* forces naturelles presque matérielles, ou tout au moins frisant la matière, sont pour lui, non pas des *causes* mais des *effets* causés par des êtres spirituels et tres personnels, par des *esprits,* en nombre presque innombrable. Car, non seulement chaque phénomene, si minime qu'il soit, est produit par une *force spirituelle,* mais chaque objet matériel en recele une. Les astres (soleil, lune, étoiles), le feu, l'eau (rivières, sources, pluie), la terre (monts, forêts, champs), les bêtes, les oiseaux, etc. etc., sont autant de „*habitacula*" d'esprits, y manifestant leur action. Les maladies naturellement sont causées par des êtres spirituels Toute la vie humaine est *influencée* par ces êtres. Si le grand Fr. Schlegel a dit que „l'histoire humaine n'est qu'une lutte invisible entre des bons et mauvais esprits", les Nègres, et les Warundi en particulier, soutiennent cela de chaque vie humaine individuelle, en y comprenant tout l'ordre matériel, avec cette différence, que *leurs* bons esprits sont toujours rélativement mauvais, ce qui n'exclut pas évidemment l'action miséricordieuse de *vrais* bons Anges sur ces pauvres égarés. Le nombre de ces forces est donc inévaluable et est à la lettre „légion". On peut dire d'eux „qu'ils mettent des démons partout." Le Pantheon de Rome avec ses 80,000 divinités ne les contiendrait pas, et un érudit comme Varron ne saurait les énumerer ou les nommer. — Les Warundi admettent un certain degré de bonté ou mieux: de méchanceté dans ces êtres (V. „*Géotie*"). Ils y admettent aussi, et surtout, un degré de puissance, d'importance, d'*ordre* hiérarchique qui leur est imposé, puisque pratiquement ils conviennent que leur Olympe offre l'image d'une parfaite anarchie. Ainsi, leurs Goètes (= *awarozi*), avec l'aide de très méchants et de très cruels démons, peuvent paralyser la puissance de leur *Imana* par exemple, et de ses prêtres les „*awafumu*", „*kiranya*", etc. — A ma connaissance les Warundi n'ont pas de terme *générique* pour désigner ces esprits, ces dieux pour employer

un mot vulgaire. Comme terme spécifique, ou collectif au moins, on peut considérer le mot „*umuzimu*" ou „*umudzimu*". Ce mot toutefois désigne les „*dii minores*", les génies subalternes, très subalternes même, descendant jusquaux „gnomes" (les „trolls" des Germains) et plus bas, en un mot la „*turbâ grassans daemoniorum*", quasi innombrable. Le terme *umuzimu* signifie très probablement: *vivant*, entier (parfait), *fort*, bien portant. De là l'adjectif = *-zima* = vivant, etc. La racine **-zi. za** offre l'idée de *produire*, de générer. Le sens de la racine **mu, ma** est obscur, mais renferme probablemenf le sens *d'homme*, de l'être humain, du premier-*homme*, d'Adam. (*V. infra ubi de Imana* et le mot „*Mânes*"). — En dehors de ces „*imizimu*" innommés, il y a un grand nombre d'esprits plus ou moins supérieurs qui ont des noms *propres*. Combien y en a-t-il? Impossible à dire pour le moment! Les Warundi les embrouillent et les confondent passablement. Plusieurs peuvent être des noms *locaux*. Beaucoup de ces noms, si non tous, sont des noms *historiques*. Plusieurs dieux auraient vecu ici bas, et ne seraient autre chose que de célèbres „*awafumu*", des fondateurs de sociétés secrétes religieuses, des rois ou des chefs. Toutefois, il faut ajouter aussitôt, que les Warundi distinguent nettement cette *doublure humaine* de l'être très spirituel et exclusivement spirituel qui fut son patron, homonyme ou non, peu importe. Ce serait une grave erreur, de n'y voir *que* des humains, comme Evhémère l'a fait. Cela se fait même sous nos yeux, puisque tous les hiérophantes Warundi portent le nom de l'esprit *Kiranga* et les prêtres subalternes des noms d'autres divinités. Certains membres de leurs corporations religieuses portent également des noms semblables. La raison en est, selon la croyance des Warundi, que ces esprits là *habitent* („inhabitantem spiritum") leur proie humaine. — Il est très difficile de voir clair dans la généalogie (sic!) de ces „*dii gentium*". Quoi d'étonnant, puisque après tant d'études séculaires on n'a pas réussi à *classer* le contenu du Panthéon de Rome ou d'Athènes. Le bon Creuzer lui-même n'a qu'augmenté te chaos après tout. Cela *doit* être, puisque ce monde là repose sur le *désordre*, la *coneradiction*, le *mensonge*, le *capricieux*, le *vague*. C'est l'élément de ces êtres. — Voici maintenant une liste de *noms* d'esprits que j'ai pu recueillir chez les Warundi. Je la ferai suivre de quelques notes explicatives.

1. *Imana.*
2. *Rikiranga.*
3. *Ryangombe.*
4. *Indagarra.*
5. *Umugassa,* ou: *Umukassa.*
6. *Serutwa.*
7. *Kagoro.*
8. *Sengoga.*
9. *Nyamurimi.*
10. *Rugondo.*
11. *Nyawashi.*
12. *Lukiza.*
13. *Ruwambo.*
14. *Nyamuhingwa.*
15. *Ryankuru.*
16. *Inganzje.*
17. *Indongere.*
18. *Ruhanga.*
19. *Wandamutoni.*
20. *Rikisiga.*
21. *Tusara.*
22. *Ruhōgo.*
23. *Akatwa.*
24. *Umuraracyamba.*
25. *Kwigūka.*
26. *Ikisyego, ikisyegu, ikiseko.*
27. *Wamarra.*
28. *Rugaba.*
29. *Katema,* ou: *Rufu.*
30. *Awawandwa,* etc. etc.

1. Les Warundi assignent à *Imana* le rôle d'organisateur universel. Au mot „*Dieu*" il a été dit qu'on ne peut le considérer comme *créateur* proprement dit. Quoique les Warundi disent qu'Imana a arrangé toutes les choses (= *irarema ivintu vyose*), qu'il a encore la main à tout, qu'il donne la vie, les fruits de la terre, la pluie, qu'il guérit (= *irakiza awantu*), etc., ils le confondent tantôt avec les mânes, et même les simples „*imizimu*" (*ni hamwe n'imizimu: umukuru yawo*, litt. *summanus*), et tantôt le considèrent comme une espèce de dieu *Pan* englobant tous les êtres *créés*. On le considère en plus comme dieu *national*, qui originairement fut le premier ancêtre (c.-à.-d. la doublure humaine) de leur tribu, de leurs rois et, par extension, du genre humain tout entier (ou de Cham!). En fin de compte, une notion bien nette de cet être est bien difficile à donner. Du reste, on peut l'appeler, comme Jupiter, *murionome*, puisque les Warundi lui donnent des noms innombrables, ou le confondent avec d'autres dieux. On peut répéter ici ce que de Mousseaux e. a. disait des dieux grecs et romains: „tout cela ne fait qu'un, tout cela rentre l'un dans l'autre", etc. Aissi, à chaque instant les Warundi, lorsqu'on leur demande à propos d'un nom d'autre esprit sa relation avec *Imana*, vous répondent: „*ni hamwe gussa*" = c'est le même, c'est la même chose. Le nom *Imana* est accolé à tout, ou plutôt il est censé être un peu partout. Ainsi, le bosquet sacré („kraal" ancestral) est nommé *Imana*, de même le roi de l'Urundi comme me disait un jour un grand chef, de même le coq, etc. — *Imana* forme avec *Rikiranga* et *Ryangombe* une espèce de *triade*. Quoique les Warundi réduisent également ces trois à l'unité, en les confondant, en les faisant rentrer l'un dans l'autre, ils les considèrent comme les trois esprits *principaux* et supérieurs. Dans cette triade *Rikiranga* a tous les attributs d'un *λογος* payen: d'un Bacchus, d'un Apollon, d'un Hercule sauveur, etc. *Riyangombe* de son côté ressemble, dans la croyance des Warundi, comme deux gouttes

d'eau, au terrible *Siva* des Indiens, ou au Pluton infernal, ou au Jupiter *foudroyé*. *Imana* enfin est très bien reconnaissable sous les traits d'un Brahma (remarquons l'étymologie en passant!), d'un Chronos, ou même d'un Saturne, Malgré les noms différents indiens, grecs, romains ou bantu ce sont évidemment des personnalités „de la même famille", comme dirait spirituellement le marquis de Mirville. — Quoiqu'avec les sept ou huit premiers esprits des Warundi on pourrait composer une sorte d'*Ogdoade* (Cabires), je n'ai pas découvert jusqu'ici, qu'on vénère des dieux *planétaires* proprement dits, quoique les corps célestes entrent pour quelque chose dans leur culte, évidemment! (V. „*Astronomie*"). — Que faut-il maintenant penser de l'étymologie du nom *Imana?* C'est un nom bien intriguant. Je vais donner ci-après quelques rapprochements, quelques analogies, que je donne, bien entendu, pour ce qu'ils valent, mais qui néanmoins, selon mon opinion, ont leur valeur. Le nom *Imana* d'abord est-il purement bantu ou importé? Ce nom est-il autochthone, en ce sens qu'un esprit aurait *révélé sur place* ainsi son nom, ou bien est-il importé d'un centre commun, dans la nuit des temps. La ressemblance d'*Imana* avec les fameux dieux *mânes* romains („*spiritus animarum, mortuorum*") est bien frappante. Quelques uns croient le mot *Mânes* purement romain (latin), et le font deriver du verbe *manare* = s'écouler comme un fluide (spectres gazéiformes, fantômes fluidiques, revenants). C'est peu probable. L'équivalent de *mânes* se rencontre partout, et bien avant, chez des peuples plus anciens. Le premier roi *humain* des Egyptiens, après les dynasties divines des dieux, des demi-dieux et des „*héroes*", etc. (c.-à.-d. des rois anté-et post(?)-diluviens), s'appellait *Ménès* (*Manes*), Cham (?). Ils vénéraient en plus une déesse-furie *μανεια* (d'où le mot *manie*). Rome immolait des enfants à *Manaïa*, mère des dieux-*lares*. Les Germains ont leur fondateur *Mannus*. Le nom du fondateur du Manichéisme ne fut qu'une doublure d'un nom d'esprit (comme notre *Kiranga* humain et *Kiranga*-esprit). Rätzel mentionne un dieu *Mana, Manua* chez les Nègres des îles australiennes. — Les Indiens (e. a. les Hurons) de l'Amérique avaient leur esprits *Manitu*. Si l'on considère l'élément diminutif „**tu**" comme suffixé au lieu d'être préfixé, on a la même racine. Les Irlandais avaient leur île sacrée *Man, Mona*. On y vénérait une *pierre* (qui se mouvait d'elle même, selon *Giraldus Cambrensis*) apportée d'*Afrique* par un célèbre sorcier (de ce nom *Man?*). — Selon le prof. *Kovats* (*De antiq. gent. rel. Hungar. C, VII*), chez les anciens *Hongrois*, l'enfer s'appellait *manala*, et le dieu des enfers: *mana*, d'où cette expression courante de ce peuple: „*manoba* = *vade in infernum et auferat te Mano*". — L'étymologie de la divinité indienne *Brahma* se réduit assez bien à *Imana*. Selon les Indiens leur pays fut conquis par un *Rama* „à la tête d'une armée de singes" (!) (= satyrs-*homines pilosi*-Watwa?). Ce *Rama* (Brahma!) pourrait bien être *Raéma* ou *Regma* 4e fils de Chus (*Gen. X:7*) ou *Cham* lui-même. — Néanmoins, d'après Bacuez (*III, p. 545*), Brahma annonce à *Manou*, qu'il identifie à Noë, l'approche du déluge. — Les Japonais (cfr. *Ann. de phil. chr. 70e ann. p. 695*) affirment, qu'ils ont reçu autrefois des émigrants de la tribu des *Man*. Quoique certains auteurs tiennent ces *Man* pour des Chinois, qui auraient fui les persécutions de *Che-Hoangti*, le nom n'en reste pas moins très énigmatique. — Dans le nom *Imana*, en rétranchant **i** ou **ri**, simple préfixe de la classe noble ou d'honneur, et *na* = avec, élément copulatif, on garde **ma**. Cette racine est partout, e. a. dans la *ma* lybienne, la „*magna mater*" romaine *μαια*, nourrice divine (élément générateur féminin des payens). Cybèle s'appellait *μασταυρα* = mère du taureau. En sanscrit *ma* signifie = engendrer d'où *matar, matri* = mère, le latim *mater*, etc. Le sanscrit a encore: *man* = penser d'où: *atman* = âme (*anima*), esprit, *umutima* (Kirundi). Tout cela nous fait penser à un soidisant dieu-mortel, un humain *divinisé* = Cham ou Caïn! Tous les Bantu expriment l'idée de mère, de maternité, de production (de création au début) par *ma, mama* Vigouroux (*Decouvertes* I, p. 332), en parlant de la *très* ancienne langue *accadienne*, dit que les lettres **m** et **ng** se confondaient. Ainsi le dieu *Dingir* et *Dimir* était le même. Ceci jette de la lumière sur ce que je disait à propos des esprits *Ryangombe, Rikiranga*, etc. (V. „*Dieu*"). *Imana* découpé donne aussi: „le grand *ma* avec nous" (*Deus nobiscum*). En conservant la racine totale „**-man-**", on la trouve dans le verbe *kumana* qui exprime dans presque toutes les langues bantu l'idée de: *savoir*, de *connaitre*, d'intellect (*γνωσις*). En Kirundi toutefois, „savoir" se dit = *kumenya* (*Ménès*). Mais les Warundi ont, par contre, le verbe *kumanika* = lever en haut, au ciel, être en haut. S'il était permis de permuter le **m** et le **p**, on trouve exactement *Pan*, le grand Pan mystérieux qui a donné tant de tracas aux savants chercheurs. Il est *sûr* que les Warundi considèrent *Imana* comme un *πανθέος*, un être panthéistique (non point dans le sens *moderne*, évidemment!), comme la collectivité des asprits, „Geister- od. Götterthum". Il est sûr aussi, que le Pan des Egyptiens fut le même que *Priape*, que *Mendes* (le bouc de Mendes; c'est le bouc adoré par nos noirs fervents de *Ryangombe*, et d'autres *Waswezi*, dans leurs cérémonies nocturnes ou même diurnes). Chez les Waziba (ouest du lac Nyanza), dont la langue ressemble à celle de l'Urundi, *imana* veut dire, selon le *R. P. Astruc*, les parties sexuelles. Voilà qui nous approche de Pan-Priape. — En retournant l'élément *ma* on obtient aussitôt *Am-mon* (Jupiter *Ammon*, Ammonites). Il se trouve

encore dans *Δαιμων*, démon, *emon, imon.* En copte et dans la langue des hiéroglyphes, la racine **em, im, am** fournit l'idée d'*esprit* (*umuzimu*, V. supra). Elle est évidente aussi dans *Cham.* **Ch** ou **kh** donne les fameux *Khu* ou *khou* égyptiens, i. e. des *morts* ou des esprits des morts révivifiés, *„remissi"* (revenants). C'étaient les Rephaim (Deut. II : 10), surnom des Hévoeens et des Chiuvim (= *khou-im*). Selon M. Chabas (papyrus „Harris"), il y avait deux sortes de *khou* = morts révivifiés; ceux innocentés par Osiris: *nam* (*man*) *onh*, et les coupables ou damnés: *h'ou- métu, em, nam mut.* Toutefois, traduire *mtu* par *mut* = mort paraît inexact. (V. infra). Il est curieux comme l'élément *ma, man, em,* rétourné ou non (*nyam-nyam!*), se trouve partout dans l'ancienne Egypte. *Memphis* le contient. Les petits dieux lares *thérapim* (*séraphim*), que Rachel cachait, le contiennent encore. On pourrait même y joindre le nom d'*Adam!* Selon Vigouroux (*Decouvertes*, II, p. 294), les Egyptiens chantaient une hymne au dieu *Amen*, qui paraît bien le même qu'*Imana*, de même que leur salut adressé au roi: *„santé, vie, force"* est *exactement* le même que les Warundi adressent à leur roi de nos jours: *„kira 'mwami"*. Vigouroux parle aussi des *Horim* = hommes de cavernes, Troglodytes = Watwa. (D. III, p. 355). Le dieu égyptien de la guerre *Mentu* (cfr. le *H'ou métu* de M. Chabas) paraît bien plus près du mot bantu *mtu, munhu, muntu, umuntu* = homme, que de l'idée de mort = *mut.* La fameuse légende des Waganda sur *Kintu* doit être rappellée ici naturellement. Chez les Galla de l'ouest, selon M. A. Abbadie les *Tumtu* forment la classe des forgerons, des parias, des sorciers Selon le même, l'Ethiopie (Galla-Länder) fut d'abord habitée par les *Kamta* (sing. *Kamra*) = fils de *Cham.* Qui sait même si l'on ne doit pas rapprocher les abominations des *Thometh* à cette même racine? Nos Watutsi s'appellent aussi (e. a. dans le Kiziba) des *Wahima.* Dans l'Urundi ils forment la caste royale des *awafumu* = prêtres-sorciers (qui ne pense ici aux magiciens de Pharaon?). Eh bien! il paraîtrait (Vigouroux: *Decouvertes* II. p. 285) que le titre complet du Pharaon de *Moise* fut celui-ci: *Pharaon-Baieura-Meriamon-Menephtah-Hotep*-**Hima**. Je laisse les autres étymologies et je ne voudrais fixer l'attention que sur ce dernier nom ou titre: *hima,* qui est très remarquable. Dans l'hymne qui accompagne le grand rite de la lance chez les Warundi, on paraît invoquer un *umu-Hima.* On a ri de l'opinion récente qui fait e. a. des habitants de l'Angleterre des descendants des Israélites des dix tribus, emmenées par Sennacherib, perdues et introuvables jusqu'ici. Alors le mot *man* = homme, sans cesser d'être anglais pourraît être asiatique! En effet, en sanscrit *manou* = signifie précisement *homme.* Toujours l'homme (Cham), divinisé! — Toutefois, il ne faut pas abuser des étymologies, je le sais, et le savant A. Hovelacque a raison de dire qu'en *linguistique* il faut s'en méfier surtout. Seulement s'il s'agit de noms *propres,* rèvélés peut-être! Malgré les barrières inébranlables(?) de M. Müller, qui doivent prouver l'irréductibilité des *trois* classes primitives de langues, le crois qu'une certaine quantité de noms, principalement de dieux, d'hommes célèbres (chefs de race), d'animaux, etc., sont rétrouvables dans *toutes* les langues, si dissemblables qu'elles paraîssent. Il est impossible d'attribuer aux *hasards* de phonétique, tant de noms et de mots, exprimant les mêmes idées. Donc, si l'on trouve le même mot ou nom, accidentellement modifié, en vieux irlandais, en hongrois, en chinois, en égyptien, et dans l'afrique équatoriale on s'étonne, mais on ne se scandalise pas! — Quelle conclusion tirer de tout cela? Il est averé aujourdhui, que les Egyptiens ont puisé „toute leur sagesse" (Guignault) de l'Ethiopie, comme d'un centre primitif. Cela s'entend d'une Ethiopie prise éthnographiquement et non pas géographiquement, car nos noirs africains sont asiates en fin de compte. Les Egyptiens étaient en relations constantes avec le sud. Ils connaissaient les „sources du Nil" et bien au delà! Quoi d'étonnant s'il y a du commun dans leur religion, même quant aux *noms* des dieux? A qui même attribuer la *priorité* si l'on peut parler de priorité? — En somme donc, *Imana* paraît bien être *Cham, Chus* ou même *Adam* et en tout cas l'*homme,* l'*ancêtre,* le chef de la tribu, de l'humanité, *divinisé* (apothéose) et vénéré *avec* sa doublure spirituelle, son esprit (*spiritus animae*) plus ou moins élévé dans l'échelle hiérarchique. Les demons ne se laissent prier longtemps; ils ont au contraire beaucoup d'initiative pour se *substituer* au seul vrai Dieu ou même aux *bons* anges (*„fures fuerunt"* .... V. *„Dieu"*). Qu'on n'oublie pas du reste, que l'Ecriture-Sainte (Sap. XIV : 14—21) paraît considérer la *nécrolatrie* comme le commencement de l'infidélité humaine (Idololatrie). St. Fulgence nous dit *„que toute idolatrie nous vient des sépulchres"*. Le mot mythologie du reste est dérivé, selon plusieurs, de *μυθος* = mort, *mouth* (phén.). Or, *Imana* est avant tout chef des mânes (Summanus.)

2. *Kiranga* on *Rikiranga* paraît être le deuxième en rang parmi les esprits vénérés par les Warundi. Si *Imana* est appellé le chef des *mânes, Rikiranga* est nommé = *„umwani w'imizimu"*, le roi des esprits subalternes, placés surtout à la garde (gouvernement) des choses matérielles. C'est le *„caput Angelorum"* parodié d'une manière odieuse, comme tout dans les religions ou dans les cultes *infidèles* est parodie, travestissement, sacrilège, profanation du vrai culte *fidèle* du *vrai* Dieu et de ses *bons* Anges-Esprits. Que le dicton populaire qui nomme les démons *„les singes du Bon Dieu"* contient de la philosophie et de la théologie! Il jette plus

de lumière sur l'histoire des religions infidèles anciennes et modernes, que toute la collection des in-folio académiques publiés jusqu'ici. — *Rikiranga* est donc une espèce de *λογος* payen. Les Egyptiens faisaient e. a. de *Pan* leur verbe, mais les Warundi confondent *Imana* avec *Kiranga*. Le *culte pratique* des Warundi s'adresse surtout à lui. (V. „*Rite*"). Ses prêtres, ses hiérophantes portent le *même* nom que lui, *Rikiranga*. (Nous chretiens, nous disons: „*sacerdos, alter Christus*"). Selon les Warundi, leurs Kiranga sont *possédés* par leur homonyme spirituel (V. „*Prêtre*").

3. *Ryangombe* est le troissième de la *triade* Kirundi. Cet esprit se voit vénéré beaucoup aussi. Souvent on entend les Warundi fredonner des chants où le nom de *Ryangombe* revient sans cesse. Les corporations religieuses (sectes, ou *ordres* religieux) l'ont pour principal patron. Il a toute l'apparence d'un esprit *Chtonien*, infernal, d'un vrai Pluton. Aussi, beaucoup de Warundi disent que *Ryangombe* est *mauvais* et méchant. Néanmoins, ils le confondent avec *Imana*! Il est vrai, que l'antiquité appellait la géhenne le „*cor Jovis*"; puis que le Jupiter-*mundus* de Dodone (Pan) était en même temps un dieu aérien, fulgurateur, infernal (foudroyé) et même marin. Les Watwa vénèrent surtout *Ryangombe* et le confondent *absolument* avec *Imana* et les *mânes*, pour lesquels ils n'ont pas de culte spécial, dirait-on. Cet esprit, le Bacchus-Dionysius des Warundi, réclame des bacchanalia. La cérémonie de la lance y pourvoit. Selon certains Warundi *Ryangombe* „aurait vécu sur la terre", serait le disciple du premier Ruhinda (= Toth, Teth, Seth ?) et serait enterré à la montagne *Wurunga wa 'nyangombe* dans le Ruanda. Selon le *P.-C. Smoor*, les Wanyaruanda affirment également, que *Ryangombe* a vecu sur la terre autrefois, qu'il est le chef des „*mizimu*", et le patron des *awawandwa* (caste, ou société secrète), qui le vénèrent sous un arbre nommé *umuko*. Après sa mort, il habite le volcan (*kirunga*). Il partage avec le roi le gouvernement du Ruanda. — Son nom signifierait „*celui qui coupe les cordes du prisonnier*". Voilà donc encore un „sauveur", un *λογος*. Il aurait instruit les hommes en leur donnant *neuf préceptes* et institué un ordre de prêtres (*kisegu*), vivant en ermites, sans se marier. Leur symbole serait aussi une lance *en bois* à *trois* facettes (fer triangulaire.) Ce culte de *Ryangombe* se serait dégradé avec le temps. Il se manifeste sous la forme du serpent, du lion, du bouc dans les assemblées de ses fervents, dit-on.

4. *Indagarra*. C'est l'esprit supérieur des Watwa. Ils disent que c'est le même qu'*Imana*. Que signifie ce nom? *Kuragarra* (*kugarra?*) est un verbe archaïque qui signifie = être vivant, être fort; *kuragassa* = rendre fort, vivifier. Ceci ressemble à l'esprit *Ryan*-**gassa,** si toutefois l'élément **ra** appartient à la racine du verbe. *Kurāgŭrā* veut dire: deviner, prophétiser, exorciser, interpréter les songes (d'où *Ingarra*, autre esprit). *Indagarra*, litt. traduit ainsi, signifierait: *je suis vivant*. *Umuragarra* du reste est synonyme avec *umuzima* (*umuzimu*) = bien portant, vivant. Il est assez d'usage en bantu, qu'un nom propre soit une locution verbale. Néanmoins, c'est l'élément **inda** de ce nom qui est à remarquer, tout en admettant que -*garra* veut dire = vivant et vivificateur. *Inda* veut: dire *ventre* et par extension *φαλλυς*-Cteis. Nous voilà donc encore en présence de Pan-Mendes, de Priape, ou de la Venus genetrix V. infra *Awawandwa*. Ceci rappelle le mot du C[te] de Maistre: „Cet infâme blason, nous le retrouvons partout où il y a un idolâtre et nulle part où il y aura un chrétien". — Selon certains Warundi *Indagarra* serait le fils de *Ruhinda*, Cham alors ou Chus! (*Khentu, Sindhu*).

5. *Umugassa*, ou *Umukassa* (*ryangassa*), quoique connu, est peu vénéré. Il est, au contraire, très vénéré, même comme esprit supérieur, par les Wanyamwezi, Waganda, Waziba, les insulaires du Nyanza, etc. Chez ces derniers il figure en particulier comme Jupiter-marin, Neptune, habitant et convulsionnant à plaisir les eaux du grand lac. *Umugassa* est aussi un *Ikisyego*, homme ou femme, c.-à.-d. assistant du grand rite.

6. *Serutwa*. C'est également un *Ikisyego*. Le nom veut dire: *se* = le père, *rutwa* (du verbe: *kuruta*) = celui ou de celui qui est *vaincu*, surpassé.

7. *Kagoro*. C'est un *Ikisyego*. Son homonyme humain était fils de *Wamarra*. Dans certaines langues bantu *kagoro* veut dire: le soir, Vesper-Venus. Les Warundi, en le nommant, l'associent à *Sengoga* et disent: „*Sengoga na Kagoro*". Castor et Pollux!

8. *Sengoga*, *Ikisyego* comme *Kagoro*. Certains disent que c'est un autre nom pour désigner *Wamarra*. *Sengoga* veut dire: *se* = le père (*i*)*ngoga* = de la vitesse. Mercure!

9. *Nyamurimi*. C'est l'esprit qui préside aux cultures (*kurima* = cultiver), qui donne la fertilité. Céres, Bachus).

10. *Rugondo*, ou *Rugonda*. Un *Ikisyego* encore. Il paraît le même que *Sengoga*, synonyme de *Wamarra*. Ugondo en Shishumbwa, et en d'autres dialects, veut dire: *corps humain*. Urukondo en Kirundi signifie l'*ombilic*. Or le **g** et le **k** se permutent L'ombilic est pris pour tout le corps *sensuel*, pour l'amour conjugal. Il remplace Priape, Venus.

11. *Nyawashi*. C'est un des „*Awawandwa*", dit-on, c.-à.-d. un esprit vénéré par eux. Le sens du nom m'échappe. Le mot me paraît du Kirundi archaïque.

12. *Rukiza*, ou *Lukiza*. Cet esprit, qu'on confond avec *Imana*, paraît être une espèce d'Esculape. *Lukiza* veut dire: guérisseur, sauveur, du verbe: *kukira*. On a vu que tous les hiérophantes portaient le nom de *Kiranga*. Il paraît que les noms des autres esprits sont également décernés à des humains.

Ainsi, tous les Warundi appellaient le Cap. Bethe de ce nom *Lukiza*. Ce simple lait détruirait de fond en comble, si c'était nécessaire, le système des Evhéméristes, affirmant que les anciens dieux n'ont été *que* des simples mortels. Oui, il a pu y avoir un chef à Crète s'appe lant Jupiter; on a même pu voir son tombeau; mais bien certainement ce Jupiter humain, cette doublure mortelle, fut le porte-nom d'un autre être, très *spirituel* celui-ci, et plus ancien naturellement!

13. *Ruwambo*. Cet être, qu'on dit avoir été, l'homme, l'ami (*kakarra*) de *Ryangomhe* (humain), occupe comme *ikisyego* la gauche de l'hiérophante-*Kiranga* pendant la célébration du grand rite. D'autres le disent le beau-père de Kiranga, d'autres enfin la femme du même Kiranga. **Ru** et **wa** de ce nom ne sont qu'un préfixe et qu'un élément copulatif. Reste la racine *mbo*. Or, il est curieux que les Warundi de l'est et de l'intérieur désignent par ce mot *l'occident*. Ce mot veut dire encore: „filia pulcherrima." Puisque Luwambo est l'hiérophantide des mysteres Kirundi, tout s'explique: c'est *Αφϱωδισια*. Que devient alors Ruwambo, l'ami de *Ryangombe*? C'est que dans les croyances des Warundi, il y place aussi pour l'Hermaphodisme. V. „*Prêtres*".

14. *Nyamuhingwa*. Il paraît le même que *Nyamurimi*. *Kuhinga* verbe archaïque, veut dire aussi: cultiver. La forme passive du nom ne change rien au sens, à moins que le principe quasi masculin et féminin de la fécondité ne soit exprimé ici, ce qui est très probable. C'est alors *Διονησιος-Διονησια*, Bacchus-Céres. En effet, le *passif* indique en Kirundi (où le genre manque) le *féminin* dans quelques rares cas. Ainsi *umukobwa* veut dire essentiellement: *fille* (dévêtue, de: *kukoba*). Le verbe *kwenda* = se marier à la forme *active* ne peut s'appliquer à une femme. En parlant d'elle, on dit: *kwendwa, umwendwa*. Cet esprit *Nyamuhingwa* (le même que *Kiranga!*) a beaucoup de portes-nom humains parmi une espèce de corporation de „*awafumu*", ou prêtres, qui président à la culture. C'est lui qui surveille l'ensémencement, qui bénit les grains (= *kurimisha imbuto, kuhezāgirā imbuto zimere zose.*) Ordinairement il n'y a que les chefs qui se paient le luxe d'un tel aide. Pendant que le groupe des piocheurs alignés sur le champ piochent dru en cadence, ce *Nyamuhingwa* prie, joue, gambade d'avant eux, le tout pour attirer les faveurs de son patron sur la récolte future.

15. *Nyankuru, Nganza 'nkuru*. Cet esprit (litt: le *grand*) ne paraît connu qu'à l'ouest du pays, e. a. dans l'Uzige. Les Wavira et les Wabembe le connaissent également. Ceux-là disent que c'est le même qu' *Imana*. Une preuve *topique* que les Warundi ne considèrent pas explicitement *Imana* comme Créateur de tout, mais comme un dieu national, c'est qu'à ma démande (aux Wazige) si *leur Imana* avait fait aussi les Wavira, les Wabembe, etc., ils répondirent avec énergie, presque avec du ressentiment: „mais non! ce cont des „awaryawantu" (anthropophages); ils ont un autre dieu, (sic!)." *Nganza 'nkuru* (= le grand dominateur, de: *kuganza* = dominer) est un nom d'esprit porté aussi par des mortels. Ainsi *Kitinwa*, le pseudo-mwezi, se donne ce nom. Pendant ma traversée de l'Urundi de l'ouest à l'est en février 1898, près de la résidence du mystérieux Mwezi, on me donnait ce même nom en me saluant. Le roi d'Uyungu (Uhha), prédécesseur de Kihumbi, s'appellait *Nganza* ou *Nkanza*.

16. *Inganzje*. Ce surnom d'*Imana* signifie: *éternité* considérée presque *localement*, comme une espèce de *Nirvana*. C'est l'équivalent exact de l'ancien *Chronos*. Ainsi on dit: *ukahora mu 'Nganzje* = tu es en paix *dans* l'éternité. *Kuhora ku 'Nganzje* veut dire: *kuwaho iminsi yose* = *y* être, durer toujours. On emploie aussi, pour exprimer l'éternité, le verbe *kuramba*, d'où *uwurambe* = éternité; *araramvye* = un homme d'autrefois désormais immortel. *Inganzje* a proboblement la même racine que: *Nganza, kuganza*, et rappelle le salut adressé au rois de Perse: „*vivas, dominaris in aeternum!*"

17. *Indongore*. C'est un esprit assimulé encore à *Imana*. Le *coq* est dédié à lui et est un oiseau sacré par conséquent. Quoique en Urundi il n'y ait presque pas de poules ou de coqs (les Warundi ne les mangent pas) on en entretient quelques unes avec des coqs, dans un but religieux. Tuer ce gallicé sacré serait un crime, puni même de mort. On l'appelle: *interekerano y' Imana* = un offre, sacrifice, cadeau à *Imana*, aux esprits ancestraux (= *kuterekēra Imana* = sacrifier à *Imana*).

18. *Ruhanga*. Cet esprit *Ikisyego* est (humanisé) l'assesseur de droite de l'hiérophante-*kiranga*. Tantôt on en fait la fille de *Luwambo*, tantôt la femme de *Kiranga*; d'autres en font un homme. (V. 13.)

19. *Wandamutoni*. Cet esprit passe pour la femme d'*Imana*, et la mère d'*Ikisyego*. „*Mutoni*" veut dire: favori, favorite, du verbe: *kutona*. „*Wanda*" pourrait se rapporter au verbe(?): *kuwanda, kuwandwa* (V. infra). Toutefois, il est plus probable qu'il faut voir ici la même racine que dans *Indagarra*. *Wanda-mutoni* dans ce cas signifie littéralement: „ventris praedilecti." Le préfixe *mu* (des êtres rationels de la I^e classe) ne s'oppose pas à cette interprétation, puisque *nda* (de la IIIe classe) est pris *personnellement*, et alors il peut être suivi de l'accord de la I^e classe. Voilà donc encore une Venus-Urania ou une Cybèle; car son fils (Bacchus) ou fille *Ikisyego* est prononcé par d'autres distinctement *Ikiseko* (du verbe: *kuseka, kusyeka* = rire). Cela rappelle la fille Bubo et son abominable aventure. Si maintenant le nom Cybèle (selon Vossius

l. II p. 593) vient de $\kappa\upsilon\beta\eta\beta\varepsilon\iota\nu$ = „*rotare in caput*", parce que ses prêtres ignobles les Galls ou Evirati (comme aussi les Cabires et Telchines) honorèrent *ainsi* leur déesse par ces plaisanteries plus qu'immodestes, notre étymologie devient encore plus probable. N'oublions pas, que la ville *Bubastis* se trouve en Afrique, en Egypte! Les Grecs, et même les Egyptiens, pourraient même n'être que des plagiaires, et Cybèle, avec ou sans Bubo, pourrait n'être qu'une noire (Mututsi ou non), digne fille de Cham. N'oublions pas non plus, que l'Ecriture sainte considère toujours la terre de *Cham* comme la patrie de l'erreur, de l'ennemi. Elle parle des terres désertes, maudites de Cham, qui, lui, est l'objet constant de ses malédictions. Elle parle „des génies dévastateurs d'Afrique", des infirmités, de l'ulcère inguérissable de l'Egypte. Cham fut le fidèle continuateur de Caïn, de sa magie et de ses mystères d'iniquité (selon tous les Pères). La race de Chus fut la mère de l'infidélité quasi générale. Après le déluge, l'histoire satanique et caïnite reprend son *fil* sur la terre avec Cham, Chus, Chanaan, etseq. (*Chemmesenua* de Berose). Julius Firmicus nomme „*toutes les villes égyptiennes une véritable école de sorcellerie*". Hérodote (l. II) parle „*des monstruosités de l'ancien culte Egyptien*". Cassien *(conf: l. VIII, ch. XXII)* accuse les Caïnites et les Chamites „d'avoir détourné *toutes* les vérités primitives dans un sens magique", et si St. Clement d'Alex. parle quandmême de „*simillima simulacra*" *(Strom V)*, à propos des emblêmes et autres analogies chrétiens et payens, cela ne fait que confirmer l'affirmation de Cassien. Oui, les démons ont tout profané, tout souillé. Lorsqu'enfin St. Paul prévient les chrétiens „de ne pas prendre part *à la table des démons*", ne serait ce pas une allusion au fameux passage d'Hérodote (l. I) où il parle gravement „*de la table du soleil*" où tous les dieux de la terre se rendent une fois l'an pour y festoyer. (Cfr. *Iliade* l. I; *Odyssée* l. VI). Or, tous les anciens placèrent cette „table" chez les Ethiopiens, au fond de l'Afrique près des montagnes de la lune! (Urundi-Ruanda?).

20. *Rikisiga.* Ce nom signalé comme celui d'un esprit, pourrait venir de: *kusīga* = oindre. Les onctions sont très en honneur chez les Warundi, e. a. à la mort. V. „*Enterrement*".

21. *Tusāra, Utusara. Kusara* signifie = être fou. Ceci, joint au *diminutif* **tu, utu**, rappelle les „follets", les fées, les Trolls, les Kobolds, Lutins, Gnomes, etc. Les Wirwana à Msalala croyaient que leurs gnomes, entre autre travail, cultivaient la nuit les champs de leurs dévots. Ainsi, j'ai connu à la Mission de St. Michel un ménage composé d'un vieux et d'une vieille, tous les deux incapables d'aller travailler. On racontait que leurs champs étaient quand-même *très bien* labourés, qu'il étaient même en meilleur état que ceux de leurs voisins. Les Gnomes faisaient cela!

22. *Ruhōgo.* C'est un être peu connu. *Umuhōgo* veut dire = gorge.

23. *Akatwa,* litt. le petit *mutwa* = pygmée. Peut-être appartient-il à la groupe des *Tusāra* (V. sur *Mutwa: „Aborigènes"*). L'emploi du diminutif, en parlant des esprits, est assez commun. On le voit même employé pour les esprits supérieurs, p. e. *Kawezya, Katonda.* On l'applique aussi à *Imana,* mais seulement au *pluriel!* (mânes). Un jour, étant obligé de faire démolir une minuscule hutte à mizimu (*ikigabiro*), j'entendis une petite fille, presque en pleurant, se plaindre de la destruction de ses petits thérapims: *Twimana twanzje!* Selon le *P.-C. Smoor,* ies Wanyaruanda ont une catégorie d'amulettes, ou plutôt de fétiches, nommés *imana.* Des coqs, des chèvres, des moutons, des vaches portent le même nom (Nagualisme). Il y a des *imana* blancs et noirs. Le *umufumu* possède l'art de les distinguer. Ils présèrvent, en particulier, des attentats des goètes.

24. *Umuraracyamba,* litt. qui dort, qui demeure au désert. Cet esprit parait être une espèce de Satyr, ou même d'un Pan. Il rappelle *Azazel,* et les esprits de l'Evangile, demeurant dans les terres arides, sans eau, désertes (= *icyamba*), ou bien encore l'*Asmodée* de l'histoire de Tobie.

25. *Kwigūka,* ou *kwigōka.* C'est une pure forme verbale (infinitif), à moins qu'il faille entendre: *ku Ingūka, Ingoka.* Or, *kugōka* veut dire: commettre un *inceste,* et encore autre chose En kirwana *nyō* désigne le Cteis. Cela n'étonne pas. Chez les Wasukuma aussi, selon le R. P. *Girault,* déjà les noms de certaines divinités expriment des horreurs. Et chez les Anciens! Les métamorphoses d'Ovide ne roulent que là-dessus!

26. *Ikisyego.* On prononce aussi: *Ikiseko, Ikisegu, Ikiseku.* (En général la prononciation diffère quelquefois dans les différentes contrées). Il est assez difficile à dire, ce qu'il faut comprendre par ces *ivisyego.* Le nom paraît un nom *commun,* étant employé à chaque instant au pluriel. Le premier *Ikisyego* est dit fils d'*Imana.* De plusieurs esprits on dit: *n' Ikisyego* = c'est un *Ikisyego,* p. e. de *Ruwambo.* Dans un hymne des Waswezi on chante: „*Ruwambo Ikisyego cy' umugabo*" = L. le I. de l'homme. Ce sont des génies, mais de quel rang? Comment les classer? En tout cas, il y a beaucoup d'*Ivisyego* humains. Ainsi, les deux assistantes (de droite et de gauche) de l'Hiérophante—Kiranga portent principalement ce nom. (Les reines du sabbat du moyen-âge!) Je dit: „assistantes". C'est le cas si le Kiranga est un homme. Si le Kiranga est une femme deux hommes assistent.

27. *Wamarra.* Celui-ci est certainement un grand esprit. Les Waziba e. a. le vénèrent, paraît-il, comme esprit suprême. Sa légende est curieuse. Ce serait d'abord un *Muhuma*

et non pas un *Muhinda*; originaire de l'Inkore, le fondateur de l'*ordre* des *Waswezi* (espèce de Telchines, de Cabires, de Galls). On lui donne aussi les noms de *Sengoga* et de *Rugonda*. Son premier disciple aurait été *Ryangombe* (un Muhinda). Ses autres disciples furent, e. a. *Lukiza* (nommé aussi *Ruwinga*), *Nyanyabi (?)*, *Ingassa*. *Wamarra* aurait eu sept fils, e. a. *Kăgŏrŏ*, *Nyeniro*, *Ruwoha*, *Irungu*.

28. *Rugaba* (ou *Rugabo*?) Tous affirment que c'était *le plus ancien roi des Wahinda*. C'est dire assez. Avec cela on peut monter jusqu'à Cham et même au dela! Il est très curieux que les Watwa donnent à leur grand esprit (et par extension au roi de l'Urundi) le nom de *Urugabo rw'iviheko* = l'homme aux remèdes magiques! Ce qui est bien plus intéressant encore (et grave), c'est que chez les Watwa la lance sacreé, vraiment adorée pendant le grand rite et qui est un emblème *phallique*, est nommée: *Urugabogabo*, la forme réduplicative étant employée pour *renforcer*. Or, *umugabo* veut dire, non pas: homme, mais: *vir*, *vir perfectus*; avec le préfixe **ru(uru)**: la *virilité* parfaite. Voilà donc le vieux Rugabo des Wahinda bien *humain*, mais *divinisé*. Qu'avec cela beaucoup de choses deviennent claires! Qui ne pence pas ici à Cham, au crime de Chanaan, à Caïn même. Oui: il est bien vrai: tout le fin fond de l'*infidélité* ancienne (tès ancienne même) et moderne roule sur .... cette chose! Bossuet, je crois, résumait toute l'infidélité en ces deux mots: *blasphème et ordure*. L'épithète de *Rugabo*: *rw'iviheko* = des remèdes magiques, des amulettes, etc., merite d'être rélevé. Il est admis, que les Caïnites s'adonnèrent les premiers à la *magie*, à la goétie. Leur nom, ainsi que celui des géants anté-et post-diluviens est même synonyme de magiciens. Selon quelques uns des Pères, le déluge aurait été, avant tout, une punition de cette *magie* outreé. Or, Cham fut le fidèle imitateur et restaurateur de la magie et de toutes ses pratiques, et *par lui* surtout elle a gagné l'Asie, l'Afrique, tout le globe enfin.

29. *Katema*, ou *Rufu*. Ce dernier nom veut dire: *la mort*-personnifiée; et *Katema* (du verbe *kutema* = couper, et par ext.: moissonner) celui qui coupe le fil de la vie, qui moissonne avec sa faux les hommes. Comme on le voit, c'est un vrai dieu Cthonien, un vrai Pluton. On dit *Katema* le même que *Ryangombe*; on l'appelle le dieu des „*awarozi*" = goètes. On raconte, que *Rufu-Katema* fut l'*esclave* („servus") de *Rugabo*, mais qu'il se *révolta* contre ce dernier; qu'il fut chassé, et que par vengeance il donna du „*sumu*" i. e. du poison aux hommes, qui en moururent *depuis*. Par le mot swahili „*sumu*" de mon interlocuteur il faut entendre ici: des maléfices, des moyens magiques. On le voit, que ceci est très intéressant, quoique les choses y sont fort enchevrêtrées. *Rugabo* devient ici un tout autre être et ferait penser à Abraham (?), à Noë, à Adam même. *Rufu* serait Cham ou Chanaan maudit et chassé par Noë, ou Caïn tuant Abel, se sauvant (*vagus*), maudit par Adam, par Dieu lui même. Ne serait ce pas même une réminiscence de la *chute* originelle?

30. *Awawandwa*. (V. „*Rite*"). Ce nom appartient plutôt à des purs humains, quoique en *contact* avec des génies, des esprits. Ce sont des membres de certaines sociétés secrètes (ordres). On dit que ce nom de *Awawandwa* est identique, quant au sens, à celui de *Waswezi*, qui est une espèce d'ordre ou de société secrète, de diabolisants noirs très répandus dans l'Usumbwa, dans l'Uzinzja", l'Usui, etc., et même chez les Wanyamwezi. Seulement, ce qui est là à l'état sporadique, constitue dans l'Urundi une grande partie du culte officiel, et publique. Le Prof. Dr. Ratzel (*Ethnogr. II, 178*) dit, que selon le Dr. Emin Pascha, un *peuple* nommé *Witschwesi* occupait un grand pays comprenant l'Uganda, l'Usoga, le Karagwe, etc., mais que ce peuple fut vaincu par des immigrants venant du nord-est (Galla?) Il n'est pas probable, que ce nom: Witschwezi (le nom est mal écrit; il s'agit évidemment de nos *Waswezi-Awawandwa*) soit un nom éthnographique. Il est question d'une caste sacerdotale, ou plutôt d'un ordre religieux payen. Mais il s'agit du *sens* de ce nom. (Pour les „*Awawandwa*", V. l'article „*Rite*" *et supra sub 19: Wandamutoni*). Un jour un jeune homme, bien sincère mais pas *initié* évidemment, me disait que le mot *Waswezi* venait du verbe: *kucyera* = cracher (d'où *umucyezi* = cracheur), parce que ces drôles crachaient beaucoup parterre pendant leur cérémonie. Non. Ce mot vient bien sûrement du verbe *kuswera*, qui en Shishumbwa veut dire: adulterari, fornicari, mais qui en Kirundi exprime le actum conjugalem. Il est vrai, que les Warundi n'emploient pas le nom de *Waswezi*, mais celui de *Awawandwa*, par délicatesse sans doute. Car il s'agit bien de la même chose. Bref; cette simple étymologie caractérise assez la corporation, et, qui pis est, du culte officiel! Que les prophètes avaient raison de fulminer contre les *ignomimae Egypti et terrae Cham*". Du reste, „les „infamies de Phégor paraissent avoir été sur „la surface de toute la terre l'unique préoc„cupation du paganisme ancien et moderne". (de Mirv.).

Eternuement.

Lorsque quelqu'un *éternue* (= *kwasamŭrŭ*, *kukira*), on lui dit: „*kira*", litt. guéris, portez-vous bien, que cela te profite, te guérisse. L'éternueur répond: „*tukirane*" = guérissons, portons-nous bien tous ensemble, réciproquement, ou: *kukirane twese wose*. Formuler ce voeu ainsi se dit: *kuhezagira: aramuhezagire*, litt. il le bénit, lui souhaite le bien. Les Watwa ont le même usage et disent aussi: „*kira*", „*tukirane*". Dans leur langue (vieux Kirundi?) éternuer veut dire: *kukira*, litt.

guérir. Il est assez curieux de rencontrer cet usage au centre de l'Afrique, ou plutôt il n'est pas curieux du tout, puisque depuis la plus haute antiquité sous toutes les latitudes on l'a constaté. On a cru que le voeu exprimé pour celui qui éternue. („Dieu vous bénisse"), remontait seulement à l'année 1353, année où la peste ravageait une partie de l'Europe. Les signes avant-coureurs de ce fléau consistaient en éternuements prolongés, auxquels les assistants répondaient par le voeu connu. Evidemment l'usage remonte beaucoup plus haut. Homère en parle. Aristote, Pline, Properce, Catulle le mentionnent. Lorsque Pénélope entend Télémaque éternuer, elle se réjouit. Pour vanter les grâces d'une personne les poètes disaient: *„les Amours ont éternué à sa naissance"*. Les Romains disaient à l'éternueur: *„Ab Jove"*, ou: *„Salve"*. Les anciens croyaient que l'éternuement faisait sortir un *esprit* (ou même l'âme) par le cerveau. Ainsi Plutarque raconte, que le démon familier de Socrate se manifestait dans des éternuements. Dans les vieux livres des rabbins l'éternuement est le signe du départ de l'âme. Nos Nègres, comme beaucoup de peuples non-civilisés anciens et modernes (e. a. à Taïti et à Samoa), admettent qu'un esprit sort de la tête de l'éternuant. (*Cfr. Nicolay: Croyances, I. 236—237*). D'autres croient qu'un mauvais esprit sort et qu'un bon entre, lorsqu'on éternue. Les *Zulu* disent d'un malade qui éternue, qu'il est quéri, et qu'un bon esprit est avec lui. *Tongo (itongo)* signifie esprit, comme les *Wong* (*Ankh*, égypt. = vie). Lorsqu'un Zulu éternue, il s'écrie: „je suis béni maintenant" i. e. un *bon* esprit est avec moi désormais. Le Xosa-Cafre s'écrie: *„Tutuka"*. *Tutu* paraît signifier un esprit ancestral, et *ka* un essai, comme pour dire: l'esprit essaye de parler! *Kutuka* signifie en kirundi: injurier. Si *kutuka* veut dire, dans ce dialecte-là: guérir (kirundi: *kukira*, d'où le voeu: *Tukire*), on a une étymologie plausible du nom *Watutsi* = guérisseurs, bénisseurs, bénis. Les Nègres de Calabar croient répousser les mauvaises influences en éternuant. Lorsque les parsis éternuent, ils échangent les mots: *„Yatha-ahu-vairyo* et: *Ashem-vohu.* — L'éternuement est partout un signe ou une manifestation de vie, de santé, d'âme (soufle), d'esprit. Si les Warundi échangent les phrases: *gira-tukirane* (guéris-guérissons, etc.), les Hindus disent à celui qui éternue: *vie!* (*vivas!*) Les Juifs disent: *„bonne vie"* (sel. Buxtorf.) Les habitants de Samoa s'écrient: *vie à toi!* Cette habitude de formuler aussi un voeu ou une invocation, est vraiment universelle, et dénote, selon M. Haliburton, une source commune d'avant la dispersion des peuples. — Si bon nombre de peuples croient l'éternument, provoqué par un esprit, plusieurs d'entre eux le spécifient comme un esprit ancestral (*Mânes*). Ainsi, lorsque chez les Maori un nouveau-né est aspergé l'eau, par une sorte de baptême payen, le prêtre, qui doit imposer à l'enfant un nom en même temps, énumère les noms des ancêtres, si longtemps que le petit éternue. Alors le nom prononcé au moment même de l'éternuement sera le nom, désigné ainsi par l'ancêtre en personne! — C'est le souffle de l'éternueur qui quérit. Du reste, le souffle (*insufflare*) est chez beaucoup de Nègres le signe ou mieux le moyen de guérir, de médicamenter, d'expulser un *„pepo = muzimu"*. — En égyptien *snesh* (angl.: *sneeze*, hol.: *niezen*) veut dire: ouvrir, *sen* = souffle, ouvrir un passage au souffle. *Snes*, dans la même langue, donne l'idée de: saluer, invoquer, désirer, évoquer, adorer. (En sanscrit *sans* signifie: désirer, invoquer). Or, dans beaucoup de dialectes africains l'éternuement est rendu par des mots où se rencontrent les mêmes éléments; p. e. *dsuna* (en Momenya), *dsisin* (en Bulom), *dsieni* (en Bayon), *dsune* (en Bagba), *Sani* (en Gbe), *siani* (en Krebo), *usiane* (en Isoama), *suana* (en Balu), *tison* (en Soso). En plus, les sons **s** ou **z** combinés avec **t** ou **d** (p. e. *ts, tch, tsh, tz, tk, th, ds, dsh, dz, dk, dj*) se remarquent dans une foule d'autres mots, désignant tous l'éternuement ou le nez, p. e. *izuru* (Rundi), *izulu* (Nyembe), *dizolu* (Kasands), etc. On peut y voir une certaine onomatopoeia (*teshu*), d'où peut-être l'égypt. *shu* (esprit de mort, mâne qui part, ou qui se manifeste par le souffle. Qui sait, si la formule de salut des Warundi (*sho-masho*) n'offre pas les mêmes éléments?

Famille.

La vie de famille est beaucoup plus prononcée chez les Warundi, que chez les autres Nègres. La femme y est considérée à peu près comme l'égale de l'homme. On a beaucoup d'enfants; on tient à en avoir; on les aime et on les élève bien (corporellement). Entre parents on est très solidaire. Celui qui touche à un membre d'une famille, l'a toute contre soi. Un meurtrier, par exemple, est sûr d'une *„vendetta"* terrible. V. *„Femme"*, *„Éducation"*, *„Mariage"*.

Femme.

La *position sociale* et domestique de la femme Murundi est meilleure que celle des autres Négresses (p. e. des *Wanyamwezi*) Elle n'est pas *esclave*, mais elle est, à peu près, l'égale de son mari. La femme Mututsi surtout, très fière et altière, est jalouse de sa dignité. Elle a les airs d'une vraie matrone. Chez les Watwa, au contraire, la femme est considérée presque comme esclave. La femme Murundi *mange ensemble avec son mari* (*kusăngĭră*), ce que l'on n'observe nulle part chez les autres Nègres. Ensemble, avec son mari et ses enfants, elle travaille au champ, à moins que le mari n'ait une profession, qui absorbe tout son temps, comme la pêche dans l'Uzige. Quant aux autres travaux domestiques, l'homme et la femme se les partagent. La femme doit cuire évidemment, puiser de l'eau, moudre, etc.; l'homme cherche du bois à brûler, etc.

Volontiers il aidera sa femme, p. e, en puisant de l'eau. — Dans toutes les affaires importantes la femme est consultée. Du reste, la femme Murundi, assez vive et fière, ne se laisserait pas maltraiter. Elle sait se défendre au besoin. Le mari doit compter, et beaucoup, avec elle. Il ne faut pas beaucoup pour qu'elle s'en aille et divorce avec lui. — La femme Mutwa ne mange pas avec son mari. Elle travaille presque exclusivement. Le mari ne fait que de petits travaux, ou bien il va à la chasse.

Flèche.

Les forgerons Warundi ou Watwa fabriquent les fers de flèche. Le bois, et tout le reste, est le travail des Watwa. Ces derniers sont les vrais fournisseurs de cette munition. Les Watwa obtiennent le *ikigonda*, ou *ikifungisho*, d'un petit arbrisseau = *umukenke*. Son suc est d'abord cuit dans l'eau, puis mâché dans la bouche. Pour s'en servir, on le chauffe et on en frotte l'endroit voulu. — Les Watwa ont encore des flèches avec des pointes en *bois dur* = *ikikuture, ikisonga*. Ils tuent même de grand animaux avec cette espèce de flèches. Les Warundi ne se servent pas de flèches empoisonnées, mais les Watwa s'en servent, ainsi que les Wahha. Le poison est mis dans le trou du bois où le fer se fixe. On enlève la pointe pour y introduire le poison. On frotte également de ce poison la pointe en fer même et le bois. Les Watwa prétendent, que la blessure faite avec une telle flèche occasionne assez rapidement la mort d'un homme, ou d'un grand animal. Noms de ces poisons: *amakenya, amatumburi, uruhuha, urugeno (?)*. — Comme les héros de Homère les Watwa (et les Warundi) ont des armes ensorcelées! Ainsi, les premiers ont une poudre magique = *impumvyo, uruwasho*, qu'ils frottent sur l'arc (= *kusiga impumvyo*). Alors il est impossible de manquer le but, en tirant. On se fait, en plus, de petites incisions aux doigts, à l'endroit qui est en contact avec la flèche lorsqu'on tire. Dans ces incisions on met de la même poudre magique. D'autres magiciens, au contraire, feront au besoin rater un coup de fusil. V. *„Invulnérabilité"*.

Forge.

Les Warundi et les Watwa savent travailler le fer (= *icyuma*). Les forgerons ne forment pas une caste, encore moins un peuple à part, comme les *Walongo* dans l'*Uzinzja*. Ils demeurent parmi les autres Warundi et vivent comme eux. C'est un simple métier, qui pourtant a ceci de particulier, qu'il est héréditaire dans la famille. Lorsque le père meurt, c'est son fils aîné (ou un parent), qui continue le travail du fer. Dans l'intérieur de l'Urundi, p. e. au Ruvuvu, ce sont surtout les Watwa qui forgent. Ils sont même assez habiles dans l'art de forger. Avec la chasse et le métier de potier, c'est leur occupation favorite (fils de Tubal-Caïn!) Puisque dans l'Uzige, ils ne peuvent soutenir la concurrence avec les Wavira (qui sont de vrais artistes), ils ne forgent pas, ou très peu. — Il n'y a pas de fer dans l'Urundi. On l'importe du dehors sous forme de pioches ou de hachettes. Dans l'Uzige on l'importe de l'Uvira (Etat-du Congo). Au centre, à l'est et au sud-est, le fer vient surtout de l'Uzinzja, par l'intermédiaire des Wahha et des Wasui. Le fer d'Uzinzja = *rya ku mosso* est réputé bien meilleur que celui de l'Uvira = *ry' ikivira, invoga, ryarushi*. Les forgerons Warundi et Watwa transforment alors ces pioches en *couteaux, hachettes, herminettes, couperets, fers de lance, pointes de flèche, bracelets, anneaux*, etc. — L'atelier (= *uruganda, uruhiza, Fig. n°. 36*) consiste en une simple petite hutte ronde, couverte, en haut seulement, de paille et ouverte de tous côtés. Au milieu de cette hutte se trouve le foyer (= *iziko, irikuwurwa*). C'est un simple trou, creusé dans le sol, où sont déposés les charbons (= *amakarra, isimatwa*). Ce sont les arbres nommés: *umunazi, umurama, umuninya, umusongati, ikiharamanga*, e. a., qui fournissent ces charbons. A defant de charbons de bois, on se sert de gros morceaux de bambous carbonisés. A côté du foyer se trouve le *soufflet* (= *umuvuba, inkutukutu, Fig. n°. 37*). Il se compose d'un grand morceau de bois (= *umugogo*) à peine dégrossi, rond, avec un prolongement éminci au bout (percé), creux à l'intérieur, avec deux assez larges ouvertures (= *intoboro*) à la surface plate supérieure. Sur ces ouvertures sont fixées deux peaux de chèvre (= *insato*), garnies chacune (au milieu) d'un bâtonnet (= *inindi, akaringanizo*), pour faire du vent = *kuvuguta, kusingagiza*. Un enfant manoeuvre ces bâtonnets et par un mouvement vertical, rapide, alterné, rabaisse et tire en haut les peaux. Au bout de la partie mince du bloc est placé un tube en terre cuite (= *inkero, imbumbwa*), conduisant l'air dans le foyer. Sur le soufflet est placée une lourde pierre (= *iwuye*), pour immobiliser davantage le bloc en bois, pendant qu'on manoeuvre pour souffler le feu = *kwots' umuriro*. A côté du four (= *icyuriro, uruganda, idodaguswa*) il y a une pierre dure, qui sert d'enclume (= *icyazo*). On met le fer au feu (= *kurāmŭră, kuhishisha*), et lorsqu'il est bien rouge (= *kutūkŭră, kushya*) on le retire pour le frapper sur l'enclume. Sur l'enclume on répand d'abord la poussière d'une pierre écrasée (= *imonyi*), afin que le fer reste longtemps chaud. Pour tirer le fer du feu, on a un morceau de bois, en forme de poignée (= *imbago, inyendesho*), qu'on mouille dans l'eau (= *kufūvyă*), pour que le feu n'y prenne pas. Cette auge (réfrigérant) s'appelle = *uruzino rw' amazi, umumamazi; kuzima, kuzina*. On y puise de l'eau aussi pour la jeter de temps en temps sur le feu (= *iwitoto, kutota*), afin de l'activer. Un vieux pot, cassé à moitié, remplace parfois

cette auge. — Pour battre le fer (= *kuzuza*), on se sert, en guise de marteau (= *inyondo, insimbagiswa, Fig. nº. 38*), d'un simple gros morceau de fer, garni d'une poignée. Ce même marteau, mis en terre par la poignée, sert au besoin d'enclume. Toutefois, les forgerons ont au moins deux de ces marteaux. Ils se servent encore de quatre autres outils. — *a.* Une *lime* primitive (= *akanyavwiza, akafashyo, Fig. nº. 39*) pour polir (= *kuwata*) et dégrossir un peu le fer (= *kuherūra n'inkare*). C'est un petit morceau de fer présentant quelques rugosités, pourvu d'une manche en bois. — *b. Inkare* ou *akadozo, Fig. nº. 40*). C'est un vieux couteau emmanché, qui sert à couper le fer (= *kugegena*), en frappant dessus avec le marteau. — *c. Umuwundūro,* ou *umutwozo, Fig. nº. 41*). C'est un gros clou rond, pour faire des tubes, p. e. des clochettes. Le fer à façonner est roulé (= *kuwundūra*) en le frappant autour de ce clou. Il sert, entre autres, pour confectionner la partie creuse du fer de lance, où s'emboîte le bois. — *d. Isinzo y'ukusarŭră,* ou: *akasindakizo, Fig. nº. 42.* C'est un petit clou, ou poinçon, pour graver (en frappant) des petits dessins sur certains ustensiles, p. e. le couperet = *urukero.* — Dans l'Uzige les Warundi ou Watwa travaillent peu ou point le *cuivre.* Au centre, au contraire, les Watwa surtout font de très jolis ornements en cuivre (bracelets, clochettes, etc.). Le cuivre est importé de la côte, sons forme de gros fil. On se demande, si, autre fois avant les Arabes (1850), les Warundi n'auraient pas possedé le cuivre, à cause de la masse très considérable de cuivre, qui se trouve dans le pays (ornements, anneaux). Il est probable, que bien avant les Arabes ils aient eu des relations avec le nord (Abyssinie et Egypte) et avec la côte orientale. — Les Wavira travaillent fort bien le cuivre. Ils savent aussi *tirer*, amincer le gros fil de cuivre du commerce et en faire du fil très mince. Ils en font de même pour le fer. Quelques forgerons Warundi les imitent. Les Watwa forgent aussi de bons *clous* en fer, et exécutent, assez habilement, d'autres objets d'usage européen, qu'on leur fait faire sur commande.

Foudre.

On dit de celui qui est frappé par la foudre (= *kukangwa n' inkuba*), que le *„umwami w' idzjuru"*, litt.: le roi de l'air, d'en haut (*„princeps aëris"*, Sti Pauli) l'a touché, le visite ou le favorise. Aussitôt que cet accident a eu lieu, les gens de la maison et les voisins s'empressent de le relever. On le porte avec précaution dans sa maison. Aussitôt qu'on a rassemblé le monde suffisant, on pratique le *grand rite*, c.-à.-d. l'adoration de la lance, pour faire cesser l'évanouissement (= *kukangura*). On apporte, de plus, un tambour spécial (= *ikiwumbuwumbu*), ou, à défaut d'un tambour, on prend un mortier en bois pour tambourer dessus. Alors tous les assistants se mettent à danser, en chantant l'hymne suivant:

„Hinda	*invura*	*hĕwē!"*	
„Frappe,	o pluie	hewe!"	
„Iramukanze		*inkuba."*	
„L'a frappé (ensorcelé)		la foudre".	
„Hinda	*invura*	*hĕwē!"*	
„Frappe,	o pluie	hewe!"	
„Iyawa"	*uyu*	*'mugabo*	*yene."*
„il faut que ce soit	cet	homme	même."
„Humura	*ingoma."*		
„Frappe	le tambour."		
„Ecoute!	le roi	y était."	
„Umvwe!	*umwami*	*yari."*	

Il est assez difficile de traduire ces phrases elliptiques, et de leur donner un sens suivi. *„Kuhumura"* a aussi le sens de: *kuhembura umuntu* = réssusciter, c.-a.-d. le faire sortir de sa léthargie. Lorsqu'une femme est frappée par la foudre on fait la même cérémonie. Si le foudroyé meurt sur le champ, on ne fait rien. S'il guérit il devient, par cette espèce *d'élection,* ou d'ordination, *kiranga* = prêtre. Si c'est une femme (ou fille) elle sera désormais *kiranga* = prêtresse aussi. Selon la croyance des Warundi, c'est *Imana* en personne, qui manie la foudre (Jupiter fulgurans). A l'endroit où la foudre est tombée, on établit un *ikitabo cy' invura* (un auteltemple votif), pour obtenir de la pluie. On y plante un bananier et un arbre-ficus *umumanda.* Toutes les femmes qui y passent, doivent y jeter et sacrifier, en y passant (*kusenga ikitabo*) un peu de paille ramassée sur le sentier, en hommage à *Imana-Kiranga-Ryangombe, le dieu tombé* (*„sicut fulgur cadebat"*). Les pierres fulgurales sont en grande vénération. L'origine du culte de la grande déesse de Pessinunte (Cybèle), et du Palladium de Rome, n'était pas autre. C'était une simple pierre noire fulgurale (aérolythe). — Ailleurs on ajoute à l'hymne précité:

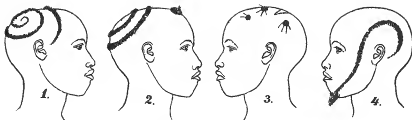
Senvomero
umusesera wanyahwewe
utashanyuzwa
na 'wawandwa.

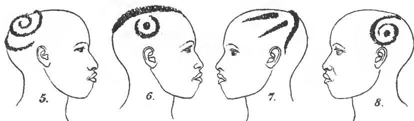
Foyer.

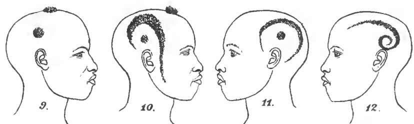
Les pierres du foyer sont placées en *triangle.* Ces pierres (dans l'Urundi) sont remplacées, dans l'Unyamwezi, par trois morceaux d'argile, séchés au soleil, de 30 c.M. de hauteur et de 12 à 15 c.M. de diamètre, ayant la forme mamillaire. Ces objets ont un sens mystique, puisque les Warundi ont un certain culte pour le feu (Pénates, culte de Vesta). Ce sont les femmes qui doivent entretenir le feu sans le laisser s'éteindre. A la mort du mari, ou de la femme, ces pierres sont enlevées et jetées. Le foyer familial est détruit. Un futur Pénate s'en est allé. Son symbole doit s'en aller aussi. V. *„Cuisine"*.

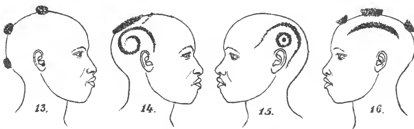
Friandise.

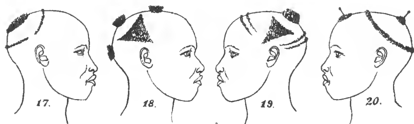
En dehors de la nourriture ordinaire, les Warundi, les enfants surtout, ne dédaignent

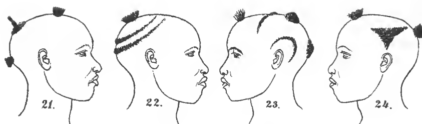

1.
2.
3.
4.

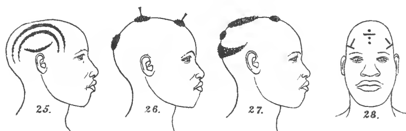

5.
6.
7.
8.

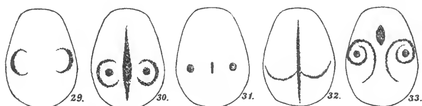

9.
10.
11.
12.


13.
14.
15.
16.

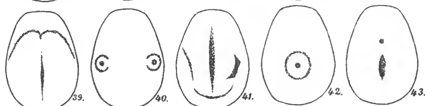

17.
18.
19.
20.

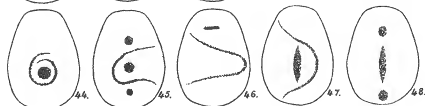

21.
22.
23.
24.

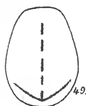
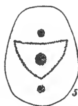
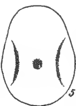

25.
26.
27.
28.


29.
30.
31.
32.
33.


34.
35.
36.
37.
38.


39.
40.
41.
42.
43.


44.
45.
46.
47.
48.


49.

50.

51.

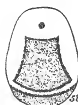
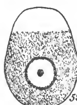
52.

53.

54.

55.

56.

57.

58.

59.

60.

61.

62.

63.

64.

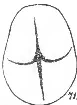
65.

66.

67.

68.

69.

70.

71.

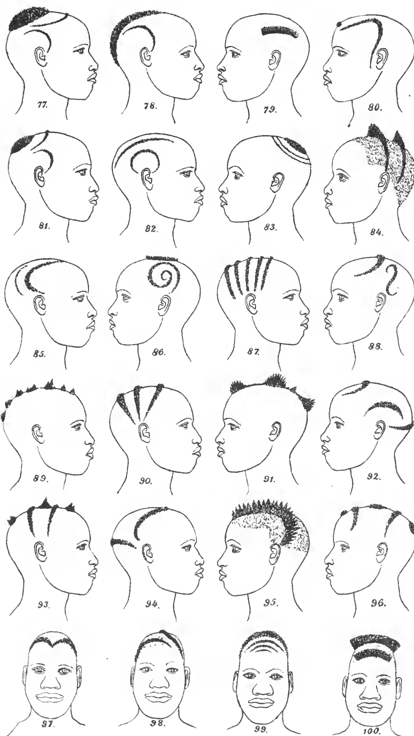
72.

73.

74.

75.

76.



77.
78.
79.
80.
81.
82.
83.
84.
85.
86.
87.
88.
89.
90.
91.
92.
93.
94.
95.
96.
97.
98.
99.
100.

pas les *friandises*. Ceux-ci et les femmes aiment les bananes mûres. En plus, les premiers sont friands d'arachides (qu'ils mangent crues), de la canne à sucre, du miel, etc. C'est surtout le sel (= *umunyu*) qui est une friandise pour les enfants et même pour les grandes personnes. S'ils peuvent en avoir une pincée, ils sont au comble du bonheur. La plupart des Warundi n'est pas assez riche pour se procurer du sel, pour saler leur nourriture (= *kurunga*). A leurs boeufs ils donnent une espèce de terre salée (= *ikitumba, kukūhĭrā ikitumba*). — Une grande friandise pour les Warundi, principalement les enfants, ce sont les *fourmis* blanches, ou termites (= *urushwa, inshwa, urugorogoro, ingorogoro*), grillées sur le feu (= *kukaranga*). Ce sont les petites fourmis ailées qu'on préfère. Pour les capturer on bâtit une petite case au-dessus des orifices et des galeries souterraines d'une fourmilière (termitière = *umugina*). Alors on y voit assis les enfants, garçons ou filles et même de grandes personnes, pendant des journées entières, frappant (= *kukomanga unyawobo*) en tambourant avec deux bâtonnets la terre autour des orifices de la termitière. Les fourmis engourdies sous terre (= *zirararа*) montent alors, sont capturées comme un précieux butin et soigneusement enfermées vivantes, après leur avoir arraché les ailes, dans de petits pots (= *akakono, akateba*). Les Watwa et les Warundi de l'Uzige ne les mangent pas, ou fort peu. Les Warundi de l'intérieur, du sud surtout (Wamosso, Wayungu), en raffollent. — Les gamins de l'Uzige mangent quelquefois la terre grasse imprégnée de matière visqueuse dont les fourmis cimentent les galeries et les corridors de leurs villes souterraines (= *amakenya yavva mw' ishwa, umushwa, umwendazi*). — Une autre friandise, pour les Watwa surtout qui en raffollent, ce sont les *sauterelles* (= *uruzige, inzige, uruzikira, inzikira*). On les cuit dans l'eau, et on les mange avec un peu d'huile de palme. — V. „*Nourriture*".

Frisure.

Au mot „*Cheveu*" il a été question déjà de l'art d'arranger les cheveux. Les Watwa surtout sont passés maîtres dans cet art et savent varier, presqu'à l'infini, les nuances de ces touffes = „*isunzu*". Ce sont les Watwa du *Ruanda* en particulier, qui se donnent libre carrière en ceci, comme l'indique la série des dessins suivants, dûs à l'habile crayon du Lt. H. Fonck, et que M. le Prof. Dr. von Danckelmann m'a bien permi de réproduire. Voici les noms en kirundi de ces touffes à multiple dessin: 1. *ingondo y'ukwezi*; 2. *urukindo, inzingire*; 3. *utusago*; 4. *impembwe, amahunika*; 5. *ingondo, inzingire*; 6. *urugera, amahembe y' intama, indongoro*; 7. *amahembe y' intama, imikomokomo*; 8. *y' umukuba, inzingire*; 9. *utushiga, amanunda*; 10. *ishinze, umurahanga*; 11. *rizinze ry' umuzinga, ukwezi*; 12. *izinze, inzingire*; 13. *amasunzu y' ikizige, amanunda*; 14. *ry'mikuwo rikuvye, ihunika*; 15. *irimikiwo, amahinda*; 16. *umukomokomo, amanunda, ihunika*; 17. *y'inkuwo, amarembo*; 18. *y' amashika*; 19. *utwinkika, amasaragure*; 20. *utunungaraye, uruzingo, inunda, amanya mw' izima*; 25. *amahembe y' intama, imikuba*; 27. *amanya mw' izima*; 28. *utusarayo* (incisions sur le front); 30. *amanya 'kwezi*; 62. *inyenyagure*; 78. *umurongo*; 79. *ihunika*; 84. *mwizūgū*; 86. *umukuba*; 87. *imikire*; 88. *insororonge*; 93. *amamundu*; 94. *amahembe y' intama*; 95. *uwusage*; 100. *y' inkika, urugera, y' urugaragara, urukindo. Ikisage* = tresse de cheveux; *urugera* = touffe allant du devant en arrière au milieu de la tête.

Il est impossible de regarder ces dessins gracieux et artistiques, quoique bizarres, sans se demander, s'ils n'ont pas un sens religieux ou autre. Ceci est très probable, sinon sûr, mais le quel? Il est hors de doute, que très souvent les „coiffeurs" Warundi font ces „caractères" sans y attacher un sens mystique. Ce „métier" de coiffeur se transmet de père en fils, de génération en genération. *A l'origine* ces caractères ont *signifié* quelque chose. Ne serait-ce pas là une *écriture* „sui generis"? Le Président de Brosses a dit des *tatouages* (des Nègres) que ce sont des *hiéroglyphes*, dont le déchiffrement attend encore un Champollion, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins une vraie *écriture* pleine de mystères. Il serait très à souhaiter qu'on tente les investigations sur ce terrain. Elles seront difficiles, puisque les Nègres, de bonne ou de mauvaise foi, se *taisent* là-dessus, mais je crois qu'on arriverait à un résultat peut-être inespéré! V. „*Tatouage*".

Fruit.

Les Warundi mangent peu de fruits dans le sens strict du mot. En voici quelques uns qu'on trouve dans les broussailles, ou parmi l'herbe des champs: *umuhamma, ikikarame, uwucyagaga, umunazi, umutinti, intabataba, intonganikwa, ikitakānzĭrā, iruru, imiyangange, isago, inyonza, inyura, ikisuru, ikitikamonga, umusagārā, inyawutongo*. En dehors des fruits du sol, qui constituent leur principale nourriture (sorgho, maïs, haricots, pois, bananes, patates, manioc, éleusine, courges, ignames, arachides, aubergines, V. ces mots), ils mangent encore les: *imikubi* (feuilles de haricots = épinards), *umusoma w' inzuzi* (légumes), *amateke* (oignon farineux), *ikikufa* (pourprier), *inzuzi, akakonga* (citrouille), *ikĭtĭkă* (feuilles de „*amateke*"), *uruwingu* (herbe qui pousse entre le sorgho), *amahande, impande* (pois dur), *inkore*, „*ifweri*" (petit haricot), *indūgū, intore, inyanni*, ou: *urusowerwa* (oseille). V. „*Nourriture*".

Fumer.

Les Warundi fument très peu (*kutumāgŭrā*), à part quelque vieux, ou quelque vieille femme. Les Watwa ne fument pas non plus.

à part quelque vieille femme peut-être. Ces quelques vieilles femmes fument très volontiers, même pendant leur travail. — Les pipes (= *inkono y' itabi, inyungwa)* sont en terre cuite et sont fabriquées par les Watwa. Le tuyeau (= *umutete)* est un bout de roseau. Bourrer la pipe se dit = *kutĕkĕră*; allumer = *kukongerēza, kufumbetsa umuriro*; s'éteindre = *kuzima*; fumer (la fumée qui se lève) = *kutumūra umotsi.* — Dans l'Uzige on voit aussi chez les Wavira et les Wabembe une pipe hygiénique („Wasserpfeife") = *iramba, urukunga, inyungu.* Elle se compose d'une calebasse (= *ikikunga),* remplie d'eau. Sur un des côtés on fixe un court tuyeau (= *irenga)* en terre cuite, fait par les Watwa, et la tête d'une pipe, pour y mettre le tabac. Au bout de la calebasse il y a un trou pour tirer la fumée à travers l'eau (le bruit de l'eau pendant qu'on fume ainsi se dit = *kududuwiza*). — Pour allumer la pipe, on se sert d'un charbon de bois ardent, qu'on prend au feu. — Les Warundi ne fument pas le *chanvre* (= *kunywa urumogi),* quoiqu'on trouve du chanvre chez eux, même dans l'intérieur du pays. — V. „*Tabac*".

Fusil.

Les Warundi n'ont pas de fusils et ne les connaissent pas, au moins dans l'intérieur. Dans l'Uzige et tout le long du lac Tanganika, le nombre des fusils est assez considérable. Ce sont les Arabes qui les ont importés. Quelques Warundi s'en servent pour la chasse aux éléphants, mais pour la plupart d'entre eux c'est un objet de luxe. Les chefs *(awatware)* sont fiers de se faire précéder par une escorte nombreuse de gens armés de fusils. V. „*Jeu*".

Goétie.

La *Goétie,* ou *Magie noire* (= *uwurozi*) est pratiquée parmi les Warundi et cela dans des proportions assez considérables, à en croire les habitants. Elle existe du reste chez *tous* les Nègres, dans *toutes* les tribus, sur *toute* la surface de l'Afrique, comme elle a existé de *tout* temps chez *tous* les peuples infidèles ou payens. Donc, à côté du culte *officiel,* publique, avoué et légal, à côté de la Théurgie, ou Magie blanche si l'on veut, parallèlement à elle, il existe dans l'Urundi, quasi *sous-terre,* à l'état irrégulier, mais plus que sporadique et d'une manière mystérieuse, qui „de facto" la rend *insaisissable,* cette fameuse Goétie. Ce *dualisme* étrange dans la gentilité de *tous* les temps et de *partout,* est un des problèmes les plus bizarres de l'histoire humaine. Ce qui est encore un *fait* universel, quant au temps et quant à l'espace, c'est que partout cette goétie souterraine, insaisissable et partant inextinguible, a été *partout* et toujours flétrie, exécrée, pourchassée, punie de mort, même et précisément par le culte *établi* payen, à moins que ce dernier ne glissât lui-même dans la Goétie (Julien, Héliogabale.) *Nous,* connaissant l'axiome de l'Ecrit. S^te^: „*Omnes dii gentium daemonia*", nous comprenons, que le Deutéronome tonne et fulmine contre *toute* Magie (blanche ou noire!), c.-à.-d. contre les cultes infidèles officiels ou non, organisés ou non. Mais qu'à Rome payenne la Goétie fût punie de mort (loi des XII Tables), que partout les princes payens l'aient proscrite, que tous nos roitelets Nègres la pourchassent, même s'ils appartiennent eux-mêmes en secret au „clan" maudit, voilà qui est très curieux. Cet *antagonisme* est vraiment remarquable. On peut affirmer que la Goétie (= *uwurozi*) est le grand *fléau* de l'Afrique et notamment de l'Urundi. Il fait des victimes innombrables. Puisqne le crime est, dans beaucoup de cas, *insaisissable,* difficile si non impossible à *prouver,* nos roitelets, nos „*awatware*" frappent en aveugles dans l'inconnu des victimes innocentes. Le „*homicida ab imitio*" y trouve son compte *toujours*; et c'est précisement ceci, qui aide à expliquer ce terrible *dualisme* mentionné. Car on pourrait se dire, s'appuyant même sur un texte de l'Evangile (Luc. XI : 17, 18), mal interprété, que, si les démons sont ainsi divisés, ils détruisent leur oeuvre commune! Non: c'est justement cela qui motive et qui rend possible ces tueries de sorciers et de sorcières, ces *hécatombes* terribles. Cet *antagonisme* n'est qu'apparent et superficiel; il n'est que leurre infernal pour mieux tromper les pauvres humains. Les brillants néoplatoniciens d'Alexandrie et les pires goètes des bouges de l'ancienne Rome, faisaient le compte des mêmes maîtres invisibles („*diri*"), comme nos *awafumu*-Warundi (prêtres officiels et constitués) et nos *awarozi* (goètes, sorciers, magiciens, „Hexen") font évidemment, au fond, la même besogne. Du reste, on peut aussi expliquer très bien théorignement le fameux *dualisme.* La saine Théologie enseigne, que tous les esprits *tombés* et maudits, quoiqne *unis* (rélativement), et *acharnés* contre les hommes, se *haïssent* et *s'exècrent* mutuellement. Quoique *tous* soient méchants, on peut et on doit admettre parmi eux différents *degrés* de méchanceté. Selon les desseins insondables du bon Dieu, certaines catégories de ces esprits infermaux peuvent avoir le pouvoir de se mêler des choses humaines, même dans des proportions étonnantes. Il est possible, que certains de ces etres puissent se donner l'air d'être rélativement bons et se faire adorer comme tels; qu'ils peuvent procurer même certains services (toujours néfastes en fin de compte) à leurs clients en se contentant de cela; tandisque d'autres (ou les mêmes!), *franchement* méchants, agissent comme vrais „anges de *mort avec-* et *dans* leurs agents humains („*awarozi*", goètes), pour faire des oeuvres exécrables au suprême degré. Ce pouvoir peut être tellement terrible, qu'il peut sembler *inéluctable* à nos pauvres payens. Les Warundi disent p. e., que les patrons de leurs „*awarozi*" tiennent en échec (vrai) leurs

„*awafumu*" et leurs esprits suprêmes *Imana, Rikiranga*, etc. C'est évident. Quoi d'étonnant! On a vu certains esprits de possédés résister aux exorcistes armés de pouvoirs divins, mais toujours seulement jusqu'à une *certaine* limite. A la fin, il faut que *tout* l'enfer fléchisse en présence du plus *humble* de nos exorcistes („*omne genu flextatur ... infernorum*"), tandisque chez nos pauvres payens „assis dans l'ombre de la mort", les mêmes esprits s'„amusent" à leur dépens, à moins que le bon Dieu, dans sa miséricorde, par ses *bons* Anges, tutélaires des hommes et des royaumes, ne *bride* leur pouvoir. Et il faut admettre ce dernier point. Ces Anges, tout en pleurant sur l'*infidélité* de leurs pupilles, ne se désintéressent pas d'eux complètement, mais interviennent — il faut le croire — dans ce chaos infernal. Qui pourrait jamais ici-bas démêler les mystères de ces influences! Qu'on se rappelle ici le passage de Daniel (Dan. X : 13), et le mot profond de Fréd. von Schlegel, cité déjà au mot „Esprit". — Nos Warundi croient donc fermement à l'existence, parmi eux, de tels goètes (*awarozi: kuroga*). Les chefs en font mettre à mort beaucoup, à tort et à travers. Ordinairement ce sont les „*awafumu*" officiels qui les dénichent par des procédés magiques et qui les dénoncent. On les assomme, on les jette et on ne les enterre pas. On leur attribue des „maléfices" innombrables par lesquels ils font mourir les enfants, les hommes et les femmes, ou causent au moins des maladies, détruisent les champs, font tomber la grêle, font périr le bétail et avorter les femmes ou empêchent même la génération, etc. etc. Les „*awarozi*" sont censés employer, comme moyens matériels, des poudres infectes, où entrent e. a., du sang menstruel, du *σπερμα* humain, des objets les plus dissemblables: pellicules de serpents, ongles de fauves, poiles, plumes, etc. etc. Ces objets matériels sont absolument *indifférents* de leur nature. Ils n'acquièrent la force „*maléficiante*" et inéluctable pour ainsi dire, qu'après que le *umurozi* les ait imprégné par ses *imprécations*, ses incantations et ses *évocations* des esprits infermaux Quelquefois, on considère les *awarozi* comme de *simples* empoisonneurs. Il se peut, qu'ils connaissent certains subtils poisons végétaux ou autres; mais ordinairement ce sont des moyens purement magiques. Ces objets „maléficiants" sont déposés et cachés dans les cases, sous le seuil de la porte, au milieu des chemins, dans les étables du bétail, ou mêlés avec la nourriture et glissés, sous forme de poudres, dans la bière. Il faut nécessairement, — parait-il —, qu'il y ait *contact* physique avec la personne, ou la chose, qu'on veut maléficier. Quoiqu'il y ait des hommes-magiciens, la plupart sont des femmes, principalement des vieilles. Faibles, elles peuvent moins se defendre! — Les Warundi ont une peur extrême des maléfices. Ils se procurent des antidotes de toute sorte, sous forme d'amulettes, etc., achetés chez- et bénis par le „*umufumu*" officiel, pour se garantir contre ces maléfices. Si un Murundi trouve sur sa route un objet, qu'il croit „ensorcelé", il *crache* dessus et le jette. Il croit alors, que sa force malfaisante est neutralisée. — Le nom de *umurozi* seul est exécré. Appeler quelqu'un ainsi, c'est presque la plus grande insulte qu'on puisse lui adresser.

Gouvernement.

L'Urundi est gouverné par un *roi absolu* (= *umwami*). Le roi et la royauté sont symbolisés par un grand *tambour*, objet sacré, espèce de palladium, à tel point, que le roi est quelquefois nommé par ce nom = *ingoma, akaryenda*. Quoique aucun Européen n'ait encore vu ce roi légendaire (*Mwezi-Kisabo*), il existe certainement en chair et en os. Autrefois, on croyait avoir retrouvé dans l'Urundi une espèce de dynastie divine, semblable à celles des Egyptiens! On croyait ce Kisabo, ou un corps de Wahima tout au plus, le lieutenant des Mânes, les vrais et réels recteurs du pays. Cela n'empêche pas, que le roi de l'Urundi ne soit en même temps un personnage religieux. Son rôle politique le cède même en importance à celui-là. Il est le chef du culte officiel. On jure par lui en le saluant. V. „*Royauté*". Toutes les grandes provinces de l'Urundi sont gouvernées, sous l'autorité du roi, par des *awaganwa*. Ce sont des princes (ou princesses), des parents de la famille regnante, ou même des descendants d'autres branches de la maison royale. Les contrées plus petites sont gouvernées par des simples *awatware*, ou *inkebe*, qui sont presque tous des Watutsi. C'est le roi qui leur assigne ces provinces à gouverner, à moins que le fils ne hérite du père le pouvoir, ce qui arrive ordinairement; mais dans ce cas le roi a toujours le droit de casser l'élection ou la succession, Parmi les *awatware* on trouve, surtout dans le sud-est, des simples *awahutu*, mais il sont rares. Ces *awatware* gouvernent quelquefois des contrées plus grandes que celles assignées à certains princes du sang. Ainsi *Kengereza* conquit tout l'Uyogoma sur Nganza, roi de l'Uyungu, père de Kihumbi. A sa mort il partagait son domaine entre ses deux fils *Rusabiko* et *Muzazye*. — Les *awatware* ordinaires placent à la tête des cantons des sous-chefs = *ivyariho, awatunzi, awatoni wa 'mwezi*, qui les administrent sous lui. Le roi et les *awatware*, grands et petits, ont tous leur *conseil*, choisi parmi les plus notables et les plus riches propriétaires. Il faut qu'il aient un certain âge. On les nomme: *awagabo, awakambwe, awagararizi, awawuranirwa* (juges), *awashing' intabe* (orateurs). De temps en temps, et pour toutes les affaires importantes, ce conseil se réunit. Présidé par le chef, il forme aussi le suprême tribunal, où l'on défère les causes litigieuses, criminelles, etc., même familiales, p. e. les cas de divorce. Ces *awagabo* n'ont que voix consulta-

tive au conseil. Le chef a un pouvoir *absolu*. En fin de compte il gouverne comme il l'entend. Souvent les chefs tyrannisent les pauvres Wahutu. Ils ont beau résister, le chef a le dernier mot et les chasse s'il ne les tue pas. Quelquefois on en appelle au roi, ou au *umuganwa*, mais c'est inutile dans la plupart des cas. Le roi, les *awatware* et les *ivyariho* même, ont aussi leur *umufumu* et leur *kiranga* attitré. Celui-ci fait partie de leur *cour*, et demeure dans le voisinage. Les chefs doivent compter avec ce personnage, réprésentant du culte officiel. Ils en ont même peur. — En fait, l'Urundi est en pleine anarchie. Le roi *Kisabo* a eu toujours, et a encore maintenant, à se battre contre plusieurs prétendants ou révoltés, auxquels se sont joints un nombre plus ou moins grand de chefs subalternes. V. „*Dynastie*". Tout le versant occidental de la chaîne de montagnes *Imbo*, ou *Mugamba*, c.-à.-d. l'Uzige et les chefs du littoral du Tanganika, sont indépendants du roi, ne lui portent pas de tribut et gouvernent à leur guise. Au point de vue *religieux*, ils sont toutefois en contact avec lui. Quelques uns, comme le vieux *Kiyogoma* p. e., ont même des relations politiques avec le monarche. Dans le sud et le sud-est le pouvoir immédiat du roi est purement *nominal*. Les fils de *Kengereza* gouvernent en maîtres absolus. Toutefois, les Watutsi savent fort à propos agiter de temps à autre le spectre de l'invisible *Mwezi*, pour faire trembler d'une peur superstitieuse (religieuse) les pauvres Wahutu et en obtenir tout ce qu'ils désirent. — Les Watwa n'ont pas de gouvernement. Le père de famille est maître absolu dans chaque „*urugo*". C'est la vie patriarchale et nomade dans toute sa simplicité. Si les membres de la même famille sont nombreux, il obéissent tous au père commun ou à l'ancien. Celui qui veut se soustraire à un tel régime, ira ailleurs avec sa femme et fonde un nouveau village. Les Watwa prétendent ne pas dépendre du roi de l'Urundi, ni des chefs subalternes. „Nous sommes chez nous, disent-ils et eux chez eux." En pratique, ils sont sujets des *awatware*. Ils en ont même grande peur, parceque, n'étant que les parias de la société, ils peuvent à tout moment être chassés, sinon tués par eux. Ils se battront pour eux très fidèlement, car la guerre est leur élément. Ils sont braves mais cruels, tout timides qu'ils sont. Ils portent aussi des cadeaux (de la poterie) à ces mêmes chefs, mais rarement. Dans le Ruanda, les Watwa paraissent avoir plus d'influence politique. Selon le Cte v. Götzen, ils y vivent, dans certains endroits, en agglomérations assez considérables et distinctes des autres habitants, sous des chefs (Watwa) propres, qui sont assez influents. Toutefois, ces chefs reconnaissent le roi *Yuki* et exécutent des corvées (construction de cases, de ponts, etc.). V. „*Administration*", „*Royauté*".

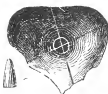
Guérisseur.

C'est par le nom de *guérisseur* qu'on peut le mieux désigner le *umufumu w' imiti*, ou: *umuvuzi* (des verbes: *kufūmŭră*, *kuvura* = traiter un malade, chercher-, lui préparer des remèdes consistant surtout en des bouts de bois (= amulettes = *imiti*). Sont-ils des médecins ou des prêtres? Ils tiennent de l'un et de l'autre. Du reste, dans toute l'antiquité la fonction du prêtre et du médecin était réunie dans le même personnage. Toutefois, ou aurait tort de ne voir dans ces „*Dawamänner*" *que* des médecins. La médecine proprement dite (la naturelle) est connue sommairement, est exercée et pratiquée par tout le monde. Si l'on s'adresse au „*umufumu*", c'est qu'on désire un expédient praeternaturel, après que tous les moyens naturels ont échoué. Puisque toutes les maladies, à peu près, sont attribuées à des causes spirituelles, à des esprits, on comprend que ces individus aient de la clientèle! — On est guérisseur = *umufumu* de père en fils (ou de mère en fille), puisque de temps immémorial ce pouvoir, ce *don* se transmet dans la famille par tradition ou par *initiation*. C'est le fils aîné, qui recoit de son père mourant, avec sa *lance*, tous ses pouvoirs. C'est une sorte d'ordination. Si la mère est *umufumu*, c'est sa fille aînée qui lui succède (= *kwatira*, *kumwatira*: *aramwatiye*, litt. = investiture, initiation, ordination). — Le guérisseur porte sur la tête une large bande d'étoffe (espèce de diadème = *umuhāmŭrŏ*, *umweko*). Le malade soigné porte également une semblable bande d'„*impuzu*", ou *ikikanda* autour de la tête. On s'en sert encore pour la chasse au chien. Chaque fois que le *umufumu* donne des remèdes (*imiti*), ou qu'il va chercher dans le bois ces racines ou ces „simples", il doit ceindre sa bande d'étoffe. Au centre de l'Urundi ces *awafumu* ont, comme signe distinctif, une *corne* („*cornu salutis*") dressée sur la tête au-dessus du front, la pointe en haut et fixée au moyen de la même bande. Cette corne s'appelle: *umurangūru* (: *wafūmŭrĕ neza!*). Les *awafumu* Watwa ont partout, dans l'Uzige aussi, cette corne. Ces derniers ont une grande renommée comme guérisseurs. Les *awatware* les engagent. Alors ils demeurent près de la résidence de ces derniers, pour qu'il les ait sous la main s'il tombe malade. Chez les *awafumu* Watwa le pouvoir (ou le don) se transmet également de père en fils. — L'*honoraire* d'un guérisseur (= *intāsŭrŏ*: *kutāsŭră umufumu*) dépend de la fortune du consultant et aussi du succès obtenu. Dans l'Uzige il recoit, à la deuxième visite, quelques perles et plutard quelques „*fundo*", ou des pioches. Si le malade guérit, il recoit une chèvre, quelques „*fundo*" et deux à trois cruches de bière. Si le malade meurt, le guérisseur ne recoit rien du tout (ce qui est parfait!); il doit même rendre ce qu'il aurait déjà recu! — Donner le *formulaire* des recettes plus ou

moins magiques de ces *awafumu* serait impossible. Du reste, chaque médecin a *ses* „*imiti*" à lui. Au mot „*Amulette*" il a été dit qu'*umuti* signifie littéralement *bois*. Ce sont en effet de petits bouts de bois, courts, ronds, de forme phallique, percés d'un trou pour y passer une ficelle et les porter soit en bandoulière, soit au cou, aux jambes, au bras, aux reins, etc. — Je ferai suivre ici l'énumération et la composition de quelques *pharmacies* de nos noirs médecins, tant Warundi que Watwa.

I. De *Mdimu*, grand „*umufumu*" à Uzumbura (Uzige).

1⁰. *Ikitahotorwa:* poudre d'un morceau de bois écrasé, d'un arbre de ce même nom. Le „*umufumu*" mêle cette poudre avec du beurre. Il en fait une petite pyramide conique, phallique. Il la place au milieu d'un tesson sur lequel il a tracé auparavant une *croix*, dont une traversée est *blanche* (tracée avec de la pierre „*ingwo*") et l'autre *rouge* (pierre „*akahama*"). La pyramide occupe exactement le *centre* de la croix. Après cela, cette pâte est allumée et on fait boire les cendres dans de l'eau contre les maladies du ventre.... Il faut avouer que voilà bien un procédé saisissant et qui donne le frisson. Où donc ce „*Ur-Nègre*" a-t-il trouvé cette croix, ce blanc et rouge (noir), symbole du dualisme manichéen e. a., du principe bon et mauvais, et puis, avec cela, cette formo „*sui generis!*"



N'insistons pas. Le paganisme a *tout* souillé. On retrouve la croix partout, e. a. la „*swastica*", dans le paganisme (le *Tau*, etc.), même dans les couches pré-historiques (sic!) (cfr. le Mis de Nadaillac: „*Unité de l'espèce humaine*") — mais dans quel état? Comment dégradée, outragée! *Judaeis quidem scandalum gentibus autem stultitia.*"

2⁰. *Uruhandagaza.* C'est une poudre, faite de racines d'un arbre épineux de ce nom. On la boit dans de l'eau, ou dans de la bière, contre les maladies dues aux maléfices et aux sortilèges (= *uwurozi*).

3⁰. *Umunanira 'nzoru.* Poudre d'un bout de bois, de l'arbre do ce nom (bois dur). Il faut la boire dans de l'eau, ou de la bière, contre *toute* maladie!

4⁰. *Umumbaraga.* Poudre d'un arbre de ce nom. Boire dans de l'eau ou de la bière, contre les maladies dues aux sorts.

5⁰. *Imbonera kure.* C'est un grand arbre blanc qui porte ce nom. On en fait une poudre et on la boit dans do l'eau, ou de la bière, contre les maladies dues aux sorts.

6⁰. *Akazina 'umuti.* Feuilles sèches odoriférantes d'une plante de ce nom. On les met dans de l'eau et on lave les endroits malades du corps avec cette eau. Contre toutes maladies!

7⁰. *Akanya 'mafundo.* Bois calciné d'un petit arbre de ce nom. La cendre est frottée dans les incisions qu'on fait pour tirer du sang (saignée). Contre toute maladie.

II. Pharmacie magique d'un autre *umufumu.*

1⁰. *Urŭkăgŏ, uwugango (?).* Bois calciné d'un arbre de ce nom. On boit les cendres, on les mange, on les frotte en même temps dans les incisions faites pour tirer du sang (saignée). Excellent contre les maladies de la poitrine et des poumons!

2⁰. *Umweza.* Poudre jaune des racines d'un grand arbre de ce nom. On la boit et on s'en *signe* la tête (*kwirabba*) contre les maladies dues aux sorts.

3⁰. *Umuhumu.* Feuilles sèches d'un arbre de ce nom. Elles sont mises dans de l'eau; on boit cette eau et on s'en frotte le corps aux parties enflées. Contre la maladie *umusozi* (enflure).

III. Pharmacie de *Kiruta*, *umufumu* d'Uzumbura.

1⁰. Racines d'un arbre nommé *umunanira 'nzovu* réduites en poudre, contre la diarrhée causée par un maléfice! On boit la poudre dans de l'eau, et on s'en signe la tête.

2⁰. *Umumbaraga.* Poudre du bois d'un grand arbre de ce nom, contre la diarrhee causée par un sort! On la boit et on s'en signe la tête.

3⁰. *Umumbaraga.* Racines du même arbre coupées en petits morceaux. Usage comme sub 2⁰.

4⁰. *Ikikuyu.* Bois d'un arbre de ce nom. On le réduit en petits morceaux et on les avale contre la diarrhée ordinaire.

5⁰. *Ikifumbafumba.* Arbuste. Se frotter avec ses racines, si l'on a des boutons sur le corps.

6⁰. *Gume (?).* Les feuilles et les racines de cette plante sont cuites dans de l'eau. Cette eau est bue contre la syphilis (= *ivingoro*).

7⁰. Cendres du bois des trois arbres suivants réunis: *a. Akayamafundo* (petit arbuste); *b. Akatore*; *c. Ikihahe* (euphorbe-candélabre). Ces cendres sont frottées dans les petites incisions faites au front pour saigner. Contre le mal de tête et toute maladie causée par un sort.

8⁰. *Umuwazi*, syn. *ikisabiko (?)*, ou: *umumatzi.* La poudre du bois de ce nom est bue, délayée dans de l'eau, contre l'*ikisigo* = maladie qui fait sortir des boutons de tout le corps. Ce bois est employé aussi comme amulette. Les femmes récemment accouchées mettent un bout de ce bois écorché au-dessus de leurs seins.

9⁰. *Umumuna.* Poudre qu'on boit et que l'on met dans les plaies syphilitiques (dans la dernière période, nommée = *amabi*).

IV. Pharmacie d'un *umufumu* Mutwa.

1⁰. *Umuwarage, umuruqaro.* Poudre du bois d'un arbre de ce nom. On la boit dans de l'eau, ou de la bière, contre *toute* maladie,

spécialement contre celles dûes aux sorts *(= uwurozi)*.

2⁰. *Ikiyagomere, ikiziga(?)*. Poudre du bois d'un arbre de ce nom. Contre les maladies du ventre.

3⁰. *Ikihungere, akoreke(?)*. Poudre du bois d'un arbre de ce nom. Contre les maladies causées par un sort.

4⁰. *Umurenga, umukando*. Les feuilles bien triturées sont jetées dans de l'eau et on se lave la tête avec cette eau. Contre le mal de tête.

5⁰. *Umunazi, umurabo(?)*. Poudre du bois d'un arbre de ce nom. Boire, contre toutes maladies!

6⁰. *Umurasago, urukago*. Avec la poudre du bois de cet arbre on trace une ligne sur la tête depuis la nuque jusqu'au front, pour se préserver des maladies, qui pourraient être la suite d'un sort.

V. Pharmacie d'un autre Mutwa.

1⁰. *Umugirigiri* („*sunzu*" de coq), ou: *umugaragara, umwirago, umugeregere* (arbre). Racine pulvérisée d'un arbre de ce nom. On s'en signe. en traçant sur la tête une ligne depuis la nuque jusqu'au front. Contre toute maladie.

2⁰. *Umukundambaza, umuhuho*. Racine pulvérisée d'un arbre de ce nom. On la boit dans de l'eau ou de la bière. Contre la maladie *ikīsīgŏ*.

3⁰. *Umuyamavu, umuhuho*. Cette poudre (du bois d'un arbre de ce nom) est étendue sur le dos de la main; puis on la souffle dans l'air. C'est un „remède" pour faire un heureux voyage, sans malheurs.

4⁰. *Umukuwakwa, umwiziko*. Racine pulvérisée du bois d'un arbre de ce nom. Mêlée avec du beurre, on s'en frotte le corps, dans la maladie *ikisigo*.

VI. Pharmacie d'un autre Mutwa.

1⁰. *Umukingo, umuvwirwa, umugimbu, umuviru*. Poudre du bois d'un arbre de ce nom. On la boit dans de l'eau contre la syphilis *(= ivinyoro)*.

2⁰. *Umugerekwa* (bois), *umusomora*. On le met dans de l'eau et on lave avec cette eau les grandes plaies faites par un coup de lance.

3⁰. *Umuvivi, umukuwagwa* (grand arbre). Mettre un morceau de bois de cet arbre dans de l'eau et s'en laver. Contre les abcès.

4⁰. *Umusanganira, umugivuwo* (?) Boire contre les maladies de l'estomac, accompagnées de vomissements (maladie nommée = *ikihuriko*).

5⁰. *Umurasāgwa, urūkāgŏ* (*kurāsāga*). Mettre dans les incisions faites pour saigner un malade.

VII. Pharmacie d'un autre Mutwa.

1⁰. *Umwegeranya* (bois qu'on met dans l'entrée du *urugo* pour le fermer). Mettre ce bois dans de l'eau, et se laver le corps avec cette eau. Contre toute maladie!

2⁰. *Umurangara* (grand arbre) et *umuzuzo*. La poudre du bois de ces deux arbres est mêlée et mise dans de l'eau. On se lave avec cette eau contre la maladie *ikisigo*.

3⁰. *Urusango* (arbuste). On met le bois dans de l'eau. On lave bien tout le corps (même le talon!) avec cette eau et on est cuirassé contre tout maléfice et tout sort jeté par n'importe quel goète.

4⁰. *Umwirabo (urukago)*. Avec la poudre de ce bois, on trace une ligne sur la tête pour n'avoir pas de malheur ce jour-là.

Que penser des *cures* de ces *awafumu*? Que quelques uns soient des *charlatans* (pour employer une expression très à la mode), c'est possible, c'est même sûr. Ainsi j'étais un jour témoin du fait suivant. Un nommé *Kitulo* était très malade (forte fièvre, etc). Nous l'avions soigné de notre mieux. Sa femme, voyant que nos *remèdes* naturels avaient échoué et n'ayant qu'une médiocre confiance en eux, voyant son mari décliner de plus en plus, prit le parti de faire venir, en secret, un de ces *awafumu*. Peu après le départ du guérisseur j'y vins. Impossible à la femme de me cacher ce qu'elle avait fait. Elle me montrait une grande soucoupe, remplie de *sang* où nageaient de longues ficelles *(impivu)*. Elle assurait que le *umufumu* avait sous ses yeux sucé tout cela (sang *avec* les ficelles) avec sa bouche de l'estomac de son mari! Je constatais en effet des incisions à l'endroit. Pour elle, son mari était *ensorcelé*; le goète avait mis ces ficelles dans son ventre et le *umufumu* les avait réellement tiré delà! Se voyant découverte elle fit transporter en cachette son mari, presque mourant, au loin à 20 minutes de la Mission. Il paraît, que le *umufumu* est venu là à la rescousse. Le pauvre homme mourait le lendemain! C'était inutile de persuader à la femme, que le guérisseur avait *pu* cacher, au préalable, ces ficelles dans sa *bouche* et faire semblant de les tirer du ventre avec le sang. Evidemment, il n'a pu les cacher dans ses manches, ou dans ses habits: il n'en porte pas! Nos Nègres croyent fermement, que les goètes peuvent introduire dans le ventre et dans tout le corps, non seulement de minces ficelles, mais des objets matériels de toute espèce (V. Bizouard, secund. Dr. Wier). Ainsi *Fuaga* à l'Ushirombo (*umufumu* lui-même) m'assurait, qu'étant jeune et malade, un *umufumu* avait sorti de son dos un crâne humain! Il jurait que c'était positivement vrai. D'autres (*Mbilico, Magwanuma*, etc.) m'assurèrent, qu'ils avaient vu, et bien vu de leurs propres yeux, que des *awafumu* firent sortir du ventre des malades des *pioches* en fer, et d'autres objets! Lorsque nous haussons les épaules et que nous rions de pitié, ils n'en démordent pas et ont l'air de nous dire: „mais enfin j'y étais, je l'ai *vu*, et vous où étiez vous!" — Pour nous, ces „*imiti*" (bois), ces poudres, etc., sont ineptes, absurdes et n'ont aucune vertu curative *naturelle*, ce que, du reste, les Nègres nous concèdent, puisqu'ils leur attribuent une vertu *praeter-naturelle*, et ils y croient *fermement*. Il serait *possible* né-

anmoins, que ces espèces végétales contiennent des vertus curatives naturelles *(secrets* des *amafumu,* reçus de leurs ancêtres par tradition). La science le dira plus-tard, en analysant ces plantes, ces espèces d'herbes et ces „*simples*". — Il y a donc des charlatans parmi ces guérisseurs, mais il ne le sont pas tous. La plupart sont de *bonne* foi. Ils croient consciencieusement en leur pouvoir ou *don.* Les consultants, — intéressés —, sont de bonne foi, c'est absolument certain. Ils disent leur foi basée sur des *faits* (des cures réussies, des succès obtenus) certains. *Toujours,* de temps immémorial ils consultent ces guérisseurs. Pourquoi cette confiance en eux? Ils ne dépensent pas et ils ne jettent pas leur argent (leurs *ivintu,* surtout leur bière = *inzoga!*) pour rien. Si personne n'a jamais trouvé un soulagement, ou même une guérisson, par l'intervention d'un guérisseur, ces consultations, mille et mille fois répétées, ne s'expliquent pas. Dans un cas particulier, un charlatan peut „les mettre dedans"; mais n'oublions pas, que l'*intérêt* du guérisseur demande d'être consciencieux. Il „jouerait" facilement sa tête. Les Warundi, et les Nègres en général, sont de *fins* observateurs. Ils découvrent facilement un „truc". Malheur alors au *umufumu!* Il serait sûrement percé d'un coup de lance in „flagranti delicto", surtout si un *umutware* (chef) était dupe de l'histoire. — De semblables „guérisseurs" ont existé de tout temps et partout, chez les infidèles. Il en existe dans les pays chrétiens!.... C'est une épave du paganisme qui a traversé 19 siècles, dira-t-on. C'est bien; mais il faut donner raison de ces pouvoirs, ou de ces dons! Voilà qui reste à faire. Mystère! — Oui, dans l'histoire d'Esculape et des Asclépiades, il y plus que de la „mythologie" vulgaire. On ne se débarrasse pas par une tirade, ou par un mot nouveau, plus ou moins savant et *grec,* d'un problème historique très sérieux.

Guerre.

Les Warundi passent pour être très belliqueux, mais ils ne le sont guère. Les autres Noirs limitrophes les craignirent toujours. De fait, ils ont toujours su maintenir l'indépendance de leur pays. Si les Watutsi-Wahuma, ou Wahinda, aient „*conquis*" l'Urundi autrefois, cela a dû se faire dans des circonstances que nous ignorons. Jusque dans les derniers temps, ils n'ont pas laissé fouler leur sol par des étrangers. Quoique de nature irascibles, ils sont pacifiques, si on les laisse tranquilles. Entre eux ils se querellent beaucoup. Le pouvoir royal s'affaiblissant depuis Ntare, il est même arrivé, que certaines provinces, p. e. l'Uyungu, l'Uyogoma (le West-Usui (?) du Dr. Baumann!) ont subi la suzeraineté de princes étrangers (*Nganza, Kassasuro,* etc.). — On dit les Warundi braves et courageux à la guerre. Ils ne l'ont pas montré en présence des Blancs. Toutefois, le *fait* reste qu'ils ont infligé de grands échecs aux Arabes esclavagistes. — Les Watwa passent pour très courageux et très féroces à la guerre. Ils se battent volontiers pour leur chef Murundi ou Mututsi. Alors leur timidité innée et instinctive disparaît comme par enchantement. Ils sont excellents tireurs à l'arc, manient habilement la lance et le javelot. Ils connaissent tous les sentiers. Les rois de l'Urundi avaient autrefois des corps entiers de soldats, composés de ces Watwa. (Le roi du Ruanda en a encore, dit-on.) A l'extrémité nord-est du mont Mugera il y a un endroit où le Ruvuvu, en se rétrécissant, forme une cataracte ou cascade. La légende raconte, qu'un jour le roi Ntare y passa avec toute son armée. Les Watutsi avec leur longues jambes *sautèrent* par dessus le Ruvuvu à cet endroit. Les *petits* Pygmées-Watwa l'essayèrent aussi, mais tous périrent. Ce lieu en a gardé le souvenir et s'appelle celui „*du désastre des Watwa*". Ne serait-ce pas un récit modernisé et rajeuni, qui a un fondement *beaucoup* plus ancien? Les anciennes cartes de la Chine mettent sous les vases de Kifu (l'eau, le verseau diluvien) la constellation des Pakouey = des neuf Nègres immolés. Sur le Zodiaque d'Esné et la planisphère de Dendarah on remarque „des hommes (noirs) immolés". etc. Prétendre qu'il faudrait y voir une réminiscence du.... *déluge,* serait aller loin! — On affirme, qu'il ne se trouve pas chez les Nègres de l'Afrique des souvenirs d'un *déluge.* C'est aller trop vite. Stanley *(vol. II, p. 12)* a trouvé au Tanganika une légende, qui s'y rapporte. Les habitants la mettent en rapport avec l'origine du lac. Selon Kolben (1713) les Hottentots se disent descendre d'un nommé *Noh* qui entra au monde par une fenêtre! En Nama *Noh* est le même que *Khunib* ou *Khub* (qu'on pourrait identifier avec l'égyptien *Knuf, Num (Nom* = dieu, *Ham)* et *Chnubis*). Selon eux, ce *Khub* leur a donné leur contrée et leur procure la *pluie.* L'épouse de *Noh-Khub* est *Hing,* identique (?) à la *Ank,* femme de *Chnubis!* Casalis *(Introd.* p. 7; confer Rowly: *Religion of the Africans, pag. 51)* dit, que les mêmes Hottentots se disent arrivés en Afrique dans un immense *panier!* En hébreu le déluge est nommé *mabul* (en syriaque *mmul*). Ce mot est employé *exclusivement,* paraît-il, pour le déluge de Noë. Or, il est très curieux que dans *toutes* les langues Bantu *imbula,* ou ses modifications, veut dire: eau, pluie, inondation, saison pluvieuse. Ainsi on a *imvura,* ou: *invura* = pluie, *urubura* = déluge, inondation, grande pluie (en Rundi), *imvula* (en Tonga, Gogo, Sagara, Taita, Senna, Zulu-Kafir, Xosa-Kafir, Guha, Rua, Angola, bas-Congo), *imbula* (en Undaza, Bumbete, Muntu, Mbamba, Nyanyembe, Sumbwa, Rwana, Sukuma), *infula* (en Bisa, Rotse), *mfula* (en Nika, Kasandi, Babumba, Lubalo), *imbura* (en N'kele), *mpfula* (en Musentandu, Ntere, Ny-

ombe, Basunde), *mbola* (en Mbamba), *mfola* (en N'gola), *mufula* (en Kisama), *mpulan* (en Matatan), *mvua* (en Swahili), *ivura* (en Karanga), *inkuba* (en Ganda), *ombura* (en Herero), *ombela* (en Bihe), *nfera* (en Mbunda), *nfula* (en Rotse), *vula* (en Nywema), *ula(?)* (en Yao), *ipula* (en Mozambique), *pula* (en Chwana, Suto), *mbua* (en Dualla), etc. Le mot syriaque *(mmul)* pourrait, à la rigeur, se reconnaître dans des mots qui signifient: eau en plusieurs dialectes africains, p. e. *momel* (en Fulup, Filham), *mmeli* (en Isoama, Aro), *mmale* (en Gura), etc. *Momel* = *mĕl* conduit à l'égyptien *mel* ou *mer* = mer. Peut-être que ces ressemblances ne soient que du hasard! Toutefois, la science linguistique actuelle *tend* à renverser les barrières de Grimm et de Max Müller, et partant à supprimer l'*irréductibilité* des *trois* groupes de langues humaines. — Après cette digression, un peu longue, revenons à la guerre. Les Watwa ont une poudre *(= umusanyi, impuniro)* pour se rendre invulnérables. Il suffit de s'en frotter le corps! Ils ont encore un autre „*umuti*" pour ne manquer jamais le but en tirant. Les Warundi, de leur côté, ont aussi des remèdes pour vaincre *(= ikimazi, insinzi,* ou: *incyinzi = ikiheko cy' ukunega, cy'ukucyinda)*. Avant de partir en guerre *(kutawara)*, on se rend chez le *umufumu* pour se procurer de ces „dawa" *(= kuraguza ku 'mufumu)*. Une déclaration de guerre proprement dite n'a pas lieu. Lorsque les chefs, les *awaganwa*, ou même le roi, ont des griefs contre leur voisin et qu'ils n'ont pu s'arranger pacifiquement par des *amadzjambo*, on se décide à la guerre *(= ikitero: kurwana, kutera, kudagana)*. On entre aussitôt en campagne. L'un commence par prendre, s'il peut, les boeufs de son ennemi *(= kusahura)*. Notez que le bétail est, à peu près, tout ce qui a de la valeur en Urundi. Il tâche aussi de tuer à son ennemi autant de monde qu'il peut. S'il réussit, par bonheur, à surprendre la nuit et à brûler un „kraal" *(= urugo)*, et, surtout, à faire prisonnières la femme ou les concubines du chef ennemi, alors c'est un grand succès. L'ennemi de son côté tâche de faire de même. Bref, c'est une guerre de „guérilla", de guets-apens, d'embuscade. Très rarement on se livre bataille en rase campagne. Ces guerres ou ces rixes ne sont guère sanglantes. S'il y a 10 ou 15 hommes de tués, ou appelle cela une grande guerre. S'il s'agit d'une guerre contre un envahisseur étranger, tout le pays, ou toute une partie de l'Urundi, se lève comme un seul homme; alors c'est plus sérieux (V. „*Histoire*"). — Dans les guerres ordinaires et intestines, on se bat principalement, comme au temps du bon Homère, à coups *d'envoûtement* et à distance. *Rusabico* me racontait en 1896, qu'il avait ainsi tué à son frère ennemi *Muzazye* pas mal de monde! Après les premiers actes de guerre (saisie de boeufs, etc.) les chefs belligérants rassemblent tous leurs hommes (= *kurarika ingawo, kugomora ingawo,* litt. rassembler les boucliers). Tous les hommes *(= awagabo)*, et tous les jeunes gens valides, sont soldats dans ce cas. Les femmes, les enfants, le bétail sont mis en sûreté dans des cachettes (ravins, etc.). — Les grands chefs ont, même en temps de paix, une sorte de *garde-du-corps* (corporation ou caste?). Ceux-ci sont des soldats proprement dits (= *awagendanyi, awatambukanyi)*, On dit que Kisabo a une garde armée composée de milliers(?) de semblables *awagendanyi*. Nous avous vu défiler en 1896 une partie de celle de Rusabico. Ce détachement se composait de 50 à 60 hommes, qui faisaient réellement bonne figure par leur crânerie. — Le chef choisit les hommes de sa garde, ou bien ils s'engagent à son service. Le chef les nourrit. De temps en temps il leur donne un boeuf à manger. C'est toute leur solde. Ces gardes demeurent toujours auprès du chef. En temps de guerre ils dressent leurs campement *(= isago, impiza)* autour de celui de leur chef. — Ces gardes ont une espèce *d'uniforme (= inkindi, umwakaka: kwāmbĭkă inkindi, kusohora inkindi)*. Elle est endossée seulement pendant la guerre, ou pour les danses de parade. Elle se compose d'une peau de gazelle *(= īnshўă)*, d'une autre bête ou d'un mouton, raclée et *blanchie* à la craie *(= ingwa)*. On la met en guise de *tablier* autour des reins. A part cette peau, ils sont habillés comme les autres Warundi. Tous les guerriers défigurent leur aspect, en tracant sur la tête, le visage et le corps des lignes et des signes avec la poussière d'une pierre friable (blanche et rouge): *ingwa* et *akahama*. (V. „*Embellissement*"). Cela donne à leur physionomie un cachet de férocité troublante. Lorsque le chef a appelé ses hommes au son du tambour de guerre (ces tambours sont rares), ou au cri d'alarme *(= induru)*, tous sont là en un clin d'oeil. Tous apportent leur *arc* (vraie arme de guerre), 4 à 5 flèches et deux lances. Les boucliers sont rares. Le chef de la garde au moins en possède un. Chaque homme, même celui de la garde, doit se procurer son armement. Au Tanganika où quelques chefs ont des fusils, ceux-ci sont distribués aux meilleurs tireurs(!). — Il est évident, que le *umufumu*, et même le *kiranga*, se mêle d'un événement si grave comme est la guerre. Car, en dehors de l'*envoûtement* à distance par des procédés magiques, ils ont encore beaucoup d'autres moyens singuliers pour combattre l'ennemi. Les ruisseaux-frontières sont mis sous la garde des esprits Termes (Picus!), en y faisant des sacrifices, en fixant dans les sentiers qui y passent des *iviheko* (bois en triangle), etc.. Le „*umufumu*" fait force „expériences" pour augurer si la guerre sera heureuse ou non. On cherche ces présages dans les entrailles d'animaux (chèvres, coqs, etc.). *On dit* qu'on tue même quelquefois un homme, une femme ou une fille

(comme c'est arrivé à l'Ushirombo), pour faire un sacrifice *nec plus ultra* et chercher dans les entrailles de cette victime humaine un *bon* prognostique. Un des procédés des Warundi est d'*imprégner* ou d'*influencer* magiquement un boeuf ou une vache *(= kuzana ikimazi cy' ingabe y'ukucyinda).* Cet *ingabe* appartient au nombre des vaches (ou boeufs) sacrées ou rituelles. Les cérémonies nécessaires terminées, on chasse cet „*ingabe*" (bouc émissaire!). S'il court droit chez l'ennemi, c'est un bon signe; celui-ci est dévoué *(devotus diris).* S'il retourne et s'il s'obstine à ne pas y aller, alors c'est un signe mauvais, néfaste et fatal, tellement qu'on renonce à la guerre et qu'on commence les pourparlers de paix, à moins qu'on renouvelle les cérémonies! Un autre procédé consiste en ce que le „*umufumu*" fabrique (sic) de petits chiens phantastiques *(= ivibwana, iviwunda, inkoko),* qu'il lance la nuit dans le pays, à travers les *ingo* de l'ennemi. Si ces bêtes peuvent y pénétrer et s'y maintenir, alors les habitants sont perdus, voués aux esprits typhoniens et prêts à être immolés. A plusieurs reprises certains Warundi ont essayé en 1899, à faire *sauter* ainsi la mission de Mugera! — Lorsqu'il s'agit d'une grande guerre commandée par le roi ou par un prince, les choses sont assez sérieuses. On entre sur le territoire ennemi (ou du chef rebelle), on brûle les cases, on tue tout le monde qu'on peut atteindre et qui n'a pu s'en fuir, on rafle tout ce qui a de la valeur, surtout le bétail (boeufs). — Après une victoire il y a grande fête et une grande allégresse. Les femmes viennent au devant des vainqueurs en poussant des cris. Pendant des journées et des semaines on ne fait que danser, boire de la bière et manger de la viande de boeuf, que le chef distribue en abondance. Si le vainqueur a pu faire prisonnier le chef ennemi ou le rebelle, celui-ci est ordinairement mis à mort. La *paix* se conclut rarement. Très longtemps les chefs rivaux restent ennemis. La haine se communique à leurs descendants, qui continuent à se quereller et à prendre les armes de temps en temps („vendetta"). Les Warundi, et les Watutsi surtout, sont très vindicatifs. Quelquefois pourtant on se réconcilie par un échange de cadeaux consistant en bière, boeufs, etc.

Habit.

L'habit *(= impuzu, icyambarwa)* vraiment national des Warundi est fait de pans d'écorce d'une espèce d'arbre ficus ou sycomore. Les Watwa également n'ont pas d'autres habits, quoiqu'ils préfèrent les peaux de chèvres ou d'un animal quelconque. Ces peaux sont portées alors par eux de la même façon, c.-à.-d. attachées sur l'épaule droite *(= kuhāgātīră),* au moyen d'un noeud ou d'une agrafe *(= ikizano, urwamo ry'impuzu),* de telle sorte, qu'elles tombent de l'autre côté sur la hanche gauche. Dans l'Uzige, les hommes attachent leur *impuzu,* qui est presque triangulaire, sur l'épaule droite, de la sorte qu'il tombe de l'autre côté sous le bras. Il descend à peine jusqu'aux genoux et ne vêt qu'imparfaitement. Ailleurs dans l'Urundi, les hommes portent souvent trois pièces d'habit: *a.* un habit de dessous, semblable à celui de l'Uzige = *uwusewo, ifundo,* avec ou sans franges *(= uwuyonga);* — *b.* une pièce, pendante en arrière et attachée autour du cou = *umutamana;* — *c.* enfin une pièce pendante par devant et fixée également au cou par des bandes, ou par une ouverture, pratiquée dans l'habit même = *umwitero, ikisatago.* Ces deux dernières pièces (*b. c.*) sont souvent liées ensemble et forment une sorte de scapulaire = *insatago.* En général, les pauvres ne portent qu'un habit comme celui usité dans l'Uzige. *Fig. n°. 48e. f.* — Dans cette dernière province les *impuzu* sont moins travaillés, plus raides, moins souples et moux que partout ailleurs dans l'Urundi. Là aussi on aime les habits à *franges (uwuyonga)*; ces franges sont faites de la même écorce, cousues très coquettement quelquefois sur l'habit, et occupent la moitié de sa largeur. — Dans l'Uzige on remarque peu de ces habits frangés. — C'est du *luxe,* que tout le monde ne peut pas se payer, d'enduire ou d'oindre *(= kusīga)* les *impuzu* avec du beurre. Les Watwa y mettent de l'huile de palme! — Delà, avec le temps, une odeur „sui generis", que les Warundi trouvent délicieuse. — La *couleur* générale et préférée de l'habit est le *noir.* Le *rouge* (c.-à.-d. l'*impuzu* non-teint = *impuzu y' uruharra*) est la couleur de *deuil.* On porte aussi des habits rouges sans être en deuil. Les habits à dessins noirs sur fond rouge *(= indabe)* sont très recherchés, surtout par les femmes. V. „*infra*". *Fig. n°. 47.* — L'habit de l'homme est simplement attaché sur l'épaule droite et flotte librement au vent. Quoique, porté ainsi, il ne couvre qu'imparfaitement, les hommes tiennent absolument à le porter de cette façon. Ils l'attachent seulement autour des reins *(= kukenyera)* quelquefois pour danser ou pour travailler. Ils ne veulent pas, disent-ils, s'habiller comme des femmes. — Celles-ci (les mariées) sont modestement vêtues, bien mieux que les Négresses ailleurs. Elles attachent leur grand habit carré *(= umutamana),* l'ayant passé autour du corps, au-dessous des bras, couvrant ainsi toute la poitrine *(= kukēnyĕră amawere).* Puisqu'il glisse et qu'il tombe ainsi assez facilement, elles le fixent, au moyen d'une bande *(= iminoni)* artistement tressée, au-dessus des mamelles. Par un autre bandeau *(= ikītsībŏ, umweko),* ou une ceinture elles le serrent autour des reins. *Fig. n°. 48c.* Pour n'être pas gênées dans la marche, elles laissent toutefois, à gauche (où l'habit ne se réunit pas) une fente *(= ikiwerere, wayo w' impuzu, amahwānīrŏ),* ouverte presque jusqu'à la hanche, à la manière des dames grecques. En général,

pour ne pas gâter l'habit en le froissant, on l'écarte de dessous pour s'asseoir. — Les femmes, les mariées principalement, ont presque toujours deux pièces d'habit: un de dessous *(= ifundo, Fig. n°. 48d.)*, un vieux chiffon frangé, peu large, et un grand et ample habit par dessus *(umutamana)*, qui descend jusqu'au-dessous des genoux. Celui-ci sert aussi pour envelopper et porter le bébé sur le dos. On enlève ce pardessus pour allaiter. — Les jeunes femmes et les grandes filles à partir de 12 ans ont un seul *impuzu*, garni ordinairement de jolies franges, descendant presque aux genoux, fixé à la ceinture et laissant la poitrine et tout le haut du corps nu. *Fig. n°. 48b.* De huit à douze ans, garçons et filles ont, au moins quelquefois, un petit chiffon autour des reins, ou bien (les dernières) un petit jupon composé de ficelles pendant à une ceinture, *Fig. n°. 48.* Au-dessous de cet âge les enfants des deux sexes sont nus. — Dans la case, à partir du soir, les gens sont complètement dévêtus *(= kwambūra)*. C'est la règle générale chez les Nègres. Aussi, on n'entre jamais dans une case sans avoir frappé à la porte et obtenu une réponse. Il leur faut le temps pour faire la toilette strictement nécessaire. Toutefois, si la femme a des enfants un peu grandissant, elle se couvre, même chez elle, du strict nécessaire. — Les étoffes tissées d'Europe sont absolument inconnues dans l'intérieur et dans l'Urundi en général. Sur le littoral du Tanganika et même dans l'Uzige elles sont rares. Tandisque les *Wanyaruanda* en raffolent — paraît-il — les Warundi ne les aiment pas. Leur habit national — il faut le dire — est bien plus chaud, plus modeste et plus élégant même, que les mauvaises cotonnades anglaises transparentes *(= iwonerana)*. Si les tissus étaient plus épais (p. e. de légères couvertures), ils les aimeraient bien! Au Tanganika, les chefs en particulier aiment assez le „*kaniki*" (calicot bleu) et le préfèrent à de riches „*mavala*" moitié soie de 30 frs.! — Si les Warundi portent des habits tissés d'Europe, ils les mettent comme leur *impuzu* et l'attachent sur l'épaule. Quelquefois, mais assez rarement, les Warundi s'habillent de *peaux* (de boeuf) = *uruhu, impu, urusato, ikirewate.* Les Watwa en raffolent et savent très bien les préparer (V. „*Peau*"). Les femmes Watwa s'habillent comme les femmes Warundi, et ne portent pas de cotonnades. Si les Watwa préfèrent les peaux, c'est qu'ils ont habité toujours de préférence les forêts, comme de dignes fils des Satyrs, hommes poilus („*pilosi*", Ezéch.). — Les jeunes mariées *(= umugeni w'uwihishiro)* portent, lorsqu'elles se montrent à leur père, sur la tête *(= kwitwikira)* une espèce de *voile*, consistant dans un simple *impuzu umutamana*, ou *icyambarwa.* Cela se dit: *kuhisha umusatsi* = cacher les cheveux („*velatae*", St. Paul), ou: *kuhishiwa se* = se voiler devant son père. Les jeunes Watwa font de même. Est-ce une marque de respect dû à la paternité (Cham), ou autre chose? Les jeunes mariées se voilent aussi plusieurs jours, et même des semaines entières, devant leurs maris, qu'elles ne doivent pas regarder. — Les soldats ont une espèce d'*uniforme* (V. „*Guerre*"), qui fait leur seul costume à la bataille. Ce sont ordinairement des peaux d'*īnshўă*, d'*impongo* ou d'*inzobe* (gazelle). — Les filles et les vestales-kiranga, ainsi que les ballerines dans les danses rituelles et même ordinaires, ont une toilette à part *(= uruyonga, uruhingo)*. Ce sont des jupons composés de simples ficelles, tressées de l'écorce de l'arbre (ficus) = *umumanda, Fig. n°. 48.* Les vestales Watwa ont le même costume virginal. Cela ressemble aux guirlandes des Bacchantes, accompagnant dans sa course Bacchus-Ryangombe aux cris d'*Evohé,* ou des reines du sabbat moyen-âgeux *(Sabazius)*. — Au costume (de femme) il faut ajouter une espèce d'*ombrelle* (V. ce mot et *Fig. n°. 90*). — L'habit d'écorce se gâte assez vite par l'eau et l'humidité. Aussi, on le préserve avec soin. Si l'on est surpris en route par une pluie, on se dévêtit, on fait des habits un petit paquet qu'on met sur la tête, on couvre avec une feuille verte de bananier ce paquet et on continue ainsi son chemin. En général, on tient à garantir contre le froid ou la pluie, davantage la tête et les épaules que le reste du corps. — Tous les Warundi, hommes, femmes, enfants, vont tête nue, même au plus fort soleil. Une femme nouvellement accouchée porte une couronne („Stirnband"), formée d'épis vides de maïs ou d'autres matières, autour de la tête *(= urugori, urutanyi, urugoreko)*. — Les femmes en deuil mettent autour de la tête deux bandes, faites de l'écorce sèche du bananier. — Au costume complet de l'homme il faut joindre encore une saccoche *(= isaho, indaha, inshuswa)*, artistement tressée *(= kudzjisha)* de *impuvu. Fig. n°. 58.* On la suspend en bandoulière par une corde ou une courroie *(= kwihagātīră n' umugozi)* du côté gauche. En plus de cette saccoche, les hommes portent presque toujours sur eux une corne à tabac liquide (V. „*Priser*"), et un *étui* pour conserver les chalumeaux à sucer la bière. L'étui se nomme *umugano* (bout de bambous creux *Fig. n°. 49*), ou: *umusheshwe*; — le chalumeau lui-même = *umukenke* (morceau de grosse paille), *umunyosho, umunyzosho.* On attache cet étui à l'habit *(= kwambara umugano)* là où les deux bouts se joignent sur l'épaule droite par devant. — Quoique le coton ne manque pas dans le pays, les Warundi ne le *tissent* pas *(= kudzjisha)*. Dans l'Uzige on voit quelques tissus faits par les Wavira, solides, épais et fort bien tissés *(= urwizima, akwambarwa)*. On les vend 1 *fundo* de perles au marché. Quelques femmes en portent, mais les Warundi ne les aiment pas. — Par contre les Warundi sont très

habiles à préparer l'écorce de l'arbre „ficus" et à en faire des habits. Toutefois, les Waganda les surpassent dans ce métier. Les Watwa en préparent rarement. Ils achètent les habits d'écorce pour eux et leurs femmes chez les Warundi, en échange de pots ou de cruches. Du reste, étant assez nomades, ils n'ont pas d'arbres „ficus". Si donc ils en préparent, ils achètent auparavant l'écorce brute chez les Warundi. — Trois variétés de cet arbre à habit donnent également trois variétés d'*impuzu*. Elles s'appellent: *umumanda*, ou: *ikitwe, umukobe*, ou: *umuhororo, inkenge*, ou: *intamurwa*. Voici comment on procède pour *préparer* ces *impuzu*. Le jeune arbre (ou une grosse branche) est d'abord raclé (= *kuhārrŭră ivishishwa)* avec un couteau pour enlever les écailles extérieures et les rugosités. L'écorce étant mise ainsi à nu, on fait autour de l'arbre deux coupures verticales (= *kusātŭră)* en haut au-dessous des premières branches, et en bas un peu au-dessus du sol, en circonscrivant ainsi l'endroit à écorcher (= *kwōmŏră amarabora)*; enfin une incision horizontale *Fig. no. 45.* Ce pan est alors enlevé à l'aide d'un couteau ou d'une hache, avec grande précaution, afin de ne pas y faire des trous ou des fentes. L'arbre dégarni ainsi s'appelle = *ichōmŏrĕ*. Pour faire pousser de nouveau l'écorce, on met autour de l'arbre des feuilles de bananier (= *kwibwīza icyomore*). Ce pan enlevé (= *ikiharurwa)* est aussitôt battu (= *kukoma, kudodāgŭră)*. Si l'on ne le bat pas aussitôt, il faut le mettre tout de suite et avant de le battre, un peu dans l'eau (= *kwōmbĕkă)* pour le ramollir. On a un bout de bois rond ou un gros bâton (= *umukōmĕrŏ, umusukuzo)* pour y placer le morceau d'écorce à battre. On avance et on recule (= *kusuwiza)* régulièrement l'écorce pour qu'elle soit battue partout uniformement. On se sert pour battre d'un marteau „ad hoc" (= *imango, indodaguzo, Fig. no. 46.)*, fait d'une corne de boeuf (= *ihembe ry' inka)* dans la base de laquelle on a coupé en croisé des dents (= *kusarura amenyo 'y imango, kumangŭra imango, amaduruzo)*. La corne est fixée à un manche = *umuhina*, ou: *umuringanizo*. Souvent deux à trois hommes à la fois battent une écorce (= *kufashanya kukoma)*. Le pan d'écorce bien battu partout est plié en deux (= *kuzinga)* et on le martelle de nouveau partout. Ensuite, on plie l'écorce en quatre, etc., jusqu'à ce qu'elle ne forme à la fin qu'un petit paquet (= *kukuwa, kukuwiranya)*. Lorsqu'elle est bien martelée ainsi, on la saisit à deux pour la tordre (= *kuhotora, kukanya)*, en tournant chacun à un bout en sens inverse, pour que le suc et l'eau (= *amakanyurwe)* en sortent. Après cela, elle est dépliée (= *kuzingurura, kugarangura)* et on la tire en tout sens (= *kukana, kuzika)* pour l'allonger. Une fois bien allongée en longueur et en largeur, on se met à la frotter entre les mains (= *kunyuka, kuvungera)* par petits bouts, pour la rendre bien molle et bien moelleuse (flocons). Enfin, on l'étend au soleil (= *kwanīkĭră)* pour la faire sécher (= *kuma)*. — Pour avoir un habit large et assez grand, p. e. celui des femmes, ou un scapulaire (sjaal), on coud plusieurs morceaux ensemble (= *kuwarīra)*, avec une aiguille en fer (= *urushinge, urunanda)* faite par les forgerons Watwa ou Warundi (= *kuzura inshinge)*. Le fil à coudre (= *umusŭrūsŭrū, ikiworoze)* est fourni par les fibres de l'écorce de l'arbre nommé: *ikisuru*, ou: *ikiworoza*. — La couleur naturelle de ces *impuzu* est le rouge (= *umutūkŭrŭ, icyambarwa kirērā)*, qui est la couleur de deuil. — Les *impuzu* noirs (= *umuzige: kuzīga, umwirawuzo)* sont généralement portés. Les Watwa aussi préfèrent les habits noirs, tandisque les Wanyaruanda et les Waganda préfèrent la couleur *rouge*. — Pour teindre un habit en noir (= *kurabba, kuziga)*, on se sert de la boue noire et puante d'un marais (= *urushanga, urwondo, urusakwe)*. A cet effet l'habit à teindre est étendu par terre (= *kusassa)* et écarté à l'aide de petits piquets en bois fichés en terre (= *kuwamba n' imambo)*. On prend une gorgée d'eau (= *kuhuhēra amazi)* et on la crache énergiquement sur l'habit pour le mouiller. L'habit étant ainsi arrosé on saisit avec la main de la dite boue noire (eau noirâtre) et on la frotte régulièrement sur toute la surface (= *kuzīga urwondo, kuramba*). — Avec la même boue ou couleur on dessine des lignes, des ornements sur l'habit, en laissant le reste rouge (= *kukuwita uwuhanda*). La variété de ces dessins est assez grande; elle dépend de la fantaisie de chacun. On y voit souvent des *triangles*, des *croissants*, de simples points, etc. *Fig. no. 47.* Je dis: phantasie, mais il est probable, qu'il y a plus que de la phantasie, comme dans leurs frisures, leurs tatouages, leur „ornementik" en général. — Un habit avec des raies noires s'appelle = *indabe, icyicyagure*; un avec des taches noires = *indōmăgŏ, irumondo*. Souvent les bords sont dentelés (triangles), ou garnis d'enchancrures (= *kukuwita amawarra y' ivisēra, amawarra y' ikiheha*). Pour exécuter ces derniers dessins, on prend une feuille verte de bananier dans la quelle on découpe avec un couteau les triangles. On place ces feuilles sur les bords de l'habit et on badigeonne en noir les triangles vides.

Haricot.

Les *haricots* sont avec les *bananes* la nourriture principale des Warundi. Il en cultivent de grands champs. Sur les hauts-plateaux de Imbo (Watutsi) où le bananier fait defaut (trop froid), on ne cultive presque rien que cela. Ces grands champs verts, surtout s'ils sont en fleuraison, sont très beaux à voir. Les Warundi les cultivent avec grand soin. Ils en font plusieurs récoltes dans l'année (au moins trois). — Il est curieux qu'on trouve dans l'Urundi et le Ruanda

(et non pas ailleurs) une espèce de petit *pois* bleuâtre (*ivishazzu*), qui est excellent et qui ressemble au notre d'Europe. Ce légume paraît *importé* par les conquérants Watutsi-Wahuma des „Galla-Länder", ou de l'Abyssinie.

Héritage.

L'héritage (= *kuraga, kusikir' itongo*) est régi par certaines coutumes. Si un homme meurt sans enfants, ses *frères* se partagent ses biens (= *kuvyenda*). La femme du défunt retourne dans sa famille. Si le défunt a des enfants, sa veuve (= *umufakazi, umukecyuru*) devient la femme du frère du mari (= *kucyūra mugorawo* = marier la veuve de son frère). Si elle est jeune encore, ce frère lui permet souvent de se rémarier (= *kwendwa kandi*). Si elle est âgée, elle continue à habiter l'ancienne maison. Elle et les enfants (adultes) se partagent les effets du mari défunt à parties égales (= *kugawur'(a) umwandu*). Toutefois, le fils *aîné* recoit une plus grande part. — Les Watwa, qui demeurent par groupes familiales, se divisent les effets du défunt, selon les degrés de parenté. La femme Mutwa retourne *toujours* dans sa famille à la mort de son mari. Chez les Warundi le fils aîné hérite aussi du pouvoir religieux de son père si celui-ci a été *umufumu, kiranga*, etc. (= *kutwar'(a) īrăgī ya se, kumwatira, kumurag' umufumu*). Si la mère a eu ces fonctions, sa fille aînée lui succède. Si le père a exercé un métier (forgeron, etc.) le fils aîné lui succède encore, et continue la profession familiale. — La famille reste ensemble (= *kuguma hamwe*) jusqu'au mariage des enfants, qui alors s'établissent à part (= *kwigerēra*), ou ailleurs.

Heure.

Les Warundi n'ont pas de noms pour les heures de notre journée. Ils désignent l'heure de la journée approximativement, en indiquant avec la main la position du soleil et disent: *izuba rigeze aha*, ou: *kutyo*, etc. Puis ils ont un certain nombre de mots pour indiquer différents moments de la journée.

Histoire.

L'Urundi a naturellement une *histoire*, mais celle, antérieure à notre époque, restera bien à jamais enfouie dans le passé. Les habitants eux-mêmes n'en savent rien. Ils ont quelques traditions vagues, e. a. sur leurs rois et leur *dynastie* (V. ce mot), mais tout cela ne fournit rien de précis. — Les Arabes (Munye-Heri), en arrivant à Ujiji (en 1845) ont, les premiers, *retrouvé* l'Urundi. Burton et Speke, en remontant en 1857 (13 février) la rive occidentale du Tanganika, n'ont pas atteint l'Urundi, mais ont été en relations avec les Warundi et les *Wajiji*. — Livingstone et Stanley en 1871 ont visité les Warundi riverains du lac. Le dernier, en 1876 (11 juin—31 juillet), au cours de sa circonnavigation du Tanganika, s'est approché de nouveau des frontières occidentales de l'Urundi. mais n'y est jamais entré. — „Le 22 janvier „1879 les Pères-Blancs arrivèrent dans l'Ujiji. „Dès leur arrivée le grand objectif était „l'Urundi. Le 15 mai 1879 les PP. Déniaud et „Dromaux vont explorer les parties rive- „raines du lac, quittent le 23 juillet Ujiji, „arrivent le 28 chez Bikari et sont installés „depuis le 30 juillet jusqu'à la fin d'août „chez Rumonge. Toutefois, le 4 mai 1881 „les PP. Déniaud, Augier et l'auxiliaire „d'Hoop y sont massacrés par les Warundi „et ce poste est abandonné le 7 mai 1881 „pour Massanze. Au commencement de „juillet 1882 le P. Guillet explore l'Uzige, et „réitère cette exploration en janvier 1884, „avec le P. Coulbois. Ce dernier, avec le „P. Randabel et le frère Gérard, s'embarque „le 7 mars à Ujiji et fonde St. Michel d'Uzige „(Urundi) le 13 mars 1884. Après sept mois „d'existence ce poste dut être abondonné „le 19 octobre, à cause des agissements hos- „tiles des Arabes et de Rumaliza. Le 30 „mars 1891 les PP. Josset, Randabel et „Pruvost tentent à reprendre l'Uzige, mais „échouent, et retournent au commencement „de mai de la même année. En 1896 enfin la „mission de l'Urundi est reprise de nouveau.

„Le 30 juin 1896 les PP. Van der Burgt „et Van den Biesen avec le P. Capus quittent „l'Ushirombo, et tentent de pénétrer dans „l'Urundi du côté de l'est. Le P. Capus „explore une partie de l'Uhha. Les Pères „passent la frontière le 16 juillet, et, après „plusieurs stages chez Rumonge (17—22 „juillet), chez Sengona (22 juillet—11 août), „chez Seryawurungu (11—26 août), s'établis- „sent au Ruvuvu à Kawanga le 31 août. „A cause des rivalités et des intrigues de „Kihumbi, de Rusabico et de Muzazye, „Kawanga est encore abandonné, et les „Pères, par le long circuit d'Ujiji (28 oct.), „et après avoir exploré le sud-est de l'Urundi, „l'Ushingo et le Heru (Uhha), recommencent „par l'Uzige, où ils fondent à *Uzumbura* le „26 nov. 1896, la mission St. Antoine. Pen- „dant ce temps, le 13 nov. Mgr. Gerboin, „avec le P. van der Wee, fonde une deuxième „station à *Misugi* dans l'Urundi oriental, près „de la frontière de l'Uyungu (Uhha). Ce „poste est transféré à *Muyaga* le 25 mai 1898. „Le 15 janvier 1898 le P. v. d. Biesen meurt „à Uzumbura et le P. van der Burgt doit „une troisième fois abandonner l'Uzige. Il „traverse l'Urundi de l'ouest à l'est, l'explore „et fonde avec les PP. Desoignies et van „der Wee, le 11 février 1899, la mission „St. Antoine à Mugera, au centre du pays „cette fois-ci, en attendant que l'Uzige soit „repris une 4e fois. Depuis, les deux missions „de Mugera et de Muyaga prospèrent, et „l'Urundi est définitivement ouvert et con- „quis.".... Le Dr. O. Baumann est le premier Européen, qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Urundi. Il y entre par l'est le 5 sept. 1892, pousse une pointe dans le Ruanda (11—15 sept.), se trouve du 25—30 sept. à Uzige et sort de l'Urundi, en passant

le Malagarazi, le 15 oct. 1892. L'anglais Scott-Elliot passe rapidement par le nord du pays en 1894. L'Urundi s'ouvre peu à peu. Depuis 1896 on le parcourt en tous sens, et la connaissance du pays au point de vue géographique, se complète de plus en plus par de multiples relevés cartographiques. „Ramsay „explore l'Uzige (juillet 1896). — Le P. v. d. „Burgt voit l'Uhha du nord et du sud, une „grande partie orientale et le sud-est du „pays (juill.—oct. 1896). — Trotha parcourt „le nord (juill.—oct. 1896). — Ramsay par- „court (en 1897) l'Urundi du sud au nord, ainsi „que l'Uhha du sud et le Ruanda. — Langheldt „voit l'Uyungu, l'Uhha (1897). — Fonck relève „la partie côtière du lac (1897). — Le P. v. d. „Burgt traverse l'Urundi de l'ouest à l'est „(févr.—mars 1898). — Dr. Kandt, en allant „vers le Ruanda, relève une partie de l'Uyo- „goma (1898). — Bethe traverse le pays du „nord au sud (1898). — Le P. v. d. Burgt „contourne le Ruvuvu pour aboutir à Mugera „(févr. 1899). — Le P. v. d. Wee explore „l'Uyenze et l'Uyogoma (mai 1899). — Bethe „en combattant le „Mwezi" relève une bonne „partie du centre et v. Gravert une partie de „l'Uyogoma (juin 1899). — Le P. v. d. Burgt „va de Mugera, par une route plus méri- „dionale, à Uzige, et revient par le nord- „ouest en passant près des sources du Ru- „vuvu (nov. 1899). — Mgr. Hirth relève une „partie de l'Uyungu en allant par Mugera „vers le Ruanda (déc. 1899—janv. 1900). — v. „Beringe fait le même trajet (1900). — Puder „relève le pays du sud-est au nord-ouest „(mars 1900). — Dècle traverse l'Urundi „(mai—juil 1900). — Le P. v. d. Burgt ex- „plore la contrée depuis Rumonge (Tanga- „nika) jusqu'à Mugera (mai 1900). — Her- „mann relève la région du Rusissi et du „Kivu (1901).".... Comme l'Urundi et l'Uhha, le Ruanda fut également ouvert et exploré, depuis que le C[te] von Götzen y pénétra et découvrit le lac Kivu (2 mai—30 juin 1894). Mgr. Hirth y fonda la première mission (S. Coeur) à *Isavi* près de la résidence du roi Yuki en février 1900, suivie (1900—1901) par celles de *Kisakka* (est), du *Kivu* (sud-est du lac) et de *Bugoye* (au sud du volcan Kirunga). — Tout ce qui précède regarde l'histoire plutôt extérieure (de découverte, d'exploration) qu'intime (politique) de l'Urundi depuis un demi-siècle (1845. Speke). — Selon les Warundi, après le regne paisible du dernier Ntare (IV?), le pays fut pendant ce laps de temps constamment affligé de différents fléaux *(„sagittae Domini")* sous le roi actuel Kisabo. Ce ne fut qu'une série de malheurs: révoltes de chefs contre le roi et entre eux, querelles interminables et guerres civiles *(= ivitero)*, puis (après 1890 surtout) les sauterelles *(= inzige)*, la famine *(= inzara)*, l'apparition de la *„pulex penetrans" (= invunza)*, l'épizootie de 1892 *(= akaryama)*, la petite variole *(= akaranda, ikituta)*, une maladie contagieuse (sorte de syphilis = *ivinyoro*), la sécheresse *(= hari cyumo)*, etc. Selon le dire des Warundi ces fléaux réunis n'ont pas seulement décimé, mais enlevé la moitié de la population. L'épizootie surtout ruina les Watutsi, qui, jusque là, vivaient principalement de laitage. Speke (1857) parle du *„Mwezi"* de l'Urundi. Ce nom paraît bien le nom générique des rois de l'Urundi, quoique d'autres disent que c'est le surnom du Kisabo actuel. Dans ce dernier cas, ce dernier aurait déjà regné avant 1857, c'est à dire, depuis plus de 60 ans! — Quoique les Warundi fussent toujours fiers de leur indépendance, et qu'ils tinssent fermé leur pays aux autres Nègres, sous le roi actuel le prestige du pays a décliné. Ainsi les chefs riverains du Tanganika sont quasi indépendants et ne réconnaissent que nominalement le roi. Muzazye et Seryawurungu (tuteur du fils de Rusabico) administrent, en vice-rois quasi indépendants, l'Uyogoma et de grandes provinces du sud-est. Le roi de l'Uyungu (Uhha), tributaire autrefois de l'Urundi, tend à exercer de l'influence dans l'Uyogoma. De son côté Kassussura, roi d'Usui, s'est rendu tributaire le nord de l'Uyogoma à l'est du Ruvuvu. Au nord Kisabo a dû se battre plusieurs fois contre le Ruanda. Le Bweru (Bugufi) fut longtemps (et est encore) un foyer de révolte. Des prétendants, des faux „mwezi" se levèrent pour lui disputer même le pouvoir royal. Il faut avouer qu'il a eu à compter avec des difficultés particulières (fléaux, v. supra). Malgré cela, il a su sauvegarder en plusieurs rencontres l'indépendance nationale contre des envahisseurs étrangers. Ainsi les Arabes et les Wangwana ne purent jamais pénétrer dans l'intérieur du pays, malgré leur supériorité en armes (fusils). Une grande bande de Wangwana esclavagistes de Rumaliza fut défaite par Kisabo au Kibira, et repoussée vers le lac (vers 1886?) V. *„Littérature"*. — Une armée de Rumaliza, armée de centaines de fusils fut exterminée à l'est du Russissi sur la route du Kivu (1884?). Ce n'est que tout près du lac que les Wangwana purent se nicher (chez Ndanvya, Rumonge, Russavia). Des conquérants noirs ne purent jamais escalader cette „Suisse africaine". Le puissant Nganza de l'Uhha ne put se maintenir qu'à l'aide du roi du Ruanda. Mirambo le célèbre roi d'Urambo, le „Napoléon de l'intérieur" (Stanley), vainqueur partout, subit sur la montagne de Murole dans l'Uyogoma une défaite mémorable, et y trouva son Waterloo (1884). Les terribles Wangoni (Zulu), dévastateurs de tant de pays, furent repoussés au Maragarazi (1885), et, quoique oidés par Mirambo, n'entrèrent jamais dans l'Urundi. — Les Warundi parlent encore d'autres envahisseurs nommés *„Awahondogo"*, faisant invasion du côté de l'est, mais repoussés par Ntare. Il est difficile d'assigner une date approximative à cet événement. S'agit-il de Ntare, prédécesseur de Kisabo

(de 1825 à 1850) ou d'un homonyme bien plus ancien? Selon les Warundi il étaient *blancs* ou plutôt *rouges*, vêtus de peaux longues, armés d'arcs et de lances. Peut-être des Wataturu! — L'Urundi n'a pas opposé une résistance sérieuse à l'occupation allemande. Quoique quelques colonnes (du Dr. Baumann, de Trotha, de Ramsay, etc.) ont eu à se battre avec les Warundi, le cap. Bethe a eu assez facilement raison du fameux „Mwezi" invincible (campagne de 1899). Toutefois, le pays est loin d'être complètement apaisé et tranquille. A cause des querelles interminables entre les chefs subalternes il y aura encore des troubles par-ci et par-là. — Tout ce qui vient d'être dit jusqu'ici sur l'*histoire* soi-disant de l'Urundi concerne l'époque contemporaine depuis 1857. — Quant aux âges qui la précèdent, *néant*, car les quelques traditions vagues (contradictoires souvent) n'ont pas de valeur positive. Les monuments manquent sur place, et il n'est certes pas probable qu'on en découvre! C'est une chose assez étrange qu'on n'a *rien* découvert, en fait de monuments historiques: inscriptions, ruines, objets du passé, dans l'intérieur de l'Afrique. Rien, absolument rien! Les quelques vestiges pré-historiques(?!), p. e. des silex travaillés trouvés dans certains endroits n'ont pas de valeur sérieuse. Qu'on ne se décourage pas toutefois. Ainsi, par exemple, dans l'Urundi les vieux bosquets *Imana*, composés d'arbres plusieurs fois séculaires, pourraient, à mon avis, peut être recéler sous terre quelque chose. Ce sont des sépulchres d'anciens rois, et on les enterrait, autrefois surtout, avec un tas d'objets: ornements, monnaies, amulettes, etc. — L'histoire manquant, ne pourrait-on pas savoir au moins l'*origine* de nos Warundi, spécialement des *Watutsi* et des Watwa? C'est un sujet non moins difficile. Dans „l'*Introduction*" il en sera question. (V. „*Dynastie*"). — Pour ce qui regarde nos Watutsi et Wahinda, il paraît bien certain qu'il faut les considérer comme se rattachant à l'étrange peuple des *Oromo* ou *Galla*, plus spécialement aux *Borana-Galla*. Au dire de tous les habitants, ils ont immigré venant du nord et du nord-est. Beaucoup de particularités confirment cette opinion. Une hypothèse toute récente, qui n'est pas peut être trop paradoxale, fait des Galla (Wahinda, Watutsi) une tribu *Gauloise!* (V. le brillant ouvrage du P. M. de Salviac: „*Les Galla*", Cahors: Plantade, 1900).

Huile.

Il n'y a que dans l'Uzige et le long du littoral du lac qu'on trouve le palmier à huile. L'huile que l'on en tire est une des richesses de cette partie de l'Urundi. Les Warundi en consomment, mais la plus grande partie est exportée à l'ouest *(Uvira)*, mais surtout au sud *(Ujiji)* jusqu'à Karema et au delà. On en exporte peu dans l'intérieur du pays (est). — Les Warundi l'employent pour assaisonner leur nourriture, à frire le poisson surtout. Rarement on s'en sert pour se oindre le corps (Watwa). Les premiers en sont très friands et les derniers encore plus. Elle sert aussi comme *remède* chez Warundi et Watwa. On la frotte sur les boutons, dans les plaies produites par la „*invunza*" *(„pulex penetrans")*. — Voici comment on fait l'huile de palme. (Les Watwa, s'ils en font, le font de la même manière que les Warundi.) Lorsque le régime *(umwitoga, umukutzo)* est mûr et bien rouge, un homme monte sur le palmier (à l'aide de cordes dont il lie ses pieds l'un à l'autre) et coupe le régime. Avec une hache on coupe le régime (dattes) en morceaux. Les dattes sont bien bouillies d'abord dans un grand pot. Après cela on les écrase dans un mortier si longtemps que les noyaux soient défaits de toute la chair extérieure. Cette bouillie (chair) est exprimée à la main dans un grand baquet en bois rempli d'eau *(ubwato, uwuwaswa)*. L'huile ainsi exprimée (*ikifurwa* = écumant) surnage, tandis que l'eau reste en bas *(= umunyemwe)*. On l'enlève au fur et à mesure avec un coquillage *(= urukokoro, urugamba)* et on la ramasse dans un grand pot en terre cuite *(= ikisuriro)*. La chair exprimée *(= ivishishwa, ivikaffu)* est jetée. Lorsque toute la quantité d'huile est ramassée on la verse dans des cruches plus petites, mais lentement, pour que l'eau qui se trouve encore au fond ne sorte pas en même temps. Ces cruches sont enfin bouchées proprement avec une feuille verte de bananier, entourées de feuilles de palmier joliment tressées *(ivigarāba)* et portées au marché. — Rarement on falsifie, en laissant de l'eau au fond. On la vend contre des perles, ou en échange de *sel*, apporté par les Wajiji principalement de l'Uvinza. — Le *vin* de palme est rare. Du reste les chefs défendent d'abîmer ainsi les palmiers, comme cela est arrivé sous le régime des Arabes à Ujiji, entre autres endroits.

Hymne.

Les Warundi ont un bon nombre d'*hymnes* ou de chants religieux, très difficiles à comprendre. Eux-mêmes, les enfants surtout, *disent* qu'ils n'y comprennent rien. „C'est un chant", disent-ils, voulant signifier que cela est nécessairement inintelligible. Il est sûr toutefois, que les vieux et les initiés (*awafumu*) en saisissent le sens. On avoue aussi généralement, que ces hymnes sont très anciennes. En effet, plusieurs mots archaïques font penser à du vieux kirundi. Il est à remarquer, que les hymnes et les chants rituels (surtout les principales hymmes secrètes opératoires et *évocatoires*) des anciens cultes avaient un sens inintelligible, même pour la plupart des acteurs. Ce qui est plus curieux encore, c'est que

le *fond* et même certains sons seraient les mêmes dans toutes les langues du monde. On les croit d'une antiquité *très reculée,* fabuleuse, anté-diluvienne et revelée! En entendant chanter ces hymmes, on s'apercoit que les dévots exécuteurs se préoccupent peu du sens des mots opératoires en eux-mêmes, mais qu'ils mettent toute l'ardeur de leur âme dans la mélodie, dans les étranges sons, diaboliquement beaux. C'est singulièrement suggestif! Malgré soi on en est saisi. Cela donne le frisson..... Je donne ici quelques-unes de ces hymmes, avec une traduction la plus fidèle possible, mais que je n'oserais pas garantir irréprochable en tous points.

I. 1. *Haï yéyé wohima yé, wohima yé!*
2. *Arawandwa n' ivisyego.*
3. *Hiyé, hiyé, hé, eeh, eeh, hiyé, eeh, hiyé, arawandwa na 'visyego.*
4. *Siyé! siyé! awana wa Rùgondo.*
5. *Ruheyé, yé, hé Riyangombe.*
6. *Wowaha intango n' intama.*
7. *Acyiye héhé umwami, acyīye hé.*
8. *Umuyama arahwitse, umuyama arahwitse.*
9. *Kukuwita cyane, umwana wa Rugondo, hé.*
10. *Héyé, nakacyinda Kiyogoma, héyé, éh, éh.*

Ad I. „*Haï yé yé*" est une exclamation d'adoration, qui ressemble aux cris des Bacchantes dans les mystères de Thrace: *Evohé, Evohé.* Cette exclamation est générale dans toute l'Afrique. Les acrobates Abyssiniennes qui en déc. 1899 donnèrent des séances à Berlin, poussèrent le même cri sauvage (*hayi*). On le retrouve chez les Nègres exportés à Haïti, etc. — On peut le rendre par: *Oh! toi, toi,* ou: *lui, lui.* — „*Wohima*". Ce mot est-il une forme verbale, un substantif ou un nom propre? Le dernier est le plus probable: *wo hi 'ma,* ou *mana* = toi-de-chez le grand *ma, him* = *umuhima.* (V. „*Esprit*"). Chez les Watutsi une société de prêtres s'appellent *Wahima.* Ailleurs tous les Watutsi sont désignés par ce nom. Ne serait-ce pas le *chim(a), chem, cham,* i. e. l'homme par excellence, le premier, leur grand ancêtre? On sait, que Cham fut de bonne heure divinisé sons le nom *μυϱιανομος* de Ammon, Jupiter, Osiris, etc.

2. „*Arawandwa n' ivisyego*". Sens vulgaire: il fait la cérémonie de la lance avec les *ivisyego* = prêtresses; sens mystique: *il a été conçu, engendré* (*ku-wa -inda,* au passif), *de, avec les ivisyego* (*kuseka* = rire) = des nymphes rieuses, dignes filles de Cérès-Proserpine (Bubo). Il s'agit ici, sans aucun doute, d'un mythe, semblable tout-à-fait à celui de *Bacchus,* dont l'attente, l'incarnation divine fut la préoccupation de toute l'antiquité payenne et des mystères en particulier. Horrible parodie, dont l'*idée* (profanée, couverte de boue, volée) traine à travers tous les âges et chez tous les peuples infidèles, anciens et modernes. Ces *ivisyego* en particulier, femmes-filles-mères de Kiranga répondent parfaitement aux déesses antiques, p. e. Venus. — „*Hiyé*", etc, est une exclamation hiératique, semblable à „*Hayi*".

3. „*Siyé, Siyé*": exclamation, ou mieux peut-être: *nous, nous sommes: „awana wa Rugondo"* = les enfants de Rugondo. (V. „*Esprit*"). Rugondo est une divinité, synonyme de Pan, ou de Priape, fils de la terre. *Urugondo, inkondo* signifie: corps, nombril. On vent dire: après ce grand acte, ce rite, ce mystère, nous sommes les enfants favoris de notre dieu Rugondo. Ailleurs on dit: *cyinda ingorro ya 'Ngondo* = soit vainqueur, poitrail(?), de Ngondo.

4. „*Ruheye, yé, hé*" = où est-il, lui, où? „*Riyangombe*" (V. „*Esprit*"). *Riyangombe* est avec *Imana* et *Rikiranga* la troisième personne de leur triade.

5. „*Wowaha intango n' intama*" = tu leur donnera, tu leur sacrifieras (= *kutereka*) une cruche de bièrre et un mouton. Ce sont là les matières ordinaires de leurs sacrifices (*vinum* et *caro* = Bacchus, Cérès).

6. „*Acyiye hé, umwami*" = où est-il passé, où a-t-il disparu, le roi? Un des surnoms d'*Imana-Rikiranga* est précisement celui de: *umwami w' idzjūrū* = le roi par excellence, le roi d'en haut, „*princeps aëris*" (Sti Pauli).

7. *Umuyama arakwitse*", ou: *aragwitse* (= *kugwa?*). — *Umuyama* est un mot archaïque pour dire: roi ou seigneur (*umukama*). Racine *ham, cham?* Le sens est: le roi est tombé (*sicut fulgur in terram cadens*), ou: apparaît (= *kuhwana?*) après l'évocation.

8. „*Kukuwita*", etc. Pour nous réjouir, pour rémercier, frappons fort des pieds (en dansant), nous les enfants de Rugondo; ou bien: l'enfant de Rugondo où est-il?

9. „*Héyé*" = oh, lui! Exclamation finale, d'adoration. — *Nakacyinda*", etc. Cette phrase prosaïque, ajoutée à la fin (pour dérouter les non-initiés?) change selon les lieux ou les circonstances. Ici on mentionne une victoire remportéc autrefois par Russavya sur Kiyogoma (deux chefs d'Uzige).

L'hymme précédente est chantée pendant la cérémonie de la lance, ou le grand rite. (V. „*Rite*"). Elle est la même dans tout l'Urundi, à des petites nuances près.

II. 1. *Yowona 'wene, yorama.*
2. *Se wa 'wana ari héhé?*
3. *Yaragīye kuvoma.*

4. *Kushenya, aragīye kwahira.*
5. *Wen' umuryango niwawona.*
6. *Yowona wen' umuryango.*

III. 1. *Sinariho awana wanzje: naragiye kushēnўă;*
2. *Nawaye kure; ingingira se: wawiri.*
3. *Sama ihassa ihowe, sama narasanya.*
4. *Sama ihassa ihowe.*
5. *Edzjo nzorihinda 'wana w' amahassa.*
6. *Edzjo nzorihinda.*

Ces deux hymnes sont chantées à la naissance de jumeaux (V. „*Jumeau*"). La première est chantée, lorsque la famille vient voir l'accouchée, et lui porter des „offrandes". On la chante en route, en allant et en revenant. L'autre est chantée, à la maison même, par la famille. — La traduction de ces chants n'est pas commode. C'est encore du kirundi archaïque. Les Warundi croient la naissance des jumeaux *influencée* par un esprit *incube*. Le chant même l'indique d'une manière assez peu voilée, et l'euphémisme: *se wa 'wana ari héhé*, etc. en dit suffisamment. Voici un essai de traduction:

Ad II. 1. „*Yowona*", ou: „*iyo awona*" = il verra, ou: s'il voit, „*awene*" = les enfants (jumeaux), „*yorama*" (de: *kurama*) = il vivra(?). Le sens de *kurama* est douteux. L'esprit tuteur verra ces enfants, et se réjouira!

2. „*Se wa 'wana*" = le père putatif de ces enfants jumeaux, „*ari héhé*" = où était-il, au moment de la conception?

3. „*Yaragiye kuvoma*", etc. = il était allé puiser de l'eau, ramasser du bois de chauffage, couper de l'herbe! Il était absent du logis, et faisait les travaux réservés ordinairement à la femme, parceque celle-ci ne voulait pas les faire, ou qu'elle était occupée autrement.

5. „*Wen' umuryango niwawona*" = les enfants de la famille (de la tribu), je les vois.

6. „*Yowona wen' umuryango*", comme sub I°.

Ad III. 1. *Sinariho*", etc. = je n'y étais pas, mes enfants, j'étais allé ramasser du bois. On fait parler le père putatif disant à ces enfants, qu'il n'était pas là au moment de leur conception.

2. „*Nawaye kure*" = j'étais au loin; *ingingira (kwinzjira?)* = entre père des deux. Evocation à l'esprit inc.

3. „*Sama*" = chante(?). Verbe douteux. *Kushama: yashamye (kuhamba)* veut dire: mourir. „*Ihassa ihowe*" (de: *kuhorwa*) = que le jumeau se taise, soit tranquille. „*Narasanya*" = je chante de toutes mes forces(?), ou peut-être: *narashamya*.

5—6. „*Edzjo nzorihinda*" *(kuhinda)* = demain je tonnerai, je descendrai pendant un orage, o! enfants jumeaux! On fait parler ainsi l'esprit influençant.

IV. 1. *Mawe warankunda.*
2. *Se niwongere kwenga.*
3. *Wongere kuwandagura.*
4. *Mwizo kuragayire.*
5. *Insobo y' ikwitwangira, oya yagiye.*
6. *Oy' ingira sihongora inomba y' insweka.*
7. *Kuhita w'isiniga arayomba.*
8. *Imbere 'wasore hwako nanzje nsore hiryo.*
9. *Ntinawa sīnkŭră imbere ndarimanire.*
10. *Nuko wateba horosi.*
11. *Mampase amacyoko n' amazjomboro.*
12. *Muhunde wa 'rugabo waranimanire.*
13. *Ndinamizi imbere ndamanire.*
14. *Nina wa sinkurwa.*
15. *Ruwambo ikisyego cy' umugabo.*

Ce chant, un mélange de kirundi et de kifyoma, semble-t-il, est chanté par les *Waswezi* (membres des sociétés secrètes) dans leurs réunions. Je laisse à d'autres d'en donner une traduction. — Ailleurs (V. „*Foudre*", „*Charmeur*", „*Pluviator*") sont mentionnés encore d'autres chants ou hymnes. On pourrait en recueillir bien d'avantage. Un tel recueil serait d'un très grand prix, notamment pour la connaissance plus approfondie des idées religieuses des Warundi et des Nègres en général.

Hystérie.

Les Warundi considèrent l'hystérie comme une possession démoniaque. Ils sont loin de considérer, que l'abominable abus, très répandu, de „*kukuna*" la favorise singulièrement.

Industrie.

Les Watwa sont les *industriels* du pays, si l'on peut employer ce mot. Ils fabriquent de la *poterie* pour la vendre. Les forgerons (Warundi et Watwa) fabriquent également, pour vendre le produit de leur industrie aux autres. Les autres métiers sont exercés plutôt en amateurs, p. e. celui de tresser des nattes, des corbeilles, des filets; de faire des armes, des barques, des carquois, etc. Les

métiers de potier et de forgeron sont *héréditaires* dans les familles, et on se les transmet *religieusement*, pour ainsi dire. (V. „*Métier*").

Interjection.

En dehors des formules juratoires et blasphématoires („*umunsi mubi, nswere mama*, etc. V. „*Blasphème*" et „*Juron*"), les Warundi ont un certain nombre de mots, et même de phrases, interjetés dans le cours d'une conversation ou d'un discours. Chaque „speech" s'ouvre et se termine par la phrase: „*ngir' umwami*" (V. „*Salut*"). Dans le cours du discours on répète souvent les phrases interjetées suivantes: „*umuhire w' akarienda*, ou: *umukunzi muhire w' akarienda*, ou: .... *wa mutaga*"; — „*ir' idzjambo rikatūngānā*", ou: „*ni 'y' ingingo yakatungānā*"; (pour affirmer: *wawurana kuvuga, nkokonye avug' ukuri*). La première formule paraît un serment par- ou une invocation au tambour sacré royal (= *akarienda*), i. e. au génie royal, national, dont ce tambour est le symbole. — Les Warundi aiment à flatter dans leurs discours et ont une foule d'épithètes *adhoc*. Ex: *umukama wanzje* (seigneur), *umuhanyi, umutware wanzje* (chef), *umwami w' iwurundi* (roi), *umugabo wa mama, umugabo w' iviheko, data, uri data uri mama uranvyeye*, etc., etc. — Les autres interjections sont les suivantes e. a.: *hagarara, uwanz' urekereho, uwanz' ureke, uwanz' uhore* (attend!); *sabwe* (oui); *ōrĕkā* (non); *dū (sindawizi); nnu* (bref, *rērō*); *oyiyo, oyawo, oyizo, oyivyo, oyurwo, oyuko* (laisse! ça suffit); *imbega 'wayobe, imbēse wewe, ēwé muyobe*, ou: *naka*, ou: *ntuze* (entre femmes: tiens, toi donc, etc); *awasha* (sing.: *umusha* = *ntuze*, entre garçons), etc.

Invulnérabilité.

Les amulettes pour se rendre *invulnérable* (= *impumvyo*) à la guerre sont nombreuses. La principale est une *corne* (= *ihembe*), remplie de poudre magique et dans laquelle sont enfoncées de petites pointes en fer (= *ivigondo*), représentant les flèches ennemies. Les Watwa ont la même amulette. Ceux-ci se lavent en outre avec la décoction de l'écorce de l'arbre *umusanyi*, pour se rendre invulnérables. Cette pratique est connue de la plus haute antiquité. Les géants, les Cyclopes (leurs ancêtres, au moins en démonisme, forgerons comme eux) en faisaient autant. (V. „*Guerre*").

Ivresse.

Les Warundi sont certainement un peuple *sobre*, mais ce n'est pas précisement par vertu. S'ils sont sobres, c'est qu'ils n'ont pas suffisamment de quoi boire ou manger selon leurs appétits. Ils avaleraient un boeuf entier, et si on leur donnait de la bière à discrétion, il est à craindre qu'ils ne s'enivrent du matin au soir. Quoique la bière de bananes soi assez capiteuse, on voit rarement des personnes réellement *ivres* (= *kuworerwa*). L'ivresse n'est pas un vice ou un défaut aux yeux des Warundi, à moins qu'on ne commet des excès, des torts à autrui (rixes, batailles, adultères, etc.) Au contraire, ils croyent nous flatter en disant p. e.: „mon enfant a été tellement bien traité chez vous, il y a tellement bu de la bière qu'il est revenu ivre." La bière (= *inzoga*) enivrant peu, le „delirium tremens" (= *imborerwa*) et les autres maladiés occasionnées par l'alcool (névroses) sont rares dans l'Urundi. Toutefois, beaucoup de meurtres sont commis à la suite de l'usage immodéré de la bière. Les Watwa, qui aiment également la bière à la folie et qui par nature sont déjà très irascibles, sont vraiment terribles lorsqu'ils ont bu abondamment et qu'ils se mettent en colère.

Jeu.

Les Warundi, peuple simple, de grands enfants, aiment à jouer, à rire, à s'amuser et à se divertir. Cela n'empêche qu'au besoin leurs *awagabo* et leurs matrones sont très sérieux. Ils ont un proverbe qui dit: *Kukenura n' ukuvina* = „travailler c'est jouer". Même le travail est un jeu pour eux. — Comme partout, ce sont les *enfants* qui jouent. Les enfants des Watwa (dont les campements, composés de peu de maisons, sont assez éloignés l'un de l'autre, et qui ont peu d'enfants), jouent moins que les enfants Warundi. Ils n'ont pas de camerades de jeu; car jamais un petit Mutwa jouera avec un petit Murundi. Aussi, de bonne heure déjà les jeunes Watwa aident leurs parents à faire des pots. S'ils jouent, ils ont les mêmes jeux que les enfants Warundi. Ceux-ci ont une grande variété de *jeux* et de *jouets* (= *ivikinisho*).

1⁰. Ils font la petite guerre, se divisent en deux camps, s'exercent à tirer de l'arc et à lancer le javelot.

2⁰. *Kuterana, kucyana* = guerroyer. C'est un jeu favori. Une troupe de garçons se divise en deux bandes. Tous s'arment d'épis (vides) de maïs (= *ivitiritiri, ivigogorya*), ou de pierres, qu'on se jette. La bande qui réussit à mettre l'autre en fuite à force de coups heureux, est victorieuse. La joie est encore plus grande si l'un des adversaires vaincus a le nez en sang ou un oeil crevé à moitié. Ce n'est que pour rire. Si l'on se bat sérieusement, ce n'est plus un jeu: c'est un vrai *duel* = *kurwana, kukuwitana*. Les petits garçons s'y provoquent assez souvent à la suite d'une insulte reçue ou d'un tort commis. Chacun s'arme d'un bâton (= *inkoni*); on s'éloigne à l'écart sans témoins et on se rosse en règle, jusqu'à ce que l'un demande grâce, ou se déclare vaincu (= *kuneshwa*). Après le duel on s'en va en bons amis. Les Watwa, encore plus irascibles par nature que les Warundi, sont grands batailleurs. Presque à chaque dispute, il en viennent à la lance, et alors il y a souvent des morts.

3⁰. Les petits Warundi jouent souvent avec des armes fabriquées par eux-mêmes. Dans l'Uzige ils font ainsi des fusils en bois

assez bien réussis. Au milieu d'un bambou creux ils fixent un ressort (tige de feuille de palmier) et, à l'aide de ce ressort, ils lancent des flèches *(Fig. nº. 59)*.

4⁰. D'autres tâchent d'imiter le bruit que fait le fusil en partant *(= kuvuz' imbundu)*. Un bambou est fendu à l'un de ses extrémités. Au milieu on place horizontalement un bâtonnet, qui, poussé en avant par une espèce de chien improvisé, fait sortir une flèche placée verticalement à l'extrémité des deux bouts fendus du bambou. Cette flèche étant partie, les deux bouts se réunissent avec un bruit sec et aigu. *(Fig. nº. 60)*. — Les petits Watwa s'exercent surtout à tirer de l'arc et à faire des pièges à oiseaux. — Les petits Warundi se font encore des épées avec des tiges de palmier, et des gaînes en feuilles de bananier. A l'intérieur, où le fusil est inconnu, les enfants jouent avec de petits arcs, des flèches, etc.

5⁰. *Kuter' uruwangwe, kushukunya.* C'est un jeu très aimé, même par les personnes adultes. Il consiste à attraper avec une corde un cerceau roulant, lancé à toute force. On se met deux parties. Chacune lance le cerceau à son tour. Celle qui a attrapé le cerceau *(= kurass' imbwa)* cinq fois, a gagné le jeu *(= kunesha)*, et prend la place de la partie vaincue *(= kuneshwa)*, qui va se mettre du côté opposé *(= kunyurana, kunyuranwa)*. La corde *(= imbwa, uruseko)* qui sert à attraper le cerceau *(= uruwangwe, urushukunya)* se bifurque. A chacune des trois extrémités *(= amashammi atatu)* est attaché un épi vide de maïs *(= ikitiritiri)*. Pour lancer ou prend la corde à la main, en réunissant les trois épis *(= kufumbat' imbwa)*. Le cerceau est fait d'une branche d'arbre dont on rélie les deux bouts. *(Fig. nº. 61)*.

6⁰. Un autre jeu, très intéressant, c'est le *kufinda, ufindo,* ou: *kuhurika.* Pour ce jeu on prend le grain rouge de l'arbre nommé: *uwurunga, uwutorwa.* On s'assied par terre, on amasse du sable et on en fait un petit tas *(= kuwundika utuwuri, akawuri)*; on y cache *(= kufinda)* le grain rouge, et on divise le petit tas de sable *(= kusāmbŏră utuwuri)* en cinq ou six parties, dans l'une desquelles doit se trouver le grain. L'art consiste à pouvoir effacer le tas en laissant le grain dans la dernière des cinq ou six parties de sable *(= kufinda)*. Celui qui y réussit a gagné *(= kuturira,* litt. = brûler, incendier: *ndamuturīye)*, l'autre perd (= *kushya: arahīye,* litt. = est brûlé, incendié). Si l'on n'y réussit pas, l'autre cache de nouveau le grain. — Les filles également aiment à jouer ce jeu.

7⁰. Toupie = *irebe, umusongwa.* Elle consiste en une petite citrouille *(= irebe)* ou coque de fruit, séchée, creuse, dans laquelle un petit bâtonnet *(= akati)* est fixé. On lance *(= kurass' irebe)* la toupie à l'aide d'un petit arc *(= umuheto w' irebe,* ou: *umugegenwa,* de: *kugegena)*, consistant en un morceau de bois avec une longue fente au bout *(b. c.)*. Autour du bâtonnet *(a.a.)* on tourne une ficelle *(= kuzingir' umugozi)*. On prend le bois *b.*, on passe la ficelle par la fente *c. (= kuwanga)*, on presse fortement *(= kugumya)* la toupie contre le bois, on tire la corde *(= kufora)* en lancant *(= kurassa)* en même temps la toupie qui tourne assez longtemps *(= kwizinguriza)*, en faisant du bruit *(= kuvumēra)*. *(Fig. nº. 62)*.

8⁰. *Kutakka, kusama.* Ce jeu, connu dans l'Uzige et dans l'intérieur (Mugera), ressemble au jeu aux *osselets.* A la place d'osselets, on a de petits fruits très durs *(= inshucyu. uruyagwa)*. On en met sept à huit par terre; on en lance un en haut *(= kutera hĕdzjŭrŭ)* et, avant de le rattraper, on doit saisir *(= kutakka)* un de ceux qui se trouvent par terre. Si l'on manque *(ink'(a) irafuye,* litt. le boeuf est mort), l'autre joue à son tour *(= kucyūngŭră 'wundi)*.

9⁰. *Imbīrĭkŏ, inyegwe, kuwīrĭkă.* Dans ce jeu, connu dans l'Uzige et à Mugera, et qui ressemble un peu au jeu de quilles, chaque joueur a deux bâtonnets = *imbīrĭkŏ, ivigegene* = bouts courts = *iningo.* L'un après l'autre les lance devant soi par terre *(= kuwīrĭkă)*, de telle sorte, que la pointe en touchant terre, rébondisse deux à trois fois. Si tous ont jeté leurs bâtonnets, celui qui a jeté le plus loin, prend (mange = *kuryana*) le bâtonnet de celui dont le bâtonnet vient après le sien. Le joueur du troisième „mange" le quatrième en arrière et ainsi de suite. Le dernier n'aura plus ainsi qu'*un* bâtonnet *(= araneshwa)*. Celui qui a „mangé" ainsi toutes les quilles, a gagné *(= kunesha)*. *Fig. nº. 63.* (1 mange 2, 3 mange 4, 5 mange 6, 7 mange 8).

10⁰. Jeu de cache-cache = *kuhishurana, kunyegeza, kuwunda, kwiwunda.* L'un se cache *(= kuhisha)*, l'autre cherche. Celui qui découvre *(= kuhishura, kunyegurura: arumunyegūye, aramuhishūye)*, peut se cacher à son tour.

11⁰. *Ikiwonowono, ikifurahinda, ikitwetwe (ku 'nutwetwe* = cime). Pour ce jouet on a un bout d'écorce d'arbre, qu'on écaille *(= kuhōtŏră)* de l'arbrisseau ou de la branche, sans la déchirer. Dans ce tuyau d'écorce on pousse une bourre de feuilles mouillées *(= amarăbīrŏ, uwuganga,* imitant la poudre), de la sorte que le tuyau est bouché d'un côté. A l'autre bout on met une bourre aussi. En poussant vivement *(= kusūnĭkă, kurassa, kuwundura,* de: *imbundu)* avec un bâtonnet l'une des bourres, vers l'intérieur, l'autre sortira avec bruit *(= kutaruka)*.

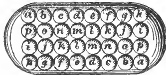
12⁰. *Uruwāgăwāgă, ikisakkasakka.* Ce jouet est très aimé des enfants d'Uzige. On réunit ensemble plusieurs tiges de sorgho, aux deux extrémités desquelles on attache deux minces bandes d'étoffe ou d'écorce de „ficus". Cet objet, qui doit servir de drapeau ou de banderole *(= uruhunge)*, est lié ensuite avec une ficelle à une longue perche fixée en terre. Au moindre vent la banderole flotter et sautiller *(= kuhungawana)*, au grand

plaisir des enfants *(Fig. nº. 64)*. — Les enfants Watwa n'ont pas ce dernier jouet, mais bien tous les autres jeux et jouets décrits jusqu'ici. — Le temps qui n'est pas donné au jeu et aux jouets, est occupé par les garçons à prendre des poissons = *kuroba* (dans l'Uzige), à se baigner dans le lac *(= kwiyuhagira)*, à prendre des oiseaux *(= kuteg' inyoni)*, à se moquer des passants, à taquiner les femmes *(= kusinda, kushir' isoni)*, qui, ils le savent, se fâchent vite, etc.

13⁰. Les petites *filles* ont aussi leurs jeux et leurs jouets, quoique, en général, elles jouent moins que les garçons. De bonne heure déjà elles aident leur mère dans le ménage, soignent, amusent, dorlotent un plus petit frère ou une petite soeur, le bercent sur leur dos, vont puiser de l'eau à la source, etc. — Leur principal jouet est la *poupée (= umwana, Fig. nº. 65)*. Elle consiste ordinairement en un certain fruit = *iruru, umuko, imiyangange* (courge), formant deux petites boules superposées. Souvent elle consiste simplement dans la fleur violette et conique, pendant au bout du régime de bananes *(= ingombogombo z' ivitoke, umunurano)*. Les petites filles portent cette poupée gravement sur le dos, comme elles voient leurs mères porter les petits enfants. Souvent elles l'habillent avec un tout petit *uruyonga* (habit en franges). Pour imiter les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, etc., elles font de petits trous (= *kutowor' amaso y' umwana*, etc.) dans la petite courge *(iruru)*. — Les petites filles Watwa ont les mêmes poupées.

14⁰. Les adultes s'amusent quelquefois aux jeux d'enfants, mais ils ont leurs amusements à eux, surtout la danse, le tir à l'arc *(= utuheto tu 'kutimba)*. On fiche une lance en terre à cent mètres de distance parfois. Alors il s'agit de tirer une flèche dans le bois de cette lance! *(= kurassa 'macumu)*. On s'exerce encore à lancer des lances ou des javelots à des distances considérables *(= kutewanwa 'macumu)*.

15⁰. Le jeu „*mbao*" *(= ikisoro, ikiwuguzo*, de: *kusora, kuwuguza, kuteragira)*, connu dans toute l'Afrique équatoriale, est joué aussi dans l'Uzige et même dans l'intérieur du pays, chez quelques grands chefs. Les Watwa ne l'ont pas. — Dans une grosse planche à rebords, garnie quelquefois d'un pied sont sculptées en saillie *(= kutobor' inege* = trou,



kuwaza, kukorokoshora) trente-deux petites cavités sur quatre lignes. On emploie le bois de l'arbre: *umuvugangoma*, ou du: *umuvuzo*. Voici la manière de jouer (V. Figure). — Chacun des deux joueurs a *trente-deux* petites pierres ou fruits durs *(= uwusoro, amasoro, iringaniswa)*. On commence par garnir la moitié des cavités *(= inege)*. Chaque joueur met ses 32 pierres dans les huit cavités de la 2ᵉ, resp. de la 3ᵉ ligne (quatre pierres dans chaque cavité.) Il s'agit de capturer les 32 pierres de son adversaire et de les faire entrer dans ses lignes, c. à. d. dans la 1ᵉ et la 2ᵉ ou la 3ᵉ et la 4ᵉ. — Les deux joueurs commencent par mettre *(= kutēra)* chacun *deux* pierres en *a*, *une* dans *b* et *c* et *deux* en *d*. Alors celui, qui commence le jeu, ramasse *(= kukondagiza)* toutes les pierres qui se trouvent dans une des cavités de son côté (soit de la 2ᵉ, soit de la 3ᵉ ligne), et en met *une* dans chaque cavité voisine *(= kudondagiza, kutēra)*. Si la cavité, qui a reçu la dernière pierre, se trouve vis-à-vis d'une cavité de l'autre joueur, contenant des pierres, on les prend *(= kunyuruza)*, et on commence de nouveau à mettre, dans la cavité où tout à l'heure on avait mis la première pierre, *une à une* ces pierres, ramassées chez l'adversaire. On fait cela, autant de fois, qu'on met sa dernière pierre dans une cavité qui se trouve en ligne avec une cavité vide de l'autre joueur. Dans ce cas on prend les pierres, qu'on rencontre dans sa propre (dernière) cavité, pour continuer. Sil n'y en a pas, on cesse et l'autre joue à son tour; e. a m.: on commence en *j*, on prend dans cette cavité-là les *quatre* pierres qui s'y trouvent et on les espace. On arrive ainsi en *n*; on prend les pierres de *k* et de *f*, et on recommence à éparpiller à partir de *k*. S'il n'y en avait pas, on prend toutes les pierres de *n* et on continue. Enfin, celui qui aura ramassé toutes les pierres de l'autre, aura gagné *(= kunesha*; perdre = *kuneshwa, kuganzwa: uraganzishwe, uraneshishwe*. Mots se reportant encore à ce jeu: *kwitekereza usoro* = se recueillir avant de mettre; *kwonon' ikiwuguzo* = gâter le jeu; *kwiwuna, kuzimba* = tricher; *kwonona usumbi*, ou: *uwosora* = jouer mal.

16⁰. Dans l'intérieur (à Mugera) les garçons s'amusent *a.* à *kuteran' amabuye, kawirika, kuter' iwisinde*; *b.* à danser = *kuhamiriza*; *c. kusimba nkiramende* = sauter sur un bâton; *d. kusukira n' amazi: e. kurassana inkenkanya*, ou *ivifuruto* (tir à l'arc). — Les filles y ont leur poupée *(umwana)*, la danse *(= kuvina, kutamba)*; ou bien elles vont ramasser de la paille = *kugenda kwayir' ubwatsi*.

Jumeau.

La naissance de jumeaux est un événement, parmi les Warundi surtout où ces naissances sont particulièrement fréquentes. C'est un évenement important et *religieux*, accompagné de rites. de chants, de danses rituelles, qui durent des jours, des semaines entières. Le vulgaire *dit*, que, si l'on omettait ces rites, etc., les jumeaux mourraient sûrement, et même la mère et le père. En

effet, si l'un des enfants meurt, (ou tous les deux), on continue à chanter, à danser, à faire la fête. — Aussitôt que la nouvelle est connue, tous les voisins, amis, parents, accourent, même de loin quelquefois, pour chanter. Ils arrivent chargés de *cadeaux* destinés aux parents, ou plutôt d'*„oblata"* en sacrifice aux esprits. Une quantité invraisemblable de vivres afflue à la maison des parents privilégiés. Les *ingatta* (coussinets), qui ont servi à porter les charges sur la tête, sont enfilés à deux perches, qui sont placées, debout, de chaque côté de la porte de la case. Les parents n'en profitent guère. Tout cela disparaît comme par enchantement. — Aussitôt que les enfants sont nés, on réunit en hâte le Kiranga et ses acolytes *(awawandwa)*, et on fait la cérémonie de la lance (V. *„Rite"*), comme pour remercier et implorer l'esprit *Rikiranga*. Si la naissance arrive la nuit, toute la contrée est mise en branle. Ceci est remarquable, puisque les Warundi ne sortent pas et ne font pas du bruit la nuit. — En dehors de la case on éparpille par terre de la farine et des feuilles. La case et les environs sont *aspergés (kutota)* de *imitoto* = mélange d'eau, de bière, de *„imiti"*, espèce d'eau *lustrale*. — Les danses rituelles dans cette circonstance *(kuvina 'mahassa)* sont particulièrement passoinnées et frénétiques. Les danseurs et les danseuses, *signés* avec de l'*ingwa* et de l'*akahama* (couleur blanche et rouge), s'agitent comme si des démons les agitaient, se tordent convulsivement, ruissellent de sueur, sautent ainsi en cercle, des heures entières, tout en chantant à tue-tête des hymnes sacrées. Noms de ces danses: *„Turerewe"*, *„Ntamànevye"*, *„Awana ni wawiri"*, etc. (V. *„Hymne"*). Pendant la danse, une vieille sorcière asperse la troupe d'eau lustrale. Il arrive quelquefois de très loin des corporations entières de *„awafumu, awawandwa*. Le jour que la mère sort avec ses jumeaux hors de la case (3e jour), on fait de nouveau la cérémonie de la lance. L'aîné des jumeaux s'appelle toujours: *wukuru, wuwiruke;* le cadet: *wutoyi, wusinya, shakati*. Si une femme, qui a eu des jumeaux, accouche encore d'autres enfants, on fait encore la cérémonie de la lance, pourque ces enfants et leurs parents conservent la vie. Le premier qui naît après des jumeaux, s'appelle toujours: *cyiza, shahati*; celui qui le suit: *wisago*; le suivant: *nyambere*. — A la naissance de jumeaux, on achète *deux brebis* tout à fait noires *(= intama zyanyamweru)*. Ce sont des animaux désormais sacrés, dédiés, affectés, consacrés à chacun des deux jumeaux. Toute leur vie ils doivent les soigner et les conserver. Ces brebis ont toute liberté. Elles courent où elles veulent. On ne les enferme pas la nuit. Elles mangent partout (même dans les champs) où bon leur semble. Si l'une d'elles meurt, on la remplace par une autre. Ces bêtes sont les gardiens de ces enfants, le receptacle, le symbole de leurs esprits, leur fétiche. Peut-être faut-il y voir du Nagualisme ou du Totémisme. (Bouc émissaire, Azazel). — Si une femme accouche de *trois* enfants à la fois *(yakora se wushuri)*, il y a les mêmes cérémonies. — Le sens du mot *ihassa* m'échappe. Peut-être vient-il du verbe: *ku-ssa* = être pareil, semblable. *Ihembe* veut dire: *corne*. Or la corne, employée beaucoup (V. *„Amutette"*), est un des principaux symboles des esprits, des „forces", Aleim *(„cornu salutis")*. Le mot: *se wushuri* est significatif. Il signifie littéralement: le père du taureau, du bouc, ou: le père-taureau. C'est de l'Ovide. Je n'insiste pas. — Pourquoi la naissance des jumeaux est-elle fêtée religieusement? Parceque les Warundi considèrent ces naissances *influencées*, produites *ope incubi*. Le vulgaire, parmi eux, ne voit, lui aussi, dans ces fêtes que des réjouissances banales: mais les initiés, les *awafumu* en croient plus long. Tous les anciens, du reste, (initiés) étaient dans ces idées-là. Pour eux c'est une *faveur*, un privilège. Il faut donc la célébrer. Ils savent encore que ces enfants — demi-génies! — ne vivent pas ordinairement. Leur esprit les réclame. Cet esprit étant jaloux (Asmodée), le père terrestre et même la mère pourraient y passer. Il se payerait en *morts*, sa monnaie favorite *(homicida ab initio)*. C'est pour cela qu'on fait des cérémonies, des sacrifices, etc. Les hymnes que chante la famille et les *awafumu* à la même occasion sont instructifs à ce sujet et peu voilés. V. *„Hymne"*.

Juron.

Les Warundi blasphèment rarement (V. *„Blasphème"*) mais jurent beaucoup. A tout instant ils ont des formules grossières à la bouche. Les jeunes enfants déjà ont cette habitude. C'est une manie tellement forte, qu'en abandonnant les grossières formules, ils se serviront d'un mot inoffensif (p. e. le swah. *„kweli"*), pour l'employer juratoirement. — Les formules ordinaires pour jurer et pour affirmer fortement, sont les suivantes: *„nswera mama"* (*kuswera* = copulare), *„nkenda mama"* (*kwenda* = se marier), *„nswera 'mwananzje"*, *„nkenda 'mwishw'anzje"* (*umwishwa* = proche parent), *„nkambur' imbwa"*, *„nkambure 'mwananzje"* (*kwambura* = deshabiller). L'affirmant veut dire: la chose que j'avance est tellement vrai, que, si ce n'est pas vrai, je suis prêt à commettre le crime d'inceste ou un autre, plus énorme encore. Or, commettre de tels crimes est *impossible* aux yeux des Warundi. En effet, ces vices sont inconnus, même de nom, parmi eux. — Les mêmes formules sont employées aussi, à la forme impérative, pour injurier grossièrement quelqu'un. C'est la plus grosse injure qu'on puisse infliger à un homme que de dire: *„uswere nyoko"*, *„uwambure nyoko"*, etc. — Pour jurer *(= kurăhĭră, indăhĭrŏ)* on dit encore: *„ngacyīw' izozi"* (= couper la gorge), *„ngacyīwe 'mawoko"*, etc. Ce sont plutôt des imprécations.

Lance.

On peut presque dire que le Murundi

naît avec sa lance. Il est inséparable d'elle. S'il ne l'a pas, il dit qu'il est tout nu. Il ne la quitte que pour travailler et pour dormir. Debout, il la tient entre les mains en s'appuyant dessus *(kurenganya)* et en mettant une jambe devant l'autre en les croisant à la hauteur du genou. Assis (ou accroupi), il la pose par terre ou (plus souvent) il la plante en terre devant lui *(kushinga, kunega).* En marche, il la met sur l'épaule (rarement), la tient verticalement en main, ou s'appuie un peu dessus *(kwitwaz' icyumu).* Elle lui sert de bâton en ce cas. Jamais on ne voit un Murundi se promener sans lance. On se moquerait alors de lui et on le nommerait une femme. Les femmes ont elles aussi toujours un long bâton (= *inkoni, ikisimbo, inyishimikiro)* à la main en marchant pour s'y appuyer. C'est le bois de lance moins le fer d'en haut et d'en bas. Les garçons, dès l'âge de 7 à 8 ans, portent une petite lance déjà, ou tout au moins un bâton. Les petites filles également. Le fer d'en haut s'enlève facilement. Les Warundi, pour montrer des intentions pacifiques, le font quelquefois. Mais le fer n'est pas loin. Ils le cachent dans leur habit. Dans un clin d'oeil on voit scintiller les fers dans l'air. Ils sont armés. Nos infanteristes d'Europe ne mettent pas plus vite leurs bayonnettes au canon de leur fusil. La — lance des Warundi a une forme caractéristique qui est la même dans *tout* l'Urundi. Le fer, au lieu de s'arrondir faiblement en bas, y forme des angles obtus. Dans l'Uzige ce sont les forgerons Wavira qui font les fers de lance. Ils se distinguent de ceux faits par les Watwa et les Warundi, en ce que le dos (milieu) est *aigu* chez les premiers et *large* et *plat* chez les derniers. Le dos des *inkare* (couteaux forgés par les Wavira) est large et plat aussi. Ce sont les forgerons Warundi et Watwa surtout qui préparent les fers de lance, mais chaqué Murundi sait préparer, arrondir, polir le bois. Ces bois sont généralement plus *longs* que chez les autres Negrès. Les Watutsi ont quelquefois de magnifiques lances de trois mètres de longueur et au delà. Presque toujours c'est d'excellent bois, très dur, lisse sans un noeud, très droit, de couleur noire, brunâtre ou jaune. Puisque l'Urundi est complètement déboisé, ce m'est un problème d'où viennent ces belles tiges de bois. La même question se pose pour le bois des arcs. Ordinairement ces lances (et ces arcs) sont des piecès de famille qui passent de père en fils par héritage. Tandis que *l'arc* est la vraie arme offensive et de guerre, la lance est plutôt une arme défensive et de parade. (V. „*Arme*").

Langue.

La *langue* de l'Urundi (le *Kirundi*, ou le „*Rundi*") fut à peine mentionnée par les savants, jusqu'à ce jour. Rien d'étonnant, puisque ce superbe royaume, avec son intéressante et très dense population, était ignoré de tout le monde, avant que Stanley longeait ses frontières occidentales (nord du Tanganika) et que les Missionnaires d'Alger (Pères-Blancs) y fondèrent les premières missions (1880—81). — Le P. Torrend, s. j., à la pag. XX de sa „*Comparative Grammar*" (*1891*), mentionne, parmi le „Nyamwezi-cluster", le *Kitusi* et le *Kiha*, langues parlées, selon lui, au nord-est du lac Tanganika. Le *Kitusi* (*Kitutsi*), comme idiome, n'existe pas. Les Watutsi parlent les langues des pays où ils se sont répandus, Le *Kiha* est simplement du *Kirundi*, avec quelques nuances, propres au pays *Uhha* tant du nord (Uyungu), que celui du sud (Ushingo, Heru, etc.). — En 1891 le P. Torrend, pag. XXIX, mentionne, comme seules sources de la langue Kirundi („Tusi" ou „Ha"): *Cust*, pag, 365, *Last: Polygl. Afr. Or.*, pag. 154—156. Le *Cte de Götzen* enfin, dans son bel ouvrage: „*Durch Afrika: von Ost nach West*", Berlin, Reimer 1895 donne quelques spécimens de mots *Kinyaruanda (Kirundi).* Avec quelques notes manuscrites (perdues) des Pères-Blancs, récueillies chez Rumonge et dans l'Uzige (1880—1881), ce fût tout jusqu'en 1896. — Envoyés en 1896 dans l'Urundi pour y reprendre la Mission, nous nous mîmes aussitôt au travail pour étudier le Kirundi. Après sept ans de recherches patientes, nous offrons ce *Lexicon* (précédé en Janvier 1902 par un: „*Essai de Grammaire Kirundi*"), travail bien incomplet et imparfait, sans doute, mais qui facilitera en tout cas les travaux ultérieurs de nos chers confrères et d'autres chercheurs. — Le *Kirundi*, langue *Bantu* (mot créé par le linguiste anglais *Bleek*, mais qui ne repose sur aucun fond éthnographique ou philologique), appartient à la classe des *langues agglutinantes.* Sa structure générale est la même que celle de toutes les langues „Bantu" sud-africaines. (V. „*Grammaire Kirundi*"). C'est un riche idiome, parlé par des *millions* de Nègres. Le Kirundi est parlé dans le royanme Urundi, et, à part quelques petites nuances, dans le Ruanda, l'Uhha (Uyungu, Ushingo, Heru, Uruguru) et l'Ujiji (V. *la carte*). Les langues parlées dans l'Uzinzja (Usambiro, Usui), dans le Karagwe, le Kiziba, etc. (le *Kimweri, Kizinzja, Kinyambo*, etc), lui ressemblent beaucoup. Celles de l'Uganda et surtout de l'Unyoro, sont ses proches parentes. On peut dire, que la même langue, à fond *Kirundi*, est parlée dans tout le „*Zwischen-Seeen-Gebiet*". — Les Watwa n'ont pas de langue à part, au fond. Ce qu'on aurait pris pour du Kitwa, ne paraît être que du vieux Kirundi, un langage archaïque, oblitéré, qui est loin d'être compris par tous les Warundi. Il se pourrait néanmoins, que le Kirundi actuel fut une langue superposée au vieux Kitwa. Il y a ce fait singulier, que la plupart des mots du Kirundi (moderne) sont inconnus dans le langage Kitwa; mais que, par contre, la plupart des mots du Kitwa (moderne, pour ainsi dire) sont dérivés de verbes Kirundi.

Les Warundi n'emploient pas ces mots, formés ainsi par les Watwa, tandisque, réciproquement, ces derniers ne font pas usage des verbes Kirundi d'où dérivent ces mots. Quelques auteurs, e. a. le Dr. Stuhlmann, ont donné des spécimens de mots Kitwa, qui ne ressemblent pas au Kitwa tel que les Watwa de l'Urundi l'emploient. Enfin, le problème reste, et j'avoue, qu'après bien de recherches, il ne m'a pas paru prêt d'être résolu définitivement. V. „*Grammaire Kirundi*", pag. 1, 2, 79, 106—108.

Lavement.

L'usage des *lavements* (= *kwīna*), comme moyen médicinal, est connu dans l'Urundi et est même très employé. — Les mères en administrent souvent à leurs petits enfants (= *kumwin' umwana: ndamwine, wakamwīna n' umukenke*). On les emploie contre la constipation, le mal de ventre, la fièvre (= *inyonko, indurwe*), etc. On les donne tantôt à l'eau froide (constipation), tantôt à l'eau chaude nommée *n' amazi ashushye* diarrhée). On y exprime des feuilles de la plante = *imiyogoro* (écrasée entre les mains = *wakavuguta*). La manière de l'administrer est très primitive. Pour un enfant, la mère emploie un bout de grosse paille (= *umukenke*) ou de roseau creux (= *ikisomasoma* = suçoir), long de 10 à 12 c.M., qu'elle place avec précaution „*in loco*"; puis elle prend une gorgée d'eau (= *kusoma*), qu'elle souffle (= *kuhuha*) fortement dans l'intestin à travers ce tuyau. — Les grandes personnes, surtout les femmes enceintes, se mettent souvent des clystères, ou se les font administrer (= *kushir' amazi kū 'nўŏ, mu 'nda, kushir' akacyuma*, ou: *akakunga mu 'nda, kwinish' amazi ashushye n' ikikunga: waramuh' akacyuma, akakunga*). Si l'on se l'administre soi-même, on se sert d'une petite calebasse à long cou (= *ikikunga, Fig. n°. 67*), qu'on remplit d'eau; on se met sur le ventre le bassin élevé et on laisse l'eau s'introduire par son propre poids à travers le goulot de la calebasse. Dans l'eau on exprime des feuilles (= *kuvuguta iviwabi*), qu'on a d'abord écrasées dans un mortier (= *kusekura*). On emploie les feuilles de: *imishwa, imiwirizi, umuwanga*, etc. Si le malade adulte n'a pas la force de s'aider soi-même, un membre de la famille, ou un voisin, lui rend ce service de charité, à la manière décrite plus-haut. Les femmes se font souvent d'autres injections, ou ablutions hygiéniques, à l'eau tiède, ou bien dans un but de propreté. — Les Watutsi se servent aussi de lavements auprès de leur bétail, principalement des veaux malades (= *kuyina indama.*) Ils se servent alors également d'un *umukenke, umurwakuzo*. Dans l'eau de ce genre de clystère on exprime le suc de feuilles de: *inshucyu, ivitoborwa*. On y recourt dans plusieurs maladies du bétail, entre autres lorsqu'il est malade du: *umuhaha, umusheshe*; ou lorsqu'il est maléficié par un serpent-python = *isato* (= *kuhumekerwa: ihumekewe, kukangwa n' isato*).

Légende.

Jusqu'à ce jour on n'a pas découvert chez les Warundi des réminiscences un peu *précises* sur la création, — les premiers hommes, — la chute, — le déluge, etc. Toutefois, en y regardant de près, on devine pas mal de choses. Ainsi, on croit à un *âge d'or*, d'un bonheur perdu; âge merveilleux, où les bêtes parlaient, où les hommes étaient métamorphosés en bêtes, (chûte, punition), où l'on *revenait* (résuscitait) et ne mourait pas, où l'on était heureux où l'on vivait longtemps ((Eden, patriarches auté-diliviens). Les Watwa (anciens Warundi!) sont plus précis. Selon eux, *Indagarra* fit deux hommes (un homme et une femme). Au début on ne mourait pas. Maintenant on meurt (à cause d'un ancien crime) mais *tout* ne meurt pas dans l'homme. A sà mort Indagarra vient le juger. Si l'homme a fait le bien, il va en haut où il est bon d'être (sic!). S'il a été mauvais, il ira en bas = *mu kuzimu*: puits, abyme, *infernus*, Hadès, litt. dans le lieu où demeurent les *mânes*. — Selon les uns *Imana* a fait les Warundi et *Indagarra* les Watwa; mais selon d'autres *Imana* (syn. d'*Indagara*, V. „*Esprit*", „*Dieu*") a fait les uns et les autres. — Ces croyances des Watwa (d'Uzige) sont tellement nettes et même stupéfiantes, qu'on se demande, si leurs ancêtres, établis au nord et à l'ouest du Kivu, et au delà, ne les auraient pas apprises d'un missionnaire chrétien venu de l'Egypte ou de l'Abyssinie. A vrai dire, ce n'est pas indispensable, puisque ce sont alors des *épaves* de l'ancienne tradition primitive et orthodoxe. — Voici maintenant quelques *légendes* ou récits mythologiques.

1°. Pourquoi on ne revient plus après la mort.

Umuntu yawuz'(e) umwana; akaheza akamuhamba. Akawa mu ku
Un homme perdit un enfant; puis il l'enterra. Ce fut dans la
'mugoroba; akawarir' umugore wiwe aramurābīră iy' ikintu
soirée; il dit à la femme de lui qu'elle (le) regardât bien si une chose
kizūka ku 'cyobo. Akaheza n' umugabo akagenda kurab' inka.
ne sortit du trou (fosse). Puis (et) le mari s'en alla voir (ses) boeufs,
Nawe umugore akawon'(a) un'(o) umwana arik'(o) azūka mu 'cyobo.
Et elle la femme vit (que) cet enfant il était sorti du trou,
akatora ikiti cy'umusekuzo, akakuwita ku 'mutwe, akasuvirayo(ho),
elle saisit un bois (pilon) à piler, (le) frappa sur la tête, (le) fit rentrer dedans,
akavuga: „afe, aherere n'awandi wose
elle, dit: „qu'il meure, qu'il reste tranquille et que les autres (hommes) tous

waherēye." *Ker'(a)* *awantu* *warafa* *warazuka;*
restent tranquilles." Autrefois les hommes mouraient (puis) se levèrent du tombeau;
none *ntiwazuka,* *wagumaho* *mu* *ku* *'zimu.*
maintenant ils ne se lèvent pas, ils y restent dans le lieu aux mânes.

Cette légende, ce mythe est très intéressant. Que faut-il y voir? Eve (la femme) qui fut la cause de la mort des humains, ou simplement une histoire de *Vampirisme,* de revenants! „*Morientes non vivant, gigantes* (Réphaim) *non resurgant.*" Isaïe XXVI : 14.

2°. Origine des éléphants et des singes.

Umuntu *yagīye* *kurya* *mu* *'murima* *w'uwuro.* *Akaheza* *mu*
Un homme alla manger dans un champ d'éleusine. Puis dans
'kitondo *akamusangaho* *yen'(e)* *umurima* *w'uwuro.* *Akaheza*
la matinée il y (le) rencontra le (propriétaire) du champ d'éleusine. Puis
akavuga: *„n'ikikoko";* *aramwirukana,* *akagenda* *mu* *'kisanze,*
il dit: „c'est une bête"; il le mit en fuite, s'en alla dans la broussaille,
akaheza *akavyar'* *inzovu* *n'inguge.* *Akacyik'* *akaw'* *ikikoko.*
puis produisit un éléphant et un cynocéphale. Il arriva ce fut une bête.
Kera *yar'(i)* *umuntu.*
Jadis c'était un homme.

Ce récit de métamorphose (Ovide!) montre la croyance des Warundi à certaines productions hybrides, connues et admises dans toute l'antiquité. (Ste Hildégarde). Nos Warundi sont *transformistes* (Darwinistes) *à rebours.* Bien loin de croire, que les hommes descendent de singes par exemple, ils croient que ceux-ci et d'autres animaux descendent d'hommes d'autrefois, qui, en punition d'*énormes crimes,* furent dégradés et animalisés en prenant au moins les dehors de vils animaux. C'est la même croyance qui a fourni aux mythologues Grecs, Romains et autres, leurs Satyrs, leurs Centaures, etc., etc.

3°. Origine du *yanana,* oiseau mythologique.

Awantu *wagīye* *kusheny'(a)* *inkwi.* *Wakakeza* *wakawa*
Des hommes allèrent chercher du bois de chauffage. Après qu'ils eussent
kushenya *wakagenda* *'mūhĭră* *wakasang'(a)* *awiwawo*
ramassé du bois il s'en allèrent au logis (et) rencontrèrent leurs proches
watewe (= kuterwa: wafuye); *wagīye* *kure* *iyo* *watashika.*
qui furent jetés (i. e. décédés revenants); et qui étaient allé loin où l'on n'arrive pas.
Wakaheza *awa* *wavūye* *kushēnў'(ă)* *inkwi* *wakasuvira*
Puis ceux qui revenaient de la recherche de bois à brûler retournèrent
mu *'monga* *mu* *'rufunzo;* *wakagenda* *wakary'(a)* *urwondo.*
à la rivière dans le papyrus; ils s'y promenèrent mangeant de la boue.
Wakaheza *wakacyika* *yanana.* *Kera* *war'(i)* *awantu.* *Wakaheza*
Puis ils furent changés en grues. Jadis c'étaient des hommes. Puis
wakamer'(a) *amawawa,* *wakaguruka.*
il venait à eux des ailes, ils s'envolèrent dans l'air.

Voilà la fable d'hommes métamorphosés en *grues,* mythe bien connu des anciens (Hérodote, Ovide, etc.). — Il est à remarquer, que cette métamorphose paraît ici attribuée à la rencontre des revenants (spectres, mânes familiaux) sortant de leur tombe; à moins que ce ne fût une *punition* du chef, car: *(watewe kuta, kutera, kuterwa)* peut signifier aussi: *chassés.*

4°. Le bon vieux temps, âge d'or.

Kera *ntirwariho* *urwimo* *rwinsi;* *awantu* *ntiwafa*
Jadis il n'y eut pas de dispute (guerre) beaucoup; les hommes ne moururent pas
winshi; *kandi* *ntiwawur'(a)* *icyukurya;* *hari*
(si) nombreux; en plus ils ne manquèrent pas de nourriture; il y avait
ivyukurya *vinshi;* *n' inka* *zose* *ziravyara,* *ntizifa;*
de la nourriture beaucoup; et les vaches toutes vêlèrent, ne moururent pas;
n' ivintu *vyose* *vikatungana.* *None* *kuri* *Kisabo* *ivintu*
et les choses toutes prospérèrent. Maintenant sous (le roi) Kisabo les choses
vyose *virafa.* *Håraw'(a)* *inzara;* *haraw'(a)* *indwara*
toutes meurent (périssent). Il y a la famine; il y a la maladie
nyinshi; *awantu* *warafa,* *warawur'(a)* *icyukurya,* *inzara*
en grand nombre; les hommes meurrent, ils manquent de nourriture, la famine
irawamara, *awantu* *warananuka.* *Ntiyariho* *uwutekanyi;*
les extermine, les hommes périssent de misère. Il n'y a pas de concorde;
awantu *wose* *wararwana,* *wakicyana.* *Ahonyene* *har'(i)* *awarwanishi*
les hommes tous se combattent, s'entre-tuent. Ici-même il y a des batailleurs
winshi. *Nawe* *Ntare* *ntiyagir'(a)* *awarwanishi.* *Nawe* *Kisabo* *ari*
beaucoup. Et lui Ntare n'avait pas de batailleurs. Et lui Kisabo en a
n'awarwanishi. *Ahonyene* *ivintu* *vihora* *mu 'nduru;* *ivintu*
des batailleurs. Ici-même les affaires sont sous le coup de l'alarme; les affaires

vy' Ntare ntivihora mu 'nduru. Naho kur' uwo
sous Ntare n'étaient pas ainsi en alarme. Mais sous celui-ci (Kisabo)
awantu wararwana; insuti zirary'(a) awiwawo, warankana
les hommes se combattent; les frères mangent leurs proches, chamaillent
n' awiwawo. Awantu wose ntiwakundana; wakicyana;
avec leurs proches. Les hommes tous ne s'aiment pas entre-eux; s'entre-tuent;
ivintu viramaze, imitekanye yose yaramaze.
les choses sont finies, les concordes toutes ont pris fin.

Ce récit, approprié à l'histoire quasi contemporaine de l'Urundi, contient l'écho de l'antan heureux, de l'âge d'or. Ce roi Ntare pourrait bien ne pas être le père (ou prédécesseur) du roi Kisabo actuel, mais un de ses homonymes historiques. Combien y eut-t-il de Ntare? Peutêtre vingt! (V. „*Dynastie*", „*Royauté*").

5⁰. La vache merveilleuse.

Inka ikavyara mu 'nzara. Akaheza kuvyara ikavuga:
Une vache vêla en temps de disette. Après avoir vêlé elle dit (à son propriétaire):
„nzjewe nzokutunga". Ikawarira sewudzja wayo. Akaheza akagenda
„je t'enrichirai". Elle dit (ainsi) au maître d'elle. Puis il alla
kwikamma, akakamm'(a) amata, n' amasakka, n' ivintu vyose,
la traire, il ne fit que traire du lait, et du sorgho, et de choses toutes,
iminsi yose. Undi 'munsi akahez'(a) umugore akawarira
les jours tous. Un autre jour ensuite la femme (du propriétaire) raconta
'wandi: „inka yanzje ikamm' ivintu vyose, amata
aux autres (hommes): „la vache de moi se fait traire choses toutes, du lait
n' īndŷă". Akaheza n' umuntu akagenda kuwarira 'mutware. Akaheza
et des vivres". Ensuite un homme alla le raconter au chef. Puis
uno 'mutware akayinyaga, akayizana mu 'mūhīră wiwe.
ce chef l'enleva (la vache) de force, l'emmena dans la demeure de lui.
Akaheza akavuga: „ndabe uko wambarīye kwikamm'(a)
Puis il dit: „que je voie ce qu'ils m'ont dit qu'elle se fait traire
ivintu vyose, amata n' ivyukurya". Akaheza inka ikanka
choses toutes, du lait et de la nourriture". Mais la vache refusa
kukamm'(a) ivintu vyose n' imbuto, ikaherayo(ho) mu
de se laisser traire choses toutes et les semences, elle les y gardait dans
'nda y' inka. Akaheza n' umutware akavuga: „warambeshye".
le ventre de la vâche. Alors le chef dit: „ils m'ont trompé (menti)".
Akaheza akayisuwiz' inayo, akayizana ishike mu 'muhira.
Puis il la retourna là, l'emmena pour qu'elle parvînt à la demeure (du propriétaire).
Ikasuvira, ikakamm'(a) ivintu vyose, amata,
Lorsqu'elle fut de retour, elle se fit traire (de nouveau) choses toutes, du lait,
ivyukurya; ikavuga: „inka zose ntizowa zikivuga" (zirekera kwivuga).
des vivres; (mais) elle dit: „les vaches toutes ne se parleront plus" (cesseront de se vanter).

Quel est le *fond* historique ou simplement philosophique de cette fable? Est-ce une allusion à l'âge d'or encore, à la punition de la *femme* (Eve), qui par son indiscrétion fit perdre ce don merveilleux! La légende, en tout cas, est très curieuse. Si le serpent est remplacé ici par une vache, qu'on se rappelle le „bos Apis", Sérapis de l'Egypte. — La série des légendes, ayant cours parmi les Warundi, n'est pas évidemment épuisée par ces cinq spécimens. Il s'impose d'en faire la cueillette le plus promptement et le plus exactement possible. non seulement dans l'Urundi mais chez d'autres tribus Nègres. On fera des trouvailles bien inattendues et du plus haut intérêt. — Les Warundi affirment encore, que le *chacal (= imbwebwe) parle* encore de nos jours! Ci-jointes les paroles qu'on lui prête, lorsqu'il pousse son cri: „*hwé hwé*". Tous les Warundi les savent par coeur et les répètent souvent avec le chacal, lorsqu'ils l'entendent crier la nuit.

Hwé! umwana azoshika; hwé! ntakarya amanazi.
Hwé! l'enfant (le petit) viendra; hwé! il n'a pas mangé des „*manazi*" (fruit purgatif).
Hwé! amanazi araryoha; hwé! ararushye (kugōra) n' irumbura (kurumbura = kūnŷă).
Hwé! les „*manazi*" sont délicieux; hwé! il est fatigué de la constipation.

Littérature.

L'écriture n'existant pas, il ne peut être question de *littérature* kirundi selon nos idées. Tout se réduit à quelques contes, quelques narrations ou chansons, mais bien vagues, puisque chaque narrateur les arrange, les modifie à sa façon. Le discours, la

phrase kirundi est très coupé, haché. Les périodes cicéronéennes y manquent absolument. La narration est monotone, naïvement simple, mais claire. Leurs morceaux de poésie (chants, hymnes) sont très difficiles à comprendre. Il faut une longue expérience pour saisir d'abord, et ensuite à imiter leur façon de narrer. Ci-après suivent quelques morceaux, écrits sous la dictée des Warundi. (V. les articles „*Légende*", „*Hymne*", „*Chanson*", „*Proverbe*").

Jérémiade d'un Murundi.

Umunsi umwe inzige ziraza, zirarya imĩrĩmă yose;
Jour un les sauterelles vinrent, mangèrent les champs tous;
ziraheza zirarya vibwatsi vyose. Ziraheza inzar' iraza:
puis elles mangèrent les herbes toutes. Puis la famine vint:
awantu warananũka. Ziraheza zamaz' ivintu vyose n'
les hommes languirent. Puis elles finirent les choses toutes et
amasakka, n' uwuro, n' ivigori, n' ivihărăgĕ, n' ivitoke,
le sorgho, et l'éleusine, et le maïs, et les haricots, et les bananes,
n' ubwatsi n' urufunzo. Ivintu viraheza awantu warator'
et l'herbe, et le papyrus. Les choses finies les hommes récueillirent
inzige, warăryă. Inzige ziraheza, akaryama karaza:
les sauterelles, (les) mangèrent. Les sauterelles passées, l'épizootie vint:
inka zikarwāra, zikanka kunyw' amazi n' ukury'
les boeufs devinrent malades, ils refusèrent de boire de l'eau et de manger
ubwatsi. Zikaheza zikūta (kūta) zikary' ubwatsi ntiwuguma
de l'herbe. Puis ils eurent la diarrhée, ils mangèrent de l'herbe (mais) elle ne restait pas
mu 'nda. Zikaheza zikafa. Wakawāga wakasanga
dans le ventre. Puis ils crevèrent. Ils (on) les ouvrit on constata
harawotse mu 'nda; inyamma yomu'nda ikaïta (kuhita, kunyerera);
cela y était pourri dans le ventre; la chair du dedans le ventre était devenue flasque;
wakary' amaguru, n' amawoko, n'
(ils) on manga les jambes (de derrière), et les bras (jambes de devant), et
inkorro, n' umugongo, n' umutwe wakanta. Awarundi waravuga:
le poitrail, et le dos, et la tête on jeta (le reste). Les Warundi racontent:
iryama warazan' Awarungwa ku 'kwicy' inka,
l'épizootie (l')importèrent les „Wangwana" pour tuer les boeufs,
inka ziwe zitoyi. — Invūnza zikaza:
(afin que) les boeufs devinssent peu nombreux. — La „*pulex pénétrans*" vint:
awantu wose wakavuga: hazj(e) invūnza. — Akaheza umuntu
les hommes tous dirent: y est venu la „pulex". — Puis homme
umwe akazirwara. Wakavuga: invunza (akakwesera) zitēye (kutera) mu
un en fut malade. On disait: la „pulex" frappe (guerroye) dans
'kihuko; wakazihāndura. Awandi wakafa n'invūnza.
le pays; on les extirpa (des pieds). D'autres moururent à cause de la „pulex".
Awantu winshi waranganirwa kurima n' ukukora ivikorwa;
Des hommes beaucoup furent empêchés de labourer et de faire du travail
awandi warafa n' inzāra, wakanuka. — Akaranda (akasibe)
d'autres moururent de faim, languirent (de misère). — La variole
karaza. Kakafat' umuntu; kakaheza kahagwīra umuwiri
vint. Elle atteignit un homme; puis elle se répandit (sur) le corps
wose n' umuhogo; ntarya; imins' itano arafa.
tout et (dans) la gorge; il ne mange pas (le malade); (en) jours cinq il mourait.
Undi 'munsi kakagwīra awantu wose; winshi
Un autre jour elle se répandit (parmi) les hommes tous; beaucoup
warafa; awandi watoyi warākĭră. Akahez' akaranda kakāmără.
mourraient; d'autres peu nombreux guérissaient. Puis la variole s'éteignit.

Trait d'histoire sociale: complainte d'un citoyen contre son chef.

Umutware akater' umuntu; akanunyag' inka n' ivintu
Un chef fit la guerre (à) un homme; lui ravit (ses) boeufs et les choses
vyose. Akahez' akatūrĭr' inzu zose n' urugo. Akahez' un(o)'
toutes. Puis il brûla les maisons toutes et l'enclos. Puis cet
umuntu akangara (kwangara). Akahez' akāzÿŭ kwitūra. Akahez'
homme vagabonda. Puis il vint s'offrir (plaider). Puis (mais)
umutwar' akanka. Akatwar' ingōrŏrĕ (inka y' ituro) kuza kwitwara.
le chef refusa. Il (homme) prit un boeuf (d'offrande) (pour) venir se présenter.
Akahez' akamukomorez' itongo; akasuwira mu 'rugo
Enfin il (le chef) le réintégra (dans) son domaine; il retourna dans l'enclos
rwiwe. Undi 'munsi akasohor' undi 'muntu n' umutwar'
à lui. Un autre jour il (le chef) chasse un autre homme, et le chef

akahez' akinzjiz' umuntu mu 'rugo rw' undi. Naw' undi
ensuite fit entrer quelqu'un dans l'enclos de l'autre. Et lui l'autre
akangara; akaheza akagur' inka; akahez' akazya ku 'ndi
erra; puis il acheta un boeuf; puis il va chez un autre
'mutware, akagur' urugo rw' undi 'muntu. Naw(e) akinzjira,
chef (et) acheta l'enclos de l'autre homme. Et lui (y) fit son entrée,
akarim' ivintu vikomera, akahez' akīmbŭrā akavuga: nakize;
cultiva des choses (qui) prospérèrent, puis il moissonna (et) dit: je suis sauf,
urwimo narina narataye (kuta) urugo rwanzje, none nawonye
du trouble j'en ai eu, j'ai perdu l'enclos de moi, maintenant je vois
urundi rusumb' rundi.
l'un surpasse l'autre.

Morceaux d'histoire militaire.

1⁰. *Ikitero kwa Kisabo-Mwezi, umwami w' Iwurundi, na Nasango,*
Guerre entre Kisabo-Mwezi, roi de l'Urundi, et Nasango,
umutware w' Imugamba n' Ibweru. — Nasango akashaka kuza mu
chef de Mugamba et de Bweru. — Nasango désira venir dans
'kihuko cya mwa Kisabo, nawe Kisabo akanka, akavuga: ntiyaza
le pays de chez Kisabo, et lui Kisabo refusa, en disant: il ne viendra pas
mu 'kihuko cyanzje. Wakaheza wakarwana. Wakaheza waramukura
dans le pays de moi. Puis ils guerroyèrent. A la fin ils l'éloignèrent
mu 'kihuko cya mwa Kisabo. — Akaheza nawe Nasango akagenda
du pays de chez Kisabo. — Puis (et) lui Nasango se rendit
mu 'Bweru; nawe Kisabo akagomōr' ingawo (kurārīkă) ziwe, akazya
au Bweru; et lui Kisabo rassembla les boucliers (hommes) de lui, il vint
kurwana. Akaheza nawe Kisabo akaneshya Nasango; akaheza wakafata
batailler. Puis (et) lui Kisabo vaincut Nasango; puis (ils) on prit
'mwene Nasango, wakamuzana kwa Kisabo, wakamwīcўă. Wakaheza
le fils (de) Nasango, on l'amena chez Kisabo, on le tua. Puis
Nasango akawaho mu Bweru, akazy' Imugamba; akaheza Kisabo
Nasango s'enfuit dans le Bweru, vint à Mugamba; puis Kisabo
akazya kumutera. Akaheza kurwana Nasango akazya mu
vint le combattre. Ayant fini de se battre Nasango vint dans
'Muhanga. Akaheza Kisabo akawārĭr(ă) umutware akamugenza (kutega).
le Muhanga. Puis Kisabo avertit le chef (de ce pays) qui lui tendit des embûches.
Wakafata Nasango, wakamuzana kwa Kisabo naho Kisabo akaheza
(Ils) on prit Nasango, on l'amena chez Kisabo et Kisabo à la fin
akamwīcўă umurwanishi. Turakuye umurwanishi
le tua l'auteur de la guerre. Nous avons éloigné l'auteur de la guerre
mu 'kihuko. Akaheza kumwicya izuba rikaka.
du pays. Lorsqu'on eut fini de le tuer le soleil devint brûlant.
Inzara ikatera, awantu wakawur' īnvŭră, awantu
La famine sévit, les hommes manquèrent de pluie, les hommes
wakanamba (kumanuka).
périrent de faim.

2⁰. *Ikitero kwa Wikirumwami umutware wa Mumiwazi na Soziwami,*
Guerre entre Wikirumwami, chef de Mumiwazi et Soziwami,
umutware. — Soziwami ararwana n' undi 'mutware. Akaheza
chef. — Soziwami guerroyait avec un autre chef. Alors
Wikirumwami agenda kutawara uyu 'mutware, wakaheza wakanesha
Wikirumwami allait aider ce chef, ensuite ils vainquirent
Soziwami. Nawe Soziwami aragenda kurwana na Wikirumwami,
Soziwami. Et lui Soziwami allait guerroyer avec Wikirumwami,
wakarwana iminsi itatu, wakasāhŭr(ă)' ivintu, n' ivitoke
ils combattirent des jours trois, ils pillèrent les effets, et les bananes
vyose, n' ivikono, n' amasakka, n' impuzu, wakamara
toutes, et la vaisselle, et le sorgho, et les habits, ils dévalisèrent
vyose. Wakaheza akanesha Soziwami. Wikirumwami akirukana Soziwami.
tout. Enfin il soumit Soziwami. Wikirumwami mit en fuite Soziwami.
Waheza warawangarukana.
A la fin ils cessèrent de se battre.

3⁰. *Ikitero kwa Kisabo-Mwezi, umwami w' Iwurundi na 'Warungwa. —*
Guerre entre Kisabo-Mwezi, roi de l'Urundi et les Wangwana. —
Awarungwa wakavuy' ino Imbo, waraza kurwana mu
Les Wangwana sortirent là d'Imbo (est), ils venaient guerroyer au

Kibira. Akaheza Kisabo akatawaz' awatware wose wamutaware.
Kibira. Puis Kisabo appella au secours les chefs tous pour qu'ils l'aidassent.
Wakaheza wakaza kumutawara n' awatashikana awo kwa
Puis il vinrent le secourir ainsi que les guerriers ceux de
Kisabo. Akaheza wakaza wakarwana. Wakaheza 'Warungwa
Kisabo. Puis ils vinrent (et) se battirent. Puis les Wangwana
wakawarass' „imbundu," wakawarassa n' „imizinga", wakavuga,
tirèrent avec des fusils, ils tirèrent avec des canons, ils parlèrent (firent parler la poudre),
inzu zose zikashya, inkono zikameneka, awantu wakagwa
les maisons toutes brûlèrent la poterie se brisa les hommes tombèrent
n' ukuhona (kuvuga inkuru .... washitse), wakafa; awandi wakakira.
d'effroi (en annonçant la mort), ils moururent; d'autres guérirent.
Awarundi wakawateg' ivisonga v'imigano,
(Après) les Warundi leur tendirent des embûches i. e. des pointes effilées de bambous (cachées dans les sentiers),
wakavigwako, wakafa. Wakaheza Warungwa wakaneshwa,
ils (y) tombèrent dessus, ils moururent. Puis les Wangwana furent vaincus,
warirukana, wakawakura ku Mugamba mu Kibira,
ils prirent la fuite, (ils) on les chassa vers le Mugamba du Kibira,
wakirukana Imbo. Wakaheza wakirukana wakazya
ils se sauvèrent à Imbo (est, le lac). Ensuite eux partis ils (les Warundi) vinrent
kuyereka (kuhamiriza) kwa Kisabo. Nawe Kisabo akagabira
danser (la danse de triomphe) chez Kisabo. Et lui Kisabo distribua des cadeaux
'watware wose, nawe Kisabo washaka kumwicya, awatashikana
aux chefs tous, et lui Kisabo (qu'on) on voulait (le) tuer, les guerriers
wiwe wakamurarira. Awarungwa wakacyindwa.
de lui firent la garde autour de lui. Les Wangwana furent (ainsi) vaincus.

Voyage pythagoricéen d'un Hiérophante (Kiranga).

Ikiranga cy' umwami kikagenda ku 'mutware, kikavuga: ndaze
L'hiérophante du roi se rendit chez un chef, il dit: je viens
kusēga; nawe umutware akakih' inka. Kikagenda
demander un cadeau; et lui le chef lui donna un boeuf. Il se rendit
kikasuvira ku 'ndi 'mutware kusēga: akakih'
en continuant chez un autre chef pour demander un cadeau: il lui donna
inka. Kikasuvirayo ku 'ndi 'mutware: akakih' inka.
un boeuf. Il (y) continua chez un autre chef: il lui donna un boeuf.
Kikagend' ibwami akakih' inka, akaha n'
Il se rendit à la résidence royale il (le roi) lui donna un boeuf, donna aussi
ivisyego, n' awagendanyi. Ninawaka (?) akasuvira
des acolythes (Bacchantes), et des soldats (satellites). La reine (?) ensuite
akeng' inzoga, akahamagarra 'Kiranga, akaterekēra,
fit de la bière, appella l'hiérophante, fit l'offrande rituelle (sacrifia),
akavuga: ndaseng' Imana, ikomez'(e) imihiza,
(et) dit: je prie, je rends hommage à Imana, afin qu'il rende fortes les portes (tombes) royales,
ishimye, ivintu vyose vitungăne, ndaterekereye kuhezăgĭră,
qu'il soit content, que les choses toutes prospèrent, je sacrifie pour obtenir la bénédiction,
ivintu vyose vikure.
afin que les choses toutes augmentent (grandissent).

Le mot: „*imihiza*" signifie littéralement: les bois de la palissade en couloir, formant l'entrée ou la *porte* des *ingo* (kraals) royaux. Au sens relevé (comme ici) *imihiza* signifie: le roi, et tout ce qu'il possède, son pouvoir, etc. *(portae inferi, portae aeternales). Imihiza* signifie encore les *sépulcres* des anciens rois divinisés (mânes); puisque à la mort du roi, son „kraal" où l'on l'enterre, est abandonné, et devient bosquet *Imana, intatemwa*, etc. Le sens de la prière paraît donc être: qu'Imana (Summanus) vivifie et rende vivantes, fortes, puissantes les tombes (Imana aussi) des rois ancêtres, qu'il s'y manifeste, e. a. m., que les mânes divins rendent heureux les mânes humains (encore) rois de l'Urundi. — Les *ivisyego* et les *awagendanyi* sont les assesseurs de l'hiérophante. (V. „*Esprit*", „*Rite*").

Loi.

Il n'existe pas de *lois* écrites, encore moins un code de lois. Tout se fait par coutumes, par usages *traditionnels* (= *ingero*) très anciens, et qu'on observe religieusement, bien plus fidèlement qu'une loi écrite. *Tous* les Wa-

rundi adultes connaissent ces usages. Il faut dire, qu'avec ce système le bon ordre est gardé, quoique les chefs quelquefois se permettent des illégalités capricieuses. J. de Maistre a affirmé quelque part qu'une loi, surtout une loi constitutionnelle (base d'une société), par le fait d'être écrite ne vaut rien, mais que, non-écrite, acceptée traditionnellement, elle sauve les états et procure le bonheur des peuples. Alors il cite e. a. la constitution anglaise, les lois des Mèdes et des Perses. — Ce paradoxe (s'il en est un!) explique, qu'une société nègre (comme celle de l'Urundi, du Ruanda, de l'Uganda) peut être très bien réglée, sans lois écrites.

Lune.

Quoique la nouvelle lune est saluée avec allégresse, il ne paraît pas, que les Warundi aient un culte spécial pour la reine de la nuit. Ailleurs, presque partout, les Nègres, au clair de la lune, se livrent avec frénésie à des danses (rituelles) souvent obscènes. Les Warundi ne font pas cela. — On compte par *mois* (V. ce mot); tout est réglé par le cours de la lune; l'année est lunaire. (V. *„Astronomie"*).

Maïs.

On cultive relativement beaucoup de maïs dans l'Urundi. On commence même la culture par ce céréale, et il fournit les „primeurs" de la récolte. Jusqu'à trois fois dans l'année on en sème, de préférence dans les bas-fonds, les vallées humides, ou bien entre les bananiers. Il est mangé tout cru par les enfants. Ordinairement on le cuit. Quelquefois il est grillé sous les cendres et mangé ainsi. Bien sec il est réduit en farine (pillé), et on en fait de la polenta (*umutsima*). Une bonne partie de la récolte de maïs est remisée dans les *„iviteka"* (grand panier, réservoir) et sert toute l'année.

Maison.

A l'article *„Architecture"* il a été déjà question des *maisons*, des *cases* des Warundi. Les dimensions varient peu. Elles dépendent de l'importance des chefs et des besoins. La case d'un simple *Muhutu* n'a guère plus que 5 à 6 mètres de diamètre. Les cases des grands chefs (*awatware, awaganwa*), *ingoro, ya 'mugari,* sont plus spacieuses (7 à 10 M. de diamètre), plus soignées, arrangées avec des roseaux bien propres (= *imitente, imbārĭrŏ* = cerceaux garnis). En règle générale la case du Murundi est plus belle et plus propre à l'intérieur qu'à l'extérieur. Si les *imbārĭrŏ* sont garnis avec les fibres blanches du bananier, on appelle une telle maison spécialement un *ingoro, indabwa*. On dit que les *ingoro* du roi Mwezi-Kisabo sont magnifiques, très grandes (12 à 15 M.), artistement faites à l'aide de beaux bambous, garnies de péristyles, etc. Comme le roi du Ruanda, il aurait un corps, ou une corporation de Watwa-constructeurs. Ses *ingo* (kraals) du reste auraient un diamètre de 250 à 300 M., divisés en nombre de cours intérieures assez spacieuses pour laisser camper une grande caravane d'expédition (cap. Bethe). — Pour lier les différents bois, roseaux, herbes d'une case, on emploie généralement des lianes et des cordes tressées de papyrus ou d'autres matières (= *imihōtĕrā*, de: *kuhotera, imikwaso, imisuri, imikewanwa,* etc.) Dans l'Uzige on se sert des fibres de la feuille du bananier, de l'écorce de „ficus", des fibres des branches du palmier, etc. — Chaque père ou chef de famille a son *urugo* (kraal, enceinte) où il demeure avec sa femme ou ses concubines, ses enfants, quelquefois ses proches parents, enfin avec ses „suivants" = serfs: hommes, femmes ou enfants. Souvent un *urugo* ne contient qu'une case. C'est le cas pour la grande majorité des Warundi pauvres, n'ayant *qu'une* femme et quelques enfants (= *umuntu w' inz' imwe, w' amaz' awiri*). Les hommes aisés ont plusieurs maisons. L'une d'elles, plus grande (= *uwuterāmĭrŏ, imbūndāmŏ, indaro*), sert à recevoir les amis, les visiteurs, les étrangers, ou pour y boire ensemble la bière. La famille est ordinairement dans une deuxième case nommée *ubwiriro, y' ukwiriwamo,* de: *kwiririwa* = *kuryamamo* = dormir. C'est la maison de famille. On y cuit, on y mange, on y dort. Elle a deux compartiments: le devant, près de la porte, l'*atrium* = *umuryango, umukoretso,* et la partie de derrière, le *cubiculum* = *akagiro, umwerekata,* séparée de l'*atrium* par de jolies cloisons (= *urusika, insika, imikingo, impete*), ou claies faites de grosses et longues tiges d'herbe ou de papyrus, liées proprement sur deux bâtons (= *imbariro*) recourbés (bombés) = *kudzjisha inkorokoto.* Trois ou quatre de ces claies sont placées debout l'une à la suite de l'autre, et forment la séparation (*urusika, uruhete*) d'avec l'endroit où se trouve le lit = *haruguru.* La hauteur du clayonnage est de 1 M. 50 50 à 2 M., et il ne touche pas jusqu'en haut de la case. V. *Fig no. 68* = plan d'une case. — Si l'homme a plusieurs femmes, chacune a sa case où elle reçoit la visite de son mari de temps en temps. Ces cases sont dans le même *urugo.* Le roi et quelques grands chefs ont plusieurs *ingo* dans différents districts, où sont placées des concubines, chargées du bétail qui s'y trouve. Le propriétaire y fait des visites de temps à autre (= *kutāhĭrā w' ingo ziwiri, kutambagiza mu 'ngo ziwe*). — Les enfants, garçons et filles, jusqu'à l'âge de 13 à 15 ans, couchent dans l'*umuryango* de la maison de leur père, sur une natte dans laquelle ils se roulent (= *kuryama ku 'kirambi cyawo*). Si les enfants sont plus âgés, ils habitent une maisonnette à part (= *indaro*). S'ils se marient, ils se construisent une nouvelle case. — Le père ne peut pas entrer dans la maison de son enfant marié (*n' umūzĭrŏ*). Celui-ci a toujours accès auprès de son père. La mère aussi entre chez son enfant marié. — Les Watwa ont moins de maisons que les Warundi. Souvent ils se contentent d'une seule pour y recevoir et boire la bière,

y cuire, manger et dormir. Ils ont au contraire toujours, à proximité de leur case, une maisonnette pour y abriter leurs pots et s'y abriter eux-mêmes contre la pluie, pendant qu'ils travaillent. — Les „suivants" (= *awashumvi*, de: *kushumba*) et les serfs (= *awadzja*) ont leur maison à part, ainsi que les orphelins adoptés par un parent (= *kurerwa n' insuti*). Si le chef de famille est riche et possesseur de beaucoup de boeufs et de vaches, toutes ses cases sont rangées en cercle ou en demi-cercle, laissant une cour libre au milieu où stationne le bétail (= *urugo runini*). S'il ne possède que trois ou quatre boeufs ou vaches, il bâtit une grande case familiale, où il loge avec son bétail (= *zitaha mu 'nzu, inzu y' inka, iterāmīrŏ y' inka*). Même si le troupeau de boeufs reste dehors la nuit, on a pour les veaux, ainsi que pour les moutons, les chèvres et les poules une maison-étable, pour les y enfermer la nuit et même le jour (= *uruhōngŏrĕ, inzu,* ou: *uruhōngŏrĕ rw' impene*). Toutefois, le petit bétail loge très souvent dans la même case que le propriétaire, même si celui-ci est un grand et puissant chef, comme *Mwakānўă* ou *Rusābĭcŏ*. Ajoutez à cela les innombrables rats et toute espèce de vermine, et on se figure aisement comme c'est attrayant d'y loger. — Les Watwa dans l'Urundi n'ont plus de boeufs. Autrefois quelques riches en avaient. Ils n'ont donc pas de grands „kraals" ou des maisons-étables. — Les Warundi qui ont des poules (très rares dans l'intérieur du pays), construisent quelquefois (dans l'Uzige) un poulailler (= *ikinyankoko, ikiruri*). C'est une petite maisonnette solide à l'abri des hyènes. S'il n'y a que quelques unes, elles dorment la nuit sur les cloisons dela case (= *zirara ku 'mpete, ku 'rusenge*). — Une haie d'euphorbes (Uzige) ou de branches sèches entrelacées horizontalement entre les piquets de „ficus" (à l'intérieur), entoure toutes les maisons et forme un enclos (= *urugo, uruwakwa*). Les enclos des chefs ont quelquefois des entrées formées de palissades en couloir (= *imihiza*). — Dans chaque „kraal" ou enclos on remarque une ou plusieurs chapelles votives, dédiées aux *mânes* (= *ikigābĭrŏ waraseseramo ubwatsi, ikibwa*); puis un *ikitabo*, ou: *ikisaswa* (= temple-autel-lit), c.-à.-d. un cercle tapissé de paille fine et blanche, au milieu duquel se trouve un arbre (= *umumanda hagati*). (V. *„Temple"*). — Presque toujours on voit, à côté des cases, une ou même plusieurs *ivikeka*, ou: *ivishiswa* (Getreidespeicher) pour conserver les vivres et les provisions. Dans l'Uzige ces *ivikeka* = réservoirs (*Fig. no. 75*) sont tressés avec des branches de palmier (= *ivigazi, ivimunga*); dans l'intérieur du pays, on les fait avec des tiges de papyrus (= *amafunzo, ivikorokoto, ivikarakara*). Ce panier (= *ikikeka cy' ukwimbur' amasakka*) est placé sur des bois soutenus par quatre piquets fourchus (= *ururiri*). Un petit toit en paille, fait d'une pièce, le recouvre (= *urūsīgŏ*). — Les Watwa, qui cultivent très peu, gardent les quelques provisions qu'ils ont, dans leurs cases. — Les Warundi transportent (= *kuterur' inzu*) facilement leurs cases. On prend la mesure de la hutte à transporter, on pratique des trous pour les *imiwanda* à l'endroit préparé et nettoyé (= *kutab' ikiwanza*) où l'on veut la transporter, on consolide un peu avec des lianes la paille d'en bas de la case, puis 40 à 50 hommes se mettent dedans, la soulèvent, et la charrient à l'endroit voulu. Les Wazige transportent des cases en barque par voie d'eau. Deux pirogues sont reliées ensemble par quelques fortes perches ou poutrelles, la case tout entière est placée dessus, et un ou deux hommes conduisent cette flottille singulière.

Maladie.

Si bon nombre de maladies de notre Europe ultra-civilisée son inconnues dans l'Urundi, par contre on y rencontre des maux corporels qu'il est difficile à classer. Les maladies sont assez nombreuses. — Les plaies surtout sont très fréquentes et souvent hideuses. On les néglige, on les traite mal. La malpropreté les favorise naturellement. Depuis l'apparition dans le pays de la „pulex penetrans" (Sandflöhe), on constate beaucoup plus de plaies. — La syphilis existe mais est moins fréquente que chez d'autres Noirs. Elle a du reste un caractère assez bénin. Ce que les Warundi appellent *„ivinyōrŏ"* n'est que de la syphilis. — L'éléphantiasis se voit quelquefois. — L'*„ikīsīgŏ"*, assez fréquent, est une sorte de protée. C'est une maladie attribuée à un maléfice. Elle se manifeste soit par l'éruption de boutons sur tout le corps, soit par des rhumatismes, etc. — Les Warundi soignent bien leurs dents. Presque jamais on entend quelqu'un se plaindre d'avoir mal aux dents. De petits abcès aux gencives et dans la bouche sont fréquents. — Les maladies des yeux sont assez rares, excepté chez les petits enfants. — Beaucoup souffrent de vers intestinaux. Beaucoup d'enfants en meurent. Le „toenia" se constate souvent. — Les Warundi sont beaucoup sujets aux fièvres et même de très fortes (malaria). L'hématurie par contre, si pernicieuse aux Blancs, s'observe très rarement. Je n'en ai pas vu de cas. — Les fous (rares) sont considérés comme possédés par un esprit relativement bon ou mauvais. — Presque aucune maladie n'est attribuée à une cause naturelle, pas même une simple blessure ou coupure. Beaucoup sont dues, selon les Warundi, aux maléfices des magiciens ou goètes. Ainsi on gagne le *„umusozi"* (enflure, éléphantiasis) en marchant inconsciemment dans un sentier où un serpent python (*isato*) a marché. L'*„ikisigo"* aussi est gagné, si l'on est *vu*, sans qu'on le sache, par un „isato" caché dans une termitière. Le *„ikihambo"*, maladie de la poitrine, est encore attribué à un sortilège. Le „umufumu" la guérit (!) en suçant le sang et en en faisant

sortir toute sorte d'objets (V. le cas raconté à l'article *Goétie*). Voici encore deux procédés de goète pour donner des maladies ou même la mort. On cache dans une corne (*ihembe*) un serpent. L'extérieur de la corne est frotté avec du lait ou de la graisse. Cette corne est mise ensuite dans la paille de la case de l'homme, qu'on veut faire mourir et qu'on déteste. L'autre moyen est, de faire manger par l'individu, sans qu'il le sache, de la chair de crocodille (*ingona*). Cette chair est imprégnée des plus terribles malédictions. La victime en meurt incontinent disent, les Warundi. (V. „*Médecine*", „*Amulette*", „*Goétie*").

Mânes.

La *Nécrolatrie* étant le *fond* de la religion des Warundi, la vénération des sépulcres, des *mânes* y occupe une large place. Tout se réduit aux mânes divins et humains. On adore les esprits des âmes humaines („*spiritus animarum*") *avec*, i. e. associés, collés, soudés, pour ainsi dire, à leurs *patrons* spirituels, leurs esprits gardiens (possesseurs) mauvais, leurs démons familiers, dont quelques principaux portent isolément les noms de *Imana* (collectif), *Ryangombe*, *Rikiranga*, etc. Ces dieux-mânes sont à la fois familiaux, nationaux et même mondiaux (*Imana*-„*plasmator*"). Ces mânes sont exactement les *Réphaim* de la Bible et répondent aux *νέκυας* de Manethon, d'Eusèbe Pamphil. (Chron.), ce sont les *urvagan* (d'où: ouragan) i. e. l'image extérieure, ombre, fantôme (*εἰδωλη*) d'un homme. Dans la religion des Warundi, comme dans celle de tous les peuples anciens (et modernes) cet étrange amalgame de mânes divins et humains constitue un des problèmes les plus difficiles à résoudre. Toujours est-il, que cette alliance étroite, qui existe pendant la vie entre le *patron spirituel* (bon ou mauvais) **et** *son client*, constitue *après* la mort une *telle solidarité*, qu'on les dirait un seul et même être. Quoique problème, c'est bien là le fond de toute l'idolâtrie (selon presque tous les anciens Pères), ou du culte des morts et des ombres. Rohrbacher (Hist. p. IIe, § 6) dit: „Ce sont les mânes ou âmes des hommes morts, qui, *unies à leurs démons*, ont fait partout le fond de l'idolâtrie." cfr. St Fulgence. Le mot *mythologie*, *mythe*, *μῦθος*, que nous traduisons à tort par *fable*, vient du phénicien (Sanchoniaton): *mouth* = mort, „*sermo de mortuis*". Quant aux *Réphaim* de la Bible, mot traduit par „*gigantes*", il s'agit bien là de *mânes*, principalement *humains*, mais inséparables désormais de leurs démons, e. a. m. de *damnés* = „*damnati*", comme traduit St Bernard, suivi par Cornelius-à-Lapide. (cfr. Isaïe c. XIV: 9 seq.; XXV: 4; Prov. c. II: 18; IX: 18; Psalm. LXXXVII: 11, etc.). La traduction adéquate de Réphaim serait: *damnés*, *renvoyés* = *remissi*, des revenants! Le passage connu d'Isaïe: „*morientes non vivant, gigantes non resurgant*" (c. XXVI: 14) ne laisse aucun doute à ce sujet. Cette prière du prophète nous rappelle les litanies du moyen-âge, où on disait: „des géants (revenants) délivrez-nous, Seigneur!" — On sait, que Réphaim était le surnom des Hévoeens et des Chiuvim = serpents, dragons, parcequ'ils habitaient, à l'intar des serpents, les *cavernes* (Troglodytes) souterraines. Les enfers (*inferi*, la géhenne) passaient pour la demeure des géants (*coetus giganteus*). Ces géants, ces mânes damnés et renvoyés sont partout accompagnés (cfr. Isaïe l. c.) de vacarme, de tapage, de tumulte nocturne („turbo" de Job, *spes à turbine* = trombe = ouragan, etc.). C'est la croyance de toute l'antiquité. Origène (contr. Cels., l. VII) la résume admirablement en ces mots: „L'âme des croyants et „des méchants, toute chargée de ses forfaits, „qui l'empêchent de remonter vers les cieux, „reste *ballottée sur la terre*, tantôt *vivante* „*autour des sépulcres*, où nous voyons si „souvent les fantômes de leurs ombres, „tantôt en parcourant la terre, et présidant, „comme il faut le croire, à ces maléfices et „à ces adjurations de tous les siècles." Puis Origène continue et parle *de visu*. Néanmoins, il eut le tort (et fut justement condammé pour cela) de croire, que ces damnés fussent *changés en démons*. S'il eût dit, qu'ils revenaient quelquefois, assimulés et *associés à leurs démons*, il eût été dans le vrai, car telle a toujours été la croyance des fidèles. Les Warundi ont absolument les mêmes idées sur *leurs mânes*. Ils les vénèrent sans amour, avec *effroi* (comme partout sur la terre ces mânes ont été la *terreur* des peuples, à Rome, en Chine, au Japon), mais ils les vénèrent quand même, et voilà leur crime, car: „ .... *propterea visitasti et contrivisti eos*", Isaïe c. XXVI: 14. La croyance aux mânes suppose la croyance à l'*immortalité* de l'esprit de l'homme. Le mot kirundi *umuzimu* veut dire: vivant, bien portant = *zima*. Le vulgaire des Warundi croit, que l'esprit d'un mort prend la forme des *vers* (larves!) sortant du cadavre, ou toute autre forme de spectre, de fantôme, d'*εἰδωλη*. Ces *imizimu* sont lares ou larves, bons(!) ou mauvais. Ces bons (*κακοδαιμων*) sont redoutés, presque autant que les mauvais. Les méchants (p. e. des assassins, des tyrans) sont particulièrement transformés en larves très malfaisantes et redoutab es. Les Watwa, eux, confondent absolument les mânes avec leur *Ryangombe* (*Imana*), et ne paraissent(?) pas avoir un culte spécial pour eux. Dans leurs „*ingo*" (enceintes) on ne rencontre que rarement des maisonnettes (chapelles votives) dédiées aux mânes (*ivigābĭrŏ*). Chez les Warundi et les Watutsi au contraire, ces maisonnettes foisonnent. Ils sont dévots à leur façon à leurs pénates (*penes-nos-natus*). Toutefois, chez les derniers aussi les esprits supérieurs sont *confondus* avec les mânes, ne font qu'*un* avec eux. Ainsi, *Rikiranga* est surnommé: *umwami w' imizimu*, litt: le roi des mânes (contre-partie de notre: .... *caput Angelorum*), absolument

comme Jupiter, chez les Romains, portait le nom de: „*summanus* = *summus manium* = Pluto. Du reste, chez ces derniers, des inscriptions sépulcrales comme celles-ci: „*Diis manibus Plutoni et Proserpinae,* sont fréquentes; comme nos Warundi, en parlant de leurs *ivigābĭrŏ*, diront: *Twimana twacyu.* Si donc les Warundi prient leur *Imana* de les délivrer de leurs larves persécutrices (*ab incursu gigantium,* „.... *quisque suos patimur manes, Virg.*), ils ne font autre chose, que de prier un démon plus grand de les délivrer des tracasseries d'un *lutin* méchant (*ejicere demonium in potestate Beëlzebub*). Et puis, ils ne se fient jamais tout-à-fait à leur *Imana.* Ils ne savent pas si ce n'est pas *lui* qui leur en veut. Que faire alors? C'est le cas d'être fatalistes et ils le sont! — Si les âmes des simples Warundi se métamorphosent en simples vers (= *inzoka, imizimu*), celles des chefs, des rois surtout, se manifestent sous forme du serpent-python (= *isato, ikiyufuhe*), du lion (= *intare*), du léopard (= *ingwe*), etc. Ces animaux fatidiques habitent dans-ou près des sépulcres, dans les bosquets sacrés nommés aussi *imana.* De là ils font des excursions dans le pays environnant. Les *amasato* familiaux visitent les huttes. Les mères de famille les nourrissent de lait, les appellent leurs „amis" (nagual), et les traitent comme tels, etc! — Autant que je sache, les Warundi n'ont pas de fête annuelle, comme les Romains, les Chinois, etc., pour vénérer leurs mânes. On sait qu'à Rome, trois fois par an, on soulevait la fameuse *pierre manale* en disant: „*mundus patet*", pour laisser sortir les mânes des enfers. Après trois jours de réunion et de confraternisation, on les renfermait dans le fameux trou (*manibus refutatis*), et au besoin on les chassait à coups de pierres. St François Xavier raconte du Japon une cérémonie tout-à-fait semblable. Répétons-le: sur toute la surface de la terre parmi les infidèles, le culte des morts, des ombres, des damnés, mais unis à leur démons, a été, et est encore, le fond de la contre-religion. Ainsi la religion si compliquée de cet immense empire de la Chine n'est *que cela!* Cfr. de Mirville, chap. XV pag. 274 seq. — (V. „*Dieu*", „*Esprit*", „*Religion*", etc.).

Manioc.

On cultive peu de manioc. Il est mangé sous toutes les formes: vert et cru, cuit dans l'eau, séché au soleil. Réduit en farine, on en fait de la polenta. Dans l'Uzige on a une manière spéciale de le préparer. Les racines sont d'abord mises dans l'eau où elles fermentent pendant quinze jours. Puis, on enlève l'écorce des racines et on les réduit en farine sur la pierre à moudre. Cette farine est mêlée avec un peu d'eau. Avec la main on lui donne la forme d'un pain rond. Ce pain est cuit, et enfin enveloppé de feuilles de bananier, pour le garder frais. C'est un excellent mets. Le manioc sous cette forme se nomme = *ikiswage.* — Les jeunes feuilles de manioc, cuites dans l'huile de palme, donnent des épinards excellents.

Mariage.

On s'est demandé, si le mariage légitime et naturel existe parmi les Nègres (Warundi), tellement le lien matrimonial est relâché et le divorce fréquent. La verité est toutefois, que le *contrat* matrimonial existe partout, et notamment chez les Warundi. C'est même un contrat en règle d'achat et de vente dans *ce* sens, que le règlement de la *dot* est pris très au sérieux, que la dot est considérée comme étant de la substance du mariage à leurs yeux, tellement, que le mariage n'est pas définitif si le prix d'achat (dot) n'est pas *intégralement* payé; sans quoi le contrat matrimonial est *rescindible* et le divorce permis. Le mariage donc est un acte sérieux et capital dans la vie d'un Murundi. Il est entouré de certaines cérémonies religieuses. Quoique *de fait* le mariage soit souvent entamé par le divorce, les Warundi *sentent* et disent volontiers, qu'il doit être indissoluble, qu'il est beau et idéal de rester jusqu'à la fin de ses jours avec la compagne de sa jeunesse, que le divorce est un *malheur,* etc. On se marie relativement jeune, même à douze ans, les filles étant nubiles avant cet âge. Si le jeune homme attend à se marier, c'est qu'il ne possède pas de quoi payer la dot. Il est très rare, que quelqu'un de plein gré veut rester célibataire (= *ikimaze: ararwaye ikimaze.*) Cette espèce de virophobie est mal vue surtout chez les filles. On dit même, qu'une telle est punissable, et qu'on la tue quelquefois(?). A peu près partout dans l'antiquité, à Rome, dans la Grèce, à Sparte, dans l'Inde, etc., les célibataires étaient mal vus si non punis, à l'exception des prêtres bien entendu (Hiérophantes, Vestales, etc.) Le mariage est donc en honneur. En général, il n'y a qu'un petit nombre d'infirmes, d'estropiés, etc., qui pour cette raison ne parviennent pas au mariage. Ailleurs qu'en Urundi un *grand* nombre de jeunes gens est dans l'impossibilité de se marier régulièrement à cause de la fameuse dot; e. a. m. parce qu'on n'a pas les moyens d'acheter une femme. C'est une source *d'immoralité,* un *mal social très grave,* puisqu'il favorise la *dépopulation* systématique. Il est très à désirer, que cet abus soit aboli progressivement par le Gouvernement. Dans l'Urundi ce *prix,* ou cette dot, est très peu élevé, presque dérisoire, et il y a peu de gens obligés à s'interdire le mariage pour cette raison. — Le mariage à essai n'existe pas, quoique les fils des chefs, et des personnes considérables, aient quelquefois provisoirement une concubine, en attendant le mariage en règle avec une fille de son rang, que ses parents lui cherchent dans les provinces voisines. — Quoique les mères Warundi gardent et surveillent mieux leurs filles que les Négresses ailleurs, la jeunesse payenne est assez dis-

solue, et elle arrive rarement *pure* au mariage. Du reste, il n'existe pas dans leur langue de mot pour désigner la *virginité*, ou même la *chastelé*, et, lorsqu'il s'agit de se marier, on n'y attache guère d'importance. — En général, une fille n'est pas mariée contre son gré: elle doit consentir. Seulement elle dépend de la volonté de ses parents (de sa mère surtout), puisque ceux-ci en définitive stipulent le prix (la dot) à apporter par le garçon, et le contrat ne se conclut par sans leur consentement. Le rapt, même consenti par la fille, est très rare et considéré, en tout cas, comme un crime social, un vrai vol. Le père et la mère laissent leurs fils libres dans le choix d'une épouse, quoiqu'ils s'y opposent quelquefois, lorsque la personne, ou la famille de celle-ci, ne leur plaît pas pour une raison ou une autre. Le garçon du reste a besoin de l'agrément de ses parents, parce que ceux-ci doivent lui procurer le prix ou la dot de sa future. Lors donc qu'un garçon a découvert dans son voisinage, ou même au loin quelquefois, une fille, qui lui plaît et qu'il aime, il lui fait des propositions de mariage. Si celle-ci, de son côté, l'agrée et consent, on décide de régler l'affaire avec les parents. Quelquefois il dure assez longtemps avant que tout soit réglé. En attendant ils se voient et se fréquentent quelquefois, mais pas souvent. Il n'est pas question en tout cas de cohabitation. Pour ouvrir les pourparlers du mariage, le garçon (ou le père pour le garçon) choisit un ami, ou voisin (= *umureheshi*) comme intermédiaire, et l'envoie avec une cruche de bière au père de la future, à la mère si le père est mort, à un proche parent si la fille est orpheline, afin de la demander en mariage (= *kusabira umugeni, kuresha, kuzamba 'mugeni*). Si le père refuse, on en reste là et les deux jeunes gens sont obligés de renoncer à leur projet. S'ils passaient outre, la fille s'expose à de réels dangers. Devenue enceinte hors le mariage (= *kutwara ishūsū*) elle est désormais l'opprobre de tous les environs. Ainsi, elle ne peut pas aller puiser de l'eau à l'endroit où tout le monde puise, mais à l'écart. Elle est au ban de la société. On la punit, même de mort quelquefois. (V. „*Punition*"). Quelquefois la famille déclare à l'envoyé que leur fille est déjà promise à un autre. — Si le père et la mère consentent, il est dit à l'envoyé de revenir pour traiter du *prix* d'achat. Ce prix, ou cette dot (= *ivintu vy' ukukwa, inkwano, ivyuma vy' ukutanga*) diffère beaucoup. Autrefois, lorsque les Warundi avaient beaucoup de boeufs (avant l'épizootie de 1890), une fiancée était payée d'un à quatre boeufs et même davantage. Encore maintenant les chefs (*awatware*) et les princes (*awaganwa*) ne donnent leur fille qu'à raison de dix à quinze boeufs quelquefois. En général le prix est modique, presque dérisoire et rarement inabordable comme dans l'Unyamwezi et ailleurs. Dans l'Uzige on donne ordinairement quelques „*fundo*" de perles „samsam" avec deux cruches de bière. Si les gens sont un peu huppés, on demande quelques chèvres et même un boeuf ou deux. Dans l'intérieur de l'Urundi on paye en pioches ou en bétail. Les qualités de la fiancée font augmenter le prix. Si elle est particulièrement belle, si elle est bonne travailleuse, dégourdie, de bonne humeur, les parents l'escomptent. Qu'elle soit vierge ou non, ceci n'influence pas notablement le marché. Toutefois une divorcée se cède pour deux „fundo" et deux cruches de bière. Souvent les parents chicanent, et exigent encore un supplément lorsque le mariage est déjà conclu. La jeune femme, en connivence avec ses parents, se retire alors chez ceux-ci, et le mari est bien obligé de céder et de payer. (V. „*Divorce*"). Quant au consentement des parents, la voix de la mère a quelquefois plus de poids que celle du père. Le père mort, elle décide seule. Si la fille est orpheline, mais si elle a des frères, l'aîné de ceux-ci doit consentir. Si elle est unique enfant, elle se marie comme elle l'entend, mais il se trouve ordinairement un parent (p. e. un oncle) pour réclamer au moins un semblant de prix d'achat. — Lorsqu'on est d'accord sur le prix, le garçon envoie quelqu'un pour porter les objets qui constituent le prix, en totalité ou en grande partie au moins. Cet envoyé amenera aussi la fiancée. Si celle-ci a des soeurs, c'est l'aînée qui la conduira au demeure du mari. Cette tradition (= *kushīngŭră 'mugore*) se fait sans grande cérémonie. Une groupe d'amies etde compagnes escortent toutefois la jeune épouse (= *awaherekezi*). Au logis de l'époux il y a fête de famille. On apporte des cadeaux de noces (= *kushikana ivyero, kwisig' ivyero, kutwikūrŭră, izimano*). Ce repas et ces cadeaux étaient usités dans toute l'antiquité, e. a. chez les Grecs et les Romains (*Nicolay*, III, 256). Pendant qu'on boit la bière ensemble, la mère du mari nettoie la case. Cette case est souvent neuve et expressément bâtie. Le mari est obligé de faire de minuscules cadeaux à la soeur de sa femme d'abord, aux parents de celle-ci, aux filles d'honneur, etc., pour cimenter l'alliance des deux familles (= *wereranye 'mitima, wakundane*). Après avoir installé l'époux avec sa femme dans la nouvelle case, tous se retirent, et rentrent chez eux. La jeune femme doit feindre la douleur, bouder, se fâcher et refuser de parler à son mari. Elle se voile la tête (= *kwitwīkīră impuzu*). Le mari alors doit l'amadouer, lui donner de petits cadeaux, des habits (= *aramuhorora imporano, amuhe icyīro avuge*). Que signifie cette feinte, cette douleur? Ne pourrait-on pas songer ici à la punition d'Eve: „*in dolore paries filios*"? Dans l'Urundi les jeunes époux doivent passer une nuit de Tobie ou plusieurs même. Toutefois cet usage singulier ne paraît pas général. Ori-

gine? Ils doivent encore jeûner le premier jour. Chaque fois que la jeune mariée sort de la case, elle doit avoir la tête voilée. Un simple morceau d'habit en écorce (=*umutamana*) sert de voile. Ce voile, attribut de Héra, était portée aussi par la jeune Grecque. La Romaine en portait un rouge (*Nic.*, III, 253, 257). Ce n'est qu'après la naissance de son premier-né, qu'elle est dispensée de porter ce voile, mais en tout temps elle doit se voiler pour entrer dans la case de son père. Celui-ci n'entre jamais dans la case de sa fille mariée. Quelle est l'origine, la raison de cet usage? Est-ce la pudeur, ou faut-il penser au crime de Cham? — Les Warundi sont prolifiques et tiennent à avoir beaucoup d'enfants. Pour en obtenir ils emploient même des „remèdes" ou moyens (amulettes) religieux, nommés e. a.: *umuhongoro, umurama, umutobatoba, umukaba* (divers bois). Lorsque la femme a conçu, et pour empêcher qu'un goète quelconque ne maléficie le fruit, ou simplement pour éloigner toute influence mauvaise de lui, on appelle le „*umufumu*". Celui délivre à la femme quelques amulettes, qu'elle porte in muliebribus. Cet acte sert en même temps pour honorer l'esprit de la génération, une Junon quelconque. Dans le même but (c.-à.-d. pour écarter les maléfices, les noueurs d'aiguillette, les philtres, etc). le mari doit de temps en temps souffler de la *fumée de tabac* sur le corps de sa femme (= *kutumura umosi*). On se rappelle ici involontairement le passage du livre de Tobie, où la *fumée* du coeur et du foie d'un poisson est employée pour chasser le démon Asmodée (Tob. VI : 5; VIII : 2, 3). — Chez les Watwa les fiancées ne s'achètent et ne se vendent pas. Les filles se marient librement avec celui de leur tribu qui leur plaît. Peu de cérémonies accompagnent le mariage. La jeune femme est conduite à la maison de son mari et tout est fini. Chez eux la femme *seule* doit jeûner un jour. Si un Mutwa soupçonne sa femme d'infidélité, ou s'il a peur qu'elle se sauve, il emploie une amulette (philtre) = *umushīngĭrŏ* pour se faire aimer d'elle, ou en tout cas pour l'empêcher de se sauver. Cette amulette est cachée quelque part dans la case. — Les Warundi (et les Watutsi et les Watwa) paraissent connaître des remèdes aphrodisiaques et anaphrodisiaques. — Les Warundi ne se marient pas entre parents consanguins, même éloignés, de la ligne directe et collatérale. C'est un vrai crime à leurs yeux. Quant à l'affinité simple ils n'y regardent pas de si près. On *dit*, que certains nobles Watutsi, et surtout les Wahinda, contractent des mariages incestueux. Ces derniers surtout, qui se disent venus du *nord*, pourraient en cela continuer l'usage égyptien. On sait, que certains Pharaons mariaient leur propre soeur. De même que les unions illicites plus ou moins incestueuses, l'inceste lui-même est inconnu parmi les Warundi. Leur juron ordinaire, très fréquent, tout vilain qu'il est (*nswere mama, uswere noko*", etc.) montre précisément l'impossibilité, ou tout au moins la monstruosité de ce crime (V. „*Juron*"). — Les Watwa ne contractent pas non plus des mariages entre proches parents; seulement, étant peu nombreux, ils y sont forcés un peu; toujours néanmoins dans les degrés éloignés de parenté.

Marque.

Souvent les Warundi, pour guérir, éloigner un danger, chasser la peur, ou simplement par dévotion se *signent*. Quelquefois c'est en forme de.... croix, mais le plus souvent le *urūkăgŏ* ou: *umurasangano* (= *kwisig' urūkăgŏ*), consiste dans une ligne verticale, qui part du front et court le milieu du crâne pour atteindre la nuque. On la trace avec une poudre magique (= *umuti w' urukago*) achetée chez le *umufumu*. On se signe aussi sur d'autres parties du corps: la poitrine, le dos, la plante du pied (= *mu 'kirenge*). Talon d'Achille! Ceci rappelle le texte bien connu: „*ne forte offendas ad lapidem pedem tuam*", avec la radicale différence, que nos pauvres Warundi demandent ainsi le secours de leurs méchants esprits. Les pères de famille se *signent* aussi le matin en se levant. Après s'être signés eux-mêmes, ils signent leur femme et leurs enfants, pour qu'ils n'aient pas de malheur pendant le jour. C'est la contre-partie de notre signe de croix avec de l'eau bénite le matin. Chez nos Warundi, c'est très probablement une bien touchante réminiscence patriarchale, mais détournée à travers les âges par les esprits mauvais (= *fures*) à leur profit. Tout dépend „*cui vovetur*" (St. Aug.) — Si les simples Warundi se signent ainsi souvent, on comprend, que leurs pseudo-prêtres: *awafumu* de tous les ordres se signent plus souvent avec des poudres magiques, ou simplement avec de la craie = *ingwa*. — Ce signe (= *urūkăgŏ*) est encore employé en certaines circonstances spéciales. Ainsi, lorsque quelqu'un arrive pour la première fois à une rivière, surtout s'il doit la traverser, il prend de la boue du rivage, et s'en fait une marque sur le front, afin de se prémunir contre les crocodiles, ou les esprits (nymphes) qui les possèdent, et éviter un malheur, p. e. que la barque ne chavire pas en traversant la rivière (= *kwikangūra*.) S'il est accompagné de sa femme ou de ses enfants, il les signe de même. Les Watwa ont la même pratique, qui est évidemment un sacrifice implicite, un hommage aux divinités (*incumbens aquis.*) — Quelquefois, pour se rendre beaux (!) ou effrayants (à la guerre), les Warundi dessinent avec de la boue ou de l'*ingwa* (= *kwirabb' ingwa*) des cercles autour des yeux et des dessins fantastiques sur tout le corps. Les enfants surtout aiment à s'enlaidir ainsi. Les Watwa n'ont pas cette coutume. Les membres des sociétés secrètes ou corporations (= „*awaswezi*" = *awawandwa*) se barbouillent également quelquefois de cette

façon. On emploie encore le *urukago* lorsqu'on se met en voyage (= *impumvyo*), surtout si l'on doit voyager la nuit, contre les spectres (= *ivihuwe.*) V. *„Tatouage"*.

„Mateke".

C'est une plante à oignon et à larges feuilles (= *ivītīkă*). L'oignon est mangé cuit dans l'eau. Cette plante à fécule vient très bien dans l'Urundi. Les Warundi la cultivent beaucoup. Elle demande un terrain un peu humide et gras. Les feuilles servent de légumes (épinards).

Médecine.

La médecine est intimement liée à la religion ou au culte chez les Warundi, comme chez tous les Nègres et autres peuples. Le médecin et le guérisseur ne forment qu'une personne. Le „mganga", *umufumu* (de: *kufūmŭră = kutang' imiti, iviheko*), que certains explorateurs nomment „médecin", est avant tout guérisseur, devin, mage, prêtre du culte infidèle, ou tout ce que l'on veut. Les remèdes (= *imiti, akati, umuti, akasābĭcŏ, umusare*), guérissent, selon la croyance des Warundi, non par leur vertu naturelle (dans la plupart des cas), mais praeternaturellement *arte magica, ope spirituum.* Aussi, les mots amulette (= *iviheko*) et remède (naturel selon nous) sont-ils synonymes chez eux. Puisque, selon eux, à peu près toutes les maladies sont causées par des influences praeternaturelles, par des esprits mauvais (V. *„Goétie"*, *„Maladie"*), ils considèrent l'art de guérir *naturellement* comme impossible, ou peu s'en faut! Même en demandant et en employant *nos* remèdes Européens, les Warundi sont à cent lieues de croire, qu'ils agissent *naturellement.* — La médecine purement naturelle, selon *nos* idées, existe toutefois chez eux. Ils se servent pour guérir de *lavements*, de *saignées*, de *cautérisations* (V. ces mots.) En plus, les Warundi, grands et petits, possèdent un certain nombre de remèdes naturels et une médication naturelle, transmise par une tradition qui se perd dans la nuit des temps, et qui est intéressante à connaître. Qui leur à appris tout cela, comme tant d'autres choses (métiers, etc.)? Ils répondent invariablement: les hommes d'autrefois, de *puissants* magiciens, prêtres, etc. Impossible d'obtenir une *date.* On cite quelques noms humains, tout aussitôt accolés à des esprits (V. *„Esprit."*) Evidemment, toutes ces connaissances remontent bien haut, aux patriarches ante- et post-diluviens. — Un très grand nombre de bois et de plantes est employé comme *amulettes* Il est possible, qu'une partie d'elles *peut* avoir des qualités pharmaceutiques. Les trois suivants, connus aussi des Watwa, paraissent naturels. *a. Urukanzo.* C'est une espèce de tissu trouvé autour des branches de certains arbres. On le fait bouillir et l'odeur aspirée guérit (?) la maladie nommée *ikīsĭgŏ.* — *b. Umuyongamanza,* ou: *umurongambare.* C'est une petite plante qu'on mange, et qui guérit toute maladie, assure-t-on! — *c. Umukengamweru.* L'épi de cette herbe est brûlé et on aspire la fumeé, qui guérit également toute maladie! — Lorsqu'un enfant est pris de convulsions ou d'évanouissement, on lui donne une forte prise de tabac (= *kusōmĕr' itabi*). Le malade éternue (= *kwasāmŭră*) et il est sauvé. — Si l'on se coupe gravement, on met des cendres de bois sur la blessure, a fin d'arrêter l'hémorrhagie. — Les Warundi en général prennent peu de remèdes à l'intérieur. Rarement encore on les applique en frictions. Presque toujours ils sont pendus superficiellement à l'endroit du corps où l'on souffre, en guise d'amulettes. Même nos remèdes Européens, qui doivent être pris à l'intérieur, risquent d'être portés entérieurement, enveloppés dans un sachet ou autrement, si l'on ne prend pas la précaution de les faire avaler ou boire en notre présence. — Pour avoir *toute* la confiance du patient, le médecin fera bien de prendre d'abord lui-même une gorgée de la potion, pour prouver que ce n'est pas un poison. — Quant aux remèdes plus ou moins magiques, V. l'article *„Amulette"*. — Les Warundi font usage de *l'eau,* pour traiter certaines maladies (fièvre), ou comme moyen hygiénique. (V. *„Eau"*). — Leur art *chirurgical* est à peu près nul. Ils ont une horreur invincible à se laisser opérer, ou à laisser faire des incisions un peu profondes. Presque jamais ils n'amputent un membre. Une jambe, ou un bras cassé, est ajusté tant bien que mal, puis immobilisé entre deux ou plusieurs morceaux de bois fortement maintenus par des bandages (ficelles). Ils pratiquent la section césarienne, tant sur la mère vivante (= *kusharra*), que morte (= *kuwāga*) (V. *„Accoucher"*). — Traiter un malade se dit = *kuvura*, p. e. *ikikomere, kumuh' umuti*; baigner un malade d'eau chaude = *kukanda*; appliquer de l'eau chaude à une plaie = *kusēbŭră.* — Quant aux maladies, leur fréquence et leurs noms, V. l'article *„Maladie"*. — Les Watwa en général ont les mêmes procédés et les mêmes connaissances médicales. On les dit même plus forts en médecine, puisqu ils sont censés être très forts en magie! — (V. *„Guérisseur"*).

Menu.

Le *menu* des repas est des plus simples. Le fond du repas principal, et souvent unique, se compose de la polenta (*„ugali"* = *umūdzĭmă*) et de bananes. Un certain nombre peut y ajouter des haricots, du poisson (au lac), de la viande (rare), etc. Voici la composition de quelques menus. — 1⁰. Polenta avec haricots et poisson = *kukŏz' umudzima n' iviharage n' iffi.* — 2⁰. *„Ikiswage"* (manioc en pain), patates, bananes avec haricots et poisson. — 3⁰. Viande de boeuf avec polenta et haricots. — 4⁰. Arachides seules ou avec de la polenta. — 5⁰. Ignames, *„amateke"*, bananes mûres seules, etc. — Dans tous les mets on met du sel ou de l'huile de palme (au lac), si l'on en a. Dans la polenta on n'en met pas.

Menuiserie.

L'art de travailler le bois est bien peu développé chez les Warundi. Pour faire (= *kuwaza*) des pirogues, des piliers, des mortiers, des tambours, des manches, etc. ils n'ont qu'une petite et primitive hachette (= *ishenyo*, de: *kushēnyă*, ou: *imaramiti*, *Fig. n°. 71*), et une petite herminette (= *imbazo*, de: *kuwaza*, ou: *inkasakuzo*, *Fig. n°. 72*). Le fer de cette hachette s'emboîte (= *kukwīkĭr' ishēnyŏ*) dans un trou (= *intoboro*), percé au feu au bout d'un manche (= *ikirindi*) en bois. L'herminette, au contraire, est garnie elle-même d'un trou pour passer le manche. Les Watwa se servent des mêmes instruments pour creuser des barques, ce qui est leur travail spécial. Warundi et Watwa se servent encore de leur couteau de poche (= *ingota*), ou de leur épée (= *imbugita*), pour de menus travaux de bois. Pour polir et arrondir le bois des lances (= *kuwaz' uruti*), on a un petit couteau à deux tranchants. La pointe de ce couteau passe à travers un petit morceau de bois (= *imbazīro*, ou: *akakare*, *Fig. n°. 73*). Pour arrondir le bois, on racle avec la partie du couteau formant angle avec ce bois **a** (V. *Fig. n°. 73*), aussi longtemps que le bois de la lance est rond et poli. Les Watwa procèdent de la même façon. Eux et les Warundi ont encore, dans le même but, un petit couteau avec une pointe recourbée (= *akawazīro*, *Fig. n°. 74*). Pour faire des dessins sur bois (= *kusārŭrā*), on prend le fer d'une vieille lance qu'on ébrèche (= *kuhongōka*, *ivihanga v' imbugita*) par-ci et par-là, formant ainsi une *scie* primitive. On rougit ce fer au feu, et on trace en tirant les lignes ou le dessin qu'on veut. Les Watwa font de même.

Métier.

Les Warundi sont un peuple *cultivateur*. L'agriculture est à tous le métier favori. Quoiqu'ils ne cultivent que le strict nécessaire, ils y mettent une vraie passion. Aussitôt que les premières pluies tombent, toute la population est en branle, et grands et petits s'occupent aux champs. (V. „*Agriculture*"). — Les Watutsi, eux, s'appliqueraient volontiers exclusivement au métier *pastoral*; mais, dans la pénurie actuelle de boeufs, ils cultivent aussi la terre. (V. „*Métier pastoral*").— Les Watwa enfin s'appliquent très peu aux deux métiers précédents. Leur vie c'est la *chasse*. (V. „*Chasse*".) — Les riverains du Tanganika vivent principalemeut de la pêche. — (V. „*Pêche*".) — Parmi les métiers proprement dits, il faut ranger l'art de travailler le fer (V. „*Forge*"), et la *Poterie* (V. ce mot.) L'art de tresser des paniers, des corbeilles, des nattes, des sacs, des filets (V. „*Tressage*"), de travailler le bois (barques, arcs, lances, etc. (V. „*Menuiserie*"), de préparer des peaux (V. „*Peau*"), de couper les cheveux (V. „*Chevelure*", „*Frisure*"), est propre à tous les Warundi plus ou moins. Tous savent encore, à l'occasion, bâtir une case (V. „*Architecture*"), faire de la bière, et de l'huile de palme. Ces derniers travaux, comme celui de tresser des corbeilles, sont propres aux femmes. (V. „*Bière*", „*Huile*"). Il n'y a pas des gens qui se donnent exclusivement au *commerce* (V. ce mot). Les *médecins* (V. *Médecine*") se confondent avec les *Guérisseurs* (= *awafumu*, V. ce mot). Ces derniers, comme les „*Pluviatores*", les *Charmeurs* de poisson, les *Devins*, et même les „*Kiranga*" (= prêtres, V. ces mots), exercent un vrai métier spécial, à part, et presque toujours héréditaire dans la famille. Les Watwa sont tous à peu près *potiers* et *forgerons*. Chez les Warundi, ces deux métiers sont héréditaires dans la famille. Ils l'exercent de père en fils sans que pour cela ils forment une caste à part, comme les Watwa.

Meuble.

Les *meubles* sont bien primitifs chez les Warundi. Sous ce mot on peut toutefois classer un certain nombre d'objets, de vases et d'ustensiles. — 1°. D'abord la *porte* (= *urugi*, *urukingisho*, de *kukinga*). L'entrée (= *umuryango*) est formée par une claie. Celle-ci est faite (= *kudzjisha urugi*) de gros roseaux (= *amarenga*, *umwironge*, *itungutungu*), liés sur deux bois minces recourbés en arc et maintenus par une corde. *Fig. n°. 76.* A la place de roseaux on emploie aussi (à l'intérieur) du papyrus sec (= *amafunzo*), ou de fortes lianes ou de minces verges tressées. Fermer la porte se dit: *kugarra*, l'ouvrir = *kugurura*. La nuit cette claie est fixée à l'intérieur au moyen d'un gros bâton (= *ikiwando*, *icyugazo*, *ikihīndīzō* de: *kuhindera impene*) placé horizontalement devant la claie et glissant dans les parois de la porte à travers deux anses appliquées à droite et à gauche. — 2°. Dans chaque case de famille ou trouve un *lit* (= *uwuriri*, *uwutezi*). Tandis que les enfants dorment roulés dans une natte (= *kwiyorosa mu 'kirago*), dans l'„atrium", les parents (et les grandes personnes) ne se couchent jamais par terre. Ce lit se compose de quatre piquets fourchus (= *inkingi*) fichés dans le sol. Sur ces fourches-pieds reposent deux bois, longs de 1m.70 environ (= *imitandikwa*, *umwaro*). Sur ces deux bois latéraux sont liés régulièrement en travers des bois plus minces ou des roseaux (= *isaso*). La partie supérieure, déjà un peu plus haute, est rehaussée encore par des roseaux, des bois tendres ou de l'herbe. Ce coussin se nomme: *umusego*, ou: *umutaramuro*. Sur ces roseaux ou sur ces bois est étendue en guise de matelas, de l'herbe (= *kusasa uwukāngăgā*). Une natte, dans laquelle on se roule nu, sert de couverture. *Fig. n°. 68.* — 3°. Les Warundi n'ont pas des sièges ni même des tabourets si fréquents ailleurs. On s'assied sur de l'herbe fine et blanche (= *ishinge*), dont la case, ou plutôt l'„atrium", est *tapissée* (= *kusezera*). Les nattes sont assez rares dans l'intérieur, mais fréquentes dans l'Uzige. Si l'on en a une disponible, et si l'on reçoit un person-

nage de marque, on la déroule *à moitié*, et le visiteur s'assied sur la partie déployée. Ceux qui l'accompagnent s'asseyent par terre sur l'herbe, ou sur d'autres nattes déroulées *complètement*. — 4⁰. L'arc est suspendu (= *kumanika umuheto*) à un crochet en bois fixé en haut au milieu de la case. Ce crochet se nomme: *intagarra, ingango. Fig. n⁰. 77.* Quelquefois l'arc est enfoncé simplement entre les bois latéraux de la case. Les flèches sont mises avec l'arc, et enfoncées entre les bois des parois (= *kuwika ku 'miganda*). Quelques riches ont un carquois (= *umutana, umusukwa*). *Fig. n⁰. 19.* On conserve encore les flèches auprès du lit, serrées dans les *urusika* (cloison). — 5⁰. Dans chaque case on voit une ou plusieurs *ivitereko*, ou: *urusanzirw' inzu.* C'est un appareil en ficelles bien tressées en guise de filet, fixé en haut de la case, ou accroché le long des parois, et destiné à y suspendre des paniers ou d'autres vases (pots de miel). Car on ne met jamais ces paniers par terre, e. a. raisons, à cause des fourmis blanches. La vaisselle au contraire, c.-à.-d. les pots et les cruches, est placée simplement par terre à côté du foyer sur des coussinets = *ingatta, indarazo Fig. n⁰. 54,* ou dans de petits trous creusés dans le sol. — Au-dessus du foyer se trouve ordinairement une espèce de râtelier = *urusenge,* pour y placer le bois de chauffage. Les Watwa ayant peu de paniers (remplacés par de la poterie) n'ont pas de ces *ivitereko*. — 6⁰. Dans chaque ménage on a, pour moudre les grains de sorgho, d'éleusine, une ou plusieurs pierres à moudre = *urushyo,* plur: *inshyo* ou: *urutezi.* C'est un morceau de granit, ou d'autre pierre dure, de 40 à 50 c.M. de diamètre, plate et un peu concave en haut. A force de la frotter longtemps avec une petite pierre dure, on obtient une surface assez lisse. Une petite pierre de dix centimètres = *inkasīre, imanakaze,* un peu plate et tenue à deux mains, sert à écraser les grains, étendus sur la grande pierre, par un mouvement continuel en avant et en arrière. Chaque ménage a aussi un mortier en bois = *isekuro,* de: *kusekura,* ou: *induduzo,* avec son pilon = *umusekuzo, umuhini, umusekuzwa. Fig. n⁰. 78.* — 7⁰. Aux meubles appartiennent aussi les pierres du foyer = *amāshĭgă, itekesho.* (V. „*Foyer*"). — 8⁰. Pour cuire (= *kuteka, kukīnzjĭkă*), on a des pots (= *inkono*) en terre cuite, faits par les Watwa (V. „*Poterie*"). Placer un pot sur le feu se dit: *kuterekako*; l'enlever du feu = *kutērŭră.* Ces pots (= *inkono*) de différente grandeur, à ouverture plus ou moins large, ont plusieurs noms, e. a.: *impange,* ou: *intango (ni ninīya),* ou: *ikitereko, inago,* ou: *inaga, urweso (inzeso), intawarirwa, intariko, ukwavia, urwihebe,* ou: *inteba,* ou: *uruwehe* (petit pot à cuire), *inganzo, urwāvўă, ikisuko, ikigombo,* ou: *inkono (intango) ya 'vigombo* (à deux ouvertures), etc. *Fig. n⁰. 17, 24, 121, 128.* Dans chaque case on a aussi plusieurs cruches (= *imiwindi*), plus hautes en général, et à ouverture plus petite, en terre cuites, faites aussi par les Watwa. *Fig. n⁰. 119, 120.* Avec ces cruches les femmes et les enfants vont puiser de l'eau à la source. Elles servent aussi pour conserver l'eau pendant le jour, la bière, l'huile à palme, le miel, etc. Elles portent aussi différents noms e. a.: *ikarabo,* ou: *ihereswa* (petite cr.), *umuhange, intawarirwa, inaga, intango, uwunoga, umugumuriza, ikishūrĭrŏ* (cr. de miel), etc. On pose ces cruches par terre dans de petits trous (= *ikinogo, akogo, intoboro*), ou sur des coussinets (= *ingatta, indarazo*). Ces coussinets sont ronds, tressés d'herbe ou de feuilles du bananier et souvent très jolis. On s'en sert aussi pour porter des charges sur la tête. *Fig. n⁰. 54.* La poterie est assez souvent ornée de lignes symétriques, etc. = *imisengo kusarura: uwusarure. Fig. n⁰. 116, 119, 120.* — 9⁰. Pour boire on a des vases (en guise de tasses), faits de la coque dure d'une citrouille coupée en deux. Il y en a deux espèces; des grandes pour y verser la bière, faites d'une grande citrouille nommée: *ikisabo,* ou: *ikitekwa.* Ces grandes coupes ont plusieurs noms: *ubwato, uruho* (plur: *impuho*), *urusozwa, uruwangara, inganzo. Fig. n⁰. 14.* Ensuite il y a les petites, qui servent pour puiser la bière dans les grandes coupes, ou bien pour boire de l'eau (tasses). Elles aussi ont plusieurs noms: *akasozwa, akuho, akadewuzo, inkongōrō y' ukwezi* (tasse en forme de croissant), etc. Ces petites tasses, très gracieuses et légères, sont faites de la coque coupée en deux d'une petite courge, nommée: *umungu, umuribwa.* Les Watwa se servent rarement de ces vases en bois. Ils ont de petites tasses en terre cuite: *ututamagarra,* fabriquées par eux, dans lesquelles ils boivent. On en trouve aussi chez les Warundi, qui les achètent chez les Watwa. *Fig. n⁰. 121a, 122.* — On peut encore ranger parmi les ustensiles de ce genre: une gargoulette = *umubirīkĭră, Fig. n⁰. 137*; une écuelle pour puiser de l'eau = *uruwakūzo (rw' ukunywesh' amazi), uruwaya*; un bassin = *icyōtĕrŏ, ikiwehe, ikivumvu* (van) *Fig. n⁰. 51, 126*; un vase pour traire les vaches = *icyanzi,* fait du bois de l'arbre = *umuviru, Fig. n⁰. 15, 16*; un pot à lait = *iwango*; un petit bassinet = *urweso, akahereswa,* etc. — 10⁰. Pour préparer l'„ugali" (polenta = *umŭdzĭmă, umunogerwa*), le remuer (= *kucyumba*) on se sert d'une spatule en bois = *umuko, umukiza, umutaharo.* On s'en sert aussi pour tourner la bouillie (= *kusigissa umusūrŭrŭ*). *Fig. n⁰. 79a.* Pour enlever le beurre de dessus le lait (battu) = *kuvyūra,* les Warundi, et principalement les Watutsi, ont une cuillère recourbée, en bois = *indosho, ikıravyi, ingocyorwa. Fig. n⁰. 80.* Dans la fabrication de l'huile de palme (= *amamēsa*), on emploie un coquillage pour séparer l'huile de l'eau. Les Watwa ont à cet effet un cuiller en bois, creusé, mal travaillé, non recourbé = *indicyo*; ou bien ils se servent d'un coquil-

lage. *Fig. no. 81.* Du reste, tout ce qui est dit ici des *meubles,* s'applique également aux Watwa, à moins de mention spéciale. V. en plus l'article „*Poterie*". A l'article „*Tressage*" il sera parlé des *paniers, corbeilles, nattes, sacs,* etc., afin de compléter la série assez limitée des *meubles* et *ustensiles*.

Mois.

La détermination du *temps* et la division de l'année sont assez vagues chez les Warundi, ainsi que chez les Watwa. Ils ne possèdent guère que les mots: *umwaka, umutazo* (année) et *ukwezi, inkwezi, icyezi* (mois ou lune). Pour couper l'année ils n'ont pas non plus des *fêtes* publiques, ni même des fêtes de moisson. Le mot de *umwaka* (année) signifie quelquefois une durée de temps indéterminé, même bref. Ainsi quelqu'un qui est malade depuis dix jours seulement, dira: *ndarwaye umwaka urashira* = je suis malade depuis un an! Toutefois, ils comptent par années *lunaires,* calculées sur les phases de la *lune*; mais aucun Murundi saurait dire combien de mois il y a dans une année. Ce qui caractérise pour eux *une* année c'est la suite invariable des deux saisons principales: de la pluie et de la sécheresse. Pour désigner un petit nombre d'années (ils n'en comptent guère au delà de dix) ils diront: nous avons cultivé le sorgho (ou moissonné) tant de fois. Ils possèdent un grand nombre de mots pour désigner les différents *mois,* ou plutôt les différentes saisons ou époques de l'année. Tous ces noms sont basés sur l'*agriculture.* Naturellement pendant la période sèche ces noms sont moins nombreux. Ces noms correspondent un *peu* à nos mois. Quelques uns sont courts, d'une ou deux semaines seulement. Ces noms de mois ou de saison ne correspondent pas toujours sur *tous* les points de l'Urundi. Ainsi, dans l'Uzige où la pluie commence plustôt, le mot indiquant octobre, sera reculé à nov. ou déc. dans le centre de l'Urundi.

Morale.

On se figure quelquefois les soi-disant „Naturvölker" dépourvus de *toute* morale, ou tout au moins vivant dans ce premier stade où la morale commence à éclore sous la loi d'une aveugle *évolution.* C'est une grave erreur. Les faits et l'observation non-prévenue enseignent le contraire. Aussi, les vrais anthropologues sont unanimes à ce sujet. Les études de M. *Man* et de *Quatrefages* sur les *Mincopies* (Nigritos des îles Andaman) et de M. *Hahn* sur les *San* et *Khoi-Khoï,* peuvent servir de modèles dans cet ordre d'idées. Il est vraiment honteux pour la science (la vraie), que des ouvrages, comme celui du *Dr. Fritz Schultze („Psychologie der Naturvölker"),* enseignent systématiquement et à-priori le contraire de la verité. De tels livres feraient reculer la science anthropologique et ethnologique, si c'était possible, de plusieurs siècles, au lieu de la faire progresser! Lorsqu'on a été de longues années en contact avec l'*âme* de ces peuples, réputés barbares et qui le sont si peu, lorsqu'on a vécu longtemps parmi eux et avec eux, de leur vie simple et patriarchale, on est vraiment choqué et scandalisé du partipris, de l'injustice très peu fraternelle, de la *barbarie* réelle avec laquelle ces millions d'humains sont jugés et condamnés, et cela au nom de la science! Non, ces peuples „primitifs" (qui ne sont pas primitifs du tout, mais très *décadents*) n'ont besoin que de vérité et de lumière, que d'être mieux connus pour gagner dans notre estime. — Certes, leur religion a fait un triste naufrage à travers les âges; on doit l'appeler plutôt l'anti-religion sous une de ses innombrables formes, ou mieux encore, l'infidélité tout court; mais *tout* n'a pas sombré dans ce naufrage. Il reste des épaves, des vestiges de la réligion primitive et révélée, quoique contrefaits et même souillés la plupart du temps. — C'est le cas aussi pour la *morale* chez ces mêmes peuples infidèles. Elle existe bel et bien, quoiqu'elle ait souffert par-ci et par-là de rudes entorses. Il est même frappant, qu'en général la *morale* ait moins souffert que le *dogme* chez ces peuples-là. On peut lui appliquer le célèbre effatum: „*Anima (conscientia) naturatiter christiana*". Du reste, ces peuples auraient disparu depuis longtemps, si une morale et des principes moraux leur manquaient. Un peuple sans morale (et sans religion) ne se conçoit pas, et, en tout cas, ne durerait pas un quart de siècle. — Après ces préliminaires, qui ne sont pas superflus, parlons des Warundi.— Leur *valeur morale* est la même que celle des autres peuples Nègres; je crois même, qu'elle est plus grande à certains points de vue. Il n'est question ici, bien entendu, que de moralité *naturelle,* purement humaine, puisqu'il est bien évident qu'on chercherait en vain chez nos Warundi, les nuances délicates de la plupart de nos vertus et qualités chrétiennes. Ils ont distinctement l'idée du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, de tous les grands principes moraux. Ils ont des termes pour exprimer ces idées (bien = *-iza,* mal = *-bi,* vrai = *-kuri,* juste, honnête, équitable = *-mweranda, kwera, ingero,* etc.). Il faut avouer néanmoins, que beaucoup de mots manquent dans leur langue pour désigner une foule de nos conceptions morales, de nos fines fleurs de vertus, et de nos vices aussi! Il est vrai, que les langues bantu sont pauvres en adjectiva et en mots abstraits en général. Un mot désigne parfois tout un ordre d'idées pour lesquelles nous possédons, dans nos langues christanisées, toute une série de mots nuancés. Leur langue y pouvoira avec le temps. Bien des termes, encore matériels et terre-à-terre en ce moment, s'idéaliseront peu à peu. On chercherait en vain chez Cicéron les noms de bien des vertus chrétiennes. Plusieurs mots cicéroniens ont reçu depuis un sens plus idéal et éthéré

(p. e. „*virtus*", „*humilis*", „*castus*", etc.). — Si l'on demande aux Warundi, *pourquoi* ils taxent ceci de bien, cela de mal, ceci de juste, cela d'injuste, etc., ils gardent le silence, ou s'ils répondent, ils diront que c'est, parceque „le coeur (conscience) leur dit cela", ou leur *ubwenge* (raison), ou enfin que cela *doit* être ainsi! Je n'ai jamais entendu qu'ils disent: „Parceque *Imana* (ou un autre esprit) le défend, le trouve bon", etc. Il se peut néanmoins, que parfois on ait obtenu d'autres réponses. Est-ce à dire que leur morale est *indépendante?* Nullement. Elle procède du substratum religieux qui est en eux à l'état latent, inconscient, mais qui existe néanmoins malgré leur infidélité et leur culte pour des êtres qui *s'interposent* entre eux et le vrai Dieu. Ils ont l'âme (la conscience) „*naturaliter christiana*". La voix du Législateur suprême qui parle dans leurs coeurs assez souvent, c'est celle du Bon, à moins que ce ne soit la voix de leurs bons anges. Leur morale est donc *indépendante* dans *ce* sens seulement, qu'elle est meilleure que leur pratique religieuse (quant aux dogmes). C'est une *inconséquence* qui leur fait honneur; car quelle moralité peut découler *conséquemment* d'une forme anti-religieuse! Ce qui vient d'être dit s'entend de l'*éthique* naturelle; car pour les choses positives les Warundi diront parfaitement que ceci ou cela est bon, mauvais, licite, défendu, etc., parce que les esprits, le roi, les chefs, les parents, etc. le défendent, l'agréent, etc. La *loi naturelle,* dans ses grands traits, existe donc parfaitement en eux. Ils ont également l'idée de mérite et démérite, de récompense ou de rémunération et de punition. Leur manière de remercier, de dire merci pour un bienfait, est caractéristique à ce point de vue. Ils disent: *urakodze neza,* littér.: tu as bien agi; ou bien: *uragidze neza.* Les Wanyamwezi disent généralement: *warawedzja, wawedzjaga,* etc. avec le même sens. Le nom d'une divinité des Wabembe est *Kawedzja* = qui fait bien toujours („*omnia bene fecit*", „*et erant valde bona*"). — Si maintenant nous parcourons l'éthique *spéciale,* nous verrons d'abord, que l'éthique *individuelle,* malgré bien des lacunes et des désordres, se dessine parfaitement. Les Warundi sont profondément religieux. Leur vie est remplie d'actes religieux. Si leur culte est prostitué et s'il va presque toujours à une mauvaise adresse, ils n'en sont pas moins en relations avec l'outre-monde. Ils prient, ils observent des abstinences. Ils ont des sacrifices, des lieux sacrés, des prêtres. Ils portent des amulettes, etc. Bref, l'athéisme, même pratique, n'existe pas. S'ils jurent beaucoup, ils ne blasphèment presque jamais. — Envers eux-mêmes les Warundi observent les devoirs d'hommes autant qu'on peut attendre cela de payens. Le suicide est rare. On le dit plus fréquent parmi les Watutsi. Les auto-mutilations sont plus rares encore. Quant aux défants et vices strictement privés et individuels, le Murundi en a. Il est irascible et cède volontiers à la colère. La modération lui est difficile. Il est rusé, équivoque et ment beaucoup. Le Mututsi est très fier et tous sont vaniteux. L'avarice est bien moins souvent constatée chez eux. L'impudicité chez les Nègres, et chez les Warundi en particulier, est bien moins grande, qu'on le supposerait de prime abord. Beaucoup de choses qui choquent notre délicatesse, ne sont que des grossièretés de paysans et qui les rendent, certes, peu coupables. Les vices contre-nature sont très rares, si non complètement inconnus. On chercherait en vain chez eux les perversités raffinées de nos villes et de nos Hénochies d'Europe. Les jeunes gens se permettent mainte légèreté, et il paraîtrait que l'abus de la masturbation est assez fréquent parmi les enfants, surtout parmi les filles. Disons un mot de la *pudeur,* puisqu'il est de mode parmi les anthropologues d'une certaine tendance, de la refuser à certains „Naturvölker". Eh bien! ce serait une insigne calomnie de dénier le sentiment de la pudeur à nos Warundi, tant Watwa (Pygmées) que Wahutu et Watutsi. On conclut ordinairement du *manque d'habits,* ou de leur insuffisance, au manque de pudeur. C'est un raisonnement faux. L'habit est en grande partie affaire de climat, de mode, de convention, de pauvreté, de simplicité, jusqu'à un certain degré, tandis que la pudeur est une qualité naturelle, innée dans l'homme, et les Warundi la possèdent. Des actes vraiment honteux se voient très rarement au dehors. On se cache. Les femmes sont réservées. La nudité entre adultes, autant que le costume traditionnel la rend mal-séante, est mal vue et blâmée. Les assistants ne manquent pas de crier au scandale si quelqu'un s'oublie, même par mégarde. Enfin, les faits et les preuves pour corroborer cette vérité abondent. — On ne peut pas dire que les Warundi sont paresseux par nature. S'ils travaillent peu, c'est qu'ils n'ont pas de raison pour travailler plus qu'il n'en faut pour vivre. Ils sont sobres „de facto", quoiqu'ils soient assez portés p. e. à l'ivresse et à la „gula" s'ils avaient de quoi satisfaire leurs appétits. L'envie n'est pas non plus leur vice capital. Bref, si les sept péchés capitaux ne sont pas à nier toujours dans leur vie privée et individuelle, on voit, au contraire, à chaque instant des qualités opposées et bonnes se faire jour. Toutefois, on ne constate pas de tendance consciente et réfléchie de perfectionnement moral, ni surtout *intellectuel.* Augmenter le trésor de leurs *connaissances* (comme nous l'entendons), c'est bien le moindre de leurs soucis. Leur bon-sens, très développé en vérité, suffit amplement à tout cela. — Les relations avec le prochain sont régies par des règles morales assez bien déterminées. Tuer quelqu'un, le

mutiler, le frapper, le maltraîter notablement, est considéré comme *mauvais* et punissable. On dit qu'un tel fait très mal. Evidemment, une vie humaine n'est pas estimée outre mesure, et on se tait devant certaines folies autocrates de chefs cruels, mais aucun Murundi approuve cela. Tout au plus dira-t-il que c'est une preuve de *force* chez ce roi ou chez ce chef. Même les injures graves, les insultes, les calomnies, les médisances et les mensonges sont réprouvées. Il faut voir avec quelle indignation on dit de ces malfaiteurs: *ari mubi, aragidze nabi, arawesha, arambeshere,* etc. — Le vol est également considéré comme mauvais, et on le punit. Quoique le Murundi soit assez porté au vol, cela n'empêche pas, que l'idée de *propriété* ne soit nettement connue. Les limites des champs sont parfaitement indiquées, connues et respectées par tout le monde. Le vol de la récolte, qui se trouve encore au champ, est très rare. Le vol de bétail (boeufs) est très grave et puni même de mort. — Si l'on envisage maintenant l'*éthique sociale,* tant *domestique* que *civile,* on peut constater aisément chez nos Warundi la plupart des élements, si non tous, au moins en racine, qui régissent une société réglée et viable. Du reste, le *fait* de son existence et de son fonctionnement après tant de milliers d'années dispenserait de preuves. La famille, base de toute société, existe et la vie de famille est même très prononcée. Elle découle du mariage, qui existe bien inconstestablement. La plupart des Warundi sont monogames. Si quelqu'un a plusieurs femmes (chefs), une d'elles (la première) seulement est maîtresse du „urugo". — Le divorce est assez fréquent. Les époux sont assez fidèles et l'adultère pas trop fréquent. — Les parents tiennent à avoir beaucoup d'enfants. Ils les aiment, ont soin d'eux, les élèvent bien corporellement. L'éducation proprement dite toutefois est fort rudimentaire Les enfants de leur côté sont pleins de déférence et d'affection pour leurs parents. Ils leur viennent en aide par leur labeur. Si l'on voit pas mal de vieux et de vieilles abandonnés, c'est qu'ils n'ont pas d'enfants. J'ai vu très peu de cas que des parents s'oubliaient envers leurs enfants, ou que ceux-ci maltraitaient ou injuriaient seulement leurs parents. Cela passe pour très blâmable. — On peut dire que l'esclavage n'existe pas. Il y a une sorte de servage, mais le lot de ces „serfs" est assez doux. Les maîtres traitent ces „suivants" à peu près sur pied d'égalité avec leurs propres enfants. On voit ainsi que tous les éléments de la société domestique, tant *matrimoniale* et *parentale* que *hérile,* se laissent apercevoir chez nos Warundi. — La même chose se constate pour la société publique et civile. Il y a une *autorité* bien graduée, incontestée et incontestable. L'Urundi est une monarchie absolue et autocrate. Le pouvoir du roi est héréditaire. Le roi nomme ou confirme, et révoque au besoin les gouverneurs de provinces et, en principe, tous les autres chefs de district (*awatware*). Leur pouvoir est héréditaire aussi, mais „ad nutum" du roi. Le pouvoir législatif (ordonnances), judiciaire et pénal est réuni dans la main du roi, mais les *awatware* y participent. On ne peut pas nier que l'arbitraire règne passablement. Les injustices, les vexations, les exactions, etc., sont à l'ordre du jour. La faute est aux hommes, et non pas aux *institutions* qui fonctionneraient à merveille sous un monarche moins despote que le souverain actuel. — De leur côté, les *sujets* sont tous intimement convaincus qu'il faut obéir au roi, aux chefs. Ce respect pour l'autorité, ce culte plutôt, leur est passé dans le sang. Les corvées, demandées soit par le roi, soit par les chefs, sont exécutées ponctuellement. — Enfin, les Warundi, ont l'esprit d'indépendance nationale très développée. Ils se montrèrent toujours solidaires contre tous les envahisseurs du dehors. — Cette rapide esquisse suffit pour montrer, que nos Warundi ne sont nullement dépourvus de *morale* et de principes moraux. Ils ont leurs défauts, leurs faiblesses, mais à côté ils ont d'incontestables bonnes qualités, nombreuses. Il y a de l'étoffe en eux pour faire dans l'avenir de grandes choses. C'est un peuple vigoureux, actif et énergique, qui étonnera un jour par les grandes choses qu'il accomplira. Je le crois au moins l'égal des Waganda.

Mouton.

Les moutons sont assez nombreux dans l'Urundi. C'est l'espèce ordinaire, poilue; mais une autre très belle espèce, à large queue et de forte taille, est assez nombreuse dans certaines contrées du pays. Les Watwa ont très peu de chèvres ou de moutons. Ils sont très pauvres, et du reste les chefs Warundi les leur enleveraient! Ni Warundi ni Watussi mangent la viande de chèvre ou de mouton; quelques individus toutefois mangent du mouton. Comme les chèvres, les moutons servent pour le trafic (échange de sel et de pioches), mais aussi pour les sacrifices. Les moutons portent quelquefois des clochettes au cou.

Musique.

Comme tous les Nègres les Warundi aiment follement la *musique,* et les Watwa peut-être encore davantage. La musique (sacrée surtout) les électrise, agit sur leurs nerfs, les rend moitié fous: ils ne se possèdent plus alors. — Le principal *instrument* de musique c'est le *inanga,* ou: *ikivuvu,* ou: *indimbagazo. Fig. n°. 82.* Le bois de cet instrument à cordes est sculpté (= *kuwaz' inanga*) de 4 espèces de bois: *ikihahe,* ou: *ikiduha* (euphorbe--candélabre), *umuzuzo, umuvangoma, ikiharamanga.* Sur la partie convexe est tendu *une* corde (nerf = *umūrўă, kuhōtŏră imīrўă, imihotorwa*) qui y passe sept à huit fois (= *kuwang' inanga*). Ce sont les Watwa qui sculptent le bois de l'in-

strument, tandisque les Warundi préparent la corde. Il est probable que cet instrument appartient primitivement aux Watwa et que les Warundi l'ont imité. Les Watwa seuls savent le bien façonner, mais n'ayant pas de boeufs ils doivent se pourvoir de cordes chez les Warundi. Le fond est percé de plusieurs trous (= *ututoboro, utusatago tw' inanga*), tandisque sur la partie bombée on brûle des ornements (= *kusărŭră, uwusarure*). — Avant de jouer l'artiste met toujours les cordes de l'instrument au son voulu (= *kuwangīra*, ou: *kukirānŭră inanga, kutazya*). Il serre si longtemps et essaye du doigt si longtemps la corde, que son son le satisfait. Ensuite il s'assied, met l'instrument sur les genoux et joue avec les deux mains, une de chaque côté. Quoique beaucoup de Warundi savent jouer l'„inanga" (= *kuvuz' inanga*), tous ne sont pas des artistes. Tout en jouant, on chante (improvise) ordinairement d'un ton doux et mélodieux (= *kuvugir' inanga*). Les Watwa, au contraire, accompagnent le jeu d'„inanga" en chantant très fort, et en émettant des sons gutturaux presque sauvages, sans articulation de mots. Quelquefois un des assistants (homme ou femme), électrisé par cette mélancolique musique se lève et se met à danser une sarabande folle, furieuse (= *kutamb' inanga*). — En dehors de l'„inanga" les Warundi ont encore d'autres instruments de musique. Le cor, ou corne (= *ikihuha, ikivudzo, inzamba, Fig. n°. 83*) est une simple corne de boeuf, garnie d'un trou (= *intoboro, umwenge*) au bout ou sur le côté. Les cors en ivoire sont rares. Quelquefois on en trouve chez les grands chefs. Ce cor sert surtout pour sonner l'alarme (= *kuvudz' inzamba, induru*) en cas de guerre, de danger. — Le *ikisandasanda*, ou: *ikihushama (Fig. n°. 84)* est une longue flûte, consistant en un tube de bois garni de trois trous, au moyen desquels on obtient différents sons. — Le *umwironge*, ou: *umuvugisho (Fig. n°. 85, 85a)* est une courte flûte, qui consiste en un tube de bois, fermé à un bout, et ayant à côté un trou pour souffler (= *kuvuz' umwironge, kuhuha mu 'mwironge*), et deux trous pour obtenir dessons différents en y plaçant les doigts. — Les enfants emploient, comme jouet, une espèce de mirliton (= *akasitori, ikironge*). C'est un bout de roseau avec un trou (embouchure) au milieu. Les deux extrémités sont fermées avec du tissu blanc ou de la toile d'araignée (= *inzu y' ikitangurirwa, urutando*). *Fig. n°. 86.* — Les petites filles ont aussi un jouet pour faire de la musique (= *urukayamba, uruyewa*). Sur deux bouts de roseaux sont liés en traverse, et serrés l'un contre l'autre, d'autres bouts de roseaux, formant ainsi deux étages ou parois. Dans le vide du milieu on enferme des grains de maïs sec. En remuant en cadence cet appareil elles obtiennent un bruit „sui generis", qui amuse les petites de longues heures. *Fig. n°. 88.* — L'instrument de musique le plus aimé des Warundi c'est le tambour (= *ingoma, inkiranyi*). *Fig. n°. 87.* Ce tambour consiste en un tronc d'arbre creux (= *kuwaz' ingoma*), sur lequel est tendue fortement une peau de boeuf (= *kukann' ingoma, kufungir' ingoma*) fixée à l'aide de petits piquets en bois (= *utumambo*), qui sont enfoncés dans autant de trous pratiqués dans le rebord du tambour. La peau est mouillée avant de la tendre. Il n'y a qu'un bout du tronc d'arbre qui est tendu ainsi. Le tambour est assez rare dans l'Urundi, peut-être à cause du manque de bois. Les simples Warundi n'ont pas le droit d'en avoir. Dans le sud toutefois, chez les Wamosso près du Malagarazi et dans l'Uzige, on en rencontre davantage. Il est réservé au roi et aux grands chefs (= *awatware*). Les Watwa n'en ont pas. Quelquefois un chef Murundi leur en prête un. Ils en raffollent, et passent des journées entières à le battre. Le tambour sacré du roi, signe et symbole du pouvoir royal, sorte de „palladium" du royaume, se nomme „*akarienda*". Il est très grand, énorme, fait du bois de l'arbre „*umugangoma*". Frapper le tambour sacré se dit: *kutimb' akarienda.* Le tambour sacré est censé être possédé par le *genius* du royaume. Ailleurs chez les Nègres (p. e. dans l'Unyamwezi) il passe aussi pour le symbole mystique du pouvoir royal. Pour désigner le royaume, le trône d'un tel roi, on dira: l'„*ingoma*" d'un tel. Succéder au roi défunt se dit dans l'Urundi: *kusuvira ku 'ngoma.* Dans les discours solennels on invoque le tambour sacré-*akarienda* (son esprit), on jure par lui. — Pour frapper le tambour: *kuvuts' ingoma* = faire parler le tambour, *kukirānÿă, kurindakiza*, on se sert de deux bâtonnets en bois: *umurisho, umugegenwa.* On se met plusieurs à battre un tambour, quelquefois trois ou quatre. Cela fait un concert infernal, assourdissant, mais plus cela fait du bruit, plus les Warundi l'aiment. Ils pourront y passer des journées sans se fatiguer. Ils y mettent un vrai art, en battant toujours en mesure, en cadance. Pendant que les uns tambourinent ainsi, un d'eux, ou un des assistants, se sent tout d'un coup inspiré, et se met à danser. Il s'éloigne du tambour, fait des sauts invraisemblables, des mouvements ou des contorsions comiques, décrit avec ses bâtonnets des dessins magiques dans l'air toujours en gardant la mesure ou le rythme, s'approche comme avec épouvante de l'instrument. On dirait que ce bruit magique l'hypnotise, que l'esprit qui réside dans le tambour l'anime, l'épouvante, l'attire alternativement. A la fin il se met de nouveau à tambouriner dévotement avec ses camarades. — Rarement on chante pour accompagner le battement du tambour. — La *musique* des Warundi (V. „*Chant*", „*Danse*"), comme chez tous les Nègres (et tous les *infidèles!*), a toujours un cachet de mélancolie, de tristesse (en *mineur*). Cette tristesse est

vraiment suggestive, et fait mal au coeur. Cette triste musique a parfois un caractère de charme (pour ne pas dire de beauté) sauvage, diabolique, qui donne l'effroi. (V. „*Hymne*"). On a, du reste, constaté cela partout et toujours chez les infidèles (p. e. les muselmans, les buddhistes, etc.). Les serviteurs du maudit sont forcément mélancoliques et tristes. Il n'y a que les *vrais* serviteurs du *vrai* Dieu qui peuvent *vraiment* se réjouir: „*Gaudete in Domino semper*", „*jubilate*", etc.

Naissance.

Les Warundi sont prolifiques et tiennent à avoir beaucoup d'enfants. Beaucoup d'enfants meurent en bas âge, et souvent les premiers-nés des jeunes mariés. En ce moment le nombre des naissances surpasse celui des décès. Les derniers dix ans la population de l'Urundi a été plus que décimée à la suite de différents fléaux. Ainsi actuellement on peut constater une lacune visible entre les enfants de 4 à 6 ans et ceux de 16 à 18 ans. Les monogames ont généralement plus d'enfants que les polygames, que les Watutsi notamment. — Voir pour ce qui concerne la naissance la notice: „*Accoucher*" et „*Jumeau*".

Natte.

Dans l'intérieur de l'Urundi on trouve peu de nattes. Même les grands chefs s'asseyent par terre, ou sur l'herbe fine et blanche servant de tapis. Dans l'Uzige, au contraire, on en a beaucoup. Il y en a surtout deux espèces de différente qualité. L'„*urava*" (coûtait 4 „*keti*" autrefois à Uzige) est une belle natte de 2 M. de long sur 1 M. 30 de large, tressée finement avec une espèce de jonc du même nom (= *urava).* Ce jonc n'étant pas assez long, elle se compose de plusieurs morceaux alternants et reliés ensemble. (V. *Fig. no. 57*). — L'autre, l'*urukăngăngă*, est tressée d'une graminée longue, qui pousse sur le bord des rivières. Elle ne coûtait qu'un „*keti*", vaut peu, et est mangée par les fourmis blanches (= *kuribwa n' umushwa).* A l'intérieur on en voit de cette espèce. Les Watwa ne tressent que de celles-ci. — Ce sont les hommes qui font les nattes (= *kudzjisha ivirago).* — Dans l'Uzige les nattes servent pour s'asseoir dessus et pour tapisser les cases. Dans l'intérieur elle est nécessaire pour la literie. On se roule tout dévêtu dans une semblable natte pour dormir.

Nom.

L'enfant ne reçoit pas de *nom* avant qu'il marche et qu'il parle un peu. Alors le *père* lui en impose un (= *kwit' izina),* mais sans cérémonie religieuse, semble-t-il. Chaque Murundi porte au moins deux noms, car souvent les voisins, les amis lui en donnent un autre (sobriquet) = *izina ry' umugabo.* Les familles ignorent les noms *patronymiques.* Aucune règle préside au choix de ces noms. Tout paraît dépendre des caprices et des circonstances qui précèdent, accompagnent ou suivent la naissance des enfants, ou des particularités du corps du nouveau-né, de la passion prédominante chez la mère à l'heure où, contemplant son nouveau-né, elle pouse une exclamation, formule un souhait, une crainte, une effusion de douleur ou d'amour. C'est comme chez les peuples antiques et dans la Bible, où presque tous les noms individuels sont autant de phototypes des sentiments maternels, des qualités ou des incidents personnels du dénommé. — Les Watwa et les Warundi ont souvent les mêmes noms. Ainsi un Mutwa et un Mututsi d'Uzige s'appelaient tous les deux: *Sewukenke* = père du chalumeau. Ces noms propres d'hommes et de femmes sont naturellement *legio* dans l'Urundi. Ce serait même, au point de vue linguistique et philosophique une intéressante étude d'en recueillir le plus possible, et de les analyser. La même remarque s'applique aux noms propres innombrables des montagnes, rivières, districts, etc. — Des fêtes ou des cérémonies pour l'entrée dans l'âge mûr, des rites de *puberté*, etc., ne paraissent pas exister, ni pour les garçons, ni pour les filles. A l'âge de ± 20 ans on est appelé *umusore* = adolescent. Aux Watwa, devenus adolescents, on coupe solennellement les dents (V. „*Dent*"). C'est fête de famille. On boit la bière.

Nourriture.

Les Warundi sont sobres et mangent peu en général. La nourriture (= *icyukurya*) est abondante, à condition qu'on cultive suffisamment. Beaucoup de personnes (vieux, vieilles, orphelins) souffrent réellement de la faim quelquefois. La nourriture comprend principalement: 1. Viande (= *inyamma, inkembwa*). La chair du boeuf est permise à tous. Quelques uns mangent du mouton. Personne ne mange la viande de chèvre ou de poule. Il n'y a que quelques chefs, qui, de temps en temps, se permettent le luxe d'un peu de viande de boeuf. Pour tout le monde le *sang* de boeuf (= *ikiremve, ikiraswa*) est un grand régal. — 2. Poisson (= *urufi, iffi, uruyaruzi*). Les Warundi de l'intérieur n'en mangent pas; les riverains du lac en raffollent au contraire. Les Watutsi n'en mangent nulle part. — 3. Manioc (= *uwūmbătĭ, umuhekenywa*). On le mange sous plusieurs formes. Les jeunes feuilles servent d'épinards. — 4. Maïs (= *ikigori, ikisakwama*). On le mange cru, grillé, cuit. On en fait de la farine. — 5. Patate (= *ikizumbu, ikirazi, ikihowogo*). — 6. Citrouille (= *umungu, umunogerwa*). Elles composent les légumes ordinaires, mangées en second plat. — 7. Arachides (= *icyoba, icyema, icyanza*). Assez rares. — 8. Ignames (= *ituku, imanurano*). — 9. Plante à oignon = *iteke, amateke, iganuza.* — 10. Aubergine (= *urutore, ururimano*). — 11. Sorgho (= *isakka, indemēra, amahonda*). On en cultive médiocrement. On en fait de la farine pour la „polenta" (= *umudzima*). — 12. Eleusine (= *uwuro, ubwuro, uwugenyo*). Sur

les hauts plateaux (froids) on en cultive beaucoup. — 13. Oseille (= *inyanni, insowerwa*). — 14. Banane (= *urutoke, ikiyagara*). La banane est, avec les haricots, la principale nourriture des Warundi. On la mange surtout cuite. — 15. Haricot (= *ikiharage, uruwaranga*). — 16. Champignon (= *ubwowa*). — 17. Sauterelle (= *uruzige, inzige, inzikira*). — 18. Fourmis (= *urushwa, urugorogoro*). — 19. Sel (= *umunyu*). — 20. Miel (= *uwuki*). V. tous ces mots. — Les Watwa mangent tout ce que mangent les Warundi. Pour eux, comme pour ces derniers, „manger c'est la vie"! Ils mangent en plus: la viande de chèvre (= *impene*), de mouton (= *intama*) d'antilope et de gazelle (= *ingeregere, inzobe*), de perdrix (= *inkware, icyezi*), de pintade (= *inkanga, indoyi*), de canard (= *ikisaffu*), etc. Ils ne mangent pas non plus de viande de poule. Toutes ces viandes sont rôties au feu, à la broche, enfilées à des bâtonnets fichés au sol à côté du feu.

Ombrelle.

Pour arbriter les petits enfants, portés sur le dos, contre les ardeurs du soleil (ou de la pluie), les mères Warundi ont une sorte d'*ombrelle,* tressée de feuilles (branches) de palmier ou d'autres plantes. En marchant elles tiennent cette ombrelle primitive sur une épaule, de la sorte qu'elle abrite le petit être ficelé sur le dos. (V. *Fig. no. 90*).

Ordalie.

L'usage des *ordalies* est assez fréquent, surtout pour découvrir si un accusé est sorcier ou non. Une lance est rougie au feu (= *kwots' ikiwobo)* et l'accusé est piqué au bras. S'il n'est pas brûlé, il est innocent (= *areze: kwera)* et il est innocenté, blanchi (= *wamuweseye, wawamweshēye : kumwokora :* on l'a calomnié). Si le sang jaillit, s'il sent la brûlure (= *arahīye, ikiwobo kiramufashye),* il est déclaré coupable. — Les Watwa frottent avec une lance rougie au feu, sur la paume de la main (= *umuhe umuyogo).* S'il sent la brûlure et se retire aussitôt, il sera coupable. La lance rougie au feu est d'abord poudrée avec une poudre magique = *umukundamazo,* ou *umuvuba* (arbre de ce nom). Sur la main on met une autre poudre = *umugo, uruzino.* — Les Warundi emploient encore l'eau bouillante (= *kwotsa mu 'mazi ashushye).* L'inculpé y met la main. S'il est brûlé et qu'il se retire, il est reconnu coupable.

Orientation.

Les Nègres en général, et les Warundi en particulier, savent fort bien *s'orienter,* sans boussole, et sans *nos* moyens à nous Placés au milieu d'une forêt et ayant perdu le sentier, ils se trompent rarement de direction pour en sortir ou pour aboutir, chance que n'aurait probablement pas le Blanc, dans la même situation. — Les Warundi, vu leur pays complètement déboisé, savent s'orienter toujours et avec une grande précision. — Ils n'ont pas de mots génériques pour désigner *nos* points cardinaux: *nord, sud, est* et *ouest.* Les désignations qu'ils emploient sont relatives, et varient selon la contrée qu'ils habitent. Ainsi, les Warundi du lac Tanganika désignent l'est par *mugamba* (Randgebirge) et les orientaux par *awanyaruguru* = ceux habitant en haut des montagnes. Par les habitants du centre le *sud* est généralement désigné par le mot *mosso, ku 'mosso* et les méridionaux par: *awamosso*; — le nord par: *iwūsīgā, ku 'nkiko (?),* et les septentrionaux par: *awavredzjūrū* = ceux qui descendent d'en haut; — l'*ouest* par: *uruguru, iwushi, uwututsi, uwutūrū, ikirengarūgŭrŭ, uwurēngĕrŏ w' izuba* (= où descend le soleil), *imbo (umugamba),* les occidentaux: *awanyaruzi* (les hommes de la grande eau, lac); — l'*est* par le mot: *ebfo, hebfo, inkiko, uwuteruko,* ou: *uwuturuko w' izuba* (d'où sort le soleil), etc. — L'est-sud-est est désigné aussi par le mot: *uwuturuko w' izuba*; un point cardinal se dit = *mu 'mbavvu.*

Ornement.

Les Warundi, tant hommes que femmes, aiment à s'orner le corps, à porter des *ornements.* Ils y mettent souvent de la coquetterie. On peut même parler de la *mode,* car le choix, la préférence de certains de ces ornements varie selon l'époque. Les Watwa, étant trop pauvres, ont moins de ces ornements que les Warundi.

1°. *Umuhare, umuharisho, uwugōmŏrŭ.* C'est un petit ornement en cuivre jaune et rouge ou en fer, de forme conique, d'entonnoir ou de petite clochette, porté au cou (= *kwambara mu 'sozi*). Sa longueur varie de 2 c.M. à 6 ou 7 c.M. On en porte toujours plusieurs (5 à 10) au cou. S'ils sont très petits, il peut y en avoir de 30 à 40. Ce sont les forgerons, tant Warundi que Watwa, qui les font (= *kūcyŭrŭ*). C'est un ornement d'homme. Très peu de femmes en portent. Dans ces *imihare* on serre souvent des poudres magiques, avec de petits grains rouges = *uwurunga,* de l'arbre: *umurinzi.* Il sert alors en même temps d'amulette. Du reste, la forme, toujours la même, paraît bien phallique. *Fig. no. 91.*

2°. *Ikirezi,* ou *inono, ikinono, icyambarwa* (= écaille de la bête: *intimba*); le trou = *umwenge,* où passe la ficelle = *kutūngĭrŭ*; l'extrémité inférieure = *umunwa*; la partie intérieure rayée de la „concha" = *ubwammi bw' ikirezi.* C'est un coquillage blanc, conique, assez large, coupé en deux et porté au cou. On l'*importe* dans l'Urundi (du sud: *Wamosso, Wazuza*) et il coûte assez cher (en échange d'un mouton). Il y a aussi des *ivirezi* ronds, en demi-cercle (coquillage), ou des *isenge,* qui dans l'Unyamwezi sont le signe de l'autorité royale. Les Warundi tiennent beaucoup à leurs *ivirezi.* Ils ne s'en défont pas volontiers. Ils sont assez rares. Dans certaines contrées de l'intérieur du pays, les grands seuls les portent. Les femmes (Watutsi surtout) en portent aussi

quelquefois. On *affirme* que l'*ikirezi* est exclusivement ornement et qu'il n'a pas de sens religieux. Toutefois, il ressemble au „*lupingo*" des Wanyamwezi qui a sûrement un caractère religieux. Il y est même le signe essentiel de paganisme *(nécrolatrie)* selon le P. Lombard, puisque les mânes (pénates) sont censés y résider. Le père en mourant, le transmet à son fils. Ces „*lupingo*" sont toujours *triangulaires,* limés exprès pour leur donner cette forme; comme les *ivirezi* ils figurent le „*mons veneris*" ou le cteis. Cela revient toujours au même emblême ou blason infernal. Les Watwa portent peu d'*ivirezi.* Actuellement ce coquillage est importé de la côte orientale, mais il se pourrait qu'il venait anciennement du nord par la voie du Nil. Dans le musée du Louvre on remarque le *même* coquillage-ornement, trouvé dans les tombaux des anciens rois d'Egypte. *Fig. nº. 92.*

3⁰. *Inzogera, uruzogera, iyugi, uruvugisho, umudende.* Ce sont de petites clochettes en fer, forgées par les Wavira, Warundi et Watwa. Les hommes aiment à les porter *(= kwambara)* à la cheville des pieds pendant la danse. Dans l'Uzige on remarque de ces clochettes en cuivre, importées de la côte et portées en bandoulière. *Fig. nº. 89.*

4⁰. *Isenge, irikīka.* C'est une dent d'hippopotame *(= invubu)* polie et aplatie, portée par les hommes au cou, de telle sorte que la pointe dépasse un peu sur l'épaule. Dans l'Uyogoma on voit aussi de ces *isenge* en cuivre, plats et larges, et très bien travaillés. Si cette dent se détache par hasard et tombe, c'est un signe de mauvais augure. C'est donc plus qu'un pur ornement. Elle a du reste la forme d'une corne. *Fig. nº. 93.*

5⁰. Les *amulettes (= imiti)* sont souvent ornées, et servent en même temps de moyen de coquetterie. Ainsi, les *cornes (= amahembe)* de certains chefs, *awafumu,* etc., sont souvent couvertes d'une fine peau noire, qu'on prendrait pour du marroquin, et qui est très artistement travaillée.

6⁰. *Umunoni, intunda, umushiswa.* C'est un bandage ou ceinture de femme, artistement tressé *(= kudzjisha)* d'herbe fine et dorée. Les femmes, de l'Uzige principalement, le portent au-dessus des seins comme ornement, et aussi pour y fixer l'habit et l'empêcher de tomber.

7⁰. *Couronne = urugori, ingori, urutanyi, urugoreko.* Elle est tressée d'épis de maïs et portée par les femmes Warundi et Watwa nouvellement accouchées, pour que l'enfant prospère! = *umwana akure.* Lorsqu'elles sont en deuil, elles mettent autour de la tête deux bandes d'écorce de bananier. — Les filles portent souvent sur la tête une couronne (Stirnband) finement tressée, ronde, ou plate *(= umuhiri, akadidunsuzo). Fig. nº. 98.* — D'autres en ont une spécialement pour la danse, tressée de fibres de raphia, avec une longue queue, pendant sur le dos *(= umuwanga). Fig. nº. 138.* — Dans l'Unyamwezi les femmes Waswezi (Bacchantes) ont de belles couronnes ou diadèmes, ornés de pierres. *Fig. nº. 136.*

8⁰. *Ceintures.* Beaucoup d'hommes et toutes les femmes et filles portent des ceintures, ornées ou non. (V. „*Ceinture*"). Celle des hommes dans l'Uzige, consistant en plusieurs tours de mince fil de fer, se nomme *umutahe.* Celles des femmes et des filles s'appellent: *irumbi* („*ipote*"), *ingage* (tressée), *ivipamba* (double raie de perles), *ivisango* (ceint. garnie de perles), *inshe y' awakobwa, umukanda y' inshe* (ceint. retenant le tablier des filles), *intebe* (c. garnie de minuscules tabourets), *indibu* (c. garnie de fruits durcis de ce nom), etc. etc. Ces ceintures sont ornées souvent de perles rouges, blanches, etc. — Comme l'*umuwanga* ressemble à la „*taenia*" ou ruban passé dans les cheveux chez les filles grecques, la ceinture avec le tablier ou l'*uruyonga* rappelle la *zona* des mêmes Grecques et Romaines. Elle existe déjà chez les anciens Egyptiens. Qu'elle fonctionne aussi chez les Warundi comme „ceinture de Venus", la réponse ordinaire donnée à la question: pourquoi la porte-t-on? = *tushazze* = pour être jolies, fascinantes, le prouve. *Fig. nº. 22, 23, 97.*

9⁰. *Perles.* Elles sont l'ornement favori des hommes et surtout des femmes. Les petites perles rouges *semsem (= uruna, uwuna, urusaru, uwuhembe)* sont portées, enfilées en chapelets, au cou. Dans l'intérieur les femmes seulement en portent. Celles des chefs en ont souvent 20 à 30 chapelets pendant sur la poitrine. Le long du Tanganika les hommes aussi portent des perles rouges. La perle *nakkas* oblongue *(= inganga, inyonga, indāmbĭkă, inyambarwawami)* est très aimée aussi, et portée partout au cou. Elle est rare encore dans l'intérieur et passait pour l'ornement royal. Le long du lac elle est assez répandue. Les riches en portent 5 à 6 raies autour du cou. — Les perles blanches *selani (= uwuzuru, urwambarwa, imisanya, wamukogeragowe (?), utunyanza twera)* sont appréciées au lac par les femmes, qui en portent plusieurs colliers descendant sur la poitrine. Au centre on n'en veut pas. Les perles noires, roses, bleues, dorées, argentées, etc., ne sont pas acceptées. Toutefois, le long du lac on en accepte des grosses bleues, dont on fait des ceintures. (Femmes Wavira et Wabembe).

10⁰. *Anneaux* et *Bracelets: a. Ikitembe, intembe, ikirinzi, ikisaringe (Fig. nº. 95)*; sculpter un tel bracelet en bois = *kuwaza,* garnitures en fer, cuivre = *umurunga, utuma, nyerere*; ouverture pour passer le bras = *izuru.* Tous les Warundi (hommes) portent ce bracelet en bois au poignet gauche. Il sert à empêcher la corde de l'arc de blesser le bras, en rebondissant (= *kugombora*). Il est de bois dur, luisant, bien poli, orné souvent de petites plaques de cuivre, ou de fer. Il est rond

ordinairement. Les Wazige toutefois l'ont pointu, en imitation des Wavira. *Fig. n°. 95.* — Les Watwa en portent aussi, mais moins soignés, jamais ornés. Au lieu d'*intembe* en bois, les gens riches d'Uzige en ont en cuivre massif (= *umuringa*), qui pèsent quelquefois plusieurs kilos et sont des chefs-d'oeuvre des forgerons Wavira. Ils n'ont pas d'entaille (= *izuru*) pour passer le bras.

b. Ikidanga, ikiyombera. C'est un bracelet en gros fil de cuivre, en spirale, faisant plusieurs fois le tour du bras. Les femmes des gens aisés de l'Uzige en ont souvent aux deux bras. *Fig. n°. 99.*

c. Umuringa. C'est un bracelet ou anneau en fil de cuivre jaune ou rouge, de différente grosseur (1/2 à 1 c.M.). *Fig. n°. 96a.*

d. Umurinda. Bracelet en fer; carré = *amatonde*; avec dessins = *uwusaruro.* Ces bracelets sont de la même grosseur que les précédents. Tout le monde, hommes, femmes enfants, en porte, souvent plusieurs à la fois. *Fig. n°. 96.*

e. Indinga, ururinga, inyambarwa. Ce sont des anneaux minces, faits des poils de la queue d'une vache (= *uwushenza w' inka, urutahe*), entourés de fils de cuivre jaune ou rouge, et portés au bras en guise de bracelets.

f. Umunoni, iminyoni, umushiswa. Ce sont des anneaux tressés en paille dorée, que les filles (et quelques femmes) aiment à porter aux bras et aux jambes. Elles les tressent elles-mêmes. D'autres (= *umudōgŏrā*), faits de jonc, sont portés par les petits enfants. *Fig. n°. 97.* Les petits Watwa ont des anneaux en terre cuite = *utuwumbwa,* ou en corde tressée = *amatzina.*

g. Inyerēre z' indinga, z' urukayamba, urusambo. Ce sont des anneaux minces comme les *indinga,* et faits de la même manière. On les porte aux jambes, au nombre de plusieurs centaines quelquefois.

11°. Les enfants Warundi, garçons et filles s'ornent souvent le cou avec de petits fruits qui de loin ressemblent à des perles. Noms: *iwitwetwe* (= fruit blanc, ressemble aux: *amazuru,* recherchés par les filles); *indibi,* ou *indibu* (fruit brun); *ikiyambaha; uwuyaruloke; kiriwuriwu,* etc. — Les garçons portent au cou un morceau de bois arrondi (= *iruru, ururu* = arbre du même nom), attaché à une ficelle, de la sorte que l'*ururu* pend sur la poitrine.

Palmier.

Le palmier à huile (élaeis) n'existe pas dans l'intérieur de l'Urundi. Par contre dans l'Uzige, et le long du lac Tanganika, on les compte par milliers. Tous les Warundi notables en possèdent un certain nombre, plus ou moins grand. Ils ne constituent pas un domaine réservé aux chefs. Les Watwa n'en ont pas. S'ils veulent faire de l'huile de palme, ils achètent les fruits mûrs chez les Warundi. On en *plante* rarement. Les noyaux, jetés ou tombés au hasard, poussent d'eux-mêmes. La plupart de ces jeunes arbrissaux sont arrachés à l'occasion. On en laisse quelques uns pour remplacer les vieux qui tombent ou qui sont épuisés. (V. „*Huile*").

Panier.

Les Warundi se servent d'un grand nombre de *paniers* et de couffins. Il y en a de toute grandeur et de toute forme. Quelques uns sont grands, comme le *umutemere, umwiba,* etc.; d'autres petits, p. e. les *inkoko,* etc. L'*imbungo* est fait de bambous, est assez élevé et plat en bas. L'*ikikeka* est rond en haut et carré en bas. L'*ikivumvu* est une espèce de van. — A peu près tous les paniers sont ronds, ainsi que leur couvercle, qui est égal à la partie inférieure (fond) et s'ajuste précisement sous les rebords en poussant légèrement. *(Fig. n°. 52, 55, 55a).* Ils servent pour conserver et transporter des effets, et pour servir les mets, en guise de plats. Dans ce dernier cas, on met au fond une feuille fraîche de bananier, pour ne pas le salir, et pour que les rats ne mangent pas le panier, engraissé qu'il devient, sans cette précaution. — Ce sont presque exclusivement les femmes qui tressent les paniers. Elles emploient pour ce travail une aiguille en fer. *(Fig. n°. 53).* Les herbes ou pailles employées principalement sont les: *imirara, urwafu, ingori,* etc. On se sert aussi de lamettes de papyrus, de bambous, de palmier, de „raphia", etc. — Les Watwa n'ont pas, ou peu de paniers tressés. S'ils en ont, c'est qu'ils les achètent chez les Warundi. Ils préfèrent se servir de leur poterie, là où les Warundi emploient ces paniers, pour conserver leurs effets, etc. (V. „*Meuble*", „*Tressage*").

Parfum.

Tous les Warundi (Watutsi, Wahutu, Watwa) aiment à s'oindre le corps de matières odoriférantes, *parfumées,* et d'en enduire même leurs habits. C'est le *beurre* et l'*huile* de palme qui sont généralement employés pour ces onctions. On y mêle (= *kutakka 'mafuta*) une ou plusieurs des matières odoriférantes (= *imimōsi*) suivantes: *imbazi,* ou *imbawageni* (feuilles d'un arbuste de ce nom), *umuwavu, iwikku* (arbuste), *intake, akoba, urucyenane, urutoke, urugoro, icyōtĕrŏ* (ce dernier se joint au *umuwavu*), etc. Ces matières (feuilles, racines ou écorces) sont réduites en poudre, puis mêlées au beurre, à l'huile ou à la graisse. Le *umuwavu,* au quel on joint le *icyōtĕrŏ,* est brûlé sur le feu (= *kutūrĭrā*) pour emprégner les habits de la fumée de ces substances (= *kwos' impuzu*), et les parfumer ainsi. — Le beurre seul, sans parfums, est souvent employé. Les riches, hommes ou femmes, ne manquent pas de s'oindre ainsi chaque matin *tout* le corps de la tête aux pieds. D'autres sont déjà contents, s'ils peuvent s'oindre au moins la *tête* et le buste. Quelquefois on met au beurre une matière coloriante, de la poudre d'une pierre rouge (= *akahama*). Alors, après l'onction, l'individu paraît tout rouge. Plus l'onction est abondante, mieux cela vaut.

Il faut que le beurre ruisselle le lóng des membres. Les Watwa se frottent d'huile de palme. Les Warundi ne s'en servent qu'à défaut de beurre, et encore rarement. Quoique cette coutume de s'oindre ainsi, nous paraisse nauséabonde, et que ces fats, oints et parfumés de la sorte, répandent une odeur insupportable, il est sûr néanmoins, que ces onctions assouplissent les membres, conservent à la peau sa mollesse, et surtout qu'elles protègent le corps (la tête en particulier) avantageusement contre les ardeurs du soleil tropical. — Pour le vulgaire cet usage n'est qu'une affaire de mode, de luxe, d'hygiène, mais il est certain qu'il s'agit ici, au fond, d'une pratique *religieuse.* Tous les anciens peuples avaient des onctions rituelles. Il est superflu de rappeler ici des exemples bibliques (Patriarches). Il s'agit d'un figuratisme purificateur, régénérateur, fortifiant, d'un bain mystique, dégénéré comme tant de choses, provenant du fond inépuisable de la tradition, ou plutôt de la révélation primitive. — Quoique tous les Warundi (tout les Nègres) aiment ces onctions, ce sons pourtant les *Watutsi* qui les emploient davantage. Le P. M. de Salviac (*Galla,* p. 160—161) a observé la même pratique chez les Oromo-Galla-Gaulois, race qui est sûrement apparentée à celle de nos Watutsi. Le grande prêtre (Abba-Mouda) de ce peuple se nomme précisement *„le père de l'onction"*, et la cérémonie essentielle de la visite annuellà ce haut dignitaire consiste dans une *onction au beurre aromatisé.* Les *awafumu* de l'Urundi pratiquent également ces onctions rituelles. Elles sont encore en usage pour e „sacre" d'un roi. La veuve oint la tête de son mari défunt. La mère oint la tête de son enfant nouveau-né, etc. Il n'est donc pas douteux que ces onctions ont eu, à l'origine et au fond, une cause religieuse, de même que certaines ablutions rituelles, par exemple après un deuil, la lotion matinale avec le *„utuzi tw' Imana"* (= l'eau d'Imana), etc.

Pastoral (Métier).

Si les Warundi proprement dits, les Wahutu, sont agriculteurs et les Watwa chasseurs et industriels, les *Watutsi* sont pasteurs. Le métier *pastoral* a toutes leurs préférences. Ils ne pensent, ne rêvent que boeufs et vaches! Ils y tiennent bien plus qu'à leurs femmes, ou à leurs enfants. On peut dire, qu'ils ont un vrai *culte* religieux pour la race bovine. Ces bêtes sont des êtres quasi divins pour eux. Ainsi, le roi *Mwezi-Kisabo* possède un troupeau de vaches, dont une moitié est blanche, et l'autre moitié noire entièrement sans une seule tache (marque du *„bos Apis"*, zoolatrie d'Egypte). Ce troupeau est religieusement gardé dans un des *„ingo"* (= kraals), ou plutôt près d'un des bosquets sacrés *imana* = sépulcres des anciens rois de l'Urundi, transformés en demi-dieux. En 1898 ce troupeau se trouvait à *Musangana.* Ces vaches portent le nom de: *ingabe, ingorore, imitoni y' umwami* = épouses favorites du roi! (cfr. bouc de Mendès, les mystères de Bubastis, etc.). Lorsque la peau du tambour sacré du roi (palladium du royaume) est usée ou déchirée (signe de mauvais augure), on tue une de ces vaches sacrées et sa peau sert à réparer le tambour (= *kukann' ingoma).* Certains boeufs ou vaches sont chansonnés et deviennent historiques.

Voici la légende d'une semblable vache merveilleuse, appartenant au chef *Kiyogoma* d'Uzige.

Karenzo *Karogori,*
Belle petite Karogori (son nom),
irenza (de: *kurenza* = surpasser) *wakaherere.*
elle aura le dessus lorsqu'on voudrait lui jeter un sort.
Ikikamwa ni kera, n' izūru
Elle se fait traire le soir, et son nez
rihuha ifuro. *Indende*
jette de l'écume blanche. (Vache) grasse
yo Mudengera, y' ihōrŏrŏ, cy 'amawondo.
de Mudengera, blanche, au gros ventre.
(pays),
Inyange yo Kwirambo
(Comme) l'ibis de Kwirambo
inyagirwa (= *kunyagirwa*) *ntitunde* (= *kutunda* = être blanc).
mouillée par la pluie elle ce cessa pas d'être brillante.

Un poète Murundi composa cette poésie, assez énigmatique, à la mort de la vache *Karogori.* — Tous les boeufs et toutes les vaches ont, du reste, un nom *propre,* p. e. celui d'un ancien roi de l'Urundi: *Mwambusa, Ntare, Mudaga,* etc.

Avant la terrible épizootie de 1890—1892 les Warundi avaient beaucoup de boeufs. Les simples Wahutu en possédaient, et même les Watwa, paraît-il, qui n'en ont plus du tout. Le roi en a encore un nombre considérable, éparpillés dans ses différents „kraals". Les grands chefs (= *awaganwa)* et les sous-chefs (= *awatware)* ont des troupeaux plus ou moins considérables. Les simples particuliers en possèdent un, deux ou trois, quelquefois. En général les Watutsi (particuliers) en ont davantage. Une grande partie du bétail paraît être *„Stammgut"*, ou plutôt bien indivisé de *famille.* — La race bovine de l'Urundi est très belle. Cette race („Sanga", *„Wahima-Rind"*) se distingue par ses cornes *immenses,* dépassant souvent un mètre de longueur. Elle est noble, svelte, mais délicate Le *bos Zebu* („Buckelrind") n'est pas représenté. Il est bien évident que les Watutsi ont *importé* cette race, lors de leur immigration, du nord-est (Galla-Länder, Abyssinie, Egypte ou même l'Asie!) Sur les anciens monuments d'Egypte on remarque le *même* animal aux *longues* cornes. — Pour bien faire pousser les cornes on enlève chez les jeunes veaux ou génisses les écailles des cornes (= *inyanna, imbwzvu),* avec les dents! Puis, on les frotte avec du beurre (= *kusīga*

'mahembe akomere), pourqu'elles durcissent et grandissent. — Les boeufs et les vaches portent plusieurs *noms* d'après leur âge, leur couleur, leur provenance, etc. (V. „*Boeuf*"). — La *castration (= kushãhũrã)* n'est pas en usage. S'ils sont nombreux, on les garde à part. — Si une vache ne laisse pas sucer le veau *(= inka irenze)*, on frotte le pis avec un „dawa", nommé *umworekēro (= kworekēra)*. On en fait boire aussi à la vache. Le veau est frotté encore de la même substance. Ce „dawa" contient du sel. La vache, qui en est friande, commence alors à lécher *(= kurigata)* sa progéniture, se laisse téter et „aime son enfant", disent les Warundi, „encore plus qu'un autre". — Beaucoup de croyances superstitieuses sont mêlées à ce *culte* des vaches. Ainsi, celui qui a une plaie à la jambe ou ailleurs, et qui verrait une vache vêler, peut être sûr que sa plaie s'agrandira démesurément *(= kurenga ikikomere)*. — On se garde bien de chauffer le lait, ou de le bouillir. Si l'on le faisait, la vache, d'où provient ce lait, recevrait des plaies au pis, qui se fendrait *(= kugatagurika, atagurika)*, si même elle ne le perdrait complètement! *(= kũcyã, kucyīha amawēre)*. — Il est défendu encore *(= n' umuziro)* de manger des arachides, ou de petits pois, et de boire ce jour-là du lait. Si l'on le faisait, la vache — *in casu* — aurait des abcès au pis. — Si une vache retient son lait, on la frotte avec la poudre *umworekēro (= kworekēra inka)*, et on lui en fait boire *(= kunywesha)*. Le veau est également frotté avec cette poudre. — Pour sevrer les veaux *(= kucyutsa inyanna)* et les empêcher de sucer encore, on enduit les tétons du pis *(= kuhomera 'mawere)* avec de la bouse *(= amase*, ou: *amatawiso)*, etc. — Ce sont les hommes seulement et non pas les femmes, qui doivent *traire* les vaches *(= kukamma)*. On se sert pour cela d'un vase en bois blanc *(= icyanzi, ikikamisho)*, garni d'un couvercle *(= umutemere w' icyanzi)*. Ce vase est caractéristique, est le *même* chez tous les Watutsi et Wahuma (Oromo et Galla?), et a la forme non équivoque des genitalia d'un taureau, comme si cet emblème était inséparable de leur culte et de leur plus banales habitudes ou occupations! *(Fig. no. 15, 16)*. Tandisque les autres vases sont toujours en terre cuite, celui-ci est toujours en bois, de l'arbre *umuviro*, sculpté *(= kuwaza)* par les Watwa. On l'entretient avec soin, et on le frotte souvent avec une des herbes nommées: *ishinge, umuseno (= kwoz' icyanzi)*. On le lave avec de l'urine de vache *(= kwogesh' amaganga)*. Selon le Dr. Stuhlmann, les Watutsi se servent, pour nettoyer l'*icyanzi*, de l'urine humaine, et même d'une autre chose plus dégoûtante encore et innommable, et la mêlent au lait. Le fait paraît certain. Du reste, le lait qui a passé par les mains des Watutsi, a toujours une odeur „*sui generis*". — On trait deux fois par jour, à midi et le soir. Si la vache bouge trop, on lie les pieds de derrière ensemble avec des cordes *(= kudzjisha)*. Avant de traire, on amène le veau, et on le laisse sucer un peu. On le laisse sucer le restant, lorsqu'on a fini de traire. — Les vaches „*Sanga*", qui ne vivent que de la maigre herbe des montagnes, donnent peu de lait. Deux à trois litres le midi et le soir pour une bête qui vient de vêler, est un rendement considérable. On boit le lait frais ou caillé. La grande partie est conservée pour en faire du *beurre (= amavuta)*, servant à oindre le corps et les habits. On le verse dans un pot en terre cuite *(= inkono, ikisũko, Fig. no. 17)*. Il y reste quatre à cinq jours, jusqu'à ce qu'il soit caillé *(= urubu)*. Alors on le verse dans une grande calebasse *(= ikisabo, ikitererwa, Fig. no. 14)*, servant de batte. (V. „*Beurre*".) — Les Warundi sont tous très friands de la viande de boeufs. Ils la mangent cuite, crue, palpitante encore. Tout y passe, les boyaux, etc. Ils sont encore plus friands du *sang* de boeuf *(= ikiremve)*. Pour en avoir ils *saignent* périodiquement (3 mois) les taureaux *(= kurassa inka)*. Voici comment ils procèdent. D'abord la flèche *(= irago)* qui sert à cette opération, est fabriquée d'une façon toute spéciale *(Fig. no. 100)*. La pointe consiste en une lame courte et large *a.* qui est entourée d'étoupe ou de ficelles *(= kutũtĩrã irago n' imisũrũsũrũ, b.)*, en ne laissant à découvert qu'un petit bout pour que la lame *(= umunwa w' irago)* ne pénètre pas trop dans l'artère du cou. Lorsque tout est préparé, plusieurs hommes saisissent le taureau par les cornes *(= kusēgũrã inka)*, et un autre lui tire, à bout portant presque, avec son arc cette flèche *irago*, ou *iriraswa*, dans le cou. Avant de tirer, on a soin de lier fortement une corde autour du cou *(= kuteza mw' inzozi)*, pour que le sang jaillisse fortement. On retire la flèche *(= kukura)* et on récueille *(= kutega*, ou: *kureza ikiremve)* le sang dans un petit pot (= *ipeyo, uruho*), contenant deux à quatre litres. Une partie de ce sang *(= ikiremve)* est bu avidement *(= kunywa)* et tout chaud. La plus grande partie est bouillie sur le feu *(= kutek' ikiremve)* jusqu'à sa solidification complète *(= kũvũrã, wivuze)*. On le mange avec du sel et des haricots. — Il faut en convenir, que les Warundi (Watutsi) s'entendent au métier pastoral, à l'élévage du bétail. Ils soignent très bien leurs bêtes, et ont beaucoup de connaissances pratiques et traditionelles qui s'y rapportent. Ils font certaines opérations nécessaires, et traitent les maladies de leur bétail. — Quoique les *boeufs* jouent le plus grand rôle dans leur métier pastoral, ils ont aussi des *chèvres*, des *moutons*, des *chiens*, des *poules* et des *abeilles* (V. ces mots).

Patate.

Ou n'en cultive que peu, de préférence dans les bas fonds des vallées. On les mange cuites dans l'eau *(= kuteka)*, ou (rarement) grillées sous les cendres *(= kwotsa mu 'muriro)*.

Peau.

Les Warundi portent rarement des peaux de chèvre comme habits, mais ils aiment, dans certaines contrées, se vêtir de peaux de boeuf. Les Watwa, au contraire, préfèrent beaucoup les habits en peaux. Ils sont, du reste, très habiles à les préparer. Les Wanyaruanda appellent les Watwa, à cause de cela, *awaharra* = tanneurs, ceux qui préparent les peaux, de: *kuharra*. Peut-être ont-ils ce nom, parce qu'ils sont réellement *poilus* sur tout le corps (Dr. Emin Pacha, Dr. Stuhlmann). On pense ici aux „*pilosi*" d'Isaïe. — Les Warundi préparent les peaux de la même manière que les Watwa. D'abord, on a soin de bien enlever (= *kuwāga, kutandura*) la peau de l'animal (ou de la fauve), sans la gâter en y coupant des trous. Ensuite, elle est étendue par terre (= *kuwamba, kukusanza*) au soleil, et fortement maintenue par des piquets en bois (= *imanbo, ishingo*), passant dans autant de petits trous, pratiqués dans le rebord de la peau à très petite distance, et enfoncés dans le sol. (*Fig n°. 101*). Pendant qu'elle est étendue ainsi, et lorsqu'elle commence à sécher un peu, on la mouille un tantinet (= *kuwombeka*), et on la racle (= *kuharra*) avec un couteau (= *ingota*), ou une petite herminette (= *imbazo*), pour enlever les rugosités charnues (= *ĭnkŭrŭ*). Les poils, même de la queue, sont raclé, également (= *kuharr' ubwōya, uwushenza*). Lorsqu'elle est bien sèche, on la foule aux pieds (= *kukimbāgĭră*) pour la rendre bien souple. Puis, on enlève les piquets, et on la frotte entre les mains (= *kunyūka, kuvugera*) morceau par morceau, aussi longtemps qu'elle soit souple et molle tout-à-fait. Noms des peaux = *urusato, uruhu, umuriwate, umunyukwa*. — Des vieilles peaux on fait des courroies (= *kukeba urukoba, urushiswa, ingeho, ukwambarwa*), pour servir de bandoulières (de couteau), etc. — Les mères aiment beaucoup les peaux de chèvre ou de mouton, pour attacher l'enfant sur le dos (= *impetso*). On aime encore les peaux pour en faire des couchettes d'enfant, ou même de grandes personnes.

Pêcherie.

Les Warundi de l'intérieur ne mangent pas de poisson, et ne pêchent pas (= *kuroba*). Ceux qui habitent au Tanganika, au contraire, aiment le poisson à la folie, et s'appliquent avec ardeur à la pêche. Les Watwa mangent du poisson et pêchent dans l'intérieur du pays. Au Tanganika ils achètent le poisson aux Warundi. Ils se servent de préférence de hameçons (= *igera, amagera*) et peu de filets. — Il y a bien des procédés de pêche; passons-en en revue quelques uns.

1°. Les petits poissons *akahuzo*, ou: *imboga* (± 5 c.M. de long) sont pêchés la nuit, après une pluie surtout. C'est la pêche principale. On fabrique (= *kuhanga*) d'immenses torches ou fanaux (= *ikimuri, ikiwingo*), composées de roseaux secs (= *iviwinguwingu*) liés ensemble par des bandes de fibres de bananier (= *ivihuwahuwa*). Un telle torche a de dix à vingt mêtres de long et vingt à vingt-cinq centimètres de grosseur. (*Fig. n°. 102*). Quelques pêcheurs usent trois de ces torches dans une nuit. A la nuit tombante on porte ces torches dans la pirogue (= *kusakāra*), où on les place dans le sens de la longueur de la barque. Une torche est allumée. Alors deux hommes prennent place dans la pirogue, l'un pour ramer (= *kusoza*) et entretenir la torche, l'autre pour pêcher (= *kuterera*). On s'éloigne du rivage de 300 à 800 M. On jette le filet (= *kuterera*) sous la lumière de la torche. Une lourde pierre, fixée à une corde, sert d'ancre pour immobiliser la barque (= *kudzjirika ubwato*). Les petits poissons *akahuzo*, attirés par la lumière, s'approchent en masse. Le filet est retiré presque aussitot (= *kusamma*); on verse (= *kusuka*) les poissons capturés dans la barque et on jette de nouveau le filet. — Cette pêche nocturne, avec ses innombrables feux voltigeant sur le lac, offre un spectacle inoubliable aux habitants du littoral de l'Urundi et de l'Uzige.

2°. Le filet *urusenga*, ou: *uruhika*. Il se compose d'un bâton (= *umūtĭkă*) formant un cerceau ou rond (= *amawaro*) au bout. Le filet même, de forme conique (= *urusenga rw' inkosso*), pend à ce cerceau, mais sans y adhérer fixement, de la sorte qu'il glisse (= *kurūndŭră*) sur le cerceau en bas, lorsqu'on retire le filet obliquement. *Fig. n°. 103.*

3°. Les tout petits poissons *umushicya*, ou *umuyanzara* sont capturés de la même manière et en même temps que les *akahuzo*. Vraiment microscopiques (± 1 millimètre), on en prend par milliers ou, pour mieux dire, par millions.

4°. Les grands poissons *amasangaraga*, ou *ikirongorongo, invūrū, amasarye*, etc., sont pêchés de différentes manières, mais surtout avec le *umuhungo, ingozi* (= zetkoord, *Fig. n°. 104*). C'est une très longue corde (= *ikirere*), garnie d'espace en espace de courtes ficelles (= *ivikumbiro*), pourvues d'un hameçon (= *igera, amahetana*). Quelques unes de ces lignes ont 50 jusqu'à 100 hameçons, auxquels sont fixés, comme appât, de petits poissons *akahuza* (= *kwigera icyambo*). On porte la ligne au loin dans l'eau (= *kutega*), et on tient les deux bouts sur le bord du lac, ou bien dans une barque. Au bout d'un certain temps deux hommes commencent à tirer à eux doucement la ligne, chacun par un bout (= *kunza: warunza*), et recueillent les poissons au fur et à mesure qu'ils se présentent. Quelquefois on fixe un filet trainant (= *ikisesero*) au fond (au milieu) de cette corde *ikirere*.

5°. Un autre filet c'est le *itanda*, ou *urushiswa*. *Fig, n°. 105.* Il est fixé à un cerceau (= *amawarro*), auquel sont attachées deux longues cordes (= *ivirere*) avec lesquelles on porte le filet au loin dans le lac (= *kutega*), et avec lesquelles on le retire aussi.

Trois pierres sont fixées au cerceau, et une est mise au fond du filet, pour qu'il enfonce bien (= *kut' iwuge*). Il est souvent garni de deux ailes. En se trainant, il ramasse toute espèce de poissons.

6°. La nasse = *umugono, umutiko*, faite avec de petits bois (= *uwuharara*), sert pour prendre des poissons moyens: *ivisero, amasesa, ivizjori, ingege*, etc. L'ouverture (= *idzjicyo*) est pratiquée de telle sort, que les poissons entrés ne puissent plus en sortir. Au fond est placé un peu d'appât. On place ces nasses le soir, et on les retire après deux jours. Le propriétaire reste quelquefois à côté, au bord du lac, dans une petite maisonnette (= *uruwanda*) construite *ad hoc*, pourqu'on ne vole pas le poisson pris ou même les nasses! *Fig. n°. 106.*

7°. La pêche *à la ligne* est très en usage, et le passe-temps favori des petits garçons, qui, bravant les crocodilles, restent quelquefois des journées entières dans l'eau, jusqu'à la poitrine, près du rivage. Les Watwa se servent de préférence de ce procédé de pêche. Ils y sont passés maîtres. Les enfants font eux-mêmes leurs hameçons avec un bout de fil de cuivre ou de fer, courbé et affilé en le frottant sur une pièrre. Pour prendre les *ivizjori, irumbu, ingege*, ils ont un roseau d'une longueur de 1m.50 (= *isanga, itungotungo*), au bout duquel est fixé (= *kuwoha*) une ficelle de fibres de bananier (= *ikitsisura*, ou: *akahungo, impungo*). Vers l'extrémité de cette ligne sont attachés deux, trois ou quatre hameçons (= *igera, ihetana*). *Fig. n°. 107.* Un peu au-dessus des hameçons flotte sur l'eau un petit bout de roseau = *akabu, uruwaro, akareremb*o, qui plonge (= *kwibira*) lorsque le poisson mord (= *kurya, kufata*). Comme appât, on a de tout petits poissons ou des vers (= *kutungera 'mishīcyă, umuyanzara*). On jette sa ligne (= *kuterera*), et aussitôt que le poisson mord en la tire (= *kucyibura ku 'musozi*) en tournant très lestement (= *kuzunguriza*) le roseau, de la sorte que la ligne avec le poisson, en décrivant plusieurs cercles, s'enroule autour du roseau. Sans cela, le hameçon, n'ayant pas de crochet, laisserait échapper le poisson. *Fig. n°. 107.*

8°. Les petits poissons sont encore pris au moyen d'une très longue ligne, tressée d'herbe fine, ou de fibres de „raphia" = *uruhivu, impivu, urutamurwa*, au bout de laquelle se trouvent 20 à 40 hameçons (= *kukuwira 'magera*) avec autant de *utuhuzo, imishīcyă* (appât). A l'extrémité est ficelée une pierre (= *induda, kuduga*). On monte une pirogue et on jette les hameçons avec la ligne; en s'éloignant on traîne la ligne par l'eau, et après un certain temps, on la retire pour ramasser les poissons pris. Puis on recommence. *Fig. n°. 108.*

9°. *L'uwuzegu*, ou *uwunanda* est un petit appareil à pêche, fait (= *kufundika uwuzegu*) de fibres de palmier (= *inshinga*). Il présente quatre faces avec deux ouvertures rondes dans chaque. Les faces *a. b. c. d.* ont deux ouvertures; les faces *e. f.* n'en ont qu'une. Au centre de l'ouverture *a. b.*, on fixe en guise d'appât un ver ou une sauterelle (= *ikikori*). L'appareil est lié à une corde au bout de laquelle se trouve un bois flotteur (= *imisabiro*) qui surnage. Trente à quarante de ces appareils sont lancés à l'eau autour de la pirogue. Le poisson, voulant happer l'insecte (= *ikikori*), reste engagé dans un trou; le bois flotteur l'indique aussitôt, et on le retire. Avec ce procédé on prend beaucoup de poissons *imanzi*. Pour y réussir, on doit tambouriner sur le rebord de la barque (= *kukongōta ku 'bwato, kusasira*) pendant la pêche. Sêns cela on ne prendrait rien! *Fig. n°. 109.*

Les Warundi font d'excellents *filets* (= *kutāga urusenga*). On les fait librement, sans usage de bâtonnets donnant l'uniformité des mailles = *imigenzo*. Le fond d'un filet se nomme = *inzanyi*. Les filets sont faits d'une très belle et fine ficelle, tressée avec les fibres du „raphia" (= *inondo*). Même les petits garçons maillent ainsi à leur usage de petits *akasassa* (= trubles, schepnetjes), qui glissent (= *kuhurura*) sur un petit cerceau. — Les forgerons Warundi, Watwa, et Wavira surtout, fabriquent de bons hameçons. *Fig. n°. 110.*

La religion n'est pas, bien entendu, étrangère à la pêche chez les Warundi. Ils ont un *umufumu* (prêtre) spécial pour charmer les poissons. (V. *„Charmeur"*). — Mentionnons encore une pratique et une croyance assez curieuse. Les Wazige capturent les *akahuzo* et surtout les *imishicya* en énorme quantité. Pour les conserver, on les sèche en les étendant (= *kwanīkĭră*) au milieu de la cour, ou sur l'espace libre entre les cases d'un village, et on les remue de temps en temps (= *kugarāgura*). On voit quelquefois une surface de 150 M² couverte ainsi d'une couche de poissons. Au milieu de ce tapis poissonnier on place çà et là une cruche avec de l'eau lustrale, bénite, sacrée à Imana (= *utuzi tw' Imana*). Les Warundi assurent, qu'après un tel acte de dévotion, on ramasse beaucoup plus de poissons, qu'on en a étendus, parceque l'esprit les *bénit* ainsi (= *kuhezāgĭră, urusango, ikiwumbura*).

Pioche.

L'instrument de labour quasi unique des Warundi, c'est une simple *pioche* en fer, en forme de coeur, de 25 à 30 c.M. de long. *Fig. n°. 111.* — Sa forme est la même par tout l'Urundi. Elle diffère un peu de celle des Wanyamwezi. Elle est plus gracieuse. — Le travail principal des forgerons, tant Warundi que Watwa, consiste à faire des pioches. Toutefois, le minérai de fer est très rare dans l'Urundi. On importe des pioches de l'Uhha, ou plutôt de l'Usambiro, de l'Uvinza et de l'Uvira. Celles du dernier pays, quoique plus jolies, sont moins bonnes; leur fer est de moindre qualité. (V. *„Forge"*).

„**Pluviator**".
Chez tous les Nègres, et en particulier chez les Warundi, existe la ferme persuasion, que certaine catégorie de leurs „awafumu" ou prêtres possède le pouvoir de „faire" de la pluie, ou plus exactement de l'„*attirer*" (= *kuvuta*), de la „*pêcher*" (= *kuvuba*), comme aussi celui de l'„*écarter*" (tuer). Chez les Warundi ce pouvoir se transmet de père en fils. Avant de mourir, le père confie à son fils, ou à un membre de la famille, ce *secret* avec tout l'essentiel à savoir: formules, prières, etc. C'est une espèce d'*ordre*. — Pour faire l'opération il faut être à *trois*. D'abord on va cueillir les feuilles fraîches de certains arbres, nommés: *ururirangenda, umukuha (urukozi?), ikivuza (ikovo?).* Ces feuilles sont mêlées avec celles de l'arbre: *umugeregere (uruvubo rw' invura).* Avant que les incantations commencent, on se frotte (= *kwisīga*) la tête et la poitrine avec ses feuilles. Puis, on met *trois* piquets en terre (en *triangle*) = *kushinga umuhezagiro*; sur ces piquets en bois on place un pot rempli d'eau et on allume du feu au-dessous. Lorsque l'eau est un peu chaude, on y jette les feuilles rituelles (= *uruvubo rw' īnvŭrā*). On serre un bout de bois entre les deux mains, on plonge le bout de ce bois dans l'eau du vase, et on la remue (= *kuvuzuga*) très vite ainsi pour qu'elle donne de l' écume. Ce pot avec son contenu se dit = *ikivuwagiriro*. Après cette manipulation on va mettre le pot derrière la maison (= *kuzika invura kikuzura 'mazi*). On jette de cette eau de tout côté (= *kutota imitoto*: asperger) en regardant le ciel (= *kuvuba*) et en *disant* les noms des vents, en les appelant par leurs *noms*, e. a. m. en *invoquant* et en conjurant les *esprits de l'air* (= *kuhamagarr' invura, amazina y' invura*). Voici ces noms et en même temps la formule conjuratoire:

1. *Kiriri.*
2. *Nyamusivya 'rugendo.*
3. *Ndambamayonga.*
4. *Iseba sagara.*
5. *Kuhindamuyaga:*

Amazi yo kw' iteka aseseke ntayorwe.
Amazi yavuye urusozwa (ubwato).

Il est difficile de savoir ce que signifient ces noms de vents ou d'esprits. Les Warundi *disent* de n'en rien savoir. *Ndambamuyonga* peut signifier: „je fais pousser l'herbe"; *Isebasagara*: „qui tombe partout" (?); *Kuhindamuyaga*: „lancer le vent, le tonnerre". Les dernières lignes peuvent être rendues ainsi: „que l'eau qui se trouve dans le *iteka* (bois sacré) ou *iteke* (dans les larges feuilles du fruit nommé *iteke*), se répande (= *kuseseka*), qu'elle ne soit pas ramassée, puisée (= *kuyora*). L'eau est sortie du bassin, ou le bassin fait eau". — En disant ces noms d'un ton flatteur (= *kuhamagarra, kuvuba, kuhuha*) engageant, suppliant, on fait signe des mains à la pluie de venir; on dit même formellement: *ngō* (viens!). — Après ce rite, la pluie arrive le soir, ou, au plus-tard, dans les vingt-quatre heures, à moins qu'elle ne tombe instantanément, comme il arrive assez souvent, au dire des Warundi. Si la pluie tarde à venir, on recommence la cérémonie. — Pour chasser la pluie (= *kwicy' invura*), on a deux poudres: *umunembe* et *umunamira*. On en prend une (ou toutes les deux à la fois), pour se faire avec elle une ligne sur la tête, du front jusqu'à la nuque (= *kwirabba*), et on souffle (= *kuhuha*) les poudres dans l'air, en disant aux nuages qui arrivent: *ukurikire awagenzi wakusitse* = „suivez les compagnes (nuages) qui vous ont dépassés". — Les „pluviatores" sont bien payés (= *kusorōra*), s'ils amènent la pluie, qui est la grande préoccupation des Warundi agriculteurs, qui doivent subsister de leur récolte. Si la pluie manque, c'est la sêcheresse, la famine, la mort même, puisqu'on ne garde pas des provisions de l'année précédente. En cas de réussite, le chef ordonne à tous ses sujets d'apporter des cadeaux aux faiseurs de pluie qui se les divivent. Malheur à eux s'ils échouent (= *kunanirwa*), et si la sécheresse continue! On les frappe, on vole leur bien, le chef les fait lier et *tuer* parfois (= *kwicya, kumuhana*). — Les Watwa ont la renommée d'être de très puissants, „pluviatores". Ils se servent d'un „dawa'. nommé *umuvuta*, mêlé avec un autre: *umugwaha*. Ces substances sont mises dans un pot rempli d'eau On remue très vite (= *kuvuruga*), puis on en jette un peu dans l'air (= *kutota*), en appelant la pluie. Elle arrivera, au plus-tard, en deux jours, mais parfois elle arrive instantanément! Pour l'empêcher, ou la faire cesser, ils ont deux „dawa": 1º. Le *umugendakure* (litt: qui va au loin). C'est le nom d'un arbre. On va au loin dans un endroit sauvage, non fréquenté par les hommes (= *icyamba*), et on y brûle le „dawa" (= *kwotsa*). — 2º. Le *umutatirenza*. Il suffit de souffler cette poudre dans l'air et la pluie cesse! — Que faut-il penser de ce pouvoir singulier? Les Warundi y croient sérieusement. Pour eux, ce n'est pas une vaine phantasmagorie. Ce peuple est bon philosophe et excellent observateur. La non-réussite, et la ruse à plus forte raison, est punie de mort. Un „pluviator" ne se hasarde pas en aveugle. Il est de bonne foi et persuadé de son pouvoir. Toutefois, son „art" n'est pas infaillible, il n'agit qu'„ex opere operantis". L'esprit peut le trahir! L'escroquerie n'est pas non plus en cause. Ces individus sont de pauvres diables ordinairement. Il est vrai, que quelques chefs (= *awatware*) ont ce pouvoir. Ils ne se font pas payer, mais agissent par pure bienveillance pour leur peuple. Tous les Noirs croient que les *Blancs* ont *au moins* ce pouvoir, et ils s'adressent très sérieusement à eux, pour leur amener la pluie. Si on leur dit, que la pluie ne tombe que pour des raisons météorologiques, qu'elle n'obéit qu'à des *forces* athmosphériques, ils sont

bien loin de considérer ces forces comme purement physiques, brutes, matérielles, mais ils les nomment les *génies* de l'air (*„princeps aëris"*). Selon eux, ces génies sont *méchants* pour la plupart. Il faut même se méfier de certains „fulguratores". En s'adressant à des génies franchement mauvais, ils lancent quelquefois sur une contrée une pluie accompagnée de tonnerre, de grêlons, qui détruit tout, pour se venger d'un chef ou d'un „pluviator" voisin et concurrant. Un jour, au Mugera, nous étions témoins d'un fait météorologique remarquable. Vis-à-vis de nous, à une heure de distance, au delà du Ruvironza, au Kisagara, un nuage très noir, *limité* sur une largeur de 5 à 6 kilomètres, s'abbattit sur la contrée. Le nuage paraissait toucher le sol. Une pluie torrentielle, accompagnée de grêle, en fut la suite. Très peu de temps après tout avait disparu. Le lendemain le chef du district vint se plaindre à la Mission du *„umuvurati"* voisin, qui aurait lancé cet orage désastreux sur son pays. Quelques heures après le „pluviater" (ou „fulgurator") vint se plaindre à son tour, parce qu'on l'accusait sans raison, qu'on voulait le tuer, etc. — On peut plaisanter sur ces croyances naïves, mais les intéressés citent des *faits*. Du reste, ces croyances ont existé de tout temps et partout. Les ultra-civilisés Romains y croyaient. Selon Guignault (Notes sur le ch. IV du l. V de *Creuzer*), les Etrusques prétendaient, à l'aide d'un sacrifice à *Jupiter Pluvius*, „attirer" les pluies, dans lesquelles certaines pierres *manales* jouaient un grand rôle. Cette pratique se nommait *aquilicium* = soutirage de la pluie. C'est la traduction exacte du mot kirundi. Les prêtres (= *awafumu*) étrusques, étaient de terribles „fulguratores". Ils évoquaient la foudre. De leur ville *Céré* est dérivé, selon Vossius (*Etym*, l. 1. p. 88), le mot *cérémonie*. Cette pratique se nommait *uelicium* = *„fulmen piare aut cogere"*. On s'adressait à *Jupiter Aelicius*. Les esprits fulguraux en Etrurie étaient au nombre de neuf, composant la fameuse Ogdoade. Les foudres de ces *neufs*, s'appelaient les *„flèches de Jupiter"*. Ceci rappèle les *„sagittae Domini"* de Ps. XVII : 16; CXLIII : 7; les *„fulgura et voces"* de l'Apoc. XVI, le fulgurateur Moïse, la destruction de Sodome foudroyée, etc. Le fameux Targès (cfr. *Salverte*) serait le rédacteur de ces rituels fulguraux. — Les anciens distinguaient parfaitement (comme nos Warundi!) les orages et les *fulgura vana, bruta*, dûs du hasard, d'avec les *fatidiques*, dûs à leurs thaumaturges. L'histoire ancienne mentionne une foule de faits singuliers de cet ordre. Pline (*Hist. Nat.* 26) parle de la féroce *Volta* de Volsinium, tuée par les foudres de Porsenna. Tite-Live (VII : 17) raconte les exploits des fulgurateurs de Tarquinie. L'empereur Constantin-le-Grand (qui n'était pas un esprit faible) recommandait d'enregistrer soigneusement *tous* les coups de foudre avec toutes leurs *circonstances*. Zozime (*Hist. Rom.* l. V, chap. XLI), dit qu'en 408 (sous Honorius) des prêtres, venus d'Etrurie à Rome, se montraient fiers d'avoir préservé leur ville Nevia de l'invasion d'Attila, par le moyen des foudres et des éclairs évoqués par eux. Le même auteur (ibid.) raconte, que ces magiciens étrusques proposèrent au Pape de combattre Alaric par le même procédé, lorsque l'indignation publique des chrétiens fit renvoyer ces „fulguratores". — On sait qu'au moyen-âge on attribuait courramment aux sorciers le pouvoir d'exciter des tempêtes, etc., et de dévaster ainsi les récoltes, etc. Enfin, l'histoire est pleine de ces bizarreries. Pour les Warundi il n'y a pas de doute. Leur Imana est le *„umwami wo hedzjuru"* litt. „roi, prince de l'air. C'est lui qui lance la foudre, comme Jupiter Fulgur, Fulgurans ou Aelicius; c'est lui qui, par lui-même ou par ses génies subalternes (Eolus), remue les nuages, verse la pluie, etc. La foudre, en particulier, est toujours maniée, dans leur croyance, par l'esprit *mauvais*. Ceci se rapproche de l'affirmation du Chev. Drach qui dit, qu'en hébreu la foudre est toujours synonyme de *fureur*, et toujours maniée par l'esprit *mauvais*. (V. *„Foudre"*).

Pointu (Bois).

Les Warundi se servent de *bois pointus* (torpille) nommés *ivisonga* (de: *kusŏngŏră* = effiler), ou *ivituturano*, comme armes de défense. Ces bois sont cachés dans les sentiers, et couverts de paille. Les ennemis assaillants y blessent les pieds. Ces terribles engins peuvent traverser le pied complètement. Les Warundi attribuent leur victoire sur les hordes arabisées de Rumaliza à ces torpilles. (V. *„Littérature"*). — On les cache aussi dans les bananeries, pour les protéger contre les voleurs. — On les fait ordinairement de morceaux de bambous = *imisonga y' imigano*. Dans la *Fig. nº. 112. a.* est la partie fichée en terre; *b.* la pointe sortant de terre et masquée par des feuilles. On en fait aussi de bois dur, p. e. des rameaux de palmier = *ivisandasanda*. — Les Watwa ont encore quelquefois des lances avec des pointes en *bois* dur à la place de fer. Chez ces derniers les armes en *pierre* sont inconnues de temps immémorial. Ils disent qu'ils ont connu et travaillé le *fer* dès les temps les plus reculés. A défaut de fer, on s'est servi, et on se sert encore, de bois dur pour faire des pointes de flèches. *Fig. nº. 35. a.* Selon les Watwa, et les Warundi aussi, l'usage du *bois*, du *fer* ou de la *pierre* comme *arme*, n'aurait aucune relation avec des *époques* historiques ou pré-historiques quelconques. Il faudrait chercher la raison ailleurs, en particulier dans la croyance très ancienne, et répandue un peu partout, que certaines races de sorciers (géants, Cyclopes, etc.) n'étaient *vulnérables* que par la *pierre* ou le *bois*; et d'autres (post-diluviens), au contraire, exclusivement par le *fer*. Théopompe dans sa Méropide, selon M. de Rougemont,

parle des guerriers de la fameuse Atlantis, invulnérables au *fer*, mais vulnérables par le bois et la pierre. A rappeler aussi la préscription de Pythagore: „*Ne scindas ignem cum gladio*"*(fer)*.

Poisson.

Les Warundi de l'intérieur ne mangent pas du poisson. Ceux de l'Uzige, et de tout le littoral du Tanganika, en raffolent au contraire. Les Watwa en mangent partout. Les Watutsi, de leur côté, n'en mangent nulle part, pas même dans l'Uzige. — (V. „*Pêche*", „*Nourriture*").

Politesse.

Les Warundi, et principalement les Watutsi, ont certaines bonnes manières, et sont *polis* à leur façon. Certains chefs sont vraiment imposants par leurs nobles allures, un peu hautaines et fières, mais correctes. Ils se considèrent les égaux, si non supérieurs aux Blancs. Les dames Watutsi montrent une gravité et une politesse vraiment étonnante. Les Watwa, au contraire, sont moins séduisants et moins polis, quoique timides. — Les Warundi s'entendent à la flatterie (= *kwisengereza*), à la cajolerie même. Déjà les petits enfants, garçons et filles, y excellent. On emploie les termes les plus flatteurs, surtout pour extorquer des cadeaux, car c'est du *bon ton* de mendier. Même les plus grands chefs mendient, tout en se croyant très polis! La première place (= *kurora imbere, kwishira imbere*), celle d'honneur, est cédée toujours au personnage le plus honorable, au chef, ou tout au moins au plus âgé. On *doit* s'intéresser, par politesse, à tout ce qui le regarde. S'il *mange* ou s'il se *mouche* (= *kwimira*), tous les assistants doivent regarder par terre (= *kutinya, kugir' isoni*), aussi longtemps qu'il aît fini, sans le regarder une seule fois. Personne ne mangera en présence d'un Mutwa, et les Watwa ne se permettraient pas de manger en présence d'un Murundi (= *kunenana, ntiwarya hamwe*). — Quoique peu vêtus, on sait garder un certain „decorum". Même entre eux, la nudité complète, est taxée d'inconvenante. En présence d'un Blanc on se tient encore mieux, pour ce qui regarde la modestie. Les femmes surtout sont d'une très grande convenance dans ce cas. Ce qu'on se permettrait — même sans malice — chez soi ou en présence de Noirs, est évité avec soin devant un Blanc („*anima naturaliter casta!*"). (V. „*Salut*", „*Cadeau*", „*Morale*").

Polygamie.

La polygamie est en usage et considérée comme licite. Toutefois la plupart des Warundi n'ont qu'*une* femme. En général, les Watutsi sont plus polygames que les Wahutu. Assez souvent les Watutsi, principalement les chefs, ont deux femmes, et pas plus. Les grands chefs en ont trois ou davantage. Le roi, évidemment, en a beaucoup; personne ne sait combien. Les Watwa, qui peuvent en avoir plusieurs, mais qui sont trop pauvres pour s'en payer, en ont très rarement plus d'une. — La plupart des Warundi, qui à cause de leur pauvreté, doivent se contenter d'une femme, s'en consolent, en disant qu'il est *bien mieux*, et bien plus commode, de n'en avoir qu'une, puisque tous les troubles dans les ménages (jalousies) sont en grande partie causés par la polygamie. Ils savent aussi, que le nombre des enfants ne répond pas au nombre des épouses. Nul Murundi (Nègre) paraît avoir l'idée que la polygamie est foncièrement blâmable. On n'y tient pas outre mesure. C'est avant tout une question de *prestige*, d'honorabilité sociale et d'utilité pratique. A la question: „pourquoi plusieurs femmes", on répond invariablement: „il me faut des mains pour labourer, pour moudre la farine, pour faire de la bière, etc.". — Enfin, une cause importante de la polygamie, ce sont leurs idées particulières d'hygiène et d'abstinence.

Pont.

Les grandes rivières (Ruvuvu, Akanyaru, Nyavirongo, Ruvironza, Maragarazi, etc.) sont passées à gué, en barques, ou sur des *ponts* primitifs. Les barques sont assez rares. On les remplace par des radeaux, faits avec des tiges de papyrus. Après deux ou trois traversées, ils sont hors d'usage, étant trop imbibés d'eau. Au Maragarazi on se sert de baquets, en guise de barque, fabriqués avec des écorces d'arbre. Deux ou trois hommes les maintiennent à la nage. On ne s'en sert que le moins possible. Les Warundi se déplacent si peu! Au sud, près du Maragarazi, certains habitants près de la rivière ne sont pas allé, toute leur vie, au delà du fleuve. — Si la rivière est trop profonde pour la passer à gué, on fait un pont, consistant en un tronc d'arbre, si par hasard il en pousse un sur le bord. On le coupe sur place, on le fait tomber juste sur la rivière, on y ajuste des lianes et des branches servant de parapet et de garde-fou et le pont est prêt. Dans le nord de l'Urundi, et dans le Ruanda, on fait des *amateme* ou *ivitarurwa, Fig no. 113.* Deux ou trois arbres sont placés sur la rivière. On fait le plancher avec des cordes de papyrus, serrées et enlacées très près autour de ces arbres dans le sens du courant de l'eau. — Pour traverser les marais de papyrus, trés étendus parfois, on fait des ponts flottants. Une grande masse de papyrus, de roseaux, de paille, de bois est abattue. Avec tout cela on fait un plancher mouvant, mais permettant de passer le marais à sec à peu près. — Quelquefois on bâtit de vrais ponts, mais excessivement primitifs. Un certain nombre de piliers fourchés sont dressés dans l'eau. Ces piliers sont réunis par deux poutrelles dans le sens de la largeur. Sur ces poutrelles sont liés, près l'un de l'autre, des morceaux de bois de 2 M. de longueur, et sur ce tablier on lie des roseaux ou simplement de la paille. Le tout est ficelé avec des lianes ou des cordes

de papyrus. — Les Warundi préfèrent toujours passer une rivière en passant dans l'eau, à moins que la rivière soit trop profonde. Il se pourvoit d'amulettes contre les crocodilles. Les habits sont roulés en un petit paquet qu'on place sur la tête, on s'appuye sur un bâton et on passe ainsi. — Dans l'Uzige on jette parfois de hardis ponts-aqueducs sur les ravins, pour l'irrigation des champs. — En somme, les Warundi ne possèdent guère de véhicules. Pour transporter des malades, des blessés, des morts, ils ont pourtant une espèce de brancard (= *icyugi*) à deux porteurs. Il se compose de deux bâtons sur lesquels sont liés en travers des bois courts couverts de paille.

Poterie.

Les Wahutu fabriquent peu de poterie, les Watutsi encore moins. Ils achètent leur vaisselle chez les *Watwa.* Cette industrie est donc, à peu près exclusivement, réservée aux derniers (= *kuwumba, kuyungusha*). Ils en font pour leur propre usage, et en fournissent à toute la population du pays. Ce sont principalement les femmes et les filles Watwa qui font les pots. Les hommes apportent la terre à pots (= *kuza kukūra uwumba*) ou l'argile, et la paille nécessaire pour les cuire. On fait la poterie *à la main* (ohne Drehscheibe, sans tour), à l'aide de quelques petits instruments. La matière première consiste en une terre glaise ou argile (= *iwumba,* ou: *ikatwa, īnsĭbŏ cy' amabuye*), que les Watwa savent trouver. On la travaille, et on la rend malléable en y ajoutant un peu d'eau (= *kukātā iwumba, kukanyaga*). L'argile ainsi préparée est placée sur un tesson (= *urudzjo, urukeke*); puis avec les doigts on commence à *mouler* (= *kuwumba*). en tournant lentement (= *kuhīndŭră*). Lorsque le pot est moulé ainsi „*grosso modo*", on prend le *umukamba, ikiwavuwavu,* ou: *umukoranya.* C'est une spatule en bois *(Fig. no. 114)* pour polir le dehors du pot en y frappant doucement (= *kusezera*). Le rebord, ou la lèvre (= *uruwiga*), est moulé avec la feuille d'un arbre nommé = *ikirama, ikitutu.* On la tient entre les doigts, et on y fait passer le rebord (= *kuwumbish' intoke n' ikiwabi, n' ikitutu*). Le vase ainsi moulé est exposé un peu au soleil (= *kwanīkĭră*) pour sécher. Lorsqu'il n'est plus trop humide, on se met à le polir et à l'égaliser (= *kuwata*) avec le *umuhazi, ikiharuzo, umukokota.* C'est un morceau d'écorce d'arbre, avec lequel on gratte le pot partout. Après cette opération, on le frotte encore avec une petite pierre ronde (= *inkurungisho, ikitandara*), pour le polir davantage et le rendre tout luisant. On tâche d'éviter, ou de faire disparaître, toutes les *īnvĭrŏ* (taches), les *ivisate* (fentes), ou les *ivinogo, utunogo* (petits trous). Avant de cuire les pots, on y met aussi les ornements: lignes, figures = *kusarura uwusarure, imisengo (Fig. no. 116, 119, 120).* Ces dessins sont tracés avec une espèce de stilet (= *inkebo, inyawazo, Fig. no. 115*). C'est un simple petit bâtonnet creux à l'extrémité. En plaçant une des pointes du stilet toujours dans la ligne précédemment tracée, on obtient des lignes analogues et symétriques. Entre ces lignes on fait d'autres figures avec le *uwugenyo,* ou: *imurara.* C'est un petit outil tressé avec de la paille *(Fig. no. 116).* Quoique les Warundi et les Watwa disent que ces signes n'ont aucun sens, qu'ils sont tracés *machinalement (sic!),* il est permis d'en penser autrement. Dans l'Unyamwezi ce sont invariablement des *triangles* (V. ce mot). Dans l'Urundi on préfère les *serpentines,* les zigzags, les *foudres* d'Imana! Il est à remarquer, que ces signes, ou ces emblêmes, sont *traditionnels,* traditionnellement transmis, qu'ils les tracent dévotement depuis des siècles et des siècles. Bref, c'est une façon d'*écrire* en hiéroglyphes, qui mériterait à être approfondie. — Pour orner spécialement les *pipes,* on se sert d'un petit bâtonnet ou stilet, fait du bois d'une branche de palmier (= *ikiwoto, ishangarara, Fig. no. 117),* au moyen duquel on trace des lignes sur la tête de la pipe. — Après que la poterie est ainsi moulée, polie, ornée, on l'expose de nouveau au soleil (= *kwanīkĭră*) avant de la cuire *(= kwots' inkono mw' icyokezo, kuturira mw' icyokezo).* Pour cette cuisson, on a une sorte de four (= *icyokezo, ikiturira*) à ciel ouvert. Sur le sol on place un certain nombre de pots (cuits déjà) renversés, l'ouverture en bas (= *kuhindukiza*), qui doivent supporter les nouvaux pots à cuire. Sur ces pots on place des bâtons, s'entrecroisant, formant un entablement dont les pots renversés sont les soutiens *(Fig. no. 118).* Là-dessus on met la poterie à cuire, un pot à côté de l'autre. Au-dessous de cette table, ou four (= *urutanda, icyokezo*), on met de la *paille* en masse, qu'on allume. Le bois faisant presque partout défaut, on est obligé de se servir de paille. La paille ayant pris feu, on couvre tout (table et pots) avec d'autre paille. De cette façon les pots sont environnés de feu de tous côtés. Lorsque les bois sont brûlés tout-à-fait, les pots qui reposaient dessus, descendent tout doucement (= *kukoroka*) sur les cendres brûlantes. On les recouvre une deuxième fois de paille, qu'on allume. Le feu éteint et les cendres refroidies complètement, on retire les pots, qui sont prêts à être vendus, et à s'en servir. Les cendres qui adhèrent encore aux pots, ne sont pas essuyées. Il faut qu'on puisse montrer aux acheteurs les marques du feu (= *īnvĭrŏ z' umūrĭrŏ*); sans cela les Warundi ne les achèteraient pas. Par mépris pour ces „paria"-Watwa, personne ne se sert d'un vase si l'on suppose tant soit peu qu'ils s'en sont servi. — L'acheteur met la poterie à l'épreuve en y faisant bouillir de l'eau (= *kurab' inkono kiramye: kuramma* = devenir dur, ou: *kukomeza*); sans cette précaution, ils se cassent trop facilement. Au mot „*Meuble*" il a été question déjà des *produits* de l'industrie des Watwa-potiers. Ils con-

sistent principalement: *a.* En *cruches* (= *imiwindi*; petite cr. = *ikarabo*), servant à puiser de l'eau et à la conserver, à y mettre de la bière et de l'huile de palme (*Fig. nº. 120*). *b. Marmites* ou *pots* (= *inkono, inteba, inzihebe*); servant surtout à y cuire (*Fig. nº. 119*). Il y en a de différente forme, avec des noms spéciaux. — *c. Entonnoirs* (= *imibirikira, Fig. nº. 122*). — *d.* Différentes *coupes* (= *ikiwehe, intereko, ikimanagara, Fig. nº. 121a*). *e.* Pots à conserver le beurre (= *ukwavia, Fig. nº. 121*), avec couvercle (= *ikifundikizo*) en terre cuite. — *f. Pipes* (= *inkono y' itabi, y' ifuri, Fig. nº. 43*). La forme de ces pipes varie selon la fantaisie des fabricants. Il y en a à tube et sans tube, des pipes de santé (*Fig. nº. 44*), etc. — *g.* Objets rituels. En dehors des objets d'usage journalier, les Watwa font aussi des *pots* à *deux* ouvertures (= *ikiraba,* ou: *inkono y' iminw' iwiri cy' ukuterekera, ikiterekerwa, Fig. nº. 128*), et des *pipes* à *double* tête (= *inkono y' itabi y' iminw' iwiri, y' imirisso iwiri, Fig. nº. 129*). Ces pots et ces pipes sont employés dans les cérémonies en honneur des mânes. Ce singulier *dualisme* (Androgynie) s'observe encore e. a. dans les huttes votives, dédiées aux mânes, et qui ont *deux* petites portes. — La poterie des Watwa est assez bonne, sans avoir rien de particulier. Celle des *Wavira* est tout simplement *magnifique* (poterie rouge)*!* Ces potiers Wavira exécutent même sur commande, des vases à pied, avec anses, des gargoulettes, etc., de toute forme. Les Watwa peuvent le faire également, sans y réussir si bien. — Les Warundi les payent fort mal. Dans l'Uzige ils achetaient en 1896 cinq grands pots pour un „kete" de perles Semsem (= 3 centimes!).

Poule.

Tous les habitants de l'Urundi (Watutsi, Wahutu, Watwa) s'abstiennent de manger la viande de poule (totémisme?). — Les Watwa en possèdent très peu. — Dans l'intérieur de l'Urundi les poules sont rares. On en a quelques unes dans un but religieux. Certains *coqs* sont dédiés à *Imana,* et s'appellent *Indongere,* synonyme d'*Imana.* Ils servent encore de matière de *sacrifice,* aux mânes en particulier *(= interekērana ; n' Imana !).* — Dans l'Uzige on a, par contre, beaucoup de poules, mais destinées presque exclusivement au commerce. On les vend aux Wangwana (Nègres musulmanisés), mangeurs enragés de poules, et détestés pour cela par les Warundi. Dans l'Uyogoma et le long de l'Uhha (Uyungu), on trouve encore assez de poules. — Si les Warundi détestent les mangeurs de poules, ils ont encore une plus grande horreur des mangeurs d'oeufs. Les oeufs sont „les excréments" des gallinacés, disent-ils! — Si une poule mange ses oeufs *(= yari' amagi),* ou si elle tue ses petits *(= kumenagura),* on jette les coques d'oeufs *(= ivishiswa vy' amagi)* dans un carrefour, pour qu'elle ne le fasse plus *(= kuhamura inkoko !).* Les Warundi, ainsi que les Watwa, qui y passent, et qui voient ces coques, ont bien soin de ne pas les heurter du pied. Sans cela, ils gagneraient une maladie!

Prêtre.

Quoique les *guérisseurs* (= *awafumu*), les *charmeurs* de poisson (= *awafumu w' imboga*), et les „*pluviatores*" (= *umuvurati*), soient des personnes députées au culte, ce ne sont pas des *prêtres* proprement dits, mais des lévites d'un ordre inférieur, des théurges, ou même des thaumaturges, tout au plus. — Les explorateurs désignent ordinairement tous ces individus (= „*waganga*") par le nom de *Dawamänner* ou de médecins. Il en existe chez toutes les tribus nègres de toute l'Afrique. Ils ont, et ils ont eu, du reste leurs analogues sous d'autres noms, chez *tous* les peuples paiens des deux hémisphères. — Les *chamans* en particulier, du nord-est de l'Asie leur ressemblent. On trouve leurs précurseurs partout dans l'antiquité. Sans nul doute ils se rattachent aux fameux Asclépiades, et à la grande famille cabirique des *Curètes,* des *Telchines,* des *Dactyles* qui, d'origine *égyptienne,* et passant par la Bactriane, la Phénicie et le Caucase, était venue s'établir en Grèce sous la conduite de Deucalion et de Cadmus. Ceux-ci formaient, absolument comme nos *awafumu,* etc., selon le mot de Sprengel (*Hist. d. l. Médecine*) „une véritable caste sacerdotale et secrète, liée par une initiation et par le serment de ne pas révéler les mystères". — A cette école appartenait Orphée, son fils Musée, son maître Mélampe, ainsi que Baris (en Béotie), Péon et Chiron, réprésentant les Centaures. Ces personnages ne sont pas plus des „mythes" que nos „waganga" et nos *kiranga* en chair et en os le seront à trois mille ans d'ici! — Les brahmes et les gymnosophistes de l'Inde (fakirs!) continuèrent et continuent leur rôle. Enfin, cette catégorie d'hommes, de théurges ou de médiums, a couvert la terre d'un réseau à mille ramifications. Le germe n'en est pas même éteint dans nos campagnes d'Europe, malgré près de deux mille ans de Christianisme! Nos „guérisseurs" de foire et d'arrière-bouge à multiple nuance, etc., se rattachent aux Dactyles par une filiation mystérieuse. Oui, le paganisme est bien ténace et indéracinable, ou plutôt, difficilement *convertible,* puisque nous nous trouvons en face de l'anti-sacerdoce, qui fut universel comme l'humanité, et qui représente le courant religieux qui obliquait *à gauche* dès le début. — Il a été question des *charmeurs,* des *guérisseurs* et des *pluviatores* (faiseurs de pluie). V. ces mots. — Le mot *umufumu* (qui se rencontre aussi dans les langues *kinyamwezi*) vient de: *kufūmŭră = kutanga imiti,* litt. donner, administrer des remèdes magiques, des amulettes, etc. Ils sont censés être en rapport avec les esprits, et doués par ceux-ci de pouvoirs praeternaturels. Leur pouvoir se transmet dans les familles

par héritage (= *kuraga*), et par une sorte d'initiation ou d'ordination (tradition d'insignes, onction à la graisse, à l'huile, avec de la boue). Ce sont de vrais théurges et des magiciens. Non seulement ils sont tolérés, mais leur fonction est honorable et protégée officiellement. On en a une peur mystérieuse. Presque toujours ils sont pauvres. Il est sûr en tout cas, que leur métier ne les enrichit pas. Ils reçoivent des honoraires pour vivre. Ils sont de bonne foi, et croyent eux-mêmes les premiers à leur pouvoir. Il peut y avoir, parmi eux, des farceurs ou des jongleurs, mais c'est le très petit nombre. Les Warundi sont trop égoïstes et trop fins pour se laisser duper au moins deux fois. Du reste, ils ne cumulent pas ces „métiers lucratifs"! On ne rencontre jamais un individu, qui est en même temps faiseur de pluie, charmeur de poisson, devin ou guérisseur. — Les Watwa (pygmées) ont aussi leurs théurges (= *awafumu*). Ils sont même nombreux, et ont une grande rénommée de science et surtout de pouvoir. Tous les Watwa d'ailleurs ont la réputation d'être très versés dans les arts magiques. Les Warundi avouent volontiers que les Watwa sont leurs maîtres en cela. Est-ce parce qu'ils constituent une race méprisée, maudite et exécrée, vouée à la magie, perpétuant les traditions de Cham (Caïn), ou simplement, parce qu'on a *peur* d'eux précisément à cause de cela? — Dans l'Urundi le roi n'est pas, à proprement parler, le chef suprême (*summus pontifex*) de la religion nationale, mais plutôt son gardien et son protecteur officiel. Il a un ou plusieurs *awafumu* attitrés, ainsi qu'un *kiranga*. Il est entouré d'un corps ou d'une corporation de théurges, nommés *Wahima*. Il recoit des onctions, il est intronisé par les *awafumu*. Il est néanmoins un personnage religieux; il fait même *partie* de la religion dans *ce* sens qu'il passe pour un esprit incarné, un *Imana* en chair et en os, e. a. m. une doublure (médium) terrestre d'un esprit. Ainsi, un prince royal à *Kibira*, près de la demeure de *Kisabo*, me donnait un jour la réponse suivante bien inattendue, lorsque je le questionnais sur l'*Imana* national: „*Imana!* mais c'est notre roi!" En tout cas, c'est un fait maintes fois constaté, que les peuples nègres voulant se *convertir*, ont l'oeil fixé sur la Capitale (= *ibwami*) et qu'ils s'attendent d'avoir contre eux l'hostilité au moins latente du corps des *awafumu*, etc. Les chefs subalternes (= *awatware*) sont, chacun dans sa sphère, des dignitaires religieux. Les vieux principalement ont une grande réputation, et sont fort craints. Beaucoup sont *awafumu*. Toutefois, je ne sais pas s'il le sont par le fait même d'être chefs. D'autres sont *pluviatores* ou même *fulguratores* (tout comme les anciens Etrusques!). Ainsi le chef *Sengona* dans l'*Uyogoma* m'offrait un jour sérieusement de provoquer une pluie torrentielle sur notre camp. — J'ai entendu affirmer que le chef suprême de la religion réside quelque part dans les forêts de l'*Uhha (Uyungu)*; qu'il habite seul comme un anachorète; qu'il s'appelle *Kawango* (il y a un esprit homonyme!); que les rois de lUrundi, et du Ruanda même, lui envoyent des députations pour le consulter. C'est un fait que les *Wahha* ont une grande réputation comme occultistes, et comme maîtres-ès-sciences magiques. Les *wafumu* de l'Ushirombo (*Fuaga*) et des pays limitrophes se rendent dans l'*Uhha* pour apprendre, ou mieux pour s'y initier. C'est un foyer de haute-magie, plutôt qu'une „académie de médecine" (v. Götzen). — Il n'existe pas, que je sache, une institution ou un corps *enseignant* officiellement les choses du culte ou de la religion. Tout se transmet traditionnellement. Les *pères* et les *mères* de famille inculquent („*faciendo*" surtout) toute la substance du culte, ainsi que les croyances séculaires, avec les pratiques, à leur progéniture, *et sic in infinitum!* Eux, et elles aussi, sont prêtres dans ce sens, qu'ils *sacrifient* aux mânes et aux autres esprits à des moments donnés (= *ivigabiro, ikitabo*). — Un personnage, qui a davantage les caractères de prêtre, c'est le *ikiranga*. Il a les airs d'un vrai pontifice, d'un vrai *hiérophante*, et préside la célébration des mystères (tout comme celui d'*Eleusis*). Il porte le même nom que l'esprit *Rikiranga*, deuxième personne de la triade kirundi (V. „*Esprit*"). Ceci est déjà excessivement curieux, et est une illustration réelle et palpable, de ce que les anciens nous disent p. e. de leur Esculape ou Asclépias. Celui-ci, l'élève de Chiron, n'était d'abord qu'un simple mortel, le huitième des Cabires *humains*, simple médium du huitième des très grands dieux Cabires (*θεοὶ μεγάλοι* de Macrobe), i. e. d'Esculape ou *Esmoun*, qui passait „pour résider dans le soleil" (Sprengel). Ce *Esmoun* (*schemen* = soleil) était le *Παιὼν* des Phéniciens (très vénéré à Malte et à Carthage), le *Mendès* (Man = *Imana*) et le *Sérapis* égyptiens incarnés dans le bouc et dans l'apis, enfin l'Apollon des Grecs. Si cet Esculape fut un grand „colporteur", nos *kiranga* voyagent également beaucoup (V. „*Littérature*"). On le voit, „*nil novi sub sole*"! — Donc le prêtre *kiranga* chez les Warundi passe pour le représentant du dieu *Rikiranga*, comme son médiateur (médium), possédé par- et plein du dieu en question. Au yeux des Warundi, c'est un homme, mais un homme extraordinaire, une espèce de prophète, de saint, de moine ambulant, de contemplatif. C'est un personnage sacré. *Rikiranga* habite en lui. De cette façon, on comprend que les Warundi affirment, que leurs grands esprits *Imana*, *Ryangombe* et *Rikiranga* ont été des hommes, qu'ils ont vécu. Tous les anciens ont eu leurs *théophanies*, et tous admettaient que le *dieux* parcouraient, à l'âge d'or, là terre sous formes humaines (patriarches anté- et post-

diluviens?) — A Eleusis il y avait à côté d'un *hiérophante* une *hiérophantide.* Dans l'Urundi il y a des femmes-*kiranga.* On dit même, que dans l'Uzige les femmes seules font la cérémonie de la lance, tandisque tous les hommes restent à la porte de la case. Dans l'intérieur le grand „rite" serait pratiqué ét par des hommes ét par des femmes. Il paraîtrait que certains *kiranga* sont considérés comme *hermaphrodites (= ikihindu* de: *kuhinduka, ikimaze).* Le *kiranga* d'Uzumbura (du chef *Kiyogoma*) passait pour tel chez tous les habitants. Il s'habillait comme une femme en tout cas (ce qu'aucun Murundi ne ferait jamais), quoiqu'il présentait les allures d'un homme. Toujours est-il, que lorsque nous l'avons vu célébrer la prémière fois le 20 nov. 1896 dans le „kraal" de Kiyogoma, nous nous demandions si ce diable homme herculéen aux allures étranges, escorté par deux femmes acolythes (= *ivisyego*) à sa droite et à sa gauche, et qui paraissaient de petites filles à côté du colosse, était un homme ou une femme! Et à ce moment nous étions neufs, et nous n'avions encore rien entendu de ce dire populaire. On sait que l'hermaphroditisme a joué un grand rôle dans l'antiquité. Certains détails du culte kirundi sont peut-être une allusion à ce factum. Ainsi, leurs huttes à mânes (= *ivigabiro*) ont *deux* portes; leurs pipes rituelles sont à *deux* têtes; leurs cruches de sacrifice (= *intango*) ont *deux* ouvertures, etc. — On devient *kiranga* de trois manières. 1º. Par héritage (= *kuraga, kwātīră*), ou plutôt par une espèce d'ordination on d'initiation paternelle ou maternelle. Lorsque le père de famille est *kiranga,* il lègue, avant de mourir, son pouvoir, sous le symbole de la lance sacrée (= *uruhuka*), à son fils aîné. Si la mère est *kiranga* elle lègue la même lance à sa fille aînée. S'il n'y a pas d'enfants, la fonction passe à un proche parent ou une proche parente. — 2º. On devient *kiranga* par le fait d'être frappé par la foudre. (V. „*Foudre*"). — 3º. On le devient par ce qu'on pourrait appeler, une vocation extraordinaire et directe du dieu. Voici comment. Pendant une de ces cérémonies de la lance (rite), un garçon, ou une fille, qui a envie de devenir *kiranga,* se lève brusquement, se place en face du *kiranga* officiant, ou plutôt en face de la *lance* sacrée, se courbe vers lui (vers elle), la regarde *fixement (= kuhundagarra)* avec toute l'énergie de son être, jusqu'à ce qu'il (ou elle) commence à trembler (= *kuhinda 'kasitsi*) et tombe enfin évanoui, comme mort. Cela se dit: *kukangwa* = être *influencé,* ensorcelé (magiquement imprégné) par l'esprit. On couche la personne évanouie sur une natte, et on la porte avec précaution dans sa maison, où elle dort trois à quatre jours. Lorsque l'individu est revenu à lui (= *kukangura*), il (ou elle) est désormais sacré *kiranga,* prêtre ou prêtresse-épouse du dieu (reine du sabbat). On appelle les voisins et les voisines, on fait la cérémonie de la lance, et le nouveau *kiranga* préside et officie pour la première fois. On peut nommer cela autosuggestion, un cas d'épilepsie, d'hystérie ou d'une manie (*Mania!*) quelconque, aux yeux des Warundi cet individu devient *possédé,* et voilà tout! — Il faut rattacher aux théurges et aux pseudo-prêtres de différente sorte, les membres des *ordres* ou des sociétés secrètes et religieuses, nommés *awawandwa, ivisyego, iviranga,* etc., chez les Warundi, mais *waswezi* dans tout l'Unyamwezi. (V. „*Esprit* ", 30). Cette dernière dénomination est significative. Dans l'Urundi les réunions de ces sectes se tiennent assez ouvertement. Dans l'Usumbwa et ailleurs, au contraire, les séances se tiennent en secret, la nuit, dans les forêts, toujours en petit comité. Je connais peu de détails précis sur les Waswezi. Il est très difficile de s'en procurer. On dit qu'ils possèdent tout un attirail de signes et de règlements bizarres; qu'ils sont très solidaires; que les chefs exigent une obéissance cadavérique, etc. Les Nègres parlent tout bas des horreurs qui se voient dans ces réunions nocturnes. On y fait des sacrifices humains. Le diable y apparaît (préside) sous la forme d'un bouc *noir* ou d'un taureau *noir* (*Ryangombe* en personne)! On parle d'incubes et de succubes. Bref, ce serait un vrai sabbat moyen-âgeux. Puisqu'il y a eu de ces mystères d'iniquité sur toute la terre, il est tout naturel qu'il en existe parmi nos Noirs „assis dans l'ombre de la mort", „*in potestate et possessione tenebrarum!*" — J'ai assisté deux fois à de pareilles séances; une fois, le 17 oct. 1898, chez le roi d'Uyui, et quelques mois plus tard dans le Karondi. La deuxième fois, il s'agissait de charmeurs de serpents. A Uyui *sept* femmes, et *un* homme comme président (huit Cabires!) opéraient. Le travail consistait en danses et contorsions contra-naturelles du corps, une mimique affreuse, le tout accompagné d'une hymne très suggestionnante et qui, à ma grande surprise, était en kirundi. Un tambour spécial accompagnait le chant. Une des *ivisyego* faisait office de reine de sabbat (hiérophantide). Toutes avaient le haut du corps nu, et étaient coiffées de jolis diadèmes ornés de perles. *(Fig. nº. 136).* L'ensemble était d'un caractère saisissant. Je ne l'oublierai pas facilement. Ce qui m'a surtout frappé, c'est que la mine des actrices et du président, qui était naturelle et candide pendant les pauses, devenait aussitôt *pendant l'acte* affreuse. On était saisi sous ces regards de feu, perçants, farouches et *haineux* qui n'avaient plus rien d'humain. On n'a pas donné *toute* la séance. Il paraît que lorsque l'affaire arrive à son paroxisme, il se fait de choses monstrueuses Ici c'était une séance diurne. Dans le Karondi c'était la nuit. Cette réunion-ci était mixte aussi, et présidée par un hiérophante. Les principales coopératrices étaient des jeunes filles. On y dansait et

on y chantait. Sur un signal brusque du président tout a été fini. On n'a pas *pu* continuer, paraît-il. Mes chrétiens affirmèrent, que tout ce qu'on venait de voir, n'était qu'une préparation; qu'on tenait en réserve des serpents qui auraient évolué au milieu et au plus fort de la sarabande; enfin, que le dernier acte, de la plus révoltante obscénité, était joué au fond des bois, au quel des serpents et toute sorte de bêtes (sic!) coopéraient. — Il est à croire, que ces sociétés de *waswezi* sont dans l'Unyamwezi les derniers vestiges d'une religion ou d'un culte autrefois universel là aussi. En ce moment il y est encore à l'état sporadique, tandisque dans l'Urundi ce culte se pratique encore au grand jour comme institution nationale et officielle. Ce sont ces *ordres* qui l'ont conservé dans son intégrité; car même dans l'Urundi, tout le monde n'est pas au même degré initié, loin de là! Dans tout l'Unyamwezi la langue rituelle est à fond kirundi (ou kimweri). Les Wanyamwezi actuels sont des Bantu immigrés du *sud*, et leurs dialectes variés se sont superposés peu à peu à la langue primitive kirundi. Le peuple des Warundi a dominé autrefois bien plus loin que là où l'on le rencontre actuellement (Urundi, Uhha, Ruanda). Dans des temps récents encore, des rois *Wahinda* de l'Uhha gouvernèrent tout l'Usumbwa. Cette prépondérance politique de l'Urundi est prouvée e. a. par le fait, que beaucoup de termes, se rapportant au gouvernement dans les langues kinyamwezi, sont du kirundi archaïque. *Imana* aussi est connu dans l'Unyamwezi.

Priser.

Les Warundi, surtout dans l'Uzige et dans l'Uyogoma, sont des *priseurs* enragés. Ils ne prisent pas le tabac en poudre, mais *aspirent* par le nez le suc liquide des feuilles écrasées. C'est une façon originale, quoique fort malpropre. Les femmes prisent autant que les hommes. Les Watwa prisent de la même façon, et avec autant de passion. En guise de tabatière on a une petite corne de vache (= *ihembe*, etc. *Fig. n°. 132*), qu'on suspend à l'habit à l'épaule. Un petit bâtonnet ou pilon sert à écraser les feuilles de tabac dans cette corne. Un autre ustensile, indispensable aux priseurs, est le pince-nez (= *umunengo*, etc.), pour comprimer les narines (= *kumĕngĕkă*) après avoir aspiré le tabac liquide. Ce pince-nez consiste ordinairement en un bout de bois mince et fendu. On en voit de toutes les formes, même de très élégantes. Beaucoup se contentent d'un bout de grosse paille fendue; d'autres enfin n'en ont pas, et se servent des doigts pour pincer les narines (= *kufātīră*). Ce pince-nez est porté au cou, comme une lorgnette. Voici comment procèdent les priseurs. On remplit la corne (= *kuwōmbĕkă*) avec des feuilles de tabac; on ajoute un peu d'eau (= *kusuk' amazi*) et on écrase (= *kucyucyuma, kucyucyumisha*) avec le bâtonnet pour faire sortir le suc. Après avoir écrasé et pilé quelque temps, ou verse (= *kusuka*) ce suc verdâtre et abominable (composé de tabac, de cendre, d'eau) dans le creux de la main (= *ikiganza, urushi*), pour l'aspirer (= *kusomera*) ensuite voluptueusement par le nez. On le garde de cinq à dix minutes „*in loco*". Le patient en devient ivre, les larmes lui coulent des yeux (= *kukorora amasozi*), mais plus le tabac est fort mieux cela vaut. Pour empêcher l'écoulement, on ferme (= *kufata*) le nez avec les doigts ou le pince-nez. Enfin, on enlève le pince-nez, et on rejette le liquide en se mouchant (= *kwimīra 'kisēru, kwimyir' itābi*) avec les doigts, bien entendu, qu'on nettoie au pilier (= *kwihanāgŭră ku 'nkingi*)! Si le priseur est forcé d'éternuer (= *kwasāmŭră, kukira*) ayant le liquide fatal au nez, il enlève lestement son pince-nez; sans cela on devine la suite! On doit bénir (= *kuhezagira: aramuhezagire*) celui qui éternue, en disant: „*kira*" = guéris. L'éternueur doit répondre: *tukirane, tukire twese* = guérissons, soyons saufs tous ensemble (V. „*Eternuer*"). — Au marché, dans l'Uzige, ou vend des *prises* tout préparées (= *kugura 'misomēro y' itabi*). On y voit des hommes, ou des femmes, assis à côté d'une corne remplie de tabac liquide. Pour quelques perles on recoit la main toute pleine. Quelquefois l'acheteur, trouvant la quantité trop petite, rend la prise en versant dans la corne ce qu'on vient de lui donner. — Les Warundi n'ont pas d'autre manière de priser. Si quelques-uns le font, c'est qu'ils l'ont appris des étrangers. Quoique une *prise* ne se refuse jamais, les Warundi n'en donnent pas aux Watwa, ni en acceptent. Ceux-ci n'en présentent pas. — (V. „*Tabac*", „*Fumer*").

Propreté.

La propreté corporelle n'est pas une qualité prédominante chez les Warundi. Les mères tiennent propres leurs tout petits enfants, et les baignent souvent (= *kwiyuhāgīră, kwoza*), mais les enfants (garçons) sont sales. Les filles sont plus proprettes. Les vieux et les vieilles aussi négligent les soins de la propreté. Toutefois, lorsqu'on a l'occasion de se baigner, p. e. au passage d'une rivière ou en allant puiser de l'eau, on en profite assez généralement. — Les Watwa sont encore plus malpropres que les Warundi, surtout ceux qui peuvent se payer le luxe de se frotter le corps avec de l'huile de palme. Tous les Warundi un peu huppés s'oignent le corps avec du beurre, auquel on mêle la poudre rouge d'une pierre (= *akahama*). En général les femmes sont plus propres que les hommes. Ce que nous appelons propreté n'est que relatif, disent les Warundi. Eux jugent, qu'un corps ruisselant d'huile, de beurre ou de graisse, présente le maximum de propreté!

Propriété.

Le roi est seul propriétaire du sol (= *nyene ikihuko*). Les chefs (= *awatware*) n'en possè-

dent une partie, que d'une manière subordonnée. C'est le cas aussi des *ivyariho* (sous-chefs de district). — Tous les autres habitants, les Watutsi aussi bien que les Wahutu et les Watwa, ne sont pas propriétaires du sol; ils sont propriétaires seulement des cultures, des récoltes et des maisons avec les bananeries qui se trouvent dessus. — Celui qui désire avoir un endroit pour y bâtir et y cultiver, s'adresse au chef ou au sous-chef avec un *présent* (= *kusaba itongo*, ou: *urugo*, ou: *ubwatsi; ihongo, ishikanwa* = cadeau). Dans l'Uzige on porte au chef, dans un pareil cas, un ou deux „fundo" de perles et quelques cruches de bière, pour avoir la permission de bâtir et de cultiver quelque part sur les terres du chef. Si l'on est riche, et si l'on désire une bananerie ou le domaine d'un autre, on porte en présent un boeuf ou une vache. A tout temps le chef peut chasser (= *kusŏhŏră, kwirukana*) le particulier du lot de terre, même s'il a bâti et cultivé déjà, puisqu'il n'a que l'*usage* du sol. Un caprice du chef suffit pour le faire partir. Souvent il y a là de criantes injustices. Quelquefois on est chassé, parce qu'un autre a su capter la bienveillance du chef par un cadeau considérable. On s'expose encore à devoir évacuer sa demeure, si l'on oublie de porter de temps en temps les cadeaux d'usage au chef. Enfin, on est chassé légitimement en punition d'un délit social, p. e. un meurtre, un vol, un manque d'obéissance, etc. — Les Watwa obtiennent également de cette façon la permission de s'établir, mais ils sont toujours relégués dans des coins, à l'écart. — Toutefois, l'arbitraire n'est pas la règle. Souvent des familles habitent paisiblement pendant des générations le même „kraal" et profitent des mêmes champs. Du reste, les bananeries, les *imimanda* (arbre-ficus à habit) et les bons champs, très fertiles après un long labeur, donnent une certaine stabilité et fixité aux familles qui y demeurent. C'est pour cela que les Warundi sont plus sédentaires peut-être que les autres Nègres. — Le mobilier, et surtout le *bétail* (boeufs), est propriété formelle des particuliers, ou des familles. Les femmes aussi, et même les enfants du vivant de leurs parents, peuvent posséder en propre des habits, des ornements (perles), des armes, etc.

Proverbe.

Les Warundi ont un certain nombre de *proverbes*, dont voici quelques spécimens:

1. *Ivintu vy' ukwiba viraguma;* Les choses volées sont dures; *vitari vy' ukwiba ntiviguma.* celles qui ne sont pas volées ne sont pas dures.
2. *Kukenura n' ukuvina.* Travailler c'est jouer (danser).
3. *Ishano irazje uyu 'munsi,* Un malheur vient aujourd'hui, *irindi rizoza hanyuma.* un autre viendra après.
4. *Aravyutse, ari mubi.* Il s'est levé, il était méchant (fâché), i. e. pendant qu'il était de mauvaise humeur.
5. *Azohavva, ashikeho.* Il en sortira (de sa mauvaise humeur), pourvu qu'il réussisse.
6. *Invura irahedzje, izuba rizoza.* La pluie finie, le beau-temps (le soleil) revient.
7. *Infisi iravuga, irashaka kutwara umuntu.* L'hyène crie, c'est qu'elle veut emporter un homme.
8. *Ikintu kirawishye;* ou: *ivintu ni vibi* La chose est mauvaise; ou: les choses sont mauvaises. — C'est la reflexion du renard qui trouve que les raisins ne sont pas mûrs.

Punition.

Si un *délit*, ou un *crime*, est commis, on vient exposer l'affaire (= *kwitwara, kwidumbura, kwiseha*) chez le chef ou chez le sous-chef, afin que celui-ci juge (= *kucya uruwanza, kuwŭrănă, kukuwita intahe*). — Si les Watwa se disputent, ils s'arrangent entre eux, et portent rarement la chose devant leur chef Murundi. — Celui qui porte l'affaire devant le chef, amène plusieurs témoins (= *ivyariho, awatahe, awagirizi*, de: *kwagiriza* = témoigner). Chacun raconte alors amplement la chose (= *kwidumbura: ndiyitwaye*). Pendant que l'un parle, les autres se taisent, jusqu'à ce que leur tour de parler soit venu. On n'interrompt pas. L'accusateur porte ordinairement en même temps un présent au chef (= *kutwara irari*, ou: *ikishikanwa*). Ce présent exerce souvent une influence sur le jugement rendu (= *aracyira uruwanza*). Si un Mutwa plaide devant un chef Murundi, le jugement est souvent rendu à son préjudice, même s'il a raison. — La loi du talion existe „de facto" (= *kuhōra, kwivuna* = se venger, *kuriha: waziteye inka* = prix du sang). Celui qui tue un homme, peut être tué légalement par la famille de la victime. S'il le blesse seulement, la famille peut le blesser aussi. — Lorsqu'il s'agit de grands crimes, principalement de meurtres, de vols de boeufs, la famille lésée tâche de s'emparer du coupable. Celui-ci se sauve souvent dans une province voisine par crainte de la „vendetta". Le coupable étant arrêté par la famille, on le frappe (= *kukuwita*), on lui lie les pieds et les mains (= *kuwoha n' uruvuto rw' inka*), et on le garde vivant dans une case. Alors la famille du coupable peut le racheter, en payant le prix du sang (= *kucyungura, kunuwohora*). Si elle s'y refuse, ou si elle offre trop peu, on demande au chef la permission de l'exécuter. Voici comment on *exécute* (= *kuwamba, kum-*

wanikira ku 'musozi) ordinairement un condamné à mort. Celui-ci est conduit au dehors des habitations, dans un endroit inculte (= *mw' icyamba*). Là on lui coupe les mains et les pieds (= *wakacya ivikonzjo n' amaguru*), et on le *cloue* (= *kuwamba*) sur la terre au moyen de quatre pieux (= *imambo*) avec lesquels on perce les bras et les pieds. Le coup de grâce est donné, en perçant d'un cinquième pieu la poitrine ou le ventre, et ce pieu est enfoncé également en terre (= *kuwamba ku 'mutimu ahwere*). On le voit; c'est un vrai crucifiement. *Fig. no. 123.* — Les Watwa ont le même procédé de punir. — L'adultère est punissable, et souvent puni. Une fille qui a conçu en dehors du mariage est punie aussi (V. „*Adultère*"); de même l'avortement tenté par une fille coupable, pourvu que le chef en ait connaissance. La pendaison (= *kuniga, kuhwereyo: azanenukuryeyo?*) est en usage également. Les suicides emploient de préférence ce moyen, ou bien ils se noient dans une rivière ou dans le Tanganika.

Religion.

L'ensemble des croyances religieuses et des pratiques cultuelles des Warundi, et des Nègres en général, ne forme pas un corps de doctrine complet, rigoureux, fixe et rationel, ni un système clair, concis, précis, et logique. Comme toutes les pseudo-religions des infidèles, présentes et passées, le culte des Warundi offre l'image parfaite du *désordre,* de la désagrégration, de la contradiction, de la confusion, et du trouble. C'est un *imbroglio* inconcevable, un Babel incompréhensible, un caméleon perpétuel.

Il est excessivement difficile de connaître à fond, et complètement, les croyances et les pratiques cultuelles des peuples „primitifs". Il faut de longues années d'observation et de recherches patientes, dirigées dans un esprit sans idées préconçues. Sans cela, on risque de juger ces cultes superficiellement, et de les présenter sous un jour absolument faux, absurde même. Alors on débite de stupéfiantes niaiseries, affublées de mots sonores, qui sont une vraie honte pour la vraie science dite des „religions". On ne prend pas au sérieux évidemment certains „touristes" qui affirment avoir trouvé des peuplades „sans religion aucune". Ce sont des *aveugles.* „L'ethnologie ne connait pas de peuple sans religion" (Prof. Dr. Ratzel). Ce mot du célèbre professeur est devenu un axiome parmi les savants.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles la connaissance des croyances et des pratiques religieuses des „Naturvölker" est difficile. Les Nègres par exemple se *méfient* souvent des Blancs qui les interrogent sur leurs croyances. S'ils s'aperçoivent que le *Mzungu* est un sceptique, un rationaliste, ou même un semi-rationaliste goailleur, qui rit et se moque de toutes ces „diableries nègres", qui montre qu'*à priori* il n'y croit pas, alors ils le servent à souhait. Ils mentent carrément, pour être débarrassés de ces questions niaises, sans but ni utilité, quoique au fond ils *méprisent* l'„impiété" de tels questionneurs. Parfois aussi, ils s'amusent à leur tour, et racontent les choses les plus abracadabrantes et fantastiques, que le „touriste" bénevole note gravement. Il faut du *sérieux,* éloigné également d'une trop grande crédulité, et d'un scepticisme outre mesure. Il faut, surtout, avoir la *confiance* des gens, qu'on étudie au sujet de leurs plus *intimes* idées, croyances et pratiques. Le „sauvage" ne les communique pas au premier venu, pas plus qu'un paysan d'Europe ne racontera au citadin émancipé de toute croyance et pratique ses „superstitions" à lui. Or, le Blanc reste longtemps un *étranger* pour le Nègre. Il n'y a guère que les *convertis* qui sont décidés à *tout* dire. Lorsqu'on a gagné la confiance, il ne faut pas croire que tous les *infidèles savent tout,* ou que tous en savent *autant!* Les *enfants* Nègres (Warundi) savent *peu* de choses et encore sommairement, souvent d'une manière confuse. C'est naturel. Que sait, en Europe, un enfant, même après une instruction assez soignée, de la Religion? Une bien petite partie! Pour ce qui regarde les *adultes* Nègres, leurs connaissances dans le sujet qui nous occupe, sont assez différentes et graduées. C'est encore naturel. N'y a-t-il pas, en Europe, une énorme distance entre le savoir (suffisant pourtant) en fait de Religion d'un bon paysan, et celui du roi des théologiens? Parmi les adultes, tous ne sont pas au même degré *initiés,* pas même les *awafumu.* L'un en sait beaucoup plus que l'autre. Il y a chez eux une espèce de „*disciplina arcani*". Du reste, toute pseudo-religion est toujours, et a été toujours, pour une grande partie au moins, *occulte* et ténébreuse, puisque tout ne peut pas voir le jour! Ces „*filii tenebrarum*" craignent la lumière, tandisque dans *la* Religion tout peut être sue. Elle est la lumière même! Lorsqu'on a la chance de voir se *convertir* p. e. quelque *umufumu* ou *kiranga* initié et haut-gradué, on en saura beaucoup. Enfin, il est bien entendu, que pour *comprendre* les choses qui se rapportent aux croyances et aux pratiques des Nègres, y voir un peu clair, et pour en faire une étude raisonnée, il faut des connaissances préexistantes d'*autres* cultes anciens et modernes, afin de trouver des analogies et faire des comparaisons. Sans cela, les dires des Nègres, ou les choses observées, resteraient énigmatiques et feraient l'effet de formules algébriques débitées par un mathématicien devant un charbonnier.

Quoique l'*étude* de ces faux-cultes soit difficile, cela ne doit pas la faire négliger ou dédaigner. Au contraire! Elle est très *importante,* et du plus haut intérêt. Aussi faut-il recueillir avec le plus grand soin tout ce qui regarde les cultes de ces pauvres infidèles. Les débris, si héteroclites et bizarres qu'ils soient, de la religion primitive nau-

fragée et *déroutée (ad sinistram)* avec ses superféties *(super stare)*, ses excroissances, et ses parodies souvent ignobles, de ces peuples *„dégénerés"* (Virchow) et *tombés* (non primitifs!), méritent d'être connus du savant et surtout du Missionnaire. Le savant trouvera dans la mentalité religieuse de ces peuples de précieux éléments pour sa synthèse des pseudo-religions, et leur degré de *déviation* d'avec la seule unique *vraie*. Le Missionnaire, envoyé parmi ces peuples pour leur porter la *lumière* au milieu des *ténèbres*, et la *vérité* au milieu des *erreurs*, pour mettre l'*ordre* à la place du *désordre*, y trouvera des points de contact et d'entrée en matière. En effet, ce serait une grave erreur de penser, qu'il faut *tout* démolir ou niveler, et faire table rase de *toutes* les croyances religieuses, et même de *toutes* les pratiques, qu'on trouve existantes chez les infidèles. Il y a sur ce terrain maintes pierres à ramasser, et à rétablir dans l'édifice primitif de la Religion, d'où elles furent arrachées, e. a. m. à recueillir maints *„dispersa membra"* de *la* Religion primitive et révélée. Assez souvent il suffit de *redresser*, de *rectifier*, d'*authentiquer*, de *purifier*, de *restaurer* des croyances, qui à travers les âges étaient souillées, profanées, travesties et contrefaites. Alors on n'a que „changer les enseignes" (St. Franc. de Sal.), puisque tout dépend du: *„cui vovetur"* (St. Aug.), ce qui faisait dire au Cte de Maistre: „Oui, le paganisme a *tout* su, mais il a tout parodié et tout souillé". Tout n'est donc pas à dédaigner, mais tout en portant la *pleine* et *entière* lumière à ces malheureux, on leur répète la parole de St. Rémis au roi Clovis. En étudiant, et en recueillant avec soin *tout* ce qui regarde la pseudo-religion des Noirs, je conseillerais de faire une étude spéciale des *noms* que portent en Afrique, parmi les Nègres, les innombrables divinités (esprits), et notamment celui de leur esprit supérieur (ou supérieurs). C'est une question très importante.

La pseudo-religion des Warundi n'est certainement pas *élaborée*, *inventée* ou trouvée naturellement par eux ou par leurs ancêtres; elle n'est pas *éclose* dans leurs esprits sous l'action d'une évolution aveugle quelconque. Affirmer ceci serait en flagrante contradiction avec les faits et la mentalité des „Naturvölker". Le Nègre est très *positif*, prosaïque, je dirais presque matériel pour les choses transcendantes. „Der Neger ist überhaupt kein Schwärmer." Tel qu'il est, il est radicalement incapable de trouver, ou de créer des symboles quelconques, encore moins de composer tout un ordre de symboles et de mythes. Les „beautés de la nature", les „forces (naturelles, sic!) de la même nature", le laissent absolument froid. L'ensemble de ses croyances lui est *traditionnellement (oretenus)* transmis par ses parents, par ses ancêtres. Cet ensemble traditionnel, quoique ordinairement défiguré et travesti, était *révélé* au début, reçu du dehors, communiqué d'en haut. Ceci n'empêche pas, que le fond primitif révélé et orthodoxe, de bonne heure détourné, volé et falsifié par- et au profit des esprits rebelles se substituant au vrai Dieu et aux bons anges, n'ait été *successivement*, et à travers les âges, modifié par les intelligences humaines également en révolte, et ne soit augmenté, modifié ou falsifié par les mêmes *diri* et *fures*. Les peuples dont la *dégénérescence* est la plus prononcée, et dont la dégringolade est la plus profonde, sont ceux aussi, dont les croyances ont ordinairement le plus souffert; ceux qui ont le moins sauvé du naufrage primordial, mais qui ont rempli (ou laissé remplir) ces lacunes par des impostures ignobles, et dont, par conséquent, le démonisme est le plus accentué. Voilà pour l'origine. Les Nègres donc, et nos Warundi en particulier, ont des croyances et des pratiques, non pas inventées uniquement et imaginées, mais traditionnellement reçues. C'est la réponse invariable qu'on obtient, lorsqu'on leur en demande l'origine. „Nos pères, nos ascendants, nos „ancêtres ont *cru* et ont fait comme cela; ils „nous l'ont légué et nous faisons et nous cro- „yons comme eux. Nous sommes des enfants, „des imbéciles. Nos pères avaient bien plus de „sagesse *(ubwenge)*. Ils en savaient bien plus „que nous, etc." Voilà comment ces gens raisonnent. Ils sont assez bons philosophes en cela qu'ils jugent, que l'eau d'une rivière est d'autant plus pure qu'on s'approche davantage de sa source. Aussi, ils avouent assez volontiers, qu'*autrefois* tout ce qui concerne leur culte était plus parfait (réminescence d'un âge d'or, etc.). Puisque tout document ou monument *écrit* manque absolument chez eux, il est impossible de savoir quelque chose de plus précis à ce sujet. Les Warundi ont des traditions vagues, qu'autrefois, à différentes époques, des individus divins, sorte de zélateurs ou de prophètes (Balaam!) ont institué des rites, créé des ordres ou des corporations, modifié, rafraîchi le culte, augmenté ou diminué le „stock" des croyances, des quasi-dogmes, etc., etc. Des demi-dieux, des dieux même, auraient parcouru la terre et fondé le culte. Tout cela n'est guère précis, quoiqu'il est évident que cela peut se ramener en dernier lieu à *Ham*, à ses fils (surtout *Kush* et *Phut*), et à ses petits-fils, dont les Nègres, tant Africains qu'Océanéens, sont les descendants; puisque nous savons positivement, que les anciens peuples (apostats) ont d'assez bonne heure divinisé leurs fondateurs (Nemrod, Hom, Djemschid, Derketo, Semiramis, Misraïm, etc.). — On parle parfois de religions *autochtones*, nées sur place, et de religions *importées*. Ainsi p. e., on veut établir que la religion grecque fut importée en grande partie d'Egypte ou de Phénécie et qu'elle fusionnait avec la religion primitive des Pélasges! La science ne connaît ni peuples ni religions autochtones, à moins

qu'on n'applique ce mot à la Basse-Chaldée. Les tribus humaines, sorties d'un seul centre ou foyer, en occupant peu à peu et en d'innombrables étapes toute la terre, y ont évidemment toutes *porté avec elles* la religion primitive, bonne d'abord, mais difformée d'assez bonne heure. Ceci est clair. Mais tandisque le bon fond, si minime qu'il fût, restât partout le même naturellement, les différents peuples ont souvent adopté, changé, échangé, emprunté entre-eux certaines formes typiques, certains accessoires des pseudo-religions qui sont „legio". Ainsi un peuple a reçu chez soi des divinités adorées chez son voisin. Des rites, des cérémonies, etc., se sont *infiltrés* peu à peu au milieu de cultes nationaux, ou plutôt contribunaux, qui d'abord ne les possédaient pas. Les Romains finirent par adorer par milliers les dieux (esprits) de tous les peuples vaincus par eux. La même chose, sans doute, a eu lieu chez nos tribus nègres. Ainsi, chez les Warundi l'esprit *Riyangombe* passe pour un ancien fondateur de rites. L'ordre des Waswezi dans tout l'Unyamwezi est probablement *importé* du nord-ouest et du nord (Gitara?). Il est présumable, que le culte actuel des Warundi a subi l'influence des Kushito-Hamites-Watutsi venus du nord-est, quoiqu'il est bien difficile, si non impossible, de discerner ces différents éléments. Si donc aucune pseudo-religion payenne n'est *autochtone* dans le sens strict du mot, cela n'empêche pas, qu'à différents âges, et dans différents lieux, elles n'aient pris *sur place* d'autres formes. A tout temps et partout il y a eu des faux-prophètes, des imposteurs, des illuminés qui se disaient *inspirés* d'en haut (ou plutôt d'en bas, et qui l'étaient parfois!), qui par leurs *révélations* à eux créèrent d'autres formes de la sempiternelle pseudo-religion, en augmentant toujours la confusion chaotique. L'histoire fourmille de ces noms. Ces individus naissaient en chaque lieu aussi facilement qu'ils s'y importaient. Citons seulement Mahomet, Budha, Zoroastre, Manès, Thot, Simon Magus, Apollonius, etc., etc. On peut y ajouter tous les faiseurs d'hérésies et de schismes!

Il n'y a pas chez les Warundi, à proprement parler, une *instruction* ou un *enseignement* religieux, officiellement imposé par des docteurs quelconques. Ce sont les parents, les pères et mères de famille, qui infusionnent et inculquent peu à peu, et imperceptiblement, à leurs enfants les idées et les coutumes cultuelles, par leurs conversations de chaque jour, et par leurs exemples. Quoique tous les Warundi soient croyants et dévots à leur manière, il y a pourtant des familles, où la pratique et le sens religieux, pour m'exprimer ainsi, est plus accentué ou plus vif, et il est naturel que leur progéniture s'en ressent. En général les Warundi sont assez routiniers en fait des choses du culte, et quoiqu'on n'ait jamais rencontré un Murundi se disant athée et ne croyant à rien de supranaturel, on rencontre des individus passablement indifférents. Toutefois, il ne faudrait pas conclure que, si de tels gens portent p. e. de nombreuses amulettes, etc., tout cela soit extérieur. Il est clair, que dans les familles des *awafumu* de toute catégorie, la religion nationale soit le plus jalousement conservée. Il faut y ajouter les familles plus ou moins princières des chefs. Toute forme de la pseudo-religion est à son heure prouvée, confirmée, rafraîchie de temps en temps par des *faits* supranaturels ou simplement merveilleux. Sans cela aucune d'elles n'aurait duré vingt-quatre heures, et aucun fondateur n'aurait trouvé crédit. Le paradoxe: „*Primos in orbe deos fecit timor*" n'a pu être prononcé que par un matérialiste goailleur. (Le vers est de Statius: *Thébaïs*, III, 660, qui l'a emprunté à Petronius. La *pensée* revient souvent chez Lucrèce dans son: *De rerum natura*, p. e. I, 63; V, 73 et 1163—1240; VI, 50). Le genre humain tout entier l'a toujours démenti. Nos Warundi citent une foule de ces *faits* merveilleux passés et présents. Si tout n'aurait été, dans ces *mirabilia*, que fantasmagorie, fausseté, abstraction creuse, ces individus *avec* leurs esprits n'auraient fait un seul prosélyte, mais ils seraient, selon le mot spirituel d'un auteur, „remontés au plus vite, aux rires et aux huées de la multitude, dans leur Olympe incompris!" Sans théophanies, et sans manifestation supranaturelle, il n'y aurait jamais eu ni *culte* ni *théologie*. Il n'y a que les faits qui convertissent, et sans les faits l'Evangile même n'eut entraîné personne. Aussi, nos Warundi croyent fermement à de semblables prodiges; ils en sont persuadés. On se figure aisément que ces sauvages sont tous puérilement crédules! C'est parfaitement erroné. Ils sont bons *critiques* à leur manière; ils sont même très rusés. Ils sont naturellement méfiants, et commencent par *douter*. Ils observent bien. Lorsqu'ils se rendent aux *faits*, ils le font à bon escient. Quant aux choses qu'ils admettent sur *parole*, ils n'y croient que lorsque la personne qui parle mérite confiance, et est digne de foi.

L'*essence* de la soi-disant religion des Warundi consiste dans la foi à-, et dans l'adoration et le culte des *esprits* mauvais, e. a. m. dans la *démonolatrie*. C'est du démonisme sans phrase. Il n'y a aucun doute la-dessus. Les Warundi eux-mêmes ne se fient pas à ceux parmi leurs esprits qu'ils appellent *bons*. Leurs actes sont là pour le prouver. Malgré ce *caractère* nettement dessiné de leur culte, il se trouve parmi leurs croyances, et même parmi leurs pratiques, des réminiscences, des échos, des brindilles de la vraie religion primitive. — „Il n'y a jamais eu qu'*une* Religion sur la terre", a dit le Cte de Maistre. C'est le court résumé du texte bien connu de St. Augustin *(Retr. I, 13)*: „*Res ipsa, quae „nunc Christiana Religio nuncupatur, erat apud*

„antiquos, nec defuit ab initio generis humani, „quousque ipse Chr. veniret in carne; unde vera „Religio, quae jam erat, coepit appellari Christiana". Le Chev. Drach dans son *„Harmonie entre la Synagoge et l'Eglise*", exprime la même vérité en plusieurs endroits, p. e. t. I. p. 245: „.... la gentilité fut instruite par la tradi- „tion primitive, dont la lumière perce au „travers des nuages fabuleux...."; p. 257: „.... la vraie Religion a toujours été la „même, depuis le commencement du monde „jusqu'à nos jours...."; p. 259: „.... la vraie „Religion maintenant appelée Chrétienne, est „aussi ancienne que le monde....", etc. Même des savants peu suspects, en se plaçant simplement sur le terrain de l'étude comparative des religions, affirment la même vérité. Ainsi le célèbre Max Müller dans ses *Essays, t. I, préf. p. VIII* s'exprime ainsi: „Il faut dire de la Religion, ce qu'on a „dit du langage: en elle aussi, tout ce qui „est nouveau, est ancien, et tout ce qui est „ancien nouveau; si bien que, depuis l'ori- „gine de l'histoire, il n'y a eu qu'une *seule* „Religion, absolument nouvelle". Le Card. Gousset, en ne choisissant qu'un point de comparaison, dit: „L'accord parfait entre „les croyances des gentils et des Chrétiens „sur le nombre et la distinction des bons „et des mauvais esprits, suppose que l'une „et l'autre ont une seule et même origine: „*la révélation* (Religion) *primitive*". S'il n'y a qu'*une* seule vraie Religion, il n'y a, et il n'y a eu jamais, qu'*une pseudo-* ou *anti-religion*, mais à mille formes, un vrai Protée! Après la chute et par la chute dans l'Eden, théatre du premier *pacte* avec l'enfer, pacte que quelqu'un a nommé le „grand acte de zoolâtrie génésiaque", la grande *apostasie* et la vraie *infidélité* a commencé sur la terre. C'est bien le mot *infidélité* pris non pas dans le sens de mé-créance (*non- credere*, Unglaube), mais dans celui de manque de *fidélité* (*fidelitas*, Ontrouw), qui convient le mieux aux différentes formes et degrés d'apostasie, et qui les caractérise le mieux. Il est, en effet, remarquable, que la Sainte-Ecriture, dans son langage énergique, désigne ordinairement la défection du culte de Jehova-Adonaï, en échange de celui des démons, par le mot de fornication ou d'adultère *(fornicari, adulterari)*, comme s'il s'agissait d'une infidélité conjugale. *La* Religion est-elle autre chose, qu'une *union* de foi, d'amour, de fidélité entre l'homme et le Créateur? De là le terme même de Religion = *religare Deo*, terme qui doit être réservé pour le seul vrai culte orthodoxe, et qui n'est appliquable aux pseudo-religions que dans ce sens, qu'elles relient l'homme avec le monde surnaturel créé *de la gauche*. De bonne heure donc commençait cet antagonisme entre *la* Religion, d'abord patriarchale anté-et post-diluvienne, représentée e. a. par Seth, Hénoch, Noë, Sem, Abraham, — concentrée depuis plus spécialement, mais non pas exclusivement, dans la religion mosaïque et juive, se couronnant enfin dans la religion chrétienne („instaurare omnia in Christo"), — et entre la pseudo-religion ou l'*infidélité* à mille noms dans la suite des âges, et représentée surtout par la race de Caïn, de Cham, de Kush, de Nemrod, etc. Toute l'Ecriture n'est que le tableau et la relation de la lutte formidable entre les *deux* forces, qui se partagent le monde, forces inégales, infiniment inégales même, puisque l'une est *divine*, l'autre créée, mais forces *temporairement* opposées l'une à l'autre, et dont les progrès rivaux pèsent constamment, en sens inverse, sur les destinées de la terre. Si le *Logos* divin ouvre la Génèse et si l'Apocalypse se clôture sous le cri de Jésus le Sauveur, il y a aussi le serpent homicide de l'Eden et le draco magnus foudroyé à la *fin*. La même lutte est la question-mère, le fond secret de l'histoire universelle, tellement le fond que dans toutes les mythologies payennes se trouvent les vestiges de ce dualisme du bien et du mal, du bon et du mauvais, mais horriblement et sacrilègement travesti, puisqu'elles font du *mauvais* un dieu égal („ascendam....!") Le monde surnaturel, en effet, est devenu, après la chute des anges et de l'homme, un monde à double partie séparé par un abîme, à une infinie distance, représenté par *deux* camps, *deux* étendards (St. Ign.), *deux* cités adverses. *La* Religion verra désormais à sa *gauche* l'hydre non pas à *sept*, mais à mille têtes, essayant de marcher de front avec elle, et même de l'anéantir ou de l'étouffer dans la boue de ses blasphèmes, jusqu'à ce qu'elle soit foudroyée finalement. Les dieux de l'infidélité, ce condisciple primitif du peuple saint, ont toujours et partout voulu se *substituer* au seul vrai Dieu Créateur, et aux Anges fidèles, pour se faire adorer furtivement à leurs places par les hommes, et ceux-ci ne le firent que trop, hélas! L'infidélité primordiale et subséquente fut une *éclipse* du Soleil de justice. Les esprits rebelles se mirent *devant* ce soleil, et interceptèrent la lumière divine, en enténébrant ainsi les humains qui les adorèrent à la place du vrai Dieu, tantôt en parfaite connaissance, tantôt d'assez bonne foi, par le sentiment instinctif de la *bonne* direction. Malgré les flots envahisseurs de cette *infidélité*, qui put paraître parfois quasi générale, jamais l'humanité fut livrée à ses *diri*, sans un contrepoids miséricordieux. Les Anges gardiens se retirent en pleurant de leurs demeures, mais ne se désintéressent pas de leurs pupilles, et restent autour. Ces protecteurs cachés sauvent non seulement les *nations* parfois malgré elles, mais encore les individus. Selon certains Pères les *perizomata* de la Génèse, „qui donnaient un singulier malaise au C[te] de Maistre, chaque fois qu'il y pensait", désignaient simplement, dans le texte hébreu, cette garde miséricordieuse et protectrice.

Quoique le rejet d'une seule vérité essentielle, l'infidélité sur un point notable *commandé* et imposé d'office, suffise pour jeter hors la *droite*, il y a néanmoins des *degrés d'éclipse*. Dans certains cultes on voit transpirer un plus grand nombre de vérités peu ou point falsifiées, parodiées, travesties, singées, souillées. Ainsi, on admet que les mages chaldéens avaient au début un culte passablement orthodoxe. Selon quelques-uns les astrolatres sabéens vénéraient les bons Anges. Mais il faut avouer que la plupart des peuples descendirent bien bas, et que leur culte n'était souvent qu'une franche démonolatrie, se faisant jour dans une goétie non-officielle et dans une théurgie officielle, mais qui ne valait guère mieux. — Ce qu'on constate notamment chez les Nègres et chez nos Warundi, c'est ce dédale sans issue, cette confusion chaotique, ces contradictions flagrantes, ce touffu inextricable dans les croyances et les dires des gens, comme aussi dans les histoires et les traditions des mêmes croyances. Il est vrai que ceci est naturel! Cela *doit* être, du moment qu'il s'agit d'esprits de *désordre* et de leurs oeuvres *désordonnées*. Le désordre c'est leur *élément!* Cela constaté, il est aisé de comprendre, qu'il est très difficile, si non impossible, de démêler tout cela, d'y voir clair, d'y mettre de l'ordre. Tout au plus peut-on saisir les points dominants, en procédant du connu à l'inconnu, en faisant des comparaisons, en trouvant des analogies. Mais l'essentiel est, de se bien remémorer les principes qui précèdent, et qui *seuls* donnent raison et expliquent l'*origine*, l'*existence*, la *vie* de tous les faux cultes. C'est la clef indispensable.· On a composé des milliers d'ouvrages sur les mythologies payennes, sur les innombrables grandes ou petites pseudo-religions. C'est désolant pour l'esprit humain (et même pour la science!) de constater, que la *lumière* n'est pas faite. Le chaos des explications est peut-être plus grand que celui des cultes mêmes étudiés! On patauge de système en système, sans arriver à des conclusions définitives; tout cela pour avoir jeté la bonne clef qui seule aurait pu ouvrir les portes de ces labyrinthes. Il est pourtant bien évident que, si l'on se place au *bon point de vue*, on embrasse facilement l'ensemble de cette masse grouillante à ses pieds, et on *synthétise* assez heureusement la foule de ces pseudo-cultes, si disparates qu'ils paraissent, en les ramenant au seul vrai dont ils sont déchus, et dont ils ne présentent que les hideuses contrefaçons.

On a imaginé bien de *noms* et de *termes* pour *caractériser* les différents cultes en particulier, et même en général. On pourrait facilement composer toute une *litanie* avec ces noms, souvent assez grotesques et absurdes à degré varié. Passons-en en revue quelques uns. — On a vu, que le mot *infidélité* seul caractérise bien les cultes en général, et même en particulier. Les peuples assis dans l'ombre de la mort sont des *infidèles*, des *fornicatores* selon l'expression énergique de la Bible. Quoique le fond et les idées principales soient partout et toujours les mêmes, on constate néanmoins bien des fois quelque *face* saillante à ce Protée, quelque *tendance* marquée, ou quelque *manifestation* plus en évidence. Tantôt, par exemple, dans un culte on paraît avoir plus de dévotion pour les mânes (esprits des morts), tantôt pour les esprits recteurs des astres; tantôt pour les animaux sacrés (totems), et tantôt pour les esprits présidant aux différents domaines de la nature (fleuves, monts, arbres, etc.) Tout cela pourtant n'est qu'apparent. Si l'on voudrait *préciser* davantage, et caractériser plus spécialement le culte et les croyances des Warundi, on pourrait risquer le terme *nécrolatrie*, ou le culte des esprits ancestraux.

Il y a certains mythologues qui refusent une religion quelconque à un peuple primitif, s'il na pas, selon eux, une doctrine révélée bien connue et précise, avec un rituel bien coordonné et un sacerdoce fortement organisé, mais s'il se contente d'un *minimum (!)* p. e. de la croyance dans des „êtres spirituels" (Taylor), des „êtres imaginaires" d'origine psychologique!! (Deniker), des „êtres supérieurs à l'homme" et à „un futur au delà de la tombe" (Quatrefages). La définition est manifestement erronnée, puisque cette spiritolâtrie est précisement le *cardo questionis*, et qu'on trouverait bien les accessoires aussi, si l'on prenait la peine de scruter à fond ces petites pseudo-religions! On ne nie pas, que certains peuples très abrutis, très dégénérés et *tombés* trés bas, n'aient conservé très peu de réminiscences de la religion, à laquelle un franc démonisme s'est substitué, mais on *renverse* les idées, et on prétend que de tels peuples ne commencent qu'à *évoluer*! C'est se moquer des *faits* et de l'histoire. Alors, pour caractériser ces formes infimes et débutantes de religion, on a inventé les jolis mots d'„animisme" (Taylor) et de „naturisme" (Naturreligion). On croit faire une distinction sagace entre la *anima* et le *spiritus*. Le sauvage se *figure* que le principe vital se dégage du corps, *devient esprit*, etc.! Apercevant des influences, des *forces* dans la *nature* qui l'environne, il les personnifie, et finit par les adorer.

Un mot fort à la mode c'est celui de „Ahnencultus" (Ancestryworship), ou de culte des mânes, principalement des ancêtres. Cette dénomination toutefois n'est pas assez adéquate et générique, quoiqu'il soit bien certain que cette face de l'infidélité est souvent le plus fortement dessinée et accentuée. L'adoration et la vénération des morts *unis* à leurs esprits (des damnés) peut même être nommée une des premières étapes de l'infidélité constituée, lorsqu'elle fut un peu avancée. Il y a longtemps que le livre de la *Sagesse* (cap. XIV : 15—17) a décrit cette

évolution! Aussi voit-on ce Ahnencultus très prononcé e. a. en Chine, à Rome et chez nos Nègres actuels, mais il n'est pas *tout* le culte. On a voulu spécifier ce culte des mânes, et on parle de „Héroïsme", „Euhémerisme", „Anthropomorphisme", etc. C'est très partiel encore. Evidemment les *héros*, les hommes marquants, de célèbres rois, principalement les fondateurs et les pères de tribu et de nation, furent *divinisés* et adorés avec leurs patrons, dont on disait qu'ils étaient les organes et même les incarnations, mais il y avait plus! Euhémère avait raison et tort à la fois. Il avait raison, lorsqu'il montrait les tombeaux très matériels de ces dieux des nations (Jupiter à Crète), mais il avait grand tort lorsqu'il affirmait que ce n'étaient *que* des hommes! On côtoie la vérité, mais on la tourne, parce qu'on ne *veut* pas la nommer! Aussi St. Fulgence a bien raison de nous dire: „Toute l'idolâtrie (infidélité) nous vient des sépulcres." On ferait bien de se rappeler, que le mot „mythologie" vient tout simplement de μῦθος = mout = mort, et qu'il signifie: *sermo de mortuis (spiritibus)*. Mais voilà! Le même mot, tout détorqué et anti-scientifique qu'il soit, fait fureur, pour ridiculiser les légendes plus ou moins poétiques, et idiotes en tout cas, même de ces fiers Romains, dont le culte des *dii manes* était si formidablement organisé, et de se stupéfiant peuple chinois, ce colosse immuable, qui doit sa durée pendant des *milliers* d'années précisément au culte de ces μῦθοτόκοι! Cela ne plaisante pas! Les dieux (et même les déesses) *anthropomorphes*, si bien réussis par les Grecs et plutard par les Romains, ne furent jamais qu'une fantaisie artistique, du *luxe* si l'on veut, de l'accessoire en tout cas. La *magna mater* (Cybèle) était aussi bien vénérée dans la simple *pierre noire* (aérolithe) de Pessinunte, que sous forme d'une exquise statue à la grecque. On adorait les *esprits*, dont lesstatues n'étaient que les images, quelquefois les „habitacula", soit qu'ils fussent mânes = possesseurs d'humains d'autrefois, soit qu'ils fussent plus haut placés dans la hiérarchie (esprits sidéraux, „*rectores tenebrarum harum*", „*nequitiae in coelestibus*" = malices aéréennes, „*elementa* (στοιχεῖαι) *mundi*"), soit enfin qu'ils ne fussent que de très petits lutins et gnomes. Pas plus que l'humanité ne fût jamais assez sotte pour adorer un *simple* caïman, elle ne se prosternerait devant un *simple* bloc de marbre ou d'airain!

On croit avoir *tout* dit, lorsqu'on a caractérisé les cultes des étranges peuples de la Sibérie et de l'Amérique du Nord par le terme de „shamanisme"! En effet, il paraît que les prêtres de ces cultes-là se nomment shammanes *(amman-ammon-imana)*. Il faut avouer que cette définition jette une fameuse lumière dans les bas-fonds des croyances et des pratiques de ces ancêtres de Magog! On pourrait aussi bien définir les cultes des Nègres-Bantu par le joli mot de *mufumisme* pour le placer e. a. à côté du *derwichisme*, du *fakirisme*, du *chouannisme*, etc. Ce serait une belle galerie, mais *muette* et peu renseignante!

Le mot „fétichisme" a eu une immense vogue. C'est le président de Brosses, par son livre: „*Du culte des Dieux fétiches*, 1760", qui l'a mis à la mode, mais qui ne l'a pas inventé, comme on croit ordinairement, puisque Bosmans dans son: „*Voyage de Guinée*, Utrecht, 1705" l'employait déjà. Comte l'a étendu (!) c.-à.-d. restreint, puisque pour lui le terme correspond à l'animisme anglais de Taylor. Le terme vient du mot portugais *feitiço* (lat. *facio, factitius*) d'où *feiticeira, feiticeria*, qui signifie: charme magique, objet ensorcelé. Les marins portugais nommaient ainsi les dieux et les idoles des Nègres de la Guinée. C'est un mot conventionnel qui dit *quelque* chose, mais qui est inepte pour désigner la *quintessence* des cultes noirs notamment. Cela n'empêche pas, qu'il sert toujours pour stigmatiser ainsi et les dieux et le culte des pauvres „sauvages". Lorsque ceux-ci ont reçu à la tête l'épithète de „fétichistes", tout est dit. Lorsqu'on veut dire par là, que les peuples de la Guinée attribuaient des influences, des *forces* (ἐνέϱγειαι), même à des objets inanimés (idoles, amulettes, etc.), que selon eux ces objets étaient au moins *hantés*, si non possédés par leurs esprits, il ne paraissent pas plus dégradés que les archi-*policés* Egyptiens par exemple, ou le très raffiné peuple grec, le moderne napolitain ou le ministre Cr.! Il faut s'entendre. Toute l'humanité a été, ou est, fétichiste à son heure. Les mages chaldéens et les Sabéens, qu'on veut bien pourtant nommer très spiritualistes, croyaient les astres mus par des esprits, et ils adoraient ces derniers. Leurs fétiches étaient tout simplement plus grandioses. Fétichistes! Les rigides Musulmans, qui croiraient déplaire souverainement à leur allah, à leur élohim et à son médium Mahomet en adorant une statue antropomorphe en marbre, vénèrent avec frénésie la fameuse pierre de la Caabah de la Mecque. Fétichistes! De cette façon le „sabéisme" et l'„astrolâtrie" de l'Asie rêveuse, le „totemisme" (nagualisme) de l'Amérique la fameuse „zoolâtrie" égyptienne et indienne, etc., se trouvent tous n'être qu'un fétichisme plus ou moins spécialisé. Tous ces termes ne sont faits que pour donner la change aux naïfs, et pour masquer la *vérité* formidable, terrible, et qui est celle-ci: qu'au fond de tout cela se trouve toujours, *ne varietur*, une forme plus ou moins franche de démonolatrie.

Pour ce qui regarde spécialement la *zoolâtrie* et le *totemisme* (Schlangencultus, etc.) on ferait mieux de rélire le texte de Ste Hildégarde (*Lib. div. oper.* pars III, vis. 8*a* p. 966, éd. Migne), que d'y chercher un symbolisme mirabolant. Ce texte seul fait mieux connaître les „profondeurs de Satan" que

les cent dix mémoires académiques sur le même sujet. Si S[te] Hildégarde effraye, on peut se renseigner aussi chez Jablonski (Panthéon égypt. l. II, c. VII où l'on cite Sam. Bochart), S. Clem. d'Alex. (*Coh.* l. II), Boettiger (*Sabina*, t. I, p. 454), Suétone (*Vita Aug.* c. XCIV), etc. On fera bien de réflechir aussi sur les pourceaux possédés de Geraza, la lycanthropie de Nabuchodonosor, la louve de Romulus, et surtout sur ces abominations des *thometh* de l'Ecriture (cfr. e. a. Lévit. XVII:7), où les *pilosi* = *seirim* sont nommés en propres termes. Non, ces fétichismes n'étaient pas, et ne sont pas, aussi naïfs, aussi inoffensifs et *seulement* idiots! Les prophètes ne tonnaient pas contre de pures métaphores! Ces crimes e. a., unis à une magie effrénée, étaient bien positivement l'immense raison de la dégénérescence générale à laquelle peu d'hommes („*pauci*", S. Hild.) échappèrent au moment du déluge. Depuis cette iniquité s'est continué surtout dans la descendance de Cham. Tous les Warundi sont persuadés, qu'à la suite de semblables crimes, et bestialités sataniques, les hommes changent en bêtes! On rit de cela, mais ne pourrait-on pas chercher dans cet ordre d'idées la cause mystérieuse de certains caractères somatologiques et anthropologiques de certaines races, que la science n'arrive pas à élucider? .... Tous les anciens historiens (Hérodote, Plutarche, Strabo, Varron, etc., racontent avec le plus grand sérieux des *faits* pareils à ceux de nos Warundi. Ainsi, Diodore de Sicile dit quelque part (et ceci jette en même temps une singulière lumière sur l'héroïsme, l'euhémerisme e. a.), que „les „dieux ont parcouru cet univers sous la „forme *des animaux sacrés* (totems!), comme „ils l'ont fait tant de fois sous celle des „hommes et des mortels (Jupiter visite „Philémon et Baucis, théophanies); et *qu'il* „*n'y a rien de fabuleux en cela* = *minime fa-* „*bulosum* (donc il y avait déjà de la *critique* „à cette époque réculée!), puisqu'ils en ont „la faculté, comme présidant à toute géné- „ration (sic!)." Diodore représente ici toute l'opinion antique, mais il est vrai, qu'à son temps, ou à celui de Pausanias, il n'y avait pas d'*histoire*, et qu'elle commence à Voltaire!

Le terme „polythéisme" (par opposition à monothéisme) est encore un de ces mots qui donnent le change. Personne n'était jamais polythéiste, ou tout le monde le fut! Il faut s'entendre. Si par ces *θεοὶ* on entend des dieux indépendants et créateurs, il n'y a jamais eu de polythéistes, puisque tous les peuples, même les plus dégénérés, admettent toujours une certaine gradation ou hiérarchie parmi leurs esprits. Même leur esprit plus on moins suprême (p. e. *Imana* chez les Warundi) est toujours pensé et adoré comme une sorte d'*organisator*, ou „*plasmator*", et non pas comme vrai Créateur. Si par les différents „dieux" (polythéisme) on entend simplement des esprits (bons ou mauvais, Anges ou démons, des forces = *elohim créées*), tout le monde est polythéiste; les infidèles, parceque selon l'Ecriture „*omnes dii gentium daemonia*" (*elilim*, Ps. XCV:5), et les chrétiens, qui *adorent* le seul vrai Dieu Créateur, et *vénèrent* les bons Esprits et les Anges composant l'armée des cieux (*Dominus Deus Sabaoth*), unie à celle des saints et des saintes provenant de la terre. Il y a donc une sorte de polythéisme orthodoxe et un autre très hétérodoxe et infidèle. La confusion vient de ce qu'on prend polythéisme pour „*idolâtrie*", mot par lequel on désigne souvent tous les infidèles, mais qui n'a pas cette portée. Le terme vient de *εἴδωλον* qui primitivement signifiait: fantôme, spectre, image, revenant. Depuis il désigne les adorateurs des idoles ou des images sculptées (statues) principalement humaines et animales. Il est clair que le terme n'est pas assez générique, ni même exacte, puisqu'il y a p. e. *très peu* de Nègres qui ont des *idoles*, ce qui ne les empêche par d'être des *infidèles*, comme l'absence de statues anthropomorphes ou autres, n'empêche pas les musulmans d'être des infidèles quand même, et même davantage.

Il reste les mots „paganisme" (paiens = *paganus* = paysan et campagnard = „*mshenzi*" = *umuntu w' icyamba*), et „gentilité" (gentiles, gentes, nationes, ethnici, barbari). Ces termes étaient plausibles, il y a 2000 ans, temps où la généralité des peuples était plongée dans les ténèbres, et où le nom de gentil pouvait être synonyme d'*infidèle*, mais ils énoncent des anachronismes de nos jours, où la lumière du vrai Dieu éclaire des groupements plus ou moins considérables d'hommes, répandus sur *toute* la surface du globe.

Comme il a été dit, il n'y a pas chez les Warundi, de corps de doctrine nettement défini et officiellement imposé, et l'écriture manquant, personne parmi eux a pu avoir eu l'idée d'écrire une théogonie à la *Hésiode.* A ce propos, il convient de remarquer, que, pour avoir une connaissance complète et sérieuse de l'ensemble des croyances et des pratiques *populaires* ou vraiment du *peuple*, croyances et pratiques qui représentent le „stock" religieux (ou pseudo-religieux), des centaines de fois séculaire des sociétés humaines, lesquelles sont *toujours* et *partout* étrangement *semblables,* — il ne faut pas les chercher *uniquement* dans ce qu'un Hésiode quelconque, ou un poète, a consigné là-dessus par écrit, surtout si un tel auteur est imbu de malheureux préjugés. Avant Lucrèce il y avait déjà des rationalistes et des matérialistes. „*Rari nantes in gurgite vasto*". Ces anomalies, et ces hypertrophies intellectuelles, peuvent devenir plus nombreuses à certaines époques, mais ces aveugles ne feront pas dévier l'axe du monde religieux.

Après toutes ces considérations générales sur le culte des Warundi, ou à propos de

lui, il faudrait le voir en détail; seulement, la plus grande partie de cette matière a été traitée déjà dans les différentes *notices* éparpillées à travers ce dictionnaire. On ne les répétera pas ici; mais il convient de *grouper* les sujets de ces notices sous quelques titres, pour avoir une idée de l'ensemble, et pour faciliter la recherche. Les titres des notices seront mis entre guillemets, au fur et à mesure qu'elles se présentent.

I. *Créateur et créatures.* 1⁰. Les Warundi n'ont pas d'idée bien nette sur le vrai „*Dieu*" Créateur. Le nom d'*Imana* e. a. est un nom propre d'esprit. Leur esprit suprême se présente avec le caractère d'un *summanus* = le premier ou le chef des mânes, le premier ancêtre. Quant à la *nature* et les *attributs* de cet esprit supérieur, les Warundi sont peu renseignés là-dessus. Ils disent vaguement, qu'*Imana* fait tout, voit tout, peut tout; qu'il donne la vie, la santé, la mort, les biens de la terre, etc. Les Romains en disaient autant de leur Jupiter, comme les Egyptiens de leur esprit suprême. — 2⁰. L'idée d'une „*création*" *ex nihilo* est tellement effacée, qu'on n'en trouve pas des traces. *Imana,* comme les autres esprits supérieurs (*Rikiranga, Riyangombe*), est considéré plutôt comme l'organisateur des choses existantes déjà, comme une sorte de *plasmator* (démiurge). — 3⁰. Parmi les choses créées les „*esprits*" occupent une large place. Ils en admettent des myriades; en mettent, ou en soupçonnent un peu partout. Ils en peuplent le ciel et la terre, et font p. e. de *Rikiranga-Imana* un grand chef dans les milices célestes, un dieu fulgurateur (= *tsaba, umwami wo hedzjuru, princeps aëris* V. „*Foudre*"), — aussi bien qu'ils en préposent aux fleuves, montagnes, forêts, lacs, sources, arbres, rochers, comme encore à la tête des pays, des provinces, des *ingo* mêmes, etc. — *a.* Parmi ces esprits une nombreuse catégorie est vénérée comme dieux „*mânes*" i. e. esprits des morts. Il paraît même, que leurs *génii* supérieurs ne dédaignent pas de se ranger dans ce nombre, puisque *Imana* est nommé *umwami w' imizimu.* — *b.* Le roi de l'Urundi (V. „*Royauté*", „*Dynastie*") est considéré comme un demi-dieu au moins, dont la naissance (la conception) est influencée. Les Warundi se figurent aussi tous les „*Blancs*" comme membres d'une race supérieure, comme des „*filii dei*". — 4⁰. On croit à l'immortalité de l'„*âme*" humaine. Non seulement l'âme ne périt pas après la mort, mais les Warundi la divinisent (ou la démonisent!), puisqu'ils la font survivre unie et collée à son patron spirituel, son pénate (*penes nos natus*), se montrant parfois sous forme de spectre fluidique ou gazéiforme, de fantôme et de revenant. Du reste, le terme même *umuzimu* indique une survivance. L'homme est parfois changé en „animal", en punition de grands crimes (= *kwihindura yawaye ikirere, ikikoko*). Le goète (loup-garou!) se métamorphose ainsi à volonté! Après la mort l'esprit de l'homme habite des formes animales (vers, serpent, hyène, lion, léopard, crocodille „*boeuf*", etc.). Les esprits plus strictement *lares* de chaque „*famille*", sont spécialement vénérées, de peur surtout qu'ils ne se montrent de vraies *larves* malfaisantes, puisque tous les morts (*et* leurs esprits!) sont censés implicitement mauvais et *méchants.* Le père de famille est, pour ainsi dire, prêtre dans sa sphère, et le fils „*aîné*" lui succède par une sorte d'initiation ou d'ordination. Le „*foyer*", comme centre de famille, est entouré d'un culte. — 5⁰. Parmi les autres créatures, les astres (V. „*Astronomie*"), et la „*lune*" en particulier, paraissent recevoir un culte. En tout cas, les Warundi vénèrent les „*elementa mundi*" (*ςτοιχεῖαι*), vraie tourbe d'esprits, dont ils peuplent un peu toute la création.

II. *Personnes députées au culte.* — 1⁰. Le personnage, auquel s'appliquent le mieux les caractères du pseudo-„*prêtre*", c'est le *kiranga.* Il préside la cérémonie principale du culte, qui consiste dans l'adoration de la „*lance*" sacrée, cérémonie qui est entourée d'un grand cérémonial, et qu'on peut appeler le grand „*rite*". Ce prêtre érige aussi officiellement le *ikitabo,* qui est en même temps „*temple*", „*autel*" et même lit (= *accubare dio, cubare sub dio*), en plantant solennellement l'arbre-ficus *umumanda,* arbre sacré (espèce de „*sycomore*", *Brachystegia?*) pendant une séance du grand rite. Autour de cet arbre on tapise en „*rond*" le sol avec de l'herbe blanche. Là e. a. les malades viennent prier, là on offre des „*sacrifices*" (bière, polenta, etc.). Les *ivigabiro* sont plutôt des chapelles votives, ou des temples familiaux, dédiés aux esprits *mânes* et *lares.* D'autres lieux sacrés et de sacrifice ce sont les hauteurs (*excelsa*), couronnées ordinairement de „*bois sacrés*" ou de bosquets-*imana.* — 2⁰. Parmi les autres fonctionnaires du culte, il faut nommer d'abord le „*guérisseur*" (= *umufumu*), qui est à considérer en même temps comme „*médecin*", puisque toutes les „*maladies*" à peu près sont attribuées à des sorts, ou à des influences *sinistres.* Dans cette catégorie il y a certains „*spécialistes*", qui méritent peut-être davantage le nom de médecin. A mentionner encore les „*devins*", les „*charmeurs*" de poisson et les faiseurs de pluie („*pluviatores*"). — 3⁰. Chez les Warundi on distingue nettement cet étrange dualisme (apparent seulement), qui s'exhibe par une théurgie officielle et par une magie noire ou „*goétie*", exécrée et punie sévèrement. Les derniers sont censés pactiser avec des démons *très* méchants, et avec l'aide de ces derniers ne faire *que* du mal aux humains.

III. *Symboles et choses, se rapportant au culte.* — 1⁰. Les „*amulettes*" jouent un grand rôle dans la vie d'un Murundi. Il croit qu'elles lui portent bonheur, et qu'elles éloignent tout *mal,* ou plutôt l'influence des *mauvais* (*πονηρῶι*). — 2⁰. L'„*embellissement*" du

corps est réhaussé, croit-on, en y ajoutant toute sorte d'„*ornements*" (anneaux). La „*ceinture*" rituelle ne manque jamais. La „*chevelure*", par ses formes particulières, et les „*frisures*" typiques parlent un langage *sui generis*, comme aussi parfois le „*tatouage*" de leur peau, et d'autres „*marques*" sur leur corps. Les „*dents*" limées des Watwa figurent une sorte d'*initiation*. — 3⁰. Parmi les autres choses plus ou moins symboliques, on peut ranger la forme „*ronde*", les „*triangles*" pour lesquels les Nègres ont une vraie prédilection, et autres figures (cônes, croissants, zigzags, serpentines, croix même, etc.), qui au fond, et primitivement au moins, ont eu un sens hiératique; le „*tambour*" sacré, spécialement celui du roi (*= akaryenda); l'„eau*" lustrale (*= utuzi tw' Imana); l'„huile*" et le „*beurre*" uni aux „*parfums*", avec lesquelles matières on fait des onctions rituelles; le „*tabac*" au moyen duquel on fait des fumigations charmeuses (V. „*Priser*", „*Eternuer*"); les „*couleurs*" quasi hiératiques, etc., etc.

IV. *Pratiques et actions cultuelles*. — Les Warundi sont en général (comme tous les Nègres) le contraire de gens indifférents en matière cultuelle. Non seulement qu'ils ont la foi robuste, qu'ils sont orthodoxes „à rébours", qu'ils „mettent des diables partout", même beaucoup trop, mais aussi — et en conséquence — leur vie toute entière n'est qu'une série d'*actes* et de pratiques cultuelles. Ils sont dévots à leur façon, quoiqu'on en doute parfois, parce qu'ils cachent ces pratiques devant les Blancs aussitôt qu'ils s'aperçoivent que ceux-ci s'en moquent et en rient. Ils se signent souvent avec la craie *ingwa*; ils assistent souvent à la cérémonie de la lance; ils sacrifient et s'occupent de leurs *ivigabiro* et de leurs *ivitabo*; ils consultent leurs *awafumu*; ils se méfient des *awarogi* (goètes) et tâchent de s'en préserver en se bardant le corps avec des amulettes, etc., etc. — 1⁰. Dès le début de la vie jusqu'à la mort la pseudo-religion intervient. La „*naissance*" (V. „*Accoucher*") est entourée déjà de plusieurs actes très remarquables. Ainsi, la mère *forme* la tête de son enfant par un massage symbolique et initiatoire peut-être. La naissance des „*jumeaux*" est très fêtée. L'imposition d'un „*nom*", sans être (autant que je sais) une cérémonie importante, se fait néanmoins non sans une certaine solennité. Le „*mariage*" a ses rites particuliers; de même l'*enterrement*", et le „*deuil*" qui le suit. Le „*testament*" est assez significatif. — 2⁰. La vie privée est semée de „*coutumes*", et même de „*cérémonies*" cultuelles. Ainsi, on observe certaines „*abstinences*". (V. „*Nourriture*", „*Viande*") qui sans doute ont un but cultuel. Non seulement on croit aux présages, mais on évite soigneusement tout ce qui est de mauvais „*augure*". On sacrifie à l'esprit qui réside aux „*carrefours*"; on félicite celui qui „*éternue*", etc., etc. — 3⁰. La vie publique a également sa part. Les „*ordalies*" sont en usage. La „*guerre*" ne se fait pas sans actes nombreux cultuels (envoûtement). On tâche de s'y rendre „*invulnérable*". La „*danse*" et la „*musique*", le „*chant*" et les „*chansons*" entremêlés de la récitation de „*légendes*" et d'„*hymnes*" sacrées très archaïques, sont autant de manifestations, plus qu'occasionnaires, du sens pseudo-religieux.

V. *Morale*. — Si dans l'*infidélité*, qui est la pseudo-religion et même la contre-religion, on trouve quand même les traces non équivoques d'une „*morale*", et de principes moraux, dans les actes individuels et publics, c'est, pour ainsi dire, une *inconséquence*. Logiquement c'est un culte *sans* morale, car l'infidélité une fois admise, quelle moralité peut être exigée par des *patrons* foncièrement rebelles, incapables eux-mêmes d'aucun acte bon? On peut donc dire, que les actes et la *morale* des Warundi sont en général meilleurs que leurs dogmes fonciers. La loi naturelle et divine n'est pas éteinte dans leurs consciences. Ils agissent souvent inconsciemment d'après elle. Ensuite, ces pauvres infidèles égarés ne sont pas complètement laissés à leur sort. Leurs bons Anges, et ceux de leurs territoires, ne se désintéressent pas d'eux. — 1⁰. Quoique l'*éducation*" de l'enfant dans la famille est nulle, ou peut s'en faut, les parents lui inculquent quand même les grands traits de la morale, et les lois d'un certain decorum. — 2⁰. Les Warundi ont un assez grand nombre de „*proverbes*" qui contiennent une bonne dose de sagesse antique et de principes moraux. — 3⁰. Les horreurs contre nature, qu'on constate chez certaines tribus très dégénérées et vraiment satanisées, ne s'observent pas chez nos Warundi. Ainsi, l'*anthropophagie*" est non seulement inconnue, mais exécrée. Par contre, les „*jurons*" plus ou moins „*blasphématoires*" sont très usités.

VI. *Enseignement cultuel*. — Il n'y a pas d'instruction officielle en fait de croyances ou de pratiques. Tout se transmet-*oretenus*-par tradition, et s'apprend par l'exemple. On peut dire, qu'une bonne partie de la *doctrine* est emmagazinée dans un amas de contes, de légendes, de chants, qu'on peut appeler leur „*littérature*" non écrite, et qui restent immuables et à peu près stéréotypement les mêmes pendant de longs siècles. C'est précisément la *ténacite* incroyable de ces croyances, les mêmes *absolument* à l'aube de l'histoire et de nos jours, qui étonne l'observateur, et qui restera toujours un problème radicalement *insoluble* pour celui, qui se place à un *point de vue* qui empêche toute vue!

Auteurs à consulter sur les pseudo-religions des infidèles: Giraldi: *De diis gentium varia et multiplex historia*, Basel 1548: — Steuchus: *Mythologiae* .... *libri X*, Vénise 1568 (bon ouvrage); — Gerh. Joh. Vossius: *De Theologia Gentili* .... *libri IX*, Amsterdam 1642, 1668, 1700 (excellent ouvrage); — Ath.

Kircher s. j.: *Oedipus aegyptiacus,* Rome 1652 (le P. Kircher fut un savant vraiment prodigieux); — Dupuis: *Origine de tous les cultes,* Paris 1795 (ouvrage érudit, mais de parti-pris); — Dulaure: *Hist. des différ. Cultes,* Paris 1805; — Ch. de Brosses: *Du culte des dieux fétiches....,* Paris 1760; — Görres: *Mythengeschichte der asiatischer Welt,* Heidelberg 1810; — Creuzer: *Symbolik u. Mythologie,* Leipzig 1837; éd. de Guigniaut: *Les Religions de l'antiquité,* Paris 1825—1851, 8 vol. (ouvrage très érudit et de valeur, mais entiché malheureusement de naturalisme symbolique); — Döllinger: *Heidenthum u. Judenthum,* Regensburg 1857; — Mis de Mirville: *Les Esprits,* Paris 1863, 8 vol. (ouvrage excellent); — Bunsen: *„Die Einheit der Religionen,* Berlin 1870; — H. Lüken: *Die Traditionen des Menschengeschlechtes....* Münster 1869; — G. S. Faber: *The Origin of pagan Idolatry,* London 1816; — Dr. Karl Werner: *Die Religionen u. Culte,* Schaffhausen 1871 (bon ouvrage); — Vte R. Gougenot des Mousseaux: *Dieu et les dieux,* Paris 1854 (ouvrage excellent et très érudit); — F. Nicolay: *Croyances et superstitions,* Paris 1900; — Prof. Schneider: *Die Religionen der Afr. Naturvölker,* Münster 1891; — Vinson: *Hist. des Relig act.*; — A. Réville: *Histoire des Religions,* Paris 1883; — A. Lang: *Modern Mythology,* London 1897; — R. P. Baudin: *Religion des Nègres de la Guinée,* ou: *Fétichisme et Féticheurs* (art. Missions Cath.), Lyon 1884; — Edw. Tylor: *Primitive Culture,* London 1871; — J. Lubbock: *Origine of Civilisation,* London 1874; — F. Schultze: *Der Fetichismus,* Leipzig 1871; — A. Bastian: *Der Fetisch an der Küste Guinea's,* Berlin 1884; — idem: *Controv., etc.: über Fetische,* Berlin 1894; — Mgr. le Roy: *Les Pygmées:* (Miss. Cath.), Lyon 1897; — Vacant: Diction. de Théol. art. *Afrique,* Paris 1900; — Chantepie de la Saussaye: *Lehrbuch der Religionsgeschichte,* Freiburg 1887; — Roskoff: *Geschichte des Teufels,* Leipzig 1869; — G. van den Gheijn S. J.: *La Religion, son origine et sa définition,* Gand 1891; — A. Ross: *Les Religions du monde.....,* Amsterdam 1669; — Tiele: *Manuel de l'Hist. des Rel.,* Paris 1885; — Andrian: *Der Höhencultus,* Wien 1891; — Lippert: *Christ., Volksglaube u. Volksbrauch,* Berlin 1882; — idem: *Seelenkult....,* Berlin 1881; — idem: *Die Rel der Europ. Culturvölker,* Berlin 1881; — idem: *Algem. Gesch. des Priesterthums,* Berlin 1883—84; — Meyer: *Germ. Mythologie*; — Grimm: *Deutsche Mythol.*; — Gruppe: *Culte u. Mythe*; — Manhardt: *Baumencultus.* (Quelques-uns de ces derniers ouvrages, e. a. ceux de Lippert, etc., ont beaucoup de valeur au point de vue de l'érudition, mais ils sont à cousulter *cum grano salis* quant à certaines théories risquées et même erronnées).

Repas.

Quoique un certain nombre de Warundi ne mangent qu'une fois par jour, la plupart mange *deux* fois. Les Watwa également. Le repas de midi se nomme: *uvwiriro, amariro, avwiriro,* ou: *uwusindo*; le souper du soir (vers le coucher du soleil): *uwurariro, uwurarizo,* ou: *indariro.* Les riches y ajoutent encore un petit déjeuner le matin: *uvwisinduzi, uwutano, vyawaradze(?).* Si l'on a de la bière, ou si l'on est invité à boire la bière ailleurs, on se passe facilement d'un repas, ou même des deux. Boire de la bière, c'est manger, disent les Warundi. — L'homme (le mari) mange ensemble avec sa femme, ou avec ses femmes (*= kusàngĭră).* Le Mutwa ne fait pas cela. Les Nègres généralement dédaignent de manger ensemble avec leurs femmes. L'usage contraire chez les Warundi prouve, que ce peuple leur est supérieur. — Les enfants mangent à part. La femme cuit pour tout le ménage. Avant de commencer à manger avec son mari, elle met de côté la part des enfants. On leur donne aussi les restes. Les enfants mangent et grignotent toute la journée, s'ils ont de quoi: p. e. des arachides, des bananes mûres, de la canne à sucre (*= umusikati, umwoge).* Quant aux mets défendus dans certaines circonstances, p. e. aux femmes, V. *„Abstinence".* — On mange avec les doigts; l'usage de cuillers est absolument inconnu. On s'assied par terre, ou plutôt sur la paille qui sert de tapis. Les mets sont déposés ordinairement sur quelques feuilles vertes de bananier, bien propres, ou sur un plat tressé de paille.

Rite.

Le grand rite du culte officiel en Urundi, rite ou cérémonie qui est accompagné d'un sacrifice, et même d'une sorte de communion, consiste dans l'adoration de la lance sacrée de Kiranga (Jupiter Lancius), et se dit: *kuwandwa.* Les participants se nomment *awawandwa.* Ce terme est assez curieux. (V. *„Esprit", 30º).* Il y a ici une allusion manifeste à une sorte d'incarnation payenne, qui se trouve dans tous les cultes infidèles. „Mystère" d'iniquite; parodie et singerie; sacrilège épouvantable! La foi et la croyance au Redempteur, promis après la chute, foi jalousement conservée par les vrais serviteurs de Dieu dans la seule vraie Religion, a été souillée et traînée dans la boue par les nations *infidèles* sur toute la terre à l'instigation des anges rebelles. Le culte de *Kiranga* dans l'Urundi ressemble à celui de Bacchus-Dyonisius (Bacchanalia), à celui de Horus, de Budha et de tant d'autres enfants divins du paganisme, de même que *Ryangombe,* d'abord medium-mâne-humain, prophète et simple thaumaturge, puis divinisé et devenu mâne-divin, est comparable p. e. à un Zoroastre, un Mahomet, etc. Il n'y a rien de nouveau: tout se répète. — Les Watwa ont le même rite de la lance. Au lieu de s'adresser à *Kiranga,* ils s'adressent à *Indagarra,* ou à *Ryangombe* en personne (V. *„Esprit", 3º, 4º*). C'est une preuve, que *Imana* et *Kiranga* se confondent avec *Ryangombe* et

Indagarra, et ne font qu'*un*, c.-à.-d. une collectivité d'esprits mauvais plus ou moins Cthoniens. Au lieu du verbe: *kuwandwa*, les Watwa emploient le terme: *kuhomeka* (hindou: *homa!*). A propos de ce verbe: *kuhomeka*, il est curieux de constater, que le cri: „*hŏmā*", „*hŏmā*", est répété avec une vraie frénésie par les femmes dans certaines danses rituelles, comme réfrain à un chant, ou un hymne, singulièrement suggestionnant. En sanscrit: *hum* est une exclamation usitée dans un sacrifice, comme incantation magique. L'égyptien: *ham-ham* signifie également: hurlement, invocation avec une clameur religieuse. On connaît le culte de la fameuse plante (breuvage) *hom (homa, soma)*, et tout ce qui s'y rattache dans l'Inde. — La cérémonie de la lance se fait dans toutes les grandes circonstances, ou dans celles qui sortent de l'ordinaire, p. e. à la naissance d'un enfant (de jumeaux), dans le cas d'une maladie grave, à l'occasion d'un mariage, ou comme signe d'allégresse, etc. — La *lance* sacrée de *Kiranga* est formellement *adorée* pendant le rite. La lance des Warundi, qui a une forme bien caractéristique et toujours la même *(Fig. n⁰. 66 1⁰, 3⁰*, V. „*Lance*"*)*, est en général le symbole matériel (plus ou moins sacré et inhabité) de l'autorité paternelle et royale, des esprits-mânes; mais la lance sacrée de *Kiranga*, ou d'*Indagarra (Ryangombe, Imana)*, est censée être le réceptacle réel de cet esprit. Il y réside sur la pointe! (Jupiter Lancius). Cette fameuse lance a la forme ordinaire, mais avec cette différence, qu'une des facettes (moitié) du fer est *blanche* et l'autre *noire*, l'une luisante l'autre ternie. *(Fig. n⁰. 124)*. Cette couleur dualiste est déjà très remarquable. Le nom de la lance ne l'est pas moins. On la nomme: *uruhuka*, ou: *uruhuga*, plur.: *impuka*, ou encore: *urugabogabo, urumito*. Le dernier nom *(urugabogabo)*, mot employé surtout par les Watwa, s'explique assez bien. Le redoublement, puis le préfixe: *uru*, indiquent qu'on adore: l'*homme (virum)* par excellence *(ipsissimum virum)*, incarné, divinisé, le grand ancêtre, Cham; ou, plus exactement encore: la virilité, le principe viril, Priape, le phallus en fin de compte. — Le sens du mot *uruhuka* est moins clair. Disons d'abord, que ce terme ressemble passablement au mot kinyamwezi: *uluga*, ou: *uluka* = phallus, et que les Wanyamwezi du nord (Wasukuma) vénèrent précisément un esprit Priape nommé: *Mluka*. Je suis incertain, si la racine du nom *uruhuka* est: **huk**, ou bien: **uk (ug)** ou **wuk**. L'élément **uk** (= *unk, ank, ng*), tant de fois signalé dans les noms des divinités payennes africaines, s'y laisse apercevoir sans peine. Or *ukh* en égyptien signifie: colonne, ainsi que *uka*. Ce mot veut dire aussi: fête et paresseux (?). Dans la même langue *akhu* signifie: esprit, mâne, blanc, et *ukkah*: la nuit; tandisque *ukhs* se traduit par: créer, former *(plasmare)*. Le même mot *ukhs* en sanscrit veut dire: devenir long, élancé, mince, et en zend: croître. N'oublions pas la *forme* particulière, effilée et pointue de la lance de *Kiranga*, et remémorons alors, que dans l'antiquité on dirigait ses adorations vers la *pointe* ou la *faîte (= isunzu, itaba)* de la pyramide (*πυϱεια*), de l'obilisque (*ὀβυλος*), du stèle, du „*hastile*" surmontant le candélabre, de la colonne, des cippes, du sceptre, du bâton de commandement, des monts et des arbres sacrés, enfin de tous les „*excelsa*" grands et petits, parce que, selon Zoéga *(De Obilisc.)*, „le faîte seul passait pour un dieu" (i. e. pour son emblême ou son siège). La racine *uk (ukh)* devient donc assez claire. Si l'élément constitutif est *huk*, on lui trouve également quelques analogies en égyptien, et même en maori. D'abord *hu* à Widah (ainsi que *hou* à Buduma) désigne un esprit, comme en égyptien. A Basunde *huku* signifie: grenouille (dragon), et l'égyptien *huka* veut dire: bière, vin, esprit (serpent = *inzoga*), tandisque *heka* est une déesse à tête de grenouille, ou dénote encore un charme ou un pouvoir magique. Enfin, en maori *hika* signifie: une cérémonie avec incantation magique, et *hiki*: un charme. Dans la même langue *haka* veut dire: danser, chanter (ég. *haka* = fête, temps), et *huka*: angle bave, écume (?) (ég. *hak* = courbe, angle). Evidemment, il ne faudrait pas attacher trop de certitude à ces étymologies (souvent trompeuses), mais il est frappant, que le même élément idéographique retourne constamment dans les mots qui se rapportent aux *esprits* des payens et à leur culte. — Voici maintenant une déscription du fameux grand rite. Dans une dès circonstances citées, le *Kiranga*-hiérophante du district est invité à présider la cérémonie, et à pontifier. Celui-ci apporte la *lance sacrée*, dont il a toujours la garde. Arrivent aussi ses deux ou trois assistants ou assistantes ordinaires (hommes ou femmes), nommés: *ivisyego* (V. „*Prêtre*", „*Esprit*", *26⁰*). Il paraît que, lorsque le *Kiranga* est un homme (c'était le cas à Uzumbura) ces acolytes sont des femmes, tandisque, au contraire, le kiranga étant une femme (à l'intérieur de l'Urundi?) les assistants sont des hommes. L'individu (ou la famille) qui fait célébrer le grand rite chez lui, p. e., afin de prier (!) pour un malade et le guérir invite ses parents *(= insuti)*, ses amis, ses voisins et voisines. Tous les participants entrent dans la case. Le *kiranga* s'assied au milieu, la lance sacrée dressée au poing. Ses *ivisyego* se placent à sa droite et à sa gauche (reines du sabbat médiéval!) Les autres participants, ou participantes, se mettent à droite ou à gauche, formant ainsi un *demi-cercle* (croissant). L'*ikisyego* à la droite du hiérophante se nomme *Ruhanga*, celui (ou celle!) à sa gauche *Ruwambo* (V. „*Esprit*", *13⁰, 18⁰*). Le rôle (et le sexe!) de ces acolytes, qui ont leurs homonymes dans le panthéon kirundi, n'est pas bien fixé. Tandisque les uns affirment que la gauchière représente

la femme *(Ruwambo)* de *Kiranga*-esprit et le droitier l'homme(?) *Ruhanga,* des autres disent que *Ruwambo* est le beau-père de *Kiranga,* et que la droitière joue le rôle de la fille de *Ruwambo,* femme de *Kiranga.* Le hiérophante (ou hiérophantide) porte sur la tête une sorte de diadème ou bonnet, fait des longs poils d'une peau de chat-tigre(?), et dont la queue lui retombe jusqu'au milieu du dos. Les Watwa ont un semblable bonnet ou diadème, mais mieux travaillé. Il s'appèle: *intutu,* ou: *inkomo.* Les Waswezi de l'Unyamwezi en portent de semblables (V. *Fig. no. 136* et *„Prêtre"*). Les autres participants portent tous à la main des branches fourchues (bidents), sur les extrémités desquelles s'enfilent de toutes petites calebasses creuses, remplies de grains durs qui font du bruit lorsqu'on les remue. Ces crécelles se nomment: *umujehe, ikiyehe. Fig. no. 125.* Au centre du pays on se sert d'autres crécelles, nommées: *urunyagarra,* ou: *uruyako.* Ce sont de simples petites calebasses, souvent ornées de dessins, remplies de grains ou de petites pierres, et garnies d'un petit manche. *Fig. no. 25, 1o, 2o, 3o, 4o.* C'est l'orchestre et la sonnerie de l'office! On débute par faire du bruit à l'aide de ces crécelles *(= kuvuza inkimba).* Toute l'assistance les remue en cadence parfaite, avec un rythme et dans une mesure „sui generis". Ensuite on entonne *(= kuririmba)* gravement l'*hymne* étrange: *„Haïj yéyé . . . ."* (V. *„Hymne"*). Elle est chantée sur un ton singulièrement impressionnant. On la chante très dévotement. Comme tous les chants rituels payens (p. e. ceux des Muselmans), elle produit une mélancolie indicible, qui fait mal au coeur et qui donne le frisson. . . . Pendant ce chant diabolique d'incantation ou d'évocation, qui ressemble à ceux de certains occultistes d'Europe *(V. de la Rive),* chacun (et chacune) à son tour ramasse un peu de paille, va s'incliner *(= kunama)* devant la *lance sacrée* (= *kusenga Rikiranga* = vrai acte d'adoration), offre la paille, frappe les mains l'une contre l'autre, et demande à l'esprit *Lancius (Rikiranga),* qui est censé résider sur la pointe de la lance, différentes grâces. Ainsi on dit: *„Urantunge, umwami w' iwurundi!"* i. e. „fais moi riche, ou: favorise moi, o! toi roi de l'Urundi!" On dit encore: *„. . . . umwiyeyi nzimana"* = „à toi, mon père (litt. *générator*), j'offre mes hommages". Cette prière est fort singulière. Alors *Imana-Rikiranga* serait roi de l'Urundi, et Kisabo ne serait que son lieutenant, ou mieux: l'incarnation d'un esprit quelconque du panthéon! Rappelons-nous, que les Warundi en sont encore aux *dynasties-mânes* des anciens Egyptiens, dynasties qui sont une grande croix pour bien de mythologues. En tout cas, cette prière-ci en est une frappante illustration contemporaine! Lorsque la famille fait faire le grand rite pour la guérisson d'un malade, chaque offrant demande à *Rikiranga-Lancius: „Umuhe amagarra, akomere!"* = „donne-lui la santé, qu'il soit fort (bien portant)!" Parfois les dévots formulent pour eux-mêmes des demandes de grâces pratiques, comme celles-ci p. e.: *„Umpe umugore n' awana!"* = „donne-moi une femme et des enfants!" ou: *„Umpe urugo . . . .!"* = *„untunge!"* = „donne-moi un „kraal" . . . . fais-moi riche!" etc. — Les Watwa, eux, adressent à la lance des demandes fort significatives. Ainsi ils disent: *„Uratukimbagize, umugabo wa mama!"* litt.: „fais-nous riches, o! toi mari de ma grande-mère (ou de ma mère)!" Le verbe archaïque: *kukimbagiza* a le même sens que: *kutunga* = enrichir, favoriser. L'expression s'adresse aussi, pour flatter, au roi, à un chef, ou à un seigneur. Elle paraît drôle ici, et même inconvenante, car la prière s'adresse à un esprit. Mais il ne faut pas oublier que ces esprits méchants ont tous les caractères et les audaces de vrais Satyres *(incubi).* Une autre formule de prière des Watwa est celle-ci: *„Rugabo rw' iviheko, uratutawāye!"* litt.: „o! toi l'homme (le mari!) des amulettes (charmes, remèdes) protège-nous (viens à notre secours)!" Ce titre encore est bien curieux. Il est honorifique et flatteur, puisqu'on le donne également aux chefs. *Rikiranga* paraît ici être considéré plus spécialement comme guérisseur, comme une sorte d'Esculape. Si ces titres divins sont appliqués aussi aux grands de la terre (rois, chefs), et même aux Blancs, c'est qu'on les considère un peu comme d'une race supérieure, comme des *„filii dei"*, ou comme des demi-dieux au moins! — Lorsque tout le monde a *adoré* de la sorte, et formulé ses demandes, tous sortent ensemble de la case tout en chantant, et se dirigent vers le *ikitabo* (nommé aussi = *ikiseserwa* de: *kusesera (ubwatsi)* = tapiser avec de la paille, *Fig. no. 127*), qui se trouve dans chaque „kraal". Cet *ikitabo* est en même temps autel-lit-temple familial dédié aux mânes *(Imana)* des ancêtres (V. *„Autel", „Temple"*). On s'assied sur la paille de l'*ikitabo* ou à côté, et après un certain temps de repos en silence et de méditation *(= kuhezagira 'mizimu),* on rentre dans la case. Ce repos, cette *dormitio (accubare deo)* sur l'autel-lit *ikitabo* rappelle ce qui se pratiquait ailleurs dans l'antiquité. L'apostat Julien, le hiérophante couronné, atteste „qu'on *dormait* sur la cime des obilisques renversés pour obtenir des songes". Philon de Biblos dit: „Par ces ouvrages (toute sorte de bamoth, chamanim, de „fana", de terrasses, δῶμα, etc.), les hommes ont trouvé le moyen de monter jusqu'aux dieux ou de faire descendre les dieux jusqu'à eux". (Zoéga: *De Obilisc.*). De là la défense biblique: „Vous ne mangerez par sur vos toits élevés (δῶμα, bemoth, *excelsa*) **avec** les démons auxquels vous vous êtes liés par la *fornication*". Tout cela se rapportait à l'*évocation des esprits, des âmes* ou des mânes. A Babylon, en Assyrie, en Egypte, à Rome, etc., il y

avait sur les temples et les monuments des chapelles votives avec des *lecta strata* (= *iviseserwa*). — Après la rentrée dans la case, une des *ivisyego (ivinego?)* = *Ruwambo* prend un van (= *urutaro, uruwungo, Fig. nº. 56*), le tient avec le fond bombé en haut et y verse de l'eau (*Fig. nº. 126*). Lorsque le van est bien mouillé et imbibé d'eau, elle le frappe avec la main et les gouttelettes d'eau en tombant *aspergent* (= *kutota, kumidzja*) toute l'assistance silencieuse. Pendant cette aspersion rituelle, tous murmurent dévotement en bourdonnant (= *kuhurīra*) des prières à leur dieu qui les bénit ainsi (= *kuhezagira wakomere*). Le van bombé représente la voûte céleste ou le ciel, d'où l'*ikisyego* (Vestale ou Isis) fait descendre la bénédiction avec le „bénit" dont ces pauvres infidèles attendent la descente ou la venue. Il faut avouer, que ce „*rorate*" payen en action est bien saisissant. Après cette aspersion mystérieuse, on apporte une grande cruche de bière de sacrifice (= *inzoga y' ukuterekēra*). Ce sont les agapes, sorte de communion. Chacun (chacune) en boit à son tour sans quitter sa place. Si le hiérophante en boit, un autre tient un instant sa lance, qu'il n'a pas quittée un moment pendant toute la durée de la cérémonie. Lorsque tous ont bu, l'assemblée est licenciée. C'est fini. Le *kiranga* recoit dans l'Uzige, comme honoraire, un „fundo" de perles et une natte (= *urava*). — C'est ainsi que le grand rite se pratique, à part de petits détails, sur toute la surface de l'Urundi, du Ruanda, de l'Uhha et au delà peut-être. — Que dire de cette messe payenne? Le Marquis de Mirville dit (*Mém. IIe, vol. 4, pag. 274—278*) à propos de celle des Grecs et des Romains, réconstituée par du Boulay: „Similitude parfaite, depuis l'aspersion de l'eau bénite jusqu'à l'*Ite missa est*, mais **antagonisme** complet dans le *célébrant* et dans le **dieu** que l'on célèbre". C'est très vrai. Toutes les messes *noires* de tous les temps (mystères, sabbats, etc.) des deux hémisphères se ressemblent, même celle de l'Urundi. Mais quel *antagonisme* radical au lieu des fameux „*emprunts*"! Oui, St. Clément d'Alexandrie peut parler des „*simillima aenigmata Aegyptiorum ac Judaeorum*" (cfr. Tertull.: *De Praescr. haeret. c. XL*, St. Justin: *Apol. II, 98*); St. Léon a pu écrire: „*sacramentum generis humani in nulla antiquitate cessavit*"; les Espagnols ont pu trouver au Mexique un pape payen (V. Brasseur de Bourbourg) comme le P. Huc au Thibet, etc., etc.; tout cela montre qu'il y a eu toujours *la* Religion et l'anti-religion vraiment *μυϱιανομα*, à mille faces, vrai Protée, parodie sacrilège et singerie grotesque.

Rond.

Le *cercle*, et la forme *ronde* en général, se voit beaucoup et même un peu partout dans les pays nègres, et chez les Warundi en particulier. Ils *affectent* cette forme, la tracent avec une certaine prédilection, quoique machinalement, inconsciemment, instinctivement. La ligne *droite* et le *carré* s'observent beaucoup moins. On peut dire presque, que les Nègres ont la ligne droite en horreur. Ceci s'entend de la vie pratique, des choses purement matérielles; car dans leur „Ornementik" et dans leur symbo isme (religieux) on voit des traces du *carré*, du *triangle*, etc. Ainsi, la nacelle divinatrice du devin (*mfumu*) des Wanyamwezi est *carrée* (les *quatre* cornes, faces, points cardinaux du mont Meru, des pyramides, des obélisques, etc.) *Fig. nº. 134.* Le „tembe" d'une partie des Wanyamwezi (Watakama), des Wagogo, etc., est *carré* ou oblong. La „banda" des Wanyema est carrée aussi. L'*inkeka* des Wazige a ceci de particulier, qu'elle est carrée en bas et ronde en haut. On pourrait multiplier ces exemples. — La hutte des Warundi (et de la plupart des Nègres) a *toujours* la forme (plan) ronde et plus ou moins conique. Un *isunzu* (toupet), à forme indubitablement phallique, la domine et la couronne invariablement (= *kusagira*). Ceci rappelle la *pointé* des pyramides, des obélisques, des stèles, etc. Dans l'Unyamwezi (Msalala et ailleurs) on remarque souvent sur le sommet de la hutte où demeure la reine (ou les principales femmes du chef), un *oeuf d'autruche*. Ceci est très remarquable. Remarquons encore quelques autres cas où le cercle, ou le rond, est significativement employé par les Warundi. A l'article „*Guérisseur*" il est dit, que le devin emploie un tesson de pot *rond* (ou supposé rond) sur lequel il trace une *croix*. On sait que le *cercle* et la *croix* furent partout et toujours inséparables. Le *ikitabo* (V. „*Temple*") est un *cercle*, tapissé de paille, et au milieu duquel se trouve un arbre sacré (= *umumanda*), où les femmes malades vont dormir et prier les esprits. *Fig. nº. 127.* Cet *ikitabo* est en même temps: temple, autel, lit. (*lectum stratum*, comme sur les pyramides et sur les plates formes du temple de Belus!) Le bouclier des Warundi (= *ingawo, Fig. nº. 18*) est *rond* avec quatre croissants. Les tatouages, et surtout les frisures (V. les gravures), affectent manifestement la forme *circulaire*. On y voit des *cercles*, des *croissants*, des serpentines, toute sorte de volutes. Les *triangles* n'y font pas défaut non plus, ni les ogives (*cteis*), ni le *tau*, etc. Le *umuhoro* ou couperet (*Fig. nº. 30*), qui pourtant est un outil très banal, a la forme du *croissant*. Maintenant est-ce du hasard tout cela? Mais non, puisque ces emblèmes couvrent la terre, qu'ils sont universels, et qu'en *tout* temps et en *tout* lieu les peuples y ont attaché un sens religieux. Un mythologue anglais a dit: „The Pagan imagery was not even *taken* intelligently, it was only *inherited* ignorantly." Il y a du vrai dans cette boutade, mais elle pèche par la fin. *In cauda venenum!* Elle est *héritée*, acceptée et pratiquée par tradition, ce qui n'empêche pas, qu'elle soit *rafraichie* par des inspirations (révélations) renouvelées et répétées dans différents lieux

et à différentes époques, mais non pas inintelligemment quoique d'une manière confuse. Quant à l'*origine* du symbolisme du *cercle* (ainsi que du *carré*, du *triangle*, de la *croix*, etc.), il est absolument sûr, qu'il n'est pas *inventé* ou acquis „évolutivement" par l'homme „*ab initio*". Il faut admettre que ces choses ont été *révélées*, et l'humanité toute entière l'a toujours dit et répété. Comme la religion, son symbolisme fut un et orthodoxe au debut Après-et à cause de la *chute*, la bifurcation, ou mieux l'„*infidélité*", commençait sur la terre. La lignée *de gauche*, infidèle et maudite, peu à peu *corrompait*, *souillait*, *parodiait* tout: dogmes, symboles, etc. Tout ce qui primitivement était vrai, bon, beau, sublime, fut dégradé, profané par l'homme *infidèle*, mais, ne l'oublions pas, il le fut en bonne partie par l'instigation des mauvais esprits et à leur profit (= *fures*, singes de Dieu). Voilà pour l'origine. Cueillons quelques analogies, avec ce qu'on constate chez les Warundi en fait de symbolisme du *cercle* et de sa *signification*, chez d'autres peuples et à d'autres époques. Pour toute la philosophie antique il y avait dans le *cercle* quelque chose de mystérieux et de divin. *Mercure Trismégiste* aurait dit: „Dieu est un cercle intelligent, dont le centre est partout et la circonférence nulle part;" beau mot bien trop naturalisé par Pascal. Appliqué au seul vrai Dieu Créateur, le cercle signifie l'*éternité*. Le nimbe et l'auréole autour des têtes des Anges et des Saints en représente une participation *subordonnée*. Mais les infidèles placèrent le cercle sur la tête de presque toutes leurs statues de dieux et de déesses. Selon Platon *θεὸς* vient de *θεῖν* = *courir*, *planare*, d'où: planètes et les dieux planétaires se mouvant en cercle. „*Deus enim et circulus est*," disait *Phérécide* (Hymne de Jupiter). Pythagore préscrivait (et c'était selon la doctrine hermétique), d'adorer Dieu en se prosternant de manière à approcher le plus possible d'un cercle parfait. C'est plus ou moins la pose du dévot Murundi qui s'étend en prières sur le *ikitabo*. Selon *Pierius* Val. Numa préscrivait la même coutume, et Pline dit à son tour: „En adorant, nous roulons pour ainsi dire tout notre corps, *totum corpus circumagimur*". On pense ici au 1er Chap. d'Ezéchiel, au *tourbillon (ventus turbinis)* qui se roule dans la flamme *(ignis involvens)*, aux *roues* terribles et pleines d'yeux, aux *quatre* animaux et aux *quatre* faces des roues, et puis au: „*quasi sit rota in medio rotae*, enfin et surtout à l'expression: *Spiritus enim vitae erat in rotis*. (V. Corn. à Lap. in h. l.). De son côté, l'Ecclésiaste dit (C. I:6) en parlant du soleil et de son esprit: „*Sol gyrat per meridiem*; .... *in circuitu pergit Spiritus*." On le voit, les deux symbolismes vont de pair; mais tandis que dans l'un tout est dans l'*ordre*, dans l'autre (celui de gauche) il y a le *désordre*, puisque les infidèles (payens) adoraient ces dieux planétaires comme *souverains*, soit qu'ils fussent bons (Anges), soit (ce qui arrivait la plupart du temps) qu'ils fussent mauvais (démons qui *s'interposaient*). Les anciens considéraient le mouvement *circulaire* des astres, comme contraire à la loi des graves, imprimé par une *volonté*, de même que le *rhombe* chaldéen et la *toupie* babylonienne, selon eux, étaient mus par un esprit tout follet et petit qu'il fût. Le parallélisme (antagonisme) est constant, puisque l'Ecriture aussi représente toujours le démon comme *tournant autour* ou décrivant un *cercle* („*circumambulans terram*", „*circuit quaerens* ...."). Le même symbole a été toujours *mis en acte*, pour ainsi dire, par les dévots à ces *élilim* ou *déastres*, p. e. par les mouvements rotatoires et les danses circulaires ou giratoires des saliens, des corybantes, comme des derwiches tourneurs, des Hindus modernes ou des *waswezi* africains; enfin de tous les convulsionnaires du monde. La danse des Warundi particulièrement est remarquable à cet égard. Rien n'y manque, pas même le *croisement* du cercle. Toutes les planètes croisent le cercle. Les Druides monumentalisaient, d'une façon gigantesque, la même idée dans leurs „dracontia", énormes ronds, ovales, ou serpentines en pierres (ballet des géants). Dans *tous* les temps et dans *tous* les lieux, le génie de la divination en particulier a affecté ce mouvement de *rotation*. Tout le monde connaît le cercle magique de Puységur. Les cylindres de l'Assyrie, de l'Egypte (Isis) et de la Chine, les boules d'Hécate, les fuseaux tournants des mages chaldéens, le rhombe de bronze de la sorcière Simoetha, la toupie des Grecs, les calebasses tournantes de l'île de Cuba (de Brosses) qui rappellent la calebasse de la sorcière Murundi (V. „*Devin*"), les bâtons surmontés d'une noix de coco mobile de Ceylon, les *jarres* tournantes des femmes arabes de l'Egypte moderne (Mariette) ou les *coupes* de Djemschid de la Perse, les lampes des Indiens *(anatrica)* circulant autour de la tête des idoles, les perches tournées par les lamas thibétains, les chaudières magiques des anciens chamans (V. „*Charmeur*"), etc., etc., tout cela servait à deviner et à vénérer, en les symbolisant, les „dieux des nations", principalement les dieux planétaires (cfr. de Mirville, 2e Mém. C XI, § III, 1, 2). — Partout, si non pour le vulgaire au moins pour les initiés, le *cercle* était le signe de l'éternité, de la perfection, de la vie, du repos, mais aussi du temps (cycle) et du mouvement. Il était figuré par la constellation des *sept* étoiles. On le rapportait à la *création*, qui se fit, selon les anciens, par-, dans-, et comme un cercle (VII étoiles). Ainsi les Chinois. Leur signe idéographique *Tae-Keih* signifiait la grande limite. Les Indiens ont leur montagne sainte *Meru*, qu'on se figurait *ronde* (quoique à *quatre* faces ou cornes!), et qu'on identifiait avec l'Eden, le pôle, etc. Yima, le Noé du Vendidad, reçoit l'ordre de fabriquer un cercle à quatre faces. La remarque

a été faite déjà, que le cercle et la croix vont ensemble partout (e. a. m. le cercle croisé). Les Chinois avaient deux temples typiques; un *rond* dédié au ciel, et un *carré* dédié à la terre. On connait le *Caer* quadrangulaire des Druides. On sait aussi, que chez les Pythagoriciens le cercle était le symbole du ciel (de dieu). Le cercle parfait était un carré, ou une croix brisée. L'héraldique européenne repose sur cette donnée. La fameuse *swastica* n'est qu'un *cercle* ébréché. Dans les lettres phénicéennes et hébraïques le carré et le cercle servent incontestablement de motifs. Le cercle (le signe *Kha* égyptien e. a.) fut encore l'emblême de la vie, de la fécondité, de la génération, et fut comme tel souvent souillé dans le paganisme, comme du reste la croix (*tau*, etc.). L'*anneau* nuptial mis au *quatrième* doigt, est du *bon* symbolisme, comme la „main divine" ou hiératique (spécialement dans la liturgie d'Orient) donnant la bénédiction en formant un cercle par l'union du pouce et de l'index. Il est vrai que Budha est représenté aussi en esquissant un cercle; mais avec les mains et les *pieds!* On voit d'ici la profanation. Le signe égyptien *ankh* (lacet) forme encore un cercle et une croix (par le croisement des deux bouts). De lui est né la croix ansée. Le *chakra* ou disque de Vishnu est un cercle; de même le Fylfot de Thor. On voit le *ankh*-signe avec le *tau* en Egypte dans les mains des Pharaons, des dieux et des momies, comme signe de vie et d'immortalité. Enfin, on pourrait multiplier à l'infini les exemples dans lesquels les symboles du *cercle,* du *carré,* du *triangle,* de la *croix* (tout cela se réduit au même) sont employés dans les *deux lignées*; d'une façon orthodoxe et très sainte par la seule *vraie* religion, et d'une façon *sacrilège* par les nations *infidèles.* L'obélisque avec ses *Tau,* etc., de Sixte-Quint sur l'esplanade de St. Pierre, obélisque surmontée d'une croix dans laquelle est incrustée une parcelle de la *vraie* croix, peut server de *type* pour le symbolisme vrai (ou **re***pris* et purifié quelquefois) de la lignée *droite.*

Royauté.

Il a été déjà question un peu de la *royauté* (roi) en Urundi aux mots „*Administration*", „*Dynastie*", „*Gouvernement*". — Le mot le plus commun pour désigner le roi est: *umwami,* du verbe: *kwamya* = *kushirma ku 'ngoma* = monter au trône. La royauté en conséquence, se dit: *ubwami*; la résidence royale: *ibwami*; la reine: *umwamikazi.* Cette racine **am** est bien singulière. Faut-il la mettre en connexion avec *K-em, Kh-em, Ch-am, H-am, Am-mon,* etc.? Le roi de l'Urundi passe pour un être divin, pour un demi-dieu au moins, qui devient *mâne* divin après sa mort, et prend place dans le panthéon. On en est encore aux dynasties divines d'Egypte! Ces rois sont des „*filii dei*" ou plutôt: „*deorum*". Leur naissance est supposée *influencée* d'outre-monde par des esprits (sous l'emblême du *isato* = python, du lion, etc.). Affaire sempiternelle d'incube. Le soi-disant totémisme des deux hémisphères n'est qu'une paraphrase de cette croyance. Du reste, partout dans l'antiquité le roi, comme législateur sacré, fut quasi investi de la divinité, non pas seulement comme personnifiant et comme reflétant la divinité sur la terre, mais comme son *incarnation* en quelque sorte. *Nous* dirions qu'on les supposait *possédés.* Combien de fois le furent-ils? .... Le *ank* en Egypte et le *inca* au Perou représente l'unique vivant, toujours vivant, l'immortel. Le roi ne meurt pas. Les Wanyaruanda l'affirment aussi de leurs rois. Les Warundi disent, que leurs anciens rois étaient *blancs,* venus du *nord,* qu'ils étaient des demi-dieux, si non des dieux tout à fait! Le dernier de cette dynastie aurait disparu mystérieusement dans une sorte d'apothéose. Ils attendent du nord son retour (Dr. O. Baumann). Les Waganda ont une semblable croyance au sujet de leur *Kintu.* Aux mots „*Dieu*" et „*Esprit*" il est parlé du sens de la racine **ng** ou **nk**, qui apparaît dans un grand nombre de noms d'esprits (*Rya***ng***ombe, Rya***n***g***assa, Rikira**nga**, Muru**ng**u, Ri*k*obe,* ou: **Nk***obe,* etc.). Il est probable que dans les mots *A***nk**, *I***nk***a* (*inka* = boeuf en kirundi), *Yi***ng**, *Ki***ng**, *Koni***ng**, etc., se trouve la même racine.... divine, resp. royale. — En Egypte le roi était l'image vivante du dieu solaire. Il était l'enfant divin, le Repa, le dieu-né. Presque partout et toujours ces *dii curvati* se totémisaient en animaux-types de force, de puissance, qui, sous cette enveloppe zoologique, devenaient les sosies sinistres des mêmes rois. Cela se voit dans l'antiquité. Ainsi le Pharaon d'Egypte avait le *taureau* (*inka* = boeuf des Watutsi-Wahinda, V. „*Salut*"). Chez les peuples modernes infidèles, c'est la même chose. Ainsi, à Madagascar le roi a aussi le taureau sacré comme sosie divin. Le roi des Ashanti a le serpent et le lion; le roi des Zulus le léopard, le lion ou la montagne. Au Guatémala le roi avait comme totem le tigre, le jaguar, le boa ou l'aigle. Le roi Gorm (du Danemark) était le grand ver (dragon). Dans une tribu Cafre le chef est glorifié comme le serpent à cinq têtes. Le roi de l'Urundi, enfin, a aussi le *lion (intare)* pour patron, et se transforme en horrible dragon ou serpent *(isato)* après sa mort. Voilà pour les „sauvages". Qui sait pourtant si les différentes bêtes dans les armoiries des maisons royales d'Europe (lions, léopards, aigles, ours, etc.) ne signifient pas la même chose à l'*origine.* Toutefois, il ne faut pas y voir nécessairement de la *zoolâtrie!* Ce symbolisme encore est *double.* Qu'on songe seulement aux *animaux* symboliques d'Ezéchiel et de l'Apocalypse. L'infidélité donc a encore *obliqué* en ceci, *volé, faussé* ou *souillé* en tout cas. — Le roi de l'Urundi est encore nommé syno-

nymément: *nyen' ingoma,* litt. celui du tambour, puisque le tambour sacré (= *akarienda)* est le symbole du royaume et son palladium. On l'appelle encore: *umviyeyi* = père, générateur. Le nom: *Mwezi* ou *Cyezi* paraît un nom propre, ou plutôt collectif comme celui de Pharaon. D'autres dénominations sont celles d'esprits, p. e. *Nganzankuru,* etc. — Quant à l'origine purement humaine de la dynastie des rois de l'Urundi, on la rattache au célèbre *Ruhinda* (= *indu, Hindu, indhu,* V. *„Dynastie"),* qui serait venu du *nord.* — Le roi de l'Urundi, tout en ayant un caractère religieux et sacré, est d'une *certaine* façon seulement le chef suprême de la religion nationale, puisque *son* mâne est un des plus grands, si non le plus grand; mais il n'est pas prêtre proprement dit pour cela, encore moins grand-prêtre. Il a un *umufumu* attitré (= *umufumu w'umwami, awahima)* qui demeure auprès de lui, pourqu'il puisse le consulter à tout moment. Il a aussi, comme chaque *mutware* subalterne, un hiérophante-*kiranga* attitré (= *ikiranga cy' umwami),* qui réside près de sa capitale ou de son „kraal". Certains de ces *kiranga,* espèce de mages ambulants, voyagent beaucoup, et se mettent à la disposition tantôt d'un chef, tantôt d'un autre (V. le récit d'un tel voyage pythagoricien à l'art. *„Littérature"*). On les respecte on a même peur d'eux. Ne sont-ils pas, aux yeux des Warundi, des incarnations de l'esprit *Rikiranga!* — Jusqu'à ce moment aucun Européen n'a encore vu le roi de l'Urundi Mwezi-Kisabo. Il se cache; car il se figure qu'il doit mourir si un Blanc l'envisage. Le même sort l'attend, s'il a le malheur de voir le lac Tanganika. Pareille croyance était d'abord en honneur chez plusieurs rois Warundi, ou des pays limitrophes (Ruanda, Heru, Usui, etc.). Les rois d'Uyungu (Kihumbi) et d'Ushingo (Ntenderi) se sont montrés sans difficulté aux premiers Blancs qui y passaient. — *Tous* les Warundi racontent unanimement une singulière chose concernant la *naissance* du futur roi de l'Urundi. Ils disent donc, que le petit prince privilégié, qui doit un jour régner, vient au monde en tenant dans ses petites mains crispées toute sorte de grains des produits agricoles et des fruits du sol de l'Urundi (= *umwami w' iwurundi aravyarwa n' imbuto zose).* On se le figure comme une espèce de Bacchus (*Διόνυσιος*), d'enfant divin, de *sauveur.* Or, le *salut* pour le vulgaire matérialiste, c'est le boire et le manger, surtout le sorgho et la bière à défaut de pain et de vin, qui n'existent pas là. Il ne serait pas étonnant, qu'on dût voir dans ce dire une *réminiscence* d'une tradition très ancienne, et qui ferait allusion à un *sauveur,* qui ici — in casu — serait simplement nationalisé. Tout le genre humain vivait dans cette *attente* avant le Christianisme, et depuis cette attente dure chez des peuples „assis encore dans l'ombre de la mort". Il va sans dire, que surtout cette grande croyance de la religion primitive a été, à peu près partout et toujours, profanée et parodiée. Le même dire des Warundi, combiné avec leur croyance à la conception *influencée* de la reine, confirme encore cette opinion, tout en rendant la parodie plus odieuse; quoique nos Warundi n'en aient nullement conscience. Ne racontait-on pas la même chose d'Auguste et de sa mère? — Les Warundi ajoutent, qu'aussitôt cet enfant prédestiné né, sa mère doit se sauver au loin dans un pays limitrophe (= *kuhawa kure),* pour s'y cacher avec son fils (= *kuhisha)* jusqu'à la mort du roi! Dans l'antiquité tous les pseudo-sauveurs en étaient là (Hercule, Budha). Après la mort du roi, l'enfant s'en retourne, et fait tuer, ou chasse au moins, sa propre mère et ses frères (= *kwicya insuti).* Ce serait un digne fils d'un Jupiter quelconque! Voilà ce qu'on raconte couramment. Il est bien difficile de savoir ce qui se passe réellement. — La royauté est absolue et *héréditaire,* mais le vieux roi peut *désigner* un de ses nombreux fils pour lui succéder (= *kusuvira ku 'ngoma),* en lui remettant les insignes royaux (tambour sacré, lance, anneaux ou bracelets, etc.). S'il ne le désigne pas, le fils aîné de la première femme (= *ninamwezi, umugabekazi, ninamurimo, ninantare* = mère du lion), doit succéder régulièrement. Mais souvent il y a dispute. Déjà pendant la vie du roi, le prince, qui paraît destiné au trône, soit par un signe quelconque, soit par la faveur spéciale et marquée du père, soit enfin par droit d'aînesse, s'en va au loin, de peur d'être tué par ses frères jaloux ou par les parents d'une branche différente. Lorsqu'il revient après la mort du roi son père, et qu'il est devenu roi à son tour, il se débarrasse de ses frères et de ses parents autant qu'il peut, ou bien il les relègue dans des provinces lointaines comme gouverneurs. Ce fut le cas, dit-on, de Kengereza, père de Rusabico et de Muzazye, relégué au delà du Ruvuvu, comme gouverneur de l'Uyogoma. Voilà ce que disent certains Warundi. Mais pour savoir au juste ce qui se passe, et ce qui s'est passé, j'avoue que jusqu'ici on n'a pas de données positives et sûres. C'est le cas aussi de bien d'autres *détails* sur le roi, sa cour, la naissance, l'élection (onction), la mort et l'enterrement royal (V. néanmoins *„Enterrement"*), la succession au trône, etc. Plutard on en saura davantage.

Comme le roi possède des vaches sacrées, les Warundi du Mugéra disent, que l'esprit *Rikiranga* en personne possède en propre deux troupeaux de boeufs (vaches?), présidés chacun par un *ingabe.* Le même esprit toujours, a son fief immédiat, ou une montagne sacrée qui porte son nom: *Iwu*ranga. Ce fief est administré par la „femme de Rikiranga" c.-à.-d. par une prêtresse ou vestale *vierge.* Elle jouit d'une grande autorité, et est exempte de toute redevance envers

le roi. Celui-ci la fait surveiller étroitement, afin de l'empêcher de violer ses voeux de virginité, auquel cas elle serait mise à mort avec tous les membres de sa famille (comme à Rome!). On dit, qu'elle entre en charge en même temps que le roi. Lorsque le roi meurt, elle doit se suicider par le poison. Si cette vestale, au contraire, meurt avant le roi, on la remplace par une autre jeune fille. *(Note du R. P. Ch. Desoignies).* V. *„Prêtre"*.

Sacrifice.

Au mot *„Temple"* il sera parlé de plusieurs choses ayant rapport au *sacrifice.* — Les Warundi sacrifient souvent, principalement à leurs *mânes,* dans leurs *ivigabiro* et sur leur *ikitabo.* Le but est de rendre ces esprits propices, d'amadouer leur courroux, de les empêcher de nuire, d'obtenir aussi des faveurs. — La *matière* ordinaire de ces sacrifices, c'est la *bière* qu'on dépose dans des cruches dans les dits *ivigabiro,* ainsi que dans les bosquets sacrés *(= intatemwa, imihiza),* et sur les sépulcres, en particulier ceux des rois *(= ivirimba).* L'autre matière principale et qui va de pair avec la bière, c'est le *umutsima* ou polenta de sorgho. Puisque ici dans l'Urundi il n'est pas question de *pain* et de *vin,* il est assez curieux que ce sont précisement les deux matières (bière et polenta) qui les remplacent le mieux. — On offre aussi en sacrifice des moutons, des chèvres (boucs), des poules ou plutôt des coqs, et même des boeufs. Les Warundi ne mangent pas *(= kunena 'vintu)* la chair des chèvres, ni surtout celle des poules; quelques uns mangent du mouton. Les poules (coqs) sont très rares dans le pays, mais les chèvres et les moutons abondent. On se demande, pourquoi les habitants les tiennent, puisqu'ils ne servent guère pour le commerce (échange) d'export. La chèvre est particulièrement affectionnée. On lui attribue beaucoup de *ubwenge* (intellect! Bouc de Mendès). — Le vase sacré, qui sert aux sacrifices, est un pot particulier à *deux ouvertures* nommé: *inkono ya 'vigombo, inkono y' iminwa iwiri, indakombwa, indarungerwa, ikiterekerwa cy' ukuterekera (Fig. nº. 128).* Ce sont les Watwa qui les fabriquent. Ce pot est placé à côté de l'arbre de l'*ikitabo.* On y verse *(= kusuka)* la bière en offrande à *Imana.* Il est propre aux esprits; ici il est néanmoins usité dans le culte spécifique d'*Imana.* Nouvelle preuve que *Imana* (Summanus) et les *imizimu* se confondent, et ne font qu'un. Au centre de l'Urundi on n'a pas ces pots à *deux* ouvertures, mais on emploie dans le même but une grande cruche spéciale: *intango,* ou: *intariko.* — Chaque fois qu'on fait la cérémonie de la lance, ainsi que dans toutes les circonstances extraordinaires, on verse un peu de bière dans ce pot de l'*ikitabo,* e. a. m. on sacrifie à *Imana,* aux mânes. Pour honorer les mânes on a encore une pipe rituelle à *deux* têtes: *inkono y' itabi y' iminwa iwiri,* ou: *inkono y' imirisso iwiri.* Le *umufumu* ou le sacrificateur (père ou mère de famille) y fume dans des circonstances particulières *(Fig. nº. 129).* Sont-ils (ces pots et ces pipes doubles) des symboles androgynes? (V. *„Prêtre"*.) Les mots *indakombwa* (*inda* = ventre, Canopes!) et *intango,* qui ressemble à *intanga* (cfr. le mot kirwana: *ngô),* sont peut-être significatifs.

Saignée.

La *saignée* (comme la cautérisation) est assez usitée, presque dans chaque maladie. On commence par elle. Si cela ne réussit pas, on a recours au *umufumu.* — Il existe deux procédés pour saigner. — 1⁰. Avec un rasoir indigène *(= urugongo,* ou: *urugaze, urukemuzo)* on fait à l'endroit où l'on souffre, principalement à la tête (maux de tête), des coupures, en saisissant la peau entre deux doigts, et en faisant des incisions l'une à côté de l'autre *(= kurasaga, kucya indasago, kutimbagura, Fig. nº. 21).* Pendant l'opération le patient se bouche le nez en le pinçant avec deux doigts *(= kufata inzūrū),* pour que le sang sorte mieux! Pour activer encore la saignée, on frotte avec un brin d'herbe *(= kukaga urukago)* la peau là où l'on vient d'inciser. Dans les coupures même, on frotte également des remèdes (poudres = *urukago*). On fait des saignées dans le dos, ou dans la région du coeur contre la fièvre *(= inyonko)*; à la tête contre les maux de tête; à la nuque, contre la maladie nommée: *ikisigo*; aux pieds et aux cuisses contre les *imisozi*; au-dessous du dos contre l'affection *ikihāgō,* maladie attribuée à un sort *(= uwurozi).* — 2⁰. On fait des incisions pareilles; puis on place au-dessus d'elles une *corne (= kurumika ivirumiko)* pour tirer du sang. C'est la *ventouse.* La corne *(= ikirūmĭkŏ)* est un morceau de corne de boeuf *(= ikongo ry' ihembe),* creuse et percée au bout. On la place sur les incisions, et on aspire avec la bouche *(= konkera)* l'air par le trou de l'extrémité. Ensuite on la bouche *(= azibira)* avec de la cire *(= isasara, ikimamara,* ou: *ifumbo).* On enlève la corne aussitôt qu'il y a assez de sang tiré. Ensuite on frotte encore dans les plaies les remèdes ordinaires *(= kukaga hanyuma).*

Salut.

Les Warundi sont fort polis à leur manière (V. *„Politesse"*), et se saluent toujours, non pas d'une manière automatique et banale, mais sérieusement, cordialement, et avec effusion. Ne pas se saluer, ou ne pas répondre à un salut, passerait pour une injure, ou une grande grossièreté au moins. Même les Watwa, si méprisés pourtant, sont salués par les Watutsi et les Warundi, et ils saluent de même ces derniers. — Le salut peut passer pour un acte *religieux* chez les Warundi, tellement il est gravement et *dévotement* fait. Ceci est surtout vrai pour le salut par *isho -amasho (V. infra).* — Les termes ordinaires et génériques pour les saluts sont les suivants: *kuramudza* = se

saluer par la phrase: *mwaramutse; kutasha* = se quitter, se dire adieu; *kwigarănzŭră* = se dire adieu, au revoir, par la phrase: *ndagaranzuye; kuramukanya* = se saluer par embrassade et en disant: *isho, 'sho, 'masho,* ou: *kuhana amasho: warahana,* ou: *kugumanya; kutanga mwaramutse* = donner le salut par: *mwaramutse; kushĕngĕră umwami* = saluer le roi; *kukūmbŭră umutware* = saluer le chef; *kukoma amashi* = frapper dans les mains en saluant (le roi); *kukura,* ou: *kutakamba ubwatsi* = déposer de l'herbe devant les pieds de celui qu'on salue (roi); *kusezĕră: ndakusezēye* = se dire au revoir, adieu. — Passons en revue les formules de salutation, qui diffèrent d'après la personne qui salue, et celle qui est saluée. — 1º. Pour saluer le *roi (= kushengera umwami),* on se prosterne, on s'incline *(= kunama),* et on frappe les mains l'une contre l'autre *(= kukoma amashi),* en disant: *ganza (uganze) umwami w' iwurundi* = règne, domine, roi de l'Urundi! (du verbe: *kuganza* = régner). Les Watwa disent la même formule, ou bien: *heke umwami,* ou: *mwime* (des verbes archaïques: *kuheka* = régner, *kwīma* = générer....). Dans l'absence du roi, p. e. au commencement et à la fin d'un discours, on dit: *gira (kira),* ou: *ugire (ukire),* ou: *ngira(?) (nkira(?)) umwami* = sois sauf, sain, bien portant, sois guéri, o roi! (du verbe: *kukira (kugira)* = être guéri, être sauf, bien portant). D'autres disent: *gira Mwezi,* ou: *gira Kisabo.* Les Wayogoma et Wayungu disent: *gira Mwezi na Kihumbi* (roi de l'Uhha du nord, fils de Nganza). Les *princes* de sang, *(= awaganwa)* sont salués aussi, paraît-il, par la formule: *uganze, umwami w' iwurundi.* Ce salut royal est très curieux. D'abord le verbe *kuganza* est intéressant. L'esprit suprême(?) des Wavira s'appelle: *Nganzankuru* = le grand dominateur *(dominatio).* C'est un nom d'esprit chez les Warundi également. C'est même un des titres du roi de l'Urundi. Le pseudo-mwezi Kitinwa se nommait ainsi en ma présence. Selon le Dr. O. Baumann les sépulcres royaux portent ce nom. Plusieurs rois de l'Uhha (royaume très ancien; dynastie des *Wakanga*), e. a. le père de Kihumbi qui règne actuellement, se nommèrent *Nganza,* ou *Nkanza.* C'est toujours la racine **nk** ou **ng** qui se rencontre dans presque tous les noms d'esprits (V. „*Dieu*", „*Esprit*"). Il y a plus. Elle se trouve ici combinée avec la racine *nz* qui donne l'idée de procréer, de générer dans bien de langues (swah.: *kuzaa*; kirw.: *kuzala,* etc.). Isis! Chez les Bantu de la moitié *occidentale* du sud-africain, l'esprit plus ou moins suprême se nomme précisément: **Nza***mbi.* La finale: *mbi* (= mauvais) est vraiment typique. Le verbe kitwa: *kwīma: uwime* est plus explicite encore. Il signifie l'acte générateur in concreto, mais par un mot qui est *exclusivement* employé pour la race *bovine.* Avec cela **ng***ombe,* signifie: boeuf, vache, dans la plupart des dialectes bantu. Nous voilà dans la zoolâtrie égyptienne; car n'oublions pas, que le roi est vénéré comme un demi-dieu au moins, venu du nord, de l'Ethiopie. Le verbe archaïque (ou kitwa?): *kuheka* = *kuganza: awe mukuru w' insi,* ressemble pas mal à l'*ur-heka* égyptien, qui est le nom de *Khepsh* et de cuisse, qui signifie: grand pouvoir magique, et qui est le type d'origine, de génération. Quant au verbe: *kukira,* ou: *kugira,* je ne crois pas qu'il faut y voir le sens d'*avoir*, quoique, à la rigeur, *kugira* puisse signifier aussi: *être,* puisqu'en bantu *avoir* se rend toujours par: *être avec.* Dans ce sens: *gira,* ou: *ugire,* signifierait: sois roi! *Kugira* signifie encore: faire; donc *gira* = fais le roi, agis comme roi. Mais le vrai sens de *kukira (kugira)* est ici: être sauf, être guéri, être bien portant, vivre, comme si l'on disait: vive le roi! *vivas!* salut, o roi! sois sauf, etc. Les rois d'Egypte furent salués absolument de la même façon, et on connait le salut des „*arioli*" à Nabuchodonosor, roi de Babylon: „*Rex in aeternum vive*". (Dan. III:9), et de Daniel à Darius (Dan. VI:21). Il est sûr toutefois, que dans la bouche de Daniel ce salut, et ce voeu, a eu une bien autre *portée* que dans celle des *arioli* chaldéens qui parlaient *syriaque,* langue que parlèrent tous les possédés de l'Evangile selon le Chev. Drach. Le vrai prophète souhaitait à son *ami* Darius, qui peut-être était *converti,* la *vraie* vie éternelle, tandisque les *awafumu* sus-dits faisaient allusion probablement à une vie de dieu payen ou de damné! Au mot „*Esprit*" il a été dit, que *Rukiza* (qui vient de: *kukiza* = guérir, *sauver*) est le nom d'un esprit encore, et un des titres du roi de l'Urundi. Le roi donc est envisagé, salué et vénéré comme un *sauveur,* un guérisseur. Bref, ce salut royal, est bien un vrai acte religieux et de dévotion, une vraie *adoratio,* qui est plus que civilement honorifique, et seulement banale. — 2º. Les simples *chefs (= awatware)* sont salués avec la formule ordinaire et commune à tous les Warundi *(V. infra),* mais à la fin on ajoute le mot: *umutware, umuhanyi,* ou un autre mot flatteur. On leur dit souvent: *turakuye ubwatsi, umutware wacyu* = nous offrons de l'herbe, o notre chef! *Cyinde awansi* = sois vainqueur de (tes) ennemis! *Cyinde awayobe* = sois vainqueur des méchants, des cruels, *diri!* On donne aux chefs un grand nombre de noms flatteurs, les Warundi étant très forts à *captare benevolentiam.* Ainsi, on appelle le chef: *umuhanyi* = maître, grand (kirw. „*mhanya*"), ou mieux: donneur, bienfaiteur, de: *kuhana*; — *umukama* = seigneur; — *umugabo wa mama* = litt. mari de ma grand'mère; — *data* = mon père; — *uri data, uri mawe, uranvyaye* = tu es mon père, tu es ma mère, tu m'as engendré; — *umugabo wanzje* = mon mari (si c'est une femme qui salue), etc. — 3º. Entre eux les *simples Warundi* (Watutsi,

Wahutu et Watwa) ont des formules assez variées. — *A*. On demande: *amahoro?*. La réponse est: *amahoro*, ou: *amaseretsa (?)*. Cette formule sert pour toute la journée. Elle est employée surtout par les Wayogoma, les Wahha et les Wamosso. Elle signifie: salut (lat. *salus*), santé, paix. Ce mot est synonyme avec les mots kinyamwezi: *mhola, mpola*, etc. — *B*. Le matin la formule de salutation (= *kutanga mwaramutse*) est une des suivantes: *mwakeye*, ou: *mwarāye (mwareye)*, ou: *naho wutanye*, ou: *mwaramutse*, ou: *mwaramutse nawe*, ou: *ndakuhangadzje*. Dans l'après-midi on dit: *mwiriwe*. On répond à ces demandes formulées par la même formule, en ajoutant: *nawe, cyane*, ou: *amahoro*. Parfois on insiste, et on demande de plus amples nouvelles de la santé. Exemple: D. *Haramutse kute, ikiwanyu?* = comment s'est-on levé chez vous? R. *Haramutse amahoro* = on s'y est levé en bonne santé, bien portant. Autre demande: *Haramutse? amakuru make?* = comment cela va-t-il? quelles nouvelles? R. *Amahoro* = tout va bien, tout est en paix. A la formule du soir (*mwiriwe*) on répond: *mwiriwe, amahoro neza*. Ces formules sont souvent renouvelées trois ou quatre fois de suite. Ainsi, deux personnes, qui ne se sont pas encore vues ce jour-là diront: D. *mwakeye?*. Demande réciproque: *mwakeye?*. On demande en insistant: *mwakēye cyane?* ou: *amahoro?*. Demande réciproque: *mwakeye cyane?*, ou: *amahoro?*. On demande encore: *uragumye?* ou: *urakomeye? na 'mahoro?*. L'autre demande aussi: *uragumye?*. On répond: *ndagumye*, ce que l'autre répète à son tour. On ajoute pour conclure: *neza*, répété encore: *neza* = c'est bien. Quelquefois on demande aussi des nouvelles de la femme et des enfants, et on demande: *uragumye? n' umugore? n' awana?* = et la femme? et les enfants? comment vont-ils? sont-ils forts, solides, bien portants? — Comme on voit, ces formules sont des formes verbales à la 2e personne pluriel, car on ne se tutoie pas, sinon entre intimes (*uragumye*). *Mwakeye* vient probablement du verbe: *kucya* = devenir jour: *urakeye, bwarakeye* = *idzjōrō rimaze*, comme si l'on demande si, au lever au soleil, tout allait bien. Peut-être vient-il du verbe: *kwera (mweranda?)* = être blanc, ou de: *kwaka, kwakera, kukera*, ou d'un autre verbe archaïque. *Mwarāye* vient évidemment de: *kurara* = dormir, être couché. On s'informe si l'on a bien dormi. *Naho wutanye* vient du verbe archaïque: *kutana* = devenir jour = *kucya*. On constate: alors la nuit est finie, le jour s'est levé, comment cela va-t-il? *Mwaramutse* vient de: *kuramuka* = se lever le matin, *kuramudza* = faire lever, souhaiter un bon lever. Le sens de la demande (du salut) est donc: vous êtes-vous levé en bonne santé? Les Wanyamwezi (Wasukuma, Wirwana, Watakama) ont le même mot: „*wangaluka*". *Ndakuhangadzje* vient du verbe archaïque: *kuhangaza*, kirundi moderne: *kutunga* = rendre riche, souhaiter le bien-être. On veut dire: je vous souhaite toute sorte de prospérités. Enfin *mwiriwe* est une forme passive: *kwirirwa*, du verbe: *kwīra* = devenir nuit, noir, d'où: *bwuridzje* = il fait nuit close. Cette formule elliptique signifie: voilà la nuit, comment avez-vous passé la journée? en bonne santé? *Urugumye, urakomeye* sont dérivés des verbes: *kuguma, kukomera* = être fort, dur, solide, robuste, bien portant. — *C*. Pour prendre congé, se dire adieu, au revoir, on a les formules suivantes: *ibaba*, ou: *akăbaba (iwawa, akawawa); n' akasaga; ibwagare; ndagaranzūye*, ou: *tugaranzūye* (de: *kugarănzŭră, kwigarănzŭră* = se dire adieu); *ndatashye*, ou: *turatashye* (de: *kutashya* = prendre congé); *ndasezēye, twasezeranye*, ou: *ndakusezerēye* (de: *kusezera*, ou: *kusezerana* = se dire adieu); *turawonanye, turawonēye, tuzowa turawona, ndawonanye* (de: *kuwonana* = se voir, se revoir mutuellement). Le sens de *akababa* ne m'est pas clair. Il peut signifier litt.: petit père („vadertje" des Russes!). Les Wanyamwezi ont le même mot. Souhaite-t-on ainsi la bénédiction de l'esprit, du père commun, du père de la tribu? Ou est-ce une adoration, une prière implicite? C'est probable. Le mot *adieu*, n'a-t-il pas ce sens aussi! Le sens des mots *akasaga* et de *ibwagare* ne m'est pas certain non plus. Veulent-ils dire: bonheur, bénédiction? Ce sont là probablement des mots archaïques, du „ur"-bantu, puisqu'ils se rencontrent dans d'autres dialectes. — *D*. Les Warundi ont encore une façon plus intime de se saluer, employée entre parents et amis, et qui est fort intéressante et gracieuse. Elle se nomme: *kuramukanya, kugumanya*, ou: *kuha (kuhana) amasho*. Les Watwa employent aussi parfois ce genre de salutation, mais jamais avec les Watutsi ou Wahutu, qui s'y refuseraient du reste. C'est une espèce d'embrassade (accolade), accompagnée d'une série de saluts. Voici comment ce salut se donne. Lorsque quelqu'un rencontre un parent, un ami, une bonne connaissance, ou lorsqu'il se joint à un groupe où un sien parent ou ami se trouve, il commence par le fixer, et cela assez longtemps, sans rien dire (= *kumwitekereza, kuraba*). Puis, il s'approche de lui (= *kwegerana*) en joignant les mains. L'autre prend les deux mains jointes entre les siennes; puis approche ses propres mains, en effleurant (= *kuramukanya*) doucement celles de l'autre par un va-et-vient continuel, qui commence à l'épaule et se répète (= *kwongeranya*) au moins dix fois, si non plus. Pendant cette manoeuvre les bustes et les têtes se rapprochent, comme pour se donner l'accolade, mais ne se touchent pas ordinairement. Entre ces gestes on prononce différentes formules, qui varient selon la qualité de la personne qui salue, et celle qui est saluée. Les voici. *a*. Le père dit à son fils chaque fois qu'il lui effleure les bras: *Isho-sho-sho*

gira 'so gir' iwanyu!. Le fils répond: *Isho-sho-sho eeh!*. — *b*. Le mari dit à sa femme: *Isho-sho-sho gira 'mugabo!*. Si la femme a des enfants il ajoute: *n' awana!*. La femme répond: *Isho-sho-sho eeh!*. — *c*. Un homme dit à son chef *(= umutware)*, ou à son semblable (ami): *Isho-sho-sho gir' inka!*. L'autre répond: *Eeh! eeh!*. — *d*. Deux hommes, un vieux, et un autre qui n'a plus son père, se disent: le vieux: *Isho-sho amasho sabwa!*; le jeune: *Isho-sho eeh! isho-sho eeh!*. Le vieux ajoute: *Isho-sho gir' inka!*; le jeune: *Isho-sho eeh!*. — *e*. Deux hommes, un vieux, et un autre qui a encore son père, se disent: le vieux: *Isho-sho amasho gira so!*; le jeune: *Eeh! eeh!*. Le vieux ajoute: *Isho-sho amasho gir' iwanyu!*; le jeune: *Eeh! eeh!*. — *f*. Deux femmes, une vieille et une jeune se disent: la vieille: *Isho-sho gir' umugabo!*; la jeune: *Isho-sho gir' awana!*. — Ce salut (par: *isho* ....) est très curieux. Il est propre aux Warundi, et aux Watutsi surtout; il est adopté même par les Watwa, mais il est inconnu aux autres Nègres. Il est probablement *importé* par les conquérants Watutsi (Wahinda-Wahuma), qui sont des Hamites, ou mieux des Cushito-Hamites, venus du nord ou nord-est. C'est une race essentiellement *pastorale*, qui a un vrai culte, passablement idolâtrique pour les *boeufs*. Ceux-ci font partie de la famille, l'emportent en importance sur la femme et les enfants, aux yeux des Watutsi. Le boeuf (surtout le *ingabe*) est pour eux, si non une divinité, au moins occupé et possédé par un esprit, par *Imana* même (bos Apis!). Si donc tous les saluts sont religieusement faits, c'est le cas surtout de celui-ci. On remarque cela au serieux extrême, à la dévotion, dirai-je, avec laquelle ils font ce salut. C'est donc probablement une sorte de *prière*, d'*invocation*, de *conjuration* peut-être, adressée à leur divinité favorite et symbolisée dans l'espèce bovine en général et dans certains boeufs en particulier *(= ingabe)*. Le salut aurait le but de souhaiter, *par* ce dieu, toute espèce de bonheur aux personnes, qui se saluent réciproquement. En effet, le mot *isho*, plur. *amasho* signifie: troupeau de boeufs *(isho ry' inka)*, et on voit que ce mot est répété sans cesse dans les formules citées. La forme verbale *gira (kira)*, de: *kugira (kukira)* a évidemment le même sens, que dans la formule royale *(gir' umwami)*, c.-à.-d. de salut = santé, guérison, paix, bénédiction. *Kugira* veut dire ausssi: avoir, posséder, comme si l'on disait: aie, possède en paix, en bonne santé et longtemps encore, conserve, ou: que dieu te conserve ta famille, ton chez-toi, ta maison *(= iwanyu = kuwan' iwawo = insuti)*, ton mari *(= umugabo)*, tes enfants *(= awana)*, tes boeufs *(= inka)*, ton père *(= so)*, etc. Toutefois, le premier sens est plus probable. — La réponse: *eeh! eeh!* est une simple acquiescement *(= kwitabira)* joint à un désir exprimé: eh! oui, amen, ainsi soit-il! L'expression: *sabwa*, n'est pas claire. Très probablement elle est une forme passive du verbe: *kusaba* = demander, comme si le saluant souhaite à l'homme sans père, de trouver un père adoptif: sois adopté, cherché par quelqu'un qui soit pour toi un père adoptif *(= usabwe, awandi wakusabe)*. — Une autre forme de saluer, et qui est employée pour honorer les grands (chefs), c'est l'offrande de paille (= „stroohulde", *kukura ubwatsi: turakuye ubwatsi, kutaramura (?)*). Je ne l'ai vu employé nulle part ailleurs qu'en Urundi. C'est une marque de vénération, d'honneur, de soumission, de remerciement, de respect (et de peur!) L'herbe *(= ubwatsi)* est symbole ici du sol même. Ainsi *kuhabw' ubwatsi* signifie: obtenir un domaine, un terrain pour bâtir, et pour cultiver. Elle symbolise donc la propriété, le sol, le pays. Celui qui offre de l'herbe proclame par ce fait, qu'il proclame *roi* celui à qui il l'offre, comme, au contraire, le fait de poser sa lance par terre, et de sauter pardessus marque la défection, la rebellion. On offre ainsi de l'herbe dans les grandes circonstances, au roi, aux chefs, aux personnages de marque. Alors cela devient une vraie manifestation. Ainsi du 16—20 juillet 1896 une vraie montagne de paille, offerte par des milliers de Warundi, s'élevait devant notre tente de campement. On nous prenait peut-être pour le Mwezi fabuleux disparu autrefois, et dont on attend toujours le retour! — Le baiser n'est pas employé comme façon de se saluer (V. *„Baiser"*, et *„Grammaire", pag. 75—78)*.

Société.

Les rapports de *société* sont amicaux entre Watutsi et Wahutu *(= kuvukana, kumenyerana)*. Parfois ils se marient entre eux, mais assez rarement. Il est inoui, qu'un Muhutu, et encore moins un Mututsi, se marie avec une femme Mutwa, ou qu'une fille Mututsi ou Muhutu soit cédée par ses parents à un Mutwa. Les Watwa (Pygmées, Négrilles) forment une classe de vrais „parias". Ils sont méprisés. On les a en horreur. On dit qu'ils ne sont pas des hommes, mais des bêtes. Bref, une vraie malédiction pèse sur eux. On les exècre comme une race de magiciens, de satyrs, de caïnites, des gens dont au moins les ancêtres ont commis quelque énorme crime. On parle parfois du *croisement* et du mélange de ces races pygmées avec d'autres races bantu. Je ne sais pas ce qui se passe ailleurs, mais ce fait, pour ne pas dire cette possibilité, est absolument exclu en Urundi; car jamais ils ne se marient entre eux. — Ces Watwa n'ont pas de chefs à eux dans l'Urundi. (Dans le Ruanda, toutefois, ils ont des chefs indépendants, paraît-il). Ils sont gouvernés par des chefs Warundi, qui sont presque tous Watutsi. Ils n'ont pas de rapports avec les Watutsi et les Wahutu *(= kunĕnănă)*, si ce n'est comme *awafumu*, ou fabricants de poterie. Ils se saluent, mais ne se donnent

pas le salut par: *isho-sho*. Jamais un Mututsi ou un Muhutu n'entre dans la maison d'un Pygmée (= *n' umūzīrŏ, inzu 'mbi)*, et *vice versâ*. Jamais ils ne mangent, ni ne boivent ensemble la bière. Si un Mutwa a touché à une cruche de bière, Watutsi ou Wahutu n'en boiront plus. V. sur les trois races d'hommes, habitant l'Urundi, la notice „*Aborigène*".

Sorgho.

On cultive généralement peu de sorgho, soit blanc soit rouge. Dans l'Uzige surtout, on n'en cultive que très peu (du rouge), pour ajouter à la bière de bananes. Dans l'intérieur du pays, la culture du sorgho est tout à fait secondaire. — Par contre, dans l'Uhha (Uyungu) les Wahha en cultivent beaucoup. Le beau sorgho *blanc* de ce pays est célèbre. Lorsque les Warundi en cultivent, ils ne font pas des sillons, comme les Wanyamwezi, mais le sèment „*sesa*" c.-à.-d. à plat sol. Le sorgho réussit surtout dans les vallées humides et abritées.

Spécialiste.

Sous le nom de *spécialistes* on peut classer une certaine catégorie de gens, qui tiennent le milieu entres les médecins et les guérisseurs (= *awafumu*. V. „*Guérisseur*", „*Médecine*"). Dans l'Uzige on en trouvait deux types. — 1°. Une certaine guérisseuse avait la réputation de guérir radicalement la maladie nommée *ikituntu*. C'est une maladie du ventre (et de la poitrine), attribuée communément à un sort. La médication consistait en lavements à l'eau tiède à laquelle on mélait le suc d'une plante sauvage, qui ressemble à une courge, et qui s'appelle *umutangarumba* (*umutangatanga*, ou: *akakoni* = arbre). — 2°. Un autre guérisseur guérissait infailliblement, selon les Warundi, (= *kuvūra*), les *ivinyoro*, maladie ressemblant à la syphilis, et qui résiste souvent à notre médication européenne. Ce spécialiste a deux „dawa" = *imiti*, dont chacun, à lui seul, guérit cette maladie. — *a. Umuwamba 'ngwe.* C'est l'écorce pulvérisée des racines d'un arbre de ce nom. On l'absorbe dans de l'eau ou dans de la bière. Le practicien et le malade doivent s'abstenir, tous les deux, de manger des arachides, de la viande crue, des haricots et du miel! — *b. Umururasasse.* C'est une petite plante amère dont les racines sont bouillies dans de l'eau. Le malade doit boire cette tisane. Les racines elles-mêmes sont, en plus, réduites en farine; cette farine est mise (= *kwīrīkă : ariritse*) sur les plaies mêmes. — Un autre „dawa", nommé *imbātŭră*, se met aussi sur les plaies mêmes de la syphilis. — Il reste à savoir, si ces remèdes (1°, 2°, *a.*, *b.*) ont quelque valeur naturelle. J'en doute. Le fait, que le patient et le médecin doivent s'abstenir de certaine nourriture pendant la „cure", me paraît louche; quoique cette superstition surajoutée n'exclue pas, à la rigueur, l'efficacité naturelle et réellement curative.

Succession.

Le fils aîné (= *infura, kuhabwa 'vugawo*, V. „*Ainesse*") succède au père comme chef de famille. Avant d'expirer, le père donne à ce fils sa *lance*, qui symbolise l'autorité familiale, avec tous ses droits et pouvoirs. La lance n'est même pas un *pur* symbole. Elle passe pour sacrée, et une vertu lui est attachée. — Si le père (ou la mère) est guérisseur, charmeur, devin, faiseur de pluie, *ikiranga* = prêtre, spécialiste (V. ces mots), alors surtout il lègue de cette façon solennelle ses pouvoirs à son successeur. Les métiers ordinaires (de forgeron, de faiseur de tambour et de pirogue, etc.) sont passés aux enfants avec un cérémonial plus ou moins religieux (V. „*Héritage*"). — Les simples *awatware* désignent pendant leur vie un successeur parmi leurs fils (ou filles) à ses *awagabo* (conseillers). C'est ordinairement l'aîné. Toutefois, le roi (ou un *umuganwa* = prince) peut casser une telle nomination. Après la mort du chef, ce nouveau *umutware* est solennellement proclamé et intronisé (= *kwātīră uwutware*) par les *awagabo*. On l'installe dans son *urugo* („kraal"), et il est mis en possession de tous les insignes de sa dignité, ainsi que de tous les biens familiaux profanes et religieux. Les derniers se composent du bétail (boeufs et vaches), surtout des vaches-*ingabe;* des concubines du chef défunt; des *ivigabiro* et *ikitabo*, enfin de tout le „kraal". Le principal insigne du chef est la *lance* = *icyumu* (Jupiter Lancius), symbole de sa dignité. On peut ranger encore parmi ces insignes, certains ornements portés par le chef défunt, p. e. ses *imiringa, ivirezi, ivitembe*; enfin le tambour = *ingoma* (dans l'Uzige). — Quant à la succession du roi, il en a été déjà question au mot „*Royauté*". Le prince prédestiné est dit venir au monde. tenant en ses mains tous les produits agricoles du sol (= *kuvūkăna imbuto*). La mère se sauve avec lui, et le met en sûreté, pour qu'il ne soit pas égorgé par le père, ou par des parents jaloux (= *kumuhungisha se yomwicyicya*). Le roi étant mort, le prince retourne, tue sa mère et ses frères, et se met à regner (= *kwamiha*). En principe, le roi désigne son successeur, qui de droit est l'aîné, et le conseil du trône ratifie ce choix (*kutora* = élire). Il est rare, paraît-il, qu'une succession se passe sans meurtres (= *kugarariza*). Les membres de la famille, dont le roi et son entourage se méfient, sont tués, ou au moins exilés (= *kumukura mu 'kihuko*) dans des provinces lointaines. — Quant à la fable de l'enfant royal, qui doit se *sauver* devant la colère du père, qui *disparait* avec sa mère dans un pays lointain, et quant à la *disparition* légendaire d'un ancien roi, qui doit revenir, et qu'on attend (V. „*Royauté*"), tout cela ressemble étrangement à la fable d'Osiris et de Bacchus (*V. Dr. Sepp: Das Heidenthum*). Selon Macrobe, le jeune Osiris *disparut* aussi, et selon les

prêtres égyptiens il s'était enfui en *Ethiopie*, pour faire de là le tour du monde. Il soumet les peuples, et à son retour il combat Typhon, le régent usurpateur, mais est mis à mort par celui-ci. Seulement, il renaît en *apis*, et les prêtres entonnent ce cri: „Osiris est retrouvé". — Encore une fois, il est difficile de ne pas voir dans ces croyances des Warundi une réminiscence très antique. C'est un exemple de plus de cette étrange *attente* d'un *sauveur*, qui a partout et toujours tourmenté les peuples, de cette croyance universelle qui, quoique souillée et dégradée souvent, sommeille au fond des âmes infidèles qui, conscientes de leurs misères et de leurs malheurs, attendent le salut d'un sauveur. Tous ces dires des peuples, taxés souvent trop naïvement de *fables*, recèlent une *réalité* et une *vérité* d'une portée énorme.

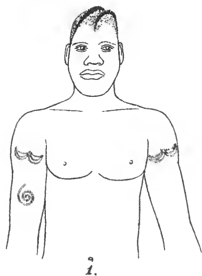
Superstition.

Si l'on comprend sous le terme de *superstition* (souvent mal définie), non pas une pratique, ou une croyance religieuse *vaine* et *idiote*, ni même une *superfétation* du culte établi, mais un acte *héterodoxe* quelconque, on peut y ranger évidemment tous *les actes religieux* des Warundi, ou à peu près. (V. „*Religion*"). On distingue parfois trop nettement (et bien naïvement!) entre religion et superstition chez les Nègres, et les infidèles en général. C'est tout un! Au fond leurs superstitions ne sont que de la religion .... fausse; de même que les superstitions, qui se glissent dans la religion *vraie* et *unique*, ne sont que du .... paganisme au fond. — Aux articles „*Abstinence*" et „*Augure*" il a été déjà question de plusieurs pratiques ou croyances bizarres. Ainsi, il y a des animaux purs et impurs. Les premiers se mangent (= *viribwa*); on s'abstient rigoureusement des derniers (= *kūzīrǎ, umūzīrǒ, ivintu virāzīrǎ*). La chair du boeuf est permise à tous. Personne ne mange la viande de chèvre, de sanglier et de poule. Quelques uns mangent du mouton. Les Warundi ne mangent pas de poisson, excepté ceux du Tanganika; mais là encore les Watutsi s'en abstiennent (non pas les Watwa). Cette abstinence „superstitieuse", propre aussi à d'autres Nègres, est certainement une relique d'une coutume rituelle très ancienne. Les anciens Egyptiens e. a. avaient le poisson en abomination. Les Somali n'en mangent pas. Les Cafres disent, que les poissons sont des serpents, etc. (V. „*Nourriture*"). — Une femme Murundi enceinte ne peut manger de la viande, des haricots, des „amateke", des patates, mais elle doit se contenter de manioc cuit, de bananes mûres, de canne à sucre et d'arachides. Elle mange surtout de la „polenta" de maïs très chaude. Le sel lui est également défendu, ou bien elle en prend très peu. Elle peut boire de la bière fraîche (= *umutote*, ou: *umutobe*), ou bien le suc exprimé de bananes mûres (= *umufūngūrǒ*). La bière fermentée lui est interdite. Aucuns disent, que c'est pour des raisons hygiéniques. La femme Mutwa, se trouvant dans le même état, peut boire de la bière ordinaire, et manger les choses défendues à la femme Murundi (V. „*Abstinence*"). — Lorsque le père de famille est mort, la femme et les enfants s'abstiennent de sel jusqu'à la fin du deuil (= *ikigandara*), sans quoi la mère, ou un enfant, mourrait sûrement. Les autres membres de la famille peuvent en manger. — On ne coupe pas tout à fait les cheveux des petits enfants. On les laisse à la nuque (= *urukinga*), pourque les enfants grandissent vite (= *wakure*), dit-on! — Personne n'osera s'asseoir sur une *ingatta* (= coussinet à porter sur la tête). C'est la mort (= *kufa*) pour l'individu, ou pour son père (= *kūwūrǎ se akafa*). Aussi, on préfère s'asseoir sur la terre nue, ce qu'on évite pourtant autant qu'on peut. — Un enfant, qui possède encore son père, et qui s'asseyerait sur une telle *ingatta*, s'il n'en meurt pas, ne grandira pas en tout cas, à moins qu'il ne prenne la précaution de cracher d'abord sur ce coussinet (= *kucyīra amate*), afin de neutraliser et d'éluder le sort ou le „fatum". — Si l'on lance un de ces fatidiques coussinets à la tête d'un individu, celui-ci gagnera une grave maladie. Pour l'éviter, il lui reste la ressource de cracher d'abord sur l'*ingatta*, et après de le jeter au loin. C'est du reste le procédé ordinaire de neutraliser les maléfices (= *kwirogōra uwurozi*; V. „*Augure*"). — Les femmes Warundi ont soin, de ne jamais user toute l'eau qu'elles ont à la case. Elles en laissent toujours un peu le soir au fond d'une cruche. Cette eau s'appelle: „*amazi y' Imana*, ou: *utuzi tw' Imana*". Lorsqu'elles donnent à boire à leurs enfants, elles ont bien soin de leur dire: „*Usikaze (kusikaza) utuzi tw' Imana* = laissez un peu d'eau pour *Imana*". On jette également le soir un peu de cette eau sur le feu du foyer. Tout cela se fait pour honorer les *Mânes-pénates-Imana* pour qu'ils favorisent (bénissent!) la famille (= *kuhezagira 'wantu* = *kuhorosha : arawahoroshye*), et spécialement les enfants (= *kuwura(?) 'wana: arawura* = *kutuka?*) Le matin on se lave la bouche et tout le corps avec cette eau. On en boit aussi. S'il en reste beaucoup, on s'en sert comme à l'ordinaire. (V. „*Eau*"). — On pourrait encore glaner beaucoup de ces „superstitions". V. les notices citées. — Tous ces usages et croyances, si bizarres qu'ils paraissent, recèlent souvent de la réalité et la de vérité, mais déformée, tronquée, si non souillée.

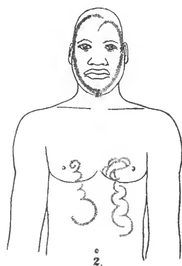
Sycomore.

Dans tous les centres habités de l'Urundi, ainsi qu'aux lieux qui furent habités jadis, on remarque des arbres qui, sans être des *sycomores* proprement dits, appartiennent à l'espèce des arbres-„*ficus*" *(Brachystegia)*. La fréquence de ce végétal contraste avec le déboisement presque complet du pays. Ces bouquets toujours verts d'arbres, joints aux vertes

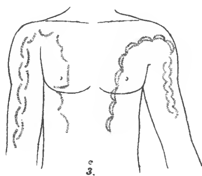
bananeries, qui émaillent le pays, et émergent partout du sol accidenté et couvert d'herbe, donnent un cachet très pittoresque et délicieux à l'Urundi (V. *„Bois"*, *„Arbre"*). — Ces arbres-*„ficus"* ont d'abord un but utilitaire et *pratique*, puisque leur écorce fournit le costume national (V. *„Habit"*), et qu'ils abritent d'une ombre toujours fraîche les demeures des habitants. Aussi, on plante exprès ces *imimanda (= kutera umumanda)*, on les conserve, on en a soin. Dans plusieurs pays nègres il est défendu, pour des motifs religieux, de *planter* des arbres; ou bien ce droit est réservé au roi. Ceci explique le peu d'empressement, et le peu d'initiative des Nègres pour planter des arbres utiles (fruitiers). On laisse les espèces forestières végéter et se multiplier comme elles l'entendent! Dans l'Urundi cette défense tacite (= *umūzĭrŏ*) paraît exister aussi. Il n'y a d'exception de plantation d'arbres vulgaires que pour les arbres-*„ficus"* et pour les arbustes qui clôturent les „kraals" ou les champs. — Voilà pour le but vulgaire et banal des arbres. Mais les Warundi ont un culte positif pour les arbres en général ou le bois (V. *„Arbre"*, *„Amulette"*), et pour l'arbre-*„ficus"* (Sycomore) en particulier. Celui-ci est pour eux un arbre sacré; ils l'appellent: *umuti w' Imana*. On plante avec cérémonie un *umumanda*-sycomore au *milieu* de l'*ikitabo* (V. *„Temple"*). On en plante autour des tombes des défunts, principalement des chefs, des princes et des rois. Ces arbres-là sont religieusement et dévotement respectés. On n'en coupe par une branche. S'ils disparaissent, c'est par vétusté. Ces arbres, plusieurs fois séculaires et souvent énormes de certains bosquets sacrés-Imana, sont simplement de ces *„arbores sacrivi"*, reliques d'anciens *ivitabo*, tombes et „kraals". — Ce „Baumkultus" chez les Warundi n'est évidemment qu'une *pièce* de leur culte, mais ce détail n'en est pas moins très intéressant. Ce culte d'arbres sacrés a été toujours, et l'est encore, vraiment universel sur la terre chez les nations. Dans la lignée *gauche* ce culte et son sens, ont été à peu près toujours souillés, parodiés; mais cela n'empêche pas, que ce détail encore n'illustre et ne corrobore maint point de *la* Religion vraie: arbres du paradis, — *„folia ficus"*, — *„arbor decora et fulgida"*, etc. etc. — Là où il y a de la *fausse* monnaie, il y a de la *bonne*. Celle-ci a préexisté — naturellement —, celle-ci est *une*, tandisque les autres sont *multiples* et venues après. — On pourrait réellement remplir un volume, rien qu'en glanant sur la surface de la terre chez tous les peuples le prin.ipal de ce qui se rapporte au culte (et aux croyances servant de base) du *bois*, des *arbres sacrés*, du bois cruciforme, etc. Au mot *„Amulette"* il a été dit, que chez les Warundi presque toutes les amulettes sont en *bois* (puis en *cornes, ongles*), tellement que le mot: *bois* et *arbre* (= *umuti*) soit *synonyme* avec celui de remède, amulette, e. a. m. avec celui de santé, salut, guérison. — Remémorons encore ici, qu'en Egypte le *sycomore* (= *„mpela"*, *„ mpira"* des Wanyamwezi, le *„moopela"* de Heitsi-Eibib des Hottentots) était dédié et sacré à *Hathor*, la Venus égyptienne, nommée pour cette raison à Maturea „la maîtresse du sycomore". Dans le fameux rituel magique le dieu solaire est dit sortir du milieu d'un sycomore à couleur rouge-cuivre (c'est la couleur des *imimanda*, lorsqu'on les a défait de leur écorce). Le sycomore était donc en Egypte le type de la *genitrix* payenne, ou bien de naissance, d'origine. *Maturea* viendrait, selon quelques uns de *mat*, aucien nom de *an (annu)* = lieu de naissance. Il me semble qu'on peut y voir la racine du mot: arbre, bois = *mti*, *muti*, *umuti*. Un autre nom de Hathor était *Meri*, d'où *meri* ou „muberry-fig" (mûrier), qui anjourdhui encore est vénéré à Maturea par les femmes arabes. Donc, en Egypte le sycomore était le principal symbole de l'*arbre de vie*, dont Hathor, la *„magna mater"* verse le breuvage divin. Or, sous cette forme végétale, Hathor était le *sekhem* sacré (= écrin, cassette), en hébreu: *sagamah*. L'égyptien *sekh* ou *tekh* (le **s** et le **t** s'entre-changent) et *sukh* signifie: liquide, vin, boire. En kirundi *inzoga* signifie: bière, boisson fermentée, *inzōga*, ou: *inzoka*: serpent!, et *inzu*: maison (*„kuzaa"* = enfanter, *lieu* où l'on engendre). On pourrait ajouter ici le latin: *sugo*, et le surnom de Junon: *Zugia*; l'anglais: *suck*; le français: *suc*, *sucer*; le germ.: *zuigen*, *saugen*; le chinois: *sok*; le sanscrit: *sió*; le grec: *συκῆ*, *σῦκον*, *συκομωραία* d'où sycomore, etc. La racine: *zug*, *sukh*, ou *sakh (sakhu)* signifie encore en égyptien: fermentation, *esprit*. *Sekht* (surnom de *Pekh*) était le dieu de l'ivresse. On a vu, que *inzōga*, ou *inzoka*, signifie: bière et serpent. La même racine entre dans les noms de beaucoup de divinités, ou de démons africains, p. e.: *Tshuka* (Ibu), *Dsuku* (Isoama et Mbofia), *Soko* (Basa, Nupe, Esitako), *Seakoa* (Puka), *Sogei* (Kise-Kise), *Sokwo* (Nufi), *Suge* (Susu), *Tsoka* (Marawi), *Lisaku* (Tonga), *Saku(?)* (Senna), *Xaku* (Karanga), *Lisoka* (Yao), *Nxoka* (Mozambique), *Isangu* (Dualla), *Suku* (Bihe), etc. La même lettre **t**, **ts** (**tz**), unie à **k** et **g** (**ng**, **nk**), se rencontre en plusieurs langues africaines pour désigner l'arbre, le bois-symbole. Ainsi, on a en Gugu: *tsimo (tzimo)*; en Ebe: *tugma*; en Esitako: *tzugma*; en Nupe: *dzigma (tsigma)*; en Kupa: *tsigmo (tzigmo)*. Le fameux *sekhem* (= coffre = lieu fermé de Hathor) se retrouve peut-être dans les noms ethnographiques *Wasukuma*, *Wasumbwa*, etc. En gura *Saguma* = corps signifie aussi: hutte comme lieu de génération. Il paraît bien identique au *zikum* accadéen, et il survit dans l'*al-zakkum* (arbre de science de l'Eden) du Coran. Si, selon Norden, le sycomore (*„ficus sycomorus"*) est le vrai arbre de vie pour l'Egypte et pour l'intérieur de l'Afrique, où il est très fréquent, à cause de ses propriétés physiques, il l'est aussi pour l'Urundi dans ce sens,



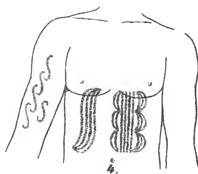
1.



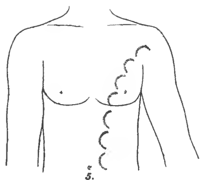
2.



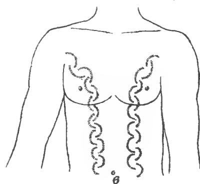
3.



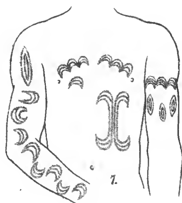
4.

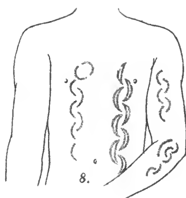


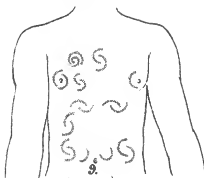
5.

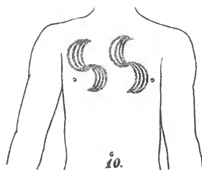


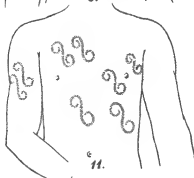
6

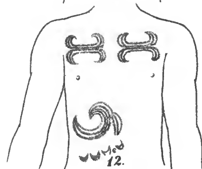

7.

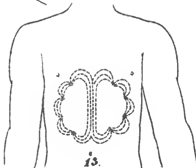

8.

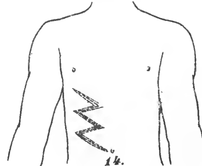

9.


10.


11.


12.


13.


14.

qu'il fournit par son écorce le vêtement („*folia ficus*") indispensable à toute la population. Enfin, l'idée de fruit, de réproduction, de délices, de toxiquant même, jointe à quelque chose de spirituel, se trouve sous l'emblême du bois, de l'arbre, et du *sycomore* en particulier.

Tabac.

On cultive le *tabac* un peu partout dans l'Urundi. A côté de chaque hutte presque, dans la cour (*urugo*) même parfois, on remarque quelques pieds de tabac (= *itabi, ifari, itumurwa*). Les Watwa également en plantent quelques pieds. Cette culture demande beaucoup de soins, mais les Warundi soignent assez mal leur tabac. On plante les semences (= *uwusigo, kuwiwa utuwutowuto tw' itabi*), on sarcle de temps en temps le petit carré, et lorsque la plante est devenue grande, on ceuille les feuilles qu'on fait sécher au soleil. — Dans l'Uzige, on vend au marché un autre tabac qui vient de l'Uvira, et qui est meilleur. Les Wavira l'arrangent très proprement. Les feuilles, assez peu endommagées, sont roulées sur des bâtonnets, ou verges courtes (= *ikihuri, ikihambo, itekēye: kutekera, umukōmbătĭ*). Un seul de ces bâtonnets se vendait dans le temps (1896) 2 „keti" au marché (V. *Fig. no. 131*). Les Warundi ne l'arrangent pas de la sorte. Ils font une sorte de corbeille avec des feuilles de bananier (= *ivigovigovi, ivihuwahuwa, ivitoketoke*), et la remplissent de leur tabac (= *itu ry' itabi*) pour le conserver, ou pour le porter au marché. Le tabac est de bonne qualité et fort, mais il a mauvais aspect à cause de la manière imparfaite dont on l'arrange. (V. „*Fumer*", „*Priser*"). — Les Warundi attribuent au tabac une certaine force ou qualité spirituelle. Le mari *souffle* sur le corps de sa femme de la fumée de tabac (V. „*Mariage*"). A quelqu'un qui tombe en pamoison, on donne une prise. (V. „*Médecine*"). — On croit le tabac indigène en Afrique, et non importé de l'Amérique (comme le manioc). Or, il est curieux que les indigènes de l'Amérique, selon Romano Pane dans sa vie de Christophore Colombe, avaient des usages semblables à ceux des Warundi. Ainsi, ils placèrent sur la tête de leurs idoles des plats, remplis avec la poudre enivrante *cohoba*, qu'on soufflait ensuite dans les deux narines de l'idole au moyen d'un roseau bifurqué, pour que les esprits l'inspirassent. Leurs prêtres, appelés pour guérir un malade, commencèrent par se mettre en communication avec les esprits en prisant la poudre *cohoba*, puis entrèrent en transe et parlèrent avec la mort *Cemis* (*Khemu* égypt). L'herbe (tabac), qui fournit cette poudre, était une herbe sainte, qui inspirait les voyants. — Les habitants de la Petite-Russie ont une singulière tradition sur l'origine du tabac, nommé „l'herbe du diable" par les Raskolniks. Il y avait autrefois une sorcière payenne qui égarait les gens. Une voix d'en haut ordonna de la mettre à mort. On l'enterra vivante. Son mari planta sur son tombeau une branche, qui en poussant se métamorphosa en plante de *tabac*. Le peuple ramassa les feuilles, et apprit à les fumer. Tout en fumant, un beau jour, une terrible flamme sortit de cette fumée, et tous furent dévorés par ce feu. (Cfr. Gubernatis: *La mythologie des plantes*). — Certains peuples, comme nos Warundi, attribuent donc au tabac des vertus spéciales. On sait, que dans plusieurs cultes nombre d'autres substances plus ou moins enivrantes et hallucinantes, ont été employées par leurs mages, leurs voyants, devins, etc., p. e. l'opium, le chanvre, le *kavi*, le homa, le soma, etc., etc.

Tatouage.

Les Warundi ne sont pas *tatoués*, généralement parlant. Les spécimens ci-joints, dus au crayon du Lt H. Fonck, n'appartiennent pas à des Warundi proprement dits, mais à des Wanyaruanda et à des Watwa de la région du lac Kivu, ou tout au plus à des Warundi influencés par des peuples limitrophes. On rencontre, par exception, dans l'Uzige des personnes tatouées (= *uruwugu, imbugu: kucya imbugu, urucyibwa*), et dans ce cas ce sont presque toujours des femmes ou des filles, qui ont une ceinture de triangles dessinée autour du corps (*Fig. no. 133*). Tout indique, que l'usage de se tatouer ainsi, est importé par- et imité des Wavira et Wabembe d'au delà du lac. Ceux, ou celles, qui sont tatoués ainsi, sont affiliés aux sociétés religieuses des peuples nommés. Les Watwa dans l'Uzige, et dans le reste de l'Urundi, ne sont pas tatoués, autant que je sache. Au centre du pays, on se fait, sur le haut du bras, de petites brûlures (= *kwotsa*). Voici le procédé. On prend un tout petit morceau d'écorce d'arbre (= *impuzu*), on mouille l'endroit du bras où l'on veut brûler, et on applique le petit chiffon, lequel est allumé. Même les enfants se tatouent ainsi eux-mêmes. Le nombre des points du dessin paraît arbitraire, mais les points sont toujours dans l'alignement. Les Watwa n'ont pas cette pratique. Nom de ces brûlures: *imanzi*, ou: *inindi, urushingo, inshingo (Fig. no. 70)*. Les incisions qu'on fait sur le front (*Fig. no. 21*) ont plutôt un but médicinal. — A l'article „*Frisure*" la remarque a été faite déjà, que le *tatouage* est une écriture hiéroglyphique *sui generis* par laquelle, dans une langue mystérieuse, des dogmes et des symboles religieux sont burinés sur la peau même des dévots affiliés. C'est une marque, un caractère indélébile d'affiliation. Qui déchiffra cette écriture? Les Warundi disent, que le *sens* de ces bizarres figures leur échappe, que certains *awafumu* le connaissent, mais qu'ils en gardent le secret avec jalousie. On remarque dans ces dessins des *triangles*, des *cercles*, des *ovales*, des *croix*, des *spirales* ou *serpentines*, des *zigzags*, des *volutes*, des *croissants*, etc.; bref les emblêmes

ordinaires des cultes infidèles. Il est bien avéré, que chez les payens le tatouage est ordinairement une *pratique religieuse.* Moïse, dans le Lévitique, interdit les tatouages, parceque „les anciens gravaient déjà sur eux-mêmes le nom de leurs dieux" (cfr. Isaïe XLIV : 5). Pâris, poursuivi par Ménélaus, se réfugie dans un temple de Hercule, et s'empresse de se faire tatouer, étant ainsi inviolable. Les Thraces regardaient comme un intrus, chacun qui ne portait pas leurs tatouages. Les femmes y étaient soumises aussi. Les prisonniers grecs et romains, ainsi que les déserteurs, étaient marqués au fer rouge, ou tatoués. Les anciens guerriers bretons se peignaient en bleu. Les peuplades du Pont-Euxin passaient leurs loisirs à se couvrir le corps de piqûres, de signes, et de toute espèce d'images. En France les forçats étaient notés du T. F., et en Angleterre les soldats indisciplinés des lettres: B. C. On sait, que les matelots aiment encore à se faire tatouer. Si en Europe le tatouage est parfois simplement profane, ailleurs, surtout en Afrique et en Polynésie, il présente quelquefois un caractère totémique ou autre, mais la plupart du temps il est *religieux* (Réville). Le tatouage-„fétiche" (!) est particulièrement en usage parmi les Nègres de la Guinée, du Benin, du Dahomey, etc. Les Australiens pratiquent le tatouage par scarification. Le „*moko*" de la Nouvelle-Zélande a la valeur d'une sorte de décoration militaire. Aux îles Marquises, le tatouage, qui envahit le corps *tout entier*, consiste en un assemblage de dessins symétriques, „formant comme une magnifique cuirasse damasquinée". — Aux îles Carolines, le chef qui procède à l'opération, invoque d'abord la divinité en faveur de celui qui va être tatoué. Le démon consent par un sifflement, prétendent-ils. En Polynésie, selon Réville, pendant l'opération, le prêtre-opérateur et la famille entonnent des chants religieux. Les animaux qu'on dessine sur la peau, sont des signes totémiques ou des symboles de l'esprit-protecteur (!) du tatoué (*tiki*). Celui-ci devient *tabou* = dévoué à l'esprit (possédé). Chez les Abords, dit le P. Krick, le tatouage présente la forme d'une croix de Malte, parfaitement formée, de couleur noire ou bleue. Ces indigènes-là affirment, que c'est un signe divin. Les tatouages des îles Samoa, ainsi que des îles Sandwich, sont remarquables (cfr. Marquardt). Au Japon, il n'y a que les classes inférieures qui se tatouent. En Birmanie, le tatouage en noir est commun à tous; celui en *rouge* sert aux figures magiques. En Polynésie, et ailleurs, les missionnaires combattirent le tatouage, à cause des idées et des cérémonies payennes qui s'y associaient. C'était le signe et le gage de l'appartenance à la divinité. Aussi un polynésien, parlant d'un homme *converti* de sa tribu, disait: „Il ne se tatoue plus". On pourrait continuer la ceuillette des exemples de tatouage à travers le monde ancien et contemporain. Jusqu'ici il manque une étude synthétique et d'ensemble du tatouage. Le sujet le mérite bien. Qu'on essaye surtout de déchiffrer cette écriture hiéroglyphique. (Cfr. de Brosses: *Les dieux fétiches*; E. Verrier: *Du tatouage en Afrique*; Marquardt: *Tatouages aux îles Samoa*; E. H. Man: *Etudes sur les Mincopies*; Joest: *Tätouiren, Korperbemalen u. Narbenzeichen*; Nicolay: *Croyances, t. I. p. 53—58*, etc.). M. Réville, prof. au collège de France, a bien raison de dire non seulement „que le tatouage est d'origine religieuse", mais encore qu'il a été, et qu'il est encore, *un mode de transmission*, de *tradition* de la religion primitive et de ses symboles, mais qui sont bien dégradés chez les nations infidèles. On dirait, que les peuples étaient si jaloux de conserver et de transmettre intégralement leurs croyances, qu'au lieu de les consigner en écriture ordinaire et périssable, ils les gravaient dévotement dans leur propre chair. Ce qui frappe encore, c'est l'*universalité* et l'*identité* des signes tatoués chez des tribus tout à fait différentes quant à la langue, les usages ordinaires, etc., p. e. en Afrique chez les Oworo et les Basa, les Khoi-Khoi et Sân, les Tembu, Pondo, Zulu, Kafir, Ashanti, Fanti, etc.; en Amérique chez les Pawnees et les Mandans, les Indiens Kiawa-Kaskaia, etc. C'est la même chose en Polynésie. Le totémisme, se donnant jour en animaux tatoués (serpent, etc.), n'est donc pas une simple „déification des classes sociales", mais une véritable *zoolâtrie*, c.-à.-d. une des formes, des *faces* de l'*infidélité* générale. Malgré certaines apparences (hiéroglyphes d'Egypte, tatouage et totémisme très prononcé des Nègres tant Nigritiens que Bantu), l'Afrique, et encore moins son *centre* selon certains mythologues anglais, n'est pas le lieu d'origine ou le foyer de tous ces symboles; c'est évidemment l'Asie occidentale. Le tatouage est — et était — aussi répandu ailleurs qu'en Afrique. Ainsi, Hérodote en parlant des Pictes, mentionne leurs tatouages „représentant les formes des corps célestes et toute sorte de bêtes et d'oiseaux". La grande Bretagne notamment, offrait le spectacle d'un totémisme effréné, qui, à lui seul, aurait pu inspirer (et former) la „héraldique" des nations passées et futures! Le tatouage totémique n'est donc pas *exclusivement* un signe de tribu, de caste, de famille. Il peut être cela aussi, mais alors encore il est un signe de ralliement religieux. Il n'est pas non plus un signe pur et simple de „matriarchat", comme aux îles Fidji, où après la naissance du premier-né, la marque tatouée maternelle est inoculée sur le corps des parents; car ici encore la raison en est toute autre. Le tatouage est une sorte d'*initiation*, d'*affiliation*, de baptême ou confirmation payenne, et lorsque l'époque de cette initiation coïncide avec celle de la puberté, il serait puéril de penser, que la cérémonie de tatouer alors n'est qu'une „fête de puberté".

On appelle le tatouage parfois „une sorte de *vêtement* pour le corps humain indiquant les signes de la puberté". Parce que cette époque d'initiation coïncide encore avec le temps, que les jeunes gens commencent à se vêtir, ce n'est qu'occasionnel. — Le tatouage est un „dévouement" à un esprit quelconque. En Australie les incisions tatouées se nomment *manka*. Le Maori *manaeka*, ainsi que l'égyptien *menkha*, donnent l'idée de vêtement, paraît-il. Ce mot, avec le sens de vêtement, a trompé bien de mythologues, qui ont pensé tout de suite au vêtement ordinaire. *Tous* les Nègres emploient le terme: vêtir (= „*kuvaa*", „*kuvala*", *kwambara*, etc.), lorsqu'il s'agit de mettre un ornement, surtout un ornement symbolique, p. e. un bracelet, un anneau, une ceinture, un diadème, etc. Le même terme est usité encore pour le tatouage, les frisures, etc. Nous autres parlons de: „*induere novum hominem* . . . ., *exuere veterem hominem*". Les infidèles en s'initiant, en endossant ces emblêmes, font la même chose, avec la radicale différence, qu'ils se consacrent davantage aux *diri*. Les mots *manka, menkha* confirment tout cela. La racine **nk** (**nga**) indique, qu'il faut sousentendre ici des „*dii gentium*" (V. „*Esprit*", „*Dieu*"). Or, ce n'est par la première fois, que l'esprit et son symbole se confondent et portent les mêmes noms. Le toupet de cheveux que les Maori portent sur le devant de la tête se nomme: *ngou-ngou*, et celui du sommet: *ngoi*. (V. „*Frisure*"). De même en Egypte, la première *ankh*-touffe coïncidait avec l'initiation. C'est encore la racine **ng**, **nk**! Parmi les Nègres, et les Warundi en particulier, le port de bracelets, colliers, anneaux indique l'initiation. A l'âge de 8 à 10 ans on s'en revêt. Or, cet anneau, ce bracelet, s'appelle en kirundi: *umuringa*, ou: *umurinda*, en kasands: *belingu*; en orungu *alongo*, ou: *longa*; en basunde: *nlunga*; en mimbona: *nlunga*, ou: *nlungo*; en kabenda: *lunga*; en nso: *lingben*; en lubalo: *lenke*, ou: *wuanga*; en baseke: *longa*; en nyombe: *nlunga*; en n'goalu: *wanka*; en kisama: *wuanka*; en pangela: *owanga*; en songo: *nganga*. On peut y ajouter l'égyptien: *renka* (= initiation), et peut-être l'européen: *renk, ring* (chinois: *ling*). Les mots hindous: *langi* et *langiam* (= union) s'y rapportent encore peut-être. Il faut avouer, que cette persistance de la racine: **ng**, **nk**, qui partout en Afrique entre dans la composition des noms propres des dieux, et qui ici est appliquée à l'emblême matériel et au rite d'initiation ou d'affiliation, est remarquable. Enfin, chez les Cafres la peau (tambour), qui sert à faire de la musique à l'occasion de l'initiation, se nomme: *nggongo (ingoma)*, et la danse mimique et obscène qui l'accompagne: *nggungga*. Les Maori ont pour la même danse rituelle le même mot: *ngangahu*. Dans les mots kirundi, désignant le tatouage: *imb***ugu**, *ima***nzi**, *ini***ndi**, on trouve les racines caractéristiques mentionnées plusieurs fois déjà *(wug, wuk, nz, nda)*. Bref, il faut être bien naïf, pour ne voir dans ces tatouages et autres signes d'initiation, *qu*'une marque de puberté, ou dans ces danses simplement des fêtes de puberté. Un tel symbolisme naturaliste est absurde, et démenti par les faits, ainsi que par la croyance générale des peuples.

Temple.

Les Warundi n'ont pas des *temples* proprement dits, selon nos idées; surtout si l'on entend sous ce mot une enceinte couverte. Ils en ont l'équivalent. De la prétendue absence de temples chez les Nègres en général, on a voulu conclure à l'absence de religion ou de culte praeternaturel chez eux. C'est inepte. Quoiqu'il n'y ait pas eu toujours, et qu'il n'y ait pas encore partout, de temple *officiel* (pas plus que des *mairies!*), garni de guirlandes, de tentures, de dais et d'estrades, de dorures, de fleurs et de chants, le temple, considéré comme *lieu* d'adoration, de prières, de sacrifices, de consultation, etc., a toujours existé partout chez tous les peuples, et se retrouve partout. C'est sur la terre nue, ou sur une motte de gazon, que les mages de la Perse disposaient leurs sacrifices; c'est sur les ondes mobiles qu'y procédaient les prêtresses cimmériennes du Danemark. Les modestes laraires et les sacraires payens qui recevaient en secret les offrandes, destinées aux dieux domestiques; les vulgaires scrobicules, simples trous à libation creusés dans le sol; les rochers naturels ou pierres brutes mais oïntes et tenant lieu d'autel, dans les races sémitiques surtout; ou encore la nappe consacrée (l'antimense), que les prêtres grecs portaient dans les plis de leurs vêtements: tout cela, et bien d'autre chose, tenait lieu de temple et d'autel *(Nicolaij I, 51)*. — Montfaucon dit, que le mot *temple* est dérivé du verbe *templare, contemplari* = contempler. En effet, Moïse avait *contemplé* sur la montagne le modèle cosmique, qui lui était montré par Jéhovah. L'augure payen, appelé à prononcer sur l'emplacement du temple, *regardait* longtemps le ciel, avant d'indiquer, au moyen de son *lituus* ou baguette divinatoire (lance sacrée du *Kiranga, V. infra*), la volonté des dieux. — Le temple-autel est aussi ancien que le genre humain. Dom Calmet nie sans raison suffisante le temple antédiluvien. Cette opinion est soutenable *peut-être*, si l'on désire à tout prix, pour avoir un temple, une enceinte couverte, un bâtiment. Le Chev. Gougenot de Mousseaux dit „que les hauts lieux („*excelsa*", *itaba*) et les bois (arbres, chêne des Druides, „*arbores sacrivi*", *umumanda*) furent les premiers temples, où les hommes élevèrent les premiers autels, pierre (Bethel, etc.) ou gazon." Puisque „jamais le monde ne fut sans culte constitué", le temple-autel antédiluvien *doit* avoir existé. L'Ecriture Ste mentionne le sacrifice de Caïn et d'Abel au *début* de l'humanité. On admet générale-

ment, que les Sethites sous Enos avaient un culte *public* et régulier, ce qui n'empêche pas, que le culte *privé* et *familial* ne fut la *règle*, même après le déluge. Sans tenir un trop grand compte de la tradition juive, qui attribue à Kénan, fils d'Enos la construction d'une ville immense (les Caïnites édifiant leur première Hénochie), entourée de murailles, sur une montagne d'une des îles de l'Inde, on se demande comment un tel culte public pouvait se passer d'autels et de temples. — La religion étant révélée, il est tout naturel, que partout et toujours l'histoire, sainte et profane, nous parle de temples-autels *révélés*, c.-à.-d. érigés sur l'ordre manifesté soit du vrai Dieu, soit des esprits immondes. Il suffit de nommer les grandes figures de Noé, Abraham, Melchisédech, Jacob, Moïse, Josué, etc. L'arche d'alliance, et plustard le temple, furent construits d'après les indications positives reçues d'en haut. — Le rudiment du temple-autel, réduit à sa plus simple expression, fut toujours (et est encore) la *pierre*-Bethel = maison de dieu (Bethyles). Conjointement à elle (la pierre), ce fut l'arbre sacré, principalement le chêne (*arbores sacrivi*, V. „*Sycomore*"). On pense ici au chêne de Mambre d'Abraham, et à la pierre (= *Bethel*) érigée en autel-temple par Jacob à Bethel. — On a ecrit des livres tout entiers sur le culte de la pierre et des arbres (bois sacrés) chez les différents peuples anciens et modernes. Le thème n'est pas épuisé. En effet, le globe est couvert de monuments en pierres anté-et post-diluviens, de toute forme et de dimensions souvent colossales (monuments cyclopéens). On les rencontre sous *toutes* les latitudes. Les voyageurs modernes les signalent dans *toutes* les îles océaniennes. Après avoir remarqué, qu'à Tonga, Tahiti et dans les autres îles polynésèennes, les sépulcres sont en même temps des temples, Mahler (*Archiv intern. d'Ethnogr. T. XI, suppl. p. 57—59*) dit: „Dans beaucoup d'îles les sépulcres se présentent sous forme de *pyramides en pierre.* Souvent une *pierre* grossièrement taillée, ou un poteau en *bois.* indique la tombe". Parkinson remarquait des colonnes *coniques* en pierre à Ongtong (Java); Wilkes de semblables à Tutuila; Ellis à Hawaï; Williams à Vitilevu; Codrigton dans plusieurs îles mélanésiennes. *Tuitokelau*, le dieu national des habitants de l'archipel Tokelau, habitait dans un bloc de pierre, entourée d'une haie sacrée. Forster compare les pierres de Tahiti aux colonnes totémiques du nord-ouest de l'Amérique. Seemann y a remarqué la représentation des „principes générateurs", et les compare justement aux figures phalliques des temples indiens, romains, etc. — Les *cavernes* pierreuses, découvertes sous toutes les latitudes, sont encore à envisager sous le même point de vue. — Tout le monde connaît les étranges et stupéfiants monuments de l'ancien Mexique (Aztèques, Inka). Ses *téocalli*, à la forme pyramidale, étaient les maisons-temples du soleil. Il faut y assimuler les *Nur-hag* de la Sardaigne (*nur-gal* veut dire = monceau de pierres du feu, *nur-hagim* = feux ardents, *Galgala*), les *alesch-cala* des Perses, les *talatot* des îles Baléares, les tours rondes en pierres de l'Irlande, les *βωμὸς* des Grecs. Les „*arae Baalim*", les *chamamim* (*Kham* = homme du feu, Hammon = dieu du feu), les *hamamim* (*hamm* = feu, chaleur, *Imana*), les *bamoth (fana)*, etc., de l'Ecriture S^te^, contre lesquels tonnaient les prophètes, doivent être rangés dans la même catégorie de temples-autels (pierres, bois). *Confer II Par. XXXIV : 4; Lévit. XXVI : 30, 31;* puis les livres des Rois. — Tout le monde convient maintenant, que de la simple pierre *Beth-el*, orthodoxe d'abord, mais devenue de bonne heure *Beth-aven*, sont nés la *cippa*, le *menhir*, le *dolmen*, puis la *colonne*, l'*obélisque*, la *pyramide*, etc. Il importe peu, que ces pierres ou ces monolithes, fussent des momments isolés *(menhirs)* ou rangés en groupe *(cromlechs)*, formant une enceinte ronde ou ovale, et décrivant parfois des replis serpentaires énormes. Il y a peu de pays où ne se voient pas de ces monuments des âges passées. La petite île de Malte a son célèbre temple de Krendi et celui d'*Esmun* (Esculape), et l'île voisine Gozzo l'étrange *Gigantea*. Ces *dracontia* atteignent parfois des proportions énormes. Parmi les plus célèbres comptent ceux de *Stone-Henge* et de *Carnac* (Morbihan). Les anciens les attribuent aux géants, et les nomment *chior-gaur* (*côr* = danse, *gaur* = géants), c.-à.-d. le ballet des géants! Certains de ces mégalithes atteignent une hauteur de 40 pieds et pèsent 500,000 K. G.! — Les monuments égyptiens (obélisques, etc.) sont connus. Dans le reste de l'Afrique ces singulières pierres ne font pas defaut. Richardson et Barth étaient bien étonnés de les retrouver dans le *Sahara*. Dans l'Afrique australe on montre les ruines de *Zimbabye*. Une exploration plus minutieuse de l'Afrique en découvrira bien d'autres. Dans l'Est-Afrique allemand, on rencontre souvent des blocs de pierres (granitiques), tellement singuliers, qu'on se demande si la main de l'homme n'a pas passé par là. — Chez les Nègres de cette region de l'Afrique, on remarque un peu partout des traces du culte de la *pierre*. Certains monolithes sont hantés ou habités par les *mizimu*, disent les Nègres. Souvent on choisit une plate-bande granitique pour offrir des sacrifices. Le long des routes, dans les forêts même, on remarque des monceaux de pierres, des „*tumuli*", dédiés aux mêmes *mizimu.* Chaque passant y ajoute une pierre et sacrifie ainsi. Dans le royaume de Msalala (Unyamwezi) à *Itobo*, résidence de Msekera, il y a une pierre sacrée, dit-on, sur laquelle les rois de ce pays sont placés pendant leur sacre. Ceci rappelle la pierre *liafail* de Westminster qui, selon Cambry, ne *parlait* jamais que pour désigner le *roi* (d'Ecosse) qu'il fallait

choisir. Une légende qui a cours dans l'Uzige, porte, que dans le „Hinterland" de *kwa* Rumonge il y a un rocher d'où sortent les rois de l'Urundi. A la mort du roi, ce rocher se fend pour laisser sortir le nouveau roi ou son esprit! — Après ces préliminaires un peu longs, voyons ce qu'on possède en Urundi en fait de *temples-autels.* La première chose qui se présente dans ce genre, c'est le *ikitabo. (Fig. n°. 127).* Ce mot vient probablement du verbe *kutaba* = offrir, sacrifier. Certains sommets de monts *(„excelsa")* se nomment aussa *itaba, kw' itaba.* Ce sont des lieux de sacrifice auprès des bosquets *imana.* Les Watwa, qui érigent aussi des *ivitabo,* les nomment: *ikiseserwa,* ou: *ikiseswa,* du verbe: *kusezera* = étendre de la paille comme on fait pour un lit. Comme on le verra dans la suite, l'*ikitabo* est en même temps: temple, autel et lit *(lectum stratum).* Il y a peu de *ingo* (cours, enceintes) où l'*ikitabo* manque. C'est donc avant tout un autel *familial,* privé. Il y en a de publiques. On peut considérer comme tel celui qu'on érige à l'endroit où la foudre est tombée (V. ce mot). On le nomme *ikitabo cy' imvura, kusenga ikitabo.* Rien de plus primitif qu'un tel temple-autel, et il ressemble assez au gazon des mages de la Perse. Il se compose donc d'un *rond,* d'un *cercle* tracé sur le sol, d'un diamètre de 2 à 3 M. Au milieu est planté un *umumanda* (arbre *ficus*) ou: *ikitwe* (litt. tête, *caput,* faîte) comme disent les Watwa. On borde ce cercle (au moins dans l'Uzige) en y plantant des tiges de manioc, ou des branches du même arbre. Sur ce rond on étend bien proprement de l'herbe fine et blanche *(kusezĕră ishinge),* absolument comme on dresse un *lit.* Cet *ikitabo* est le véritable temple-autel de l'esprit *Imana-Rikiranga-Ryangombe,* et non des *mânes* = *imizimu* comme tels. Les Watwa le considèrent comme l'habitat de *Ryangombe*; cet esprit est cru par eux y résider. Pendant la cérémonie de la lance (V. *„Rite"*), on va s'y reposer. Les malades vont s'y asseoir, s'y reposer; y dormir même pour trouver la guérison *(= wicyare mu 'mana, wakire: kuhezagirwa),* absolument comme les malades de l'antiquité allèrent dormir dans les temples d'Esculape, afin de guérir. Ceci rappelle encore la *couche* de la prêtresse sur le haut des pyramides *(bamoth),* on sait dans quel but. La vestale était également enfermée dans le temple de Vesta pour y dormir. Julien affirme „qu'on dormait sur la *cime* des obélisques (renversés) pour obtenir des songes." A ce propos Zoéga remarque, qu'on n'adorait jamais que la *faite,* absolument comme l'intention de nos Warundi va à la *cime* de l'*umumanda.* — Dans la *bonne* lignée on peut voir quelque chose de semblable dans la *veillée d'armes,* passée dans l'eglise, par nos chevaliers du moyen-âge. — Assez souvent les moribonds sont portés dehors et placés sur le *ikitabo,* pour qu'on récite sur eux les „prières (les mots) de l'*ikitabo*". Dans ces „prières" on formule simplement les soupçons qu'on a sur la cause ou l'auteur de la maladie dont souffre le malade, et dont il va mourir. On soupçonne un *larve* malfaisant, un cynocéphale quelconque, qui par l'entremise d'un goète, ou directement, a causé ce mal. Les dieux-mânes et les esprits supérieurs *(Imana, Ryangombe)* sont ici manifestement confondus. Voici trois de ces formules: 1°. *Nyuko yoba (= inkeka) umuzimu wa se ukamukoreza (kukoreza = kuzana indwara),* c.-à.-d. peut-être est-ce l'esprit (larve) de son père qui lui occasionne cette maladie. — 2°. *Nyuko yoba umuryango w' iwawo womuvuma (kuvuma* = imprécation, *kumwandŭkĭră* = *kuwona indwara),* c.-à.-d. peut-être est-ce la famille d'eux (l'esprit ancestral) qui se venge sur lui. — 3°. *Aw' iwawo wamuwarira: ntiyoshika harya akafiraho,* c.-à.-d. les leurs lui disent: il n'arrivera pas là, il (y) meurt (mourra). Le sens de cette dernière formule ne m'est pas bien clair. — L'érection d'un tel temple-autel est accompagnée de certains rites. Comme pour toute chose importante, on commence par la cérémonie de la lance. Vers la fin de cette messe paienne, on sort de la case, et le *kiranga* = hiérophante plante solennellement un jeune arbre ficus, au milieu du rond tracé d'avance *(= kutera umumanda).* On voit que ce végétal est de l'essence même de l'*ikitabo* = temple-autel. (V. *„Rite", „Sycomore"*). — A part le *ikitabo,* les Warundi ont encore des huttes ou chapelles votives, dédiées plus spécialement aux *imidzimu,* ou: *mânes* proprement dits. Les Warundi les appellent *ivigabiro,* du verbe: *kugabira* = donner, faire un cadeau, une offrande, sacrifier; donc littéralement: l'endroit où l'on sacrifie aux mânes. Les Watwa, qui ont peu de ces huttes votives, les nomment: *iviwiva,* ou: *ikikasoro.* Le sens de ces mots m'échappe, à moins que ce soit: *ivivumusorye* = espèce de bois ou d'arbre, employé de préférence dans la construction de ces petites huttes. Un tel *ikigabiro (Fig. n°. 130),* a la forme d'une case ordinaire en style kirundi, mais à dimensions minuscules. Le diamètre varie de 1 M. à 0.50 c.M. Un peu de paille et quelques branches suffisent pour la construction *(kuwakka ikigabiro).* On les construit assez négligemment. Chose assez curieuse, on y fait (au moins dans l'Uzige) *deux* portes minuscules. Dans l'intérieur du pays on y remarque *une* porte seulement. Dans un tel *ikigabiro* on dépose comme meubles: un morceau de bois *imanga,* ou: *umuziranyenzi, ivinyegenyege(?)* = bois sacré, servant d'*ikiheko* (amulette). Dans l'Uzige (et ailleurs?), on y dépose en plus: un pot ou vase rituel *(intango)* à *deux* ouvertures, et une pipe rituelle à *deux* têtes *(inkoni y' itabi,* ou: *inyungu y' ukuterekera, Fig. n°. 128, 129).* Dans l'intérieur du pays, on y dépose ordinairement une calebasse, et un pot à *un* trou. — Cet *ikigabiro* est le vrai *lararium* de nos Warundi. C'est la chapelle-autel de leurs

pénates. Si l'*ikitabo* est le temple d'*Imana-Ryangombe*, ou des mânes-divins pris collectivement, l'*ikigabiro* est celui des menus esprits, des mânes-humains, des esprits-gardiens des ancêtres. Selon leur croyance, ces esprits (revenants) y habitent, ou du moins y font des fréquentes visites. Comme il a été dit déjà, les Watwa ont *peu* de ces *ivigabiro*, mais dans les cours *(ingo)* des Warundi ils manquent rarement. — Pourquoi ces *deux* portes à la hutte votive, pourquoi y place-t-on un pot à *deux* ouvertures et une pipe à *deux* têtes? Les Wazige disent naïvement, que les mânes de leurs ancêtres (paternels et maternels) sont *androgynes*. L'hermaphrodisme des esprits du reste n'a jamais été exclusif aux Romains et Grecs décadents, qui avaient leurs *Janus-Jana*, ou: *Djanus-Djana, Dianus-Diana, Lunus-Luna, Helenus-Helena, Axieros-Axiokersa*, etc., brutalement symbolisés par leurs pères plus francs, et du reste par tous les infidèles du globe, dans l'emblême *Yoni-Lingam (= Ryangombe!)*. Les Warundi ont donc les mêmes idées à ce sujet. Leurs *kiranga* sont tantôt des hommes, tantôt des femmes. Dans l'Uzige, le chef *Kiyogoma* du district *Kanigi* en avait un à son service, dont le peuple assurait, avec le plus naïf sérieux, qu'il était hermaphrodite. Au dire de tous il n'était pas marié, et il s'habillait en femme. Du reste, ce ne serait pas, au dire des gens, le seul exemple d'un hiérophante-Kiranga ou hiérophantide, qui garde le célibat. (V. „*Prêtre*", „*Succession*"). — L'érection d'un *ikigabiro* se fait de la même manière, que celle d'un *ikitabo*. On la bâtit; puis on fait la cérémonie de la lance. Pendant la cérémonie, les hommes *mangent* des mets rituels à côté de la case votive, en l'honneur des mânes, pour communier avec eux *(= kuterekera mu 'kigabiro)*. Ayant fini de manger, ils mettent *dans* la hutte un peu de nourriture, et versent un peu de bière dans le pot rituel. C'est la part des esprits! *(imizimu ize kunywa)*. Chaque fois qu'on renouvelle plustard le rite de la lance, les participants (parents, voisins) viennent *manger* ainsi à côté de la hutte votive, et y déposer un peu de nourriture et de bière. On fait encore les mêmes offrandes aux mânes dans certaines circonstances particulières, p. e. une maladie, etc. — Les Warundi sont persuadés, que les mânes (revenants) viennent souvent visiter ces huttes, s'ils n'y résident pas habituellement; ils assurent avoir vu souvent des *spectres* autour d'elles. Ce qui plus est, ils affirment imperturbablement, que les esprits-*lares mangent* ces mets et *boivent* très réellement cette bière! Ces offrandes disparaissent, et si les esprits n'y touchent pas, alors les Warundi sont affligés et se croyent ménacés du courroux de leurs dieux-mânes. Si on leur dit, que leurs *awafumu* ou leurs chiens, pourraient bien être les friands, ils ont l'air de douter de notre bon-sens, parce que, disent-ils, cette croyance n'aurait pas resisté vingt-quatre heures à l'esprit observateur et très méfiant (critique) de leur race! Cette décevante croyance est bien tenace. Toute l'antiquité y a cru. Les Romains n'en démordaient pas. (Cfr. J. Kirchmann: *De Funeribus Romanorum*; et Struckius: *De Jure Manium)*. En Chine, où la Nécrolâtrie est le fond de la religion, la même croyance est générale. Elle s'observe chez tous les peuples payens. (V. le marquis de Mirville, 2e Mémoire, tom. 4. Chap. XV, Nécrolatrie, p. 274—468). — En dehors de ces deux sortes de temples-autels-lits *(ikitabo, ikigabiro)*, qui sont strictement privés et familiaux, il paraît exister dans l'Urundi un autre genre d'*ikigabiro* plus *officiel*. En campant le 3 juin 1900 à *Mbizi*, sur la crête des „Randberge", près du „kraal" de *Ntahushura*, fils du roi Kisabo, j'y ai vu, tout près d'un très ancien bois-sacré *(iteka, intatemwa)*, un temple à „*mizimu*" plus grand que d'ordinaire. Il avait la forme d'une petite case kirundi ordinaire (2 à 3 M.), était *sans* porte, garni d'une enceinte, et il paraissait bien entretenu. Ce sanctuaire sémi-officiel était dédié aux mânes d'Ntare, ancien roi. On assurait, qu'il hébergait un gros serpent python *(isato)*, fétiche-totem. Les mines des gardiens n'ayant rien de rassurant, je n'ai pas pu savoir si le python y était!!

Testament.

Il n'y a jamais évidemment de testament écrit à la mort des parents, ou des autres parents. Tout se règle d'après les usages (V. „*Succession*", „*Héritage*"). Si quelqu'un meurt sans héritier aucun, le chef du district *(= umutware)* hérite *(= kutwara umwandu)*. Si celui-ci demeure au loin, et si les choses, laissées par le défunt, sont de peu de valeur, les voisins prennent *(= kusahura!)* chacun ce qui lui plaît. — Voici, comme „curiosum", le *testament (= kuraga)* moral, laissé oralement par une mère-veuve à ses enfants, réunis autour de son lit de mort. Il prouve, que ces pauvres Noirs ne manquent pas de sentiments nobles et beaux.

Mugende; *ndafuye*; *na 'mbwe muheze*
Allez; je meurs; et vous ensuite
mwitunge mu 'kihuko. Ikihuko ni
soyez heureux dans le pays. Le pays est (riches)
kinini.
grand.
Musabe Imana iwaragire
Demandez à Imana (Esprit) qu'il vous guide
(iwakomeze). Na 'mbwe muvyare
(qu'il vous fortifie). Et vous procréez
awana winshi; mutekanye;
des enfants beaucoup; soyez en paix;
mureke kuwa n' indwara. None
laissez d'avoir des maladies. Maintenant
ikihuko kirayoye; mwitunge
le pays est dur (troublé); soyez heureux
mu 'kihuko; mureke kwiba ivintu s
dans le pays; laissez de voler les bien

vya wundi; musabe ku 'maboko;
d' autrui; demandez avec vos bras (i. e. travaillez);
mukore ivikorwa vy' awantu neza;
travaillez les travaux des hommes bien;
muheze mwizigamme (kwizigamma).
ensuite restez en paix.

Tressage.

Aux articles „*Industrie*" et „*Métier*" il a été question déjà de l'art de *tresser* des paniers (V. ce mot et *Fig. n°. 52*) et des nattes *(Fig. n°. 57)* — Les femmes Warundi tressent encore *(= kudzjisha)* de très jolis coussinets *(= urugatta,* ou: *urusingwa, Fig. n°. 54)* qui servent à porter sur la tête *(= kwikoreza ingatta)*, ou à poser les cruches de bière. L'intérieur est garni de simple paille, mais le dehors est tricoté artistement avec de l'herbe *imirara.* — L'*urukeka, urusambo,* ou: *icyimbuzo (Fig. n°. 55)* est un grand panier, rond en haut et carré en bas, tressé par les femmes d'une herbe nommée: *uruwanga,* ou: *urutemwa.* Il sert à porter les vivres ou les poissons (au marché); il est propre aux Warundi de l'Uzige. On ne le voit pas dans l'intérieur du pays. — Si les femmes font des *inkeka,* les hommes tressent (*kudzjisha*) des vans = *urŭtărŏ,* ou: *uruwungo, imbungo.* Ce van (*Fig. n°. 56*) a la forme d'une grande assiette plate ou d'un plateau. On le fait avec la paille nommée: *imisuri.* En bas il est enduit d'un mélange de boue et de bouse de vache. — On tresse aussi, mais rarement, des étuis pour conserver les chalumeaux à sucer la bière (= *umukenke, umunyosho, umunywecyo*). Ordinairement cet étui consiste dans un simple bout de bambou creux (= *umugano w' imikenke, umucywecywe, kugegena imigano*; *Fig. n°. 49*). — Les carquois à flèches (= *umutana,* ou: *umusuko, Fig. n°. 19*), sont parfois tressés avec de la paille. Le plus souvent ils sont sculptés (= *kuwaza*) en bois, et ornés de dessins (= *kusarura*). — Les Warundi tressent (= *kudzjisha*) de très jolies saccoches (= *isaho, inzjishwa, Fig. n°. 58*). On les tricote, à l'aide d'une aiguille, de ficelle très fine (= *impivu, imbivu*), ficelle fournie par les fibres d'une espèce de „raphia" (palmier). Cette saccoche, qui ressemble à une gibecière, est portée en bandoulière, et sert à conserver une foule de choses. — Enfin les Warundi tressent ou tricotent de très bons *filets (= urusenga kudzjisha, kuta 'rusenga).* Il n'y a que les Warundi du lac qui les font, et il est probable qu'ils l'ont appris des Wavira ou des Wabembe.

Triangle.

On voit le *triangle* partout chez les Nègres. On dirait qu'ils ont une prédilection pour ce dessin symbolique. Ils le tracent, pour ainsi dire, machinalement. Chez les Wanyamwezi, en particulier, on le remarque partout, sur presque tous les objets. Leur „*lupingo*" (coquillage = ornement(?) du cou) est toujours triangulaire. Il est brodé en perles colorées sur le „*igupi*" ou tablier des femmes et des filles (V. „*Ceinture*", et *Fig. n°. 22*). Il manque rarement sur leurs „*vilindo*" (paniers en écorce d'arbres), sur leurs „*sonzo*" (coupes à boire la bière), et sur leur poterie, etc., etc. Chez les Warundi on remarque, à première vue, moins de triangles. Leur ornement du cou (= *ikirezi.* V. *Fig. n°. 92*), est *conique,* au lieu d'être triangulaire, ce qui revient au même, quant au sens symbolique. Chez eux, le triangle se voit souvent, en dessin colorié, sur leurs *impuzu* (habits. V. *Fig. n°. 47*), ainsi que gravé sur leur poterie (V. *Fig. n°. 116*). Cet emblême est très fréquent dans les différentes formes de leur chevelure (V. „*Frisure*" et les figures). Dans l'Uzige certains Warundi, surtout les femmes, ont des *tatouages (uruwugu)* triangulaires sur le ventre (V. „*Tatouage*" et *Fig. n. 133*). Enfin des triangles se rencontrent, un peu partout. Les Warundi paraissent avoir une prédilection aussi pour les *croissants,* les *zigzags,* les lignes *serpentines.* Il est à remarquer, que presque toujours le triangle a la forme cthonienne, c.-à-d. la pointe tournée *en bas,* au lieu d'être dressée en haut (symbole orthodoxe). Le *vulgaire* des Warundi ne paraît pas attacher un sens religieux bien précis à cette figure. Ils disent que leurs pères ou leurs ancêtres leur ont appris de le tracer ainsi. Quelques vieux, notamment parmi les *awafumu,* avouent que ce symbole est très ancien, qu'il a traversé la nuit des âges, qu'il est *la* vraie marque de leur religion ancestrale, de *leur* grande divinité (esprit). — Il est hors de doute, que ce symbole est encore horriblement profané; comme du reste à peu près toutes les verités, tous nos grands dogmes ont été parodiés et outragés dans la lignée maudite. Ainsi, le triangle en est venu à symboliser la „nature" (?) passive, féminine, le cteis! Ce signe se rencontre chez *tous* les peuples infidèles, dans *tous* les temps, et dans *tous* les lieux du globe; et toujours avec le même sens, principalement dans les sociétés secrètes, les mystères payens (e. a. ceux des Gnostiques, etc.). On sait le grand rôle que le triangle joue dans notre franc-maçonnerie moderne. Il y aurait à faire une intéressante étude d'ensemble sur l'historique de ce symbole, à travers les âges, dans les fausses religions qui se tiennent toutes par un bout et qui se présentent toutes à rébours.

Veuvage.

La veuve *(= umufakazi)* devient de droit la femme du frère du mari *(= arongorereho, kusembera umukuruwe).* Si le mari défunt n'a pas de frères (ou de proches parents), la veuve retourne dans sa famille, et elle peut être remariée de nouveau. — La veuve Mutwa retourne dans sa famille, après la mort de son mari. Les cadeaux de veuvage, apportés par les parents, se nomment: *iviryazago: kutwara ariyarira.* Les vieilles veuves *(= umukecyuru, umutamakazi)* sans enfants, qui sont abandonnées par tout le monde, se

font bâtir, par quelque voisin charitable, une case, et végètent là jusqu'à leur mort. Leur sort est bien triste. Les vieilles veuves Watwa sont nourries par leur famille, auprès de laquelle elles restent. — Si une veuve Murundi a des enfants, ceux-ci la nourrissent, et ont soin d'elle. Si elle n'en a pas, elle vit au jour le jour. Elle tâche d'obtenir un peu de nourriture (qui est rarement réfusée) chez les voisins; ou bien elle la gagne, en faisant de petits travaux pour ses voisins, p. e. en ramassant du bois de chauffage. (V. „*Famille*").

Viande.

La viande de boeuf (= *inka, amaka, ingora)* est à peu près la seule qui est mangée par les Warundi (Watutsi et Wahutu). Plusieurs animaux passent pour impurs, ou mieux pour sacrés, et pour cette raison il est prohibé par l'usage immémorial de manger leurs chairs. (V. „*Abstinence*", „*Nourriture*", „*Superstition*"). — Les Watwa mangent toute sorte de viande. — Le sang de boeuf (= *ikirenwe, ikiraswa)* est un grand régal pour les Warundi, surtout pour les Watutsi.

Village.

Dans l'Urundi il n'y a pas des villages (= *ikisagara)* proprement dits, ou de grandes agglomérations de huttes. Toutefois, dans l'Uzige et le long du lac Tanganika on remarque d'assez grands complexes de cases, qu'on pourrait nommer des villages. En général, les habitations (= *umuhira*, „*makaya*") sont éparpillées dans les bananeries plus ou moins étendues (= *umuhana: kwigerera* = bâtir au loin, séparément). Là où il n'y a pas de bananes, p. e. sur les hauts plateaux du Mugamba chez les Watutsi, les huttes sont également éparpillées. De tels hameaux sans bananeries se nomment = *umuhana wo mu 'kahinga.* — Les Watwa habitent en petits groupements de cinq à six huttes, entourés d'une enceinte (= *urugo)*, l'un à côté de l'autre, généralement à l'écart des Warundi. On en trouve sur toute la surface de l'Urundi. Si un tel village devient trop étendu, on se sépare, et un essaim de Watwa forme ailleurs une nouvelle colonie. Ils sont assez nomades. Aussitôt qu'ils ne se trouvent plus à l'aise dans un lieu ils quittent tout, et choisissent un nouvel endroit. Etant très timides et méfiants, il suffit qu'on s'occupe d'eux, pour les voir émigrer et disparaître. — Dans un village (= *ikisagara)*, comme dans l'Uzige et dans chaque grande bananerie ailleurs, chaque chef de famille a un enclos (= *urugo* = „kraal") à part, qui sépare son domaine de ceux des autres propriétaires (= *kugerērā: aragereye urugo* = bâtir ensemble, mais séparément une case avec enceinte). Ces enclos (= *ingo)* sont séparés les uns des autres par d'étroites ruelles (= *umūnyŏrŏ, utunyuro, imirombero: kurombera)*, bordées de haies d'euphorbes (= *kuzītīră, kurombera, kucy' inzira)*, et formant un vrai labyrinthe, si le village est considérable. Souvent des arbres séculaires, ou tout au moins des *imimanda* (arbres „ficus"), ombragent ce complexe de cases, et y entretiennent une agréable fraîcheur. Les immondices de toute sorte n'étant jamais portées hors les villages, ce sol devient d'une fertilité très grande. Une végétation luxuriante s'y dévéloppe, mais la salubrité y perd naturellement. — Rarement les cases sont sans enclos (= *inzu yo ku 'kahinga).* Dans l'Uzige les différents enclos („kraals") sont assez rapprochés, mais dans le reste de l'Urundi ils sont éloignés de 100, 200, 500, 1000 M. et même d'un quart- ou d'une demie-heure. Une seule bananerie contient de 5 ou 10 à 15 et 20 enceintes (= *ingo).* Dans un seul enclos se trouvent, assez souvent, plusieurs cases d'une seule et même famille (V. „*Maison*").

Âge.

Les Warundi ne savent pas, et ne comptent pas les années de la vie. Pendant les premières années de leurs enfants, ils diront: „Un tel est né, et nous avons cultivé deux, trois, quatre fois depuis, c.-à.-d. 2, 3, 4 ans. Pour estimer l'âge ils *indiquent* avec la main la stature (= *kugera: arageze aha, arageze kutyo*, litt. il mesure comme ceci); seulement, on ne tient pas la main horizontalement, mais verticalement, en indiquant la statue de l'*homme.* Pour donner l'idée de la stature d'une bête, ils tiennent la main horizontalement.

SUPPLÉMENT.

„Imana", „Ryangombe", „Rikiranga".

Dans les articles *„Dieu"* et *„Esprit"* il a été parlé déjà d'*Imana,* de *Ryangombe* et de *Rikiranga,* esprits supérieurs des Warundi. A la question, d'où viennent ces singuliers noms, il n'est pas facile de donner une réponse certaine et incontestable. Il est permis, néanmoins, de tenter des explications; surtout, de chercher des analogies ou des rapprochements, et de glaner ailleurs des mots ou des noms qui, avec quelque vraisemblance, peuvent se rapporter à l'*idée* suggérée par les noms en question. Aux endroits cités on a pu voir plusieurs de ces tentatives. Dans ce qui va suivre, on présentera encore un certain nombre de ces analogies. Il est bien entendu, qu'on les donne pour ce qu'elles valent; car en fait d'étymologies il faut être circonspect; quoique, de l'autre côté, il serait puéril de les rejeter en bloc, et *à priori.*

I. — Dans le mot ou le nom *Imana* on peut laisser de côté le préfixe **i** (= **li** ou **ri**), qui est le préfixe de grandeur, et la voyelle finale **a**. C'est la racine **man** qui mérite l'attention, ainsi que celle de **ng (nk)** dans les noms *Ryangombe* et *Rikiranga,* etc. Cet élément **(man)**, on l'a remarqué déjà, n'est peut-être pas étranger à celui de *Kam (Kham, Cham, Ham),* troisième fils de Noé. Or, l'Egypte, et par extension l'Afrique toute entière, est bien la terre classique des *Chamites,* et plus spécialement des *Kushites* (Ethiopéens). Toute l'antiquité l'a compris ainsi, puisque longtemps avant que les Grecs nommèrent cette terre *Α'ἰγυπτος* (*Khept, Khebt, Coptos = Khept-her;* cfr. *Caphtorim,* fils de Miszraïm, Gen. X : 14), elle s'appelait *Khemi* i. e. terre *noire.* Les Egyptiens eux-mêmes l'appelaient *Qamît* ou *Qadmit* mot qui signifie: terre noire, par opposition au désert: *Dashirit* = terre rouge. Quelques uns veulent que le mot grec *Αἰγυπτος* soit une transscription de *Haikouphtah* = château des doubles de Phtah, nom qui était donné à la ville de Memphis. Eupolemus (I siècle a. C.), cité par Eusèbe (*Praep. Evang., l. IX*), nomme *Khum* le père des Ethiopéens et le frère de *Mestraïm (mesi = mwezi)* ou *Mizraïm,* qui, selon lui, fut le père des Egyptiens proprement dits. Ce nom de *Mizraïm* (assyr.: *Muzr, Muzur* = source, ou *Mouzri* = la fortifiée, mur; arab.: *Mizr* ou *Mazr* = boue rouge; héb.: *Mazor* ou *Mizraïm*) est aussi intéressant que celui de *Khemi,* puisque le synonyme égypt. *mes, mesi* rappelle involontairement le fameux *Mwezi* de l'Urundi, la terre du *Mwezi* (= *Unyamwezi*; les *Mono-Mugi* des Portugais du XVe siècle), les monts de la lune *(= mwezi, ukwezi).* Les Warundi, spécialement les Watutsi, se disent venus du *nord,* et on trouve chez eux une foule de réminiscences égyptiennes (V. Stanley: *Dans les ténèbres de l'Afr.,* Paris, Hachette, 3 éd., t. II. p. 361). Il est donc très probable, que le dieu national *Imana* du pays du *Mwezi* n'est autre que *Cham (Ammon, Hammon)* divinisé.

Après les dynasties divines d'Egypte, e. a. des grands dieux: *Râ, Shu, Sibu, Osiris, Situ, Horus,* puis des moindres et enfin celles de génies, héros, mânes, dans les personnages desquelles il faut voir probablement les patriarches anté-diluviens, on admet généralement *Mena (Ménès).* comme le premier roi „purement humain"; il passe pour le fondateur de la I^e^ dynastie (3215 a. C.) et est dit originaire de Thini (Thèbes) ou d'Abydos. Ce *Mena* ressemble passablement à *Imana.* Il passe pour le premier législateur. On lui attribue la construction de *Memphis,* nommé aussi *Makha-ta.* Ce nom est le même que celui du taureau *Mnevis* ou *Men-Apis.* Il est assez curieux, que le premier législateur des Indiens fut un *Manu*; celui des Grecs un *Minos* (Minautaure!); celui des Kimriens un *Menw,* etc. Ensuite, il y a aussi un mont *Manu* où demeurent les esprits parfaits, une espèce de ciel ou de paradis! Le canal de Joseph (Bahr-*Juzef*) est attribué aussi à un *Mena* légendaire. On l'appelle *menhi* ou *menhe. Hi* vaudrait dire: canal d'eau, et *men* = fondation, etc. Le premier roi qui succède à *Mena* sur les monuments est *Teta (Wa***tut***si),* qui a pour mère *Skheskh.*

He, him (-hima wahima) ou *it (f)* veut dire: *noir créé,* l'homme, le Négre, *Hu,* ainsi que

Khe est un dieu ou esprit (cfr. l'exclamation: *hayi, héyé* chez les Warundi).

Chez les Hébreux, *Kam* est encore synonyme avec le *Sud*. Les Egyptiens faisaient venir les premiers *sages* du *Sud*, de *Kedar* = lieu d'origine. Les Warundi ont leur montagne sainte *Igitara (Kitara)*, qu'ils placent au nord (nord-est)! Puisque les *premiers* habitants de l'Egypte (avant l'occupation par Mizraïm) sont venus du sud, ces deux affirmations nous ramènent vers l'Abyssinie Ethiopie) et vers la route de Bab-el-Mandeb. (Le mot égypt. *Khent*, qui désigne le *sud (V. infra)*, ressemble à *Ruhinda (Hindu, mtu, mudu, Kintu, Uganda,* etc.) premier roi des Hamites équatoriaux, venant du nord ou du nord-est.

Parmi les quatre groupes d'hommes, représentés sur la tombe de Seti I *(Nahsi, Hemu, Tamahu, Ruti)*, le deuxième mérite l'attention. Il paraît, que la hiérog'yphe *hem* signifie frontière aqueuse, et que *hem (hemi)* évoque l'idée de rames, ramer, marin, etc. Les *hemu* seraient des peuples navigateurs, des îles; et le terme d'*insulae gentium* (Gen. X) pourrait être rendu en égyptien par: les îles d'*Amu* ou *Hemu*. Ceci nous conduit loin! Presque jusqu'à l'île de *Man*. Là le chien de l'abîme et de la mort se nommait *mauthe (mut* = mourir, *mut* = tombe, *mtu)*. *Math* ou *Maut* était la Hécate des Bretons. *Mut* était la mère-nature(!) des Druides. Plus près que l'île de Man, les pygmées *Toala* du sud de l'île Célébès ont précisément une semblable petite île nommée *Muna*, selon les frères Sarasin.

Sur un stèle de la XIIe dynastie (2258—2098) est cité le nom de la mère de *Mentu-Si* (c'est presque le mot *Umutu-tsi*). Un de ses fils se nomme *Amenemha*. De tels noms, composés avec *amen*, sont fréquents avant la XIIIe dynastie. Le dieu *Amen-Râ* de Thèbes était le même que le plus ancien *Num* et *Khem*. Selon Hécatée (± 550 a. C.) les Egyptiens emploient le mot *amen (amenu)* comme un appel à venir: viens! = *veni! Amen-Au* était le titre de *Sebek*, dieu solaire typhonien. Ce *Amenu-El* était le *Baal-Amen* de la théogonie phénicéenne. En maori *Meenameru* signifie: la grande divinité nourrice, comme *mena* en égyptien. En Egypte *Men* et *Mentu* étaient deux divinités symbolisant l'âge adulte *(kumo, kemhu* = cheveu, *khemti)*.

Hama en égyptien veut dire: invoquer avec une clameur religieuse (cfr. le cri: *Hŏmā!* des femmes Warundi!), et *seba:* prier. Les écoliers de Grimm font dériver le sanscrit *Himu* de la racine *zbe:* invoquer! Pourquoi n'y pas voir l'ancêtre *Ham*, puisque l'Inde sud-occidentale fut le pays d'origine des Hamito-Kushites, avant que l'Egypte les vit arriver!

Le signe idéographique du crocodile (kirundi: *invubu*, d'où: *Ruvuvu* = rivière aux crocodiles) est *Khebma*, autre forme de *Kam*. Le nom de la déesse aux crocodiles *Taurt* ou *Khebt* se réduit à la même racine: *Khab* = *Kheb* = *Khef* = *Khefma* = *Kam* (héb.: *Kum*) = *Kamit* = *Neb: Nebrod* = *Num: Nimrod* (fils de *Kush*), puisque le **b** et le **m** se permutent.

Huma (Wahuma = peuple blanc ou rouge, venu du nord) en égyptien signifie: chanvre, lin blanchi; dans l'Inde *uma (um, humâ)* signifie également: blancheur, etc. (Esprit blanc, spectre?) — Il y en a, qui font dériver le mot latin *anima* (= âme, esprit, etc.) de l'égyptien *(an)!* En effet, si le **n** et le **m** s'entre-changent, il est assez curieux, que l'idée de soi-même, de la propre ressemblance, du *moi (anima* = arab.: *nefs*; par extension: *mâne* = *alter ego)* soit exprimée par des mots si semblables dans des langues si dissemblables. En égyptien *mum* (*mumu* = momie) signifie: le moi-semblable-conservé. Citons d'autres analogies: fr.: *même*; zend: *mam* (moi); lap.: *mon*; yakut: *min*; mordvinien: *mon*; akkad.: *mu*; finn.: *mä*; esthon.: *ma*; proto-méd.: *mi*; iranien: *me*; étr.: *me*; ostiac: *ma*; irl.: *mi*; angl.: *me*; lat.: *memet*. En plus, le mot *mum* en angl. veut dire: silence; *mem* en quiché: muet, de même que *mamu* en tahitien, *imamu* en pongwe, *mumu* dans la langue vei. — En ég. *mum* signifie en plus: mort, silence (dont la momie était le signe idéographique); *memu:* mémorial, souvenir *(mémoire)*; *momene:* une idole; *mammet:* idole en forme de poupée (emmaillottée). Tout cela rappelle bien l'idée du moi-mort, de mâne (ancêtre) dont on se souvient et qu'on vénère. Qu'on se rappelle également le préfixe bantu *umu (umuzimu)* des êtres rationnels.

Man paraît dérivé d'une racine qui signifie: penser. En ég. ce mot donne l'idée de: fixer, mémorer, se souvenir; et il est propre exclusivement aux êtres rationnels. — *Man* ou *men* signifie: le mâle, le taureau, le *fecundator*; c'était le titre de *Amen-generator* ou de *Khem*. — *Men* est la pierre (stabilité, force). *Khem* est le puissant; *ma-nu* le vrai-type (de l'homme); *khemu* le maître. *Menti (amenti)* est dérivé de *man* (fondateur), et signifie: „la région de la mort" (sic!). Devenir *Khemt* en ég. veut dire: devenir homme parfait. *Khem* s'identifie donc avec le *homo* (le brave, le hardi, le puissant, le *umugabo* = *vir* par excellence). Sur les monuments égyptiens *Khem, Men-Amen* et *Mentu* (kirundi: *umuntu*) sont trois formes *déifiées* du *man* (de l'homme). On trouve des analogues au mot *Khem* dans plusieurs langues. Voici quelques spécimens pour celui de *Men* ou *Mentu*: angl. *man*; banga: *manu*; kirata: *mana*; cambodg.: *manus*; darahi: *manas*; bhatui: *muns*; kasia: *uman*; tharu: *manhai*; mangarei: *amunu*; sanscr.: *manusha*; namsang: *minyan*; pali: *manut*; kirundi: *umuntu*; kiswahili: *mtu*; shisumbwa: *muntu*; kirwana: *munhu*, etc., etc. Toutefois, si *man* est l'être rationnel, il s'agit bien positivement d'un être mortel, puisque *mena* signifie encore: mort, fin. *Hogmena*

était le nom écossais du *dernier* jour de l'année.

Tout le monde connaît le *Manitu* des Indiens de l'Amérique du Nord. *Manitu,* leur grand esprit, était un immense serpent. Les Indiens Lenni Lenape disent, qu'il flottait sur l'eau au début; qu'il créa un homme et une femme d'un *arbre,* etc. Le même nom (comme *Kiranga*) est donné par eux au magicien, au médecin, au charmeur de serpent. — En maori *mana* signifie: influence magique. Le *Mana* des Mélanésiens *(Papua)* est une *force* spirituelle ou une vertu vague selon Codrington, qui la compare à la *gratia* de St. Augustin! Ils ont d'autres divinités, e. a.: *Nugu, Usai, Ulbe,* etc. — Les Lapons vénèrent un *Jubmel*; les Samoyèdes un *Num*; les Votiaks un *Jumman*; les Tcheremises un *Yuma.* — *Manadh* en irlandais est: magie, incantation; de même *mantra* en védique; *moniti* en lithouanien; *manthra* en pahlavi. C'est la forme primaire de *mind (inda, -hinda).* Le serpent *myndie* des Noirs australiens est identique au serpent *mehnti* du rituel égyptien. *Maundi* signifie: la noirceur en gindo; c'est *muindo* en diwala; *moindo* en isuwu. *Menat* signifie: mort en ég. *Mindi,* ou plutôt *mhindi (hindu, -hinda),* désigne le midi (blanc?) et le soir (noir) en kirwana.

L'égyptien *hem (hemu, ems, am, amu)* donne l'idée de: demeure, siège, habitation, origine, lieu de naissance, de génération (angl. *home*). Le signe *hem* dénote encore le siège de l'eau, d'où *hemu* = navigateurs, etc. Le **m** et le **n** s'entre-changeant, on obtient: *hannu,* ou: *hanti (Hanno). Hem* ou *Ham* devient *Khen, Khem* ou *Skhem.* Le *skhem* (ég.) est l'endroit fermé de Horus. *Saguma* en gura et *skemma* en islandais signifie: corps, maison. En bambara *ziakuma* désigne un chat-tigre „qui était le type de la *genitrix (Khem, Skhema) = Pasht,* en arabe: *shukm.* Un des noms de Hathor est: *Khem. Kima* en arabe signifie: maison, foyer; *kam* ou *kim* en dumi: foyer; *chem* en thibet: maison; *hema* en kiswah.: tente; *koma* en persiq.: hutte de paille; *kam (kaya, muhira)* en nupe, susu, basa, doai, ngodsin, etc.: une ferme ou une propriété; *gama,* en singhal.: un village; *chumah* en hébreu: une enceinte; *yum* en magyar: une maison; *umah* en javan.: maison; *uami* en uhobo (Afr.): maison; *chim* en zincoli: royaume *(ubiwami).* Tout cela gravite autour de l'idée du lieu d'origine de l'homme, et de l'enfant de l'homme, vivant *(Horus-Khem)* et mort *(Khema).*

Men est signalé déjà comme signifiant aussi (en ég.): pierre, spécialement comme pierre commémorative d'un *mort (Mena, mtu).* Les *men-an-tols* du Cornwallis sont des pierres creuses. Les *menhirs* bien connus de l'Europe occidentale sont des pierres élevées (*her*), et érigées au-dessus d'un mort. On les appelle aussi *men-am-bers, men-kam-bers,* d'où: *mencamber* ou *mincamber.* Certains *tumuli, camerae mortuariae* ou sarcophages des Egyptiens s'appelèrent précisément: *kamu.* On doit y attacher les *dolmen.* Ces pierres placées en cercle se nommèrent *dawns-men* (en angl.). La légende en faisait des pierres dansantes (ballet des géants). — Les Japonais vénèrent les *Kami* comme leurs ancêtres divins, et conservent d'eux, dans leurs temples, des *pierres* sacrées. — Le pin noir d'Eridu des Phrygéens (*Arnob. V, 16*) était le siège et le lit de la *genitrix* accadéenne *zikum* (sycomore), comme Hathor en Egypte était le *sekhem.* Dans le coran *al-zakkum* est l'arbre de la science (V. *„Sycomore"*). Le suc du *soma* (*hom, homa*) était encore le fruit de l'arbre sacré. Selon la tradition Mosoch, frère de Thubal avait un fils bâtard nommé *Hom* qui, sauvé dans l'arche, aurait survecu au déluge. Il devint un des principaux organisateurs de l'hétérodoxie, et le père de nombreux faux-cultes. Le nom de l'arbre *hom* vient probablement de ce personnage. L'arbre ou l'arbuste (plante) *hom* est le *kami*-arbre (gomme-acacia) de l'Egypte.

Selon certains auteurs il faut voir dans le nom des *Kymri* la racine de *Kàm* ou de *Khebma.* Ces peuples auraient été proches parents avec les *cave-men* ou troglodytes éthiopiens (*Kafruti* = Kushites) de Hérodote. Il en serait de même des Celtes (*Keltae*). L'égypt *Karti* (*Kalti*) signifie, paraît-il, grotte souterraine circulaire (*car, caer.*). Ptolémée mentionne un peuple de l'Irlande, nommé **Mena***pii,* et Pline désigne l'île de *Mona,* ou *Man,* par le nom de *Menapia.* Sur le continent (Pays-Bas) il y avait également une tribu de *Menapii.* Dans la baronie de Breda il y a un lieu (village) nommé *Chaam.* Selon le Dr. A. Smoor cet endroit (avec son nom) est archi-ancien, et certainement le plus ancien de tout le pays. Au temps de St Willibrord (658—738) Chaam était une localité très florissante, et très ancienne déjà. Aux *Kymri* (*Κιμμέριοι*) on associe les *Givim* des Hébreux, les *Kabiri (Khef)* et les *Abaroi (Kabrui)* ou Hyperboréens de Hérodote (*l. IV, 36*). Quant au mot *Kar,* il paraît que c'était l'ancien nom de Babylone. Ces Karti seraient donc bien de vrais *Kushites.* En ég. *Kar* est également le nom pour Babylone, et en hébr.: *Kir* (selon quelques uns. Cfr. *Amos I : 5; IX : 7*). En plus, les Egyptiens supposèrent les *Karti* habiter le *Sud* et le fond de l'Afrique équatoriale. Il est probable qu'il faut encore ranger parmi eux les *Kimarim* (hébr.: *kimrir* = être noir = *kam* en ég.), ou les *Chimririm,* i. e. les prêtres de l'ancienne religion chamite de la terre de Chanaan (Cfr. e. a. *Soph. I : 4*). Le prophète Jérémie (*XXIII : 33—40*) défend sévèrement aux Juifs d'appliquer le mot *mesa* (משא) = *onus* (*Mwezi*) à la divinité, au vrai Dieu (*„et onus Domini ultra non memorabitur"*). Il y avait sans doute de quoi. C'était un alliage idolâtrique chamite, peut-être une réminiscence égyptienne. Ce mot signifiait en égyptien (et même en hébreu): *portare, gestare,* engendrer, concevoir. *Meska (mes-ka)* et *mes-khen* était le

lieu d'origine, de naissance, personnifiée dans la déesse Isis (*Hes, Hathor* = *Ahti*). C'était le nom du veau d'or! L'Isis égyptienne (Astarte, Venus, Cybèle), on le sait, est la même que Istar, l'aryenne *Uma* (*Lalita*) et la bien plus ancienne *Ula* on *Ulul* polynéséenne. C'était la femme de Khem-*Siva* = *Kefa, Seb, Siu* = *Hem.* Selon l'Adi-Kanda (*c. XXXIX*) la soeur aînée de *Uma* est la déesse *Ga*nga. Leur père était *Hima-vat* et leur mère *Mena,* fille du mont Merou! Un autre surnom de *Uma* est *Durgā.* Comme *Imana* et *Rikiranga,* toute cette famille-là se ressemble! — Le *habu* (ibis, lotus) ég., est le *kamala* ou *kuvara* (*kam* = *kuv* ou *kuf,* le *m* et le *b* ou *v* s'entre-changeant) de l'Inde. En Egypte *hem* ou *kam* était indistinctement l'ibis sacré.

Smen (le *Smun* = Esculape des Phénicéens) était en ég. la région de la mort, des ténèbres, le *Hades* (*Kham* = noir, ténébreux) des damnés. Le même mot *smen (ashmunein,* ou: *sesennu* = *sheshenim)* revient sous la plume des prophètes (e. a. d'Isaïe) et du psalmiste pour désigner l'enfer, la demeure des damnés, des ténèbres, la demeure du dieu *Shu (isho!).* — Selon Plutarche *Smi* est Typhon. *Sami* en ég. sont les ténèbres complètes. — En sanscr. *samani-shada* est le démon des ténèbres. *Summanus* en lat. était le surnom de Pluton. *Saman* en fanti (Afr.) signifie: esprit, démon. Les *sami* conspirateurs sont les *cemis* des Caraïbes. Le serpent *zmei* des Russes est le *smi* (*sami*) de l'Egypte. Une variante de *sami* est *kami* (*Kam*) le noir. Le *Kamm-appa* des Basuto est le monstre dévorateur à large bouche.

L'Egypte étant le carrefour du monde, et les races chamites et sémites s'y trouvant enchevêtrées, il n'est pas étonnant, que les *noms* des deux patriarches Sem (*Shem, Shu,* etc.) et Cham (*Kâm, Kum,* etc.) le soient aussi dans la mythologie de l'Egypte et de toute l'Afrique. *Shem* en hébr. signifie: le soleil, et en égyptien: flamme. Or, cette racine se trouve dans une foule de mots désignant le soleil (de bonne heure adoré et déifié par les peuples, comme on le sait), dans beaucoup de langues, notamment africaines. Ainsi le soleil se nomme: *kam* en ghagar; *ghama* en pakhya; *gama* en darahi et denwar; *caame* en saraveca; *kamoi* en atoria; *kamu* en mawakwa; *kamuhu* en guinau; *kamu* en woyawai; *kamo* en wapisiana; *camui* en wacwambeu; *camu* en barree; *camui* en baniwa; *kiumuk* en chemmesyan; *kamiss* en nouv.-irlandais; *hikhem* en pumpokolsk; *nkombe* en pongwe; *de-kombi* en kisama; *skeemai* en apatsh; *kamoi* en tarakai; *komaru* en maori.

Ch. Lenormant (*Mag. chald*) a lu sur une inscription assyrienne le mot: *bit-Mummutu.* Il le met en connexion avec le mot *mummu* = chaos, confusion, région infernale. Comme le Hadès accadéen (*Gi-umuna*) et l'ég. *Ki-amen* (*mamit*), *bit-mummutu* (*mtu, muntu*) désigne la région de la mort, des morts, de l'enfer. — La curieuse figure *assinnu* mentionnée sur les tablettes assyriennes mérite aussi l'attention. *Assinnu* est: *noir* (statue noire = *sennu*), et se disait également: *namir, khamir. Na* en ég. signifie: coloré, noir; le mot *Kham* de même. Les *Nahsi,* comme on sait, ce sont les Nègres. — Ensuite la déesse assyrienne (déesse de la mort, du fatum, qui amène la mort) se nomme encore *Mamitu.* En ég. *ma* est lar essemblance; *mat* le mort; *mamat* l'image d'un mort (momie, mum, „vermommen"!); enfin *mum-it* ou *mum-ta* le type de la mort (comme *kama*). Mais, par contre, l'emblême de *Khem* ou *Khem-Horus* (*Mentu, Khepr* = dieux solaires) était en même temps celui de la résurrection, de la ré-vivance.

Geiger a remarqué, que le mot *Σῶμα* est employé par Homère *seulement* comme corps *mort.* Ce *soma* c'est l'ég. *sama* (*sa* = personne, *ma* = comme), qui signifie: une image (*ειδῶλον*). Les anciens Caraïbes adoraient une divinité inférieure *Zemī,* appelée chez les Indiens de l'ouest: *Cemi.* Les Swahili ont un esprit des morts nommé aussi *Zemi.* Les Nègres de l'Afr. occidentale nomment la demeure de l'esprit: *seembi.* A Igu *Ozohim* est un démon, et à Egbirahima on le nomme: *Usoahim.* On peut y comparer le fanti: *Saman* (esprit), le holl.: *schim*; l'allem: *schemer*; l'angl.: *sham*; l'ég.: *sem* (amulette, emblême, figure); le cafre: *Soman* (esprit), etc. Chez beaucoup de Nègres les esprits-*mânes* sont nommés: *mzimu* (kir. *umudzimu*). Dans beaucoup de langues bantu *-zima* signifie: vivant, survivant, sauf. Selon Petrus Martyr les idoles du peuple maya (Amérique) se nommaient: *Zemes* = esprits domestiques, lares, mânes, (ég.: *Shemau*). Selon eux le dieu *Zamma* était l'inventeur des noms et des lettres, et il venait de l'ouest! Les Quichés aussi avaient des emblêmes *mumah,* identifiés avec les esprits des morts. C'est ainsi que s'appelèrent encore les sanctuaires du dieu des routes. — Le dieu des mouches d'Accaron *Zebub* (Baal-Zebub), ou *Zimb* comme traduisent les Arabes, est le type d'un dieu tortureur. Selon Bruce (*Voyages, I, 5; V, 191*), les Abyssins ont une peur formidable d'une certaine mouche *zimb* (*imbu*). Le mot assyrien *zumbi* paraît synonyme de l'hébr. *zebub.* Dans la tablette du déluge les dieux sont comparés aux *zumbi* (Cfr. Isaïe, VII: 18; Eccl. X: 1). — Comme il a été dit déjà plusieurs fois, la racine *-zim, zimb* signifie les démons et l'enfer dans beaucoup de langues bantu (kir.: *umudzimu, kuzimu* = le Hadès). *Nsumbi* est le démon en kasands, *ndsumbi* en undaza; *ndsombau* est l'enfer en bumbete; *zume* en dahoméen; *ozohim* en igu; *simo (shimo, imanga)* en nalu. Les *sami* sont des tortureurs en ég. Les Hébreux ont leurs *tsamim:* tortureurs; et leurs *zamzummim* sont des géants. *Zimwi* en kiswahili veut dire: ogre, et *zimu* est un cannibale chez les Zulu. Les ruines *Zimbabye* des Matebélés étaient l'oeuvre de géants.

Chez les Yorubas *ife* est la région de la terre, de la mort (*ku-fa* = mourir). *Afa* (ou *Hea*) c'est le dieu de la sagesse chez les Dahoméens. Il s'appelle aussi *Yem* comme en Assyrie. En ég. *iuma* signifie la mer. Les Samoyèdes adorent un dieu supérieur *Num* ou *Juma*, connu chez les Finnois comme *Jumala* = dieu de *Juma* = de l'eau, de l'abîme. *Juma-la* c'est *Juma-Ra* en Egypte, le soleil des eaux, et *Num-Ra*, celui des profondeurs. Le titre assyrien *Num-kan* apparaît dans le magyar: *Nam-Khan* = soleil. En limbu *nam* signifie: le soleil; en Australie: *Nambajandi* est le seigneur d'en haut, et *nabageena:* le soleil. Dans plusieurs langues de l'Afrique occidentale les mots: *nom*, *nyama*, *num*, *nyambe*, etc., désignent un esprit (dieu). En gaélique *neamh* est le ciel; *nami* est un titre de Vishnu; en lat., portug., ital. *numen*, *nume* est la divinité, comme *nuhm* en arabe, *neoma* en chinois, *nemon* en irlandais, *nab* en accadéen, *nuebe* en mbofia (Afr.), *nobu* en erromango, *nep* en scandin., *naf* (seigneur) en wall. Dans la plupart des dialectes bantu *nyama*, *inyamma*, etc. veut dire: chair, bête (zoolâtrie). En bidsogo *nome* est un serpent et en ég. *num* est le serpent à couronne. En kiamba *nam* signifie: chèvre; en Egypte la chèvre était le type du dieu: *Num*. En vei *numu* est une espèce d'énorme crapaud; *Num* en Eg. était nommé: le roi des grenouilles, tandisque *Hek (ku-heka!)*, à tête de grenouille aussi, était son digne consort. Elle s'appelle à volonté *Nem* = délicieuse. tendre, douce, comme *Naamah*. C'est la *Rerit* égyptienne, la *Lilit* assyrienne, la *Halalath* des Arabes, enfin la *Lilith* des Hébreux, ou la vulgaire succube des théologiens. — On connaît les tribus anthropophages des *Nyam-nyam (yem-yem, jum-jum* au Niger*)*. Les *âm-âm* en Egypte ce sont les démons dévorateurs de l'Hadès. Un nom commun pour désigner un esprit (dieu) chez les Mangaiens (Maori) c'est *Tatua-Manava (Manawa)*; *Mano-mano* est le monde des esprits, le monde souterrain (ég. *menti*) où règne la déesse *Uti*. — *Manuka* est le lieu d'origine (*manu*). A Tahiti une classe d'hommes méprisés (parias) sont nommées, par dérision, les *menahune* (*minna, mena*, ég. = arriver). Ils sont censés être les premiers arrivés en pirogues de l'ouest.

Am-Smen était le firmament et la demeure (ég. *am* = paradis) des *huit* cabires, dieux planétaires (Ogdoade).

Les Nègres, en général, s'appelèrent dans l'Inde les *a-mānusha (dasyus)* ou *bun-manus* = sauvages, poilus, etc. *(Rakshasas)*.

Sema (tsema, tema) signifie: vérifier le temps. Le mot *temps (tempus)* serait le chamite *tem* = total, variante de *Sem*. Dans le „*Rituel des morts*" égyptien, la déesse du temps est nommée: *Atem, Asmu*. *Mu (ma)* est: mère; *at:* cercle ou cycle. Les *trois* rois: *Atum* le *rouge*, *Kâ* le *noir*, et *Hu* le *blanc* accompagnèrent le dieu *Har-Khuti* dans les scènes de l'Hadès dans la mythologie égyptienne. *Atum* était encore le soleil *rouge*. Selon les rabbins le premier homme (Adam) était de couleur rouge, étant formé de terre rouge (*damu* = sang). Il est frappant, que des variantes du nom *Adam* se rencontrent fréquemment en Afrique, surtout parmi les Nègres soudanais. Ainsi le *père* se nomme: *adam* en yala, opanda, igu, egbirahima; *adama* ou *adamu* en yasgua; *odam* en koro; *dame* ou *dami* en esitako; *atame* en dsuku; *itame* en bini et oloma; *etame* en ihewe; *atami* en igala; *etemi* en anan; *tamo* en bute. — En plus, l'ancêtre, l'ancien se dit: *odam* en akurakura; *kodama* en dsalunka, et kankanka; *kotama* en okam; *gadim* en soa. — Le grand-père se dit: *atem* ou *atemu* en pepul; *atemu* en bola; *atiam* en kaniop; *atiamu* en sarar; *etamudide* en egbele; *itame* en bini; *itamadodede* en ihewe; *itamanagbas* en oloma; *itemise* en eafen; *otem* en landoma; *tampa* en n'goten, et melon. — A Sierra-Leone il y a des tribus qui s'appellent les *Atams*. *Udom* en est une variante. C'est l'*udumu* assyrien et le *tum* égyptien pour désigner l'*homme* créé. Il y a une contrée afric. nommée *Adamawa* et une autre *Kotama!* Si Adam (selon Fl. Josephus) est formé de terre *rouge*, si les rabbins identifient Adam au „sang du monde", et si les Hottentots se nomment réellement des hommes rouges: *Ava-Khoin*, c'est qu'en réalité, Adam ou *dam* signifie: sang en hébreu, comme *adamatu* ou *damu* en assyrien. Il y a bien d'autres langues dans lesquelles le même élément exprime la notion de sang, p. e.: *damu* en kiswahili (de *dam* arabe); *damu* en adirar; *dam* en beran; *domi* en pika; *didem* en n'godsin; *dedam* en doai; *azema* en kiamba; *zeam* en dselana; *isim* en guresa; *soma* en gurma; *zem* en mose; *zomos* en grec. Enfin, en kirundi une terre rouge (ocre) s'appelle précisément *akahama!*

Khem ou *Ptah* est le même que *Pan* ou l'esprit phallique, le dieu des chèvres de Hérodote (Priape), le *Siva* de l'Inde.

Le légendaire *Yima* (Noé?) paraît proche parent de *ma-shu* (kir.: *isho-amasho*) dans le mythe chamite. *Shu* était un dieu-lion (kir.: *intare*), et fils(?) de *Kùsh (Khepsh)*. *Kafi-Shu* ou *Ma-shu* était le singe en Egypte.

Selon les Vedas, Indra (*indu, Ra, Wahinda*) soumet les *peaux-noirs, Rakshi* (Nègres, Kushites) à *Manu* (les Aryens?). Selon quelques-uns ce *Manu* est le Noé indien „qui après le déluge descendit de la montagne du Nord". Toutefois, il y avait un plus ancien *Manu* ou *Adim* (Adam?), dont la femme précisément se nommait: *Iva (Eva, Kefa)*. Le Noé-Manu sauve toutes les graines des choses existantes dans l'arche. Le *Mwezi* de l'Urundi les apporte toutes en naissant, et revient après sa fuite de la montagne du Nord (*Igitara*). Ces *Manus* sont *sept*, symbolisés dans *sept* arbres chez les Syriens. Ces „*sept recteurs du monde*" des Assyriens, selon Jamblicus, sont les *sept Rishis* des *Hindus* (kir.: *indwi, indu-i*), les sept *Manus* ou *Manvantaras* (litt.: un autre *manu*).

Ce sont les *sept* patriarches anté-diluviens. Les *Piromises* (ég.: *peru*-mes = homme noble, bon) d'Hérodote et d'Hécatée, ne sont probablement qu'une forme des mêmes *Manus*. Parmi les *sept* rois frères des inscriptions cunéiformes de Babylone, le plus ancien se nomme *Memamgab* i. e. le tonnerre (*imana umwami wo hedzjuru*. V. „*Foudre*"). Aux îles Marquises l'esprit qui amène le déluge se nomme *Fatu-Moana*. Dans un hymne s'y rapportant, les indigènes parlent d'un *Mannu* le méchant! Les Indiens rouges désignent le déluge par celui de *Manabozho*. L'hébreu Noah ressemble davantage à l'ég. *Nef, Num, Nuh*, représentant le déluge. *Nuh, nnu* (n = m = *mu*), *nu* marque une inondation. *Nnu-akh* est le seigneur, l'esprit d'inondation. Les Hottentots ont un *Noh* (dont la femme est: *Hing-Noh*), qui chez les Nama s'appelle *Khunib* ou *Khnub (Nom = Ham)*.

La racine *men* (hébr.: *mn*) en ég. a bien des sens. *Men* désigne un mémorial (*al-manac*), une période de maladie, une mesure (*menat, ment*), le nombre dix (*menat*; copte: *mêt* = dix), le cercle et tout ce qui est *rond (menuti* = pigeon, *menat* = bracelet), la périodicité en général. Si *menat*, ou *menti* veut dire: aller en rond, *perambulare*, il désigne aussi le bétail *(men)*. *Men-ment* ce sont des troupeaux (*isho, amasho*). Les *Menat* étaient, en plus, les méprisés *Aat*, et ce mot est synonyme de: peste, lèpre, abomination. Enfin *Menât (Menuthis)*, selon Jablonski, était la grande mère-nourrice. — Le *manna* du désert est nommé (Ps. LXXVII : 25) le pain des Anges (*Aberim, Kabiri* = forts), qui tombait périodiquement. *Menà* personnifiait la céleste nourrice, la déesse des *sept* étoiles (*Menat*). Les Arawaks de la Guyane ont une déesse aquatique nommée *Manati* qui ressemble passablement à sa soeur égyptienne *Menati* = l'ancienne mère ou la nourrice (*Menuthis, Typhon*). Le vase de *Mena (menà, menka* = déesse nourrice, sucer) était mammiforme, et même à forme utérine. C'était la cruche à eau mystique *nu*. Le vase que porte dans ses mains la déesse de l'eau mexicaine *Chalchinitlicue*, avait le même sens, et était, en plus, façonné en forme de croix. La mâle divinité *Khem* de Denderah était en réalité androgyne, et comme type secondaire de production, il était *mannin*, comme la *Zikar* ou *Zikarat* assyrienne. *Manati* étant une déesse aquatique, il faut rappeler ici les sculptures des barques dans l'Urundi (V. „*Barque*"), et les vases ou cruches (*inkono*) à *deux* ouvertures.

L'ég. *mammesi* (kir.: *umwezi*) désigne le lieu d'enterrement, la régénération de la momie (*mam*), et le même élément se retrouve peut-être dans le gaélique: *mamsie* = *tumulus*. *Meni* était la déesse syrienne de la lune (= *moon, month, maan, maand, mond, monat, mensis*).

Les armes de l'île de *Man* (*Ynys Mon* ou *Mona*) contiennent trois pieds qui entourent un disque *lunaire* placé au centre. Le Mercure britanique *Manannan* (*Mana wyddan*, ou *Mana gwydion*), cfr. J. Caesar: *Comment*. l. VI, 17) aurait été un ancien commerçant (sic!) de la même île de *Man*. La même racine *mn, man, men* se trouve en bien des mots désignant la lune p. e.: *men* en Asie mineure; *mena* dans l'Amérique australe; *menu* en gothique (*monoth*); *mane* en suédois; *mano* en lappois; *menyil* à Cahuillo; *menyan* à Witouro (Austr.); *meni* à Port-Philip. (Austr.); *moena* à Enganho; *mangong* à Timbora; *minofe* et *minotsu* à Param. Chez les Ashanti *soman* signifie une figure fétiche, comme *semu* (*sanamu*, ar.) en égyptien.

Rum (*annu*), ou *rema* (*roma*), signifie: poisson en ég. *Rama* est la déesse aux poissons et à queue de poisson, comme *Semi-ramis* et Derketo (*semu, semi* = image, *ramat, rami* = poisson). *Rumo* est l'ancien nom du Tibre, d'où *Romulus* et *Remus*. Un des jumeaux indiens se nomme *Balarama*; c'était une espèce de précurseur. Il était le fils du vieillard *Nanda* (kir.: *inda, -hinda*). — Il paraît, que l'ég. *s'men* signifie: établir le fils à la place du père. Le même mot veut dire encore: ce qui est durable (pierre), et ce qui fonde (hébr.: *shmen*; cham.: *hesmen*). — *Lama* ou *Rama* signifie: pleurer (ég.); *remi* le pleureur (Caïn). La source de la Mecque, dont les fanatiques Muselmans se servent avidement, se nomme: *Zem-zem*. Le *sem-sem* (*chem-chem*) en ég., c'est l'eau de la purification, de la régénération. Dans le „Rituel des morts" le pôle est nommé la source du *sem-sem*. Les rois de l'Urundi (*Mwezi*) sont dits sortir d'une source d'une montagne du Nord (*Meru* = *Igitara, Kedara*). — *Tem* (*atum, adam*) est le mot typique pour désigner l'homme *créé*. Le mot éthiopéen *rutem* est la forme primitive des *Rema* (copte: *romi*) = aborigènes, hommes en général.

L'homme préservé de la corruption et momifié, se nommait *manerôs* (*Men-Horus* = l'homme oint par excellence).

Khem en ég. est une forme du néant, de la négation, de la non-existence, et signifie: mort. — Le mot qui exprime: noir (Nègre) et cheveu est le même (*Kam*). — L'idéographe chinois et accad. *mi*, comme l'ég. *am* ou *mmi*, désigne l'ouest, le soleil couchant, les ténèbres noires (kir.: *mwiza*). Il est vrai que *Kham*, ou plutôt *Kùsh*, signifie aussi le *Sud* et même le *Nord*. Ainsi, en kinyamwezi *takama* (*Kahama*) est le Sud, et *sukuma* le Nord. *Am*, ou *kam*, signifie encore: trouver, découvrir, interpréter, faire connaître; il désigne donc celui qui initie les peuples, un fondateur de faux culte, etc. — En plus, *kam* est le corps humain la personnification de l'*homme*, dans plusieurs langues africaines; p. e.: *kam* en yula; *kamu* en kasm, kanuri, n'guri, munio, kanem; *gama* en bode; *ama* en n'godsin; *uma* en doai; *koomara* en dor. Par extension, c'est la maison, comme lieu d'origine; p. e.: *nyumba* en kiswahili; *kumba* (cave) en gindo; *kompe* en gadsaga; *gumu* (village) en dewoi; *gomi*

en kupa; *n'gim* en munio et n'guru. L'ég. *hemen* (angl. *home*) est le siège, le lieu de provenance. En accadien *dammal* est la maîtresse de maison. Le monogramme *uni-umma* était celui de la mère par excellence. En adampe le village se nomme: *edume*; en kisama: *diambo*; en goburu: *demgal*; en kikimbu: *itembe*. L'ég. *tem*, comme l'écoss. *tom*, est une forteresse. Du sanscr. *dama* (maison) est venu le *demun* (pahlavi); *Δομος* (gr.), *domus* (lat.), *domu* (slavon.), *dum* (bohém), *dym* (polon.), *dome* (angl.), *domhnach* (irland). Les *domhnann* et les *damnonii* de Cornwallis sont des troglodytes habitant dans des *dum* (caves). De *domus* vient ensuite: *domicilium*, *dominus*, *dame*, etc. — *Khetem* (ég.) est un lieu fermé; *kutam* en dravidien: un enclos; *khitmah* en arab.: une salle. *Ketam* en sanscr. est le corps. *Khetam* (*Eden*) se retrouve dans le *kutom* du Dahomé; ce mot indique le paradis des *morts*. *Am* en ég. veut dire: parc, lieu de délices (origine). *Kademo* est une ferme en ankaras et wun; ainsi que *gatama*, *udumo*, *itema*, *otoma* resp. en fulup, kambali, basa et kamuku.

Comme on l'a vu, beaucoup de tribus bantu désignent leur esprit supérieur par le mot *umukuru* = le grand (du verbe: *kukura* = être grand). Parfois il est redoublé, p. e. *Ukurunkuru* chez les Zulu. Cet esprit se nomme *Omakuru* ou *Omakuri* chez les Damara; *Omakuri* à Fulup; *Oma-kurei* à Ondo; *Omo-kuri* à Egba; *Omakuri* à Dsuma; *Oma-kure* à Yoruba, etc. (*V. infra*). C'est *Khem-Horus*, ou *Khem-Har*, i. e. l'adulte, l'homme parfait. *Khem* marque la puissance mâle; c'est aussi le nom pour désigner le nombre trois (parfait). Le dieu égyptien *Khem* est le type primordial de l'engendreur. *Camo* en Zulu dénote les genitalia. *Chem* en chinois signifie le fulcrum. Il était imaginé comme le créateur, ou plutôt comme le *plasmator*. *Khem* était le maître, le vainqueur (irlandais: *Coimhdhe*). *Kum-kani* (*umwami*) en xosa-cafre veut dire: royauté, autorité, pouvoir. *Kumara* en sanscr. est le prince, comme *Khem-ar* (ou *har*) en ég.; d'où (?) *emir*, *amir*. *Kaumatua* en maori est un adulte; *kiamat* en bolang est le titre du père. En hébr *chamor* est l'âne; dans plusieurs langues africaines *kama* signifie l'éléphant mâle. *Gamru* en assyr. veut dire: être complet, achevé (adulte); *camani* en guichua veut dire: créer, procréer; d'où *camac* = le créateur. *Kama* en ég. veut dire encore: tormer, créer, produire. — *Khem*, dans le sens de désirer, répond à plusieurs mots semblables, qui veulent dire: aimer. Ainsi: *kama* en sanscr.; *kim* en comanche; *kamakh* en shoshone; *cam* en angl. — La racine *man* paraît être la même que *kame* et *hame* en soso; *gme* en boko; *khoim* en hottentot; *gemsenen* en bode; *gemseg* en n'godsin; *koombai* en nyamnyam; *kamere* en darunga; *heme* en kisekise; *omoi* en egbele; *nsami* en esitako; *kami* en kami; *kumi* en kumi; *chamai* en koreng; *hemi* en maring; *kamolan* en andaman; *kuayuma* en tawgi; *kum* ou *kuim* en ostiak; *kume* en punpokolsk; *kum* en obi; *kom* en vogul; *kymshan* en koriak; *kamzhan* en kamkatkan; *kaimeer* en erroob; *n'gome* en mare; *chamhani* en ibér.; *comai* en oreg.; *couimahe* en apiaca; *comoley* en peba; *kmari* en géorgien; *umo* en itonama; *kami* en birmois; *guma* en goth.; *gom* en angl.; *amha* en irland.; *amme* en sibsagar; *homo* en lat.; *homme* en franç. — En sanscrit *man* veut dire: penser, de la sorte que *manu* serait synonyme de: penseur. Le même élément dans l'idéographie de différents peuples désigne le mâle, la virilité, et, comme type, le taureau (*men*, *mentu*, ou *Khem*).

Puisque les cheveux (et la barbe) sont parmi les signes de la nubilité, il est assez curieux, que le même élément se trouve de fait dans les mots désignant les cheveux chez différents peuples; p. e. *cham* en changlo; *chham* en thaksya et magyar; *sham* en kami; *sam* en songpu, kapwi, khamti; *tchame* en tigré; *hamoi* en bishari; *sameyga* en nubien; *gamur* en mobba; *kommo* en woratta; *gamboei* en biafada; *syam* en bramhu; *achom* en lepcha; *kumi* en sak; *kumi-kumi* en marquiséen et maori; *umi-umi* en kanak; *kum-kum* en rotuma; *umde* en obi; *gumi* en tagala; *tshim* en tobi; *kambissek* en nouv.-irlandais; *koom* en nouv.-guin; *gemi* en haussa; *hamber* à Tumbuktu; *kampu* à Songo; *kaman* en garo; *amu* en zapara. (V. Viçwa-Mitra: *Les Chamites*, *p. 70—75*, *183*). — Il y a d'autres signes de virilité dont les noms, dans certaines langues, recèlent encore la même racine. Ainsi, le mot „dent" est: *gume* en kayunah; *kambe* en serawuli; *camablee* en maya (Amér.). En Australie, Afrique et Mexique *kame* signifie souvent: voix, langage, élocution, bouche. A la Terre-van-Diemen *kamy* signifie: langue, bouche, dent. *Gemi* est bouche en wolof; *kambi* en agau; *agema* en motorien; *kamatl* en hausteca.

Le nombre *dix*, comme nombre parfait et accompli qu'on esquisse avec les deux mains, cache dans son nom toujours le même *ἔτιμον*. En effet, *kum* est dix en mutsaya et babuma; *kumi* en kubenda, mimboma, musentandu, mbamba, ntere, bumbete, nyombe, basunde, muntu, kiriman, marawi, kiswahili, kirwana, kisukuma, kitakama, ungu, kondoa, shambola, boondei, zeguha, ganda, pokomo, nika, senna, karanga, guha, komoro; — *komi* en nyamban; *goma* en hausa, kadzina, doai; *guma* en bode; *gum* (*kum*) en bayon, kum, bagba, bamom, momenya; *vum* en nywema; *igomi* en pongwe; *d-um* en dualla; *ikumi* en tonga, bisa, gogo, kaguru, kami, taita, nyambu, kamba; *icyumi* en kirundi; *chumi* en hehe; *ishumi* en xosa-cafre et en zulu-cafre; *likumi* en kwengo, yao; *nikumi* en mozambique; *likume* en rotse; *nikume* en nyengo; *ekumi* au Bas-Congo; *leshume* en chwana; *dikumi* en lunda; *cumme* en vod; *kamen* en mordvin; *kuemme* en estonien; *kymmemen* en finnois; *kymmen* en karelien; *kummene* en olonet; *amar* en basque; *hamish* en palaïque; *samfor* en papuen et mefur; *sampulu* en bima.

On connaît les hideuses divinités égyptiennes à tete de chien (cynocéphales) ou de singe. Dans les mots, désignant le chien dans les différents dialectes africains, on rencontre presque toujours la racine *mf* ou *mb* qui dénote: la mort, le mal (*ku-fa* = mourir, *umufu, mbi, habi, mubi* = mauvais). Ces chiens étaient les figures des démons tortureurs du royaume de la mort, de Typhon. Chien est: *imbwa* en kirundi, en kiswahili, en kirwana, etc.; *mfu* en pati; *mfue* en kum; *mfo* en balu, dsarawa; *mvuo* en bamon; *mvo* en param; *mfa* en babuma, murundo; *mpfa* en ntere; *mvi* en tumu; *mpua* en melon; *mboa* en bumbete; *mbo* en isuwu.

L'*aum* mystique des Hindu était la formule de la trinité dans l'unité. *A* est le pronom personnel moi, et désigne l'ancien (le père); *u* la force créatrice; et *m* le fils (le mâle), tous unis en *Khem-Horus*. La même triade est figurée dans le *m* des hiéroglyphes, et désigne foncièrement la génération. Le prefixe *m* ou *mu* (*umu*) désigne, comme on sait, un être *animé*, principalement pensant (sanscr. *manu*).

Les Mayas de l'Amérique avaient un temple célèbre, nommé *Yahankuna*, où leur plus ancien dieu Priape était adoré sous le nom de *Baklum Chaam*. C'est l'ég. *Khem* associé à la déesse *Kûn* (kir.: *kukuna*). L'emblême mâle de *Kham* et de *Mentu* était le type du soleil de la résurrection. *Am* (*Ham*) ou *Emsuh* est le roi et le démon dévorateur de l'Hadès, symbolisé dans le crocodile. C'est *Am-Moloch*. Les Moabites (*Deut. II : 11*) appellent les géants (*enacim, anakim*) des *amims*, ou *emin*. Ce sont les *am-am* dévorateurs des Egyptiens. De leur côté, les Jains de l'Inde adorent Budha ou *Menu*. Selon Hérodote (*l. II, 46*), le mot *mendès* est employé alternativement pour chèvre et pour le dieu Pan, qui est *Khem-Siva*.

II. — L'élément **ma** du nom *I***ma***na* mérite des recherches ultérieures.

Ma en sanscr. veut dire: façonner, former. — *Mà, maka* ou *mena* était (en ég.) la grande nourrice, la mère (*mai, mei, may, maya, meh, mehi*). *Ara-Macha* (*maka*) était, selon Joyce, l'ancien nom sacré de la ville d'Armagh (Irl.). Il y a sur les monuments d'Egypte le nom d'une déesse, lu différemment *Makha* ou *Makht* par Wilkinson, et *Menka* par le Dr. Birch. Elle paraît la même que la *Menâ* (*Menka, Maka*) à deux vases, type de la nourrice céleste. La *Macha* irlandaise est donc bien proche parente de la *Menka* ou *Meh* des monuments égyptiens. Son collier s'appelait: *maank*. Ce mot se décompose comme *ma-ank* = reine, moi le roi. *Menka* (*Monk*) était aussi la déesse favorite de l'île de *Man* (*Mona*) où il y avait un temple célèbre. L'hébreu *menchah* signifie: oblation, sacrifice. *Menkat* ou *Menâ* (*Menât*) est représentée dans l'attitude d'offrir. Elle est la même que la déesse babylonienne *Meni*. Le grec *μαγος* peut être une forme de *maka, menka*; comme le mot *may*, le hindou *maya* et le grec *μᾶια*. Le mois de *mai* était dédié à *Magos* à Ephèse (Artemis). Qu'on remarque, une fois pour toutes, le rapport de l'élément **ma** avec celui de **k (ng, nk)**. V. ad III infra.

A propos des „maiden-stones" mythologiques de l'Europe occidentale, il y a dès savants qui cherchent l'origine(!) du mot *maid*, all. *magd, mädchen*, gaél. *maighdean*, holl. *meid, maagd*, etc. dans la même *mâ, meh, makht (makha)*. L'élément **gd (nk)** est, en tout cas, bien curieux.

Ma, combiné ou non avec *nk, ng*, exprime partout l'idée de maternité, d'origine, de l'eau d'origine. La *Makha* ég. est la déesse à deux vases. *Mâi* ou *maki* signifie: entrailles en cafre, comme le mot *maga* en tasmanien et en fidji désigne le *mons Ven.*; *makau* en maori la femelle; *machha* en khaling une vieille femme. *Mke* ou *muke* en kiswahili, *mukima* en kinyamwezi, *umukazi* et *umugore* (*umukore*) en kirundi signifie: femme, épouse. *Macha* en hindustani est la demeure maternelle; *mogha* en sanscrit la maison idéale; *muk* en accadéen une construction (fort); *mogha* en sanscr. un enclos: *makhdaa* en arabe un magasin; *maha* ou *makha* en ég. un sépulcre ou un enclos; *mok* à Penin (Afr.) une ville, comme *moki* en murundo (Afr.).

Ma était la déesse de la vérité en Egypte et ailleurs. Sa couleur, comme celle de *Atum-Khem*, était le *rouge* (sang = *damu*). La couleur de l'âme, ou de l'esprit, était le *bleu*.

Un des noms donnés par les rabbins au Créateur était *Ha-Makôm* = place. *Ma* signifie place en ég., et était le corps de *Kivan* ou *Kum*, l'ancien *Khebm* de l'Ethiopie. *Ma-Kôm, Ma-Kivan* ou *Ma-Kûn* était ainsi la place, le siège de *Kham*.

Le dieu *Shu* (*isho, Amhar*) était constamment affilié à la déesse *Ma* (*Ma-shu, amasho*). — Ce *Shu* est l'*alter ego* du *Maui* des légendes maori, polynésiennes et de celles des Indiens de l'Amérique du Nord. — *Ma* et *Shu* (*mâti*) sont les deux principes, les deux vérités, la lumière et l'ombre, représentés dans le Bundahish par les deux esprits antagonistes *Ahura-Mazda* (Ormuzd, lumière), et *Aharman* (Ahriman, le *Angro-Manyus* ou homme noir de l'Avesta). Ils correspondent aux *Yang* et *Yin* chinois, le mâle et la femelle, le ciel et la terre. — *Shu-ma* ou *mu-shu*, c'est le nom du pôle égyptien (culte de l'eau). Le singulier rite chinois, nommé *Mae-shuwy*, s'y rapporte peut-être (V. Kidd.: *China, p. 175, 176*). Les Maori aussi ont les deux principes (*mati*). *Matua* signifie: le premier, l'ancêtre; *matauai:* la source-mère; *matatu:* commencer à couler; *matahae:* le fleuve; enfin *mata-mata* (*amata* = lait, *amazi* = eau, *amate* = salive) est la source universelle.

La pierre précieuse *maga-tama* des Japonais (pièrre-miroir) est l'emblême de „l'esprit de la femme", le symbole de l'âme de la déesse solaire. *Ma* veut dire aussi: voir („*speculum in aenigmate*").

L'égyptien **mâ** est le nom typique pour désigner la bête (*inyama*, *inyamaswa*). Le **a** accentué ayant la valeur de *fa* (*ku-fa* = mort), *mâ* devient *mfa* ou *mba*. Or, ce sont là les éléments qui se rencontrent dans les mots désignant plusieurs animaux en Afrique. Ainsi, la chèvre (bouc de *Mendès*) se nomme: *mfi* en nalu; *mvi* en param et bamom; *mbi* en isoama; *mpi* en pati; *mpie* en abadsa; *mbom* en orungu; *impene* en kirundi; *imbuzi* en kinyamwezi et kiswahili. La vache se dit: *mfau* en papiah; *mfon* en udomi; *mfou* en eafen, pati, kum, bagba, bamom, param, bayon, mbofon et en ekamtulufu; *mpon* en nki, mfut et konguam. Un porc se dit: *mbame* en wolof; un bélier: *mupun* en tumu. Le mot chien a des dénominations semblables (*mumvo*, *mvo*, *mpfa*, *imbwa mfo*, etc.). On pense ici naturellement à la terrible Zoolâtrie des Chamites de l'Egypte et de tout le reste de l'Afrique.

Manka signifie: femme en udom, mbofon, et ekamtulufu; en kamba c'est *muka*; en swah., sagara, taïta, pokomo: *mke* ou *muke*; en kirundi: *umukazi*, *umugore* (*umukore*); en kinyamwezi: *mukima*; en bobuma et en ntere: *mokas*; en gonga: *macha*; en woratta: *machoa*; en kasange: *muketu*; en makua: *manyi*; en nda: *meya*. Femme (épouse) se dit encore: *mwanakazi* en tonga, bisa; *mkaza* en shambala, boondei; *muche* en nika; *(u)nkazi* en senna; *mkazi* en ganda, guha; *nokaji* en karanga; *umufazi* ou *umfazi* en zulu et xosa; *omukazendu* en herero; *monokazi* en mbunda; *mokati* en rotse; *mukazi* en rua; *mukaji* en angola; *nkaza* au Bas-Congo. C'est l'équivalent de l'ég. *menkat*, *mâka*, *menka*, *menâ* et *mâ*; de l'irl. *macha*; de l'accad. *nin-muk*; du sanscr. et du grec *maya*. Cette *Mena-Maya* est donnée parfois comme la mère de certains personnages. Ainsi Horace (l. I, od. 2, lin. 43) nomme Auguste fils de *Maia*. Budha aussi était le fils de *Maya* comme Hermès d'une autre *Maia*. On entendait une mère-vierge.

· Dans les langues africaines le mot *mama* (et ses variantes, comme *nya-nga*, *nana-nina*, *kaka*) exprime, en même temps, l'idée de mère et du nombre „un" (le commencement. Ainsi „un" est: *mom* et *momu* en tiwi; *momo* en bumbete; *mumo* en mutsaya; *mmo* et *mo* en bayon; *momos* en babuma; *mbo* en ndob, tumu et aro; *mfu* en isiele; *umot* en penin; *émot* en konguan; *imo* et *mo* en param; *moi* en bute; *mô* en mbe, pati, papiah, momenya, kum, n'goala, bamom, balu, bagba; *mu*, *ômu* ou *momu* en tungu; *moe* en ka et khong; *mmodya* en swahili; *mo* en nyamwezi, sukuma, ganda, bisa, guha, rua, nywema, yao; *mui* en tonga, *moina* en subia; *umwe* en kirundi, ungu; shambala, nyambu; *monga* en hehe, et gogo; *mue* en mon, kaguru, herero, rotse, lunda; *mosi* en kondoa, kami, bihe; *mwe-nga* en boondei, zeguha; *mojoeri* (*imweri*) en taïta; *mondi* en kamba; *manda* en pokomo; *motsi* en nika; *mue-mpera* en karanga; *mosi* en bihe; *morika* en kwengo; *moya* en nyengo; *moxi* au Bas-Congo; *monsi* en komoro; *moka* au Mozambique; *ngwe* en chwana; *mori* en pongwe. — La forme pleine *momo*, *momu* ou sa réduction *mô* se complète d'une **t** dans plusieurs autres langues, p. e. *mot* (un) en cochin, tonquin, etc. Le nombre *un* est pris ainsi pour l'*origine*, le commencement. — *Mmu*, *mu* ou *m* dénote la *mère* en ég. *Mam*, *umam*, *umma* et *ma* est mère dans les dialectes kiranti. Mère se dit: *mam* en wallon; *mma* en akaonga; *momo*, *moo* ou *mu* en chinois; *mu* en amoy; *mamma*, en murrumbidgee; *ama* en erroob (Austr.); *memi* en barre (Amér); *moe*, *moeder* en holl. (cfr. *mutter*, *mother*, *mater*). — Le même mot est quasi général en Afrique, p. e.: *mama* en makua, songo, mose, kanyika, ntere, mutsaya, babuma, basunde, kasands, nyombe, landoma, undaza, herero, angola, mozambique; *ma* en tongo, bisa, karanga; *mma*, *mema* ou *mua* en gureza, n'goala, kiriman, benin; *mmo* ou *mmae* en momenya; *mmae* en papiah; *mama* ou *mamame* en mimboma; *mametu* en kisama; *amama* en meto; *maman* en nyambau; *mame* en koro, cafre; *omma* en wadai; *mam* en dsarawa; *momare* en baseke; *mau* en sagara; *mawe* en kirundi, taïta; *mayo* en sukuma, kirwana, takama, nika; *mama(ngu)* en kiswahili; *umame* en zulu; *uma* en xosa; *mai* en hihe; *'me* en rotse, suto; *maju* en guha; *amawo* en yao; *nmā* à Kilimane; *mme* en chwana. — Le nom de la grand'mère est encore le même dans la plupart des langues bantu et nigritiennes; p. e. *mam* en wolof; *mame* en n'kele; *mma* en bambara; *mama* en hwida, anfwe, adampe, mende, gbandi, tene, kisekise, solima, vei, kono, dsalunka, toronka, kabunga, mandenga, kisi, baga, padsade, biafada, param, godsaga, bulanda, landoma, kano. — La notion de la mère comme principe, origine humaine, comme *prima* est encore exprimée par le même mot qui marque la première personne, et qui, chose curieuse, contient toujours les mêmes éléments. Ainsi, moi (je) se dit: *mimi* en swahili; *mom* en yagba; *mam* en legba et dans la langue des Sân; *memi* en mbamba; *mampe* en padsade; *mem* en nki et mutsaya; *momi* en idsesa; *mumi* en dsebu; *memfo* en param. *Mô*, *mâ*, *mi* est donc un terme universel pour exprimer la première personne. Signalons: *mij* holl., *mich* allem.; *me* angl.; *me*, *moi* fr.; *mam* dans l'Avesta; *memet*, *mihi*, *me* lat.; *mu* accad.; *mû* proto-méd.; *mâ* finnois; *ma* ostiac; *me* étrusq.; *me* zizaréen; *mi* wallon et irlandais, etc. — *Momi* en maori signifie: sucer *mamme* en all. (*memme*) nourrice; *mama* id.: donner à téter; *mamma* en finnois et lat.: mamelle, etc. — La raison pourquoi le mot „*eau*" est rendu par une semblable racine, est probablement parce qu'elle donne aussi l'idée d'origine primordiale, de nourriture, etc. En effet l'eau se dit: *mema* en lubalo; *mmi* en isiele; *mmeli* en aro, isoama; *momel*

en fulup, filham; *mambia* en biafada; *mambeu* en padsade; *mem* en sacram., mag.; *mehm* en copeh; *momi* en pujuni, tsamak; *mumdi* en sekumme; *mmal* en koriak; *mimal* en kolyma; *mimil* en tshukshi; *mimlipil* en karaga; *mampuka* en willamet; *mampo* ou *ampo* en lutuami. — Le sang, un autre liquide-source, est *mme* en abadsa; *mmei* en aro. *Mum* en japonais signifie: ce qui est primordial. *Mumu* ou *mami* ce sont les eaux de la création en accadéen. *Mamari* en polynésien signifie: l'écume des eaux.

Mau est la suprême divinité des Dahoméens. C'est la *Ma-shu* de l'Egypte, la *Mâ* (*Makha*) de la balance (vérité).

Mâ (*mâi*) signifie: venir, viens! (affirmation), la vérité, étendre le doigt comme pour affirmer (*protendere*), *maat* = mesure. Mais, par contre, il y a dans l'Inde, et dans l'Egypte aussi, la doctrine de *Maya* ou celle d'illusion et d'annihilation dans le trou (abîme) de *Pant* (*Punt*)!

Il est curieux que beaucoup de Nègres expriment la surprise, l'étonnement, la peur par le cri: *mayo, mawe*, litt. ma mère. En ég. *mam, num* ou *mu* signifie: mère, et *mahui:* miracle.

Les *sept* architectes ég. (Cabires, Cosmocratores) *Khnemmu* travaillent sous la direction de *Ptah* et de *Mâ*. Un maçon en ég. se nomme: *makh* (*makht*), forme ultérieure de *Mâ* (*Makha, Menka*) la déesse de la loi, de la mesure.

III. — Plusieurs fois on a signalé le curieux élément **nk, ng, kh**, etc. dans les noms des divinités africaines. Souvent il se trouve combiné avec- ou remplacé par **ma**, et surtout par **man** (*Imana*). Il est donc intéressant de chercher encore quelques analogies, surtout en vue de l'identification d'*Imana* avec *Ryangombe, Rikiranga* et les autres.

Ankh est en égyptien un *esprit*, représenté sous l'emblême d'un noeud, signe de vie, d'union, d'accouplement. Ce hiéroglyphe se rencontre même en Angleterre. Il se compose d'un cercle et d'une croix. *Weng* est le centre d'un carrefour. *Ukh* est le nom d'un esprit, comme *Akh* (*Akhet*) signifie également: esprit, *mânes*. Les mages qui les invoquaient, se nomment aussi *akh* (*umu***ganga***!*), et d'abord *hek* (*ku-heka,* kirundi). Sur les monuments égyptiens on a trouvé un *Ur-heka* comme grand charmeur du roi (son *umufumu,* ou *kiranga!*), le maître en magie. En effet, *hek* ou *huka* signifie: magie, charme, évocation des esprits des morts. Les *rekhi* sont les purs esprits.

Akhat, l'équivalent des *Quhites*, serviteurs de Yule, signifie: blanc et esprit. C'est le blanc dieu solaire, Horus, *Hu* ou *Khu*, mot qui signifie également esprit, comme *khen* veut dire: révéler (*kugan*). — L'ég. *hut* est encore: blanc. *Khu*: lumière et *khu:* blanc, sont des mots qui, avec la finale *t*, deviennent: *khut* et *akhut*. — Le dieu *Ka* (*nka, inka*) est le plus ancien *khak*, transformé en *Kah* ou *Hak* (*heka*). — *Akh* est un esprit vif, gai, créateur, viril, en ég., en assyr., et en hébr. C'est l'esprit franchement mauvais en japonais. -- *Ankh* (*Tum*) paraît bien le même que le *Jingo*, modification de *Kingo* (*Mentula*), dieu du peuple basque. On jurait „par *Jingo*", comme on jurait en Egypte par le mot: „*Ankh*" i. e. par la vie (*ankh*) de Pharaon. — *Unki* était encore un dieu. Selon Brugsch-Bey l'*ankh* spécial, *Unki* ou *Jingo* de la Basse-Egypte était *Atum*, le seul qui fut expressement nommé le dieu vivant. — L'oignon de *Hu*, autre forme de *Ankh*, raillé par Juvenal (*Sat. XV: 1*), était un emblême sacré, celui de la vie (*ingan, ankh-an*). — *Akha* (ég.) signifie: feu; *akhu*: la fournaise (le dieu du *feu* central). — Le fameux monument Stone*henge* voudrait dire: pierres de *aukh*, de vie. Elles esquissent en effet le *ankh*-signe (croix et cercle), la forme de *ing* = enclos (kir.: *ingo*). *Ang* en wallon signifie une place spacieuse. Le noeud en pierre a son analogue dans le *kank* (temple) perse, *yanick* = tombeau, *yinge* (cercle) zulu, *ying* (sépulcre, bracelet, collier) chinois, *conca* (tombe) italien; *ingu* (chapel. de perles) ako (Afr.); *kunk* (bracelet) *dselana* (Afr.); *kheung* (bracel. en pierres) chinois; *cingo* (ceindre) latin; *ceinture,* francais, etc. Le nom Angleterre vient des Angles, des *Angli*, dit-on. D'autres assurent, quoique cela paraisse assez paradoxal, qu'il faut lire: *Ankh-land* (*ing-, eng-, ankh-land*)! Le mot ég. *ankhiu* est employé souvent pour trépassés. C'est donc le pays des âmes, ou plutôt des *esprits* des morts, qui y débarquent la nuit sur le chariot *ancou*. Homère (*Odys. l. X et XI*) envoye Ulysse pour consulter les morts vers le nord, dans la contrée des *Kimmeroi*. Dans la mythologie et la folklore germaniques, l'Angleterre est la terre classique des esprits!

Anhu en zend signifie: vie, comme *ankh* (*khu*). *Akha* (gaél. *ogha*) veut dire: grand, illustre, honorable, et *Khu* ou *Akh* est le titre d'un prince en Egypte.

Ankh (ég.) avec le sens d'eau de vie, d'origine se retrouve e. a. dans le mot *aningo* en pongwe; *nke* en bamon et balu, *nki* en kanuri et ngola; *ngookko* en aiawong; *ngi* en kanem, munio et mumo; *ngongi* en maori; *inko* en tocantin; *tanak* en unalashka et kadiak; *aing* en madura et sumenap; *ninhanga* en jupuroco; *tang* en kusunda; *nlangu* en nyombe; *pankhu* en sunwar; *nak* en tonkinois; *ying* en ostiac; *ongou* en fertit; *azanak* en eslen; *niogodi* en mbaya; *amango* en nubien; *ong* en lepcha; *mingi* en okuloma; *riang* en tablung; *uhung* à Nizhni Uda; *kiang* en chinois, etc. *Ango* (*ngo*) en kirwana est le cteis comme *kha* et *mest* (*mes-ka*) d'où *mesa* (*onus*), mot défendu par le prophète Jérémie. — Selon Legge, les Chinois regardent l'arc-en-ciel comme le résultat d'une union entre le *yang* et le *yin* ╤ la lumière et les ténèbres, le feu et l'eau.

En égyptien *ank, anuk* ou *nak* veut dire:

le moi, le roi, le seul vivant („l'état c'est moi!"). *Ank* est peut-être un abrégé de *kank* ou *ka-nak*, comme en chinois: *wang, ang*, en sanscrit: *ganaka*; de même que les mots *king* (angl.), *koning* (holl.), *könig* (all.), *anax* (grec) sont peut-être un composé de *ka* et de *ank* (*ankh*)! *Ank*, variante de *nakh*, signifie: puissant. *Ankh* c'est la vie en ég., comme *nga* en maori veut dire: souffle.

Il est curieux que l'élément ég. *ank* (= moi) se trouve réellement dans les langues les plus disparates, Citons: *anoch*, copte; *anokhi*, hébr.; *anaku*, assyr.; *anak*, kizh et phén.; *ngs*, éthiop.; *nga*, kassia, bhramu, birmois; *ngi*, tumali; *ik*, holl.; *ich*, all.; *nga* dans beaucoup de dialectes africains; *n, ni, nzjewe*, rundi; *nga-nga*, ouest-austr.; *ngai*, Port-Lincoln; *nga-toa* N. S. Wales; *ngaityo*, Adélaïde; *ngatoa*, Riv. Hunter, et Wiradurei; *nga-po*, Murray; *nga-pe* Baie de l'Encontre, et Bas-Murray; *ngai*, Parnkalla, Tonganaga, Singpho, Tarawan; *naika*, Watlala; *ngwang*, kawi; *ngo*, miri, chinois; *ink*, Palouse; *inga*, limbu; *ang*, Rung-chenbung, bodo, garo; *anka*, kiranti, waling; *ung-gu*, chourasya; *ung*, khaling, dumi; *angka*, dungmali; *hang*, thara; *hanga* et *inkosi*, zulu; *ong*, Laos; *aing*, kol; *ing*, ho-kol, bhumy, kuri, santali, mundala; *ining*, Cayus; *ngappo*, Aiawong; *ayung*, cherokee; *ahan*, pima; *nyah*, Dieguno; *nah*, teruque; *inau*, Guadalcanar, Mallicollo; *unno*, Choctaw; *unneh*, creek; *ne*, chepewyan; *ni*, shoshone; *no*, netela; *en*, tamul, tulu, rajmahli; *inca*, Peru; *heinga* (ancêtre), maori; *uinga* (mari), eskimo; *aonach*, irland.; *aunk*, ar.; *inchi* (maître), malais; *inich* (puissant), gaél.; *hunkey* (brave), améric; *onnuku* (vivant, actif), ako. — On voit dans tous ces exemples indubitablement la racine **nk, ng**. Certains veulent la voir aussi dans le mot *jong, jung, young* = jeune, vigoureux; dans le basque: *jaung* = le dieu juvénil (*Jingo!*); le lithuan. *Jaunas* et le wallon *Jeuancg*, etc., comme renfermant le même élément ég. *ank* (vie).

En ég. *neka* est le serpent du mal, en sanscr. (ou chamite!) *naga*, en hébr. *nachash*, *Naas*, (cfr. S. Jér. *Qu. Hebr. in II Reg. XVII: 25*). C'est le *Nekiru* = démon de Yula (Afr.). *Neka* signifie, paraît-il, provoquer, illuder.

Un des noms du dieu *Shu* en Eg. c'est *Anhar* (*summanus*). Un autre nom était *Kapi*. *Shu* ou *Khu* signifie encore: régner, gouverner, puis: législateur. — Puisque *bakh* en ég. signifie: générer, le nom de Bacchus (né à Nyssa = *Διονύσιος*!) pourrait se lire: *Bakhkhu* = l'esprit de la génération (sic!) — *Ankh* était, paraît-il, le surnom de *Tum* (*Atum*) = le dieu vivant, dans la ville de *Tum*, *Pa-Tum*, le Phithom de l'Exode (*c. I:11*; V. Pelt: *Hist. d. l. Bible, p. 220*). *Sutem* (*shutum*) et *Pa-Ankh* étaient les deux titres du dieu *Atum* de Héliopolis. *Ankh* en ég. signifie aussi: accoupler; *anga* (en xosa) baiser *Shu* est le dieu-lion (*intare*); il est encore le singe cynocéphale en Egypte, comme *Yima* du reste. — *Anhar* donc était le dieu du souffle (de vie). *Ses, ssu* (*Isis, Hes*) signifie: respirer, souffler. *Ma-shu* est une divinité dualiste, androgyne si l'on veut (les deux-un). Sharpe a lu sur les monuments le mot *shu* écrit comme *mau* (*ma*) La première forme de *shu* était *khu: ma-khu*. Un groupe de signes lus *mau* pour désigner le chat (*inyabu, nyawu* dans les langues bantu!) était rendu d'abord par *shau* = chat, tandisque *mau* devait d'abord signifier le lion. Il faut donc lire en tout cas(!) lion-chat comme la résultante de *mau-shau*. Le même mot (ou racine) se rencontre dans d'autres langues pour désigner le chat ou le léopard. Ainsi, chat se dit: *macheu* en manyak (Thibet); *mage* en bagrmi; *mechou* en caraïbe; *mighoi* en mongol; *mucia* en ital.; *mocha* en bodo; *mochi* en khari. *Meko* est un léopard en penin (Afr.).

En *Num. XIII: 33, 34* sont mentionnés des fils d'*Enac* (*Anak*) comme des *géants*. Og (*Deut. II: 11*) était de cette race („*de genere gigantum*"). Goliath (*I Reg. XVII: 4*) était peut-être un survivant de la même race. Tous les anciens peuples placent de ces géants au début de leur histoire. Ils en font des *esprits* (*ank*), ou plutôt des hommes procréés sous l'influence d'esprits (cfr. *Gen., VI: 1, 2, 4: „.... gigantes autem erant super terram in diebus illis ...."*). Il est, certes, assez remarquable que cet élément *ank* (**ng, nk**) = esprit, se trouve dans les noms des dieux e. a. de l'Urundi, comme dans ceux des humains (médiums): *anak* (*enac*) et *Og* (*okh, ukh*).

En Polynésie (Mangaian) *Buta-ranga* est la déesse de l'abîme (Hécate, *hek, ku-heha, ur-heka*), et mère de *Maui*, le *Ma-Shu* (*Imana*) de ces insulaires. Si la moitié du nom: *-ra***ng***a* ressemble à du bantu, l'autre moitié: *buta* se rapproche passablement de la hideuse *Buto* ou *Peht*. Elle a du reste ses analogues. *Bahu* est un nom assyr. pour *Gula* déesse de l'abîme. *Beuth* à Biblos était l'épouse d'Adonis. *Buta*, dont la pierre est l'emblême, est une divinité bakadara. *Buto* à Fidji signifie: ténèbres, endroit de la nuit; *puta* en sanscr.: place vide, cavité, etc.

Hu est nommé un esprit de lumière, un bon démon (sic!). Mais *ka* (*kha*) permute avec *hek* (*hak*), comme en maori *iho* est corrélatif avec *ake*. C'est donc la même chose! Les esprits *Hu* et *Hak* (*heka*) sont blancs et noirs, de la sorte que *Imana* et *Ryangombe* se valent, comme Jupiter en haut et Pluton en bas. L'équivalent de *Hak* (*hu-kh, akh*) se trouve partout. *Akh* est le dieu lunaire assyr. En angl. on a *Jack*; en kodiak: *Ijah*; en saraveca: *Kache*; en laos: *Xaca*; en sân (Bushmen): *Cagu*; en loanga: *Chikokke* (idole noire); en ge: *Chugh-ra* (soleil noir); en erroob: *Geggr*; en singhalais: *Jaga* (démon); en seneka: *Kachqua*; à Port-Philippe: *Kaker*; en susu: *Kige*; en angam: *Achuche*; en finnois: *Ukko*; en galla: *Waka*; en gonga: *Yeko*; en sereres: *Aogne*; en cubain: *Jokahuna*; en otomi: *Okha*; en sioux: *Ogha*; en arabe: *Jauk*; en japonais: *Jacusi* (dieu de

la guérison); en koniaga: *Eyak* (le mauvais esprit), etc.

Le vautour (*naru* ou *narau*) était en Egypte l'emblême de la maternité, et dénotait la famille. En maori *ngare* signifie famille et relation consanguine. Il paraît, que le même mot se trouve en hébreu avec le sens de procréer, enfanter, jeune. En albanais *nieri* signifie: femme, comme *nâiri* en zend. *Nare* en sanscr. désigne la famille humaine en général. Or, en kirundi *umugore* signifie: femme; *ingona*: vautour; *umuryango*: famille, tribu! La ressemblance est frappante.

Munka (ou *menka*, *menkha*) en ég. est le nom pour poterie (*inkono*), ustensiles (*inkono*), choses fabriquées. Ce mot, ou ce signe, a le sens de faire, de former et de façonner (*plasmare* = *„kuumba"*, *kuwumba*), de travailler, de bâtir. En accadéen le mois sivan est le mois de faire des *briques*, et se nomme *munga* aussi! — On a fait la remarque, que *Imana* n'est pas à envisager comme réel Créateur, mais plutôt comme organisateur, *plasmator*. La déesse *Menâ* était le vase sacré. Comme *Menkat* (*Menât*) elle tient *deux* vases entre ses mains, et représente ainsi la potière mystique, créatrice. *Menka* est une forme de *Mensa*. Ses autres formes sont: *Menât, Maât, Makat, Maka, Mâya, Mâ, Macha* (irland.), *Maya* (hindu, grec), *Môt* (phénic.), *Nin-Muk* (assyr.). *Maki* en sanscr., ce sont les créateurs jumeaux; *meng* en chinois, c'est le commencement; en maori les jumeaux s'appellent: *mahanga*, en rundi: *amahassa* (*manhes* = *Isis*), en nyamwezi: *mabasa*. — *Num* et *Ptah* sont également figurés comme des divins potiers. Une des plus anciennes traditions chinoises représente *Yu* et *Shin* comme des potiers = *plasmatores* = démiurges.

Dans une inscription de Khorsobad il est question de *Nirgalli* (*Nirgallu*) et de *Kubur* (Cabires). Selon M. Oppert le sens de ce mot *Nirgallu* est assez obscure. *Gallu* en assyr. dénote une classe de mauvais esprits. *Nir* en ég. signifie: victoire. Le mois *kuzallu* (assyr.) était dédié à *Nergal* le roi géant de la guerre, comme le mois tybi (ég.) = kisleu (aram.), était consacré à *Shu*. Les démons dévorent les hommes commes des *kimi* (accad. *Ku*), qui sont des *Khemi*. Le *khu*-hiéroglyphe est le symbole d'un esprit. C'était un oiseau qui retournait périodiquement (*iyange* = ibis en kirundi). Les Accadéens avaient son équivalent *nam-khu* = oiseau-prophète (hirondelle?). — La chèvre était l'animal-type de Pan-*Imana* (*impene, imbuzi*). En angl. *buncus* est un âne; *bingo* un chien; *baingu* (wall.) est un taureau. C'est toujours la même racine **kh** = **ng**. *N, g, ng, nk, kf, gb, mb, km*, tous ces sons s'entre-changeant, le mot chèvre se trouve identique un peu sous toutes les latitudes! N'oublions pas qu'elle fut un animal fétiche très antique! Donc nous trouvons: *kapros* (grec), *caper* (lat.), *cabhar* (irl.), *gafr* (wall.) *gavar* (corn.), *gabhar* (écoss.), *khapu* (péguan), *tkhavi* (géorg.), *abr* ou *kabr* (ég.); puis en Afrique: *gbarie* (pika), *eburi* (matatan), *biri* (sân), *birii* (hottent.), *epuri* (meto), *mbuli* ou *mhuli* (sukuma, nywema), *obori* (okuloma), *oboli* (udso), *bora* (mose), *mbuzi* (bisa, sagara, shambala, boondei, taita, nika, fipa, ganda, rua), *mbui* (kamba), *mpeni* (gogo), *impongo* (tonga), *ongombo* (herero), *ohombo* (bihe, angola), *mpembe* (mbunda), *mpongo* (rotse), *mbusi* (guha, yao), *nkombo* (Bas-Congo, basunde, kabenda), *ipuri* (Mozambique), *pudi* (chwana), *puli* (suto), *mboni* (pongwe), *mbodi* (dualla), *mpori* (fernandien), *kombo* (mutsaya, musentandu, kasands, nyombe). — La vache, autre animal fétiche (Isis-Hathor, bos apis), se présente aussi avec une étrange analogie dans les éléments qui composent son nom, et où le *nk* (*ng*) domine. Voyons: *Ngombe* (cfr. *Ryangombe!*) en n'gala, basunde, nyombe, kasands, musentandu, mimboma, bisa, gogo, sagara, shambala, boondei, taïta, sukuma, kirwana, takama, shumbwa, kamba, swahili, pokomo, nika, senna, mbunda, rotse, guha, rua, angola, Bas-Congo, yao), *nte* (ganda, kimweri), *ingombe* (tonga, karanga), *inka* (rundi), *nyaka* (murundo, ham, isuwu, melon), *nage* (pulo), *nako* (nupe), *naguo* (goali), *nikai* (gbandi), *nika* (mende), *inkomo* (zulu, xosa), *kgomo* (chwana, suto), *ngopo* ou *kopo* (fernandien), *ongombe* (herero, bihe, pangela), *gombe* (Kilimane), *ingope* (Mozambique), *nyakka* (dualla), *ngompe* (songo), *nkombe* (kisama, kabenda), *nombe* (kanyika, lubalo, muntu, marawi, nyamban), *enobe* (matatan), *enope* (meto), *nompe* (kiriman), *nompa* (runda), *kom* (karekare), *ngom* (mutsaya), *gbami* (pika), *nan* (koama), *naba* = taureau (id.), *nâko* (nupe), *nako-ba* = taureau (id.), *anoko* (basa), *anoko-ba* = taur. (id.), *kebma* (ég.), *gawa, gaus, gam* (sanscr.), *gavi* (goth.), *khaboi-kumi* (Indo-Chine), *chuo* (h[t] allem.: cfr. *koe, kühe, cow*), *govyado* (slavon.), *kaûi* ou *khepsh* (ég.), *geûsh* (pahlavi), *gows* ou *govjado* (lettois), *ngabbu* = hippopotame (fulah).

Le *ilu* des inscriptions cunéiformes (dieu ou déesse) comme monogramme, a la valeur de *n*. En accad. *an* est le ciel, et prononcé *Dingir* = dieu, ce mot est employé comme invocation ou incantation. — Le nom du dieu *Nin-gar* des textes magiques accadéens (simplement du vieux chamite?) est traduit par M. Lenormant: „Maître du gouvernail"(?). On l'invoque: „Viens *Nin-si-gar*, grand pilote du ciel, poussant en avant ton sublime bois, ta *lance*"! Voilà la lance sacrée de *Kiranga*, un autre Jupiter-Lancius. *Har* (*Khar, Gar* ou *Horus*) était aussi nommé le pilote des dieux. — *Ka-Dingira* (*Tintir*) était l'ancien nom accadéen (i. e. chamite) de Babylone. L'inscription éthiop. de Nastosenen mentionne un *Tenkur* (*Dongola*). *Tingal* signifie: lune en tamul. *Tingalu* en tulu et en canarois est l'équivalent peut-être de *Tenkûr* (éth.) et de *Dingira* (accad.). — *Aka* était le nom accadéen de la lune (*â* = lune, *khu* = lumière en ég.) *Akhu* et *Aahu* étaient deux formes pour désigner le dieu lunaire. Selon

Lenormant, *Aku* était le type de la *royauté*, le premier monarche divin qui aurait regné (*Mwezi, Cyezi, ukwezi* = lune, de: *kwera* = être blanc = *khu*).

Un des titres des rois de l'ancien empire de Chaldée était: *Ungal-kiengi-ki-Akkad.* Ce *Kiengi* ou *Kingi* a intrigué bien d'Assyriologues. M. Lenormant pense que le sens de ce mot peut être rendu par celui de *plaine* par opposition à *akkad* = montagne. En assyr. *kiengi* signifie contrée en général. *Inchi* en swah. est un pays, ou une contrée, comme *nsi*, ou *'si* en nyamwezi et *insi* (ubwa*tsi*) en rundi. *Iniku* en opanda (Afr.) et *eniku* en igu est une forêt. *Manika* en kihha (kirundi) est une plaine marécageuse; *ahantu* en kirundi est un endroit, une place; *eanga* en murundo signifie: ferme; *heang* (chin.): un village; *yung* (d°): une enceinte fortifiée; *nagû* (assyr.): un district; *onco* (portug.): une colline; *yang* (chin.): une enchancrure dans les collines; *cnoc* (irland.): une colline; *chung, king, chang* (chin.): une colline; *kuanku* (Mandingo): une montagne; *kongku* (Loharong): une montagne; *chanokh* (hébr.) signifie démarquer une ville (fonder); *yinge* (chin.): un cercle; *cingo* (lat.): entourer, comme *anhu* ég. (fr. *enceinte, ceinture*). En effet, *fonder* ou construire une ville se réduisait en somme à tracer l'emplacement (*uruwa***nza**, *kuwa***nza**), à démarquer ses limites (*kuzitira imbibe, urugo*). C'est ainsi que, selon la tradition orientale, *Hom*, et après lui *Djemschid* faisait, en établissant partout des essaims humains après le déluge.

Il y a en Afrique un son particulier rendu par **ng**, comme dans le mot *nyombe* = boeuf, qui ailleurs a la valeur de **k** (surtout en maori) et de **h** (ég.). C'est au fond la même chose, de la sorte que dans les noms de *Rya***ng***ombe, Rikira***ng***a*, etc., le **ng** peut être remplacé par le **h** ou le **k (kh)** de *Ham, Kam* (*Kham, Cham, Khem, Chem, Chamos „deum Moab", III Reg. XI : 33*, etc.).

Tandisque *Iho* ou *Io* en Polynésie, selon M. Gill, est le nom commun pour l'esprit supérieur (cfr. kirundi: *hayi, héyé, éyé, hé* = où, doute, *fatum*), les esprits des morts, ainsi que les images des ancêtres (mânes) se nomment *Tiki-Tiki.* En Egypte les mêmes mânes et esprits sont des *Akhu, Khu* ou *Khi.*

Dans l'île de Mokoia, au milieu du lac Roturwa, il y avait, selon M. G. Grey, un très ancien temple avec des images sculptées. On y montre le géant *Tua*-**rangi** enterré dans un immense coffre en pierre. Ce nom paraît signifier: le faîte du ciel. C'est une espèce d'Atlas, le Nimrod des Maori. *Tefnut* (ou *Peht*, Buto) est la soeur de *Shu*, et se nomme aussi *Buata-Ranga* (*Puta* en maori est: le vide, l'abîme de la mort). **Ranga** signifie: élever, d'où **rangi**: le firmament, le ciel (*umwami wo hedzjuru* = *Riki***ranga** = roi du ciel = le *princeps aëris* des Warundi). *Nga* en maori signifie: respirer, souffler; c'est un mot qui est appliqué communement au corps = *manawa.*

Ngaru est le nom d'un esprit polynésien qui a les caractères d'un dieu-poisson (Derketo), de monstre marin (Behemoth), de tueur de géants (Hercule, Izdubar).

L'élément **ng** (*zi*) se voit dans beaucoup de mots désignant l'*eau* dans différents dialectes africains. Eau se dit: *ngi* en nguru, kanuri, kanem; *engi* en munio, mumo; *aningo* en pongwe; *ongou* en fertit; *inji* en bangbay; *nki* en ngoala; *nke* en balu, bamon. — Le nom du lac *Ta***ng***a***nyik***a*, qui a déjà tenté tant d'étymologistes, se rapporte peut-être au même élément. Il est curieux, en tout cas, que les mêmes racines (**ng**, *zi, amazi, minzi* = eau) se trouvent dans les noms de beaucoup de rivières et de lacs africains. Je ne cite que *Nyaviro***ng***o, Aka***nya***ru, Ka***g***era, Nya***nza**, *Nya***ss***a, Mara***g***ar***azi**, *Ki***ng***ani, Muyowo***zi**, *Lumpu***ng***u, Zambe***zi**, *Ruviro***nza**, *Ru***sis***i*, *Ko***ng***o, Luku***g***a*, etc., etc. — Eau se dit: *khonkha* en pali; *khungu* en tonquinois; *ngongi* et *ngawha* en maori, comme *khen-khu* en ég. Le grand esprit qui domine le lac Nyanza, se nomme auprès des riverains (Wasukuma, Waganda, etc.) **Mg***assa* (**Mk***assa*). *Ryangassa* est également le nom d'un esprit en Urundi. En Egypte la première *cause* était l'eau, et la première *création* dans l'Inde (déesse Gangès; bain de Cybèle). Eau (*ganga*) se dit: *khenka* en chinois; *ngongi* en maori; *ngi* en munio; *nki* en kanuri, n'goala; *ngi* en n'guru, kanem; *nke* en balu, bamom; *aningo* en orungu. *Ankh* en ég. est le liquide de vie. La déesse *Ank* avec sa couronne de chanvre, représente l'eau. La confusion de vapeur (qui s'élève de l'eau) avec *esprit* est commun. En vei *Dsina* est un spectre ou un esprit; *dsi* est l'eau. — Au Dahomey l'arc-en-ciel (eau), ou le serpent céleste, se dit *danh.* La source du *Ganga* est dans l'abîme des sept *Rishi.* — En Egypte le roi était *le ankh* = le vivant. L'hommage royal (par serment, redevance) se nomme en Afrique *hongo* (*ku-honga*), *hongi* en maori. L'usage du *hongi* (malais: *chium*) est, de ce saluer en touchant et en frottant les *nez!* Le même usage existe parmi les Fidjiens, les Eskimos, les Lappons, les Africains, les Chinois, etc. *Ku-nu***ka** signifie en bantu: sentir, renifler, le nez étant un organe du souffle, de la vie (*ankh* = *ku***g***ira* ou *ku***k***ira* = guérir, être sain, vivant). — Aussi le guérisseur se nomme: *mganga* ou *nganga* en nyamwezi, kum, kabenda, mimboma, musentanda, kanyika, mutsaya, bumbete, nyombe, basunde, kisama, sagara, shambala, senna, ganda (oiseau sacré), mbunda, rotse, rua, angola, Bas-Congo, Kilimane; *ngange* en isuwu; *ngan* en konguan, eafen, fan; *nanga* en kiriman; *ngana* en n'kele; *inganga* en tonga; *iganga* en karanga; *inyanga* en zulu; *onganga* en herero, bihe; *nyaka* en chwana, suto. — Une médecine se dit en conséquence *uwuganga* en bantu (*hunga* chez les Indiens Omaha). Santé (*salus*) est *nga* en kanuri, munio, n'guru, bagrimi; *inga* en ngodsin; *ngo-dodo* en tiwi; *nkindei* en nalu; *aingete* en n'kele.

Ankh signifie: oreille et nez en ég., et se dit *anko* en faslaha, *ngou* en landoro; *nogu* en kra, etc. — Au mot *„Eternuer"*, il a été dit, qu'on saluait celui qui éternue en lui souhaitant la santé (*kira* ou *gira* = guéris, en kirundi). Selon les Zulu, le fait d'éternuer indique qu'un bon esprit (*itongo-wong-ankh*) est avec l'éternueur. *Ankh-uta-snab* était le salut adressé à Ra („santé et longue vie à toi"). *Nye* signifie: souffle et vie en maori; *pungapunga* (narines) est un mot chez les Zulu pour exprimer un désir; *anga* en xosa signifie: baiser, aimer; *nuki* et *nkowu* en barba et pati (Afr.) signifie également: aimer.

Comme les rois de l'Egypte, les rois Noirs ont des prêtres (médecins) attitrés, nommés dans beaucoup d'endroits: **mg**a**ng**a, *umuganga* (*kira***ng***a*). Le Père Merolla au XVIe siècle mentionne déjà sous ce nom (*ganga*) le pontife suprême du roi du Congo. — *Nu* (*Noh* des Khoi-Khoi), *Nuhu* (*Hu* = *Akh* = esprit), *Num* ou *Nef* signifie: eau (*Nuach*, hébr.). Les Egyptiens le disaient le père des dieux (le père ou ancêtre des patriarches subséquents: Noé et ses fils). Son épouse était *Ankh*, la *Onga* des Phénicéens, la *Onka* des Gephyréens de Pausanias, la *Ulul* (*Uma*) des Chamites polynésiens et de l'Inde.

Le signe *ankh* (noeud, lacet), comme il a été dit, est l'emblême d'union, de mariage (xosa: *anga*), de vie. Le pronom personnel: moi (le roi), est *ank* en ég., *n (ni)*, *nzj*, *nge*, etc., dans toutes les langues bantu à peu près. En eskimo *innuk* désigne: un homme; *innuwok* vie. En maya (Amér.) on a les formes: *inic*, *winic*, *winak*; en javanais *wong*. Le terme *onnhe* = vivre des Iroquois est apparenté peut-être à *Wong* = esprit dans l'Afr. Centr., et à l'ég. *unku* = esprit (*nkuru* = grand). Le son nasal *nug* en cherokee (Amér.), comme *nge* en Afr., désigne aussi la première personne. L'australien *kobang* (javan. *kob-ong*) dénote la famille (*ank*), ou un noeud mystérieux entre deux personnes. L'égypt. *ankh* et le chin. *Heang* s'applique à un peuple en général comme nom typique. Les Bretons, selon Tacite, se nommèrent les hommes de *ing* (*ing-gau*). *Ing* signifie: clôture, clan; *hank* est le corps d'un peuple confédéré. *Enec* en irl. signifie: la protection du clan ou d'*ing*. *Aonac* en gaél. signifie: assemblée (kirundi: *umurongo*, *umuryangо*). *Ank* en sanscr. signifie: marquer; *ang* dans l'ouest de l'Austral.: appartenir à. Les clans (*imiryango*) avaient leurs signes totémiques de ralliement, principalement des animaux. Les Chinois totémisaient les signes du zodiaque. Ainsi, le lion était totémisé par le dragon = *lu***ng**; le scorpion par le mouton = *yang*.

On sait le culte que les Egyptiens avaient ponr l'ibis (Taht), nommé *inya***ng***e* par les Warundi, pour lesquels aussi il est un oiseau sacré. Les cafres ont leur oiseau-à-miel sacré = **ng***ende*; les Thessaliens la cigogne (*Cfr. Diod. I, 83; Plin. X : 23*). Le même oiseau (messager de *Holda*) est censé dans la Germanie, le Danemark et la Hollande, d'apporter les petits enfants. Cette Holda a sa demeure souterraine au près des *eaux* (*ku***zaa**, *ama***zi**), d'où la relation populaire établie entre les *Kinderbrunnen* et les fontaines. Les Maori vénèrent l'araignée nommée *pu***ng***awerewere*. L'ég. *rukh* est une espèce de phénix. Les *rukh* (*roch* des Arabes; le *sim-urg* ou *kam-rosh* des écritures perses) représentent les purs esprits.

Isis (*As*, *Hes*) était la génitrix à tête de vache. *Inka* signifie vache en kirundi précisement, et l'élément **nk** ou **ng** se voit dans les mots désignant la femme *generice* dans la plupart des langues bantu. Ex.: *manka* en ekamtulufu, udom, mbofon; *menge* en bayon; *mengue* en pati, kum, bayon, param; *mangbe* ou *mengbe* en momenya, bagba; *mengu* en param; *amanka* en mbofon; *umu***g***ore*, *umu***kazi** en kirundi, nyamwezi; *mke*, *muke* en swahili, etc. C'est la *menka*, *manka*, *mená* = nourrice égyptienne *Hes* (*Isis*) se trouve dans les mots: *azi* et *esu* qui signifient: vache en cafre et en isiele.

Selon Vigouroux (*Livres Saints, IV, p. 164—165*) on a trouvé sur une monnaie en cuivre, découverte à Tell-Lol, le nom d'un certain roi-mâne *Dungi*. Il serait autérieur à Abraham. — Chez les Nigritos des îles Adaman l'esprit supérieur se nomme *Puluga*, autre nom bien chamite. — Les Binouas(?), autre tribu pygmée, de Malacca ont un dieu *Pir***man** qui a créé le monde d'en haut. Chez les Orang Tenia sur la même presqu'île de Malacca on chante à l'occasion d'un mariage un hymne fort ancien, et qu'on n'a pas pu encore déchiffrer. Voici le refrain: *Hay char-ro-chay-sar*. C'est probablement du très vieux chamite, ce qui n'étonne pas chez ces Nigritos „ur"-Chamites. Le début (*Hayi*) ressemble beaucoup au début (*Hayi*) d'un pareil hymne chanté dans l'Urundi (V. *„Hymne"*, et Globus, t. 82, 1902, no. 16, p. 252—257). — Les Yakoutes, selon M. de Quatrefages, vénèrent un esprit *Ta***ng***ara*. — La déesse *Durga* femme de *Siva*-Cham a été nommée déjà. — *Mana*, selon Deniker, est le nom des caractères chinois employés par les Japonais. Les Egyptiens, comme on sait, attribuent les lettres à Toth-Seth. — *Uhngenmana* en Mélanésie est la force suprême (= *Lifu Haze*). — Attila et ses Huns étaient des Pygmées, dit-on. Or, le père d'Attila se nommait *Mu***nd***zuk*. — Au Nagpur ou signale un peuple *Munda* (*Hor, Horo* = homme). — Le peuple *anu* de l'Inde pré-aryenne est certainement proche parent des *annu* (*andhis*) ég., qui vénéraient le dieu *Kandu*. — Enfin, cette racine **ng** se trouve dans le nom de ce peuple nomade et énigmatique *Zi***ng***ari* (*Zigeuner, Tchinghiana, Tsiganes*, Gypsies, etc.) Cfr. A. Coloce: *Gli Zingari, Turino* 1889, av. carte.

En maori *anga* est une écaille, *angarite* un coquillage bivalve, *anga-anga* un ornement. *Ank* en ég. aussi signifie: serrer, se fermer.

Umuringa en kirundi est un bracelet, qu'on met comme signe d'initiation (puberté). *Renka* (ég.) est la période de puberté, et se rapporte à *ring* (chin. *ling*). L'anneau ou le bracelet se dit: *lunga* en kabenda; *nlunga* ou *nlungo* en mimboma, basunde, nyombe; *belingu* en kasands; *lingben* en nso; *alongo* en orungu; *longa* en baseke, orungu; *lenke* en lubalo; *wanka (= ankh)* en n'goala; *wuanka* en kisama; *wuanga* en lubalo; *owanga* en pangela; *nganga* en songo. Le hindu *langi* est une espèce de corset (ceinture), et *langiam* veut dire: être joint, uni (par le mariage). L'hiéroglyphe *khekh* est un collier à *neuf* perles (d'Isis) = signe de gestation. C'est le collier composé de plusieurs *lumpingo* des femmes Wanyamwezi et Warundi (*ivirezi*). *Khekhru* est le nom générique pour désigner les ornements. Le collier nommé *menâ* ou *menka* était un anneau à 9 ou 10 perles (9 mois), et était celui de la nourrice céleste (Isis). *Menu* en n'goala est un anneau nasal, nommé *emenga* en bola et *kamenga* en sarar. Un bracelet se dit: *menkua* en afudu; *uroka* en mpe; *arukà* en ebe. Les incisions tatouées depuis l'épaule jusqu'aux hanches des Australiens, se nomment: *manka*. Le sens en était si secret, qu'il ne devait être jamais exprimé en présence de femmes ou d'enfants. *Menkha* (ég.) signifie: vêture (*manka*). *Manaeka* en maori est un vêtement. – Le toupet (cheveux) des Maori se nomme: *ngou-ngou*. (V. quelques pages très intéressantes sur le *culte* de la chevelure chez les Chamites dans le bel ouvrage de Viçwa-Mitra: *Les Chamites, p. 70—75, 183*). Le *ngoi* des mêmes Maori, et le noeud *ankh (isunzu)* de l'Egypte dénote la période de puberté, ou plutôt d'initiation. La danse rituelle d'initiation chez les Cafres se nomme: *ngqongo*; celle des Maori: *ngangahu (ingoma)* (V. „*Tatouage*").

Il est curieux, que le mot qui veut dire: danser et jouer (danse rituelle) est le même chez presque tous les Bantu. Ex.: *(ku)kina* en mbamba, kirwana, takama, sukuma, sumbwa, rundi, songo, lubalo, nyamban; *(ku)kini* en ntere, mutsaya; *(ku)kine* en babuma; *(ku)kena* en bumbete, kisama; *(ku) gina* en kasands; *n'kan* en limba; *gani* à Tumbuktu, Kanem; *kan* en padsade; *yani* en salum, krebo. Les Fidjiens ont une danse religieuse, nommée *gini-gini*, dont les évolutions ressemblent à celles des Wavira (V. „*Danse*"). Les Indiens de l'Amér. du Nord ont également une danse *can-can* (danse lascive fr.). Leur *kantiko* est une ronde accompagnée de gestes antiques (sic!), selon Penn. *Gentikehn* en algonkin veut dire: danser une danse sacrée. *Kani-kan* en maori signifie: danser. *Kanu-kana* en cafre signifie: désir érotique. Les hindu appellent la hoche-queue: *matta-khanjana*. *Khan-khana* en sanscr. signifie: tintement d'une clochette. *Kan-kannu* en ég. est une danse sautante et sexuelle. Il est frappant ensuite, que cet élément (*kina*, *kena*, etc.) se trouve dans les mots qui désignent, dans les mêmes langues (africaines surtout): corps, ventre, entrailles. Ex.: *youno* (krepee), *n' yoni* (hwida), *n'nyonu* (Dahomey), *n'kona* (saldana), *gine* (tene), *ginei* (kisekise), *kun* (bu'om, mampa), *kono* (mandenga, kabunga, dsalunka, dankanka, bambara), *konyo* (toronka), *kenu* (kasm), *kuna* (bode), *kunu* (n'godsin, doai), *gungu* (Tumbuktu), *unna* (yasgua), *eni* (ebe), *ine* (igu, egbira); *inda* ou *nda* (rundi, nyamwezi, swahili, etc.). *Ingo (nko)* en kirwana est le cteis. *Kukuna* (kirwana: *kudōba* ou *kutoba*, d'où *Ntobo*, *Ntobora*, et non pas Tabora) en kirundi désigne la masturb. — Dans quelques langues le mot femme est rendu par des dénominations à la racine *n* ou **nt** (**nd**). Ex: *hona* (agaumidr), *kento* (mimboma, musentandu, basunde), *onda* (mbarike). L'hiéroglyphe *khun* (*ken*) désigne: l'origine, l'intérieur (*khen*, *khennu*). *Khentu* (*kentu*, arab., *Khendu*, *hindu*, *sindhu*, *Wahinda*) signifie encore: la femme comme emblême d'origine. Dans la traduction de la Bible d'Ulphilas (311—380) le mot femme est rendu par: *gens*, et celui d'épouse par: *ginio*. *Yoni* est le mot sanscr. Le lieu d'origine et de naissance est rendu par des mots semblables par-ci par-là. Ex: *kono* (maori), *quani* (tasman.), *koona* (austral.), *ch'hen* (chin.), *kuns* (mandan), *ken* ou *cons* (corn.), *con* (fr.), *gean* (irl.), *qen* (hébr.), *quan* (femme: norweg.). *Ken* en vei et *kêne* en kono est un village. La racine *nda* se voit dans *Kunda* (gebia), nom de la déesse *Durga*. *Kunda* en sancr. marque le nombre *neuf* (9 mois!) Neuf est *icyenda* en rundi, et *kenda* dans beaucoup d'autres dialectes. Le *κόνδυ* des Septante (scyphus de Joseph) est la coupe *knau* ég. *Kona* en maori est l'emblême maternel (*khent* ou *hunt*, ég.). *Cunda* en zulu est le mot rituel désignant la femme. *Khan* (pers.) est le corps; *quah* (hébr.) un jardin; *gona* une clôture en kandin, kadzina (Afr.). Il est probable que les *emim* (*hema*) de Jérém. (L : 38) étaient des emblêmes semblables.

Les Australiens ont une ceinture en forme de lacet *ankh*, nommée *yinka* qui est tressée avec des cheveux humains. Ce *yinka* correspond au *yinga* (= collier de perles colorées) des Cafres. Le *ingu* (en aka) est fait aussi de perles; le *hanga* (basunde) est une chaîne. Lorsque les filles des Fidjiens ont atteint un certain âge, elles recoivent de leur mère un *lipu* (*leek-leek* à Victoria.) C'est le *igupi* (*ingupi*), *nguo* des Wanyamwezi, l'*uruyonga* des Warundi. La même racine (*liku*) se voit dans d'autres langues africaines. Ainsi, un pagne ou petite jupe se dit: *lok* en wolof; *liga* en kano, kadzina; *loga* en kore; *lugod* en dsarawa; *ariga* en mbarike; *dolokie* en timbo; *halac* en soa, wadai; *melagiye* en beran, etc — Puisque ce pagne est fixé au moyen d'une corde ou d'une ficelle, et que cette ceinture (V. ce mot) paraît même plus essentielle que le petit vêtement lui-même, il est intéressant de constater, que l'élément **nk**, **ng** (*ankh* = lacet, noeud) se trouve dans les mots

désignant une corde. Ex.: *ngozi, umugozi,* swahili, rundi; *lugoye,* sukuma, kirwana; *ingozi,* tonga; *gole,* shambala; *ngoe,* nika; *lugoi,* ganda; *lugoii,* yao; *ogoli,* pongwe; *lozi,* mbunda; *losi,* rotse; *luzi,* sagara; *lusisi,* bisa; *luzigi,* boondei; *luga,* ou *ukonge,* taïta; *ilenge,* fipa; *ngeha,* landoro; *ngeya,* mende; *nke* (*nge*), bayon, pati, kum, bagba, momenya, papiah; *nket,* balu; *n'ket,* bamom; *nkui,* param; *nkoi,* matatan; *ongoi,* pangela; *ungos,* runda; *nek,* konguan; *orugba,* igu, opanda; *olugba,* egbira; *oruka,* ou *aruka* (anneau), ife, ebe; *uroka* (bracelet), nupe. Un bracelet (rond, qui entoure) comme on l'a vu, se dit: *nganga* en songo; *wuanka,* kisama; *wuanga,* lubalo; *owanga,* pangelo; *wanka,* n'gola.

Les divinités ég. tenaient entre leurs mains, comme symboles, le *hek* (*kuheka*) ou *aut* (bâton pastoral, crosse) et le *khi.* Ce *khi* était un drapeau (*uru***hunge**) signe d'esprit, de souffle. Le casse-tête (bâton) est porté par les rois nègres comme signe de royauté, de pouvoir, de commandement. Il se dit: *rungu* (*zungu*) en swahili; *ingundu, uwuhiri* en rundi; *mbugiri* en nyamwezi, etc.

En australien *ngangan* signifie: mère. En Afrique le **n** et le **ng** se confondent. Mère se dit: *nga* en soso, kisekise, tene, mende, dsarawa; *ngo* en tiwi; *noki* en hwida; *noko* en rundi, nyamwezi; *engo* en kiama; *ngue, ngie* en orungu; *ngua* en musentandu; *ngoro* en mbamba; *ngob* en mbe. *Nana,* ou *nina* et ses variantes signifie: *sa* mère; *noko,* etc.: *ta* mère; *mama, mawe, mayo,* etc.: *ma* mère. Cette règle est générale en bantu. Toutefois, la racine **n (ng)** dénote aussi la première personne. Ainsi moi est: *nge* en mende, gbandi, songo; *ngo* en landoro, kasands; *nga* en n'gola, kisekise, gbese; *ngi* en bola, mimboma, musentandu; *ng* en mahi, dahoméen; *ngini* en fulup; *nko* en marawi. On peut y ajouter: *ngs* (éthiop.); *ank* (ég.); *anaku* (assyr.); *anokhi* (hébr.); *nga-nga* (O. Austr.); *ngai* (Port-Lincoln, Tarawan); *ngatoa* (wiradurei); *naika* (kamilaroi, chinook); *ngo* (chin.); *ink* (Palouse); *inga* (limbu); *ung* (khaling); *hang* (thara); *nga* (birmois); *ayung* (cherokee); *nak* (gundi). Les équivalents de *nina* (*nana*) pour mère et première personne, se voient en: *nein* (shan); *nung* (siam., khamti); *onnon* (koriak); *ennene* (tshuktshi); *unieen* (appa); *unnane* (manx); *onan* (corn.); *unan* (bret.); *onna* (malayalim); *nengui* (fonofono); *nyoonbi* (Austr.); *nin-gotchau* (ottawa); *nancas* (adaihe); *uninitegni* (mbaya). Mère se dit encore: *nna, ina* ou *na* en kabunga, dsalunka, dankanka, mandenga; *nina* en bola, balu; *nna* en padsade, gurma, koama, mbofia, mbofon; *nne* en basa, isoama, abadsa; *ninu* en kra; *nande* en krebo; *none* en anfwe; *nau* en bagbalan; *nnu* en yula; *nene* en isiele, pulo; *ninge* en landoro; *nen* en bamon; *inna* en goburu; *enna* en okam; *anen* en kaniop. — *Nun* (*nnu, nu*) en ég. est l'eau comme principe de tout. *Nana* en véd. signifie: mère; *nana* est la genitrix babylonienne; *nin* la maîtresse assyrienne; *nini* la mère en malgache (?). Cette racine, exprimant l'idée du *un,* qui est le premier (le moi), est manifeste dans l'ég. *ank* = roi; le grec *anax*; le maori *heinga*; l'irland. *aonach* = prince; l'ar. *aunk*; le malais *inchi* = maître; le péruvien *inca*; le basque *jainco* (*Jingo*) = divinité. *Ank* redoublé donne simplement plus d'accent et de force au terme. Ainsi, *ngangan* (O.-Austr.), *ngoingoi* (maori), *nêingmenna* (tasman.) signifie: la mère ou la femme par excellence; *nga-ango* (yarra): l'haleine; *ngango* (austr.): le vrai commencement. L'élément, ou la racine, désignant la femme par excellence, est presque toujours le même en Afrique (*nk, ng*). Citons encore: *-goregore* (rundi), *nike* (eafen); *nkas* (marawi); *negne* (bute); *onogua* (akurakura); *ungwe* (n'goala); *nkelo* (nyombe); *ankona* (sân); *nyoka* = serpent! (cafre); *nga* (ho); *unnaach* (chemmesyan); *ehnek* (à Sa Barbara); *naijah* (uta); *nogahah* (winebago); *yeheng* (seneka); *nickib* (attakapa); *neyau* (baniwa).

La branche de l'arbre est le type de l'en, fant (Horus, Bacchus, *Rikira***nga**). *Rem* (*renrenn*) ou *remen* (*lemen*) est l'enfant-branche en ég. Or le bras se dit: *renga* en kupuas; *lango* en thibetain, serpa; *lang* en Cochin; *rongo* en murung; *lengye* en biajuk; *lengan* en menadu; *ranka* en lithuan.; *rank* (branche) en holl., germ.; *aranine* en mare; *ukuwo***ko** en rundi.

Les noms désignant la nuit, les ténèbres, l'ombre, les esprits et les monstres, ainsi que le coq (qui surveille la nuit: coq d'*Imana*!) se ressemblent étrangement. C'est toujours la racine *nk, k, ng* qui domine! *Ikikoko* en kirundi est un monstre, comme *akhakh (nakak)* en ég. *Gig (gigim, gigas)* en accad. signifie: ombre, nuit, le Noir. Le monstre des ténèbres (ou démon) est *gigilen* (dsarawa), *kogiwu* (gurma), *kekuru* (guresa), *kokia* (kasm), *igue* (isoama), *gwigwiou* (doai). La nuit se dit: *usiku* en nyamwezi, etc. Le désert sablonneux, demeure des esprits, se dit: *nyika* en nyamwezi; *nyeke* en dahoméen, hwida, etc. Le serpent est nommé: *nyoka, inzoka* dans la plupart des langues bantu. C'est aussi le cas pour le mot *nkoko, nkuku* et ses variantes, pour désigner de coq de nuit. Voici pour le serpent: *nyoka* (kabenda, mimbona, musentandu, nyombe, n'gola, lubalo, songo, kisama, nyamban, swahili, shambala, boondei, taïta, nika, senna, rotse, rua), *inzoka* (rundi, tonga), *njoka* (sagara, ganda), *nzoka* (nyamwezi), *nsoka* (kamba), *inyoka* (karanga), *onyoka* (herero, bihe) *nioka* (angola, basunde, Bas-Congo), *noga* (chwana, suto), *mpene* (pongwe), *mbamba* (dualla), *nyoga* (kasands), *nyok* (kanyika), **nâga** (sanscr.), *neke* ou *nakahi* (maori), *nachash* (hébr.), *naya* (arab.), *snake* (angl, *naka* (ég.). Il y avait en Eg. le vieux serpent anguleux *akhekh.* Le vampire assyr. se nomme: *akhkharu. Yaksha* en sanscr. est le dévorateur mythique (*gege* en zulu). On peut y ajouter le *ôgre* des légendes médiévales; le fidjien *Kagka* (hadès); le *Kikymora* (dieu slavon. de

la nuit); *Eyak* (le diable de Koniaga); *Aka* (démon japonnais); le *Iaga* des Russes; *Ndengei* (divinité-serpent de Fidji); le *Danh*-serpent (divinité) du Dahomey. Une des formes du *Akhekh*-Typhon-dragon égyptien est celle où celui-ci est représenté comme gryphon, avec le corps ailé d'une bête *(Okapi!)* et la queue d'un serpent. Le serpent *nâga* jouait un triste rôle dans les mystères à Eleusis, à Carthage, chez les Hindu, comme maintenant encore au Dahomey, et un peu partout en Afrique *(isato)*.

En ég. *aak* est un homme âgé; le mot est identique à *aak* = mage, magicien. *Akh* est la mort (mânes). *Hag* est un serpent; *yeya* est une sorcière en polonais et *hekau* (ég.) signifie: charme, magie *(ku-heka, ur-heka)*.

Le monstre *Akhekh* était noir. Le démon *Hikuleo* de Tonga lui ressemble. Comme lui il était à queue de reptile *(hiku)*. Le *seshanaga* de l'Inde était noir encore, et à *sept* têtes, comme celui de l'Apocalypse.

Le titre d'un chef de Samoa est *Maunga* = montagne. C'était la montagne de *Man*. Reste l'élément **ng***a*. Or, *Igitara* est le mont ou le pays sacré d'où viennent les *Wahinda*. Ce *Kitara* (*Igitara*) ne serait-il pas synonyme avec le *Kedar* d'Is. XXI : 13—16, XLII : 11; Ez. XXVII : 21? Ce nom de Kedar, qui signifie, paraît-il = brun ou brun-rougeâtre (qui est précisément la couleur des Wahinda), est appliqué à une tribu particulière descendue d'Ismael, et à tous les Arabes (?) Ce sont les *Cedraei* de Pline (*Hist. nat. V, 11*). Les *Nāgās* de la Capisène et de la contrée de Taxila étaient appelés: *Kodāras*; *Kodraveyas*. Or, ces anciens peuples du sud de l'Arabie (Hadramat: Himyarites, Sabéens, etc.) composaient une colonie chamite. Les *Képhènes* des Grecs (*Kefa. Keft, φοινικες*), et les *Kefas, Kapilas* sont tous de la même souche.

Tanga en Afrique signifie: montagne dans certains dialectes. — *Nga* en cafre est le nom d'un *mimosa*-arbuste; *nga* signifie: désirer dans la même langue. C'est l'arbre du serpent, de la tentation.

Les Singhalais vénèrent deux esprits jumeaux Gopolu et *Menkara*. — Les insulaires de la Mer du Sud, selon Cook, vénèrent une *kolla-fou-tanga*, espèce d'Eve créatrice et maîtresse du ciel. — Les Chinois assurent, que leur *Yu* a érigé une colonne sur un des 72 sommets du mont *Hang*, en mémoire de sa victoire sur le déluge. — Dans la chronologie fabuleuse des Hindu il est question des sept *Rishis* (*Manus*-patriarches, *rekhi* = mages (ég.), occupant l'ère *magha(?)*. — Dans beaucoup de langues bantu le verbe: *kuroga* ou *kuloga (umurozi)* veut dire: maléficier (goétie). Le mot *lechash* (hébr.) dénote une formule magique. *Lugud* (accad.) est un bon présage. *Lachos* (grec), *likha* (hindu), *lukke* (*luck* = dan.) veut dire: sort, fatum, fortune, chance. *Richa* (*rig*-Veda) en hind. est une invocation magique; *rakhi* un charme; *raki* (*rikshi* sanscr., et *rekhi* ég.) est un charmeur, mage, goète *(umurozi)*. Le mot araméen *raca* (Math. V : 22) doit probablement se rapporter à *raki*, ou à l'ég. *raka* = profane, infâme.

La combinaison de l'élément **ri (li)**, le préfixe de *grandeur*, avec **k, kh, g, ng** (*khu* = esprit), est remarquable dans les mots qui désignent l'*homme* (le mâle), le roi, la loi, la puissance. — *Rekh* signifie: race, lignée en ég. (kir.: *umurongo*). *Lesi* en nki et *lezu* en mbarike, signifie: tête. L'ornement *iki***rezi** dans l'Urundi est le symbole de la virilité (puberté), et de la royauté dans l'Unyamwezi. Un homme (vir) se dit: *ras* (arab.), *rosh* (hébr.), *lugsho* (gonga), *msha*, *umugabo* (rundi), *mgoshya* (sukuma), *lukku* (arawak), *laqui* (umray), *lacay* (St Miguel, St Matheo), *tlacatl* (huasteca), *lokka* (yerakali), *lokro* (taremuki), *lake-laki* (malais, sumbawa), *laki* (Madura), *arka* (sanscr.), *rich* (devenir dur: sanscr.), *lech* (hébr.), *arachdach* (gaél.), *arke* (étrusq.), *arrach* (irland.), *ariki* (chef: maori), *origu* (chef: dsekiri), *erhek* (turq.), *orak* (ulu), *ereck* (dur: Californie), *rag* (arniya), *recke* (héros: germ.), *reckr* (norweg.), *rekh* (ég.), *rik* (danois), *rye* (angl.), *righ* (roi: irland.), *rag* (roi: véd.), *ra* (roi: ég.). — Les mots suivants qui ont rapport à la réproduction, à la puissance virile, confirment ce qui précède. Citons: *rak* (accad.), *rac*, *ruc.*, *rākā* (sanscr.), *erezi (ikirezi* en kir., zend*)*, *roke* (angl.), *reku* (fidjien), *roki* et *lecka* (Gippsland), *rekh* (ég.), *rak*, *lak*, *lag* (sanscr.), *likh* (sanscr.), *laka* (cafre), *λεκέω*, *λεχέος*, *λεχω*, *ληχᾶν* (grec), *alaich* (gaél.), *lig* (écoss.), *lakeo* (éthiop.), *luch*, *luched* (irl.), *laki* (malais). — Les mots: loi, règle ont encore parfois la même forme. Ex.: règle est *rek* (ég.), *regula* (lat.), *regla* (island.), *rigle*, *règle* (fr.), *riaghal* (irl.) *heki* (galla); — loi est: *leg* (chin.), *lex* (lat.), *laga* corn.), *log* (norweg.), *ligh* (irl.), *lagh* (gaél.), *laqcha* (maltais). — Enfin et surtout, le mot esprit (*ruch*, *ruach*) contient les mêmes éléments dans des langues apparemment bien éloignées. Ainsi: *rukh* est un esprit en ég.; *ruch* est l'esprit générateur en hébr.; *ruh* signifie: esprit, essence en hindustani, turque, arabe; *leik* en chin. et *wrach* en écoss. est encore un esprit, de même que *logh* est un esprit éthéréen en irlandais (*lec*).

Le mot *ur-heka* a été déjà signalé. Dans le kirundi archaïque il signifie: regner (et peut-être autre chose), et il est employé dans les hymnes sacrées. *(V. „Hymne".) Hek* ou *huka* (ég.) signifie: magie, charme, évocation des esprits des morts. Un *ur-heka* est trouvé sur les monuments ég., comme grand charmeur du roi, maître en magie *(umufumu, ikiranga)*. *Ukh* est un esprit et *akh* signifie les mânes. Les anciens *wikka* et *scin-laega* étaient des évocateurs des ombres (morts). Ce sont les *rekhi* des Egyptiens. En breton *belech* est un prêtre, et selon Strabo les druidesses de la Bretagne se nommèrent *brig (brigk, rekh)*. — La déesse à tête de chat (Pasht *Menhi*) est nommée: *ur-heku* = la grande souveraine, le grand pouvoir ma-

gique, la cuisse *khepsh (kotu, kotua,* maori = respect; „gladius columbae" de Jér. XLVI:16; L:16). C'était *Sekket* adorée encore, comme autrefois à Eleusis, par les *Sakteyas* actuels de l'Inde (cfr. Baronius: *Ann. Eccl.* t. XXI, p. 89). — *Hek* (ég.) signifie: roi, souverain. On connait les fameux *Hekshus (Hyksos)* de l'Egypte. C'était une race pastorale. Les rois *Watutsi (Wahinda)* sont bien des rois pasteurs. Le mot *ku-heka* qui leur est appliqué par les *Watwa,* est donc bien remarquable (cfr. *isho = Shu*). A Msalala un puissant chef-pasteur se nommait *Shashu.* Les Japonais ont une divinité *Oshu, Oshira,* nom qui signifie: blanc (le blanc *Mwezi*). Les *Dasyous* = hommes à peau noire, *Rakshasas* étaient les autochtones de l'Asie. Leur nom, toutefois, ne paraît pas devoir tirer à conséquence. *Shosh* (hébr.) est un personnage noble, libre; *sish* (sanscr.) = distingué; *sos* (copte) = troupeau *(isho!); umufansoni* (kirundi) = un noble personnage. — Une pierre secrète employée dans un but divinatoire par les Tasmaniens, se nomme *heka. Hika* en maori veut dire: faire une cérémonie avec des incantations. — En sanscrit la grenouille se nomme *bheka.* C'est *heka* avec l'article. Un des titres du roi en Eg. était celui de „roi des grenouilles!" Son épouse était *Heka = P-heka.* C'est la *bheki* des légendes sanscrites.

On a pu remarquer que l'élément *zi* (*si, tsi, tzi, ku***zaa**, *ama***zi**) est intimement lié à celui de **ng, nk (kh),** et même à celui de *man* et ses variantes. Ainsi, les noms des esprits supérieurs de la moitié occidentale (sud-) africaine sont, en grande partie au moins, à la base de *nz* (**Nz***ambi,* **Nz***ambye, Le***za** ou *Le***s***a, Ti***x***o* (*Tik***zo**), *Red***za**, *Ki***x***i,* etc.). Le Dr. Keane (*Man past a. present, p. 115*) base tout un système sur cette particularité, curieuse en effet, que cette racine **(z)** prédomine à l'ouest, tandisque **ng (nk)** dans les mêmes noms de divinités est quasi générale à l'Est, et que vers l'intérieur les noms avec les deux formes se mêlent. Il cite alors à l'Ouest *Nzambi* chez les Eshicongo, et les Bihe; *Nzambi-Pongo* (kabinda), *Zambi* (lunda, Loango), *Nzâm* (Bateke), *Nyampe* (Barotse), *Nyambi* (Loango, Dwalla, Yanzi), *Anyambi* (rungu, bonga), *Anyambié* (ashira), *Njambi* (mpongwe), *Ndyambi* (Herero), *Onzambi* (bunda), *Nsambi* (Bangala), *Anshambi* (Bakele, etc. A l'Est et dans certaines parties de l'intérieur il signale: *Mulungu* (Moero, Tanganika, giryama, nyika, kamba), *Murungu* (Sofala, Nyassaland), *Molongo* (yanzi), *Moloko* (makua), *Mluga* (Kilimane), *Mungu* (Banguelo), *Muungu* (Tete, Zambezi, swahili), *Mungo* (pokomo), *Mukuru* (Herero), *Mulungulu* (chwana, mhambane(?)), *Unkulunkulu* (zulu), *Ukulukulu* (mpondo). Ces derniers seraient des nécrolâtres et les premiers des naturistes! Il n'en est rien. Les racines **z** (*za, -zaa*) et **ng, nk,** *m***an** reviennent à la même chose, ou aux mêmes personnages. Tout au plus pourrait-on soupçonner dans les deux racines les deux noms de deux ancêtres très anciens, p. e. des fils ou petits-fils de Cham. — Il est donc intéressant de glaner encore quelques analogies à ce sujet. *Tzi* (*zi, ziz*) en assyr. est l'*esprit* inhérent de vie. *Tes* ou *Tsui-ta* (ég.) est l'abîme (*Watu-tsi!*). *Azi* (*zuza*) en cafre signifie: vache, comme *esu* en isiele. *Isis,* déesse à tête de vache, se nomme: *As* ou *Hes. Seses* est une forme gnostique de *Tesas* (Neith ou Isis), et signifie: mère du souffle de vie. *Ziz* (hébr.) signifie: tremblement, et l'oiseau rabbinique de l'âme porte le même nom (*zizit*). *Sisa* en ashanti veut dire: âme, et *sus* (arabe): origine. Dans le très ancien culte des Accadéens (Chamites!) les *Zi* sont des esprits. Dans beaucoup de langues bantu *ku***z***aa* (*ku***z***ala, umuka***zi**) signifie: mettre au monde des enfants. Il est assez curieux, que les mots qui désignent l'habit (puberté) sont également à la base de **z.** Ex.: *impuzu* (rundi), *zuzo* (papiah), *synas* (ham), *geze* (toma, kra), *gese* (gbe), *ses, shes* (ég.), *sas* (hébr.: lin), *susei* (n'goala), etc. — L'eau, qui partout est mise en relation avec les divinités („*spiritus aquis incumbens*"), est: *dsi* en vei (*dsina* = spectre), *ma***nzi** (tonga, kamba), *ama***nzi** (kingoni, zulu, xosa), *ama***zi** (rundi), *ma***zi** (shambala, boondei), *mensi* (bisa), *mare***nga** (gogo), *meji* (sagara, taïta), *madji* ou *maji* (swahili), *madzi* (pokomo, nika, senna, ganda), *minzi* (kirwana, sukuma, sumbwa, takama), *maza* (Bas-Congo), *mesi* (yao), *maxi* (Mozambique), *metse* (chwana, suto), *machi* (fan): — La qualité de bonté et de beauté est rendue par des mots qui recèlent le même élément (*z*). Bon (beau) se dit: *-iza* (rundi, sukuma, kirwana), *-soga* ou *zoga* (kirwana), *dzudzu* (opanda); *zuzu* (igu), *susa* (egbira), *ezoz* (adirar), *suasi* (yala), *uzi* (yasgua). *Seis* en gaél. et en irland signifie: plaisir; *sasa* en zulu et en hébr.: délecter; *sos, sis, zoz* en hébr.: exulter; *sas* en sanscr.: danser de joie! Toutefois, la bonté de ces *εὐ-δαιμονες* est fort relative!

La lune (et les périodes lunaires, mois) est, un peu partout en Afrique, désigneé par le mot: *mwezi* ou ses variantes. Ex.: *ukwezi* (rundi), *mwezi* (tonga, bisa, shambala, boondei, taïta, kirwana, sukuma, sumbwa, takama, swahili, pokomo, ganda, guha), *mwesi* (yao), *omueze* (herero), *moezi* (marawi, muntu), *mbesi* (kasands, lubalo); *mbese* (n'gola). La rivière Zam*bezi* est la Cuama-*Mbezi. Unyamwezi* est le nom donné par les Arabes à la contrée où ils supposaient qu'étaient sises les montagnes de la lune („*montes lunae*" Ptolemaei). En swahili *-ezi* signifie: puissant. *Mwezi* est ordinairement dérivé de *kwera* = être blanc, brillant. On peut en douter. En tout cas, il est curieux, que la forme du mot (avec le préfixe *uku*) est tout à fait anormale en kirundi, tandis que le nom de *Mwezi* (ou *Cyezi*) sans préfixe, est employé pour désigner les rois du pays. Puisque les sources du Nil (*ubi „montes lunae"* secund. Ptolem.) se trouvent réellement sur les confins de l'Urundi et

du Ruanda, ce nom est, certes, très remarquable.

Quelle conclusion tirer de ces recherches sur les *noms* de ces *„dii gentium"?* En disséquant ces noms, et en remontant à leur origine, on arrive toujours à l'*homme* apothéosié, divinisé, canonisé à rebours, qui est adoré avec son patron spirituel et mauvais, son pénate *(penus-nos-natus)*, ou un autre. C'est la réflexion qui s'impose impérieusement, lorsqu'on envisage ces gibborim. Oui, l'humanité, oublieuse de son Créateur, s'est cherchée *soi-même* dans son orgueil et sa perversité, et elle a fini (elle a commence de bonne heure!) à adorer un *Siva* et une *Ulul* (*Uma*)!

Plusieurs fois j'ai averti, que les étymologies si spécieuses qu'elles paraissent, sont sujettes à caution. Le lecteur l'aura pensé peut-être souvent en parcourant cette notice. Ce sera bien encore le cas de le faire pour la notice sur les 4 races de l'Urundi. Néanmoins elles ont parfaitement de la valeur, et je puis citer ici un mot du célèbre Dr. Weiss, un homme éminemment compétent qui, dans l'Introduction de sa: *Weltgeschichte*, vol. I (Orient), p. XXVIII, écrit: *„Wo alle Urkunden „über die ältesten Gedanken* (Religion)..... *„und die Urgeschichte eines Volkes fehlen, ist „die Sprache die wichtigste und sicherste Ur- „kunde; sie löst am einfachsten die Fragen.*...."

Dans la notice qui précède j'ai e. a. utilisé les deux ouvrages de M. G. Massey (*A Book of Beginnings*", et *„The Natural Genesis*"). Certes, l'*esprit* de l'auteur est détestable, mais les quatre énormes volumes n'en contiennent pas moins d'appréciables données, éparpillées, il est vrai, dans un amas confus de matières les plus disparates.

Arbres, Pierres, Hauteurs.

Le culte de certains arbres et du bois est tellement réel chez les Warundi, que le nom générique, pour désigner une amulette (remède), est synonyme avec celui de bois ou d'arbre. Quoiqu'il ait été question déjà de ce sujet aux mots: *„Arbre"*, *„Bois"*, *„Sycomore"*, *„Temple"*, il convient de chercher encore quelques rapprochements et analogies à ce culte chez d'autres peuples, et cela en connexion avec le culte de la pierre et des hauteurs *(excelsa)*.

L'*arbre avec* ses branches était en Egypte le type et l'emblême de la mère primordiale *(Rennu)*. Il signifie le pôle, et s'unit à l'unicorne comme emblême. — Le tripode de Delphi avait la forme d'un *arbre*. — L'arbre de science à *sept* branches des cylindres assyr. est accompagné par le soleil, la lune et par sept étoiles. L'*asherah*-arbre assyr. à sept branches (serpent *nâga*) est basé sur une colonne centrale. L'arbre dénote l'ascension: mont, hauteur (*itaba, „excelsa*"). V. sur le „Höhencultus" quelque chose de *M. van Gennep* dans: Bijdragen t. d. T.-L.- en V. v. Nederl. Indie, VI[e] Serie, t. II, 1896, p. 89 seq.; *Wilken* (Animisme, p. 139), et l'ouvrage d'*Andrian:* Höhencultus, Wien, 1891. — A Java(?) un „berggeest" porte le nom de *Apé* (*nene*) *mantoe Hari* (*cfr. Arch. intern. d'Ethnogr., t. IX, p. 69*). — Les indigènes de Célébès ont également l'arbre-type du pôle. — A Ephèse l'arbre-*Leto* présentait le caractère d'un arbre de vie.

Le serpent et l'arbre sont inséparables dans les faux cultes. L'idée d'un serpent sur un arbre fruitier est commune chez les auteurs grecs. — On trouve les traces de cette idée dans les grottes indiennes, aussi bien que dans les temples abyssins. Sur les sarcophages égyptiens on voit le serpent roulé autour d'un arbre fruitier, ainsi que sur les monnaies de Tyr. Les Caraïbes de l'Amérique centrale adorent un arbre fruitier *avec* le serpent qui se trouve sur ses branches. Selon Bruce *(Voyages, t. IV, p. 344)*, les Gallas adorent le serpent, l'arbre, la lune, les planètes, et les étoiles.

Le colonel Drax découvrit à Silbury-Hill du très vieux bois de chêne, restes d'un arbre druidique. On avait à Babylone le temple „du grand arbre" de temps immémorial. L'arbre et (sur) la montagne était le symbole du pôle. Silbury était également le mont *de* l'arbre sacré (ou du pôle). L'arbre ou le mont des dieux s'entre-changent. Les Mexicains érigèrent des collines artificielles en honneur du serpent divin. Sur un vase grec, on voit le serpent gardant les pommes d'or des Hespérides. Ce serpent est un dragon de feu (*Uraei*) dans plusieurs légendes.

Donc, l'arbre et la montagne sont bien les deux symboles ou types qui ont davantage préoccupé les races humaines. Un poète hindu s'écrie: „De quel bois, de quel arbre (les dieux) ont-ils fait ciel et terre?" Hésiode dit, que l'arbre et la *pierre* contiennent de grands mystères (Cfr. Hom.: *Odyss. 19, 163.*) Après le déluge de Deucalion les hommes renaîssent des pierres (*awana w' iwubuye*, c'est le nom que se donnent les Watwa.) — Les Zulus ont un arbre magique, et un rocher avec deux grottes qui se ferment et s'ouvrent à la voix de celui qui est initié, et qui connaît le mot d'ordre. Les Hovas érigent des monuments mégalithiques (*menhirs, dolmens*), qui, selon M. Ch. Letourneau, font penser à leurs lointains encêtres libyens(?), mais qu'ils vénèrent en tout cas.

Partout, en Afrique (Eg.), dans l'Inde, dans la Grèce, le mont et l'arbre furent les symboles ou les types de *Knepsh*, de *Ri (Ishtar)*, de *Hathor*, de *Ked*, de *Parvati* et d'autres, c.-à-d. de la cause primordiale, de la *génitrix* (mont *Maunga* à Samoa). La terre ellemême (*Gaya*, $\gamma\eta$) la personnifiait. En effet, en kirundi le même mot (*umuso***zi**) veut dire: montagne et terre (*ubwa***tsi**, *insi*) en général. — Les Indiens de Guinée vénèrent l'arbre et le mont sous la figure d'un grand rocher, ayant l'aspect d'un gigantesque tronc d'arbre, et qui se nomme *pure-piapa* = l'arbre sans tête. — Dans le *Timaeus* de Platon les prototypes de notre race sont enfermés

dans- et développés par le grand arbre. — Les Indiens Lenni Lenape affirment, que *Manitu* (*Imana*) à l'origine planait sur l'eau, qu'il formait la terre d'un grain (*imbuto* du Mwezi); enfin qu'il fit d'un *arbre* un homme et une femme. — Selon le Popul-Vuh, l'homme serait créé d'un arbre nommé: *tzité* (*umuti*). — Les Malgaches, selon le Lt. Col. Lentonnet, ont une idole, qui n'est qu'un simple morceau de bois d'arbre sacré, couvert de soie rouge. — A Borneo, selon M.-W. H. Furness (V. *Anthrop.*, 1899, t. IX, p. 727—729), les indigènes ont une légende pareille sur la création. Les feuilles d'un certain *arbre* se transformaient en tombant en divers animaux. L'homme et la femme naissent en définitive également de cet arbre. — Les Hindus et les Sioux ont de semblables légendes. — Les insulaires des Philippines font naître l'homme d'un arbre, ou d'un canot fendu en *deux* par *Tiri*, et formant ainsi les deux sexes (*amawere y' ubwato*). — Selon l'Edda, de deux troncs d'arbre, qui flottent sur les eaux, sont formés l'homme (*ask* ou *ash*) et la femme (*embla*). — L'arbre (bifurqué) était un objet de vénération chez les Ostiaks de la Sibérie. — Pour les Damara (Afr.) le pieu, ou le bâton (forme réduite de l'arbre), est un objet d'adoration. On le plante en terre, et on lui offre des sacrifices. — Les Wedda habitent des cases faites d'écorce d'arbre, sorte d'arbre-arche. Leur mot *rukula (inzu, kuzaa)* pour maison, signifie: arbre creux en singhalais. — Les Tasmaniens enterrent leurs morts dans des troncs d'arbre, persuadés qu'ils doivent retourner là d'où il ont été créés! — Les habitants de Thèbes en Eg. (parmi lesquels il y avait beaucoup de Nègres) pendant la 11e dynastie, étaient enterrés, selon Mariette, pareillement dans des coffres faits des troncs creux d'un arbre *particulier* et inconnu, mais qu'on a découvert dans le Soudan (*umuvugangoma*, arbre creux = *cos*, angl.). — En Germanie l'arbre du lieu de naissance est connu sous le nom d'arbre de *Dame Holda*. Le sureau est l'arbre spécialement dédié à *Holda* (dan. *Uildmoer*, ég. *urta*; irl. *arth*). Là encore un arbre creux flottant sur un marais, est la demeure des enfants non-nés. Une légende hesse décrit Holda comme moitié femme et moitié arbre rugeux. — L'arbre de *Maturea* à été mentionné déjà (V. „*Sycomore*"). — La mère de Confusius songait qu'elle enfanterait son fils dans le creux d'un tronc de mûrier. — L'arbre était partout un emblême de salut, de santé, de guérison (kir: *umuti*), et de renaissance. Les Khonds vainqueurs suspendent les mains coupées de leurs ennemis à un tronc d'arbre. Cet arbre-type de salut était notamment le sycomore dans l'Egypte comme dans l'Urundi. Dans une peinture ég. un décédé, qui y est représenté, s'écrie: „Oh, sycomore de Nut (Neith), donne moi l'eau et le souffle de vie qui procède de toi, afin que je puisse avoir la vigueur de la déesse de vigueur!" L'*aseru*-tamarin, autre espèce d'arbre de vie, était adoré dans le temple d'Isis (Plut.). — Krishna se transforme en tronc d'arbre-sandal (*Cfr. Creuzer-Guigniaut, t. I, p. 208, 209*). Budha aussi est dit incarné sous forme d'arbre. — C'étaient surtout les Druides, peut-on dire, qui vénérèrent l'arbre comme emblême de leur divinité. Ils y incisèrent le *Tau* et le mot *taramis* au milieu du tronc, celui de *hesus* sur la branche droite, et de *belinus* sur la branche gauche (Maurice: *Antiq. Ind., vol. VI, p. 49*). Cet arbre les avait sauvé du déluge. — La mère d'Adonis se métamorphose en arbre (Ovid.: *Métam. l. X, 500—513*). — Sur les monnaies de l'ancienne Crête, la genitrix est portraiturée dans un arbre, comme Hathor ou Nupe (Calmet, pl. 51, fig. 1, 2, 3). — Dans les mystères phrygéens en honneur de la mère des dieux (Cybèle), un *pin* est abattu, et l'image d'un jeune homme y est attaché (Cfr. de Sacy, Arnob. V, 16). — Le sombre *pin* d'Eridu était l'emblême de la déesse accadéenne *zikum*. — L'arbre *Yggdrasill* (Norw.) signifie: le producteur de la pluie (= *umuti y' īnvŭră*). — Un sycomore à deux bras en Eg. figure Hathor. Un arbre semblable, à bras humains, illustre le 19e chapitre du Rituel des morts.

L'arbre parait un des idéographes de temps. Le mot *teru* ou *tre* = branche d'arbre en ég., serait l'angl. *tree*! En effet, de semblables racines se trouvent dans les mots désignant un arbre dans différents dialectes africains. Ex.: *taro* (legba), *tero* (kaure), *tera* (mose), *tir* (papiah, momenya, balu, kum, bayon), *atir* (papiah, n'goala, bagba, pati), *turi* (Tumbuktu), *daru* (barba), *ntera* (muntu), *mtera* (yao), *mtari* (Mozambique). En grec il y a *Δοϱυ* (drus, d'où le nom des Druides?), et en wall. *deru*.

L'arbre (sacré) est couramment nommé: l'arbre de science, d'intelligence, qui donne des oracles, etc. Ainsi, on a le palmier sacré (*umu***gazi**) de Negra dans l'Yemen; le chêne de Dodona; l'*ava*-arbre des Polynésiens; le *mirrone*-arbre des Congolais, etc. — Les insulaires des Antilles disent, que certains arbres *instruisent* les sorciers dans le choix du bois qui servira à faire des idoles qui plus tard donneront des oracles. Les *awafumu* Warundi vont chercher dans les lieux déserts les *bois* de leurs remèdes (!), et se servent d'autres *bois*-amulettes pour réussir dans leur choix, et dans leur recherche. — Le Siamois poursuit encore avec ses offrandes et ses hommages l'„esprit du bois", dans la barque qui est construite avec le bois sacré.

Comme il y a un arbre de vie, il y a aussi des arbres de malheur, hantés par des démons. Les Nègres de la Sénégambie, les Australiens, les Karens de l'Inde et les Indiens de l'Amérique du Nord, sacrifient à certains arbres pour apaiser les esprits qui y habitent. — Les aborigènes de Victoria ont une légende où figure un *arbre* dans

l'histoire de la chute (introduction de la mort dans le monde). Le premier homme et la première femme avaient défense de s'approcher d'un *certain* arbre dans lequel un mauvais (*bon-nel-ya*) habitait. La femme s'y approche! De là la mort comme dans la Génèse. — Dans le paradis des Polynésiens pousse un arbre à pain *tabu* (défendu) ensemble avec un *pommier* sacré. — Dans les vieux temps les prêtres de Hawaii considérèrent le „trouble" actuel dans l'homme et la mort comme la conséquence d'un fruit *tabu* (*mwiko, umwiziro*). Le premier couple (**Kumu**-*honua* et *Lalo-honua*) est représenté dans leurs vieux chants comme mangeant du fruit, enfreignant ainsi la loi, et emmenant la mort sur eux et leur descendance. — La divinité *Heitsi-Eibib* des Hottentots dit à son fils (*Urisip*) de ne pas manger du fruit de certaine *vigne* de la vallée. Dr. Hahn trouve dans le nom même de cette divinité l'idée d'arbre (*He***itsi**, ou *heii, umutu***tsi**?). La déesse s'identifie elle-même avec l'arbre (son esprit) en disant: „Je l'infecterai." C'est l'esprit mauvais *Moopela* (*mpela*), ou *du Moopela,* qui tente le fils à manger le fruit de mort (Cfr. Dr. Hahn: *Tsuni-Goam*; Bleek: *Hottentot Fables*). — L'arbre est censé rendre clair-voyant. Les *mages* perses étaient des hommes sages, des voyants. — La vertu toxicante de l'arbre est relevée. Selon Plutarque, les prêtres-rois avant Psammeticus, ne buvaient pas du vin (vigne), en souvenir de la chute. Les géants sont dits tombés à cause de l'usage du *vin* (considéré comme le sang de l'arbre de vie). Les prêtres des *Devs* (les *kavi*) de l'Inde boivent le soma. Mais ce sont des goètes. En ég. *kefi* ou *kepi* signifie: mystère de fermentation, d'illumination. *Kep* ou *Sep* c'est Tryphon et *Siva*.

L'arbre de science est connu en Egypte sous le nom de *ka***t** (*umu***ti**) ou de *ke***nt** (*ntu, umuntu*) = figuier, emblême de fertilité, d'abondance. C'est le wall. *gwydd,* ou l'hébreu *getz* = l'arbre de l'Eden. L'élément **t** (**ts***i*) se rencontre dans les mots: *kedsi* (nso), *ketsi* (n'ki), *kodsi* (kore), *odsi* (opanda, egbira, yala), *ekedsi* (boritsu), *heitsi* (hottent.), *yetse* (baseke), *etze* (param), *itsi* (okam), *keti* (mfut), *musito* (rotse), *muxi* (angola). Tous ces mots signifient: arbre.

Le culte des arbres fut, un peu partout, accompagné d'horreurs, flétries justement par les prophètes (*Isaïe*, LXVI : 17; LVII : 5; *Jérém.*, III : 6; *Jos.* IV : 13; *Zach.* IX : 7). Lorsque les Pères (o. a. Clém. d'Alex., Théodorétus, Arnobius) décrient les Eleusiens comme adorateurs du *yoni,* ce n'était pas là (à Eleusis) un foyer unique d'abominations. La hideuse *Sekhet* d'Eg. a toujours ses dévots *sakteyas* aux Indes, adorant la même chose sous des emblêmes soi-disant sacrés (arbre-pierre-pilier-mont). Ce sont là des réminiscences et des imitations, plus ou moins voilées, du crime de l'Eden. — Ces emblêmes mentionnés s'entre-changent pour marquer la même idée d'origine, de lieu de naissance. La Venus Paphienne était typefiée par un pilier conique en *pierre,* semblable à la pyramide d'Isis-Sothis. — Un pilier ou pierre conique, nommé Lovekaveka, était dédié à la déesse Fidjienne du même nom. La pierre était garnie d'un *liku* ou ceinture (Cfr. Lubbock: *Origin of Civilis., p. 228, fig. 20*). — Selon Lafiteau, les Natchèz de Louisiana adorèrent également une pierre conique. — Cybèle, la grande mère des dieux, *possédait* la fameuse pierre noire aérolithe de Pessinunte, dont Attalus de Phrygie fit cadeau aux Romains, ce qui fut un vrai événement (Cfr. Titus Liv.: *Hist. Rom. XXIX : 11*; Arn. *Adv. gentes*). — L'arbre, le pilier (pierre), et même la croix, étaient tous les trois combinés dans l'*asherah* assyrienne. Les hiéroglyphes hittites en présentent une forme moins équivoque encore. — Dans un mythe grec, décrit par Pausanias, l'arbre, la hauteur (mont) et la *corne,* sont confondus. Le jardin de *Διονῆσος* contient une sorte de *mont Meru,* qui ressemble à une corne, qui se nomme la corne hespérienne, et qui produit des pommes d'or et d'autres fruits délicieux de l'arbre de vie. Celui-ci était confondu avec le sommet ou le mont du monde, selon les traditions orientales. Selon Ibn-Ezza, *pardes* est un jardin, où une espèce d'arbre était plantée. C'était le blanc arbre *hom* selon les Iraniens, ou le *jambu*-arbre à pommes roses, ou encore l'arbre-*kami* de l'Egypte. Celui-ci se trouvait dans le pôle de Perseus (*annu*). Le *gôkard*-arbre de la *Bundahish* (*hom* blanc) est un arbre guérisseur (remède *umuti* = bois). — L'arbre de vie est représenté sur les monuments de Niniveh avec les *deux* eaux découlant de lui. — Les insulaires de la Mer du Sud parlent d'un arbre *kanariki*, grand comme le sycomore, et d'une plante *teve* (ég. *teve* ou *tef* = papyrus ou roseau). — Les Bantu du Sud (Cafres) disent, qu'ils descendent du *roseau.* Cette croyance est tellement populaire parmi les Basuto (selon Casalis), qu'ils mettent un roseau sur leur hutte, lorsqu'un enfant vient de naître. — Les Indiens de l'Amérique du Nord conservent la tradition d'un arbre (ou vigne), qui leur a servi pour passer les eaux; car ils se croyent originaires de l'Atlantis submergée. — Les Chinois vénèrent deux arbres-types: un du ciel et l'autre de la terre. Leurs branches représentent les douze signes du zodiaque. — Les Indiens Lenni Lenape, qui ont douze grands *Manitu,* érigent *douze* arbres, ou potaux, en cercle au milieu de leur salle de conseil. Les pieux sont réunis en haut par leurs sommets. Dans cette maison à *douze* pieux, on roule *douze* pierres chaudes dédiées aux *douze* esprits, dont quatre sont les *genii* des quatre cornes du ciel (Cfr. Loskiel: *Ind. of N. Am.* I, p. 42). — L'inscription de Nabonidus, roi de Babylone, est trouvée sur quatre cylinders en *terra cotta* aux quatre angles du temple de la lune, à

Mugheir, le „*Ur Chaldaeorum*" (?), et qui est nommé le temple „du grand arbre". — L'arbre *pippala* est planté dans les districts hindous, comme l'arbre sacré du village (*chaitya-taru*), ou l'arbre de l'enclos (sorte d'arbre de Mai). — Lorsque les Khonds fondent un nouveau village, ils plantent d'abord l'arbre à coton sacré comme indice centrale. Sous cet arbre est placée la *pierre* de la divinité, l'image de la montagne. L'*umumanda* sacré des Warundi forme également le centre de l'enclôs (*urugo*).

Les arbres, comme indices des frontières (*dii termini*), sont en usage partout, même parmi les Nègres. Ces arbres en particulier recoivent souvent un culte (V. „*Guerre*"). Ils étaient fréquents en Angleterre. Les vieilles chartes en mentionnent souvent. Le grand chêne Shire se trouvait à l'endroit de l'assemblée des trois comtés d'York, de Nottingham et de Derby. — Quelques uns étaient nommés arbres de *Freya (Frigedaeges-Tréow)*. On les marquait de croix.

La colline, ou le monticule, et l'arbre étaient fréquemment le siège, ou l'endroit, où se rendaient les jugements. On connait le chêne populaire de Vincennes de St. Louis. En Angleterre on rendait également des jugements sous un arbre, et bienavant en Egypte. Sur une tablette, il est question d'un certain Tahtmes, un fonctionnaire de Memphis sous la dix-huitième dynastie, et d'un jugement rendu sous les arbres de vie.

L'arbre du ciel (en Eg.) était au centre d'un cercle comme le pin d'Eridu, et comme le *umumanda* de l'*ikitabo* (temple-autel) dans l'Urundi. Le chêne près de Weedon en Warwickshire, était censé occuper juste le *centre* de l'Angleterre.

Comme les Chinois, les Égyptiens avaient *deux* arbres sacrés; il en est question dans le rituel („sous les deux sycomores du ciel et de la terre"). — Lètre suprême des Hindu (*Skambha*) est représenté par *un* arbre, dont les branches figurent les autres dieux. Ce *Skambha* (arbre bifurqué) peut être assimulé au *skhen* ég., i. e. une sorte de fourche (kir.: *inkingi*), qui figure avec ses deux bras le dieu humanisé *Shu*. Ce *Skhen* ou *skhem* se retrouve dans le *zikum* accadéen. *Skhem* est le sycomore de Hathor. Le *skhen* (fourche) et le *skhem* ont tous les deux la forme d'une sorte de croix. — Les Mangaiens ont également un *double* arbre; l'un (*mauke*) est planté à l'est, l'autre (*atiu*) à l'ouest. Dans leur mythologie, on parle aussi d'un trou (abîme) nommé *anaoa*; c'est peut-être la vallée *annu* des Egyptiens, le *han-mum* des Chinois, le *hinnom* des Hébreux. Ces deux arbres sont le dédoublement de *Tane*, qui chez les Polynésiens et les Maori répond à *Shambha*.

Le symbolisme des chiffres n'est pas étranger à ce fameux arbre-type chez les différents peuples. Ainsi, l'arbre *un*, tout seul, marque la mère primordiale, la vie. L'arbre *dualiste*, bifurqué, signifie les deux principes (ciel et terre). L'arbre *triple* (trident) est l'emblême d'une espèce de triade paienne. *Quadruple*, il désigne les quatre quartiers, les quatre points cardinaux, les quatre faces du mont Meru, etc. C'est l'arbre *tat* de Ptah, l'arbre à quatre branches montré à Zoroastre (*Zarathustra*), compilateur du *Zend-Avesta*. L'arbre *septuple* (à sept branches) est le symbole des septs grands esprits (Cabires), des sept grandes planètes, ou encore des sept constellations, des sept cieux, etc. La vigne à *sept* branches se remarque parmi les constellations d'une planisphère égyptienne, avec ses racines tournées vers le Sud et le sommet vers le Nord. L'arbre à *sept* branches, accompagné du serpent et du premier couple humain, se trouve sur un cylindre babylonien (Lajard: *Culte de Mithra, pl. 16, fig. 4*). Le nombre sept est aussi un facteur fondamental dans l'arbre *asherah* assyrien. Une curieuse légende indienne veut, que l'arbre sacré *aswatha* soit touché seulement un dimanche, ou un samedi = *septième* jour; car ce jour porte bonheur, comme se rapportant à la naissance de *Lakshmi* déesse de la bonne fortune! *Hept* (ég.) est le nom pour le nombre sept; il signifie: bonne fortune. Dans les écritures perses l'arbre de la *heptanomis*, ou ciel primordial à sept divisions, est figuré par *sept* branches. — L'arbre à *neuf* branches figure sur les pierres écossaises, avec deux figures humaines, au-dessous, portées par deux serpents. Un semblable arbre à *neuf* branches a été découvert sur un monument de Singanfu. Dans un temple de Birma on a trouvé un Budha en bronze, représenté *sous* un arbre à *trois* branches, qui se subdivisent en trois, et forment ainsi *neuf* branches. Selon les légendes indiennes Gautama Budha était réincarné sous l'arbre dans la neuvième incarnation de wishnu! — L'arbre à *douze* branches figure les douze signes du zodiaque, les douze mois, les douze patriarches, etc. — Enfin, il y a l'arbre à 72 branches des cabalistes, dont traite le P. Kircher s. j. (1602—1680). — Puisque, selon Zoéga (*De Obil.*), on n'adorait jamais que le *faite* (sommet) des arbres, piliers, pyramides, obélisques, etc., cette particularité n'était pas exclusive à l'Egypte, la Syrie, ou la Grèce. Ainsi, les Guarani (Amér. du Sud) espèrent bien se rencontrer un jour au *sommet* de leur arbre du ciel avec *Tamoi*, qui paraît être leur Adam (*Atum, Tum*). — Les Algonkins, de leur côté, ont un arbre de mort, mais qui, comme un tronc ou un bloc de bois branlant, est jété sur l'abîme, pour leur permettre de passer ce même abîme. — Les traditions mexicaines racontent, que *Montezuma* (1390—1464), ou un ancêtre de lui (?), planta un arbre à l'envers à Pecos, en enjoignant à son peuple de le garder, et d'entretenir le feu sacré auprès de lui, jusqu'à ce qu'il tomberait de vétusté. Alors il retournerait avec une race blanche (Quatzalcoatl, *Mwezi!*) pour détruire tous leurs ennemis.

L'arbre de vie est tel à cause de l'*huile* qui en découle, d'après les croyances de plusieurs peuples, e. a. des Egyptiens.

Cet arbre était encore l'emblème d'une renaissance, symbolisée par l'oiseau phoenix. Pour cette cause cet oiseau se trouve représenté parfois sur le sommet de l'arbre de vie. La perche où reposait l'oiseau perse se nommait: *simurgh roc, sinamru, kamros, saêna, sin.* Cette perche (arbre) était le *hom*-arbuste, contenant tous les grains de vie et d'immortalité (*imbuto zose*).

Arrêtons ici la série de ces *sparsa,* se rapportant au culte du bois ou de l'arbre, ainsi qu'à celui des hauteurs et de la pierre. On voit, que l'idée d'un arbre de mort et de salut a tourmenté les peuples passés, et occupe encore les infidèles jusqu'à nos jours. Il faudrait être aveugle, pour ne pas voir dans cette uniformité et cette universalité des „Anklänge" avec *nos* vérités historiques et dogmatiques, e. a. les deux arbres du Paradis, la chute, le salut enfin venu par l'arbre de la Croix. (Cfr. Andrian: *Der Höhencultus asiatischer u. afrikanischer Völker,* Wien 1891; Manhardt: *Baumcultus,* etc.).

Histoire (suite).

Les Egyptiens ayant eu des relations incontestables avec les Nègres, tant Bantu que Nigritiens, de l'ouest et du sud, on se demande s'ils ont connu positivement les pays où se trouvent les sources réelles du Nil, c.-à-d. l'**Urundi** et le **Ruanda**. Quoique les preuves péremptoires, p. e. des textes ou des monuments écrits, manquent, il faut l'avouer, on peut l'admettre *à priori* sans mériter de reproche. Dans l'absence de preuves rigoureuses, il est certes permis d'en apporter d'autres, qui sont du moins d'une probabilité sérieuse. Les preuves (?) tirées du domaine philologique, ne sont guère goûtées, je le sais, par certaines écoles. C'est à tort, je crois, et l'avenir montrera de plus en plus, qu'elles ne sont pas à dédaigner; surtout si elles se combinent avec des preuves anthropologiques, ethnologiques, et surtout historiques. — Aux mots „*Administration*", „*Dynastie*", „*Histoire*", „*Royauté*", on a donné déjà quelques aperçus sur le *passé* problématique du pays de l'Urundi, et celui du Ruanda. Dans ce qui va suivre, on apportera encore quelques *sparsa* qui, sans être des preuves, seront au moins des *curiosa,* et peuvent peut-être jeter une certaine lueur dans le passé insondable de cette intéressante tribu africaine, qui habite autour des sources du Nil (*caput Nil!*).

Flavius Josephus (*Antiq. Jud. l. I, c. 2*), parle de *stèles* qu'il attribue à *Seth.* Platon dans son *Timaeus* mentionne également des colonnes anté-diluviennes en Syrie. Stobaeus (V siècle), parmi les „fragments de Hermès", en parle encore. On est convenu de les placer en Syrie, pays qui se nomme *Karua,* en ég. Seulement, il y avait deux *Karua,* l'un du Nord (Syrie), l'autre du Sud et celui-ci s'identifiait avec la contrée kushite ou éthiopienne. L'égyptien *Taht* (*Sut*) de Manethon peut être le Seth de Josephus; car ce *Taht* précisément figure, chez lui, comme le scribe des dieux. Le fait est, que les *Karua*-niens figurent sur les monuments comme un peuple *noir.* Ces peuples de *Karua* sont placés aux environs des „trois vases d'eau", trois reservoirs = lacs = sources du Nil. *Rua* signifie en ég., paraît-il, précisément *lac,* ou source, et *Ruanta* voudrait dire: montagne, sortie, gorge (vallée) d'une rivière. Or, cet élément se trouve, d'une monière frappante, dans le nom du **Rua***nda,* et même dans celui de l'**Uru***ndi.* L'élément **ru (uru)** se rapporte, en bantu, à lac, rivière, eau. En ég. *aur* ou *aru* (*Akanyaru!*) signifie: rivière. Le nom „*Nil*" en est dérivé (*nairu*), puisque les Egyptiens, n'ont pas de lettre **l**, pas plus que les Warundi. Quant à l'élément **ndi, nda,** il a été signalé plusieurs fois déjà, et on a essayé de le combinér avec les mots: *Wah***inda**, *H***indu**, *S***indhu**, *umu***d***u*, *m***t***u*, *umu***nt***u* (= hommes), etc. Il est assez curieux, que le signe hiéroglyphique des trois vases de l'inondation (sources du Nil) a été lu: *She***nt** ou *Khe***nt** (V. Birch.: *Diction., p. 548*), mot qui signifie aussi: le vrai pays de *Kûsh,* la vraie Ethiopie africaine (**khent***i*). Le *karua* (= lac) ég. se rapproche de: *kharr* (= rivière, bengal.), *corr* (irland.), *goor* (= eau salée, erroob), *kaling* (wiradurei), *garra* (= rivière, ho), *gur* (= eau coulante, accad.), *goro* (= riv., chepang), *goila* (= eau fraîche, redscar), *ghurr* (= ruisseau, arab.), *kharr* (= riv., uraon), *gouer* (= ruisseau, corn.), *coora* (juri), *kell* (= source, angl.).

Khent était le nom d'une partie inconnue (!) de l'Egypte; mais on désignait par ce mot vaguement le Sud, le chemin de l'inondation annuelle, celui des sources, etc. Horus est nommé le „Seigneur de *Khent*". Dans les Annales de Ramses III, le roi dit dans une adresse à Ammon (*Imana*): „Je te bâtis une grande maison dans le pays de *Khent*". L'expression „Prince de l'Ethiopie" constituait un des titres de Repa (*Ra*). *Shu* était roi d'Ethiopie (*Kûsh*) et seigneur de Nubie. Seb, son fils, est le véritable Repa (prince) des dieux. Il est originaire de l'Ethiopie, et en vient comme un sauveur. Ailleurs on parle d'un prince „gouverneur de *kush* (*khentu*). Sut-Typhon est dit avoir possédé tout le pays de *khentu,* ou le Sud. Ce *Sut* est nommé le dieu adoré par les *Nahsi,* nom sous lequel les Egyptiens désignent les *Nègres* en général et ceux du Sud (Pygmées, Bantu) en particulier.

Les *Wahinda* de l'Urundi, et des autres pays limitrophes, se disent originaires d'un pays, ou plutôt d'une montagne sacrée et fabuleuse, nommé *Igitara* ou *Ikitara.* C'est peut-être le *Kedara* des anciens et de la Bible. Actuellement plusieurs monts (ou contrées, puisque le mot *umusozi* désigne si bien l'un que l'autre) sont désignés par ce nom. *Toro* en maori signifie: consulter par divination.

Teru en ég. veut dire: adorer, invoquer, demander, interroger, questionner. *Tara* en fidjien veut dire: demander, invoquer, deviner; *taro* est un magicien. Puisque la montagne *Igitara* est habitée par des magiciens, qu'elle passe pour la contrée par excellence de la sagesse, il se peut qu'il y a là un point de repère(?). Le nom du lac *Kivu* (ou *Kifu, Kibfu, kufa* = mourir, mort) se retrouve, selon quelques uns, dans le *Kefa*-Typhon-*Siva* (*Khept, Kheft, Khebt*),le dieu noir des noirs *Nahsi,* le grand ennemi d'Osiris, le dieu *plus* national des vrais Egyptiens. On connaît leurs fameuses luttes contres les peuples noirs du Sud, qui plusieurs fois s'imposèrent comme souverains de l'Egypte (dynasties noires, kushites). Sans beaucoup de vraisemblance, on a voulu faire dériver le nom *Ethi-opia* (nom qui paraît bien grec pourtant) de *Khefti*-opia, le pays de *Khepsh* (hébr. *Kûsh*).

Dans l'inscription de Seti I à Rhedesieh une source des deux eaux de *Hapi-Mu* est nommée: l'„abîme de Karti", localisé dans l'île d'ivoire (Eléphantine). L'eau sort de la montagne sainte *à deux sommets* (Ruwenzori!? V. Dr. Stuhlmann et Stanley). La source ou le pôle de *Ma-Shu* (cfr. *isho-'masho*), est-il dit encore, sort d'une montagne ou d'un rocher. Faut-il voir ici une allusion au massif montagneux d'où sortent e. a. les trois rivières Nyavirongo, Ruvuvu, Akanyaru, qui forment ensuite le Kagera, puis, à travers le Nyanza, le Nil?

Khebta-Khentu était l'Egypte totale (nord et sud), constituée en nomes (*heptanomis*). *Khebta* ne désigne pas nécessairement (et géographiquement) le nord (la Basse-Egypte) ni *khentu* le sud, puisque *Khepsh* (*Kush* = *Habesh* = ancien nom de l'Abyssinie) était bien *aussi* le sud, c.-à.-d. l'endroit des eaux (sources du Nil), des ténèbres et des noirs (*Nahshi*), e. a. m. l'Afrique équatoriale. Il faut avouer, en plus, que de *Hapta-Hendu* (ou *Sapta-Sindhu*), le pays des *sept* fleuves des Indiens (Pahlavi Vendidad), ressemble beaucoup au *Khebta-Khentu.* Ou serait-ce du pur hasard! N'oublions pas, que dans le „Zwischen-Seen-Gebiet" ces étranges dynasties de *Wa*hinda (*Wahuma-Watutsi-Wahima*) sont toujours debout, notamment dans le *Rua*nda, où la lignée royale, ainsi que le „Hirten-Adel", présente encore des spécimens „de vrais fils d'Enac, que notre XX[e] siècle est bien étonné de trouver là" (C[te] de Götzen).

Le mont *Meru* joue un grand rôle dans la mythologie de l'Inde et de l'Egypte. *Meh-ru* (= *urua*) signifie: eau, lac. Il y a (en Eg.) une déesse *Meru. Merops* passe pour un roi des Kushites. *Kûsh* (ég. *Khepsh*) serait le grec *Kôs.* Faut-il y rapporter la *Méropée* de Théopompe? Il y a encore un lac *Meroe* en Abyssinie, et les anciens prêtres égyptiens prétendirent justement, que leur sacerdoce et leur religion étaient originaires de cette contrée, et bien avant (par ce chemin) de l'*Inde*, le vrai *Khentu* ou pays des Kushites, c.-à.-d. de la Susiana. *Khentu* (*mtu!*) est peut-être la forme première des noms: *India, Hendu, Sindha.* Virgile (*Georg.* IV: 288) laisse couler le *Nil* dans l'*Inde!* C'est tout simplement le *Khentu* ou pays des *Kushites.* Nos *Wahinda* viennent manifestement de l'Asie sud-occidentale *par* le chemin des pays de l'Abyssinie et celui des Galla; tandis que les Kushito-Hamites de l'Egypte, en suivant le même chemin, se sont tournés vers le nord. Quoique rien ne le prouve, rien n'empêche non plus d'admettre, que nos Wahinda soient aussi anciens dans leur pays des lacs, que les Egyptiens dans le leur! *Khentu* chez les Egyptiens postérieurs désignait vaguement le Sud, l'intérieur, la région des lacs, mais au début ce mot désignait l'Inde. Camoens désigne encore le peuple de l'Inde par le mot *Gentoos* (*Khentu*), et non par celui de Hindu. Le nom du pays *Uga*nda ne doit pas être négligé. On y remarque toujours le même élément (**and, nt**). Le très remarquable peuple de ce pays avait une forte organisation politique, et sa dynastie remonte à cet étrange personnage (? ou race) *Kintu,* qu'on est tout naturellement tenté de mettre en connexion avec le *Khentu* des Egyptiens (*Hindhu*-Kushites).

Il a été question de l'étymologie du nom *Tanganika.* Ce lac n'a rien à faire avec le Nil; mais certaines rivières qui l'alimentent (par le Rusissi, etc.) ne sortent pas moins des *mêmes* montagnes (*imisozi ya Mwezi* = *Imbo, Mugamba,* etc.) qui donnent naissance au Nil. Si la terminaison *nyika* ou *nika* se rapporte à eau, marais, de son côté *ta*nga est le mot typique pour désigner une *montagne,* p. e. dans le Haut-Sudan près de Busma. [*Intango* en kir. (*intanga!*) signifie vase d'eau]. Les *Wahinda* prétendent venir, ou l'a dit déjà, de la source de la montagne *Igitara.* C'est leur „*mons Meru*". Ishtar de la légende assyrienne descend, elle aussi, d'une haute montagne. Le mont Gunung *Danka* (O. Java) est identifié par les indigènes avec le paradis terrestre. Les Wallabu-Galla ont leur mont sacré *Wallal,* et leur „vieux de la montagne". Même les insulaires de la Mer du Sud parlent d'un „ancien", nommé (selon Cook) *Kolla-fou*-**tanga.** Enfin, il y a un *Tanga* à la côte orientale d'Afrique! Tout cela pourra plus-tard mettre sur la trace de quelque chose. Avec un peu d'imagination, on pourrait trouver l'équivalent de *Igitara* (le **l** manque en kir.) dans les *Atalantes* de la Libye, décrits par Hérodote (*l. IV, 184*). De là à la fameuse *Atlantis* submergée de Platon, il n'y a qu'un pas! *Talan* signifie: l'intérieur, l'ouest, ou le lieu d'origine, dans certaines langues africaines, p. e. en bulom, timme, et aku. Au nord-ouest du Sudan, parmi les Mandingo il a le groupe des *Toronka.*

„Watwa", „Wahutu", „Watutsi", „Wahinda".

A l'article „*Aborigène*" il a été question des *trois* races d'hommes, races bien dis-

tinctes et bien nettement tranchées, qui constituent la population actuelle du royaume de l'Urundi. Tous sont des Nègres c.-à-d. des Noirs, mais il y a entre eux, en *ce* moment, une différence somatologique (*strictè* anthropologique) considérable. Sont-ils tous des Hamites, ou au moins des Kushites? La couleur n'y fait rien, dit-on, puisqu'on voit des Sémites *noirs* (Juifs) aux Indes, qu'il y avait des Hamites *blancs* en Palestine et en Egypte e. a., qu'on voit des pygmées *jaunes* en Afrique (*Sàn*), et que le Prof. Sergi découvre de pygmées *blancs* en Sicile (Japhétides?)! — A propos des trois (ou quatre) races de l'Urundi, essayons si leurs *noms* actuels ne se laissent pas *presser*, de telle sorte qu'il en sorte quelque lueur pour entre-voir leur origine.

I. Le nom de *Watwa* (sing.: *Umu*twa, plur.: *Awa*twa) est dérivé sûrement, je le crois désormais, du verbe: *ku-ta*, ou passif: *ku*-twa, qui dans la plupart des langues bantu signifie: jeter, rejeter, par extension: mépriser. Littéralement donc les *Awatwa* sont les rejetés = *rejecti*. Ils sont en effet méprisés, comme de vrais parias, par le reste de la population. Les noms *Batwa, Batua, Baroa (?)* sont identiques (*V. infra*) Notons, que les Pygmées eux-mêmes ne se donnent pas ce nom. Il leur est appliqué par leurs frères noirs. Ils se nomment *„les fils de la pierre"!* (V. *„Aborigène"*). Ce sont bien là les descendants les plus directs, *par Cham*, de Caïn le *„rejectus a facie Domini"*. La science contemporaine est en train d'établir, que dans des temps très anciens, soi-disant pré-historiques, un peuple de pygmées de petite stature a occupé *tout* le globe, à côté (?, ou avant, ou après!) d'une autre race de haute stature, d'hommes passablement gigantesques. Quant au passé, on trouve, en ce momemt, leurs restes un peu partout, et on est bien obligé de redonner un peu de crédit aux vieux auteurs (Homère, Hérodote, Aristote, Pline, etc.), dont les informations à ce sujet se confirment chaque jour davantage.

Ainsi, les anthropologues ont à enrégistrer déjà d'importantes trouvailles de restes (squelettes, crânes, etc.) de *pygmées* européens. On en a trouvé en Allemagne: entre *Breslau* et *Zobten* (Silésie), et à *Egisheim* près de Worms; en Suisse: à *Schweizerbild* (Cfr. Dr. J. Kollman: *Der Mensch vom Schweizerbild*, Zürich, 1901); en France: à *Cave-aux-Fées* près de Brueil (Seine-et-Oise); à *Châlons-sur-Marne* (3 stations); à *Crécy-sur-Morin*; à *Béaumes-Chaudes*, etc. On trouvera bien mieux. Autant qu'on a pu juger, d'après les matériaux disponibles, ces pygmées présentent des caractères négroïdes étonnants. On veut les classer vers l'époque néolithique, ou, en tout cas, en faire des pré-historiques! C'est prématuré. La question pourrait être posée s'ils sont des victimes du déluge ou des antédiluviens. Peut-être même sont-ils des hommes beaucoup plus récents! C'est fort probable. Entre 1600 et 1700 on constatait positivement en Europe deux *grandes variétés* d'hommes. Quant aux pygmées d'Europe, ils ne sont même pas éteints de nos jours, puisque le Prof. Sergi en trouve vivant en Sicile près de *Girgenti*. Dans la Russie méridionale on en signale aussi (V. Dr. Kollmann, *et infra*). — En Asie, en Afrique et en Océanie, on n'a pas découvert encore de semblables restes de pygmées; on ne manquera pas de le faire. En attendant, en croit avoir été plus heureux en Amérique. Signalons: le crâne de *Mechi*, trouvé dans un banc de corailles au golfe de Reloncavi (Chili du Sud); un semblable crâne provenant des anciennes tombes araukaniennes; un crâne d'autochtone (?) à l'ouest du golfe de Venezuéla sur la presqu'île de Goajira; des individus (vivants) parmi les indigènes de *Nevada*, Pahaute (Utah); un crâne des ruines de Pachacamaé (Péru) et d'Ancon; selon Haliburton des individus, mesurant quatre pieds seulement, vivant au Honduras britan.; de semblables hommes dans le Yucatan; plusieurs légendes, e. a. à Usmal, où une construction anté-espagnole se nomme: „la maison des pygmées"; davantage vers le sud aux lacs de Uraguay et aux sources du fleuve La Plata; enfin au sud du Brésil. Dans l'intérieur des terres d'Argentinie vivent des sauvages, qui habitent sur les arbres, et que de tristes Européens chassent et tuent comme des singes (P. *Cyprien*). Sont-ils des pygmées?

Voilà donc des pygmées anciens et modernes; car, selon Ehrenreich, il s'en trouve encore de vivants, comme en Sicile, parmi les Bajocudes. Toutefois, on devra se garder de faire (sans *bonnes* preuves) ces pygmées, plus ou moins typhoniens, *trop* anciens et plus anciens qu'ils ne sont réellement, pour être à l'abri de méprises très possibles. Ainsi, le Dr. Uhle a beau découvrir les restes d'indigènes sûrement plus anciens que les Inca ou les Toltèques, on n'oubliera pas les *migrations* des Papuas et leur abordage en Amérique (Californie). M. de Quatrefages, et tout le monde avec lui, admet parfaitement ses migrations; il en trace même la carte. Donc, ces crânes préhistoriques peuvent fort bien n'être que ceux, relativement très recents, de Papuas!

Il n'y a donc que quelques années, qu'on retrouve ces pygmées fabuleux. On est bien obligé de les réintegrer dans la „science". On est obligé aussi d'avouer, non sans un peu de honte, que les savants du Ier siècle (p. C.), et surtout ceux plus anciens encore, avaient des connaissances *beaucoup plus étendues* sur cet étrange peuple que nous autres, 2000 à 2500 ans après! On s'aperçoit même, que le Moyen-Age ne radotait par complètement, lorsqu'il nous parlait de nains, etc. (*V. infra*).

Il n'est pas sans intérêt de remémorer brièvement ce que les „anciens" racontent

des *Watwa*-pygmées. Les Egyptiens connaissaient, et étaient en relations avec les pygmées, e. a. avec les *Akkas* de Schweinfurth. Ceux-ci leur étaient connus sous le *même nom.* Mariette a lu ce nom sculpté à côté d'un nain (*Nem-Hotep*) sur un monument à Beni-Hassan, et qui appartient à l'ancien empire (*Sakkara* ou *Sagara*). D'autres croient néanmoins, que ce *Nem-Hotep* n'était pas un vrai *pygmée,* mais simplement un nain. Il est fait mention de pygmées dans le „Rituel de la mort". Il y en avait à la cour des Pharaons (en qualité d'*awafumu?*), à une époque qui remonte peut-être à la VI[e] dynastie (2499—2301). Ces Pharaons envoyaient des expéditions, pour capturer des *Da***nga** (*Tanka*) dans „l'île du double", région fabuleuse du pays de l'ombre (Punt) où ces pygmées errèrent. Le premier dont il est fait mention, venait de la région du Nil-Blanc, et fut amené au roi *Assa* par un officier nommé *Baurtet.* Soixante-dix ans plus tard, *Heru-Khuf,* un autre officier, était envoyé par *Pepi II* pour capturer des pygmées vivants, dans le pays „aux grands arbres", situé au sud. D'après une inscription de Kartrak, les *Danga* venaient positivement du sud. D'après une inscription mentionnée par le Dr. Caze, il y avait à la cour d'un Pharaon un nain nommé *De***nga,** „qui dansait divinement"!

L'Ecriture S[te] elle-même parle des pygmées. Le prophète Ezéchiel (*c. XXVII : 11*) montre des archers pygmées sur les murs de la ville de Tyr, pour la défendre. La Vulgate a décidément traduit le mot hébreu *gammadim* par: pygmées, tandisque les Septante le traduisent par *custodes,* et que la version chaldéenne le remplace par: *Capadoces!* Calmet, Cornelius-à-Lapide, Menochius et Carrière sont bien gênés par ce nom de *Pygmaei,* puisque à leur époque ils n'existaient pas! On sait, que le mot *Πυγμαιος* est d'origine grecque. A Chypre il devenait: *Pumaion*; chez les Phénicéens *Pumai* et *Paam.*

Il est probable que l'Egyptologie pourra un jour nous signaler encore d'autres indices concernant ces pygmées. L'assyriologie, à son tour, nous réserve encore des surprises à ce sujet. Déjà M. Dieulafoy (V. *Tour du Monde, 1880*) en a trouvé dans la vallée de l'Euphrate, dans l'ancien *Elam,* et on en trouve quatre groupes depuis Disful en Perse jusqu'au dédroit d'Ormusz. En attendant, ce seront les auteurs grecs, et après eux les latins, qui nous renseigneront sur cette intéressante race.

Le vieil *Homère* (900—800) ouvre la liste. Dans son *Iliade* (*III, 3, trad. Bareste*) il chante: („Les grues) portent aux hommes appelés pygmées le carnage et la mort; et du haut des „airs elles leur livrent de terribles combats". Le roi des poètes leur assigne ici la Libye comme leur patrie.

Hésiode (VIII[e] siècle) en parle également. — Le père de l'histoire *Hérodote* (490—425), qui voyaga en Egypte vers l'année 450, et qui remontait le Nil jusqu'à Eléphantine, a eu probablement sous les yeux des pygmées. Son récit des cinq *Nasamons* (*Hist. II, 32; trad. Miot t. I, p. 246*) est remarquable. Il tenait ce récit de quelques pélérins de *Cyrène,* qui à leur tour l'avaient d'*Etéarque,* roi des Ammoniens. Ces Nasamons explorèrent les déserts de Lybie, et mentionnent un *grand fleuve* qui coulait de l'ouest à l'est, et qui est le *Niger* très probablement. Près de ce fleuve il y avait une ville peuplée de *Noirs.* On penserait à Tumbuktu, mais cette ville est fondée, selon l'annaliste Ahmed Baba, vers 1100 p. C. par les Touaregs, arrivés là récemment. Il est vrai, que ces Noirs et ces pygmées ont pu être refoulés depuis vers le sud, ce qui est généralement admis, du reste. Ces pygmées d'Hérodote étaient „d'une stature fort inférieure à la taille moyenne."

Vers 470 a C l'amiral carthaginois Hanno partit avec une flotte de 60 vaisseaux pour fonder de nouvelles colonies, et fit son fameux „*periplus Hannonis*". Plusieurs savants pensent qu'il a contourné l'Afrique, mais il a sûrement abordé Sierra-Leone. Là ses matelots trouvèrent des „*hommes sauvages*", que les interprètes nommèrent: *gorillas!* N'étaient-ils pas des pygmées? Selon Pline, leur peaux (de singes!) se conservèrent dans le temple de Junon à Carthage.

Le grec *Ctésias* (vers 436—385), dans son *Histoire de l'Inde* (dont les extraits par *Photius* sont placés à la fin de la trad. d'Hérodote par Larcher, t. VI, § 11), a un passage fort intéressant sur les pygmées asiatiques. „Il „y a au milieu de l'Inde des hommes *noirs,* „qu'on appelle pygmées. Ils parlent la même „langue que les Indiens, et sont tres petits. „Les plus grands n'ont que deux coudées „(0[m].924 ou 0[m].900).... Leur chevelure est „très longue; elle descend jusqu'aux genóux, „et même plus bas. Ils ont la barbe plus „grande que tous les autres hommes..... „Quand leur chevelure a pris toute sa „croissance, ils ne se servent plus de vête- „ments; leurs cheveux et leur barbe leur „en tiennent lieu..... Ils sont camus et „laids.... Ils sont habiles à tirer de l'arc....." M. Rousselet a trouvé au coeur de l'Inde, dans les monts Vindhyas, la tribu des *Bandra-Loks* (mot qui signifie, paraît-il, *hommes-singes*), qui sont de véritables Nègres de fort petite taille.

Aristote (385—322), dans son *Hist. anim.*, l. VIII, c. II (trad. Camus, p. 485, Paris 1785), paraît viser nos Watwa du Ruanda et de l'Urundi. „Les grues voyagent jusqu'aux *lacs* „au delà de l'Egypte, d'où vient le *Nil.* Là „habitent les (des) pygmées, et ceci n'est „nullement une fable, mais véritable. Hom- „mes et chevaux(?) y sont, comme on raconte, „petits et demeurent dans des grottes". Le C[te] Götzen dans son beau livre: *Durch Afrika vom Ost nach West,* pag. 235 (note), donne ce passage, et ajoute, que **Kahese** son guide-pygmée „invoquait les invisibles pygmées

qui dormaient là" dans des grottes sur les flancs du volcan Kirunga.

Le géographe *Strabo* (66 a.—24 p. C.) parle des pygmées dans plusieurs endroits (*l. II, c. I, 9; l. X, c. I, 57; l. XVII, 2, 1*). — *Pline l'Ancien* (23 a.—79 p. C.), dans son *Hist. nat.*, e. a. *l. VIII, c. 2* (trad. Littré, t. I, p. 191, etc.) signale des pygmées à quatre endroits différents. Il en place en Thrace, non loin de la côte du Pont-Euxin; en Asie mineure, à l'intérieur de la Carie; à deux reprises dans l'Inde; enfin en Afrique, lorsqu'il parle des peuples qui habitent à l'*extrémité* de l'Ethiopie. „Des auteurs ont aussi rapporté que la nation „des Pygmées était entre les marais (lacs?) „qui seraient l'origine du *Nil*".

Pomponius Méla (Ier siècle p. C.) place au delà du Golfe Arabique, au fond d'un petit enfoncement de la Mer-Rouge (baie Moscha ou de Tadjura, Harar?), les *Panchiens*, surnommés *Ophiophages*. Il ajoute (V. Collection d'auteurs latins de Nisard, p. 658): „Dans „l'intérieur des terres on vit autrefois des „pygmées, race d'hommes d'une très petite „stature, qui s'éteignit dans les guerres, „qu'elle eut à soutenir contre les grues, „pour la conservation de ses fruits." Il se peut, que cette race ne s'éteignit pas du tout, mais qu'elle fut depuis simplement rejetée vers le sud, et qu'elle soit apparentée avec les *Waberikimos* (lisez: *Wambili-kimo*) ou *Cincallès* (lisez: *Sân-Galla*), que le P. Léon des Avanchers a trouvé un peu au nord de l'équateur, ou avec les *Tumtu, Watta, Kamta* (sing. *Kamra*), *Malas* ou *Maze-Malas* de d'Abbadie. — Voilà, en résumé, les données que les auteurs classiques nous fournissent sur les pygmées.

Les Orientaux, dans leurs Vies des SS. Jude et Simon, font aussi mention de pygmées très sauvages et cruels, et les décrivent comme „des individus nus, petits, noirs ou „bruns, avec des vilaines têtes grosses et „frisées, aussi larges que leurs épaules, qui „se cachaient dans des endroits sombres, „des marais, des vieilles ruines, et comme „sous terre." L'habitat de ceux-ci serait la Perse, les environs de Babylone, l'Arabie et même l'Afrique, puisque la même tradition veut, que S. Jude au moins aurait visité la Hte Egypte, jusqu'„aux montagnes de la lune d'où sort le Nil." Par là, à la cour d'un roi indigène, il y avait, chose remarquable, des hommes *noirs*, et d'autres *bruns* ou *rouges*, ce qui ferait penser à des *Wahinda-Wahuma*. (Cfr. A. C. Em. Brentano, éd. Paris 1864, t. III, p. 590, 595, 625—626; éd. Ratisbonne 1860, t. III, p. 585—589).

Le monde romain, non seulement connaissait les Pygmées, mais aimait à représenter dans ses oeuvres d'art ces singuliers personnages. Il existe une foule de mosaïques, de bas-réliefs, de frises, de vases, etc., où ils sont figurés. A Pompeï e. a. on a exhumé de semblables représentations.

St. Augustin (*De Civ. Dei, l. XVI, 8*) se fait l'écho de ces traditions. — Au VIe siècle l'empereur Justinien charge un byzantin, nommé Nonnosus, d'une expédition au sud. Celui-ci voit et décrit de vrais pygmées dans une île voisine de la côte orientale d'Afrique. Sa déscription est très exacte et mérite tout intérêt. Quelle était cette île? Sokotora, Pemba, Zanzibar? (Cfr. *Photius* dans la Bibl. Migne (Patrolog. Grecque).

Chez les auteurs arabes la tradition sur les pygmées de l'Afrique spécialement, n'a jamais été perdue. Leurs géographes mettaient leur „*rivière aux pygmées*" au sud de l'Abyssinie et des „Galla-Länder". Le P. Léon des Avanchers met cette même rivière aux monts *Anko*, un peu au nord de l'équateur.

Buffon, comme on sait (*V. Oeuvres, éd. Richard, t. XIX, p. 337*) prenait les „hommes-singes" si célèbres des anciens, pour de véritables pygmées. Ainsi, les nains que combattit Hercule en Libye et en Ethiopie, et qu'il enveloppe dans la peau du lion tué de Némée, ont été peut-être de très réels pygmées. C'était l'opinion des mosaïstes et des verriers romains et de tout le Moyen-Age, e. a. d'Albert-le-Grand (1200—1280), de Cardan (1501—1576), d'Aldrovandi (1522—1606) et de Scaliger (1484—1558). Roulin place les pygmées au pôle (Eskimos?). On vint sans doute à cette idée, parce qu'on croyait avoir découvert le vrai aire des pygmées en Thrace et en Scythie (Huns?).

Mac Ritchie a recueilli plusieurs données relatives à des pygmées en Amérique. Ainsi, le capitaine anglais *Foxe* (1631) vit des tombes indigènes aux petites îles des régions arctiques. Une de ces îles se trouve au nord-ouest de Southampton-Island. Ces inhumés mesuraient 1m.219 et au-dessous. On suppose ces pygmées de Foxe de la même race que les *homunculi* ou *skraelinger*, dont parlent les voyageurs du nord du XIe siècle. Rafn (*Antiq. Amer., Copenhag., 1837*) les identifie aux Eskimos. — *Olaus Magnus* (1493—1552) décrit les Groenlandais orientaux, et les nomme „*pygmaei vulgo screlinger dicti*". Les Eskimos actuels sont leurs descendants, mêlés au 18e et 19e siècle avec du sang danois. — Des commercants de Flessingue, qui en 1656 visitèrent les Davis-Straits, y trouvèrent deux races d'hommes dont l'une était composée de pêcheurs de stature beaucoup plus petite que les individus de l'autre race. Ils avaient des jambes courtes, et leur teint était couleur d'olive. (Cfr. *Hist. nat.* de L. de Poincy, Rotterdam, 1681, p. 210). — Tout ce qui précède se rapporte à l'Amérique du Nord. Quant à l'Amérique du Sud, Cl. Markhams (*Journ. Anthrop.*, 1875) cite *Acuñâ* (1639), *von Spix* (1820), *Castelman* (1847) et *Penna* (1853), qui assurent tous que les *Guayazis* et les *Cananas* de la région de l'Amazone étaient deux tribus de pygmées. V. Spix en aurait vu un à Para en 1820.

Dans le *Globus* (T. LXXXII, no. 7, 1902) on trouve un recueil de quelques données

médiévales concernant les pygmées. Ainsi, une révue flamande relevait en 1895 la *tradition* assez originale, que les premiers habitants connus des Pays-Bas était une race de *Nègres-pygméïdes* (ou *Fenlanders*) „petits, „mais robustes, habiles et bons nageurs". Ils vivaient de la chasse et de la pêche. — Ad. de Brême (XIe siècle), en parlant de cette race (ou de ses descendants?), assure „qu'ils avaient de grosses têtes, des visages „aplaties, des nez aplatis et une large bouche"! Ils vivaient dans des souterrains(?) comme des Troglodytes. — Dans le nord de l'Ecosse il y avait en 1443 encore une semblable tradition. — L'évêque d'Orkney (IXe siècle), dans son livre: *De Orcadibus insulis*, écrit: „*Istas insulas primitus Peti et Pape* (Pictes et „prêtres celtes?) *inhabitabant. Horum alteri,* „*scilicet Peti, parvo superantes Pygmaeos staturâ,* „*in structuris urbium* (Brochs = bourgs) *ves-* „*perè et mane mira operantes, meridie verò* „*cunctis viribus prorsus destituti, in subterraneis* „*domunculis pre timore latuerunt.*" Ces maisons souterraines se voient encore aux îles d'Orkney. A cette époque (IXe siècle), pendant l'invasion de Harold Haarfagrs, les îles Orkney furent conquises. Cette race, dont il est question ici, avait une stature de + 1m.524. — La „Folklore" écossaise est pleine d'allusions à des races pygmées. Ainsi Campbell (*The Fians, London, 1891, p. 239—240*) dit: „Il y „a sur les hauts plateaux beaucoup de récits „traditionnels de beaucoup d'intérêt, où il „est fait mention de petits hommes à stature „pygmée, qui sont d'excellents *archers*, et qui „par leur dextérité dans l'usage de l'arc „tuent des hommes bien plus grands et plus „robustes". Ils s'appellent en gaél.: *Lapanach* (Lappois?) — Selon Nilson, dans son ouvrage sur les habitants primitifs de la Scandinavie, les nains, les trolls, les gnomes et les pygmées des montagnes des anciennes légendes étaient simplement des Lappons et les ancêtres des Lappons actuels. — Paolo Giovio (1483—1552) raconte qu'au nord de Laponie (entre Varanger-Fjord et Tromsoë) il y avait de vrais pygmées, grands comme un petit gamin italien de dix ans! Il est vrai que Giovio (Gove ou Govius), suspect même à Bayle, mérite peu de croyance, mais Isaac Vossius (1618—1689) patronne cette opinion de Giovio. Il est avéré en tout cas, que les Lappons habitaient alors beaucoup plus vers le sud, et qu'ils occupaient les trois-quarts du territoire scandinave. — La „Folklore" germanique est pleine de récits sur des pygmées („Berggeisten" de Grimm, Silésie; Sathays des Wallons; V. *Niebelungen*). On paraît les confondre avec les *Huns*. Selon Jornandès (ou Jordanès), Goth d'origine et évêque de Ravenne vers 552, Attila était un pygmée. Le portrait qu'il burine de ce fléau de Dieu mérite d'être cité: „*Forma* „*brevis, lato pectore, capite grandiori, minutis* „*oculis, rarus barbâ, canis aspersus, simo naso,* „*teter colore, originis suae signa restituens.*" Il faut avouer, qu'un anthropoloque du XXe siècle en plusieurs pages ne ferait pas un portrait plus vrai d'un type, que cet évêque du VIe siècle, en quelques traits de plume. Ce tableau ressemble assez à celui que Ad. de Brême trace des Fenlanders des Pays-Bas. Les Huns en général étaient-ils petits ou même des pygmées? Le fait est, que *tous les anciens auteurs* les décrivent comme de petite stature. Est-ce du hasard ou non, que précisément à Châlons-sur-Marne, — où fut livrée en 451 la fameuse bataille dans laquelle le général romain Aétius défit Attila après une lutte gigantesque, en lui tuant 600,000 hommes, dit-on, — on ait trouvé des ossements (pré-historiques!) de pygmées?

Quant au présent on trouve encore les épaves de ce petit peuple, qui disparaît de plus en plus, dans tous les continents. On peut les classer en deux groupements assez considérables et assez distincts, en laissant de côté, pour le moment, ceux qui se trouvent au dehors de cet aire, p. e. ceux de Sicile(Sergi), de la Russie et de l'Amérique. Ces deux groupements sont les *occidentaux* ou africains et qu'on est convenu de nommer *Négrilles* (petits Négres), et les *orientaux* ou asiatiques et qu'on nomme *Négritos*. Ces pygmées orientaux se sous-divisent en *continentaux* (qui vivent sur le continent même de l'Asie), et *pélagiques* ou océanéens (qui habitent les îles de l'océan). — On a vu, que les anciens ont positivement connu les *Négrilles* de l'Afrique, et que notre gloire de les avoir retrouvés est fort médiocre. On les trouve éparpillés un peu sur toute la surface de l'Afrique, depuis la Sénégambie jusqu'à Mombasa, et depuis le Soudan égyptien jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. On croit qu'ils ont formé, dans un passé très lointain, *un* peuple homogène couvrant *toute* la terre et notamment l'Afrique. C'est fort problématique. Mais il est certain à peu près, qu'ils ont été beaucoup plus nombreux autrefois. Dans un très intéressant article (V. *Globus, t. LXXXII, no. 16, 1902*) M. le Prof. Dr. Weule de Leipzig, en englobant *tous* les pygmées, peint d'une manière pittoresque cet état de choses. „Tous ces individus ont quelque chose „de commun et se présentent partout sur la „terre comme une couche ethnique uniforme. „Ici elle se montre sans voiles; là elle est „subjuguée, presque étouffée; ailleurs elle est „comme balayée par les flots d'autres races, „ou absorbée; ailleurs encore elle est chassée, „anéantie. Ce sont là les misérables épaves „d'une race ancienne qui s'étendait depuis „l'Atlantique jusqu'au Grand Océan; les „sommets d'anciens monts-témoins (Zeugen- „berge) qui surnagent à la surface d'une mer „où se meuvent des frères plus jeunes" (i. e. plus récemment arrivés, ou plus hardis et victorieux pour le moment) „p. e. les Bantu, „les Aryens, les Malais." — Dans les ouvrages des *Portugais*, depuis la fin du XVe siècle jus-

qu'au XVIIe, on mentionne souvent des nains (à l'ouest et à l'est, et même à l'intérieur), comme de leur côté les Missionnaires (Jésuites, et autres) de l'Abyssinie et des Galla-länder (XVIe—XVIIe siècle). Le *Voyage hist. d'Abyssinie* par le P. Lobo (la Haye, 1728), reste toujours très intéressant à ce sujet. — Commençons par ce point de l'Afrique une petite revue des différents groupes de pygmées éparpillés sur le continent, puisque c'est sûrement par ce côté (et, selon Reville, par la vallée du Nil?) qu'ils sont venus de l'Asie pour se répandre dans l'Afrique. Job Ludolphe (1624—1704) dans son *Histor. Aethiop.* parle d'une race dont les hommes sont des chiens(!) et les femmes des humaines. Ce sont les pygmées de *Pomponius Mela*, et peut-être les *Wa-beri-kimo* trouvés au royaume de Géra par le P. Léon des Avanchers (connus à Mombasa sous le nom de *Wa-mbili-kimo*), les *Cèngallès* (i. e. *San-Galla*), les *Dokos* du Schoa et de Kaffa, les *Dume* des Borana-Galla, les *Tamta* de d'Abbadie et du P. Martial de Salviac, etc. Leur présence dans ces contrées, entre le Kénia et Djibouti et entre Mombasa et Fachoda, est absolument sûre, quoique des données très précises manquent encore. — De l'Abyssinie nous sautons d'un bond jusque dans.... l'Atlas du nord-ouest de l'Afrique. L'avenir dira s'il n'y a pas, dans ces immensités peu connues encore, des épaves de la race vue par les Nasamons d'Hérodote et bien connue des Egyptiens il y a 4000 ans! Selon Haliburton il y a des pygmées nommés *Akka* dans l'Atlas au sud du Dra (Maroc du sud) (cfr. Dr. Croze: *Les races humaines pygmées* dans: Revue des Revues, 1896). — En descendant vers le sud dans le Soudan occidental et au sud du boucle du Niger, Mollien (1818) mentionne les *Tenda-Maié* entre Sierra-Léone et Fouta-Dyalon *(Put, Phuth?)*. M. de Escayrac de Lanture (1855) mentionne les *Mala Gilagé* (velus) au sud-est de Baghirmi, et R. Koelle les *Kenkols* et *Bé-tsanes* au lac Riba (Shari). Le nom de ces derniers ressemble à celui des *Sân* de l'Orange et des *Wasanye* (*Cingallès* = *Sân Galla*) des Waswahili. Selon Mollien et d'autres tous ces pygmées des bassins du Niger, du Rio-Grande et du Golfe de Guinée sont proches parents de ceux d'Herodote, avec lesquels les Nasamons ont été en relation. Faut-il y ajouter aussi les *Akka* de l'Atlas? — En descendant toujours vers le sud, on peut mentionner plusieurs fractions de pygmées, connus chez les différents peuples sous différents noms: *Akôa* au Gabon chez les Mpongwe; *Bé-kü* ou *Bekwi* chez les Fans (Pahouins); *Bakuya* ou *Ba-wéya* chez les Kombés; *Bé-gyel* chez les Mékuks; *Ba-kula* chez les Bakele; *Benyo* chez les Shékés. — Le *Globus (t. LXXXIII, 1903, p. 284—285)* parle de pygmées découverts au Camerun allemand, au sud du fleuve Sanaga, le long de la côte. Là vivent, cachés dans le „Urwald", sur les districts Yabi, Dogotomen, Ndogenbessol, Bassa et Solby occupés par les *Bakoko* (kir.: *ikikoko* = bête!), des hommes courts (1m.50) nommés *Boko*. On les caractérise comme un peuple dégénéré, timide, reservé. — En 1625 Battel découvrit au Loango les *Matimbas* (lisez: *Marimbas* de Mayombe). Ces derniers sont les *Yaga* ou *Ba-yaga* (? les *Huns* de *Zimbo*, sorte d'Attila africain) du voyageur hollandais Dapper (*Cfr. Nouv. Géogr., Amsterdam*, 1660, 1688). Il faut y ajouter les *Wabongo* (i. e. grosse tête) de l'Ogowe (que Dr. Falkenstein nomme les *Baponko!*), et les *Wa-jongo* (non point: *Achongo* de Chaillu), sur les bords de la rivière des Nkomis près du lac Fernan-Vaz. — Le même Dapper mentionne encore comme pygmées les *Mimos* ou *Bakke-Bakke* ou *Baka-Baka*. Ce sont probablement les *Bateke* actuels. Sur une carte de 1708, publiée à Paris et citée par Mgr. le Roy, on trouve exactement à l'endroit où Stanley retrouvait ses Watwa-pygmées (grande forêt de l'Ahruwimi) cette mention: „Forêts habi-„tées par les Bakke-Bakke qui sont vassaux „du grand *Macoco* (*Wagogo!*), et que l'on pré-„tend être une nation de nains". *Mukaka* est le nom d'un ancien roi de l'Ushirombo. Ailleurs c'est le nom générique pour désigner le roi. Cosmas Indopleustes (547) parle des *Wakwak* (Watwa-pygmées) des contrées à l'ouest de Sofala (Ophir = Σωφιρ des Septante), nommés aussi *Pa-rua-im* (= *Ba-roa!*) En égyptien *baka* signifie héron, comme *tu* (*atua* = divinités) en polynésien. Puisqu'il s'agit de Chamites très adonnés à la zoolâtrie (totémisme), ce nom de *Wa-atua* (= hommes-hérons ou grues) donnerait raison des grues des anciens, mises par eux constamment en rapport avec les pygmées, et si fréquemment représentées sur les objets d'art des Romains. En plus, *Ka, Kha, Ku* (*Ko*), *Khu* ou *Hu* signifie: Esprit, Nègre(?) (*V. infra ubi de Wahutu, Watutsi*). — Au sud, et un peu au nord de la rivière Cunéné, il faut mentionner, comme tribus pygmées, les *Ova-kwisu* (noirs), les *Ova-kankala*, les *Ova-sékélé* (jaunâtres) ou *Ova-kwéné*. Leur nom générique serait *Ova-twa*. Ces *Ova-sékélé* sont les *Makasseguere* (ou *Bakaségéré?*) de Serpa Pinto, retrouvés et signalés par le P. Antunés chez les Ambwella entre le Kassaï et le Zambèze (haut. 1m.20 à 1m.50) — Près du lac Ngami il y a les *Mkaba* de Farini (fraction de Sân?) — Enfin dans le sud-ouest de l'Afrique il y a les Hottentots et les „Bosjesmans" Quant aux premiers (les *Khoï-Khoï* comme ils s'appellent eux-mêmes) il reste toujours très difficile de les classer ethnographiquement. On a voulu les rattacher aux Libyens (Berbères) et aux Egyptiens du nord de l'Afrique, voire même aux Juifs-Sémites, ou aux Chamites de l'Inde en tout cas. Rien n'est sûr à ce sujet. Leur nom *Khoï-Khoï* ressemble assez aux fameux *Ko, Ku* ou *Khu* de l'Egypte; ce terme, selon M. Chabas, désigne des Nègres, des misérables, des parias, bref des pygmées.

Selon d'autres, le nom Khoï-Khoï serait synonyme avec le terme: *bantu, abantu, awantu* = hommes en général. Quant aux *Sân* (le nom de „Bosjesmans" = hommes des bois est un sobriquet qui leur a été donné par les Boërs) on doit réellement les classer parmi les pygmées, quoique une foule de détails (couleur, etc.) les distingue assez nettement des Négrilles i. e. des *petits* Nègres. C'est, en somme, un peuple „inexpliqué" encore. On les appelle aussi (c.-à-d. les Nègres environnants) des *Watwa,* mais ils ne se nomment pas ainsi eux-mêmes! Malgré cela leur nom (*Sân*) resemble d'une manière frappante à celui des *Sanyé* de Tana et à celui des *Bé-shân* du Shari, qui sont réellement des Négrilles. Ce qui complique le problême, c'est que la langue des Sân est proche parente avec celle des Hottentots selon M. Schills. (On voit la même chose dans l'Urundi). Ces Sân se disent venus du *nord,* et en effet on a signalé leurs contribunaux jusqu'au sud du Tanganika. Johnston en a vu au nord du Nyassa. Il est établi aussi, qu'ils ont occupé autrefois toute l'Afrique du Sud. Les noms d'une foule de rivières et de montagnes gardent encore des réminiscences de *leur* langue (la terminaison *qua,* p. e.: *Kora-qua, Namaqua,* etc.). Dans quelle divison de Chamites faut-il les classer.... that is the question. — Les *Be-chuana* actuels sont des Nègres-Bantu, mais il est curieux que ce nom recèle un élément pygmée. Dans ce nom il y a simplement un *chu* ou *ku* (*kô, khu, khoï, koan* = homme) intercalé. Il reste ainsi *Ba-ana* = enfants, descendants, *homunculi.* C'est un des noms que les Warundi donnent aux Watwa (*A-wana*). Le nom *Akowa,* ou *Ba-kô-a* qui est un autre nom pour désigner les pygmées, a subi une semblable intercalation (*ko, ku*). Les Chwanas eux-mêmes nomment les Sân: *Baroa,* nom qui est bien identique à *Ba-tua, Ba-twa.* — Dans l'Afrique sud-orientale il n'y a pas de pygmées signalés. Mentionnons simplement les *Mkodos* de Madagascar. — En remontant vers le nord à la hauteur de Zanzibar, les pygmées y sont bien connus auprès des indigènes, notamment les Swahili. Ces derniers les nomment: *Watwa* ou *Wasanyé*; les indigènes (e. a. les Pakomo) du Bas-Tana: *Waboni*; ceux du Haut-Tana: *Manyolé*; les Wanyika les appellent: *Walangulu* et les Somali de leur côté: *Wadahalo.* Ce sont là autant de sobriquets. — En 1848 déjà, Krapf a signalé les *Wambilikimo* dans l'Useri à l'est du Kilimanzjaro. Mgr. le Roy, de son côté, a trouvé des pygmées (Bonis, nom génér.) au cours inférieur du Sabaki, à Lamu et aux environs, au sud du pays des Somali, au fleuve Ozi et dans le bassin du Tana (Pokomo), à Mombassa, à Melindi, etc. (Cfr. *Missions Cath. 1897, p. 40, 41*). — Dans la région occupée par les Chamites Massaï E. Reclus (*N. Géogr. Univ. t. XIII, p. 790*) place à l'ouest du Kilimanzjaro les *Oua-Silikimo!* C'est un nom erronné pour les *Wa-mbilikimo* du P. Léon des Avanchers, c.-à-d. les *Wasanye.* Il parle encore des *Ala,* placés par lui entre l'Usambara et le Paré, et qui figurent sur une carte de Ravenstein. Il n'y a pas de pygmées de ce nom (à moins qu'on ait voulu dire: *Akka*), mais il y a, selon Mgr. le Roy, à la base des montagnes de Paré et partout dans le pays massaï, les *Wandarobbo* (à remarquer l'élément **nda**), qui sont à classer positivement parmi les pygmées. Voici le portrait qu'en fait Mgr. le Roy: „Le type est différent (des Bantu, „et Massaï), la taille élancée, les membres „secs, la tête allongée et régulière. Ils sont „*noirs* et crépus, se peignent la figure de „rouge, se frottent de graisse et s'habillent „de peaux: ce sont les îlotes des Massaï „dont ils parlent la langue, comme les Bonis „le sont des Galla (les Watwa des Warundi). „Leurs maîtres ne leur permettent pas l'éle„vage des troupeaux, non plus que le port „de la lance. Armés de longs arcs et de „flèches empoisonnées, ils vivent de chasse, „et c'est à eux principalement qu'on doit „l'ivoire du pays massaï. Dispersés en petits „groupes dans cette partie méridionale, on „les trouve plus nombreux et plus puissants „vers le nord, sur l'escarpement du Moou, „au-delà du lac Daringo et vers la base du „Kenia. Ils habitent par villages d'une ving„taine de huttes en paille, petites, miséra„bles, jetées sans ordre au milieu des rochers „et entourées d'une faible enceinte de troncs „d'arbres". Selon Keane (*Man of Past, p. 121*) les *Wasandawi* seraient peut-être à ranger, parmi les groupes Hottentots-Bosjesmans. Selon le Dr. Neumann ils ne seraient pas des Bantu, et parlent une langue toute différente. — Dans le reste du territoire de la colonie est-africaine allemande, je n'ai pas entendu parlé de pygmées, mais il y en a dans l'Urundi et le Ruanda (V. „*Aborigène*"). — Le P. Guillemé dit qu'il y a des Watwa éparpillés dans tout le Haut-Congo depuis le sud du lac Tanganika (ouest) jusqu'au nord. — Pour ma part, je crois que les Wabembe et les Wavira (tribu très étendue), s'ils ne sont pas des pygmées, sont fortement métissés (!) de Watwa et de Bantu. Ils sont généralement d'une stature au-dessous de la moyenne, noirs, trapus, et anthropophages (mais les Watwa, de l'Urundi au moins, ne le sont pas!) — Dans l'intérieur du Congo-Staat au Kassaï, dans le boucle formé par le Congo, etc., le major Wissmann, ainsi que Pogge, Stanley, Dr. Wolff et d'autres voyageurs, ont rencontré et décrit plusieurs groupes de *Watwa,* qui se rattachent à ceux des PP. Comte et Antunès. Ceux de Wissmann mesuraient ± 1m.40; ceux de François: 1.m40, et les femmes Watwa: 1m.20. Miani, Long Bey, Crampel en ont signalé aussi. A propos des noms de ces pygmées, spécialement à propos de celui des Watwa, il règne une déplorable

confusion dans leur transcription (Rechtschreibung), bien capable de donner le change. Ainsi, M. de Quatrefages était perflexe et avait des scrupules à réunir sous le même chapeau les *Batouas* et les *Vatouas*, quoique, selon la spirituelle réflexion de Mgr. le Roy, ils se ressemblent comme les Français et les Frenchmen! Il faudrait s'entendre. Donc: les *Vatouas*, *Batouas*, *Watouas*; les *Vouatouas* (assimulés par Stanley aux *Vouakouangas*, *Vaouakoumas* et *Vouakoumous*); les *Wakoa*, *Wakua*, *Watoa*; les *Wachua* ou *Achua* (de Junker), nommés aussi: *Atschua*, *Watschua*, *Watwa*; les *Batwa* (du Kassaï, nommés aussi par Stanley: *Akwa*, *Bazungu* de: *ku-zunguka* = rôder (?), et *Wambuti* de: *buta*, *futa*, *vuta*, *uta* = idée de chercher, flèche, chasseur), etc., tous ces noms ne désignent que la même race de pygmées, nommés *Watwa* (avec le préfixe-article *A-watwa* qui est le pluriel de *Mutwa*, *U-mutwa*). Leur nom ethnique auprès des Bantu environnants est donc: *Twa* (alias: *Tua*, *Toa*). Rappellons encore une fois, que les pygmées ne se nomment pas: *Watwa* mais *„fils de la pierre"* ou: *„du pays de la pierre"* (V. *„Aborigène"*). — Dans le centre de l'Afrique, aux bassins du Moyen-Congo, de l'Ahruwimi, de l'Ubanghi et de l'Uelle il faut mentionner les *Wa-mbuti* de Stanley (*Dans les ténèbres de l'Afr.*, *II*, *p. 92*,) qui habitent entre les rivières *Ngéyu* et *Ituri* (l'Ituri est le nom du cours supérieur de l'Ahruwimi), et qui se nomment aussi: *Batwa*, *Akwa*, *Bazungu* selon le même voyageur. Celui-ci mentionne encore les *Wambuti* de *Ihourou (Ituri?)*, les *Bolia (?)* des Mobode, les *Watwa* du bassin du Tulungu. — On marque encore des pygmées entre le Lomani et le Congo, au sud de Stanley-Falls. — Quant à ceux de l'Ubanghi (rive gauche), ce sont de simples Watwa sous le nom de *Akula* (= noix sauvage comestible) et de *Abongo* (= grosse tête), deux sobriquets infligés par les Bantu de l'alentour. — Les Watwa d'Ituri (*Mambuti*) sont décidément apparentés avec (ou les mêmes) ceux dont parle amplement le Dr. F. Stuhlmann ainsi que le Dr. Emin Pacha (cfr. *Mit Emin Pacha im Herz von Afrika*). Speke vit un pygmée (ou nain?) à la cour de Kamrasi. — Plus à l'ouest et au nord-ouest Junker à trouvé ses *Achua (Wachua)* entre l'Uelle et le Congo (moyen). Enfin il y a les *Akka (Akwa)* surnommés: *Tiki-tiki*, que Schweinfurth au cours de ses voyages (1868—1871) a *re*trouvé le premier chez les Mambuttu, à la cour de Munza, au sud de l'Uelle supérieur. Voici quelques mesures: un nommé Tebo 1^m^.42; une femme 1^m^.36; Saïda 1^m^.34; varii 1^m^.50 — 1.^m^.31. Ils sont donc plus petits que les Mincopies. Au naturel ils (*Akka*) sont courageux, guerriers, cruels, mobiles, timides, impressionables.

Les anciens géographes sont donc justifiés; la fable est devenue une vivante réalité. Au début du XIXe siècle Feller, dans son *Diction. Hist. (art. Pygmée)*, n'y croit pas; le sérieux Malte-Brun (*cfr. Géogr. I, p. 30*) pas davantage; Guérin dans son *Dict. des Diction* (art. Pygmée) parle encore en 1890 „d'un peuple imaginaire". Il fallait bien les admettre, car voilà les pygmées des monuments des Pharaons d'il y a 4000 ans, *re*trouvés péniblement sous le *même* nom de *Akka!* Le surnom de *Tiki-tiki* mérite encore l'attention un instant. On connait les *Tiki* polynésiens (= esprits, totems, etc.). On sait aussi, que l'élément chamitique dans les langues polynésiennes est parfaitement reconnaissable, comme dans le foyer primitif (Chusistan, Perse, Inde), et les colonies chamito-kushites, p. e. l'Arabie australe, l'Egypte, la Libye, le Chanaan et la Phénicie, etc. Or, selon Viçwa-Mitra (*Les Chamites*, p. *703—707*) l'ibis (grue), en ég. *hab*, *habu* (d'où *Havilah*, nom du fils de Kush), était l'oiseau sacré du dieu *Thot*, *Thet (Seth)*, ou *Tekh* (*Takh*). Ce *Tehk* adouci est devenu *Tiki*; puis redoublé et renforcé il marque la spécialité (*ipsissima ibis*). Ce mot est donc remarquable, puisque tous les anciens accolent les grues à l'idée (et l'histoire) des pygmées. La même réflexion a été faite à propos du nom *Baka-Baka*.

Voilà notre revue des groupements de pygmées *occidentaux* (africains, *Négrilles*) terminée. Tournons-nous maintenant vers les *orientaux* (d'Asie et de ses appendices, *Nigritos*), et commençons par les *continentaux*. — Les pygmées de la vallée de l'Euphrate (Elam, Susiane) de M. M. Dieulafoy et Houssay (4 groupements) sont mentionnés déjà. Leur présence, précisément là au vrai foyer des Hamito-Kushites depuis tant de milliers d'années, est excessivement remarquable. On peut voir dans l'ouvrage de Dieulafoy: *L'Acropole de Suse, p. 192*, ainsi que dans celui de Dessailly: *Race Nègre, p. 185,192—193*, undéfilé de vrais Nigritos, burinés sur les monuments susiens (kushites). — Nous tournant ensuite à l'est-sud-est, nous rencontrous d'abord les *Brahouins* (Brawi) de M. Rousselet dans le Bélutchistan actuel. Ce sont des individus „à peau noire, taille faible, „front bas, petits yeux, traits aplatis, nez demi écrasé", et qui sont très distincts de la population dominante (aryenne), qui est belle et presque blanche. — En remontant l'Indus nous avons dans le bassin supérieur (nord) les *Jauts*. M. Elphinstone les nomme „petits, noirs „et laids", et affirme qu'ils sont les premiers possesseurs du sol (vieille couche chamite). Ce sont eux que Ctésias avait en vue, et qu'il décrit si exactement (*v. supra; E. Charton: Voyag. anc. et mod., I, pag. 160*). Depuis 2500 ans ils n'ont pas changé! — Plus à l'ouest (Pendjab) et dans l'Afganistan actuel (Kaboul = *Havilah?*) vivent des populations similaires. Nous voilà près du **Hindu**-*Kush*, étrange nom qui, à travers tant de milliers d'années perpétue le nom de Cham-Kush! Serait-ce là aussi le foyer primitif des *Wa*-**hinda**? — Jusques sur les plateaux du Pamir

(Asie centrale), les suédois Olifsen et Philipsen ont trouvé en 1897 une race très petite (pygmées?).

Plus vers le sud il y a les *Khôls* à nombreuses ramifications. Ils sont remarquables par le développement de leur système pileux. Ils sont très nombreux dans la presqu'île de Guzarati. Leurs tribus sont disséminées un peu partout, et elles se constatent à travers l'Inde centrale presque entière, jusques dans le bassin du Gange et à l'extrémité orientale des monts Vindhyas. On range ordinairement ces *Khôls* (ou *Kol*-peuple) parmi les Mélano-Indiens ou Dravidiens, soit du nord soit du sud. Parmi ces Khôls il y a les *Ho-Khôls*, ou ceux de Lurka. *Ho, hor*, ou *horo* signifie: *homme*. (On pense ici au *Oro* polynésien, et au *Oro* ou *Uro* [*ur*] de la Chaldée). C'est donc un nom qui ressemble à celui de *Bantu* ou *Watwa*! Une autre fraction, les **San***tols* ou *Sonthols* (Bengale occident, Bhagalpur, etc.), se nomme aussi: *Hor*. Enfin, il y a encore une tribu de *Horo* (Nagpur, etc.), qui porte le nom très interessant de *Mu***nda**. Qu'on veuille bien remarquer ces étranges racines **nda, ho** *(= kho, khu, Khoï-khoï, tol, t = k)*, et de **San** *(s = h, Sindhu = Hindu)*. L'analogie avec les racines africaines est vraiment frappante. Au lieu de parler de Dravidiens, on ferait mieux de considérer les *neuf dixièmes* de la population de l'Inde comme chamite (hamite), voire même *kushite*. Le rôle des Aryens (et du sanscrit) a été immensement exagéré. On commence à s'en apercevoir. Du reste, les traditions aryennes elles-mêmes attestent, que l'Inde entière et les contrées qui s'y rattachent (bien au loin; colonies chamites jusqu'en Amérique et en Polynésie), ont appartenu jadis aux *Nigritos*. Cette population petite et crépue possédait, à une époque très reculée toute la péninsule. Les *Jakchas*, combattus par Rama, étaient sans doute leurs ancêtres. Bref, ils sont partout dans l'Inde, puisque au pied de l'Himalaya on a les Nigrito-*Doms* et *Rawat*, qui sont tous extrêmement noirs, et dont plusieurs ont des cheveux plus ou moins laineux. Toute l'Inde est pleine du nom de *Kush* sous des formes très transparentes, p. e. au Nepal le *Kus*- ou Khos tribu, etc., etc.

Aux sources de la Nerbuddah Dr. Hamy mentionne les *Puttouas*; dans les Ghâttes orientales les *Chenchwar*; dans les jungles d'Aznaad les *Naïkers*, les *Punnirs*, etc.

En quittant l'Inde, et en allant toujours vers l'est, nous trouvons d'abord, sur la presqu'île de Malacca, les *Sémangs* ou *Samangs* (Prichard), les *Jakuns* et les *Sakès (Sakaï, Sakayes*, ou *Orang-Sakkayes*, sud de Kedah), qui sont souvent d'une hauteur inférieure à 1m.45. Il y a encore la tribu des *Manthras* qui conservent une tradition selon laquelle leurs ancêtres étaient maîtres de la contrée toute entière. A cette époque, disent-ils, ils possédaient beaucoup d'*écrits* tracés sur des feuilles d'arbre! (Logan). Dans *Globus (t. LXXXII, no. 16, 1902, p. 252—257)* M. Hrolf Vaughan Stevens parle des cérémonies du mariage, et de l'imposition du nom chez les *Orang-Tenia*. C'est un article fort intéressant. Il y a parmi ces Tenia sept classes (ordres!) de sorciers. *Ko-ho* est un de leurs noms hiératiques traditionnels. Le diadème (Kopfbinde) est chez eux (comme dans l'Urundi) un distinctif essentiel. Les Tenia se barbouillent la figure en *rouge, blanc* et *noir*. Ils ont des marques totémiques. Le refrain d'une hymne chantée au mariage reste inexpliqué (*hay-char-ro-chay-sar* ....). Ce *hay* .... fait songer à une semblable hymne kirundi. — Dans la péninsule annamite on peut citer les *Moïs*, et jusque dans la Chine et dans le Japon on pourrait suivre les traces de pygmées. Les habitants actuels du Japon ont été précédés par une race primitive (chamite!) distincte des Japonais et des Aïnos, et dont on a découvert des vestiges dans le Nippon et le Yéso. Selon M. Ribaud (*Miss. Cath., 1897, p. 383*) les Japonais les nomment: *Kobito* (= nains, Kobolds!), et les Aïnos de leur côté: *Koropogkuru* (= troglodytes). Les Aïnos eux-mêmes, qui leur ont succédé, sont petits, velus (ours! *pilosi*), très barbus. On les suspecte fort d'être eux-mêmes des pygmées au moins métissés. Le Dr. H. Schwitz dit des Aïnos: „Das Wesen und Dasein dieses Volkes ist ein ungelöstes Räthsel" (démonialité!) *Cfr. Archiv. intern. d'Ethnogr., t. XI, 1896, p. 233*, et l'ouvrage de Dr. Schiwtz: *Aïno*, Brême. — Quant à la population continentale, parmi ce grand *Thaï*-peuple qu'on distingue en *Thos-Muong* (Tongking, China), *Shans* (Haut-Birma), *Laotiens* (Laos franç.) et *Siamois* (Siam), il y a des tribus qui portent des noms étrangement chamites. Nommons les *Mans (Lo-Lo)*, les *Minkia* (du Yunnan), les *Sham-Khamti* (Bas-Birma; Deniker nomme ceux-ci: *„a very pur race"*), les *Ahoms* croisés de *Shams* et de *Hindus*, etc. Lorsqu'on constate ces étranges analogies philologiques, on ne s'étonne plus, lorsque M. de Quatrefages constate chez les *Sân* de l'Afrique un indice céphalique horizontal qui est presque le même que celui des.... Chinois! Et si les Huns (Attila) étaient réellement des pygmées, alors?

Voilà pour les pygmées orientaux (asiatiques) continentaux! Passons aux *pélagiques* ou à ceux des archipels. — Les *Veddahs* (Weddah) de Ceylon se rattachent à ceux du continent. Rama pourchassait les Rakchasas jusques dans l'île. Ces Weddahs sont des Négritos, mais plus ou moins métissés. Parmi eux il y a les *Nilgala-Weddas*, sur lesquels le Dr. L. Rütimeyer a donné d'intéressants aperçus dans la revue *Globus (t. LXXXIII, p. 201—207, 220—523, 261—267)*. Il a néanmoins le tort de conclure hâtivement à l'athéisme de ce peuple, en se basant sur la réponse évasive et très diplomatique

de quelques individus de Hennebedda, qui voient peut-être pour la première fois des *Wazungu!* Dr. R. dit que, dans le *tractatus Paladius*, un anonyme de Thèbes décrit son voyage à Ceylan au VIe siècle. Il y est fait mention des *Weddas*. — A l'autre côté du golfe, aux îles Andaman, nous trouvons les *Mincopies*, qui jouissent d'une certaine célébrité, depuis que M. le Dr. Man et après lui dé Quatrefages et Dr. Lapicque, les ont aussi bien décrits. Ce sont des pygmées bien caractérisés, d'un type très uniforme et très peu mélangé. Ce type se rapproche du terme égyptien ($7^{19}/_{48}$ têtes). Ils sont très noirs (noir bronzé), crépus, petits de stature (1m.33—1m.461) qui tient le milieu entre celle des Lapons (1m.550) et des Sân ou Bosjesmans (1m.370—1m.220). Les Chinois connaissaient ces *Mincopies* de vieille date; les Arabes et les Perses au moyen-âge (IXe siècle) également. Marco-Paolo (1273—1295) donne quelques détails sur eux. En 1790 les Anglais tentèrent de se fixer aux îles Andaman, ce qu'ils firent définitivement en 1857.

Après les Weddah et les Mincopies on a découvert des pygmées dans les trois grandes îles Sunda: Sumatra (*Kubus*, tribu apparentée avec les *Toala* de Célébès), Java, Bornéo (à l'intérieur selon Rienzi, de Lafond de Lurcy, Mgr. Labuan); puis à Flores, Timor, Djilolo, Célébès (sud-est; les *Toala* des frères Sarasin; île *muna*; cfr. *Globus, t. 83, 1903, p, 277—281,*) aux îles Sulu, et surtout aux Philippines; à Formosa (selon M. Schetelig, 1868); au Japon (selon M. Siebold, *v. supra*); à la Nouvelle-Guinée (dans l' intérieur vers le nord); enfin aux îles Mariannes et un peu partout en Micronésie et en Mélanésie, où les pygmées vivent mêlés aux Papuas (métissés). Lorsque Magellan découvrit les Philippines en 1521, et que Philippe II les conquit définitivement en 1564, on trouva à Luçon des hommes noirs, de vrais Nègres, les uns à cheveux lisses, les autres à cheveux laineux, nommés *Aigtas* ou *Inagtas* d'où *Aëtas*, nom sous lequel on les trouve encore installés dans l'intérieur des îles. Dans le sud (Mindanao) il y a les *Mamanwa* du Dr. Montano; ceux-ci ne sont qu'une fraction de la même race pygmée. Les Malais, arrivés payens encore à Luçon avant la prise de Madjapahit par les mahométans (1478), et avant leur adhésion à l'islam, payaient encore tribut aux roitelets *nègres* pur sang (Nigritos), selon Rienzi (*Océanie, t. I, p. 302; cfr. B. de la Fuente, cité par Prichard, t. V, p. 219*). L'invasion muselmane leur fut fatale, et peu à peu on les refoulait vers l'intérieur des îles, mais au moment de la conquête aryenne ils étaient encore puissants. Les *Aëtas* actuels sont „une tribu craintive et excessivement „méfiante" (comme partout, e. a. les Watwa de l'Urundi)! Ils bâtissent de petites huttes et ils cultivent le sol. On les pourchasse. Les Mamanwas de Mindanao se disent également les anciens maîtres du sol, absolument comme les Watwa se disent les *Awagumiriza* (aborigènes, „sesshaft") de l'Urundi. — Quant aux pygmées de la Nouvelle-Guinée, on les considère désormais comme la base de tout l'édifice ethnique de l'archipel indonésien. On les connaît maintenant d'avantage, surtout après le travail très sérieux de A. B. Meyer: *Die Nigritos (dans: Veröffentl. des K. Ethn. Mus. z. Dresden, t. IX, 1893).* Voir aussi l'art. de C. Lauterbach dans: *Zeitschr. f. Erdk. z. Berlin, 1898, p. 154, 160*; le livre de M. Krieger sur la N.-Guinée, p. 143; enfin l'excellent article de M. le Prof. Dr. K. Weule dans: *Globus, t. LXXXII, n°. 16, 1902.*

Après cet aperçu sur les pygmées passés et présents, disons quelque chose de leur religion. Pour ce qui concerne les Négrilles de l'Afrique, à part l'excellent travail de Mgr. le Roy, on sait peu de chose sur leurs croyances et pratiques cultuelles. Nous laissons de côté les *Watwa* de l'Urundi, puisque à travers les différentes notices, il a été question souvent et assez amplement de leur culte. Pour ce qui regarder les *Sân* et les *Khoï-Khoï* ou doit beaucoup, dans cet ordre d'idées, au travail du Dr. Hahn, et surtout à celui du vieux P. Kolbe (1675—1726) qu'on commence à réhabiliter (Cfr. *Déscr. du Cap de B. Espér., tirée des Mém. de P. Kolbe, Amsterdam, 1742; Walckenaer: Hist. gén. des Voyages, t. XV, p. 238*). — Glanons quelques *noms* de divinités, remarquables à cause des analogies étranges plusieurs fois signalées. Les *Sân* ont un dieu mâle *Goha* (**nkha**) qui habite au-dessus, et un femel *Ko* qui demeure au-dessous. *Kaa*ng est le maître de tout. On le prie par la danse (*mokoma*). *Ganna* est un esprit mauvais. Ils vénèrent la chénille *n'go* (cfr. le *ngo* kirwana). Les *Khoï-Khoï*, de leur côté, ont un grand chef divinisé *Khourru* (*mukuru* = grand) ou *Khub (Kef)*, et un diable (sic!) *Dangoh* ou *Damoh*. Selon d'autres *Tsui-goa* (ou *Tsuni-goam*, *Tsui-goa*, *Tsui-goab*) est l'être suprême, mais .... a été un grand chef mortel d'où descendent les Hottentots! (Cham). Son antagoniste est *Gaunab* (ciel rouge, ciel noir). Selon Kolbe *Gouma-Tiguoïa* est le dieu suprême, sorte d'*Imana*. On vénère les *Pleiades* par des danses (*gei*). „Les mères élèvent alors leurs enfants, et les font tendre les bras vers cette constellation." Ensuite vient *Heitsi-Eibib*, nommé aussi *Garuheb*. C'est une sorte de *Riyangombe*. Son incarnation est ainsi raconté: „Une jeune fille ayant avalé le jus d'une plante grasse de saveur douceâtre (*hobega*) enfanta un fils". La lune (ou son esprit) est vénérée sous le nom remarquable de *Khâm, Khami, Khâb*. L'esprit des nuages (le verseur de la pluie) est *Nanub* (*Nanum, Nanu*). *Gurub* est le tonnerre et *Nabas* l'éclair, etc.

Voyons maintenant les pygmées *orientaux*. Les Mincopies ont un être supérieur nommé *Puluga*, qui „ressemble à du feu, est invisible",

etc. Ils ont aussi des esprits méchants *Chol* (cfr. les tribus *Khôls* de l'Inde). Ces *Chols* descendent d'un ancêtre commun **Maia***chol*. D'autres esprits du mal se somment: *Nila, Juruwin. Eremchawgala (?)*. Le premier homme créé par Puluga est *Tomo* = noir. La première femme est *Chana-Elewadi*. Les Binouas de Malacca ont un dieu *Pir***man** et des esprits *Jin (!) Bumi*, etc. V. Quatrefages: *Les pygmées, c. IV, p. 133—211, et c. V.* — Dans le nom *Pulu***ga** on remarque l'élément bien africain et chamite **ng, nk**. Ce n'est pas tout. La cordelette-ceinture des femmes Mincopies se nomme: *obu***ngo**, mot qui ressemble au *lupi***ngo** der Wanyamwezi. (Les Etrusques avaient de semblables colliers. V. de Quaitrefages: *Introd.*, *p. 271* et les fig. *ibidem*). Leurs frères Chamites de l'Australie ont un être suprême nommé *Mu***ngan***ngauer* (bienveillant selon Howits). A la Nouv.-Nursie (Austr.) le créateur se nomme *Monto***gon.** *Cie***nga** est sou autagoniste et habite le centre de la terre.

Quelgues mots aussi de la *morale* de ces pygmées sauvages tant calomniés. „Les jeunes filles (Mincopies) conservent dans leurs manières la plus stricte modestie" (Man cité par de Quatrefages). Les Mincopies sont strictement monogames. Le mariage est une chose très sérieuse pour eux. Tout mariage entre parents est absolument interdit, et cela jusqu'au dernier degré reconnu. M. Man fait à ce propos la réflexion suivante: „C'est „chez les peuples les moins civilisés, que „l'on trouve la plus grande horreur des „mariages incestueux." Le meme auteur ajoute: „Les femmes Mincopies sont des „modèles de constance, et les maris ne leur „cèdent guère sur ce point. Ce sont des unions „heureuses. Les rapports mutuels sont em-„preints de courtoisie et d'affection". Les droits de propriété sont reconnus et acceptés; les limites des champs, quoique vagues, ne sont jamais franchies. „Pas un Mincopie ne „prendrait, ou ne changerait de place, une „arme ou un outil appartenant à son voisin". Ils sont très hospitaliers. Les étrangers sont chaudement accueillis par la communauté toute entière. On les sert les premiers et des meilleurs mets, etc. Ils ont la notion claire du péché et du crime (Leur mot *yubba* ressemble assez au mot *-bi (mbi)* bantu pour désigner le péché, ou une action mauvaise). Est déclaré *yubba :* le vol, le mensonge, les violences graves, le meurtre, l'adultère. Le rapt, la séduction, les vices contre nature sont inconnus. L'adultère est rare. Le sentiment de la pudeur est très développé. Quoique ces insulaires soient peu vêtus, „une femme „qui détache sa ceinture pour en faire cadeau „à une amie (usage), le fait presque avec de „la pruderie; jamais elle ne change devant „ses compagnes, mais elle se retire à part" (Dr. Man).

M. La Giromère dit des *Aëtas:* „Ils sont „fidèles dans le mariage, et n'ont qu'une „femme". Leur cérémonie de mariage est d'un naturel charmant et pittoresque. Qu'on en juge plutôt. Lorsque le jeune homme demande en mariage une fille, les parents de celle-ci ne refusent jamais, mais elle-même doit consentir. Alors elle se cache dans la forêt, et le jeune homme doit la trouver. Il dépend d'elle de s'y prendre à être trouvée ou à rester introuvable. Le mariage légal se conclut ainsi: les deux conjoints grimpent sur deux arbres flexibles. Un vieillard les fait ployer, et se rapprocher l'un de l'autre. Lorsque la tête du garçon a touché la tête de la fille le mariage est légalement conclu. Les liens de famille sont très étroits parmi les *Aëtas*. L'affection des parents pour leurs enfants est très vive. L'adultère est puni de mort, comme le vol ou l'homicide. Ces crimes sont excessivement rares parmi eux. — Selon le Dr. Montano, les *Nigritos* de Mindanao (Mamanwa) ont beaucoup de respect pour les vieillards. Le mari trompé tue sa femme. L'adultère est rare. „Les moeurs des femmes et des filles „sont fort correctes; le moindre soupçon „élevé sur ce point les empêcherait de trouver „un mari". La propriété est parfaitement établie et transmissible par vente ou hérédité. — Selon M. Logan, chez les *Manthras* (de Malacca) l'adultère est puni de mort. „Les „deux coupables sont couchés dans le plus „proche ruisseau, et leurs têtes sont main-„tenues sous l'eau à l'aide d'une fourche". (C'est comme dans l'Urundi. V. „*Adultère*"). — M. de St. Pol-Lias dit des tribus *Sakayes*, que l'adultère y est très rare, et le meurtre ou le vol inconnu.

Voilà la moralité de ces pauvres sauvages qu'on a osé appeler des pourceaux (Mincopies)! De tels *faits* cadrent peu avec la théorie de Dr. Schultze sur la „Psychologie der Naturvölker"! S'ils sont des Chamites (sans histoire), il faut avouer que voilà des moeurs bien éloignées de celles, trop bien connues, des Chamites historiques, soit dans leur foyer (Susiane), soit dans leurs colonies (Chanaan, Phénicie, Carthage, Egypte, etc.), où le culte de Siva et de son abominable emblême ou blason (*linga*) s'exhibe avec tant d'effronterie. Mais n'oublions pas, qu'il s'agit là de Chamites ultra-civilisés, raffinés et décrépits, qui — naturellement — ont disparu, étouffés par leur propre corruption; tandisque ces pauvres „Naturvölker," pourvu qu'une autre race (civilisée!) ne les extermine pas, traversent des milliers d'années, inébranlés et inébranlables. Le Dr. Rütimeyer dit de belles choses des Weddas, chez qui le vol ou le rapt est inconnu; qui sont rigoureusement monogames; dont les femmes sont très fidèles et les maris fort jaloux; qui sont réconnaissants, etc. Mais on est stupéfait lorsqu'on entend décréter le même Dr., que ces mêmes Weddas sont athées: „Kein irgendwie dis-„tinctes Götterglauben, kein Ahnenkultus, „kein Geisterdienst, keine Dämonenfurcht,

„keine metaphisische Begriffe. . . . ." — Terminons par un mot de M. de Quatrefages, qui se rapporte à la religion en général: „Quelque dégradés que soient ces popula„tions, il n'est pas besoin de les entretenir „de l'existence d'un dieu (esprit), ni de leur „parler de la vie future. Ces deux vérités „sont universellement admises en Afrique „(et ailleurs). Tous les phénomènes que les „indigènes ne peuvent expliquer par une „cause ordinaire, sont attribués à la divi„nité. . . . . Si vous leur parlez d'un mort, ils „vous répondent, *qu'il est allé près de dieu*". Le témoignage est précieux. On peut y ajouter un semblable témoignage du Prof. Dr. Kohler, pour ce qui regarde les idées de droit chez les indigènes: „. . . . . indem ich wiederum „die oft gehörten Behauptung entgegen trete, „die den Naturvölker geistigen Leben abzu„sprechen geneigt ist. . . . . . Kein Volk ist „ohne Religion; diese ist überall die Basis „des Rechts." (Cfr. *Arch. intern. d'Ethnogr. t. IX, p. 254.* — De ces idées générales le célèbre A. Bastian conclut à l'*unité* d'espèce: „In der Gleichartigkeit allgemeinen durch„gehender Elementargedanken ligt die Ein„heitlichkeit des Menschengeschlechtes in„volvirt" (A. Bastian: *Zur Lehre des Menschen in Ethnischer Anthrop.*, Berlin, 1895, Introd. p. XII).

Le problème du foyer primitif des pygmées (*Proto-Nègres*) et des Noirs (*Deutero-Nègres*), de leurs migrations, etc., reste toujours difficile. Néanmoins, tous les ethnographes sérieux (e. a. Quatrefages, Hamy, Weule, Flower, Allen, etc.) s'accordent à dire, que cette race est originaire de l'Asie sud-occidentale, et qu'elle s'est répandue à l'*est* et à l'*ouest*, peuplant la Mélanésie et l'Afrique, soit par voie continentale, soit par navigation (mousson) à travers les innombrables îles des différents archipels. L'Inde et l'Indo-Chine spécialement ont appartenu d'abord aux *Noirs*. Ils ont été refoulés un peu partout, mais malgré cela, et malgré tant de milliers d'années écoulées, M. de Quatrefages avoue: „Dans l'Inde *tous* les peuples sont *encore* plus ou moins *noirs* et petits (métissés de Nigritos)". V. Introduction.

Quelques ouvrages à consulter sur les pygmées: Banier: *Dissert. sur les pygmées*, dans: *Mém. de l'Acad. des Inscr. et belles Lettres, t. V, 1729, p. 101*; — Mgr. le Roy: *Les pygmées*, avec nombreuses figures (dans: *Missions Catholiques, Lyon, 1897, No. 1439—1477:* étude de grande valeur); — A. de Quatrefages: *Les Pygmées, Paris, 1887, 35 p., 31 fig.:* (ouvrage classique et excellent); — A. B. Meyer: *Die Nigritos, Dresden, 1893* (v. supra); — E. H. Man: *The Andamans Islands* (dans: *The Anthrop. Instit. t. VII, p. 105; t. XI, 1882; t. XIV, 1886, p. 428* (travail excellent); — *La race nigrito* dans: *Ann. de Géogr. de Paris No. 22, 1896*; — Lapique: art. dans: *Bull. d. l. Soc. d'Antropl., 1894, p. 221*; — Roefstorff: art. dans: *Zeitschr., für Ethnol., 1882, p. 51 ;* — *A la recherche des Nigritos* (dans: *Le Tour du monde, 1895, 1896*); — J. Deniker: *The Races of Man, London, 1900, p. 397*; — A. H. Keane: *Man past and present, London, 1899, p. 117—168*; — Hartmann: *Les peuples de l'Afrique, Paris, 1879*; — Ph. Paulitschke: *Die Zwergvölker Afrika's* (dans: *Mitth. d. Anthrop. Ges. in Wien, t. XXVI, supplém. 1896, no. 4*); — Dr. E. T. Hamy: *Les races Nègres,* (dans: *L'Anthropologie, t. VIII (1897), p. 257—271)*; — Zoborowski: *Les peuples primitifs de l'Afrique* (dans: *Nouv. Revue, 1883, p. 62*); — Allen: *The original Rang of the Papua and Nigrito Races* (dans: *Journ. of the Anthrop. Inst., vol. VIII*); — de Quatrefages: *L'espèce humaine*; — item: *Introd. à l'histoire des races humaines, Paris, 1894,* art.: *pygmées*; — Dr. J. Kollmann: *Der Mensch vom Schweizerbild, Zürich, 1901*; — idem: *Die Pygmäen und ihre systematische Stellung innerhalb des Menschengeschlechtes, Basel, 1902; — Über Zwergvölker* (dans: *Petermanns Mitteilungen, t. XVII, Gotha, 1871, p. 139*); — de Clercq: *Ethnogr. d. l. Nouv. Guinée. holland., Leyde, 1893; — Prähistorische Pygmäen,* et: *Pygmäen in Europa* (dans: *Globus, t. LXXXI, no. 17, 21*); — Ratzel: *Völkerkunde, I, p. 681 seq.*; — Peschel: *Völkerkunde*; — Dr. F. Stuhlmann: *Mit Emin Pascha im Herz von Afrika, Berlin, 1892, p. 436—475.* (Excellent article. Cet auteur donne aussi une très bonne bibliographie de la littérature pygmée. Une semblable — usque 1892 — donne H. Panckoud, dans: *Zeitschr. des Ges. für Erdkunde, 1892, p. 75—120,* ainsi que Meyer dans l'ouvrage cité, et dans: *The distribution of the Nigritos in The Philippine Islands and elsewhere, Dresden, 1899*); — Rob. Brown: *The Peoples of the World, London, 3 vol. 4o, 1898; — La légende des pygmées et les nains de l'Afr. Equat.* (dans: *Rev. Hist. 1891,* av. carte d'après E. Charton); — P. van den Gheyn: *Les pygmées*; — idem: *L'origine asiatique de la race noire*; — H. M. Stanley: *Dans les ténèbres de l'Afr., Paris, 1890, t. II, p. 68, etc.*; — Dr. Schweinfurth: *Au Coeur de l'Afrique (1866—1871), Paris, 2 vol.*; — Montano: *Voyage aux Philippines et en Malaisie, Paris*; — J. Ranke: *Der Mensch, t. II, p. 114, Leipzig, 1894*; — P. u. Fr. Sarasin: *Forschungen auf Ceylon, Wiesbaden, 1892—93*; — Rud. Virchow: *Über die Weddas von Ceylon, Berlin, 1881*; — Dr. Th. Waitz: *Anthropologie der Naturvölker,* 2e div.: *Die Negervölker, Leipzig, 1860, 524 pages.* — V. enfin les articles: *Pygmée, Nègre, Négrille, Nigrito* dans les Dictionnaires *Larousse, Meyer, Brockhaus,* etc.

II. Les *Wahutu* composent le fond de la population de l'Urundi. Ce sont les *Warundi* proprement dits. Dr. Baumann les classe parmi les *Vieux-Bantu.* Il n'y a rien qui prouve, qu'ils sont plus anciens ou plus récents que les autres! Le mot *Wahutu* (sing.: *Umuhutu,* plur.: *Awahutu*) est pris ordinairement comme synonyme de *serf, soumis, asservi,* mais non dans le sens d'esclave

(*umudzja*). Les fiers Watutsi prononcent parfois avec un certain mépris ce nom, mais les Warundi eux-mêmes non sont pas choqués. Je ne connais pas de nom ou de verbe en kirundi, qui puisse fournir une signification de ce nom de *-hutu*. (Peut-être en existe-t-il un)! Je crois donc provisoirement que le nom est ethnographique simplement.

En égyptien *Hut* est un *ενδαιμων* à tête de cheval. C'est pour cela peut-être, que *hut* signifie aussi: tête, hauteur, cheval (*hutr*). L'ailé *hut* était un symbole du soleil. *Hutu* est la moitié d'un cercle (croissant) *Hut* signifie aussi, paraît-il: réunir, allier, et... oignon! Alors le dieu des oignons. raillé tant par les fins Grecs! On voit que ce mot ég. n'éclaire guère la nom *Wahutu*.

Sur les monuments ég. on trouve une divinité *Ta***hut***i*, seigneur de la lune (*Umwezi*). Une de ses formes est celle d'un singe à tête de chien (Cynocéphale). *Hu* etait le dieu solaire, le seigneur du ciel, nommé aussi *Hut* (de *hut* = oignon = géant!). *Huten* est le disque ou le cercle. *Hutu* (*hetu, ketu*) est la moitié d'un cercle. Dans l'astronomie hindoue la lune à son déclin est personnifiée comme *Ketu-Râ*.

Les *Khuti* sont assimulés aux *Cotti* (*Ketti*) d'Ammien (*c. XXVI, 4; XXVII, 8)*, et ceux-ci aux *Hut*, ou *Huti*. *Kêd* ou *Kud* dévient *Hud*. — *Hut* signifie aussi: blanc, c'air, l'argent! — A un moment donné il y avait dans le 9e nome de la Basse-Egypte une déesse **Khut** (forme de *Khept*), et une autre nommée: *Har-Khent-K***huti**.

Parmi tous les peuples connus du passé et nommés sur les monuments, les Egyptiens reconnurent pour les plus nobles et les plus dignes d'eux les *Khita, Kettai, Ketti*, pl.: *Kittim* (les *Hittites* = *Hethaei* des Hébreux). Ils étaient un grand peuple, et ils occupaient un grand pays nommé *Naharain* et des régions plus hyperboréennes encore. L'Egypte était souvent en guerre avec ces Hittites. Plusieurs rois, e. a. *Amenhept* et *Tathmes* y firent des expéditions. Le premier obtint, comme butin de guerre, d'un certain roi *Juaa*, sa fille *Taiu* en mariage. En effet, sur un des monuments ce Amenhept est figuré à la figure noire, avec sa mère également noire; sa femme à la face plus claire figure à l'autre côté. Ceci cadre assez bien avec ce que la tradition orientale raconte de Job. Le père de celui-ci était un frère de Phaleg fils de Héber, et aurait habité au nord de la Mer-Noire, dans une région glaciale. Job était le plus jeune de treize fils. Il a pu avoir vecu encore à la naissance d'Abraham (l'au 2008, ou 2217 av. J. C.). La mère d'Abraham aurait été une arrière-petite-nièce de Job. Celui-ci habita successivement plusieurs contrées, et eut ses malheurs à trois endroits différents. La première fois il habitait bien au nord du Caucase; la seconde fois plus sur le versant *méridional* des montagnes du Caucase. Or, d'ici il fit un voyage en Egypte, accompagné d'une grande suite, pour *conduire la fiancée du fils du roi* régnant de l'Egypte. Car l'Egypte aurait eu à cette époque des *rois pasteurs* (sémites) de la même race que ceux de la patrie de Job! Toujours selon la même tradition, ces rois pasteurs furent chassés plus tard par des rois égyptiens (noirs = Kushites?). La tradition a soin d'ajouter, que Job était d'une agréable couleur jaune-brune, tandis que Abraham était plus blanc, et les Egyptiens d'un brun sale. (L'histoire de Job aurait été écrite par ses deux scribes nommés *Hai* et *Uis* sur des écorces d'arbres. Elle parvenait à Abraham [relations de famille], puis à Moïse [par Jacob et Joseph] qui l'arrangea et l'abrégea. Salomon, à son tour, l'aurait complètement remanié en rétranchant et en ajoutant beaucoup). On avouera, que cette tradition est assez remarquable. Toutefois, il y a des divergences. Ainsi, il ne peut pas être question d'un roi de la XVIIIe dynastie (1645—1386). Ensuite, les deux dynasties des rois pasteurs (*Hyksos, Ma-Shu*), classées ordinairement comme la XVe et la XVIIe entre les années 2074 et 1639, paraissent trop récentes; et pour atteindre l'époque de Job, il foudrait peut-être remonter jusqu'à la Ve dynastie (2499—2301). Enfin, et surtout, l'Amenophis des monuments *in casu*, ainsi que sa mère sont des noirs (d'un brun sale)! — Ce qui intéresse dans tout ceci, c'est le nom de *Hethaei, Hittites, Huti, Hutu*. Les Warundi (*Wahutu*) se disent aussi venir du nord Ils affirment, que leurs ancêtres étaient plus blancs, et encore maintenant ils sont (leurs femmes surtout) d'un brun sale..... De là néanmoins à leur décerner des relations *positives* avec les *Hittites*, il y a encore très loin, assurément! Autant les *Watūtsi* (*Watushi*) pourraient se réclamer de la *„terra Hus"*.

Dans la mythologie accadéenne, *Nin-dara* (*Ni***nd***ara*) est le soleil de *nuit* (Typhon), et *Utu* celui du jour, le dieu d'en haut. Ce dernier, affirme-t-on, est le même que le *Hut* ég. (disque solaire ailé) emblême de *Hu*. En ég. *Uti* était la déesse du nord(!). Le signe *utu* (poupe, revers d'un vase) était celui de l'*étranger*, du mauvais, de Typhon. Toutefois, l'*Utu* accadéen est le dieu (soleil) du jour! Mais il est vrai, que tous ces *dii gentium* étaient souterrains en fin de compte. Le *Tane-Mahuta* des Maori est un esprit fort et mauvais. Enfin, le *tuta* des Zulus, ainsi que le *tutu (hu-tu)* des Egyptiens est un *genius*, ou un esprit ancestral. *Tut* (ég.) signifie: image de la mort, et le *tuta* était figuré par la momie du défunt. Remarquons encore, que les Zulu-Wangoni, immigrés du sud dans l'Unyamwezi, se nomment eux-mêmes *Watuta*.

III. Le nom de *Watutsi (Watussi, Watushi*; cfr. *Washashi)* est parfois confondu avec celui de *Wahuma, Wahima*, et même avec celui de *Wahinda* et *Wawitu*, ce qui est certainement à tort (V. *„Aborigène"*). Tous ces „nobles

Hamites" se donnent eux-mêmes ce nom avec une certaine prédilection. Il est certain, qu'ils portent ce nom dans les parties sud-occidentales du territoire, occupé par ces étranges frères des Galla (Ruanda, Urundi, Usumbwa, Uhha, Ujiji, Unyamwezi, jusqu'à dans l'Ufipa). — Le verbe *ku-tuka* veut dire dans un très grand nombre de langues bantu: injurier, offenser. Les *Watutsi* (sing.: *Umututsi*, plur.: *Awatutsi*) seraient une race d'hommes „insulteurs" (Cham qui injurie son père!). Toutefois, cette étymologie ne me paraît pas, après tout, tenable; elle serait un peu trop banale! — Avant tout, c'est l'ég. *Shu* et l'hébr. *Kùsh* qui doit attirer notre attention; puis les fameux *Nahsi* des monuments. On a reproché, bien naïvement, à Moïse d'avoir oublié les *Nègres* dans son X[e] chapitre de là Génèse. On oublie, que le mot Nègre (Noir) est avant tout un terme somatologique (anthrop.), et fort médiocrement ethnographique. Les Nègres (spéc. les Bantu) sont parfaitement désignes par les descendants de Cham, surtout ceux de son fils *Kùsh*. Partout où la S[te] Ecriture (hébr.) emploie le terme de: *Kush* („*terra Kush*", etc.) elle englobe, d'une certaine façon, les races noires ou brunes kushites.

Dans l'inscription d'Una, attribuée à la VI[e] dynastie (2499—2301) on trouve *la plus ancienne mention* faite des **Nahsi** (= Nègres). Ces *Nahsi* (venus du sud par la vallée du Nil en dernier lieu, mais venus d'abord de l'Asie, par l'Arabie, le détroit et l'Abyssinie), auraient occupé l'Egypte avant l'arrivée de Mizraîm, venu lui directement de l'est. Ils étaient sauvages, noirs, petits (pygmées?). Dans l'inscription sus-dite ces Nahsi sont mentionnés comme conscrits dans l'armée égyptienne. On y cite plusieurs localités (ou pays), et on parle de *Nahsi* de *Nam*, de *Aruam*, de *Uaua* (Nubie), de *Kau*, de *Tatam*. Una, gouverneur du Sud, y raconte un voyage fait par lui au loin vers le sud, sur l'ordre du Pharaon. La localité *Rumakhu* ou *Abhat* est restée inconnue. Lenormant explique une inscription de Meri-Ra-Papi (VI[e] dyn.) où des *Nahsi Ua-Ua, Am-am, Tomam* et *Kaatu* sont dits vaincus et refoulés jusqu'à Wadi-Halfa. (Sont-ils les mêmes que les précédents?).

Sur la tombe de Seti I (mentionnée déjà), les *quatre* races d'hommes, connus des Egyptiens, sont énumérés (*Nahsi, Hemu, Tamahu, Rut*). Tandis qu'eux se disent des Ruti (Ludim?), les *Nahsi* sont en général les Nègres ou les Noirs. *Na* est noir; *neh* une merle(!): *su* la personne (origine); *nahsu* ce sont les noirs-nés ou noirs *ab ovo!* Les Egyptiens disent expressément, que ces *Nahsi* sont les premiers occupants du sol, créés par *Sut-Nub, Sut-Har* = le dieu des Noirs, simplement nommé Sut-Nahsi.

Dans le papyrus de Turin, parmi les Pharaons de la XIII[e] dynastie (2098—1645), collaterale à celles des pasteurs (XV[e] et XVII[e], et la XIV[e] et XVI[e]), et qui adorèrent *Sebek-Ra* (= le *Amen* des Typhoniens), on trouve un nom *Ra*-**Nehsi** (Cfr Brugsch: *Histoire, etc., pl. 8, 158*; Bunsen, *vol. 2, p. 624*). C'est le soleil noir, le noir (*neh*) fils (*si, su*) de Ra. Le nom est écrit avec le signe (hiérogl.) de la noire merle (*neh*), l'image de l'*impureté*, et le signe d'une poupe (manche) qui désigne tout ce qui *étranger*. Il s'agit donc bien du dieu des Nègres, méprisé comme eux. A cette époque, si mouvementée et embrouillée de l'Egypte, il n'est pas étonnant de rencontrer des rois Nègres (Kushites) qui, quoique „nobles" comme nos *Watū*tsi, n'en sont pas moins méprisés et haïs comme conquérants, comme ces derniers le sont par nos Wahutu.

On a vu (V. „*Blasphème*", *Juron*"), que les Warundi emploient fréquemment l'expression: *Munsi mubi*, litt. jour mauvais, malheureux, *dies nefastus*. Elle est employée dans un sens plutôt blasphématoire que juratoire, comme pour *nier*. On l'emploie *surtout*, lorsqu'on est en *deuil* d'un parent, et en général à la suite de malheurs. *Umunsi* signifie: jour; mais il est à remarq ıer qu'on emploie le terme sans préfixe (article) et comme un nom *propre* (de dieu?). Or, il est curieux, que les Egyptiens considérèrent les *cinq* derniers *jours* de leur année de 360 jours, comme jours néfastes, malheureux, ou plutôt comme néant! En ég. ces jours se nommèrent les *Na*hsi i. e. jours *noirs*, ce qui coïncide avec le terme des *Watwa* de l'Urundi, qui, au lieu de *mubi* (= mauvais) disent: *mwirawura* = noir! La coïncidence est vraiment frappante. Serait-ce donc une sorte de blasphème lancé à l'esprit *Shi (Shu, Si = Sut-Nhsi)*, par les *Watu-tsi (shi)* = les hommes de *Shu-Sut (Atum-Imana)?*

Personne n'ignore, que le nom des *Hyksos* a intrigué bien d'égyptologues. On appelle ainsi communément les rois „pasteurs", qui ont formé la XV[e] et la XVII[e] dynastie, qui conquirent une partie de l'Egypte en 2074, et furent expulsés en 1639 par Amosis (*Aahmesu*) fondateur de la XVIII[e] dynastie (1645), après une durée d'invasion de 435 ans. Qui étaient-ils ces Hyksos? D'où venaient-ils? Etaient-ils des Asiates (Semites?), ou bien des hordes de Galla, ou de Wahinda? Toujours est-il, qu'ils appartenaient à une race conquérante et étrangère, très meprisée par les indigènes (comme les Wahinda-Watutsi le sont par nos Wahutu). On les exécrait comme des étrangers, des *Hekshus*, des *Aamu*, des *Aperu*, des *Menat*, des *Fenekh* (Phénicéens?) ou *Aati*, autant de surnoms et de sobriquets. Quelques auteurs les identifient aux *Shus-en-har*, adorateurs de *Har-Sut = Typhon*, l'antagoniste (!) d'Osiris, le dieu principal des autochtones(?). Quant au nom de *Hek-shus*, quelques-uns veulent le traduire par: rois-esclaves, rois-captifs. *Hek* en ég. signifie: un roi et un dominateur. On a vu, que *kuheka* en kirundi archaïque (kitwa?) veut dire précisément la même chose. Rendre

Shus (Shu, Shashu) par esclaves, serfs, ne me paraît pas permis. *Isho* (plur.: *amasho*) signifie: un troupeau de boeufs. On a vu aussi (V. *„Salut"*), que la salutation par: *sho-masho* est un acte religieux. Enfin, ce sont précisément les *Watu-tshi* qui emploient ce mode de salut! Je crois donc, que la traduction traditionnelle de *Hyksos* par rois pasteurs est la plus exacte, et probablement la seule tenable. Ces *Hek-shus* donc ont été probablement proches parents avec nos *Watu-tshi-Wahuma*, ainsi que avec les tribus Galla et Massaï.

Les noms des points cardinaux (V. *„Orientation"*) sont, en général, fort *relatifs* chez les Nègres. Or, les Warundi eux-mêmes, surtout ceux de l'intérieur du pays, désignant l'*Ouest* par le nom *Iwu***shi**, et les occidentaux (plus immédiatement les Wavira, Wabembe, etc. = anthropophages) par le nom *Awa***shi**. Pour eux, c'est le pays des ténèbres (du soleil couchant), des horreurs, du mal, de la mort, la demeure des hommes typhoniens, anthropophages, „qui mangent le soleil" comme ils l'affirment des Wavira. Le terme (**-shi**) mérite donc d'être remarqué. Aurait-il du rapport avec l'élément **shi** dans le nom *Watu-si (shi, tsi, tshi?)*. Car il est à remarquer encore, que les Wahha (d'Uyungu), et les Warundi orientaux (de l'Uyogoma), désignent le massif montagneux Mugamba ou Imbo („Randgebirge") par le nom *Ututshi (Utusi,* ou *Iwututsi)* = le pays (*u*) des *Watutsi*. Ils paraissent englober sous cette dénomination tout l'Ouest. En effet, là sur le „Randgebirge", ces „nobles" sont plus nombreux, tellement que Dr. O. Baumann a pu parler, quoique à tort, „de leurs colonies serrées" à cet endroit de l'Urundi. L'ég. *tes* ou *tsuita* (assyr. *tzida*) veut dire: la profondeur, l'abîme de tout commencement, la place des eaux. *Tes* signifie encore (en ég.): le moi propre, l'âme (esprit) enveloppée du moi, comme l'assyr. *Azi,* qui signifie: *esprit* de vie inhérent, e. a. m. mâne non encore séparé du corps (*penes-nos-natus*). *Nti (ndi)* en ég. signifie également: existence sous forme invisible, fantôme, spectre (mâne).

Sshi en ég. était le nom d'un serpent adoré idolâtriquement comme le verbe sacré (le *nachash* de l'Eden). Quant à cet élément *m- šhi (si)*, il est assez curieux, qu'il entre dans beaucoup de mots bantu qui désignent le mâle (vir). On le remarque même dans de langues non-africaines. En kirundi *umu***sha** (plur.: *awa***sha**) ou *'sha* est un terme fréquemment employé par les garçons entre-eux; il signifie: jeune homme nubile (puber). Le mot *infīzī,* ou *infīshi* dénote le mâle des animaux en kirundi, p. e. le taureau, le bouc, etc. Les Wanyamwezi (Wasukuma, Wirwana, etc.) ont le terme *mgosha* ou *mgoshh'* = mâle, homme fait. La terminaison **(sh)** est fortement accentuée. Dans le langage familier ils mettent cette terminaison *shi* ou *ishhh!* après tous les mots. — Voici d'autres analogies du mot „vir" ou mâle: *mas* (lat.), *mees* (esthon.), *mes* (voit, olonets), *mios* (finnois), *mish* (deer), *mesa* (silong), *mushu* (shina), *masha* (kakhyen), *mosi* (chutia), *masaketh* (île Pelew), *al masz* (lapp.), *amashe* (intibuca), *umasoi* (betoi), *mashyo* (pazend), *mush* (Gipsy). — Les mots suivants, toujours aux éléments *m-sh,* recèlent encore l'idée de virilité, d'homme fait: *masculesco* (lat.), *musculosus* (lat.), *mastos* (= coq, lat.), *masha* (= fève (?), sanscr.), *masuri* (= barbe, sanscr.), *mushka* (= homme hardi, testic., sanscr.), *misz* (= mêler, sanscr.), *maaiz* (= musclé, arab.), *misha* (= être fort, hébr.), *mzr* (= cohabiter, hébr.), *meas* (= procréer, irland.). On peut donc ici soupçonner encore, au fond une sorte d'apothéose, c.-à-d. de déification de l'homme. Triste verbe!

IV. Comme quatrième race on doit considérer les *Wahinda* (sing.: *Umuhinda*; plur.: *Awahinda*) dont il a été déjà plusienrs fois question. C'est la race dynastique. (Dans beaucoup de dialectes bantu *kuhinda, kusinda, kucyinda* veut dire: vaincre.). On les englobe ordinairement avec les *Watusi, Wahima, Wahuma, Wawitu, Wakanga,* etc., sous le même nom de „Hamites" (!). Comme si les autres Nègres (Watwa-Négrilles, Bantu, Nigritiens, Soudanais, etc.) ne seraient pas des Hamites, des Kushites ou en tout cas les descendants d'autres fils de Cham! Les Nègres eux-mêmes distinguent nettement entre *Wahinda* et *Watutsi (Wahuma).* (V. *„Aborigène", „Dynastie", „Histoire", „Royauté"*). Plusieurs fois aussi la singulière racine **nd (nt)**, contenue dans ce nom de Wahinda, a été rélevée, et plusieurs analogies (ou coïncidences!) fort curieuses ont été établies. Ce ne serait nullement étonnant, si le fond **nd** des *Wah***inda** fut le même que celui de *Indu (indhu, India)* ou de *Hindu (Hindhu,* sanscr. *Sapta-Sindhu,* zend: *Hapta-Hendu,* pahlavi: *Hendo).* L'Inde était le pays aux sept fleuves (*sapta-sindhu*) comme l'Egypte, et à sept monts. Le *Hapta-Hendu* du Vendidad était l'endroit d'où sortirent les sept Hindus (rois, dominateurs). Le *Khebta-Khentu* désignait l'Egypte totale, nord et sud (*khentu*).

Les auteurs classiques latins et grecs ont souvent confondu l'Inde actuelle de ce nom et l'Afrique éthiopienne, et on se demande si, parmi les choses qu'ils racontent de l'Inde et des Indiens, beaucoup ne se rapportent à l'Afrique, et notamment à l'Egypte *australe* illimitée! Leurs Ethiopiens ce sont les peuples de *Kush,* les Kushites, dont une si grande fraction habite l'Afrique. Il est bien entendu néanmoins, que même pour eux la *terra Kush* primitive était l'Asie sud-australe (Susa-Babylone et environs).

Ainsi Eustathius († 1198) dit positivement, que les Ethiopéens (de l'Afr.) sont originaires de l'Inde. Le poète Claudius Claudianus (Ve siècle), parlant dans son *Carmen in Eutropium (l. I, 357)* de l'Inde, entend

probablement l'Ethiopie de l'Afrique (l'Abyssinie) qui a réellement subi des infiltrations juives. Virgile (*Georg., IV, 293*) dit, que le Nil vient du pays des *noirs Indiens (Wahinda!)*. Diodore nomme le noir Osiris un Indien, c.-à-d. un Ethiopien (*Muhinda*) de naissance. Tacite qui, par une singulière méprise, appelle les Juifs *„prolem ethiopicam"*, avait en vue peut-être l'Afrique australe. Enfin, l'Ophir de Salomon, qu'on a voulu chercher en Asie, se trouvait très probablement en Afrique. Plusieurs même cherchent l'origine du nom *Africa* (dont le sens est encore loin d'être établi) dans ce nom d'Ophir. Ce nom d'Ophir subsisterait encore, selon eux, dans l'Africa actuelle, ainsi que dans le nom *Cafre, Kafreria* (qui ne signifie par du tout: pays d'*infidèles*). En effet, le mot *qoph* = singe (les flottes de Salomon en apportèrent) est étranger à l'hébreu selon Max Müller. C'est le sanscr. *kapi*, le perse *kepi*, le grec *kepos* et surtout l'egyptien *kafi*. Sur une tombe attribuée à la IV[e] dynastie (3001—2717), au temps du roi *Kufu*, se voit un singe *kafi* (cynocéphale) avec le nom *kafi* écrit au-dessus. Selon Jamblicus, les cynocéphales étaient honorés dans les temples égyptiens, et cela en connexion avec la *lune (ukwezi, Mwezi)*. Dans l'Uganda Johnston a découvert une bête inconnue *okapi* dont le profil de la tête répond exactement à celui d'une tête du dieu ég. *Set*.

Quoique les Egyptiens se réservèrent le nom de *Ruti*, il ne serait pas étonnant, s'il fallait l'étendre à l'Afrique plus méridionale. Ces *Ruti, Auruti, Kafruti (Kafi-ruti)*, enfin ces *Karti* auraient donné non seulement leur nom à l'Afrique, mais formé une des premières couches kushites de la plus grande partie de l'Afrique, peu après la dispersion des peuples, entre les années 3390 (ou 3540) et 3001 (IV[e] dynastie).

Au sud du *Hindu-Kush* asiatique (nom local singulier, mais intéressant), il y a un peuple, nommé les *Shu* Paropamiséens. Ce peuple a une légende qui porte, que la source (origine) de *Shu (ma-shu*; cfr. *Hek-shu*, *Watutshi)* est sur la montagne ou rocher de l'horizon! Ceci correspond à la légende des *Wahinda*, qui prétendent aussi venir d'une montagne sainte *Igitara*. On peut comparer à cette idée d'origine, d'une hauteur, etc., qui a cours chez différents peuples, la tradition d'Orient, concernant le paradis terrestre. Après la chute, lorsque le premier couple humain fut chassé du paradis, et qu'il s'etait enfui, „l'endroit brillant d'où ils sortirent leur „paraissait déjà comme une *chaine de mon-„tagnes* lointaine". Lorsqu'ils s'enfuirent „le „paradis paraissait se retirer après eux, „comme un nuage. Mais il descendait du „ciel un *anneau igné* qui se posait autour de „la *hauteur* où avait été le paradis, comme „un halo autour du soleil ou de la lune". „Le paradis se voit maintenant comme un „banc de nuages sous le soleil à l'endroit „où celui-ci se lève. Il se trouve à l'*est* de la „montagne des prophètes, et apparaît comme „un oeuf flottant au-dessus d'une nappe „d'*eau* indéscriptiblement claire, par laquelle „il serait séparé de la terre" (*Cfr. Brentano, 4e éd. p. 17*).

Les *Wahinda* se croient une race bien noble, tandis que l'ég. *unt (und, undi, -rundi?)* dénote la misère, la pauvreté, le servage, comme les mots *un, an, han, hannu*; et les *unnu* des hiéroglyphes sont des personnages de cordition obscure et de race noire. — *Hind* (*un* ou *unt* = une déesse) signifie anssi: périodicité, e. a. de la lune. On accolait cette déesse à *Kafi* le singe cynocéphale (*Okapi!*), animalisant le dieu par excellence des Typhoniens (Nègres).

L'élément *nd, nda, ndi* dans les noms des pays Rua*nda*, Uru*ndi*, Uga*nda* doit probablement être mis à côté de celui qui se trouve dans *Hi***ndu**, *Wahi***nda**, etc. Il faut y ajouter l'élément *nti, ntu* du mot *mtu, muntu, umuntu*, et qui signifie: *homme* dans toutes les langues bantu à peu près. Or, *nt* est le même que *nd*, puisque on prononce également dans certaines contrées: *umu***d***u* (homme), et que les Wanyamwezi par exemple, au lieu de: *Wa***t***utsi*, prononcent: *Wa***d***utshi*. Les lettres **T** et **d** sont même parfois remplacées par une *h* dans des mots, qui malgré cela gardent toujours le même sens. Ainsi, les Wirwana et Wasukumu, au lieu de: *mun***t***u*, disent: *mun***h***u*. — *Hantu* en micronésien (Mintira) est un esprit (*khu* en ég.). *Antu* en ég. signifie: clarté, lumière solaire (Wahinda *blancs*). *Andu* en cafre est le premier temps, l'origine; *hantu* en kirundi: le lieu, l'endroit, la place. *Nda* ou *inda* signifie: ventre, entrailles (origine), dans la plupart des langues bantu. Les Wahinda sont une race très ancienne, originaire de la vraie *Inde* (premier foyer des Hamito-Kushites).

Hu ou *Khu* est un esprit, et *inzo***ka**, signifie un serpent et en même temps une divinité chez beaucoup de Bantu: *inzoka* (Urundi), *Suge* (susu), *Soko* (mpe), *Sokoa* (esitako), *Sogei* (kisekise), *Sokwo* (nufi), *Tsoka* (marawi), *Tshuka* (ibu). C'est le *Sekhkhu* égyptien. — *Hamtu* est un croissant en galla. – Un des dieux qui figurent sur les monuments ég., et dont les égyptologues avouent savoir peu de chose, se nomme: *Khetu*. On l'appelle le dieu des choses (*ivintu: Kintu!*), des types (symboles), des lettres (runes). Teth, Seth, Sut? La forme première de *Sut* fut *Khut*, qui à son tour n'est qu'une modification de *Kheft (Kèd)*. — *Har-Khuti (Har-Makhu)* est le dieu solaire *Har-Suti*. Les rabbins parlent d'un démon dévorant *Ketef* (de *ketf* = couper, fendre = *kukata!*) — *Ketfi* (ég.) est un serpent, le même que l'indien *Ketu* (le démon Sainhikeya). - *Hu* ainsi que *hut* signifie: *blanc*. Aussi, *Khu* était-il un esprit blanc(!) La grande pyramide portait, comme titre d'honneur, le nom de *Khuti* = lumières. On l'attribue à *Khufu* (le Chéops d'Hérodote). Quelques-uns l'ont considérée comme une

construction anté-diluvienne! L'arabe Murtadi (1584) l'attribue à un roi *Saurid* ou *Saiuph*, le même probablement que *Shufu* ou *Khufu*.

Nti (ndi), *enti* ou *nuti* (ég.) indiquerait, selon quelques-uns, l'idée d'origine (lat. *ex*), de la sortie de la non-existence. — *Nti (mti, muti, umuti)* signifie en bantu: la vie végétative (arbre), un être vivant. — *Nuti (Neith)* est l'écume de l'eau d'où sortirent les êtres (Hathor, Aphrodite) dans la mythologie égyptienne entre autres.

On pourrait multiplier ces rapprochements et ces analogies, pour ce qui concerne ces quatre races *Watwa*, *Wahutu*, *Watutsi* et *Wahinda*. Il est bien entendu, que les *sparsa* que je viens de donner, n'ont qu'une valeur relative. Ils peuvent néanmoins mettre sur les traces d'autres trouvailles plus importantes. Plus tard peut-être, lorsqu'on aura étudié davantage les langues des Massaï, des Galla et Somali, et surtout des peuples *nilotiques* et soudanais (de l'est), il sera possible d'arriver à des données philologiques sûres, et on pourra voir un peu plus clair dans la question de l'origine, de la filiation, et des migrations de ces multiples peuples noirs Hamito-Kushites.

SOLI DEO GLORIA.

BIBLIOGRAPHIE.

Une bibliographie complète des ouvrages parus sur l'Afrique remplirait un énorme volume. L'Égyptologie elle-seule réclamerait un *repertorium* considérable pour être complet. On a fait des recueils bibliographiques partiels et restreints, qui néanmoins sont très précieux (V. les ouvrages de *Jolowicz, Gay, Scherman, Ternaux—Compans, Wauters, Brose, Kaiser, Veth & Kan, Tiele*), -- Dans le petit recueil d'ouvrages qui suit, on a simplement réuni un petit nombre d'ouvrages (ou d'articles de revues) qui ont trait à l'*histoire* de l'Afrique, surtout à celle de son passé, (Egypte), l'*exploration* du continent noir ancienne et moderne, et aux *peuples* (leur origine) qui l'habitent.

Une bibliographie linguistique s'imposait en certaine façon. On y a renoncé, puisqu'elle serait forcément très incomplète. De fait, les innombrables langues ou dialectes africains (spéc. bantu et nigritiens) commencent simplement à être entamés. Il ne se passe pas de mois, que les philologues ne voient paraître, à leur grande joie, quelque nouvelle contribution en forme de Grammaire ou de Dictionnaire. Quant aux langues bantu, je renvois à l'excellente bibliographie qui se trouve dans l'Introduction à: „*A Comparative Grammar of the South-Afric. Bantu Languages (London, 1891)*", et qui donne une liste assez complète de tout ce qui existait en fait de littérature bantu jusqu'à l'année 1891. A ma connaissance il n'existe pas d'autre bibliographie linguistique complète de l'Afrique. A défaut de cela, les amateurs doivent se contenter des catalogues de librairie. On peut demander e. a. ceux de *J. Maisonneuve*, Paris (r. Mezières, 6); de *J. André*, Paris (r. Bonaparte 27); de *M. Nijhoff*, La Haye (Nobelstraat); de *E. J. Brill*, Leyde (Oude Rijn, 33*a*); de *Kegan Paul, Trench, Trübner & Co.*, London (Paternoster House, Charing Cross Road).

I. Histoire Générale.

C. Auge: Nouveau Larousse illustré: Dictionnaire univers. encyclop., Paris, 1900—1903 (art. Egypte, Afrique, Nègre, etc.).
Meyer: Conversationslexikon, Leipzig, 1900—1903, 17 vol. (art. Aegypten, Afrika, Neger, Bantu, Pygmäe, etc.).
Dr. J. B. von Weisz: Weltgeschichte, 22 vol.: Ier vol. Orient, LXXXVIII—731 p., Leipzig, 1898.
Fr. Lenormant: Histoire anc. de l'Orient, 9e éd. (origines, races, langues), Paris 1881, av. fig.
Maspero: Histoire ancienne des peuples de l'Orient, Paris 1886.
Albiruni: The Chronology of ancient nations; tr. Sachau, London.
A. Sayces: The ancient Empires of the East: Herodotus I—II, London.
John D. Baldwin: Pre-historic Nations, London, 1869, 414 pages.
J. P. Cory: Ancient fragments of the Phoenician, Carthaginian, Babylonian, Egyptian and other auctors; nouv. éd. de Hodges, London, 1876.
W. Drummond: Origines or remarks on the origin of several empires, states, and cities, vol. I—III, London, 1824—1826. 3 vol. av. cartes.
Chabas: Etudes sur l'Antiquité historique, Paris.
Heeren: De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité, Paris (Déscription de la route des occidentaux, à travers l'Afrique, vers l'Orient et la Chine).
Frobenius: Der Ursprung der Afrik. Kulturen, Leipzig, 1898.
J. B. Piolet: Les Missions Catholiques franç., t. V.: Missions d'Afrique, roy. 8o, 511 pages, Paris (Colin), 1902. — (Ouvrage superbe qui donne un aperçu complet de l'état actuel des Missions, tout en y mêlant des considérations historiques, ethnologiques, etc.).
Bon L. de Béthune: Les Missions Catholiques d'Afrique, Lille, 1889, 340 pag. av. une carte.
Henrion: Hist. génér. des Missions Cath., Paris, 1846, 2 vol. gr. 8o. (Afrique).

LOUVET: Les Missions Cath. au XIXe siècle, Paris, 1895 (Afrique).
La collection: LES MISSIONS CATHOLIQUES: bulletin hebdomad. illustré, éd. franç. Lyon; éd. allem. Freiburg (Herder); éd. angl. London (J. Donovan); éd. ital. (Milan, r. St. Calocère, 9); éd. holl. (Bois-le-Duc); éd. espagn. (Barcelone, Calle del Pine, 5); éd. polon. (Cracovie, r. Copernic, 26); éd. hongr. (Grand-Varadin).
La collection: LES MISSIONS D'AFR. DES PÈRES-BLANCS, éd. franç. (Paris, r. Cassette, 27; éd. belge (flam. et franç.: Anvers, r. de l'empereur, 25); éd. allem. (Trèves, Dietrichstr. 30); éd. holl. (Boxtel).
LENORMANT: Die Anfänge der Cultur, Jena, 1871.

II. Ethnographie Générale.

R. OBERLÄNDER: Fremde Völker (art. Africa), Leipzig, 1881—1882.
Prof. Dr. FR. RATZEL: Völkerkunde, 2 vol., 2e éd., Leipzig, 1899, av. 1103 fig., 6 cartes.
„ „ „ „ Anthropogeographie, 2 vol., Stuttgart, 1899.
C. RITTER: Die Erdkunde...., 2e éd., Berlin, 1822—1841, 10 vol. (I. Africa).
O. PESCHEL: Völkerkunde, 7e éd. Leipzig, 1897, (Africa).
J. J. D'OMALIUS D'HALLOY: Les races humaines, 5e éd., Bruxelles, 1869.
VIERKANDT: Naturvölker u. Kulturvölker, Leipzig, 1896, (Africa).
F. MÜLLER: Algemeine Ethnographie, 2e éd., Wien, 1879.
CH. PICKERING: The race of man a. their geograph. distribution, London, 1854.
Dr. TH. WAITZ: Anthrop. der Naturvölker; 2e abth.: Die Negervölker, u. ihre verwandt., Leipzig, 1860, 524 pages.
A. BASTIAN: Beiträge zur Ethnologie u. darauf begründete Studieen, (supplém. de 534 p. au: *Zeitschrift für Ethnologie, 3e ann. 1871, Berlin*). — (Très docte compilation).
R. ANDREE: Ethnogr. Parallelen u. Vergleiche, Berlin (Veit).
W. SIEVERS: Afrika: eine algemeine Landeskunde, av. 154 gr., 12 crts, 16 tables, Leipzig, 1891.
R. BROWN: The Peoples of the World (Africa), 3 vol. 4°, London, 1898.
A. DE QUATREFAGES: Introduction à l'étude des races humaines, Paris, 1887—1894.
„ „ „ L'espèce humaine, Paris, 1877.
„ „ „ Classification des races humaines, Paris, 1889, (Nègres, p. 343).
GERALD MASSEY: A Book of the Beginnings, London, 1881, 2 vol. 503 & 684 pag.
„ „ The Natural Genesis, London, 1883, 2 vol. 552 & 535 pag. — (L'Auteur de ces deux ouvrages place l'origine des Nègres et de l'espèce humaine dans l'Afrique Equatoriale, vers les sources du Nil).
UJFALVY DE MEZO KÖVESD: Recherches sur le tableau ethnogr. de la Bible (*Gen. c. X*), et les migrations des peuples, Paris, 1873.
J. DENIKER: Les races et les peuples de la terre, etc. (art. Nègres), 692 p., 176 fig. et 2 cartes, Paris, 1900.
A. H. KEANE: Man past and present (African Negro Sudanese a. Bantu), London, 1899, 584 p.
„ „ „ Ethnology, London, 1897.
S. LAING: Human origins, London, 1893, av. fig.
KNOBEL: Die Völkertafel der Genesis, Giessen, 1850.
GFRÖRER: Urgeschichte des menschlichen Geschlechtes, Schaffhausen, 1855.
G. RODIER: Antiquité des races humaines, 2e éd., Paris, 1864, 454 pages.
C. DE KIRWAN: Le déluge de Noé et les races prédiluviennes, 2 vol., Paris (Bloud), 1901, 62 et 63 pages.

III. Géographie Générale.

MAFFAEUS: *Historiarum indicarum libri XVI,* Anvers 1605 (éd. Florence 1593).
J. LELEWEL: Géographie du moyen-âge, Bruxelles, 1849, éd. 1852—1857, 3 vol. av. atlas de 82 cartes. — (C'est le meilleur ouvrage sur la géographie du moyen-âge).
BRUZEN DE LA MARTINIÈRE: Dictionnaire Géographique (cartes de *Hondius, Buno*).
TH. CLUVERIUS: *Introductio in universam geographiam:* acc. P. Pertius: Breviarium orbis terrarum, Amsterdam, Elsevier, 1659 (cfr. Willems N°. 1242); éd. Buno, Amsterdam 1729.
BACHIENE: Volkomen Geogr. van Hubner, Kuilenburg, 1756 (sur Monomotapa). — (L'auteur cite: *Pluche: Tableau de la Nature, t. VIII; — Hornius: De Orig. gentium am.; — Joh. dos Sanctos: Déscript. de l'Ethiop*).
SCHOBEL: Geograph. Handbuch zu Andree's Handatlas, Leipzig.
LEO AFRICANUS: *Descriptio Africae;* éd. holl.: „Pertinente beschrijving van Afrika", par Arn. Leers, Rotterdam, 1665; éd. lat. Leyde, 1632.
SEB. FRANCK VAN WORD: Weltbuch. Spiegel u. Bildtniss des gantzen Erdbodems, in vier Bücher, nemlich in Asiam, *Aphricam,* Europam und Americam gestelt u. abteilt. Tübingen (Ulr. Moshart), 1534 in fol.
W. ROBERTSON: Geschiedk. Onderzoek wegens de kennis, die de Ouden hadden van Indië, etc., Amsterdam, 1793 (470 pag. av. cartes).

J. Mercator et I. Hondius: Atlas ou représentation du monde universel.... Amsterdam, 1635, 2 vol. (240 cartes, gr. en folio).
A. Ortelius: *Treatrum orbis terrarum, Antwerpiae,* 1573 (1ère éd. 1570, 53 cartes).
Andree: Algem. Handatlas, Leipzig, 2e éd. 1896 (99 Hpt.- u. 82 Nebenkarten).
Stein u. Hörschelmann: Handbuch der Geogr. u. Statistik, Leipzig 1855—1870, 10 vol. (II: Afrika).
Vivien de Saint-Martin: Nouv. Dictioun. de Géographie univers., Paris, 1879—1899.
E. Reclus: Nouv. Géographie Univers.: Afrique, t. X—XIII, Paris, 1885—1888.
Alb. Forbiger: Handbuch der alten Geographie, 2e éd., t. I: Hist. Einleitung; t. II: Asien, Afrika, etc., Hamburg, 1877.
Univers pittoresque: Hist. et déscript. de tous les peuples.... Paris (Didot), 1835—1841, 70 vol. (Afrique: 7 vol.)
Geographiae Veteris Scriptores graeci minores, Oxoniae 1698—1712, 4 vol. av. cartes; Paris (éd. Didot), 1861.
G. Braun et Fr. Hogenberg: *Civitates orbis terrarum, Anwerpiae* 1575—1618, 3 vol. av. 300 pl. (plans de Quiloa, Mombase, Septa, etc.).
Bibliotheca geographor. Arabicorum, éd. Goeje, Leyde, 1870—1894, 8 vol. in 8o (Collection précieuse).
C. P. Daly: Contribution à la Géographie antique, New-York.
Habenicht: Specialkarte von Afrika (1 : 4,000,000) en 10 feuilles, 3e éd. Gotha, 1892. — (Cette superbe carte est peut-être la meilleure qui existe).
Brockhaus: Konversationslexikon, 14e éd., Leipzig (1903) (Art.: Aegypten, Afrika, Neger, Bantu, Pygmäe, etc. — Page 188—194 du t. I se trouve un bon résumé du progrès de l'exploration de l'Afrique depuis 1788—1900. — Page 236—252 du même tome (I) il y a un court résumé de l'histoire de l'Egypte).
H. Kiepert: *Formae arbis autiqui,* éd. Dr. R. Kiepert, Berlin (Reimer), 36 cartes, dans le format de 52 × 64 c.m. — En publication.
H. Kiepert: Lehrbuch der alten Geographie, Berlin, 1903, 544 pag.
K. Johnston: Africa, London, 1886.
Desplaces: Afrique et Africains, Paris, 1891.
Keane: Africa, London, 1895, 2 vol.
Keltie: The Partition of Africa, London, 1892.
H. Wagner et A. Supan: Die Bevölkerung der Erde, 1891, Gotha (dans: Dr. Petermanns Mitteilungen aus J. Perthes Geogr. Anstalt: Ergänzungsheften 101—104, Bd. XXII).
Prof. Hickmann: Universal Taschen Atlas, Leipzig, 1903.
Fillion et Nicole: Atlas géograph. de la Bible, Paris (Delhomme et Briguet), 1890, 40.

IV. Voyages, Collections.

G. Gravier: Recherches sur les navigations européennes faites au moyen-âge aux côtes occidentales d'Afrique, en dehors des navigations portugaises au XVIe siècle, Paris, 1878.
J. Mocquet: Voyages en Afrique.... Paris, 1617 (Libye, Ethiop.' Mozambique); éd. holl. Leeuwarden, 1717.
Ph. Astly: New general collection of voyages a. travels...., London, 1745—1747, 4 vol av. cartes, 4o. — (Coll. très précieuse pour la connaissance de la découverte de l'Afriq.).
Begin en Voortgangh van de vereen. Nederl. geoctroyeerde O.-I. Compagnie, Amsterdam, 1646, 2 vol. 4o; avec cartes et pl. — (Coll. très précieuse comme la précédente).
Prévost: Hist. générale des Voyages, depuis le comt du 15e siècle, La Haye, 1747, 3 vol. 4o, av. cartes (t. III: Afrique).
Walckenaer: Collection de relations de Voyage en Afrique, depuis 1400 à nos jours, Paris, 1826—1831.
Reinaud: Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, Paris.
J. de Saint-Genois: Les voyageurs belges du XIIIe et XVIIe siècle, Bruxelles, 1846, 2 vol. (Voyag. dans l'Afrique centrale).
B. de Tudela: Reise door Europa, Azie en *Afrika* (1100—1173); éd. S. Keyzer, Leyde 1846, 8o.
Bergeron: Recueil de divers voyages faits en Afr. qui n'ont point esté encore publiez, Paris, 1674. Av. cartes, 4o (Nil. Ethiopie, etc.).
Nouv. Biblioth. des voyages anc. et modernes, Paris, 1841, 12 vol., 5 cartes, 100 pl.
Leyden: Hist. complète des voyages de découvertes en Afrique, Paris.

V. Découverte d'Afrique, Anciens voyageurs.

Duarte Barbosa: Viage por Malabar y Costas de Africa, 1512; trad de H. Stanley, 1868.
H. Johnston: British Central Africa, London.
De Barros: Da Asia, Lisbonne, 1777. — (1ère éd.: 1552; 2e éd.: 1628).

B. B. De kennis der Afrik. Binnenlanden in de XVIe eeuw (dans: *Studiën, année XII, t. I, p. 47—95,* Utrecht).
J. Brucker: article dans: *Etudes rel., phil. et hist., Juin 1878,* Paris.
Lettere annue d'Ethiopia, Malabar, Brasile, Goa, dell' anno 1620—1624, Rome, 1627.
J. Maracci: Relation de ce qui s'est passé dans les Indes Orient., etc., Paris, 1651.
Marcien d'Héraclée: *Périple,* Epitom. d'Artémidore, Isidore de Charax, etc. ou supplém. aux dern. éd. des petits géogr. par Miller, Paris, 1839, av. 1 carte.
J. de Barros: De alder-eerste scheeps-togten d. Portugysen .... in 1419 .... langs de geheele zee-kust v. Afrika, Leyde, 1706, av. cartes
K. E. Illing: „Der Periplus des Hanno" par Daveluy (dans: *Rev. mens. de l'Ecol. d'Anthrop. de Paris, IXe an., 1899.*
R. Brown: The Story of Africa and its Explorers, London, 1894.
Ibn Batuta: Travels, éd. S. Lee, London, 1829, 4° (Egypte, Africa).
A. J. D. d'Orsey: Portuguese discoveries, dependencies a. missions in Asia, a. Afrika, London, 1893, av. cartes.
P. A. Tiele: De ontdekkingsreizen sedert de 15e eeuw, naar Vivien de Saint-Martin, Leiden, 1874; — idem: Varia, Amsterdam, 1873—1879, 1 vol.
Beiträge z. Entdeckungsgeschichte Afrika's, Berlin 1873—1880, 3 livr. (études de H. Kiepert, W. Koner, P. Pogge).
Histoire générale de l'Afrique, Paris, 1772, 4°.
C. M. Kan: De periplous van Hanno, Leiden, 1891, av. carte (54 p.).
Ph. Paulitschke: Die géogr. Erforschung d. Afrik. Continents v. d. ältesten Zeiten bis auf unsere Tage, Wien, 1879, 8°.
Migne: Coll. Patr. graec. vol. 88, 89 (Cosmas Indicopleustes).
V. de St. Martin: Histoire des découvertes géographiques, Paris, 1873.
Chavanne: Afrika im Lichte unserer Tage, Wien, 1883.
J. Sandberg: Africa a Phoenicibus jussu Neconis circumnavigata, Utrecht, 1860.
M. C. Sprengel: Geschichte d. wichtigsten géogr. Entdeckungen bis 1512, 2e éd. Halle, 1792, 8°.
E. Carmoly: Notice hist. sur B. de Tudèle; nouv. éd. par Lelewel, Bruxelles, 1852. av. carte.
Marcel Devic: Les merveilles de l'Inde, Paris, 1873.
Am. Joubert: Géographie d'Edrisi, Paris, 1836.
Pauthier: Le livre de Marco-Polo, Paris, 1865.
Van der Lith: Livre des Merveilles de l'Inde, Leyde, 1883—1886.
Bon Carra de Vaux: L'Abrégé des Merveilles, trad. de l'arabe, Paris (Klincksieck), 1898, 413 pages.
Cosmographie *de Chems-ed-Din Abou Abdallah Mohommed ed-Dimichgui*; éd. A. F. Mehren, Saint-Pétersbourg, 1866.
P. v. Bohlen: Das alte Indien mit besonderer Rücksicht auf Aegypten, Königsberg, 1830, 2 tom.
Wiedemann: Herodotus' zweiter Buch mit sachlichen Erlaüterungen, Berlin.
Percy Gardner: New Chapsters in Greek History, London.
Deville: Partage de l'Afrique, Paris, 1902, 464 pages.
V. A. Malte-Brun: Résumé hist. de l'exploration des grands lacs faite en 1857—1858 par Burton et Speke, Paris, 1869.
Mungo Park: Voyage dans l'intérieur de l'Afrique en 1796—1798; trad. de Castera, 2 vol., 8° Paris, an. VIII.
Maçoudi: Les prairies d'or; trad. de Barbier de Meynard, 9 vol., Paris, 1861—1877 (Leroux).
Géographie d'Abou 'lfeda; trad. de Reynaud et Slane, Paris.
Abou'lféda; Déscription des pays du Magreb, Alger, 1839.
Edrisi: Déscr. de l'Afriq. et de l'Espagne; éd. de Dozy et Goeje, Leyde, 1886.
A. Boutrone: Les explorations des Portug. antérieurs à la découv. d'Amérique, Paris.
H. Murray: Hist. account of discoveries and travels in Africa from the earliest ages to the present time, 2e éd. Edimbourg, 1818, 2 vol. av. cartes.
C. M. Kan: Het intern. onderzoek der Afrik. Binnenlanden, Utrecht, 1877; — id. Ontdekkingsreizen van den nieuweren tijd: Afrika, Utrecht, 1871.
E. Banning: L'Afrique et la confér. géogr. de Bruxelles, 2e éd. Brux. 1878.
H. Murray: Historique des découvertes et voyages en Afrique, Londres, 1818.
Prof. Dr. Friedr. Hahn: Afrika.
Paulitschke: Die geograph. Erforschung des Afrik. Kontinents, Wien, 1880.
White: The development of Africa, 2e éd., London, 1892.
Sanderson: Africa in the 19 century, London, 1898.
Lanier: L'Afrique, Paris (Belin), 1886.

VI. Age pré-historique.

De Morgan: Recherches sur les Origines de l'Egypte, Paris 1897—1898, 2 vol.
W. M. F. Petrie & J. E. Quibell: Neguada and Ballas, London, 1896, 4° avec 87 tabl.

S. Reinach: Le préhistorique en Egypte (dans: *L'Anthropologie, t. VIII, 1897, Paris, p. 327 seq.*),
J. de Morgan: La pierre et les métaux en Egypte (dans: *Bull. d. l. Soc. d'Anthrop. d. Paris t. VII, 1896 p. 652—663*).
J. Capart: art. dans. *Rev. de l'Univ. de Brux.* 1898—1899, p. 105.
W. Gaoch: art. dans: *Journ. Anthrop. Inst.*, XI, 1882 p. 124.
H. Shirmer: Sahara, Paris, 1893, gr. 8°.
Karr: Disc. of palaeolith. age in Somaliland (dans: *Journ. Anthrop. Inst., XXV, 1896 p. 271*).
X. Steinier: L'age d. l. pierre au Congo (dans: *Annuaire du Congo, Bruxelles 1899*).
R. Collignon: Les âges d. l. pierre en Tunisie (dans: *Mat. d. l'Hist. nat., Toulouse, 1887*).
Couillaut: Station préhist. de Gafsa (dans: *L'Anthropologie, t. V, 1894, p. 530*).
Zaborowski: Période néolith. de l'Afr. du Nord (dans: *Rév. d. l. Soc. d'Anthrop. de Paris, 1899 p. 41*.
R. Andree: Steinzeit Afrika's (dans: *Globus, t. XLI, 1882, p. 169*).
Schweinfurth: art. dans: *Zeitschr. für Ethnolog, 1897, Berlin, p. 263.*
F. Weber: Streiflichter auf Prähistorisches aus alten Schriftsteller (dans: *Corresp. blat der D. Anthrop., Ges. t. XXV, p. 9*).

VII. Atlantis.

G. Medina: L'Atlantide et la race Cro-Magnon (dans: *Rev. tunis, Tunis, 1896*).
F. C. Huygen: Atlantis, Delft, 1900 (Ms.; très intéressante étude).
Fynje van Salverda: articles sur Atlantis dans: *Ingenieur, t. X, 1895, p. 433, 457, 479, 502.*
Ign. Donelly: Atlantis, the antidiluvium World, Londen 1884, 24e éd. (Ouvrage remarquable).
Unger: Die versunkene Insel Atlantis, Wien, 1860.
Bailly: Lettres sur l'Atlantide de Platon.
v. Humboldt: Examen crit. de l'hist. de la géogr. du Nouv. Continent, Paris, 1836.
Letrouve: Essai sur les idées cosmographiques, qui de rattachent au nom d'Atlas, Paris, 1831.
Gaffarel: L'Atlantide, (dans: *Rev. de Géogr.*, 1880, avr-sept.).
Berlioux: Les Atlantes (dans: *Ann. d. l. Faculté des lettres de Lyon, 1883*).
Clarke: Examination of the legend of Atlantis in reference to protohistoric communication with America, London, 1886.

VIII. Ethnographie Spéciale: Chamites, Bantu.

Viçwa-Mitra (R. P. Et. Brosse, O. P.): *Les Chamites;* Indes pré-aryennes; origines des Egyptiens, Libyens, Sabéens, Chananéens et Phéniciens, des Polynésiens, etc., Paris, Maisonneuve, 1892, roy. 8°, 786 pages. — (Ouvrage très remarquable et trop peu connu).
J. Torrend: Origine des Bantu (Introduction à: „*A comparative Grammar of the South-African Bantu Languages, p. XV—XLVIII)*, London, 1891.
Dessailly: Le Paradis terrestre et la Race nègre, Paris, 323 pages.
Hartmann: Les peuples de l'Afrique, Paris, 1880 (Bibl. Internat.).
Zaborowski: Les peuples primitifs de l'Afrique (dans: *Nouv. Rev.*, 1883).
Dr. E. T. Hamy: Les races nègres (dans: *L'Anthropologie, t. VIII, 1897, p. 257—271*).
Lepsius: Nubische Gramm. mit einer Einleitung über die Völker u. Sprachen Afrika's, Berlin, 1880. — (Ouvrage rénommé).
A de Préville: Les sociétés africaines, Paris, 1894.
Bull. d. l. Soc. d'Anthrop. de Paris, *t. XII, série 13, 1889.* — (Origine des Bantu).
L'Anthropologie, *t. I, 1890.* — (Origine des Nègres).
E. Heawood: African Ethnology (dans: *The Geogr. Journal, t. VI, p. 465*); — T. H. Holdich: The Origin of the Kafir of the *Hindu-Kush* (dans: *The Geogr. Journ., VI, p .42*).
Schoebel: Les Caïnites (dans: *Ann. de Philos. Chrét., 1876 p. 422*); — idem: De l'universalité du déluge, Paris 1856; — Motais: Le déluge bibl., in-8°, Paris, 1885 (Cfr. *Etudes relig., 1868, p. 578*); — Dr. Scholz: Die Keilinschrift Urkunden u. die Genesis, Wurzburg, 1877.
Bon d'Ekstein: Les Ethiopiens d'Asie (dans: *L'Athenoeum, 22 Avr. 1854*).
P. H. Brincker: Notices sur les Bantu (dans: *Globus, 1896*).
J. Menant: Les Héthéens, Paris (Leroux); — G. J. de Guillen-Garcia: Les Héthéens (dans: *Compte-rendu du 4e Congrès scient. intern. de Fribourg 1897, p. 394*); — Wright: The Empire of the *Hittites: Khétas, Khiti, Khetti*; — Sayce: The Monuments of the *Heitites*; — de Cara: *Hyksos*; — idem: *Gli Hethei-Pelasgi*; — Vernes: Les populations primitives de la Palestine, Paris; — Perrot: Hist. de l'art dans l'Antiq. t. IV: Héthéens, p. 394, 395; — Ed. Meyer: Gesch. des Alterthums, Stuttgart, 1884, p. 235. — V. aussi les ouvrages de: *de Rougé, Bunsen, Brugsch, Vigouroux* (dans: *Rev. des Quest. hist. 1882, p. 62*), *Tita, Maspero* (dans: Histoire, etc. p. 235).
Fournier: La Raza negra es la mas antigua de las razas humanas, Valladonid, 1901.
Thomas: The american Neger, New-York, 1901.
Sergi: Africa: Anthropologia della stirpe camitica, Turino, 1897.

IX. Ethnographie Spéciale: Egyptiens, Zulu, etc.

R. Hartmann: Die Nigritier, Berlin, 1879.
Dr. R. Verneau: Migrations des Ethiopiens (dans: *l'Anthropologie, t. IX, 1899, p. 641—662*).
Ad. Bloch: Origine des Hovas (dans: *Bull. d. l. Soc. d'Anthrop. d. Paris, 1896*).
K. Barthel: Völkerbewegungen auf der Südhälfte des Afrikanischen Kontinents, mit 1 Karte, (dans: *Mitt. d. Vereins für Erkk., Leipzig,* 1894, 87 pages. — (Etude très remarquable).
Dr. Ph. Paulitschke: Ethnographie Nord-Afrika's, 2 vol., Berlin, 1893—1896.
Döhne: Origine des Zulus (dans: *Introd. ad:* A Zulu-Kafir Dictionary, London).
Proceedings of the R. Geogr. Soc., 1887. — (Sur les Zindzj).
Chwolsohn: Die Sabier u. Sabismus, Berlin.
E. T. Hamy: Aperçu sur les races hum. d. l. basse vallée du Nil (dans: *Bullet. d. l. Soc. d'Anthr. de Paris, t. IX, 1886*).
Dr. Ph. Paulitschke: Beiträge zur Ethnogr., u. Anthrop. der Somâl, Galla u. Harari, 2e éd., Leipzig, 1888.
G. Schweinfurth: Ueber den Ursprung der Aegypter (dans: *Verh. d. Berl. Anthrop. Ges., Berlin, 1897*).
E. Lefébure: Les races connues des Egyptiens (dans: *Ann. du Mus. Guimet, I. Mél., Paris*).
J. Lieblein: Les quatre races dans le ciel inférieur des Eg. (dans: *Ann. du Mus. Guimet, X. Mél., Paris*).
J. D. von Braunschweig: Geschichte d. allgem. polit. Lebens d. Völker, (I Th.: Die äthiop. Völkerfamilie....) Hamburg, 1830, 8°.
F. Chabas: Les pasteurs en Egypte, Amsterdam, 1868, 4°.
G. Rodier: Antiq. des races humaines (Chronolog. des Egyptiens), Paris, 1864, 8°.
Col. Frey: L'Annamite, mère des langues. Communauté d'orig. des races celtiques, sémit., soudan., et de celles de l'Indo-Chine, Paris, 1892, av. 3 cartes.
Wilkinson: Les Anciens Egyptiens, Londres.
E. Carette: Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afr. septentr., et en partic. de l'Algérie, Paris, 1853.
L. Rinn: Les origines berbères: étud. ling. et ethnolog., Paris, 1889.
G. H. Schills: La race jaune de l'Afrique centrale, Louvain, 1887, 8°.
Die Völker Ost-Afrika's, Gotha, 1858.
E. Steebe: On East-African tribes a. languages, London, 1871.
Shooter: The Kaffirs of Natal, London.
Fritsch: Die Eingeborenen Sud-Afrika's, Berlin, 1872.
Kropf: Das Volk der Xosa-Kaffern, Berlin, 1889.

X. Zimbabye.

Murray: South-Africa from Arab. domination to British Rule, 1891.
Th. Bent: The ruined Cities of Mashonaland (dans: *Proc. R. geogr. Soc., 1892, II, p. 438.*
R. M. W. Swan: Notes on ruined Temples in Mashonaland (dans: *Anthrop. Inst., XXVI, p. 2*).
C. Beuser: Ruinen von Zimbabye in Mashonaland (dans: *Verh. d. Berl. anthrop. Ges., 1894, p. 289*).
Du Jarric: *Thesaurus Rerum Indicarum,* Cologne, 1615; trad. de John Allen (dans: *La Cafrerie par Mgr. Ricards, Paris, p. 65—105.* — (Déscription de Monomǫtapa, etc.).
Brou: Zimbabye. Les grandes ruines de l'Afriq. du Sud (dans: *Etudes rel.... Paris, 1895*).
Simbabye-Ruinen (dans: *Petermann's Mitteilungen,* Gotha 1892, p. 284).

XI. Égypte.

H. Galiment: Hérodote et les débuts du syncrétisme gréco-égyptien (dans: *Bull. d. l. Soc. d'Anthr. d. Paris, t. VII, 1896, p. 622—636.*
D. Mallet: Les premiers établissements des Grecs en Egypte, Paris.
E. Quatremère: Mém. géogr. et histor. sur l'Egypte et sur quelques contrées voisines (Nubie, les Blemmyes, les *Zindjes,* etc.). Paris, 1811—1813, 2 vol. 525—532 pages.
Amélineau: Hérodote et les bouches du Nil, Paris; — id.: Résumé de l'Hist. de l'Egypte, Paris (Leroux).
E. Guimet: Plutarche et l'Egypte, Paris.
Dessailly: Concord. d. l. chronologie bibl. et égyptienne, Paris (Delhomme) 61 pages; — idem: L'Antiquité de la race humaine, Paris, 71 pages.
A. Mariette: Aperçu de l'hist. ancienne de l'Egypte, Paris, 1867.
Le Mascrier: Déscription de l'Egypte, Paris, 1735, 4°.
Lieblein: Recherches sur la chronologie égyptienne, Christiana, 1873.
E. Behm: Die Ausbreitung der Aegypt. Herrschaft am oberen Nil u. ihre geograph. Ergebnisse, Gotha, 1875.

H. Brugsch: Diction. géogr. de l'ancienne Egypte ...., Leipzig, 1879—1880, 2 vol.
„ „ Hist. d'Egypte, Leipzig, 1875, av., fig. 8°.
A. Mariette: Deir-el-Bahari, Leipzig, 1877.
Nouveau Journal Asiatique, Paris, 1829 (t. III: sur la table du soleil).
V. Esmoni: La Bible et l'Egyptologie, Paris (Bloud), 1903, 63 p.
A. Wiedenmann: Geschichte des alten Eegypten, Stuttgart, 1891.
W. W. Flinders Petrie: History of Egypt, London, 1894—1896, 2 vol.
Wilkinson: Manners and Customs of the ancient Egyptians, 2e éd., London, 1878.
Wiedemann: Aegyptische Geschichte, Gotha, 1884.

XII. Ethiopie.

S. W. Baker: The Nile tributaries of Abyssinia, London, 1867.
Bruce: Voyage aux Sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie (1768—1772); trad. Castera, Paris 1790—1792, 12 vol. av. atl. et cartes.
L. de Laborde: Voyage de l'Arabie Pétréé, Paris, 1830.
E. de Martonne: La vie des peuples du Haut-Nil, av. 2 cart. (V. *Ann de Géogr., 1896, Paris*).
G. Simon: L'Ethiopie, Paris, 1885.
Pierret: Explic. des monum. de l'Eg. et de l'Ethiop. par Lepsius, Paris.
J. Perruchon: Vie de Lalibala, roi d'Ethiopie (dans: *Publ. d. l'Ec. des lettr. d'Alg.*, Paris).
G. Lejean; Voyage en Abyss. exécuté de 1862 à 1864, Paris, 1872.
R. Hartmann: Abyssinie u. die Nilländer, Leipzig.
L. W. C. van der Berg: Le Hadhramout et les colon. arab. de l'arch. indien, Paris, 1886.
Ferret et Galinier: Voyage en Abyssinie, Paris, 1847, 3 vol. av. carte et fig.
M. Th. v. Heuglin: Reise in Nord-Ost-Afrika (Beni-Amer, Habab), Brunswick, 1877.
Joh. Ludolf: Nieuwe historie van Abissinien, andersints Ethiopien; éd. Calebius, Utrecht, 1687, av. carte et fig., 4°.
Steudner u. Schubert: Reise im Östl. Theile des Hochl. v. Abissinien in 1862, Gotha, 1862, 4°; — id.: Reise von Adoa nach Gondar in Abyss., Gotha, 1862, 4°.
Salt: Voyage en Abyssinie; trad. Henry, Paris, 1816, 2 vol. — (Contient plusieurs vocabulaires de dialectes indigènes).
A. Vayssières: Souvenirs d'un voyage en Abyssinie, La Haye, 1857, 2 vol.
J. Ludolphe: Histoire de l'Ethiopie, Francfort-sur-le-Mein.
Castonnet des Fosses: Les Abyssins et les Italiens, Paris (Téqui). 1897.
J. Lobo: Voyag. histor. d'Abyssinie, La Haye, 1728.
Arn. d'Abbadie: Douze ans dans la Hte Ethiopie, Paris (Hachette), 1868. — (Ouvrage très précieux).
Card. Massaïa: Mes trente-cinq années de Mission dans la Hte Ethiopie, 12 vol., Roma. — (Mine d'or pour l'ethnologie).
Mechineau: La Bible d'Ethiopie (dans: *Etudes rel....*, Paris, 1897).

XIII. Afrique du Nord.

P. Gaffarel: L'Algérie, histoire, conquête et civilisation, Paris, 1883, fol.
Mgr. Toulotte: Géogr. de l'Afrique chrét., Paris, 1892, 1894.
S. d'Estry: Hist. d'Alger, depuis les temps les plus reculés, Tours.
L. Galibert: L'Algérie ancienne et moderne (depuis les Carthag.), Paris, 1844.
A. Matham: Voyage au Maroc (1640—1641), La Haye, 1866.
Boissier: L'Afrique Romaine, Paris, 1895.
Gaffarel: Eudoxe de Cyzique, Paris, 1873.
Ibn-Khaldoun: Hist. des Berbères; trad. Slane, Paris, 1852—1856.
Em. Mercier: Hist. de l'Afr. Septentr. depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête franç., Paris, 1888—1890.

XIV. Afrique Centrale, Sudan.

Mgr. Hacquard: Monographie de Toumbouctou, Paris, 1900.
G. Rohlfs: Reise durch Nord-Afrika, Gotha, 1872.
H. Barth: Reisen u. Entdeckung. in Nord- u. Central-Afrika (1849—1855), Gotha 1859, 2 vol.
G. Nachtigal: Sahara et Soudan; éd. Gourdault, Paris, 1881.
Buchta: Der Sudan, Leipzig, 1888.

XV. Sénégambie, Guinée, etc.

Dr. Bayol: Voyages en Sénégambie, 1880—1885 (dans: *Rev. marit. et colon., 1887—1888, Paris*).
La France dans l'Afriq. occid. (Sénégambie, Sénégal, Niger) 1879—1883, Paris 1884, 2 vol. av. atlas.

Génl. Faidherbe: Le Sénégal, Paris, 1889, av. cartes.
W. Bosman: Nauwkeurige beschrijving van de Guinese Goud- Tand- en Slave-Kust, Utrecht, 1704 (2 tom.).
J. H. van Boudyck Bastiaanse: Voyage à la côte de Guinée, La Haye, 1853.
F. von Luschan: Die Karl Knorrsche Sammlung von Benin Alterthümer, av. grav., 146—237 p. (dans: *XVIIe, XVIIIe u. XIXe Jahresbericht [1898—1900] des Wurtenb. Ver. f. Handelsgeographie, Stuttgart, 1901*).

XVI. Afrique Occidentale.

Filippo Pigafetta: Relazione, del reame di Congo e delle circonvicine contrade, tratta delli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopez, portoghese, Roma 1591; trad. angl. London, 1597; lat. Frankfort, 1598; allem. Frankfort, 1609; holl. Amsterdam, 1658.
G. Cavazzi da Montecuccolo: Istorica descrittione de 'tre regni Congo, Matamba et Angola...., Milano, 1690 av. carte; éd. allem. Munich, 1694.
Labat: Nouv. relat. de l'Afr. Occid., Paris, 1828—1829.
De Paivo Masso: Documentos, Lisboa, 1882.
J. K. Tuckey: Narrative of an exped. to explore the river Zaïre (Congo) in 1816, London, 1818, 4°, av. carte.
A. de Ca 'da Mosto: Relat. des voyages à la côte occid. d'Afriq. (1455—1457), Paris.
L. de Grandpré: Voyage à la côte occid. d'Afr. en 1786 et 1787, Paris, 1801, 2 vol.
P. Labat: Relation hist. de l'Etiopie occidentale, contenant la déscription du Congo, Angola et Matamba, Paris, 1732, 5 vol.
M. de Faria y Sousa: Africa Portuguesa, Lisboa, 1681. (1 vol. fol.).
Buchner: Kamerun, Berlin, 1887.
Proyart: Histoire de Loango, Paris, 1776.

XVII. Congo.

Coquilhat: Sur le Haut-Congo, Bruxelles.
Edm. Denys: Onafhankelijk Congoland, Rousselare, 1900, 2 vol. de 376—424 pag., avec grav. et une carte.
H. Stanley: Cinq années au Congo, 1879—1884, Bruxelles.
R. P. Eucher: Le Congo: Essai sur l'hist. relig. de ce pays, Huy, 1894.
A. J. Wauters: L'Etat Indép. du Congo, Bruxelles (Falk), 1899.

XVIII. Afrique Équatoriale.

H. M. Stanley: Through the dark Continent, London, 1874, 2 vol.
S. W. Baker: L'Afrique Equatoriale, Paris, 1884, 219 pages.
Fl. Loriot: Explor. dans l'Afrique Equat., Paris, 1890, 374 pages.
L. Dubois: L'Equateur, Paris, 1890, 358 pages.
Cte de Götzen: Durch Afrika von Ost nach West, Berlin, 1895, av. fig.
H. M. Stanley: Dans les ténèbres de l'Afrique, 3e éd., Paris (Hachette), 1890, 2 vol. (Chap. XXIX, p. 270—288: Les sources du Nil). — Ce court chapitre des deux gros volumes vaut, avec ce que l'ouvrage donne e. a. sur les Pygmées et les Wahuma, autant presque que tout le reste. — A remarquer les 13 reproductions d'anciennes cartes.
J. H. Speke: Les sources du Nil, Paris, 1864.
Capt. J. F. Elton: Travels a. Researches among the Lakes a. mountains of Eastern a. Central-Africa; éd. Cotterill, London, 1879, av. carte et fig.
V. H. Cameron: A travers l'Afrique (1872—1876); trad. Loreau, Paris, 1877.
C. Chaillé-Long: L'Afrique Centrale (Nyanza), Paris, 1877, av. carte.
Giraud: Les Lacs de l'Afriq. Equatoriale, Paris.
Wissmann: Unter deutscher Flagge quer durch Afrika, von West noch Ost, Berlin, 1889.
Pogge: Im reiche des Muata Jamwo, Berlin.
Junker: Reisen in Afrika, Berlin.
Kerr: Far Interior, London.
Petermann u. Hassenstein: Inner Africa 1861—1863, Gotha, 1863.
Du Chaillu: Voyages et aventures dans l'Afr. Équatoriale, Paris (Levy), 1863.
H. M. Stanley: A travers le continent myst., Paris (Hachette), 1879.
„ „ Comment jai retrouvé Livingstone, Paris (Hachette) 1880.
A. Vyncke: Brieven van een vlaamschen missionaris in Afrika, Rousselare, 1898, 3 vol.

XIX. Galla, Massaï, etc.

Martial de Salviac: *Les Galla*; un peuple antique (gaulois) au pays de Ménélik, Cahors, 1900, roy. 8°, 424 pages, avec grav. et une carte. — (Ce bel ouvrage développe une théorie hardie mais habilement proposée).

DELAFOSSE: Les Hamites de l'Afr. orientale (dans: *L'Anthropologie*, 1894, p. 157; — L. DÈCLE: Les Watussi (dans: *Journal of the Anthr. Inst., 1894, p. 420—433*; — K. WEULE: Die Bevölkerung von D.-Ost-Afrik. (dans: *N. Ausland, 1894*); — BARDEY: Traditions et divisions du Somâl (dans: *Bull. d. l. Soc. d'Anthr. de Paris, t. VI, 1884*).
FREIH. VON ERLANGER: Reise durch Süd Schoa, Galla- u. die Somaliländer, Berlin, 1902 (Reimer).
MITT. DER ANTHROP. GES. IN WIEN: *t. XIX, 1889, livr. 3* (art. sur les Galla-Massaï).
MITT. A. D. DEUTSCH. SCHUTZGEB.: *t. V, 1892* (art. sur les Wahuma).
ZEITSCHR. DER GES. F. ERDKUNDE ZU BERLIN: *t. XXIV* (art. sur les Watussi).

XX. Afrique Orientale Allemande.

GUILLAIN: Voyage à la côte orient. de l'Afr., 3 vol. av. atl. et 60 pl., Paris (Challemel).
JOH. BAUMGARTEN: Ostafrika, der Sudan u. das Seeengebiet, Gotha, 1890.
GUILLAIN: Docum. sur l'Hist., la Géogr. et le Comm. de l'Afr. orient., Paris, 1856—1858.
P. L.: A l'Assaut des Pays-Nègres, Paris, 1894, 8°, 347 p. av. une carte.
" " Près des Grands Lacs, Lyon 1885.
P. J. M.: L'Ouganda, Paris, 1893, 8°.
SCHYNZE: A travers l'Afr. avec Stanley et Em. Pacha, Paris, 1890.
Dr. R. KIEPERT: Karte von Deutsch Ost-Afrika (1: 300.000), en 29 feuilles et 10 appendices, Berlin (Reimer). — (Encore en publication. Cette magnifique carte est un chef-d-oeuvre de cartographie, et sera, une fois terminée, un monument durable).
DR. F. STUHLMANN: Mit Emin Pascha im Herz von Afrika, 2 vol., Berlin (Reimer).
ASHE: Two kings of Uganda, London, 1890, av. carte.
EMIN-BEY: Journal einer Reise.... nach Unyoro, Gotha, 1879; — idem: Reisen in Aequat.-Afrika, Gotha, 1878.
EM. PASCHA: Eine Sammlung von Reisebriefen u. Berichten, Leipzig, 1888.
DR. R. KANDT: Reisen in D.-Ost-Afrika (Bericht dans: *Mitth. a. den deutsch. Schutzgebieten* von Prof. Dr. Freiherr VON DANCKELMANN, *XIIIe vol., 3e Heft. (1900) p. 240—264*).
V. LOVETT CAMERON: Zanzibar. Its past, present a. future, Amsterdam, 1885.
C. CL. V. D. DECKEN: Reisen in Ost-Afrika in 1859—1865; éd. Kersten, Leipzig, 1869—1871, 2 vol. av. cartes.
GRIMM: Abriss d. Kulturgesch. Ost-Afrika's, Karlsruhe, av. 2 cartes, 8°.
R. OBERLÄNDER: Deutsch Afrika: Land u. Leute, Leipzig, 1884, 8°.
A. BURDO: De Zanzibar au lac Tanganika, Bruxelles, 1886.
FORSTER: Deutsch Ost-Afrika: Geogr. u. Geschichte der Colonie, Leipzig, 1890.
P. REICHARD: Reise in Ost-Afrika, Leipzig, 1886, 8°.
KRAPF: Reise in Ost-Afrika, Leipzig.
REICHARD: Deutsch-Ost Afrika, Berlin.
THOMSON: Durch Massaï-Land, Leipzig.
DR. O. BAUMANN: Massaï-Expedition, Berlin (Reimer), 1892.

XXI. Afrique Australe.

SCHINZ: Deutsch-Südwest-Afrika, Berlin, 1891.
HOLDEN: History of the Colony of Natal, London.
SERPA PINTO: Comment j'ai traversé l'Afrique; trad. Launay, Paris, 1881, 2 vol.
E. CASALIS: Las Basoutos, 23 années d'observations, Paris 1860.
P. KOLBE: Beschrijving van de Kaap de Goede Hoop, Amsterdam, 1727, 2 tom.
G. MC. CALL THEAL: Korte Geschiedenis van Zuid-Afrika van 1486—1835, La Haye, 1891 av. cartes.
J. BARROW: Reizen in de Binnenlanden van Z. Afrika (1797—1798), Haarlem 1803—1804, 4 vol. av. cartes.
D. LIVINGSTONE: Explor. dans l'int. de l'Afr. austr..... de 1840—1856; éd. Mme. Loreau, Paris, 1859.
G. FRITSCH: Südafrika, Leipzig, 1885, 8°.
F. LEVAILLANT: Voyage dans l'int. de l'Afr. (Sud) 1780—1785. Amsterdam 1797—1800, 4 vol.
H. WALLER: Nyassaland, London, 1890.
DEPELCHIN: Trois ans dans l'Afr. australe, Paris, 1882.
LIVINGSTONE: Expl. dans l'intérieur de l'Afr. Australe: dernier journal, Paris (Hachette) 1876.
" Expl. du Zambèse et de ses affluents, Paris (Hachette), 1881.

XXII. Bibliographie.

P. A. TIELE: Mém. bibliographique sur les journ. des navigat. neerland. (Voyages vers le Cap, les côtes d'Afriq., etc.), Amsterdam, 1867.

P. J. Veth en C. M. Kan: Bibliographie van Nederl. boeken, brochures, kaarten, enz., over Afrika, Utrecht, 1876, 8°.
M. Nijhof: Catal. d'ouvrages sur l'Afrique, La Haye, 1894, 61 pages.
J. Gay: Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie: Catal. méthod. de tous les ouvrag. franç. et des princip. en langues étrang., San Remo, 1875, in-8°, 312 p. à 2 col. (3696 titres).
Dr. Luc. Scherman: Orientalische Bibliographie, Berlin (Reuther u. Reichard).
H. Ternaux-Compans: Catal. des ouvr. relatifs à l'Asie et l'Afrique, qui ont paru depuis la découverte de l'imprim. jusqu'à 1700, Paris, 1841.
A. J. Wauters: Bibliographie du Congo (1880—1895), Bruxellee, 1895 (3800 ouvrages, cartes, etc.).
M. Brose: Repertorium der deutsch. Kolon. Litteratur (1884—1890), Berlin, 1891 (Ost-Afrika).
G. Kaiser: Bibliographie d'ouvr. ayant trait à l'Afrique.... depuis le commenc. de l'imprimerie jusqu'à nos jours, Bruxelles, 1887.
H. Jolowicz: *Bibliotheca Aegyptiaca.* Repertorium über die bis zu 1861 in Bezug auf Aegypten erschienenen Schriften, Acad. Abhandl. u. Aufsätze in Zeitschriften, Leipzig, 1858—1861, 2 vol.
Prof. Ibrahim-Hilmy: The Literature of Egypt and the Sudan, London, 1888, 2 vol.
Bibliotheca geographica: Herausgeg. von die Ges. für Erdkunde in Berlin (Kühl). — Publication bibliographique annuelle.

XXIII. Philologie et Linguistique.

H. Brugsch: Dictionnaire démotique, cont. les principes généraux de la langue et de l'écriture populaires des anc. Egyptiens...., Berlin, 1888.
P. Pierret: Vocabul. hiéroglyphique...., Paris, 1875.
Peyron: Dictionnaire copte.
L. Violette: Dictionnaire Samoa-franç.-angl., Paris, 1889, XCII—468 p.
Grézel: Dictionnaire futunien-franc.
L. Andrews: A Dictionary of the Hawaiian Language, Honolulu, 1865, 559 p.
Mosblech: Dictionnaire marquésan, Paris, 1878, 301 p.
Mgr. Janssen: Gramm. et Dictionn. de la langue Maori (dialecte tahitien), Paris, 1898, 388 p.
Hazlewood: Dictionnaire fijien.
P. Favre: Dictionnaire malais-franç., Paris, 1875, 2 vol.
P. Favre: Dictionnaire javan.-franç., Paris, 1870.
Dr. Samuel Birch: Egyptian Dictionary.
Thom. Wright: Provincial Dictionary (Engl.).
W. Williams: A Dictionary of the New-Zealand Language (Maori), London, 1871 (Williams & Norgate).
Ch. Sacleux: Dictionnaire franç.-swahili, Paris, 1891, 989 pages.
A consulter les Vocabulaires de: Dieffenbach, Mariner, Moore, etc. etc. — Pour les mots accadéens et assyriens, V. les ouvrages de Lenormant, Norris, Sayce, etc.

TABLE

DES

NOTICES ETHNOLOGIQUES.

SUPPLÉMENT.

TABLE DES GRAVURES.

d. Bâtonnet à crochet, fixé en terre (*urubaro*).
e. Bâtonnet simple „ „ „
f. Bâton horizontal.

28. Piège dressé (idem).
29. Peigne (*urusako*).
30. Couperet (*umuhoro*). Trois modèles.
31. Couteau (*imbugita, ingota*), avec sa gaîne (*uruwati*). Huit modèles.
32. Dents limées (*uruhanga,* etc.).
33. Habit de deuil (*umutamana*).
34. Fiole de devin (*intenderi*).
35. Flèche (*umwampi*):

a. Pointe en fer (*umwampi*). Cinq modèles.
b. Ficelle pour fixer la pointe (*umudzi w' inka*).
c. Plumes (*amoya*).
d. Ficelle entourant l'encoche.
e. Encoche (*inkago*).
f. Bois de flèche (*iwano*).

35*a*. Flèche en bois.
36. Atelier de forgeron (*uruganda*).
37. Soufflet de forgeron (*umuvuba*):

a. Tube en terre cuite (*inkero*).
b. Double conduit en bois.
c. Pierre pour immobiliser le soufflet.
d.d. Trous couverts de peaux (*intoboro, insato*).
e.e. Bâtonnets (*inindi*).
f. Bloc en bois (*umugogo*).

38. Marteau de forgeron (*inyondo*).
39. Lime (*akanyavwiza*).
40. Couteau à froid (*inkare*).
41. Clou pour arrondir (*umuwunduro*).
42. Couperet avec dessins gravés (*isinzo cy' ukusărĭrà*).
43. Pipe (*inkono y' itabi*). Deux modèles.
44. Pipe hygiènique (*inyungu*).
45. Manière d'enlever l'écorce de l'arbre:

a.b. Incisions horizontales.
c. Incision verticale.

46. Martelet pour préparer l'écorce (*imango*).
47. Habit à dessins (*impuzu y' amawarra*).
48*a*. Habit en ficelles (*uruyonga*).
48*b*. „ à franges (*impuzu y' imiyonga*).
48*c*. „ de femme (*umutamana*).
48*d*. „ de dessous (*ifundo*).
48*e*. „ d'homme (*umusewo*).
48*f*. „ „ „ (*umwitero*).
49. Étui à chalumeaux (*umugano w' imikenke*).
49*a*. Manière de porter sur soi l'étui à chalumeaux.
50. Manière de porter sur soi le couteau (*kuhagătĭră imbugita*).
50*a*. „ „ „ „ „ „ „
51. Coupe en bois pour faire de l'huile de palme (*ubwato*).
52. Panier tressé en paille, avec couvercle (*intemere*).
52*a*. „ „ „ „ „ „ „
53. Aiguille à tresser des paniers (*uruhindo*).
54. Coussinet à porter des charges sur la tête (*ingatta*).

55. Panier d'Uzige (*urukeka*).
55*a*. Panier de Mugera.
56. Van ou plateau tressé (*urutaro*).
57. Natte composée d'Uzige (*urava*).
58. Saccoche tressée (*isaho*).
59. Jeu d'enfant (fusil) (*imbundu*).
60. „ „ „ : *a*. Ressort; *b*. trait projetant; *c*. trait projeté; *d.e.* bouts de bambou.
61. Jeu d'enfant (cerceau, *imbangwe*).
62. Toupie (*irebe*):
   a. Petite citrouille; *a.a.* manche; *b*. bois à lancer la toupie; *c*. fente pour passer la corde.
63. Sorte de jeu de quilles (*imbiriko*).
64. Banderolle flottante (*uruwagawaga*).
65. Poupée (*umwana*). Deux modèles.
66. Lance (*icyumu*). Cinq modèles.
67. Calebasse à clystère (*ikikungu cy' ukwima*).
68. Plan de maison (*inzu*):
   a. Atrium (*umuryango*).
   b. Pierres du foyer (*amasika*).
   c. Claie de séparation (*urusiga*).
   d. Cubiculum (*umukāgĭrŏ*).
   e. Lit (*umuriri*).
   f. Entrée du cubiculum.
   g. Porte (*urugi*).
69. Manière de planter le manioc (buttes).
70. Marque de cautérisation (*imanzi*).
71. Hachette (*ishenyo*).
72. Herminette (*imbazo*).
73. Couteau à polir (*imbāzĭrŏ*).
74. „ „ „ (*akawāzĭrŏ*).
75. Réservoir à vivres („Getreidespeicher", *ikikeka*).
76. Porte en clayonnage (*urugi*):
   a.a.a.a. Bois courbés.
   b.b. Roseaux.
   c. Corde qui retient les bois courbés.
77. Crochet pour suspendre l'arc (*intagara*).
78. Mortier avec pilon (*isekuro*).
79. Spatule à remuer l'„ugali" (*umuko, indoshyo*).
79*a*. Cuillère d'Uzige (*indoshyo*).
80. Cuiller à beurre (*ikiravyo*).
81. Cuiller des Watwa (*indicyo*).
82. Instrument de musique (*inanga*).
83. Corne à signal (*ikihuko*). Deux modèles.
84. Flûte (*ikisandasanda*).
84*a*. Flûte (*umwironge*).
85. Manière de tenir la flûte.
86. Mirliton (*umwironge*).
87. Tambour (*ingoma*).
88. Jouet des petites filles (*urukayamba*).
89. Clochette de danseur (*inzogera*).
90. Ombrelle (*ikiwowo*).
91. Ornement du cou (*umuhare*). Trois modèles.
92. „ du cou en coquillage (*ikirezi*). Trois modèles.

93. Ornement corne (*isenge*).
94. Ceinture (*iminoni, ikitsibo, intebe*). Trois modèles.
95. Bracelet en bois (*ikirinzi, ikitembe*).
96. „ „ fer (*umurinda*).
96*a*. „ „ cuivre (*umuringa*). Quatre modèles.
97. „ „ paille des filles (*iminoni*). Six modèles.
98. Couronne tressée („Stirnband", *umuhiri*). Deux modèles.
99. Bracelet en spirale d'Uzige (*ikidanga*).
100. Flèche pour saigner les boeufs (*irago*):
    a. Lame en fer arrondie.
    b. Ficelle couvrant en partie la lame.
101. Peau préparée (*urusato*).
102. Torche en roseaux pour la pêche de nuit (*urumuri*).
103. Truble (filet) (*urusenga*).
104. Ligne de pêche (*umuhungo*).
105. Filet à ailes (*itanda*).
106. Nasse (*umugono*).
107. Pêche à la ligne.
108. Ligne de pêche.
109. Appareil à pêcher (*uwusago*).
110. Hameçon (*igera*).
111. Pioche (*isuka*).
112. Bois pointu ou torpille (*ikisonga*). Deux modèles.
113. Pont (*iteme*).
114. Spatule de potier (*umukuranya*).
115. Poinçon à dessiner (*inkebo*).
116. Ornements gravés sur la poterie (*umusarure*).
117. Stilet pour orner les pipes (*ikiwoto*).
118. Manière de placer les pots pour les cuire.
119. Pots (*inkono*). Quatre modèles.
120. Cruches (*umuwindi*). Trois modèles.
121. Pot à beurre avec couvercle (*ukwavia*).
121*a*. Coupe en terre cuite (*akatamanagara*).
122. Entonnoir en terre cuite (*umubirikira*). Deux modèles.
123. Punition de mort (*kuwamba*).
124. Lance sacrée (*uruhunga*).
125. Crécelle de mage (*urunyagarra*). Cinq modèles.
126. Aspersion rituelle (*kutota*).
127. Lit-autel (*ikitabo*).
128. Pot rituel androgyne (*intango*).
129. Pipe rituelle (*inkoni y' itabi*).
130. Hutte votive, dédiée aux mânes (*ikigabiro*).
131. Tabac en paquet d'Uvira (*ikihuri*).
132. Corne à tabac à priser avec petit pilon (*inkondo*).
133. Tatouage en Uzige (*uruwuga*).
134. Nacelle de devin d'Msalala.
135. Queue-baguette de „mganga" d'Ndala („*umanga*").
135*a*. Fioles de „mganga" (*intenderi*).
136. Diadème des sorcières-„waswezi" d'Ujui.
137. Calebasse avec dessins d'Uvira.
138. Couronne de danseuse (*umuwanga*).

On sait que les presses de Leyde et d'Amsterdam pendant le XVIe, XVIIe et XVIIe siècle étaient justement célèbres, notamment pour ce qui concerne les ouvrages cartographiques et géographiques. — Nous faisons suivre ici, comme curiosité, le titre complet d'un *Atlas* monumental en 5, ou plutôt en 6 volumes in folio, qui est devenu, sans doute, assez rare, et que nous avions la chance de découvrir à la Bibliothèque des Fréres d. l. Congr. de N. D. de Miséricorde à Bois-le-Duc (Torenstraat, vis-à-vis la Cathédrale). — Les six tomes de l'Atlas sont superbement reliés en parchemin, et l'ouvrage est imprimé sur très beau papier et en caractères magnifiques. Enfin, c'est un travail digne des presses neerlandaises de cette époque. Les cartes elles-mêmes sont très finement gravées et d'une exécution trés soignée.

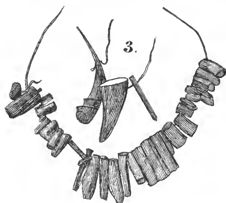
Titre du 1er tome: „*Joannis Janssonii Novus Atlas sive Theatrum Orbis terrarum: in quo Tabulae et Descriptiones omnium Regionum totius Universi accuratissime exhibentur. in quinque tomos distinctus. Amstelodami, apud Joannem Janssonium. Anno 1656*". — La feuille du titre est ornée aux quatre coins avec 4 médaillons, représentant: *Julius Caesar, Claudius Ptolemaeus, Gerardus Mercator* et *Judocus Hondius.* Ensuite, il y a un avant-propos au „konst-lievende gunstige leser". Début: „Gelijk Cicero den Prins der welspreeckentheyt „ende andere geleerden van dien tijd, als zij beweerden dat de historiën het licht ende „'t ooge der wetenschappen waren", etc. Fin: „Vaartwel. Uit mijn druckerij den 31 Julii 1647. Joannes Janssonius". — Ce tome compte 226 pages, 32 cartes dans la 1ere division, et 77 traitant de l'Allemagne; („Duitschland") total: 199 cartes. — Le tome IIe compte 266 pages avec 118 cartes, dont 41 de la Neerlande („Nederlandt"), 63 de la France („Frankrijk") et 14 de l'Espagne („Hispaniën"). Le titre porte: „Nieuwen Atlas ofte Weerelts-Beschrijvinge, 2e deel, inhoudende Nederlandt Vranckrijck en Hispangiën. Point de millésime. — Tom IIIe. Point de titre. A la fin se trouve: „Register des Atlas ofte Order der Kaarten ende Beschrijvingen der volgende Landschappen": Italiën (Italie): 61 cartes; Asiën (Asie): 13 cartes; Afrika (Afrique): 7 cartes; Amerika (Amérique): 18 cartes; total: 99 cartes et 294 pages. — Le Tome IVe contient 78 cartes et 208 pages. Titre: „*Joannis Janssonii novus Attas, sine theatrum Orbis terrarum. In quo Magna Britannia seu Angliae et Scotiae necnon Hiberniae Regna exhibentur. Tomus quartus. Anno 1652*" — Le tome Ve contient 33 cartes et 246 pages. Titre: „Het vijfde deel des grooten Atlas, vervattende de Water-Weerelt „ofte: Eene naarstige Beschrijving van alle Zeeën des gantschen Aardbodems ontdekt „door de huydendaagsche Schipvaart alsook de oude Weerelt en Griekenlandt, neffens „de vergelijking der voorgaande Volkeren, Landen en Steeden met de tegenwoordige „aldaar. Anno. 1657". — D'après le titre du 1er tome l'ouvrage était ainsi complet, mais en 1662 fut édité un 6e tome, une sorte d'Atlas historique en deux parties, c.-à-d. pour l'histoire sainte et profane. Il compte 60 cartes, 12 pour l'histoire sainte et 48 pour l'histoire profane, et 264 pages de texte; puis après encore 30 pages avec le titre: „Inleidinge „tot de Oude Aerdbeschrijvinge." Sur le titre du VIe tome il y a: „Nieuwen Atlas ofte „Weerelts-Beschrijvinge. Seste deel: Inhoudende: De Oude Geestelijcke ende Aerdsche „Weerelt-Beschrijvinge". Dans l'avant propos on dit: „Goedgunstige Leser. — Onse „Duitsche Atlas, tot noch toe met den heedendaagschen Aerdbodem belast, vertoond „hier de Oude Weerelt. Deszelfs beschrijving hebben wij verdeelt in Geestelijcke en „Weereldlijke", etc. Fin: „Vaartwel. Uit onse Druckerije den 25 van Somermaand 1662".

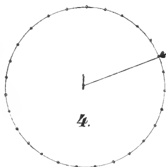
Dans la deuxième partie du tome qui traite de la Neerlande se trouve une carte du quatrième quartier du Brabant, dont Bois-le-Duc était le chef lieu. Cette carte a été faite par „*Willebrordus van der Burght*".

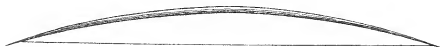
(Note de l'Éd.).

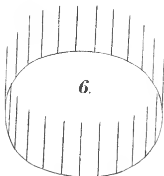

1.


2.

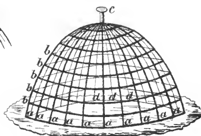

3.


4.

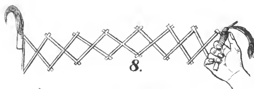

3a.


6.

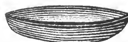

5.


c
b
b
b
b
b
d d d
a a a a a a a a a a
7.

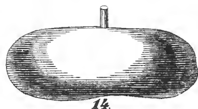

11.

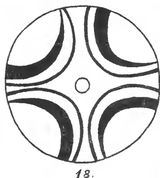

8.


9

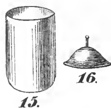

10.


12.

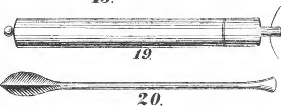

14.


18.


13.


15. 16.


17.

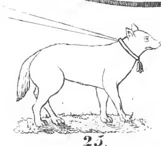

19.

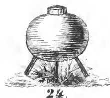

20.


21.


22


23.


25.

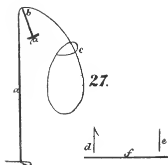

24.

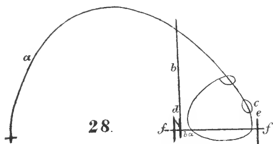

26.

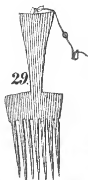





30.

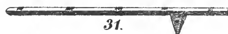

27.
a
b
c
d
f
e


28.
a
b
c
d
e
f
f


29.





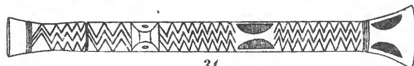

31.

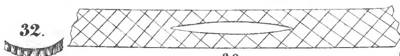

31.


31.

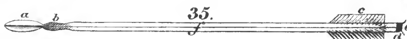

31.



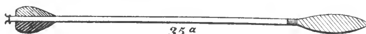

31.

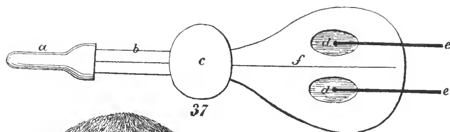

32.
33.


34.

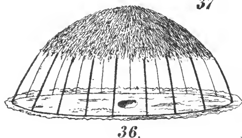

35.
a
b
c
d
e
f

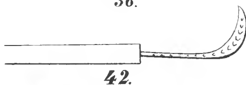


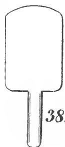

35 a



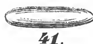
37


36.

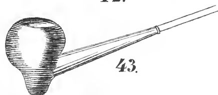

42.


38.

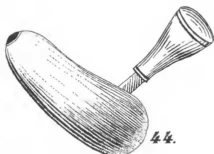

40.


41.

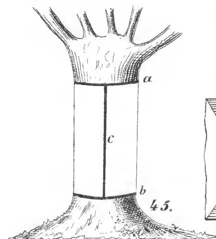

39.


43.

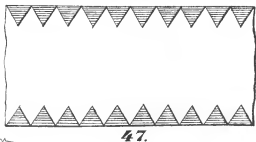

43.


44.


46.



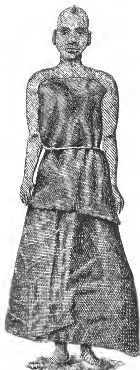
45.


47.

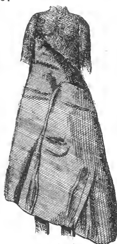

48a.


48b.

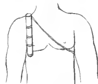

48d.

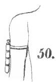

48c.

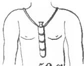

48e.


48f.

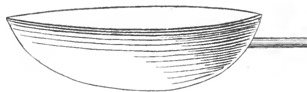

49.

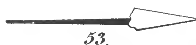

49a.


50.

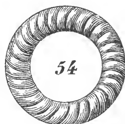

50.a.


52.


51.



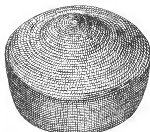
53.



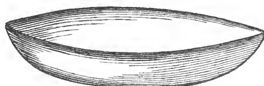
54



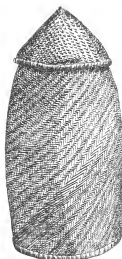
55.



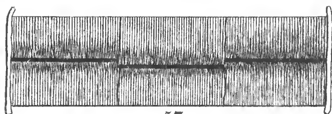
52 a.



56.



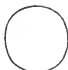
55 a



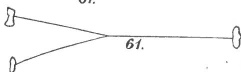
57.



58.



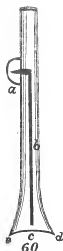
61.



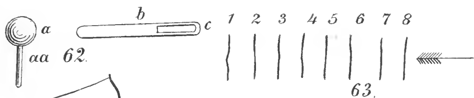
61.

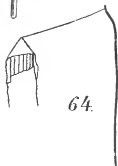


59.

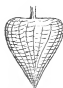


60

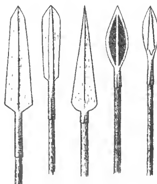




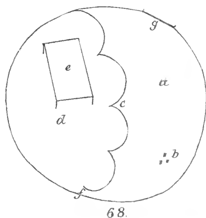




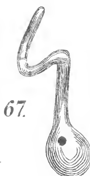
65.



66.

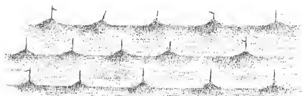


68.

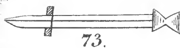


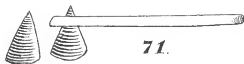


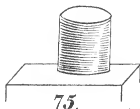


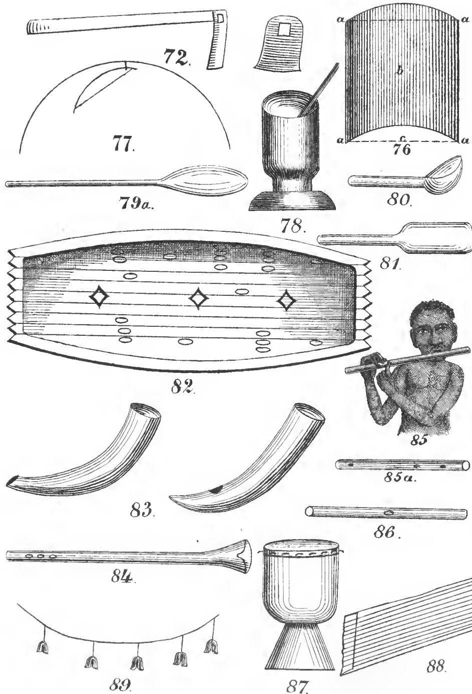


69.








72.
a
a
b
c
a
a
76
77.
78.
79a.
80.
81.
82.
83.
84.
85
85a.
86.
87.
88.
89.

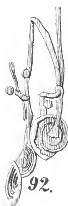

79ª.

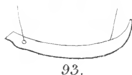

90.

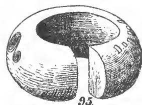

91.

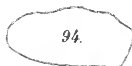

91.


91


92.

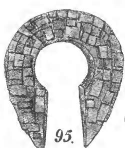

93.


95.


94.






95.


94.


94.








96.




96ª.



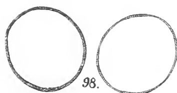

97.

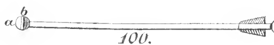


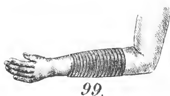


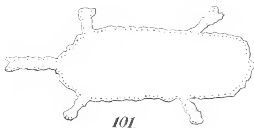




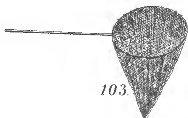

98.

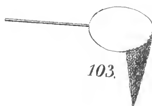

a
b
100.

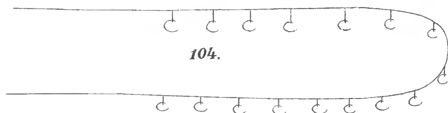

99.

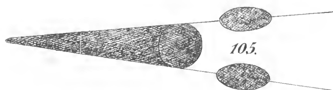

101.

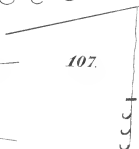

102.

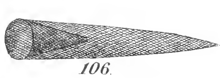

103.


103.

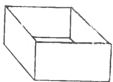

104.

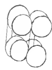

105.


107.

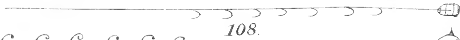


106.

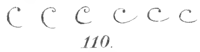




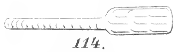
109.



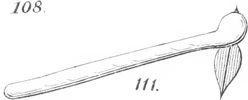
108.



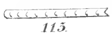
110.



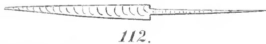
114.



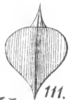
111.



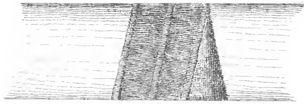
115.



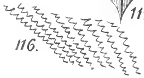
112.



111.



113.



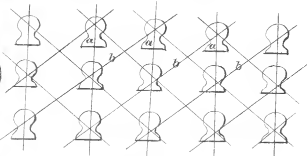
116.



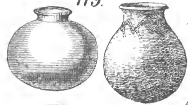
117



119.



118.





121.

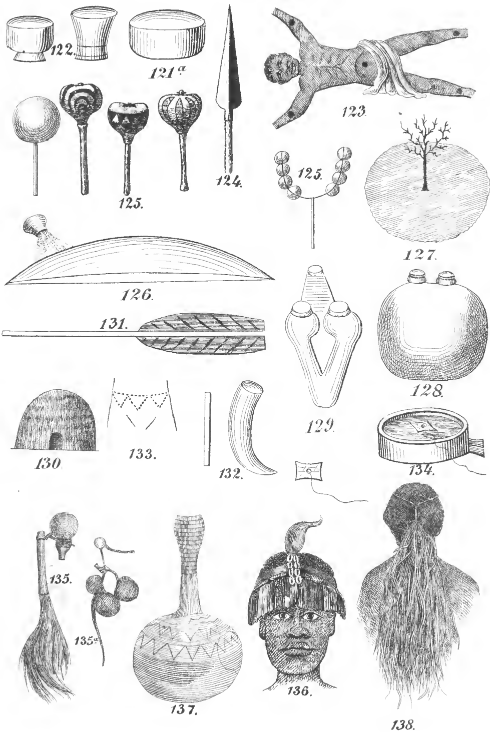








120.



Imprie Lithie Arnaud Pistoor & fils, Bois-le-Duc (Hollande).



L. de Greenwich.
LAC ALBERT-ÉDOUARD
Koki
N.D. des Victoires
BUDDU
Kagera-Nil
Marienberg"
Bukoba
KIZIBA
LAC VICTORIA-NYANZA
Volcan Kirunga
Wugoye
Isavi
LAC KIVU
Nyavirongo R.
RUANDA
Kisakka
Kagera R.
KARAGWE
Ukerewe
Kome
Muanza
Bukumbi
Dagowo
Akanyaru R.
Sources du Nil
Russissi R.
URUNDI
UZINZJA
Usui
USUI
UYOGOMA
Ruvuvu R.
UYENZE
UZIGE
Uzumbura
Mugera
Muyaga
Luwiti R.
Ushirombo „Mariahilf"
USUMBWA
MSALALA
Marienheim
Uvira
UVIRA
UYUNGU
Msalala (St Michel)
Rumonge
UHHA
Lumpungu R.
Mlyowozi R.
Massanze
UBEMBE
LAC TANGANIKA
USHINGO
Maragarazi R.
Ulungwa „Marienthal"
UKUNE
Kibanga
HERU
LUGURU
URAMBO
UJIJI
Ujiji
Gombe R.
Echelle
1 : 2.000.000
20 10 0 20 40 60 80 KM.
Légende.
Territoires où l'on parle Kirundi.
Frontières du royaume Urundi.
Résidences des Vic. Apostol.
Stations des Missions Catholiques
Stations Militaires, etc.
Maragarazi R.
Malaba R.
J.v.d B. delt
Lith. Arnaud Pistoor & Fils, Bois-le-Duc.

